
LE
MONDE MODERNE

Le

Monde Moderne

2e ANNÉE

Le

Monde Moderne

Tome IV

Juillet - Décembre 1896



PARIS

Albert QUANTIN, Éditeur

5, Rue Saint-Benoît, 5



GLORIA VICTIS

ŒUVRE DE M. ANTONIN MERCIÉ
(A l'Hôtel de Ville de Paris.)



UN

TERRIBLE ÉPISODE

Depuis huit jours nous étions à Arcueil. Nous logions dans les maisons de la ville : ma compagnie était installée dans une villa, près de l'aqueduc.

La plupart des arches inférieures de l'aqueduc avaient été comblées avec des moellons. Sous quelques-unes, dont une face était murée et l'autre fermée d'une palissade, campaient des mobiles de Saône-et-Loire. Une des arches restait libre pour le passage des troupes, et des tonneaux remplis de pierres, des fascines, étaient placés à gauche et à droite de l'entrée, à portée, pour fermer l'accès en cas d'alerte. Des retranchements en terre et des estacades s'élevaient au dehors pour défendre les approches. Les mobiles étaient de garde.

J'étais avec Lasalle, de ma compagnie, un brave et solide gars. Il était d'Arcueil et nous devions ensemble aller faire une reconnaissance dans les carrières abandonnées qui s'étendent dans un large rayon aux environs et tâcher d'y ramasser quelques champignons.

En ce temps de disette, un plat de champignons devenait un régal de roi.

Un de nos camarades s'était procuré, grâce à je ne sais quels sortilèges, un quart de livre de beurre. Un quart de livre de beurre pour les quatre-vingts ventres affamés dont se composait la compagnie, c'était maigre ; mais ça n'en eût pas moins été un corollaire, aussi appétissant que rare, aux savoureux cryptogames entrevus dans notre imagination et dont nous espérions bien faire une ample récolte.

Le matin, nous avions rongé un bout de fémur de cheval hors d'âge, auquel attenaient des lambeaux de chair brûlés ou à moitié crus. On s'était bourré de riz assaisonné à l'eau et au sel, et sur ce sommaire repas, arrosé d'un verre de vin bleu relevé d'une tasse de café léger et d'une goutte de tord-boyaux, nous étions partis, sans souffler mot de notre expédition, Lasalle et moi, en quête du plat de résistance, du spongieux fungus.

Il était environ trois heures de l'après-midi. Les carrières s'ouvraient à quelque cent mètres de l'aqueduc, dans un repli raviné, à une courte distance des avant-postes prussiens. On courait bien le risque d'attraper quelques balles de l'ennemi en allant trop à découvert ; mais Lasalle, enfant du pays, connaissait à fond la topographie des lieux et savait l'existence d'une entrée où nous pouvions arriver inaperçus de l'ennemi.

Il faisait un froid de loup. La neige durcie, rugueuse et mélangée de terre était d'un blanc sale, troué çà et là par le relief sombre d'un sillon, brisé par l'enchevêtrement grêle d'une haie d'épines, par un arbre isolé. Par places brillait l'éclair d'une flaque, d'un filet d'eau glacés. Des lueurs pâles filtraient du ciel morne, éclairant de reflets ternes le terrain mamelonné et tourmenté, les chemins labourés de profondes ornières laissées par les roues des canons.

Le froid était intense; l'air gelé, immobile, tangible, pour ainsi dire, semblait comme paralysé sous sa vigoureuse étreinte. Il vous coupait la face, lacérait les mains, pénétrait les os, avec une acuité telle qu'on croyait éprouver la cuisante sensation d'une brûlure.

Un grand calme régnait partout. Parfois, dans ce silence obsédant, un arbre, tué par la morsure du froid, se fendait du haut en bas avec le craquement sec d'un coup de fouet, une branche s'abattait avec fracas; puis l'affreux silence de mort revenait.

De temps à autre, un coup de clairon aigu, perçant, lançait sa note brève et métallique, coupait l'air et s'éteignait subitement comme étranglé par la rigueur de l'atmosphère.

A intervalles réguliers, dans la distance, une détonation sourde, puissante, prolongée, semblable à la plainte formidable et lointaine d'une bête monstrueuse éclatait, se répercutant en roulements étouffés, et de nouveau le silence pesait dans le calme glacial. C'étaient les batteries prussiennes tirant sur Paris, l'explosion des colères accumulées d'un peuple, servies par les krupp, ces géants d'acier et de fer, hurlant leur farouche chant de guerre, crachant leur trombe de fer sur l'illustre cité. C'était l'ennemi! l'ennemi obstiné et implacable, acharné à son œuvre de destruction; et à chaque minute, avec une précision rigoureuse, le terrible ouragan s'abattait sur la ville.

Derrière nous se profilait nettement la longue ligne rigide de l'aqueduc, qui nous cachait le village, et à notre droite, un peu en arrière, la silhouette redoutable du fort des Hautes-Bruyères, alors silencieux. Devant nous on distinguait aisément les retranchements prussiens à des terres fraîchement remuées tranchant en noir sur la blancheur livide du sol.

Nous avions allumé nos pipes, sans

rien dire; les traits tirés, la figure couperosée, les chairs tailladées par la gelée, courbant les épaules, nous suivions le bas d'un remblai, qui nous dérobait à la vue et aux coups de l'ennemi. Quelques minutes après, nous avions atteint le ravin et nous nous arrêtions devant une ouverture assez élevée sous laquelle nous disparaissions. Nous étions dans les carrières.

J'enfilai le couloir à la suite de Lasalle, qui avait allumé une bougie. Ce couloir, de dimensions et de formes très irrégulières, s'allongeait tordu de coudes brusques, décrivant des lacets ingénieusement compliqués, ou s'arrondissant en courbes molles, traversé par d'autres voies s'entre-croisant à l'infini. Tantôt ces passages mesuraient deux mètres de hauteur, s'élargissaient jusqu'à trois ou quatre mètres, puis, tout à coup, ils se rétrécissaient, la voûte s'abaissait, les parois se rapprochaient, il fallait se baisser pour passer et on ne pouvait avancer deux de front.



Par endroits les éboulements avaient obstrué la voie et on devait se mettre à plat ventre, ramper, se faufiler à travers les débris pour franchir la passe resserrée communiquant avec les deux tronçons du boyau. Quelquefois, on tombait dans un large carrefour de près de quatre mètres de haut, où aboutissaient cinq ou six artères.

Le roc formait le plafond de ces passages; des blocs de pierre superposés, à peine appareillés, constituaient les parois latérales, soutenant l'effort de la voûte, et donnaient à ces tranchées couvertes une apparence de régularité. De chaque côté, dans les allées les plus larges, couraient, parallèlement aux murs, des bancs de sable mélangés de terreau et maintenus par des pierres rangées en bordure. Là poussaient des champignons que nous cueillions et glissions dans nos musettes. Il y faisait une chaleur douce, moite, qui nous enveloppait, et, après le froid de dehors, nous éprouvions une indicible jouissance à nous laisser pénétrer par cet air tiède, caressant, moelleux comme un duvet. Nos articulations raidies se détendaient, nos membres redevenus souples reprenaient leur élasticité.

Peu à peu, à ce bien-être succéda une sorte d'engourdissement, d'accablement irrésistibles. On se sentait pris d'un désir immodéré de se laisser choir sur ce sable fin, de s'y étendre tout de son long et d'y dormir indéfiniment. Il fallut lutter contre cette torpeur soudaine qui nous envahissait, causée par l'air chaud, à peine renouvelé par des puits qui, à certains endroits, partaient d'une des galeries pour aller s'ouvrir en dehors, au niveau du sol. A l'orifice, d'anciens treuils hors d'usage pourrissaient sur place. Du haut en bas du puits, de longs mâts garnis d'échelons transversaux, appuyés contre la paroi, semblaient, au premier abord, offrir une possibilité de regagner le plein air; mais la plupart de ces poteaux étaient dans un tel état de vétusté, les échelons si vermoulus, quand ils ne faisaient pas défaut tout à fait, qu'il eût fallu avoir grande envie de se casser le cou pour oser en risquer l'escalade. D'ailleurs, beaucoup de ces

échelles primitives n'aboutissaient qu'à quelques mètres de la bouche du puits.

Nous avions ôté nos capotes et les avions déposées dans un renfoncement pour les reprendre au retour, tellement la chaleur était étouffante.

J'avais eu d'abord une certaine appréhension en avançant dans ces funèbres couloirs. Lasalle, lui, ne montrait pas la moindre hésitation, semblait parfaitement à l'aise au fond de ce labyrinthe et s'engageait avec une aisance surprenante dans les zigzags de ces innombrables allées. N'ayant pas comme lui l'habitude de ces demeures souterraines, je subissais l'influence du milieu. J'éprouvais cette anxiété oppressante de l'inconnu, cette sensation de malaise vague, d'inquiétude indéfinissable, mais poignante et qui vous harcèle incessamment, état d'âme particulier singulièrement pénible, sorte de prostration douloureuse de notre volonté devant un danger insaisissable, invisible, mais qu'on devine imminent. Puis, peu à peu, devant l'imperturbable tranquillité de Lasalle, cette obsession irritante disparut; je n'eus plus, comme lui, qu'une seule préoccupation : celle de découvrir des lits de champignons.

Nous venions de traverser un étroit couloir qui, me disait Lasalle, aboutissait à une tranchée large et spacieuse, laquelle devait nous ramener à notre point de départ. Nous avions eu de grandes difficultés à le suivre. Un éboulement récent l'avait rendu presque impraticable; des blocs, à peine retenus au plafond, pendaient d'une façon si agressive qu'en avançant on avait la perception nettement définie, insupportablement énervante, qu'un rien, un frémissement du sol, un écho de voix, la plus légère commotion suffiraient pour provoquer leur chute.

Alors c'était la mort, la mort immédiate, brutale, du bœuf tombant assommé sous la masse, si l'on était atteint, ou, si l'on était épargné, c'était la mort lente, hideuse, dans un sépulcre de pierre, en proie aux affres de la faim et de la soif, la longue et cruelle agonie dans l'épouvante des ténèbres de l'homme enterré vif, à moins d'abréger le supplice en se logeant dans la tête une balle de revolver.

Retourner par ce chemin eût été d'une impossibilité presque absolue.

Nous étions à peine sortis de cette passe dangereuse, que Lasalle, si maître de lui d'habitude, s'arrêta net, cloué au sol.

Il y avait une concentration de terreur dans ses yeux opiniâtrément fixés devant lui, et dans ses traits bouleversés une stupéfaction douloureuse. Je suivis la direction de son regard et j'éprouvai une violente commotion; il n'y avait plus de passage, la voûte s'était effondrée et des blocs superposés se dressaient, barrant complètement la route, celle qui devait nous ramener à une autre sortie des carrières.

Il s'approcha et examina l'obstacle. La voûte, en s'affaissant s'était brisée en plusieurs morceaux qui s'étaient irrégulièrement massés, s'empilant au hasard avec de fortes saillies et de profonds retraits. Un de ces blocs, celui du bas, ne touchait au sol que par un côté; l'autre, soulevé, demeurait appuyé sur quelques pierres mal d'aplomb qui le maintenaient dans un équilibre si incertain, si menaçant, qu'un léger heurt, une seule pierre détachée du tas eût suffi pour que l'échafaudage improvisé s'écroulât, entraînant la chute du bloc privé ainsi de tout support. Tel qu'il était, il laissait dans son inclinaison une étroite ouverture triangulaire à peine assez large pour qu'un homme en rampant pût s'y introduire. Mais jusqu'où menait-elle? L'effondrement avait dû se produire sur une certaine longueur et on pouvait supposer assez plausiblement que d'autres entassements de rocs se continuaient au delà, fermant hermétiquement le couloir. En somme, les chances de passer étaient si aléatoires, si pleines d'imprévu, que l'on pouvait considérer comme virtuellement impossible de s'échapper à travers cette muraille de pierre.

Lasalle s'était baissé ; il restait accroupi devant l'ouverture, la bougie à la main. Il fit un mouvement comme pour y pénétrer, mais il s'arrêta et demeura dans la même position ; seulement sa tête s'inclina lentement sur sa poitrine.

Quand je m'approchai de lui, je vis que tout son corps tremblait. Il me dit d'une voix assourdie, d'un timbre étrange comme s'il parlait en dedans : « Il y a eu un éboulement, la route est barrée !... »

Sa voix, à ce moment, avait une intonation toute particulière; elle était faible, amortie, mais clairement énoncée, quoique articulée d'une façon saccadée, et semblait venir de très loin. Elle exprimait une telle angoisse, un découragement si complet que je tressaillis, secoué d'un grand frisson.

— Barrée ! répéta Lasalle machinalement. Et il y eut dans ces deux syllabes une intensité de souffrance si vibrante que je restai là affaissé, incapable de prononcer un mot, de faire un geste, anéanti. Devant l'immense désespoir de cet homme dont je connaissais l'audace froide, la bravoure éprouvée, j'oubliai un instant notre position désespérée. Cette défaillance inexplicable chez un être à l'âme si fortement trempée m'émut dans toutes les fibres de mon individu ; je sentis comme un déchirement intérieur et fus pris d'une grande pitié.

Il ajouta ensuite de la même voix blanche, lointaine : « A moins que derrière le bloc il... » Soudain, d'un mouvement brusque, il se souleva à demi comme galvanisé. D'un geste bref il me fit signe de garder le silence, il éteignit la bougie, et dans l'horreur noire des ténèbres, ramassés sur nous-mêmes, immobiles, retenant notre souffle, les muscles et les nerfs tendus comme des ressorts, nous écoutâmes.

A ce moment une rumeur éloignée, confuse, à peine perceptible, nous arrivait. Puis ce fut un murmure de voix, un piétinement d'hommes en marche. Le groupe se rapprochait maintenant, le bruit s'accentuait, les sons se définissaient, le sol, foulé, martelé par une bande nombreuse, tremblait, et de petites pierres, des gravats se détachaient des murs et tombaient à terre.

Agenouillés, le revolver en main, nous attendions, étreints par une muette angoisse. Il se fit alors derrière nous un roulement sourd, prolongé, suivi d'une secousse qui ébranla fortement le sol, et



quelques pierres roulèrent jusqu'à nous. Une sueur froide perlait sur nos fronts.

— Notre retraite est bien coupée cette fois, nous sommes bloqués, dit Lasalle d'une voix très basse ; derrière nous la galerie s'est effondrée et les Prussiens sont là devant nous. — Cette fois son intonation était ferme, très nettement formulée. Il continua : — Il y a bien un boyau s'ouvrant sur notre droite, mais il est aux trois quarts comblé, et encore j'ignore s'il aboutit à un puits ou communique avec d'autres couloirs plus praticables. Il se peut aussi que les Prussiens, effrayés par l'éboulement, n'osent se risquer à passer, en admettant que le chemin soit libre derrière ce trou. et re-

tournent sur leurs pas ; cela, nous ne tarderons pas à le savoir.

Le bourdonnement de tout à l'heure recommençait. C'était maintenant un grouillement continu, indescriptible : des frôlements de corps le long des parois, des écroulements de pierres déplacées, des cliquetis d'armes battant les murs, raclant les décombres. De temps à autre, un juron, énergiquement formulé, éclatait, dominant le tumulte, un avertissement était donné... la bande passait. Déjà une lueur vacillante cerclait d'une lisière pâle les bords du trou.

— La route était libre, murmura Lasalle.

On entendait le bruit de respirations haletantes, d'âcres senteurs se dégageaient de ces hommes en sueur, de fades relents s'échappaient de leurs vêtements imprégnés de toutes sortes d'odeurs, de guerre, de tabac, de chambrée, et filtraient à travers l'étroit orifice jusqu'à nous.

A chaque instant le trou flambait d'une lueur plus vive. Soudain surgit une main tenant une chandelle, le bras suivit, puis une tête coiffée d'un casque apparut.

La flamme nous éclairait en plein Lasalle et moi, et les cuivres du casque, ceux de la jugulaire, étincelaient. Une ombre portée, violente, très allongée, traçait sur la voûte une large bande noire, mobile, bizarrement contournée.

L'homme nous aperçut ! Jamais je n'oublierai l'expression de stupéfaction, d'épouvantable frayeur qui subitement décomposa ses traits. La bouche tordue en un horrible rictus sur sa face devenue d'une pâleur terreuse, les yeux béants et fixes, les pupilles démesurément dilatées, broyant la chandelle qu'il tenait entre ses doigts crispés, il restait là comme pétrifié devant nos deux revolvers braqués sur lui.

Une longue minute il resta ainsi. Puis alors un cri sauvage, un hurlement de fauve aux abois jaillit de sa gorge, cri d'effroi, d'impuissance, de rage, d'une intensité surhumaine, qui nous fit courir un frisson jusque dans les moelles. Aussitôt après, il essaya un brusque mouvement de recul, son coude heurta violemment et déplaça une des pierres servant d'appui au bloc sous lequel il se trouvait, l'énorme masse de calcaire oscilla une seconde et lentement s'affaissa. Instantanément les traits du misérable se déformèrent, une indicible souffrance contracta sa face, on entendit un craquement d'os qui se brisaient et son corps s'aplatit sur lui-même. Dans un effort convulsif, il souleva sa tête, ses lèvres grimacèrent sur des dents atrocement serrées, un éclat fugitif illumina ses pupilles qui tout aussitôt se voilèrent, une grosse larme nacrée s'arrêta au coin de sa paupière gauche et la tête retomba inerte avec le casque. Il était mort. Un filet de sang sortait de dessous le roc, tachant de pourpre la blancheur des pierres, et creusait son sillon vermeil dans la poussière des décombres. Le bras, resté tendu, avait une rigidité menaçante, et entre les doigts contractés la chandelle continuait à brûler. De temps en temps une goutte de suif roulait le long des phalanges, se figeait, coupant la main de son mince relief.

— *Requiescat in pace !* dit Lasalle avec un étrange sourire. Après lui... nous.

Au cri terrible poussé par le malheureux, un grand apaisement s'était fait du côté des Prussiens ; puis, après de vaines tentatives pour dégager leur camarade, ils étaient partis, laissant deux des leurs pour garder le cadavre. Nous les entendions très bien causer à voix basse.

Lasalle, rallumant notre bougie à la chandelle du mort, me dit : « Mon gars, il n'y a plus à hésiter, il faut nous enfoncer là dedans, coûte que coûte (et il me montrait le couloir resté libre) ; voilà notre unique chance de salut, notre seule porte de sortie... si c'en est une. Ou nous passerons ou nous ne passerons pas : essayons toujours de passer. Il sera toujours temps de songer au dernier cas. » Et, me montrant son revolver, il ajouta : « Nous pourrons toujours abréger les



ennuis de notre solitude si elle doit se prolonger par trop. »

Prenant les devants, il pénétra dans le dangereux chenal. Avec un parfait

sang-froid, une sûreté étonnante, il tâtait le terrain, sondait les ouvertures, scrutait l'équilibre des blocs. Il s'était retrouvé et avait repris possession de lui-même, pour tout de bon.

La tranchée était resserrée et extrêmement élevée, et semblait être une fissure résultant du décollement des rocs plutôt qu'une galerie taillée de main d'homme. Sa hauteur atteignait jusqu'à cinq ou six mètres et souvent moins. Mais des amoncellements de débris montaient parfois jusqu'au sommet et il fallait escalader péniblement ces talus croulants, déblayer le haut et redescendre, avec de minutieuses précautions de tout instant la pente opposée. Le plus souvent l'éboulement s'était arrêté à mi-chemin, formant une voûte touchant presque le sol, et on était obligé de se glisser, de ramper sur des débris coupants au-dessous de ces masses suspendues sur nos têtes. Un mouvement un peu brusque de nos genoux, un coup d'épaule ou de coude maladroit, une poussée de reins imprudente venant à déranger une pierre, et tout l'édifice s'écroulait et nous ensevelissait.

L'air raréfié était méphitique et lourd, des sources sourdaient à travers les interstices des rocs et, dans des crevasses, des eaux mortes luisaient avec des reflets glauques. Des parois éclatées, striées de coulées verdâtres, suintait une humidité pénétrante et malsaine.

Nous nous étions arrêtés un moment, n'en pouvant plus. Lasalle consulta sa montre, il était neuf heures; à sept nous étions entrés dans cet infernal conduit; donc depuis deux heures nous errions dans ces catacombes, et rien ne nous indiquait que nous fussions près d'une issue quelconque. Pour comble de malheur, notre bougie était entièrement consumée; elle jeta une dernière flamme bleuâtre et s'éteignit; une seconde la mèche brûla avec une lueur rouge, à peine visible, charbonna, et les ténèbres se firent complètes, opaques, fétides.

Alors, un immense découragement me prit, une grande lassitude de corps et d'esprit. J'éprouvai un besoin impérieux, irrésistible, de rester là où j'étais, je n'eus conscience de rien, sinon de l'insurmontable désir d'un repos immédiat, absolu, et qui toujours durerait.

Lasalle me prit le bras rudement, me souleva et, d'une voix dure me dit : « Allons! debout! Marchons! » Et je marchai passivement, en trébuchant, derrière lui. J'allais devant moi automatiquement, sans savoir, abruti.

Il nous restait quelques allumettes, on s'en servit dans les passes difficiles. Nous avions deux journaux, on les déchira, on y mit le feu et on en fit des torches; leur flamme durait quelques secondes, glissait sur les parois lisses, effleurant les amas de pierres, s'accrochant aux anfractuosités; des ombres fantastiques dansaient autour de nous et la nuit, l'affreuse nuit, revenait avec l'horrible silence.

On brûla la dernière allumette, le dernier morceau de papier, et alors, délirants, furieux, nous nous ruâmes dans l'ombre...

L'hallucination commença; la pensée du Prussien gisant écrasé sous la roche hantait nos cerveaux. Il nous semblait sentir son cadavre aplati, lancé à nos trousses, s'efforçant de nous retenir de sa main crispée. Poursuivis par l'atroce vision, nous allions toujours, infatigables, farouches, hurlant dans l'épaisseur des ténèbres. Sous nos pieds, des pierres roulaient avec fracas, nous nous frappions la tête contre des saillies de rocs, nos mains s'ensanglantaient, déchirées par les arêtes aiguës des pierres. Nous disparaissions dans des trous tellement exigus que nos corps pouvaient à peine s'y introduire et après des efforts inouïs nous arrivions à l'autre bout ruisselants de sueur, suffoqués, exténués. Puis on se relevait, la course maudite, l'abominable lutte recommençait, et on allait devant soi, exaspéré, haletant, avec une ténacité de brute, poussé par l'ardent désir de vivre.

A un moment l'atmosphère devint moins dense, puis presque fraîche. Un

espoir nous saisit, nos forces furent décuplées...

Des bouffées d'air maintenant nous arrivaient, chargées de senteurs âcres de plantes; nous devions être près d'un puits, d'un boyau quelconque communiquant avec l'extérieur. Devant cette certitude, une joie incommensurable nous vint. Nous nous lançâmes en avant éperdus, criant comme des bêtes, fuyant la mort odieuse, aspirant à pleins poumons les fortes émanations d'en haut. A un tournant un filet de lumière apparut..., l'aube de la délivrance; alors ce fut une course désordonnée, sauvage, une suite de bonds extravagants pour atteindre l'ouverture si avidement désirée.

C'était un puits, en haut se découpait un cercle lumineux; le ciel, c'était l'air... la vie. Pendant quelques minutes nous restâmes affaissés, pantelants, succombant sous l'excès de la fatigue et du bonheur.

Nous avions constaté la présence d'une échelle. Lasalle avait examiné le mât; il pouvait nous supporter; quelques échelons étaient encore en place, et d'ailleurs les parois du puits étaient criblées de trous provenant de la chute des pierres arrachées de leurs alvéoles par les pluies et les intempéries et qui jonchaient le fond. Grâce à ces trous, on pouvait, en s'aidant du mât, atteindre jusqu'au haut.

Le bois pourri était d'une consistance molle, spongieuse, et comme enduit d'une substance visqueuse sur laquelle les genoux et les cuisses avaient fort peu de prise. Pour ne pas glisser, il fallait étreindre le mât d'un effort continu et puissant. Sous le poids de nos corps, le poteau vermoulu fléchissait avec des craquements de mauvais augure; à tout moment nous avions la peur de le voir se rompre et d'être précipités en bas.

C'était un laborieux travail; on se hissait avec des contorsions de singe, on s'accrochait à de vieilles solives fixées au mur dans lesquelles les doigts entraient comme dans de la pâte molle, tellement la pourriture était complète. On se cramponnait à des saillies, à des broussailles poussées dans les interstices de la maçonnerie, à des traverses ron-



gées aux vers, coupant diamétralement le puits, à tout ce qu'on trouvait sous la main, et lentement, péniblement, on s'élevait. De temps à autre, sous une secousse un peu vive, le mât oscillait

avec un gémissement, un échelon cédait sous la main ou le pied, alors on glissait de quelques mètres et c'était tout un travail pour regagner le chemin perdu.

Au-dessus de nous, on apercevait toujours le cercle bleu semé d'étoiles et la lune toute blanche, toute pâle, brillant d'une lueur froide d'acier poli. Le froid devait être intense au dehors.

Souvent on s'arrêtait épuisé et, dans l'ombre, on écoutait. Essoufflés, baignés de sueur, meurtris, nous comprimions de la main nos cœurs qui battaient à coups redoublés; puis la lente ascension, la douloureuse corvée recommençait.

Une traverse sur laquelle Lasalle reposait se rompit soudain bruyamment et il eût été infailliblement lancé dans le vide si, avec une agilité de clown, il n'eût en un clin d'œil saisi l'échelle à laquelle il se cramponna. Sous son élan le mât plia, trembla de toutes pièces et reprit sa position rectiligne. Quelques pierres arrachées de la margelle du puits par la pression du haut bout du poteau dégringolèrent. Par prudence nous nous arrêtâmes; Lasalle étreignait le mât, j'avais un pied sur une pierre qui saillait, l'autre dans un trou; je me soutenais des mains à un piton de fer mangé de rouille, scellé dans la muraille. La tête levée nous restions immobiles, fixant le ciel.

Brusquement une ombre coupa le cercle de lumière et une forme humaine apparut à l'orifice. C'était un Bavarois: nous le reconnûmes à son casque à chenille. On l'avait posté là en sentinelle... nous étions aux avant-postes prussiens. Le bruit de la poutre brisée, de la chute des pierres avait attiré son attention, il cherchait à se rendre compte de cette chose insolite. Nous gardions une immobilité de statues. Il se pencha inquiet, les yeux grands ouverts fouillant l'ombre, le doigt sur la gâchette de son fusil. Il ne vit rien, ne soupçonna rien, poussa du pied une pierre de taille de la margelle qui nous frôla en passant, l'écouta tomber et s'éloigna.

Il n'y avait plus qu'un parti à prendre, sortir de là au plus vite, sauter à l'improviste sur la sentinelle, et, évitant de nous servir de nos revolvers pour ne pas donner l'alarme au poste voisin, l'étrangler, puis courir aux tranchées françaises.

Un dernier et silencieux effort nous avait amenés presque au niveau de la margelle, placée à ras de terre, lorsqu'une pierre d'assise sur laquelle je m'appuyais céda et roula en retentissant au fond du gouffre. Lasalle, un pied sur un échelon, l'autre sur une saillie de la paroi, la main gauche appuyée au mât, tenait de la droite son revolver, le bras tendu, prêt à tout. J'étais au-dessous de lui, un peu plus bas, aplati contre le mur, agrippé des pieds et des mains. Une émotion poignante nous contractait la gorge. Nous nous taisions, sûrs que la sentinelle, une première fois mise en éveil, allait se montrer et se livrer à une investigation moins sommaire que précédemment.

L'attente ne fut pas longue. Un pas pesant, précipité, résonna lourdement; le sol vibra, la silhouette sombre du soldat se montra. Il se pencha comme auparavant, un peu plus cependant, de façon que la tête et une partie des épaules surplombaient le vide, et il regarda. Cette fois il se méfiait, une inquiétude le troublait; il restait incliné, anxieux, scrutant l'opacité des ténèbres, sondant l'ouverture noire de la pointe de sa baïonnette. Ses yeux brillaient avec un éclat extraordinaire dans l'ombre portée par la visière du casque, une oppression pesait sur lui. Il avait l'intuition qu'un danger était là quelque part, tapi dans ce trou, le guettant, et de courts tressaillements nerveux plissaient ses traits durement accentués.

Il se tenait juste au-dessus de nous et regardait en face l'autre côté du puits, puis lentement il abaissa les yeux au-dessous de lui. Se douta-t-il alors de quelque chose? Put-il apercevoir nos figures dans l'ombre? Vit-il luire le canon du revolver de Lasalle?... mais



subitement sa figure tannée prit une expression de férocité effroyable; il s'arc-bouta, porta son arme à l'épaule. Une détonation retentit; j'entendis un cri terrible, je vis une forme humaine battre un instant des bras dans l'espace, puis une masse molle passa rapide comme une vision à nos côtés et s'écrasa en bas avec un écho sourd. C'était le cadavre du Bavarois. Lasalle lui avait déchargé en plein cœur son revolver.

D'un bond nous étions hors du puits. La lune était cachée derrière un nuage, des vapeurs voilaient la lueur des étoiles, et dans l'obscurité grise et froide se dressait indistincte la silhouette des Hautes-Bruyères.

Nous orientant sur le fort, nous nous étions précipités au pas de course du côté d'Arcueil, quand à vingt

pas de nous une voix cria : *Ver da?* la patrouille bavaroise accourait au coup de feu. « A plat ventre ! » me dit Lasalle en s'allongeant dans un fossé ; un éclair illumina la nuit, une volée de balles siffla au-dessus de nous dans le tonnerre d'une explosion.

Soudain devant nous une traînée de feu s'alluma dans l'obscurité ; les Français, se croyant attaqués, tiraient sur toute la ligne. Immédiatement une seconde ligne fulgurante perça la nuit et une fusillade enragée s'engagea de tous côtés ; les Prussiens, s'imaginant que les Français faisaient une sortie, ouvraient le feu de leurs tranchées.

— Hâtons-nous, dit Lasalle. Et affalés au fond du fossé, nous rampions sur la glace entre les deux talus. De temps en temps une balle sifflait sur un diapason plus aigu, faisait sauter une motte de gazon durci qui nous couvrait de terre, frappait la glace et, en ricochant, allait faucher les branches de la haie courant le haut du talus. Quelquefois le fossé cessait net, coupé par un chemin, un sentier ; alors on passait vite, exposé au double feu, puis on se replongeait dans le fossé. Et cela durait depuis des minutes, des minutes qui étaient des heures.

A un coude sur la droite, le fossé descendit brusquement en pente raide, les balles passaient plus haut. Un instant après nous étions dans le ravin, tout à fait à l'abri, à l'entrée des néfastes carrières qui avaient failli devenir notre tombeau, et Lasalle allait chercher nos capotes. Nous attendîmes quelque temps jusqu'à ce que la fusillade se fût un peu calmée, et vingt minutes plus tard nous étions dans nos retranchements, non sans avoir eu les oreilles effleurées par quelques balles de chassepot et senti le vent des dernières balles perdues de l'ennemi avant que nous ayons pu nous faire reconnaître des nôtres.

Et toujours dans le lointain, dans l'auréole de son sinistre éclair, dominant tous les autres bruits, retentissait, monotone, farouche, inexorable, la basse formidable des krupp bombardant l'héroïque cité.

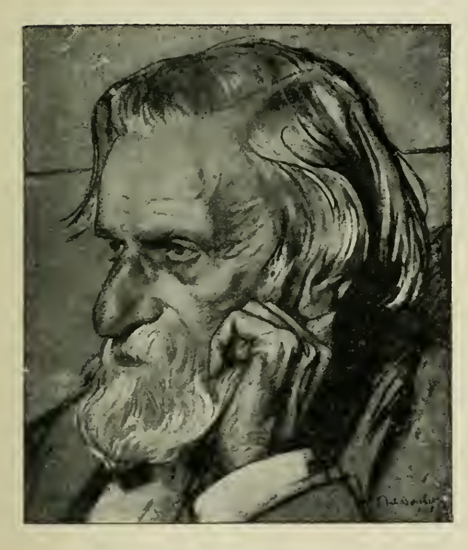
Georges Montbard.





La Loire, par M. Harpignies.

LES SALONS DE 1896



Ambroise Thomas, par M. Baschet.

Jouissons de notre reste. Ces palais auxquels nous étions si bien habitués, ces palais condamnés, soi-disant au nom du goût, par des gens qui n'en ont guère, vont bientôt disparaître ; c'est leur agonie qui commence, c'est le dernier feu d'artifice de cette fête des artistes qui, chaque printemps, amenait, des quatre coins de l'horizon, des foules de plus en plus compactes. La mélancolie me prend à songer que ces habitudes qui nous étaient chères vont être interrompues, que l'année qui s'écoule va sonner le glas des Champs-Élysées. Je me méfie des ingénieurs. Par quoi sera remplacée cette belle nef du palais de l'Industrie, où la sculpture avait si grand air? Qui nous donnera l'équivalent de cet harmonieux, lumineux et élégant dispositif des palais « bleus », avec leur escalier central, dont les belles lignes avaient été louées comme une des plus heureuses trouvailles de l'architecture moderne?

En attendant, voici que les artistes, troublés dans leurs intérêts et soucieux de ne point laisser les courants se détourner de ces vastes marchés aux tableaux, s'apprêtent, dit-on, à émigrer l'an prochain à Londres ou à Bruxelles, et à transporter pour trois ans le théâtre de leurs exploits à l'étranger.

Est-ce hasard ou coquetterie, mais il me semble qu'il y a longtemps que le Salon des Champs-Élysées n'a présenté une réunion aussi nombreuse de tenta-

tives intéressantes, de morceaux bien venus. Après la scission, on pouvait craindre, à certains signes d'appauvrissement, que le sang jeune n'ait pris son cours vers le Champ-de-Mars. La concurrence est bonne conseillère. Ou je me trompe fort, ou je discerne dans le présent Salon des symptômes consolants d'affranchissement. Des noms nouveaux apparaissent; les anciens eux-mêmes sont piqués d'émulation. Les gammes s'éclaircissent, la technique s'allège, les points de vue s'élargissent. La peinture à sujets, la peinture à intentions morales et littéraires, toujours dominante, — ainsi l'exige le milieu, — n'est plus exclusive des exécutions savoureuses. Le public enfin, mieux exercé, ne s'effarouche plus des audaces primesautières; il s'éloigne visiblement des conventions artificielles et ramène ses préférences aux saines interprétations de la nature. Lorsqu'en 1900 nous ferons notre examen de conscience, je crois que nous aurons quelques surprises agréables.

La méthode adoptée l'an passé ayant paru être goûtée, j'y reviens sans hésitation.

Ainsi donc mon choix s'est porté, en toute liberté, sur les morceaux qui témoignent d'un effort nettement personnel, ou affirment une réussite exceptionnelle, un charme particulier, et sur ceux principalement qui sont de la *peinture* et non de la *littérature*.

CHAMPS-ÉLYSÉES

LES ÉTRANGERS

L'impossibilité où je me suis trouvé d'obtenir l'autorisation de reproduire le beau tableau de M. Herkomer m'interdit, à son sujet, une longue digression. Je le regrette. A mon humble avis, le *Conseil municipal de Landsberg* (Bavière), de M. Herkomer, est le morceau de résistance du Salon.

Grouper dans l'atmosphère reposée d'un jour d'intérieur des personnages de grandeur naturelle, calmes, sérieux, attentifs, semblait l'apanage exclusif des Hollandais. M. Herkomer vient de nous prouver que, dans ce domaine illustré par les Frans Hals et les Van der Helst, il était encore possible de se tailler un triomphe, en cherchant une formule nouvelle. Sans autre prétention que de nous montrer une réunion de portraits, dans une paisible salle de mairie, M. Herkomer atteint d'emblée au grand style. Il ne manque à une aussi saine et aussi forte peinture, pour être tout à fait supérieure, qu'un peu de ce sentiment des valeurs et de cette *écriture artiste* qui sont la monnaie courante dans notre école, et que les Anglais ont désappris depuis le XVIII[e] siècle. C'est comme un vaste camaïeu transposé en brun roux; comme un Menzel agrandi et apaisé.

Passons sur M. Orchardson. Sa peinture au jus de veau, malgré ses détails précieux, tourne à l'insupportable fadeur. Mais voici M. Soralla, avec ses deux morceaux espagnols d'une luminosité exquise; voici M. Struys, le plantureux, substantiel et expressif Flamand, qui, l'année dernière, s'était révélé au public parisien par un morceau de haute qualité, *Une Consultation*. Cette année, il touche de bien près au chef-d'œuvre et nous donne pour ainsi dire le dénouement du drame dont il avait exposé le sujet. C'est maintenant l'agonie, le dernier moment du moribond. Dans l'ombre assourdie d'un étroit et humble appartement on entend les sanglots de la famille, on devine les pas discrets des proches; par une porte entr'ouverte, apparaît la lumière des cierges; un ministre de la religion, haut vieillard courbé par l'âge, s'avance hâtivement pour apporter au malheureux la consolation suprême. L'action est présentée et condensée avec une force extraordinaire. Le prêtre, dans sa chape jaune d'or, forme un centre har-

monique d'une puissance inouïe, comme une plainte de cuivre sur un frémissement de sourdines. On m'excusera d'emprunter cette image à un ordre d'idées purement musical. M. Struys, avec sa pratique grave, tout imprégnée de matérialité flamande, est un poète et un dramaturge d'une intensité rare. Il manie les couleurs comme un musicien manie les instruments de l'orchestre; il joue des tons comme le symphoniste joue des timbres. Il donne en outre au clair-obscur un rôle prépondérant, trop négligé aujourd'hui par les adeptes du ton clair.



Les Bouches inutiles, par M. Tattegrain.

TATTEGRAIN

La peinture d'histoire, celle qu'on pourrait appeler archéologique, est bien malade; elle paraît quasiment morte. Reconnaissons d'ailleurs, pour ne le point regretter, tout ce que ce genre prenait d'artificiel, de faux et de convenu, toutes les fois qu'il voulait dépasser les dimensions et les visées du tableau anecdotique ou quand, les dépassant, il n'était pas directement issu de l'émotion ou du retentissement produits par un fait contemporain, — tels le *Sacre,* de David, les *Pestiférés,* de Gros, le *Radeau de la Méduse*, de Géricault, le *Massacre de Scio,* de Delacroix, — ou enfin, lorsqu'il ne répondait pas à une fonction nettement décorative, à un but d'art architectural et monumental. Le grand tableau d'exposition, peint pour l'unique plaisir de couvrir de vastes surfaces, est démodé; il ne trouve plus preneur auprès de l'État et des Musées de province. Aujourd'hui le grand tableau détonne; voyez le Rochegrosse.

M. Tattegrain reste, dans cet ordre d'idées, un des très rares artistes dont la conviction, le goût et l'ingéniosité peuvent encore s'imposer en même temps à la foule et aux délicats. On lui reprochera, et avec raison, cette année, dans les *Bouches inutiles*, le choix et la réalisation du sujet. Celui-ci est contraire, en effet, aussi bien à la vraisemblance qu'à la stricte vérité de l'histoire.

Nous savons bien par la chronique de

Guillaume Le Breton, le narrateur des



Plafond décoratif, par M. Albert Maignan.

faits et gestes de Philippe-Auguste, et le témoin oculaire du fameux siège de Château-Gaillard, que les habitants du petit Andely, s'étant d'abord réfugiés dans l'enceinte du château, furent plus tard, faute de vivres, chassés par la garnison et réduits à errer sur les pentes de la forteresse, repoussés à la fois par les assiégés et les assiégeants, et qu'ils moururent bientôt de misère et de faim. Mais il s'agissait d'une poignée de malheureux, non d'une multitude telle que nous l'a représentée l'artiste avec « moult horrifiques détails »; de plus, le siège n'a pas été entrepris du côté où il nous le représente; Philippe-Auguste était trop avisé pour attaquer cet ouvrage redoutable par un point autre que le seul vulnérable : le plateau dominant du sud-est. La position des palissades et des beffrois, tels qu'ils sont figurés dans le tableau, semble faire supposer, au contraire, que le siège fut mené du côté des pentes abruptes qui regardent la Seine. C'est une erreur et une impossibilité. Ne chicanons pas, toutefois, outre mesure; ne fût-ce que par la grandeur émouvante de son paysage d'hiver, l'œuvre serait encore une des plus remarquables du Salon.

ALBERT MAIGNAN

Rien n'est plus rare aujourd'hui qu'une bonne composition décorative. L'abus des poncifs, un mau-

vais enseignement d'école, l'indifférence des architectes, la hiérarchisation des genres et d'autres causes encore ont oblitéré chez les peintres le sens du décor. M. Maignan est un de ceux qui auront le plus sincèrement cherché, en ces derniers temps, à rentrer dans les voies rationnelles de l'art décoratif. Dans leur culte servile pour le XVIIIe siècle, nos modernes faiseurs de plafonds en étaient arrivés aux plus indigents pastiches. Vaines et artificielles besognes que les leurs! M. Maignan, qui est un lettré et un délicat, et qui a sur l'art des idées générales, ne pouvait manquer de reconnaître que la qualité primordiale d'une peinture destinée à faire fonction décorative réside avant tout dans la netteté et la logique du programme. Ayant à peindre un grand plafond pour la chambre de commerce de Saint-Étienne, il prit pour thèmes les deux industries locales : la métallurgie et le travail de la soie, et de ces deux thèmes il a tiré le plus ingénieux parti. Le groupe des forgerons, pris au vif dans l'ambiance pittoresque du milieu, est un morceau plein de vie, d'accent, de relief, de couleur, et foncièrement décoratif; de même le groupe harmonieux des femmes qui volent en l'air et dévident des rubans de soie. Mais pourquoi M. Maignan s'est-il arrêté en si beau chemin et, sacrifiant à de vieux préjugés, a-t-il cru devoir mêler à ces thèmes si francs une pensée allégorique, en faisant intervenir, dans un sujet qui se suffisait à lui-même, une figure de la France recevant de la ville de Saint-Étienne l'hommage de ses produits? L'artiste, j'espère, me pardonnera cette légère critique qu'autorise de ma part l'estime toute particulière que j'ai pour son talent.



Portrait de M. Ricard, par M. Bonnat.

LÉON BONNAT

Le bilan des portraits constitue, comme de coutume, le plus clair de notre avoir. Il y a cinq cents ans, pour le

moins, que le portrait, peint, sculpté ou gravé, constitue une de nos supériorités les plus indiscutables. Nul pays, pas même l'Italie, pas même les Flandres ou la Hollande, ne saurait entrer en ligne avec nous, pour la continuité, la variété et le perpétuel renouvellement de l'art appliqué au rendu de la physionomie humaine. Pour ma part, lorsque l'occasion s'en présente, je ne manque jamais d'insister sur ce point. De Beauneveu et de Jean Fouquet à M. Bonnat, en passant par les Clouet, par Germain Pilon, Guillaume Dupré, Mellan, Nanteuil, Coysevox, La Tour, Caffieri, Houdon, David, Ingres, Rude, Carpeaux, Ferdinand Gaillard, — je cite presque au hasard, — la floraison iconique de la France est ininterrompue, toujours originale et d'une variété prodigieuse. M. Bonnat, certes, n'est pas arrivé sans débat à la renommée dont il jouit. Il y a des gens qui, tout en rendant hommage à son immense talent, se réservent, quant à la nature des moyens employés; mais personne, je crois, ne refusera au célèbre portraitiste, à l'interprète attitré de nos illustrations contemporaines, un don unique à saisir la ressemblance, à la pousser au relief et à la rendre tangible à tous.

Portrait de M. Carolus Duran, par M. Henner.

Tous ceux qui ont visité le Salon des Champs-Elysées ont admiré le portrait de M. Ricard, l'ex-garde des sceaux. Rarement M. Bonnat a été plus heureux; j'ai du reste toujours remarqué que le demi-buste, le portrait familier, lui convenait mieux que le portrait d'apparat. Ce portrait de M. Ricard est, au sens propre, un chef-d'œuvre de vérité. Il est vu de face, en pleine lumière. Voyez le menton, la bouche, le nez, les yeux, le teint fleuri, l'éclat neigeux de la barbe et des cheveux, c'est tout le modèle, portant beau et satisfait de la vie.

HENNER

En passant de M. Bonnat à M. Henner, on se trouve brusquement aux antipodes de l'art. Tout ce que M. Bonnat cherche avec passion, avec inquiétude, la sécu-

rité tranquille de M. Henner le dédaigne. Le premier règle sa tactique avec une volonté de fer; chacune de ses œuvres est le fruit d'un combat qu'il engage avec son modèle et dont il dirige la manœuvre en stratège consommé; avec cela, résolu, prompt à l'attaque; je crois, en vérité, qu'un homme si maître de sa volonté et de ses moyens, eût fait un excellent chef d'armée. Le second, au contraire, peintre de race, de tempérament et d'inclination, amoureux de la peinture pour elle-même, goûtant ses joies avec une candeur d'enfant, modeste en ses goûts, indolent et sans ambition, fait sortir de sa palette aux tons simples, noir, ocre, terre de Sienne brûlée et blanc d'ivoire, des morceaux gras, savoureux et fins, ainsi qu'un prunier produit des prunes ou un pommier des pommes. Aux yeux de M. Henner, le morceau est tout; le sujet n'est qu'un prétexte, il est nul. Qu'il peigne un Christ descendu de la croix, une Madeleine au désert ou une Nymphe endormie, c'est toujours la même évocation de chairs pâles et mates, de chairs assoupies et modelées uniquement par les jeux délicats de la lumière et de l'ombre; moderne Corrège, il sacrifie tout aux morbidesses du nu et aux séductions du clair-obscur. Comme peintre de morceaux, même après tant d'années de labeur continu et égal, je le crois encore sans rival.



Portrait de Mme Héglon, par M. F. Humbert.

FERDINAND HUMBERT

Entre les deux, et comme un juste milieu, se place M. Ferdinand Humbert. Le nom de M. Humbert rappelle à ma pensée le souvenir déjà lointain du petit groupe actif, choisi et enthousiaste de

l'avenue Frochot, qui évoluait sous l'égide de Fromentin : Gervex, Cormon, Henri Lévy, Maignan, etc. Tous ont fait leur chemin ; l'impulsion avait été bonne. M. Gervex est devenu un des peintres à la mode, le Benjamin des dames ; nous le retrouverons au Champ-de-Mars. M. Humbert, comme M. Maignan, a tendu, avec une louable persévérance, à l'élargissement méthodique et à la simplification progressive de sa manière. Le portrait à mi-corps de Mme Héglon, la sympathique pensionnaire de l'Opéra, nous permet de mesurer le chemin parcouru. Au sourire de contentement qui illumine la figure,



Portrait de Mme Sarah Bernhardt, par M. Chartran.

je m'imagine que le modèle a été enchanté d'être rendu avec cette franchise accorte et primesautière. Il faut se sentir très maître de son procédé pour résumer l'effet en une aussi expressive synthèse. La fourrure brune de la pèlerine, les gants, le collet, sont enlevés avec une virtuosité cursive, une largeur et une sobriété dont on rencontrerait difficilement l'équivalent dans tout le Salon; mais c'est le visage surtout, avec le ton animé de l'épiderme, l'éclat fugace et fin des yeux, le mouvement des narines, le vivant de la bouche et du menton, qui attire et retient l'attention.

CHARTRAN

M. Chartran est un de nos faiseurs de portraits en renom. Les célébrités les plus diverses le trouvent prompt à l'œuvre. Il va, comme en se jouant, de Léon XIII à Sarah Bernhardt. Honni soit qui mal y pense : M. Chartran est un éclectique. Son talent, preste, souple, s'accommode sans effort des besognes contradictoires. On devine toutefois que ses préférences vont au féminin et aux élégances modernes. Le portrait de Mme Sarah Bernhardt, dans le rôle subtilement décoratif et moyenâgeux de Gismonda, est des meilleurs qu'il ait encore exposés. Il a été peint à New-York, durant la dernière tournée de la tragédienne, avec toutes les délicatesses d'une fervente admiration. Enlevée sur un fond blanc, comme un dessin rehaussé, harmonieuse en son rythme, caressée en ses détails, l'œuvre parle un langage clair, destiné à être compris de tous les publics. La figure, d'ailleurs, est d'une ressemblance à la fois aiguë et adroitement généralisée, l'exécution d'une limpidité extrême.



Portrait de M. Laredan, par M. Marcel Baschet.

MARCEL BASCHET

Ce n'est pas non plus par le manque d'habileté que pêche M. Marcel Baschet. Qu'il prenne garde, cependant! Les sympathies qui ont encouragé ses débuts si brillants, les succès qui ont couronné rapidement ses premiers envois au Salon, ne doivent pas lui faire oublier que tout peintre vraiment digne de ce nom et vraiment soucieux de son art, ne doit se considérer comme satisfait de

lui-même que s'il marche sans relâche en avant, que s'il évolue sans cesse. Or M. Baschet, cette année, si grand talent qu'il ait déployé dans les deux portraits de M. Brisson, le président de la Chambre, et de M. Lavedan, l'auteur en vogue, me semble se complaire dans le souvenir des victoires antérieures. La certitude de métier qu'il a apportée à l'exécution de ces deux effigies ne va pas sans quelque apparence de froideur, surtout dans le Brisson. Le Lavedan est néanmoins bien joli de facture, bien ressemblant ; on louera son allure moqueuse, désabusée et cavalière. Le portrait de petit format est d'un maniement



La Toilette, par M. Fantin-Latour.

difficile. Parmi les modernes, depuis Baudry et Bastien-Lepage, bien peu y ont réussi. Je retrouve mieux, pour ma part, les qualités de M. Baschet dans une tête d'étude, aux trois crayons, de feu Ambroise Thomas, qui figure à la section des dessins et pastels.



Faneuse, par M. André Brouillet.

FANTIN-LATOUR

Une fois de plus il m'est doux de rendre hommage à la haute et noble personnalité de M. Fantin-Latour. Quoiqu'il advienne maintenant, l'auteur du *Groupe de portraits* du Musée du Luxembourg, du portrait d'Edwin Edwards et tant d'autres chefs-d'œuvre, restera un des grands artistes et, ce qui ne gâte rien, un des plus beaux peintres de ce temps. Je regrette que, depuis plusieurs Salons, le portraitiste s'efface au profit du peintre charmant et ondoyant des rêves romantiques et des fantaisies arcadiennes. M. Fantin-Latour aspire-t-il à ce repos et à ce détachement des choses que le philosophe entrevoit comme la récompense automnale du déclin de la vie? C'est son droit et nul ne saurait l'en blâmer. De la retraite paisible où il s'isole avec délices, il peut considérer en toute quiétude le chemin parcouru.

ANDRÉ BROUILLET

A défaut des robustes campagnardes de M. Lhermitte, nous avons cette année une charmante *Faneuse* de M. André Brouillet — un Lhermitte transposé dans le mode élégiaque, un Lhermitte adouci et printanier.

La reproduction du *Monde Moderne*

Bataille de chiens, par M. Joseph Bail.



La Terre promise, par M. Demont.

en donne une idée très exacte et très fine. M. Brouillet est un chercheur, dont les efforts, chaque année, en voie d'élargissement et de progrès, mérite de ne point passer inaperçus des professionnels. Il doit, je suppose, à l'action bienfaisante de M. Roll et à celle plus lointaine de Bastien-Lepage et de Courbet d'avoir compris, dès le début de sa carrière, l'importance de l'association intime de la figure humaine, vivante et agissante, en ses dimensions naturelles, avec la nature ambiante ; il a de plus une tendance dont, je fais, pour ma part, grand cas : la préoccupation des gammes claires ; sans tomber, pourtant, dans cette décoloration, dans cette déliquescence du ton qu'on reproche à certains artistes du Champ-de-Mars. Il peint enfin avec une simplicité et une bonne foi qui ne sont point à dédaigner par le temps qui court. A ce tableau où il nous montre une fille de campagne, au repos, baignée des tièdes effluves de la fenaison, sous un gai soleil de juin, que manque-t-il pour être tout à fait hors du commun ? Un peu de décision dans l'exécution du paysage, une localité moins uniforme dans le parti de coloration, quelques accents plus fermes. Mais, dans son galbe général, dans son éclairage, dans son mouvement en profil perdu, dans l'abandon un peu lassé et songeur de sa pose, elle est vraiment exquise, et, n'était le souvenir que j'ai d'une figure analogue de M. Lhermitte, je la déclarerais la plus jolie trouvaille d'attitude du Salon.



Les Céramistes, par M. Marec.

JOSEPH BAIL

Ce succès que M. Brouillet n'a recueilli qu'avec de longues peines, dans

la modernité des moyens et des sujets, M. Joseph Bail le rencontre, sans tracas, en peignant à la bonne franquette, à l'ancienne, comme on est accoutumé à peindre autour de lui, en ces belles coulées bitumineuses dont M. Vollon est le brillant protagoniste. Amusant par le sujet, réjouissant par la facture, le tableau de M. Bail, *Bataille de chiens,* est de ceux où court droit la foule. Les amateurs de bonne et solide peinture y trouveront aussi leur compte. Les chiens en furie, les petits mitrons, le panier d'œufs cassés, les ustensiles de cuisine jetés à terre, tout cela est troussé de main d'ouvrier et enlevé de verve.



Passe-Temps, par Mlle Dufau.

DEMONT

Il y a, dans la *Terre promise* de M. Louis-Adrien Demont, une intention pittoresque et philosophique qui n'est pas d'un esprit ordinaire. Il se peut que l'arrangement panoramique de ce paysage, immense et resplendissant, ait été inspiré à l'artiste par le souvenir du fameux tableau de la *Bataille des Cimbres,* de Decamps; mais le sentiment poétique qui l'anime et en fait vibrer les profondeurs n'en est pas moins très particulier, le parti blond de la coloration, très nouveau et très personnel. La longue succession des plans qui se perdent peu à peu dans la brume ardente de l'horizon est rendue avec un bonheur rare. Je regrette presque que M. Demont ait cru devoir ajouter à un paysage, complet en lui-même, cette petite figure accessoire de Moïse priant sur le rocher; elle n'ajoute rien à l'effet et trouble inutilement l'attention.

MAREC

Si nous parlions aussi un peu des jeunes, des nouveaux venus! Ils sont légion. J'en vois plusieurs aux Champs-Élysées, comme au Champ-de-Mars, qui marchent d'un pas alerte et décidé vers

un avenir auréolé de brillantes promesses et qui dénotent par la franchise de leur manière un tempérament naturel sur lequel on peut tabler dès maintenant.

Aux Champs-Élysées, je tire de la foule quelques noms qui n'ont pas encore, ou à peine, ami lecteur, frappé vos oreilles : ceux, par exemple, de M. Marec, de Mlle Dufau, de Mlle Romani, de M. Duvent, de M. Chabas, de M. Albert Laurens, de M. Rigolot, de Mme Lucas-Robiquet. Je leur donne ici, sans hésiter, la consécration dont je dispose.

Avec un bon portrait aux colorations austères, M. Victor Marec expose une jolie scène d'intérieur, finement observée et clair-obscurée, les *Céramistes*. L'esprit de la touche, la vérité de mouvement des personnages, tout entiers à leur affaire, la finesse des intentions pittoresques, le calme et l'heureuse distribution de la lumière, font, pour moi, de ce petit tableau, peu remarqué, d'ailleurs, un des meilleurs du Salon et les plus dignes d'être comptés comme une promesse d'avenir. Souvenons-nous que les Hollandais nous ont, avec les plus humbles sujets, laissé d'immortels exemples! Le champ de l'art, aussi bien que celui de la vie, est infini. Regarder, voir et penser : tel est le secret du véritable artiste.

MLLE DUFAU

En admirant l'étude si vive, si adroi-



Fior d'Alpe, par Mlle Romani.

tement enlevée et si peu banale que Mlle Dufau expose sous le titre de *Passe-Temps*, je constate avec plaisir que mes

pronostics de l'an passé ne se sont pas égarés sur une fausse piste. La promesse qu'elle nous avait faite avec son remarquable tableau des *Ricochets* n'a pas été démentie. Il nous faut mieux encore. Mlle Dufau a certainement trouvé sa voie. Elle a une aptitude exceptionnelle et que bien peu de peintres possèdent, celle de modeler le nu vivant dans l'enveloppe lumineuse de l'atmosphère. Rien n'est plus difficile et rien n'est plus décevant. De très grands maîtres n'ont pu parvenir à résoudre, même incomplètement, ce problème dont la solution a été la gloire d'un Velasquez et d'un Rembrandt. En dehors du goût d'arrangement et de la fine harmonie qui président à l'exécution de l'étude de Mlle Dufau, je retrouve dans le bout d'épaule et dans la gorge caressées par la lumière, les qualités qui avaient fait de l'enfant nu des *Ricochets* un morceau si intéressant. Ce qui me plaît en Mlle Dufau et ce qui me donne confiance en l'avenir, c'est que je ne relève en son métier aucune trace d'effort; je n'y trouve, comme on dit en langage d'atelier, aucun poids mort. La science qu'elle y emploie a quelque chose d'intuitif et de simple, qui gagne la sympathie. Qu'elle y ajoute un peu d'assurance et d'autorité et elle tiendra à bref délai, j'en suis sûr, un succès qui mettra sa personnalité en vedette.



Derniers rayons, par M. Paul Chabas.

Mlle ROMANI

Tout autre est le talent de Mlle Romani. Si j'en parle, ce n'est pas que je goûte beaucoup la note d'art qu'elle représente, mais parce qu'elle nous offre un cas merveilleux de virtuosité, dans un temps cependant où la virtuosité est monnaie courante. Mlle Romani est italienne, cela va sans dire; de plus, on la devine élève de Roybet, le malin s'il en fût pour connaître les tours du métier et

en tirer le maximum d'intensité pittoresque. De ces deux influences d'origine et d'éducation, est sorti un composé extraordinairement brillant, savoureux et capiteux. Que cette jeune et sympathique artiste me pardonne de lui dire sans périphrases que je la trouve plus habile que M. Roybet lui-même. Comme lui, elle croit à la valeur d'une étiquette à effet, — *Fior d'Alpe, Desdemona,* — au prestige des étoffes soyeuses, des chairs moites et lustrées, à l'importance du geste théâtral, mais mieux que lui elle sait jouer de la grâce captivante du sourire et du frisson de l'épiderme ; elle a plus d'élégance, de finesse et de charme ; son audace a quelque chose d'impétueux et de joyeux qui désarmerait la critique la plus austère. Genre artificiel manié de main de maître !

PAUL CHABAS

J'ignorais jusqu'au nom de M. Paul Chabas. Il débute par un morceau de vrai peintre, de la plus vive et de la plus souple allure, malheureusement mal exposé et mal entouré. Pourquoi M. Chabàs ne se présente-t-il pas au Champ de Mars ? Sans doute parce qu'il entend encore se réclamer de M. Bouguereau, son maître. Respectable et inoffensive contradiction !



Hymne à Cérès, par M. P.-Albert Laurens.

Dans un coin de rivière retiré, sous l'aulnaie que percent les rayons d'or du soleil couchant, de jeunes femmes nues, souriantes et folles, s'apprêtent à se baigner.

> Le dernier rayon flambe dans l'espace
> Et l'or des taillis, les roses des chairs,
> La frêle gaîté des sourires clairs
> Vont s'effaçant sur l'eau qui passe.

De ces vers, dont il a négligé de nous indiquer l'auteur, M. Chabas a tiré un thème à la Besnard, — du Besnard aminci, — comme un prétexte à faire chanter la lumière en reflets rompus sur

des formes vivantes, encadrées par l'étoffe d'un délicieux paysage. Marquons ce début d'une croix blanche, pour nous en souvenir.

bas s'oriente résolument vers les modernes, M. Laurens songe, en rêvant, aux gracilités subtiles du *quattrocento*. Ces figures de femme, au déhanchement



Le Seigneur soit avec nous, par M. Duvent.

P.-ALBERT LAURENS

M. P.-Albert Laurens est le fils de M. Jean-Paul Laurens. Tout est étrange dans son *Hymne à Cérès*, le sujet, le dessin et la couleur. Tandis que M. Chapervers, qui rythment leur ronde devant l'altière et sombre déesse, sont bien filles du troublant Botticelli. Un je ne sais quoi d'énigmatique, difficile à définir, leur prête un peu de ce charme pénétrant que nul n'a possédé au même degré

que le maître florentin. Là s'arrête l'analogie. De ce tissu délicatement archaïque, M. Laurens, grâce à l'audace des oppositions tonales et l'imprévu des harmonies sourdes, a fait quelque chose d'intense, d'inédit et d'original.

CHARLES DUVENT

Par l'émotion, le sentiment intime et recueilli, l'unité du parti lumineux, qualités rares, surtout au Salon, le tableau de M. Charles Duvent, *le Seigneur soit avec nous*, se classe parmi ceux qui m'ont laissé le plus excellent souvenir. J'avais déjà remarqué M. Duvent; je suis charmé de le retrouver en progrès, et en progrès décisif. La gravure ci-jointe me dispense de décrire longuement la composition. La scène se passe dans le chœur de l'église de Pont-Croix, Finistère. Une blonde clarté filtre des baies enluminées de vitraux; à travers la grille, on aperçoit l'officiant; une Bretonne agenouillée, en coiffe blanche, et trois hommes assis occupent le premier plan. Les colorations, modulées dans le gris, laissent au lien harmonique toute sa valeur. Clignez un peu des yeux ou placez-vous à la distance voulue, et vous verrez tout ce qu'il y a dans ce tableau. Les personnages sont traités avec un grand souci du caractère; les fonds bien à leur plan et d'une exquise transparence, le milieu est scrupuleusement observé; l'exécution, large et sobre, repose l'œil des tumultes voisins; encore un pas, et M. Duvent sera quelqu'un. La vieille Bretagne aura été, une fois de plus, bonne inspiratrice de nos peintres.



Le Pays du M'Zab, par M. Rigolot.

LES ALGÉRIENS

Je constate avec joie que le groupe de nos orientalistes s'augmente chaque année de nouvelles recrues. Il semblait qu'après Fromentin et Guillaumet il n'y eût plus rien à dire sur cette Algérie que le merveilleux talent de ces deux maîtres nous avait montrée sous un jour si sédui-

sant et si poétique. D'autres cependant ont voulu aller plus au loin et plus au fond. Les peintres algériens sont devenus de véritables explorateurs. Biskra et Laghouat ne leur suffisant plus, ils se sont enfoncés en plein Sud : Touggourt, Ouargla, Ghardaïa, et même la mystérieuse El Golea, n'effrayent pas leur ardeur téméraire. M. Dinet a ouvert la voie à un art documenté et précis, qui tend à nous révéler dans leur exacte, splendide et inquiétante beauté les magiques spectacles du Sahara. Je rencontre deux nouveaux venus, cette année, aux Champs-Élysées, qui marchent résolument sur les traces de M. Dinet et rivalisent presque avec lui, ce qui n'est pas peu dire, pour la netteté de l'observation et l'acuité du rendu : M. Rigolot et Mme Lucas-Robiquet.

Retenez ces deux noms. M. Rigolot s'est voué au M'Zab, l'étrange contrée aux terres rouges, aux failles profondes, dont Ghardaïa est la capitale. Il expose deux dessins et deux tableaux, qui nous la montrent sous quelques-uns de ses aspects les plus caractérisés. J'aime surtout cette vue lointaine de Ghardaïa, la ville aux cinq collines, avec son haut minaret, ses approches ravinées, ses puits bibliques, sa lumière éclatante, enflammée encore par la pourpre de ses terrains, la grandeur incomparable de ses silhouettes. On ne saurait donner une plus nette et une plus vigoureuse impression du Sud, par des moyens plus simples et plus francs. Malgré certaines duretés des derniers plans, l'œuvre est digne d'un musée, et il y manque peu pour être complète.



Chez le Cadi, par Mme Lucas-Robiquet.

Mme Lucas-Robiquet se montre, naturellement, plus féminine et plus délicate

dans la touche, mais non moins juste et assurée en ses réalisations. La *Vue de la route de Témacine, à Touggourt*, avec ses groupes ensoleillés de femmes, d'enfants et de marchands, est exquise de finesse. Quant à la *Plainte chez le Cadi,* c'est, à mon avis, un des meilleurs, un des plus charmants tableaux du Salon. Le vieux cadi est d'une bonhomie attentive qui est faite pour ravir ; encore plus, le nègre, dont la tête, les mains, la pose tout entière sont des merveilles de justesse expressive et de couleur.



Pour l'honneur, groupe commémoratif de la défense de Châteaudun, par A. Mercié.

Je n'ai pas tout dit ce que je voudrais, assurément, sur les peintres des Champs-Élysées. On pourrait me reprocher de n'avoir point parlé de portraits, comme ceux de M. Victor Gilbert (*Général de Boisdeffre*), de M. Gustave Popelin, de M. Franzini d'Issoncourt ; d'avoir laissé de côté la grande frise décorative de M. Bonis, les *Plaisirs intellectuels*, d'une tenue si large, d'une exécution si moderne, surtout les compositions de M. Henri Martin, marquées au coin de l'originalité la plus profonde, et le beau tableau classique de M. Lionel Royer, *Germanicus devant le désastre de Varus,* etc.

Pour certaines œuvres en vue, mais qui ne m'apportaient rien d'inédit, mon silence a été intentionnel ; d'autres n'ont pu être reproduites dans le *Monde moderne*, ce qui est le cas de la composition de M. Henri Martin, et du portrait de jeune homme, de M. Benjamin Constant, dont les colorations brunes et les ombres

tranchées se prêtaient mal à la photographie. On a fait beaucoup de bruit autour de ce portrait, honoré de la grande médaille du Salon. Son aspect un peu artificiel de tableau ancien a été fort goûté; il fait songer à un Lenbach affiné. C'est un tableau qui noircira vite; il manque d'enveloppe et de souplesse; mais on peut admirer en toute assurance la ferme écriture des yeux, de la bouche et des mains.

M. Harpignies a été mis en balance, au premier tour, avec M. Benjamin Constant. La grande vue de la Loire, son chef-d'œuvre peut-être, méritait une distinction qui aurait en même temps récompensé une des plus nobles carrières, une des plus belles vies d'artiste de ce temps.

Saint Michel, par M. Frémiet.
(Statue destinée à couronner l'abbaye du Mont Saint-Michel.)

ANTONIN MERCIÉ

Descendons à la sculpture.

Dans notre jeune, active et féconde école, M. Mercié est un de ceux qui ont le plus d'idées, — j'entends d'idées de statuaire. C'est par l'idée qu'il s'impose tout d'abord, par le sens pittoresque ensuite, et encore par la virtuosité du métier. De l'union de ces trois qualités essentielles, rarement réunies, sont sortis les groupes de *Gloria Victis,* de *Quand même* et de *Pour l'honneur*. Ce dernier a été exposé au Salon de 1896; il est destiné à commémorer la glorieuse résistance de Châteaudun. Le monument a été fait pour être coulé en bronze; nous le devinons à l'énergie de l'action et au mouvement des silhouettes. Du premier coup d'œil, nous reconnaissons le parti que l'artiste saura tirer de l'emploi du métal et comment ce fusil braqué saura se comporter dans l'exécution définitive. Ceci posé, on peut admirer en toute sécurité l'attitude du vieux combattant qui s'apprête, d'un coup direct et sûr, à venger l'héroïne qui s'affaisse mourant à ses pieds. Cette figure de mobile sort tout à fait de la banalité; en cela elle nous plaît. Sa pose naturelle et vraie, la vigueur de son dessin, son caractère nettement objectif, la fran-

chise de tous ses détails en font, à mon avis, un morceau d'un ordre supérieur et qui honore le talent de M. Mercié.

FRÉMIET

Le *Saint Michel* de M. Frémiet n'est point une œuvre inédite; c'est le grandissement, à l'échelle monumentale, d'une statuette de bronze dont les amateurs ont déjà goûté la sveltesse nerveuse, la grâce étrange.

Il était du plus haut intérêt de savoir comment la figure se comporterait en changeant de dimensions. L'affaire est de sérieuse importance, car il s'agit, comme on sait, de placer cette statue symbolique au sommet de la nouvelle flèche de l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Cette flèche, dont la construction a été confiée à la science expérimentée de M. Petitgrand, sera sensiblement plus élevée que l'ancienne, qui n'était d'ailleurs qu'une reprise bâtarde et sans valeur du XVIIe siècle. Elle jouera donc un rôle capital dans la silhouette du Mont.

Fallait-il la surmonter d'une statue ou la terminer tout simplement par une croix? Les avis étaient partagés. La Commission des monuments historiques a adopté la première solution. J'estime d'ores et déjà que M. Frémiet, préparé à la réalisation de ce concept essentiellement décoratif, par toutes ses études antérieures, a rempli victorieusement les conditions du programme. Son archange planera dans les airs avec une grâce superbe.

Une fois de plus, — souvenez-vous du Louis d'Orléans de Pierrefonds, — il aura montré qu'on peut faire œuvre moderne et personnelle en s'inspirant de nos vieux gothiques et en restant strictement dans leur esprit.



La Sortie de l'école, par M. Falguière.
(Groupe en grès émaillé exécuté par M. Muller.)

FALGUIÈRE

Le cas de M. Falguière est embarrassant. Trop de considérations étrangères au sujet ont troublé et obscurci le juge-

ment qu'on devait porter sur l'œuvre d'art. Sa *Danseuse* est une étude de nu et une étude de mouvement. On comprend que sous la main d'un tel artiste, d'un maître rompu à toutes les difficultés du modelé de la chair vivante, un tel morceau ne saurait être indifférent. Mais c'est un portrait, c'est un nu déshabillé; alors interviennent forcément des considérations très délicates qui relèvent plus de la morale que de l'esthétique. Si M. Falguière a voulu faire du tapage et solliciter l'attention publique, comme Alcibiade, en coupant la queue de son chien, il a réussi à souhait. Tout le monde a reconnu le modèle qui avait posé pour lui et qui, paraît-il, s'était laissé mouler; je n'ai pas à le nommer ici.

Donc, la singularité du mouvement mise à part, — un mouvement de danseuse javanaise, — et le réalisme documenté du portrait étant accepté, il convient de reconnaître que le sculpteur a déployé dans le travail du marbre un entrain et une virtuosité extrêmes. La tête est charmante. Les gens du métier trouveront dans le reste maintes raisons pour admirer une fois de plus la science de l'artiste.

Avec une prodigalité dont ses amis lui sauront gré, M. Falguière ne s'en est pas tenu là. Il a exposé dans la section de l'art décoratif deux autres œuvres qui sont bel et bien de la sculpture : le projet pour son groupe monumental du Panthéon, la *Révolution triomphante* et la *Sortie de l'école*, un groupe en grès émaillé, exécuté par M. Muller, l'habile céramiste d'Ivry-sur-Seine. Ce dernier morceau est d'un sentiment absolument délicat, humain et vivant. L'émail du grès ajoute encore le charme de sa coloration. M. Falguière a été rarement mieux inspiré.



Les Panthères, par M. Gardet.

GEORGES GARDET

Il semblait qu'après Barye, Frémiet et Cain, comme après les Assyriens et les Japonais, la sculpture d'animaux n'eût plus rien à dire. M. Gardet vient de nous octroyer la preuve du contraire. Il a pris l'animal par des côtés de vie, de précision et d'intensité réaliste qui n'avaient qu'incomplètement été abordés. En réalité, M. Gardet, qui

réunit dans sa manière originale des qualités très diverses, est un animalier de premier ordre. Il n'ignore pas les synthèses, qui ont fait de Barye un incomparable styliste, pas plus qu'il ne dédaigne l'exactitude méticuleuse où excelle M. Frémiet; pour l'expression, il égale presque les Japonais, — voyez son nid de tourterelles, son canard, son chat, à la section des objets d'art, — et pour le mouvement, il rivalise avec M. Cain. Voilà, dira-t-on, de bien gros éloges.

Le groupe de panthères que M. Gardet expose cette année suffit à les justifier. Sa modestie a attendu patiemment l'occasion de frapper un grand coup; le succès remporté montre qu'il a frappé juste. Pour traduire cette lutte des deux félins, l'artiste a déployé une intensité d'observation vraiment extraordinaire; il ne s'est même pas refusé, en vue d'atteindre à une plus forte illusion de vie, l'emploi d'un marbre veiné, qui imite la peau de la panthère. Le bronze, jusque-là, avait seul permis d'obtenir des effets aussi incisifs, un modelé aussi nerveux. Grâce à cette légère polychromie, grâce à une souplesse d'outil miraculeuse, l'artiste nous fait sentir la contraction des muscles sous l'étreinte, l'écrasement de la peau, l'ondoiement du corps, le halètement de la poitrine. M. Gardet est véritablement un artiste très personnel.

L'État a acquis pour le Luxembourg les panthères, et il s'en est fallu de peu que ce rare morceau ne valût à son auteur la grande médaille d'honneur.

GUSTAVE MICHEL

C'est M. Michel qui a été l'heureux triomphateur. Déjà M. Turcan avait remporté cette haute récompense en traitant le même sujet, *l'Aveugle et le Paralytique*. Il y a des sujets porte-veine. Je m'imagine que ce qu'on a voulu récompenser dans l'œuvre de M. Michel, c'est non seulement la distinction extrême du faire, mais aussi un emploi très ingénieux de la polychromie. Le symptôme est à noter. Il y a dix ans à peine, la pédagogie classique poussait des cris de paon au seul mot de polychromie. Trois siècles de convention



L'Aveugle et le Paralytique,
par M. Gustave Michel.

nous avaient habitués à croire que la sculpture, bronze, marbre, pierre, bois ou ivoire, ne pouvait être autrement que privée de couleur. Tels étaient les marbres exhumés du sol, telles devaient

être les statues jusqu'à la consommation des siècles. On oubliait que le temps avait dépouillé les œuvres antiques de leur primitive parure, que les Grecs, ces logiciens inflexibles, n'avaient jamais conçu le rendu des formes sans l'accompagnement obligé de la couleur, si légère fut-elle. Aux périodes naïves de l'art on n'a pas compris la statuaire autrement, sauf dans les cas, assez exceptionnels, où la matière employée était en contradiction avec l'idée de polychromie. Voyez les Égyptiens, voyez les imagiers du moyen âge.

Le Monument de Chaplin, par M. Puech.

L'emploi de la couleur complique singulièrement la tâche du sculpteur, je le reconnais. Et pourtant le résultat vaut bien qu'on s'en occupe. Attendez un peu que nos yeux s'y soient habitués et vous verrez ce qu'on pensera de ces musées de marbre qui ressemblent à des nécropoles. La polychromie peut se borner, d'ailleurs, à quelques rehauts, à quelques tons de chair discrètement avivés, à quelques touches sur les accessoires, vêtements ou autres; c'est ainsi que les Grecs l'ont comprise et que nous devons momentanément la comprendre. Vous vous souvenez du délicieux effet que produisait le ton de chair sur la Vénus de M. Barrau, l'an passé. M. Michel est demeuré également dans une gamme assoupie, et l'aspect de son groupe est des plus agréables.

Je sais bien qu'on criera à l'abaissement de l'art. Je n'en ai cure. La sculpture a cessé d'être polychrome à la renaissance; elle le redeviendra comme au moyen âge. Nos petits-neveux en verront bien d'autres. Ils verront aussi la polychromie dans l'architecture; elle arrive à grands pas.

PUECH

M. Puech est né sous une étoile propice; la fée du succès l'a touché au berceau. Dès son début au Salon il a su captiver les regards. C'est que sa manière, très française, est faite d'élégance, d'ingéniosité et de savoir. Héritier des Pajou, des Pigalle et des Clodion, il excelle à rendre les tendresses, les élégances, les juvénilités du nu féminin. Au peintre des Grâces et des roses il fallait le sculpteur de la grâce. M. Puech était tout qualifié pour exécuter le monument funéraire de Charles Chaplin. Sur le thème idéal créé par Chapu pour le tombeau de Regnault, il a modulé une variation exquise, dont les développements sont bien à lui. La Peinture, sous les traits d'une blonde jeune fille, — elle est

blonde, je vous l'affirme, — sort à demi de la stèle de marbre comme une apparition, et son regard s'élève vers la figure du peintre qui surgit au-dessus d'elle. Voilà à peu près le sujet. Il est subtil, inquiétant et un peu trop pictural. Mais M. Puech en a franchi les écueils avec une dextérité surprenante. La tête de Chaplin est un vrai portrait, d'une ressemblance obsédante, et l'on songe involontairement au décapité parlant; pourtant le travail en est si délicat, si moelleux, si choisi! De même le modelé de la jeune fille. Le moyen de résister à une telle séduction! Le bras, la chute du dos, la jambe, tout cela n'est qu'une caresse. Je vous le dis, en vérité, M. Puech est né sous une heureuse étoile. Et puis il est du Midi, d'un Midi qui n'est pas très loin de Toulouse, et tout réussit aux gens du Midi.

*
* *

La section des objets d'art échappe à mon compte rendu. Je ne puis cependant passer sous silence la manifestation d'art la plus remarquable qui se soit produite, dans cette section, au Salon de cette année : je veux parler des objets exposés par M. Falize. Le gobelet d'or ciselé et la pièce de dentelle sur laquelle il est posé, ont été acquis par le Musée des Arts décoratifs. Une frise en émaux translucides sur relief, traitée à la façon de nos émaux français du XIVe siècle et exécutée d'après un carton de M. Luc-Olivier Merson, d'un style, d'une coloration et d'un dessin ravissants, orne le gobelet. On connaît les difficultés que présente ce genre de travail, dont M. Falize a entrepris de ressusciter les procédés. Les orfèvres de Charles V n'auraient pas fait mieux. A côté, dans une vitrine, sont exposés vingt-quatre vases de cristal, de grès et de porcelaine, décorés de montures en argent ciselé, doré et émaillé, qui en épousent les formes. Ces montures, œuvre personnelle de M. Falize et réalisation de ses doctrines en matière d'art décoratif, sont des merveilles de goût, de logique et d'invention. Abandonnant enfin le décor d'arabesque et les formules traditionnelles héritées de la Renaissance, il est revenu résolument aux principes de notre art national, par l'emploi ingénu et rationnel de la flore et de la faune indigènes. Le résultat obtenu présente un intérêt de premier ordre, et j'avoue que, même en laissant de côté la perfection technique du travail, il y a longtemps qu'une œuvre moderne ne m'a donné une si entière, une si imprévue satisfaction. La leçon est décisive. Il n'en faudra pas beaucoup de ce genre pour faire apparaître à tous les yeux qu'il n'y a pas d'art inférieur, d'art indifférent. Si l'art est infini dans ses formes, ses expressions, ses applications, il est un dans son essence, dans son principe, dans ses lois. Ainsi l'ont compris les décorateurs par excellence : les Grecs, les Japonais et nos maîtres du moyen âge.



Le Grand Miroir, par M. Harrisson.

CHAMP DE MARS

DAGNAN-BOUVERET

De tableau religieux digne de ce nom, il n'y en a qu'un dans les deux Salons, mais il est capital : c'est la *Cène* de M. Dagnan-Bouveret. Pour aborder un pareil sujet, après les primitifs, après Léonard, après André del Sarte, après tant de génies sublimes, il fallait un singulier courage. Le souvenir des deux grands maîtres italiens est trop prépondérant pour qu'il fût possible de s'y soustraire complètement, à moins de moderniser et humaniser le sujet, comme l'a tenté, avec une hardiesse batailleuse, M. Uhde, le peintre de Munich, dont on se rappelle certainement le mémorable succès au Salon de Paris. En demeurant dans le symbolisme mystique, il devenait difficile de trouver un *modus* nouveau d'interprétation. Pour son honneur et pour notre profit, M. Dagnan l'a tenté.

Malgré l'absence de reproduction, — l'artiste ayant réservé tous ses droits sur ce point, — il convient que je dise quelques mots ici d'un effort aussi considérable. On suppose qu'au moment où se passa l'auguste drame, une lumière surnaturelle en éclaira subitement les acteurs et répandit sur leurs visages une clarté divine. Reprenant et développant l'indication fournie par Rembrandt dans les *Pèlerins d'Emmaüs,* M. Dagnan fait jaillir la lumière du Christ lui-même ou plutôt du verre qu'il tient à la main : « Ceci est mon sang », dit Jésus, et aussitôt, intense, pénétrante, irradiée, la lumière se propage sur toutes les figures et établit l'unité de l'action par l'unité de l'effet lumineux. Ainsi pourvue de sa signification, l'idée exprimée devient, sous la main d'un peintre aussi sûr de lui, aussi attentif, et aussi concentré que celui-ci, une véritable trouvaille. M. Dagnan, il faut le proclamer sans ambages, en a tiré un parti admirable. Chaque visage est un portrait, chaque geste une pensée, chaque personnage une entité vivante. Il se dégage du tableau une expression émue, solennelle et grave ; le dessin, supérieurement expressif, s'affirme en un modelé savant, conduit avec une maîtrise impeccable ; l'ensemble est établi sur une localité générale, brun roux, d'une rare puis-

sance. L'œuvre enfin s'impose par sa grandeur morale et subjugue, dès le premier abord, les plus indifférents. Que manque-t-il donc à cette belle création pour entraîner sans réserve le suffrage des délicats, et comment se fait-il qu'elle laisse quelque incertitude dans l'esprit du spectateur? On a reproché à la figure du Christ une certaine insignifiance de type; ce n'est pas ce qui m'inquiète, puisque l'expression en est juste. Mais, sans manquer à l'estime profonde que j'ai pour le noble talent de M. Dagnan, je constate que l'effet d'éclairage a pris à l'exposition une importance énorme, presque agressive, par suite du ton spécial donné à la lumière. Bref, celle-ci, obtenue avec du jaune citron pur, semble trop jaune; elle paraît manquer, ainsi accentuée, du calme, de la douceur et du mystère qu'exige le sujet. Gardons-nous toutefois d'une opinion hâtive. Si l'État, comme on le dit, a fait l'acquisition de ce remarquable tableau, nous aurons tout loisir pour établir notre jugement.



L'Astronomie, par M. Puvis de Chavannes.

PUVIS DE CHAVANNES

Plus bel exemple de jeunesse, de tranquillité d'âme et de conviction ne saurait, en vérité, se rencontrer. M. Puvis de Chavannes poursuit sa marche ascendante avec la sérénité d'un dieu. Le maître est entré dans la gloire.

A la veille de la disparition du Palais du Champ de Mars, il a consenti à subir les souffrances de l'apothéose. Ses admirateurs lui seront profondément reconnaissants d'avoir enfin ouvert ses cartons, ce qui est une façon d'ouvrir son cœur et son âme, pour composer une exhibition d'ensemble de ses plus beaux dessins. Ces dessins, qui crient la maîtrise, la force, la conscience devant la nature, l'implacable continuité du labeur, la foi dans l'immortalité de l'art, ces dessins vivifiés par le génie de la synthèse et par le plus pur sentiment du décor, ces dessins qui prendront place, un jour, à côté de ceux d'Ingres et du Poussin, il faut les avoir vus pour comprendre tout le génie de M. Puvis de Chavannes; ils expliquent sa peinture et répondent, sans réplique, aux détracteurs, — s'il y en a encore!

Les cinq panneaux que M. Puvis de Chavannes a exposés, cette année, forment la suite des peintures décoratives commandées par la bibliothèque de Boston. L'an passé, on s'en souvient, c'étaient les *Muses inspiratrices*. Voici maintenant la glorification du génie antique : l'*Astronomie,* représentée par les bergers chaldéens observant la marche des planètes; la *Poésie bucolique,* figurée par Virgile errant au milieu de la campagne de Mantoue; la poésie dramatique par Eschyle et les Océanides; la poésie épique, sous les traits d'*Homère couronné par l'Iliade et l'Odyssée;* l'*Histoire,* enfin évoquant le Passé.

Une commande de cette importance est certes une victoire pour la France. Elle illustre l'établissement scientifique auquel ses puissants moyens d'action permettent un tel luxe, elle est digne d'un grand peuple, elle consacre universellement la renommée de l'artiste.

Parmi ces cinq panneaux, j'ai choisi l'*Astronomie.* Jamais, à mon sens, M. Puvis de Chavannes n'a atteint à une plus noble eurythmie du geste humain, à un plus imposant accord entre ses formes, leur signification idéale et la majesté décorative du paysage; jamais celui-ci n'a revêtu, sous la main du maître, un aspect plus lumineux, plus profond, plus aérien.

ROLL

Tout occupé par ses travaux de l'Hôtel de Ville de Paris, M. Roll n'a exposé que des morceaux de valeur assez inégale et d ordre dispersé. Il en est un que je connais déjà et que je suis heureux de revoir : le portrait inachevé d'Alexandre Dumas, un Dumas familier, dans l'abandon du chez-soi. Carpeaux, dans un buste inoubliable, légué à la Comédie-Française, avait donné la cristallisation physique de l'auteur de la *Dame aux camélias;* M. Roll nous donne, en un aperçu de premier jet, la physionomie de son habitat moral et intellectuel. L'œuvre commencée n'avait pas plu à Dumas. Était-elle trop sincère, trop dépourvue d'artifice et de recherche? Il se peut. Les meilleurs et les plus hardis esprits s'accommodent mal, souvent, de la franchise. Le fait est que ce portrait, d'un si rare intérêt, resta dans l'atelier de l'artiste et que, du vivant du modèle, il n'en fut plus question. Que M. Roll se garde bien d'y toucher! Je le vois superbe ainsi, d'une ressemblance criante et vécue; j'en aime la tonalité neutre, monocorde, l'exécution vive, emportée, à la Frans Hals. Je le voudrais un jour au Louvre, comme antithèse à ce fameux portrait de Meissonier où, selon le mot charmant de Manet, tout est en bois, sauf la chaise.

CAROLUS DURAN

C'est une joie de contempler l'inépuisable vitalité de M. Carolus Duran; sa

souplesse, son entrain, sa virtuosité sont restés intacts. L'âpreté de la lutte l'effleure à peine. Le Carolus du *Girardin*, de la Dame rousse et de maints autres morceaux enlevés à la pointe du pinceau se retrouve dans la délicieuse petite *Simone M. B.*, en robe de brocart mordoré, qu'il expose, cette année, avec une douzaine d'autres portraits et d'études. Parmi tous les artistes de notre temps qui ont le culte exclusif des pâtes généreuses et brillantes, c'est encore lui qui reste le plus jeune et le plus séduisant. Dans ses portraits d'homme en demi-buste, habituellement les mieux venus, il a des réussites de ressemblance vraiment extraordinaires. On se souvient du père Français, un chef-d'œuvre. Le *Déroulède* et le *Georges Leygues* sont également de la bonne façon. Il est incontestable que M. Carolus Duran a témoigné sans relâche de ses aptitudes à saisir la matérialité de l'épiderme, à fixer l'éclat fugace des étoffes. Par des moyens différents et plus simples, il arrive à cette ressemblance qui a fait la réputation de M. Bonnat.



Alexandre Dumas, par M. Roll.

ALBERT BESNARD

M. Besnard est, après Puvis, le premier décorateur de ce temps et, avec lui, l'individualité dominante du Champ de Mars; j'entends celle qui étonne autant par la hardiesse novatrice du métier que par l'originalité des conceptions.

Avec un artiste aussi personnel, il faut s'attendre à toutes les surprises. Il manie, d'ailleurs, et fait résonner les cordes les plus diverses. Décorateur, il l'est donc avec passion, avec emportement, en audacieux, en révolutionnaire qui peut tout oser et part de ce principe que, pour créer, il faut s'imaginer que tout est à refaire; associant avec une

entière liberté la nature au symbole, l'idéal à la réalité. Portraitiste, il compte parmi les plus évocateurs, les plus sensibles à la vie interne du modèle; il a fixé le sourire capiteux qui voltige sur les lèvres, la fluidité du regard, la morbidesse du contour. Paysagiste affiné à l'extrême, il éclaire la nature d'un jour inaperçu, dédaignant avec toute la conscience de sa force le bagage des habitudes invétérées. Il manie à la fois l'huile, le crayon, le pastel, l'eau-forte. Dans ses portraits de femme, La Tour, La Tour lui-même l'a pour rival. Les amateurs des deux mondes ont consacré sa renommée par le haut prix dont ils payent ses œuvres; la foule, cela est naturel, reste hostile à ses innovations; la pédagogie officielle le conspue. Cela ne veut pas dire que M. Besnard soit toujours égal à lui-même; quand il se trompe, il se trompe violemment: mais lorsqu'il est secondé par l'inspiration, il monte aux étoiles. L'artiste qui a peint les fresques de l'École de Pharmacie, le plafond des *Sciences* à l'Hôtel de Ville, le portrait de Mme Madeleine Lemaire, les peintures du Salon ovale à l' « Art nouveau », est un maître, un très grand maître.



Simone M. B., par M. Carolus Duran.

M. Besnard devait exposer, cette année, une vaste composition murale destinée à l'amphithéâtre de chimie, à la Sorbonne, la *Chimie organique:* au dernier moment, il y a renoncé, ne voulant la montrer que dans son cadre et en place. Je l'ai aperçue; je vous annonce un prodige. Il

nous reste, au Salon, un portrait de jeune fille et deux paysages, la *Cascade* et le *Lac d'Annecy,* que je déclare deux merveilles, dussé-je effaroucher les gens prudents. Par la reproduction jointe à ces lignes, on verra de quelle science du dessin, de quelle variété de mouvement, de quel sentiment de l'effet optique, est fait ce tableau de la *Cascade.* Il a toute la puissance d'un instantané. Quant à l'autre, c'est, en tant que paysage, un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre au sens formel du mot. Regardez-le d'un peu loin, en clignant des yeux, et avouez que vous avez devant vous une fenêtre ouverte sur la nature, et la plus étincelante nature, la plus magnifique, la plus vivante, avec ses eaux attirantes, ses montagnes d'un vert d'émeraude, velouté et indéfinissable, baignées de lumière et d'espace, sur un ciel d'azur profond.



La Cascade, par M. Besnard.

J'attends la mise en place, pour juger le grand panneau décoratif destiné à la salle de physique de la nouvelle Sorbonne, sachant par longue expérience combien les opinions prématurées, en pareille matière, peuvent être trompeuses.

GERVEX

Nombreuse est l'exposition de M. Gervex, partant inégale. J'en retiens seulement deux œuvres qui m'ont infiniment charmé : une délicieuse étude d'enfant et un tableau de genre, d'une grâce exquise, qu'il intitule *Maternité.*

Mais voyez cette *Maternité,* cette Madone à la mode de 1896. Admirez, je vous prie, avec quelle ingéniosité, quelle tendresse, quel souci du moderne, ce manieur de pratiques friandes, ce coloriste ultra-sensuel, a su rajeunir un thème usé jusqu'à la corde, et laissez-vous aller au plaisir d'imaginer un instant l'oratoire doucement parfumé auquel est destinée une si ravissante chose.

JACQUES BLANCHE

Ceux qui suivent avec attention l'effort de M. Jacques Blanche ont constaté avec quelle persévérance celui-ci procédait au développement intégral de sa manière. Parti des Anglais du xviiie, il est resté Anglais de tournure, d'esprit et de sentiment. Reynolds est son modèle.



Maternité, par M. Gervex.

Le grand portrait composé, la *Famille Thaulow*, qu'il expose cette année, est un Reynolds parisianisé et modernisé.

L'œuvre est superbe de vérité, d'élégance et de vie; les figures s'encadrent à merveille dans un paysage orageux et puissamment décoratif; l'exécution est souple et abondante. Le visage rutilant et embroussaillé de M. Thaulow est d'une ressemblance parfaite, son allure de colosse bon enfant est rendue avec une franchise inexprimable; le baby est charmant d'abandon; tout le groupe respire l'aisance, il est composé à souhait pour le régal des yeux.

Il n'y a pas eu de note discordante dans les éloges qui ont accueilli ce beau tableau, exécuté de verve. M. Blanche a conquis définitivement la place qui était due à son talent.

DINET

M. Dinet est un chercheur. La difficulté l'attire. Nous avons vu sa vive intelligence d'artiste s'efforcer de rendre le mouvement de la foule déchaînée; il a été aux prises avec la lumière implacable du Sahara; le voici maintenant tout occupé d'exprimer l'intensité du ton local, par l'emploi de la peinture à l'œuf. La tentative est fort curieuse. Par ce procédé, dont il s'est fait l'apôtre convaincu, le peintre échappe aux tentations du coup de pinceau facile; il doit apporter à sa pratique l'austère sévérité des primitifs; mais aussi il a, comme eux, le bénéfice d'un coloris immaculé



La Famille Thaulow, par M. Jacques Blanche.

et éclatant, la certitude de la durée et une garantie contre le travail incertain du temps.

La série de peintures à l'œuf que M. Dinet nous soumet cette année n'est pas pour infirmer l'intérêt de ses recherches. Au milieu des tableaux qui les entourent, ceux-ci s'annoncent de loin, comme des fleurs à l'éclat un peu sauvage, au parfum exotique. Pour les sujets choisis, presque tous algériens, la technique nouvelle convient, d'ailleurs, au mieux. Je félicite l'État d'avoir acquis le tableau du *Rhamadan*. M. Dinet y a déployé magistralement sa connaissance profonde des races musulmanes, sa force d'observation, sa pénétrante intuition physionomique, l'exactitude aiguë de son dessin, son art à condenser les masses, sans parler de sa richesse habituelle de coloris. L'œuvre est de celles qui s'imposent. Sous le soleil puissant qui les éclaire, les personnages de M. Dinet, chacun à son plan et tous individuels à l'extrême, ont pris une intensité de vie et de relief extraordinaire. Le temps se chargera de mettre l'enveloppe à cette peinture encore un peu crue.



Le Lendemain du Rhamadan, par M. Dinet.

MUENIER

Pourquoi M. Muenier n'a-t-il pas suivi la voie où il s'était engagé, l'an passé, avec une hardiesse pleine de promesses? Je pensais que la peinture décorative l'aurait retenu davantage. Souhaitons que ce recul ne soit que le prélude d'un nouvel élan et qu'un

peintre, doué d'un sentiment aussi rare de la composition murale, nous revienne bientôt avec quelque digne pendant de la *Nuit provençale*.

M. Muenier a un registre très varié. Il manie tous les genres avec une égale dextérité, une égale finesse : portrait, genre, paysage. Tenez pour certain qu'on ne peut rendre avec une gaieté plus lumineuse, une gentillesse plus pimpante, la *Reuss et le Vieux pont de Lucerne*, qu'on ne peut mettre plus de grâce attendrie, de préciosité et de discrète harmonie, dans un tableau de genre, tel que celui des *Adieux* ou celui des *Émigrants*. J'ai choisi ce dernier tableau, parce qu'il résume et réunit en une heureuse synthèse la diversité des aptitudes de l'artiste; c'est tout à la fois, si l'on veut, un paysage, une étude de portraits et une scène du genre anecdotique.



Les Émigrants, par M. Muenier.

RENÉ MÉNARD

J'observais M. René Ménard depuis quelque temps déjà; je suivais son évolution avec le plus vif intérêt et j'attendais beaucoup de lui. Le voici parvenu au bord de cette rampe, où tant de réputations improvisées font la culbute; je suis pleinement rassuré, il est armé pour la grande lutte et servi par les plus belles convictions. Il ne m'a pas été souvent donné d'applaudir avec autant de joie à l'éclosion d'une personnalité nou-

velle. Au début, M. Ménard s'était tenu dans les conceptions purement spéculatives et pittoresques; ses nobles visions d'êtres imaginaires errant dans des paysages symboliques semblaient, malgré leur saveur toute française, inspirées de quelque esthétique « ruskinienne ». Ce qui se dégageait surtout, c'était un original sentiment de la couleur. On ne pouvait alors prévoir que M. Ménard allait s'affirmer comme un des plus remarquables portraitistes de ce temps.

Cela lui vint, je crois, en peignant le portrait de son oncle, l'historien philosophe Louis Ménard. Allez voir ce portrait au Luxembourg; c'est un chef-d'œuvre. Rien de plus intime et de plus simple. Le personnage est assis à sa table de travail, la pipe à la main, le regard vague perdu dans la rêverie. A la ressemblance physique la plus criante, l'artiste a su ajouter la profondeur de l'expression morale. Il en est de même, cette année, du portrait de M. Lucien Simon et de celui de M. Cottet, deux peintres que M. Ménard admire et qu'il a rendus avec un véritable souci de vérité affectueuse. Vous voyez le Cottet; il est exquis, avec son fond de bateaux, sa bonne humeur, sa vitalité expansive.



Charles Cottet, par M. René Ménard.

En somme, l'individualisme est la qualité essentielle, en art comme ailleurs. Je me figure que je n'ai pas perdu mon temps lorsque, dans cet amoncellement colossal de productions journalières, il m'arrive de discerner un nouvel effort de sincérité et d'énergie, tendant à sortir des chemins battus. Le plus humble signe d'indépendance me touche plus que la plus éloquente leçon apprise par cœur.

J'aurais voulu, pour ces raisons, donner à M. Charles Cottet la place qu'il mérite. M. Cottet est quelqu'un, retenez ceci; il possède, à un degré unique, le sentiment des valeurs, c'est-à-dire de la justesse relative des tons dans l'ambiance de l'air; il est peintre savoureux et franc; son originalité, un peu fruste, mal dégrossie encore, est inaccessible aux compromissions; son intelligence, très vibrante, très réfléchie, a ce qu'il faut pour dégager le sens profond qui se cache dans la splendeur des manifestations de la vie. Je regrette vivement que le mauvais résultat obtenu par la reproduction d'un de ses meilleurs tableaux, le *Vieux pêcheur*, ne m'ait pas permis de montrer ce qu'il y a de viril et d'irrésistiblement sincère dans l'art de M. Cottet.

EUGÈNE VIDAL

Même aventure a failli arriver à la délicieuse *Étude* de M. Eugène Vidal. Son coup de pinceau strié produit, en exécution, des effets très inattendus et très riches; mais il n'est pas photogénique; je m'en étais aperçu avec M. Henri Martin. Notre reproduction ne donne qu'une idée assez imparfaite du tableau de M. Vidal. Tout au plus y retrouve-t-on cette grâce du mouvement, ce charme captivant du regard, qui sont les caractéristiques personnelles de la manière de l'artiste. M. Vidal n'a qu'un défaut, c'est d'être trop sensitif et trop modeste; il craint le bruit et presque le succès. Je connais de lui quelques portraits — un pastel, entre autres — qui témoignent d'une haute conception de la figure humaine.



Étude, par M. Eugène Vidal.

Procédés d'exécution à part, je pourrais presque appliquer les mêmes remarques et les mêmes éloges à M. Lucien Simon, un de ces chercheurs de bonne foi que j'aurais voulu non moins mettre en évidence.



La Fête-Dieu en Catalogne, par M. Barrau.

LES ÉTRANGERS

M. Harrisson est devenu pour ainsi dire Français, par droit d'adoption et d'affection. Il est, si je me trompe, notre plus beau mariniste; il est le portraitiste de la mer. Encore une note d'art inédite et spéciale à notre époque. Cela peut surprendre, mais on n'avait pas encore vu la mer sous son éclairage réel, dans ses miroitements fugitifs, dans le nacré de ses irisations, son flux incessant, le jeu mouvant de ses reflets sous le ciel, dans ses variations infinies de couleur, sans subterfuge, sans parti pris, sans escamotage, à la fois avec un œil scientifique et une âme de poète. C'est le problème que M. Harrisson s'est posé, qu'il a attaqué avec la vaillance résolue de sa race, et dont il a poursuivi la solution avec une virtuosité incomparable. Vous vous souvenez de la *Solitude,* de 1895; le *Grand miroir,* du Salon de cette année, est un chef-d'œuvre du même ordre.

M. Laureano Barrau est un Espagnol de Paris, voire des Batignolles ou de Montmartre, très habile, par conséquent, et très intelligent. Il se distingue par la fraîcheur de sensation, le goût d'arrangement et le souci de la vérité, dans le ton clair, qu'il apporte à la peinture de genre. La sienne est, pour le moment, empruntée à la Catalogne. Par la gravure ci-contre du plus important de ses tableaux, la *Fête-Dieu en Catalogne,* on

peut se rendre compte de la nature du talent de M. Barrau.

BARTHOLOMÉ

Pour voir la sculpture au Champ de Mars, il n'est point nécessaire de descendre au jardin, ou, si vous y descendez, le compte sera vite fait : deux bustes de M. Dampt, des masques en grès de Mme Besnard, des statuettes équestres en bronze de M. Cordier; un ou deux Constantin Meunier; c'est, je crois, à peu près tout. Dans les salles du haut, au contraire, nous trouvons associés à la peinture — et c'est une heureuse innovation — quelques morceaux d'un grand charme ou d'une incontestable valeur : d'abord quelques marbres de M. Rodin, dans le Salon d'honneur. M. Rodin a été assez sursaturé d'éloges, en ces derniers temps, pour que je puisse me permettre de lui crier : Halte-là ! devant certains marbres inachevés, devant certaines ébauches dont le sens m'échappe complètememt, je l'avoue. Si Michel-Ange nous a laissé des ébauches en marbre, c'est qu'il attaquait directement le marbre, et s'il n'a pas achevé les œuvres invoquées en exemple par M. Rodin, c'est qu'il n'en a pas eu le temps. En résumé, l'esquisse en marbre est une erreur; elle doit, en tout cas,



Jeune fille se coiffant, statuette en marbre, par M. Bartholomé.

rester à l'atelier. M. Bartholomé, l'auteur de cet admirable *Monument aux morts*, dont l'État et la Ville nous doivent la prochaine édification, dans l'avenue centrale du Père-Lachaise, a une autre manière d'envisager son art et ses devoirs envers le public. Affaire de tempérament. Son caractère l'éloigne avant tout du bruit et de la controverse; sa mélancolie austère et désabusée l'élève au-dessus des petites mesquineries de la vie; mais il a des trésors cachés de tendresse et d'enthousiasme dont ses œuvres sont le reflet.



Sainte Cécile, statuette en bois peint
par M. J.-G. Schnegg.

Après le grand effort de l'an passé, il s'est plu à nous montrer quelques statuettes d'une grâce charmante, comme le délassement de son esprit songeur : une *Jeune fille se coiffant,* en marbre, — une vraie merveille d'élégance chaste et d'ingénuité, — une *Petite fontaine,* également en marbre, acquise par le Musée des Arts décoratifs et une *Jeune fille dansant,* en bronze, tous objets d'étagère, mais, dans leurs dimensions intimes, de la plus rare, de la plus exquise qualité.

***

La section des objets d'art a pris maintenant au Champ de Mars l'importance d'une exposition spéciale. Critiquée à l'origine, cette création aura été infiniment féconde en ses résultats ; on lui devra, je crois, la renaissance de notre art décoratif. Je n'ai pas à m'occuper des belles choses qu'on y rencontre à profusion. Tout au plus, me sera-t-il permis, en terminant cette rapide revue des Salons, de signaler les deux groupes en bois de M. Jacques-Gaston Schnegg : une figurine de *Sainte Cécile,* en bois peint, et un groupe de *Bourgeois et Savant,* tous deux traités dans le sentiment du moyen âge, avec beaucoup d'esprit et de verdeur, et une connaissance maîtresse des ressources du bois.

Bibelots, si l'on veut, mais bibelots de choix et de suprême raffinement.

Louis Gonse.

ODEURS DE PLANTES

Des plantes sont parfumées, d'autres n'ont qu'une odeur; quelques-unes, pauvres disgraciées, sont atteintes de fétidités écœurantes, telle l'ailante, dont la fleur empeste l'urine de chat; la rose *Persian yellow,* qui sent la punaise; l'*Orchis hirsina,* qui pue le bouc; le *Chenopodium vulvaria,* exhalant un relent de poisson pourri; et, enfin, l'*Amorphophallus Rivieri* (fig. 1), dont l'inflorescence dégage des miasmes de viande gâtée, à tel point pénétrants et vrais, que les mouches trompées y viennent pondre leurs œufs.

Mais ces sortes de monstruosités sont rares et généralement ignorées. Au contraire, certains végétaux plus communs laissent leurs noms dans toutes les mémoires, ce sont ceux des espèces dont l'industrie extrait ou imite les parfums : le rosier, l'œillet, la violette, le muguet, l'héliotrope, etc.

Il a été constaté que les parfums se rencontrent plus fréquemment chez les fleurs blanches, jaunes ou rouges que chez les bleues, les vertes, les orangées et surtout les brunes. Nous ne reproduisons pas les chiffres publiés à cet égard, persuadé que leur valeur se trouve sensiblement modifiée par les découvertes de plantes odoriférantes nouvelles.

Ainsi, dernièrement encore, un horticulteur français, M. Lemoine, appelait l'attention des amateurs sur deux bégonias rhizomateux, importés de Bolivie et dont les fleurs ont très nettement l'odeur de la rose thé.

On pourrait, dans cet ordre d'idées, dresser tout un tableau de végétaux n'ayant que des aromes d'emprunt.

Ainsi l'odeur de rose est commune aux feuilles de *Pelargonium capitatum* et *roseum,* aux fleurs du *Begonia Baumanni* (fig. 3), du *Begonia fulgens,* du *Magnolia glauca,* de la pivoine de Chine et d'une dizaine d'orchidées.

On retrouve le parfum de la violette dans la racine d'iris, dans les fleurs du *Paulownia imperialis* et de quelques orchidées.

En décembre, le tussilage, qui épanouit ses fleurs, exhale un parfum tellement analogue à celui de l'héliotrope, qu'on le désigne souvent sous le nom d'héliotrope d'hiver. L'héliotrope commun, lui-même, rappelle de bien près la vanille.

Qui n'a pas eu la sensation du lilas en respirant certaines jacinthes, la sensation de la fleur d'oranger en flairant celle du pittosporum ou du bouvardia, la sensation de la tubéreuse quand les seringas fleurissaient? Qui n'a pas trouvé l'odeur de la pêche mûre dans une rose thé, l'odeur de la pomme de reinette dans les fleurs de l'arbre aux anémones, et l'odeur du camphre dans le bois de cette même plante?

J'ai nommé les orchidées : devant ces fleurs où le merveilleux contour des formes s'allie si souvent à la richesse fastueuse des couleurs, on cherche des perceptions olfactives nouvelles, des aromes non encore sentis, qu'on imagine déjà originaux et surnaturels, comme les objets dont on voudrait les faire émaner. Mais on se leurre vainement. Tous ou presque tous les parfums d'orchidées sont imités des autres, imités au point qu'on les confond avec eux.

Après avoir dépensé toute sa force créatrice dans la coloration et le dessin de ces étranges fleurs, la nature, semble-t-il, s'est arrêtée, exténuée, incapable de parachever l'œuvre, impuissante à lui communiquer la senteur s'harmonisant avec sa haute et typique beauté.

Fermez les yeux, et que l'on fasse passer sous vos narines la collection des orchidées odorantes : vous prenez le

Cattleya mossiæ pour une branche d'aubépine, le *Zigopetalon Mackaii* (fig. 2) pour une grappe de lilas, l'*Epidendrum varicosum* pour une violette, et le *Lælia albida* pour une fleur de tilleul.

Vous croyez respirer du muguet, et c'est un *Cœlogyne cristata* qu'on vous présente ; du chocolat, et c'est le *Brassia cinnamomea*.

Si l'on approche de vous une grappe de *Cœlogyne flaccida*, vous demandez qu'on bouche vite ce flacon d'ammoniaque. Quand passe le *Lælia anceps*, vous dites : voici un gâteau de miel ; et quand c'est le tour du *Vanda Batemani*, vous nommez le cuir de Russie.

L'industrie n'a pas négligé de mettre à profit quelques-unes de ces confusions.

« L'essence de rose » n'est souvent que de l'essence de *Pelargonium*. « L'extrait de violette » se fabrique avec de la racine d'iris, et l'on vend de « l'extrait d'héliotrope » où il n'est jamais entré une fleur d'héliotrope, de « l'extrait d'œillet » dont l'essence de girofle est la base.

Nous ne dépoétisons pas les parfums en rappelant ces faits, car il y a parfums et parfums. De la pauvreté de ceux dont on vient de voir l'origine irrégulière, ressort la richesse des autres, de ceux qu'on goûte auprès des fleurs, quand elles emplissent les jardins de « leur arome puissant et léger, mettant dans l'air cette friandise, ce quelque chose de plus savoureux que le vin et d'enivrant comme lui ».

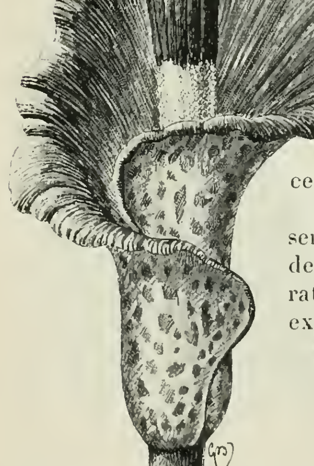
On les appelle « esprits chagrins », ceux-là qui reprochent au *Camellia* d'être insipide.

Ces esprits chagrins-là sont des délicats souvent, des sensuels quelquefois, et presque toujours des curieux de sensations nouvelles. Il est facile de trouver en littérature des pages où les auteurs, romanciers ou poètes, expriment sur les parfums ces divers idéals.

M. Sully Prudhomme est le délicat parfait : il dit :

C'est la félicité que la senteur éveille,
C'est une pure extase, exempte de frissons,
Moins vive que l'émoi des plaisirs de l'oreille,
Où l'âme et l'air troublés vibrent dans mille sons.

L'odeur suave emplit jusqu'au bord toute l'âme,
Philtre plus vague et plus obsédant que la voix,
C'est une autre musique, immobile, où se pâme
Une note éthérée, une seule à la fois.



Amorphophallus Rivieri.
(Odeur de chair putréfiée.)

Pour le poète des *Vaines tendresses*, il n'est pas question du parfum intense et brutal, de celui de la tubéreuse ou du seringa, troublant comme un souffle d'asphyxie ; ce qu'il semble aimer, c'est l'arome à

peine sensible, qui flotte « doux comme un secret », léger « comme une extase errante ».

Je crois qu'il est impossible de sentir les parfums d'une façon plus fine, plus élevée, et d'en parler en termes plus délicatement tendres.

Lisez Baudelaire maintenant : c'est le sensuel, mais un sensuel point banal. Il flaire les fleurs en enflant la narine ; il les respire

Avec ivresse et lente gourmandise.

Parfois, il ouvre tous ses sens en même temps aux perceptions extérieures, odeurs, sons, couleurs dont il extrait une émotion, une seule, synthétique et vague, où des parfums lui apparaissent

... frais comme des chairs d'enfant,
Doux comme des hautbois, verts comme des [prairies,
Et d'autres corrompus, riches et triomphants,
Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des [sens.

Un soir d'été, vous errez à l'aventure, et les émanations des plantes montent jusqu'à vous, tandis que votre oreille est doucement caressée par une musique lointaine ; vous avez deux perceptions distinctes. Baudelaire n'en éprouve qu'une ; il l'exprime ainsi :

Les sons et les parfums tournent dans l'air du [soir,
Valse mélancolique et langoureux vertige.

Guy de Maupassant a analysé sur lui-même cette sorte de sensation confuse et multiple. Couché et regardant les étoiles, il était, une nuit, sur son yacht, en pleine Méditerranée, à quelques lieues des côtes italiennes. Tout à coup, le vent de terre qui s'élevait lui apporta vers le large, en la mêlant à l'odeur des plantes alpestres, une « harmonie vagabonde », partie d'une musique jouant dans les jardins de San-Remo.

Je demeurai haletant, dit l'auteur d'*Une vie*, si grisé de sensation que le trouble de cette ivresse fit délirer mes sens. *Je ne savais plus vraiment si je respirais de la musique ou si j'entendais des parfums ou si je dormais dans les étoiles.*

Au fond, tourments d'artistes affamés d'idéal ou béatitude de gens froids réfractaires aux émotions vives, tout ceci importe peu au jeu des forces naturelles.

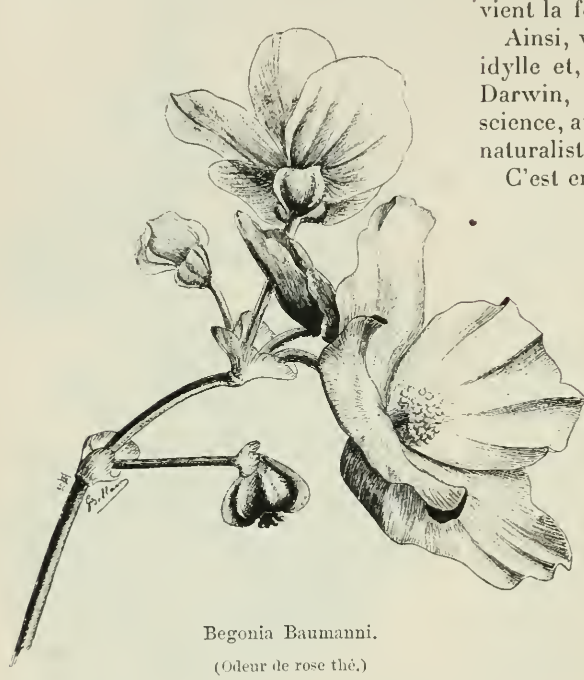


Zigopetalon Mackaii.
(Odeur de lilas.)

La fin des parfums ne semble pas être de nous communiquer une somme haute ou faible de vibrations nerveuses ; elle est plus prosaïque. Pour le montrer, prenons le chemin des écoliers ; mathématiquement c'est le plus long, seulement, moins sévère qu'un chemin direct, il est peut-être bien le plus court tout de même.

Vous êtes-vous trouvé, une saison, dans telle de ces petites et naissantes villes d'eaux où l'industrie de l'éclairage n'a pas encore détruit la poésie de l'ombre?

A la nuit tombée, vous vous promenez dans les allées obscures du parc; une femme passe, plus devinée que reconnue, et quand, à quatre pas, elle a disparu, absorbée dans la nuit, vous êtes tout surpris de constater que vous pourriez la suivre en marchant dans le sillage de parfum qu'elle laisse derrière elle. Mais une bonne fortune ne vous tente pas. D'ailleurs, un papillon vous a effleuré le nez, filant à votre gauche, et voici votre esprit à sa piste. Est-ce un instinct qui pousse l'insecte, ou une odeur qui l'attire dans cette direction? Un second papillon est-il là, posé sur une branche? Non, c'est une fleur éloignée, immobile sur sa tige, et jetant à pleine gorge son arome avec lequel le vent a tracé dans l'air la route indicatrice à l'insecte qui vient la féconder en butinant.



Begonia Baumanni.

(Odeur de rose thé.)

Ainsi, vous auriez pu commencer une idylle et, pour peu que vous ayez lu Darwin, vous vous trouvez en pleine science, avec des réminiscences du grand naturaliste anglais.

C'est en effet le soir qu'émettent leurs parfums la plus grande partie des fleurs fécondées par les insectes crépusculaires ou nocturnes.

Les faits les plus curieux recueillis dans cet ordre d'idées sont ceux rapportés par Naegeli et par Rivière.

Rivière constate que l'*Amorphophallus Rivieri* cesse d'empuantir l'air dès qu'il est fécondé.

Naegeli attache à des rameaux, d'abord des fleurs artificielles rendues odoriférantes par l'addition d'huiles essentielles, puis des fleurs naturelles inodores; et voilà que les insectes ne distinguent pas la supercherie : ils vont droit aux fleurs artificielles.

Les odeurs, celles d'origine florale tout au moins, sont donc, au lieu d'une fumée faite pour flatter nos sens, une manière d'amorce, une sorte de malin appel des plantes aux insectes, pour la préparation plus certaine de leur descendance.

Georges Bellair.

LE MARTEAU



Marteau des casseurs de pierres, avec manche en chêne blanc ou cornouiller.

La terre, depuis des milliers de siècles, évoluait dans l'espace, roulant, silencieuse et morne, sa sphère féconde, quand s'éleva du bord des eaux un insolite bruissement...

Ce n'était ni le hurlement d'un fauve, ni le gémissement plaintif d'une bête blessée, c'était un rythme sec de chocs...

L'homme annonçait sa présence.

Assis auprès de l'abri sous roche dont il avait fait sa demeure, il frappait sur des cailloux siliceux pour les changer en armes, afin de combattre victorieusement le grand mammouth et l'ours des cavernes, ses pires ennemis.

Aucun habitant de la planète n'avait eu jusque-là l'idée de se servir d'un outil.

Quelle lueur splendide a brillé dans le cerveau de cet être roux et velu, court et trapu, sortant à peine des limbes de la bestialité? Quel éclair de génie pour inventer le marteau?

Il ne possédait que ses mains et ses ongles, ses dents et des bâtons arrachés aux forêts, lorsqu'il pensa à heurter deux pierres l'une contre l'autre, trouvant du même coup le feu mystérieux et le percuteur puissant.

Il est probable que, dans l'imagination de l'homme primitif, les phénomènes du feu céleste et les éruptions volcaniques étaient comparés aux effets obtenus par la percussion, car il se crut, à bon droit, maître de la terre et des mers quand il eut dérobé à la divinité le secret du feu, forme de la puissance née du choc.

Après cet énorme progrès s'ouvrit l'ère du bronze et du fer, comme le dit Lucrèce dans son admirable physique :

Arma antiqua manus, ungues dentesque fuerunt
Et lapides, et item sylvarum fragmina rami :
Posterius ferri vis est aerisque reperta
Sed prior aeris erat quam ferri cognitus usus.

Les vieux mythes religieux portent la marque du respect populaire qu'inspiraient les manieurs de marteaux fabricants d'armes, de lances et d'épées; car tous les corps de métiers dépendent d'eux soit directement, soit indirectement.

Doués de la force physique, ils représentaient, aux yeux des premiers peuples, les maîtres du feu et du métal, les plus grandes richesses de l'humanité!

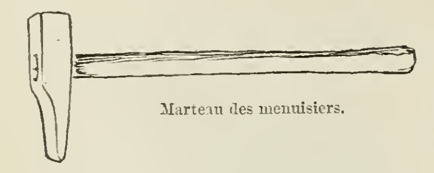
Du reste, on retrouve cette alliance primordiale du feu et du marteau dans toutes les antiques légendes.

C'est le Twachtri védique, dieu des artisans, ou le biblique Tubal-Caïn, primitif forgeron; c'est Héphaïstos, chez les Grecs, qui, après avoir encouru la disgrâce de Zeus, est précipité de l'Olympe, d'où il va tomber dans l'île de Lemnos. Il établit ses forges sous l'Etna. Homère nous le montre « actif, couvert de sueur, tournant autour de ses soufflets », entouré des Cabires, ses fils, génies du feu souterrain.

Les Cabires ou Cyclopes, gueules noires du temps, frappent à coups redoublés sur leurs enclumes : ils forgent les foudres de Zeus et taillent la massue d'Héraclès, mais ils aiguisent en même temps les flèches d'Eros.

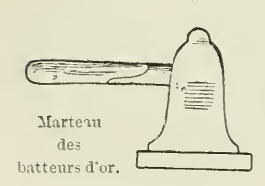
En Scandinavie, le dieu Thor, fils aîné d'Odin et de Frigga, se promène dans son char attelé de deux boucs; il tient sa puissante massue Miolnir,

avec laquelle il lutte pour les hommes. Miolnir, c'est un être, c'est une personne, comme sont Fifine et Dédèle, les deux masses de vingt livres, grandes sœurs d'atelier, dont parle Zola dans l'*Assommoir!*


Marteau des menuisiers.

La malice populaire qui, surtout au moyen âge, blasonna souvent sans mesure la plupart des métiers et leur prodigua les épithètes méprisantes et les dires injurieux, ne se manifeste que rarement à l'égard des ouvriers du fer. Aussi bien, l'orgueil anime les forgerons : en pays basque, ils s'intitulent sur leurs enseignes « maîtres des maîtres »; en Allemagne, ils sont les « maîtres de tous les maîtres » (Sébillot).

Le fer ennoblit, « le marteau est une arme aussi bien qu'un outil », a dit Michelet. C'est l'instrument par excellence,


Marteau des batteurs d'or.

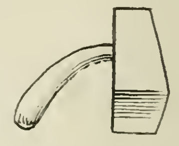
car il fait vivre les forgerons, les serruriers, les chaudronniers, les ferblantiers, les batteurs d'or, les menuisiers, les couvreurs, etc., qui le tiennent en main plus de dix heures par jour.

Une statistique récente évalue à huit millions, en France, le nombre des ouvriers à marteau. Le marteau est donc, sans contredit, le plus employé des outils, comme il est de tous le plus simple.

Le corps du marteau est percé d'un trou nommé *œil,* destiné à recevoir le *manche;* l'œil est tantôt rectangulaire, tantôt cylindrique ou de forme elliptique, arrondi à l'entrée et dégauchi avec le corps. L'une des extrémités du marteau est aplatie, c'est la *tête;* l'autre prend les formes les plus diverses, c'est la *panne.*


Marteau des carriers.

Le marteau commun, employé hors des ateliers par les non-professionnels, offre une *panne en travers fendue,* pour permettre d'aracher les clous. Un tel marteau se rencontre dans toutes les cuisines : il est l'objet de la convoitise des jeunes garçons qui en connaissent toujours la place; son poids ne dépasse pas 200 grammes, son manche atteint 40 centimètres.

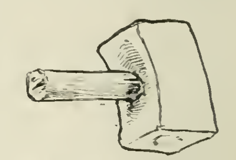

Marteau des tailleurs de limes.

D'une façon simple, on peut dire que le marteau est essentiellement formé d'une *masse pesante mobile qui frappe une résistance.*

Dans le marteau à la main, on emmanche la masse pesante à l'extrémité d'une tige, et on lui fait décrire un arc de cercle, quelquefois un cercle entier.

La longueur du manche augmente la vitesse du marteau; l'étendue de l'arc parcouru sous l'influence d'une force constante augmente l'accélération.

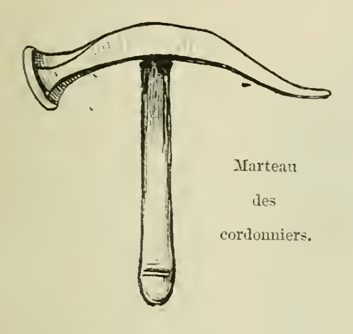
On donne en mécanique le nom de *force vive* au produit de la masse d'un corps multiplié par le carré de la vitesse dont il est animé, et on l'exprime par la formule mv^2. Ce produit, divisé par 2, s'appelle la *puissance vive :* $\frac{mv^2}{2}$ représente la quantité de travail accumulé dans le corps sous l'influence de la force motrice et pouvant devenir à son tour la


Masse des sculpteurs.

source d'un nouveau travail. Ces termes courants, force vive et puissance vive, ont une grande valeur en mécanique. L'expression de la puissance vive $\frac{mv^2}{2}$ nous permet d'évaluer le travail d'une force sans rien connaître de cette force, sinon la vitesse qu'elle a imprimée à un mobile et la masse de ce mobile (Bocquet).

Dans le cas du marteau à main, la masse dépend, comme toujours, du poids de l'instrument; la vitesse, plus variable, dépend de la hauteur de la chute et de l'effort de l'ouvrier.

Les marteaux des forgerons,



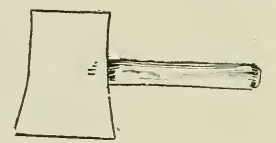
Marteau des cordonniers.

Marteau à devant des forgerons, avec panne en travers.

des carriers, des casseurs de pierres doivent avoir des manches longs et parcourir de grands arcs de cercle pour produire leur effet maximum.

Les marteaux des menuisiers, des batteurs d'or, des tailleurs de limes, des sculpteurs, des cloutiers et des cordonniers ont des manches courts et leur masse est d'autant plus considérable qu'ils doivent décrire des arcs de cercle moins étendus.

En donnant un coup de marteau, nous faisons agir sur la tête de l'instrument la force de la pesanteur à laquelle nous ajoutons l'effort de la main. Théoriquement, on peut négliger cet effort en admettant que le marteau est plus lourd. Pour un marteau du poids de 100 grammes, par exemple, faisant une chute de 30 centimètres sur une plaque de métal, nous avons une puissance vive de 3,000 grammes-centimètres, et, s'il ne rebondit pas, le travail entier sera utilisé. Supposons que l'empreinte laissée dans le métal par le coup de marteau soit $0^{mm},1$, l'effort nécessaire pour arrêter le mou-

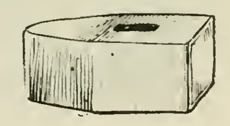


Marteau des cloutiers.

vement de l'outil sera de $\frac{3,000}{0,1} = 30,000$ grammes, c'est-à-dire trente kilos.

Dans le même ordre d'idées, on peut dire qu'un arrêt subit ou trop rapide détruit inévitablement les organes des machines et détermine des ruptures fatales puisqu'il équivaut à un choc.

Quand il y a des personnes qui participent au mouvement, comme les voyageurs d'un train,



Marteau de mécanicien avec panne en long.

un arrêt brusque a des conséquences terribles. En effet, certains trains atteignent la vitesse de 100 kilomètres à l'heure, soit $27^{m},60$ par seconde. Cette vitesse est celle d'un corps qui tomberait de 35 mètres de hauteur environ. Pour les voyageurs, tout se passerait comme s'ils tombaient de cette hauteur.

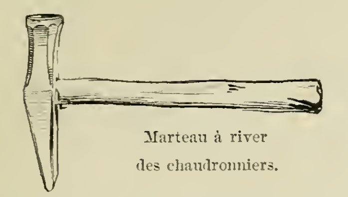
Le *marteau à devant,* employé par le frappeur, pèse de 3 à 8 kilos ; son manche est fait de bois de frêne, d'acacia ou d'orme. Sa masse peut être en fer, aciéré du côté de la tête et du côté de la panne, ou bien en acier fondu et même en acier chromé dans les grandes usines. Chez les forgerons, la panne est en travers ; chez les mécaniciens, la panne est plus souvent en long. Le petit modèle de marteau à frapper devant prend le nom de *rivoir.* Il sert à écraser les têtes des rivets, tiges métalliques avec lesquelles on réunit les feuilles de tôle.

Le maréchal ferrant possède un certain nombre de marteaux de toutes dimensions ; il en est de même du serrurier qui, surtout en province, remplace tous les ouvriers du fer. Le marteau à devant est le plus magnifique outil que l'homme ait jamais créé. La puissance qui dort en lui, quand il repose appuyé contre le mur noir de la forge, est immense. Les calculs montrent que, pour un poids de 8 kilos et une vitesse de 4 mètres par seconde, le marteau à devant met à la disposition du forgeron 6,5 kilogrammètres, qui représentent une force capable de soulever 6 kil. 500 à 1 mètre en une seconde.

LE MARÉCHAL FERRANT.

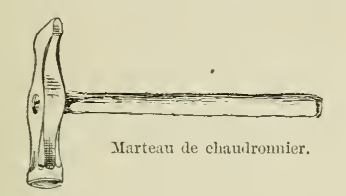
On s'arrête toujours très intéressé par la lumière et le bruit d'une forge : une impression de grandeur saisit le spectateur le moins attentif lorsqu'il assiste à la frappe du fer en *chaude suante.* Le « maître », armé de fortes pinces, tient de la main gauche la pièce incandescente qui semble fluide à sa surface, et de la droite dirige les coups du frappeur. Les ordres ne sont plus entendus, la voix s'éteint dans les intenses vibrations qui partent des enclumes, et pourtant, les compagnons se comprennent admirablement. D'un geste plus ou moins rapide, d'un choc plus ou moins violent, le forgeron marque avec un rivoir la place que visera le frappeur dont les coups se succèdent très régulièrement ; pour ordonner l'arrêt, il frappe sur la bigorne (partie pointue)

de l'enclume. Les étincelles jaillissent en gerbes serrées, s'écrasant sur les


Marteau à river des chaudronniers.

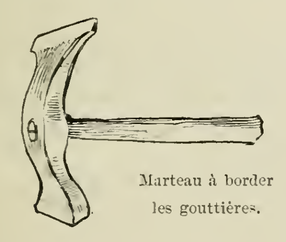
tabliers de cuir des ouvriers ou mordant leur chair nue. Les forgerons dédaignent ces parcelles métalliques qui ne brûlent que pendant une seconde : ils les appellent des « puces de fer ».

La nuit, la forge du maréchal ferrant


Marteau de chaudronnier.

s'éclaire, et son haleine lumineuse la fait distinguer au loin.

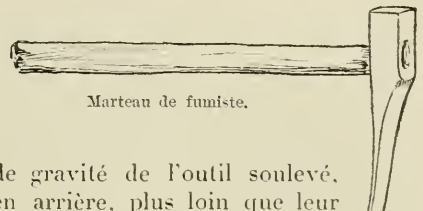
La formule $\frac{mv^2}{2}$ nous enseigne que, dans le marteau, la puissance vive est proportionnelle à la masse et au carré de la vitesse; donc, en doublant la masse on double la puissance vive de l'outil, tandis qu'en doublant la vitesse, on quadruple cette puissance. C'est pour cela qu'il y a tant de modèles différents de marteaux adaptés à chaque besoin in-


Marteau à border les gouttières.

dustriel, les poids et les longueurs variant à l'infini ainsi que les formes elles-mêmes.

Nos figures ci-contre représentent des *marteaux de chaudronnier ;* ils servent à river, à planer ou à garnir. Ces outils pèsent de 1 à 6 kilos ; ils peuvent rivaliser de force avec le roi des marteaux à main, le marteau à devant « frappeur de fer ».

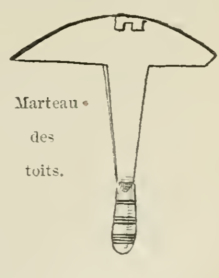
Pour *marteler directement,* les ouvriers qui manient de pareilles masses leur font décrire un quart de cercle seulement ; ils évitent de porter le centre


Marteau de fumiste.

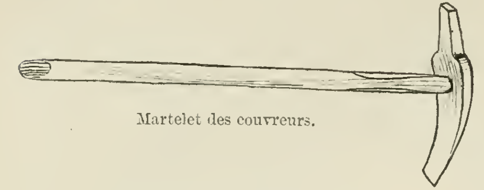
de gravité de l'outil soulevé, en arrière, plus loin que leur tête, parce qu'ils seraient forcés de lutter ensuite contre la pesanteur pour le ramener en avant. Il n'en est pas de même dans le *martelage à la volée :* les deux mains du frappeur décrivent un cercle complet, ainsi que la masse du marteau. C'est la frappe à tour de bras, particulièrement saisissante, lorsque plusieurs forts compagnons travaillent sur la même pièce.


Essette des couvreurs.

Les *marteaux de ferblantier* ont un manche en bois de frêne ; leur poids varie entre 200 et 1,500 grammes. L'un des plus intéressants est celui dont le corps cintré rappelle le marteau des cordonniers. Il sert à rentrer et à border les gouttières ; sa tête est plate mais bien plus large que haute ; la panne est aussi très large, elle a la forme d'une lame mousse en travers. Les fumistes, qui cassent des poteries de terre cuite pour en ajuster les dimensions, se servent d'un élégant marteau à tête carrée courte, mais à panne longue et légère-

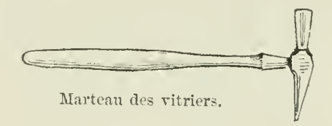

Marteau des toits.

ment recourbée, coupante en travers. Le poids moyen des *marteaux de fumiste* ne dépasse pas 750 grammes.

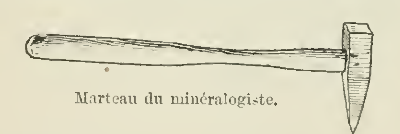

Martelet des couvreurs.

Le *marteau de maçon* ressemble à celui des fumistes; il pèse de 1 1/2 à 3 kilos : la tête est un peu plus longue que dans le modèle précédent; la panne est quelquefois façonnée en pointe pour dégrader les joints.

Chez les couvreurs, les outils ont des formes bizarres; légers et courts de manche, comme dans l'*essette* et le *marteau des toits*, ils deviennent sveltes et élancés, comme dans le *martelet*. Avec leur mince bagage, les ouvriers couvreurs, agiles et actifs, toujours chantant, toujours sifflant, taillent des ardoises, les percent et les clouent sur des lattes; occupations qui exigent de l'adresse sans dépenser beaucoup de force.

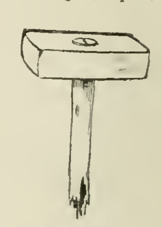

Marteau des vitriers.

Le plus coquet de tous les marteaux est celui des vitriers dont la forme est certainement fort élégante. Il convient à tous les petits ouvrages. Un manche en hêtre, souvent noirci et verni, pénètre dans une douille de fer qui fait corps avec l'outil. La tête est allongée, conique, à base plate, la panne est également conique à pointe mousse en bec d'oiseau, quelquefois dentée en arrache-clous.

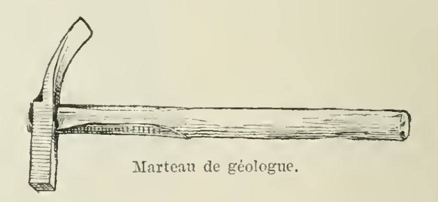

Marteau du minéralogiste.

Le même modèle, triplé ou quadruplé, est l'inséparable camarade du tapissier : il enfonce les caboches de cuivre comme son frère pique les pointes de Paris.

Les « travailleurs de la pensée » ont, comme les autres travailleurs, des marteaux à leur service ! Voici venir les naturalistes, gréés de pied en cape, qui, bien que doués d'un tempérament peu agressif, accrochent à leurs buffleteries des armes variées.

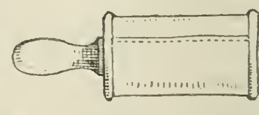

Masse carrée en acier à long manche pour minéralogiste.

Ce sont d'abord les minéralogistes ou casseurs de roches : ils aiment les marteaux plutôt lourds, à tête plate et à panne pointue, en bon acier. Ils emploient aussi des marteaux à panne coupante en long, ou bien encore des masses à double tête plate, qui ressemblent à celles des sculpteurs, mais avec un poids moindre et un manche plus flexible.


Marteau de géologue.

Puis viennent les géologues, chercheurs de fossiles, qui préfèrent un marteau à longue tête et à panne recourbée en travers, pour fouiller dans les sédiments peu friables.

Les plus excentriques sont, à mon avis, les amateurs d'insectes... Ils dissimulent sous leurs vêtements un cylindre de bois assez volumineux; c'est un maillet garni de plomb et de cuir.


Maillet garni de plomb et de cuir pour la chasse aux insectes.

Bon nombre d'insectes (chenilles, coléoptères, hémiptères, etc.), se tiennent sur les arbres où il est difficile

de les atteindre. Le seul moyen de se les procurer est d'imprimer brusquement sur le tronc de l'arbre un choc violent, qui se répercute sur les branches et fait tomber les insectes, soit dans le parapluie qn'on tient ouvert au-dessous, soit sur une nappe qui a été tendue préalablement sous l'arbre.

Ils partent, les entomologistes, avec les *impedimenta* réglementaires ; ils passent la matinée et la vêprée à rôder autour des troncs d'arbres isolés, heurtant les tiges engourdies des frênes, marquant d'ecchymoses les hêtres polis et les ormes couverts de verrues... Bonne chasse, messieurs !

A côté du pacifique *maillet des chasseurs d'insectes,* nous mentionnerons les marteaux de bois employés dans certaines industries : d'abord le *maillet des tonneliers* dont le manche est en micocoulier, puis le *maillet de dressage,* à dimensions très variables.

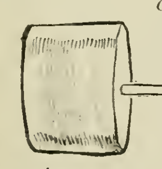
Les maillets sont généralement tournés en bon buis, en cormier ou en alisier, bois estimés qui ne se fendent pas facilement. A défaut de ces essences, on se contente de charme, mais le charme a l'inconvénient de fouler plus que les autres, c'est-à-dire de se déformer sous le choc.

Pour éviter le foulage, on peut garnir le maillet de douilles de bronze formant frettes.

Maillet de bois à long manche.

Le manche de maillet de dressage est en cornouiller râpé ou en frêne : il peut atteindre un mètre de long, surtout lorsqu'on le sort de son service ordinaire pour en faire le *maillet de crocket* ou *de polo.*

Les plombiers se servent de deux outils en bois qui jouent, le premier, le rôle de tête de marteau : c'est la *batte;* et l'autre, de panne coupante : c'est le *boursault.* Avec ces maillets, ils peuvent frapper sur les métaux mous comme le plomb, l'étain et le zinc sans les marquer. Il est vrai qu'ils possèdent aussi dans leur sacoche de cuir un marteau spécial en acier fin, à tête plate et à panne pointue, emmanché à clavette comme le montre notre figure, dont les coups sont autrement forts.



Maillet des tonneliers.

Les femmes qui, du reste, ne savent ni lancer une pierre, ni courir, ne savent pas non plus manier le marteau : elles se contentent du *battoir* en bois de hètre lisse et homogène. Cet instrument développe les bras et délie la langue des lavandières.

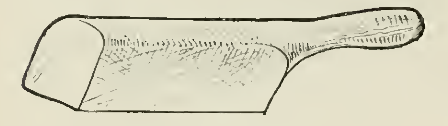
Quand le simple marteau à la main est devenu insuffisant pour les besoins de l'industrie, on a augmenté sa masse, et il est resté, ainsi transformé, le meilleur auxiliaire de l'homme.

La *demoiselle* est un fort pieu de bois muni de deux oreilles attachées à des hauteurs différentes ; sa partie inférieure porte une masse de fer de vingt à trente kilos. Tout le monde a vu les paveurs faire « danser la demoiselle » ; ils la saisissent par le bas des cerceaux, la soulèvent et laissent glisser les mains sur les arcs pour la « retombée » : le choc enfonce les lignes régulières de pavés.

La *sonnette* est une vieille machine à piloter les pieux ; la plus simple est une masse de fer de 100 kilos, portant des ailerons qui la guident dans une glissière. Trois hommes tirent sur des cordes et soulèvent cette masse. Arrivée à une certaine hauteur, elle fait butter sa pince d'attache et retombe d'elle-même sur le pilotis. Le *mouton,* plus puissant, est construit sur

le même principe, mais il est actionné par un treuil et pèse 500 kilos, avec une retombée de 5 ou 6 mètres.

Il sert à la construction des quais, à l'établissement des fondations dans les

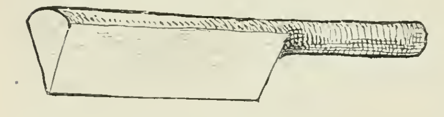


Batte de plombier.

sols peu fermes et à la construction des piles de ponts ou des cheminées d'usines.

En 1841, l'Anglais Nasmyth eut l'idée de fixer l'appareil à battre les pieux sur le pilot même et d'actionner le marteau par la vapeur. Un mouton de 2,500 kilos à 3,000 kilos peut donner 60 coups par minute et enfoncer en 3 minutes un pieu de 10 à 12 mètres de longueur dans un sol moyen. En un jour, on enfonce 16 à 20 pilots sans écraser leurs têtes (Bocquet).

Le *marteau frontal* est tout en fer;

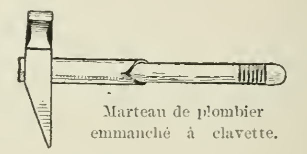


Boursault de plombier.

une roue, munie de cames, le soulève par la tête et le laisse retomber sur l'enclume. Ici, l'effet est dû presque tout entier à la masse, car la levée n'est que de 30 à 40 centimètres. Cet appareil peut donner 100 coups par minute : il est précieux pour le martelage des barres, l'étirage ou la soudure des paquets de fer qu'il rend homogènes en en conservant le « nerveux ».

Dans l'affinage de la fonte au bois, à mesure que le métal se décarbure et se purifie, il devient moins fusible : on le voit s'isoler en grumeaux au milieu du liquide en fusion. L'ouvrier rassemble tous les grumeaux en une seule *loupe* ou *renard*, qu'il retire avec une pince et qu'il traîne sur le dallage de fer dont est garni l'atelier. Au même instant, plusieurs compagnons en font suinter de toutes parts les impuretés qu'on appelle *scories* ou *laitier;* en frappant la loupe avec de lourds marteaux ils lui donnent une forme sphérique.

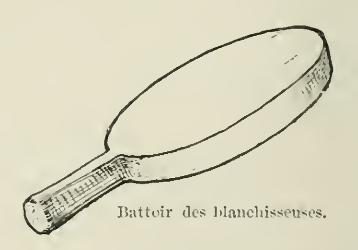
On la porte ensuite sous un *martinet*, dont la tête pèse de 300 à 600 kilos. C'est un marteau à soulèvement dont la course ne dépasse pas 1 mètre, mais qui *cingle* la loupe à raison de deux coups par seconde. L'opération du cinglage est fort importante; il faut d'excellents ouvriers pour la mener à bien. Elle a pour but de chasser jusqu'aux dernières



Marteau de plombier emmanché à clavette.

parcelles de matières vitreuses, afin d'obtenir du fer doux chimiquement pur.

Depuis les travaux de Schneider, de Bourdon et de Nasmyth, toutes les usines métallurgiques possèdent des *marteaux-pilons*. C'est Bourdon qui a heureusement modifié le marteau destiné à cingler ou à forger de grosses loupes de fer. Il a attaché une masse métallique très pesante à l'extrémité de la tige du piston d'une machine à vapeur. La vapeur pénètre dans le cylindre, elle soulève le marteau, puis elle s'échappe et le



Battoir des blanchisseuses.

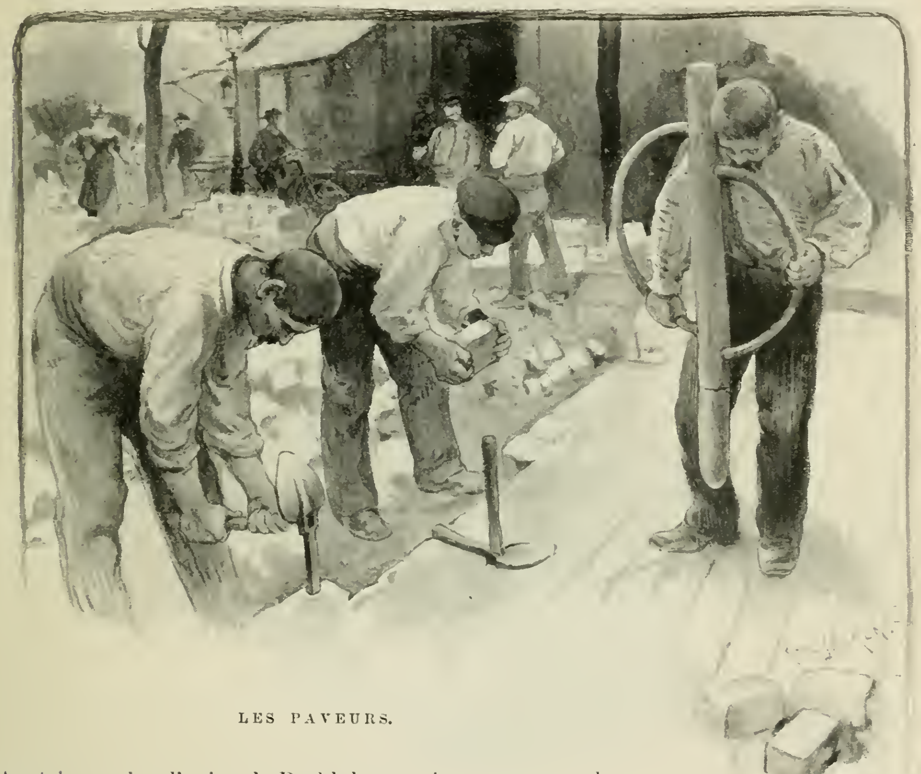
laisse retomber d'une hauteur égale à la course du piston. En laissant rentrer plus ou moins de vapeur dans le cylindre pendant que le marteau retombe,

on règle sa course avec une précision parfaite.

Les marteaux-pilons ont une énergie de choc immense : leur puissance dépasse l'imagination. En Europe, le plus fort marteau-pilon est, dit-on, celui de MM. Morrel frères, aux Etaings, près de Rive-de-Gier : sa masse est de 100 tonnes, sa chute est de $5^{m},60$. En Amérique, c'est l'usine de Bethlehem qui tient le record du choc. Son marteau pèse 120 tonnes, il tombe sur un chabotte de 760,000 kilos, et, pour donner une idée des pièces qu'il peut forger, nous dirons que les deux grues servantes qui lui présentent le morceau sont capables de porter chacune 180,000 kilos!

Quand on réfléchit, devant de pareils chiffres, au prix de revient des pièces martelées, on arrive facilement à cette conclusion que la limite des effets de percussion est atteinte.

Franklin a dit qu'une usine qu'on entend au loin appelle la faillite... Or les coups de force vive s'entendent au loin! L'avenir est donc certainement aux presses à forger. Leur sourde puissance est aussi grande que celle des plus forts pilons; elles fournissent un travail plus régulier et par conséquent meilleur. La presse triture toutes les parties de la masse malléable, qui s'allongent ensemble : le métal en devient plus homogène; avec le marteau, il y a, au contraire, un étirage des couches superficielles pendant que le noyau reste immobile.



LES PAVEURS.

M. Manaut évalue à 20 pour 100 l'excès de résistance à la traction des fers pressés : il est, comme beaucoup d'ingénieurs, partisan de la suppression des gros marteaux-pilons.

Si les bonds du marteau d'enclume cessent de se faire entendre, le silence s'étendra de nouveau sur la planète qui, sans secousses, continuera sa course fatale. Dans l'air et l'éther ne vibreront plus que les ondes sonores parties de l'atelier du statuaire. La masse du sculpteur donnera encore la vie aux formes gracieuses, nées du cerveau d'un Pradier; elle animera les héroïques personnages évoqués par un Rude... et régulièrement aussi le marteau des horloges frappera toujours les heures...

Vulnerant omnes, ultima necat!

LÉON GÉRARDIN.



LE STATUAIRE.



PORT DE MELBOURNE — LE DÉBARCADÈRE

MELBOURNE ET LES VICTORIENS

Quand je débarquai à Melbourne, il y a déjà dix ans de cela, ma surprise fut extrême.

Je savais bien que je n'arrivais pas dans un pays sauvage; je n'ignorais pas que la capitale de Victoria, qui s'intitulait alors modestement *Queen of the South* (la reine du Sud), comptait déjà, faubourgs compris, près de 300,000 habitants, les trois quarts de sa population d'aujourd'hui; mais je ne m'attendais pas à retrouver aux Antipodes une cité aussi absolument européenne.

A mon étonnement se joignit un peu de regret. J'espérais trouver en Australie quelque chose de nouveau et d'original. Je comptais sur une population mêlée, bariolée; sur des habitations plus ou moins primitives; sur des mœurs sinon absolument exotiques, du moins différentes des nôtres!

Et voilà que je retombais en plein pays anglais, après des années noires de ce Londres enfumé que j'aurais quitté sans l'ombre d'un regret, n'étaient les chers aimés que j'y laissais.

Non! pour ainsi dire rien d'inédit; rien qui sortit de l'ordinaire européen; pas la moindre couleur locale!

Des rues larges, très larges, se coupant à l'américaine, c'est-à-dire à angles droits, et séparées entre elles par des ruelles, ou *lanes,* portant les mêmes noms et d'un aussi impeccable parallélisme.

La *cité* proprement dite, ne comprenant guère, comme à Londres, que des bureaux, des magasins et des restaurants, dans des maisons de toutes dimensions et de toutes formes, en pierres, en briques, en bois, à couvertures de zinc galvanisé ou d'ardoises; la cité, avec son ciel strié de lignes télégraphiques et téléphoniques reposant sur d'énormes et disgracieux poteaux; la cité fourmille de monde et de voitures

aux heures des affaires, mais est morne, déserte, silencieuse, le matin, le soir et le dimanche.

Car le dimanche anglais, le *sabbath*, règne ici sur les bords ensoleillés du Yarra, tout comme sur ceux brumeux de la Tamise.

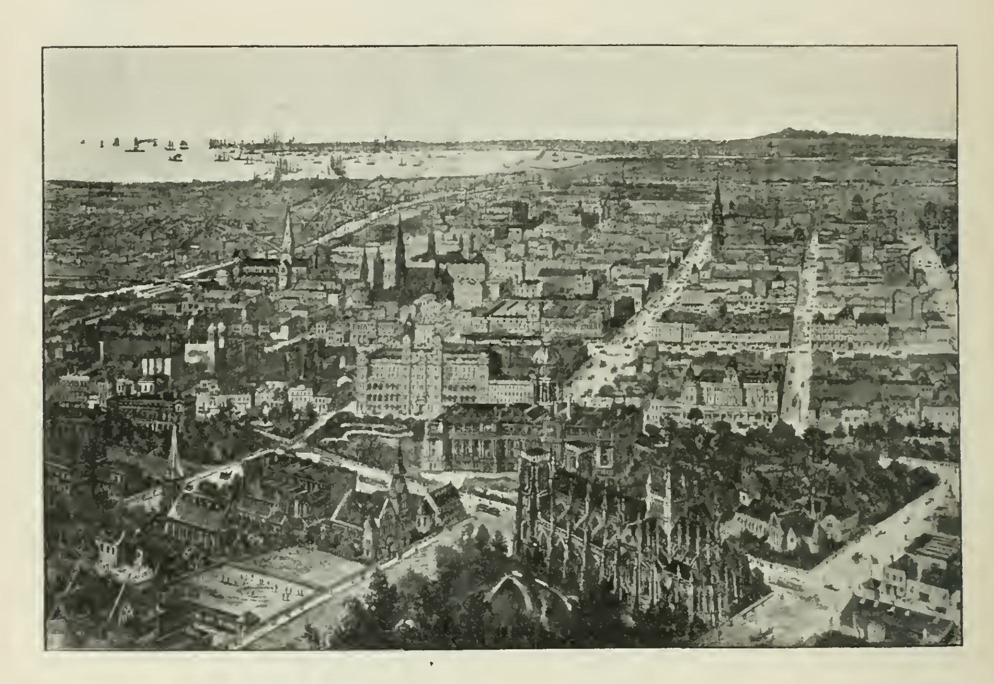
Ici comme à Londres, théâtres, salles de concerts, musées, bibliothèques publiques, tout est fermé le dimanche. Seul le Jardin zoologique — très intéressant et fort bien tenu — fait exception.

Il est permis de regarder les animaux en chair et en os, le jour du *sabbath*, mais défendu de les voir en peinture ou en gravure!

Permis aussi de pêcher, ce jour-là; mais formellement défendu de chasser!

Libre à vous, enfin, de *croquer* la belle nature avec crayons et pinceaux; mais gardez-vous bien de le faire avec un appareil photographique, on vous dresserait procès-verbal!

Les quatre rues de Melbourne seules fréquentées du beau monde portent les noms de Collins, Bourke, Élisabeth et Swanston; elles forment le *block;* quiconque veut flâner, voir ou se faire voir, « fait le block ». *Collins street* est la joie et l'orgueil des Victoriens; c'est, en petit, le boulevard des Italiens, le Unter den Linden, le Prado, la Corraterie de Melbourne. On y trouve quelques magasins dignes d'inspection; une galerie couverte qui rappelle « die Passage » de Berlin, et un café fort convenable. En dehors de cela, le voyageur qui recherche le beau dans le grand ne trouvera plus rien qui l'intéresse : rien qu'un immense damier de constructions plus ou moins propres, une véritable agglomération de plusieurs villes de province sans limites définies. Tout cela est sillonné par des cabs à deux roues, ou *hansoms;* des *waggonettes*, véhicules généralement assez délabrés, à quatre roues et à capotes de cuir, et, dans les grandes artères, faisant un étrange contraste avec toute cette vieillerie, un ad-



MELBOURNE A VOL D'OISEAU EN 1895

mirable système de tramways à traction souterraine, propres, commodes, rapides, à bon marché. Puis, rayonnant sur les faubourgs et l'intérieur du pays, tout un réseau de voies ferrées très modernes.

Au fur et à mesure que les faubourgs s'éloignent de la cité dont la grande poste, — un des rares monuments achevés de Melbourne, où les édifices publics sont hors de proportion avec l'importance du pays, — marque le centre, les boutiques disparaissent pour faire place à des maisons de campagne, cottages ou villas, souvent fort coquettes, et, la plupart du temps entourées de jardins bien entretenus.

Beaucoup de ces habitations sont en bois ; mais, bien construites, crépies à la chaux ou artistement peintes, elles font illusion et présentent, même de près, l'apparence de la brique ou de la pierre. Elles ont vraiment parfois fort bonne mine, et donnent l'impression du confort et du chez soi paisible, ces charmantes villas, entourées de leurs spacieuses vérandas et à demi-cachées derrière de luxuriantes fougères arborescentes ou de vigoureux faux poivriers au feuillage dentelé, glauque, luisant, que les grappes pendantes de leurs fruits tachent de larges plaques roses.



COLLINS STREET

La vie à Melbourne est absolument anglaise. Presque toutes les institutions victoriennes ont été en partie copiées sur celles de la mère patrie.

Gouvernement, système parlementaire, tribunaux, magistrature, police, milices, volontaires, clubs, sociétés de bienfaisance ou de secours mutuels, loges maçonniques, tout est à l'instar du Royaume-Uni, avec, toutefois, dans ce qui a trait à la vie politique, une nuance accentuée de radicalisme. Cette imitation a été poussée ici jusque dans les noms des faubourgs de la capitale où l'on retrouve, non sans un étonnement bien pardonnable, *Windsor, Brighton, Kew, Richmond, Kensington,* etc.

Eh bien, en dépit des affinités, des prédilections, des préjugés même de la race anglo-saxonne à laquelle la population de Victoria doit son origine première, le caractère de cette population se particularise lentement mais sûrement, de même qu'elle se transforme au physique sous l'influence du milieu, c'est-à-dire sous la triple action du climat, du sol et des croisements. Et je ne crois pas exagérer en affirmant que la jeune génération victorienne actuelle diffère autant de ses aïeux anglais, écossais ou irlandais, qu'un marseillais d'un breton ou d'un flamand.

A Londres, où la reine ne fait plus que de rares apparitions, le prince et la princesse de Galles donnent le ton. Ici, c'est le gouverneur et sa femme. C'était, hier, le jeune, très correct et brillant comte de Hopetoun, qui a laissé de si sympathiques souvenirs dans toutes les classes de la société. Ce sera, demain, le richissime lord Brassey, politicien expérimenté, intrépide navigateur, enthousiaste sportsman, dont la femme patronne activement le cyclisme. Aussi voyons-nous déjà le « tout Melbourne » s'éprendre spontanément qui de la navigation à voiles, qui de la monture d'acier.

L'hospitalité est très large à *Government House;* trop large, peut-être. Sans être exclusif ni collet monté, il y a des gens que l'on aimerait autant ne pas y rencontrer.

Les faits et gestes du gouverneur sont copiés avec plus ou moins de faste, de bon goût et de succès par les ministres, les présidents des deux Chambres, le maire de Melbourne, ceux des faubourgs et les hauts fonctionnaires civils et militaires. Du haut en bas de l'échelle, du représentant de sa gracieuse majesté jusqu'à la petite bourgeoise qui a son *jour* et son *five o'clock*, ce sont bals, dîners de gala et réceptions qu'enregistrent consciencieusement les *Society Papers* pour la glorification des invités qui y retrouvent leurs noms, la description de leurs toilettes et de leurs faits et gestes.

Les environs de Melbourne manquent en général de charme. Cela tient principalement à l'absence de cours d'eau, au terrain sablonneux, à la trop grande abondance de mouches et à la végétation.

Celle-ci est partout, sur le littoral, d'une uniforme pauvreté : des *ti-trees* (Melaleuca) malingres, rugueux, tordus par le vent de mer, le long des côtes ; et, plus dans l'intérieur des terres, des eucalypti dont le feuillage ne donne presque pas d'ombre, aux troncs rabougris, tourmentés : nains difformes et souffreteux auprès de leurs frères des forêts du Gippsland, majestueux et droits.

Néanmoins, on peut citer, comme faisant exception à la règle, Heidelberg, pittoresque bourgade située non loin des bords du Yarra, où l'on trouve de l'ombre et de la fraîcheur. Nous pourrions ajouter des moustiques et des serpents... mais il ne faut pas être trop difficile.

Brighton-Beach, Mentone, Sorrento, Queenscliff, moitié villes, moitié bourgs, baignent leurs pieds dans les flots de *Port-Phillip :* flots bleu pâle dans les brumes matinales, irisés sous l'éblouissant soleil de midi, et aux reflets de pourpre violacée sous les feux du couchant. Mais vous chercheriez en vain, aux alentours de ces stations balnéaires en miniature, un ruisseau limpide, un beau gazon vert émaillé de fleurs champêtres, ou de fraîches et ombreuses retraites.

Le Victorien de naissance, le *Victorian native,* comme il s'appelle lui-même, est en général grand, mince, brun, plus ou moins basané. Il a les membres inférieurs, surtout, plutôt grêles, et donne, à tort ou à raison, l'impression d'une plante forcée.

Chose curieuse, la femme, au contraire, est plus vigoureuse, plus développée, plus désirable que l'Anglaise dont, à dire vrai, elle a rarement le teint incomparable. Mais quelle exubérance de vie chez ces jeunes Victoriennes ; quelles poussées de sève ; quel contraste elles

forment avec leurs lymphatiques sœurs du Nord !

Au moral, le jeune Victorien est plus vif, plus expansif, plus bruyant, plus ouvert, et, surtout, beaucoup plus hospitalier que le *Britisher* vieux jeu. L'absence de morgue fait passer, chez lui, sur le trop de familiarité.

Élevé sous l'action bienfaisante de son beau soleil, avec une grande liberté d'allures, dans ce pays vierge où l'on n'en est pas encore à mesurer l'air, la lumière et l'espace, il a acquis un goût démesuré pour le *sport,* particulièrement pour les courses de tout genre. Ce grand amour des exercices corporels, de la vie grisante du plein air, qui est la caractéristique du jeune Victorien, sa sœur le partage et ne s'en cache point, car elle possède, entre autres qualités, celle de la franchise.

Comme lui, elle monte admirablement à cheval et raffole des galopades *across country;* comme lui aussi, elle se passionne pour les matches de cricket, de foot-ball, de lawn-tennis, de crosse ou de polo. Cette note dominante qui ne va pas, hélas ! sans la passion du jeu qui en est la résultante directe et presque inévitable, se retrouve partout en Australie, dans la brousse sauvage comme à Melbourne ou à Sydney; dans la basse comme dans la haute société; dans l'arrière-cuisine comme dans le salon.

Si les jeunes Victoriens se livrent avec une véritable fougue aux exercices du corps, ils ne délaissent pas pour cela les délassements ni les travaux de l'esprit. Ils adorent le théâtre; ils ont du goût pour la musique, et, grâce à leur climat, ils paraissent même appelés à faire époque dans le chant — ce dont la race anglo-saxonne, si dépourvue sous ce rapport, ne sera pas peu fière. Malheureusement les bons modèles et les professeurs capables leur font défaut; aussi se voient-ils obligés d'aller chercher les uns et les autres en Europe, à Paris. On a bien, à Melbourne, fondé une chaire de musique, mais celui qui l'occupe actuellement, théoricien distingué sans doute et convaincu, ne jure que par Wagner, Beethoven et Mendelssohn, et n'offre guère que les écrasantes compositions de ces maîtres en pâture à un public encore incapable, malgré tous ses

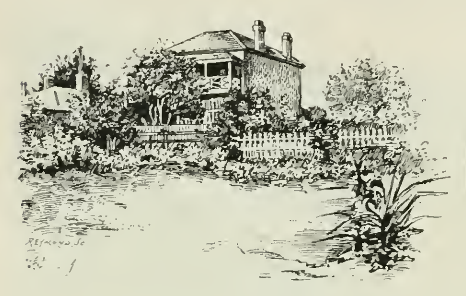


PLAGE DE BRIGHTON (MONTRANT LES TI-TREES)

efforts, de les apprécier ou les comprendre.

Pour ce qui est de l'art d'écrire, Victoria a déjà des romanciers, voire des poètes; mais elle ne saurait avoir de littérature propre, n'ayant encore ni histoire, ni traditions.

Au reste, la jeune génération victorienne a l'intelligence vive, ouverte, éveillée; elle est pleine de bonne volonté, d'ambition et de confiance en ses capacités : elle arrivera sûrement et marquera sa place dans l'histoire de la civilisation qui n'en est pas à son dernier chapitre.



Habitation de l'auteur à Brighton.

L'instruction primaire, très large ici, est comme chez nous, laïque, obligatoire et gratuite. C'est elle qui démocratise les masses; elle a pour ennemis, comme dans la vieille Europe, la classe conservatrice et le clergé.

L'instruction secondaire se donne dans des écoles soi-disant publiques (*public schools*), collèges ou couvents que l'on croirait importés en bloc d'Angleterre ou d'Écosse : bâtiments style moyen âge, corps enseignant aux costumes baroques, programme d'études et usages particuliers.

Une université avec chaires pour les sciences naturelles, les mathématiques, l'histoire, l'économie politique, le droit, la médecine, pourvoit à l'instruction supérieure. Ses gradués ont la parité avec ceux des universités du Royaume-Uni.

Enfin une presse à vues politiques discutables, mais excellente au point de vue des renseignements généraux, ne contribue pas peu à la diffusion des connaissances utiles.

Les journaux victoriens, — je parle des publications quotidiennes, — sont, au fond, très anglais d'esprit; aussi luttent-ils plus ou moins ouvertement aussi bien contre les revendications des Home Rulers irlandais que contre les tendances séparatistes de la jeune génération victorienne.

Celle-ci, représentée par la *Australian natives Association* qui a des ramifications dans toute l'Australie, vise à la constitution d'un État fédératif australien dont la forme sera, à n'en point douter, républicaine.

C'est un spectacle instructif que celui de cette lutte sourde entre les représentants de l' « idée impériale », et les partisans de la séparation, lutte dans laquelle ni l'un ni l'autre parti n'ose arborer bien franchement ses couleurs.

Les premiers, les impérialistes, font sonner bien haut les mots de loyauté et d'empire. Ils vivent sur les vieilles gloires de l'Angleterre, excitant le chauvinisme et exploitant le snobisme avec des titres et des faveurs.

Les autres, les nationalistes ou séparatistes, opposent surtout la force de l'inertie à leurs adversaires. N'osant encore briser ouvertement les liens qui les rattachent à l'empire, ils font tous leurs efforts pour les relâcher et les affaiblir. Ils poussent à la fédération intercoloniale, c'est-à-dire australienne, aux dépens de celle de l'empire, et réclament, en attendant mieux, le droit de choisir leurs gouverneurs, de fournir des officiers à leurs milices et à leur flottille, de conclure des traités de commerce avec les puissances étrangères, à l'instar du Canada, par exemple.

La lutte entre ces deux partis, dont l'un tire ses forces du dehors, et l'autre du pays même, sera longue. Des complications politiques ou simplement économiques, intérieures ou extérieures, pourront en retarder l'issue; mais il est hors de doute que l'avenir est aux nationalistes.



TYPES DE JEUNES VICTORIENNES

Victoria, on le sait, est avant tout protectionniste; elle l'est depuis des années. Elle a prodigué des sommes très considérables à fonder des industries qui, vu le prix de la main-d'œuvre dans ce paradis des syndicats ouvriers, sont incapables de lutter avec celles d'Europe et des États-Unis. Elles se maintiennent, à la vérité, grâce à un tarif douanier prohibitif. Mais la situation est dangereuse, et le commerce de Sidney menace celui de Melbourne.



ÉQUIPE DE JEUNES VICTORIENNES
VENANT DE JOUER UN MATCH PUBLIC DE CRICKET

De Queenscliff, dont les forts défendent l'entrée de la baie de Port-Phillip, on voit passer à portée de fusil les grands paquebots des *Messageries maritimes,* qui détiennent le record des traversées rapides d'Australie, ceux de la *Peninsular and Oriental,* de l'*Orient,* du *Lloyd* allemand, et des vapeurs et des voiliers de tous les pays du monde.

Ces bâtiments apportent à Melbourne les vins, les cognacs, les soieries, les confections de France ; les tissus, la coutellerie, les machines de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Belgique ; les instruments aratoires et les bois de l'Amérique du Nord ; les thés de la Chine et de Ceylan ; les épices des Indes. Au retour, ils emportent des minerais de cuivre, des lingots d'or et d'argent ; des laines, des peaux, des graines, des fruits, des viandes et des beurres réfrigérés, principaux articles d'exportation de la colonie de Victoria, ou, pour mieux dire, de toute l'Australie.

PAUL LE FRANC.

Nous publions à la suite de cet article un récit de chasse du même auteur qui présente, sous une toute autre face, des scènes de la vie australienne. (*N. d. l. R.*)

MON PREMIER KANGOUROU

J'étais sans armes; je n'avais même pas un stick à la main; une douzaine de kangourous, tous de vieux mâles, — *old men*, — m'entouraient, debout sur leurs pattes de derrière. Chose bizarre, ils portaient à celles de devant de gros gants en peau de daim fortement rembourrés, et s'apprêtaient apparemment à me donner une leçon de cette boxe que les Anglais désignent pompeusement comme *the noble art of self-defence*.

Une voix sonore me tira brusquement de cet étrange cauchemar.

— Il faut vous lever, monsieur, si vous voulez arriver à temps à la grande clairière.

— Quelle heure est-il donc, Webb?

— Trois heures et demie. Vous ne serez pas là-bas avant cinq heures, et après six ou sept il n'y a plus rien à faire : les kangourous font la sieste dans la journée.

En un tour de main mes ablutions étaient faites et j'étais habillé et installé devant la petite table bancale qui, avec deux ou trois escabeaux de bois et un lit de camp, constituait le plus gros du mobilier du sélecteur James Webb, de Shady-Creek, dans le Gippsland.



UNE FERME (SELECTION) DE VICTORIA

Le Gippsland se trouve en Australie, dans la colonie de Victoria. C'est un immense district en grande partie couvert d'épaisses forêts, traversé par plusieurs rivières. Très montagneux au nord et à l'est, il est plutôt plat vers le sud. On trouve dans le Gippsland quelques petites villes, des villages et des hameaux disséminés, pour la plupart, le long de la voie ferrée qui relie Melbourne à Bairnsdale,

extrémité de la ligne; mais on y rencontre surtout de grandes plaines broussailleuses, des landes incultes, des lacs, des marécages, de profondes forêts en partie inexplorées, où la végétation atteint des proportions phénoménales et où tout respire un air de grandeur sauvage, d'un attrait irrésistible pour quiconque aime la liberté, l'espace, la solitude, le silence.

La petite ferme de James Webb, sa *selection,* comme l'on dit ici, avait environ trois cents acres (120 hectares) de superficie. Située en pleine brousse, un petit cours d'eau, presque à sec en été, torrentueux en hiver, la traversait. Dans le lit étroit de ce *creek,* Webb pêchait du *blackfish,* poisson qui rappelle la lotte comme forme et comme goût, et des écrevisses, grosses comme des homards, dont la carapace est hérissée de piquants, et qui soufflent comme chats en colère quand on les retire de l'eau.

Après un léger déjeuner, composé d'une tranche de bœuf salé ou *corned beef,* accompagnée de pommes de terre bouillies, froides, en guise de pain, le tout arrosé d'une tasse de thé, je quittai l'humble maisonnette en bois du sélecteur et, après avoir traversé les quelques arpents défrichés, au prix d'un bien dur labeur, par ce courageux et humble pionnier de la civilisation australienne, je m'enfonçai dans la forêt qui encerclait de toutes parts son petit domaine.

Il pouvait être alors quatre heures du matin.

Une demi-obscurité régnait encore sous bois, où aucun bruit ne se faisait entendre. Un brouillard opaque s'élevait de terre, qui me cachait les fougères vivaces, toutes humides de rosée, au milieu desquelles je me frayais un chemin, et les pieds des gommiers, dont les troncs lisses, d'un jaune pâle violacé, se dressaient tout d'une ligne jusqu'à deux et trois cents pieds du sol. De temps à autre, je rencontrais des fougères arborescentes aux troncs rugueux d'un brun de sépia tacheté de sienne brûlée, aux frondes vert pâle, à la tige moussue, recourbées comme des palmes, délicates comme de la dentelle. Au cœur de chaque plante les plus jeunes frondes formaient une sorte de faisceau de crosses d'évêque du plus heureux effet.

J'allais d'un pas allègre, car la fraicheur de la nuit n'était pas encore dissipée. J'étais en forêt depuis dix minutes à peine que déjà mes vêtements, de mon chapeau de feutre mou jusqu'à mes jambières en cuir, étaient trempés par le brouillard et la rosée. Mais quel est le chasseur digne de ce nom qui s'arrêterait à de pareilles bagatelles avec la perspective de tuer un ou deux de ces magnifiques kangourous, plus grands qu'un homme et qui pèsent jusqu'à deux cents livres.

Je savais où rencontrer un troupeau de ces marsupiaux, qui se font si rares en Victoria que l'on parle d'en interdire la chasse, comme on a déjà dû faire, d'ailleurs, pour l'oiseau-lyre et l'ornithorynque. Webb, grand disciple de saint Hubert, — comme tous les habitants de la brousse, — m'en avait montré, quelques jours auparavant, un troupeau qui paissait dans une grande clairière, à cinq ou six milles de chez lui. Malheureusement son chien *Rover* les avait mis en fuite avant que nous eussions pu nous en rapprocher à portée de fusil. Aussi, cette fois, avais-je eu soin de prendre en laisse le trop ardent *coolie,* et, armé d'un excellent Winchester à répétition, je comptais bien ajouter à mes trophées de chasse un beau spécimen du *Macropus Giganteus.*

A quatre heures et demie environ le soleil se lève. La brousse, jusque-là plongée dans le silence le plus absolu, s'éveille et s'emplit rapidement de bruits plus étranges les uns que les autres. C'est la tintinabulation argentine de l'oiseau-clochette, pas plus gros que notre verdier, dont il a la couleur. C'est la pie australienne qui, du faîte des grands gommiers, lance son éclatante fanfare. Ce sont surtout les oiseaux-rieurs, au vol silencieux, à l'aspect grotesque. Ils se perchent sur des branches basses, redressent verticalement, d'un mouvement automatique, leur queue courte et raide comme celle de nos pies, inclinent la tête de côté pour vous regarder d'un air narquois, puis partent soudain d'un bruyant éclat de rire. Ce sont alors des Ah! ah! ah! ah! ah! — Oh! oh! oh! oh! oh! — Hou! hou! hou! hou! hou! que l'on croirait sortir d'une maison de fous ou d'un pandémonium. Puis un silence se fait; toute la bande s'envole, glissant dans l'air sans faire entendre un seul battement d'ailes, et se reperche à quelque distance pour faire retentir de nouveau la forêt des éclats de sa bruyante et cacophonique gaieté.

Mais le soleil monte à l'horizon; ses

rayons d'or dissipent rapidement le brouillard, ils réchauffent et éclairent la forêt dont seules les profondeurs sont encore estompées d'un bleu vaporeux. Aux frondes des fougères, aux feuilles pendantes des eucalypti tremblent et scintillent les gouttes de rosée, transformées en autant d'éblouissantes pierreries sous les feux de l'astre du jour. Et, au fur et à mesure que celui-ci avance dans sa carrière, le silence se fait de nouveau dans l'immensité de la brousse, silence parfois oppressant, que trouble à peine le bourdonnement confus de milliers d'insectes invisibles ou les cris aigres d'un vol de perroquets noirs regagnant les montagnes.

Enfin, la forêt s'éclaircit : j'approche de la clairière; il s'agit maintenant de l'atteindre sans donner l'éveil aux hôtes qu'elle peut renfermer.



FORÊT DE VICTORIA

Me voici arrivé. Tenant toujours en laisse *Rover*, qui donne de visibles signes d'impatience, je me dissimule derrière la souche d'un gommier : je pourrai y poser ma carabine pour tirer à coup sûr.

Cette partie de la forêt a dû être déboi-

sée il y a deux ou trois ans par des *splitters*. Les souches des arbres abattus par ces aventureux bûcherons ont reverdi; des ramilles au feuillage glauque et luisant les recouvrent, qui doivent, avec l'herbe assez drue ici, où les arbres n'absorbent plus tous les sucs et toute l'humidité de la terre, fournir une nourriture abondante aux marsupiaux. Par-ci, par-là, un groupe de fougères arborescentes, un eucalyptus déraciné ou réduit à l'état de squelette par le cerclage, tel est l'aspect que présente, inondée de lumière, cette trouée en forêt, qui peut avoir cinq à six cents mètres de long sur deux cents de large.

Caché derrière ma souche, je fouille attentivement du regard les moindres recoins du plateau recouvert de fougères vivaces, qui m'arrivent jusqu'aux aisselles.

D'abord, je ne vois rien, rien que la grande nappe verte noyée de soleil. Mais je suis sûr qu'il y a quelque chose là-bas : la mimique expressive de *Rover*, que j'ai toutes les peines du monde à retenir, me le prouve assez. D'ailleurs, qu'est cela? ces deux petites pointes brunes qui dépassent à peine les fougères et qui viennent de s'agiter? A n'en point douter, les deux oreilles d'un kangourou. Mais je n'aperçois pas la tache grisâtre de sa poitrine. C'est sans doute qu'il s'est remis à brouter : un instant de patience, il ne tardera pas à se montrer.

Comme le cœur me bat! Cela me répond jusqu'au bout des doigts. Si je tire dans ces conditions-là, je suis certain de manquer.

Mais *Rover*, qui flaire le gibier que je ne puis encore distinguer, ne peut se contenir plus longtemps : il lance un petit cri plaintif, et aussitôt quatre têtes fines, éveillées, apparaissent au-dessus des fougères : quatre beaux kangourous, dont un vieux mâle.

Celui-ci vient de se relever tout à fait, tandis que les autres se remettent à brouter. Assis sur son train de derrière, il dépasse les fougères de près de deux pieds. Il semble regarder de mon côté; mais je suis tranquille, il ne peut nous voir ni nous sentir, car le vent est pour nous. Cependant il veille, à n'en pas douter, immobile, me faisant presque face. Doucement j'épaule mon Winchester et je vise lentement à la tache blanchâtre qui marque son poitrail, juste entre ses deux petites pattes de devant, « ses bras », comme disent les *bushmen*. Le coup sec de la carabine retentit. L'animal fait un bond en hauteur, retombe, puis disparaît à mes regards. Il est touché, c'est sûr! Mais un grand mouvement s'est fait dans les fougères, et mes kangourous détalent par bonds prodigieux. *Quatre! Ils fuient tous les quatre!*... Furieux, je tire de nouveau sur le plus gros, — je dirais presque au vol, tant est rapide l'allure de ces animaux, — mais cette fois mon coup de feu ne fait qu'accélérer la déroute des marsupiaux, qui s'évanouissent dans le fouillis ombreux de la forêt.

MACROPUS GIGANTEUS

A mon tour, je me lance sur leur piste. Les aboiements de *Rover* me guident dans cette course folle en pleine brousse. Rien ne m'arrête plus cette fois : ronces, fougères, lianes enchevêtrées, buissons épineux, hautes herbes tranchantes, trous béants d'arbres déracinés dont les troncs à moitié pourris me barrent la route, je passe à travers tout, me faufilant à travers les obstacles, sautant par-dessus ou

les escaladant avec une légèreté et une ardeur juvéniles que je ne me connaissais plus. Je n'ai qu'un objet en vue : arriver à temps, car je sais qu'à un moment donné le kangourou blessé fera tête au chien, qu'il pourrait bien écharper.

La voix de *Rover*, d'abord lointaine, me parvient de plus en plus distincte. L'excellent animal doit serrer de près les kangourous. Mais que se passe-t-il donc? D'ardents qu'ils étaient, les aboiements de *Rover* deviennent furieux. Aurait-il déjà forcé la bête? En effet, les voici :

— A bas, *Rover*, à bas!

Le kangourou, un magnifique *old man*, que ma première balle a frappé au côté, comme l'indique le sang qui coule encore de sa blessure, adossé à un gros gommier bleu, fait face au chien, qui bondit rageusement autour de lui. Impossible de tirer le kangourou sans risquer de blesser le chien, dont le marsupial suit tous les mouvements et qu'il essaye à plusieurs reprises d'agriffer avec ses petits bras, toujours à la parade.

En vain j'essaye d'apaiser *Rover;* ma présence et ma voix semblent au contraire l'animer au combat, et malgré moi je m'intéresse à cette lutte unique en son genre. Un instant le chien croit prendre en défaut le marsupial, qui a fait mine de fuir à mon approche, et il s'élance à la gorge de son adversaire. Mais celui-ci, prompt à la riposte, a saisi le chien par le cou et, tandis qu'il le maintient ainsi fortement serré contre lui, l'étranglant presque de ses griffes nerveuses et acérées, il essaye de lui ouvrir le ventre avec les ongles durs et pointus de ses pieds de derrière.

L'instant est critique pour *Rover*, qui se débat en vain, impuissant, pantelant, sous la mortelle étreinte de son ennemi. Celui-ci est vraiment beau dans sa colère, mais tel est son acharnement contre *Rover* qu'il oublie complètement ma présence : j'en profite pour l'approcher de côté, et un coup de feu tiré presque à bout portant le fait rouler dans l'herbe, la tête fracassée.

C'était, en vérité, un bel échantillon du genre *Macropus Giganteus*, ce qu'il y a de plus gros en Australie; j'estime qu'il pouvait peser deux quintaux. Il mesurait sept pieds cinq pouces de la tête au bout de la queue.

Dans l'impossibilité absolue où j'étais de le transporter à la *selection*, et peu désireux de le laisser sur place jusqu'à ce que Webb pût venir le dépouiller, je me décidai à l'écorcher moi-même.

Ce ne fut pas une petite affaire pour un novice comme moi, d'autant plus que je



tenais à garder la peau aussi intacte que possible, pour la faire tanner et monter à mon retour à Melbourne. Néanmoins, j'y parvins, après une bonne heure d'un travail peu ragoûtant, en plein soleil, entouré d'un formidable et bourdonnant essaim de grosses mouches noires, bleues, vertes, attirées par l'odeur du sang.

Cette vilaine besogne terminée, suivi de *Rover*, encore tout meurtri par la lutte qu'il venait de soutenir, je repris fièrement le chemin de la *selection*, emportant, roulée sur elle-même, la sanglante dépouille de *mon premier kangourou*.

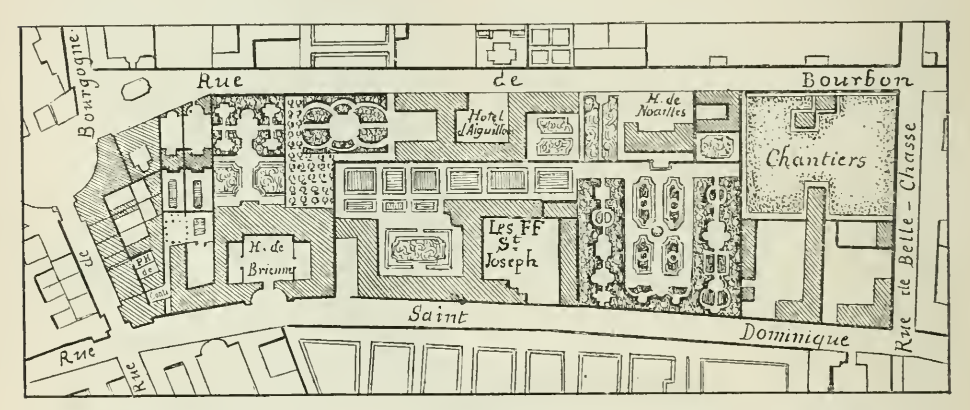
P. Le F.

LE MINISTÈRE DE LA GUERRE

Un îlot sur la rive gauche, entre les rues Saint-Dominique, de l'Université et le boulevard Saint-Germain, îlot fait d'atterrissements successifs, quelques-uns presque d'hier, d'autres, vieux déjà d'un demi-siècle, tous, maintenant agglomérés, formant un ensemble massif, de style composite bâtardé de renaissance, de proportions vastes, mais... fermé aux profanes, entouré par eux d'une sorte de mystère mélangé de crainte, où se mêlent également deux sentiments : la curiosité de pénétrer le sanctuaire, puis le souvenir ou l'appréhension des trois années de service militaire.

Les officiers, eux, en savent un peu plus long ; beaucoup cependant en sont restés... à la barrière en bois qui coupe en deux le vestibule du Pavillon central.

Un solide gaillard y veille et garde l'entrée. Aucun ne la doit franchir que muni d'un laissez-passer délivré par l'administration. Les autres, fussent-ils en uniforme, attendent au fond d'une salle la personne demandée.



État, en 1775, de l'emplacement occupé actuellement par le Ministère de la Guerre.
(D'après le plan de Jaillot.)

Ainsi tout se fait avec précaution, minutieusement, par crainte de l'espion.

De cet ensemble de bâtiments, une partie seule est de date ancienne, c'est l'hôtel particulier du ministre, rue Saint-Dominique. M. Auguste Vitu, dans son merveilleux ouvrage sur Paris, en donne les renseignements suivants :

Bâti en 1730 pour Françoise de Mailly, dame d'honneur de la reine, il fut bientôt vendu à la princesse douairière de Conty qui l'habita et y mourut en 1775. Après sa mort, l'hôtel passa entre les mains du maréchal de Richelieu, puis dans celles de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse. Il resta en sa possession jusqu'à sa mort, en 1794. A partir de cette époque, l'hôtel de Brienne devint sans doute propriété nationale ; puis, en 1802, on le retrouve habité par Lucien Bonaparte. Au lendemain de la proclamation de l'empire, Napoléon le donna à Mme Lœtitia Bonaparte; il devint dès lors le palais de Madame Mère.

Ce n'est qu'à partir de la Restauration que l'hôtel de Brienne devint définitive-

ment le séjour officiel des ministres de la guerre.

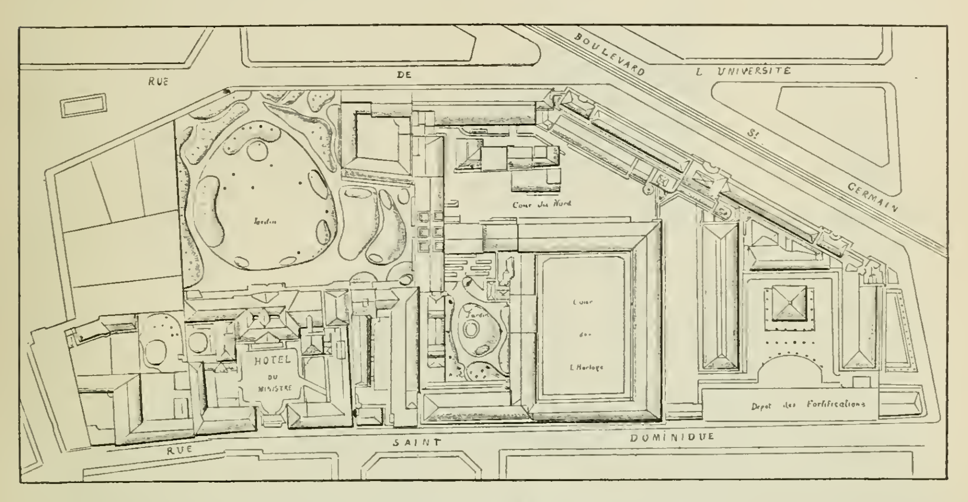
Beaucoup y ont passé, se succédant à intervalles plus ou moins rapprochés ; ... combien y sont morts !... Un seul !... Le maréchal Niel.

Tel fut le noyau auquel vinrent successivement s'adjoindre maisons et hôtels privés, achetés, démolis, puis reconstruits morceau par morceau.

D'abord, vers 1839, une partie de la façade de la rue Saint-Dominique, celle sant brèche dans le bâtiment du dépôt, l'hôtel Soult et les archives.

Il fallut alors obtenir de la municipalité une forte indemnité, puis commencer de nouveaux travaux de construction sur la façade du boulevard et celle de la rue Solférino. Ils durèrent environ huit ans, de 1868 à 1876.

Enfin les derniers furent exécutés rue de l'Université, de 1881 à 1883, à la place où se trouvait l'ancien hôtel de Chabrillan.



Plan actuel des bâtiments du Ministère de la Guerre.

comprise entre la cour de l'Horloge et le corps de bâtiment en pierre qui se trouve vers la place Bellechasse.

Puis, de 1856 à 1858, le bâtiment des archives. L'année suivante, le bâtiment à droite de la grande cour d'honneur.

De 1861 à 1864, la façade de la rue Saint-Dominique vis-à-vis la place Bellechasse.

A cette époque, le ministère formait donc, entre les rues Saint-Dominique, de l'Université, de Bourgogne et de Bellechasse un vaste rectangle, auquel restaient enclavés quelques hôtels privés.

Le percement du boulevard Saint-Germain et de la rue Solférino vint couper en croix ce bloc de pierres, faisant brèche...

Ce ministère, l'un des plus vastes, occupe actuellement de sept à huit cents fonctionnaires de tout grade, militaires ou civils, sans compter environ cent cinquante sous-ordres, huissiers, surveillants, gardiens de bureau, de magasin, etc.

C'est donc une véritable petite armée qui, à l'égal de l'autre, a ses cadres, ses unités, sa discipline. Chaque unité a sa fonction déterminée, est un rouage approprié de la « grande machine administrative ».

Les unités, ce sont les « directions » et les grands services annexes.

Chacun d'eux se subdivise en bureaux ou sections, ayant à leur tête des chefs de bureau, lesquels ont sous leurs ordres

un ou plusieurs sous-chefs et un nombre plus ou moins grand de rédacteurs.

Il y a ainsi sept directions désignées par les attributions qui s'y rattachent :

1° Infanterie ;
2° Cavalerie ;
3° Artillerie ;
4° Génie ;
5° Services administratifs ;

1er bureau : personnel ;
2e — instruction, écoles ;
3e — recrutement ;
4e — réserve, hommes en disponibilité.

Chacun de ces bureaux comprend un personnel de dix-huit à vingt employés, expéditionnaires compris.

Autrefois les directeurs étaient souverains, au deuxième degré de la hiérarchie, et communiquaient avec le ministre, dont ils se trouvaient les subordonnés immédiats. Par le fait, vu leur nombre, ils se trouvaient être les véritables ministres, car le temps matériel manquait à ces derniers pour contrôler personnellement les actes de leurs neuf subordonnés. Il y avait là défaut d'organisation, en quelque sorte émiettement de l'autorité supérieure.



Tour carrée, et façade du boulevard Saint-Germain.

6° Poudres et salpêtres ;
7° Santé.

En plus, et sur le même degré hiérarchique : le service intérieur et le contrôle.

Ces directions et services étant à peu près d'organisation identique, un mot seulement sur l'un d'eux, la direction de l'infanterie, suffira pour les faire tous également connaître.

En tête le directeur, assisté d'un sous-directeur et de deux attachés, puis quatre bureaux :

Le décret du 7 novembre et le rapport au président de la République du 15 novembre 1895 ont remédié à cet état de choses et comblé la lacune en créant un poste de secrétaire général et en augmentant les attributions du chef d'état-major général.

Les directeurs se sont trouvés du coup renvoyés au troisième rang et substitués dans leur toute-puissance par trois personnages seulement entre les mains desquels viennent se concentrer, pour être ensuite examinées par le ministre, toutes

les affaires administratives, de quelque direction qu'elles émanent.

Ces trois personnages au second degré hiérarchique sont donc : d'abord les deux mentionnés plus haut, puis le chef de cabinet.

Voyons leurs attributions :

Ce dernier, du grade d'officier général, est l'intermédiaire entre les directions et le ministre pour toutes les affaires relatives au personnel militaire : mutations, décorations, avancement, etc. Il a, dans certains cas d'ordre secondaire, la délégation de la signature du ministre. Sous les ordres du chef de cabinet se trouvent un sous-chef, puis environ une douzaine d'officiers d'ordonnance. A tour de rôle ceux-ci sont de service pour répondre aux demandes de renseignements et faire exécuter les ordres du ministre. L'un d'eux est chargé du service de la presse. A côté de cet élément militaire, il y a un élément civil, représenté par trois bureaux.

Au secrétaire général revient la haute direction sur le personnel civil de l'administration centrale, le personnel du contrôle et celui des services administratifs. De plus, toutes les questions administratives ressortissant aux directions et au service intérieur lui sont soumises.

Enfin, sous l'autorité du chef d'état-major, sont placées les directions pour tout ce qui concerne l'organisation ou l'instruction des troupes, la mobilisation, l'armement ou la défense du territoire, les approvisionnements, etc., — cette centralisation entre les mains d'un seul chef de toutes les armes devant assurer l'unité de direction et l'harmonie de décisions, indispensables au perfectionnement de la mobilisation.

Ce dernier service, à lui seul, occupe une véritable phalange d'officiers; leur arrivée au ministère, en groupe et en uniforme, ferait aisément croire aux paisibles bourgeois de la rue Saint-Dominique que la patrie est en danger et que la mobilisation vient d'être décrétée. Au sommet, le chef, assisté de trois sous-chefs; puis le cabinet du chef, composé de trois personnes; ensuite, deux sections (du matériel et du personnel); enfin, quatre bureaux et deux autres sections; en tout, une centaine d'officiers, plus une trentaine de civils.

C'est de l'état-major que dépendent les archives historiques et la bibliothèque, qui occupent toute la façade de la rue Solférino.

Enfin, à côté des ministres civils, le secrétariat particulier, à qui incombent les affaires d'ordre privé, et qui reste auprès du ministre l'intermédiaire entre ce dernier et les membres du Parlement.

Tels sont les trois grands rouages qui dominent tous les autres.

Par suite de cette organisation, les affaires sont concentrées, revues, avant d'être présentées à la signature ministérielle, et le contrôle peut s'exercer d'une façon plus efficace.

Parmi tous ces rouages, quelle est maintenant la filière administrative que suit l'instruction d'une affaire?

Lorsque la correspondance arrive au ministère, elle est ouverte soit au premier bureau du cabinet, soit au secrétariat particulier, selon que la suscription de l'enveloppe est impersonnelle ou personnelle. Est-elle d'ordre privé ou confidentiel, elle est réservée, mise de côté, communiquée au ministre; est-elle d'ordre militaire, elle est alors, après enregistrement, renvoyée aux directions ou services compétents. Là, le directeur répartit le travail entre ses chefs de bureau, ceux-ci entre leurs rédacteurs, qui instruisent l'affaire, groupent les éléments d'une réponse et font un projet de minute. La minute ainsi obtenue est communiquée aux sous-chefs, puis aux chefs; chacun en prend connaissance, la lit, l'amende s'il le juge opportun, puis la renvoie ainsi corrigée aux expéditionnaires, qui en font la copie.

Cette copie remonte encore la filière, sous-chefs, chefs, qui apposent au bas leur signature, mais cette fois va jusqu'aux directeurs, qui la revisent et

peuvent en modifier le sens ou les termes. Dans ce cas, elle est de nouveau renvoyée aux expéditionnaires, qui en sont quittes pour recommencer leur besogne.

Enfin, chacun a dit son mot, posé sa retouche, la lettre arrive alors au ministre, qui ajoute son paraphe, puis... elle est envoyée.

Tout cela exige beaucoup de temps, beaucoup de travail, tend à détruire l'initiative individuelle et à répartir la responsabilité d'une façon telle que chacun peut, s'il lui plaît, la rejeter sur son supérieur ou son inférieur.

Partout, du haut en bas de l'échelle, c'est une mobilisation quotidienne de papiers blancs ou roses, une uniformité de travail régulière et monotone.

Nous avons dit le nombre des services, des directions et celui des employés de tous grades; nous avons montré la filière à travers les bureaux et, finalement, l'accumulation en de grands cartons verts des rapports, minutes, décisions, toute la paperasserie ordinaire d'un ministère. Il nous reste à faire comprendre le « pourquoi » de ces multiples et volumineux dossiers et, par suite, la nécessité des bureaux chargés de les élaborer. Un mot donc sur chacun des services.

L'infanterie, avons-nous indiqué plus haut, est l'un des plus chargés; c'est qu'en effet le champ de ses opérations s'étend sur un nombre d'hommes considérable; il nous suffira, pour le démontrer, de rappeler les effectifs du temps de paix, suivis des formations de réserve et de territoriale.

	INFANTERIE.	Officiers.	Hommes.
Armée active...	163 régiments de ligne	10,831	275,548
	30 bataillons de chasseur	1,002	28,432
	4 régiments de zouaves	356	12,202
	5 bataillons d'infanterie légère d'Afrique	165	7,595
	4 compagnies fusiliers de discipline	16	1,091
	2 régiments étrangers	174	10,434
	4 régiments tirailleurs algériens	412	13,108
		12,956	348,405

Ajoutons à cela neuf classes de réserve, à 90,000 hommes environ par classe; puis la territoriale pouvant fournir un contingent de 350,000 hommes sans compter ses réserves, nous aurons le joli chiffre d'à peu près 1,500,000 hommes d'infanterie.

Cette masse d'hommes, il faut la prendre depuis le tirage au sort, la suivre à travers ses évolutions jusqu'à libération définitive. Quelques-uns même sont élevés, grandissent, sous le pantalon rouge, aux écoles de Rambouillet, les Andelys, Montreuil-sur-Mer, Saint-Hippolyte-du-Fort; plus tard au Prytanée de La Flèche. Il faut donc un centre d'où partent les ordres, où aboutissent les réclamations; ce centre est le ministère de la guerre. A la direction de l'infanterie reviennent par conséquent le personnel, l'administration et la comptabilité des écoles, Saint-Maixent, Saint-Cyr, écoles de tir; le recrutement de toutes les armes, comprenant le tirage au sort, la revision, la répartition des contingents, la mise en route; puis l'organisation, l'instruction, le matériel; quand on songe qu'il faut encore s'occuper de l'administration des hommes de la disponibilité, de la réserve et de la territoriale, officiers et soldats, on voit le nombre d'états, contrôles, pièces de comptabilité, circulaires, qui peuvent être dressés, transmis, pour mettre en mouvement plusieurs centaines de mille hommes.

La cavalerie compte un effectif beaucoup moindre :

CAVALERIE		Officiers.	Hommes.
Effectif	79 régiments (chasseurs, dragons, etc.) 6 régiments de chasseurs d'Afrique 3 — spahis 1 — spahis tunisien 8 compagnies de cavaliers de remonte	3,934	73,267

A ce chiffre il faut joindre 22,154 hommes de la gendarmerie et 2,967 hommes de la garde républicaine.

Comme l'infanterie, la cavalerie doit s'occuper du personnel, de l'instruction, de la comptabilité de ses régiments et de ses écoles, Saumur et école préparatoire d'Autun.

De la 2me direction dépend également le service des 15 établissements de remonte destinés à effectuer l'achat des chevaux propres au service de guerre; plus, les établissements hippiques d'Algérie et de Tunisie; enfin, l'administration des 26 légions de gendarmerie et l'organisation des 26 conseils de guerre permanents, siégeant tant en France qu'en Algérie.

L'artillerie (3e direction) comprend aussi les équipages militaires.

Leurs effectifs se décomposent de la façon suivante :

		Officiers.	Soldats.
Artillerie	16 bataillons à pied	482	14,220
	40 régiments	3,260	53,923
	10 compagnies d'ouvriers	50	3,610
	3 — d'artificiers	12	303
	Batterie d'Algérie et de Tunisie	64	3,124
		3,874	75,180

Il faut encore ajouter les équipages militaires, formant un effectif de 11,833 hommes.

Outre le personnel, l'instruction des troupes, les écoles de Versailles, Fontainebleau, Polytechnique, d'autres éléments entrent en jeu, éléments techniques, nécessitant un matériel considérable : tels, les forges, fonderies, ateliers de construction, de précision, arsenaux, etc., dont le nombreux personnel immatriculé est le point de départ de toute une administration qui, elle aussi, a ses contrôles, sa comptabilité, ses règlements...

C'est à l'artillerie que se rattache l'école de pyrotechnie de Bourges, destinée à former des artificiers, dans le but de porter dans les corps de troupes un mode d'enseignement uniforme pour tout ce qui concerne la confection et l'emploi des artifices de guerre.

Enfin la 4e direction, le génie, s'occupe non seulement des travaux de fortification et des établissements de l'intérieur, mais du casernement des troupes, ce qui nécessite la location de terrains et immeubles : acquisitions, échanges, etc.

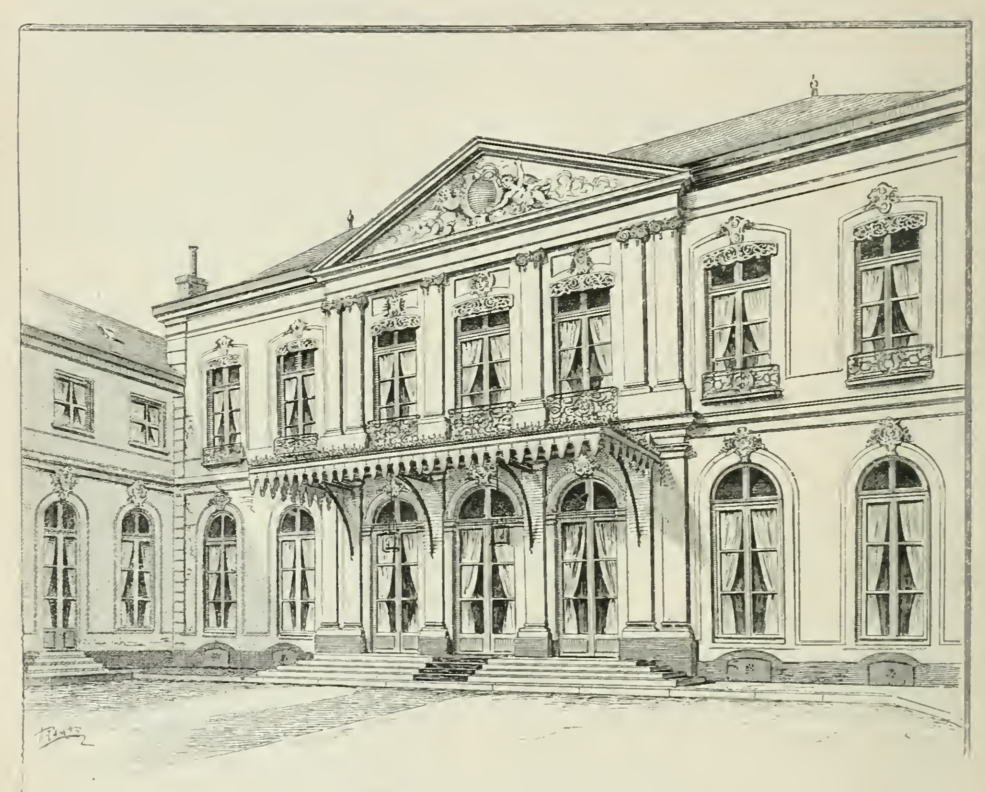
Le corps du génie comprend 12,667 hommes et 475 officiers, répartis entre 7 régiments dont 5 de sapeurs, 1 de chemin de fer, 1 de pontonniers.

Voilà donc groupés les éléments de l'armée de combat; chaque homme a été affecté à telle arme, leur agglomération dans chacune d'elles a formé le régiment; ces régiments il a fallu les organiser, les instruire, leur donner des chevaux, des fusils, des canons, les soumettre à une discipline, en un mot les préparer au but à atteindre : la guerre.

Une moitié seulement de la tâche est accomplie; l'autre, d'essence moins héroïque, mais plus humaine, et par conséquent primordiale, reste à exécuter. Car ces hommes auront faim, sentiront la fatigue, le froid; il faudra donc les nourrir, les habiller, les transporter sur

les voies ferrées, payer leur solde et indemnités de route; tout cela ressort du domaine de l'*Intendance,* autrement appelée *Services administratifs.*

Les intendants, fonctionnaires à la fois administratifs et militaires, recrutés parmi les capitaines, chefs de bataillon, et les officiers d'administration des divers nistration, qui toujours restent leurs subordonnés, les *parias de l'armée*, comme ils se nomment eux-mêmes. Ces officiers se recrutent parmi les adjudants élèves de l'école d'administration de Vincennes; ils sont alors répartis entre les différents services : bureaux de l'intendance, administration des subsis-



Hôtel du Ministre (ancien hôtel de Brienne).

services de l'intendance et du service de santé, sont en quelque sorte la cheville ouvrière de tout le mécanisme militaire. Ce sont eux qui assument la responsabilité de la gestion des deniers de l'Etat dans les marchés à conclure avec les fournisseurs. Ils doivent veiller à ce que le soldat ait *bon* et *bon marché,* à ce que chaque chose arrive à temps, régulièrement, le pain à l'heure de la soupe, la paille à l'heure du sommeil.

Dans cette tâche ingrate, ils ont des auxiliaires : ce sont les officiers d'administration, qui toujours restent leurs subordonnés...

tances, administration de l'habillement et campement, enfin, hôpitaux.

Pour nourrir, habiller, chauffer, éclairer, transporter et payer l'armée, il faut dresser des états, tenir une comptabilité compliquée qui doit passer par les bureaux du ministère avant d'aller, pour y être définitivement apurée, dans les cartons de la Cour des Comptes. C'est l'œuvre de la 5e direction : Services administratifs.

Donc, les hommes sont maintenant équipés pour la guerre; ils peuvent être

transportés sur le théâtre des opérations; derrière eux suivent la caisse et le garde-manger; oui, mais... après la bataille, il y aura des morts et des blessés; chaque jour à la caserne il y a des malades qu'il faut soigner, guérir... d'où nécessité du *Service de santé.*

Comme personnel, il comprend : les médecins-majors, les pharmaciens, les officiers d'administration, les aumôniers, enfin les 25 sections d'infirmiers.

Les médecins se recrutent par l'école du Service de santé à Lyon. Les jeunes gens qui y entrent y restent jusqu'à leur passage à l'école d'application du Val-de-Grâce; les étudiants de nos facultés fournissent également un certain contingent. Répartis dans les corps de troupe, les médecins forment un total d'environ 1,300, du sommet à la base de la hiérarchie.

Les pharmaciens militaires sont moins nombreux; peut-être, 150 : c'est peu.

Enfin, les officiers d'administration, à peu près 300, concourent avec les soldats infirmiers à l'accomplissement du service de santé dans les hôpitaux.

A côté du personnel, il y a le matériel, un matériel immobilier et mobilier. D'abord les hôpitaux, hospices militarisés, asiles d'aliénés, infirmeries, qu'il faut faire construire, acheter, ou louer; puis les médicaments, l'alimentation, le chauffage des malades; les instruments chirurgicaux, voitures d'ambulance, brancards, etc. Ajoutons à ces frais ceux nécessités par le salaire des ouvriers dans les hôpitaux, les indemnités aux médecins civils requis, la nourriture et l'habillement des sœurs, le renouvellement, l'entretien et la conservation du matériel de réserve, et beaucoup d'autres dont l'énumération serait trop longue; nous arriverons ainsi, comme pour les autres directions, à nous trouver en face d'une paperasserie volumineuse, pièces comptables établissant l'exactitude des dépenses, qui, pour le matériel seul, se chiffrent au budget par une somme de plus de 5 millions.

Il nous reste à dire quelques mots sur la direction des poudres et salpêtres.

Les poudreries militaires sont réparties un peu sur tous les points de la France. Citons celles de Saint-Chamas, Toulouse, le Bouchet, le Moulin-Blanc, Angoulême... en tout une douzaine; puis l'École d'application, sise à Paris, quai Henri IV, où se trouve le laboratoire central. Elles comprennent non seulement les machines destinées à la fabrication, mais les approvisionnements de toute sorte, salpêtre, soufre, acides, nitrate, cotons, et tout le matériel nécessaire à l'emballage et au transport.

A côté des poudreries, il y a les raffineries, beaucoup moins nombreuses : Bordeaux (salpêtre), Marseille (salpêtre et soufre), Lille (salpêtre).

Tous ces établissements sont dirigés par des ingénieurs sortis de l'École d'application de Paris. Des chefs ouvriers, également sortis d'une école, dirigent les commis et ouvriers chargés de la fabrication.

L'organisation du personnel, l'achat des matières premières, l'entretien, la réparation des outils, les demandes d'autorisation d'établissement de fabriques et dépôts de dynamite; toutes ces questions sont soumises, débattues, résolues à la 6e direction du ministère de la guerre.

Donc, dès à présent, nous voyons l'armée pourvue de tout son outillage, hommes, armes, munitions, charpie... chacune de ces spécialités correspondant, à Paris, à un point central qui est la *Direction.*

Mais cette masse d'hommes armés, il s'agit maintenant de lui assigner son rôle, de la fractionner sur le territoire, de lui indiquer la marche à suivre, les évolutions à exécuter. Tel est le rôle de l'état-major général. Nous ne pouvons entrer dans aucun détail, toutes les opérations de mobilisation devant être tenues secrètes; nous nous contenterons simplement de donner une idée sommaire de quelques services qui en dépendent, conjointement avec la direction du génie : la télégraphie, l'aérostation et les colombiers militaires.

Le service télégraphique aux armées est assuré par le personnel civil des télégraphistes, mobilisé en temps de guerre. L'appareil usité est l'appareil Morse. Le matériel comprend des voitures, des câbles, des poteaux, etc.

Les unités de télégraphistes comprennent, en particulier, les *sections de campagne de première ligne;* chaque corps d'armée en possède une, ainsi que chaque armée : ils se trouvent ainsi reliés les uns aux autres; mais une section, au point de vue du commandement, dépend uniquement du commandant d'armée.

Dans les bataillons alpins, les voitures sont remplacées par les mulets qui portent le matériel.

En dehors des *sections de première ligne,* il y a la télégraphie légère destinée soit à utiliser les lignes existantes, soit à détruire celle de l'ennemi, soit à fournir des renseignements; c'est la cavalerie qui est chargée du fonctionnement de ce service.

Vestibule d'entrée
et escalier conduisant au cabinet du ministre.

Enfin, sur les frontières, est installé un réseau de mobilisation, télégraphique et téléphonique, pour la surveillance permanente.

La télégraphie électrique est quelquefois complétée, ou même remplacée, par la télégraphie optique, au cas où les fils seraient coupés par l'ennemi : on l'utilise avec avantage dans les Alpes; ou bien encore, la nuit, au moyen de lampes électriques. La Corse est ainsi reliée à Nice par un appareil optique.

L'aérostation militaire est divisée en *parcs* qui comprennent chacun 2 ballons normaux, 1 ballon auxiliaire, plus le matériel nécessaire à dix gonflements. Chaque armée possède un *parc*. Nécessairement tout ce matériel est transporté par des voitures ayant chacune leur spécialité : voitures à treuil, à hydrogène, à agrès, etc. Presque toujours les ascensions sont captives; à une hauteur de câble de 1,000 mètres, renfermant un

fil téléphonique pour communiquer avec le général commandant d'armée.

En temps de paix ce sont les régiments de génie qui ont la garde des parcs aérostatiques.

L'établissement central est à Chalais, sous la direction du commandant Renard. C'est là que s'effectuent la construction, l'entretien et la réparation des ballons, et que se poursuivent les études de perfectionnement ainsi que les expériences. Ajoutons que, pour compléter cet ensemble de *services de renseignements*, on a créé en France un certain nombre de colombiers militaires où des sapeurs colombophiles s'exercent au dressage, à l'entraînement des pigeons chargés de transmettre les dépêches entre les différentes places fortes.

. . . .

Voilà donc revus sommairement les éléments de l'armée ; ils forment, pour l'active seulement, un effectif de près de 600,000 hommes encadrés par environ 30,000 officiers..., et l'on comprend qu'en ajoutant à ce chiffre la réserve et la territoriale, les occupations des bureaux soient multiples, et la place qu'ils occupent si large.

Nous avons laissé de côté le service géographique, comme étant en dehors du commandement. Il nous reste maintenant à dire un mot du contrôle.

Chaque année, les contrôleurs sont envoyés en tournées d'inspection, généralement au printemps. Arrivés inopinément, ils se font produire les comptes des officiers d'administration, des intendants, vérifient les approvisionnements dans les ateliers et magasins militaires,... puis font un rapport, et reviennent à Paris le soumettre au ministre.

L'hiver, ils préparent les futures inspections et peuvent être chargés de différents travaux.

Au service intérieur, rien de particulièrement intéressant, si ce n'est le souci peut-être abusif de la conservation de l'immeuble et des meubles, révélé par l'existence de trois attributions spéciales : conservation du mobilier, inspection des bâtiments, direction des travaux des bâtiments, sinécures enviées, disputées, et que l'on craint fort de voir modifiées !

C'est de ce service que dépend l'employé du ministère peut-être le plus connu, celui qui aux fins de mois paye le traitement du ministre et celui d'une partie des employés militaires ou civils de l'administration centrale ; il porte le nom d'agent comptable et jouit de quelques petites faveurs inhérentes à sa fonction.

C'est le fonctionnaire dont s'enquiert en premier lieu tout nouvel employé au ministère.

Enfin, pour en finir avec les vieux papiers, faisons un tour aux archives. Les unes, archives administratives, occupent tout un bâtiment, ce sont des feuilles de journée, des comptes; les autres, archives historiques, sont jalousement gardées, loin des regards profanes. Il doit pourtant y en avoir d'intéressantes à connaître, à consulter, pour l'historien soucieux de la vérité. Parmi ces dernières, voici les lettres de Turenne, celles de Louis XIV à ses maréchaux, de Louis XV à de Noailles; puis la période révolutionnaire : les correspondances de La Fayette, Rochambeau, Dumouriez, Pichegru et bien d'autres, relatant les exploits des armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, de la Moselle... Plus tard, c'est l'empire, avec Berthier, Bonaparte, Masséna, Championnet; 1812, avec le journal de marche du général Reynier; la retraite de Moscou, racontée par le colonel Brice; puis le passage de la Bérésina, par Delaitre.

En 1813, c'est Lauriston, Victor, Augereau; en 1814, Dautencourt; enfin, aux Cent Jours, Kellermann, Grouchy, Soult, Ney, etc., toute la pléiade des demi-dieux qui d'ordinaire escortaient l'idole.

Après : la Restauration, l'histoire de la conquête d'Algérie, de 1830 à 1863, publiée par le Dépôt de la guerre; l'expédition de 1849 à Rome, relatée par

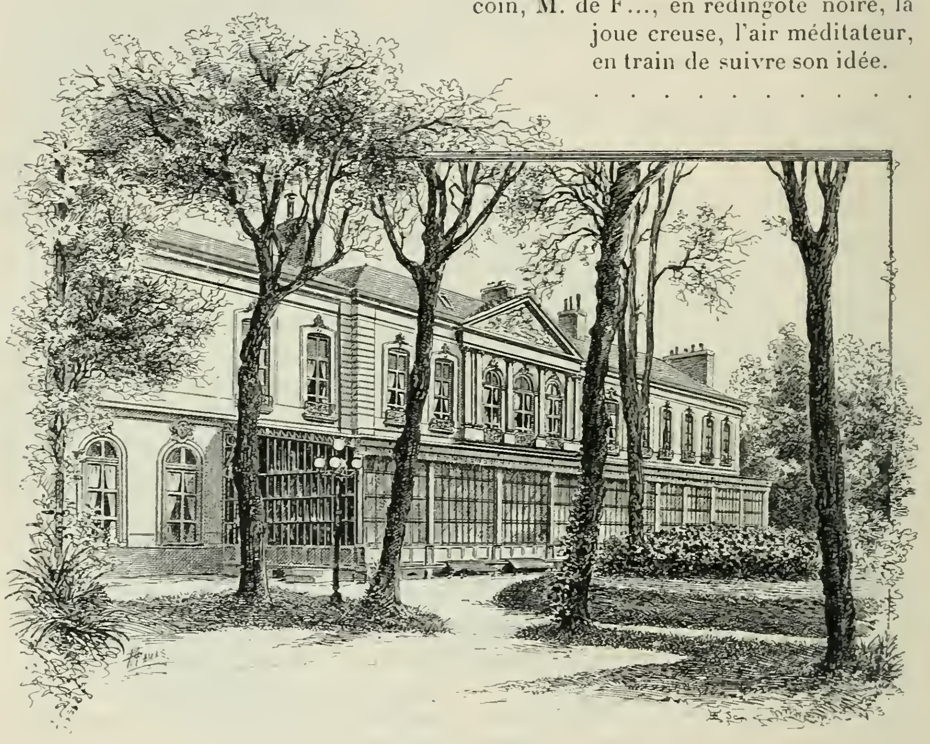
Oudinot, Niel, Montebello; enfin les campagnes du second empire.

De tous ces illustres morts, quelques-uns, ceux qui furent ministres, ont leurs traits gravés au burin; unis à leurs devanciers, ils constituent en quelque sorte l'histoire du ministère de la guerre depuis sa création.

Un petit nombre, — ceux, depuis seulement la fin du dernier siècle jusqu'à nos jours, à qui échut l'honneur du pinacle, — forme dans une des salles privées du ministère une galerie curieuse, où se confondent pêle-mêle, immobiles dans leurs cadres, des hommes si différents d'allure, d'opinion, de costumes.

Ici les perruques poudrées et l'habit à la française des Saint-Germain, Voyer de Paulme, Choiseul; à côté, les culottes blanches, la botte et le costume à larges revers des Dumouriez, Bernadotte, Beurnonville. Sur un autre panneau, Carnot, à la figure austère et triste, Berthier, Davout: puis ceux de la Restauration et de 1830, Victor, Maison, Gérard en soldat, l'arme au pied, bicorne en tête, avec un air d'échappé des armées de la première République; Lamoricière, sombre et dramatique: enfin, à la cimaise, les modernes, depuis 1870 jusqu'à nos jours. Dans un coin, M. de F..., en redingote noire, la joue creuse, l'air méditateur, en train de suivre son idée.

. . . .



Façade de l'hôtel, et galerie vitrée, donnant sur le jardin.

Mais il n'y a pas que des « bureaux » au ministère de la guerre, il faut encore y ajouter les « comités », « commissions » et « sections ».

Les « commissions » ne sont pas purement militaires, il est même vrai de dire qu'elles se composent principalement de membres étrangers à l'administration de la guerre, quelques officiers cependant en font partie. Ainsi, la commission supérieure des chemins de fer, où siègent les directeurs de nos sept ré-

seaux, quelques inspecteurs des ponts et chaussées et des officiers de toutes armes, de terre ou de mer. La commission mixte des travaux publics, les commissions parlementaires, etc.

Les comités sont chargés de préparer et d'étudier les questions portant essentiellement sur l'organisation de l'arme ou du service aux besoins généraux de l'armée. Ils sont purement consultatifs.

Les comités techniques reçoivent du ministre les questions à débattre; ils se réunissent, nomment un rapporteur, qui présente son rapport au ministre. Ils sont aussi nombreux que les directions, mais conservent un caractère purement temporaire. Cependant à chacun d'eux est adjointe une section technique qui, par son caractère de permanence, est en quelque sorte le prolongement des comités.

Ces sections ne comportent pas également toutes le même personnel; quelques-unes d'entre elles, comme la section d'artillerie, sont tout un monde. On y trouve environ quarante officiers, disséminés dans une multitude de services, tant à l'hôtel des Invalides qu'à Saint-Thomas-d'Aquin : services de la revue d'artillerie, de l'inspection des forges, service des armes portatives, laboratoire de chimie, etc.

Enfin, au sommet de tous ces comités, commissions, il y a le « conseil supérieur de la guerre ».

Réorganisé par décret du 28 septembre 1893, il comprend actuellement dix membres choisis parmi les officiers généraux divisionnaires. Les directeurs peuvent y être admis, mais seulement à titre consultatif. C'est le ministre qui le préside et, à son défaut, le gouverneur de Paris.

Le conseil supérieur de la guerre se réunit au moins le premier lundi de chaque mois régulièrement, à la salle des maréchaux, au ministère de la guerre, ou bien à l'Élysée, dans les cas où le président de la République, comme il en a le droit, préside lui-même.

Il s'occupe des questions qui se rattachent directement à la préparation de la guerre et est consulté par le ministre sur différents points, tels que :

Les dispositions essentielles de mobilisation;

Le plan de concentration;

L'établissement de voies stratégiques;

L'organisation générale de l'armée, et d'autres encore.

Les matières à soumettre au conseil doivent être communiquées à ses membres, individuellement trois jours au moins avant les séances.

. . . .

Telles sont les grandes lignes de cette administration militaire dont dépend aujourd'hui tout Français de vingt à quarante-cinq ans.

Quelques-uns même commencent plus tôt; tout petits, élevés dans les écoles militaires, ils connaissent l'uniforme; d'autres finissent plus tard : vieux soldats, anciens blessés, ils retrouvent le chemin du ministère pour avoir une croix, un secours, une pension; enfin, les épaves s'en vont mourir aux Invalides. Puis, c'est le cortège des veuves sans ressources, mais non sans enfants, qui sollicitent un débit de tabac... De temps en temps aussi, comme un air familier, revient une... victime du 2 Décembre.

Tout ce monde, jusqu'à la fin dernière, se souvient du ministère de la rue Saint-Dominique.

Louis Chevallier.

GIUSEPPINA

Descendrai-je un instant chez Nasala?

Par des trouées de limpide lumière, dans l'océan des ramures, j'aperçois, loin encore et bien en contrebas, la maison du Sicilien, la maison de bois, de fer-blanc et de chaume.

Ici, c'est la Barbarie verdoyante, celle qu'on ignore, qu'on ne veut pas voir, quand d'Alger on s'envole à Tunis par le train qui touche à Biskra. Ce n'est plus l'Orient banal aux fauves et violâtres éclats, aux féroces embrasements. C'est la vénérable, la paisible et rafraichissante Khroumirie. Des monts épais; des vallons mystérieux; des profondeurs graves; des cris langoureux d'oiseaux; des appels étranges lancés par des voix inconnues; des bêtes sauvages qu'on voit fuir affolées; d'autres qu'on n'entend point, qu'on ne voit jamais, mais qu'on sait là et qui font peur; des sources ocreuses; des rochers gigantesques subitement dressés, comme des guetteurs inquiets, par-dessus les chênes zéens; et ces chênes..., une formidable armée d'êtres immenses plantés en des lits profonds de feuilles mortes; de vigoureux vieillards en posture d'athlètes, d'autres qui croulent, mangés de mousse, et qui s'appuient défaillants, d'autres que les siècles ont tués et qui font d'interminables cadavres gris dans le sous-bois... Sous-bois merveilleux, embaumé, nuancé des mille reflets d'une lumière mille fois atténuée, tombant ici en larges plaques, ici en pluie d'étoiles; litières de fougères; buissons de ronces; bouquets de genêts; fourrés de myrtes, de bruyères et d'arbousiers.

Descendrai-je jusque chez Nasala?

Je suis oppressé, mais ce n'est pas le corps qui subit cette souffrance obscure, il jouit d'une vie nouvelle, il s'assouplit et s'imprègne de ces senteurs, de cette brise qui chante. Non, c'est l'âme qui porte un poids étrange, l'accablement de ces choses trop hautes et trop profondes, le besoin d'émerger et de lancer le regard vers les plaines où habitent les hommes, J'éprouve cela à chaque fois. C'est pourquoi je passe ici rarement sans m'arrêter chez Nasala le Palermitain.

* * *

Sa maison est dans une clairière au bord d'une petite rivière de galets et de lauriers-roses qui sépare l'Algérie de la Tunisie. Maison, clairière, *oued* et frontière sont tout au fond d'un creux, entre des versants opposés. Dans cet entonnoir on éprouve d'abord un effroi : sur les versants hautains et raides, les milliers d'arbres géants descendent, s'arrêtent en lisière et s'observent; c'est, dirait-on, une veille de bataille; et l'on se sent tout petit, près d'être broyé entre ces sombres masses convergentes, et l'on n'a, pour apaiser cette peur et consoler cette détresse, que le voile de ciel bleu qui s'arrondit, — mais si haut, mais si loin, — entre les cimes.

Nasala a édifié là une demeure d'architecture primitive. A grands coups de hache, il a équarri des troncs morts, les a juxtaposés en terre, a couvert les trous et les joints avec des débris de boîtes à pétrole, a damé le sol à l'intérieur et a jeté sur les charpentes du faite une bonne épaisseur de branchages et de ces dards aigus que donne le diss. Au soleil, cette habitation lance mille rayons par ses mille morceaux de zinc.

Quand Nasala s'est installé en ce lieu avec sa femme et son garçon, il n'avait pour fortune qu'une truie pleine. Elle lui a fait dix petits. Et ceux-ci... Aujour-

d'hui cette lignée est innombrable. Lâchés dans la forêt, ces animaux pullulent. Ils sont d'aspect singulier : les sangliers, les agiles et prolifiques ragots n'ont point de mépris pour eux; ils s'en vont ensemble broutant l'herbe printanière ou fourgonnant l'humus au pied des chênes; et les sexes ayant plus complètement encore méconnu les races, il se trouve que les cochons de Nasala ont sur le dos des soies hérissées, au groin des défenses, des raies transversales sur les flancs, une physionomie soupçonneuse, une allure sauvage et une queue mal tortillée.

Nasala est veuf depuis un an. Il habite cette solitude avec son fils Pasquale et sa dernière venue, la petite Giuseppina.

Avec son fils Pasquale, Nasala chasse, tout en surveillant ses porcs. L'année dernière, on parla de l'énorme panthère qu'ils massacrèrent au col du M'çaïef. Pasquale, ce jour-là, eut la cuisse droite ouverte jusqu'à l'os.

***

Parmi les sentes qui s'offrent, mon cheval flaire et suit celles qui descendent vers la clairière. J'abandonne les rênes, me remémorant ma dernière visite chez Nasala. Il n'y a pas deux mois encore. J'ai le souvenir désagréable de la bataille qu'il me fallut soutenir contre les trois chiens de l'Italien, tandis que j'entravais mon cheval à sa porte. J'appelai trois fois : Nasala! Pasquale! en me défendant à coups de pierre. Mais personne ne se montra; le père et le fils devaient être dans la forêt. Je n'eus que le temps de pousser la porte de la baraque au nez des molosses, et de me barricader dans l'intérieur.

Mais je me rappelle avec une douceur d'impression extrême ce qui se passa ensuite, ce jour-là.

Il régnait, sous le chaume de cette toiture, l'ombre calme des ermitages; de la lumière vive se glissait en minces rayons par des fentes. Aux madriers des murs étaient cloués le fier portrait d'*Umberto re* et des images de la Madone; il y avait épars une table et trois escabeaux. J'étais seul. Je n'avais donc qu'à partir, mais j'aurais voulu renouveler l'eau de ma gourde, et n'ayant trouvé, dans cette partie de l'habitation, ni gargoulette, ni cruche, ni outre, je soulevai une espèce de portière faite d'une étoffe à ramages, et passai le seuil de la pièce voisine.

Alors je vis étendue dans le lit, dans le large grabat des époux Nasala, la petite Giuseppina... toute seule. Voilà pourquoi ils n'avaient pas fermé la porte...

— Eh! picciola, bonjour, Giuseppina...

Oh! qu'elle était pâle! Quels yeux agrandis, un peu effarés, je voyais luire sous son front, et quel bistre les soulignait... Elle me reconnaissait bien cependant, et ce n'était point la peur, c'était la fièvre.

— Tu ne me dis pas bonjour, Giuseppina?

Je lui avais pris sa petite main brûlante qu'elle cachait sous le drap. Jolie, adorable enfant, des boucles blondes, un visage pur, de petits bras, de petits doigts charmants de trois ans. Et toute seule... Toute seule, la pauvre mignonne sans maman! Quand les chasseurs reviendraient-ils? quand?... En attendant elle était là, entre ses deux draps, toute seule, avec la fièvre des bois...

— Tu es donc malade, ma petite Giuseppina?

Elle ne comprend pas un mot de français, et moi, je ne sais pas un mot d'italien. Elle ne répondit rien, mais elle devenait peu à peu heureuse, je le sentais bien, d'avoir là quelqu'un... Oui, je le sentis à une pression soudaine de ses petits doigts chauds.

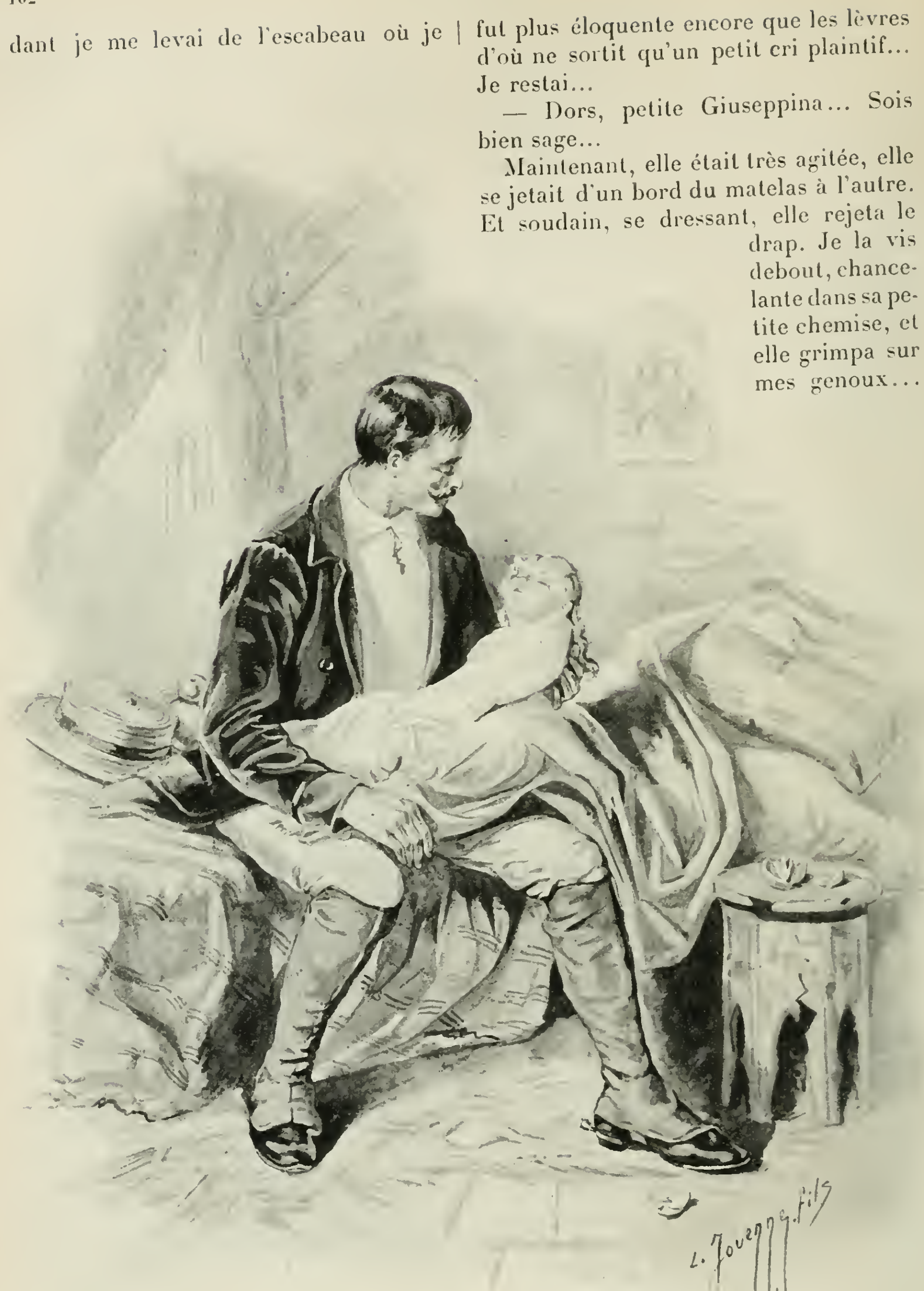
J'avais dans ma poche une orange. Elle me regarda peler le beau fruit d'or avec une joie gourmande qui aviva sa pâleur, et, sans soulever sa tête, elle suça une à une, lentement, les tranches que je lui passai.

Que faire?... Partir? J'éprouvai, à cette pensée, une étreinte cruelle... Cepen-

dant je me levai de l'escabeau où je m'étais assis près du lit. Mais aussitôt la petite main se crispa dans la mienne et fut plus éloquente encore que les lèvres d'où ne sortit qu'un petit cri plaintif... Je restai...

— Dors, petite Giuseppina... Sois bien sage...

Maintenant, elle était très agitée, elle se jetait d'un bord du matelas à l'autre. Et soudain, se dressant, elle rejeta le drap. Je la vis debout, chancelante dans sa petite chemise, et elle grimpa sur mes genoux...



— Giuseppina... Mais que fais-tu? Elle se blottit dans mes bras. Je la

couvris d'un coin de drap, et elle s'endormit d'un seul coup, en poussant un gros soupir.

* * *

... Mon cheval a soudain henni et j'entends se répercuter, non loin de moi, le bruit régulier et fort du pas d'une autre bête qui se hisse à la montée... Quelque contrebandier arabe... Mais non, justement c'est Nasala! Par une échappée dans le sous-bois, je l'ai reconnu sur sa jument blanche. Il s'en va dans la direction de Ghardimaou, le bordj-frontière où je dois me rendre moi-même. Allons, je n'ai plus de prétexte, sachant qu'il n'est pas chez lui, pour aller frapper à sa porte. Nous cheminerons ensemble... J'ai un gros regret pour Giuseppina...

— Bonjour Nasala!

— Bonjour, signor.

Il a soulevé son petit chapeau mou, décoloré, déchiqueté, aux bords rabaissés. Il me présente son visage austère, à l'ossature allongée, ses mornes rides, sa barbe pleureuse, ses cheveux hérissés, ses petits yeux sombres et mobiles. Je lui trouve aujourd'hui une gravité singulière. Il est vêtu de ses habits du dimanche, d'un pantalon collant en peau de diable et d'une vareuse en velours à côtes, qui est coupée à hauteur des reins, ornée d'une patte sur chaque épaule, de boutons de métal, et, sur tous les côtés, de vastes poches aux contours festonnés. Une arme terrible, son long poignard de chasse renfermé dans une gaîne de bois, de ficelle et de cuir, pend, par derrière, à sa ceinture.

Nous reprenons notre chevauchée ensemble, moi derrière lui, sans nous rien dire. La jument de Nasala est un peu plus grosse qu'un âne, mais c'est une vaillante bête. Elle est formidablement chargée. Elle porte un immense *zembil*, bât comportant deux grandes hottes d'alfa. La hotte de droite regorge de légumes que Nasala vendra au bordj. L'autre a son couvercle fermé et je ne sais ce qu'elle peut contenir. Mais ce qui écrase la bête, c'est ce grand corps de Nasala, à califourchon entre les paniers, avec un gros sanglier fangeux et sanglant devant lui, et, par là-dessus encore, son fusil couché en travers.

— Ah! ah! la hyène a passé par ici, dis-je en me penchant sur l'encolure, pour regarder des empreintes très nettes sur la poussière du sentier.

— Si, répond Nasala avec indifférence... Vous ne vous trompez pas, signor.

Voilà que nous sortons des grands zéens et nous allons au milieu des chênes-lièges. Ces arbres grimacent, se tordent, se boursouflent, spongieux, avec un feuillage grêle. Quelques-uns portent la longue plaie rouge du démasclage. Le sous-bois mal protégé est insignifiant. Plus loin nous traversons un canton incendié l'année précédente. Ce spectacle attriste, tous ces troncs carbonisés qui poussent quand même de pauvres feuilles, mais dont c'est l'agonie et qui mourront l'an prochain. La chaleur d'Afrique fouille avidement ces pentes mises à nu. Je m'arrête pour boire à un filet d'eau qui bave en un lit de rouille entre deux rochers.

— Eh bien. Nasala, dis-je en remontant à cheval, et votre petite Giuseppina? Est-elle guérie?

— *Dio cane!* s'écrie l'Italien. Il a montré le poing au ciel. Sa voix est rauque, il blasphème. Et soulevant le couvercle de la hotte gauche de son *zembil*, il me dit :

— Regardez, signor!

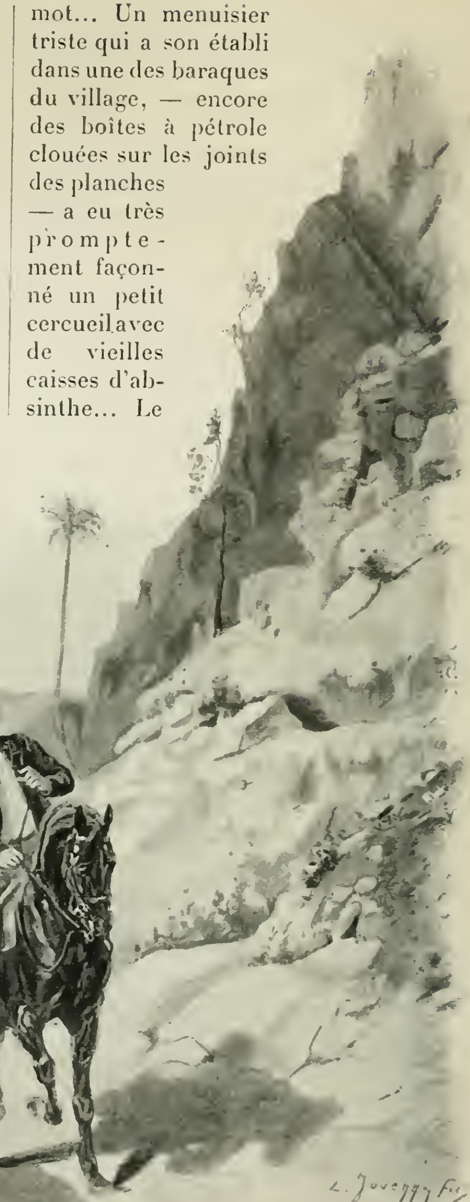
Miséricorde! qu'ai-je vu? J'ai vu Giuseppina, le cadavre de Giuseppina dans ce panier.

Oh! pauvre enfant, pauvre chérie... Elle repose au fond sur un oreiller couvert d'une taie bien propre. Elle a une robe blanche, une grosse dentelle autour du cou et autour des poignets, et une ceinture de satin rose, une toilette que lui avait réservée maman. Et elle semble dormir comme l'autre jour, quand elle était sur mon cœur. Mais, entre ses cils blonds, pas assez abaissés, le blanc de l'œil immobile transparaît et signifie

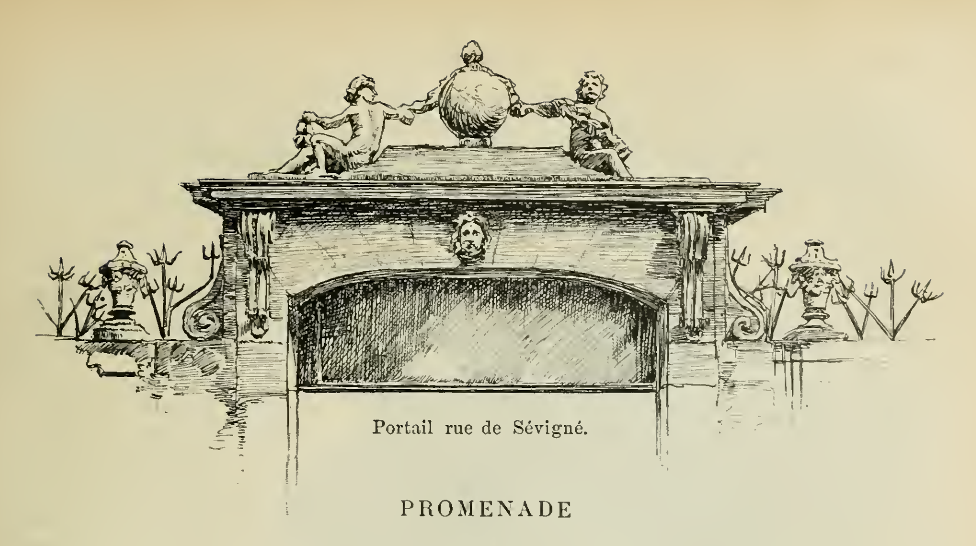
qu'elle est morte... Ses petits doigts sont desséchés, ses joues sont creuses, son teint est d'une pâleur bleue et ses lèvres ont ce sourire navrant de la mort.

* * *

Saisi, bouleversé, j'ai suivi la jument blanche, les yeux sur cette hotte au couvercle abaissé. Dans une large entaille de la terre, au poste forestier d'El Feidja, est apparue, jetée au pied de la Khroumirie, comme un fauve tapis moucheté de plaques sombres, la plaine de la Medjerdah. Elle exhale un souffle brûlant vers les nues où se perd la brise odorante qui, par les cols des montagnes, arrive de la mer et des lacs de La Calle. L'horizon poudroie et vibre. Ghardimaou, le hameau lamentable, se calcine dans cet embrasement de la plaine. Nous y sommes parvenus à la tombée de la nuit, sans nous être dit un seul mot... Un menuisier triste qui a son établi dans une des baraques du village, — encore des boîtes à pétrole clouées sur les joints des planches — a eu très promptement façonné un petit cercueil avec de vieilles caisses d'absinthe... Le cimetière n'est pas bien loin... Nous y avons porté Giuseppina.



Paul-Dumas.



Portail rue de Sévigné.

PROMENADE

DANS

LE MARAIS

Après avoir connu toutes les gloires et subi toutes les épreuves de notre histoire parisienne, le quartier du Marais a vu ses somptueuses demeures délaissées et livrées à de nouveaux maîtres. Ses rues, jadis encombrées de carrosses, de chaises à porteurs, de cavaliers et d'amazones, s'emplissent aujourd'hui du bruit des chariots et des camions lourdement chargés. Partout, le bourdonnement de toute une population laborieuse remplace l'élégant verbiage des seigneurs et des grandes dames d'autrefois.

Malgré l'œuvre du temps et celle, plus funeste, des hommes, cet intéressant quartier, d'où surgit, à chaque pas, toute une légion de souvenirs, garde encore maint témoin de sa splendeur primitive. C'est devant les débris de ses vieilles demeures, dans ses rues pittoresques, encore hantées des délicieux fantômes du passé, que nous allons conduire le lecteur.

La rue des Francs-Bourgeois nous mène au cœur du Marais, dont elle fut de tous temps une des artères principales. Avant de nous engager dans cette ancienne voie, arrêtons-nous quelques instants à la rue des Archives qui s'ouvre à droite et à gauche, et dont les intéressants monuments sollicitent notre attention.

Dans sa partie inférieure, récemment reconstruite, cette rue a fait disparaître les anciennes rues de l'Homme armé et des Billettes, dont un côté seul subsiste.

Les démolisseurs ont cependant respecté l'église des Carmes-Billettes, lourd édifice rebâti en 1754, et le joli cloître gothique y attenant, dernier spécimen de ces fraîches et pittoresques galeries qui entouraient la plupart de nos églises.

L'édifice actuel, consacré au culte protestant, remplace une église construite en 1290, en commémoration du miracle de l'hostie sanglante, qui fit grand bruit à cette époque et que le vieil historien Gilles Corrozet raconte d'une façon si pittoresque dans ses *Antiquitez de Paris*.

Dans sa partie supérieure, la rue des Archives portait autrefois les noms de rue du Chaume, puis plus haut, rue du Grand-Chantier, enfin rue des Enfants-Rouges et elle se terminait vis-à-vis la chapelle de cet hôpital, aujourd'hui démoli.

Des nombreux hôtels qui bordaient ces anciennes voies, quelques-uns sub-

sistent encore et offrent des parties intéressantes. Tel est le cas des deux hôtels qui portent les n°s 62 et 68-70, hôtels de Choiseul-Beaupré et de Choiseul-Stainville, ce dernier surtout, d'un très beau style, tous deux bâtis sur les dessins de Mansard, les hôtels de Villeflix, d'Argenson; enfin la vaste demeure bâtie par Bullet pour le maréchal de Tallard, qui occupe le coin de la rue Pastourelle. En face le mur latéral des Archives se trouve encore le couvent de la Mercy, converti en maisons de rapport et qui n'offre aucun intérêt architectural. L'église, qui se trouvait au coin de la rue de Braque, a été démolie.



Cloître des Billettes.

Citons encore une jolie fontaine ornée d'un bas-relief moderne, au coin de la rue des Vieilles-Haudriettes, enfin, au fond de la cour du n° 81, un gracieux escalier du XVIIIe siècle, dont la voûte, d'une courbe élégante, est décorée de guirlandes de fleurs.

L'angle formé par la rue des Francs-Bourgeois et la rue du Chaume, ou des Archives, est occupé par le Palais des Archives, vaste et magnifique demeure où reposent toutes les richesses de notre histoire.

Le terrain occupé par les Archives faisait autrefois partie des grands chantiers du Temple, qui avaient donné leur nom à une rue voisine. Là, s'élevait l'hôtel d'Olivier de Clisson, dont la belle porte flanquée de deux tours nous a été heureusement conservée.

L'hôtel de Clisson et les hôtels voisins, de Laval et de la Roche-Guyon, furent achetés au XVIe siècle, par François de Guise, qui construisit sur leur emplacement le vaste hôtel de Guise, auquel la

porte du Connétable servait d'entrée principale.

L'hôtel de Guise subsista jusqu'en 1697, époque à laquelle François de Rohan, prince de Soubise, en fit l'acquisition.

Le nouveau propriétaire fit commencer aussitôt, sous la direction de l'architecte Le Maire, d'importants travaux d'embellissement.

L'entrée principale, précédée d'une vaste cour d'honneur, fut reportée rue de Paradis. Une nouvelle façade fut adaptée à l'ancien hôtel de Guise, dont les vieilles murailles s'aperçoivent encore en quelques endroits.

L'hôtel de Soubise occupait un espace considérable, ses bâtiments s'étendaient jusqu'à la rue des Quatre-Fils et la rue Vieille-du-Temple, où ils se terminaient par l'hôtel du cardinal de Rohan, ou hôtel de Strasbourg, aujourd'hui occupé par l'Imprimerie nationale.

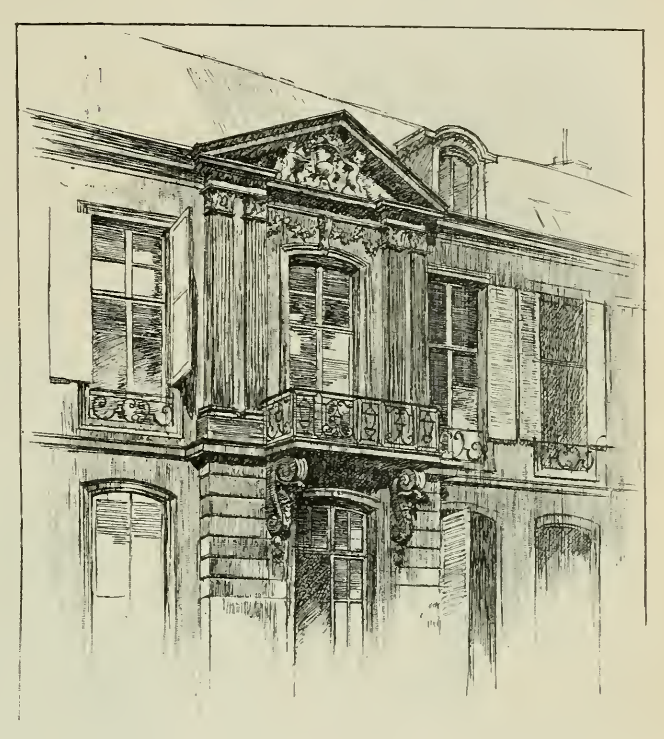
Une rue intérieure, dont on voit le débouché à côté de cet hôtel, faisait communiquer tous ces bâtiments et aboutissait à la grande porte qui s'avance en saillie à droite de l'ancien hôtel de Clisson.

Le palais des Rohan-Soubise, affecté en 1808 aux Archives de l'Empire, est précédé sur la rue des Francs-Bourgeois par une cour somptueuse, entourée de portiques qui fait grand honneur à Le Maire par qui elle fut dessinée en 1706.

Une porte basse, surmontée d'un petit dôme, relève d'une note pittoresque la froideur des murailles extérieures de la grande cour.

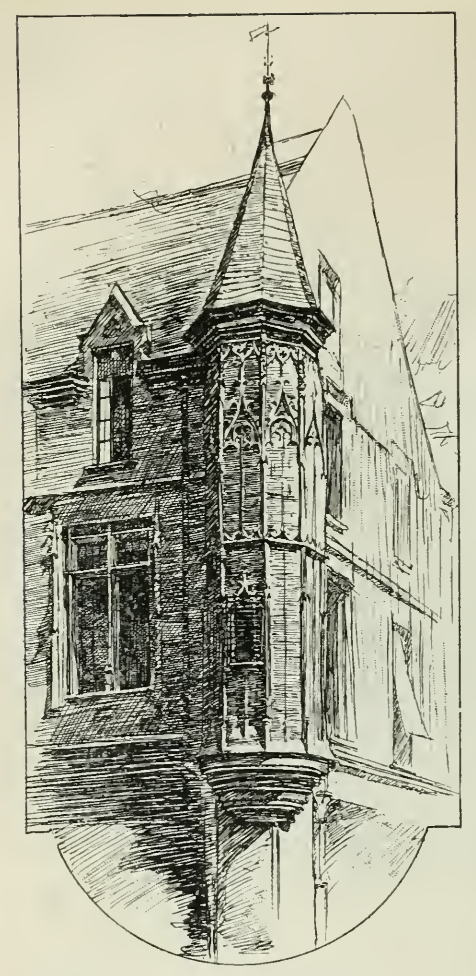
Nous nous engageons maintenant dans la rue des Francs-Bourgeois dont le grand portail des Archives occupe un des côtés ; en face, s'élèvent les bâtiments modernes du Mont-de-Piété.

Un passage étroit et incommode, à demi fermé par une clôture en planches, renferme deux monuments intéressants, mais dont la restauration maladroite fait l'indignation des archéologues parisiens. Le premier est l'une des tours de l'enceinte de Philippe-Auguste, la seule qui subsiste à Paris dans son entier, l'autre est une des façades de l'ancien hôtel de Nouvion, de la plus belle époque du XVIe siècle, mais que le défaut d'espace permet seulement d'entrevoir.



Hôtel de Choiseul-Stainville.

Contiguë au Mont-de-Piété est l'église des Blancs-Manteaux, bâtie en 1687, et d'un intérêt architectural à peu près nul. En 1863, on y adapta le portail de l'église des Barnabites, autrefois dans la Cité. Le couvent des Blancs-Manteaux,



Tourelle, rue des Francs-Bourgeois.

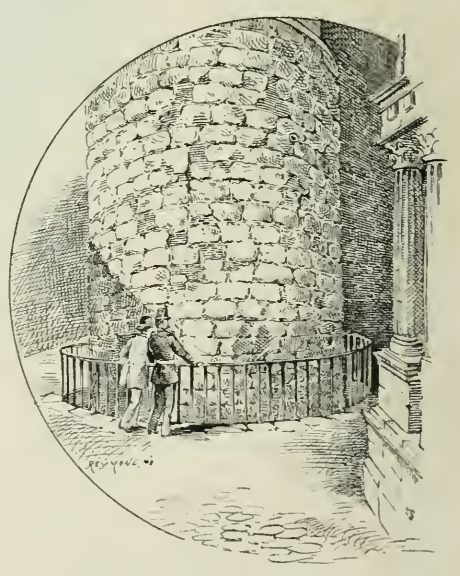
transformé en maisons de rapport, est aujourd'hui coupé par la rue des Guillemites.

Cette partie de la rue des Francs-Bourgeois s'appelait autrefois rue de Paradis-au-Marais. Les bâtiments qui la bordent, occupés par des administrations et des écoles, ne sont pas pour lui donner une grande animation. A certaines époques de l'année, le triste cortège des pauvres gens se presse à la porte du Mont-de-Piété et achève de donner une triste impression à ce coin de Paris.

Nous voici arrivés à l'angle de la rue Vieille-du-Temple, en face s'élève une tourelle élancée, bien connue des Parisiens; ce gracieux petit monument, couvert de fines et délicates arcatures et où se remarque une mystérieuse fenêtre grillée, est adossé à une maison qui porte comme elle, toutes les marques du xv[e] siècle. Contemporaine et voisine immédiate de l'ancien hôtel Barbette, elle a abrité La Balue, seigneur de Villepreux, en 1510; après avoir passé par plusieurs mains, elle échut à Brunet de Chailly, président de la Chambre des Comptes, dont elle garda longtemps le nom. Le président du Tillet en héritait au xviii[e] siècle.

Ce petit hôtel a été récemment restauré, mais on a cru devoir conserver les magasins qui déshonorent son rez-de-chaussée et lui font perdre son ancien aspect seigneurial.

Nous entrons ici dans la rue des Francs-Bourgeois proprement dite, qui doit ce nom à un hôpital construit vers 1350, pour y recevoir vingt-quatre pau-



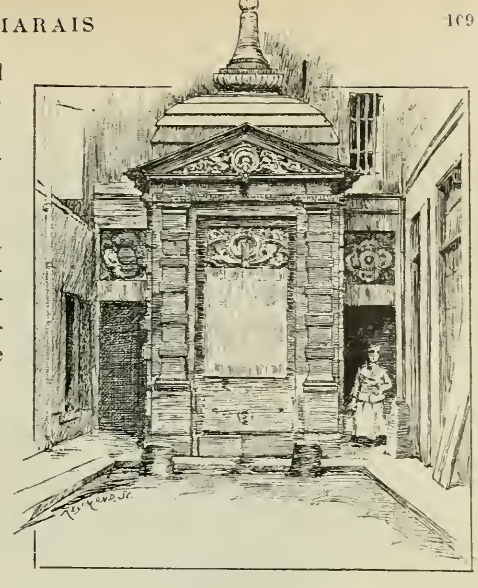
Tour de l'enceinte de Paris.
Au premier plan, fragment de l'hôtel de Nouvion.

vres bourgeois de la ville. Elle s'appelait antérieurement rue des Poulies.

Nous voici sur les terrains de l'ancien

hôtel Barbette sur l'emplacement duquel s'ouvre une étroite et pittoresque impasse aux maisons en encorbellement.

Le palais Barbette, dont tous les auteurs du temps vantent la splendeur, avait été construit par Estienne Barbette, prévôt de Paris sous Philippe le Bel et confident de ce prince. La fortune scandaleuse du favori excita à plusieurs reprises la colère des Parisiens, qui l'accusaient de fabriquer de la fausse



Fontaine de l'impasse de la Poissonnerie.

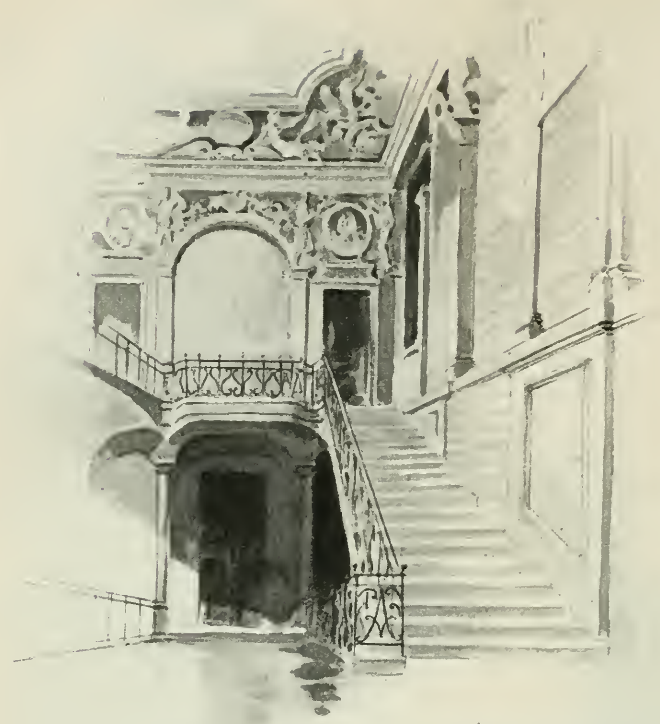
monnaie, de connivence avec le roi. En 1306, les hôtels d'Estienne Barbette furent envahis et pillés par le peuple.

Isabeau de Bavière acheta l'hôtel Barbette en 1403 et y résida longtemps. Dans la nuit du 22 au 23 novembre 1407, le duc d'Orléans, sortant de cet hôtel, fut assassiné par les agents du duc de Bourgogne.

Diane de Poitiers fut la dernière propriétaire de l'hôtel Barbette, qui disparut à la fin du XVIe siècle.

Cette partie de la rue des Francs-Bourgeois contient encore plusieurs hôtels du XVIe au XVIIIe siècle, appropriés, comme tous les hôtels du Marais, à l'industrie moderne, mais qui ont encore conservé des parties remarquables.

Impasse Barbette.



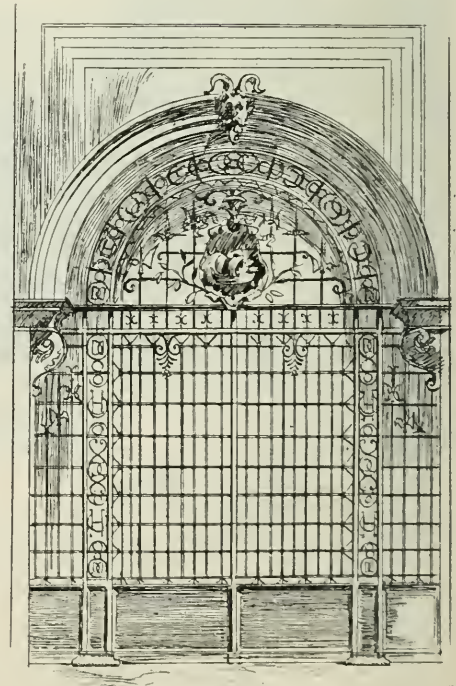
Escalier de l'hôtel de Juigné.

de vases de grès, à des montagnes de cornues et d'éprouvettes où la lumière accroche de scintillants reflets. Sous un mascaron du XVIIe siècle flamboient les cuivres d'un alambic. De hautes fenêtres décorées de guirlandes et d'attributs encadrent les flacons soigneusement étiquetés d'un pharmacien. Un fabricant de bronze, luxueusement installé, expose plus loin ses pendules, ses flambeaux et ses lustres dont l'éclat merveilleux remplace, hélas, trop souvent le style.

Dans ces vieilles demeures, le commerce s'est, en effet, installé en maître; de ces cours spacieuses, de ces hauts appartements, il a fait des magasins et des ateliers.

Fabricants de produits chimiques et pharmaceutiques, verriers et faïenciers industriels, fondeurs, marchands de métaux, fabricants de bronze, orfèvres, bijoutiers, fabricants de jouets, etc., ont trouvé dans ces vastes hôtels de quoi construire de spacieux magasins. Le voisinage du Mont-de-Piété, comme celui du Temple, a attiré toute une foule de petits acheteurs et revendeurs qui vivent à l'ombre de ces deux établissements.

Partout le regard chercheur du curieux se heurte à des files ininterrompues



Porte grillée de l'hôtel Carnavalet.



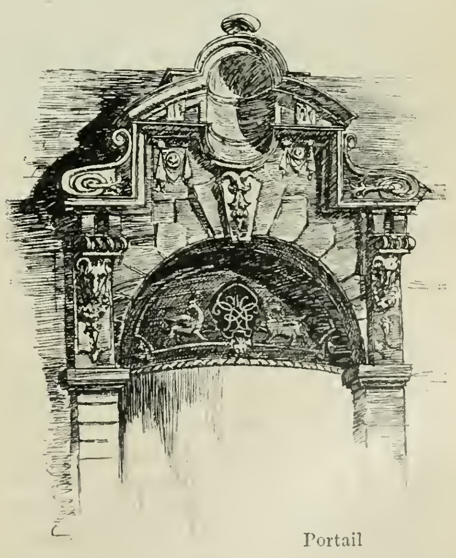
Hôtel d'Albret, rue des Francs-Bourgeois.

d'Angoulême ou hôtel de Lamoignon.

Cette belle résidence fut construite dans la seconde moitié du XVIe siècle, pour Diane de France, fille naturelle du roi Henri II, et acquise en 1581, par Charles de Valois, duc d'Angoulême.

Par allusion au nom de la fondatrice, les sculpteurs ont représenté partout, entre les pilastres et sur les frontons, des croissants et des attributs de chasse. Ce palais, véritable ruche où mille industries vivent côte à côte, est malheureusement bien mutilé et demande une urgente restauration.

Lamoignon l'acheta en 1681 et y resta jusqu'à sa mort. Malesherbes y naquit et y résida longtemps; l'appartement qu'il



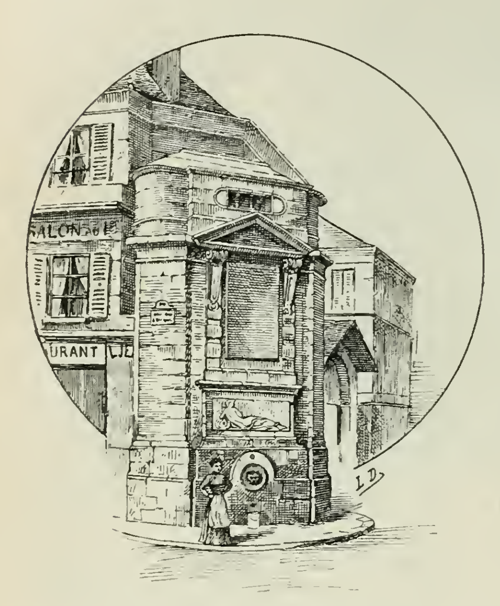
Portail rue des Francs-Bourgeois.

Au no 30, l'hôtel où résida Gabrielle d'Estrées montre son portail aux puissants reliefs et sa cour d'un beau style, que décore un buste de Henri IV.

En face la rue Elzévir, ancienne rue des Trois-Pavillons, voici l'hôtel Le Tellier, vis-à-vis l'ancien hôtel de Bourdeaux. Au 31, s'élève l'hôtel d'Albret, vaste et belle demeure, dont la façade a encore gardé un grand caractère.

Une petite tourelle carrée, d'aspect pittoresque, nous mène à l'angle de la rue Pavée-au-Marais, devant l'hôtel

occupait sert aujourd'hui de logis et d'atelier à trois ou quatre familles d'artisans. Vis-à-vis l'aile droite de l'hôtel Lamoignon, s'élèvent les nouvelles galeries du musée Carnavalet au milieu desquelles on a réédifié l'ancienne arcade de la rue de Nazareth. Une grille moderne, conçue



Fontaine au coin de la rue des Archives
et de la rue des Haudriettes.

dans le style de l'époque et portant les armes de la ville de Paris, ferme cette arcade, tout en permettant d'apercevoir le pittoresque jardin du musée. Plus heureux que ses voisins, le charmant hôtel de Jacques de Ligneris nous est parvenu intact et nous pouvons admirer, sans arrière-pensée, sa jolie cour ornée des admirables figures de Jean Goujon. Une inscription rappelle le séjour prolongé qu'y fit Mme de Sévigné.

La façade de l'hôtel Carnavalet est en bordure de la rue de Sévigné, qui mérite de nous arrêter quelques instants. Ancienne rue de la Culture-Sainte-Catherine, parce qu'elle fut ouverte sur les terrains maraîchers dépendant du prieuré de Sainte-Catherine du Val des Écoliers, elle a gardé, par son aspect calme et un peu froid, un peu de la douce solennité d'autrefois.

Citons rapidement le souvenir du couvent des Annonciades Célestes ou Filles Bleues, fondé par la marquise de Verneuil, sur l'emplacement duquel on vient de construire le lycée Victor Hugo. Plus haut se trouve le vaste hôtel Lepelletier de Saint-Fargeau, simple et d'aspect sévère, récemment acquis par la Ville, pour l'agrandissement du musée Carnavalet. Au 52, un curieux portail, dont les amours, les urnes et les mascarons sont entremêlés de bouquets de chevaux de frise, à l'aspect menaçant, nous indique la demeure de M. de Flesselles. Cet élégant hôtel, dont les fenêtres sont encadrées de guirlandes finement sculptées, est dû aux dessins de De Lisle. Au fond, l'hôtel Canillac sur la rue du Parc-Royal.

Ne quittons pas la rue de la Culture-Sainte-Catherine sans donner un souvenir au théâtre construit en 1790 pour le compte de Beaumarchais et où celui-ci fit représenter *la Mère coupable*. Ce petit théâtre, dont l'existence fut éphémère, se trouvait au n° 11.

Revenons à notre vieille rue des Francs-Bourgeois qui, dans cette section s'appelait rue Neuve-Sainte-Catherine. Entièrement reconstruite, cette partie de la rue n'offre plus aucun caractère et nous arrivons rapidement au croisement de l'ancienne rue Saint-Louis, aujourd'hui rue de Turenne.

Ancien séjour de prédilection des magistrats, la rue Saint-Louis, large et bien bâtie, a vu successivement disparaître tous les beaux hôtels qui en faisaient l'ornement. Seul, l'hôtel du président Boucherat, qui touche l'ancienne rue des Douze-Portes et deux ou trois demeures voisines ont conservé quelques débris de leur ancienne splendeur.

Une église moderne et fort laide occupe l'emplacement de l'ancien couvent des Filles du Saint-Sacrement,

établi en 1684, dans l'ancien hôtel de Turenne.

Plus haut, le couvent des Filles du Calvaire, fondé par le Père Joseph, occupait un très vaste espace. L'église



en avait été construite en 1650. Il ne reste rien de ces établissements religieux.

Nous voici maintenant au coin de la place Royale, bâtie sur une partie de l'emplacement de l'ancien hôtel des Tournelles.

Ancienne résidence des rois de France, les Tournelles couvraient une étendue considérable, l'architecture en était d'une grande beauté. Sous la domination anglaise, en 1422, le duc de Bethford, régent du royaume, en fit sa résidence et l'agrandit considérablement. Sa démolition en fut décidée peu après la mort du roi Henri II.

Construite à la fin du règne de Henri IV, la place Royale eut de suite la faveur du public. Pendant un siècle et demi, ce fut l'endroit où se réunissaient, à la tombée du jour, toutes les jolies femmes de Paris et tous les gens de bon ton.



Portail de l'hôtel Pelletier
de Saint-Fargeau.

Là, on devisait du potin du jour, on ébauchait une intrigue, on sollicitait un rendez-vous; les gens sérieux se promenaient gravement sous ses fraîches galeries et, la tabatière à la main, causaient science ou politique. Les femmes, faisant assaut de toilette et d'élégance, avaient, tout comme aujourd'hui, grand plaisir à être vues et admirées, et faisaient d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour cela. Entourées de toute une cour d'adorateurs, elles criblaient d'épigrammes leurs bonnes petites amies, tout en grignotant quelque praline offerte par ce cher abbé ou en essayant de rougir, derrière leur éventail, à quelque histoire pimentée que leur racontait, l'œil allumé, ce charmant petit polisson de marquis.

Citer les grands seigneurs qui ont habité les vingt-huit hôtels de la place Royale serait citer la moitié de l'armorial de France.

Quelques demeures méritent cependant de nous arrêter pour les souvenirs qu'elles évoquent et les personnages célèbres qui les ont occupées.

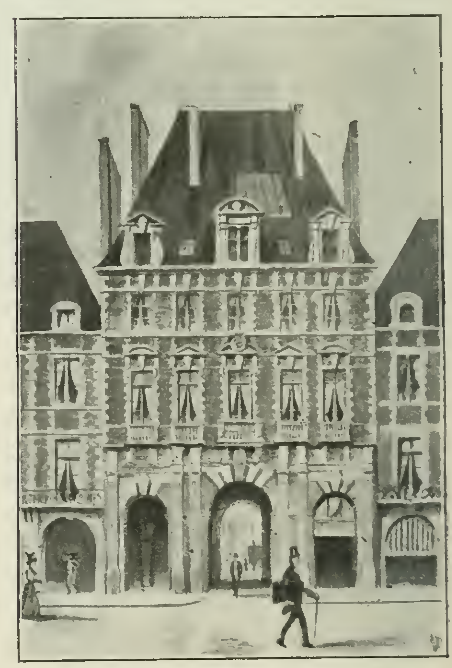
C'est, au n° 1, l'hôtel de Coulanges, où naquit Mme de Sévigné; l'hôtel de Guéménée, au n° 6, successivement habité par le maréchal de Lavardin, Marion Delorme, de Rohan Guéménée, la comtesse de Lafayette et Victor Hugo.

Rachel habitait l'hôtel de Chaulnes, au n° 9. L'hôtel, qui occupe les n°s 21 et 23, garde le nom et le souvenir du cardinal de Richelieu.

L'hôtel de Lescalopier, au n° 25, offre cette curieuse particularité qu'il a été habité, depuis 1612 jusqu'à nos jours, de père en fils, par les descendants du premier propriétaire.

L'Union centrale des Arts décoratifs a installé sa riche bibliothèque au n° 3, dans l'ancien hôtel d'Estrades.

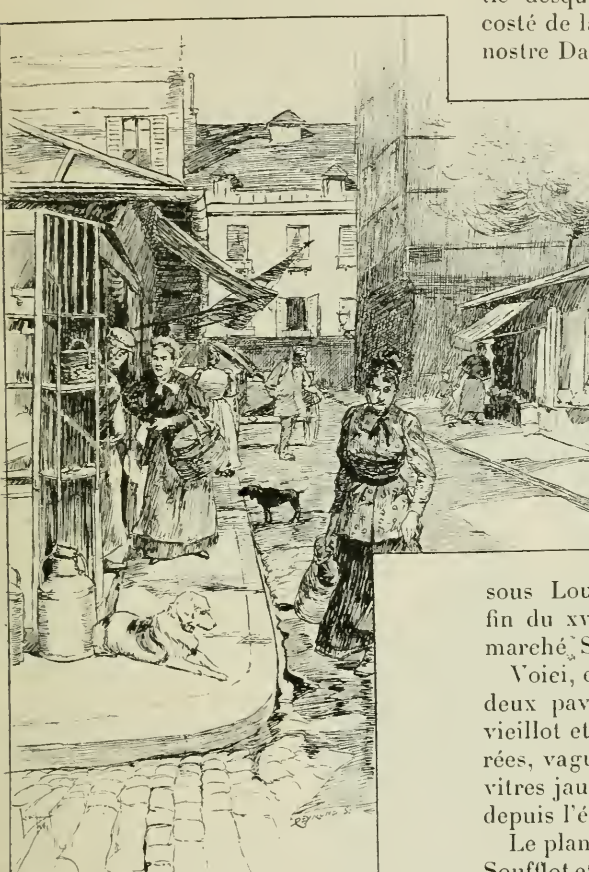
Quittons la place Royale d'aujourd'hui, qui a perdu jusqu'à son nom, et engageons-nous dans la partie basse de la rue de Turenne, autrefois appelée rue de



Pavillon du roi. — Hôtel de Coulanges.
Place Royale.

l'Égout. La rue de Jarente, qui y débouche, nous fait entrer sur les terrains de l'ancien prieuré de Sainte-Catherine du Val des Écoliers.

L'église de Sainte-Catherine fut bâtie



Marché Sainte-Catherine.

en 1229 à la suite d'un vœu de saint Louis; elle fut transformée plus tard en prieuré, dont les religieux étaient admis aux grades de l'Université.

Gilles Corrozet donne les intéressants détails qui suivent sur la topographie de ce couvent et de ses environs :

« ... Ce monastère, alors estoit hors la ville et près la porte, car la rue Sainct-Anthoine estoit close en cet endroit où est de present l'Hostel d'Evreux. On voit encores derriere cet Hostel les vieux murs, garnis de leurs tourelles, sur partie desquels on a basty, et de l'autre costé de la grand rue est une Image de nostre Dame, qu'on dit auoir esté autrefois dessus la porte. »

« Le circuit des terres de ce monastere qu'on appelle la culture, ou closture et en langage vulgaire la Cousture Saincte-Catherine, a esté baillee à bastir dès le temps du Roy François, et y a maintenāt de belles rues et de sumptueuses maisons. Les ruines des vieilles portes y apparoissent encores... »

Rebâtie en partie sous Louis XIV, l'église disparut à la fin du XVIIIe siècle pour faire place au marché Sainte-Catherine.

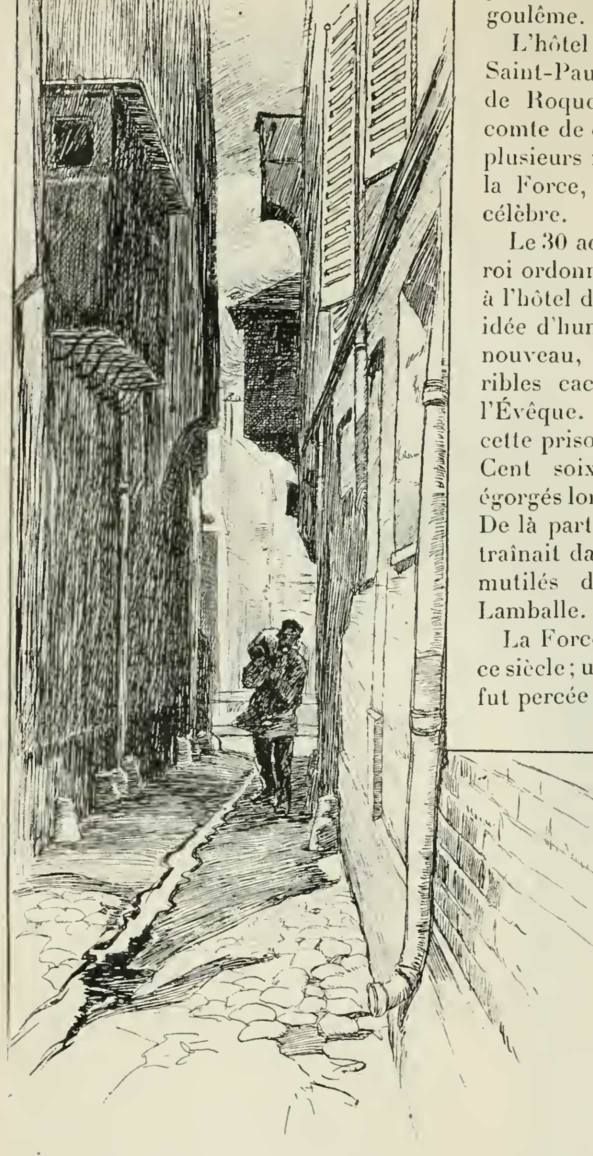
Voici, en effet, le marché en question : deux pavillons minuscules, à l'aspect vieillot et moisi, où quelques rares denrées, vaguement aperçues au travers des vitres jaunies, paraissent dormir en paix depuis l'époque de la fondation.

Le plan de ce marché fut dessiné par Soufflot et la première pierre en fut solennellement posée, en 1783, par M. d'Ormesson.

Ne soyons pas trop sévères envers le grand architecte, puisqu'il nous a conservé la gracieuse fontaine que l'on voit aujourd'hui au fond de l'impasse de la Poissonnerie.

Nous entrons maintenant dans la rue du Roi-de-Sicile, tout entière remplie des souvenirs de la Force.

L'hôtel du roi de Sicile avait été bâti vers le milieu du XIIIe siècle. Construit avec un grand luxe, il devint un instant



Ruelle de Sourdis, rue Pastourelle.

résidence royale, sous Charles VI. Les rois de Navarre, le comte de Tancarville, les cardinaux de Meudon et de Birague en devinrent ensuite propriétaires. Ce dernier fit reconstruire l'hôtel dans des proportions grandioses, ses magnifiques jardins s'étendaient jusqu'à l'hôtel d'Angoulême.

L'hôtel du roi de Sicile devint l'hôtel Saint-Paul à la fin du XVIe siècle, le duc de Roquelaure l'ayant revendu à un comte de ce nom. Après avoir passé par plusieurs mains, il échut enfin au duc de la Force, nom sous lequel il est resté célèbre.

Le 30 août 1780, une déclaration du roi ordonna l'établissement d'une prison à l'hôtel de la Force. Conçue dans une idée d'humanité, d'après un plan tout nouveau, elle devait remplacer les horribles cachots du Châtelet et du For-l'Évêque. On connaît le triste rôle de cette prison à l'époque de la Révolution. Cent soixante prisonniers y furent égorgés lors des massacres de Septembre. De là partit l'épouvantable cortège qui traînait dans les rues de Paris les restes mutilés de l'infortunée princesse de Lamballe.

La Force fut démolie vers le milieu de ce siècle ; une rue nouvelle, la rue Malher, fut percée sur son emplacement.

Poursuivons la rue du Roi-de-Sicile dont le commerce actuel se ressent du voisinage du faubourg Saint-Antoine.

Voici, à gauche, la rue Pavée-au-Marais, dont nous avons vu tout à l'heure la partie supérieure. Ancienne rue des Petits-Marivaux ou du Petit-Marais, la rue Pavée contient encore l'hôtel d'Herbouville ou de Lorraine, dont l'histoire est remplie de curieuses péripéties.

Passons devant quelques rues étroites et sinueuses qu'éveille rarement le pas d'un promeneur et arrivons à la rue Vieille-du-Temple.

Artère centrale du quartier du Marais, la vieille rue du Temple a conservé une

animation relative. Construite en partie au XIIIe siècle, elle s'appela successivement Couture ou Culture-du-Temple, rue de la Porte-Barbette, etc., etc. A la hauteur de la rue des Quatre-Fils, elle se perdait dans des terrains presque inhabités appelés marais du Temple, et qui s'étendaient jusqu'aux remparts.

De beaux hôtels bordaient autrefois la vieille rue du Temple. Là, plus qu'ailleurs, mutilés et morcelés, ils sont devenus pour la plupart méconnaissables.

A peu près seul, l'hôtel de Hollande a pu conserver un peu de son aspect d'autrefois. Construit sur les dessins de Cottard, cet hôtel se distingue par une ornementation riche et du meilleur goût; la première cour, dont la façade est surmontée d'un fronton supporté par quatre enfants, est un modèle d'élégance. Les façades latérales sont ornées de fresques, bien effritées, mais où l'on reconnaît encore un cadran solaire entouré de différents attributs. Le portail, à l'intérieur comme à l'extérieur, est orné de beaux bas-reliefs. Les appartements étaient magnifiquement décorés de peintures et de sculptures par Vouet, Dorigny, Corneille, Sarrasin et d'autres.

Cet hôtel, bâti sur l'emplacement de l'hôtel de Rieux, fut vendu, en 1738, à Amelot de Bisseuil et devint, quelques années plus tard, l'hôtel des

Hôtel des Ambassadeurs de Hollande.
Hôtel de Juigné, rue de Thorigny.

Ambassadeurs de Hollande. Le marché des Blancs-Manteaux, situé en face, a été construit au commencement de ce siècle sur l'emplacement du couvent des Hospitalières-Saint-Gervais ou filles Sainte-Anastase, qui occupait l'ancien hôtel d'O.

Entre ce marché et la rue des Francs-Bourgeois se dressait autrefois la porte Barbette, qui fit partie de l'enceinte de Philippe-Auguste, et disparut sous François Ier.

Saluons en passant la jolie tourelle du coin de la rue des Francs-Bourgeois, dont nous avons parlé plus haut, et, traversant cette rue, pénétrons dans la partie supérieure de la rue Vieille-du-Temple.

Voici, à droite et à à gauche, quelques restes des hôtels de Pommereuil et de La Tour du Pin, puis l'hôtel de Strasbourg, qui nous mène jusqu'au coin de la rue des Quatre-Fils.

Plus loin, au 97, une maison moderne occupe l'emplacement de l'ancien théâtre du Marais, fondé sous Louis XIII, et qui subsista jusqu'à la mort de Molière, en 1673, époque à laquelle les meilleurs acteurs de sa troupe se réunirent aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne pour s'établir dans un jeu de paume de la rue Mazarine.

Mais voici la rue Culture-Saint-Gervais, qui va nous conduire à une des plus grandioses habitations du Marais.

L'hôtel de Juigné, en façade sur la rue de Thorigny, disputait jadis à l'hôtel Lambert l'admiration des Parisiens et des étrangers. Cette belle résidence avait été bâtie pour Aubert de Fontenay, fermier de la gabelle, circonstance qui fit donner à son hôtel le surnom d'hôtel Salé. Il fut acquis ensuite par Le Camus, secrétaire du roi, puis par la maison de Juigné, qui le possédait au moment de la Révolution. Le maréchal de Villeroi y habita jusqu'au milieu de ce siècle, l'École centrale des Arts et Manufactures a occupé ses vastes bâtiments. La splendide demeure, dont l'escalier monumental a vu passer toutes les célébrités de l'époque, sert actuellement d'atelier à une foule d'industries, qui ont envahi les cours et l'ancien jardin, encombrés de hangars et de magasins.

Citons encore l'hôtel d'Épernon, dont quelques parties sont encore bien conservées ; les autres habitations seigneuriales sont devenues méconnaissables.

Cette partie de la rue Vieille-du-Temple ne fut construite que sous Henri IV. En 1608, ce prince fit dresser le plan d'une place en étoile où devaient aboutir un certain nombre de rues portant les noms de toutes les provinces de France. La mort du roi suspendit les travaux en cours, et il ne resta que les voies déjà construites.

Dans ces rues noires et étroites, où la circulation est déjà plus active et se ressent du voisinage du marché du Temple, bien des coins sont encore pittoresques. Le manque de place ne nous permet pas de nous étendre davantage sur ce sujet ; signalons seulement la vieille rue Charlot ou d'Orléans, la rue Pastourelle, où débouche la ruelle de Sourdis, noire et sinistre avec ses vieux murs en encorbellement, les rues de Poitou et de Saintonge, le pittoresque marché des Enfants-Rouges, deux beaux hôtels au coin de la rue Béranger.

Quittant ce dédale d'anciennes rues, nous voici arrivés à la rue du Temple, limite extrême du Marais, où l'animation d'une des grandes artères de Paris, le grouillement de la foule, employés se rendant à leur bureau, placiers, garçons de magasins, ouvrières, marchands des quatre-saisons, nous fait entrer dans un monde nouveau.

La partie inférieure de la rue du Temple ou rue Sainte-Avoie contient encore l'ancien hôtel de Beauvilliers ou de Saint-Aignan, et des restes de l'hôtel de Caumartin.

Dans sa partie supérieure, elle aboutit au marché du Temple, au seuil duquel nous terminerons notre promenade.

Léon Desbuissons.

LE TRAVAIL

DANS

LES PRISONS PARISIENNES

D'après le code pénitentiaire, tout condamné est astreint au travail manuel. C'est ainsi qu'un certain nombre d'industries, quelquefois curieuses et intéressantes, se sont développées dans les prisons françaises.

Les prisons de Paris possèdent presque toutes des ateliers où les détenus, pour le compte d'industriels adjudicataires, confectionnent une foule de petits objets d'une facture aisée, n'exigeant pas un long apprentissage.

Les prisons sont départementales ou centrales.

Les premières sont destinées aux *courtes peines*, c'est-à-dire aux condamnés dont la peine n'excède pas un an.

Au-dessus d'un an et un jour, les condamnations doivent être subies dans les prisons centrales où le régime est plus sévère; aussi, sans qu'il y paraisse à première vue, une condamnation d'un an est sensiblement aggravée par le fait seul que les juges y ajoutent vingt-quatre heures.

Les prisons parisiennes sont départementales. On en compte huit : le *Dépôt*, la *Conciergerie*, *Mazas*, la *Santé*, *Sainte-Pélagie*, la *Grande* et la *Petite-Roquette*, *Saint-Lazare*.

Le *Dépôt* est la première étape du prévenu, qui est, après un stage de trois ou quatre jours, transféré de cette prison à la maison d'arrêt cellulaire de *Mazas*.

Quelques jours avant de passer en jugement, on l'amène à la *Conciergerie* (maison de justice).

Ces trois prisons sont réservées aux individus *non condamnés*.

La *Santé*, prison modèle, ne renferme que des condamnés qui travaillent le jour en commun, dans de vastes ateliers, et sont isolés le soir dans des cellules.

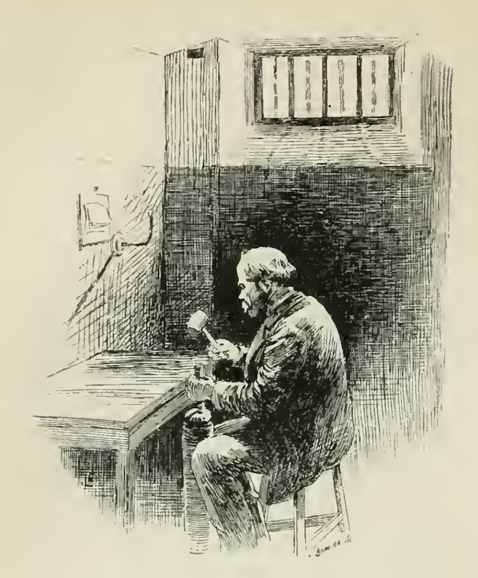
Les *droits communs* et les *politiques* se partagent *Sainte-Pélagie*; quant à la *Grande-Roquette*, chacun sait qu'une de ses sections est réservée aux condamnés à mort, et qu'elle renferme les forçats destinés à être dirigés sur l'île de Ré à destination de la Nouvelle-Calédonie.

Mais en outre de cette affectation spéciale, la Grande-Roquette reçoit encore des condamnés de droit commun dont la peine est inférieure à un an. Ces détenus sont au nombre de trois ou quatre cents environ. C'est le trop plein de la Santé et de Sainte-Pélagie.

La *Petite-Roquette*, où les industries ont pris une certaine extension, est réservée aux jeunes détenus, comme *Saint-Lazare* est réservé aux femmes de toutes catégories. On ne travaille pas au Dépôt, ni à la Conciergerie. Ce sont des maisons d'arrêt, et ceux qui s'y trouvent n'étant pas condamnés ont encore le droit de disposer de leur temps. Soumis à un régime plus large, ils peuvent recevoir des visites avec l'autorisation du juge d'instruction, ils lisent et écrivent, font venir leurs repas du dehors, fument s'il leur plaît... toutes choses soigneusement réglées, voire interdites, quand la condamnation a été prononcée.

Au Dépôt, cependant, les sœurs gardiennes de la section des femmes ont quelquefois des sacs à faire coudre. Mais ce travail est accidentel et nullement obligatoire. Il occupe les détenues jusqu'à leur transfert à Saint-Lazare.

A Mazas, le travail n'est pas davantage obligatoire, mais, isolés dans leurs



CELLULE DE MAZAS
Prévenu cassant des noix de corrozo.

cellules, les prisonniers s'ennuient et presque toujours ils demandent une occupation.

En raison du court séjour qu'ils sont appelés à faire dans cette prison, on leur donne des travaux très faciles. Ceux qui ont l'habitude des travaux manuels brisent sur un billot de bois des noix de corrozo, à l'aide d'une tige de fer plate, longue de 25 centimètres et large de trois.

Ce travail est payé à raison de 1 fr. 20 les cent kilos.

Un détenu actif en brise aisément deux cents kilos par jour et reçoit les quatre dixièmes de son gain, le reste devant revenir à l'État pour l'entretien de l'individu.

Dans cette prison on broche des cahiers, on trie des haricots pour les marchands de grains, du café dont on sépare les graines brisées, on choisit des plumes de poulet qu'on égalise et qu'on rogne pour les rendre aptes à la confection des boas et des tours de cou.

Le gain moyen est de 1 franc à 1 fr. 75 par jour.

Mais les gros bénéfices sont pour les copistes, qui gagnent 1 fr. 20 par mille de bandes expédiées. On a vu des plumes alertes de comptables et de clercs de notaire abattre 5,000 à 6,000 adresses par jour. Ce chiffre n'a pas été dépassé. La moyenne est de 2,500.

La nécessité d'isoler les prévenus ne permet pas d'installer des ateliers, comme à la Santé par exemple, où se trouvent plusieurs curieuses industries, dont quelques-unes nécessitent un important matériel.

On occupe tout le monde à la Santé. Les faibles et les vieux cousent des sacs ou démêlent d'énormes paquets de ficelles ; car les ficelles de toutes grosseurs, les lacets roses à l'aide desquels les magasins de nouveautés, les confiseurs attachent les paquets, sont ramassés avec soin par les chiffonniers qui les revendent à des industriels. Ceux-ci les font démêler à la Santé, les détenus les classent par genres semblables et des



A LA SANTÉ
Remise en état des vieilles *ficelles roses*.

cordiers adroits « raboutent » ces bribes et en font des pelotons neufs.

Rien ne se perd.

Une autre industrie facile consiste à gommer au pinceau des feuilles de papier blanc qu'on imprime et qu'on découpe en étiquettes.

Ces différents travaux rapportent dix à trente sous par jour à chaque individu.

Plus loin, des cordonniers retapent des chaussures usées ; des tailleurs et des raccommodeurs restaurent les vêtements et le linge de la maison, car rien ne se fait au dehors ; mais les plus importantes industries, les spécialités de la Santé sont les abat-jour, les lanternes vénitiennes et les poupées.

C'est là, en effet, que ces coquets abat-jour en papier froissé se confectionnent. Un détenu colle ensemble les longues feuilles de papier rose, bleu, jaune, rouge, vert, ou noir. Il les froisse longuement dans le sens de la hauteur, puis il les passe au *finisseur* qui reçoit d'autres ouvriers les montures en fil de fer, et dispose avec adresse le papier informe sur la carcasse. L'abat-jour est fait : on le vendra dix sous, vingt sous, cinquante sous. Les ouvriers qui l'ont produit touchent, suivant leur rapidité, 1 franc ou 1 fr. 50 par jour.

Du mois d'avril au mois de juillet, on fabrique dans ce même atelier d'innombrables quantités de drapeaux ; on en fait d'immenses, de vraies oriflammes ; on en bâtit des moyens, des petits, on en fait de minuscules : ces drapeaux d'un sou que vous voyez dans les bazars portant imprimé sur le blanc : *Vive la liberté!* Et c'est le cri du détenu cela, la phrase qui le hante : il la grave sur les murs de sa cellule, sur sa table, et il l'imprime avec délices... sur le calicot blanc. Plus d'un, rêve devant les petits drapeaux terminés dont les trois couleurs toutes fraîches soulignent le mot chéri.

Mais les petits drapeaux s'en vont et le détenu reste.

Voici l'industrie des lanternes vénitiennes, exigeant des découpeurs, des peintres, des « sécheurs » qui étendent les feuilles humides de couleurs sur des tringles placées au-dessus des établis, des « plisseurs » qui donnent à la feuille le pli accordéon, des ferblantiers et des « finisseurs ».



A LA SANTÉ
Fabrication des lanternes vénitiennes.

Que de complications aussi pour une poupée de deux sous, un polichinelle articulé !

Il faut d'abord, pièce à pièce, mouler les bras, les jambes, les torses, les têtes, qui sont faits avec une pâte de sciure de bois et de peau de gant triturées ensemble.

Du moule, ces petits objets vont au séchoir où ils restent une douzaine d'heures. Ils en sortent solides et résistants. On les lime alors et on les plonge dans une pâte rose qui donne aux corps une coloration uniforme, puis on peint les bottines, la figure, on pique une chevelure de filasse ou l'on peint simplement la tête ; on raccorde enfin tous ces membres et on habille les poupées sommai-

rement : les voilà prêtes à livrer aux camelots qui offriront sur les boulevards « la joie aux enfants et la tranquillité aux parents ».

Chacun de ces détails exige un ouvrier différent. Les détenus gagnent à ces industries de quinze à trente sous par jour.

A Sainte-Pélagie, nous trouvons plusieurs quartiers très distincts. Le premier, quartier de luxe, comprend le pavillon des Princes, bien connu pour être



A SAINTE-PÉLAGIE
Fabrication des boas.

le logis des condamnés politiques, des journalistes trop véhéments.

Il est vide en ce moment.

« Le pavillon des Princes est le séjour des dieux. » La phrase n'est pas de nous, mais d'un aimable confrère qui y fit un stage, il y a quelques semaines.

Si la vie y fut un peu moins gaie au temps où MM. Gégout, Malato et Couret y trouvèrent l'hospitalité, cela tient seulement à ce que les ministres de l'intérieur se suivent… et ne se ressemblent pas. Aujourd'hui, on écrit, on lit, on chante, on boit en toute liberté, — nous tenons ces renseignements de bonne source, — et le gouvernement semble vouloir simplement punir les *politiques* en leur donnant bon souper, bon gîte… Le reste, il ne s'en charge pas, mais il ne voit nul inconvénient à ce que ces messieurs se le procurent.

N'est-ce pas charmant ?

Nous avons sous les yeux une collection d'enveloppes de lettres adressées à un détenu du pavillon des Princes par un codétenu libéré quelques jours avant lui.

En voici la suscription :

Monsieur X…
rentier,
au pavillon des Princes,
Sainte-Pélagie.

Allons, « la paille humide des cachots » a fait quelques progrès pour les « politiques » !

Mais si les locataires de cette section reçoivent librement chez eux les visites du dehors, s'ils s'en font entre eux et vivent gaiement dans leur « hôtel », il n'en est pas de même des malheureux « droits communs » casernés dans le reste de la prison.

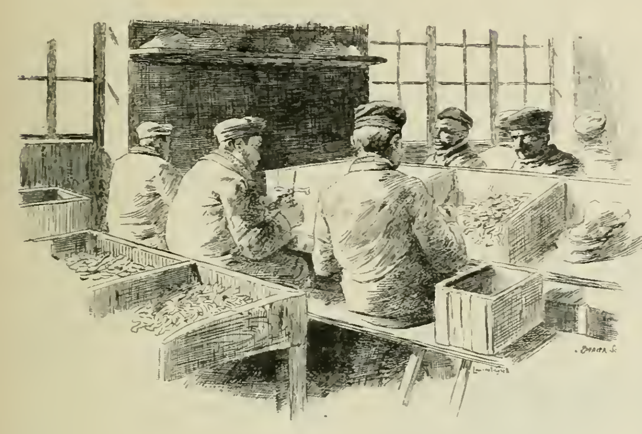
Sainte-Pélagie est, en effet, la plus abominable des prisons de Paris. Elle est heureusement désaffectée et sera remplacée dans deux ou trois ans, espère-t-on, par la grande prison qu'on doit construire à Fresnes.

Les ateliers sombres et humides sont situés dans les rez-de-chaussée, mais, en hiver, des poêles vigoureusement chauffés pendant les heures de travail les rendent à peu près supportables.

Comme à Mazas, on emploie un certain nombre de détenus au triage des plumes, mais, une fois triées, ces plumes sont immédiatement utilisées. Plusieurs ateliers confectionnent la bordure, le boa et le tour de cou. C'est un travail simple qui consiste à tordre un double fil de fer sur un petit paquet de plumes. Une fois la bande grossièrement faite, on la fait passer dans une machine spéciale qui l'égalise et donne aux boas l'aspect que chacun connaît.

Ces travaux sont payés à la pièce, à

raison d'un franc par boa. On peut en faire un et demi, deux au plus, par journée de travail.



A LA SANTÉ
L'atelier de fabrication des poupées à deux sous. — Limage des jambes.

d'individus. Les tapis de pied avec ornements en laine rouge s'y fabriquent en grosse quantité, de même que les tapis « paillassons » en corde, payés 1 franc et 1 fr. 10 pour les grandes tailles, et 0 fr. 80 pour les petites. C'est un tissage sur des tiges de fer, remplacées par de la corde quand l'ouvrage est terminé sur le châssis.

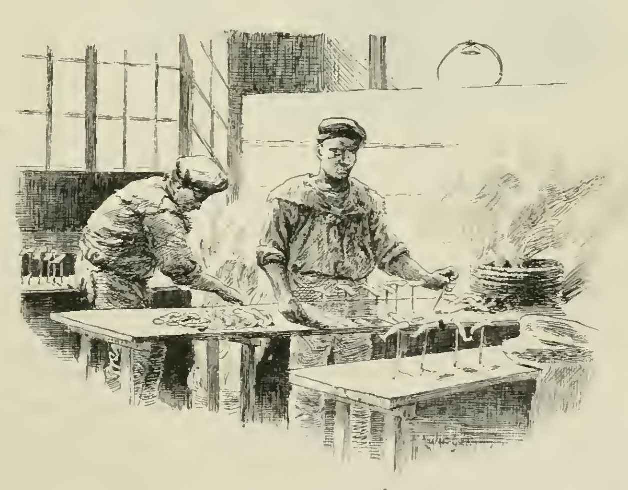
Dans les ateliers voisins, on ébarbe des cuivres de suspensions, c'est-à-dire qu'on lime les jets de métal provenant de la fonte; plus loin, ce sont des volants que l'on confectionne, des paniers d'osier et des chaussons de lisière. Cette dernière industrie ne possède plus guère de spécialistes, et il faut de vieux récidivistes pour travailler à ce métier qui chôme assez souvent. Très répandu autrefois, il est beaucoup tombé depuis quelques années, et les vieux « chevaux de retour » sont les

Le tissage des plumes pour bordures est payé 0 fr. 15 le mètre. La moyenne des détenus en confectionne dix à quinze mètres en dix heures.

Un travail très facile, qui se fait debout dans un petit atelier près de l'ancienne chapelle, c'est le tressage du jonc. Ces tresses servent ensuite à confectionner les grossiers tapis de pied ou de voitures. Cent mètres sont payés 0 fr. 60. La moyenne est de cent vingt mètres par jour.

L'atelier des sacs a également une certaine importance. Une trentaine de détenus y sont occupés toute l'année. Le travail consiste à découper les grosses toiles et à les coudre. Suivant la grandeur, les sacs sont payés 10, 20 et 25 francs le cent.

L'atelier de sparterie n'est pas moins important. Il nécessite une quarantaine



A LA SANTÉ
Les jambes des poupées trempées dans un bain rose.

seuls qui s'en tirent convenablement.

A la Grande-Roquette, les condamnés à mort ne travaillent pas. Seuls les forçats et les droits communs ordinaires relient des cahiers, ébarbent des cuivres ou façonnent des charnières. On leur donne aussi à préparer les boas *de luxe* en plumes de coq. A l'aide d'une colle au caoutchouc, ils fixent sur chaque plume vulgaire trois ou quatre brindilles de plumes d'autruche, et les boas sortent de leurs mains, vaporeux, charmants, tentants.



CELLULE DE LA PETITE-ROQUETTE
Fabrication des paillassons de cuir.

Chez les jeunes détenus, les industries deviennent multiples. Ils sont sept à huit cents, les jeunes vauriens condamnés, pour vol généralement, à quelques mois de prison.

Les plus jeunes fabriquent des jouets d'enfants, les autres des pièges ou des couronnes mortuaires.

C'est dans cette prison que la variété des industries est la plus grande, et c'est à celle-ci que nous nous attacherons plus particulièrement.

La Petite-Roquette est divisée en sections qui rayonnent autour de la fameuse chapelle-école cellulaire où tous les détenus, clos dans de petites cages, voient le maître ou le prêtre et sont vus de lui sans cependant se voir entre eux. On a placé les enfants dans les cellules du premier étage, les adultes au second et au troisième. Jamais ces jeunes gens ne communiquent entre eux, jamais ils ne se voient, l'isolement est absolu ; mais, dans la journée, ils ont fréquemment la visite du directeur, du prêtre, du maître d'école, qui viennent passer avec eux quelques minutes et tromper l'ennui qui ne manque pas de naître chez ces enfants séquestrés.

Le travail est un grand remède à leur chagrin, souvent très vif, d'être ainsi séparés du reste des hommes, et les industries faciles auxquelles on les occupe sont généralement amusantes et absorbantes.

Les enfants, par exemple, fabriquent des tapis de cuir. Les uns, avec des déchets de cuir, découpent des rondelles avec une matrice et un marteau ; d'autres les percent à l'aide d'une machine spéciale ; un autre groupe les range sur des tablettes ; un quatrième les monte sur des tringles de fer suivant un modèle déterminé et achève le tapis de cuir.

Ces différents travaux rapportent six ou sept sous par jour.

Les nouveaux venus utilisent les déchets de cuir un peu plus grands. Ils les coupent en biseau sur un des côtés à l'aide d'une machine, et d'autres enfants les collent à la colle forte et forment ainsi un large morceau de cuir qu'utilisent, pour les talons de souliers, les marchands de chaussures à bon marché.

On donne encore aux inexpérimentés une tablette de fonte, un marteau et une

quantité de tigelles de fer hautes d'un centimètre, épaisses d'un demi-millimètre, on leur fournit de très petits anneaux de fer. Il s'agit de faire entrer, à l'aide du marteau, l'une des extrémités des tigelles dans l'anneau.

Un ouvrier rogne ensuite l'anneau, aiguise l'extrémité libre, et l'on a des clous, de petites pointes qui ont exigé cinq ou six mains avant d'être utilisables.

L'enfant gagne quatre sous par jour à ce travail.

Une autre industrie consiste à rapprocher les bords d'un petit anneau de fer. Ces anneaux sont employés à la confection de ces petites bourses en mailles de fer qu'on vend si bon marché dans les bazars. Lorsque les anneaux sont grands, on les emploie pour les corsages de théâtre, les cottes de mailles. C'est à la Petite-Roquette que se fabriquent les épaulettes de pompier en tissu de cuivre; c'est là encore que se préparent les chaînes de montre d'un sou, les mécanismes de ces chronomètres peu coûteux, les bâtons, les mousquetons, les médaillons qui les ornent; les charmants tours de cou pour dames en mailles de cuivre, dorés après qu'ils sortent des mains des jeunes détenus; c'est là, enfin, que la première préparation des couronnes mortuaires s'accomplit.

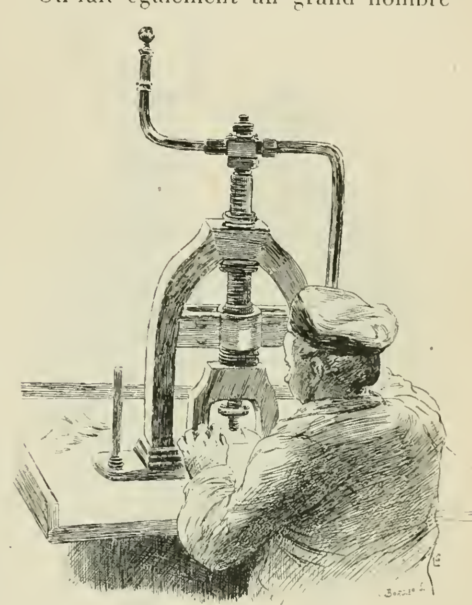
Que de mains il faut pour monter une couronne mortuaire! L'entrepreneur livre aux jeunes détenus des perles sur du fil de coton. Il faut les enfiler à nouveau sur des fils de fer, puis enrouler ces fils garnis sur des bobines : c'est le « roctinage », qu'on paye 0 fr. 15 le kilogramme, — de quoi gagner dix sous par jour.

Ces bobines sont alors livrées à des détenus qui les placent dans un appareil spécial qui double les fils de perles : c'est *la canetille*. On obtient ainsi un petit câble que le fabricant fait enrouler autour de la carcasse des couronnes pour la main-d'œuvre définitive.

Là une machine, maniée par un détenu plus robuste, estampe des lettres pour les couronnes, qui lui sont payées 0 fr. 15 et 0 fr. 30 le mille, suivant la grosseur. On en fait dix mille par jour.

Ce sont les lettres des « Regrets », des « Souvenirs », des « A mon père », « A mon frère », « A mon ami ». Elles constituent une des industries productives de la Petite-Roquette. Il y a tant de regrets et de souvenirs dans les cimetières, tant de pères, de frères et d'amis!

On fait également un grand nombre

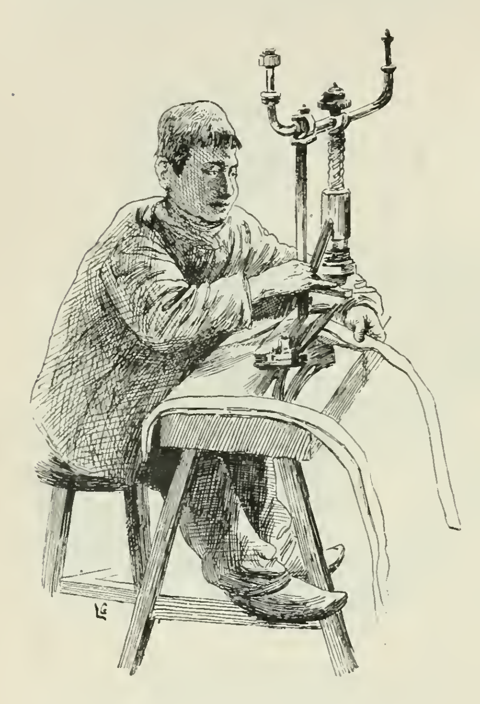


A LA PETITE-ROQUETTE
Machine à percer le cuir.

de filets dans cette prison. Les filets sont payés 0 fr. 09 le mille de mailles, et les détenus font de seize à vingt-cinq filets par jour, qui sont payés environ 0 fr. 33 la douzaine.

Des canneurs de chaises recouvrent deux chaises et demie par jour : ils gagnent 0 fr. 75; des ciseleurs de cuivre ébarbent les pièces de luxe destinées aux lustres; ils ont un fixe de 30 francs par mois, de même que les détenus qui confectionnent les paniers spéciaux destinés aux chemins de fer. Quant aux jeunes gens fabricants de pièges à moineaux, de nasses à rats, leur gain varie de 0 fr. 70 à 1 fr. 10 par jour.

On pourrait objecter que tous ces travaux n'apprennent pas en réalité un métier aux jeunes détenus, mais on observera que les détenus de la Petite-Roquette ne doivent séjourner dans cette prison qu'une douzaine de mois au plus. C'est dans les colonies, réservées aux peines de longue durée, qu'on leur enseigne des métiers susceptibles de les faire vivre plus tard.



CELLULE DE LA PETITE-ROQUETTE
Fabrication des couronnes funéraires.
Découpage des lettres *Souvenirs. Regrets.*

Nous étudierons séparément le travail dans les prisons centrales. On voudra bien se souvenir que nous nous attachons spécialement, à l'heure actuelle, au travail dans les prisons départementales, destinées aux « courtes peines ».

Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots du travail à la prison des femmes, à Saint-Lazare.

Saint-Lazare, sur qui se porte plus généralement la curiosité publique, est une sorte de vaste couvent, qui n'a guère les apparences d'une prison pendant le jour. Les femmes y vivent en commun dans les ateliers, surveillées par des sœurs; le soir, elles couchent dans de vastes dortoirs ou bien par groupes dans des chambres plus petites. Elles n'y sont pas malheureuses, comme on voudrait le faire croire souvent.

Il y a trois quartiers spéciaux : l'un destiné aux prévenues et aux condamnées à des peines inférieures à une année; l'autre aux filles publiques en contravention avec les règlements de police; le troisième, infirmerie plutôt que prison, a tout l'aspect d'un hôpital ordinaire.

Les condamnées sont seules astreintes au travail, mais il est rare qu'une prévenue se refuse à s'occuper aux menus travaux de couture qui sont les seuls en honneur dans la maison.

On coud des sacs à Saint-Lazare, comme à Sainte-Pélagie, on ourle des draps, des serviettes, des mouchoirs, on fait des chemises d'homme ou de femme pour le compte des grands magasins, on répare les vêtements et le linge de la prison, besogne facile, en somme, et peu fatigante, qui distrait et fournit de minces revenus à toutes ces malheureuses. La troisième section est seule dispensée de toute occupation.

Il semblerait à première vue que ce soit une tâche colossale que de maintenir en paix ce ramassis de voleuses et de filles publiques. Évidemment pénible, elle est moins dure cependant qu'on ne serait tenté de le croire. La femme en prison s'assouplit, devient enfant, et les sœurs n'ont pas grand'peine à les maintenir dans la règle. On ne saurait imaginer quels trésors d'amour, de douceur peut renfermer un cœur de coquine. Il faut la prison pour mettre en lumière ses bons sentiments, et les femmes que l'on y voit humbles, obéissantes et douces, sont souvent au dehors les plus extravagantes filles et les plus éhontées mégères qu'il soit.

Comment expliquer cela ?

En tout cas, le fait existe, et ce n'est

pas une des moins curieuses observations que l'on puisse faire à Saint-Lazare.

Tous les condamnés touchent la moitié de leur gain quotidien. Le reste est acquis à l'État.

Cet article ne serait peut-être pas complet si nous ne disions quelques mots du régime des prisonniers.

S'ils travaillent, en effet, c'est pour subvenir en partie à leurs besoins, car l'administration leur fournit des vivres en quantité insuffisante pour les nourrir complètement. L'ordinaire des prisons est donc assez maigre, et les prisonniers comblent généralement les lacunes du menu avec la partie de leurs gains qu'on laisse à leur disposition.

Levés à cinq heures et demie l'été, à six heures et demie l'hiver, les détenus nettoient leur cellule et font leur toilette jusqu'à six heures ou sept heures. Ils vont aux ateliers jusqu'à neuf heures, mangent la soupe de l'ordinaire, se promènent dans les préaux durant une demi-heure, retournent jusqu'à quatre heures aux ateliers, reviennent aux réfectoires manger des légumes secs (lentilles, pois cassés, haricots), et retournent jusqu'à sept heures à l'atelier après s'être promenés une demi-heure encore dans les cours ou dans les préaux.

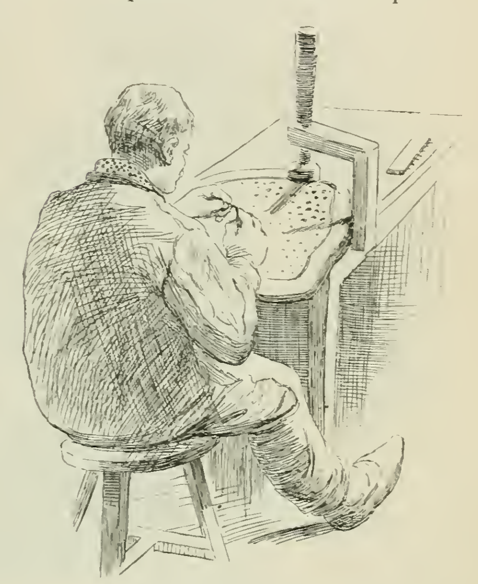
L'administration fournit 750 grammes de pain par jour, la soupe du matin, et 175 grammes de légumes. Le dimanche et le jeudi, elle donne 70 grammes de viande à chaque individu.

Le détenu peut naturellement acheter à la cantine les mets qu'il désire en surplus, mais sa dépense ne doit pas excéder un franc par jour. Il ne peut jamais prendre de vin, sauf s'il est à l'infirmerie et si le médecin l'y autorise.

Cette règle est générale dans toutes les prisons de Paris, à l'exception, bien entendu, du Dépôt, de Mazas et de la Conciergerie, puisque ces prisons ne renferment que des « prévenus » jouissant encore en partie de leurs libertés.

Les femmes de Saint-Lazare et les enfants de la Petite-Roquette ont cependant un régime plus substantiel. Aux premières, le vin est permis et la cantine plus largement ouverte ; quant aux seconds, l'administration leur fournit la nourriture saine, indispensable à la jeunesse ; leur travail, moins payé d'ailleurs que celui des hommes, ne pourrait subvenir à tous leurs besoins.

Quelques médecins ont protesté à diverses reprises contre l'exiguité des portions délivrées aux détenus hommes ; il serait peut-être à souhaiter qu'une



A LA PETITE-ROQUETTE
Rempailleurs de chaises.

amélioration se produisît de ce côté, mais s'il veut travailler consciencieusement, tout détenu arrive à se nourrir très suffisamment, car les prix de la cantine sont abordables à tous, et les mets qu'elle fournit substantiels et sains.

Il ne faut pas non plus que les prisons soient des lieux de délices : trop de monde y voudrait alors habiter, et déjà elles regorgent. A force de demander des prisons saines, hygiéniques, on a fait des prisons plus confortables que les trois quarts des logements d'ouvriers ; si l'on continue dans la voie des améliorations par la réforme du régime, que deviendra le châtiment dans cette affaire ?

Nous croyons avoir donné une idée assez complète de ce qu'est le travail dans les prisons de Paris, qui sont le type des établissements pénitentiaires départementaux. Aucun de ces travaux n'est fatigant ni malsain ; ils sont peu rémunérateurs sans doute, mais il est impraticable, nous avons expliqué plus



SAINT-LAZARE. — Le travail des prévenues.

haut pourquoi, d'entreprendre pour un laps de temps généralement court des travaux plus sérieux, partant plus productifs pour ceux qui les exécutent.

Toutes les autres industries, d'ailleurs, sont fréquemment pressées par les commandes, et l'on ne peut, dans une prison, « embaucher » à un moment donné un plus grand nombre d'ouvriers, ni les retenir quand leur temps est accompli.

On pourrait se demander comment un père de famille qui nourrit sa femme et ses enfants du produit de son travail peut arriver à subvenir à leurs besoins quand une faute quelconque le jette, pour quelques semaines, voire quelques mois, dans une prison.

Dans ces cas particuliers, l'administration est très large, et lorsque l'individu n'est pas tout à fait un malhonnête homme, l'État, ses patrons eux-mêmes quelquefois, lui fournissent un travail rémunérateur, et l'on ne retient que le strict nécessaire sur les bénéfices que cet individu réalise. Le reste est laissé à la disposition de sa famille.

Le cas se produit souvent à la Santé, et les détenus de ce genre n'ont jamais eu qu'à se féliciter des procédés employés à leur égard. Ce qui prouve que, plus fréquemment qu'on ne pense généralement, l'administration pénitentiaire met en œuvre la maxime connue : « A tout péché, miséricorde. »

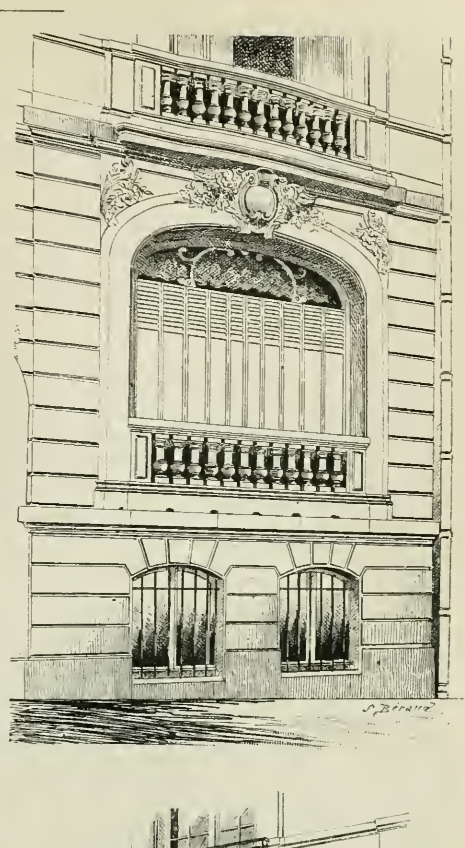
Jules Besse.

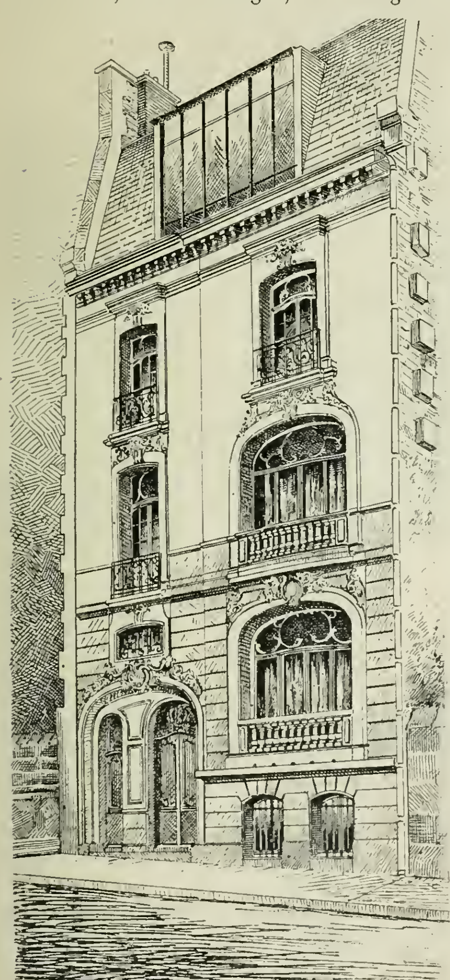
Cet hôtel a été construit à Paris par M. Adelgeist, architecte, à l'usage de deux familles. Il est élevé d'un rez-de-chaussée sur sous-sol, 4 étages côté du jardin ; 3 étages seulement du côté de la rue; celui supérieur très élevé à l'usage d'atelier d'artiste. Le sous-sol, le rez-de-chaussée et le 1er étage forment un appartement. Les 2e et 3e étages en forment un autre.

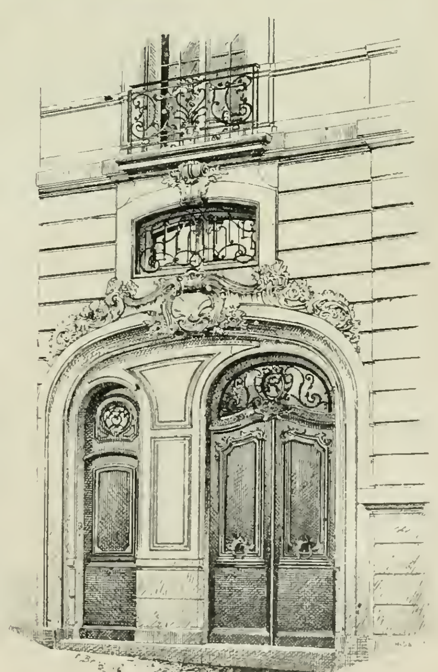
Les services de l'appartement principal sont en sous-sol, dans lequel est aménagée une vaste cuisine avec débarras. Au fond, les caves et le calorifère.

Le rez-de-chaussée consacré à la réception est surélevé par une montée de 9 marches donnant accès au vestibule, auquel fait suite le palier du grand escalier formant une sorte de hall desservant toutes ces pièces.

A droite, la salle à manger, ensuite le grand







salon, et à l'extrémité une serre. Ces trois pièces peuvent être réunies et former une longue travée de $18^{m},05$ de longueur. A gauche du grand salon et de la serre en communication avec ces deux pièces, le petit salon et sortie sur le vestibule. Le grand escalier très vaste est en bois avec rampe à balustres. Dans le fond, passe l'escalier de service.

Le premier étage comporte, sur la rue, deux chambres à coucher dont l'une très vaste derrière; cette dernière est séparée par une roberie, le cabinet de toilette.

Aux 2e et 3e étages, le second logis, comprenant au deuxième, salon, salle à manger, 2 chambres à coucher, cabinet de toilette, office, water-closet, etc.

Au 3e étage, un vaste atelier de peintre et la cuisine avec monte-plats spécial. Le complément de cet étage et le 4e sont divisés en chambres de domestiques, débarras et dépendances. L'eau chaude et l'eau froide circulent à tous les étages.

Le mode d'éclairage par l'électricité a été adopté dans toutes les pièces, de même que des téléphones, porte-voix, etc., rendent les communications très faciles.

Cette habitation présente diverses particularités; en premier lieu, l'importance des pièces de réception et la quantité de logement qu'elle contient par rapport aux dimensions absolument restreintes du terrain (surface 275 mètres; largeur de façade entre murs $8^{m},90$), avec la sujétion d'une appropriation en deux logis, parfaitement distincts, et la nécessité de ménager, dans la largeur d'une façade très exiguë, deux entrées spéciales.

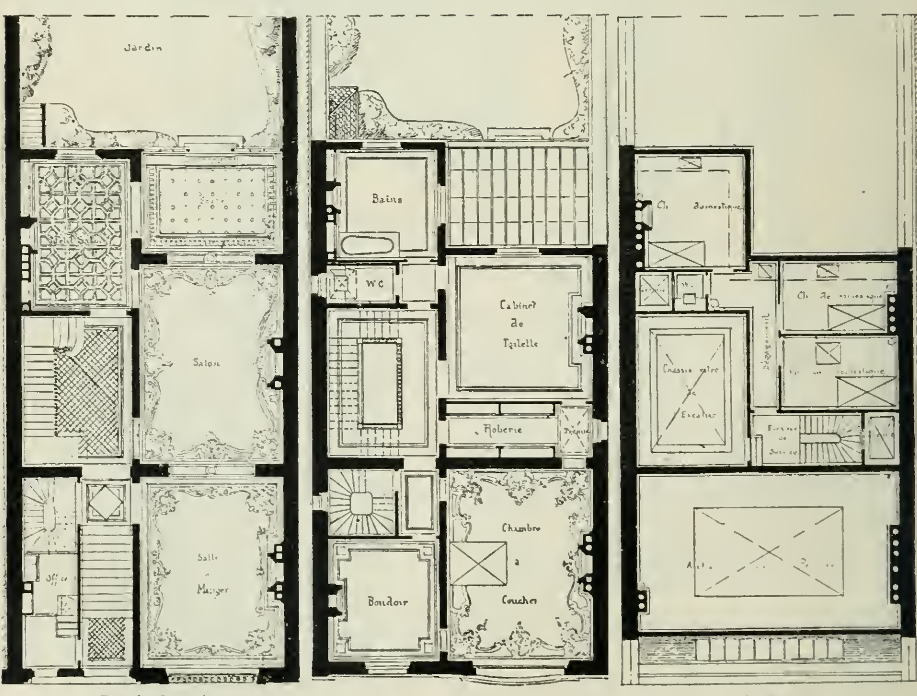
Il est à remarquer que les divers motifs de sculpture décorant la façade ont été traités d'une façon très artistique.

Derrière cet hôtel existe un jardinet de dimension suffisante, donnant une verdure et un ombrage des plus satisfaisants.

Les dépenses relatives à cette construction se résument ainsi :

Terrasse.	938f 99
Maçonnerie	47,405 01
Charpente.	7,050 85
Serrurerie	14,790 72
Menuiserie.	20,376 25
Couverture, plomberie.	6,959 34
Fumisterie.	6,506 18
Marbrerie	2,372 43
Peinture, vitrerie, vitraux. . . .	7,351 32
Miroiterie	1,555 57
Canalisation, ciments	991 37
Sculpture décorative.	12,057 50
Treillages	525 08
Électricité	4,500 00
Monte-plats	463 68
Peinture décorative.	820 00
Jardinage	721 85
Soit un total de.	135,386 14

A. de Neuville.



Rez-de-chaussée *1er étage* *3e étage*

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Une Idylle tragique (Mœurs cosmopolites), de Paul Bourget (chez Lemerre), est un des livres les plus achevés qu'ait faits l'auteur du *Disciple*.

C'est profond, fouillé, correct, attachant, d'excellente venue, avec tous les caractères d'une grande et belle œuvre.



Cliché Dornac.

Paul Bourget dans son cabinet de travail.

L'épigraphe est cette maxime de La Rochefoucauld : « Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié. »

C'est, en effet, un cas curieux d'amitié et de dévouement étudié dans ses plus intimes replis, dans ses plus secrètes profondeurs, avec derrière, pour décor, ce monde étonnant et curieux des cosmopolites de la Côte d'azur.

Démêlons d'abord l'intrigue, — une chaîne torse faite de trois fils emmêlés.

Tout d'abord, l'histoire de Mme Bonnacorsi. Dans un premier chapitre, — un éblouissant tableau de la société mêlée, qui s'agite et se passionne dans les salons de jeu de Monte-Carlo, le *Tout Europe*, on nous présente cette Bonnacorsi.

Cette dernière s'appelait la marquise Andriana Bonnacorsi ; elle était de Venise, et par sa naissance appartenait à l'illustre et vieille famille dogale des Navagero. Sur sa toilette qui venait de Paris, elle aussi, éclatait ce goût du colifichet particulier aux élégances d'Italie, et qui leur donne cet air « fufu », pour employer le terme sans équivalent par lequel la bourgeoisie provinciale de chez nous flétrit un certain à peu près de mise féminine, brillant, séduisant, mais sans solidité. Sur sa robe de satin noir courait un essaim de papillons en jais noir. Ces mêmes papillons voletaient sur le satin de ses petits souliers et autour des roses rouges du chapeau dont se coiffaient ses beaux cheveux blonds, du blond fauve cher aux peintres de son pays. L'éclat voluptueux de son teint, la noblesse un peu lourde de son visage aux grands traits, l'épaississement précoce de son buste s'accordaient bien avec son origine, et surtout la caresse bleue de son regard, où flottait la langueur passionnée de la lagune. Elle en enveloppait, elle en

noyait le causeur qui lui parlait à cette minute, et dont elle était visiblement éprise jusqu'à la folie.

Elle avait auprès d'elle son amie, la jeune miss Florence Marsh, que voici :

Elle était assise à l'extrémité du divan et faisait le guet, tandis que son amie et le jeune homme causaient ensemble. Rien qu'à la voir ainsi fouiller sans cesse de ses beaux yeux bruns la foule des allants et venants, vous eussiez reconnu en elle une étrangère, et presque tout de suite une Américaine. Elle avait dans toute sa physionomie cette assurance énergique d'une personne habituée depuis l'enfance à se gouverner et qui, du jour où elle se met au-dessus des conventions, sait du moins pourquoi et n'en a nulle honte. Elle était jolie, de cette joliesse déjà si faite qui, relevée par une toilette presque trop à la mode, donne aisément aux professionnelles beautés des États-Unis un aspect de femmes-objets, de créatures fabriquées pour une exposition. Elle avait des traits fins, jusqu'à en être menus, dans un visage d'une construction puissante, une bouche et un menton volontaires. Elle portait sur ses épais cheveux châtains un chapeau rond, en velours noir, avec des bords trop larges sous de trop hautes plumes, et que relevait par derrière un cache-peigne en orchidées artificielles. C'était un chapeau de jeune fille et un chapeau d'après-midi, mais qui tenait du costume par son outrance, comme la robe de drap gris velouté, et comme le corsage, une cuirasse presque, en passementerie d'argent, qu'avait imaginé pour elle le plus grand couturier de Paris. Ainsi parée, et avec la surcharge de bijoux qui accompagnait cette toilette, miss Florence Marsh — c'était son nom — aurait pu passer pour tout au monde, excepté pour ce qu'elle était vraiment : la plus droite, la plus honnête des jeunes filles en train de veiller sur le futur bonheur conjugal d'une femme tout aussi honnête qu'elle, et tout aussi irréprochable.

Le jeune homme qui complétait ce trio était un aventurier méridional, jeune, beau, séduisant, hardi, Marius Corancez, qui était en train de conclure les préliminaires de son mariage avec Mme Bonnacorsi.

Celle-ci était veuve, lui, il était libre, et rien n'eût été plus aisé que cette union, si Mme Bonnacorsi n'eût été sous la terreur de son propre frère, le Vénitien Navagero, hostile à ce mariage qui allait le dépouiller des millions de sa sœur.

Aussi firent-ils un mariage secret. Quand Navagero le sut, il était trop tard ; mais il essaya de se débarrasser de son cher beau-frère, en modernisant les vieux procédés de Borgia, en sciant le cadre de la bicyclette montée par son ennemi. Le coup manqua ; Navagero tenta de le réitérer par le poison, mais Marius était une fine mouche, il éventa le piège et menaça son beau-frère de le dénoncer s'il ne s'expatriait.

La seconde intrigue est celle qui fait le fond et l'intérêt capital du livre.

Une amie de la Bonnacorsi, la baronne Ely de Carlsberg, est mal mariée avec une brute d'archiduc qui s'occupe surtout de chimie. Elle se console par des flirts, dont l'un d'eux fut sérieux et alla jusqu'à la faute ; le héros en était Olivier du Prat. Il y eut une brouille entre les amants. Olivier, par dépit, se maria et alla faire son voyage de noces en Egypte. Ely se consola, l'oublia, et recommença bientôt avec Pierre Hautefeuille. C'était l'ami intime d'Olivier, un ami de Monomotapa. Cette circonstance était comme un condiment dans la vengeance et le plaisir de la baronne.

Pierre aima follement Ely, qui cherchait dans le jeu une distraction. Un soir, après avoir immensément gagné, elle perdit tout ; pour se rattraper, elle vendit un petit étui à cigarettes orné de perles. Pierre le racheta aussitôt. Ely le sut et en fut touchée.

Elle l'aima, et ils furent éperdument l'un à l'autre.

A ce moment, Olivier revenait avec sa femme. Il faisait mauvais ménage, aimant toujours Ely, et ne répondant pas au grand amour que Berthe, son épouse, lui portait à en périr.

Du même coup, par des scènes d'un pathétique et d'une gradation savante, la vérité éclata pour tous.

Olivier apprit que son ami Pierre était l'amant de Mme de Carlsberg.

Pierre sut qu'Olivier avait lui-même été autrefois son amant.

Berthe connut que son mari aimait toujours cette femme, qu'elle était à Cannes, à deux pas d'eux, et qu'il lui écrivait.

Berthe fut malade. Pierre et Olivier furent gênés. L'amour et l'amitié livrèrent d'affreux combats dans leurs cœurs. Ils se firent le sacrifice mutuel de leur passion et se jurèrent l'un à l'autre de ne plus jamais revoir cette femme. Pierre fut le plus lâche. La veille de son départ, il reçut une lettre d'Ely qui lui demandait de le revoir une suprême fois. Il n'eut pas la force de résister. Il y alla la nuit. Mais Olivier avait pressenti, à son air, à son agitation, qu'il y avait quelque chose. Il épia son ami, le vit sortir, le suivit.

Le mari de Mme de Carlsberg était aussi prévenu par sa police. Il établit un guet-apens dans le parc. Ely et Pierre étaient

déjà aux bras l'un de l'autre, quand ils entendirent un coup de feu.

C'est Olivier qui avait été aperçu, pris pour Pierre dans l'ombre, et qui tombait frappé de deux balles.

La troisième intrigue est entre le préparateur de M. de Carlsberg, Verdier, un normalien, et la miss Florence Marsh, fille d'un richissime Américain qui désire ce mariage afin d'utiliser pour ses monstrueuses lignes de chemins de fer électriques les merveilleuses découvertes de ce gendre souhaité. Mais son maître l'archiduc tient à son collègue et à ses brevets. Il use de toute sa terrible autorité pour empêcher cette union, pour calomnier Florence, pour humilier Verdier en public. La pauvre miss est défendue par son amie Mme Ely de Carlsberg, qui arrache Verdier à son autocrate tyran. Celui-ci se venge en tuant, comme on a vu, l'amant de sa femme.

Telle est la trame de ce livre puissant et attachant, où l'on ne sait ce qu'il faut louer davantage, ou la poésie pittoresque du décor, ou la psychologie affinée de cette société mêlée, ou le vigoureux relief des caractères : Mme Bonnacorsi, la veuve passionnée qui tombe aux mains d'un bel aventurier; son frère, l'Italien Navagero, qui venge par le poison ses millions perdus; Marius de Corancez, galant et pimpant, écumeur de ce monde douteux, Mme de Carlsberg, séduisante et aimante autrichienne, qui console son marasme conjugal par des passions qui sont isolément sincères et profondes; son ami, Mme Brion, amie de couvent, jetée par les circonstances sur les pas de l'archiduchesse à laquelle elle s'attache, sorte de confidente intelligente et dévouée qui inspire au romancier cette jolie page :

La tragédie classique n'était pas si loin de la nature que l'ont prétendu ses adversaires, quand, à côté du protagoniste, elle évoquait un personnage uniquement chargé d'écouter ses confidences. Il y a, en effet, dans la réalité de l'existence quotidienne, des âmes à la suite, des âmes d'écho, si l'on peut dire, toujours prêtes à recevoir les soupirs et les cris émanés d'autres âmes, des âmes-miroirs dont toute la vie réside dans le reflet qu'elles reçoivent, toute la personnalité dans l'image qu'une autre personnalité projette en elles. — Hommes ou femmes, les êtres où tout est ainsi atténuation instinctive de leur désir, recul devant la réalité, délicatesse un peu pauvre, nuance amortie du sentiment, s'attachent d'ordinaire, par une apparente contradiction qui est au fond une logique, à quelque créature d'ardeur et d'élan, d'audace et d'impétuosité, dont ils subissent la fascination. Ils éprouvent le besoin irrésistible de participer en imagination et par sympathie à des joies et à des souffrances qu'ils n'auraient pas la force d'affronter par leur expérience propre. Les rapports de Mme Brion avec la baronne de Carlsberg n'avaient pas d'autre histoire.

Et puis, ce sont les hommes. Olivier et Pierre, l'Oreste et le Pylade de ce monde moderne, l'archiduc, nature brutale avec des phases de bonté charmeuse, dont les colères sont terribles; son portrait est finement poussé :

Cette extrême nervosité se trahissait à ses mains, très fines, mais brûlées d'acides, noires de limaille, déformées aux outils du laboratoire, et dont les doigts se crispaient sans cesse en mouvements désordonnés. A tous ses gestes, d'ailleurs, on pouvait deviner le trait dominant de son caractère, cette infirmité morale qui n'a pas de nom précis dans la langue : l'incapacité de durer dans une sensation ou dans une volonté quelconque. C'était le secret du malaise que cet homme, si distingué par certains côtés, répandait autour de lui et dont il souffrait le premier. Conduite par ce personnage si étrangement irritable, toute entreprise devait échouer, on le sentait, et qu'une frénésie intérieure et irrésistible lui défendait de se mettre en harmonie avec aucun milieu, aucune circonstance, aucune nécessité. Cette nature supérieure était incapable d'acceptation.

C'est encore Marsh, l'Américain, ancien ouvrier devenu milliardaire, qui a fondé une ville en l'honneur de sa fille Marion, — Marionville, — et qui prépare le canal des lacs à la mer à côté du Niagara.

C'est lui qui déclarait :

Si je me ruinais demain, j'aurais vingt moyens de refaire fortune, et, d'abord, de gagner ma vie. Je suis mécanicien. Je suis cocher. Je suis charpentier. Je suis pilote. Je suis capitaine au long cours...

Il est un type étrangement fantasque de cette race grandissante et hardie, avec des délicatesses imprévues de tendresse. Il se prend d'affection pour une petite évaporée de Parisienne, Mme Chesy, dont le mari perd tout au jeu, et il la sauve des consolateurs criminels de mondaines ruinées en faisant un sort doré à son mari.

Elle est amusante, cette petite Mme Chesy qui, totalement misérable, déclare généreusement :

C'est pour moi, pour m'avoir un peu plus de luxe, qu'il a essayé des placements trop hardis. Il ne soupçonne pas combien tout cela m'est indifférent... Moi! mais je le lui ai dit, je vivrais avec rien : une petite couturière que je

dirigerais et qui me ferait des robes à mon idée; une petite installation à Passy, dans une des maisons anglaises si mignonnes et si bon marché; une voiture de la Compagnie ou un coupé du cercle pour mes visites et le théâtre, et je serais la plus heureuse des femmes. J'irais aux Halles le matin, et je suis sûre que j'aurais pour rien une meilleure table qu'aujourd'hui. Et je me plairais à cette vie, je le sais. Au fond, je n'étais pas née pour être riche. C'est encore heureux!...

Il n'est pas jusqu'à Gustave Merlet, notre professeur à tous, qui vient là réciter du latin.

Le développement est méthodique, avec une régularité quelquefois un peu convenue, comme entachée de rhétorique, soit par des résumés, des revues utiles des personnages présents, ou surtout des successions numérotées, marquant ou les menus incidents qui amènent progressivement un grave effet, ou les illusions qui se dissipent une à une, ou les soupçons qui naissent un à un. L'artifice est parfois trop apparent, et ces échafaudages nous gênent.

Le style est ferme, châtié, la phrase est nourrie, solide, à quelques taches près, des néologismes dont on n'a que faire et qui n'ajoutent rien à la pensée, *son absorption* pour l'état d'un esprit absorbé, l'*unicité*, un cœur *inentamé* et autres. Quant aux mots anglais, ils pullulent : c'est une mode, comme les italianismes au temps de Robert Estienne; et puis dans un roman cosmopolite que liront les Américaines, il en faut. Mais quelles délicieuses pages de descriptions, quels décors lumineux et romantiques!

Rarement une plume peignit avec plus de charmes et de poésie le crépuscule sur la Côte d'azur, à bord d'un yacht. C'est une belle page d'anthologie

Le soleil, presque au ras de l'horizon, n'envoyait plus de rayons assez chauds pour dissiper le brouillard indistinct et glacé qui montait, engluant déjà de son suintement les cuivres et les boiseries du bateau. Le bleu de cette mer immobile s'épaississait jusqu'au noir, tandis que l'azur du ciel sans nuage pâlissait, froidissait, se neutralisait. Un quart d'heure s'écoula ainsi, puis, lorsque le globe du soleil toucha l'horizon, l'incendie démesuré du couchant éclata sur ce ciel et sur cette mer. Toute côte avait disparu, en sorte que les passagers du yacht, maintenant remontés sur le pont, n'avaient devant eux que l'eau et le ciel, le ciel et l'eau; ces deux immensités sans forme, sans contour, vierges et nues comme aux premiers jours du monde, où la lumière déployait, prodiguait ses resplendissantes féeries, — toute la lumière, ici projetée en des nappes d'un rose tendre, délicat, transparent, comme le rose de pétales sur un buisson d'églantiers, — là répandue en des flots de pourpre, de la couleur d'un sang généreux, — ailleurs étalée comme en des grèves d'un vert d'émeraude et d'un violet d'améthyste, — plus loin solidifiée en de colossaux porches d'or! Et cette lumière s'approfondissait avec le ciel, elle palpitait avec la mer, elle se dilatait dans l'espace infini, jusqu'à ce que, le globe ayant plongé sous les lames, cette gloire s'évanouit comme elle avait surgi, laissant de nouveau la mer toute bleue, presque noire, et le dôme du ciel presque noir aussi cette fois, avec une suprême frange à son bord, de l'orangé le plus intense. Cette large bande éclatante s'amincit, s'atténua, s'effaça elle-même.

Des scènes se détachent nettes et frappantes. C'est une toile bien étudiée que sa peinture de la salle de jeu à Monte-Carlo.

Cela donne l'impression d'une sorte de pandémonium cosmopolite, tout ensemble éblouissant et sinistre, étourdissant et tragique, bouffon et poignant, où auraient échoué les épaves de tous les luxes et de tous les vices, de tous les pays et de tous les mondes, de tous les drames aussi et de toutes les histoires. Dans cette atmosphère étouffante et dans ce décor d'une richesse insolente d'abus et ignoble de flétrissure, les vieilles monarchies étaient représentées par trois princes de la maison de Bourbon, et les modernes par deux arrière-cousins de Bonaparte, tous les cinq, reconnaissables à leur profil, où se reproduisaient, en vagues, mais sûres ressemblances, les effigies de quelques-unes des pièces, jaunes ou blanches, éparses sur le drap vert des tables. Ni ces princes ni leurs voisins n'y prenaient garde, non plus qu'à la présence d'un joueur qui avait porté le titre de roi dans un des petits États improvisés à même la péninsule des Balkans. Des gens s'étaient battus pour cet homme, des gens étaient morts pour lui, et sa propre couronne semblait beaucoup moins l'intéresser en ce moment que celles des monarques de pique ou de trèfle, de cœur ou de carreau, étalés sur le tapis du trente et quarante. A quelques pas, deux nobles Romains, de ceux dont le nom, porté par un pontife de génie, reste associé aux plus illustres épisodes dans l'histoire de l'Eglise, poursuivaient une martingale désespérée. Et rois et princes, petits-neveux de papes et cousins d'empereurs, coudoyaient, dans la promiscuité de ce casino, des grands seigneurs dont les aïeux avaient servi ou trahi les leurs; et ces grands seigneurs coudoyaient des fils de bourgeois, habillés comme eux; et ces bourgeois frôlaient des artistes célèbres : ici le plus illustre de nos peintres de portraits, là un chanteur à la mode, là un écrivain fameux, tandis que des femmes du monde se mêlaient à cette cohue, dans des toilettes qui rivalisaient de tapage et d'éclat avec celles des demi-mondaines. L'heure avançait, et d'autres hommes arrivaient sans cesse, et d'autres femmes du monde, et d'autres femmes du demi-monde; et des filles, — des filles surtout. Il en dévalait par la porte du fond, encore et

encore, et de toutes les catégories, depuis la créature aux yeux affamés dans un visage de crime, en chasse d'un joueur heureux qu'elle videra d'un peu de son gain et de sa substance, — comme l'araignée vide la mouche, — jusqu'à l'insolente et triomphante mangeuse de fortunes qui hasarde des vingt-cinq louis sur un coup de roulette et porte aux oreilles des diamants de 30,000 francs.

Des épisodes restent vivement marqués dans la mémoire, comme celui de l'étui à cigarettes vendu par Mme de Carlsberg, et aussitôt racheté par Pierre Hautefeuille; les colères de l'archiduc fulminant contre la société, la course des yachts, les visites aux galeries artistiques de Gênes, les découvertes successives qui amènent Berthe à deviner l'ancienne maîtresse de son mari, et la grande scène d'explication entre Olivier de retour et son ancienne amie, et le meurtre final. Ces récits émouvants et animés passionneront les lectrices.

Tous ces gens sont des types vivants et on dirait presque vécus, dont l'analyse est faite avec une pénétration surprenante.

C'est le grand talent de M. Bourget de pénétrer dans l'âme de ses héros, de les analyser, de les scruter, de les décrire moralement avec une finesse, une exactitude, une abondance que ne fournirait pas à beaucoup l'étude directe de la réalité. M. Bourget eût été un remarquable historien, — le Tacite de nos jours, — et on se demande avec quelle acuité, quelle perspicace divination il pénétrerait les mobiles, les motifs, les raisons et les sentiments de gens réels sur lesquels il serait amplement documenté et informé, quand on le voit écrire d'une touche si sûre et si infaillible l'histoire de créatures fictives, par lui créées de toutes pièces. C'est un liseur d'âmes, qui joint à l'habileté psychologique le mérite non pas mince d'éviter la subtilité et le dépeçage moral poussé jusqu'à la ténuité ou au néant. C'est un Marivaux plus consistant que l'autre.

⁂

François Coppée publie la quatrième série de ses chroniques sous le titre général *Mon Franc Parler* (chez Lemerre). Il les a écrites de mars 1895 à janvier 1896. Ce sont dix mois de sa vie, de son autobiographie, de l'histoire de son esprit et de ses impressions, racontés avec ce charme touchant, cette simplicité, cette pitié bonne et douce qui sont l'essence de son talent. Le volume contient quarante-cinq chroniques : elles se lisent encore avec plaisir, parce qu'elles ne sont pas des actualités trop immédiates.

L'écueil est là, dans le journalisme. Faites un article sensationnel, qui porte, qui sera reproduit. Ce succès est la marque qu'il est actuel, qu'il vient à son heure, qu'il dit ce qu'il faut dire à un moment donné : demain, il sera trop tard; l'attrait spécial et fugitif sera évanoui; et l'article n'est plus bon qu'à reléguer avec les vieilles lunes. On ne relit plus aujourd'hui les pages d'Emile de Girardin ou de Fiorentino. C'étaient de purs journalistes.

Les chroniques de F. Coppée sont de douces et délicieuses méditations à propos d'un fait : elles ne sont jamais d'une actualité tellement brûlante qu'elles risquent de se refroidir.

Ce sont d'agréables pages de poète, de rêveur, d'homme de bon sens qui a le don du style et la naïveté de l'impression, à propos de sujets variés dont l'humilité n'exclut pas la poésie : le beau Dimanche, Etrennes et Pourboires, Cavaliers de Napoléon, la Foule, les Arbres parisiens. L'auteur continue en prose son œuvre de peintre et poète de Paris. L'omnibus, le vulgaire omnibus lui inspire de suaves développements :

J'ai vu naître la « correspondance », délivrée comme aujourd'hui, par le conducteur; mais il portait alors l'ancien uniforme du personnel des diligences, avec un cheval au galop brodé en argent sur le collet de sa veste et une casquette en forme d'accordéon. Par exemple, le public était semblable à celui d'à présent, et il y avait déjà trop de gens à paquets et de dames obèses.

L'omnibus doit sa première apparition dans la littérature à Paul de Kock. Le titre du roman m'échappe, mais je me rappelle l'épisode. C'est en été, par une lourde journée d'orage. Tous les voyageurs se sont endormis. L'un d'eux est un paysan, tenant sur ses genoux un panier rempli d'escargots. L'atmosphère humide et chaude invite les mollusques à faire un tour de promenade : ils se répandent dans la voiture, se posent sur les vêtements, sur les mains, sur les visages des dormeurs, et même sur des parties plus mystérieuses de leur individu. Enfin les voyageurs se réveillent et poussent des cris d'effroi... Et je ne me charge pas de vous dire jusqu'où le campagnard, qui tient à rattraper ses limaçons, poussent ses fouilles indiscrètes sur la personne de ses compagnons et de ses compagnes de route...

Mais revenons à l'omnibus et à mes souvenirs de petit garçon.

Pour moi, comme pour tous les enfants, c'était un grand plaisir d'aller en voiture. Mon père, l'excellent homme, ne pouvait m'offrir cette joie que dans la mesure de ses moyens,

c'est-à-dire moyennant trente centimes. Ma satisfaction n'en était pas moins parfaite, surtout dans les voyages nocturnes, et quand nous occupions la place du fond. Assis sur les genoux paternels, j'aplatissais mon nez contre la vitre d'où l'on voyait trotter les deux chevaux de l'attelage. La lueur de la grosse lanterne, attachée sous le siège du cocher, n'éclairait, dans la nuit, que leurs croupes pommelées et leurs crinières flottantes. Dans mon cerveau d'enfant visionnaire, les deux percherons prenaient l'aspect de bêtes fantastiques. Je ne me lassais pas d'admirer le puissant effort de leurs cuisses, le jeu vibrant des muscles de leurs croupes, et là-bas, si blanche dans les ténèbres, cette écume d'argent qui se soulevait et s'éparpillait sans cesse sur leurs cous régulièrement secoués.

Plus tard, et longtemps encore, l'omnibus resta mon équipage ordinaire. Mon esprit plein de songes confus trouvait un calme singulier, un isolement favorable au travail intellectuel, dans le fracas des roues sur le pavé et des vitres frémissantes. Le soir dans l'ombre et dans la chaleur de la voiture, absorbé, les yeux demi-clos, j'ai roulé amoureusement dans ma pensée bien des mots et bien des images.

Et si vous le suivez tandis qu'il parcourt les petites rues de Paris sur l'impériale, notant les tableaux qui défilent devant lui dans le cadre des fenêtres, depuis le dîner de famille jusqu'au vieux qui joue de la clarinette pour lui tout seul, vous comprendrez comment, tout jeune, le poète des *Intimités* était marqué pour saisir, sentir et rendre la poésie des modestes intérieurs des bourgeois de Paris.

Mais il n'est fermé ni à la poésie de la nature ni aux attraits des champs; qui en douterait pourrait aisément s'en convaincre à lire cette page exquise à propos de La Fontaine :

Quant à moi, plus je vais et plus les animaux m'intéressent, plus je demeure pensif devant leur irréprochable naïveté, plus je suis charmé par l'honnête franchise de tous leurs actes. Ils me consolent de rencontrer à chaque pas tant de prétentieux et d'hypocrites.

Les animaux de La Fontaine — hâtons-nous de le dire — n'ont point la touchante simplicité des animaux véritables, puisqu'ils nous ressemblent et que Balzac a trouvé dans le livre des *Fables* le plan même de la *Comédie humaine*.

Sans doute, les animaux de La Fontaine sont peints dans le goût de l'époque, et le lion notamment, leur souverain, porte une crinière qui rappelle la perruque au Roi-Soleil. Cependant, le drame aux cent actes où ils se meuvent est d'une éternelle vérité.

N'entendez-vous pas, à l'heure qu'il est, l'insupportable coassement des grenouilles parlementaires? Soyez sûrs que, tôt ou tard, Jupiter leur imposera silence, en leur envoyant quelque farouche dictateur, — qui sait? peut-être un dictateur socialiste. Est-ce que les députés panamistes qui ont mis M. Wilson en quarantaine ne vous font pas songer aux *Animaux malades de la peste?* Je vous assure que sous la Coupole nous ne prenons pas notre uniforme plus au sérieux qu'il ne faut. Mais je me souviens du renard devant les raisins, chaque fois que je retrouve, dans les journaux, des plaisanteries périodiques et traditionnelles sur les habits d'académiciens. Ils sont trop verts. Nous savons bien que les canonicats n'existent plus; mais il est encore de bonnes places pour les malins. Voyageurs affamés qui faites route vers quelque croisade révolutionnaire, n'espérez pas recevoir autre chose que des vœux chez cet ancien professeur de barricades, retiré dans le fromage d'une grasse sinécure.

⁂

Dans l'hiver de 1885, j'étais à l'École normale. Nous nous trouvions réunis un soir dans la salle des Actes pour le cours de déclamation que venait nous faire chaque semaine Got, le doyen de la Comédie-Française. Perrin venait de mourir, et les candidats à sa succession ne chômaient pas. Got me prit à part et me dit :

— Eh bien, c'est votre cousin, c'est Jules Claretie qui va être nommé!

Il le fut. L'art dramatique y gagnait le concours d'un esprit éclairé et d'un cœur vaillant. Le journalisme y perdit une plume précieuse. Il la retrouve aujourd'hui. La série de la *Vie à Paris,* interrompue en 1885, repart à nouveau, et en voici le premier volume, *la Vie à Paris, 1895* (chez Fasquelle).

Jules Claretie est l'un de nos meilleurs chroniqueurs; il excelle dans ce genre alerte et vivant, fait de réflexions, d'observations et de souvenirs. Servi par une mémoire prodigieuse, il trouve à propos du fait l'anecdote, à propos de l'individu le détail typique, le mot à redire et à garder.

Sa chronique est bien personnelle et originale. Ce n'est pas l'agressive ironie des Roqueplan ou des Villemot, l'acrobatie brillante de Fiorentino, ou les bulles légères de Pierre Véron : c'est une manière à part, nouvelle ou plutôt renouvelée, qui révèle et constate le double caractère d'aimable causeur et de savant historien.

La causerie, c'est l'art de dire des choses intéressantes à propos de tout, et surtout d'associer les idées; les faits et les phrases s'attirent, s'enchaînent, se sollicitent; les souvenirs se provoquent et se multiplient, la conversation ne chôme ni ne languit, mais saute brillamment d'un

sujet à l'autre, sans heurt ni brusquerie, toujours alerte, vive, fournie. La chronique est de son domaine.

Mais la causerie est éphémère et ne se survit pas. Diderot a perdu plus de la moitié de lui-même en mourant : C'est mieux, direz-vous, que d'avoir tout perdu. Cependant il est préférable pour l'écrivain de passer tout entier dans son œuvre. Le mérite du brillant causeur est comme celui de l'acteur, il ne laisse pas en expirant d'immortels héritiers.

La chronique de Jules Claretie est mieux et autre chose qu'une causerie pure : elle est ce que Nadar appelait la « petite histoire ». La petite histoire, c'est l'histoire, moins la politique.

La *Vie à Paris* est la chronique documentée de notre temps; elle est piquante à lire dans le journal, elle est agréable à relire à la fin de l'année, elle est utile à consulter par la suite; elle devient un ouvrage de références, qui joint à l'exactitude historique le charme du style et l'esprit de la forme.

Plus tard, dans cent ans, ils seront lus encore, ces volumes si pleins de nous, où défilent les types avec leur physionomie, leurs tics, leurs grimaces ou leur noble attitude, où passent, comme sur un écran, les visions nettes et pittoresques de tous les événements de notre vie publique, fêtes et misères, ventes et crimes, dévouements et chefs-d'œuvre d'art. On les consultera comme nous feuilletons aujourd'hui les livres de ce genre que des plumes distinguées écrivaient au siècle dernier, et qui s'appelaient des *Mémoires* ou des *Correspondances,* avec les signatures variées de Barbier, de Burat, de Métra, de Grimm, de Collé, de Bachaumont.

L'histoire parlementaire et politique ne garde d'une époque que ses grandes lignes, ses physionomies officielles et compassées : elle est le salon d'audience de la postérité. Mais la vie vivante, naturelle, pittoresque, anecdotique, intime, le *home,* les mots vécus et entendus, les Parisiens chez eux, les grands hommes en robe de chambre, Barbey d'Aurevilly jugé par Gambetta, Arsène Houssaye, Vacquerie, Camille Doucet, Gounod, Dumas, nos écrivains, nos artistes, nos poètes, nos soldats, si vous en voulez plus tard retrouver les silhouettes expressives et parlantes, c'est dans la collection de la *Vie à Paris* que vous les retrouverez.

Quelle variété ! C'est la vie même. Que d'anecdotes, de souvenirs, de pochades ou d'études, de portraits ou de scènes, de documents et de curiosités à extraire et à garder ! Voici Leconte de Lisle, dont le monument se prépare :

Leconte de Lisle les aimait, les enthousiasmes et les cœurs chauds, lui dont l'amitié n'est pas banale et qui ne délayait pas ses affections. Et je gagerais qu'à ce propos on va encore, sur le maître des *Poèmes antiques*, rééditer le mot d'*impassible.* N'était-ce point une impassibilité voulue à laquelle Leconte de Lisle se contraignait comme autrefois, pour cacher sa sentimentalité persistante, Mérimée affectait un calme et une impertinence de dandy? On trouverait dans un vieux recueil littéraire, paru il y a quarante-cinq ou cinquante ans à Rennes, *la Variété,* plus d'une preuve de l'émotivité de Leconte de Lisle. Cette revue de province, à couverture rose, contient les premiers écrits, les premiers vers du poète. On ne le devinerait pas dans telles « esquisses littéraires » sur Hoffmann, Sheridan, André Chénier, mais déjà le versificateur solide apparait dans certaine prière : *A M. F. Lamennais*, dans *la Gloire et le Siècle:*

Comme le bruit des mers tonne et meurt sur la grève,
La gloire de ce siècle a le destin du rêve ;

dans l'épître adressée sans doute à George Sand, après une lecture de *Lelia : Lelia dans la solitude :*

Lelia ! Lelia ! pauvre âme inconsolée,
Cœur éteint, lis flétri dans l'humaine vallée
Qu'un souffle rajeunit et brise tour à tour,
Cygne qui pour la nuit abandonne le jour.

C'est bien un peu *lamartinien,* et Leconte de Lisle n'a pas encore attaqué le bloc de marbre qu'il aura laissé après lui. Chose curieuse en ces premières pages, c'est surtout lorsqu'il écrit en prose, nous contant son *premier amour*, son amour d'adolescent au beau pays « rempli de fleurs, de lumière et d'azur » qui fut son berceau, son amour pour une petite créole portée par des esclaves sur un manchy, — ce manchy qu'il chantera plus tard. Une créole dont la voix, une voix aigre, fausse et méchante, menace de coups de chabouc les nègres de l'île Bourbon !

Ailleurs, nous assistons à l'exhumation des restes momifiés du grand Richelieu, dans la chapelle de la Sorbonne :

Oui, me disait un de ceux qui l'ont vu, c'est un des frémissements de ma vie. Et ce qui était frappant, encore un coup, c'est l'état de conservation. La tête émergeait d'un grand col de dentelle jaunie. Le col du portrait de Philippe de Champaigne est en toile et plat. Ce qui nous étonnait seulement, c'est que la moustache hérissée, retroussée, étant si bien conservée, la barbiche en pointe eût été coupée — coupée *carré*, comme on dit. Mais M. Hanotaux nous expliqua que, lors de sa dernière maladie, les sirops et les tisanes coulant sur sa barbe, Richelieu, précisément, avait demandé qu'on donnât un coup de ciseaux à sa barbiche.

Nous forçons les portes, et nous pénétrons dans les intérieurs intéressants, *homes* célèbres ou ateliers artistiques.

Et parfois aussi le chroniqueur ouvre pour nous ses cartons et ses archives, ses riches archives pleines de la poussière et de la gloire de trente années, et il en sort quelque pièce rare et inédite, savoureuse comme cette lettre de Dumas fils :

« Marly, 11 mars 1892.

« Mon cher ami,

« C'était en 1850 ou 1851. J'habitais rue Pigalle, 22. Un monsieur petit, gros, court, la figure très intelligente, nommé Rion, vint me trouver un matin et me demander comme un service d'écrire une *Histoire de la loterie* pour l'œuvre de charité du Lingot d'or. Il ne parlait pas de me payer cette histoire. Il demandait mon concours à cette œuvre charitable. Il m'apportait tous les renseignements nécessaires (étaient-ils véridiques ?) à ce travail, que je fis, croyant véritablement concourir ainsi à une bonne œuvre.

« Mon article terminé, je le lui envoyai. Il vint me remercier et m'offrit douze cents francs en me disant : « Le comité m'a chargé « de vous offrir cette somme pour la peine « que vous avez prise. Si vous ne la trouvez « pas suffisante, dites-le-moi. »

« Non seulement je la trouvai suffisante, mais j'étais presque aussi honteux qu'heureux de cette aubaine qui me rapporta plus, en effet, comme vous le dites, que la *Dame aux camélias*, dont j'ai vendu la toute propriété 400 francs, à Michel Lévy, et que le manuscrit de la *Dame aux camélias*, la pièce, que je devais vendre, l'année suivante, 500 francs à Giraud et Dagneaux, à qui j'ai vendu aussi *Diane de Lys*, la pièce, 500 francs, sur lesquels ils me redoivent encore 150, — sur lesquels je ne compte plus.

« Ce Rion était un très galant homme, très intelligent et très généreux. Il a été plus tard à la tête du *Bureau Exactitude* qui était le bureau central des billets de loteries organisées en France. Il s'est trouvé ainsi en relation avec Lamartine quand on a organisé une loterie au bénéfice de ce grand homme à la gloire duquel l'ingratitude de ce pays a ajouté ce qui complète toutes les gloires. Ce Rion faisait à Lamartine des avances sur ce que les billets devaient produire et la loterie terminée, Lamartine redevait vingt-cinq mille francs à Rion. Aussi, quand Rion, si bien reçu autrefois quand il venait apporter de l'argent, se présentait maintenant, on ne le recevait pas aussi souvent, et il crut s'apercevoir, un jour, qu'on aimerait mieux ne pas le recevoir.

« Alors il força la consigne et dit à Lamartine : « Cher maître, il y a entre nous un petit « malentendu ; c'est ce reçu de 25,000 francs. « C'est lui qui est cause que vous ne me recevez « plus avec autant de bienveillance qu'autrefois. « Supprimons-le. » Et en disant cela, il déchirait le reçu et le jetait au feu.

« Lamartine se leva, ouvrit un meuble de sa chambre, y prit un rouleau et, le mettant devant Rion, il dit : « Mon cher monsieur Rion, « voici le manuscrit des *Méditations*. Je m'étais « promis de ne m'en séparer jamais. Permettez-« moi de vous l'offrir. »

« Rion, qui m'a raconté cette histoire, me disait : « Je ne le donnerais pas pour 50,000 fr. ! »

« Quand on a payé l'*Histoire de la loterie* 1,200 francs, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on paye les *Méditations* 25,000 francs !

« A vous,

« A. DUMAS fils. »

Et dans ce nouveau volume, je voudrais marquer un élément nouveau qui constate, en ces dix ans de silence, une évolution dans le talent de l'écrivain. C'est un caractère d'élévation et de philosophie qui paraît moins dans les cinq volumes de la première série.. Ceux-ci, malgré force transitions quelquefois forcées et qui firent peut-être sourire, étaient de la chronique égrénée, argileuse ; c'est du ciment, cette fois. Il y a dans ces pages nouvelles une maturité, une expérience plus profonde de la vie et des hommes, et des ressorts qui agitent les passions humaines. L'homme de lettres a pris contact avec les hommes de lutte, et sa philosophie a grandi. On lira là des pages fines sur les missives et l'émotion qu'elles portent, sur le bonheur et le rêve. sur la jeunesse d'aujourd'hui, sur toutes les questions que l'actualité a tour à tour soulevées et jetées dans le champ de nos discussions quotidiennes. C'est fort bien fait, et ce n'est pas le public qui se plaindra, si Métra se double de Vauvenargues.

⁂

On se rappelle le début des *Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas :

Il y a un an à peu près que, faisant à la Bibliothèque royale des recherches pour mon *Histoire de Louis XIV*, je tombai par hasard sur les *Mémoires de M. d'Artagnan*, imprimés à Amsterdam, chez Pierre Rouge, comme la plus grande partie des ouvrages de cette époque, où les auteurs tenaient à dire la vérité sans aller faire un tour plus ou moins long à la Bastille. Le titre me séduisit ; je les emportai chez moi, avec la permission de M. le conservateur, bien entendu, et je les dévorai.

Mon intention n'est pas de faire ici une analyse de ce curieux ouvrage, et je me contenterai d'y renvoyer ceux de mes lecteurs qui apprécient les tableaux d'époque. Ils y trouveront des portraits crayonnés de main de maître, et, quoique ces esquisses soient pour la plupart tracées sur des portes de caserne et sur des murs de cabaret, ils n'y reconnaîtront pas moins, aussi ressemblantes que dans l'histoire de M. Anquetil, les images de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Richelieu, de Mazarin et de la plupart des courtisans de l'époque.

On nous donne à présent une réédition intégrale des authentiques *Mémoires de Monsieur d'Artagnan, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires* (à la Librairie illustrée).

L'idée de cette réédition est bonne. Ces mémoires sont difficiles à trouver, et, pour le public, ils sont comme une nouveauté. Leur intérêt est tel que sans eux Dumas n'eût pas écrit son livre. Ils valent d'être parcourus.

Victor Hugo les avait en grande estime. E. de Goncourt a noté qu'il disait un jour les avoir lus :

> Hugo se met à dire qu'il vient de lire les vrais *Mémoires de d'Artagnan*. Et là-dessus il déclare que, s'il n'avait pour habitude de ne rien prendre aux autres, jamais il n'a été plus tenté par l'appropriation d'une histoire, et le désir de lui donner une forme d'art, que par un épisode dont Dumas ne s'est pas servi.

Il s'agit d'une amusante histoire de chambrière. Ce d'Artagnan, dans l'histoire, fut un noble homme et galant cavalier. Saint-Simon parle de lui :

> Il se fit estimer à la guerre et à la cour, où il entra si avant dans les bonnes grâces du roi, qu'il y a toute apparence qu'il eût fait une fortune considérable s'il n'eût pas été tué devant Maëstricht, en 1673.

Les *Mémoires* qu'il a laissés présentent un double intérêt. Ils constituent une lecture pleine d'agrément et ils marquent une date dans l'histoire littéraire.

D'Artagnan arrive à Paris vers la fin du règne de Louis XIII, au printemps de 1640 ; bretteur, batailleur, galant, il mène joyeuse vie avec ses amis, Athos, Porthos et Aramis, et risque souvent de perdre la vie à l'angle d'un carrefour où les guettent des sbires gagés. Alors il crie : *A moi, mousquetaires !* et des tavernes et cabarets sort un essaim de hardis lurons, francs du collier, qui reconduisent les bretteurs comme chiens qu'on fouette.

D'abord cadet aux gardes, il passe aux mousquetaires, il devient gentilhomme attaché à la personne du cardinal Mazarin, et l'on voit aux prises cet Italien et ce Gascon. Les portraits que trace notre mousquetaire sont vifs et saisissants, comme celui de Mazarin :

> Cet homme qui ne faisait rien sans y ajouter le luxe d'une fourberie même inutile, ce ministre qui n'en voulait à la vie de personne, mais à la bourse de chacun.

Ces pages sont la menue monnaie de l'histoire. Elles valaient qu'on les réimprimât, et si nous n'étions ici sollicité par tant d'œuvres inédites, nous eussions aimé à nous attarder un peu au milieu de ces brillantes aventures. On en ferait une intéressante étude, qui marquerait de façon précise le genre de travail de Dumas père, démarquant d'anciens mémoires et les faisant siens.

Il est du moins une remarque à faire à propos de ce livre. Il prend place parmi les œuvres qui déterminèrent une orientation nouvelle de notre littérature à la fin du siècle de Louis XIV et qui fondèrent le roman de mœurs.

Sous Louis XIII, le roman est métaphysique, précieux, invraisemblable. Il n'y a aucun souci de vérité et de peinture réelle dans le *Cyrus* ou la *Clélie*. Ce sont des fantaisies extravagantes que tous ces romans de Gomberville ou de La Calprenède, où l'on voit la fille de Louis XII et de la déesse Diane disputée en tournoi par les rois et les chefs arabes de l'Afrique.

Le besoin de vérité, d'observation exacte dans les œuvres d'imagination commence à se faire sentir vers la fin du règne de Louis XIV, avec La Bruyère. Ce fut la mode des mémoires. La plupart étaient apocryphes ; mais, comme on voulait qu'on les crût vrais, les auteurs étaient tenus de les faire vraisemblables, sous peine d'être taxés d'inexactitude et de fausseté.

Ces mémoires historiques furent les débuts de ce que nous appelons aujourd'hui le roman de mœurs, que constitua et inaugura Le Sage avec son *Gil Blas*, ce joli roman en forme de mémoires.

Les *Mémoires de d'Artagnan* appartiennent à cette nombreuse pléiade d'œuvres imitant la vie de près, et reproduisant exactement les conditions ordinaires de l'existence, la nature, le réel. A ce titre ils méritent l'attention et l'intérêt. Combien d'autres encore on en exhumerait à cette même date, de ces mémoires, romans et nouvelles qui ont battu en brèche les fantasmagories de Mlle de Scudéry et inauguré le genre glorieux qui devait donner à notre littérature, après les ancêtres du roman de mœurs, Le Sage, Marivaux, l'abbé Prévost, ses plus illustres représentants, Balzac, George Sand, Flaubert et Alphonse Daudet !

Léo Claretie.

CHRONIQUE THÉATRALE

A Monsieur Gaston Devore, *auteur dramatique.*

Monsieur,

Voilà un titre qui, à notre époque un peu bien hurluberlue où les mots perdent leur signification et leur valeur par suite de l'emploi fantaisiste et irréfléchi qu'on en fait, est inconsidérément attribué à tout quidam, tenant une plume, qui donne à sa pensée la forme du dialogue et fait réciter prose ou vers de sa composition sur un quelconque tréteau et par les premiers interprètes venus...

Il n'en va point de même pour vous que pour tant de nombreux autres. Vous méritez l'appellation et votre œuvre, essentiellement de théâtre, fut jouée par — au moins — deux vraies artistes, M[lles] Lara et Duluc. Les *vates* de la critique vous prédirent un avenir brillant au lendemain de la représentation des « Escholiers » où fut, à bon droit, acclamée votre comédie les *Demi-Sœurs,* et chacun depuis lors de se réjouir, en grande sincérité, de l'éclosion de ce nouveau-né dans la crèche dramatique depuis si longtemps déserte que le bœuf et l'âne, désolés de leur solitude, meuglent et braient en attendant le jeune messie qui doit sauver le monde théâtral en grand péril.

J'aime les jeunes, monsieur, n'étant point déjà par trop barbon moi-même, et leur ayant, depuis nombre d'années, donné quantité de preuves de mon dévouement désintéressé, et, de ce chef, votre triomphe m'a réjoui l'âme. J'ai écouté bien attentivement les *Demi-Sœurs* et j'en fus, en plus d'un point, ravi... Cependant!... (Oh! la fâcheuse restriction, n'est-ce pas?...) cependant il me semble que l'emballement des *lendemainistes,* plus excusable toutefois que celui des *lundistes,* parce que plus soudain et sans délai de réflexions, a un peu outre passé les limites. Je voudrais causer avec vous de ces choses et vous faire part des observations que m'a suggérées votre si intéressante comédie. Je n'ai point l'allure d'un « débineur » et s'il m'arrive d'éteindre quelques rayons de votre auréole, soyez assuré qu'il en restera suffisamment encore pour éclairer brillamment votre route.

Aussi bien le mois dramatique fut-il peu chargé — quand Phébus conduit son char, il délaisse sa lyre (admirez, en passant, de grâce, la pureté classique de l'image) et, à part la rentrée triomphale du ténor Ernest Van Dyck à l'Opéra dans ce *Lohengrin* tant décrié jadis par ceux dont le métier est de faire des brioches, si acclamé aujourd'hui par ceux à qui l'état de leurs finances permet de les manger, je ne vois guère de quoi autre il siérait de s'entretenir décemment en cette chronique caniculaire...

Donc, voici votre sujet. — Je ne le rapporte pas ici pour rien vous apprendre, mais pour vous montrer que je l'ai bien compris, ce qui me permettra de le critiquer plus à l'aise.

Ainsi que nous le raconte tante Claire, Laure Darcy, au temps où elle était jeune fille, avait deux amoureux : l'un, Récourt, un artiste, à l'imagination puissante, au cœur haut placé, être de rêve et d'idéal, doux et bon; l'autre, Darcy, fougueux, homme d'action et d'audace, impétueux dans ses passions, fort dans la lutte; tous deux également épris, tous deux également estimés pour leurs contraires mérites et leur pareil amour... La balance finit pourtant par pencher en faveur du poète — car tout artiste est d'essence même poète — non point que le côté « romance » de l'idéal l'emportât chez Laure sur la virilité du rival de Récourt, mais par ce sentiment exquis de maternité inconsciente qui sommeille au cœur de toute femme et qui poussa Laure à recevoir dans ses bras ce délicat et doux amant qui demandait à son amour des bercements et des caresses.

De ce choix qui l'excluait à jamais, Darcy conçut une implacable haine contre Récourt. Les deux hommes faillirent en venir aux mains et se fussent égorgés si Laure n'eût, d'un regard, apaisé la querelle, prié Darcy de rentrer ses griffes et ne l'eût envoyé coloniser, transvaaliser, chemindeféiser je ne sais quels pays extravagants et lointains... La voilà donc en paix, très amoureuse et très heureuse, moralement du moins, car, matériellement, les affaires vont mal et le budget du ménage s'alourdit

encore du poids d'une fillette nouvellement née. L'enfant grandit : c'est le portrait du père ; même beauté calme, mêmes regards doux et rêveurs, même charme en sa svelte personne. Cependant Récourt travaille du matin au soir. Ses tableaux ne se vendent pas. La gêne s'installe au foyer, puis bientôt la misère en habit noir, la plus odieuse de toutes... Il meurt... laissant pour tout héritage quelques toiles dont les éditeurs n'ont pas voulu et que les marchands de couleurs acceptent peu à peu en règlement de leurs créances.

Du fin fond de ses pampas, Darcy, informé des événements, accourt, met aux pieds de Laure son amour constant et la fortune considérable qu'il a amassée. La veuve, touchée de cette fidélité, se laisse convaincre et, cette fois, éprouve une suprême joie à tomber dans ces bras d'homme fort ; sa tête se repose en confiance sur cette poitrine vaillante, et c'est elle maintenant qui fait la câline et la tendre... Blanche, la mignonne fillette qui rappelle tant Récourt, est écartée de ce foyer où le bonheur nouveau serait à l'étroit près du souvenir, vivant en elle, du bonheur ancien ; et Laure, égoïste amoureuse, sacrifie sa fille à son nouvel époux... Pendant quinze ans le couvent donne asile à l'enfant et enveloppe son âme de ce mystérieux réseau de cloître d'où il est impossible de s'échapper... Pendant quinze ans, Laure, tout à l'ivresse de son bonheur, coule en paix ses jours entre son mari et sa nouvelle fille Gilberte. Celle-ci — comme Blanche à Récourt — est le portrait vivant de Darcy. La destinée de Laure — et elle l'exprimera avec une juste amertume au moment pathétique du drame — aura été de ne rien donner d'elle-même à ses enfants qui ont tout pris de leurs pères : la beauté et les passions.

La fatalité s'abat sur la maison. Darcy meurt à son tour, après avoir, d'un grand élan de cœur magnanime, assuré par la donation d'une dot le sort de cette Blanche qu'il n'a que peu vue, qu'il n'a pas voulu voir, parce qu'elle lui rappelait le souvenir toujours haineusement douloureux du rival d'autrefois.

Voilà donc Laure double mère, après avoir été double amante et deux fois épouse, seule face à face avec la vie. Les jours de misère sont finis, la fortune assurant le bien-être, le luxe même et le superflu à celle qui fut si longtemps privée du nécessaire ; mais si l'heure des périls est passée, celle des difficultés vient de sonner. Blanche, en effet, a été retirée de ce couvent où Laure s'aperçoit qu'elle l'a trop longtemps reléguée et reprend au foyer maternel la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter... Hélas ! — c'est ici que votre pièce acquiert, d'un beau coup d'aile, l'envolée tragique des drames eschyliens, — le sang des pères coule si pur dans les veines des deux enfants, qu'un antagonisme insurmontable les sépare, en dépit de leur attirance mutuelle de demi-sœurs issues des mêmes entrailles. Blanche, plus résignée, s'évertue à calmer chez Gilberte, plus violente, la jalousie qui la déchire ; mais c'est en vain, car la fillette, habituée pendant quinze ans aux caresses exclusives de sa mère, devine le regain d'amour qui vient de refleurir dans l'âme de celle-ci pour la trop longtemps délaissée, et sent bien qu'il lui faudra désormais, sinon céder du moins partager la place... Laure, en effet, s'oublie en de longues causeries, où l'amoureuse qui est en elle réveille ses premières ivresses et retrouve fraîches encore et parfumées, — comme en un coffret soigneusement clos, les fleurs desséchées et le ruban, souvenir d'un premier bal, déposés au fond d'un reliquaire, — la tendresse charmante et l'extase de ce premier baiser qui ne s'oublie pas.

C'est ici que commence votre pièce dont les trois actes sont en quelque sorte le développement rapide d'une crise de cœurs... Entre ses deux filles qu'elle aime également, Laure, indécise, ne sait quel parti prendre. Gilberte, jalouse, révèle à Blanche l'état précaire dans lequel elle vivrait sans la générosité de Darcy, qui l'éleva et lui fournit une dot. L'âme fière de Blanche — l'âme de Récourt — s'indigne de cette situation, répudie cette fortune qui lui vient de l'ennemi de son père, et malgré les supplications maternelles, malgré les remords de sa sœur, malgré — oh ! malgré surtout ! — l'éclosion en son âme toute pure d'une fleur d'amour qu'elle brise héroïquement sur sa tige, la jeune fille rentre dans son couvent, désertant ce foyer où elle se sent étrangère, et laissant au cœur de Laure une profonde plaie à jamais saignante. Gilberte a prononcé dans l'emportement de la passion — la violence de Darcy — des mots irréparables, bientôt on la mariera et Laure demeurera seule : mère sans enfants, amante désolée pleu-

rant éternellement sur ses amours défuntes.

Est-ce bien cela, monsieur, et ai-je exactement compris et rendu votre pensée? J'imagine que oui.

Et maintenant, discutons.

Tout d'abord, voilà certes un des plus beaux sujets dramatiques qui se puissent imaginer. Sans être bien neuve au fond, l'affabulation est nouvelle par la forme et par le milieu dans lequel vous l'avez placée. Cette lutte d'âmes a de quoi passionner, et vous avez tiré des heurts de tous ces sentiments de très beaux et très justes effets. Quand deux enfants sont aux prises, quand l'âme de leurs pères se réveille et transparaît en leur âme, vous atteignez sans effort, par cela même que la situation vous y porte, de très hauts sommets, et c'est déjà très beau que de n'être pas, dans l'exécution, inférieur à une si noble conception. Il y a de beaux chocs, comme un cliquetis étrange qu'on dirait d'outre-tombe, c'est la bataille entre Darcy et Récourt qui recommence, bataille que l'amour d'une femme put éviter jadis, mais que l'autorité d'une mère est impuissante à apaiser. On dirait la lutte sacrilège de ces deux frères ennemis dont parle Henri Heine, qui sortent de leur tombe et viennent se battre encore dans le vallon maudit, quand minuit sonne au beffroi du vieux manoir. Et la comparaison s'impose d'autant plus que vous avez donné à votre héroïne le nom de Laure, dont le poète désigne également celle de sa légende.

Gräfin Laura's Augenfunken zündeten den Brüderstreit; beide glühen liebestrunken für die adlig holde Maid.

Si l'on cria au chef-d'œuvre pour ces morceaux, je fais chorus d'autant plus volontiers que j'admire sans réserve avec quel bonheur d'expressions vous avez su unir le style de l'*écriture artiste* avec le laisser-aller obligatoire de la conversation courante. Vos deux fillettes disent des mots rares et se servent d'images choisies simplement, naturellement, non pas parce que tel fut le caprice de l'écrivain de les mettre sur leurs lèvres pour s'en faire gloire auprès des connaisseurs, mais parce qu'elles furent ainsi élevées, et qu'on n'usa jamais devant elles d'autre langage...

Si l'on approuva la conduite des événements qui se déroulent logiquement dans votre pièce, si l'on vous estima de n'avoir pas cédé au vulgaire besoin de tout arranger au dénouement par un embrassement universel, si on convint que vous eûtes raison de faire enclore la pauvre Blanche en son couvent, de cloîtrer Gilberte dans la cellule du mariage, et d'isoler ainsi la mère lamentable, je suis entièrement d'accord avec ceux qui vous félicitèrent.

Mais — voici le revers de la médaille — je me sépare brusquement de vos thuriféraires dès qu'il s'agit de Laure et de tante Claire.

Expédions celle-là en deux mots : c'est un personnage de pure comédie, la gaieté de la pièce. Elle ne m'intéresse qu'à titre épisodique comme le queue rouge chargé par ses lazzis de divertir la foule. Qu'elle soit vraie et humaine : certes! Vous êtes trop artiste pour avoir pu verser dans la charge; qu'elle dise des choses parfaitement sensées! D'accord! Mais elle les dit trop bien, au moment précis, juste quand il faut les dire pour tout arranger ou pour tout embrouiller suivant les besoins de la cause. Je sens l'artifice et je devine que vous vous servîtes d'elle un peu à la façon dont les vaudevillistes en usent avec le couple de valets mâle et femelle qui, au début de l'acte, sont chargés de mettre le spectateur au courant de ce qui va se passer.

Quant à Laure, c'est autre chose.

Celle-là, par exemple, ne m'intéresse que très relativement. Le personnage est curieux cependant, bien humain aussi, avec ses hésitations, ses contradictions, ses faiblesses, et je crois que, seul, il ferait bonne figure; mais il perd 200 pour 100 à côté des deux fillettes qui, elles, sont de tout premier ordre. Dans une comédie telle que la vôtre, il faut que tout se tienne et concourre à l'effet; si un rouage aussi important que celui-là est défectueux, il y a gros à parier que le mouvement d'horlogerie fonctionnera mal. Or c'est ce qui arrive. Je ne suis pas pour la théorie du personnage sympathique ou antipathique et je tiens pour odieuse cette conventionnelle formule, mais, ici, l'inconscience de la mère, ses imprudences, ses fautes, tout, jusqu'à cette fidélité ambiguë qui ne subsiste qu'aux dépens de ses qualités maternellement affectives, tout, dis-je, me gêne dans mon émotion et contraint mon enthousiasme. Si tante Claire dit trop bien ce qu'elle doit dire, en revanche, Laure ne le dit jamais. Le mot qu'elle doit répondre vient sur les lèvres de tout le monde, excepté sur les siennes; et puis son caractère n'a rien de noble et d'élevé. Grâce

à Dieu ses filles ne lui ressemblent point.

Quoi! voilà une femme que vous dites honnête et probe et qui — crime impardonnable — va trahir la foi jurée à son mari défunt, en épousant son rival détesté. Mais elle eût eu le droit de se remarier avec tout l'univers, Darcy excepté; entre cet homme et elle il y avait une infranchissable barrière, l'amour de Récourt! Quoi! voilà une singulière mère qui exile au couvent sa fille dont la présence, il est présumable, gêne ses ébats avec son nouvel époux. Voyez-vous, une femme doit faire un choix : amante ou mère! On ne peut concilier les deux états. Quoi! voilà, d'autre part, une singulière épouse qui permet à ses filles de médire de ceux qu'elle a élevés jusqu'à l'honneur de son amour. Gilberte daube sur Récourt, Blanche repousse les dons généreux de Darcy comme s'ils étaient une offense — elles sont dans leur rôle sans doute — mais elles déblatèrent ainsi devant celle qui porta leur nom et cette femme ne s'indigne pas, elle n'impose pas à ces oies blanches débridées sa volonté souveraine, elle ne les force pas au respect qui est dû à la mémoire des deux morts, elle ne leur dit pas que c'est l'outrager elle-même que d'insulter ceux qu'elle aima!

Est-il donc, comme le prétend tante Claire, besoin d'un homme dans la maison pour dire ces choses-là! Vous ne le prétendez pas, je suppose; il suffit d'être ce que Laure n'est pas : une femme pleine de dignité. Or c'est précisément cette faiblesse qui détonne à côté de l'intérêt qui se dégage des deux enfants. Combien elles lui sont supérieures! elles, avec leur logique brutale, leur passion, leur entêtement de brebis. Non, Laure me gêne, elle est trop amoureuse sur le retour, pas assez mère, et l'on se demande ce qui arriverait si, au lieu d'avoir eu deux soupirants, elle en avait eu trois, et que le troisième se présentât inopinément et réclamât l'honneur de la prendre à son tour. Elle n'hésiterait pas. Blanche au couvent, Gilberte mariée, on enverrait tante Claire aux Petits-Ménages, et vogue la galère vers de nouvelles Cythères!...

Oh! monsieur, ne prenez pas cette raillerie en mauvaise part, c'est parce que votre pièce vaut mieux qu'une approbation banale que j'ai voulu la discuter avec vous.

Œuvre? Oui, et très belle! Chef-d'œuvre? Non!... Et ne croyez pas ceux qui vous disent que telle qu'elle est elle aurait dû être admise sur une scène régulière! Ils se trompent! C'est parce que le théâtre des Escholiers est un laboratoire, comme fut le Théâtre-Libre, c'est parce qu'il est un atelier où tout croquis, toute ébauche, toute étude plus ou moins poussée a droit de cité et d'exposition, que celle-ci parut lumineuse. Mais à côté d'un répertoire définitif, les imperfections s'y fussent plus crûment accusées, et votre réputation en eût pâti.

On s'est pâmé au fameux livre sur lequel Récourt écrivit ses dernières pensées pour sa fille. J'avoue que ce moyen un peu gros d'émotion me laisse froid. Singulière femme tout de même que cette Laure! Elle a attendu jusqu'à maintenant pour délivrer ce legs. Elle y eût mis plus d'empressement s'il se fût agi d'un vulgaire titre de rente. Il traînait dans le tiroir *à secret* — drôle de secret, aussi, que tout le monde connaît; cachette bien dissimulée, que tout le monde ouvre — d'un secrétaire, parmi des lettres d'amour du premier mari à sa femme, que le second époux n'hésite pas à détruire. (Et de quel droit, s'il vous plaît!)

Ce que contient le livre, c'est Laure elle-même qui l'eût dû lire ou dire à Blanche aussitôt qu'elle aurait été en âge de le comprendre. Mais, encore un coup, cette femme fait tout ce qu'elle ne devrait pas faire, et jamais elle ne fait ce que toute autre ferait à sa place...

Quoi qu'il en soit, monsieur, pour employer une formule courante, votre pièce est pleine de superbes promesses, que vous tiendrez abondamment, j'en suis sûr. C'est pourquoi je suis aise d'avoir discuté si longtemps avec vous; la loi de ce « Magazine », que j'observe rigoureusement, est de ne critiquer jamais ici que ce qui mérite de l'être. C'est vous dire, au bas de ces huit colonnes de texte, l'estime toute particulière en laquelle je tiens votre talent naissant.

Maurice Lefèvre.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

On voit depuis peu sur les murs de Paris une affiche officielle qui rappelle aux propriétaires d'immeubles l'obligation de se conformer, dans un délai de trois ans, aux prescriptions de la loi du 10 juillet 1894 sur le *tout à l'égout*.

De grands travaux ont été entrepris depuis quelques années pour permettre d'en arriver là, et si nos rues ont été souvent bouleversées, c'est qu'on était obligé de compléter notre réseau d'égouts par de nouveaux canaux souterrains ou par l'élargissement des anciens devenus insuffisants.

Le principe du *tout à l'égout* exige, en effet, l'emploi d'une grande quantité d'eau de chasse, destinée au nettoyage des conduites et à l'entraînement des matières projetées ; à mesure qu'approche le délai où la mesure deviendra générale, le nombre des chutes augmente dans des proportions considérables.

Il y a dix ans, 360 maisons environ étaient reliées directement à l'égout; en 1889, il y en avait 1,500; aujourd'hui, il y en a déjà plus de 12,000, et, comme nous l'avons dit, dans trois ans, toutes les maisons (75,000 environ) vont projeter directement leur vidange dans nos canaux souterrains.

Fig. 1. — Carte montrant le système des égouts de la ville de Paris et l'aqueduc d'épandage.

A. Collecteur du Nord. — D. Égouts de la rive droite. — G. Égouts de la rive gauche. — B. Collecteur recevant les égouts D et G.
Les hachures indiquent les terrains d'épandage; la ligne pleine l'aqueduc construit; la ligne pointillée celui à construire.

Que d'eau! que d'eau il faudra pour laver tout cela. Aussi l'application des mesures en question est-elle intimement liée à l'alimentation de l'eau et a-t-elle été précédée de travaux importants, tels que la dérivation vers la capitale de diverses sources importantes. Cela n'est pas encore suffisant et il en faudra d'autres; on a parlé des lacs de Suisse ou des Vosges, cela ne serait pas de trop; mais la question n'est pas mûre.

La longueur totale de nos égouts est de près de 1,000 kilomètres et leur débit moyen était, il y a un an, de 450,000 mètres cubes par jour. C'est à peu près la quantité d'eau qu'il faudrait pour remplir un canal de 1 mètre de large sur 1 mètre de profondeur, allant de Paris à Lyon!

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la carte ci-contre (fig. 1), à part le collecteur du nord, A, qui va directement à la Seine, près de Saint-Denis, et donne une moyenne de 50,000 mètres cubes par jour, tout le reste de notre système d'égout se déverse dans un collecteur unique, B, qui aboutit à la Seine, près du pont de Clichy.

Les canaux G, de la rive gauche, doivent donc, pour être reliés à ce collecteur, traverser la Seine. Actuellement, ils n'ont d'autre issue de ce côté que le siphon du pont de l'Alma, construit il y a une trentaine d'années et devenu tout à fait insuffisant. On a donc dû en construire un autre et il vient d'être inauguré dernièrement. Il a 238 mètres de long et se trouve près du pont de la Concorde, mais il diffère essentiellement de son aîné. Celui-ci, en effet, est formé de deux gros tubes de tôle immergés dans le fond du fleuve, tandis que le nouveau siphon est constitué par un tunnel de $1^{m},80$ de diamètre, creusé sous le lit de la Seine.

En dehors des différents avantages que présente pour le nettoyage et l'entretien une conduite unique à grand diamètre, on a reconnu que ce mode de construction est plus économique que l'autre : il coûte presque moitié prix. Le travail a été confié à M. Berlier, moyennant un prix à forfait de 475,000 francs. Le mode de percement adopté par cet ingénieur est très original; bien que pas nouveau, il est peu connu. Il a déjà été employé à l'étranger, notamment en Angleterre, pour le percement des différents tunnels qui passent sous la Tamise; c'est du reste lors du percement du premier de ces tunnels, en 1825, qu'il a été imaginé par l'ingénieur Brunel. Depuis il a reçu tous les perfectionnements que les progrès de la science, et notamment de l'électricité, ont permis d'y apporter. En principe, c'est le système de l'emporte-pièce. On prend un gros cylindre d'acier muni à l'avant, sur ses bords, d'une garniture tranchante, on le pousse dans la terre au moyen de presses hydrauliques et il découpe une ouverture circulaire qui forme la galerie. Cela n'entre pas tout à fait comme dans du beurre, et les choses ne se passent pas aussi simplement.

On commence par enfoncer un anneau de $0^{m},50$ à 1 mètre de long et du diamètre de la galerie à faire. C'est cet anneau qui porte le couteau, et on en boulonne d'autres derrière lui à mesure qu'il avance. Il est fermé par un bouclier muni d'une porte (fig. 2) par laquelle un ouvrier aide au travail d'avancement en attaquant le terrain à la pioche et fait passer les déblais dans des wagonnets qui les portent hors du tube.

Mais, avant d'en arriver au percement de la galerie qui est sensiblement parallèle au pont de la Concorde, il a fallu arriver au-dessous du lit du fleuve par un puits perpendiculaire.

Le chantier (fig. 3) comprenant les machines à vapeur, électriques, les pompes à air et à eau, etc., a été installé en partie sur le quai d'Orsay et en partie sur des pilotis au-dessus de la Seine.

On a foré le puits vertical, par le procédé de l'emporte-pièce, en y descendant, à mesure de l'avancement du travail, des tubes de fonte de 3 mètres de diamètre et 1 mètre de haut, qui, superposés bout à bout, donnèrent finalement un puits à revêtement parfaitement étanche qui descendait à $11^{m},60$ au-dessous du niveau moyen du fleuve. Ce premier travail avait demandé quarante-sept jours.

On commença alors le percement de la galerie horizontale en enfonçant l'anneau coupant de $1^{m},80$ de diamètre dans la direction de l'autre rive. On avança en moyenne de $2^{m},15$ par jour, et le cent onzième jour on atteignait la place de la Concorde où se fait le raccordement avec l'égout déjà existant. Ainsi que nous l'avons dit, à mesure qu'on avançait on fixait à l'arrière des anneaux de fonte de $1^{m},80$ de diamètre et de $0^{m},50$ de longueur, destinés à soutenir les terres et à rendre étanche la conduite déjà faite. Il est indispensable en effet, pendant toute la durée d'un travail de ce genre, d'avoir derrière soi une conduite étanche dans laquelle on puisse envoyer de l'air sous pression, afin de repousser l'eau qui ne manque pas de s'introduire à l'avant à travers l'épaisseur des terres qu'on a eu soin de ménager entre le fond du fleuve et la galerie. On rencontra vers le milieu un banc de blocs calcaires formant une véritable fissure par où l'eau arrivait à torrent. La position de l'équipe employée au déblayement devenait critique et n'aurait pas été tenable, si on n'avait pu souffler fortement dans la conduite en y envoyant jusqu'à 50,000 mètres cubes d'air par vingt-quatre heures. La fissure était telle qu'on voyait une partie de cet air s'échapper aussitôt en produisant un bouil-

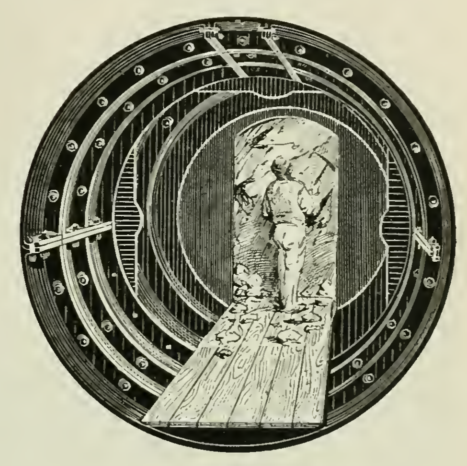


Fig. 2.

Bouclier d'avancement et tubes employés pour le percement du siphon de la Concorde.

lonnement à la surface de la Seine. Heureusement que ce malencontreux calcaire ne s'étendait que sur une vingtaine de mètres.

Pour que tous les raccords, faits entre chacun des anneaux de fonte qui constituent le tunnel, ne fassent pas obstacle à l'écoulement de l'eau et arrêt pour les matières solides en décomposition, et aussi pour que le nettoyage du tube puisse se faire facilement, on l'a revêtu intérieurement sur toute sa longueur d'une couche de ciment qui en rend la surface lisse et unie.

Ce travail fini, notre système d'égout est suffisant pour évacuer toute la masse d'eau nécessaire au nettoyage des Parisiens et de leurs maisons. Mais on peut se demander ce qu'on va faire de tout cela. Si on le mettait à la Seine, elle deviendrait bientôt inhabitable même pour les poissons les moins délicats; elle l'est du reste déjà à peu près, et les concessionnaires de la pêche s'en sont bien aperçus, puisqu'ils viennent de faire condamner en appel la ville de Paris à leur verser 52,000 francs de dommages et intérêts pour le préjudice qu'elle leur cause. Ils ont prouvé, en effet, qu'avant le commencement de l'application de la loi sur le tout à l'égout, la pêche leur rapportait 5,000 ou 6,000 francs par an, et que depuis ils ne prennent plus une friture.

Aussi n'est-ce pas dans la Seine qu'on déversera notre fleuve d'eau sale, ou du moins si on l'y déverse ce sera indirectement et après l'avoir épuré, filtré par son épandage sur des terrains que ce filtrage devra fertiliser.

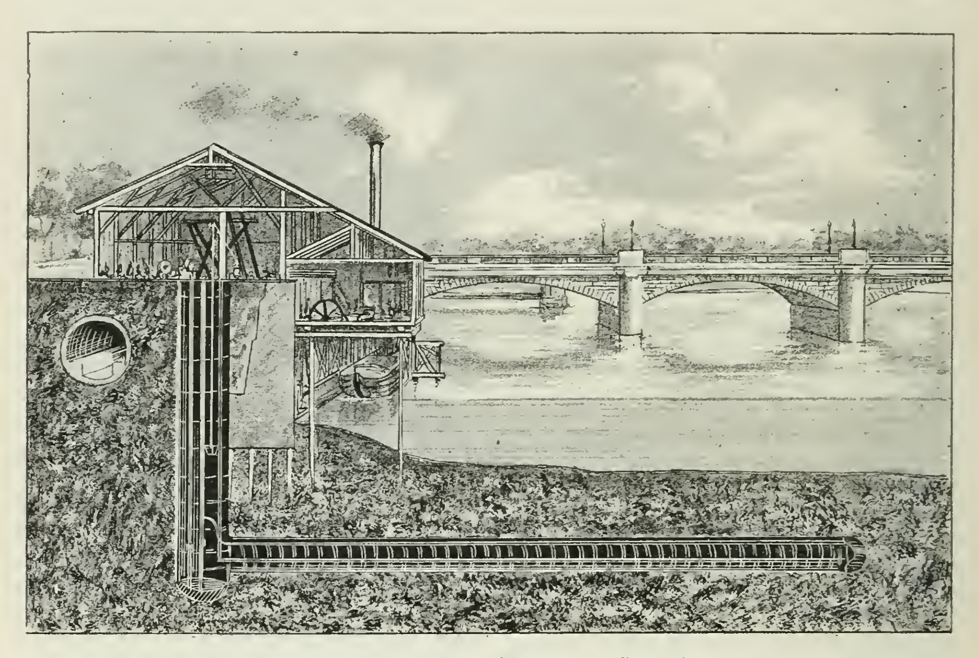


Fig. 3. — Chantier du siphon de la Concorde.

Puits vertical d'accès descendant à 11m,60 au-dessous du niveau du fleuve. — Galerie horizontale de 1m,80 de diamètre, passant sous la Seine et constituant le siphon reliant les égouts de la rive gauche à ceux de la rive droite.

L'expérience, qui n'est pas d'hier, est concluante, et les odeurs si agréables qui nous arrivent pendant les beaux soirs d'été, lorsque règne une brise nord-ouest, sont une preuve évidente que l'épandage des eaux d'égout continue à fertiliser la presqu'île de Gennevilliers.

Autrefois plaine aride et inculte, aujourd'hui véritable terre de Chanaan, les choux et les carottes y atteignent des proportions colossales. L'hectare, qui n'avait pas de valeur, se vend couramment 500 fr. Aussi la ville de Paris est-elle décidée à

augmenter le nombre des bienheureux qu'elle peut allaiter. En jetant les yeux sur la carte que nous reproduisons (fig. 1), on voit que la surface irrigable sera considérable quand toute la conduite projetée sera terminée.

La ligne pleine indique la partie de la conduite actuellement construite et la ligne pointillée la partie à faire; les hachures montrent toute la surface de terrain irrigable. Presque tout appartient à des particuliers; la ville de Paris ne possède que le domaine de Méry et un parc agricole entre Achères et Herblay, où s'arrête actuellement la canalisation.

Gennevilliers a montré la voie à suivre; on peut compter sur une consommation de 40,000 mètres cubes par hectare et par an. Mais le chiffre est variable pendant chaque saison, on pourrait même croire que l'hiver il est nuisible d'irriguer. L'expérience cependant a prouvé que l'eau qui arrive des égouts, même par le froid intense de l'année 1895, a encore au moment où on la répand sur le sol une température de 7 à 8 degrés au-dessus de zéro; elle peut donc empêcher la gelée si on l'emploie d'une façon continue.

C'est au moyen de pompes installées à Clichy, près du pont, et à Colombes, qu'on élève les eaux provenant du collecteur dans l'aqueduc qui les conduit aux champs d'épandage.

Actuellement ces terrains sont encore insuffisants pour absorber tout ce que donnent nos égouts : un cinquième seulement est utilisé. Mais avec les 1,000 hectares dont la ville de Paris dispose maintenant à Achères, on pense arriver cette année à consommer la moitié de la production totale des collecteurs. La Seine recevra le reste jusqu'au jour où de nouveaux terrains sablonneux analogues à ceux de Gennevilliers, comme il s'en trouve beaucoup sur les rives du fleuve, seront mis en culture par ce procédé de fumage. On a prévu, comme l'indique notre carte, la prolongation de la conduite jusqu'à Meulan; on espère que dans un avenir prochain, et même lorsque le tout à l'égout sera appliqué d'une façon générale, la Seine ne recevra plus une goutte d'eau impure : les poissons ne vont plus la reconnaître, ce sera un lieu de délices! Mais ses bords? Déjà avec les 800 hectares de Gennevilliers, il se dégage parfois des odeurs plutôt désagréables. Que sera-ce quand on irriguera les 4,000 hectares qui sont nécessaires pour absorber tout? L'avenir nous le dira. Qui vivra verra, ou plutôt... sentira.

Fig. 4. — Toueur magnétique, système de M. de Bovet.

A. Poulie aimantée formant le treuil pour haler le bateau au moyen de la chaîne immergée au fond de la Seine.

Parmi les bateaux de commerce qui remontent la Seine jusqu'à Paris et au delà, sans trop s'inquiéter de la pureté plus ou moins grande de ses eaux, on a dû remarquer souvent les *toueurs*, que leur forme spéciale, leur bruit particulier, la chaîne qui sort à chacun de leur bout, signalent plus particulièrement à l'attention (fig. 4). On vient d'apporter récemment un perfectionnement au mode de fonctionnement de ces bateaux, et c'est encore à l'électricité qu'on doit ce progrès.

Les toueurs n'ont ni hélice ni roue à aubes; ils se halent, au moyen d'un treuil à vapeur, sur une chaîne qui est couchée au fond de la Seine depuis Rouen jusqu'à

Montereau. Ce système existe depuis 1856, date à laquelle le fleuve était difficilement navigable à la montée et assurait au touage la prépondérance sur tous les autres systèmes de remorquage. Mais depuis que des travaux importants d'écluses ont été établis, les remorqueurs à hélice ou à aubes ont fait aux toueurs une concurrence dangereuse à la montée et insoutenable à la descente.

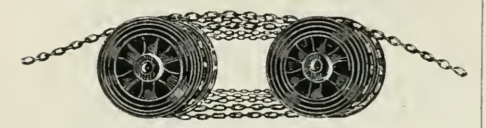


Fig. 5. — Système de poulies formant le treuil employé dans les toueurs ordinaires.

Il faut 40 mètres de chaîne enroulée sur ces poulies pour produire une adhérence suffisante.

On va comprendre pourquoi. Le treuil, qui se trouve placé au centre du bateau, et que notre gravure (fig. 5) représente à part, est composé d'une série de poulies sur lesquelles la chaîne s'enroule plusieurs fois, allant de l'une à l'autre, ce qui nécessite une longueur de 40 mètres; sans cela, on n'aurait pas une adhérence suffisante. Une machine à vapeur installée dans la cale met en mouvement ce treuil, et, grâce à la grande longueur enroulée, l'adhérence est parfaite et permet au bateau de se haler en relevant la chaîne à l'avant pour la laisser couler à l'arrière. Le rendement est parfait, surtout dans les forts courants; mais il y a un grave inconvénient : c'est que le bateau, véritable prisonnier enchaîné, n'a plus aucune liberté de mouvement propre. Pour quitter sa chaîne il faut ou bien qu'il la coupe, et alors le passage du bateau suivant devient impossible, ou bien qu'à grand'peine il la défasse de ses poulies et laisse couler les 40 mètres enroulés. Dans ce cas, il se forme un amas qui produit des nœuds, et le service est également interrompu.

De plus, si à la montée il y a un grand avantage à se hâler sur la chaîne, il est de beaucoup préférable de s'en passer à la descente, car il arrive souvent que le courant aidant, on ne peut pas dérouler assez vite, et les bateaux ont une tendance à dépasser le toueur qui est censé les remorquer.

Enfin, comme il n'y a qu'une chaîne, les bateaux qui descendent ferment le passage aux bateaux qui montent; il faut se livrer à un travail long et quelquefois dangereux pour que l'un d'eux quitte provisoirement sa chaîne pour laisser passer son camarade et aller la reprendre de l'autre côté.

Tout le mal vient donc de cette grande longueur de chaîne, et M. de Bovet, directeur de la Compagnie de touage, s'est demandé s'il ne serait pas possible d'obtenir l'adhérence d'une autre façon. Il a pensé à l'aimantation des poulies, qu'il a essayée en 1893 sur un bateau d'expérience, l'*Ampère*.

Les résultats ont été tels qu'on est en train de transformer tout le matériel et que deux toueurs du nouveau système, le *Paris* et le *Conflans*, viennent d'être mis en service.

Dans ces nouveaux bateaux, il n'y a plus qu'une seule poulie motrice, et la chaîne ne l'entoure même pas complètement; maintenue de chaque côté par deux galets (fig. 6), elle l'embrasse seulement sur les deux tiers de sa circonférence; trois mètres suffisent pour que l'adhérence soit complète. On peut donc l'enlever et la reprendre facilement. Le bateau est alors muni d'une hélice, et il évolue par ses propres moyens chaque fois qu'il abandonne le touage, et notamment à la descente, qu'il effectue comme un remorqueur ordinaire.

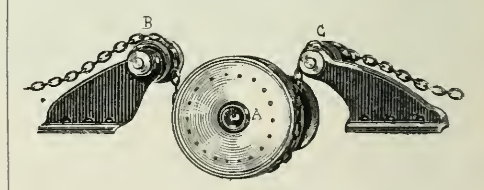


Fig. 6. — Treuil du toueur magnétique.

A. Poulie formant l'extrémité d'un puissant électro-aimant. — B et C. Galets qui supportent la chaîne. Il suffit de 3 mètres de chaîne faisant moins d'un tour sur la poulie pour produire l'adhérence.

Nous avons dit qu'on se servait de l'aimantation pour que, malgré la faible longueur de chaîne en contact avec la poulie motrice, l'adhérence soit suffisante. Ceci demande quelques mots d'explication.

On sait que si un fil de cuivre recouvert d'un enduit isolant est enroulé autour d'un barreau de fer, celui-ci s'aimante fortement lorsqu'on fait passer un courant électrique

dans le fil, et qu'il redevient inerte dès que le courant cesse de passer. C'est là le principe des électro-aimants qui forment la base de tous les systèmes de télégraphie électrique.

La poulie motrice de M. de Bovet n'est pas autre chose que l'extrémité d'un électro-aimant dans lequel on envoie le courant électrique produit par une dynamo. La machine à vapeur du bord sert à la fois à actionner cette dynamo et la poulie motrice; mais, par une manœuvre simple, on peut instantanément l'utiliser à actionner l'hélice.

On voit que par cette solution ingénieuse, M. de Bovet a rendu à la fois ses bateaux toueurs et remorqueurs, ce qui permet, en somme, de faire un service beaucoup plus important avec le même matériel.

La nature met à notre disposition des forces gratuites qui sont loin d'être utilisées comme il conviendrait. Les moulins à vent sont à peu près délaissés aujourd'hui, le mouvement des vagues et de la marée est à peine utilisé dans quelques cas très rares. Il est juste d'ajouter que bien des tentatives ont été faites déjà pour arriver à les mieux employer et que jusqu'à présent on n'a pas réussi. Cela ne prouve pas qu'on ne peut pas le faire, mais plutôt que nos connaissances ne sont pas encore suffisantes pour que nous arrivions à tirer parti de toutes les ressources qui nous entourent.

Jusqu'à présent, parmi les forces naturelles, c'est la chute d'eau qui est le plus utilisée; mais dans quelles conditions déplorables la plupart du temps, et combien des plus belles sont délaissées!

Jadis le petit moulin communal, avec sa roue pittoresque, suffisait aux besoins du pays, et on s'inquiétait peu de savoir si le rendement du moteur n'était que de 15 à 20 pour 100. Mais le grand moulin de commerce est arrivé, et on a mieux étudié la question. Il y a un grand nombre de systèmes de roues hydrauliques, et il serait trop long de les étudier ici, même sommairement. Mais, en général, on a avantage à se servir de la turbine, qui peut donner, quand elle est bien construite, un rendement de 75 à 80 pour 100.

Pour se représenter ce que c'est qu'une turbine, il suffit d'imaginer une roue à aubes courbes fermée de toutes parts et dans laquelle l'eau arrive par le centre, au moyen d'un tube, et n'a d'autre issue que l'espace compris entre les aubes. Il est par suite indifférent de placer la roue horizontalement, et on comprend qu'il soit possible de régler sa vitesse en disposant des vannes qui puissent fermer plus ou moins l'espace entre les aubes par lesquelles l'eau s'échappe.

L'évaluation de la force motrice que peut produire un cours d'eau est facile à faire quand on connait son débit, c'est-à-dire le nombre de litres qui passent en un point donné en une seconde et la hauteur de la chute. Supposons un cours d'eau qui ait un débit de 1,500 litres à la seconde et une chute de 5 mètres, c'est, en somme, 1,500 kilos qui tombent à chaque seconde, et, comme le kilogrammètre est la force produite par un poids d'un kilo tombant de 1 mètre en une seconde, cela nous donnera 7,500 kilogrammètres. Le cheval étant de 75 kilogrammètres, cela fera 100 chevaux.

Mais c'est là la force théorique; il faut tenir compte, bien entendu, dans la pratique, du rendement du moteur.

On a déjà utilisé en France et à l'étranger, depuis quelques années, des forces hydrauliques importantes; mais tout cela n'est rien en comparaison du projet, déjà réalisé en partie, de l'utilisation des chutes du Niagara, les plus considérables du monde : on estime à plus de 6 millions de chevaux la force disponible! Il est clair qu'on n'a pas songé un seul instant à employer directement la célèbre chute pour actionner un moteur : que l'engin, roue ou turbine, pourrait résister à une telle avalanche! On a pris la solution que nous avons indiquée tout à l'heure, en faisant un canal de dérivation.

L'idée de l'utilisation au moins partielle de cette force perdue n'est pas nouvelle, car au commencement du siècle dernier on y avait déjà établi une scierie. Mais il y a seulement une trentaine d'années qu'on a commencé une exploitation plus sérieuse, en construisant un canal de 1 kilomètre et demi de long, qui amène l'eau à un grand réservoir ou lac artificiel, permettant une chute de 65 mètres. C'est sur le bord de ce lac que se sont installées, depuis quelques années, un certain nombre d'usines qui emploient les 10,000 chevaux que la quantité d'eau ainsi dérivée peut produire.

Mais cela ne suffisait pas, et l'esprit en-

treprenant des Américains ne pouvait en rester là.

D'un autre côté, on ne voulait pas enlever à ce paysage unique au monde son aspect pittoresque et grandiose.

C'est seulement en 1889 qu'une compagnie se forma pour réaliser le plan d'un ingénieur, M. Evershed, qui donnait satisfaction à toutes les exigences et qui permettait d'utiliser 350,000 chevaux. Aujourd'hui, les travaux effectués permettent d'installer dix turbines de 5,000 chevaux chacune, et il y en a déjà trois qui fonctionnent. Notre gravure (fig. 7) représente l'une d'elles. Ces appareils sont placés au fond d'un puits de 45 mètres de profondeur, et l'eau leur arrive par un gros tube en fonte qui débouche en leur centre; ils ont été construits en Suisse. En réalité, chaque appareil comprend, ainsi qu'on le voit sur notre dessin, deux turbines superposées; l'eau arrive par le gros tube coudé qui se raccorde au milieu d'un tube vertical portant une turbine à chacune de ses extrémités. Après avoir agi sur les aubes de chacune de ces turbines, l'eau s'échappe et tombe dans un canal de 2 kilomètres qui l'amène en dessous des chutes. Un ascenseur permet de venir depuis l'usine visiter l'état des turbines; des leviers, qu'on voit à la partie supérieure de notre gravure et qui peuvent se manœuvrer depuis l'usine, permettent d'ouvrir plus ou moins les aubes pour régler la vitesse de rotation. Les couronnes portant les aubes sont solidaires l'une et l'autre et réunies à un arbre vertical en acier de 45 mètres de haut qui transmet le mouvement à la partie supérieure du puits, au sol de l'usine.

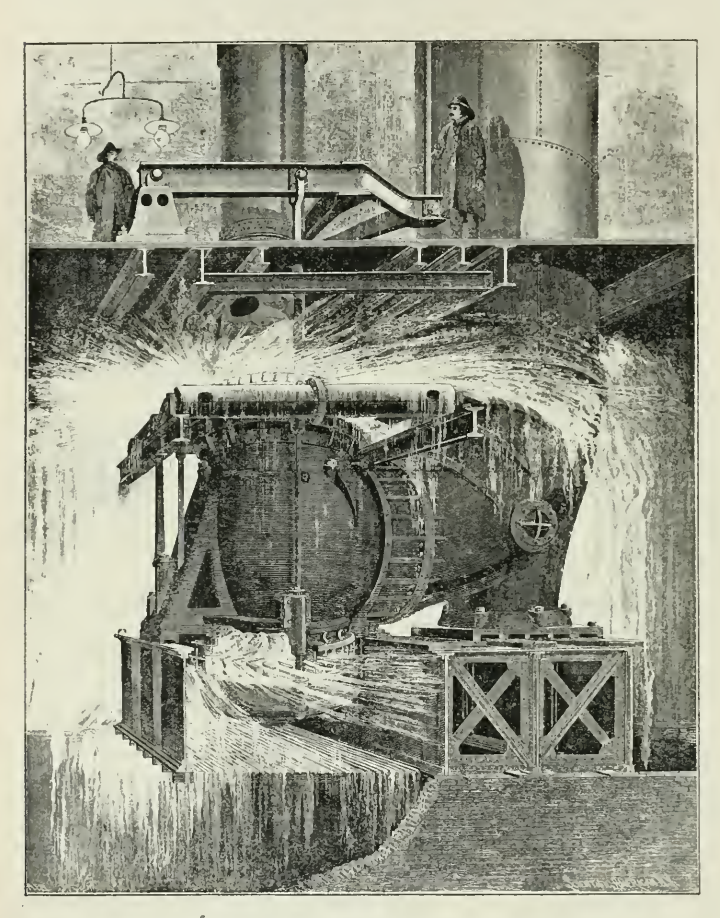


Fig. 7. — Turbine de 5,000 chevaux qui fonctionne aux chutes du Niagara au fond d'un puits de 45 mètres de profondeur.

On ne pouvait guère songer à utiliser sur place une force aussi considérable; l'espace manquerait pour l'installation de fabriques assez importantes pour consommer toute la force disponible. Il a donc fallu trouver le moyen de la porter plus loin, et la solution du problème a été définitivement fournie par l'électricité. Les usines établies près des chutes ne sont pas autre chose que des usines productrices de courant électrique. Au-dessus de chaque turbine, à l'extrémité de l'arbre de 45 mètres

qui débouche du puits, se trouve une énorme machine dynamo qui est fixée directement sur cet arbre.

Le principe des dynamos consiste à faire tourner rapidement des bobines de fil de cuivre, formant électro-aimant et appelées *inducteurs,* devant d'autres bobines semblables appelées *induits;* le passage rapide de ces bobines l'une devant l'autre donne naissance au courant électrique, qui est recueilli sur des *collecteurs* fixés sur l'arbre portant les inducteurs.

La forme et la construction de ces machines varient beaucoup, car on comprend, en effet, qu'il se présente à l'esprit des mécaniciens bien des combinaisons permettant de faire passer rapidement l'inducteur devant l'induit, ou réciproquement; la disposition et la forme des bobines qui les constituent, ainsi que leur mode de couplage; la forme du collecteur destiné à réunir en un seul tous les courants produits, etc., peuvent différer suivant les inventeurs et surtout suivant la destination de la machine.

Dans le dessin ci-contre (fig. 8), qui représente une des dynamos du Niagara, on voit en A l'induit qui est formé de bobines placées les unes à côté des autres, de façon à constituer une couronne fixée au sol par son socle et au centre de laquelle passe l'arbre E de la turbine.

Au-dessus, nous avons supposé suspendu par un crochet l'inducteur B, constitué par un cylindre de $3^{m},50$ de diamètre fermé à l'extrémité supérieure. C'est sur les parois intérieures de ce cylindre que sont fixés les électro-aimants D, qu'un arrachement fait au cylindre sur notre gravure laisse apercevoir.

Lorsque les choses sont en place, cette sorte de couvercle vient recouvrir l'induit de telle façon que ses bobines soient en face et très voisines des électros D; il repose sur l'extrémité supérieure E de l'axe de la turbine auquel il est fixé et qui lui imprime un mouvement de rotation de 250 tours à la minute.

Les collecteurs auxquels viennent aboutir tous les fils des différentes bobines sont constitués par une couronne fixée à la partie supérieure et tournant avec l'inducteur; des balais métalliques frottent sur cette couronne et recueillent le courant pour le conduire aux fils qui constituent la ligne de distribution.

C'est le courant ainsi produit qui est envoyé aux abonnés qui l'utilisent, soit directement pour produire la lumière ou la chaleur, soit indirectement pour produire la force motrice. Dans ce dernier cas, on se sert de moteurs qui ne sont pas autre chose, en somme, que des dynamos,

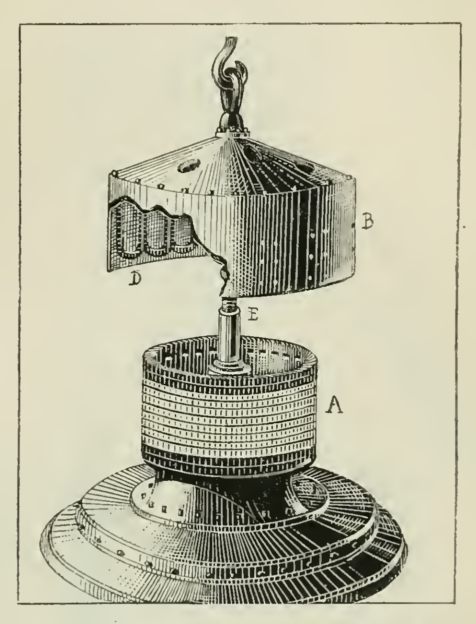


Fig. 8. — Dynamo du Niagara actionnée par une turbine de 5,000 chevaux pour produire le courant électrique.

A. Couronne fixe des induits. — B. Couronne mobile portant les inducteurs D et supposée soulevée pour laisser voir l'induit. — E. Extrémité de l'axe de la turbine.

car ces appareils sont *réversibles,* c'est-à-dire que si, au lieu de les faire tourner pour produire du courant, on leur envoie, au contraire, un courant tout produit, ils se mettent à tourner et donnent de la force motrice. Il y a une perte naturellement, perte inhérente à toute transformation, mais elle est largement compensée par la facilité qu'on trouve à transporter ainsi au loin une force qui serait sans cela inutilisable.

G. Mareschal.

LA MODE DU MOIS

Il y a des modes qui durent. Telle est celle des gants de fil blanc. C'est qu'elles sont pratiques. Aussi les femmes les plus élégantes les adoptent-elles comme les femmes les plus simples. Ces gants sont frais au porter; de plus, ils se lavent comme un chiffon.

La diminution d'ampleur des manches, que je signalais dernièrement, s'accentue. Je ne serais pas étonnée que cet hiver on portât des manches absolument collantes et boutonnées jusqu'au coude, mais toujours ornées, à l'emmanchure, d'un jockey ou d'une garniture quelconque.

En dépit du temps, constamment maussade, c'est le linon, la batiste et la mousseline de soie qui tiennent le record des tissus en faveur. Le foulard se porte le matin, ou l'après-midi, en costume de promenade sans cérémonie; en petit taffetas glacé, uni ou imprimé sur chaîne, on fait de charmantes toilettes de ville ou de casino.

Dans notre modèle *n° 1*, que mon ami Félix Fournery a croqué au grand *steeple-chase d'Auteuil,* nous donnons un ravissant modèle de robe habillée; nos lectrices peuvent aisément faire reproduire cette toilette en n'importe quel tissu, de



soie, de laine, de fil ou de coton, sans lui faire perdre de sa grâce.

Celle-ci est en soie rose voilée de mousseline de soie également rose. Jupe ronde, large sans exagération; le corsage, drapé et croisé, est rentré dans la jupe, la taille prise dans une haute ceinture de satin blanc; du col, aussi en satin blanc, s'en échappe une autre en lingerie. Manches collantes longues, terminées en pointe sur la main, et à plis jusqu'au-dessus du coude, avec gros bouillonné en haut du bras.

Chapeau Louis XVI, en paille de fantaisie, couvert de fleurs de saison; et souliers en chevreau et vernis noir.

En mohair havane ou en grosse étamine est le costume *n° 2*, destiné à faire un costume de plage

ou de voyage. En piqué, il aurait encore beaucoup de genre, et reviendrait aussi meilleur marché. La jupe est toujours de la même forme unie, ronde, et l'ampleur renvoyée en arrière. Le corsage est ajusté, à taille ronde, orné de broderies bretonnes, et ouvert sur une guimpe que l'on peut faire en lingerie, ou composée d'entre-deux de Valenciennes rouille. Chapeau brun, orné d'une couronne de coques de ruban Pompadour et d'une plume prince de Galles havane. Souliers jaunes, bas bruns et gants fil ou soie rouille.

En mousseline imprimée est la toilette de Casino *n° 3*, qui peut également s'approprier à une toilette de courses ou de *garden-party*. La jupe de celle-ci est un peu plus longue que les précédentes ; elle est montée sur un fond de jupe de soie assortie de nuance, ou formant avec la mousseline un glacé très à la mode. Le corsage-blouse à basques rondes est en surah noir plissé accordéon ; mais en mousseline de soie noire, il serait plus joli encore. Il est coupé par des entre-deux de guipure crème, et ouvert carrément sur un corsage en mousseline imprimée décolleté à clair.

Les manches, très nouvelles, sont également en mousseline imprimée avec sabot de guipure au poignet ; grosse cravate en mousseline de soie noire ; chapeau en tulle noir bouillonné orné de ruban et d'une touffe de plumes noires ; cache-peigne de roses derrière. Gants blancs en chevreau glacé, et souliers vernis sur des bas de soie noire à jours.

Quant à la robe de mariée qui compose notre dessin *n° 4*, elle est en satin blanc uni ; sur le devant de la jupe, deux soufflets en mousseline de soie blanche avec touffes de fleurs d'oranger à la naissance des soufflets forment le tablier. Corsage ajusté, rentré sous la ceinture nouée à gauche, en nœud court, retenant un petit bouquet de fleurs d'oranger ; berthe de dentelle ancienne formant jockey sur le bouillonné des manches. Même dentelle en manchette retombant sur la main. Col très montant, et long voile de tulle illusion recouvrant toute la toilette. Quelques fleurs d'oranger dans les cheveux ondés et frisés. Gants de chevreau glacé ; bas de soie à jours et souliers de satin blanc. Lingerie ornée de broderie en fils tirés et de Valenciennes. Pas de bijoux, sauf des solitaires en diamants que l'on peut remplacer par de belles perles.



Berthe de Présilly.

LA FEMME CHEZ ELLE

Les cartes *p. p. c.* pleuvent déjà chez le concierge. Ce sont les premières feuilles... de carton qui tombent de l'arbre de l'amitié. On va s'installer aux environs de la ville.

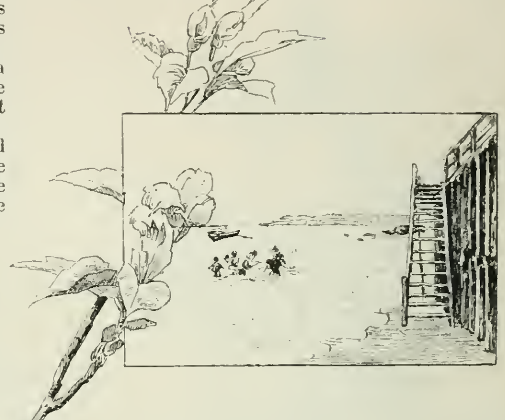
Pour l'instant, on ouvre les persiennes du cottage et bientôt on en ouvrira les portes aux amis restés en ville.

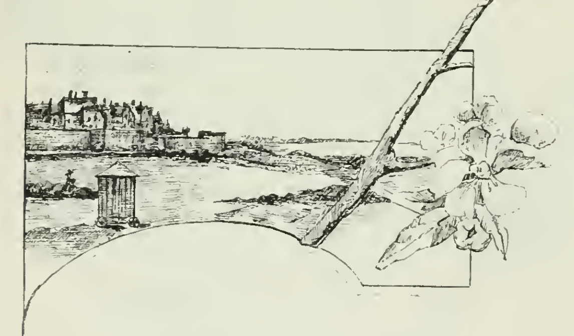
Les invitations à dîner comprennent la demi-journée, parfois la journée entière avec déjeuner à l'appui, si le voyage est assez lointain ou coûteux.

Un ton de rusticité bon enfant s'étend au service de table en grosse faïence de Gien ou de Compiègne, au linge brodé de couleur, à la verrerie épaisse, aux brocs de bière et de cidre éparpillés sur la nappe.

Point de fleurs. Le luxe des parterres ferait pâlir ces jardins en miniatures.

Si les amis viennent dîner, ils arrivent une heure ou deux avant l'heure sacramentelle, visitent le jardin, non sans avoir pris préalablement quelques rafraîchissements et un peu de repos. (Lorsqu'ils partent, on leur remet un bouquet fraîchement coupé; quand l'intimité le permet, on y ajoute un petit panier de fruits.)





Le dîner, servi dehors ou dans la salle à manger selon le temps, a le même aspect campagnard que le déjeuner, sauf l'addition d'un menu plus plantureux et de quelques vins fins.

Quelques jours avant d'aller s'installer à la campagne, la maîtresse de maison passera une journée à sa villa pour donner ses ordres au gardien ou au jardinier, afin que les gros nettoyages soient faits avant l'arrivée des maîtres. Les couvertures et le linge mis à l'air; les rideaux, resserrés, seront dépliés, puis accrochés; les matelas, cardés; la batterie de cuisine (qui était graissée pour éviter la rouille) sera lavée à l'eau de carbonate et au savon noir, et étamée à la rigueur; les fenêtres ouvertes pendant les journées ensoleillées.

Le jardin, ensemencé depuis mars, sera dans tout son éclat. Le jardinier garnira de fleurs les corbeilles, les vases et les suspensions; les propriétaires, dès leur arrivée, trouveront une maison ouverte, parfumée, gaie, propre et prête à les recevoir.

Les provisions de vin, de bière, de cidre, de charbon et d'épicerie se feront dès les premiers jours.

L'appartement de la ville aura subi sa toilette d'été : les tapis enlevés et battus, confiés au tapissier; les rideaux grands et petits, détachés, brossés, pliés et resserrés avec des grains de poivre et des morceaux de camphre, enveloppés de papier de soie (les autres produits soi-disant antiseptiques n'empêchent pas les mites et les vers de faire leur œuvre de destruction). On mettra deux morceaux de camphre enveloppés dans l'intérieur du piano; celui-ci sera recouvert d'un grand drap. Les persiennes fermées, on mettra, en place des vitrages, des

rideaux en percale bleu très foncé, afin que l'obscurité la plus complète règne dans la pièce. Les bibelots essuyés et mis dans les armoires, les meubles couverts de housses, les candélabres, les cadres, suspensions, lampes et lustres voilés de gaze imperméable, on pourra fermer tranquillement sa maison.

Le mois de juillet est le mois des projets par excellence. On pense à aller aux bains de mer ou dans les montagnes. Les vacances d'août et septembre sont aussi consacrées à soigner la santé.

Mes lectrices me sauront peut-être gré de leur signaler quelques *petits trous pas chers* dont mon expérience leur répond.

L'air des montagnes est très reposant. Il convient aux vieillards, aux enfants et aux surmenés de la vie active. Pourquoi n'irait-on pas sur les bords du lac de Genève, puisque la France en possède la plus jolie partie? La Cie P.-L.-M. a fait des concessions extraordinaires pour lutter de vitesse et de bon marché avec les autres réseaux français. Des billets à tarifs très diminués permettent de visiter la Suisse et même de s'y installer à l'hôtel, pour un prix tellement modeste, qu'on regagne en un mois le prix de son voyage (les hôtels de second ordre, *excellents* comme confort et nourriture, varient entre 5 francs et 3 francs par personne, *tout compris*). A Thonon-les-Bains et à Evian on est logé et nourri pour 10 à 15 francs par jour et par personne. L'entrée aux sources et au Casino est de 8 à 10 francs pour les vingt et un jours de saison balnéaire. A Saint-Gingolph et au Bouveret, stations moins luxueuses situées au bord du lac, on aura le même confort de 5 à 8 francs par jour et par personne. Le voisinage du lac, les excursions que l'on peut faire, l'air pur, l'eau excellente, les bains et le canotage constituent la plus agréable façon de passer les vacances. Pour l'installation, il suffit de laisser ses bagages à la consigne et d'aller chercher un gîte.

Veut-on, au contraire, aller sur les bords de la Méditerranée, aussi agréables l'été que l'hiver? On y trouvera des hôtels à très bon compte, les tarifs de la saison chaude étant bien diminués en comparaison de ceux de la saison hivernale.

Beaucoup de malades doivent aller à Vichy, Royat, Salins ou la Bourboule; à ceux-là je ne puis que conseiller de s'incliner devant l'arrêt de leur docteur : à Vichy, comme dans les bourgs de l'Auvergne, il y a des hôtels et des pensions pour toutes les bourses.

Certains enfants atteints de coxalgie se sont fort bien trouvés du séjour de Langrune-sur-Mer, Luc et Saint-Aubin (Calvados), petits pays modestes, agrémentés d'une plage au sable fin, aux émanations iodées très efficaces. Là, pas de luxe et presque pas de confort, mais la vraie campagne et la douce liberté pour les enfants.

Cabourg et son Casino offrent mille distractions aux heureux de ce monde; plus gai que Trouville, ce petit pays devient de plus en plus le favori de l'élégance. Le Grand Hôtel, dirigé par Noël et Pattard, rend ce séjour digne des princes et des nababs. A côté, villas et appartements se louent par les petites bourses.

Il me reste encore à vous parler d'une station modeste, trop peu connue, mais qui accomplit des miracles dans les cas *d'anémie, neurasthénie,* etc. Je veux citer Forges-les-Eaux dans la Seine-Inférieure, à deux lieues de Dieppe. Pays charmant possédant *l'hôtel*



continental, un hôtel-ferme où l'on fait la cure du bon lait en même temps que celle de l'eau ferrugineuse. Lac, pêche, casino, soirées de famille, lawn-tennis, etc., etc. Prix très abordables.

Maintenant, chères lectrices, votre choix arrêté, prenez vos billets et bon voyage!

LUCIOLE.

CONNAISSANCES UTILES

Entretien des capotes de voitures. — Pour empêcher les capotes de voitures de se fendiller, il faut les enduire d'un peu d'huile de lin purifiée.

Pour éviter le rétrécissement des capotes en cuir et leur conserver la souplesse nécessaire, on peut les enduire de graisse pour chaussures.

Lavage des foulards de soie. — Les foulards de soie, très fragiles, se lavent difficilement. Il faut d'abord les savonner à froid, puis les rincer et les ressuyer. D'autre part, on fait bouillir dans de l'eau autant de poignées de son qu'il y a de foulards à nettoyer, et on filtre au travers d'un linge. C'est dans ce liquide qu'on laisse tremper les foulards pendant quelques heures. Finalement, on les presse et on les suspend. Il faut les repasser avant qu'ils ne soient complètement secs.

Scellements. — On est quelquefois embarrassé pour savoir choisir le mode de scellement le plus avantageux. A cet égard, il est bon de connaître les résultats expérimentaux obtenus à Saint-Louis. De ces essais, il résulte que les barres scellées au ciment, mélangé avec de l'oxyde de fer ou fixé par des coins, n'offrent que peu de résistance. Sur trois barres scellées au soufre, une put être arrachée, les autres se cassèrent. Sur six barres scellées au ciment pur, une seule put être arrachée. Deux barres fixées par du béton, composé mi-partie sable et ciment, se cassèrent. Enfin, les barres filetées exigent un effort plus considérable à l'arrachement que les barres lisses.

Guérison des brûlures. — Les brûlures constituent un accident très fréquent et souvent très douloureux. Pour les guérir, il suffit, d'après M. Nodon, de plonger le plus vite possible la partie brûlée dans une solution de permanganate de potasse et de l'y laisser séjourner pendant un quart d'heure environ. La douleur cesse presque aussitôt et la plaie devient noire. Deux ou trois jours après le traitement, la brûlure a disparu et les tissus ont commencé à se régénérer.

Vernis noir mat pour métaux.

Nitrate de cuivre.	500 gr.
Alcool à 90°.	150 gr.

Le nitrate de cuivre est fondu à la chaleur, puis additionné d'alcool. L'application se fait à froid.

Nettoyage des gravures jaunies. — 1° Bien essuyer la gravure pour enlever la poussière qui y adhère toujours.

2° Faire le mélange suivant :

Hypochlorite de chaux . .	180 gr.
Eau.	500 centig.

Laisser déposer et filtrer

3° Mettre la gravure à flotter sur le précédent liquide.

4° Retirer la gravure et la plonger, pendant une demi-heure, dans la solution ci-dessous :

Acide sulfurique	30 centig.
Eau.	1,000 centig.

5° Enlever à l'eau froide et sécher entre feuilles de papier buvard.

Encre pour écrire sur les photographies. — Dissoudre 10 grammes d'iodure de potassium dans 30 grammes d'eau, et ajouter ensuite 1 gramme d'iode et 1 gramme de gomme arabique. On écrit sur une partie noire de l'épreuve : les traits apparaissent bientôt en blanc, par suite de la formation d'iodure de potassium.

Procédé pour bleuir une turquoise morte — La matière inorganique n'échappe pas plus que les êtres vivants au perpétuel changement qui anime l'univers. Les bijoux ne font pas exception à la loi commune : les uns perdent leur éclat et les autres changent de couleur.

Parmi ces derniers, il faut signaler tout particulièrement les turquoises qui, du plus beau bleu quand on les achète, ne tardent pas, au bout d'un temps plus ou moins long, à pâlir et à devenir presque entièrement vertes, à « mourir », comme disent les bijoutiers.

A cet état, elles ne font plus aucun effet sur le bijou qu'elles sont destinées à embellir et n'ont absolument plus aucune valeur marchande. Rien n'est plus facile que de leur rendre leur couleur primitive : il suffit de les plonger dans une solution de carbonate de soude (ce que les cuisinières appellent des « cristaux »), pour les voir bleuir. Malheureusement, cette teinte ne dure qu'un certain nombre d'années et disparaît ensuite. Il paraît qu'alors les turquoises ne bleuissent plus par une nouvelle opération, mais nous ne garantissons pas le fait. Ce que nous venons de dire ne s'applique qu'aux turquoises ordinaires et non aux turquoises d'Orient qui, elles, ne meurent jamais.

H. Mousse de Corse.

LA CUISINE DU MOIS

Potage Saint-Germain. — Mettons au feu, dans un chaudron en cuivre non étamé, 4 litres d'eau filtrée, 40 grammes de sel, un bouquet de sarriette, et faisons bouillir sur un feu ardent. Versons dedans 3 litres de gros pois, frais écossés, et laissons cuire à feu vif de 20 à 25 minutes. Égouttons et ne perdons pas l'eau. Passons vivement les pois à travers un tamis en crin; relevons la purée dans une casserole, délayons avec l'eau de la cuisson jusqu'à ce que la purée soit liée à point. Faisons bouillir en remuant avec une cuiller de bois, goûtons pour le sel, ajoutons deux ou trois morceaux de sucre, 120 grammes de beurre frais, et remuons en dehors du feu jusqu'à ce qu'il soit fondu. Verser dans la soupière, où nous aurons mis une pincée de cerfeuil haché ou simplement effeuillé, quelques petits pois fins cuits simplement à l'eau salée, ainsi que les gros, dans une casserole plus petite, ou des croûtons sautés au beurre.

Homard à l'américaine. — Homard : un kilogramme, 250 grammes de tomates fraîches blanchies, mondées et hachées grossièrement, 20 grammes échalote hachée; persil, cerfeuil, estragon, en tout 5 grammes, 60 grammes de glace de viande ou 1 décilitre de très bon jus, 2 décilitres de cognac et autant de vin blanc sec, 10 grammes de sel, un peu de poivre de Cayenne, 200 grammes de beurre fin, 30 gr. d'huile, 2 décilitres de bouillon.

Opération. — Détacher avec le couteau l'estomac (improprement appelé queue) de la carapace ou coffre, recueillir le sang dans un bol où on a versé un peu de cognac et du vin blanc. Diviser le coffre en deux et en long, enlever la poche ou gésier à côté de la bouche; il faut ramasser avec soin les parties vertes, molles et les réunir au sang dans le bol, arracher le boyau à l'estomac et diviser celui-ci en 4 ou 5 tronçons. Dans un large et épais sautoir, mettons 60 grammes de beurre et l'huile, chauffons sur un feu très vif et soutenu; dès que le beurre fume, jetons-y tout le homard et sautons; dans 2 minutes, sautons encore, versons le cognac et allumons, sautons toujours. Aussitôt éteint ajoutons l'échalote, la tomate, la glace ou le jus, le bouillon, le vin blanc, le cayenne et le sel, laissons bouillir 10 minutes à couvert et pas trop fort. Passons le sang dans une passoire ou tamis avec pression, retirons le homard du feu, versons le sang dans la casserole avec quelques gouttes de citron, le beurre qui reste et les fines herbes, lions en tournant la casserole, dressons dans un plat creux et servons avec des assiettes chaudes.

Caneton aux navets. — Découpons un caneton nantais en cinq morceaux (ainsi qu'un poulet) et sautons-le de la même façon dans un sautoir un peu grand et épais avec quelques cuillerées d'huile et 30 grammes de beurre; dès qu'il est roux des deux côtés, enlevons-le sur un plat. Dans le sautoir nous passons une cuillerée de farine, nous la roussissons une minute en la remuant, nous mouillons avec 1 litre de bouillon et un demi-litre de vin blanc de Graves; remettons le canard et laissons bouillir doucement. D'autre part, nous mondons 12 ou 15 petits oignons, 6 ou 8 navets moyens; nous coupons ceux-ci en morceaux gros comme des bouchons. Dans une coupe lyonnaise ou poêle, nous mettons 60 grammes de saindoux, chauffons et sautons les navets et les oignons une petite demi-heure, sur un feu doux, ajoutons au caneton, avec un bouquet garni, un morceau de sucre et une cuillerée de sauce tomate, si on en a sous la main. Dégraisser avant de servir. Cuire très doucement et tenir le caneton un peu ferme; trop cuit, il est mou et sans goût.

Tarte aux abricots. — Pour une tarte ayant de $0^{m},22$ à $0^{m},24$ centimètres de diamètre, il faut délayer 250 grammes de farine de gruau avec 120 grammes de beurre, 30 gr. de sucre en poudre, une pincée de sel et 1 décilitre de vin blanc ou du lait. Laisser reposer la pâte au frais afin de la raffermir et préparer 600 grammes d'abricots ainsi qu'il suit : les choisir moyens, bien égaux et assez mûrs, les couper en deux parties égales dans le sens de la fente, les poser à mesure dans un saladier; aussitôt fini, on les arrose avec un verre à madère de rhum, quelques gouttes de citron et on les saupoudre de 100 grammes de sucre semoule. Il faut les sauter avec le saladier sans les trop écraser, les couvrir avec une assiette et les laisser mariner pendant que la pâte se raffermit.

Pour dresser la tarte. — Beurrons l'intérieur d'un cercle à tarte très légèrement avec du beurre non fondu, étendons la pâte en rond assez grande pour qu'elle dépasse le cercle de $0^{m}.02$; tout autour, soulevons-la avec précaution à l'aide du rouleau et posons-la sur le cercle; avec le pouce à plat, appuyons à l'intérieur du cercle pour bien lui donner la forme; posons le cercle ainsi garni sur une plaque de tôle un peu forte, égalisons bien la pâte; avec un couteau, tranchons, ce qui déborde, puis chevauchons les abricots autour du cercle, la peau en dessous; le premier rang fini, faire le deuxième en sens inverse du premier jusqu'au milieu. Arroser avec le jus et cuire dans un four pas trop chaud une bonne demi-heure. Saupoudrer de sucre à la sortie de four et laisser refroidir avant de servir. Les tartes aux mirabelles, reines-claudes, etc., se font de la même manière.

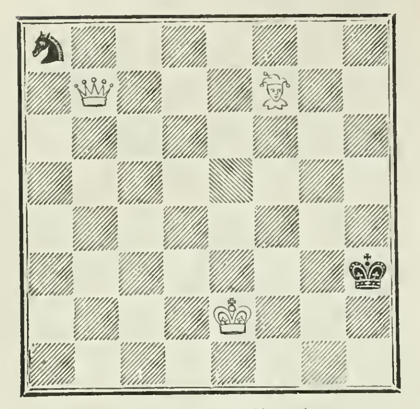
A. Colombié.

Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

N° 84. — ÉCHECS

Noirs (2 pièces)

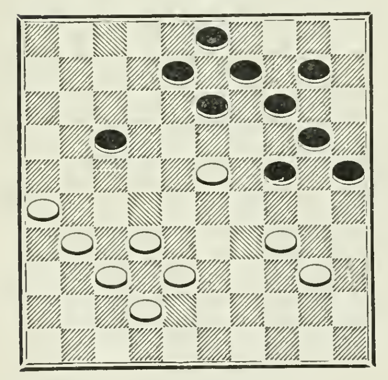


Blancs (3 pièces)

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 85. — DAMES

Noirs



Blancs

Les blancs jouent et gagnent.

N° 86. — CHARADE

ANAGRAMME

Envoi de J. N.

Mon premier se trouve en musique
Et mon dernier
Est dans la main du cavalier.
Quant à l'entier,
C'est un être problématique.
En retournant ce mot, ce qui n'est pas malin,
Vous aurez le produit du superbe sapin;
Voulez-vous l'appliquer à la température?
Changez-le; la douceur deviendra sa nature;
En le retournant de nouveau
Vous aurez encore un oiseau.

N° 87. — CARTES

Problème de Whist

Cœur est atout. Le 4e joueur D possède les cartes suivantes :

Roi, valet et neuf de cœur; As, roi, dame et dix de trèfle; As, roi et dame de carreau; As, roi et dame de pique.

Comment peut-il être fait chelem?

N° 88. — QUESTION ROMAINE

Pardonnez-moi, lecteurs, si je suis importun.
D'abord à mille et un ajoutez cinq cent un
Et cinq cent neuf, puis trouvez l'heure même
Que ma montre marquait en faisant ce problème.

N° 89. — CURIOSITÉ

Envoi de J. N.

Sur un damier de 100 cases, placer 10 pions ou 10 dames, de sorte qu'il n'y en ait jamais deux à la fois sur une même ligne, soit horizontale, soit verticale, soit oblique.

On peut placer de même 8 pions sur un échiquier de 64 cases.

SOLUTIONS

Des problèmes du numéro de Juin.

N° 72 — Ce problème a une solution en deux coups.

1. R joue — 1. P 3 F D
2. P 8 C D fait D ou F échec et mat

N° 79. — 1. R 3 R — si 1. R pr T
2. R 2 F R — 2. R 7 T R
3. D 8 T R échec et mat.
si 1. P 7 F R
2. D 6 F D échec — 2. R 6 C R
3. D 2 C R échec et mat.

N° 80. — $\frac{18}{7}\ \frac{12}{18}\ \frac{32}{38}\ \frac{28}{8}\ \frac{24}{13}\ \frac{19}{33}\ \frac{22}{33}\ \frac{4}{22}\ \frac{4\ 16}{}$ gagne.

Au second coup, les noirs peuvent prendre par 38 12, le résultat est le même.

N° 81. —

D E V I N
E L I R E
V I D E R
I R E N E
N E R E E

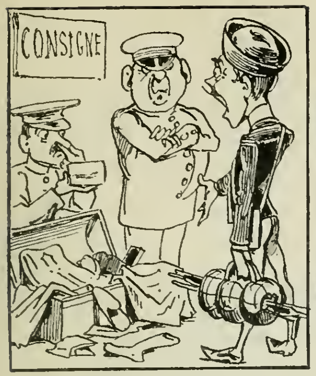
N° 82. — La devise en question a été adoptée par Marguerite de Valois, *la reine Margot,* après la rupture de son mariage avec Henri IV.

N° 83. — Dix jours ont été supprimés du 5 au 15 octobre 1582 par suite de la réforme du *calendrier grégorien.*

Les solutions seront données le mois prochain.

LE MOIS COMIQUE

PAR MOLOCH



— Comment vous vous êtes permis d'ouvrir ma malle ?
— Dame, elle sentait mauvais : c'étaient des livarots ; mais ça pouvait être un cadavre.

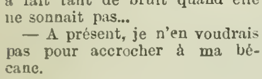


On croyait que Mlle Léopoldine, de l'Opéra, avait adopté les bandeaux plats parce qu'elle n'avait pas d'oreilles. Nous pouvons affirmer qu'il n'en est rien.



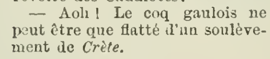
— Dites donc, monsieur le républicain, puisque le couronnement du Czar vous fait tant de plaisir, pourquoi n'en prenez-vous pas un ?





— Cette pauvre *Savoyarde* qui a fait tant de bruit quand elle ne sonnait pas...
— A présent, je n'en voudrais pas pour accrocher à ma bécane.





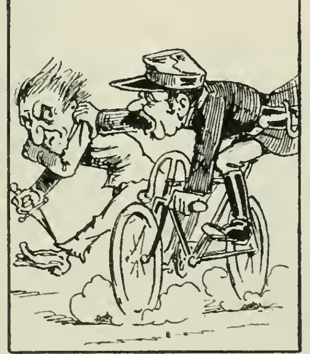
— Et les Français, qui sont nos amis, font des vœux pour la révolte des Candiotes.
— Aoh ! Le coq gaulois ne peut être que flatté d'un soulèvement de *Crète*.



— Madame, nous faisons perquisition : votre mari fume des cigarettes de contrebande.
— Ah ! Messieurs, ça m'étonnerait bien : voilà quatorze ans qu'il est défunt.



— O Liane ! votre empoisonnement m'a fait bien du mal !
— Et à moi, joliment du bien : pour plus de deux cent mille francs de réclame.

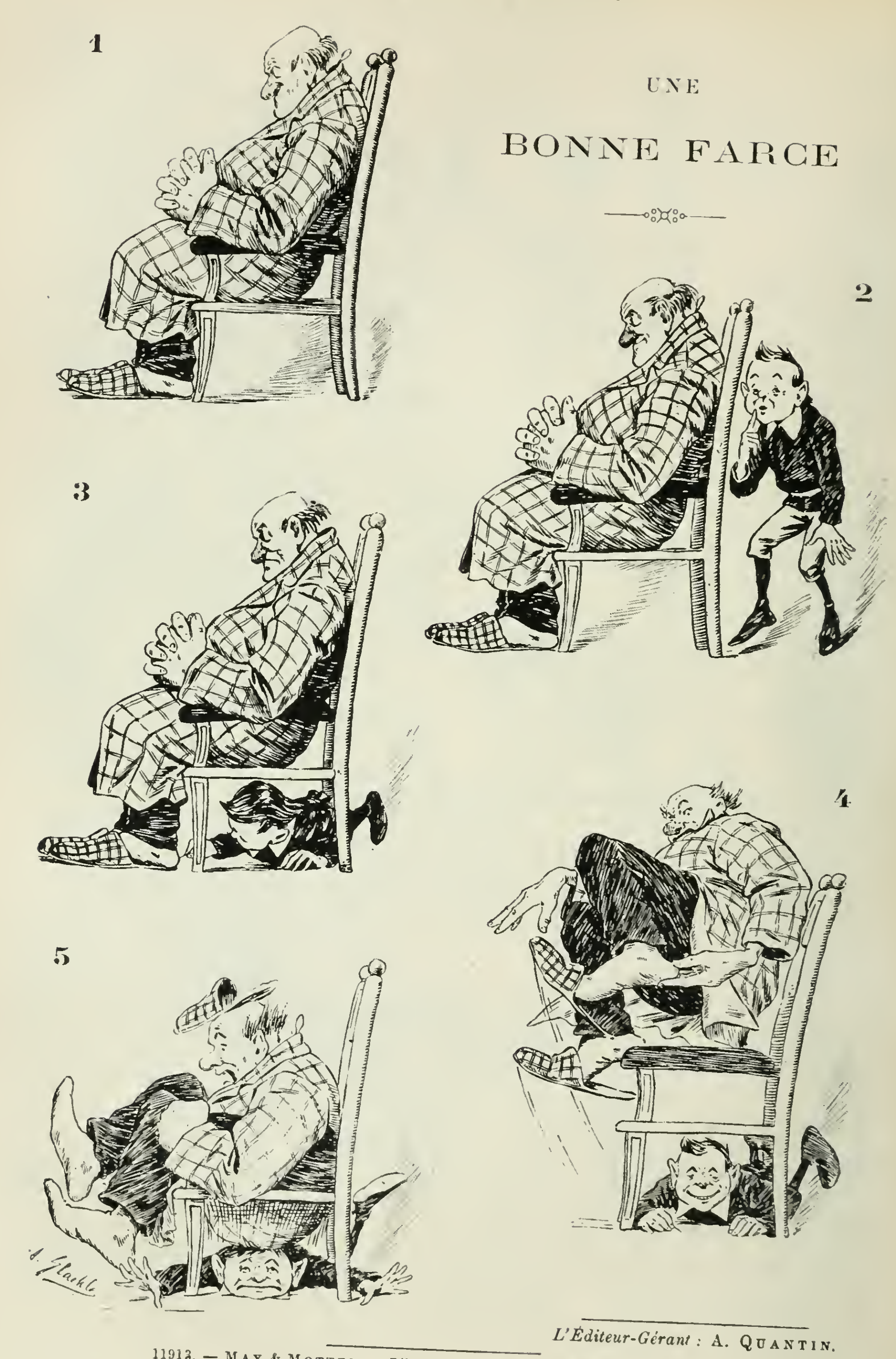


Les gardiens de la paix vont avoir désormais des bicyclettes. Il va falloir que MM. les assassins se préoccupent d'en avoir aussi.



— La voilà bien, la justice humaine ! Ce pauvre cheval vient de gagner le Grand Prix et on l'accueille par des cris de *Haro* ! ! !

UNE BONNE FARCE



L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

11913. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

LE MONDE MODERNE

Août 1896

Les Vikings

I

Thord-le-Vieux, fils d'Einar, étant mûr pour Héla,
Au premier jour du temps d'Yule, rassembla
Ceux qu'il osait encor nommer ses frères d'armes;
Puis, lorsque les Vikings eurent, à grands vacarmes,
Mangé les daims bouillis et lampé l'hydromel,
Le grand vieillard leva d'un geste solennel
Sa corne au cercle d'or et resta la main haute.
On se tut, écoutant les paroles de l'hôte.

— « Je vous ai conviés, frères, pour nos adieux.
Vous m'avez trop longtemps surnommé Thord-le Vieux,
Et vraiment, la vieillesse est malséante aux hommes.
Si les dieux étaient bons, les guerriers que nous sommes
Devraient tomber d'un bloc avec la hache au poing.
Mais que faire? Il en est dont la mort ne veut point,
Et Thorgerda, puissante à sauver, les abrite.
La mort qui ne veut pas de moi, je la mérite.
Vous l'avez su, combats d'été, courses d'hiver!
Si l'on n'a pas noué ma chaussure d'enfer,
J'ai reçu plus de cent blessures inutiles.
Or, voici maintenant que mes bras sont débiles,
Mes deux genoux liés, et mes pieds chancelants :
J'en ai honte, et je veux laver mes cheveux blancs! »

Tous, hurlant, et frappant la table de leurs glaives,
Applaudirent, et Thord ajouta :

« Sur les grèves,
Mon vaisseau fatiguait le sable de son poids :
Donc, je l'ai fait charger de bitume et de poix;
Puisque je ne dois plus suivre vos gais sillages
Vers l'espoir des combats prochains et des pillages,
Je veux brûler avec ma barque, en pleine mer! »

Adroald, fils de Thor, s'écria : — « Je suis fier
D'être sorti de toi, chef, et j'en serai digne :
S'il est un homme ici dont la race forligne,
O père, meurs en paix, tu n'es pas celui-là!
Va m'attendre aux joyeux banquets du Valhalla;
Mais pour forcer ton fils aux labeurs de la gloire,
Emporte tes trésors avec toi, dans l'eau noire
Que rougira la flamme épaisse du bûcher!
Je n'en veux pas!

— Bien dit, garçon, va les chercher!
Pourtant, je t'en laisse un qui vaudra tous les autres :



Prends mon épée! Et vous, comptez parmi les vôtres
Cet enfant qui chantait hier dans nos gavons
Et qui vient de parler comme un homme. Buvons. »

L'adolescent saisit la plus lourde des cornes
Et la vida trois fois en l'honneur des trois Nornes.
Puis il dit : « Comme il sied, père d'armes, je veux,
Avant de devenir ton hoir, faire mes vœux.
Pour répaier ta honte et venger ta vieillesse,
Je jure par Fenris de mourir en liesse,
Dans la fête d'un beau combat, n'ayant encor
Aucun cheveu d'argent parmi mes boucles d'or,
Et serrant ton épée entre mes deux mains sûres,
De m'endormir parmi les fleurs de mes blessures. »

Les bons Vikings heurtaient la table à larges coups.

— « Chassez-moi, si j'y manque, aussi loin que les loups
Chassent le renne blanc dans les plaines de givre,
Que le feu luit, que l'homme a la fureur de vivre,
Que la terre nourrit la semence, que l'air
Promène le flambeau fulgurant de l'éclair;
Aussi loin que le Troll rusé va tendre un piège,
Qu'il glisse des Finnois sur les souliers de neige,
Et que de fins vaisseaux fendent les flots houleux;
Aussi loin qu'il y a des filles aux yeux bleus,
Des ours sur les glaçons, des aigles dans les aires,
Et plus loin, seul, traqué de hontes en misères,
Repoussé par la main, bloqué par le regard,
Et que je sois banni d'Asgard et de Midgard,
Et de tout lieu, sinon de l'enfer, et je jure!

— « Bien bu, petit, et mieux parlé! Belle gageure
A promettre au Dysir qui cherche les vaillants! »

L'enfant échevelé, rose et les yeux brillants,
Reçut, avec l'épée, une place à la table.
Parmi les guerriers roux, il siégea, respectable.
Alors, le Skalde ému prit sa harpe d'argent
Et son cœur s'exhala sur un rythme changeant :

« Nous sommes les rois blonds que guident les étoiles!
Au cri des vents houleux, nos barques à deux voiles
Bondissent par-dessus les flots;
Les brisants sont nos ports, les ouragans nos fêtes;
L'éclair est notre phare, et l'effort des tempêtes
Travaille pour nos matelots.

« Nous sommes les rois blonds de l'océan sonore :
Nous avons découvert les pays qu'on ignore
Par delà les mers de cent jours;
C'est pour nous que les Franks décorent les chapelles,
Que leurs troupeaux sont gras, que leurs filles sont belles,
Et que leurs cités ont des tours!

« Nous marchons dans la nuit aux lueurs des épées :
Les vainqueurs sont vaincus, et leurs têtes coupées
Pendent le long de nos arçons;
Nous avons pour ami l'oiseau noir au pied jaune,
Nos bons frères les loups nous demandent l'aumône
Et s'engraissent quand nous passons!

« Nous sommes les rois blonds de la terre et de l'onde,
Les joyeux fils de Thor qui courent sur le monde,
Ivres de gloire et de butin;
Les prêtres de l'Enfant qui dort auprès des vaches
Ont des crânes luisants qui s'ouvrent sous nos haches
Mieux que les bûches du sapin!

« Aussi quand le Dysir qu'Odin promet aux braves
Sur les champs de carnage ou parmi les épaves
Viendra ramasser nos corps blancs,
Nous irons nous asseoir à la droite des Ases,



Pour vivre de festins, de combats et d'extases
Dans les palais étincelants! »

Le vieillard dégrafa son collier, en silence,
Et l'offrant au chanteur sur le fer de sa lance,
But la bière de ses funérailles, gaîment.

Or, le soleil rougi glissait du firmament,
Et Thord, s'étant levé, descendit vers la baie.
A l'horizon, le ciel saignait comme une plaie,
Pourpre, et l'on eût pensé que les veines d'Ymer
Pour la seconde fois ruisselaient dans la mer.
— « Un beau soir pour mourir, et Dieu me favorise
Si j'en crois la splendeur de son œil, et la brise
Qui fait déjà frémir ma toile et mon filin! »
Et Thord souriait d'aise à voir son orphelin
Entasser le trésor des longues pilleries
Sous le poids frissonnant des deux voiles fleuries.

L'œuvre achevée, il dit : « Au revoir, compagnons! »
Puis, quand il les eut tous salués par leurs noms,
Sans oublier son fils, il détourna la tête.
— « Nous allons faire à deux la suprême conquête,
Mon vieux Dragon-de-mer bandé d'ocre et d'azur! »

Sur la poupe choyée, il monta d'un pied sûr,
Largua la double voile et trancha les deux câbles.
La coque, en cet instant d'efforts irrévocables,
Hésitante, oscilla sur l'or des flots tremblants.
Le soir dur hérissa de reflets rutilants
Les agrès, et la pointe immobile des rames.
Puis, la nef, emportée au bercement des lames,
S'éloigna dans l'orgueil belliqueux du couchant,
Diminua, brunit, perdue avec le chant
Du héros triomphal qui voguait sur sa tombe,
Et la lune éploya ses ailes de colombe.

A peine voyait-on, là-bas, vers l'horizon,
Une tache de nuit qui trouait le frisson
De l'immensité blême et lourdement tranquille.
Les compagnons de Thord, debout sur la presqu'île,
Devisaient, les cheveux envolés dans le vent,
Et regardaient au loin ce point d'ombre mouvant,
Si morne, et qui soudain brilla comme une étoile.
Il brillait. Par degrés, l'angle aigu d'une voile
Se précisa sur l'aube étrange qui naissait,
Vapeur mauve, et voici que la lueur croissait,
Élargissait son orbe, et plus haut, plus encore,
Montait, émerveillant le ciel de son aurore,
Brûlait l'air, dévorait les ténèbres en feu,
Et rouge, flamboyait dans le silence bleu.
Un ruissellement d'or se ruait sur l'eau sombre,
Affluant jusqu'aux pieds des Vikings, et leur ombre
S'allongeait en tremblant derrière leurs talons;
Sur leurs membres noueux et dans leurs cheveux blonds
L'incendie honoré mettait des clartés roses;
Ils trépignaient, fiévreux, mais roides dans leurs poses,
Et s'affamant de mort pour les combats futurs,
Tous, ils sentaient leurs cœurs battre entre leurs bras durs.

Pourtant, l'espace gris rentra dans les ténèbres;
La flamme ne fut plus qu'une torche, et, funèbres,
Des nuages de cendre obscurcissaient l'embrun.
Alors, les guerriers blancs partirent, un par un,
Et l'enfant Adroald resta seul sur la roche.
Le dernier feu pâlit quand le jour était proche,
Et la mer balança quelques charbons errants
Dans la froide lenteur des flots indifférents.

II

Adroald devint beau, fort et prompt à la course.
Un jour, il décolla, d'un seul revers, une ourse,
Et revint à la grange en portant dans ses bras
La tête énorme, avec les oursons blancs et gras
Qui léchaient sous les poils le sang noir de leur mère.
En chasse, il dévorait quelque racine amère
Ou le cœur d'un loup maigre équarri dans un bois,



Aussi gaîment qu'il eût mangé le bœuf gaulois
Sur les tréteaux graisseux d'un festin funéraire.
Il avait le bras ferme et le pied téméraire,
L'œil aigu, la voix haute, et le rire joyeux.
Ayant fait le serment de ne pas mourir vieux,
Il ne daignait porter, à l'heure des batailles,
Ni casque d'acier bleu ni chemise de mailles;
Il méprisait la fronde, et l'arc, qui tue au loin,
Et pour se garantir des coups, n'avait besoin
Que de son manteau sombre et de ses chausses brunes.
Naïf, il ignorait la science des runes
Qu'on grave sur le fer du glaive ou des vaisseaux;
Mais quand le cor d'un chef sonnait pour les assauts,
Il tombait le premier sur le plat des cursives,
Et fauve, le front nu, sans armes défensives,
La hache à la main gauche et l'épée au poing droit,
Il allait, revenait, présent à chaque endroit
Où le combat hurlait plus rouge et plus sonore,
Bondissait, et sa lame, ainsi qu'un météore,
Luisait, sifflait, fendant les chairs, broyant les os,
Et si quelque ennemi surgissait vers son dos,
Sans voir, il l'abattait d'un geste, avec sa hache.
Sa chevelure rousse était comme un panache
Qu'on guettait par-dessus le casque des plus grands,
Et ses yeux bleus lançaient des éclairs fulgurants
Qui faisaient hésiter la lance au poing des braves.
Son nom était connu des Wendes et des Slaves;
Les Neustriens au sud et les Finnois au nord
Avaient senti le poids de son glaive, et la mort
Marchait tranquillement à l'ombre de son torse.

Comme il rentrait, un soir, il vit, filant à l'orse,
Un pirate saxon qui tendait vers le fiord.
Quand les Vargrs, à la nuit, eurent quitté leur bord,
Adroald, les laissant piller, se mit à l'œuvre :
L'arme aux dents, il nagea vers la longue Couleuvre,
L'escalada dans l'ombre et parut sur le pont :
Les gardes du vaisseau s'étaient levés d'un bond;
Il vint vers eux, et les tua, l'un après l'autre,
Puis, il offrit la voile au vent, et prit la peautre :
La brise remporta le héros et la nef,
Et désormais il eut sa barque, comme un chef.

Les plus fameux voulaient guerroyer dans sa troupe.
Son boulevard portait, de la proue à la poupe,
Les boucliers de cuir de soixante rameurs.
Tous le suivaient. Bientôt, la horde d'écumeurs
Devint flotte, et la flotte était presque une armée!

Ah! ces fêtes, et ces tourbillons de fumée,
Quand le Viking entrait dans quelque bourg des Franks!
Le sifflement des traits, le râle des mourants,
Et les fiers cliquetis de la hache et du glaive!
Ah! la musique auguste! Et que l'heure était brève
Pour ces fougueux amants de la mort, dont les cris
Se tournaient en chansons au mât des piloris!
Ils narguaient les bourreaux de leur rire superbe,
Et, troués, ils bouchaient leur plaie avec de l'herbe
Pour aller recevoir ou donner du trépas,
Encore, et le vainqueur reculait pas à pas
Devant le bras levé des morts épouvantables!
Ah! ces fêtes, autour des grands feux ou des tables,
Lorsqu'après la bataille et le sac, l'échanson
Versait la bière anglaise ou l'hydromel saxon!
Ah! les chevaux d'Odin ruant dans les chapelles,
Les couvents pris, et, quand les nonnes étaient belles,
La danse des baisers dans les chasubles d'or!
Ah! ces prêtres du Christ immolés au dieu Thor,
Ces butins! Et le soir, las du jeu des balances,
On jetait des enfants sur la pointe des lances!

Certe, Adroald était aussi puissant qu'un roi.
L'empereur Charlemagne avait pleuré d'effroi
En songeant aux prochains labeurs de la patrie;
Mourant, il prévoyait une France meurtrie,
Et sentait sourdement s'effriter dans sa main
Le globe monstrueux de l'empire germain.
Déjà les Loups du Nord attaquaient le cadavre,
Et partout, de la Seine au Rhin, dans chaque havre,
On avait vu surgir les drakars à deux mâts.



Cependant Adroald rêvait d'autres climats,
Loin des côtes qu'endort l'ennui de la Baltique,
Et d'instinct, curieux de la patrie antique
Où les Ases naissaient sous un ciel plus riant,
Il était descendu vers le vague Orient.

Sa flotte avait cinglé, dans un vent de victoire,
Des menhirs de Bretagne aux jardins de la Loire,
Pillé Bordeaux, et vu des monts bleus de forêts,
Et vu des peuples bruns, Basques et Navarrais,
La Galice, et des rocs où mûrissent les vignes,
Des cités aux toits verts, des pommes d'or, des cygnes
Dont l'aile est rose, et qui s'endorment sur leur bec,
Des hommes bleus vêtus de blanc, un sable sec,
Et l'Océan d'azur qui chante au pied des myrtes.
Les barbares avaient cotoyé les deux Syrtes,
Et vu les grands chevaux bossus, à double dos,
Qui bercent en marchant leurs cous et leurs fardeaux,
Et vu le monstre épais comme une barque noire
Dont la gueule au long nez a deux cornes d'ivoire.
Ils erraient sur la mer musicale, au hasard,
Criant à tous : « Où donc est la porte d'Asgard,
Où donc est Rome, où donc est Byzance?... » Sans trêve,
Ils s'en allaient, ainsi que l'on va dans un rêve,
Et fous de vivre, avec une gaieté d'enfants,
Lançaient aux cieux nouveaux l'appel des olifans.
— « Asgard ! Asgard ! Où donc est la terre des Ases,
La ville aux murs d'argent crénelés de topazes
Où nous irons vivants siéger parmi les morts ?... »
Et toujours ils allaient devant eux; et les ports
Qui mirent dans la mer des roses et des palmes
Regardaient, avec peur, glisser sur les flots calmes
Ces géants chevelus en quête de leurs dieux !

Pourtant, le vœu sacré de ne pas mourir vieux
Tourmentait Adroald en sa gloire inutile.
Il dit à ses suivants : — « Ce monde est trop fertile
Et nous n'y trouvons pas les choses qu'il nous faut.
Peut-être le chemin d'Asgard est-il plus haut :
Rentrons vers les pays où l'on meurt davantage. »

Donc, le Gebel-Tarik et le goulet du Tage,
L'anse de Cantabrie et les pointes d'Arvor
Avaient revu passer les trente Dragons d'or
Dont les yeux sont pareils à d'énormes pivoines.
Ils disparurent. Puis, dans le Cirque-des-Moines,
Une nuit, les courlieux réveillés dans leurs nids
Virent le chaos brun des monstrueux granits
Se couvrir de guerriers qui rampaient dans les caves.
Sous la lune brumeuse, on eût dit les épaves
De quelque globe mort et tombé dans la mer
Où fourmillaient encor les Nains, enfants d'Ymer,
Minuscules, parmi l'horreur des blocs fantômes.
Mais quand monta le frais soleil breton, les chaumes
Crépitaient vers le ciel douloureusement gris;
Des cadavres crispés dormaient dans les pourpris,
Et, du fer de leurs traits ou du plat de leurs haches,
Conduisant des troupeaux de moutons et des vaches,
Les pirates joyeux regagnaient leurs vaisseaux.

Or, celle dont les doigts tournaient les blonds fuseaux,
Hier, et qu'Adroald avait déshonorée,
Cria, tendant ses poings vers la poupe dorée :
— « O chef ! Tu m'as tué mon père et tous les miens.
Tu m'a pris ma vertu, mon fiancé, mes biens,
Et tout, ne me laissant que la honte et la vie !
Oses-tu maintenant partir, brute assouvie,
Sans garder nul souci de moi qui t'appartiens?
Reste, que je me venge, ou conduis chez les tiens
Celle qui deviendra ton esclave et ta femme ! »

Adroald n'écoutait même pas.

— « Vargr infâme !
Sois damné par le Christ et maudit par tes dieux !
Puisses-tu lentement vieillir, seul, odieux
A tout être vivant ou mort, comme à toi-même,
Périr, ainsi que moi, d'opprobre, et sans baptême,



Sans gloire, sans amis, sans fils, loin des tombeaux,
Pourrir seul, méprisé des loups et des corbeaux ! »

Mais déjà le Konung, sourd aux clameurs vulgaires,
Le gouvernail en main, cinglait vers d'autres guerres.

III

La salle est haute, avec un trou dans le plafond.
L'air fumeux s'embrunit des nuages que font,
Au centre, un âtre énorme, et dans l'angle, une torche ;
Des ballots entassés gisent autour du porche,
Et, parmi les bancs noirs, se dresse un escabeau
Où médite un guerrier vieilli, mais toujours beau.

Le roi cher aux Vikings, Adroald-aux-yeux-tristes,
Égrène dans ses doigts son collier d'améthystes,
Et plein d'angoisse, il songe au néant des efforts.

Sur trois mille guerriers, les plus braves sont morts ;
Et lui seul, infidèle au vœu de périr jeune,
Malgré ses quarante ans de labeur et de jeûne,
De batailles avec les hommes ou les flots,
Malgré son large torse offert aux javelots
Et son front nu passant sous les flèches rapides,
Lui seul, honteux, a ceint la couronne des rides,
Et lorsqu'il entrera dans les salles d'Odin,
Les Einheirars, tournant leur face avec dédain,
S'étonneront de voir un parjure à leur fête !

Oh ! misère ! A quoi bon la guerre et la tempête
Si l'homme est impuissant à mériter Héla ?
Tout ce qu'il avait su conquérir était là,
Dans des coffres, un tas de choses surannées,
Ambre, robes d'hermine, armes damasquinées,
Bracelets d'or, colliers de perles ; la rançon
Du marchand de Russie ou du comte Frison ;
Tous les trésors des Jarls, des églises, des baies ;
Puis des lingots, et des médailles, des monnaies
De Bagdad, de Schiraz, de Mensour, d'Asradjan :
Tant de bijoux, hélas ! tant d'or et tant d'argent,
Tant de viles splendeurs et pas une blessure !
Mais dans l'ombre, affirmant que la honte était sûre,
Cet horrible joyau byzantin, ce miroir
Brillait, tranquille, afin que le héros pût voir
Ses cheveux roux, souillés de blancheurs sacrilèges !
— Quel Troll inexorable avait semé des neiges
Sur ce crâne qu'il eût rêvé pourpre de sang ?
Quelle Valkure, ou quel bouclier malfaisant
L'avait donc protégé malgré lui, tant d'années,
Pour qu'il portât, avec le poids des destinées,
Ce découragement de ne pouvoir mourir ?

Il montait à l'assaut, morne, sans coup férir,
Disant que ces jeux-là n'étaient plus de son âge :
L'épée au flanc, paisible au milieu du carnage,
Il passait sous le vol inutile des traits,
Et humant ses chagrins dans l'odeur du sang frais,
Il marchait sur les corps béants, avec envie !

Puis, d'heure en heure, après le dégoût de la vie,
Adroald avait pris le dégoût des combats.

Le soir, il descendait vers la mer, le front bas,
Toujours seul, appuyé sur sa lance d'érable ;
Et pour ne point gêner le guerrier vénérable
Qui craignait leur parole et fuyait leur regard,
Les Vikings attristés se tenaient à l'écart,
Et son passage était entouré de silence.
Chaque soir, on voyait, appuyé sur sa lance,
Ce spectre d'un héros qui contemplait la mer.
On lui disait : « Voici finir le temps d'hiver ;
Chez quel peuple irons-nous à la saison prochaine ? »
Mais le vaisseau du chef s'endormait sur sa chaîne,
Et jamais Adroald ne parlait du départ.

Alors, on se lassa d'attendre ce vieillard.

Un matin, les Vikings assemblés sur la grève
Frappaient les boucliers du pommeau de leur glaive.
Et Swein-aux-longues-dents monta sur le rocher.



SWEIN.

— « Pour tout homme un peu fier, la paix est un danger,
Mais pour nous, compagnons, la paix est une honte !
Dites-moi, quand viendra le jour de rendre compte,
Ce que vous répondrez aux aïeux qui sont morts ?
Lorsqu'ils demanderont combien de châteaux forts
Vous avez pris, combien de tours escaladées,
De couvents allumés, de villes possédées,
Et de prêtres chrétiens mis au ventre des loups,
Dites-moi, compagnons, que leur répondrez-vous ?
— Voici. Vous baisserez timidement vos têtes,
Et vous direz : « Pendant la beauté des tempêtes,
« On gardait la maison comme des pastoureaux ;
« Pendant que Thorgerda ramassait des héros,
« On tournait la quenouille et tissait de la toile ! »
Et les aïeux défunts pleureront. A la voile !
A la voile ! Et partons sur la mer du printemps !
Puisque notre Adroald est lourd de soixante ans,
Et puisqu'il n'aime plus la musique des haches,
Allons vers les vaisseaux et rompons les attaches :
La brise nous saura choisir notre chemin ! »

Adroald vint et dit : « Nous partirons demain. »

Le vent les emporta vers les eaux de Bretagne.

Le Konung, seul, muet, assis sur sa camagne,
S'ennuyait de voir luire un glaive à son chevet :
Laissant le gouvernail au hasard, il rêvait.
Il reconnut la lande et le Cirque-des-Moines,
Où, dix-neuf ans plus tôt, lourds de blés et d'avoines
Les greniers des manants s'écroulaient dans du feu.
Presque jeune, il avait ouvert le manteau bleu
D'une vierge dont on fêtait les accordailles,
Et l'avait prise, encor tout rouge de batailles.
Mais la vierge l'avait maudit, et cette voix,
Il crut l'entendre en lui pour la seconde fois.
— « Dieux ! est-ce que vraiment la parole qui passe
Sait conjurer sur nous les Démons de l'espace,
Et le Christ est-il donc si puissant contre Thor ? »

Le chef prit son épée et souffla dans son cor :
Nerveux, il dirigea sa flotte vers les côtes.
Au loin un torse d'homme, entre les roches hautes,
Apparut, et celui qui s'enfuyait hurla :
« Voici les Loups ! Les Loups de mer ! Les Loups sont là ! »
Quand les Norrœnermen montèrent sur les landes,
Les Bretons accouraient de tous les points, par bandes,
Pour se grouper autour d'un guerrier qui parlait.

Alors Adroald dit à Swein : « Ceci me plaît,
Car je suis fatigué des meurtres par surprises.
Demeurez là, vous qui narguez les barbes grises ;
Puisqu'ils viennent deux cents, j'irai seul : c'est assez. »

Il leur tourna le dos, partit à pas pressés,
Et le chef des chrétiens vint seul sur son passage.

Or ils avaient tous deux même air, même visage,
Et se ressemblaient tant, l'un jeune et l'autre vieux,
Que le Viking crut voir surgir devant ses yeux
Le reproche vivant de sa jeunesse morte.

Alors, tirant son glaive, il parla de la sorte :
— « O jeune homme qui viens pour combattre un vieillard,
Celui qui naquit tôt te plaint d'être né tard.
Toi qui vas être un mort, ô jeune homme, jeune homme,
Parle encore une fois : dis ton nom.

— L'on me nomme
Allain-le-Louveteau, car je suis né d'un Loup.
Les jours que je vous dois en coûteront beaucoup
Aux traînards de la mer qui dévastent les granges,
Et ma mère qui dort dans le palais des anges
Attend le bain de sang pour laver son affront.

ADROALD.

O jeune homme, mon glaive est dur, mon glaive est prompt !
Au lieu de parler tant, dis le nom de ton père.



ALLAIN.

Celui qui conduisait les Loups hors du repaire
Fut un illustre chef qui valait plus que toi,
Pillard, et tes pareils vénéraient comme un roi
Cet Adroald, mon père.

ADROALD.

O jeune homme qui railles,
Approche, qu'on te voie, enfant de mes entrailles,
Et qu'on admire en toi mes jours qui ne sont plus.

ALLAIN.

Tu n'es pas Adroald, fourbe aux genoux perclus!

ADROALD.

Nul vivant n'a douté, quand je parle! Silence!
Allons, mon Louveteau, prends ta hache et ta lance!
Sois digne d'Adroald puisque tu sors de lui.
Viens laver ton injure, et travaille aujourd'hui
A faire honneur au père en vengeant bien la mère.

ALLAIN.

La parole du Juge Eternel est amère
Pour qui lève la main sur ceux dont il est né.

ADROALD.

Ton Dieu pardonnera car j'aurai pardonné.

ALLAIN.

Vieillard, si tu dis vrai, viens-t'en vers nos demeures:
On t'y respectera jusqu'à ce que tu meures,
Et tes petits enfants baiseront tes genoux.

ADROALD.

La querelle de sang, jeune homme, est entre nous,
Et je ne dors jamais dans les maisons de planches.

ALLAIN.

Vous aurez le baptême avec les robes blanches
Et la paix du Seigneur au pied du crucifix...

ADROALD.

Viens plutôt avec nous, ou tu n'es pas mon fils!
En guerre, dans la joie ardente des mêlées,
Viens vivre, viens courir les mers échevelées,
Viens gagner ton banquet et le droit de t'asseoir!

ALLAIN

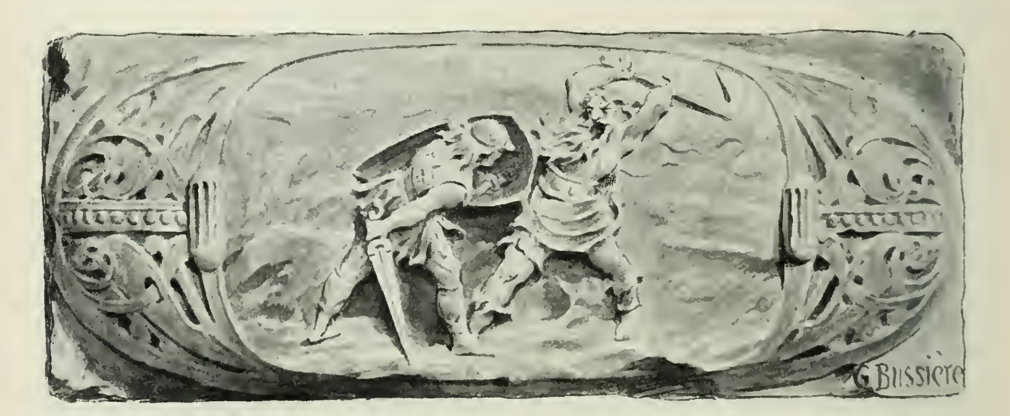
Je suis fidèle au Christ et je sais mon devoir.

ADROALD.

Ose-le donc gaîment, car la tâche en est rude!
Prends mon épée : elle a la vaillante habitude
De faire, des vivants qu'elle touche, des morts!
Prends-la comme je l'ai reçue, et sans remords
Fais-la travailler dur pour être digne d'elle.
Elle mérite bien qu'on la gagne! Elle est belle
Avec ses runes d'or aux plats des deux tranchants,
Et les Skaldes du Nord ont composé des chants
En l'honneur d'elle, et du héros qui te la donne!
Oui, belle! Et comme il faut aussi qu'elle soit bonne,
Tâche à la célébrer par ma mort, si tu peux! »

Cela dit, les guerriers marchèrent tous les deux
Et le vieux chef tendit son épée au jeune homme.

Or, il clamait : — « Holà, vignerons de la pomme,
Gueux bretons asservis aux prêtres, regardez!
Et vous, les compagnons, Vikings mal commandés
Qui vous plaignez de suivre un podagre à la guerre,
Jugez si mon bras maigre est moins lourd que naguère,
Et comparez les coups du père et de l'enfant! »



Le Konung-de-la-mer fit un pas en avant,
La poitrine tendue et la hache levée.

— « Cherche la bonne place, et si tu l'as trouvée,
Frappe! »

Le Louveteau recula.

« Frappe dru,
« Vite, et prends garde, fils! »

Du premier coup féru
Le bouclier d'Allain s'ouvrit jusqu'à la chaîne.

— « Jette là ce jouet méprisable et qui gêne
Pour voir briller le fer et besogner la mort! »

Déjà les cliquetis d'acier sonnaient plus fort,
Et des nimbes d'éclairs tournoyaient sur les crânes.
Le Louveteau disait : « O père, tu me damnes! »
Mais la rage saigna dans son œil ébloui,
Et bientôt le démon de guerre était en lui,
Crispait ses nerfs, brûlait son cœur, et la bataille
S'exaspérait de chaque effort, de chaque entaille,
Et tous les deux, suant et grondant sous les coups,
Plus furieux d'instant en instant, et plus fous,
Rouges, hagards, tordant leurs reins, choquant leurs armes
Emplissaient l'air de si formidables vacarmes
Que les petits enfants, debout sur les rochers,
S'affolaient des combats à venir, et, penchés,
S'émerveillaient d'ouïr ronfler au fond des caves,
Comme un écho, le souffle énorme des deux braves.

— « Je suis content de toi. Frappe là! »

Rose et blanc,
D'un coup, le fer d'Allain fit sa trouée au flanc,
Et le crâne du fils, sous la hache du père,
Se fendit jusqu'aux yeux.

— « Les héros vont en paire! »

Adroald embrassa son enfant.

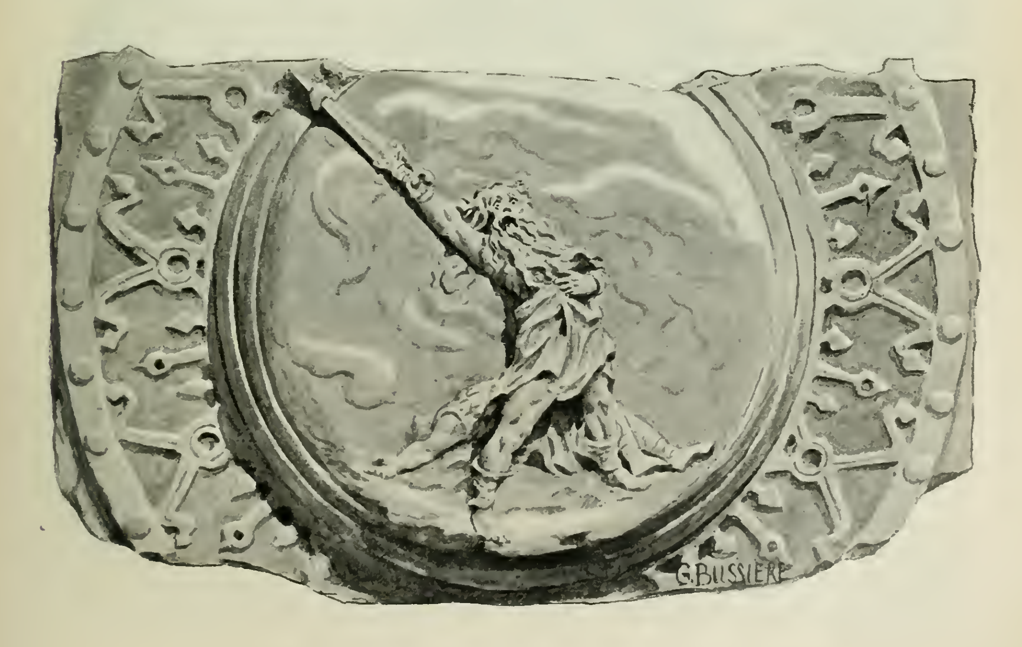
— « Celui-là
N'aura pas la douleur d'entrer tard chez Héla! »

Puis, afin que son fils eût de belles blessures,
Il entr'ouvrit le torse, et parmi les cassures
Des côtes, il chercha le cœur tiède, et le prit.
L'enfilant de sa bonne épée, il leur sourit,
Parce qu'il les savait fidèles et sincères.

Ensuite, il ramassa, d'une main, ses viscères
Qui coulaient de son ventre et pendaient vers le sol.
Il se raidit, cambré des talons jusqu'au col,
Pour mourir fièrement et debout, comme un mâle.
Il tourna vers les siens son masque déjà pâle,
Et cria, secouant le cœur d'un poing joyeux :

« Qui donc a dit chez vous qu'Adroald était vieux? »

EDMOND HARAUCOURT.



LE CŒUR D'IRÈNE

I

On peut se demander si, avec un peu plus de souplesse d'âme et de bonne volonté, elle n'eût pas trouvé à placer sa tendresse. Mais j'ai bien vu que, par la fatalité de son éducation et de son milieu, elle était condamnée au sort mélancolique des vieilles filles.

En s'efforçant plus ardemment de se soustraire à sa destinée, — et en échouant, comme il est probable, — elle eût pris rang dans l'innombrable armée des cœurs aigris et malheureux, humiliés de leur défaite. Elle ne serait pas l'aimable, la douce Irène que nous connaissons.

Je la vis en visite, — dans la maison de campagne, à deux pas de la petite ville, où un ami m'avait engagé à passer quelques semaines chez sa mère. Elle causa avec entrain, me regardant sans affectation, mais pourtant avec cette curiosité dont, en province où le cours de la vie est si monotone, on ne peut se défendre pour un nouveau venu, parlant de ce qui les intéresse là-bas — les morts, les naissances, les cérémonies religieuses qui se préparaient, le prédicateur qu'on attendait, — et par quelque chose de léger et d'ingénu dans le ton, dans les manières, l'enfantillage de l'es-

prit, trahissant, en dépit de l'âge, son état : l'état de celles que les roses et les épines du mariage n'ont pas couronnées.

Comme elle se levait, elle avisa sur le guéridon un des livres que j'avais emportés en voyage. Ses yeux s'allumèrent à la couverture jaune.

— Ah! un roman! dit-elle gaiement. Voilà mon affaire!

D'un joli geste, elle le glissa sous son bras, l'y serrant fortement comme dans l'intention de le défendre si on tentait de le lui reprendre.

— Mon Dieu! dit malignement la mère de mon ami, il n'est pas à moi, ma chère. Demande à monsieur.

Elle tourna vers moi un sourire interrogateur et, sous un faux air d'embarras, sembla amusée de la situation.

— J'en ai d'autres, mademoiselle, beaucoup d'autres, et tous à votre service.

— Merci, monsieur, j'en userai.

Et vivement, comme tout ce qu'elle faisait, saluant de la tête, elle disparut.

— Mlle Irène Buys est donc une grande affamée de romans? demandai-je à la maîtresse de la maison.

— Oh! à son âge, à notre âge... car nous sommes à peu près du même âge, cela est permis, cela ne peut nous troubler. Et puis, Irène, les romans, ça la connaît.

— Elle en écrit?

— Non... pas précisément... c'est-à-dire...

— C'est-à-dire qu'il y a un roman dans sa vie?

— Eh! eh! dit l'habile dame comme pour m'intriguer.

— Contez-moi ça.

Elle repartit doucement :

— Non, je ne crois pas en avoir le droit. Mais elle peut-être, si elle veut... Allez la voir, elle reçoit, et les messieurs sont admis. Vous comprenez que les premiers cheveux blancs, la triste accumulation des années...

— Mais elle est encore fort bien!

— Tout cela, dit-elle sans s'interrompre, lui crée des privilèges; sa respectabilité ne peut être atteinte. Allez la voir, je vous y engage.

J'y allai deux ou trois jours après. La maison, au centre de la ville, — une sorte de vieil hôtel, — gardait dans sa moisissure un certain air imposant, et, par tous les soins qu'on y donnait, se défendait tant bien que mal de la ruine. Par une petite cour humide qui s'ouvrait au nord et un escalier à balustres, on atteignait le premier étage où, suivant la mode de ces antiques logis, les pièces se commandaient. Toutes, — vestibule, salle à manger, salon, — étaient spacieuses et claires, d'aspect un peu nu du fait de la hauteur des plafonds, et, par une galerie à arcades et à colonnes, surplombaient le canal qui bordait la façade au midi. Une passerelle accédait au jardin, où le mari de la bonne qui m'avait introduit était occupé en ce moment au potager. Après le jardin, c'était la campagne, puis tout de suite l'enceinte de petits coteaux qui fermaient entièrement la vue.

D'une des chambres qui se suivaient en enfilade, Mlle Buys vint me rejoindre. Elle souriait à son ordinaire; elle tenait mon livre à la main, l'index glissé dans les pages.

— Eh bien! lui dis-je après les premiers compliments, vous a-t-il plu?

Elle me regarda avec des yeux en dessous, qui n'étaient pas exempts d'une certaine grâce malicieuse et coquette, et secoua doucement la tête.

— Non! Que vous faut-il donc, mademoiselle?

— C'est le dénouement qui ne me plaît pas, celui-là comme d'autres : toujours l'on se marie, ou l'on meurt! Les auteurs ne sortent pas de là... Il y a pourtant autre chose.

Je la devinai, je lui dis :

— Il y a la souffrance, la résignation...

— Oui, oui, s'écria-t-elle vivement.

— Malheureusement cela ne clôt rien, ne finit rien. Et le lecteur aime qu'on le laisse sur une conclusion précise. La

mort en est une, le mariage aussi, paraît-il. Tandis que la douleur qui se prolonge, l'âme qui accepte sa défaite et qui en doit souffrir longtemps...

— C'est que le lecteur ne connaît pas la vie, ne veut pas la connaître telle qu'elle est!

— Ah! fis-je en souriant, vous aimez, je vois, le réalisme en littérature... J'entends le bon, le vrai réalisme qui n'est pas, autant qu'on le croit, dépouillé de poésie, de sentiment. Et ce goût vous est suggéré par quelque événement... intéressant... qui vous a frappé? Allons! avouons tout, insinuai-je hardiment... par quelque expérience personnelle?



Une vapeur légère lui monta aux pommettes; elle se troubla au milieu de sa surprise, mais sans y rien perdre de son enjouement.

— Qui vous fait supposer? Qui vous fait croire?...

— Me ferez-vous l'honneur, mademoiselle, dis-je en poussant ma pointe, de me communiquer les pages de ce journal où vous avez consigné tous les détails de l'aventure?

Elle me regarda sans rien dire, les yeux grands ouverts, réfléchissant, se demandant comment je devinais si bien ce qui n'était connu à peu près que d'elle.

— Je vois que mon amie, Mme Aubert, a parlé...

— Mme Aubert ne m'a rien dit de pareil!

— En tout cas, quoi qu'elle ait dit, je le mets sur sa conscience... Mais moi, voyons! voyons, monsieur! comment voulez-vous que de moi-même, de ma propre bouche?...

— Voilà un aveu, mademoiselle!

— Ou dans ce cahier où je ne me parle qu'à moi-même, à l'oreille?...

— Second aveu!

Elle rit franchement, égayée des pièges qu'elle se tendait et où j'essayais de la prendre; mais elle s'écria:

— Non, monsieur! non!... c'est impossible... impossible... impossible...

J'eus beau insister, je n'obtins rien. Cet appel à des confidences directes avait, je le sentais moi-même, quelque chose d'indiscret et qui froissait. A mes questions, elle ne répondait plus qu'en souriant vaguement et secouant la tête en silence

Des visites survinrent, et, au bout d'un instant, dans le long regard méditatif dont elle accompagna ma sortie, je vis bien que cette curiosité qu'elle avait éveillée en moi l'amusait, et peut-être aussi la touchait. Elle y démêlait quelque sympathie. Les cœurs solitaires se contentent de peu.

En revoyant Mme Aubert, je lui fis part de mon entrevue, et j'ajoutai :

— A présent, madame, vous ne pouvez plus reculer. Mlle Buys, qui devine qu'il a été question d'elle, ne vous en voudra pas d'une parole de plus ou de moins. C'est une mauvaise action que de piquer la curiosité sans la satisfaire. Vous devez parler.

— Le dois-je, en effet ?

Elle marchait en avant du château, sur la terrasse embellie de corbeilles, qui surplombait la route et d'où la vue s'étendait au loin. Elle prit place sur un siège, à l'ombre d'un tendelet dressé à l'extrémité de la balustrade, et je l'imitai. Elle était comme toutes les femmes qui ne demandent qu'un prétexte à se décharger d'un secret. Et il paraît bien que tous les secrets leur pèsent.

— D'ailleurs, dans tout ceci, il n'y a rien qui ne soit à la louange d'Irène.

— Nous y voilà !

Elle sourit et continua :

II

— Cela commence quand elle revint des eaux de Vals avec sa mère. J'étais mariée, mais ce changement n'avait modifié en rien nos relations de jeunes filles. Elle me fit donc ses confidences : un jeune homme...

Vous représentez-vous, monsieur, ce que ce mot « un jeune homme » pouvait signifier pour mon Irène ? Il faut savoir qu'elle vivait seule avec sa mère ; que son père les avait quittées depuis longtemps : malade et se sentant proche de sa fin, il avait obtenu son déplacement (il était dans l'enregistrement) et était venu se fixer ici, dans sa ville, dans la propre maison où il était né et où il voulait mourir. Il leur laissait, en s'en allant, de fort petites rentes, de quoi vivre modestement.

Et de cinq à six ans qu'elle avait à l'époque de son arrivée et où nous nous liâmes, à dix-huit qu'elle venait d'atteindre, c'est à l'ombre de ces vieux murs qu'Irène avait grandi. Sa mère, étrangère au pays et forcée d'y demeurer pour ses intérêts, ne s'était pas créé beaucoup de relations. Ses goûts ne l'y portaient pas : elle aimait la vie retirée, tranquille et repliée sur elle-même, et elle avait communiqué ce goût à sa fille. Ainsi peu de distractions. Toutes deux vivaient dans cet étroit horizon qui ne laissait pas un grand espace ouvert à leurs désirs, aux rêves qu'elles étaient en droit de faire et qui, pour l'une comme pour l'autre, ne pouvaient aller qu'à l'établissement d'Irène. Mais comment espérer...

D'ici, monsieur, vous embrassez toute la vallée... Vous pourriez compter les maisons de la ville, ce serait vite fait : elle n'est pas grande, disséminée aux deux bords de la route, pressée d'un côté par la colline et de l'autre par le canal. Elle est éloignée de tout centre important, peuplée de petits commerçants, privée de hauts fonctionnaires. Pour une jeune fille d'éducation soignée, un peu raffinée même, qui, dans une existence isolée, doucement recueillie, à l'exemple et sous l'influence de sa mère, a gardé une certaine timidité de cœur et l'effarouchement de se livrer, les chances de mariage ne sont ni belles ni nombreuses. Il fallait pour les rendre meilleures un déplacement, cette obligation d'un voyage à Vals pour Mme Buys que tourmentait une affection du foie.

Avez-vous entendu parler d'un M. Dallay... Georges Dallay... qui est mort d'ailleurs à présent ?

— Oui, dis-je, il est connu. Sans avoir rien lu de lui, je sais qu'il a laissé un nom dans les lettres, le journalisme...

— C'est lui... lui, à vingt-sept ou vingt-huit ans, peu célèbre encore, mais avec les plus belles chances de l'être, un rayonnement naissant qui, de l'ombre d'où elle sortait, devait frapper l'innocente Irène.

Elle revenait exaltée, heureuse, confiante, sûre de son bonheur. M. Georges Dallay était descendu dans le même hôtel que Mme Buys. Vous connaissez

cette petite station de Vals? Pour Irène, évadée de sa prison, elle représentait toutes les élégances. Il fallait l'entendre parler du salon où l'on se réunissait le soir, où l'on faisait de la musique, où l'on se livrait à toutes sortes de jeux que quelques valses et quadrilles de famille terminaient. Georges était le héros de ces fêtes. Elle ne l'appelait plus que de ce petit nom.

Elle avait ses raisons pour cela. Oh! des raisons bien innocentes, bien trompeuses! De toutes les jeunes filles qui se trouvaient là, toutes occupées à ravir le cœur du jeune homme, elle, sans rien faire pour cela, avait cru remarquer qu'elle était la préférée. Rien d'impossible. Elle était fort jolie alors...

— Je vous jure qu'elle l'est encore!

— Elle avait ce qu'on n'a qu'à cet âge : le charme de l'être tout frais épanoui, dans toute sa grâce encore neuve; des yeux bruns qui, du fond de leur réserve peureuse, s'ouvraient à l'inconnu, à l'infini de la vie, brillants et humides de ces bouffées subites qui, sans causes, lui montaient du cœur, de ce cœur qu'elle ne savait encore ni comprimer, ni gouverner ; et expansive, rieuse, un peu folle même avec moi; mais, dès qu'il y avait un tiers, redevenant soudain prudente et défiante, émue d'un mot, paralysée d'un regard. Voilà comment, sous l'égide d'une mère aussi inexpérimentée qu'elle, manquant à peu près autant qu'elle de sang-froid et d'habileté, mon Irène avait fait son entrée dans le grand et beau monde de Vals.



Ce mois passé là-bas, et tous les incidents, elle en eut pour un an à me les raconter : nous ne renouvelons pas souvent notre fonds en province. Tout avait l'importance d'événements : Georges se faisant présenter à sa mère pour avoir le prétexte de lui parler, de l'inviter; puis, comme il chantait quelquefois le soir et qu'elle l'accompagnait, les répétitions, le matin en tête à tête, dans le salon de l'hôtel, et les mots qu'il trouvait pour la remercier de sa complaisance, louer son talent de musicienne; enfin, dans les petites sauteries, son visible empressement à ne choisir qu'elle. « Je ne valse bien qu'avec vous, il y a harmonie entre nos deux êtres... » Et d'autres phrases aussi typiques, qu'elle avait fidèlement recueillies, qu'elle me répétait en riant. Mais surtout au départ, en se séparant d'elle et de sa mère, la façon dont il avait dit en la regardant : « A l'année prochaine! »

C'était chose convenue, on devait se revoir.

Que voulez-vous, j'étais aussi naïve qu'elle. Elle m'avait communiqué son enthousiasme. Nous nous exaltions de concert ! Nous ne parlions que de cette minute où ils se retrouveraient !

Et, pendant que les langues se démenaient, les mains ne restaient pas inactives. Il s'agissait de toute une combinaison de toilettes qui pussent faire honneur au bien-aimé. Les hommes qui se plaignent de notre goût des chiffons ne savent-ils pas que c'est pour leur plaire? Il y avait surtout une robe glacée argent à reflets turquoise, dont elle attendait merveille. « Ce qui me contrarie, disait-elle, c'est que le bleu va mieux aux blondes, le rouge aux brunes, il l'a déclaré devant moi... Car tu ne saurais croire, ma chère, ce qu'il est entendu en tout : il sait, il comprend, il devine tout, il est unique!... » Elle était partie, ne s'arrêtait plus. Naturellement, nous nous étions procuré ses œuvres, un volume de vers, deux ou trois romans, que nous lisions assidûment, que nous commentions gravement. Et Mme Buys était là ; tout cela était devenu si naturel que nous ne nous gênions plus devant elle. Elle souriait, s'associait à nos espérances. Que d'heures passées sur la galerie... vous la connaissez, en vue du jardin?... à ressasser le même sujet, à ne nous occuper que de Georges. Irène n'avait de pensées, de joie, ne vivait, ne respirait que pour lui, n'avait que M. Dallay en tête, à la bouche, au fond du cœur, tandis que M. Dallay, à Paris...

— M. Dallay, continuai-je, avait tranquillement repris ses habitudes et sa vie de garçon, travaillait, allait dans le monde, s'égarait au bal de l'Opéra, renouait ses anciennes relations, en faisait de nouvelles et avait, je le devine, complètement oublié la petite Irène. Arrivons à la seconde saison à Vals.

Sans protester contre mes paroles, Mme Aubert continua :

— Bien que la santé de Mme Buys n'eût pas obtenu des eaux de Vals tout le bien qu'elle en espérait, elle n'hésita pas à y retourner. Il était convenu qu'Irène m'écrirait. J'attendis vainement une lettre. Je pressentais quelque chose de grave, mais sans deviner la vérité.

La vérité, qui est très simple et que je compris à la seule vue d'Irène à son retour, est que M. Georges Dallay ne s'était plus souvenu de sa promesse, qu'il avait manqué au rendez-vous.

Vous imaginez-vous ces souffrances, les tortures de ce second séjour? L'arrivée là-bas, pleine de joie et d'entrain, dans la plus entière certitude du bonheur; puis, à mesure que les jours s'écoulent, la confiance qui décroît, la tristesse qui vient, le cœur qui s'affole. A chaque heure où des trains se succèdent, où de nouveaux baigneurs envahissent l'hôtel, un faible espoir qui renaît, suivi d'un plus cruel mécompte. Et la saison qui s'avance, la patience qui s'use, qui se ronge elle-même; enfin dans l'assurance de sa déconvenue, le désespoir d'Irène, les forces qui lui manquent, sa santé qui s'en va.

Elle souffrait, et doublement, de ne pouvoir cacher ses chagrins à sa mère. Ces deux femmes avaient toujours vécu si unies, d'une même âme, d'une même sensibilité ! Ce que l'une éprouvait, l'autre le ressentait : comment se déguiser rien? Et cependant, pour ne pas être ridicules aux yeux des étrangers, elles devaient faire bonne contenance. De ceux qui étaient là, qu'elles avaient vus l'année précédente, plusieurs — une dame, entr'autres, qui habitait Paris — connaissaient M. Dallay. Discrètement, à cette dernière, Mme Buys put demander des nouvelles de Georges : elle l'avait revu, mais il n'avait point parlé de Vals ni du projet d'y revenir. C'était le dernier coup... Irène et sa mère prolongèrent leur séjour quelques semaines encore, et toute espérance évanouie, les dernières, elles s'éloignèrent.

Ce qu'un sentiment, ainsi grandi durant une année, alimenté des moindres

souvenirs, tourné à l'idée fixe, qui a envahi tout notre être, est devenu notre seule raison de vivre, le but unique, exclusif, ce qu'un tel sentiment, brusquement déçu, peut causer de ravages, plus qu'une autre! Je me suis plu à m'abuser... » Et le malheur, c'est que c'était vraisemblable, que c'était à peu près certain. Mais comment lui faire comprendre que cela ne la diminuait en



je le vis alors. Ah! ce visage pâle, ces yeux creux et battus, si tristes, tout ce corps languissant... Et dès que nous étions seules et que j'essayais de la consoler, cette poitrine pleine de sanglots, ces larmes intarissables qui coulaient... La consoler! Était-ce possible? « Je suis une sotte, me disait-elle. Jamais il n'a fait attention à moi, je ne comptais pas rien, n'enlevait rien à sa grâce, à ses charmes, qu'elle n'en restait pas moins la douce et charmante Irène, si digne d'être aimée? Non! non! lui! lui seul! c'est de lui seul qu'elle voulait être aimée!

Elle dépérissait, ses traits s'altéraient, amaigrie, brisée, plus faible qu'un enfant. Elle dut s'aliter avec la fièvre,

d'affreux délires la harcelaient. Nous eûmes, Mme Buys et moi, des heures d'horrible anxiété. Je compris en la voyant ce qu'est l'amour, le terrible mal d'aimer! Ce que, dans l'âme où il fond et qu'il déchire, il apporte d'effrayants désordres! Sur ce lit de douleurs, aussi blanche que ses draps, les joues creusées, les yeux agrandis et brûlants, elle semblait une de ces victimes, de ces fatales et tragiques figures qu'on voit dans les poètes, auxquelles on a peine à croire, dont les maux paraissent exagérés.

Et la faiblesse s'aggravait de jour en jour. Le danger était qu'elle passât ainsi, d'une consomption insensible, par sa seule indifférence à la vie. « A quoi bon? Je n'ai plus de goût à rien, il vaut mieux que je parte!... » Et sa mère était là, retenant ses sanglots.

Alors, que voulez-vous que fît cette femme qui voyait son enfant mourante, décidée à mourir? Elle, si timide et si réservée, si circonspecte, si docile à toutes les convenances, prit soudain le parti le plus intrépide et le plus bizarre qui se puisse imaginer.

« — Je te laisse aux soins de ton amie, dit-elle à Irène. Promets d'être sage, de ne pas te tourmenter en mon absence. Je vais à Paris. Je *le* verrai et je te le ramènerai! »

Un sourire de bonheur illumina les traits de la malade. Elle laissa partir sa mère.

Ah! ces quelques jours, en dépit du calme qu'elle s'imposait (du fond de son lit, sans rien dire, elle me regardait en souriant), comme en eux se concentrèrent tout ce qu'elle était capable de craindre et d'espérer, et de souffrir! Et quand on pense au résultat de cette démarche...

C'est à cette dame de Paris qu'elle avait connu à Vals, que Mme Buys alla tout droit. Celle-ci compatit tout de suite à sa douleur, et écrivit à M. Dallay pour lui annoncer la visite de Mme Buys qui avait, dit-elle, une communication à lui faire. Georges se douta de ce que pouvait être cette communication et prévint Mme Buys en se rendant immédiatement chez la dame, où on les laissa seuls.

Ce que fut cette entrevue, vous le devinez. La mère fit au jeune homme un récit fidèle de l'état de sa fille et lui avoua qu'elle n'avait plus qu'un seul espoir de la sauver, c'est qu'ainsi que le pouvaient faire supposer ses premières intentions, il l'épousât.

Il ne feignit pas une grande surprise, mais parut attristé, et tout en reconnaissant que sa sympathie et son admiration pour Mlle Buys avaient été vives, dans les bornes où le permettaient des relations toutes amicales, il protesta, — ce qui était vrai, — qu'il n'avait rien dit ni fait qui autorisât les espérances de la jeune fille. « Nous fûmes seuls souvent, de longues heures... La sérénade de Schumann, qui me donnait du mal, et qu'elle accompagnait si bien, nous prit du temps. Nous ne l'employâmes qu'à la musique. J'ai pu complimenter Mlle votre fille, je crois avoir eu la loyauté de ne le faire que sur son talent... » Et, d'un ton plus triste encore, il lui confia, — ce qui était la vérité aussi, — qu'il y avait une entente pour son propre mariage avec une jeune fille qu'il aimait, riche, du meilleur monde, et que c'était ce projet, sur le point d'aboutir, qui avait empêché son second voyage à Vals.

Et voilà, au lieu de ramener Georges, ainsi qu'elle se l'était promis, la triste réponse qu'elle rapportait à sa fille.

Celle-ci, il faut croire, en ses longues méditations de malade, avait mis les choses au pis et s'était prémunie contre les plus cruelles déceptions. Quand, en tremblant et avec d'infinies précautions, sa mère lui eut fait part de son entretien avec M. Dallay, le visage d'Irène, contrairement à nos prévisions, s'éclaira d'un sourire.

— Il a paru triste? dit-elle, c'est bien vrai?

— Oui, très triste! Je te dis toute la la vérité,

— Alors, il ne m'a pas oubliée, bien qu'il en aime une autre! Il se souvient

de moi! de nos matinées au salon!

— Sans doute! Qu'y a-t-il d'extraordinaire?...

Elle dit d'une voix heureuse :

— Il est bon! Il est très bon! Je savais bien qu'il était bon!

Dans le naufrage de son bonheur, elle se rattachait à cette petite satisfaction de savoir qu'elle avait un peu compté pour lui. Sa touchante modestie ne demandait qu'un souvenir, le moindre, même dépouillé de tout l'amour qu'elle s'était plu à y mettre. Et c'est cette idée, sans doute, qui lui fit reprendre goût à la vie.



Oh! ce fut long! sur la galerie où elle venait s'asseoir dans sa convalescence alanguie, la tâche fut délicate et douloureuse : de la même manière qu'elle l'avait édifié, il s'agissait de défaire ce monde de magie, de dissiper ces fantômes qu'elle s'était créés. Peu à peu, ils disparurent. Elle vit, d'une évidence cruelle, la triste vérité : c'est qu'elle avait donné une figure à la chimère qui n'existait qu'en elle, qu'on pouvait vivre de longs mois face à face avec un être imaginaire, lui prêter des desseins qu'il n'avait pas, bâtir ainsi tout son avenir sur le vide, et que, le rêve enfui, tout manquait... Mais quelque chose resta, qui ne s'en alla pas avec ces illusions : c'est la dépression que son orgueil avait subie, ce refoulement du cœur sur lui-même, tout ce qui était fait pour l'humilier, qui la rendit irrémédiablement humble et défiante d'elle.

Plus tard, revenue à la santé, des satisfactions s'offrirent, qui auraient pu relever sa fierté, remettre à niveau ce cœur qui s'abaissait trop. Mais peut-être voulait-elle se punir d'avoir été trop ambitieuse; ou comparait-elle, et tout ce qui n'atteignait pas son idéal lui paraissait-il mesquin, peu désirable; ou peut-être aimait-elle encore, en secret, fidèlement... Elle fut demandée... Des partis que, sans doute, avant le malentendu de Vals, elle eût acceptés avec joie, elle les refusa l'un après l'autre. Sa douleur était devenue une vieille amie dont il lui peinait de se séparer.

Et ainsi sa vie reprit sa douceur dans sa monotonie même. Elle s'habitua à ne plus rien attendre et, docile, à continuer son existence de jeune fille auprès de sa mère. Et quand sa seconde grande douleur, — la perte de celle-ci, — survint, rien ne fut changé; son cœur s'était accoutumé à la solitude, l'âge du mariage était passé.

— Elle se croit très malheureuse, dit Mme Aubert en terminant, je n'en crois rien. Elle a plus vécu par le cœur que beaucoup d'autres. Toute sa vie s'est écoulée dans le romanesque, je ne suis pas sûre qu'elle ne nourrisse pas encore

des chimères. C'est ce qui lui donne cette allure singulière, l'éternelle jeunesse de son esprit, ces airs d'enfant qui font qu'on l'aime et que vous avez remarqués.

III

Lorsque, à la fin de ma villégiature, j'allai prendre congé de Mlle Buys, j'attendis quelque temps au salon. Une robe à reflets turquoise était étalée sur le canapé. Elle-même survint bientôt. Maintenant que je savais son histoire, elle me parut un personnage, grandie, transfigurée, embellie; je la regardais plus curieusement que jamais.

Elle me dit de ce ton gai qui lui était habituel :

— Vous me surprenez, monsieur, dans des apprêts funèbres. Cette robe, à laquelle je fais prendre l'air de temps en temps, — et je vous prie d'excuser la négligence de la bonne qui aurait bien dû l'enlever à votre entrée, — est celle qui doit m'ensevelir.

A un mouvement que je fis, elle ajouta en riant, prenant ce ton d'audace qu'ont quelquefois les vieilles filles qui veulent qu'on les sache au courant de beaucoup de choses :

— Sans doute, j'ai droit à la robe blanche! Je préfère m'en priver. J'ai eu... (elle baissa les yeux avec sa coquetterie spirituelle et charmante), j'ai eu de trop vilaines pensées! Je veux m'en punir.

Je dis en hochant doucement la tête :

— La robe de Vals!

Elle s'émut, une rougeur subite lui rendit quelque chose de sa jeune beauté et la fit touchante. Elle murmura dans sa confusion :

— Cette fois, Mme Aubert a parlé, vous ne le nierez pas!

— Elle ne m'a pas tout dit, elle ne sait pas tout. Bien des choses ont dû lui échapper, des plus secrètes, des plus intimes... Eh! tenez, continuai-je en touchant du doigt le piano, cette sérénade de Schumann... Je voudrais l'entendre avec l'expression que vous y mettiez.

— Voilà qui n'est pas possible! L'instrument s'est faussé, mes doigts se sont rouillés depuis le jour qu'il est fermé.

— Le même jour que votre cœur!

Elle sourit avec un abandon reconnaissant au milieu d'un peu de honte. L'entretien pourtant la gênait.

— Parlons d'autre chose! s'écria-t-elle.

Mais, à la fin, comme je la saluais pour partir, elle y revint d'elle-même :

— Puisque cela vous intéresse, dit-elle le front penché et avec une grâce pudique... plus tard, quand on me revêtira de cette robe...

— Espérons que ce sera dans longtemps!

— Je laisserai à ma vieille amie, ou à ses enfants, vous savez, ces pages... mon journal... Ils pourront vous le communiquer. Peut-être y trouverez-vous tout ce que vous désirez savoir et que je ne puis vous dire.

Son journal! Est-il bien nécessaire de l'attendre et de le lire pour en savoir le contenu? Cette aventure d'Irène, si elle est assez particulière, n'est sans doute pas unique. Bien d'autres ont passé, sans le pouvoir saisir, à côté de ce qu'ils croyaient le bonheur...

Je ne l'en remerciai pas moins vivement de ce témoignage affectueux. Et, sur l'espérance de nous revoir, nous nous séparâmes.

LÉON BARRACAND.

ESSAI SUR COROT

On va, cette année, célébrer le centenaire de Corot. C'est justice, car Corot est un des plus grands peintres de notre temps et de tous les temps. Souhaitons seulement que la fête soit digne de lui, car, l'an dernier, sa préface, l'exposition du palais Galliera ne le fut pas absolument.

Cette exposition était mal présentée, mal comprise, et elle aurait pu faire tort à la mémoire du maître, si de telles mémoires n'étaient pas au-dessus des petits événements et des petites erreurs des hommes. Il est certain, par exemple, que le nombre des toiles exposées était à la fois trop grand et trop restreint; trop grand si l'on relevait la trop sensible proportion des toiles de pur commerce, ou les doubles emplois qui n'entraînaient aucun enseignement; trop restreint si l'on considère que beaucoup de pages précieuses, indispensables n'avaient pas été demandées ou pas obtenues.



PORTRAIT DE COROT EN 1853

(Documents Alfred Robaut.)

Ce n'était donc pas, à proprement parler, une exposition de centenaire, mais une exposition quelconque; admirable sans doute en ses détails, parce que ce sera toujours un spectacle admirable que de voir plusieurs Corot réunis ; mais non point la manifestation qu'il eût fallu pour que le premier passant venu pût avoir l'idée de la majesté et de la profonde beauté de cette œuvre.

Une telle manifestation est-elle possible? Il est à craindre que non désormais. Lorsque Corot mourut, en 1875, l'exposition qui eut lieu à l'école des Beaux-Arts ne fut pas sans soulever des critiques. On y eût souhaité quelque méthode, puis l'adjonction de dessins, des

fusains. C'était pourtant une bien belle exposition; mes souvenirs d'enfant m'y reportent, et comme j'avais le bonheur d'ignorer tout ce qui s'écrivait alors sur l'art et les artistes, je goûtais tout naïvement le charme. Si je mets à cette occasion sur le tapis le « moi haïssable », c'est simplement pour bien faire comprendre, par le seul exemple que j'aie en somme à ma disposition, que pour bien sentir la beauté des choses d'art, il est peut-être bon d'être un ignorant. Du moins, il n'est pas inutile de ne pas même soupçonner les polémiques, les critiques, les petits événements accessoires, les rivalités et tout le reste. Il faut, et cela suffit, aimer les belles images, et s'en laisser pénétrer en toute sincérité de sensations et de cœur.

D'ailleurs n'est-ce pas cela, et non autrement, que les gens, dans un ou deux siècles, les gens de bonne volonté, éprouveront devant les œuvres de Corot, en quelque coin du monde que leur destinée les ait éparpillées, puis fixées?

Quoi qu'il en soit, c'était bien beau, paysages et figures, rêveries pures et choses rêvées devant la nature, toiles importantes et croquis. En 1889, la gloire de Corot grandit soudainement, et dans des proportions émouvantes. L'exposition centenale eut l'air, en vérité, d'être faite pour une apothéose de Corot. Ingres était visiblement sacrifié; il y avait même eu contre lui une hostilité évidente, que nous n'étions pas loin de partager, mais qu'amèrement aujourd'hui nous reconnaissons absurde. Delacroix était classé, et n'avait point à souffrir. Mais comment pouvait-on donner une idée d'ensemble de son œuvre? Il aurait fallu apporter là les décorations de Saint-Sulpice, de la Chambre et, par-dessus le marché la *Bataille de Taillebourg* et le *plafond de la galerie d'Apollon*. Entreprise malaisée.



CAVALIER DANS UNE ALLÉE, APPARTENANT A M. DURAND-RUEL

Tandis que Corot, avec une demi-douzaine de magnifiques paysages, deux ou trois études d'Italie, quelques figures



BEFFROI DE DOUAI (Collection Alfred Robaut.)

comme l'*Euridyce blessée*, la *Femme à la perle*, la *Femme à la mandoline*, rayonnait de calme intensité, de douceur et de poésie. L'on sentit alors combien son œuvre était grande et bienfaisante.

L'exposition de l'année dernière, troisième et peut-être dernière manifestation d'ensemble, fut plutôt pour diminuer cette grandiose impression. Maintenant que pourrait-on faire.

Recommencer une exposition? Mais

depuis l'année dernière déjà, de nouveaux et sans aucun doute parmi les plus beaux tableaux sont partis pour les États-Unis. La vraie manière d'honorer Corot à l'occasion de son centenaire, nous la connaissons certes bien, mais nous osons à peine la signaler, car elle ne pourrait provenir que d'un miracle.

Ce serait qu'on vît entrer au Louvre quelques-unes des belles peintures du grand artiste. En ce Louvre où l'un de nos peintres les plus parfaits est et sera longtemps indignement représenté, parce que jamais chez nous les administrations n'ont su se procurer les belles choses quand on pouvait les avoir pour rien, et que maintenant qu'elles valent très cher, on n'a plus d'argent même pour acheter les moindres bribes.

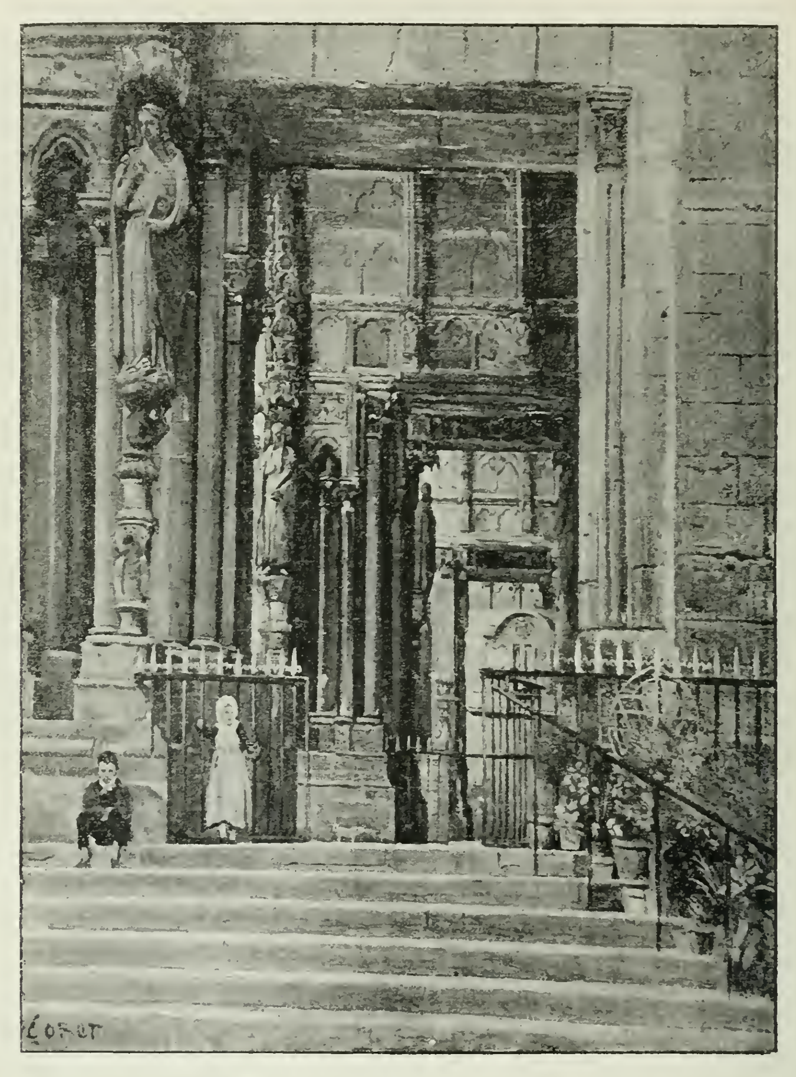
Le centenaire se passera donc en discours; en vers, c'est inévitable; puis en l'inauguration d'un monument au parc Monceau. Henri Cros l'a modelé, en poète et en artiste, dans cette douce et suave matière vitrifiée qui fait si bien valoir ses fières et tranquilles inspirations. Quant à l'emplacement, le parc Monceau, et dans le voisinage de cette colonnade en ruines fabriquées, il nous paraît un peu bien artificiel pour rendre hommage à un brave homme si nature. Mais enfin, passons; cette causerie ne peut se borner à des jérémiades. Il y a mieux et plus utile à dire, car c'est faire besogne essentiellement utile que de chercher à faire aimer et comprendre un grand homme. Le temps fait disparaître les traces des discussions passagères.



LE BATEAU DE L'ÉTANG (VILLE-D'AVRAY)

De biographie détaillée, il n'y faut point songer ici. Elle a été faite par M. Dumesnil; puis et surtout par M. Alfred Robaut, qui s'est voué corps et âme à la mémoire de Corot, et qui seul est en état d'écrire une vie exacte et de dresser un catalogue complet. Cependant il est nécessaire de donner les grandes lignes de la carrière, pour se livrer après à telles remarques qui peuvent fixer, plus justement que l'on est en train de le faire dans le public, les nuances de la physionomie et la portée de l'œuvre.

La carrière est admirable de simplicité et par suite d'élévation, car il n'y a rien d'élevé comme les choses simples. S'il fallait résumer en une brève formule cette figure d'artiste, on n'aurait qu'à se représenter un homme de robuste santé et de bonne humeur, sans cesse assis devant son chevalet, soit dans les campagnes françaises, soit dans les pays étrangers, soit enfin à l'atelier, ou pour mieux dire au laboratoire où il distille tout ce qu'il a cueilli dans les champs ou dans les bois ; puis, sa journée finie, chantant joyeusement, allant voir ses amis, et faisant du bien autour de lui autant qu'il peut. Voilà en vérité toute la vie de Corot ; on n'y trouverait rien de plus important. Le reste n'est qu'anecdotes charmantes ou événements secondaires.



PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES

Que Corot ait été décoré à cinquante ans, qu'il n'ait vendu que fort tard, qu'il

se soit vu refuser par les artistes du suffrage universel (c'est-à-dire par ceux qui priment et oppriment au Salon) la *médaille d'honneur,* et qu'au contraire il se soit vu accorder cette médaille par ceux du suffrage restreint, c'est-à-dire par les délicats et les indépendants, tout cela peut être curieux, mais ce n'est pas véritablement important, puisqu'on ne ne renonça à faire de lui un commerçant que lorsqu'il eut vingt-quatre ans. En 1822, il se liait avec Michallon, puis il entrait chez Victor Bertin, et auprès de l'un et de l'autre il trouvait à la fois l'enseignement d'un dessin rigoureux et d'un art conventionnel. L'un aurait très bien pu l'emporter sur l'autre, j'entends le mauvais sur le bon, si Corot,



VILLA BORGHÈSE — EFFET DE MATIN

songe à rien de tout cela quand on regarde un de ses tableaux.

Puisque cette contemplation a pour particulier bienfait de nous faire oublier un instant les soucis ou les chagrins de notre vie, ne serait-il pas anormal que notre pensée fût ramenée aux petits déboires qui d'ailleurs n'altérèrent point la sérénité de la sienne?

Il y a en revanche un intérêt à savoir les dates de ses principaux voyages et l'acheminement général de son travail. On sait que Corot, né en 1796, n'eut la *permission* de se livrer à la peinture que relativement tard. Son père, en effet, en 1825, n'était pas parti pour l'Italie.

Ici l'on sent, dès les premières études d'Italie, que Corot en a pris à son aise avec tout le bagage du genre historique. Sa simplicité s'est merveilleusement accommodée de la grande simplicité de l'Italie. En vérité, cette terre n'a jamais offert d'aspects compliqués et anormaux qu'aux artistes académiques, à ceux qui ne ressentent que sur la foi de professeurs qui eux-mêmes n'ont jamais rien ressenti, n'ayant jamais rien vu. Corot, dans ces études d'Italie que l'on a longtemps dédaignées, se montre, à notre avis, complètement lui-même. On a dit

qu'elles étaient sèches. Où peut-on bien avoir vu cela? C'est qu'on ne les a pas regardées. Voyez, au Louvre, si ce petit *Colisée* n'est pas exécuté d'une façon parfaitement large et grasse. Seulement aux regardeurs superficiels, la netteté de ces peintures, provenant forcément de la netteté, de la limpidité des modèles, a paru faire un contraste absolu avec le vaporeux argentin des tableaux qui furent faits plus tard par Corot, non en vue du commerce, comme on l'a dit, mais que le commerce a accaparés. Et les spéculateurs, ne possédant pas de vues d'Italie, ont dit qu'elles étaient inférieures à leurs séries à roubles et à dollars. Vous voyez que c'est simple.



MÈRE ET ENFANT — SOUVENIR D'ITALIE

Corot a donc, en Italie, eu la définitive vision de l'harmonie qui devait régner dans toute son œuvre, et à partir de ce moment jusqu'en 1840 environ, ce ne fut qu'un long et continu, mais heureux effort, pour dégager cette harmonie dans toute sa pureté et toute sa largeur. A partir de 1840, ce fut la plénitude, la volonté maîtresse de l'expression et servante de l'inspiration, l'épanouissement du rêve.

En 1827, il envoie au Salon la *Campagne de Rome* et la *Vue de Narni;* en 1830, il visite le nord de la France, et au moment où éclate la révolution de Juillet, il peint à Chartres (quel chef-d'œuvre nous valut plus tard l'amour qui s'éveilla en lui pour cette ville : l'inoubliable *Portail* de la cathédrale!), puis il visite la Bourgogne : Beaune, Dijon, toujours dessinant, toujours em-

magasinant. Il revoit l'Italie en 1834, la Toscane et la Vénétie principalement, et en Toscane, il est à noter que les âpres entours de Volterra le passionnèrent, répondant à un côté — ou à une période — de mélancolie inavouée dans son souriant et candide esprit. Puis, c'est, en 1836, Montpellier et la Suisse qu'il visite. La Suisse l'attira encore à diverses reprises, mais plutôt pour des amitiés qu'il y trouvait que pour le pittoresque extravagant des cimes : c'est trop heurté pour lui, il faut à sa méditation des prétextes plus calmes. En 1851 seulement allaient recommencer d'autres importants voyages.



LA CHARRETTE

Entre temps, il allait produire quelques-unes de ses pages importantes, et trouver sa véritable ou du moins sa plus complète expression, à un âge qui, pour beaucoup, est proche du déclin et n'était pour lui que le commencement de la maturité. C'est ainsi qu'en 1841, il exposait le *Démocrite chez les Abdéritains*, en 1844, l'*Incendie de Sodome*, en 1847, le *Berger jouant avec sa chèvre*. Enfin, en 1851, l'admirable *Danse des Nymphes*, où Corot était tout entier.

On a plus d'une fois écrit qu'en 1846, au moment où il était fait chevalier de la Légion d'honneur, et apprécié enfin des vrais connaisseurs, il ne vendait rien. Il avait cinquante ans, et chez lui on ne faisait pas le moindre cas d'un talent auquel on ne croyait pas d'abord, et qui ne se traduisait pas en espèces. Un trait délicieux de cette candeur du bon Corot est la manière dont il entra en relations

avec le beau-père de M. Robaut, le peintre Constant Dutilleux. Celui-ci fut un des premiers à avoir le courage inouï d'acheter de cette peinture, en 1847. Et Corot répondait en remerciant son client inattendu « de cette distinction », et il signait sa lettre : *Corot fils!* Son respect pour des parents qui ne l'apprécièrent jamais et lui firent jusqu'au bout les plus mesquines chicanes, les piqûres toujours cuisantes des humiliantes comparaisons, n'avait d'égal que son calme entêtement, sa tranquille joie de se livrer à son rêve.



PAYSAGE EN BRETAGNE

D'ailleurs il n'était pas moins inattaqué par les théories des artistes eux-mêmes, que par l'opinion grossière de ceux qui ne comprennent ni ne savent. Je crois que l'on a raconté aussi ce trait : Corot se faisant expliquer les théories

retentissantes de Courbet qui entrait alors en scène, écoutant attentivement, puis disant d'un air bonhomme et chantonnant, et comme un qui se parle à lui-même : « Tout ça ne m'empêchera pas tantôt de prendre une petite nymphe dans le bois de Ville-d'Avray. » Et c'est la petite nymphe qui traversera le temps, car la petite nymphe, c'est la poésie elle-même, dans un naïf et puissant symbole.

La série des voyages de quelque importance se clôt par la période de 1851 à 1854 : en 1851, il visitait Arras, la Rochelle (ce qui valut un autre chef-d'œuvre : ce *Port de la Rochelle*, d'une finesse d'argent, d'un sentiment vieux et fort), et enfin l'Angleterre. Les années 1852 et 1853 le voyaient parcourant le Nord de nouveau, puis la Bretagne et la Normandie. Il visitait la Hollande en 1854. Il est permis de se demander tout au moins si à ce moment, et si même à quelque moment de sa carrière, les maîtres hollandais et les maîtres anglais eurent sur son esprit la plus légère influence. Les maîtres anglais, et peut-être le plus grand de tous, car il est le plus sain, Constable, ne pouvaient lui être inconnus, puisque Constable avait exposé triomphalement au Salon de 1824, et que l'école anglaise fut à ce moment et continua d'être, de Géricault à Delacroix inclusivement, un des grands sujets d'étude et de discussion dans les ateliers. Quant aux Hollandais, ils ont, avec les peintres d'outre-Manche, été les vrais accoucheurs de notre superbe école de paysage au milieu de ce siècle. Mais Corot ne se réclame pas de cette ascendance, et c'est bien plutôt aux Italiens — ou mieux à l'Italie en général, — et à Poussin qu'il faut remonter pour trouver sa véritable famille. La poésie, la conception de Poussin et celles de Corot ont de profondes analogies qu'il serait bien intéressant d'analyser, les deux maîtres procédant par de puissantes généralisations. Quant à la fermeté du dessin et à la gravité de la peinture, elles sont également les mêmes, avec la différence des tempéraments. La *Grappe de Chanaan*, de Poussin, est peut-être, dans toute l'École française, ce qui peut le mieux faire comprendre la formation de Corot et la beauté de son œuvre. Le paysage de cet extraordinaire tableau pourrait avoir été fait en collaboration avec notre maître.

De plus, il y a à signaler, entre Corot et deux autres maîtres, des parentés qui ne sont peut-être point des rapports directs, de cause à effet, mais qui n'en sont pas moins frappantes. Velazquez et Van der Meer, de Delft, sont peut-être les maîtres, mais, en tous les cas, les frères de Corot. Frères à travers le temps par les communes recherches. La petite *Dentellière*, du Louvre, et la *Versense de lait* de la collection Six, à Amsterdam, évoquent immédiatement à la pensée les figures de Corot, dans leur grâce fine et robuste, dans leur délicatesse de rapports et leur solidité élégante de silhouettes. Quant à Velazquez, il est impossible de ne pas voir que, si on laisse de côté la façon de procéder (Velazquez peignant d'après le modèle, et Corot peignant *d'après sa pensée* et ses documents, en l'absence du modèle), la méthode de peindre est à peu de chose près la même, les deux artistes obtenant l'expression et l'harmonie par de larges simplifications, dont un travail rigoureux est le dessous et le secret, et produisant la plus grande intensité d'harmonie par la plus grande simplicité de moyens.

Il est nécessaire de préciser ce que nous venons de dire d'une façon incidente à propos de cette sorte de création à deux et même à trois degrés qui est une des caractéristiques de la méthode de Corot. Quand nous disons qu'il peignait d'après sa pensée et en l'absence du modèle, le fait est rigoureusement exact, même lorsqu'il peignait devant la nature. Delacroix l'a merveilleusement senti et expliqué, avec sa vive pénétration : « Corot, écrit-il, creuse beaucoup sur un objet ; les idées lui viennent et il y ajoute en travaillant ; c'est la bonne manière. »

Un trait éclaire d'une manière amusante ce que cette belle analyse pourrait avoir de trop abstrait. Corot était installé à son chevalet dans le bois de Ville-d'Avray. Un de ses voisins de campagne vient à passer, point un artiste, il n'est pas besoin de le dire. Il regarde la toile, regarde autour de lui, revient à la toile, enfin il n'y tient plus : « Pardon, monsieur Corot, mais je ne vois pas l'endroit que vous êtes en train de copier. — Ah! C'est que je vais vous dire, répond doucement le peintre, ce que je fais en ce moment, ça n'est pas d'ici. » J'ai dit que le passant n'était pas un artiste; beaucoup d'artistes ou réputés tels n'auraient pas compris davantage.



JEUNE ITALIENNE

C'est que toutes les opérations qu'implique ce mot : *interprétation*, sont absolument inconnues, sont lettre morte pour la plupart des peintres : ils sont des objectifs, et Corot était un subjectif. Les termes sont abstraits, mais du moins le mécanisme est net. Premier degré : notes, documents très précis pris fidèlement devant la nature; ce sont des détails croqués dans le carnet, des dessins partiels, par exemple de feuillées d'arbre, d'une minutie de graveur, ou d'une attention de débutant. Deuxième degré : des études faites devant la nature, mais avec le sentiment qui déjà interprète, prépare la vraie création, annonce la transformation. Troisième et dernière opération : le travail à l'atelier à l'aide de ces documents, travail devenant personnel au plus haut point, *poétique* dans la plus parfaite acception du mot, c'est-à-dire créateur. Si l'on n'a pas compris cette méthode, il est inutile de la développer davantage, car on ne la comprendra jamais. Et si, l'ayant comprise, on n'a point le don de nature qui permet de l'appliquer, on n'y parviendra non plus jamais, parce qu'il n'est pas donné à tout le monde de créer.

Et lorsqu'on se reporte maintenant à ce que les critiques disaient de Corot il y a vingt ou trente ans, on se dit que c'est une bien drôle de chose que la critique prise dans son ensemble, et en tant qu'elle se fait l'écho des ignorants ou des intéressés.

Sans doute, il y eut alors quelques très rares écrivains qui proclamèrent leur admiration pour Corot, au risque de passer pour des fous, et qui, en effet, furent regardés de travers; il y en eut qui avouèrent timidement qu'ils trouvaient dans cette peinture des « choses agréables » gâtées par de « fâcheux partis pris ». Il y eut aussi des amateurs qui eurent le courage extraordinaire de braver les risées de leurs parents et de leurs amis, et qui sacrifièrent leurs deniers pour acheter de ces horreurs; on pourrait même citer des spéculateurs qui placèrent des sommes à tout hasard, à fonds perdus, comme on dit, sur un certain nombre de ces « ébauches », ainsi que l'on achète par acquit de conscience des terrains vagues où *pourra* un jour, par miracle, passer une ligne de chemin de fer.

Mais le plus grand nombre, critiques, amateurs, soi-disant connaisseurs, foule toujours prête à écraser de ses rires les grands artistes pendant leur vie, allait répétant ce cliché : *Un Corot, ce n'est pas fini.* Cela disait tout; quand on avait prononcé cela, on avait donné aux autres et à soi-même une haute idée de son jugement. On ne se rappelait pas qu'une peinture est *finie* quand elle donne tout son effet et *quand l'harmonie en est complète.*

A présent, quand un Corot, dans une exposition, est placé à côté de quelque autre tableau soi-disant « fini », c'est-à-dire puérilement détaillé et léché, celui-ci paraît une image aigre et fausse, et la fameuse « ébauche » de Corot est une baie ouverte sur la nature avec toute l'opulence et toute la légèreté de son atmosphère. C'était d'ailleurs déjà comme cela du temps de Corot; seulement on a su le voir depuis, et comme ces tableaux coûtent très cher, il n'est plus personne maintenant, même parmi ceux qui ne sentent rien, qui ne se mette en devoir de s'exclamer.

Voilà ce qu'il importait surtout de dire à propos de Corot. Une autre remarque relative à l'appréciation même de l'œuvre nous tient fort à cœur. Pendant longtemps et presque encore maintenant, on ne s'est point avisé de l'exceptionnelle beauté des figures de Corot; on leur a toujours marqué un dédain, sinon un mépris dont bénéficia la spéculation sur les paysages. C'est que chez nous on spécialise les gens, et cette spécialisation fut absolument inconnue des grands artisans, et des aimeurs d'art d'autrefois. Les figures de Corot compteront parmi les plus parfaites œuvres de la peinture de ce siècle. Elles ont la beauté de métier, d'abord, puis le côté inventé et saisissant, troublant, des choses parfaites; le rayonnement même qui émane des figures de Léonard ou de Rembrandt. C'est pour cela qu'on ne s'en est pas aperçu tout de suite; mais les femmes de Corot, pour les passants de l'avenir, auront des consolations plein les yeux. En même temps, les hommes du métier admireront désespérément le modelé et l'harmonie de ces choses. Cela était essentiel à dire, en un mot comme en cent, car on n'a pour ainsi dire pas osé l'avouer alors qu'il aurait fallu le crier.

Faut-il revenir à la biographie, interrompue pour l'examen d'ensemble des méthodes et de leurs résultats? Il suffira de dire que la fin de Corot fut ce « soir d'un beau jour » que La Fontaine a peint en un vers qui résume toute la simplicité et le calme des sages, un vers qui semble emprunté à la palette de Corot même.

En 1874, lorsque les artistes votants eurent jugé que ce n'était point à lui que devait être attribuée la médaille d'*honneur*, on sait que ses amis et ses admirateurs lui décernèrent une médaille.

Déjà bien souffrant, il fit au bras d'un

ami le tour de la salle où tout ce jury d'admiration s'était réuni, et comme on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait avec un sourire qui en voulait dire bien long : « Ce soir, je me sens mieux. »



DANSEUSES DES BOIS

L'année suivante il mourait. Il avait peu de temps auparavant envoyé 10,000 fr. à la veuve de Millet, et fait Daumier possesseur de sa petite maison de Valmondois. Il aimait à faire le bien de toutes les manières, et s'il répandit autour de lui des secours et des aumônes, il fut prodigue en bienfaits, encore plus inappréciables : les plus tourmentés, les suppliciés d'âme, ne revenaient jamais de son approche que calmés, et comme embaumés de douceur et d'espoir; et ce bienfait se continue, pour tous les inconnus, par son œuvre.

Arsène Alexandre.

LA JUSTICE EN FRANCE

L'organisation judiciaire compte, en son immense domaine, non seulement les tribunaux ordinaires de France et des colonies, mais encore les juridictions administratives (Conseil d'État, conseils de préfecture), les tribunaux de commerce, les conseils de prud'hommes, les tribunaux militaires de terre et de mer et certaines juridictions extraordinaires, comme le Tribunal des Conflits, le Sénat constitué en Haute Cour de Justice, etc.

Il serait impossible d'embrasser tout cet organisme dans un tableau de quelques pages; nous nous bornerons à exposer ce qui a trait à la justice civile et à la justice criminelle de la métropole, laissant même de côté les services accessoires (assistance judiciaire, casier judiciaire, etc., etc.).

Nous ne nous livrerons pas non plus à l'étude du rôle social du pouvoir judiciaire, ni à l'examen de ses difficiles attributions et de la lourde responsabilité qu'assument ceux qui l'exercent, — puisqu'ils disposent de la liberté, de la propriété, de la vie même des particuliers. Remarquons seulement qu'il est, de tous les pouvoirs publics, l'un des plus indispensables : sans son intervention protectrice, la liberté individuelle serait sans cesse entravée, la vie de chacun menacée et la propriété violée.

***

Le pouvoir judiciaire s'exerce sous l'autorité du Garde des sceaux, Ministre de la justice.

La justice, tant civile que criminelle, est rendue par un certain nombre de tribunaux, qui sont répartis en circonscriptions territoriales désignées sous le nom de *ressorts*.

Ces tribunaux s'appellent, en matière civile : *justice de paix, tribunaux d'arrondissement* (improprement qualifiés de *tribunaux de première instance*), *cour d'appel* (chambre civile). Ils se nomment, lorsqu'il s'agit de la répression des contraventions, délits ou crimes : *tribunal de simple police, tribunal correctionnel, cour d'appel* (chambre des appels correctionnels et chambre des mises en accusation) et *cour d'assises*. — Au sommet de la hiérarchie, la *cour de cassation*, avec ses trois chambres (des requêtes, civile et criminelle).

Nous allons examiner successivement ces divers organes.

I. — JURIDICTION CIVILE.

§ 1. — *Justices de paix.*

Chaque canton, en France, possède une justice de paix. Il en existe vingt à Paris (une par arrondissement).

Le tribunal de paix est composé d'un seul juge *amovible*, c'est-à-dire susceptible d'être révoqué par le chef de l'État (qui le nomme). Il reçoit un traitement et ne peut remplir aucune autre fonction. — Un greffier, également nommé par le chef de l'État, l'assiste.

L'âge requis pour exercer cette magistrature est trente ans; aucun grade en droit n'est exigé; mais les juges de paix sont choisis le plus souvent parmi les anciens officiers ministériels (notaires, avoués, greffiers).

Leurs traitements, échelonnés en neuf classes, sont de 1,800, 2,100, 2,400, 2,700, 3,000, 3,500, 3,600, 5,000 et 8,000 francs. — Les greffiers touchent 1,000 francs à Paris et 850 francs dans les autres villes et cantons. (A ce traitement fixe viennent s'ajouter les droits perçus sur les actes dressés par eux.)

Pour remplacer le juge en cas d'empêchement, deux suppléants (sans traitement) lui sont adjoints. La plupart d'entre eux occupent une autre fonction (notaire, avoué, maire, etc.).

Tous les huissiers du canton font le service des audiences et peuvent donner citation.

Le juge de paix a trois ordres de fonctions : 1° pouvoir de conciliation; 2° fonctions extra-judiciaires (comme l'apposition et la levée des scellés, et l'assistance aux délibérations des conseils de famille); 3° fonctions judiciaires : ces dernières, les seules dont nous nous occupions ici, se divisent elles-mêmes en attributions de justice civile (justices de paix) et en attributions de justice criminelle (tribunal de simple police), dont nous parlerons plus loin.

Comme juges civiles, les juges de paix statuent tantôt définitivement (en premier et dernier ressort à la fois), tantôt en premier ressort seulement : dans ce dernier cas, on peut faire appel de leurs décisions devant le tribunal d'arrondissement.

Ils connaissent en dernier ressort jusqu'à 100 francs, et à charge d'appel jusqu'à 200 francs, des actions personnelles et mobilières. — En dernier ressort jusqu'à 100 francs, et à charge d'appel à quelque somme que s'élèvent les demandes, ils statuent sur les actions en payement de loyers, congés, résiliations de baux, expulsions de lieux, validité de saisie-gagerie.

Ils jugent, dans les mêmes conditions, les difficultés relatives aux dommages aux champs, fruits et récoltes, aux réparations locatives des maisons et fermes, aux engagements respectifs des maîtres et des gens de travail, domestiques et ouvriers, au payement des nourrices.

Les contestations entre les voyageurs et les hôteliers, voituriers et carrossiers, sont jugées par les mêmes magistrats, en dernier ressort jusqu'à 100 francs, et à charge d'appel jusqu'à 1,500 francs. — Enfin, les juges de paix ne connaissent de certaines actions (par exemple en matière de bornage ou de pensions alimentaires) qu'en premier ressort; il y a toujours, dans ce cas, possibilité d'appel, quelque minime que soit la valeur du litige.

Dans un autre ordre d'idées, ils statuent, comme juges d'appel, sur les décisions rendues par la commission municipale, en matière de formation et de revision des listes électorales.

Notons que devant le juge de paix statuant en matière civile il n'y a pas de ministère public, comme il en existe devant les autres tribunaux (devant le juge de paix lui-même, lorsqu'il juge en matière de simple police).

Les dépenses des justices de paix sont inscrites au budget général de 1897 pour 8,383,000 francs.

§ 2. — *Tribunaux d'arrondissement* (ou de première instance).

Il existe dans chaque arrondissement un *tribunal de première instance* (dénomination peu exacte, puisque ce tribunal statue souvent sur les appels des jugements des juges de paix).

Sauf exceptions (Charleville et Tarascon), le tribunal siège au chef-lieu administratif. — Il n'y a pour le département de la Seine qu'un seul tribunal de première instance, siégeant à Paris : on le désigne sous le nom de *tribunal de la Seine*.

Ce dernier tribunal mis à part, les autres tribunaux sont divisés en trois classes, et le traitement de leurs magistrats (juges ou magistrats du ministère public) diffère suivant ces classes. Nous donnons d'ailleurs, ci-contre, le tableau de ces traitements.

Les tribunaux d'arrondissement comptent, suivant leur importance, une ou plusieurs chambres; lorsqu'il existe pluralité de chambres, l'une d'elles est spécialement chargée des affaires correctionnelles. L'organisation spéciale du tribunal de la Seine et l'importance de

QUALITÉ des MAGISTRATS.	TRAITEMENTS			
	Au Tribunal de la Seine.	Dans les villes de 80,000 habitants au moins, et à Nice et Versailles.	Dans les villes de 20,000 habitants au moins, et à Chambéry.	Dans les autres villes.
	francs.	francs.	francs.	francs.
Président de tribunal et Procureur de la République.	20,000	10,000	7,000	5,000
Vice-président	10,000	7,000	5,500	4,000
Juge d'instruction	10,000	6,500	5,000	3,500
Juge.	8,000	6,000	4,000	3,000
Substitut du Procureur de la République.	8,000	5,000	3,500	2,800
Greffier	6,000	2,400	1,500	1,200
Commis-greffier	4,000	3,000	2,500	2,000

son ressort, comme population, ont nécessité la création de plusieurs chambres et leur fractionnement en plusieurs sections (sept chambres civiles subdivisées en quinze sections, et quatre chambres correctionnelles).

Chaque tribunal comporte un président et autant de vice-présidents que ce tribunal contient de chambres moins une. En cas d'absence du président et du vice-président, c'est le juge le plus ancien qui préside.)

Pour être nommé juge, on doit avoir l'âge minimum de vingt-cinq ans (vingt-sept ans pour être président) ; il faut, en outre, pour être juge comme pour être président, posséder le grade de licencié en droit, avoir fait un stage de deux ans comme avocat inscrit à un barreau et prêter serment à la cour d'appel.

Les juges sont nommés par le chef de l'État : ils sont inamovibles.

Des juges suppléants, remplissant les mêmes conditions d'aptitudes et nommés de la même façon, complètent le tribunal, soit temporairement, soit d'une façon permanente ; mais ils ne reçoivent pas de traitement.

Près des tribunaux d'arrondissement, le ministère public est représenté par un procureur de la république et par un ou plusieurs substituts (dans certains tribunaux peu importants, il n'y a pas de substituts) : ces magistrats sont amovibles. — L'âge exigé pour être substitut est abaissé à vingt-deux ans.

Un greffier et des commis-greffiers, nommés par le chef de l'État, tiennent la plume aux audiences du tribunal.

Les jugements sont rendus par les magistrats délibérant en nombre impair (trois juges au moins), et lorsque les membres d'un tribunal siégeant dans une affaire sont en nombre pair, le dernier des juges dans l'ordre du tableau doit s'abstenir. — Normalement les affaires déférées aux tribunaux de première instance sont jugées par le président, assisté de deux juges ; les juges titulaires empêchés ou absents sont remplacés par les juges suppléants ; à défaut de ceux-ci, un avocat ou un avoué peut être appelé à compléter le tribunal.

Les tribunaux d'arrondissement jugeant au civil forment la juridiction de droit commun : ils sont investis de la compétence générale pour statuer sur toutes les contestations dont la connaissance n'a pas été attribuée à une autre juridiction par un texte de loi, que ce soit en matière réelle ou person-

nelle, en matière de succession ou de société, comme en matière de divorce, de séparation de corps, de contestation entre étrangers et Français, et même en matière commerciale, là où il n'y a pas de tribunal de commerce, etc.

Ils jouent, en outre, le rôle de juridiction d'appel à l'égard des jugements émanés des justices de paix.

Ils jugent définitivement, et sans appel possible, toutes les contestations qui ne s'élèvent point, quant à la valeur de leur objet, à plus de 1,500 francs de principal, ou, s'il s'agit d'un immeuble, à plus de 60 francs de revenu.

Au-dessus de ces chiffres, les tribunaux d'arrondissement ne jugent qu'en première instance : leurs décisions peuvent être alors déférées à la cour d'appel.

Les parties doivent, devant ces tribunaux, comme devant les cours d'appel, se faire représenter par des *avoués*, qui, concurremment avec les *avocats* (ou seuls, devant les tribunaux qui ne comportent pas un ordre des avocats), sont chargés de défendre leurs intérêts.

Les dépenses afférentes aux tribunaux de première instance, statuant tant au correctionnel qu'au civil, sont inscrites au budget de 1897 pour la somme de 11,297,500 francs.

§ 3. — *Cours d'appel.*

Il existe en France (non compris l'Algérie) vingt-six cours d'appel, dont le ressort s'étend en moyenne sur trois ou quatre départements. — La cour de Bastia ne comporte qu'un seul département : celle de Paris en comprend sept.

Ces cours siègent à :

Agen. — Aix. — Amiens. — Angers. — Bastia. — Besançon. — Bordeaux. — Bourges. — Caen. — Chambéry. — Dijon. — Douai. — Grenoble. — Limoges. — Lyon. — Montpellier. — Nancy. — Nîmes. — Orléans. — Paris. — Pau. — Poitiers. — Rennes. — Riom. — Rouen. — Toulouse.

Comme on le voit, sauf exceptions (Riom et Douai), les cours siègent dans des chefs-lieux de département.

Les traitements des magistrats des cours d'appel sont ainsi fixés :

QUALITÉ DES MAGISTRATS.	TRAITEMENTS	
	A Paris.	Dans les autres cours.
	francs.	francs.
Premier Président et Procureur général	25,000	18,000
Présidents de chambre	13,750	10,000
Conseillers	11,000	7,000
Avocats généraux	13,200	8,000
Substituts du Procureur général	11,000	6,000
Greffier en chef	8,000	4,200
Commis-greffiers	5,000	3,500

La loi exige l'âge de vingt-sept ans au moins pour être conseiller de cour d'appel, et trente ans pour en être président.

Les conseillers et présidents, nommés par le chef de l'État, sont inamovibles.

Outre la *chambre des mises en accusation* (dont nous verrons plus loin les attributions), chaque cour d'appel comporte une ou plusieurs chambres : s'il

n'en existe qu'une, cette chambre statue à la fois comme *chambre civile* et comme *chambre des appels de police correctionnelle;* s'il y en a plusieurs, l'une d'elles s'occupe des appels correctionnels, et c'est le premier président qui répartit entre les chambres les affaires civiles. (La cour de Paris comporte sept chambres civiles, sans compter la chambre des mises en accusation et la chambre des appels de police correctionnelle.)

Les arrêts des cours d'appel doivent être rendus par cinq conseillers au moins, président compris. Mais dans certaines affaires spéciales, par exemple les prises à partie et les contestations relatives aux questions d'état, la cour siège *toutes chambres réunies* en audience solennelle. — De même que pour la rentrée solennelle des tribunaux, au mois d'octobre, les magistrats siègent alors en robe rouge.

L'attribution normale de la cour d'appel est de statuer sur les appels des décisions des tribunaux d'arrondissement ; dans certaines occasions, fort rares, les cours d'appel prononcent en premier et en dernier ressort à la fois (prises à partie, réhabilitation de faillis, etc.).

Près de chaque cour, le ministère public est représenté par un procureur général, assisté d'un nombre variable d'avocats généraux et de substituts du procureur général : tous ces magistrats sont amovibles.

Un greffier en chef et des commis-greffiers tiennent la plume aux audiences.

Les dépenses des cours d'appel (tant au correctionnel qu'au civil) sont inscrites au budget pour la somme de 6,089,533 francs.

II. — JURIDICTION CRIMINELLE.

§ 1. — *Tribunaux de simple police.*

Nous avons envisagé le juge de paix dans ses attributions de juge civil; nous allons le voir maintenant juge unique de simple police. — Depuis la loi du 27 janvier 1873, en effet, la connaissance de toutes les contraventions de police est attribuée au juge de paix du canton dans l'étendue duquel elles ont été commises (la juridiction de simple police des maires n'existe plus aujourd'hui) : cette compétence territoriale est d'ailleurs indépendante du lieu du domicile ou de la résidence des contrevenants.

Sauf exceptions rares, le juge de paix, statuant comme juge de police, est compétent pour connaître de toutes les infractions dont la peine n'excède pas cinq jours de prison et quinze francs d'amende.

Il est saisi, soit par citation directe donnée par le plaignant ou par le ministère public, soit par la comparution des parties à l'audience sur simple avertissement (c'est le mode le moins coûteux et le plus suivi), soit, dans quelque cas, par le juge d'instruction, la chambre des mises en accusation de la cour d'appel, le tribunal correctionnel ou la chambre criminelle de la cour de cassation.

Le code pénal indique un grand nombre de contraventions de simple police, et, en dehors même des prévisions de ce code, des lois spéciales ont donné au juge de paix compétence pour statuer sur différentes autres contraventions, notamment en matière d'ivresse publique, de police du roulage et des chemins de fer, d'enseignement et de protection des enfants du premier âge, etc.

Comme nous l'avons fait observer plus haut, il existe près du juge de paix siégeant comme juge de simple police un représentant du *ministère public :* les fonctions en sont remplies par le commissaire de police du lieu où siège le tribunal; en cas d'empêchement, ou s'il n'existe pas de commissaire de police dans le canton, c'est le maire (et l'adjoint, s'il y a empêchement) qui occupe le siège du ministère public.

Les tribunaux de simple police sont

inscrits au projet de budget de 1896 pour la somme de 94,700 francs.

§ 2. — *Tribunaux correctionnels.*

C'est le nom que portent les tribunaux d'arrondissement lorsqu'ils statuent :

1° Sur les appels de simple police;

2° Sur les infractions appelées *délits*, dont la peine excède cinq jours de prison et quinze francs d'amende.

Exceptionnellement quelques délits leur échappent : les uns (la plupart des délits de presse) allant à la cour d'assises, les autres (délits de grande voirie) appartenant aux juridictions administratives, d'autres encore étant attribués aux tribunaux civils ou directement à la cour d'appel. Par contre, ils connaissent de certaines infractions qui ne sont que de simples contraventions (par exemple les contraventions forestières, les infractions à la police de la médecine et de la chirurgie, etc.).

Au point de vue de la compétence territoriale, les tribunaux qui peuvent statuer sur un délit sont : le tribunal du lieu où ce délit a été commis, celui de la résidence du prévenu, ou celui du lieu où ce dernier a été trouvé.

Le tribunal correctionnel est saisi par la citation directe du ministère public ou de la partie civile, par la comparution volontaire des parties ou par le renvoi prononcé par le tribunal de simple police, le juge d'instruction, la chambre d'accusation ou la chambre criminelle de la cour de cassation.

Il statue notamment sur les inculpations d'abus de confiance, de vol, de blessures et coups, d'outrages aux agents de l'autorité, de rébellion, de bris de scellés, de dégradation de monuments publics, d'usurpation de titres ou fonctions, de vagabondage, de mendicité, d'attentat aux mœurs, de faux témoignage en matières civile ou correctionnelle, d'entraves à la liberté des enchères, de délits de chasse, etc.

Le *juge d'instruction* est un juge du tribunal qui a une mission spéciale : il est chargé d'examiner les faits qui peuvent être imputés aux auteurs de délits ou de crimes et les circonstances dans lesquelles ils ont commis ces délits ou ces crimes. Si le juge acquiert la certitude de l'innocence de celui sur lequel pèsent les charges de l'accusation, il rend en sa faveur une *ordonnance de non-lieu;* si, au contraire, il réunit les preuves de sa culpabilité, il rend une *ordonnance de renvoi* devant le tribunal correctionnel (s'il y a présomption de délit), devant la chambre des mises en accusation (s'il s'agit d'un crime), ou quelquefois même simplement devant le tribunal de simple police.

§ 3. — *Cours d'appel.*

1° Chambre des appels correctionnels :

La cour d'appel comporte quelquefois, nous l'avons vu, une chambre spécialement chargée des appels de police correctionnelle, c'est-à-dire des appels formés contre les décisions des tribunaux correctionnels; lorsqu'elle ne possède pas de chambre à ce destinée, les mêmes magistrats statuent à la fois sur les appels correctionnels et sur les appels civils. Le rôle de la cour d'appel, à cet égard, se résume, comme en matière civile, à examiner de nouveau, sur l'appel des parties ou du ministère public, les affaires jugées par le tribunal de première instance.

Cependant la cour d'appel peut être appelée, comme nous en avons déjà vu des exemples en matière civile, à statuer tout à la fois en premier et dernier ressort en matière d'infraction délictueuse, s'il s'agit par exemple d'un délit commis par un juge de paix ou un juge de tribunal d'arrondissement.

2° Chambre des mises en accusation :

Nous avons vu que toute cour d'appel, qu'elle ait une chambre unique ou plusieurs chambres affectées aux services civil et correctionnel, possédait toujours, en outre, une *chambre des*

mises en accusation. Cette chambre a la mission d'examiner s'il y a contre ceux qui lui sont déférés charge suffisante pour les rendre justiciables de la cour d'assises, ou s'ils doivent simplement être renvoyés devant un tribunal correctionnel, ou même devant un tribunal de simple police.

§ 4. — *Cours d'assises.*

La cour d'assises n'est pas un tribunal permanent comme tous ceux que nous avons vus jusqu'ici; elle ne se réunit qu'une fois tous les trois mois aux chefs-lieux de département ou de cour d'appel, et tous les quinze jours à Paris.

Ce tribunal spécial a une autre particularité, il se compose : 1° de magistrats (un président et deux assesseurs, pris parmi les conseillers de cour d'appel ou les juges du tribunal local d'arrondissement, un représentant du ministère public, et un greffier ; 2° de simples particuliers, âgés de trente ans au moins, jouissant de leurs droits civils, politiques et de famille, et n'ayant pas besoin de leur travail journalier pour vivre (ils constituent le *jury* et doivent être, au nombre de douze, tirés au sort sur des listes établies suivant certaines formalités).

Les jurés apprécient le fait; ils ont à répondre à des questions posées par écrit et rédigées par le président. Le magistrat du ministère public requiert l'application de la loi. Les magistrats de la cour, s'appuyant sur les déclarations du jury (si ces déclarations affirment la culpabilité de l'accusé), prononcent la peine.

Les cours d'assises sont instituées pour juger les crimes; elles connaissent également de la plupart des délits de presse et des délits qui pourraient être commis dans l'enceinte de l'audience; la loi du 9 septembre 1835 leur donne notamment le droit de punir d'un emprisonnement de deux ans au maximum toute personne présente à l'audience qui causerait du tumulte.

Même au cas où la cour d'assises a acquitté ou absous un accusé, elle peut d'ailleurs le condamner à des dommages-intérêts envers la partie civile. Dans ce cas, les magistrats prononcent sans le secours du jury.

La cour d'assises est saisie par l'arrêt de renvoi des chambres des mises en accusation, ou par le renvoi qu'ordonne devant elle la chambre criminelle de la cour de cassation, après l'annulation d'un arrêt d'une autre cour d'assises.

Elle connaît de tous les crimes, comme l'homicide avec ses différentes modalités (meurtre, assassinat, parricide, infanticide, empoisonnement, etc.), le faux en écriture publique ou privée, la fabrication de fausse monnaie, la contrefaçon de billets de banque, le viol, l'attentat à la pudeur, le vol qualifié, le faux témoignage en matière criminelle, la banqueroute frauduleuse, etc.

Sauf le recours en grâce devant le chef de l'État, l'accusé qui a été condamné par la cour d'assises n'a pas d'autre recours que le pourvoi en cassation.

Les cours d'assises sont inscrites au projet de budget de 1897 pour une dépense de 42,000 francs.

Remarquons, en outre, qu'une somme de 5,150,000 francs est inscrite sous la rubrique : *Frais de justice criminelle en France.* Ces frais sont afférents tant aux cours d'assises qu'aux autres organismes de la répression pénale.

III. — COUR DE CASSATION

La cour de cassation est un tribunal suprême siégeant à Paris et institué pour toute la France et pour les colonies; elle ne forme pas un troisième degré de juridiction, mais elle examine si, dans les arrêts ou jugements définitifs soumis à sa censure, il y a eu excès de pouvoirs, incompétence, violation de la loi ou inobservation des formes prescrites à peine de nullité. Si la décision qui est déférée à son examen est atteinte

de ces vices, la cour de cassation l'annule et désigne la cour d'appel ou le tribunal qui devra à nouveau juger l'affaire.

Elle est composée d'un premier président, de trois présidents de chambre, de quarante-cinq conseillers, d'un procureur général, de six avocats généraux, d'un greffier en chef et de quatre greffiers. Elle se divise en trois chambres : *chambre des requêtes*, *chambre civile* et *chambre criminelle*, ayant chacune quinze conseillers (non compris le président) et deux avocats généraux, occupant à tour de rôle le siège du ministère public.

Le premier président siège dans celle des chambres qu'il choisit (en pratique à la chambre civile); le procureur général prend des réquisitions indifféremment devant l'une des trois chambres dans les affaires qui lui paraissent offrir une certaine importance.

Les traitements, à la cour de cassation, sont les suivants :

Premier Président et Procureur général	30,000 fr.
Président de chambre	25,000 »
Conseiller et avocat général	18,000 »
Greffier en chef (y compris les émoluments de ses commis et les frais généraux du greffe)	30,000 »
Greffier de chambre	5,000 »

Sauf le procureur général et les avocats généraux, les magistrats de la cour de cassation sont inamovibles.

Soixante avocats forment le barreau spécial de cette haute juridiction; les avocats à la cour d'appel ne pourraient plaider devant elle.

Lorsque les pourvois en cassation sont dirigés contre une décision rendue en matière civile, c'est en principe la chambre des requêtes qui est appelée à statuer la première sur la demande que lui adresse à cet effet, et au nom de celui qui se pourvoit, un avocat à la cour de cassation. La chambre des requêtes rejette cette demande ou l'admet, et, en cas d'admission, le pourvoi est déféré à la chambre civile et soutenu contradictoirement. La chambre civile rejette alors définitivement le pourvoi ou casse la décision qui est déférée à sa censure.

La chambre criminelle, chargée de statuer sur les pourvois en matière criminelle, correctionnelle ou de simple police, reçoit par l'intermédiaire du ministre de la justice les pourvois formés par les demandeurs aux greffes des cours et des tribunaux qui ont rendu les décisions attaquées. Ici l'assistance des avocats à la cour de cassation n'est exigée que dans un nombre de cas fort restreint, et elle est accordée d'office à certains demandeurs (aux condamnés à mort notamment).

Pour statuer sur quelques affaires spéciales, les trois chambres de la cour se réunissent en audience solennelle : les magistrats y assistent en robes rouges.

Ajoutons que la cour de cassation, outre ses attributions purement judiciaires, a un pouvoir de censure et de discipline administrative quand elle siège comme *conseil supérieur de la magistrature*. Ainsi constituée, elle statue, toutes chambres réunies, sur les mesures disciplinaires que peuvent avoir encourues les magistrats de l'ordre judiciaire.

* * *

Il n'est pas inutile, en terminant ce court exposé de notre organisation judiciaire, de noter que les dépenses du ministère de la justice sont inscrites au projet de loi portant fixation du budget général de 1897 pour la somme de 34,363,133 francs, tandis que celles de la plupart des autres ministères s'élèvent à des sommes de beaucoup supérieures.

P. Coutant.

L'ILLUSTRATION PAR LA PHOTOGRAPHIE

Parmi les merveilleuses découvertes du XIXe siècle, et que rien ne faisait pressentir dans le passé, une des plus étonnantes est certainement la photographie.

Fixer sur une plaque de verre et reproduire sur un papier les traits fidèles et absolus d'un objet quelconque, en repos ou en mouvement, aurait certainement paru, aux hommes du siècle dernier, un problème beaucoup plus insoluble, qu'à nous de communiquer avec les habitants de la planète Mars, — si la planète Mars a des habitants.

L'on obtint d'abord des images assez laides, et avec des difficultés suffisantes pour mettre l'opération hors de la portée des gens qui n'étaient pas des spécialistes; le principe, toutefois, était trouvé. Il n'y avait plus qu'à perfectionner; ce qui arriva. Il n'y a pas vingt ans toutefois, l'on était encore obligé de préparer soi-même au collodion ses plaques sensibles, ce qui était un certain travail et une cause d'insuccès. Aujourd'hui, en même temps que la nécessité du temps de pose diminuait, les manipulations ont été réduites à une simplicité enfantine. Il n'y a plus personne qui ne soit capable, avec un peu de soin, de produire matériellement des photographies. Aussi, depuis quelques années, tout le monde en fait, plus ou moins bien, plus ou moins mal.

Longtemps la photographie avait été entachée d'un léger ridicule; un photographe et son voile noir étaient quelque chose que l'on ne pouvait guère regarder sans rire. Et quant au résultat obtenu, c'était agréable à mettre dans un cadre, sur sa cheminée, pour avoir sous les yeux l'image de sa famille présente ou défunte; et cela avait le grand avantage pour les gens peu fortunés de coûter moins cher que la peinture à l'huile, ou les miniatures, qui étaient les photographies de jadis.

Mais, artistiquement, c'était estimé, par les gens un peu intelligents, au niveau des chromolithographies pour boîtes de dragées. Pouvait-on, en effet, imaginer quelque chose de plus grotesque que tous ces personnages tenant à la main un livre qu'ils ne lisaient pas, ou appuyés sur une balustrade de bois toujours la même, avec un fond de paysage mal peint, de ruines en carton ou de rideaux à vilains plis? Dire à une dame : « Madame, vous êtes si jolie, que je voudrais être photographe », était un compliment à se faire moquer de soi pour le restant de ses jours, tandis qu'aujourd'hui, il n'y a rien de plus naturel que d'offrir à une jolie femme de la photographier.

Ce discrédit mérité subsista tant que la photographie fut l'apanage des professionnels; commerçants d'un esprit plutôt ordinaire, et dénués surtout de tout sens artistique, — ou, ce qui est plus grave, s'imaginant faire les artistes, — ils avaient à tout jamais condamné comme art la photographie; et elle en serait toujours au même point sous ce rapport, car ils n'ont pas changé, si, en se simplifiant matériellement, elle ne fût pas devenue abordable pour des amateurs qui s'aperçurent de la possibilité de lui faire rendre des choses artistiquement intéressantes.

Au lieu de l'éclairage banal, sans parti pris de lumière, et éternellement identique, on chercha des effets d'ombre et de clarté; dans la photographie des paysages, on tenta de rendre non plus seulement des contours, mais des impressions d'heure, de saison, d'atmosphère : — soleil levant, crépuscule, hiver, brouillard, temps d'orage, etc., etc. L'on organisa des expositions dites d'art photographique d'où les professionnels étaient exclus, et l'on y vit de fort jolies choses.

Enfin, l'on se demande aujourd'hui,

en face des résultats obtenus, si l'on ne pourrait pas appliquer la photographie à l'illustration des livres.

Nous ne parlons pas, bien entendu, de l'illustration documentaire.

Pour celle-là, on peut dire que c'est un fait accompli; là, partout où la photographie est matériellement possible, elle a tué le dessinateur. A quoi bon, en effet, se donner la peine de faire reproduire par le crayon une architecture, un tableau, une machine, un appareil de physique, n'importe quel objet matériel, lorsque, avec moins de temps et de travail, on arrivera à un résultat supérieur, l'exactitude étant, en ce cas, la première chose requise. De même pour illustrer une relation de voyage, une description documentaire de pays, des photographies vaudront mieux que tous les dessins et tous les croquis du monde, — à moins, assurément, qu'ils ne soient exécutés par un artiste de génie : mais, au point de vue absolu, la photographie sera encore préférable, toujours, parce qu'elle sera plus exacte. Toute interprétation personnelle, qui est l'intérêt d'une œuvre d'art, deviendra ici un défaut. Ce genre d'illustration était d'ailleurs abandonné à des artistes de quinzième ordre, et rien ne nous paraît aujourd'hui ridicule comme les vieux guides ou les vieilles

relations de voyages publiés il y a trente ans, lorsqu'on se trouve à les feuilleter par hasard. Mais ce n'est point là l'illustration artistique, et c'est de celle-là seule qu'il s'agit; prendre un volume de vers, un roman, un livre littéraire, et représenter par la plume ou le crayon les événements qu'il raconte et les personnages qu'il dépeint.



Mon opinion personnelle, en dehors de tout mode d'illustration, est, sauf quelques exceptions particulières, que l'illustration des livres littéraires est une chose parfaitement inutile. Plus précise

que la musique, moins précise que la peinture, la littérature donne de ses romans et de ses personnages une vision qui suffit à elle-même ; suffisamment nette pour que l'esprit du lecteur se les représente, suffisamment immatérielle pour que l'imagination de chacun les voie selon son tempérament, et y ajoute sa part de rêve. Je n'éprouve, quant à moi, aucun plaisir à voir illustrer ou l'œuvre d'un autre, ou la mienne; car, en dehors de cette précision fâcheuse que l'illustrateur viendra y ajouter, ou il n'aura pas de talent, et alors son travail ne sera plus intéressant, ou il aura un tempérament d'artiste, et alors il substituera forcément sa vision personnelle à celle de l'auteur. Dans l'un et dans l'autre cas, à quoi bon?

Il y a, je le répète, des exceptions; Gustave Doré en est une, et une magnifique.

L'illustration, toutefois, est fort en faveur dans la librairie actuelle, car elle plaît au public; l'homme est comme les enfants, il aime les images.

Le genre étant donc admis, est-il possible de faire d'un livre une illustration convenable avec la photograhie? On choisirait des gens vivants ayant le type requis, on les habillerait comme il convient, on les mettrait dans le decor nécessaire, on les disposerait comme des acteurs de théâtre, et, en photographiant le tout, on obtiendrait l'illustration successive des principales scènes du livre.

Il y a, à l'exécution de cette idée, des difficultés considérables.

Nous disions tout à l'heure, en effet, que l'on avait vu, aux expositions d'art photographique, des œuvres donnant une réelle impression artistique; mais la plupart des résultats obtenus, et les meilleurs, l'étaient surtout avec des paysages, avec des marines, ou bien avec des personnages isolés, avec des têtes d'étude, intéressantes principalement par leur éclairage. Les paysages et les marines étaient d'ordinaire des instantanés dans lesquels le hasard jouait un rôle considérable et souvent heureux; les personnages isolés et les têtes d'étude étaient installés et posés tout à loisir, dans les conditions matérielles les plus favorables.

Mais où cela se complique, c'est en arrivant aux scènes dites « de genre », c'est lorsqu'on veut « le faire au tableau », comme il est nécessaire pour l'illustration.

D'abord, le hasard, ce facteur si important dans les photographies pittoresques, ne peut plus jouer ici qu'un rôle très accessoire. On ne saurait trop insister sur ce point qu'un grand nombre, sinon la plupart des photographies les plus curieuses des expositions, sont dues au hasard seul, et peuvent être l'œuvre de gens d'une intelligence artistique très bornée; c'est à la fois l'infériorité et l'intérêt de la photographie d'obtenir des effets auxquels on ne s'attendait pas du tout en opérant. Cette vérité ne s'avoue pas volontiers, mais elle est, de bonne foi, indiscutable. On comprend dès lors que lorsqu'il s'agit d'arriver au contraire, comme dans une illustration, à un résultat précis et voulu d'avance, les choses changent complètement. Il va s'agir de substituer à un opérateur mécanique, — je ne dirai pas inconscient, car il peut chercher les hasards intéressants, — mais simplement curieux, un artiste qui, en dehors des notions matérielles nécessaires, aura besoin, pour disposer son tableau, de tout le savoir des gens du métier. Sinon l'on n'obtiendra que des compositions enfantines et n'ayant aucun rapport avec une œuvre d'art. Or, les gens ayant cette capacité sont forcément rares, car on ne sait rien sans l'avoir appris, et ceux qui ont appris à faire un tableau peignent ou dessinent et ne font pas de photographie. Premier point.

L'on peut trouver cependant, à la grande rigueur, quelqu'un qui sache à peu près ce qu'il est nécessaire de savoir pour composer quelque chose « qui se tienne ». Les difficultés de l'exécution pratique vont commencer pour lui. Celles-là sont innombrables et de toutes sortes.

La première est celle du décor. La plupart des sujets de genre tentés jusqu'ici ont pour fond l'inévitable et insupportable rideau, ou un fond perdu. La raison en est simple; l'on n'a de la sorte qu'à installer sa scène dans l'atelier, dont on connaît l'éclairage, et cela dispense de lui donner le cadre spécial qui lui convient; mais alors l'œuvre obtenue a l'air de ce qu'elle est, l'air d'une photographie. Le peintre, au contraire, commence par placer ses personnages dans un certain décor; il en est d'ailleurs ainsi dans la réalité où l'on ne vit pas devant un rideau. Il faut donc faire comme lui; mais là est justement la grande difficulté. L'artiste inventera ce décor, le composera avec des études prises à droite et à gauche à l'aide desquelles il peindra une cathédrale ou une forêt, enfermé dans son atelier. La photographie, elle, ne reproduit que ce qu'elle voit, et tout à la fois; il faudra donc la cathédrale ou la forêt elles-mêmes pour que les personnages photographiés y posent devant l'objectif. On comprend sans peine ce qu'une telle condition a de redoutable; car, sans parler des nécessités de l'éclairage, il est souvent difficile, si la scène se passe au moyen âge, par exemple, de faire poser ses personnages vêtus de ce costume dans le décor nécessaire. Puis, si l'on est dehors, il fera trop de soleil, ou il viendra à pleuvoir, à faire du vent, que sais-je? moi.



Et cependant c'est la condition *sine qua non* : pour qu'une photographie soit vivante, il lui faut l'atmosphère ambiante. Je ne saurais trop protester en cette occasion contre le système qui, sous prétexte de mettre les personnages en valeur, « ne met pas le fond au point »; les objets « non mis au point » prennent alors des contours vagues et vaporeux, panachés de pains à cacheter blancs et noirs. On ne voit rien de semblable dans la nature, à moins d'avoir la vue malade. Bien différent est le travail du peintre, qui peut simplifier certains détails, mais en donne une sorte de synthèse qui n'a aucun rapport avec l'effet produit par le procédé en question. Tout

doit être sensiblement au point dans une photographie; si elle est bonne, les objets seront à leur plan par les seules lois de la perspective. A cette seule condition l'on obtiendra cette vie dans l'atmosphère ambiante dont nous parlions à l'instant.

Après la difficulté du décor nécessaire surgit la difficulté de trouver les modèles que l'on fera poser.

S'il s'agit d'une histoire se passant à la campagne, la question est moins inquiétante; le paysan, comme l'homme du peuple, pose bien, généralement, à la condition, bien entendu, qu'on ne lui demande rien en dehors de ses habitudes et de son travail. Avec un peu de patience on obtient des résultats très satisfaisants.

Mais c'est autrement compliqué s'il s'agit d'une illustration en costumes, d'une illustration « de style ». Des acteurs, qui ont l'habitude de jouer et de porter le costume, rendraient de grands services, à la condition encore qu'ils restent naturels, et ils sont loin de l'être toujours. Des modèles de profession pourront être utiles encore; malheureusement, ils n'ont pas toujours l'air très distingué. Le peintre les arrange, les interprète; la photographie, elle, les reproduira tels qu'ils sont. Quant aux gens du monde, ils seraient préférables à n'importe qui, mais souvent ils posent mal.

On peut trouver cependant quelques « sujets » intelligents et qui réunissent toutes les qualités désirables; mais, le pis, est qu'on ne peut se servir longtemps des mêmes. Là encore, le peintre a l'immense avantage de modifier son modèle, tandis qu'avec la photographie, on reconnaît tout de suite qui a posé. D'où nécessité absolue de trouver toujours des « sujets » nouveaux.

Enfin, le décor obtenu, les personnages réunis et la scène installée, en quelques secondes le résultat est définitif. Tout vient à la fois, d'un seul coup. C'est le dernier aléa, et non le moins grave, car il faut qu'à ce moment précis où l'éclairage sera propice, où pas un des personnages, fatigués souvent par le temps nécessaire à l'installation, ne devra bouger, il faut, dis-je, qu'à ce moment précis, non seulement l'ensemble, mais encore chaque détail soit à sa place. Tandis que le peintre pourra successivement, à mesure qu'il avancera, vérifier le bon effet de ces détails, se rendre compte si telle ligne ne gêne pas telle autre, si ce pli est bon, si un personnage est juste dans la position exacte, assez de profil ou assez de face, travail facile lorsqu'on peut le faire à loisir, et successivement surtout, il faudra ici que, dans cet instant unique où l'objectif sera découvert, tout soit bien tel qu'il doit être.

Aussi qu'arrive-t-il souvent? C'est qu'en tirant sa photographie, on s'aperçoit d'une foule de petites choses qui auraient pu être mieux autrement, qui se gênent mutuellement, et qui nuisent au résultat d'ensemble. Mais il est trop tard, on n'y peut plus rien.

Voilà les difficultés considérables auxquelles on se heurte pour obtenir un bon cliché d'illustration. Rien n'est impossible, cependant.

L'on a tenté jusqu'à présent peu d'essais sérieux de l'illustration du livre par la photographie. Nous citerons les publications faites à grands frais par l'éditeur Ch. Mendel, et celles de la librairie Gauthier-Villars.

Ces essais, intéressants certes, sont incomplets, car ils n'ont pas abordé de front la question; les personnages y posent généralement détachés d'un fond précis, et non dans ce que nous appelions « l'atmosphère ambiante ». Ce sont toujours des photographies, sans intérêt spécial au point de vue de l'illustration pour laquelle elles ne donnent point une note nouvelle.

Cette note nouvelle, nécessaire à toute tentative pour qu'elle ait un avenir, doit, à mon sens, être ici une sorte de vérité tirée non seulement de la réalité des personnages, mais du milieu réel dans lequel ils posent. La poésie, le sentiment artistique se dégageront alors, non plus de l'imagination et de l'interprétation

du peintre, mais de la nature elle-même fidèlement reproduite avec tout ce qu'en elle-même elle renferme de poésie.

C'est dans ce sens que nous avons tenté les essais dont nous reproduisons ici quelques résultats, qui nous semblent être différents de ceux obtenus jusqu'à ce jour, — à notre connaissance du moins.

Nous avons pris, pour thème à illustrer, une histoire très simple, l'éternelle histoire d'une femme que son mari rend malheureuse et qui se console avec un autre; puis la vengeance du mari, etc. : le tout se passant au moyen âge italien.

Les détails de cette histoire importent peu au cas présent; il suffira de mettre sous chaque illustration le passage correspondant.

C'est d'abord le portrait du mari. ... *C'était un homme blafard et ténébreux*, dit le texte, *toujours casqué de fer, et qui ne rêvait que chasses et batailles...*

Puis voici la rencontre de la femme et de l'amoureux... *Elle prit au hasard une allée qui s'enfonçait devant elle à travers bois. C'était le commencement de l'automne; un pâle soleil tiédissait encore le ciel pâle, mais déjà les arbres commençaient à se dénuder, et, en marchant, elle remuait du pied les feuilles mortes qui jonchaient le sol. Devant elle, elle le rencontra soudain, qui s'avançait respectueusement, sa toque de velours à la main. Puis tout à coup il s'arrêta, semblant hésiter à lui parler. Elle s'était arrêtée aussi, à quelque distance de lui, et ils demeurèrent ainsi pendant quelques instants...*



Maintenant c'est le mari qui se venge : ... *Toujours est-il que le duc découvrit tout. Cela aurait dû lui être fort indifférent, puisqu'il n'aimait point sa femme; mais, comme cela arrive d'ordinaire en ce cas, s'il n'en faisait rien lui-même, il ne prétendait point qu'un autre en fît rien non plus. C'est un raisonnement illogique sans doute, mais la chose est ainsi le plus souvent, à cause de l'orgueil de l'homme.*

Il ne dit rien, mais tout tranquillement, il alla les attendre au coin d'une allée proche des murs du parc, et où ils aimaient à se promener à cause de son silence; et les ayant guettés là avec patience, le poignard aux dents, il tua sa femme d'un seul coup dans les bras de son amoureux...

Enfin l'amant que le mari n'a point tué, estimant qu'il souffrirait plus à vivre sans elle qu'à la rejoindre dans la mort, a emporté le corps avec lui dans son pays et là ... *du beau visage et des belles mains il lava les taches de sang avec une fine étoffe de soie. Elle avait été frappée si droit au cœur, et la mort avait été si soudaine, que nulle trace de souffrance ne défigurait ses beaux traits. Il coiffa ses longs cheveux noirs en épais bandeaux ondulés et, de chaque côté de la tête, piqua des fleurs roses et blanches. Puis, au fond d'une calme clairière où jamais nul pied humain n'était venu et que seuls connaissaient les biches et les oiseaux, il creusa de ses propres mains une fosse dans le sable doré.*

Et l'ayant apportée dans un grand drap blanc, il croisa ses bras blancs sur sa poitrine et lui mit entre les doigts un chapelet béni...

Pour ces trois dernières illustrations, les personnages ont posé en plein air, avec leurs costumes, et le résultat obtenu me semble curieux. Je puis même vous dire, si cela vous intéresse, que la chose s'est passée tout près de Paris, dans la forêt de Marly, au grand ébahissement d'un promeneur égaré dont la stupéfaction fut considérable en apercevant ce spectacle inaccoutumé.

Il me semble prouvé que l'on peut arriver à des résultats possibles qui, sans aucune prétention à détrôner « l'artiste peintre », peuvent donner une note nouvelle et curieuse.

L'illustration par ce système sera d'ailleurs d'un usage toujours peu pratique; d'abord par les raisons que nous avons déjà données : difficulté de trouver des gens qui l'exécutent, difficulté de trouver des modèles et de les faire poser dans le décor nécessaire ; ensuite parce qu'elle coûte très cher.

On comprend sans peine à quels frais on est rapidement entraîné par les costumes, par les modèles et par les frais de transport et d'installation ; sans parler des essais inutiles et de tout le temps que le travail nécessite. Ces frais de revient considérables ne feraient pas de cette illustration une économie sur la bonne illustration ordinaire.

Puis il reste encore, au point de vue de l'usage commercial, la question non moins embarrassante de la reproduction. Une photographie est difficile à reproduire, à bien reproduire, j'entends.

Il n'y a guère que l'héliogravure et la phototypie qui puissent en donner un fac-similé exact; mais ce sont des procédés longs et coûteux, inapplicables, sauf aux publications de luxe.

La gravure sur bois a l'inconvénient d'interpréter ce qu'elle reproduit, et, à moins d'être de premier ordre, risque d'enlever à une illustration photographique son caractère typique.

Il n'y a plus alors que ce qu'on appelle couramment « le procédé direct ». Malheureusement il rend mal les finesses, qui sont une des qualités de la photographie, il empâte les demi-teintes, et d'un cliché excellent on n'obtient souvent qu'une reproduction médiocre. Quant à retoucher l'épreuve avant de la reproduire, c'est un travail délicat et qui la défigure facilement; il faut pouvoir retoucher, éclaircir le cliché typographique lui-même. Les revues américaines arrivent à ce résultat par des procédés qui, en France, sont peu connus.

Toutes ces difficultés sont, on le voit, en quelque sorte indépendantes de la photographie elle-même, et extérieures à elle. La chambre noire est un merveilleux instrument avec lequel presque rien n'est impossible et qui peut donner des résultats remarquables d'intensité artistique.

PAUL AYMERY.

LES SAINT-CYRIENS CHEZ EUX

Saint-Cyr!

A l'évocation de ce mot, le Parisien voit déboucher le dimanche sur la place de la gare Montparnasse la bande joyeuse des plumets rouges et blancs. Les Saint-Cyriens vifs, légers, pimpants, s'abattent sur Paris comme une volée de moineaux grisés de soleil, se hâtent par petits groupes dans la rue de Rennes et s'égrènent rapidement dans Paris. Ils mettent pour un jour sur les boulevards, dans les restaurants et les cafés, la note particulière de leur uniforme où les épaulettes rouges du soldat se marient au bleu du shako et où la grenade d'or remplace au collet le numéro du régiment.



UNE CHAMBRE

Puis, le soir venu, on les voit réapparaître dans les environs de la vieille gare; des fiacres à demi emballés amènent les retardataires, car c'est faute grave que rentrer tardivement, et à neuf heures et demie ils s'engouffrent sur les quais. Vers l'ancienne maison de Saint-Louis, que fonda Mme de Maintenon pour les jeunes filles nobles, un train les emmène, éparpillant dans la nuit en clameurs joyeuses les derniers échos d'une journée libre à laquelle ne ressembleront guère les six jours suivants.

Voulez-vous les voir à l'œuvre pendant ces six jours? Voulez-vous vous rendre compte de ce qu'est la vie du futur officier? comment sont remplies ces journées dont chaque minute a son emploi? comment enfin, suivant l'énergique et concise inscription gravée sur le marbre au-dessus de la salle d'honneur : *Ils s'instruisent pour vaincre.*

Suivez-nous dans les couloirs de l'immense caserne, et montons jusqu'au *Grand carré.* Là est le centre de l'École. Sur ce grand vestibule aux lourdes colonnes, débouchent les études et les escaliers conduisant dans les chambres; là encore les portes du cabinet de service où s'élaborent les écritures : celui du capitaine de service et du lieutenant de garde chargés de la discipline et de la police à l'intérieur. Au mur, un merveilleux tableau de Philippoteaux; puis le portrait de Canrobert offert par ses enfants, au lendemain de la mort du dernier des maréchaux; enfin une page splendide, œuvre de Bettanier : sur l'un des champs de bataille de 1870, autour de Metz, un jeune Saint-Cyrien, tête

nue, assiste, avec sa mère en deuil, à l'exhumation de quelques ossements au milieu desquels brille une épaulette d'or; à terre une croix en bois portant cette inscription à demi effacée : *un officier français*. Et le vers de Virgile flamboie sous le cadre d'or : *Une postérité vengeresse sortira de nos os.* — C'est le mort qui parle et déjà le fils est en route sur la voie qu'il a tracée.

La postérité vengeresse dont parle le poète, c'est à Saint-Cyr qu'elle se prépare au rôle que l'avenir peut lui tracer demain.

Il est cinq heures du matin, et soudain au milieu du grand silence, le réveil est sonné par le clairon de garde : dans le lointain des couloirs, un tambour lui répond et une sourde rumeur commence à grandir dans les étages supérieurs...; dans les chambres affectées aux recrues le roulement produit un effet instantané, car les gradés préposés à leur surveillance se croiraient déshonorés s'ils les laissaient une demi-minute « carotter le traversin ».

L'OCTOGONE DU GYMNASE

Debout les hommes!...

Et de tous les lits bondissent les dormeurs arrachés à leurs rêves. Dans les autres chambres les anciens se pressent moins : ils ont dix minutes, et avec la pratique du « débrouillage », ils savent qu'il ne leur en faut que sept pour s'habiller et descendre aux lieux de rassemblement. C'est exact, mais ils ont compté sans l'adjudant de garde qui passe, l'œil au guet :

M. de X..., M. Y..., deux jours de consigne : était encore couché trois minutes après la sonnerie du réveil.

Vite on s'habille, chacun découvre son lit, les « élèves de chambre » ouvrent toutes les fenêtres avant de sortir pour renouveler l'air, et on se sauve; ce n'est plus la tenue coquette des jours de sortie : un pantalon basané à bande bleue, un képi à turban de même couleur, une veste que recouvre une vareuse en toile bleue, plus utile qu'élégante et que l'on ôte, d'ailleurs, pour l'équitation et les exercices au dehors.

Voilà l'uniforme d'intérieur. Une grenade jaune au collet distingue les anciens des recrues. Innovation de 1895.

A 5 heures 8 la descente bat son plein, les escaliers vomissent des colonnes serrées : ici, des groupes se rassemblent pour aller à l'équitation; là, une compagnie descend à la salle d'escrime; plus loin, une troisième en vêtements de toile s'enfuit en courant vers le gymnase.

Suivant les heures du tableau de

service, ceux-ci vont aux bains, aux douches et le reste s'engouffre dans les études.

5 heures 15, un coup de langue jeté aux quatre coins de l'horizon par le clairon et le brouhaha de tout à l'heure s'éteint subitement, les adjudants de service sont à leur poste; l'électricité s'est allumée, partout la machine est en mouvement.

Dans les manèges, les élèves « pilent » en cercle et sans étriers : les officiers de cavalerie rectifient les positions; les sous-maîtres jouent de la chambrière pour donner de l'allure aux chevaux et réveiller les cavaliers qui dorment encore; à l'escrime, des sous-officiers sortis de l'école de gymnastique et triés sur le volet placent leurs élèves sur la planche et il faut se secouer; les plus forts font assaut entre eux. Les lieutenants instructeurs sont là qui surveillent. Dans le grand hall du gymnase où sont réunis les agrès les plus variés, d'autres sergents aidés d'élèves moniteurs surveillent les exercices, soutiennent les maladroits, stimulent les plus lourds : les uns grimpent, les autres sautent, c'est une agitation de fourmilière que traversent des coups de sifflet du lieutenant, ordonnant le passage des classes d'un agrès à l'autre.

Le jour s'est levé peu à peu : l'usine électrique s'arrête : une sonnerie, le rappel, et le vaste brouhaha recommence de plus belle pour une minute, c'est le café; pendant que les anciens s'attablent avec la tranquillité de gens pour qui l'heure des affolements est passée, les infortunées recrues, debout, avalent rapidement la réconfortante boisson, mettent leur pain dans leurs poches et s'enfuient dans leurs chambres qu'il s'agit de présenter en ordre trois quarts d'heure après : c'est l'*astique !*

Comment en trois quarts d'heure des collégiens de la veille arrivent-ils à pouvoir faire un lit comme un billard et une case où les effets sont artistement pliés suivant des modèles académiques, astiquer des cuirs, faire disparaître la plus minime poussière de leur fusil, mettre tout dans le plus grand état de propreté? c'est ce qui constitue pendant les trois premiers mois le mystère du dressage de la recrue affolée. On y arrive pourtant : et ceux-là mêmes qui ont eu le plus de mal à s'y mettre jettent l'année suivante des regards de profonde pitié sur le melon qui s'agite.



PENDANT L'« ASTIQUE »

Moment pénible pour tous que celui de l'inspection de huit heures : les lieutenants instructeurs arrivent, examinent, épluchent et distribuent équitablement une pluie d'inspection avec la garde ou de consigne. La salle de police est réservée à la récidive et aux fautes témoignant d'inertie voulue; la prison aux indisciplinés; elle est inconnue dans le milieu saint-cyrien.

Mais voici l'heure des cours : jadis toute une promotion pouvait tenir dans les vastes amphithéâtres Guibert et Vauban, mais c'était l'époque des promotions de 300 à 400 élèves ; aujourd'hui et pendant trois ans elles seront de 550 à 600 : les locaux sont insuffisants : le « demi-bataillon de droite » va donc au cours pendant que le « demi de gauche » va à l'exercice : le soir ce sera l'inverse : les professeurs en sont quittes pour parler deux fois dans la journée sur la même matière.



LA STATUE DE KLÉBER
A L'ENTRÉE DU PETIT BOIS

En parlant des cours est-il nécessaire de dire ici qu'une élite d'officiers est chargée de les professer : art et histoire militaires, tactique, tir, artillerie, fortification, administration, géographie, topographie se partagent l'année ; les événements, les innovations les plus récentes y sont exposés dès leur apparition ; et après les explications théoriques suivent, sur le terrain, dans les forts et dans les polygones, les exercices pratiques ; après l'appel à l'intelligence et à la mémoire c'est l'instruction donnée par les yeux, la plus attrayante et la plus profitable de toutes.

Les recrues suivent en plus un cours très apprécié, celui de « littérature militaire » ; or, s'il est possible qu'un élève se laisse aller à dormir pendant qu'on lui développe les beautés du nivellement topographique ou de la fortification bastionnée, il n'est pas d'exemple qu'un accès de sommeil ait été constaté à la lecture de certains passages de Marbot ou à l'évocation des pittoresques récits de Cognet.

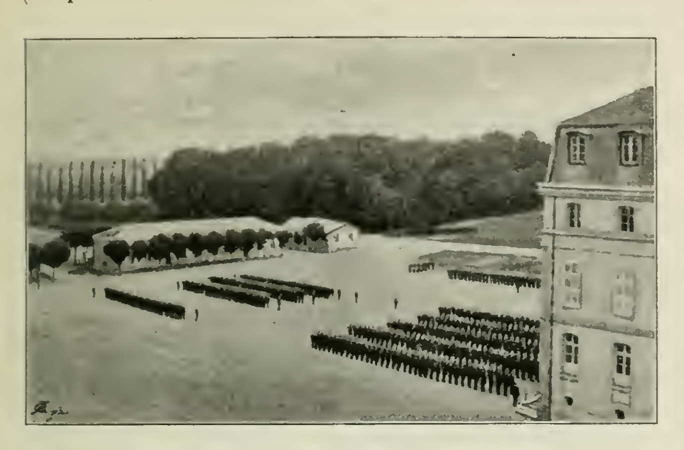
Mais pendant qu'une moitié des Saint-Cyriens écoute attentive, l'autre crie, commande, se démène dans la grande cour Wagram, ou sur le « terrain d'Iéna ».

Les Saint-Cyriens qui liront ces lignes se diront : quel est ce nouveau champ de manœuvres ? Ne cherchez pas, camarades, c'est l'ancien *marchfeld*. Le général de Monard qui commandait hier encore l'École s'est dit que, pour beaucoup de profanes, ce nom allemand de la grande plaine qui borde le Danube et qu'illustra Napoléon en 1809, avait une consonnance fâcheuse et il l'a expulsé comme un simple journaliste.

Kléber, sur son cheval de bronze superbement campé, domine toutes ces classes qui s'agitent en des mouvements rythmiques. L'artiste l'a représenté la tête tournée vers des régions imaginaires et montrant la direction de l'ennemi ; mais comme il regarde l'infirmerie et tend le bras vers la cour Wagram, les Saint-Cyriens ont interprété son geste autrement :

« Allez, carottiers du « Paradis », semble-t-il dire, rentrez au bataillon! » (Le paradis, c'est l'infirmerie.)

« Officier » est l'appellation un peu hâtive imposée à la recrue par l'ancien. C'est un acompte platonique sur la nomination de fin d'année.



UNE REVUE DANS LA COUR WAGRAM

De leurs fenêtres, coiffés du traditionnel bonnet de coton, les malades peuvent voir s'agiter sur le terrain d'Iéna la fourmilière des bien portants. Le brouhaha du commandement, les « un, deux » montent jusqu'à eux. Pendant les premiers mois, chaque ancien a sa recrue, il en est le maître, l'instructeur; il doit la présenter au capitaine de la compagnie complètement formée au travail individuel, prête à entrer dans le rang. C'est son premier apprentissage au commandement, et c'est la responsabilité qu'il prend le plus au sérieux.

Des carottiers pourtant, il ne peut guère s'en glisser dans le bâtiment que l'architecte de Mme de Maintenon édifia jadis au sommet du mouvement de terrain sur lequel se développe l'École; les « blessés » y sont toujours en assez grand nombre : entorses en sautant, coups de pied de cheval en reprise, chutes plus ou moins graves, tout cela est la menue monnaie du travail quotidien; les fatigués, les surmenés viennent y passer quelques jours pour se remettre sur pied, et les sœurs ont fait de cet endroit privilégié une oasis où le voyageur reposé repart pour achever sa course. Aussi les élèves écrivant à un de leurs camarades à l'infirmerie ne mettent-ils jamais d'autre suscription sur leur lettre que celle-ci :

M. l'officier X... au Paradis.



A L'INFIRMERIE

Ah! les premiers dégrossissements, « le décortiquage », comme on l'appelle, la mise au port d'armes, les débuts de

l'assouplissement, les fatigues de l'escrime à la baïonnette, les longues séances de trot sans étrier, quel Saint-Cyrien ne s'en souvient comme d'un cauchemar lointain! Que de découragements surgissent aussitôt domptés, que de larmes silencieuses jailliraient, que la crainte du ridicule refoule, que de lassitudes cassant bras et jambes sont traitées par l'homéopathie.

Ah! elle est bien secouée, bien mise à l'épreuve, la carcasse humaine dans la grande École et si vous vous étonnez de voir en un an le changement profond qui s'est opéré dans ce jeune collégien timide, gauche, lourd et soudain transformé en soldat, dites-vous que cette transformation a été le produit d'une continuité d'efforts tels qu'il n'en est exigé nulle part.

D'ailleurs chaque année voit disparaître ceux qui ne peuvent résister à ce redoutable entraînement. Les uns, après un séjour prolongé à l'infirmerie, sont réformés, portant dans une autre carrière le regret toujours cuisant de l'épaulette entrevue; d'autres, après avoir essayé d'aller jusqu'au bout, tombent tout d'un coup: c'est le tribut d'ailleurs minime payé chaque année par les faibles, ceux qui croient qu'on peut choisir la carrière des armes comme on fait sa médecine ou son droit.

Le jour où un élève meurt, le deuil s'abat sur l'École pour quelques heures: tous le suivent à sa dernière demeure, et il n'est pas de spectacle plus touchant, plus émouvant que celui de ce cortège marchant en ordre, comme à la parade, derrière le caisson d'artillerie sur lequel le cercueil, drapé dans un drapeau tricolore, porte l'uniforme du Saint-Cyrien. Au cimetière, le capitaine de sa compagnie rappelle ce qu'était le camarade parti trop tôt, le général lui dit adieu au nom de tous et, silencieux, tous rentrent dans la grande maison où sont broyées les volontés, où sont brisés les corps, mais d'où sortiront des chefs dignes de commander.

Onze heures et demie. Les armes ont été nettoyées après l'exercice; des cabinets d'interrogation sortent les groupes d'élèves qui viennent de passer une colle « de pompe » (instruction générale) avec les professeurs adjoints, ou de « théorie » avec les officiers instructeurs; nouvelle sonnerie et les deux réfectoires Canrobert et Mac-Mahon s'emplissent en un clin d'œil. Debout, silencieux, les élèves attendent le coup de baguette qui leur permettra de s'asseoir, de manger et de causer.

Vingt-cinq minutes pour déjeuner: c'est plus qu'il n'en faut avec les habitudes *d'allumage* contractées dès le premier jour: le temps n'est plus où des brimeurs féroces obligeaient leurs malheureuses recrues à manger leurs haricots l'un après l'autre avec une *spatule-curette*. Le capitaine de service et le lieutenant de garde qui assistent au repas ne le permettraient plus: l'autorité pleine et entière de l'ancien sur la recrue existe toujours, elle est indispensable, mais elle ne s'exerce plus par la brimade si redoutée jadis; à part d'inoffensives plaisanteries destinées à plier les mauvais caractères, on ne trouve plus trace à Saint-Cyr des terribles jeux d'antan.

On ne voit plus des infortunés mis en demeure pendant les nuits d'hiver de singer Latude en descendant en chemise du deuxième étage dans la cour Wagram, fusil à l'épaule, à l'aide de draps noués ensemble. Les trains rentrent de Paris le dimanche soir à peu près silencieux, et les vieux de l'ancienne armée qui se rappellent leurs vociférations au passage des fortifications, leurs imprécations à la gare de Bellevue, disent que les jeunes gens ne savent plus s'amuser parce qu'ils ne jettent plus par les portières tout le matériel de la Compagnie de l'Ouest.

La *brimade* a vécu et en réalité c'est 1870 qui l'a tuée, plus que la volonté des chefs qui ont commandé l'École: les générations qui sont entrées à Saint-Cyr courbées sous le poids de la défaite ont senti que ces exubérances étaient

d'une autre époque et que l'officier français accusé d'avoir travaillé moins que ses voisins n'avait plus de temps à perdre.



LES ÉLÈVES INSTALLÉS DEVANT LA GARE
(Séance de dessin.)

Et chaque année, depuis la lugubre année, le niveau des études a monté pendant que l'une après l'autre tombaient en désuétude les redoutables et folles traditions.

Après le déjeuner, repos : pas pour tous, car les punis vont s'aligner dans la cour *d'Austerlitz* et s'y livrent aux douceurs des exercices les plus variés, d'autres sont tenus de revêtir en quelques minutes la grande tenue avec armes et bagages et de se présenter propres et brillants à l'inspection de l'officier de garde. Les autres se répandent en hiver dans les salles de jeu, en été dans le petit bois.

Les « salles de jeu », celle des anciens surtout, sont en passe de devenir de véritables musées commémoratifs : le général de Monard, guidé par cette pensée qu'il faut sans cesse parler au cœur des élèves par l'exemple, par l'image et par le souvenir, a fait placer dans ces vastes salles des plaques de marbre blanc destinées à recevoir les noms des officiers tués à l'ennemi : chaque promotion a la sienne; celles qui précèdent 1870 sont couvertes des noms emportés dans la tempête de l'année terrible; celles qui suivent portent les tués dans toutes les guerres coloniales de ces vingt-cinq années et la liste en est déjà longue.



A LA BATTERIE DE SIÈGE

Auprès d'elles un bronze envoyé par la promotion symbolise le nom qui lui a été donné à son départ de l'École ; bientôt toutes seront représentées depuis la promotion de Crimée-Sébastopol à laquelle appartiennent les survivants qui s'appellent Hervé, Brault, Caillard, Faverot, Jollivet, Guerrier et leur chef de file qui s'appelait Boulanger, jusqu'aux jeunes du Soudan, de Jeanne d'Arc et d'Alexandre III.

Quant au petit bois, c'est le réduit charmant de l'Ecole et le coin de prédilection des élèves pendant la belle saison : il sépare le terrain d'Iéna du champ de tir, du polygone d'artillerie et de la carrière où se célèbre le triomphe.

La moitié de la journée se termine, il serait inutile de décrire l'autre.

Le tableau de service militaire empoigne à partir d'une heure ceux qu'il avait laissés le matin à leurs cours, à leurs études et à leurs interrogations, et réciproquement la direction des études s'empare de ceux qui ont « pivoté » le matin sur le terrain de manœuvres.

C'est la succession ininterrompue de ces efforts intellectuels et physiques qui est la caractéristique de la vie de Saint-Cyr, et c'est peut-être à cette alternance de fatigues qu'il faut attribuer le bon état de santé de ce millier de jeunes gens.

Tout ce que nous venons de voir a trait au service d'hiver; beaucoup plus agréable est le service d'été qui permet de se répandre au dehors.

Alors c'est le matin, à cinq heures, que le bataillon et l'escadron partent clairons sonnants dans toutes les directions; le « service en campagne » est certainement la partie de l'instruction qui intéresse le plus les futurs officiers et ils y apportent une ardeur et un entrain extraordinaires : quand l'ennemi est représenté surtout et qu'on lutte compagnie contre compagnie, l'amour-propre se met de la partie, alors les patrouilles ont des glissements de Peaux-Rouges dans le bois d'Arcy et dans le ravin de Bouviers, les sentinelles dissimulées veillent aussi consciencieusement que si elles s'attendaient à voir surgir un casque à pointe : on se cherche, on se trouve, on se poursuit avec une patience d'Apache et quel plaisir quand un maladroit se fait pincer, quand une troupe a pu occuper une position sans être vue; là les élèves remplissent successivement tous les emplois : les gradés rentrent dans le rang afin que chacun à son tour puisse faire œuvre de chef et c'est dans cette partie de l'instruction que les officiers instructeurs jugent le mieux les élèves qu'ils ont à noter.

Pendant que quatre compagnies manœuvrent dans les bois et les villages, quatre autres se partagent le terrain de Satory; là c'est le combat proprement dit dont le mécanisme s'exécute; la cavalerie y évolue, s'y exerce aux charges en fourrageurs et en muraille; on y voisine avec les régiments du camp et quand la cavalerie de Paris, de Versailles et de Saint-Germain vient y manœuvrer par brigades c'est un enseignement pour tous.

D'autres matins c'est la topographie qui devient maîtresse de l'emploi du temps : alors en avant planchettes, alidades et boussoles : on ne voit plus par les routes qu'élèves en station, visant, dessinant, calculant des cotes ou mesurant des angles; le dessin d'imitation offre plus d'agréments, le point de vue trouvé, les compagnies s'arrêtent, chaque élève s'installe sur un pliant et essaye de faire honneur de son mieux aux lois de la perspective.

Mais où vont ces groupes conduits par des officiers des armes spéciales; suivez-les : ceux-ci vont à la batterie et servent les pièces de siège, de place et de campagne ; ceux-là s'acheminent vers le polygone des Chantiers, près de Versailles et vous voyez les élèves mettant habit bas, se déployer derrière un tracé de redoute ou de tenaille; à un signal donné ils se mettent à jouer de la pioche et de la pelle, et en une demi-heure ils ont creusé une tranchée-abri dans laquelle ils apprennent à s'installer et à tirer.

D'autres fabriquent des fascines et des gabions pour le revêtement d'ouvrages plus importants; mais quelle est cette explosion qui vient de soulever là-bas un épais nuage de poussière et de terre? c'est une expérience de dynamite ou de mélinite exécutée par eux; on leur a appris à couper des rails, à ouvrir un passage dans une palissade, à éventrer un mur; un peu plus loin ils regardent jeter un pont rapide pour faire passer des troupes légères, un pont de bateaux pour les cavaliers et les canons, un pont de fer pour les trains.

Un autre groupe descend dans les puits de mine et les rameaux souterrains dont le génie a taraudé tout un polygone du plateau, et les professeurs adjoints allant de groupe en groupe expliquent, démontrent et interrogent pour empêcher les distractions.

Puis c'est la visite du fort de Saint-Cyr, les pérégrinations à travers le dédale de ses couloirs, la manœuvre de la tourelle en acier, la descente des caponnières.

Un autre jour, le commandant Renard vient de Meudon, avec une partie du parc aérostatique, et c'est un des spectacles les plus avidement accueillis. Un ballon est gonflé en une demi-heure sur le champ de tir et fait dix ou douze ascensions emmenant à chacune d'elles quelques élèves privilégiés.

Et pour couronner l'instruction pratique, c'est le séjour de quinze jours au camp de Châlons.

C'est le moment attendu avec le plus d'impatience : les Saint-Cyriens sont ravis d'aller au camp : ils couchent sous la tente et n'ont pas tous leurs aises, on y trotte ferme, c'est certain, mais le soir, à partir de six heures, ils sont libres jusqu'à l'appel et bien que Mourmelon ne soit pas un centre d'attraction de premier ordre, ce premier apprentissage de la liberté a pour tous une saveur particulière.

Et puis il y a la route faite à pied, en deux colonnes, d'Epernay à Châlons et à Reims. L'élève portant le sac chargé saura plus tard, en se souvenant de ces deux étapes, ce qu'il peut demander au soldat en marche; ayant pris le café dans les ustensiles de campagne, sur les bords de la route, il ne sera pas trop inexpérimenté à son régiment pendant les grandes manœuvres.



INSTALLATION RAPIDE D'UN PONT MILITAIRE

Au camp ce sont les tirs qui occupent toutes les matinées; le polygone de l'Ecole n'ayant que six cents mètres ne permet pas d'utiliser les grandes portées du fusil actuel; on se dédommage au camp de Châlons en tirant sur toutes espèces de buts à toutes les distances possibles; le tir au canon s'exécute avec les pièces de tous calibres, pièces de

siège, de place et de campagne, et lorsqu'un tir est fini, la visite aux objectifs permet aux collectionneurs de rapporter des éclats ou des fusées qu'ils mettront comme presse-papier sur leur bureau de sous-lieutenant.

La fête qui termine le séjour au camp est d'une gaieté folle, retraite aux flambeaux improvisée, chants, fusées, autodafé d'une silhouette ont lieu pendant que joue la musique d'un régiment voisin.

Mais la fête par excellence de Saint-Cyr, celle qui clôt l'année militaire proprement dite et ouvre la période des examens, c'est *le triomphe*. Jadis le triomphe n'avait lieu que quand un élève heureux ou adroit avait, dans le tir au canon, mis une bombe dans le tonneau. Alors le canonnier d'occasion était traîné en triomphe par ses camarades sur un caisson couvert de branchages, il adressait une allocution aux recrues massées autour de lui et donnait un nom à leur promotion.



SOUS LA TENTE DU CAMP DE CHALONS

Aujourd'hui le « triomphe » est tout ce qu'on peut imaginer de plus drôle comme exhibitions, de plus varié comme costumes, de plus vivant comme activité. En moins de vingt-quatre heures, car les études n'en doivent pas souffrir, chaque élève s'est confectionné un costume; des kilomètres de papiers et d'étoffes de toutes couleurs, les instruments les plus extraordinaires, les accessoires les plus hétéroclites encombrent les études. Chaque compagnie tient à honneur de se distinguer; celle-ci met en action la guerre du Dahomey, celle-là le conflit sino-japonais : l'une d'elles se déguisera en nourrices parce que son capitaine et son lieutenant ont eu un enfant le même jour, celle-là exhibera tous ses membres en demoiselles de Saint-Cyr et l'inspection générale passée par M[me] de Maintenon rappellera dans une amusante parodie les plus récentes recommandations du général-inspecteur. Les cavaliers jettent au milieu de cette gaieté la note particulière de leur ardeur ou de leur brio, soit comme chanteurs de la Garde russe, soit comme gentlemen en habits rouges d'une impeccable correction. Le soir, des baraques éclairées à l'électricité s'installent sous les arbres et une centaine de Polytechniciens invités fraternellement s'y pressent au milieu de leurs camarades d'un jour pour y entendre une Yvette Guilbert très réussie, ou voir des lutteurs, des ombres chinoises, ou des ballets : et quels ballets!...

L'un de ceux qui amusèrent le plus les promotions de 1893-1895 s'appelait Becker!... Etait-il souple, gai, bon vivant? et que de drôleries il débita en ce triomphe de l'autre année!

En sortant de l'Ecole il choisit l'infanterie de marine. Il est mort à Andriba, tué par la fièvre, à vingt et un ans. Pauvre Becker! Il était bien Français et bien Saint-Cyrien celui-là, avec sa gaieté

de bon aloi, son amour du soldat et ses rêves de jeune gloire!

Et quand, les examens terminés, les anciens quittent l'Ecole, quand ils se pressent pour la dernière fois sur la grimpette de la gare, heureux de sentir l'espace devant eux, ne vous méprenez pas sur les cris de joie du départ; il y a au fond des cœurs une émotion profonde et l'embryon d'un regret qui ira grandissant. La vieille Ecole les tient par le souvenir, la solidarité, la communauté des fatigues et des travaux, tous ces jeunes gens qu'elle enserra si étroitement dans ses hautes murailles : elle a mis au front de chacun d'eux l'empreinte indélébile qui fera toujours du sous-lieutenant né d'hier à la vie militaire le camarade du général sorti trente ans auparavant.

Et quand il arrive dans son régiment, ne vous figurez pas que le Saint-Cyrien n'a d'autre ambition que de devenir un bon instructeur ou de se révéler parfait manœuvrier; non : il sait, il sent, aujourd'hui qu'il a d'autres devoirs à remplir; on lui a parlé de son rôle social, rôle nouveau, rôle moderne né du service obligatoire et personnel.

« Le service obligatoire, a dit M. de Vogué, jouera un rôle décisif dans notre reconstitution sociale; ses bénéfices seront dans un avenir prochain : la fusion des dissidences politiques, la restauration de l'esprit de sacrifice dans les classes aisées, de l'esprit de discipline dans les classes populaires; bref, de toutes les vertus qui repoussent toujours à l'ombre du drapeau. »

Certes, les orages que traverse aujourd'hui notre société ne semblent pas indiquer que la prophétie soit prochainement réalisable en ce qui concerne les dissidences politiques; mais quelle influence est appelée à exercer le corps d'officiers s'il comprend que cette restauration sociale rêvée par l'éminent écrivain doit être son œuvre!

Aussi a-t-on dit et répété au Saint-Cyrien pendant ses deux années d'école :

« Tous les Français passent aujourd'hui entre nos mains : tous reçoivent notre empreinte à un âge où elle est profonde; il dépend de vous qu'elle soit salutaire et durable : prêchez d'abord d'exemple aux yeux de ces jeunes gens venus de partout, et forcez leur estime par vos qualités de caractère et la dignité de votre vie; infusez dans leurs âmes le sentiment de l'honneur; gravez dans leurs cœurs le culte du drapeau; faites-leur comprendre la nécessité de la discipline et par la puissance de votre conviction même, faites passer dans leur esprit le respect de l'autorité, base de tout ordre social aussi bien que de toute armée. Enfin aimez-les, ces soldats que la Patrie vous confie, gagnez leur affection et faites qu'en rentrant dans leurs foyers ils ne gardent du régiment et de leurs chefs qu'un souvenir affectueux et réconfortant. »

Soyez convaincu que le Saint-Cyrien a compris ces conseils et les appliquera.

. . . .

Oui, je vous assure qu'il est peu de satisfactions comparables à celle d'avoir vécu quelques années au milieu de cette jeunesse croyante, généreuse et loyale, d'avoir jeté dans quelques promotions la semence féconde qui fait des hommes de devoir et prépare des chefs pour demain. Chaque année, en voyant une promotion se disperser aux quatre vents de France, on se dit :

C'est peut-être de ceux-là que sortira le général vainqueur!

Et elle est affectueuse, la dernière étreinte qui réunit les instructeurs et les futurs sous-lieutenants.

Ils n'ont pas le culte du siècle, ceux-là, ils ne sont pas venus chercher la fortune dans les rangs de l'armée et beaucoup d'entre eux y connaîtront la gêne dorée, la plus pesante de toutes. Pourtant ils partent enthousiastes et pleins de foi. C'est qu'on leur a mis au cœur une petite flamme...

N'essayez pas de l'éteindre, sceptiques, car c'est d'elle que la France, la vraie France renaîtra!

Capitaine Danrit.



LA PORTE DU BARDO PENDANT LA DÉMOLITION

LE BARDO

Le Bardo! nom connu, et nom usurpé : car le traité du 12 mai 1881, qui soumettait la Tunisie au protectorat de la France, n'a pas été signé au Bardo, dont il a cependant pris le nom. Il a été signé dans un palais voisin, Kassar-Saïd, à la porte duquel le général Bréa heurtait du pommeau de son épée, alors que le bey Mohammed-es-Sadok le croyait encore à Bizerte.

Comment appeler cette accumulation de bâtisses superposées, juxtaposées, entassées sans goût, sans plan arrêté, entourée de murs croulants? Caserne, palais, souks, musées, salles d'apparat, tout se trouve réuni là. Se trouvait là, faut-il dire : car on en a démoli les deux tiers.

Avec cette insouciance qui distingue les musulmans, avec la croyance qu'il ne convient pas de relever ce qu'il plaît à Allah de faire tomber en ruines, la plupart des bâtiments du Bardo se trouvaient dans le plus déplorable état de délabrement. Les entretenir eût été ruineux; les réparer ou les relever eût été désastreux pour le petit budget tunisien, sans profit au bout.

On s'est donc décidé à jeter par terre tout ce qui ne pouvait être utilisé. On ne conservera que le palais proprement dit, ayant façade sur la route. Il renferme la salle du trône, la salle de justice, la salle de réception et le musée. La caserne, la mosquée et le palais de l'ancien Kasnadar ont trouvé grâce également devant le pic des démolisseurs.

En grand, le Bardo était l'image de l'habitation arabe, dont l'agencement — le même partout — est dicté par la défiance et la jalousie, de cette maison dont la porte ne s'ouvre jamais sur un accès direct. Des couloirs tortueux conduisent à la cour, et des escaliers contournés mènent à l'étage supérieur. Une sorte de vestibule, la *skiffa*, se trouve derrière la porte. Le visiteur ne peut aller au delà.

Tel fut le Bardo avant la récente démolition des deux tiers de ses bâtiments.

Par une porte surmontée d'une affreuse tour de construction italienne, on pénétrait dans une rue bordée de pauvres boutiques. Vers le milieu de la rue la caserne, devant laquelle deux sentinelles de la garde du bey accomplissaient leur faction, debout sur de petits tabourets en bois, selon la coutume turque. Les officiers rencontrés avaient un médiocre souci des rigueurs de l'uniforme : on les voyait avec des pantalons civils gris, chaussés de pantoufles.



L'ESCALIER DES LIONS

Au bout de la rue, à gauche, s'élève l'ancien palais du Kasnadar, aujourd'hui l'asile des veuves de la famille beylicale. Des eunuques noirs sont de garde dans le vestibule, vautrés sur les bancs (*dkâken*).

Un couloir sombre s'allongeait sous le palais, donnant accès à une cour entourée d'édifices très élevés, aux murs desquels pendaient des moucharabiès en fer forgé. Cela a disparu. Seul, le musée est resté debout dans cette cour, au milieu de laquelle les soldats du bey lavent leurs effets, enfermés dans une grille qui fait corbeille autour de la fontaine.

Un nouveau couloir faisait revenir sur ses pas, pour atteindre la première cour du Séraï, auquel un escalier monumental, l'escalier des Lions, donne accès. Huit lions en marbre blanc, de fabrication italienne, bordent l'escalier. Grotesques, pris individuellement, ces lions concourent cependant à donner un certain caractère à l'ensemble de l'escalier, harmonie blanche.

On arrive sous un péristyle très élégant, dont les arcades ajourées sont supportées par de belles colonnes. Puis une jolie porte arabe s'ouvre sur la cour d'honneur, très gracieuse et très lumineuse, entourée d'une sorte de cloître. Par cette cour, on arrive à la salle de Réception, à la salle de Justice et à la salle du Trône.

La salle de Réception est longue

comme une nef d'église, avec un transept pour justifier la comparaison. Dans ce qui serait l'abside, un trône tout en reliefs d'or, d'un style indescriptible, tant il est bizarre et en dehors des conceptions normales, tient tout le fond de la salle. Le mobilier en bois doré, d'un Louis XV excessif, s'aligne au pied des murs. Jusqu'à une hauteur de trois mètres, ce sont des mosaïques de marbres rares figurant des fleurs stylisées. Au-dessus de cette cimaise gigantesque, des panneaux en vieille faïence tunisienne, tapisseries inaltérables. L'ensemble de cette salle surprend par son luxe exotique et discutable, sans cependant déplaire absolument.

Plus sévère, la salle de Justice, avec ses deux rangs de colonnes. Si ce n'était l'inévitable trône beylical avec ses ors audacieux, cela représenterait bien quelque temple protestant luxueux. C'est là que siège Son Altesse, lorsqu'on fait comparaître devant elle le condamné à mort musulman, quelques minutes avant le moment suprême. Jamais un refus de la grâce n'est tombé des lèvres d'un bey tunisien.



SALON DE RÉCEPTION

Un geste, insignifiant en lui-même, la main portée au front, au menton ou aux

moustaches, et le condamné est conduit vers la potence.

Par exemple, si le bey peut à son gré refuser la grâce, il n'a pas toujours le pouvoir de l'accorder. Elle peut dépendre de la famille de la victime. Si celle-ci refuse le prix du sang offert par les parents de l'assassin, le bey n'y peut rien. Et, souvent, cette salle de Justice a vu se dérouler le drame du refus de toute réparation. Récemment encore, un père, dont le fils avait été tué, a tout refusé, préférant accompagner le meurtrier jusqu'à l'échafaud, pour avoir la satisfaction de le voir pendre. Satisfaction de partie civile toute musulmane.

Immense, la salle du trône, où le Bey reçoit le corps diplomatique et les hauts fonctionnaires de la Régence, aux jours que l'on appelle chez nous des fêtes carillonnées, mais que l'on pourrait appeler ici chantées ou canonnées, puisqu'elles sont annoncées aux fidèles par le chant des muezzins ou le tonnerre du canon.

Toujours le trône au fond de la grande salle, mais cette fois plus solennel, abrité sous un grand dais de velours aux passementeries d'or, se détachant sur un fond clair étoilé sur lequel, au-dessus du meuble royal, on a placé les armes de la maison princière.

Quel singulier assemblage de choses belles et de choses d'un goût détestable dans cette salle ! A côté de tableaux dont on ne voudrait pas si l'on était payé pour les prendre, un gobelin merveilleux, d'une exécution idéale, représentant le roi Louis-Philippe, par Winterhalter.

Vingt consoles tout le long des immenses murailles : et, sur chaque console, une pendule qui n'a peut-être jamais marché. Ces bonnes gens de Tunis considèrent la pendule, non comme un instrument devant donner l'heure, mais comme un simple ornement. Qu'importe l'heure ou une date à des gens pour lesquels l'insouciance contemplative est l'idéal dans la vie et dont la suprême consolation est dans ce mot unique : *mektoub !* — c'était écrit !

Puisque je parle des grandes salles du Bardo, je ne saurais oublier le salon des Glaces, un des plus curieux. Salle de café de province, absolument bête jusqu'à la hauteur de quatre mètres, froidement décorée de marbres aux coupes rigides, avec des portes vulgaires et de basses fenêtres. L'épanouissement est au-dessus, apothéose de l'arabesque ! Dans les mille entrelacs d'or des rosaces sans cesse reformées par le prolongement des lignes qui les dessinent, mille et mille petites glaces, facettes lumineuses donnant le sentiment du loin, au delà des treillis délicieux. Au centre de ce décor charmant pend un joli lustre en verre de Venise blanc, effet exquis.

Ils ne l'ont pas voulu, les Italiens qui ont conçu et exécuté les raideurs stupides d'en bas, ils se sont arrêtés à la hauteur qui leur avait été assignée ; et ils ont passé la main à des artistes arabes qui ont élevé sur leurs vilaines lignes raides et froides, la plus chaude, la plus gracieuse, la plus légère des décorations, d'aspect inextricable dans sa régularité et si capricieuse dans ses combinaisons géométriques : voûte et tympan sortis de doigts de fées.

* * *

Carthage, Utique, Hadrumète, Sicca-Vénéria, Bulla-Regia, Hippo-Zaritus, Uttina, Ménynx, el Djem, des centaines de villes romaines et des milliers de villas somptueuses ont disparu. De quelques-unes il ne reste plus trace au-dessus du sol. La terre les recouvre, et le vert tapis des orges printanières sert de linceul à ce qui fut la grande Carthage romaine qui s'éleva sur les ruines de la Carthage punique et dura six siècles, comme celle-ci. Ailleurs on a vu s'élever des villes arabes sur les ruines antiques et, parfois, des monuments sont restés visibles, témoignant encore, à la face du soleil qui les dore, des splendeurs passées de la plantureuse province Africa.

Joie des archéologues ! ce pays curieux, dont la terre révèle à chaque in-

stant quelque secret nouveau ; où chaque pierre, chaque tesson de poterie, chaque mosaïque, chaque bronze, chaque inscription nous initie à la façon de vivre des conquérants et, bien souvent, nous apporte le plus précieux enseignement sur ce qu'il faut faire pour le conduire à la prospérité. Ne pas suivre de trop près l'exemple des Romains pour ce qui est des moyens de communication, nos procédés étant autres : mais s'en tenir absolument aux indications écrites par eux sur la terre, pour l'irrigation du sol et pour la grande culture.

A ces points de vue, l'institution d'un service des Antiquités fouillant le sol de la province Africa, recueillant des documents, les étudiant et les réunissant dans un musée pour l'enseignement de tous, devenait une institution politique et économique tout à la fois.

Ce côté de la question a été mal compris en France. Aux ressources restreintes de la Tunisie, le ministère ajoutait un crédit. Mais d'autres ont mis le grappin dessus : et voilà le service des Antiquités de la Tunisie réduit à ses propres ressources, c'est-à-dire à mille ou deux mille francs par an, alors qu'il en faudrait dix fois plus. Et, voyez comme cela est curieux, malgré la suppression totale des crédits fournis par le ministère de France, le Musée du Bardo n'a cessé de se développer.



PATIO DU MUSÉE

Et c'est précisément depuis que le service des Antiquités est si pauvre qu'il a acquis ses pièces les plus précieuses : toute une série de carreaux trouvés à Hadjeb-el-Aïoun, à plus de 70 kilomètres derrière Kairouan ; les terres cuites de la nécropole de Sousse ; le trésor de Monastir, de mille qua-

rante pièces d'argent, six pièces d'or et trois anneaux d'or finement ciselés; les deux grands bracelets et le support de lustre de Bordj-Djedid à Carthage, en or avec intailles et cabochons en cristal de roche, émeraudes et rubis; et surtout la tessère (ou tablette) et la patère mirifique trouvée dans le sable, en creusant le port de Bizerte et si généreusement remise au musée par MM. Hersent et Couvreux, les entrepreneurs du port.

Une merveille, cette patère en argent avec les sujets en relief recouverts de lames d'or, large de 70 centimètres. C'est là une pièce unique, que tous les musées du monde envieront au Musée du Bardo.

Et les mosaïques désormais fameuses découvertes à Oudna, des plus importantes que l'on ait encore trouvées dans l'Afrique septentrionale.

Il a fallu, pour conjurer les effets du retrait de toute subvention venant de la métropole, qu'au même moment le service des Antiquités de Tunisie fût confié à un savant jeune, ardent et d'un goût sûr, auquel on a adjoint un artiste de grand talent, chercheur patient, classificateur éclairé.

Ainsi vont les choses ici-bas, qui semblent destinées à l'écroulement et qui renaissent parfois de leurs cendres. La pénurie fait multiplier les efforts et, ici encore, l'on peut dire que c'est la pauvreté qui a engendré la richesse... toujours les extrêmes qui s'enchaînent!

Lorsqu'il y en a pour un, il y en a pour deux. La vieille province Africa a laissé assez de richesses cachées dans la terre pour permettre à la Tunisie le luxe de deux musées : car, tandis que s'enrichit et se développe le Musée du Bardo, un autre musée se développe et s'enrichit à Carthage. Les deux musées se complétant.

Faut-il se plaindre de cette division des efforts? Je ne le pense pas. Lorsque l'archéologue a fini ses travaux au Bardo, Carthage l'attend avec son inoubliable panorama et ses souvenirs palpitants. Promenade exquise entre les deux musées. Heureux archéologues!

*
* *

Le Musée du Bardo est logé dans l'ancien harem. Beautés figées, et quelque peu écornées, les déesses en marbre ou en pierre ont pris dans ce logis suggestif la place des belles personnes qui, jadis, agrémentaient la vie des « possesseurs du royaume de Tunis », suivant l'appellation officielle d'alors.

Dans le vestibule du rez-de-chaussée un baptistaire bizantin provoque l'image du néophite baptisé par immersion. On ne peut se défendre de le voir, ainsi que l'on représente Jésus baptisé par Jean, debout au fond de cette petite piscine dans laquelle on descend par trois marches. Baptême des pays chauds!

Un long escalier conduit au patio du harem. Salle étrange, de conception italienne... et déplorable, avec d'injustifiables pendentifs, terminaisons d'arcades qu'aucune colonne ne supporte. Le tout est affreusement peinturluré et criard en diable.

Les statues, stèles, pierres tumulaires, pierres milliaires, inscriptions lapidaires, pièces archéologiques de toute nature, sont rangées dans les entre-colonnements du cloître.

Une riche porte vitrée s'ouvre sur la salle d'honneur du musée. Des merveilles plein la salle, pas toutes antiques : car la coupole dorée qui recouvre des trésors, une des plus riches expressions de l'art des arabesques, est d'exécution moderne.

Tout le sol du vaste salon est occupé par la fameuse mosaïque de Sousse, découverte par les officiers du régiment de tirailleurs indigènes. C'est la plus grande mosaïque connue. Près d'une centaine de sujets allégoriques entourés de couronnes de feuillage représentent des dieux marins et des nymphes chevauchant sur des hippocampes fantastiques. Neptune, sur un char traîné par trois chevaux marins, trône au milieu, non encadré, vrai dieu du port de mer

qu'était Hadrumète (Sousse aujourd'hui).

Admirable, la collection de vases, de lampes et de figurines en terre cuite dont l'origine remonte aux époques bizantine, romaine et punique. Mais je trouve un plus grand charme dans la contemplation des mosaïques. Non pas seulement des grandes mosaïques officielles comme celle de Sousse, mais dans celles que, suivant le goût de chacun, les bourgeois de Carthage ou d'Hadrumète faisaient placer sur le sol de leurs maisons de campagne, et qui nous renseignent minutieusement sur la vie privée des Romains du IIe au IVe siècle. La chasse, la pêche, les travaux de la ferme, les plaisirs de la vie à la campagne y sont reproduits sous l'invocation des dieux ou des déesses favorables.

J'ai éprouvé une véritable satisfaction à la vue du tympan en mosaïque placé au-dessus de la cheminée du grand salon. On y voit une habitation rurale, maison de campagne et ferme à la fois. Les alentours sont peuplés d'oiseaux familiers, tels que le canard, l'oie, le pigeon et, parmi ces hôtes de basse-cour, le faisan superbe. Ce fut une petite révélation pour moi.

Mais j'ai hâte de ramener le lecteur dans le patio et d'attirer son attention sur le sol tout pavé de mosaïques superbes qui nous initient absolument à la vie à la campagne, telle que l'entendaient les dominateurs du monde. Elles ont été découvertes à *Oudna*, au delà de la belle vallée de l'oued Méliane que traverse l'immense aqueduc, encore debout sur une longueur de plusieurs kilomètres, qui amenait à la Carthage romaine l'eau recueillie dans le Nymphéum du mont Zaghouan.

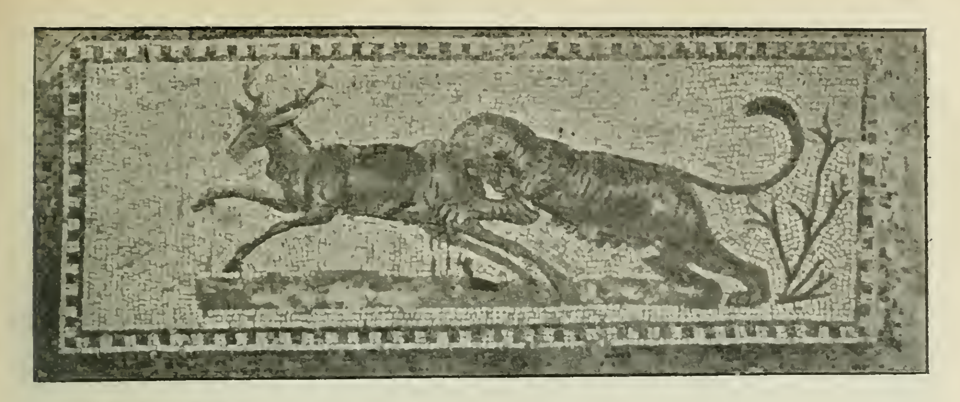
La découverte, la pieuse conservation et la merveilleuse restauration de ces mosaïques fait le plus grand honneur à M. Gauckler, chef de l'inspection des antiquités et arts de la Tunisie.

Presque dénué de ressources depuis que la France a supprimé le crédit qu'elle ouvrait primitivement aux antiquités tunisiennes, pour les donner à l'Algérie, le service de M. Gauckler fait des prodiges de dextérité dans l'enlèvement d'énormes surfaces de mosaïques, qu'il remet en place et restaure avec une habileté telle que les raccords sont invisibles. Et ces restaurations coûtent, à surface égale, dix fois moins d'argent que celles qui sont exécutées pour le Louvre.

M. Gaukler s'est imposé de n'employer à ces restaurations que des cubes anciens ayant la patine du temps. Il a eu l'idée ingénieuse de les faire venir de Cherchell, en Algérie, où il a engagé une dizaine de petits Arabes qui ramassent les smalts que la mer rejette au pied des Thermes romains, après les avoir enlevés à ce monument. Ces cubes reviennent moins cher que les neufs ; et ils ont des teintes en harmonie parfaite avec les mosaïques que l'on découvre. Il en est même dont la pâte de verre a pris des irisations d'une extrême délicatesse. Les mosaïques découvertes par M. Gauckler à Oudna sont les plus intéressantes du musée : elles sont aussi des plus anciennes, puisqu'elles datent de la fin du IIe siècle. On n'en connaît pas de plus importantes en Afrique, par l'intérêt des sujets représentés :

Bacchus avec les Amours vendangeurs. Le seuil de la salle que pavait cette mosaïque forme un tableau séparé représentant une chasse au lévrier des mieux écrites. Le maître est à cheval en compagnie d'un ami, manteau flottant au vent. Un simple licol pour guider les chevaux. Au premier plan, un valet de chien suit la chasse en portant les couples.

En haut du panneau, un lévrier poursuit un lièvre et, au-dessous, un autre lévrier serre de près un renard. Ce qui est vraiment curieux, c'est que ces deux lévriers appartiennent aux deux races encore existantes dans le Sud : le lévrier jaune à pelage uni et le lévrier à robe foncée et tigrée. La mosaïque donne même les noms des deux chiens : *Ederatus* et *Mustela*.



MOSAIQUE ROMAINE. — PANTHÈRE DÉVORANT UN CERF

Une autre mosaïque, celle de la ferme romaine, représente des scènes de labourage, de chasse aux perdrix avec des panneaux (nos braconniers n'ont rien inventé), de chasse aux gluaux, de chasse au sanglier avec l'épieu, de chasse au javelot. On y voit aussi un genre de chasse disparu du nord de l'Afrique, la chasse avec le guépard.

La chaste Séléné venant rendre visite à Endymion, sujet très rarement traité dans les décors des maisons, est d'un très bon style.

Je n'en finirais pas si je devais décrire ici les scènes multiples que l'on voit sur les mosaïques en question : pêches avec barques et filets, chasses, groupes d'animaux luttant et s'entre-dévorant. Empruntées à l'Olympe : Minerve casquée l'égide au poing, Europe enlevée par le divin taureau qui... n'avait rien à redouter des matadores, Cérès présidant aux moissons. Derrière ces dieux et ces déesses, de nombreux portraits de personnages romains dans leurs costumes de villégiature ou leur équipement de chasse.

La *chambre des Sultanes* donne également sur le grand patio central du musée. C'est une pure merveille, pavillon de fines dentelles, triomphe de ces plâtres ajourés que des artistes indigènes ont exécutés à la pointe d'un couteau et que, pour cette raison, on appelle en arabe *Noksch-hadida*, sculptures au fer.

Sur les angles d'un grand carré, quatre chambres ont été prises, les chambres des quatre épouses permises par le Coran. Entre ces chambres, les ouvertures sont dessinées par des arcs en plein cintre partant des pans coupés dans lesquels se trouvent les portes. Les panneaux au-dessus des portes, les frises et corniches qui courent autour des arcs et le dessous du dôme sont fouillés à merveille. Les dessins de la partie centrale sont de pur art arabe. Les tympans, celui surtout qui est au-dessus de la porte d'entrée, affectent des motifs indiens.

L'intérieur des chambres ne ressemble pas à la salle en croix sur laquelle elles s'ouvrent. Dans celle-ci, les plâtres sont ajourés de façon à montrer le dessin en relief, blanc sur fond noir. Dans les chambres, au contraire, les artistes ont procédé en entaillant le plâtre, le dessin noir sur blanc étant formé par les creux. Et puis les motifs sont à rinceaux et rappellent le Louis XV turc, très inférieurs.

Les quatre loges ont été, jusqu'à la hauteur d'environ quatre mètres, garnies de superbes panneaux de vieille faïence tunisienne. Il faut louer le service des Antiquités d'avoir rétabli ainsi l'ordre du décor des intérieurs tunisiens. En bas, des faïences, et au-dessus, du noksch-hadida.

Idée originale et pratique. Pour remplacer le grand catalogue promis à Paris

depuis huit ans, M. Gauckler a transformé l'une des quatre chambres des Sultanes en catalogue. Ne riez pas. C'est bien une chambre-catalogue; et plus utile et plus instructive encore qu'un catalogue ordinaire.

M. Gauckler a auprès de lui Eugène Sadoux, maître aquafortiste et archéologue artiste. Avec un adjoint de cette valeur, il a pu réunir les photographies de tous les monuments anciens et des plus intéressantes pièces du musée. Judicieusement et méthodiquement classées par Sadoux, on trouve au-dessous de ces photographies des indications sommaires destinées à répondre aux points d'interrogation que peut se poser le visiteur en parcourant les salles.



CHAMBRES DES SULTANES

* * *

La suppression des constructions inutilisables étant décidée, on prolongea le petit chemin de fer italien qui conduit au Bardo. Deux cents mètres de rails, et voilà le train pénétrant dans une brèche énorme, et s'avançant en sifflant dans une tranchée profonde qui coupe en deux le massif des bâtisses et s'en va jusqu'au cœur du Bardo. La locomotive a sifflé dans ces lieux pleins des mystères d'antan : et le Bardo éventré montrait à nu, tout en haut de la tranchée, des faïences étincelantes au soleil, éclat désespéré d'un décor condamné, et les arceaux et les panneaux de plâtre sculpté plaquant sur le beau ciel bleu leurs blancheurs ajourées, dentelles merveilleuses !

La tranchée, profonde parfois de cinq à six mètres, montrait des falaises pittoresques d'où pointaient des fragments de colonnes, où des débris de vasques en marbre étaient insérés. La négligence et l'insouci arabes étaient écrits dans les couches de terre et de maté-

riaux rapportés, comme les couches géologiques dans un sol vierge.

C'est ainsi que, lors d'une visite que nous avons faite dans ces démolitions cyclopéennes en compagnie de l'aimable chargé d'affaires, M. Riffault, les terrassiers ont mis à découvert une salle entière décorée de belles faïences tunisiennes, sur le sol et sur les parois ; salle enfouie depuis plus de soixante ans, sans doute, sous six mètres de terre et de débris de toute nature.

Combien a-t-on édifié de constructions, et combien de ruines se sont amoncelées pour mettre, en si peu de temps, la jolie chambre aux faïences aussi bas sous terre! Qui peut le dire?

Nous avons demandé à M. Albert de prendre sur le vif ces étranges démolitions. Ses épreuves, aussi exactes qu'artistiques, montrent, béantes, les chambres dans lesquelles, au temps de la splendeur du Bardo, de belles Tunisiennes faisaient la sieste en fumant force cigarettes et en humant le kaoua que des esclaves noires leur apportaient dans des tasses minuscules prises dans ces coquetiers en filigrane que l'on appelle *sarf*. Les Orientaux s'en servent pour éviter de se brûler les doigts : car ils boivent le café dans des tasses sans anses.

A l'heure à laquelle ces lignes tomberont sous les yeux des lecteurs du *Monde Moderne*, table rase sera faite des constructions condamnées, et l'on s'occupera de transformer en squares les surfaces qu'elles occupaient.

Ce que sont devenues des montagnes de déblais provenant de leur démolition?

La réponse est pour le moins inattendue. On les a jetées à l'eau.

Les quais du port de Tunis vont être construits. Derrière ces quais, de grandes surfaces d'eau sont à combler. Les déblais du Bardo, conduits là, formeront les nouveaux quais auxquels les gros navires viendront appuyer leurs panses noires ou blanches et sur lesquels les produits du riche pays de Tunisie attendront leur embarquement. Combien peu, de ceux qui les fouleront dans la suite, se diront qu'ils ont sous leurs pieds les débris de constructions dans lesquelles, bien des fois, se sont jouées des scènes des Mille et une Nuits... parfois tragiques.

N'est-ce pas dans ce palais que furent étranglés deux ministres du bey Mohammed-es-Sadok, si Chakir et si Souni? Accusés d'avoir pactisé avec une insurrection dans le Sud, mais en réalité parce que le bey les trouvait trop riches et trop puissants, ces deux malheureux ministres furent convoqués au Bardo. A ce moment, un amiral français envoyé par le roi Louis-Philippe y arrivait aussi pour saluer Son Altesse ; et, comme il y avait un peu de retard dans l'exécution, le bey pria l'amiral de l'excuser et de l'attendre dix minutes... « une affaire de famille à régler ».

Le retard provenait de ce que l'on ne mettait pas la main sur les fameux cordons de soie réservés pour étrangler les personnages de distinction. Le général Valensi et le général Bach-Hamba el Bakri se rappellent encore avec terreur l'épouvantable colère du bey Sadok lorsqu'on lui dit que les cordons de distinction (!) ne se trouvaient pas. Alexandre Dumas père, qui était du voyage, raconte le fait; et il n'a pas eu de grands frais d'imagination à faire pour le dramatiser.

Ces exécutions arbitraires et féroces ont disparu depuis que le drapeau français flotte sur Tunis. Le bey actuel n'a pas eu de peine à se mettre au niveau des souverains du monde civilisé; car Son Altesse Ali-bey est un homme correct et droit : presque un confrère, puisqu'on a de lui des livres écrits sur la morale.

Les exécutions des criminels condamnés par la justice musulmane ont lieu sous les murs du Bardo. Le dernier supplice est la pendaison. Le patient est amené les yeux bandés. On le fait monter sur une petite table. Au-dessus de lui pend le nœud coulant de la potence. On le lui passe autour du cou. A ce moment, la table, qui est truquée, s'écroule et le condamné reste pendu dans le vide. Cette table à la Robert Houdin n'est-

elle pas d'un raffinement extraordinaire?

La démolition d'une partie du Bardo n'a pas été sans causer un peu de chagrin à quelques musulmans plus ou moins fanatiques, ou plutôt attachés à d'antiques usages. Les démolitions ont précisément concordé avec le dernier ramadan. Et, pour la première fois depuis longtemps, Saïd, les échos répéteront de nouveau les salves du canon du Bardo annonçant aux fidèles l'heure de la cessation du jeûne quotidien, pendant le grand mois du carême musulman.

Aucun d'eux n'a, du reste, manifesté de mécontentement à la suite de la chute accidentelle du mât de pavillon sacré et



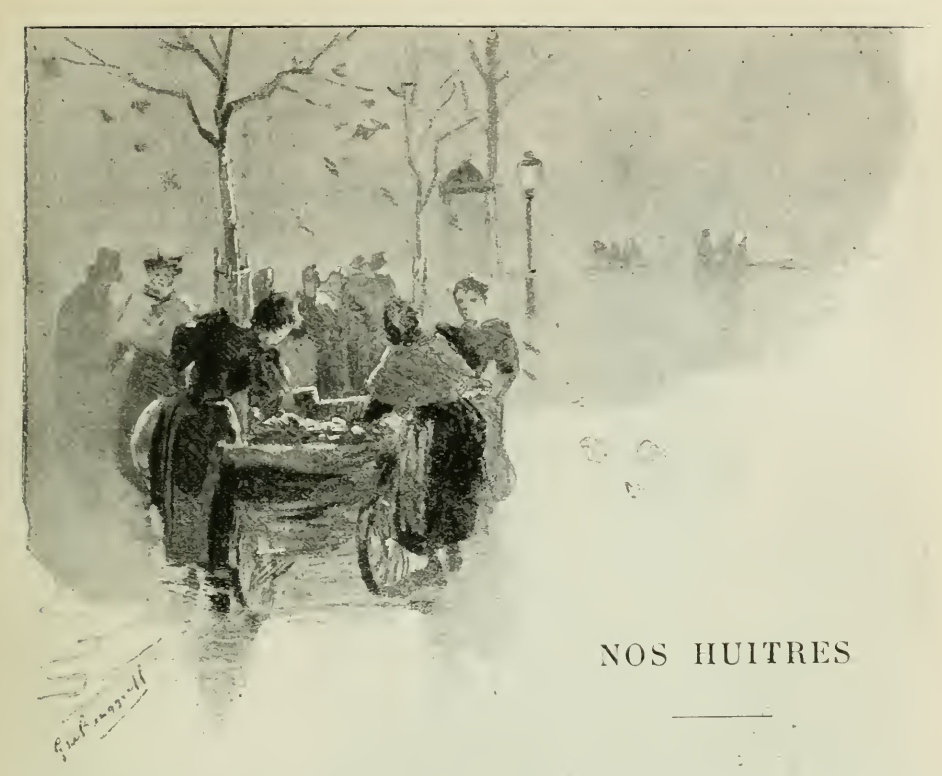
LE BARDO ÉVENTRÉ

l'on n'a pas entendu chaque soir le canon du Bardo répondant aux détonations parties de la Casbah : on n'a pas non plus vu flotter, pendant le ramadan, le grand drapeau beylical arboré au haut d'un mât gigantesque, ce mât étant tombé pour donner le libre accès de la brèche aux démolisseurs.

Mais, que les bonnes gens de l'Islam se tranquillisent. Le ramadan prochain verra flotter le drapeau rouge et vert du Prophète au sommet du grand mât rétabli. Et, du lac Sedjoumi à Sidi-bou-du silence momentané du fameux canon annonçant le moment où il devient impossible de distinguer le fil blanc du fil noir, si attendu par ceux qui ont sérieusement jeûné et se sont privé de fumer depuis la nuit précédente.

C'est que treize années du régime du protectorat, d'une administration équitable, ont prouvé aux indigènes tunisiens que l'on avait le plus grand souci du respect de leur religion et de leurs coutumes.

CHARLES LALLEMAND.



NOS HUITRES

A la barque... A la barque... On les vend huit sous la douzaine!... à la barque! On entoure la charette se disputant et marchandant les huîtres à l'écaillère, qui, de nos jours, ne se distingue en rien de ses camarades de la rue.

Pourtant, il n'en fut pas toujours ainsi, nos grands-pères ont conservé le souvenir de jolies écaillères de leur temps, coiffées, soit d'un madras aux vives couleurs, soit d'un bonnet tuyauté comme celui de nos pêcheuses boulonnaises, dont elles avaient du reste emprunté le pittoresque costume; avec le châle quadrillé, le tablier en soie froncé et les longues boucles d'oreilles en or, encadrant avec tant de charme une jolie figure.

Il y avait alors au port Saint-Nicolas, sur le quai des Écoles, des barques, sorte de viviers où l'on conservait le poisson et les coquillages venus des ports de mer de la Normandie, non par train de marée, mais par l'antique diligence ou par des voituriers spéciaux appelés *chasse-marées*, au grand trot de leurs pauvres haridelles.

La marée arrivait généralement le jeudi soir ou le vendredi dès l'aube. Aussitôt se répandait dans Paris le cri : *A la barque!... A la barque!...* et tous de s'y rendre au plus vite pour choisir le poisson le plus frais et les huîtres les plus appétissantes.

Les messageries régulières et la locomotive ont tué l'antique barque, seul le cri nous en reste qui bientôt disparaîtra avec le reste de nos vieux usages et de nos vieilles coutumes d'antan.

Nous allons essayer de donner à nos lecteurs une idée de la vie et de la culture de ce mollusque, en un mot de l'ostréiculture.

L'huître appartient à la famille des ostracées, ainsi que la gryphée ou huître portugaise, la palourde et les coquilles de Saint-Jacques. La gryphée, l'huître portugaise, n'est pas originaire de nos côtes.

On cite qu'en décembre 1866, un navire chargé d'huîtres provenant des bords du Tage, fut forcé par le mauvais temps de chercher un refuge dans la Gironde; mais au bout de peu de temps, sa cargaison s'échauffa et répandit une odeur telle, que le capitaine fut contraint de regagner le large.

Avant de prendre la mer, il fit jeter son chargement dans le lit du fleuve, ce qui donna naissance à l'immense banc qu'on y rencontre et qui, grâce à la vigueur et à la grande résistance vitale de la gryphée, s'est étendu jusqu'aux îles de Ré et d'Oléron.



Pêche des huitres. — La drague.

Il est vrai de dire que la nature même du fond vaseux de l'estuaire et les courants alternatifs d'eau douce et d'eau de mer, offraient à ces huîtres un milieu et une nourriture favorables à leur développement.

L'huître portugaise (la gryphée), est loin d'être comparable à l'huître comestible, elle lui reste inférieure comme régularité dans la forme, la taille et comme goût; malgré les soins et l'élevage qu'on peut lui donner, mais en revanche, elle peut vivre et prospérer où d'autres succombent.

Si ce n'est guère que depuis une trentaine d'années, que les Parisiens ont pris, grâce à son prix modique, l'habitude de manger et même d'apprécier les gryphées, il n'en est pas de même de l'huître proprement dite.

De tout temps, les habitants des bords de la mer mangèrent des huîtres et de différentes espèces de coquillages, mais ce n'est qu'au XII[e] siècle qu'on en fit venir jusqu'à Paris. C'était du reste un mets fort estimé, que seuls les grands seigneurs devaient s'offrir.

L'huître comestible, *Ostrea Edulis*, dont nous n'avons nul souci de donner ici une description anatomique, comprend au moins trente-trois espèces différentes vivantes, sans compter de nom-

breuses variétés; à Paris on connaît couramment celles de Marennes, de Cancale et d'Arcachon, les armoricaines ou huîtres bretonnes, celles d'Ostende et l'huître pied de cheval.

Sur les bords de la Méditerranée, celles de Corse sont estimées ainsi que celles des côtes italiennes, de l'Adriatique et d'Algérie.

L'huître vit en groupes appelés bancs, situés généralement dans les estuaires des fleuves ou non loin des côtes. Pourtant on a parlé dans ces dernières années d'un gisement qui, partant des côtes du Finistère, irait jusqu'à rejoindre celles d'Irlande.

En France on ne rencontre, sur notre littoral, que des bancs naturels d'huîtres à peu près dépeuplés, sauf ceux de la baie du Morbihan qui, quoique fort appauvris, comptent néanmoins parmi les plus riches de la Bretagne.

Jusqu'en 1852, leur production suffisait à la consommation. Mais avec l'extension des chemins de fer et la rapidité des transports, ils devinrent incapables de répondre aux demandes, et commencèrent à s'épuiser d'autant plus rapidement, que les marins, ne voyant que le gain immédiat, ne se gênèrent point de les draguer sans nulle méthode, leurs pêches n'étant ni contrôlées, ni suffisamment surveillées par l'administration de la marine.

L'huître a aussi des ennemis nombreux toujours aux aguets et prêts à se jeter sur elle pour l'étouffer ou la dévorer, si elle n'est assez robuste pour leur résister. Ce sont, les uns des commensaux ou des parasites comme les moules, le cardium, le maerl, les spongiaires et algues qui trouvant sur les bancs des éléments calcaires nécessaires à leur développement, engagent avec elle une lutte à mort pour la vie.

D'autres mollusques attaquent l'huître pour s'en repaître, et ils ne sont pas les moins redoutables.

La nasse réticulée, plus communément appelée buccin et le murex ou bigorneau perceur, se fixent sur la coquille, la percent avec leur espèce de langue munie de dents, pour pomper avec leur trompe rétractile (siphon) les sucs nutritifs de leur victime et la dévorer. N'ayant de défense contre ces ennemis qui s'attachent à elle que la force de ses valves, elle succombe fatalement en moins d'une heure si elle est jeune de un à deux mois, et ce n'est que quand elle a atteint l'âge de quatre à cinq ans que son ennemi ne peut plus espérer de s'en rendre maître.

Les crabes (surtout le crabe enragé ou menas), guettent pour se précipiter le moment où elle ouvre ses valves, soit pour respirer, soit que blessée par le murex elle n'a plus la force de s'enfermer dans sa demeure.

Les homards, les langoustes et même la crevette, attaquent nos huîtres, quoique cette dernière paraisse peu redoutable; avec son rostre denté en scie dont elle se sert, comme nos marins de l'éperon des cuirassés, elle se précipite de toute sa force sur les valves des jeunes huîtres et ne se lasse qu'elle n'ait fini de les percer.

Les étoiles de mer et d'autres zoophytes qui en sont très friands, font souvent à eux seuls plus de mal que tous les autres réunis; ils enlacent le mollusque de leurs rayons garnis d'aspérités comme une râpe et en liment les bords jusqu'à ce qu'il soit suffisamment mis à nu pour qu'ils puissent, par succion, en dévorer la chair.

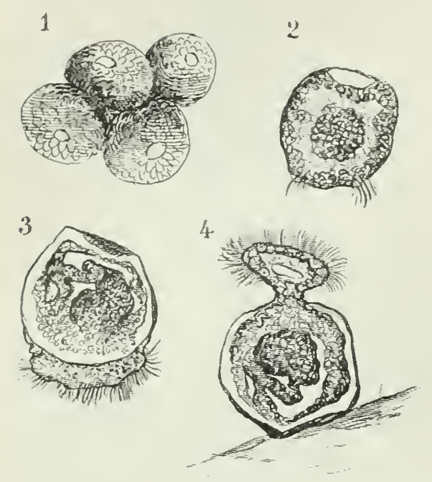
A peine échappé à tous ces dangers, notre pauvre mollusque voit venir à lui des poissons aux puissantes mâchoires, des *gueules pavées* comme les marins les appellent, pour le broyer et l'avaler sans nulle forme de procès; ce sont des squales, des raies épineuses, des vieilles de mer, des rousseaux et d'autres encore non moins terribles.

Pourtant, grâce à sa grande fécondité il pourrait résister à tant d'ennemis, si la drague de nos pêcheurs ne venait le détruire avec tant d'imprévoyance.

En présence de ces faits, le ministère de la marine dut intervenir pour mettre

en vigueur des règlements sévères, pour le temps de pêche, et les instruments à employer.

Dès 1853, la question de la reconstitution des bancs fut mise à l'étude, tandis qu'un décret du 4 juillet de la même année réglementait la pêche de



Naissance de l'huître.

1, Œufs mûrs. — 2, Embryon avec formation de cils vibratils. — 3, Embryon avec son appareil locomoteur de cils vibratils. — 4, Jeune huître fixée abandonnant son appareil ciliaire.

nos bancs naturels. Elle fut absolument interdite du 1er juin au 1er septembre pendant le frai, époque à laquelle l'huître est fort heureusement réputée malsaine.

Chaque année des commissions spéciales visitent les bancs, déterminent et balisent ceux qui peuvent être exploités sans danger. Elles fixent en outre le nombre de jours et d'heures pendant lesquels la pêche pourra être faite sur les bancs mis en exploitation.

La pêche commence et finit sur un signal donné par le garde-côte ou l'aviso chargé de la surveillance et aussi de la protection de nos bancs. La drague dont on se sert est un instrument en fer, espèce de rateau monté sur un cadre muni d'un filet. Ce rateau appuie quand il est remorqué fortement sur le fond de la mer, qu'il râcle, rejetant tout ce qu'il détache dans le filet.

Les bateaux dragueurs employés pour l'exploitation des bancs près des côtes, sont des barques à la voile ou à l'aviron de un à six tonneaux, montées par cinq ou six hommes. Pour les bancs au large, on appareille des côtres de quarante à cinquante tonneaux, pouvant contenir près de 400.000 huîtres ; c'est la grande pêche qui avait lieu autrefois dans la Manche, mais dont l'importance diminue tous les jours de plus en plus.

Quand le filet est rempli, la remorque devient presque impossible, on le hisse alors à bord et on procède au triage, séparant les huîtres, n'ayant pas au moins cinq centimètres de diamètre, taille réglementaire, des autres trop petites qui sont rejetées à la mer, et cela sur place ou sur un banc désigné à l'avance par le commissaire de l'inscription maritime. Par une bonne brise et si le dépôt est riche, un coup de drague peut ramener huit cents à mille huîtres.

Aussi on comprend que si sur le même banc deux cents à deux cent cinquante barques pêchent en même temps, ainsi que cela a lieu parfois dans la rivière d'Auray, on arrive rapidement à l'épuiser. Mais les sages et salutaires règlements que nous venons d'indiquer ont sauvé nos bancs naturels de leur perte complète et amèneront progressivement le repeuplement de la plupart d'entre eux.

Comme la durée de la pêche s'est trouvée limitée à quelques jours seulement, pour être en mesure de répondre aux demandes de la consommation, il a fallu créer des emplacements spéciaux appelés *parcs* pour y déposer la récolte en attendant la vente.

L'idée de parquer et même de cultiver les huîtres, remonte aux Romains, mais malgré les débris de murs de parcs attestant qu'on avait exploité avec plus ou moins de succès les ressources de la mer, rien de sérieux n'a été entrepris ni en France ni à l'étranger avant 1853.

C'est à cette époque que M. Coste, commissaire de la marine, après avoir étudié au lac Fussaro, les anciens pro-

cédés d'élevage, créait une science nouvelle : l'*Ostréiculture* qui devait en quelques années ramener la richesse et la prospérité là où l'épuisement des bancs avait occasionné la misère.

Des essais nombreux plus ou moins heureux furent tentés sur tout notre littoral pendant que M. Coste prenait le bassin d'Arcachon pour champ de ses fructueuses études et y établissait des parcs modèles.

Cette impulsion donnée par l'État fut suivie par l'industrie privée qui en s'établissant principalement à Arcachon et à Auray, en fit en peu de temps les centres les plus importants d'élevage de toute l'Europe. Avant d'examiner les moyens actuellement employés pour l'élevage, la culture et l'engraissement, il nous faut initier nos lecteurs à la vie intime de nos intéressants mollusques.

Une question fort scientifique à vrai dire, mais d'une importance capitale pour l'élevage, est de savoir comment l'huître se reproduit. La chose en elle-même n'était pas facile à décider, et ce n'est qu'après de longues et savantes recherches que l'huître a été reconnue hermaphrodite, c'est-à-dire que chaque individu est père et mère tout à la fois de ses nombreux enfants.

Vers les mois de mars et d'avril, l'huître adulte change de couleur et devient d'un blanc laiteux, plus ou moins ardoisé, qu'elle conserve jusque vers le milieu de l'été. Aux mois de juin ou juillet elle laisse échapper de son sein une gelée blanchâtre. C'est le frai, dans lequel on distingue à la loupe de petites huîtres déjà pourvues d'une coquille très mince, transparente et d'une excessive délicatesse.

Ces petits êtres ont un appareil natatoire formé de cils vibratils, toujours en mouvement, qui leur permet de se mouvoir. Ils montent, descendent, vont et viennent dans des rondes sans fin avec une prodigieuse vitesse, sans se rencontrer ni se heurter. Ils s'agitent en tous sens, sans jamais se servir de leur appareil locomoteur pour ramper, et expriment par leur tourbillonnement rapide leur joie de vivre et d'être libres ; joie qui sera pour eux de bien courte durée.

Bientôt, soit que son appareil propulseur se détache de lui-même, l'huître s'échoue et adhère par son talon sur tout corps qu'elle rencontre, laissant son appendice vivement agité par ses cils, se mouvoir dans l'onde jusqu'à ce qu'il meure, soit que, bien jeune encore, renonçant à toute idée de vagabondage, elle se laisse tomber et se fixe ; abandonnant ou atrophiant d'elle-même ses cils vibratils désormais inutiles puisque à tout jamais elle est devenue sédentaire, attendant du flot sa nourriture et meurt si elle n'a choisi un rocher et une eau hospitalière, riche en aliments de toute sorte.

Une huître même jeune, peut avoir le gros chiffre de deux millions d'enfants, qu'on nomme *naissain*.

Quant aux gryphées, leur multiplication se compte par milliards de milliards. Cette prodigieuse fécondité jointe à leur grande vitalité ont, dès son apparition sur nos côtes causé de justes inquiétudes, aux parqueurs.

On a même craint que son voisinage ne fût susceptible d'altérer le type de notre *Ostréa Edulis*, de causer l'*Hybridation* pour user d'un mot technique. Les faits n'ont pas justifié cette appréhension, mais l'huître portugaise plus robuste arrivera toujours à s'emparer des éléments nécessaires à son existence au dépens de ses voisins et à les étouffer peu à peu par son rapide développement. Aussi les ostréiculteurs d'Auray ont à plusieurs reprises sollicité du ministère de la Marine l'interdiction absolue de laisser importer la gryphée dans leurs parages, tellement ils craignent de la voir envahir et détruire les bancs de leurs huîtres indigènes.

Le *naissain* abandonné à lui-même se trouve dans de fort mauvaises conditions pour la lutte pour la vie. Un courant trop rapide peut l'entraîner au large où ne trouvant nul appui pour s'y attacher,

il meurt à moins qu'il ne devienne la proie du premier poisson qui le rencontre. Souvent il tombe sur un fond vaseux et meurt dans la vase qui le recouvre.

A peine un sur mille plus heureux que les autres, trouve-t-il un rocher ou une épave pour y adhérer et espérer d'y vivre à l'abri de ses ennemis !

Devant cette perte considérable d'embryons, des savants eurent l'idée de posait des fascines de bois sur lesquelles le naissain venait se fixer et s'y développer.

En France, les essais de récolte du naissain, ne datent que d'une quarantaine d'années. On employa d'abord comme collecteur de primitives charpentes en bois, qu'on installait au moment du frai à vingt ou trente centimètres au-dessus des bancs naturels.

M. Coste, dans ses essais de repeuple-



Pose des collecteurs en camions, rivière d'Auray (Bretagne).

chercher à produire la fécondation artificielle, idée toute théorique sans aucune utilité pratique, puisqu'il est possible de recueillir les huit à neuf dixièmes du naissain qui s'échappe de l'huître au moment du frai. Il suffit pour cela de lui fournir un sol, un point d'appui convenable où il puisse se fixer et se développer. Ce point d'appui, la base de l'élevage de nos mollusques est ce qu'on nomme en ostréiculture : le *Collecteur*.

Le plus ancien de tous et aussi le plus simple est celui qui a été dès le début employé au lac Fussaro. Autour de bancs artificiels d'huîtres mères, on dis-

ment à Brest et à Saint-Brieuc, utilisa comme collecteurs des écailles d'huîtres et de divers coquillages qu'il semait sur les bancs épuisés.

Dès le début ces essais donnèrent des résultats heureux qui engagèrent nombre d'industriels à entrer dans cette voie, mais ils eurent bien des mécomptes. Soit que la mer trop forte en certains parages emportât les collecteurs ou que la vase recouvrît le tout, soit encore qu'ils éprouvèrent une grosse difficulté à détacher les jeunes huîtres sans les blesser ou les tuer ; aussi certains d'entre eux renoncèrent-ils à une industrie qui

offrait tant d'aléas. Mais malgré ces déceptions, l'idée de la récolte du naissain était un fait accompli, restait à trouver les conditions et les matières les plus favorables pour former les collecteurs.

Plus tard on inventa le *rucher collecteur,* caisse en bois sans fond percée de trous, dans laquelle, sur des cadres garnis de toile métallique, on disposait des écailles et des huîtres mères destinées à donner du naissain. Cette invention pratique au début, au moment où le naissain se vendait 15 francs le mille, serait aujourd'hui d'un emploi trop coûteux.

A la Rochelle et dans les îles de Ré et d'Oléron on emploie des pierres et des ardoises dont le grave défaut est dans la trop grande adhérence du mollusque au collecteur. Ce défaut, joint à la difficulté qu'on a eu en certaines contrées à se procurer des enrochements, a donné l'idée au docteur Kemmerer, ostréiculteur à l'île de Ré, d'employer les tuiles comme collecteurs, en formant à dix ou vingt centimètres au-dessus des bancs de véritables toits dont les tuiles ont leurs concavités tournées du côté du sol.

Elles peuvent être disposées suivant de nombreuses combinaisons appelées : *Ruches,* sur un ou deux rangs ; obliques ou parallèles, etc., suivant la nature des fonds et des courants.

En Bretagne sur les terrains résistants, les tuiles sont disposées en camion, c'est-à-dire sur une plate-forme en bois et retenues par des planches très minces qu'on charge de pierres.

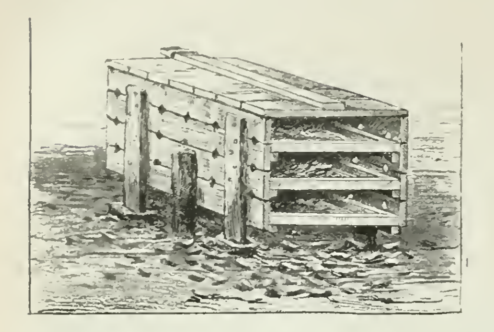
Une des plus grosses préoccupations des ostréiculteurs est d'éviter l'envasement qui peut entraîner la perte de toute une récolte. Dans le bassin d'Arcachon, des hommes sont continuellement occupés au nettoyage des parcs. En Bretagne, dans la baie du Morbihan on lutte par des dispositions spéciales données aux collecteurs, soit en formant, avec des planchettes de sapin reliées entre elles par des tasseaux, une série de plateaux espacés de quelques centimètres qu'on maintient en place par quatre pieux enfoncés dans la vase ; soit encore en attachant avec des fils de fer des tuiles en *bouquet* autour de piquets enfoncés dans le sol.



Embarquement des collecteurs en planches (Bretagne).

Comme en certains endroits la vase est tellement molle qu'il serait imprudent de s'y aventurer sans crainte d'être englouti, on est obligé de placer les *bouquets* en enfonçant les piquets du bord d'un *chaland,* bateau à fond plat qu'on manœuvre facilement sur une faible

couche d'eau au moment de la marée basse. Mais quelle que soit la disposition



Le rucher collecteur.

adoptée, on a toujours soin de la maintenir au-dessus du niveau moyen de la vase.

Différents autres essais ont été tentés, soit pour lutter contre la force des cou-



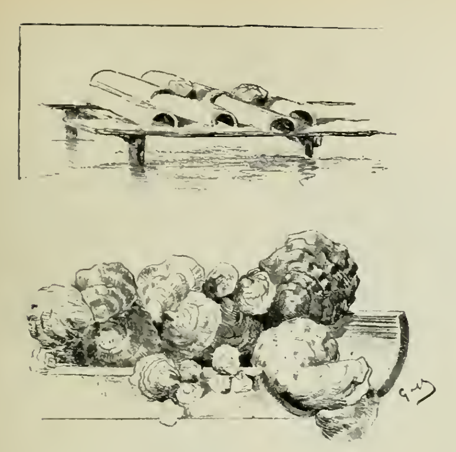
Pose des collecteurs en bouquets sur les fonds vaseux (Bretagne).

rants comme l'emploi de pots en terre, soit pour permettre de détacher plus facilement le *naissain* comme l'idée de former les collecteurs avec des brins de paille réunis entre eux par du fil de fer galvanisé. Mais jusqu'à présent on n'a rien trouvé de plus pratique que l'emploi des tuiles en *ruches* ou en *bouquets;* le plateau même, inconnu à Arcachon, est peu usité dans la rivière d'Auray.

Pour éviter que les collecteurs ne se recouvrent d'algues, de petits mollusques et surtout de polypes qui s'y développent avec une incroyable rapidité, on a soin de les mettre en place quelques jours seulement avant l'époque du frai, vers le 15 juin à Arcachon et du 15 juin au 15 juillet en Bretagne. Le naissain qui s'y fixe, se développe progressivement; mais au bout de quelques mois les jeunes huîtres se trouvant trop serrées (on en a compté près d'un million sur la même tuile) s'arrêtent de grandir, s'étouffent entre elles ou chevauchent les unes sur les autres en déformant leurs coquilles. Il faut alors les dépresser en les détachant du corps auquel elles adhèrent.

Cette opération très délicate, appelée *détroquage*, exige de grandes précautions pour ne pas blesser les mollusques et occasionne malgré tous les soins qu'on peut prendre un déchet de 50 à 80 0/0 suivant la nature du collecteur.

Dans le but d'éviter cette grosse perte, des ostréiculteurs bretons au lieu de détroquer ont préféré laisser le naissain



Naissance sur une tuile.

se développer pendant un certain temps sur les tuiles, puis de les couper en morceau. Chaque huître est ainsi adhérente à un débris, ce qui lui a valu le nom d'*huître à tessons*, mais qui offrait en outre l'avantage de ne pas laisser à nu la valve par laquelle se fait l'adhérence, qui, très mince, présente par suite un point faible dont ses ennemis s'empressent de profiter.

Aujourd'hui on abandonne de plus en plus ce procédé dont les manipulations sont trop onéreuses pour l'emploi exclusif des tuiles *chaulées*, c'est-à-dire recouvertes d'un enduit de sable et de chaux grasse ou simplement de chaux hydraulique.

Cet enduit en durcissant sous l'eau adhère au collecteur, mais reste néanmoins assez fragile pour en être détaché avec le talon de l'huître, le déchet se trouve de ce fait fort diminué (10 0/0 environ) ; en outre le naissain par instinct se fixe plus volontiers sur ce collecteur où il est certain de trouver les éléments calcaires nécessaires pour secréter sa coquille. Au moment du détroquage qui se fait après les dernières gelées, de mars en mai, les parcs prennent un aspect des plus animés ; des femmes, des enfants, debouts devant des établis détachent avec un ciseau à froid les huîtres, d'autres en font le triage et les déposent dans des paniers, tandis que les tuiles nettoyées sont mises de côté pour être de nouveau employées.

La récolte et le triage achevés on place les jeunes huîtres à l'abri de leurs ennemis dans des caisses nommées *caisses ostréophiles*, de 2 mètres de long sur 1 mètre de large et de $0^{m},10$ à $0^{m},15$ de hauteur dont le dessus et le dessous sont fermés par une toile métallique. A chaque marée on les visite avec soin pour les nettoyer et faire la chasse aux crabes qui profitent d'un moindre oubli pour s'y introduire et y faire les plus grands ravages.



Détroquage des plateaux ; femme d'Auray (Bretagne).

Depuis ces dernières années, beaucoup de parqueurs paraissent renoncer à l'emploi de ces caisses et sèment directement le naissain sur la zone la plus élevée des parcs où il se développe grâce aux soins dont il est l'objet.

Ce mollusque croît d'une façon très sensible jusqu'à l'âge de quatre ans. Au bout de quinze à vingt jours, le diamètre moyen de ses valves ne dépasse pas 0m,001, mais à six mois, il atteint déjà un diamètre d'environ 0m,02; et au bout d'un an, la taille de 0m,04 à 0m,05, pour croître ensuite d'environ 0m,01 par année jusqu'à l'âge de quatre ans, où son diamètre moyen est de 0m,07 à 0m,08.

A partir de ce moment, sa croissance est de plus en plus faible, aussi dès que l'huître atteint la taille marchande de 0m,04 à 0m,06, les parqueurs s'empressent de la vendre, ne trouvant plus de bénéfice à la soigner et à la conserver.



Triage des huîtres
dans les caisses ostréophiles.

Nous avons vu que les huîtres de drague étaient placées dans des parcs de dépôt, ces parcs sont des réservoirs, en communication avec la mer, ayant en moyenne 2 mètres de profondeur, et dont le fond garni de galets, s'abaisse insensiblement du côté de la grande eau, ils sont situés de manière qu'ils soient partout immergés à chaque marée, car l'huître qu'on y dépose doit être le moins possible au contact de l'air.

Des hommes appelés *amareilleurs*, chargés de leur entretien, sortent les mollusques pour les visiter, les changer de place et les remuer avec des râteaux pour les nettoyer; c'est grâce à ces soins que l'huître de drague améliore son goût et la forme de ses valves, elle s'*habille*, pour employer le terme consacré.

Quant à l'élevage des huîtres, elle nécessite l'installation d'emplacements spéciaux qui, quoique appelés *parcs*, ne sont parfois que des rives ou des plages nullement enclos où l'on dépose les collecteurs et les mollusques.

En Bretagne, ceux de reproduction sont groupés autonr des bancs naturels, qui fournissent exclusivement tout le naissain pour l'élevage dans ces parages, et aussi pour l'exportation en Angleterre et en Hollande. Ceux d'élevage sont installés sur des fonds émergeant près de l'embouchure des rivières, souvent même sur des terrains vaseux qu'on consolide en étendant dessus du sable et du gravier qui, par leur mélange avec la vase, forme un véritable macadam assez résistant pour qu'on puisse y marcher en toute sécurité; à ces parcs on adjoint des claires, c'est-à-dire des espaces entourées de murs de faible hauteur, que la haute mer recouvre complètement mais qui, à marée basse, retiennent assez d'eau pour ne pas dé-

couvrir les élèves qu'on y place. Enfin, une exploitation exige encore la construction de bassins d'engraissement et de dépôt, entourés de murs assez hauts pour soustraire l'eau qu'ils renferment au jeu des marées.

Dans la baie du Morbihan, sur presque toutes les côtes, on voit des parcs, dans le quartier d'Auray, on compte près de 1,200 concessions occupant un nombre considérable d'hectares, ainsi que les exploitations de Vannes et de Lorient. A Arcachon, les parcs sont installés sur les fonds émergeants, appelés *crassats*.

Ils sont divisés en compartiments par des murettes formant ainsi une série de *claires*, suivant les besoins du moment; c'est dans ces claires que se trouvent les huîtres mères servant pour la reproduction et que se fait l'élevage du naissain.

L'étendue du terrain concédé à l'ostréiculture dans cette région est de 3,383 hectares divisés en 5,860 concessions de 4 à 10 hectares chacune.

Ces parcs et ces claires sont l'objet de soins incessants de la part des parqueurs qu'on voit, au moment où le flot se retire, partir pour se rendre au travail, sur leurs *pinasses*, sorte d'embarcations à fond plat, gréées d'une voile triangulaire, et qui filent parfois à une allure inquiétante pour ceux qui de loin les voient sous la brise, effleurer de leurs voiles la surface de la mer, pareilles à des mouettes emportées par le vent.

Les hommes et les femmes, qui de loin ne se distinguent que par leurs coiffures, portent soit des bottes ou des chaussures formées d'une planchette en bois, leur permettant, par sa grande surface, de marcher sans s'enfoncer dans la vase molle qui entoure les *claires*.



Dans le bassin, à Arcachon.

Avec des râteaux, on fait le nettoyage

du parc et on enlève les algues et les herbes qui s'attachent aux mollusques et les font flotter comme l'*herbe à perruque* ou les emprisonnent dans leur réseau comme le *moussillon* pour les entraîner au large.

L'huître parquée que tous ces soins protègent contre ses ennemis, est encore sujette à de nombreuses maladies. Sur son banc elle contracte une maladie bizarre, le *pain d'épice*, due à une spongiaire qui perfore sa coquille, et un espèce de *typhus*, qui sévit aussi dans les parcs, détruit ses valves et lui donne une odeur fétide : d'autrefois, le muscle de ses valves est atteint : c'est la maladie du *pied*, qui a été observée dans les bancs d'Arcachon, et dont les conséquences n'ont pas été aussi dangereuses qu'on aurait pu le craindre.

A force de vouloir l'engraisser, on lui donne une maladie de foie, l'*hépatite*, à laquelle on a attribué son changement de couleur.

Si un peu de vase s'introduit dans ses valves, elle s'en débarrasse en secrétant une poche où elle l'enferme, c'est ce qu'on nomme le chambrage qui, en certains cas, peut occasionner un commencement de typhus, de même elle se délivre d'un grain de sable en l'entourant de nacre, à moins qu'il ne se loge dans un de ses organes, et ne pouvant l'expulser, elle en meurt. Aussi on ne saurait prendre trop de précautions quand on installe un parc pour conjurer tous ces maux par une étude approfondie des courants et de la nature du sol.

A Marennes, où on s'occupe surtout d'engraissement, on place les huîtres dans des claires spéciales. Ce sont des bassins de 200 à 300 mètres carrés munis de vannes et endigués à 1 mètre de hauteur, par des levées de terre.

Avant de les mettre en exploitation, on les noie complètement pour obtenir un dépôt salé, analogue à celui du fond de la mer ; puis on les nettoie de tous les corps étrangers : on les *pare*, la claire est alors dite *gratée* et prête à recevoir les mollusques.

A Marennes, à la Tremblade, on renouvelle tous les quinze jours l'eau des claires situées dans l'intérieur des terres, sur les rives de la Seudre. Aux grandes marées on les dessèche, on laboure le sol, augmentant ainsi la proportion d'organismes, qui engraisse et verdit les mollusques. Le verdissement des huîtres est un phénomène curieux attribué à bien des causes différentes.

Pendant longtemps on a cru qu'il était dû à une maladie de foie que l'animal contracterait par un excès d'engraissement, ou encore à une algue marine, à une infusoire qui se développe dans les claires au commencement de l'automne, époque à laquelle l'huître commence à verdir et dont l'intensité de la teinte progresse jusqu'en avril pour la perdre au moment du frai. Enfin la nature spéciale du sol, composée d'argiles ferrugineuses et de marnes bleuâtres, ne serait pas sans influence ainsi que les travaux de M. Joannes Chatin, zoologiste distingué, paraissent le démontrer.

Il résulte de ces études que le changement de couleur serait simplement une modification spéciale de certaines cellules due aux conditions générales d'alimentation, de température et du sol, modification analogue à ce qui se passe pour notre peau quand elle brunit.

Souvent même des huîtres vertes redeviennent blanches, tandis que sur des parcs où on n'a pas cherché à l'obtenir, on voit à certains moments les huîtres verdir ou brunir sans cause apparente. Quoique la coloration verte n'ajoute rien à la saveur de l'huître, elle n'en est pas moins une marque de fabrique, et quelle marque ! Tandis que les huîtres brunes sont à tort déconsidérées.

Les claires des Marennes reçoivent de jeunes huîtres de toute provenance, surtout d'Arcachon et de Bretagne. Après un temps de séjour plus ou moins long, elles sont livrées au commerce ; elles sont alors âgées de trois à quatre ans, mais ce n'est que vers l'âge de quatre à cinq ans qu'elles acquièrent toute la perfection et méritent leur grand renom.

Une des questions les plus importantes pour les amareilleurs est de savoir régler la hauteur de l'eau dans les parcs, les faire *boire* et *déboire* en temps opportun. Ainsi on les noie complètement pour éviter les trop grandes chaleurs ou les gelées.

Les pluies abondantes, la neige et les inondations sont encore des aléas redoutables contre lesquels on ne peut lutter qu'à force de prévoyance. Une inondation de la rivière de l'Orne détruisit bon nombre d'huîtres du parc de Courseulles; à Arcachon, les grandes chaleurs firent des dégâts considérables, et l'année dernière, les fortes gelées du mois de février causèrent aux ostréiculteurs une perte de plus d'un million de francs.

Nous venons de parcourir les étapes de l'élevage de l'huître jusqu'à son engraissement, ajoutons qu'une fois grasse elle attend, dans les parcs de vente, d'être expédiée aux lieux de consommation. Là elle continue à engraisser et à être l'objet de soins de propreté; on la dépresse souvent, on la lave avec des brosses ou on la remue avec des pelles pour la nettoyer des petits mollusques et des herbes qui s'y fixent.

Ces manipulations incessantes usent les aspérités des valves et leur donne une forme plus lisse, indice de leur culture.

La diversité des opérations que cette industrie exige a amené les ostréiculteurs à diviser le travail en formant des centres principaux de reproduction, d'élevage et d'engraissement.

Ceux de reproduction sont les bancs naturels, puis la baie du Morbihan, et du Crach. Les rivières d'Auray et de Vannes produisent annuellement environ 500 millions de naissains. A Arcachon, cette production atteint près d'un milliard, mais tout le naissain reste dans les parcs et ne peut être exporté que quand il atteint 0^{m},05 de diamètre.

L'élevage se fait aussi à Auray, qui donne par an plus de 200 millions d'huîtres, et à Arcachon on estime à plus de 500 millions la production annuelle de cette contrée. Vannes, Belon, la Rochelle, Rochefort, les îles de Ré et d'Oléron, Cancale, Saint-Waast sont encore des centres importants d'élevage.

Enfin, l'engraissement est plus spécialement entrepris aux parcs de Courseulles et de Marennes, dont la vente s'élève, par an, à près de 405 millions de francs, représentant environ 100 millions d'huîtres; dans la rivière de Belon (dans le Morbihan), on élève et on engraisse des huîtres dont on expédie, par an, plus de 15 millions en Angleterre et à Ostende.

Quant aux parcs de dépôt et de vente, principalement d'huîtres de drague, on en trouve sur toutes nos côtes. Dunkerque, Dieppe, Yvetot, Cherbourg, Saint-Brieuc, Tréguier, Vannes, les Sables-d'Olonne, Cette et Marseille..., fournissant annuellement plus de 85 millions d'huîtres de pêche.

Depuis le commencement du siècle, le prix des huîtres a subi une hausse allant toujours en croissant; parti de 1 fr. 25 le cent, il atteint aujourd'hui 5, 6 et 12 francs, suivant les provenances.

Sur les centres de production, le prix du naissain varie de 0 fr. 50 à 1 fr. 50 le mille, et celui des huîtres de demi-élevage, c'est-à-dire non engraissées, de 8 à 20 francs, tandis que les huîtres grasses coûtent de 25 à 30 francs et même 120 francs le mille suivant la catégorie et les marques.

Quant à l'huître portugaise, dont les centres de reproduction et de culture sont principalement à la Rochelle, aux îles de Ré, d'Oléron et à Marennes, elle se vend en gros de 10 à 20 francs le mille. A Arcachon, on élève environ 10 millions de naissains provenant de la Rochelle. La production annuelle de ces huîtres est d'environ 650 millions, évaluée à 1.300.000 francs.

D'après la dernière statistique du ministère de la marine, datée de 1890, la production totale, tant d'huîtres de drague que cultivées, s'est élevée à 1.500 millions de mollusques, représen-

tant ensemble une valeur de près de 6 millions de francs en chiffres ronds. A Paris, on en consomme en moyenne, par an, environ 9 millions, dont 6.500.000 pour les huîtres portugaises, et 4.000 pour celles marinées.

Ces chiffres sont assez éloquents par eux-mêmes, pour que nous n'ayons pas besoin d'insister longuement sur l'importance de cette industrie, qui, depuis son apparition, est arrivée non seulement à remplacer la production des bancs naturels que l'avidité et l'imprévoyance avaient détruits, mais encore à pouvoir fournir à la consommation, et à très bon marché, dix fois plus d'huîtres qu'on en demande actuellement.

Les frais de transport, les droits d'octroi et surtout les intermédiaires, font que sur les centres de consommation (à Paris) on paye 3 francs la douzaine des huîtres qui, sur le parc, valent à peine 3 francs le cent. Devant cette dépense beaucoup d'entre nous s'effrayent, et nous continuons à considérer, à tort, l'huître comme aliment de luxe. Aussi l'industrie ostréicole se trouve arrêtée en ce moment dans son essor, parce que la consommation n'est pas en rapport avec la production.

Et pourtant nous en sommes tous très friands, on cite même à ce propos que, pendant le siège, un soldat ennemi aurait vendu à un maraudeur une douzaine d'huîtres, pour la somme de 12 francs, qu'il céda pour 100 francs à un restaurant du boulevard, où elles furent mangées par un riche amateur, au prix de 20 francs l'huître. Leurs écailles furent achetées avec une dédicace en souvenir de cette triste époque, à raison de 32 francs pièce.

L'huître a été considérée de tout temps comme très digestive.

Les Romains en étaient très friands, et l'histoire rapporte que le fameux Vitellius en mangeait deux à quatre fois par jour, et près de 1,200 chaque fois, soit un total de 4,850 dans sa journée, c'est peu croyable; mais Brillat-Savarin cite un de ses amis qui en aurait mangé 30 à 40 douzaines par repas; il est vrai d'ajouter que ce grand viveur mourut à table d'une attaque.

L'huître se mange non seulement fraîche, mais cuite ou frite et marinée. Les Américains les avalent avec du lait, les croyant ainsi d'une digestion plus facile; mais c'est un préjugé de leur part, car sa chair n'est soluble que dans les acides, aussi la goutte de citron qui la tue nous aide à la digérer, et rien n'est plus à propos, en même temps qu'on la déguste, que le grave ou le sauterne et les vins blancs plus acidulés que les rouges.

Si l'huître est digestive, elle n'est guère nourrissante, car c'est à peine si une douzaine équivaut à 20 grammes de matières azotées, c'est-à-dire nutritives, mais par son eau riche en sels de soude, de manganèse, de chaux, en brome, iode et phosphore, elle est recommandée aux malades. Aussi dans l'ancienne thérapeutique était-elle assez employée: par son iode elle justifie l'emploi qu'Ambroise Paré en fit dans les ulcères malignes, mais son plus gros succès a été du temps de Louis XIV et même encore de nos jours, comme remède empirique et de bonne femme contre la rage; il fallait prendre des coquilles, les broyer et en faire une poudre qu'on avalait à des heures déterminées. Si le chien n'était pas enragé on n'en mourait pas; mais il est peu probable que pareil remède ait jamais sauvé quelqu'un de la mort. Leurs écailles, riches en sel de chaux, de manganèse, de magnésie, de fer, soufre, azote, brome, iode et fluor, et d'acide phosphorique, surtout dans les gryphées ne servent plus que pour engraisser nos terres et à quelques petites industries de notre fabrication parisienne, pour la nacre de leurs valves

Souvent on attribue à l'huître le crime d'empoisonner ceux qui l'aiment. Elle ne devient dangereuse que si elle a vécu sur un fond malsain, et par sa vilaine coloration elle nous en prévient. Pourtant si elle s'est attachée à quelque débris de carène de cuivre, elle en distille le poison occasionnant parfois des

malaises sérieux, mais c'est à tort qu'on la considère comme nuisible au moment du frai, seules les grandes chaleurs et le peu de goût qu'on prend à ce mets en été, paraissent être la cause des indispositions qu'elle occasionne. Une sage prudence conseille néanmoins de n'en manger que pendant les mois avec des R. Il nous faut quitter nos intéressants mollusques et leur dire au revoir sur nos tables, où sans nulle charité nous avons la cruauté de préférer les manger vivants sans songer à l'épouvantable supplice que nous leur faisons endurer.

Essayons toutefois de réhabiliter nos huîtres aux yeux de tous, et de détruire le titre injurieux qu'on nous attribue en nous traitant de leur nom. Est-ce parce que la nature les a de bonne heure condamnées à un repos absolu que nous devons les déconsidérer?

Mais cette immobilité, alors même qu'elles bâillent, a son utilité, car c'est ainsi qu'elles engraissent pour se présenter plus belles à nos yeux, et meilleures pour nos palais délicats.

Mais la pauvre huître est calomniée comme tout ce qui est tranquille et bon; on oublie que sous sa rude écaille elle peut renfermer la perle précieuse. Ce ne sont pas nos gravettes ou gryphées qui la secrètent dans leur sein, mais de grandes sœurs à elles, les Pintadines et les Avicules perlières qui, trop frileuses pour nos mers, vivent dans des régions plus chaudes.

G. de Burggraff.



Parc d'élevage à Concarneau.



CAUCHEMAR !

L'ASSISTANCE DES AVEUGLES

Les historiens qui ont étudié cette question ne nous fournissent que des renseignements fort incomplets sur l'assistance donnée primitivement à l'aveugle ; mais tous s'accordent à dire que la charité en était seule la base et que l'aveugle pauvre ne vivait que des distributions qui lui étaient apportées, de mendicité dans les rues, dans les carrefours des cités ou sur les ponts, de quêtes autorisées dans les églises.

Il faut arriver au XIIIe siècle pour se trouver en présence d'une réelle organisation et, malgré les patientes recherches pratiquées dans les riches archives de la Maison des Quinze-Vingts par M. Léon Le Grand, on en est réduit à hésiter sur les indications des dates des premiers établissements destinés à recueillir les aveugles.

L'origine de la fondation des Quinze-Vingts a été même fort obscure.

Bien avant les Croisades, les aveugles de Paris avaient coutume de se réunir, de s'associer en confrérie, en congrégation, de mettre en commun leurs misères et de se défendre ainsi de l'isolement que leur infirmité rend si pénible.

Ils existaient sur un terrain occupé actuellement par partie de la cour du Carrousel où ils vivaient sans ordre, sans règles, méconnaissant tout contrôle, toute autorité, lorsqu'ils eurent la bonne fortune de trouver un protecteur et d'être distingués par un monarque dont la sollicitude éclairée venait d'être mise en éveil par les innombrables ophthalmies contractées en Palestine par ses compagnons.

Saint Louis, à son retour de la septième croisade (1254), dit Joinville dans ses *Mémoires* « *fist fère la méson des aveugles delès Paris pour mettre les povres aveugles de la cité de Paris* », et il voulut « *qu'ils y demorassent ilecques perpetuelement jusques à trois cens* » d'où le nom de Quinze-Vingts donné à l'établissement suivant le langage du temps.

Après avoir agrandi leur terrain pour la construction de leur maison principale et obtenu, par un rachat de cent sous parisis de rente, l'amortissement de la rente dont était grevé au profit de l'évêque de Paris cet emplacement, saint Louis bâtit une église pour ses protégés, les soumit à des statuts, les forma en congrégation de frères et de sœurs, leur constitua une rente de trente livres parisis (3,369 fr. 90) *ad opus potagii*, leur accorda des privilèges de toute nature et implora d'Alexandre IV, en leur faveur, la concession d'indulgences spéciales (bulle du 22 juillet 1260).

Les cardinaux, au nombre de onze, assemblés à Sienne en 1460, enrichissent, à leur tour, l'église des Quinze-Vingts de nouvelles indulgences.

La protection généreuse et incessante que le pouvoir spirituel accordait à la Maison des Quinze-Vingts entraîna les rois de France, après lui avoir assigné pour la diriger leur grand aumônier, à s'y associer également, à imiter saint Louis, à pourvoir l'établissement d'abondantes aumônes revêtant parfois un caractère de perpétuité, à lui assigner des legs importants dans leurs testaments. Certains, Philippe IV, Jean II, arrêtent avec complaisance la forme et le dessin du sceau, de la fleur de lis, qui devient au dehors la marque distinctive des aveugles des Quinze-Vingts. Ils les exemptent d'impôts, les dispensent de tailles, de contributions, leur accordent des immunités particulières, telles que le droit d'asile, des franchises de toute nature faisant de leur enclos un lieu privilégié pour les marchands et les

artisans, à tel point que les aveugles qui ne cessaient d'élever de nouvelles maisons pour développer leur fortune, décidèrent, en 1748, la reconstruction complète de l'établissement dont le plan en relief est conservé aux archives de leur installation actuelle, 28, rue de Charenton.

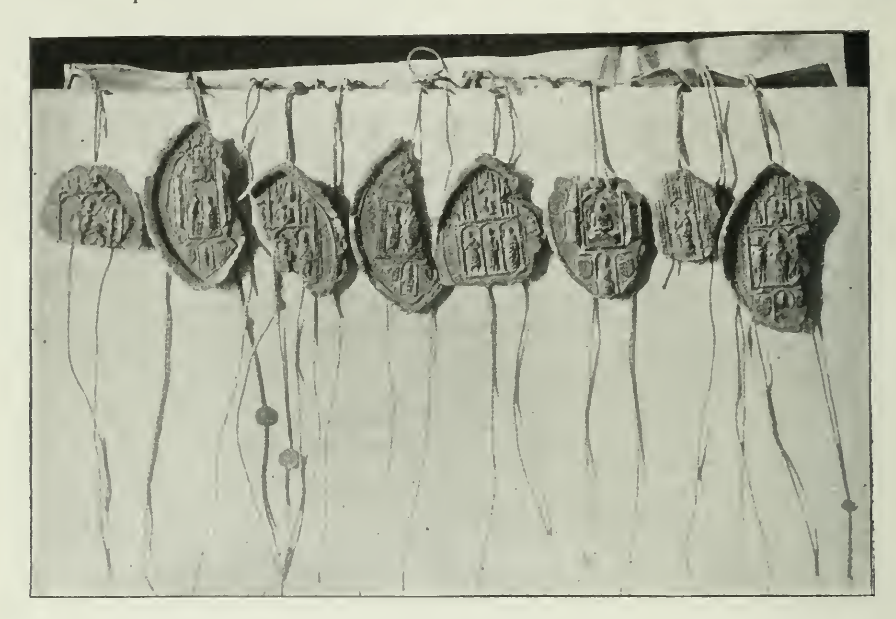
Aux largesses royales que nous venons d'énumérer plus haut, aux bénéfices considérables que procurait à la Maison des aveugles la publication des pardons, et indulgences dont de nombreux spécimens, admirablement conservés, existent encore dans les archives des Quinze-Vingts, au produit des quêtes, s'ajoutèrent des donations de toute nature en meubles et immeubles, les uns à titre gratuit, les autres à charge de services religieux.

La liste en est longue et leur énumération prendrait plusieurs colonnes. On en relève de modestes à côté de très importantes, depuis deux sous parisis de rente, don de Grégoire du Hommel et Mahent, sa femme (3 janvier 1316), jusqu'à celles de Pierre des Essarts qui consiste en une *coulture* de quarante-deux arpents attenant à la *maison*.

Ces charitables distributions éprouvent, vers le milieu du XVIIIe siècle, un grand ralentissement, et l'acte néfaste du 31 décembre 1779 allait encore diminuer le capital et les revenus de la Maison.

La fortune actuelle des Quinze-Vingts, établie sur des biens ruraux en Seine-et-Oise et en Seine-et-Marne sur des maisons de rapport dans Paris, en rentes sur l'État, n'atteint pas 600,000 francs de revenus.

Cette fortune serait plus que décuplée si les aveugles n'avaient pas eu à subir la déplorable administration d'un grand aumônier, le cardinal Louis-René-Édouard, prince de Rohan, qui arracha à la faiblesse de Louis XVI les lettres patentes du 31 décembre 1779 autorisant ce haut dignitaire à aliéner l'emplacement occupé par les aveugles et à transporter leur demeure dans l'ancien hôtel des Mousquetaires noirs, au faubourg Saint-Antoine, rue de Charenton.



Sceaux appendus aux Indulgences accordées par les onze cardinaux, assemblés à Sienne en 1460.

Le *Monde Moderne* de février 1895 donne les détails de cette déplorable spéculation.

Par son arrêt du 17 mars 1784, Louis XVI essaya de réparer, moralement du moins, le dommage causé. Les améliorations, visées par l'arrêt sont réelles et d'une haute portée morale : la mendicité était interdite, les quêtes supprimées, de nouvelles places étaient créées tant aux Quinze-Vingts que dans les provinces; des distributions journalières de pain aux internes étaient prescrites; l'établissement d'un hospice de vingt-cinq lits pour le traitement des maladies des pauvres de Paris et des provinces était ordonné ; un prix annuel de 400 livres à adjuger au meilleur mémoire sur les maladies des yeux, sur la meilleure manière de les guérir, avec le prix des remèdes à employer, était institué.

Mais ces utiles projets, faute surtout de ressources, ne furent exécutés qu'en partie, et les malheureux aveugles, dépouillés de leur avoir, réduits à l'état de rentiers précaires, paraissent pour le public des subventionnés du budget, alors qu'ils sont des *créanciers* attendant toujours et actuellement encore l'apurement de leurs comptes.

Constituée, fondée par la *charité*, la Maison des XV^{xx} aveugles assurait bien la vie matérielle à ses membres, les arrachait à un isolement démoralisateur, essayait d'occuper leurs journées, tentait, à un moment, d'ouvrir pour eux, dans son enclos, des ateliers, mais elle se contentait, en somme, de les confiner dans la prière, et elle ne tendait, en aucune manière, à leur faciliter la vie commune avec les voyants en meublant leurs cerveaux.

La fraternité n'était pas encore née pour l'aveugle.

On ne soupçonnait même pas la possibilité de l'instruire, et sa mémoire si fidèle cependant n'était exercée qu'à connaître les psautiers, qu'à retenir les chants liturgiques, quand survint Valentin Haüy qui, avec une énergie que les haines et les injustices ne purent abattre, une conviction d'apôtre, un dévouement incessant, voulut dissiper ses ténèbres, l'élever au rang d'homme, en affirmant qu'il pouvait s'instruire, penser, produire comme les voyants.

Voici comment Valentin Haüy fait le récit succinct de la naissance de sa création :

« Une nouveauté d'un genre singulier attirait, il y a plusieurs années, un concours de monde, à l'entrée d'un de ces lieux de rafraîchissement, placés dans les promenades publiques, où d'honnêtes



Sceau des Quinze-Vingts, sous Philippe IV.

citoyens vont se délasser un instant vers la chute du jour.

« Huit à dix pauvres aveugles, des lunettes sur le nez, postés le long d'un pupitre qui portait de la musique, y exécutaient une symphonie discordante qui semblait exciter la joie des assistants. Un sentiment tout différent s'empara de mon âme; et je conçus, dès l'instant, la possibilité de réaliser, à l'avantage de ces infortunés, des moyens dont ils n'avaient qu'une jouissance apparente et ridicule. L'aveugle, me dis-je à moi-même, ne connaît-il pas les objets à la diversité de leurs formes? Se méprend-il à la valeur d'une pièce de monnaie? Pourquoi ne distinguerait-il pas un *ut* d'un *sol*, un *a* d'un *f*, si ces caractères sont devenus palpables?

« Je réfléchissais quelquefois à l'uti-

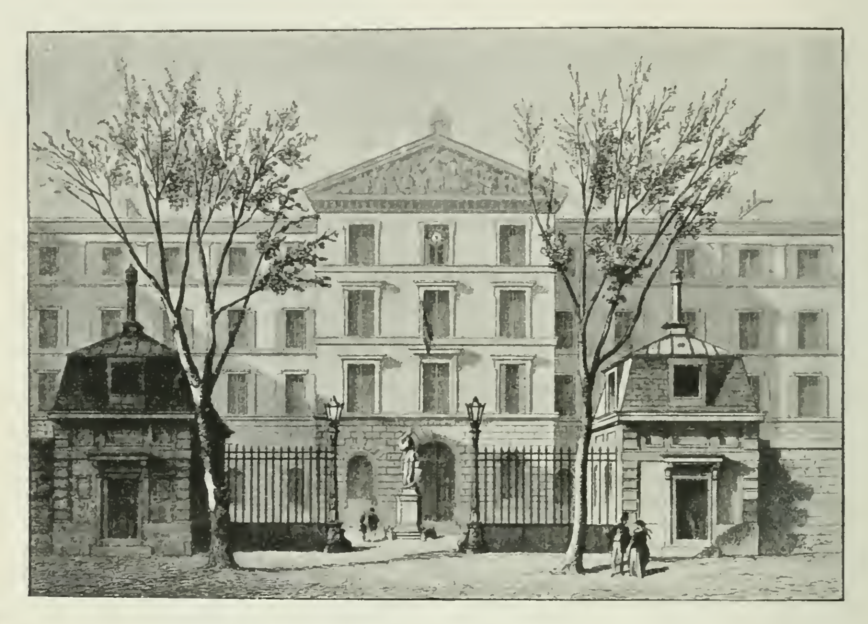
lité de cette exécution, lorsqu'une autre observation vint encore me frapper. Un jeune enfant, plein d'intelligence, mais privé de la vue, écoutait toujours avec fruit corriger les devoirs classiques de son frère. Celui-ci, plus occupé de ses récréations, fermait l'oreille aux sollicitations de son malheureux frère qu'une maladie cruelle emporta bientôt.

« Ces différents exemples ne tardèrent pas à me convaincre combien il serait précieux pour les aveugles d'avoir des moyens qui pussent étendre leurs connaissances sans qu'ils fussent obligés d'attendre ou même quelquefois de demander infructueusement les secours des clairvoyants. »

. . . .

Valentin Haüy se met donc à l'œuvre ; il fait choix d'un élève, François le Sueur, qui ne vivait guère que de mendicité, lui et sa famille, il l'attire chez lui en lui offrant une indemnité raisonnable pour le temps *perdu* à son instruction, et il a le grand bonheur de réussir à lui apprendre à lire par un procédé admirable que MM. Desmarets, Demours, Vicq d'Azir et le duc de La Rochefoucauld, commissaires nommés, pour examen, par l'Académie royale des sciences, exposent ainsi dans un rapport du 16 février 1785 dont voici un passage :

« M. Haüy emploie des caractères en relief que l'aveugle s'accoutume à reconnaître au toucher, comme l'enfant, à qui on montre à lire, reconnait à la vue les caractères écrits ou imprimés.



Cour d'honneur de l'Institution nationale des Jeunes Aveugles.

« Ces caractères sont séparés et mobiles comme ceux des imprimeurs; on en forme des lignes sur une planche percée d'entailles où la queue du caractère s'engage; et, lorsque la connaissance lui en est devenue familière, l'aveugle le cherche lui-même dans les cases où ils sont disposés et les arrange sur la planche comme un compositeur d'imprimerie.

« Il a ainsi trouvé le moyen de former des livres à l'usage des aveugles et il a imaginé d'imprimer sur un papier fort où la trace des caractères conserve un relief suffisant pour que l'aveugle puisse le lire au tact.

« Par ce moyen, les aveugles peuvent entretenir des correspondances.

« Les procédés employés pour les calculs sont semblables à ceux que nous avons décrits pour les lettres; de même pour la géographie où le contour des différentes divisions est en relief de façon que l'aveugle reconnaît au toucher, par leurs formes, les différents pays, etc. »



Cour intérieure
de la clinique nationale ophthalmologique
des Quinze-Vingts.

Valentin Haüy poursuivit sa tâche sans s'en laisser détourner par les obstacles de toute nature que lui suscitent des adversaires qui, victorieux pendant le Consulat, l'obligent pourtant à s'expatrier à Saint-Pétersbourg, à Berlin, où il tente de fonder des établissements analogues à celui de Paris.

A son retour en France, il a la douce consolation, avant de mourir (1822), de savoir son École définitivement adoptée par l'État. Les travaux manuels, comme il le désirait, y sont en honneur; la musique y occupe la première place et de véritables artistes s'y développent sous la direction du docteur Guillié qui, après avoir créé un orchestre, sait intéresser à ses élèves des musiciens tels que les Dacosta, les Duport, les Habeneck.

L'Institution, sous les successeurs du docteur Guillié, grandit encore; le nombre de ses élèves augmente; les méthodes d'enseignement se perfectionnent. Un officier d'artillerie, Charles Barbier, grand lecteur de Diderot, invente pour elle un procédé graphique et suscite Louis Braille, le créateur du système universellement en usage : l'écriture en six points saillants, système consacré par un Congrès à l'Exposition de 1889.

Installée depuis 1843, 56, boulevard des Invalides, dans le magnifique établissement que la loi du 18 juillet 1838 lui avait assigné, l'Institution nationale dispose d'un personnel d'élite.

La musique, les lettres, les sciences y sont florissantes; ses élèves, qui deviennent des professeurs de musique, des organistes, des accordeurs classés, recherchés, ne craignent pas de se mesurer au Conservatoire de musique avec les voyants et d'affronter les examens de la Sorbonne, d'où ils rapportent des brevets élémentaires, supérieurs, des diplômes de bachelier.

Vue extérieure
du Pavillon d'isolement
de la clinique nationale des Quinze-Vingts.

Bien dotée, largement subventionnée, fière, à juste titre, de son orchestre, de ses chœurs, l'Institution nationale donne plusieurs fois par an des concerts où le public éclairé, amoureux de grande et belle musique, a peine à trouver place.

De nombreux métiers manuels y sont enseignés, et, à la sortie, l'élève, soutenu par le patronage, trouve souvent un emploi que lui procure une « Société de placement et de secours », auxiliaire indispensable de toute école d'aveugles.

Réduit, en effet, à ses seules forces, l'aveugle adolescent, même adulte, n'est pas en état d'affronter la lutte pour la vie, son concurrent voyant ayant trop d'avantages sur lui, et il a à faire preuve d'une très grande supériorité pour ne pas être évincé quand il offre ses services.

Aussi sa reconnaissance est-elle profonde pour les hommes dévoués qui administrent sa « Société de placement ». Par eux, il peut utiliser ce que ses maîtres lui ont appris, se suffire, et le plus favorisé arriver même à tenir un rang dans le monde.

Mais la protection offerte par la Société de placement ne paraissant pas suffisante, le directeur des Quinze-Vingts, M. A. Péphau, soutenu par des amis, personnages influents, esprits généreux, s'essaya à suivre une route différente de celle tracée par ses devanciers. Croyant ainsi répondre à des nécessités plus pratiques, il envisagea la question de l'assistance de l'aveugle sous deux faces.

Effrayé du nombre considérable d'infirmes accusé par les statistiques, il chercha à le diminuer en appelant à son aide *la Science* et à atténuer les misères de la grande masse en mettant *le Travail manuel* sans chômage à la portée de tous.

Il fonda la *Société d'assistance pour les aveugles* et, s'adressant aux pouvoirs publics, il obtint les ressources suffisantes pour créer une Clinique na-

tionale ophthalmologique dont la première pierre fut posée, le 9 mai 1880. Enfin il ouvrit une école d'aveugles, l'école *Braille*, située à Saint-Mandé (Seine), 7, rue Mongenot, s'essayant ainsi à faire œuvre de *Solidarité* tout en comblant d'abord une lacune en faveur du tout jeune aveugle et en cherchant à tracer la voie à ceux qui pourraient plus tard créer des écoles régionales.

D'autres enthousiastes apportèrent, à leur tour, la pierre à l'édifice, et fondèrent à côté des maisons des *Frères Saint-Jean-de-Dieu* et des *Sœurs aveugles de Saint-Paul*, à Paris : la *Société des ateliers d'aveugles*, l'*Association Valentin Haüy pour le bien des aveugles* ; à Marseille : la *Société marseillaise des ateliers d'aveugles.*

Les considérations suivantes, que nous empruntons aux publications de la « Société d'assistance pour les aveugles », vont nous permettre, en étudiant la marche de cette Société, en la suivant dans le développement de ses œuvres diverses, de nous rendre compte de tout ce que peuvent produire les forces, les dévouements combinés des hommes de progrès qui s'attachent à combattre la cécité ou à en adoucir les misères.

Frappé du nombre considérable d'aveugles qu'accusent les statistiques, le fondateur de la Société, ne disposant, dès le début, que de ressources fort restreintes, pensa qu'il y avait lieu de rechercher d'abord le moyen de prévenir et de guérir, si c'était possible, la cécité en mettant à la disposition de ces infirmes l'établissement rêvé en 1779 par Louis XVI.

Il proposa donc la création immédiate, à Paris, d'une clinique nationale ophthalmologique et, pour plus tard, dans les départements, celle de cliniques régionales. Animé d'une foi robuste, assuré du concours absolu de ses dévoués collaborateurs, soutenu par une confiance inébranlable en son œuvre, fort de sa ténacité, il sut gagner à la cause des aveugles les pouvoirs publics, qui autorisèrent, sur les terrains des Quinze-Vingts, 13, rue Moreau à Paris, sous la direction et avec les capitaux de cette maison, la construction d'une clinique nationale qui reçut ses premiers malades le 15 décembre 1880.

Aménagée d'abord pour vingt-cinq lits, la clinique dut, pour donner satisfaction aux demandes qui lui parvenaient



Bas-relief de Daniel Dupuis ornant la façade de la cour d'honneur de l'école Braille.

(La Société d'assistance repousse le mendiant et protège les travailleurs.)

de tous les points du territoire, en porter bientôt le nombre à cent sept, doubler ses locaux, aménager une nouvelle salle d'opération, un laboratoire d'histologie et préparer pour le traitement des maladies contagieuses oculaires un pavillon d'isolement dont l'inauguration officielle eut lieu le 28 décembre 1893 par le ministre de l'intérieur, M. Raynal.



École Braille. — Vue d'une classe pendant la leçon de géographie.

Cet établissement, qui fonctionne depuis quinze ans, a déjà rendu au pays des services considérables en guérissant ou en améliorant la vue de presque tous les curables qui ont frappé à sa porte : en quinze années, 162,147 externes, 18,616 internes, soit 180,763 malades, y ont reçu 857,132 consultations.

Que l'exemple donné à Paris soit suivi ; que l'État, les départements créent une, deux, trois cliniques régionales ; qu'il en soit ouvert une surtout dans nos départements algériens, où les victimes des maladies oculaires se comptent par milliers; que l'hygiène soit recommandée ; que des instructions spéciales soient fournies, au moment de la naissance, aux mères, aux sages-femmes, aux matrones; que les traitements préconisés au nouveau pavillon d'isolement contre l'ophthalmie purulente chez les nouveau-nés soient connus de tous ; alors le nombre des aveugles décroîtra rapidement et l'on pourra bientôt assister au relèvement de toute la catégorie des incurables valides en reportant sur les *écoles*, sur les *ateliers*, toute l'activité, toute l'intelligence des bienfaiteurs des aveugles, en leur appliquant toutes les sommes employées autrefois à assister, à secourir ceux que les cliniques auront sauvés.

Ce relèvement que nous appelons de

tous nos vœux peut déjà se constater pour des privilégiés si nous nous transportons à l'école Braille, à Saint-Mandé.

Cette école, qui est encore l'œuvre de M. Péphau, ne se contente pas d'instruire l'aveugle et de l'exercer aux travaux manuels ; elle fait de lui un homme libre, vivant du travail qu'elle lui assure, réalisant ainsi, et au delà, les vœux de Valentin Haüy.

La méthode d'enseignement qui y est en usage est naturelle et rationnelle. Le jeune aveugle y est initié à la connaissance des objets qui l'environnent par l'étude de leur forme, de leur volume, de leur poids, de leur dureté, des aspérités qu'ils présentent, de leur température, de leur odeur, de leur goût, de leur sonorité, etc., et on arrive facilement ainsi, à l'aide d'exercices sagement gradués, à développer ses quatre autres sens à ce point qu'ils suppléent à celui qu'il a perdu.

Son programme est celui des écoles primaires des voyants et, s'il n'était indispensable pour l'instruction du petit aveugle de recourir aux livres écrits en points, de l'entourer d'un mobilier scolaire spécial, de mettre à la portée de chacun les objets qu'il doit connaître et décrire par le toucher, si l'instruction n'était pas orale et individuelle, surtout au début, on se croirait dans une école de voyants ordinaires, quand on pénètre dans une de ses classes.

Ainsi, pour une leçon de géographie, science essentiellement d'aspect, il a fallu créer des cartes de grande dimension, depuis la grande carte de France qui mesure quatre mètres carrés, et où l'on a pu accumuler détails sur détails, jusqu'à la petite carte muette physique qui n'indique que nos bassins.

Ces cartes, fabriquées à l'école, indiquent par des reliefs en cuivre, en cuir, etc., les limites du pays à décrire, de telle sorte que le jeune aveugle, en promenant ses doigts sur ces cartes, est en mesure de répondre à toutes les questions que l'on peut poser à un voyant de son âge.

École Braille. — Vue extérieure des ateliers pendant une leçon de gymnastique.

Pour l'enseignement collectif, chaque élève possède une carte de France, découpée par province, comme un jeu de patience ; et, pour lui donner l'idée de notre globe, on a construit une grande sphère qui mesure un mètre de diamètre.

On a également tenu à ce qu'il sache se conduire, au moins par la pensée, dans les rues principales de Paris. Pour le guider, on a composé, toujours d'après les mêmes principes, une carte où sont indiqués les grands monuments, les bois, squares et promenades, les grandes ar-

tères, les ponts reliant les deux rives de la Seine.

On recourt également à la méthode d'aspect pour lui apprendre l'histoire et la chronologie des souverains de la France, depuis Clodion jusqu'à M. Félix Faure.

L'école possède encore un appareil à écrire pour tracer simultanément l'écriture des aveugles et celle des voyants.

Mais les organisateurs de cet établissement n'ont pas seulement cherché à résoudre le difficile problème de débarrasser l'aveugle des stigmates de la dégradante mendicité et de l'ennoblir par le travail; ils ont voulu également lui procurer des satisfactions intellectuelles de l'ordre le plus élevé, en enrichissant sa bibliothèque, son musée scolaire et animalier, et en développant son goût pour la musique par l'étude et l'analyse des grands maîtres classiques de toutes les écoles et de toutes les époques.

Dans ce but, ils ont institué des concerts-études où des artistes d'élite viennent gracieusement se faire entendre.

Ils n'ont pas davantage, ces organisateurs, négligé l'éducation physique. Chaque jour, l'aveugle est soumis à des exercices raisonnés de gymnastique, de plancher, d'appareils, et ils arrivent à lui inculquer une telle confiance en lui-même qu'il se livre, comme le voyant, dans de grandes piscines à eau chaude, au plaisir réconfortant de la natation.



École Braille. — Vue intérieure de l'atelier de vannerie.

Le passage du jeune aveugle à l'atelier ne le dispense pas du travail intellectuel. Sa première étape franchie, son instruction primaire terminée, il suit toujours, jusqu'à sa majorité, les cours d'adultes;

mais il se trouve à ce moment aux prises avec les difficultés matérielles de la vie et il va avoir à apprendre la lutte pour l'existence, lutte qui lui est considérablement facilitée par l'organisation même que le Conseil général de la Seine a adoptée.

L'administration lui procure, contre remboursement, toutes les matières premières propres à son industrie et se charge de l'écoulement des produits qu'il aura fabriqués. Il n'a qu'à travailler sur place, à produire, pour avoir la certitude de toucher son salaire.



École Braille. — Vue intérieure de l'atelier de reliure, d'imprimerie et de brochage.

L'atelier de l'école Braille est un immense édifice de cinq étages, desservis à ses deux extrémités par deux escaliers, un à l'est pour les filles, un à l'ouest pour les garçons. Ses étages largement aérés peuvent recevoir trois cents ouvriers de métiers divers.

Sa rapide description permettra au lecteur de comprendre le fonctionnement et d'apprécier l'utilité pratique de cette innovation.

Le sous-sol qui donne par le passage Hirtz, sur la grande rue de la République, abrite les matières premières encombrantes ; il communique par une trappe avec le rez-de-chaussée, pour transmettre et recevoir, sans perte de temps et sans accident, les osiers, les pailles, les cannes, les paniers, les chaises.

Ce rez-de-chaussée est destiné aux vanniers à l'ouest, aux chaisiers à l'est. Le métier de vannier, n'étant exercé que par des garçons, ne comporte pas de division, tandis que, celui de chaisier

occupant à la fois des garçons et des filles, on a eu à installer dans cet atelier une cloison avec porte vitrée, pour permettre à la contremaîtresse chaisière de surveiller de sa place ses ouvriers et ses ouvrières. La partie libre est réservée aux paillassonniers et aux apprentis de tous métiers. L'atelier de brosserie occupe les mêmes divisions matérielles que le premier étage : magasin des matières premières, atelier des ouvrières aveugles dirigé par une contremaîtresse, magasin des objets mi-ouvrés, atelier de montage des couronnes par des ouvrières voyantes, magasin des objets fabriqués proposés à la vente.



École Braille. — Logement de majeur.
Vue intérieure d'une chambre de majeure recevant une visite.

tout le premier étage. Le contremaître, placé au centre avec ses sous-ordres et ses outils spéciaux, tient sous ses yeux, comme la contremaîtresse chaisière, par des ouvertures vitrées, brossiers et brossières.

En arrière de ces ouvriers, dans toute la partie sud du bâtiment, sont disposés les magasins des matières premières et des matières ouvrées.

Le deuxième étage est réservé en entier aux ouvrières perlières. Il présente

Le troisième étage, encore inoccupé, recevra, à bref délai, les ateliers d'imprimerie, de brochage et de reliure, provisoirement installés dans l'école proprement dite.

L'organisation de ce vaste établissement, seul en son genre, nous paraît des mieux comprise.

En voici le mécanisme.

A sa tête, veillant à tout, surveillant tout, sous le contrôle et les ordres du directeur, est placée une gérante chargée

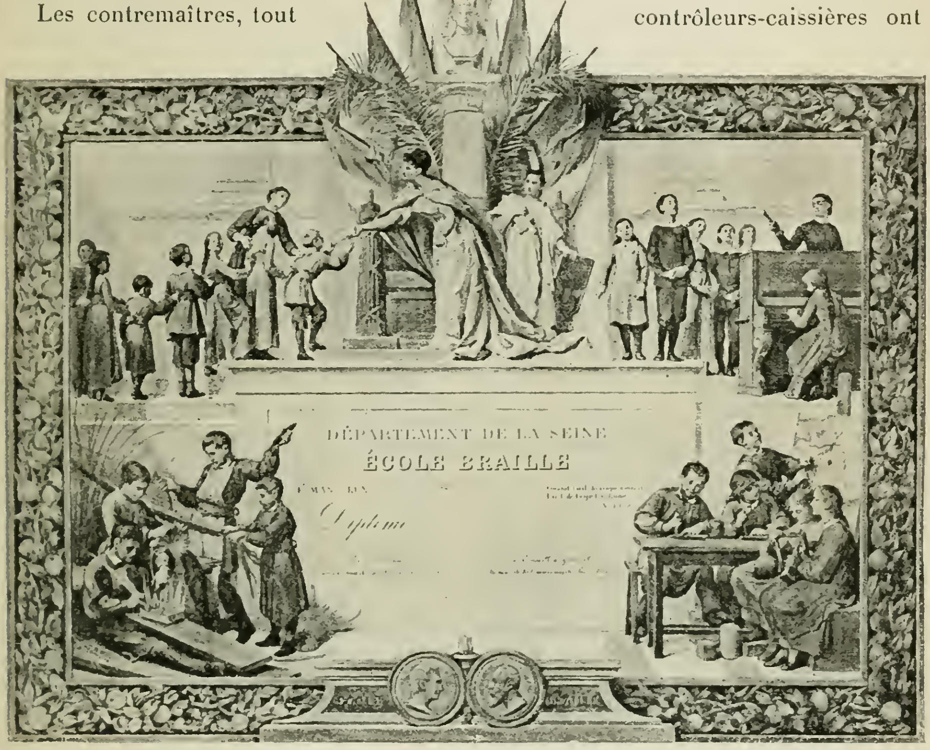
des achats des matières premières et de l'écoulement des produits fabriqués.

La gérante tient état, jour par jour, par atelier, de l'entrée et de la sortie des matières, les suit dans leurs transformations successives, relève sur des carnets individuels les salaires attribués à chacun, excite, encourage, soutient l'ouvrier malhabile.

Les contremaîtres, tout comme les professeurs dans les classes, surveillent, redressent, instruisent, perfectionnent l'ouvrier qui leur est confié, travaillent à côté de lui, lui servent d'exemple, de modèle et lui démontrent pratiquement quelle est la quantité maxima de travail que peut produire un ouvrier voyant, capable, adroit, intelligent.

Les vendeuses, préposées à la vente des objets fabriqués, deviennent responsables des objets que leur livre la gérante, en effectuent les livraisons aux clients, procèdent par elles-mêmes à l'emballage et à l'expédition des commandes en gros, et remettent, à chaque sortie des valeurs, aux secrétaires-contrôleurs-caissières, un bulletin qui, accepté, devient leur décharge.

Enfin les secrétaires-contrôleurs-caissières ont le maniement des fonds en recettes et en dépenses et sont chargées de tenir note du bon emploi des salaires acquis par les aveugles mineurs.



Fac-similé du diplôme remis à l'ouvrier à sa majorité.
(Dessin de Mazerolle.)

Elles en attribuent une part au budget de l'école pour le couvrir de ses avances de nourriture et d'entretien, une seconde très faible, pour l'argent de poche, la troisième, la plus importante, s'ils sont habiles, est versée à une caisse spéciale, pour la constitution, à partir de

l'âge de cinquante ans, d'une honorable retraite.

Les attributions de ces parts subissent une modification quand le jeune ouvrier aveugle a atteint sa majorité.

Alors, logé gratuitement dans des maisons acquises pour eux, soit par la « Société d'assistance pour les aveugles », soit par le département de la Seine, l'aveugle, pourvu de son diplôme d'ouvrier, reçoit la totalité de son salaire, acquitte par lui-même toutes ses dépenses, soit au dehors, soit au dedans, s'il accepte le régime alimentaire de l'école, et ne verse à la Caisse des retraites que le 5 pour 100 brut de ses salaires, 5 pour 100 que le budget départemental double par mesure gracieuse.

Cette maison Braille paraît donc répondre à toutes les nécessités et à tous les besoins. Elle assure, nous l'avons vu, sans chômage, du travail à tous ses pupilles, après leur avoir inculqué de six à treize ans un ensemble suffisant de notions primaires; elle les interne de treize à vingt et un et leur continue, pendant cette seconde période, tous les soins affectueux, moraux et matériels que le favorisé de la fortune trouve dans sa famille; majeurs, elle les loge gratuitement dans des maisons attenantes à l'école, dans le passage Hirtz, facilite leur établissement pour ceux qui veulent se constituer un intérieur, s'occupe de l'avenir du conjoint, des enfants, en un mot, devient, et jusqu'à l'heure de la retraite, leur dévoué et persévérant tuteur.

Et elle parvient, sans effort, à en jouer le rôle.

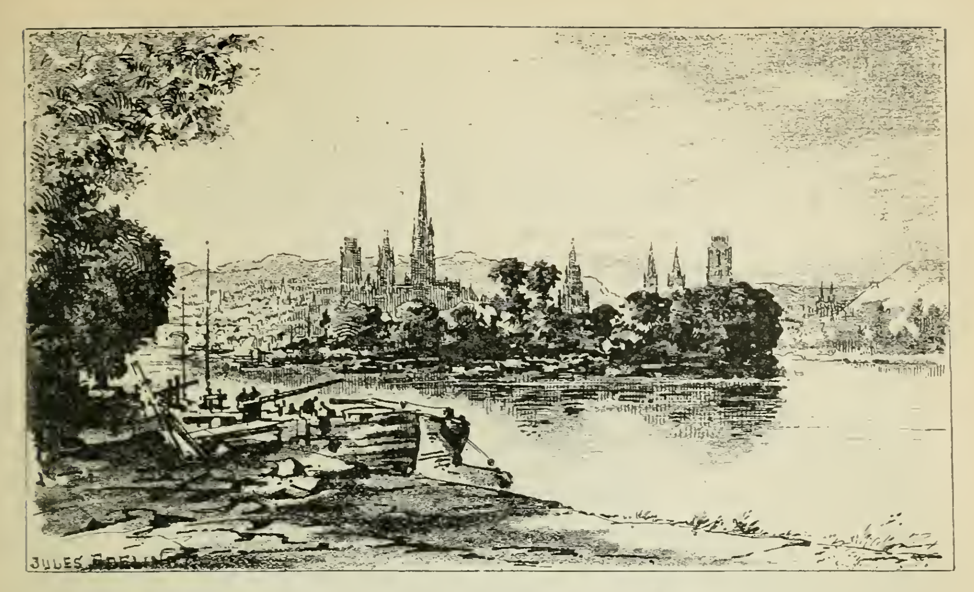
Son personnel administratif, enseignant, servant, est animé du zèle, de la foi en l'œuvre que lui communique le fondateur ; il se sent soutenu par le Conseil général, l'administration préfectorale, et il sait puiser en lui-même, à la vue des souffrances, des misères qu'il atténue, des joies, des guérisons, du relèvement qu'il procure, des satisfactions morales qui le récompensent largement de ses peines, de ses fatigues, de ses sacrifices.

Il est aimé par les élèves grands et petits, il sait gagner et conserver leur entière confiance et il obtient d'eux, sans avoir à recourir à des mesures disciplinaires, au moyen de récompenses matérielles et morales sagement distribuées, la somme d'attention, d'efforts, de travaux dont ils sont susceptibles.

Souhaitons que la contagion du bien gagne d'autres hommes qui s'imposeront l'obligation de veiller au sort du plus malheureux de nos frères : l'aveugle ; qu'ils lui procurent l'assistance matérielle, intellectuelle et morale, et que des départements, des communes s'associent pour ouvrir, par régions, des cliniques, des écoles, des ateliers.

Alors, la mendicité disparue, la fortune publique accrue, la grande conception de Valentin Haüy entièrement réalisée, la *fraternité* aura parfait son œuvre.

A. de Beaulieu.



ROUEN. — VUE PRISE DU PONT DU CHEMIN DE FER

ROUEN EN UN JOUR

Rouen! — Rouen! — en un jour? Pourquoi pas?

On peut bien voir la cathédrale de Paris en vingt minutes. Et, au bout de *vingt ans,* — même en l'étudiant tous les jours, — on peut y découvrir du nouveau. L'archéologue qui aime à disséquer un édifice a besoin de longs jours, de mois et même d'années pour mener à bonne fin ses études minutieuses; mais l'artiste, mais le simple touriste qui ne cherchent qu'une impression d'ensemble, qui ne veulent que se « meubler les yeux et le souvenir », si l'on peut ainsi parler, n'ont besoin que de quelques courts instants pour emporter l'impression exacte d'un site ou d'un monument. D'ailleurs, n'y a-t-il pas nombre de choses qui gagnent singulièrement à être vues rapidement? Ainsi donc, ne perdons pas de temps, marchons... et marchons vite.

La première silhouette caractéristique de la ville, on l'aperçoit du pont du chemin de fer de l'Ouest. Derrière le *Cours-la-Reine* se dressent les masses d'arbres de deux îles, près desquelles chalands et remorqueurs sont accostés; au-dessus apparaissent les tours et les clochers de la cathédrale, de Saint-Maclou et de Saint-Ouen. Les flèches élancées se reflètent dans la Seine; à l'horizon les coteaux se perdent dans la brume, piquetés çà et là de petits points blancs qui sont autant d'habitations étagées les unes au-dessus des autres.

Mais avant de voir le *Rouen d'aujourd'hui*, essayons *l'histoire du Rouen d'autrefois*, et, pour la faire très brève, imaginons une sorte de *Revue* en plusieurs actes, — coupés surtout au point de vue des costumes, — et avec apothéose, s'il vous plaît! Et, en une série très mouvementée de quinze tableaux à

transformations multiples, nous allons faire défiler rapidement, — oh! très rapidement et très compendieusement, — les événements principaux qui se sont passés dans la vieille ville.

Premier tableau. — Les huttes d'une peuplade sauvage. Puis, sous la domination romaine, les premières constructions de *Rothomagus*, que modifieront bientôt les conquêtes des Francs. Les apôtres convertisseurs apparaissent. Rouen a déjà son évêque, sa basilique où Charlemagne fit ses Pâques en 769.



Le vieux château au XVIe siècle et la tour Jeanne d'Arc.
(État actuel.)

Second tableau. — Les ducs normands. Rouen voit mourir Guillaume le Conquérant, et voit naître Richard Cœur-de-Lion.

Troisième tableau. — La Normandie et sa capitale redeviennent françaises. Saint Louis, en 1264, y célèbre la fête de Noël. Plus tard, dans le vieux château, le roi Jean arrête Charles le Mauvais.

Quatrième tableau. — L'invasion anglaise; la ville est assiégée et prise malgré l'héroïque défense des bourgeois. Henri V, roi d'Angleterre, fait construire une forteresse, « le vieux palais », pour tenir la ville en respect. Rouen reste pendant trente ans soumise à la domination anglaise et, en 1431, devant la population rouennaise réduite au silence et atterrée, les Anglais font brûler Jeanne d'Arc sur le Vieux Marché.

Cinquième tableau. — En 1449, Charles VII reprend la ville aux Anglais et fait, le 10 novembre de la même année, une entrée triomphale d'une splendeur inouïe. Près de lui on voit chevaucher René d'Anjou, roi de Sicile, Pierre de Brézé et Jacques Cœur.

Sixième tableau. — Louis XII érige l'ancien *échiquier* de Normandie en cour souveraine, et François Ier lui donne le titre de *Parlement*.

Septième tableau. — Henri II fait à Rouen une entrée solennelle en 1550; on fait défiler devant le roi des cortèges allégoriques avec éléphants simulés, chars dorés et figures symboliques, dont la description et les vignettes qui nous sont restées nous charment encore; et, devant

Catherine de Médicis, Marie Stuart encore enfant, Marguerite de France et la duchesse de Guise, Bousquet, le fou du roi, plaide par *esbatements*, dans une grande scène bouffonne qu'il improvise.

Huitième tableau. — La Réforme. Le Parlement, impitoyable envers les hérétiques, les fait brûler ou supplicier. Le 15 avril 1562, les huguenots se révoltent, envahissent les couvents et saccagent les églises, et oppriment cruellement à leur tour les catholiques pendant six mois. Charles IX reprend la ville, rétablit le culte catholique, et ses représailles sont terribles; les protestants sont poursuivis sans merci, traqués, égorgés. Le triomphe des catholiques est complet, mais la ville est aux trois quarts ruinée.

Neuvième tableau. — Au lendemain de la journée des Barricades (1588), Henri III se retire à Rouen. Dès que l'*Édit d'Union* excluant du trône les princes hérétiques est signé, il rentre à Paris.

Dixième tableau. — Rouen est au pouvoir de la Ligue. Henri III ne peut se faire rouvrir les portes de la ville. Henri IV doit l'assiéger. Mais le roi ayant abjuré, Rouen lui ouvre ses portes et une nouvelle entrée solennelle a lieu le 16 octobre 1596.

Onzième tableau. — Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Après les troubles de la Ligue, les agitations de la Fronde. Louis XIV, âgé de douze ans, vient se réfugier à Rouen avec Mazarin. La révocation de l'édit de Nantes réduit la population de 80,000 âmes à 60,000. Plus de commerce. « On vit d'herbe des champs en Normandie », dit



LA RUE EAU DE ROBEC

Saint-Simon, et Louis XV, traversant Rouen avec « la Pompadour », est accueilli plus que froidement par la population ruinée.

Douzième tableau. — Louis XVI. Il visite Rouen, il voit un navire pavoisé franchir la passe du pont de Bateaux. L'artillerie du Vieux Palais tonne, les cloches de la cathédrale sonnent en volée... Mais, lugubre présage! la grosse



LA TOUR DE SAINT-OUEN
ET UN COIN DU PALAIS DE JUSTICE

cloche Georges-d'Amboise, véritable colosse de bronze, pesant 36,000 livres, s'est fêlée.

Treizième tableau. — La Révolution. Eh bien, chose singulière, ce sera le moins sanglant de tous peut-être, car, en pleine Terreur (1er novembre 1793), au théâtre des Arts, qui s'appelait alors le théâtre de la Montagne, on joue pour la première fois un opéra de Boïeldieu : *la Belle coupable.*

Les enrôlements sur la place de la Cathédrale; le député Thouret à la Constituante; le marquis d'Herbouville jouant les Lafayette de province, et, pour donner un peu la note terrible, la révolte des *Carabots* pillant et volant, et deux anarchistes « de la capitale » : Jourdain et Bordier, — un ancien acteur des Variétés, — pendus sur les quais à l'entrée du pont de Bateaux ; tels sont les épisodes principaux.

Quatorzième tableau. — Bonaparte, premier consul, visite la ville avec Joséphine et l'Exposition organisée dans le palais des Juges consulaires ou Tribunal de Commerce. Napoléon revient à Rouen avec l'impératrice Joséphine. Louis-Philippe pose la première pierre du piédestal de la statue du grand Corneille, par David d'Angers.

Quinzième tableau. — C'est le plus lugubre. L'Invasion. Elle dura 229 jours, du 5 décembre 1870 au 22 juillet 1871. Le corps d'armée du duc de Mecklembourg succède à celui du général Manteuffel. Le jour de la grande revue de l'armée allemande, passée dans les plaines de Sotteville, toute la ville est pavoisée de drapeaux noirs. Le prince Fritz, après avoir traversé des rues désertes, dont tous les magasins sont clos, passe le pont Corneille. Le piédestal et la statue du grand poète sont complètement voilés d'un crêpe ; en face, de grands étendards noirs, semés d'ornements funèbres, flottent au vent lugubrement. Ce grand spectre sombre est effrayant : il détache sur le ciel lumineux une silhouette noire, sinistre, terrifiante !...

N'appuyons pas sur ce triste tableau...

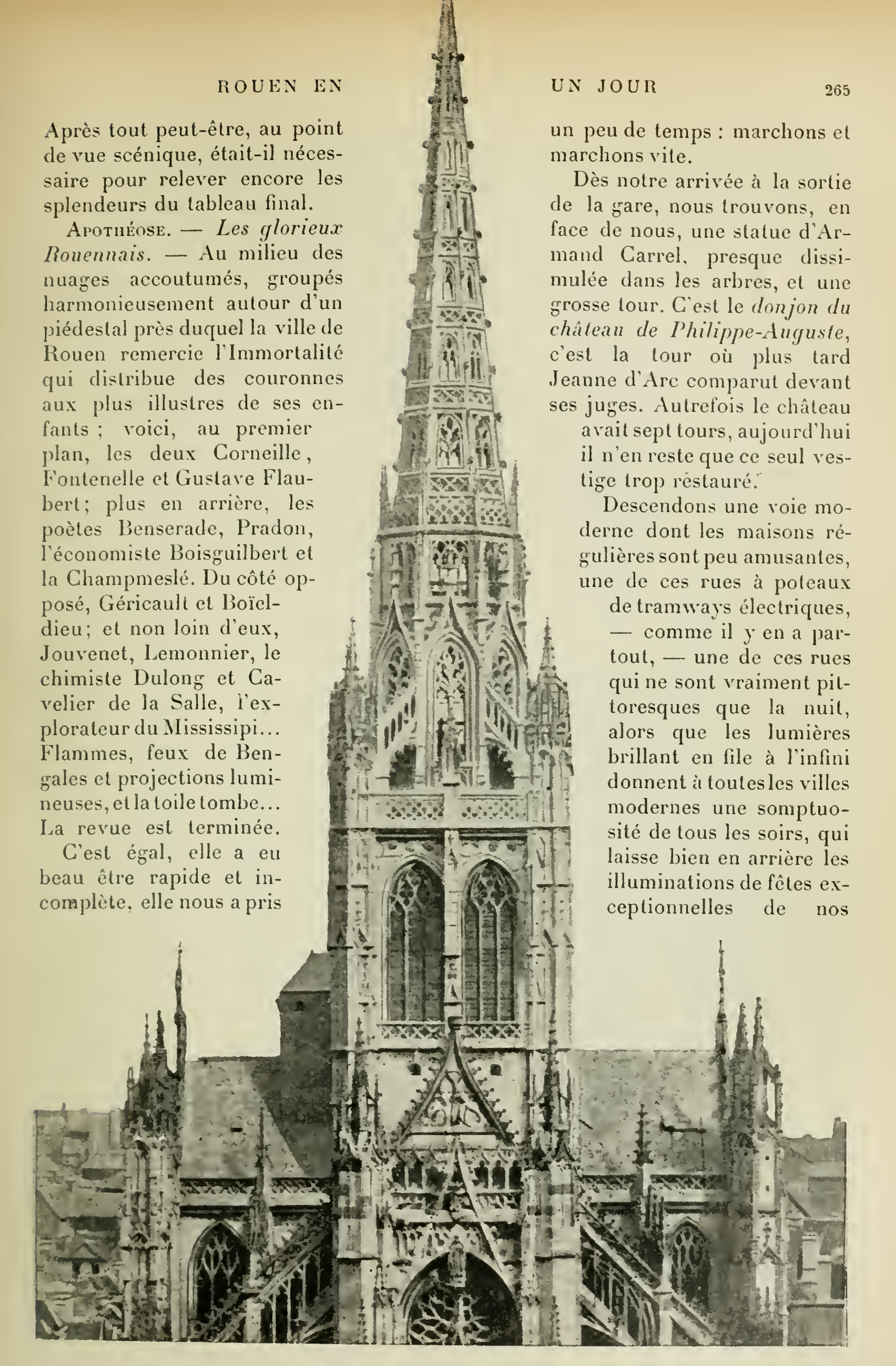
Après tout peut-être, au point de vue scénique, était-il nécessaire pour relever encore les splendeurs du tableau final.

Apothéose. — *Les glorieux Rouennais.* — Au milieu des nuages accoutumés, groupés harmonieusement autour d'un piédestal près duquel la ville de Rouen remercie l'Immortalité qui distribue des couronnes aux plus illustres de ses enfants ; voici, au premier plan, les deux Corneille, Fontenelle et Gustave Flaubert; plus en arrière, les poètes Benserade, Pradon, l'économiste Boisguilbert et la Champmeslé. Du côté opposé, Géricault et Boïeldieu; et non loin d'eux, Jouvenet, Lemonnier, le chimiste Dulong et Cavelier de la Salle, l'explorateur du Mississipi... Flammes, feux de Bengales et projections lumineuses, et la toile tombe... La revue est terminée.

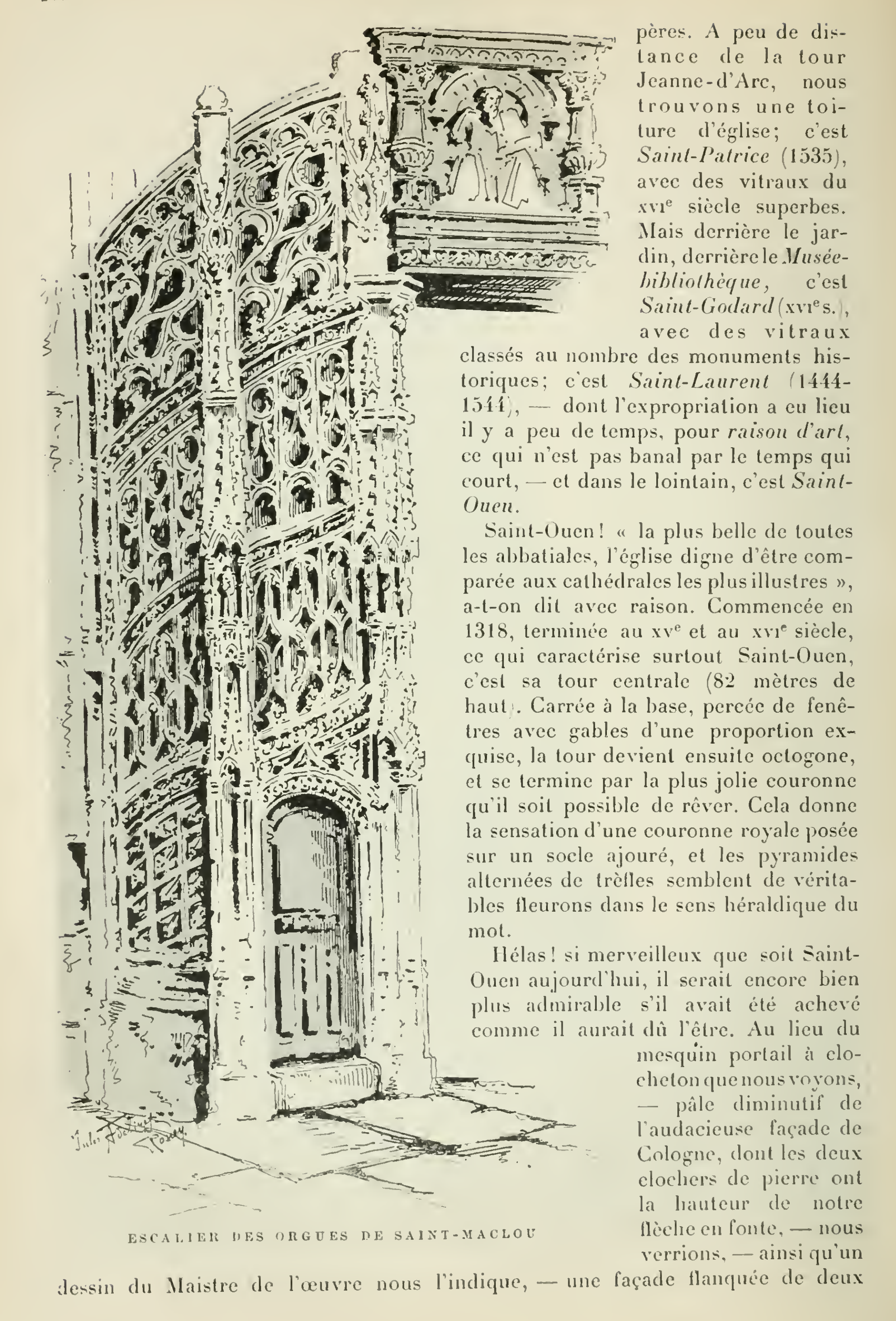
C'est égal, elle a eu beau être rapide et incomplète, elle nous a pris un peu de temps : marchons et marchons vite.

Dès notre arrivée à la sortie de la gare, nous trouvons, en face de nous, une statue d'Armand Carrel, presque dissimulée dans les arbres, et une grosse tour. C'est le *donjon du château de Philippe-Auguste*, c'est la tour où plus tard Jeanne d'Arc comparut devant ses juges. Autrefois le château avait sept tours, aujourd'hui il n'en reste que ce seul vestige trop restauré.

Descendons une voie moderne dont les maisons régulières sont peu amusantes, une de ces rues à poteaux de tramways électriques, — comme il y en a partout, — une de ces rues qui ne sont vraiment pittoresques que la nuit, alors que les lumières brillant en file à l'infini donnent à toutes les villes modernes une somptuosité de tous les soirs, qui laisse bien en arrière les illuminations de fêtes exceptionnelles de nos



LE CLOCHER DE PIERRE DE L'ÉGLISE SAINT-MACLOU

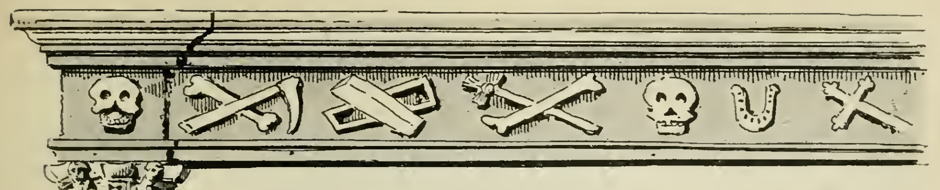


ESCALIER DES ORGUES DE SAINT-MACLOU

pères. A peu de distance de la tour Jeanne-d'Arc, nous trouvons une toiture d'église; c'est *Saint-Patrice* (1535), avec des vitraux du XVI[e] siècle superbes. Mais derrière le jardin, derrière le *Musée-bibliothèque,* c'est *Saint-Godard* (XVI[e] s.), avec des vitraux classés au nombre des monuments historiques; c'est *Saint-Laurent* (1444-1544), — dont l'expropriation a eu lieu il y a peu de temps, pour *raison d'art*, ce qui n'est pas banal par le temps qui court, — et dans le lointain, c'est *Saint-Ouen.*

Saint-Ouen! « la plus belle de toutes les abbatiales, l'église digne d'être comparée aux cathédrales les plus illustres », a-t-on dit avec raison. Commencée en 1318, terminée au XV[e] et au XVI[e] siècle, ce qui caractérise surtout Saint-Ouen, c'est sa tour centrale (82 mètres de haut). Carrée à la base, percée de fenêtres avec gables d'une proportion exquise, la tour devient ensuite octogone, et se termine par la plus jolie couronne qu'il soit possible de rêver. Cela donne la sensation d'une couronne royale posée sur un socle ajouré, et les pyramides alternées de trèfles semblent de véritables fleurons dans le sens héraldique du mot.

Hélas! si merveilleux que soit Saint-Ouen aujourd'hui, il serait encore bien plus admirable s'il avait été achevé comme il aurait dû l'être. Au lieu du mesquin portail à clocheton que nous voyons, — pâle diminutif de l'audacieuse façade de Cologne, dont les deux clochers de pierre ont la hauteur de notre flèche en fonte, — nous verrions, — ainsi qu'un dessin du Maistre de l'œuvre nous l'indique, — une façade flanquée de deux

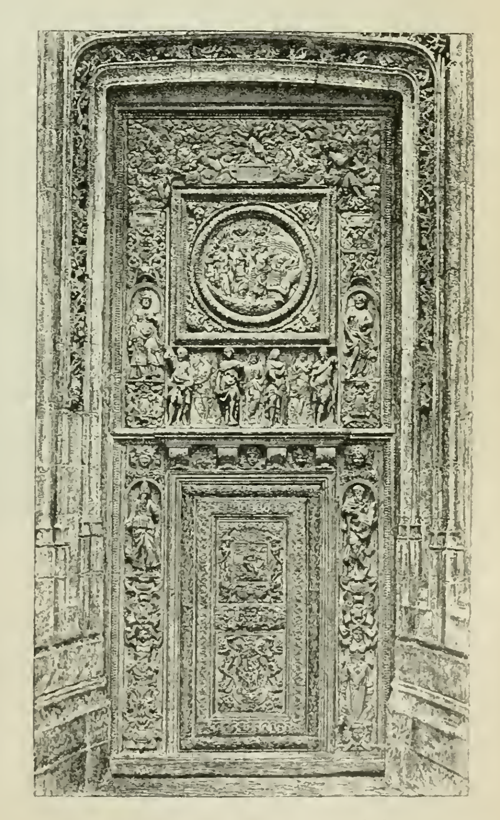


COLONNE DE L'AITRE SAINT-MACLOU AVEC SUJETS MACABRES

tours carrées posées obliquement et se terminant aussi en couronne royale. L'aspect eût été incomparable, et les bases des deux tours étaient déjà édifiées et même jusqu'à une assez grande hauteur, mais... mais on perçait une nouvelle rue sur laquelle les deux massifs faisaient saillie. On sacrifia, tout comme on le sacrifie encore trop souvent, à l'amour immodéré de la ligne droite, et on édifia, de 1846 à 1851, la banalité froide qu'il nous faut subir désormais.

L'église Saint-Ouen mesure 138 mètres de longueur et 32 mètres de haut, et à l'intérieur nul édifice peut-être ne frappe les yeux et n'étonne la pensée à un si haut degré. La grandeur des proportions, l'harmonie des lignes et jusqu'à ce ton de pierre noircie par les ans et... par les forges que la Révolution installa sous ces vastes nefs, ajoute encore au charme qui s'en dégage. Mais en tournant autour du chœur, à travers les grilles de Nicolas Flambart (1742-1747) aux enroulements délicats et aux feuillages contournés, — grilles qui font songer aux immenses grilles de Nancy, vues par le gros bout de la lorgnette, — des rayons diversement colorés viennent frapper les piliers de-ci de-là. Ce sont les derniers rayons de soleil que tamisent les verrières de ces étonnantes rosaces, toutes plus riches et plus ingénieuses de combinaison les unes que les autres, et toutes admirables.

Si, en sortant de Saint-Ouen, nous jetons un rapide coup d'œil sur l'*hôtel*



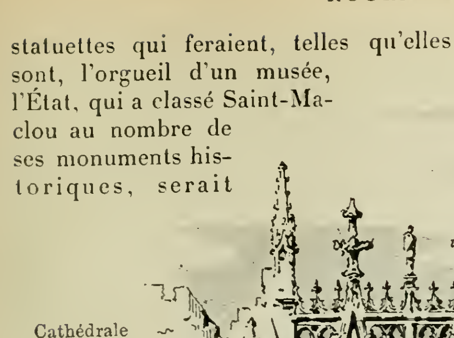
PORTE DE SAINT-MACLOU

de ville qui était autrefois le dortoir des religieux de l'abbaye (XVIIe siècle), nous nous trouvons sur une place d'où l'œil devine la silhouette de la cathédrale; ne nous dirigeons pas de ce côté et descendons par la vieille petite *rue des Boucheries-Saint-Ouen* et la *rue Damiette*, vers un clocher élégant dont le ton gris perle se découpe sur le ciel. Chemin faisant, nous verrons en enfilade cette célèbre *rue Eau-de-Robec*, avec ses centaines de ponts sur un ruisseau minuscule, qui change de couleur mille et une fois par jour au gré des teinturiers de la vallée de Darnétal, et qui donne asile à ces brocanteurs et à ces marchands de bric-à-brac, chers aux fureteurs et aux collectionneurs.

LA CATHÉDRALE

Saint-Maclou (1432-1520), construit par Pierre Robin, est une église d'une jolie silhouette qui ferait, à elle seule, la célébrité d'une ville. Son portail à cinq pans est d'une disposition très décorative, et sa flèche en pierre qui remplace la pyramide d'autrefois, ébranlée par un ouragan en 1705, et abattue en 1735, a été élevée en 1869 d'après les plans de l'architecte Barthélemy. A l'intérieur de Saint-Maclou, un délicieux escalier de pierre conduisant aux orgues et, à l'extérieur, — car hélas! on s'obstine à les garder ainsi, — des portes de bois sculpté qui rivalisent avec les portes de bronze de Florence pour la finesse d'exécution, sont des merveilles d'art peu communes. Mais quand donc se décidera-t-on une bonne fois à mettre en lieu sûr ces vantaux splendides?... Les moulages sont au musée du Trocadéro, bien abrités du vent et de la pluie, et les originaux sont exposés aux coups de sabot des gamins et aux rafales. Cela n'est-il pas un peu incohérent? Sans compter que si un jour ou l'autre quelque barbare mutilait les merveilleuses

statuettes qui feraient, telles qu'elles sont, l'orgueil d'un musée, l'État, qui a classé Saint-Maclou au nombre de ses monuments historiques, serait grandement coupable, — il l'est déjà depuis longtemps, — de ne pas avoir au moins protégé par une grille ces chefs-d'œuvre de la sculpture sur bois.

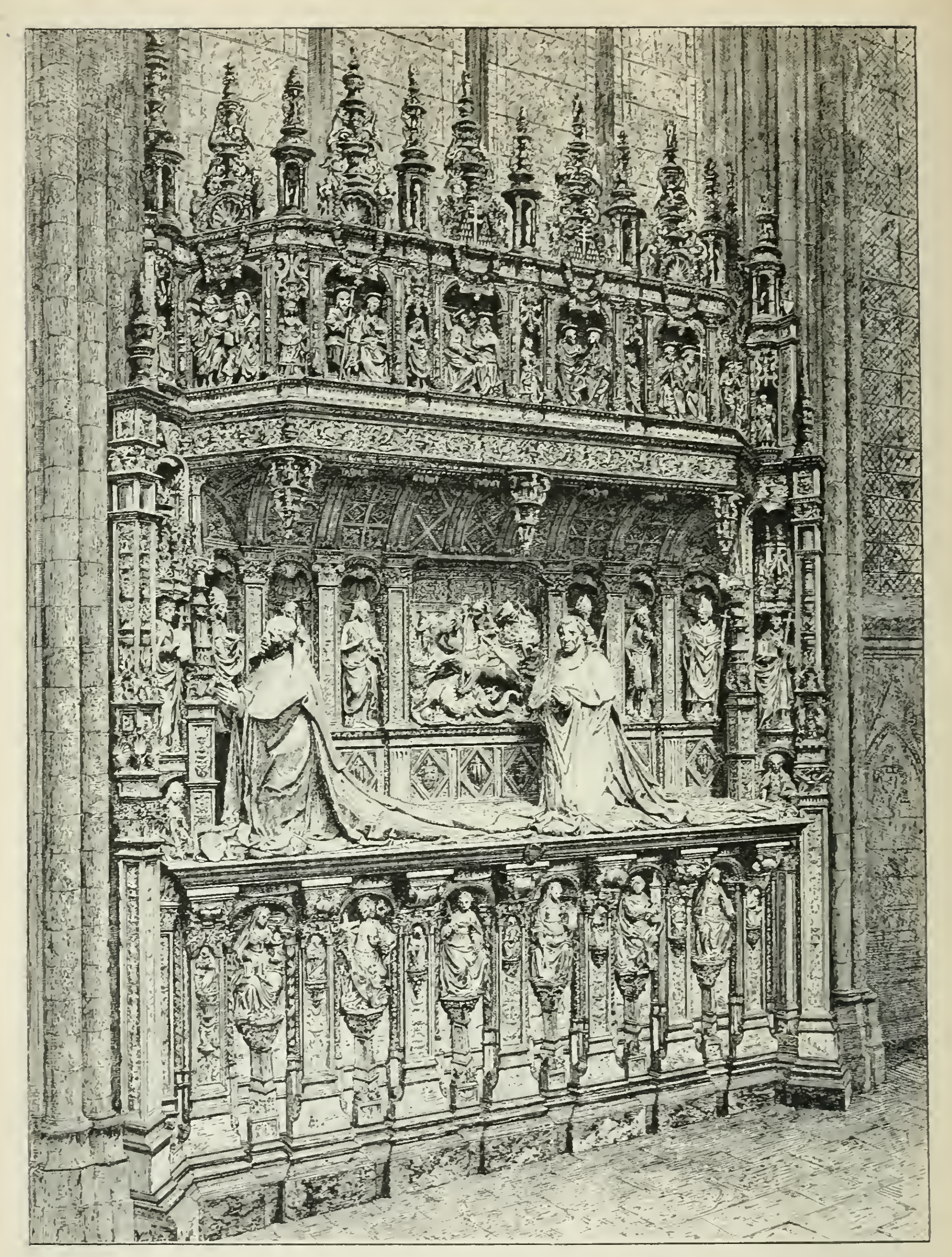


Cathédrale de Rouen.

Jubé ou portail des Libraires.

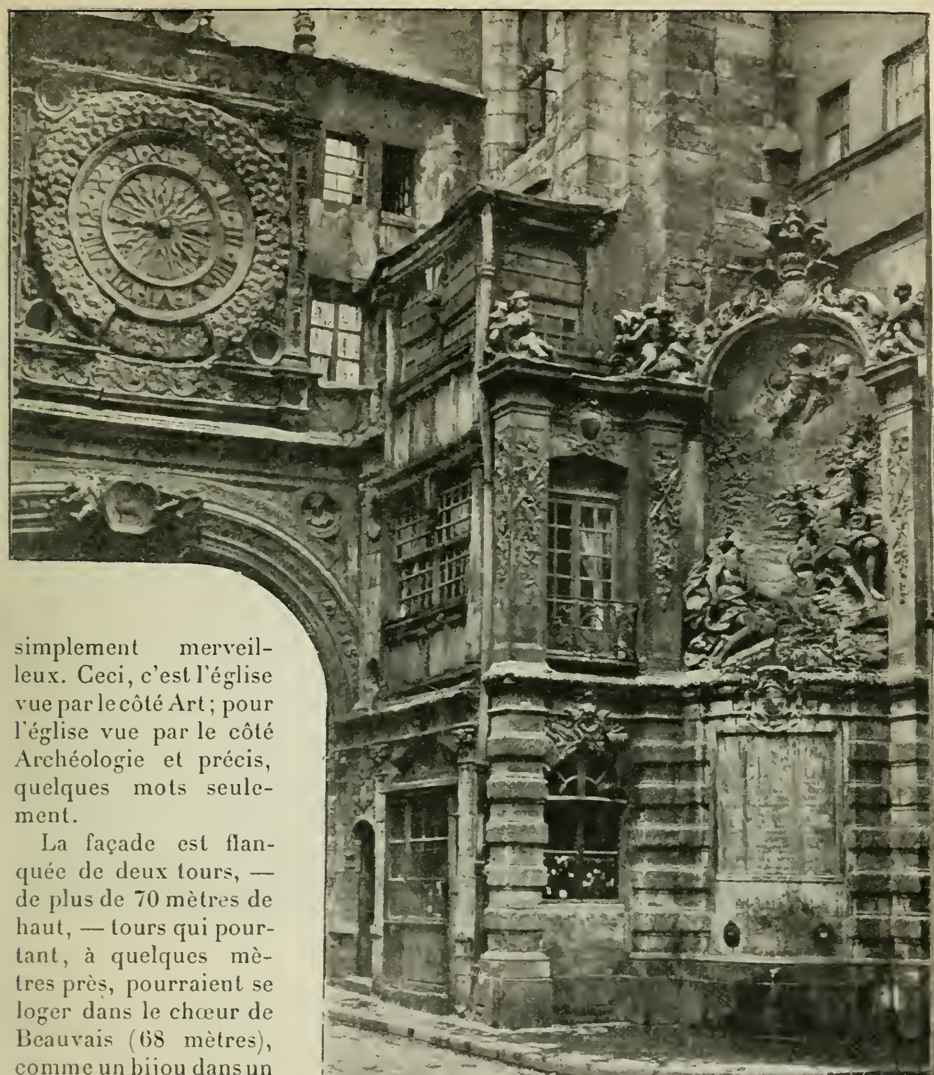
En quittant Saint-Maclou, prenons encore une de ces ruelles si noires et si amusantes, une de ces ruelles aux maisons en encorbellement et aux pignons ventrus et tordus à souhait, car il n'y a pas à Rouen, soit dit en passant, que des monuments à voir, il y a aussi des rues; des rues avec des perspectives lointaines d'un charme exquis, des rues avec des vues de tours et de tourelles d'un agencement admirable, et nous trouverons à deux pas de là cet *aitre* Saint-Maclou, si curieux avec ses sujets macabres accolés aux colonnes limitant le vieux cimetière disparu. On pourrait se promener toute une journée — et plus — à Rouen sans visiter un seul édifice, et on aurait à chaque pas des surprises et des « joies de l'œil » à nulles autres pareilles. Mais nous ne restons qu'une journée, — une seule, — allons donc au plus pressé et au plus important, et regardons *la cathédrale*.

La cathédrale de Rouen. On pourrait presque la définir ainsi : le monument par excellence dont la silhouette est particulièrement amusante pour les archéologues aimant le pittoresque, — il est vrai que cette classe n'est pas nombreuse, — et dont le ton général est à souhait pour réjouir l'œil de l'artiste. Vue de jour, cette cathédrale avec ses tours dissemblables, ses arcatures brisées, ses pinacles rompus, ses statues mutilées, ses arabesques rongées, est un régal exquis. Vue de nuit avec le ton de sépulcre blanchi que prennent ces mêmes sta-



TOMBEAU DES CARDINAUX D'AMBOISE

tues, avec les taches blafardes, informes, dont se plaquent les tympans, les pyramides et les pinacles, et qui leur donnent un aspect d'aiguilles de falaise aux blancheurs crayeuses ravinées de mille petits canaux sombres, la cathédrale de Rouen est encore plus jolie, et vienne un rayon de lune, alors c'est tout



LE GROS HORLOGE

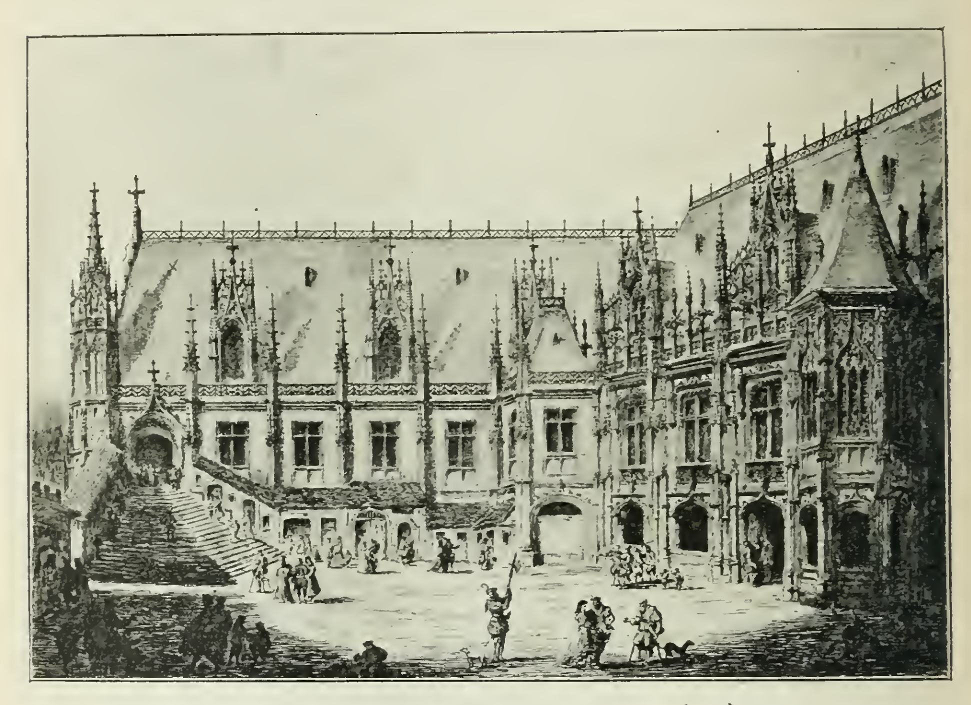
simplement merveilleux. Ceci, c'est l'église vue par le côté Art ; pour l'église vue par le côté Archéologie et précis, quelques mots seulement.

La façade est flanquée de deux tours, — de plus de 70 mètres de haut, — tours qui pourtant, à quelques mètres près, pourraient se loger dans le chœur de Beauvais (68 mètres), comme un bijou dans un écrin, ou, plus vulgairement, comme un soldat dans sa guérite. La tour Saint-Romain (XIIe siècle, 1477), avec sa toiture pointue et la tour de *Beure* (1485-1507), avec sa galerie ajourée en couronne, cette dernière construite avec les aumônes des fidèles auxquels on avait permis de faire usage du beurre pendant le carême.

Sous le grand portail (1509-1530) est représenté un *arbre de Jessé*, et, sur l'une des petites portes, la *danse d'Hérodiade* qui a, dit-on, inspiré à Gustave Flaubert l'idée première d'un de ses contes si puissamment écrits.

Les deux portails latéraux, — ou mieux des croisillons, — portent le nom,

celui du nord, de portail des Libraires (1430-1478), et celui du midi, de portail de la Calende. Le portail des Libraires est précédé d'un jubé à claire-voie extrêmement remarquable (1481). Au centre du transept s'élève la tour carrée que surmonte la flèche de fonte ajourée, commencée en 1824, d'après les plans d'Alavoine (un des architectes de la colonne de Juillet). Cette flèche, de 148 mètres de haut, c'est pourtant la caractéristique de Rouen : eh bien, ce fut longtemps un prétexte de moqueries. Il y a quelques années, — la lanterne terminale n'étant pas posée, — on qualifiait la flèche de : cheminée d'usine. Cependant, un autre colosse de fer, — la tour Eiffel « puisqu'il faut l'appeler par son nom », — a été construit depuis. Et, chose curieuse, la tour de 300 mètres n'a jamais, jamais paru *le double* de la flèche de la cathédrale de Rouen, ce qui prouve que la ligne est quelque chose en architecture, quoi qu'on en puisse dire, et de ce jour, d'ailleurs, le profil de la flèche d'Alavoine, avec ses vives arêtes que coupent des centaines de crochets, avec ses fenestrages aux lignes flamboyantes, a été mieux apprécié. Et si un jour, — il ne faut désespérer de rien, — la flèche déjà peinte couleur de plomb était rehaussée de quelques filets d'or, devenue brillante comme ce bijou délicat de la Sainte-Chapelle de Paris, cette flèche tant conspuée apparaîtrait enfin rayonnante dans le ciel ; telle d'ailleurs que l'avait rêvée son auteur. Ce jour viendra, il n'en faut pas douter, et alors tous ceux qui, émerveillés, verront ce clocher gigantesque briller d'un si vif éclat, vengeront le monument, par leur admiration, des dédains qu'il a dû supporter.

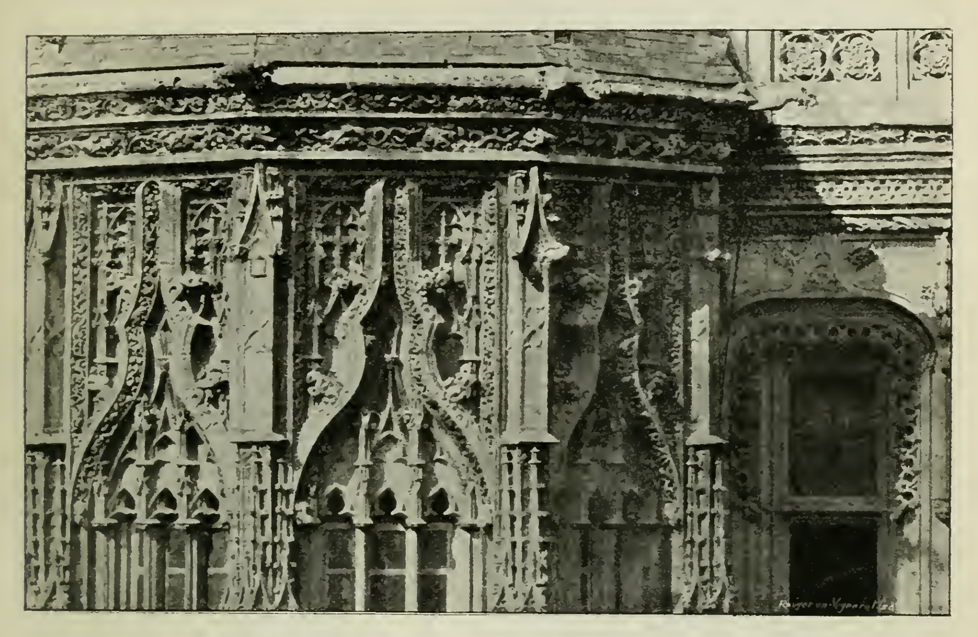


ROUEN. — LE PALAIS DE JUSTICE AU XVIe SIÈCLE

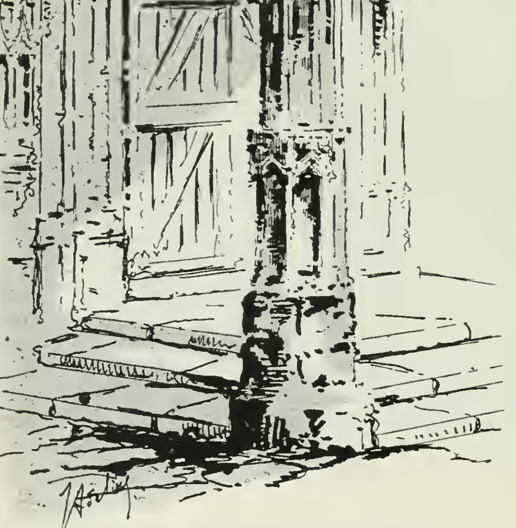
A l'intérieur, la cathédrale de Rouen (longueur : 136 mètres, hauteur de la grande nef : 28 mètres) comprend 25 chapelles et est éclairée par 130 fenêtres. Un escalier gothique conduisant à la Biblio-

thèque capitulaire serait un joyau de pierre à admirer partout ailleurs ; mais, à deux pas de là, les tombeaux célèbres des cardinaux d'Amboise et du sénéchal de Brézé sont des bijoux d'une autre valeur. Le second de ces tombeaux a été érigé par Diane de Poitiers, et le cadavre nu du sénéchal ce « gisant », attribué à Jean Goujon, est, quel qu'en soit l'auteur, un des dix ou douze chefs-d'œuvre incontestables de la sculpture française. Quant au premier de ces tombeaux, rien, absolument rien en France ne lui est supérieur. Non seulement pour l'exécution, mais encore pour la composition ; les statues des prélats, aussi bien que les bas-reliefs des voussures et les figurines des pilastres, sont d'une facture tout simplement hors ligne et, dans cet immense tombeau, adossé à une fenêtre comme un meuble de prix, pas une seule surface n'est unie : tout est ciselé, fouillé à l'infini ; ce chef-d'œuvre de la Renaissance (1518-1525), c'est une merveille à nulle autre pareille.

Sur la place du parvis de la cathédrale, se dresse un édifice Renaissance, — le Bureau des finances, — bien maltraité aujourd'hui, — couvert de lettres d'or et qui a inspiré certainement à Ch. Garnier son excellente boutade sur les *Enseignes agaçantes ;* — et sur cette même place, se trouve l'entrée des trois rues vénérables de Rouen, la *rue Grand-Pont,* aujourd'hui méconnaissable ; la *rue des Carmes* et la *rue du Gros-Horloge*. Prenons cette dernière ; dès les premiers pas nous voyons l'arcade au cadran doré qui traverse la rue. Cette *voûte* (1511), décorée d'un bas-relief où un bon pasteur gigantesque est représenté au milieu de ses moutons, — véritable tableau sculpté avec lointain d'arbres et de châteaux d'un faire méticuleux, — le *cadran*, restauré tout récemment, qui fait défiler sous son cercle de nuages le cortège des figures symboliques du Zodiaque, le *beffroi* (1389) abritant la *cloche d'argent*, cette *Rouvel* au son à la fois cristallin et argentin, qui sonnait autrefois pour appeler à la défense des privilèges de la commune ; cette



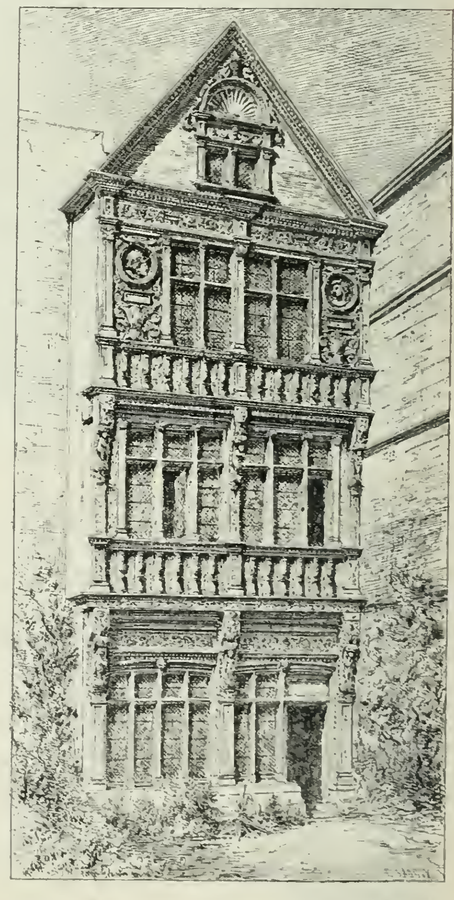
DÉTAILS DE LA TOURELLE DU PALAIS DE JUSTICE



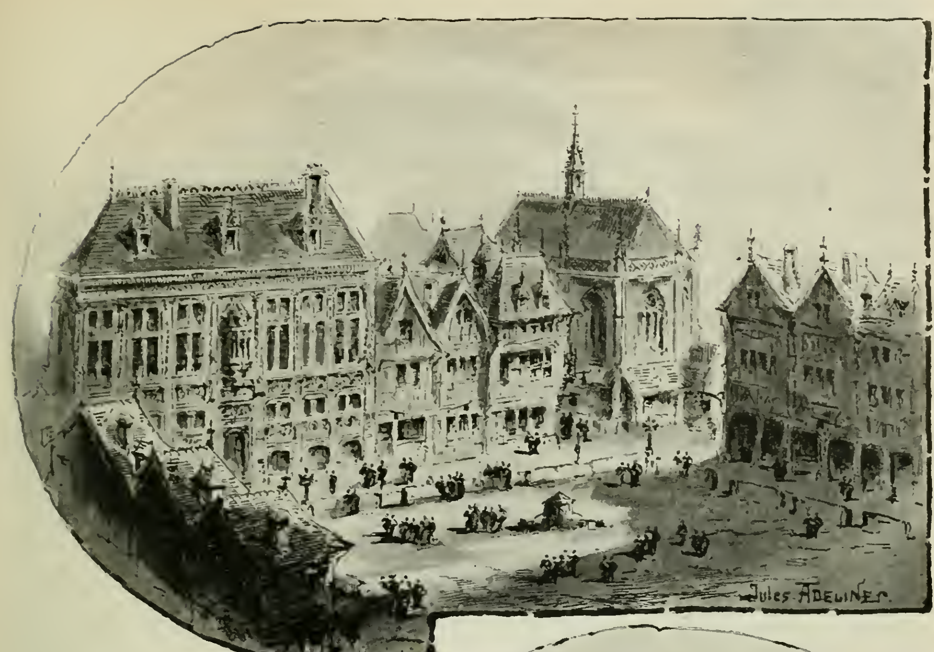
PORCHE DE L'ÉGLISE SAINT-VINCENT

Rouvel qui sonne encore alors que les rares lumières apparaissent au sommet des pignons, que les dernières lueurs du jour disparaissent, que l'ombre ensevelit les vieux quartiers, — car la ville de Rouen s'endort toujours aux sons du couvre-feu, — cette *fontaine* Louis XV avec son allégorie galante des amours d'Alphée et d'Aréthuse, avec ses cupidons, ses cartouches rocailles, ses fleurs et ses roseaux..., tout cet ensemble, *voûte, horloge, beffroi* et *fontaine*, forme peut-être le coin le plus exquis de la ville et en est, à coup sûr, le coin le plus typique. Mais, à deux pas de là, le *Palais de Justice* nous attire aussi.

Le Palais de Justice, — un monument célèbre entre tous, — on parle de l'hôtel de ville de Bruxelles, de l'hôtel de ville de Louvain plus merveilleux encore avec son aspect de châsse gigantesque abandonnée en plein air, — pour le vrai Rouennais, rien ne vaut le Palais de Justice. Et de fait il est superbe. L'architec-

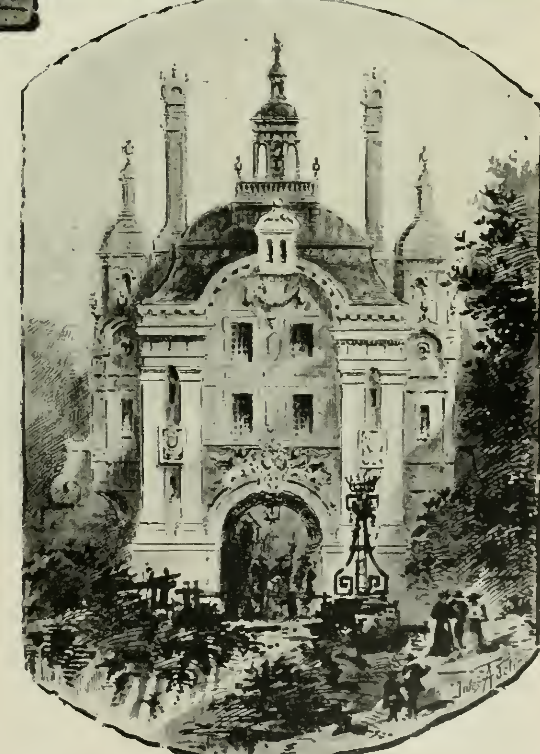


MAISON PRÈS L'ÉGLISE SAINT-ANDRÉ

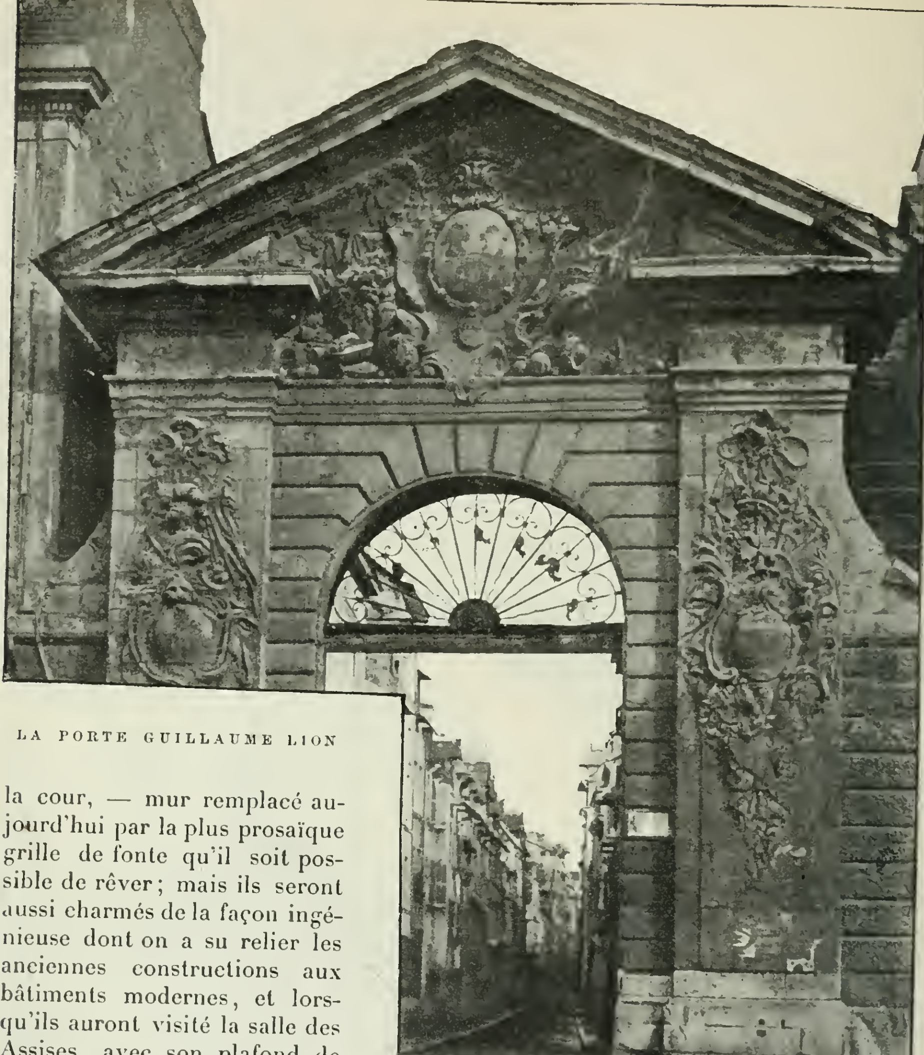


Le parvis Notre-Dame au XVI[e] siècle.
(Exposition de Rouen, 1896.)

ture du XV[e] siècle n'a rien produit de plus riche et de plus complet que cette façade ornée d'une tourelle dont l'ornementation est d'une éblouissante richesse. Louis XII, en faisant construire en 1499, pour l'Échiquier de Normandie, ce palais fastueux, peut se vanter d'avoir laissé un spécimen admirable d'architecture pittoresque pour ainsi parler, car dans cet édifice, ce sont surtout les galeries ajourées, les lucarnes mieux encore, avec leurs gâbles et leurs pyramides, qui semblent avoir été conçues tout spécialement pour rompre la monotonie d'un versant de toit interminable. Les artistes visitant le Palais de Justice regrettent toujours la disparition du mur crénelé qui, — comme à Cluny, — enclosait si pittoresquement



La porte du Bac (XVII[e] siècle) au vieux Rouen

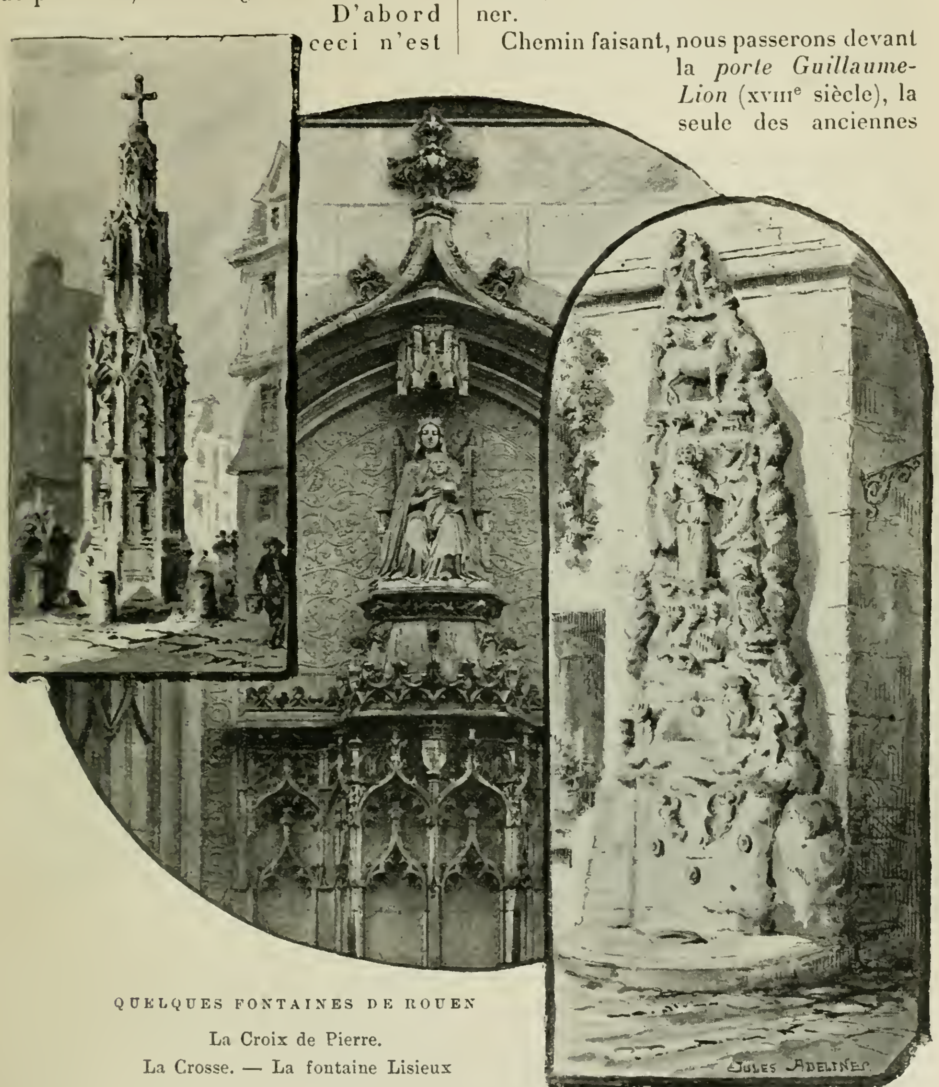


LA PORTE GUILLAUME LION

la cour, — mur remplacé aujourd'hui par la plus prosaïque grille de fonte qu'il soit possible de rêver; mais ils seront aussi charmés de la façon ingénieuse dont on a su relier les anciennes constructions aux bâtiments modernes, et lorsqu'ils auront visité la salle des Assises, avec son plafond de bois aux caissons polygonaux et aux pendentifs audacieux, ils emporteront la conviction que la réputation du Palais de Justice de Rouen n'est pas surfaite. Et nous redescendons vers la Seine par une grande voie moderne; un peu avant d'arriver aux quais, nous trouverons la *tour Saint-André*, seul débris d'une église détruite tout simplement pour faire une rue, et *Saint-Vincent* (xvie siècle), dont les vitraux sont splendides, avec une Salomé encore, et des cortèges Renaissance aux chars dorés, d'une prodigieuse invention. Puis, remontant la ligne des quais du côté de la colline Sainte-Catherine, passant rapidement devant le palais des Magistrats consulaires, — *la Bourse* (xviiie siècle), — devant le théâtre construit tout récemment, nous irons tout droit à l'Exposi-

tion édifiée au Champ de Mars. Ah! mais non, va dire le lecteur, une exposition de province, ce n'est guère intéressant. D'abord ceci n'est pas l'opinion de tous et puis, ce que nous voulons faire voir dans cette rapide promenade, ce ne sont pas, — bien qu'ils en vaillent la peine, — les dômes et les promenoirs élégants des grands bâtiments de l'Exposition proprement dite, c'est pour ainsi dire un décor en relief du vieux Rouen, que nous avons reconstitué pour quelques mois et qui va compléter en quelques minutes les rapides renseignements que nous avons pu donner.

Chemin faisant, nous passerons devant la *porte Guillaume-Lion* (XVIII[e] siècle), la seule des anciennes portes qui subsiste aujourd'hui, et dont les motifs décoratifs ont été sculptés par Claude Leprince, et nous entrerons dans *notre* vieux Rouen par la restitution de la *porte du Bac*, une élégante construction Louis XIII, que l'on eut bien soin de démolir en 1810; puis, après quelques pas sous des passages obscurs, nous nous



QUELQUES FONTAINES DE ROUEN

La Croix de Pierre.
La Crosse. — La fontaine Lisieux

trouverons sous les portails de la cathédrale, et devant nous se développera le *Parvis de Notre-Dame au* XVIe *siècle.* La place est représentée avec ses petits murs, ses calvaires, sa fontaine, le Bureau des finances tel qu'il était, c'est-à-dire avec ses fenêtres si riches jadis, si entaillées aujourd'hui, — nous venons



LA FIERTE (HALLES)

de les voir, — avec ses motifs d'ornementation si luxueux, ses crêtes, ses lucarnes; puis *l'église Saint-Herbland*, aujourd'hui disparue, avec ses élégants clochetons, les maisons à pignons déjà disloquées, serrées les unes contre les autres, et les maisons sur piliers, — les *avant-soliers*, — et en quelques minutes ce relief *grandeur nature*, exécuté d'après les documents du temps, et d'après nos plans, par des artistes et artisans de la région, animé de personnages en costume du temps; en quelques minutes les visiteurs de ce *vieux Rouen*, — dont tous les éléments nous ont été fournis par le manuscrit de Le Lieur (1525), et dont nous avons interprété les dessins sommaires à la manière du vieil Anvers et du vieil Amsterdam, — apprécieront la différence qui existe entre la ville actuelle et la ville d'il y a bientôt quatre cents ans.

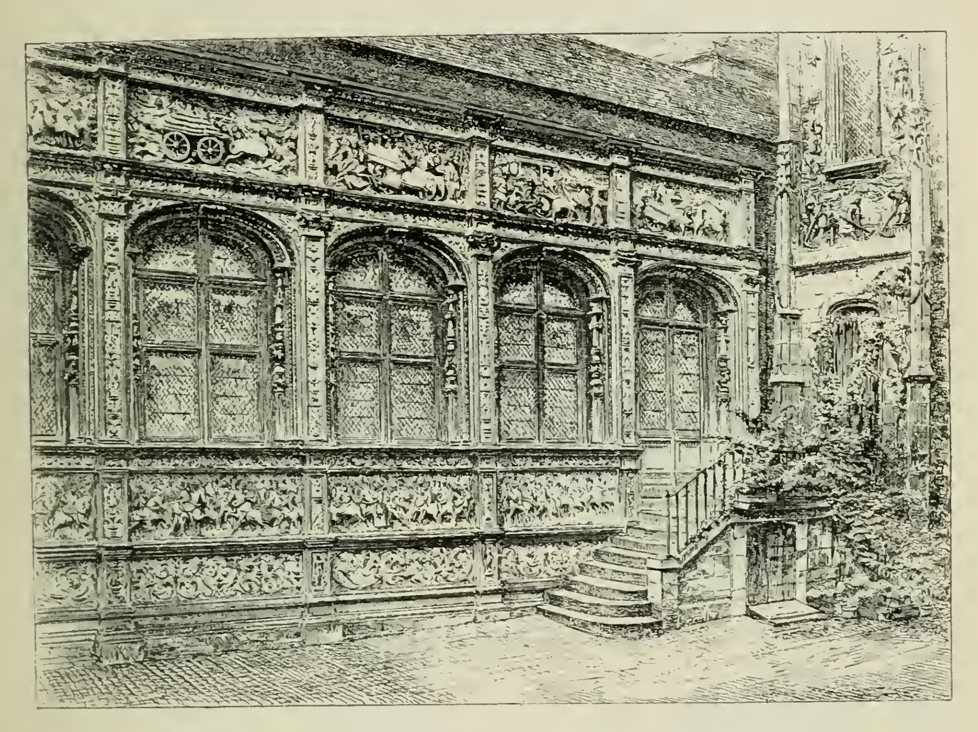
Nous reste-t-il quelques heures? Oui, peut-être, si nous avons été marcheur intrépide et sachant voir vite, nous verrons les églises *Saint-Romain*, *Saint-Nicaise* (encore des vitraux superbes), *Saint-Vivien*, avec son clocher en pierre, classé au nombre des monuments historiques et *la Madeleine* (XVIIIe siècle), avec son fronton sculpté par Jadoulle; puis *Saint-Éloi* (XVIe siècle), aujourd'hui temple protestant; la *chapelle du Lycée*, une véritable église fondée par Marie de Médicis, et d'une architecture très typique et très amusante.

Nous verrons aussi, si nous en avons le temps, le palais de l'*Archevêché*, dont la salle des États est ornée de quatre grands panneaux de Hubert Robert, la façade de l'*ancien hôtel de ville*, avec ses bossages (près du gros horloge), et près des *halles*, ces étonnants bâtiments aux colonnes de pierre à peine dégrossie et aux combles supportés par des charpentes immenses; cet édicule de *la Fierte* (1542) où chaque année un prisonnier était délivré, en mémoire du condamné à mort que saint Romain avait pris avec lui pour capturer cette *gargouille*, — notre Tarasque à nous autres Rouennais, — qui répandait l'épouvante dans nos contrées, du temps de Dagobert, et empoisonnait l'air de son haleine fétide. Aurons-nous le temps encore de visiter les *musées*, le musée de peinture où l'on conserve le chef-d'œuvre de Delacroix, la *Justice de Trajan*, et la *Vierge* de David Gérard, belle comme un Memling; la bibliothèque, où les manuscrits précieux sont légion; le musée d'antiquités et le musée céramique où sont des pièces

de faïence rouennaise du plus haut prix et des sphères monumentales d'une valeur considérable.

Nous n'aurons pas le temps ni d'étudier les fontaines d'époques et de styles si divers, depuis cette *fontaine de la Pucelle*, avec la statue de P. Slodtz, avec sa Bellone Louis XV trop décriée, et s'élevant près de cet *hôtel du Bourgtheroulde* dont les merveilleuses sculptures du Camp du Drap d'or ne seront bientôt qu'un souvenir; jusqu'au monumental *Château-d'Eau* de Falguière, auquel il ne manque qu'un fond de verdure; depuis la *fontaine Lisieux*, une allégorie du Parnasse, jusqu'à la *fontaine de la Croix-de-Pierre* qui existe à Rouen à deux exemplaires, l'original mutilé dans le jardin du musée d'antiquités, et le fac-similé restauré, au carrefour des rues Saint-Vivien et Saint-Hilaire.

Aurons-nous encore quelques minutes pour voir les statues, le Napoléon de Vital Dubray (1865), le Boïeldieu de Dantan (1839), le Corneille de David d'Angers (1834), le V. de la Salle de Falguière (1875), et le Bouilhet de Guillaume, le Flaubert de Chapu, le Pouyer-Quertier de A. Guilloux, le signataire du traité de Francfort et le défenseur des droits protecteurs, auquel l'agriculture et l'industrie reconnaissantes ont édifié un monument avec figures allégoriques.



ROUEN. — LES BAS-RELIEFS DE L'HÔTEL DU BOURGTHEROULDE

Aurons-nous le temps de voir tout cela, — peut-être que non, — mais, l'heure du départ venue, nous retournerons sur les quais. De là, la vue est incomparable, et si nous continuons notre excursion vers la mer, vers le Havre, c'est en quittant la ville de ce côté que nous comprendrons mieux les avantages du progrès. Sans doute les vieilles murailles ont disparu, les clochers ne se détachent plus aujourd'hui sur le ciel qu'en dépassant les toitures vulgaires; mais sur le fleuve, les navires de fort ton-

nage, venus de tous les points du globe, se pressent et s'entassent; les panaches de fumée estompent les premiers plans, les sirènes des steamers déchirent les airs; sur les quais, des gens demi-nus, vivantes cariatides de bronze, ploient sous le faix; de petits vapeurs sillonnent le fleuve, des grues tournent silencieusement sur elles-mêmes, enlevant avec légèreté des fardeaux énormes qu'elles déposent sur le sol avec une délicatesse infinie... A travers ces navires qui ont sillonné les mers, des convois de chalands se glissent à la suite de remorqueurs comme de longs serpents; ces chalands, suivant le réseau compliqué des canaux, vont porter partout les produits exotiques que Rouen reçoit. C'est là en effet la limite de la Seine maritime, ce pont d'acier aux arches surbaissées, ce pont Boïeldieu inauguré en 1888, et qui a remplacé le pont suspendu dont l'arcade, de fonte ajourée, fut le premier arc triomphal sous lequel passa le navire qui ramenait en France les cendres de Napoléon; c'est le premier pont sur lequel on peut franchir la Seine. En remontant le fleuve, en passant sous ses arches, les chalands seuls peuvent se diriger vers le centre d'attraction du monde entier, vers Paris; en descendant le fleuve, les navires aux mâtures élevées peuvent voguer à pleines voiles sans obstacle aucun, vers l'infini, vers l'Océan! Cette situation privilégiée d'une grande ville si riche en souvenirs, si riche encore en monuments, n'est-elle pas, en vérité, admirable?



LES QUAIS DE ROUEN

Jules Adeline.

LE CERISIER

Le cerisier est un arbre dont le produit est généralement bien accueilli, parce qu'il est un des premiers qui se montrent dans les jardins.

Les nombreuses variétés de cerises cultivées semblent provenir de plusieurs espèces, dont l'une, le *Cerasus avium* ou Merisier des bois, est très répandue dans tout l'Est de la France.

FIG. 1. — LA CERISE.

Usages. — Sans parler de l'état cru, des confitures et des conserves à l'eau-de-vie, l'industrie en tire encore du sirop, du vin et de l'alcool.

Le véritable *kirschenwasser*, si prisé des gourmets, est fabriqué avec les fruits du Merisier, notamment dans les Vosges et dans la Forêt-Noire.

Avec les noyaux les ménagères préparent une liqueur dite *eau de noyaux*.

La médecine recommande les infusions de queues de cerises comme diurétiques. Il paraît que l'écorce amère du Cerisier pourrait, jusqu'à un certain point, servir aux mêmes usages que celle du *quinquina*. Sa gomme aurait les mêmes propriétés que la *gomme arabique*.

Enfin le bois du Cerisier, d'un grain serré susceptible d'un beau poli, est recherché par les ébénistes et les luthiers.

Conditions de culture. — Le Cerisier n'est point difficile sur la nature du sol. Il vient à peu près dans tous les terrains, sauf cependant dans ceux par trop compacts, froids et trop humides, où il ne tarde pas à devenir gommeux et à dépérir. Les racines du Cerisier étant traçantes, cette espèce n'exige pas, pour croître, un sol profond.

Le Cerisier est l'arbre des coteaux par excellence; c'est ainsi qu'on le voit cultivé dans la belle et fertile vallée de Montmorency. Il demande, pour donner son maximum de produit, une situation bien insolée et bien éclairée. Le voisinage des grands arbres ne lui convient guère.

Bien que le Cerisier aime surtout à croître en liberté, on peut cependant dans les jardins l'astreindre à des formes régulières et en obtenir de beaux espaliers et contre-espaliers. Il présente d'ailleurs cet avantage qu'on peut, avec lui, utiliser les murs exposés au nord. Les produits qu'on obtient à cette exposition sont tardifs.



FIG. 2. — ÉCUSSONNAGE ŒIL DORMANT.

A, Greffon. — B, Écusson. — C, Sujet incisé. — D, Écusson inoculé. E, Écusson inoculé et ligaturé. — F, Opérations terminées.

Il s'accommode aussi des expositions du levant et du midi, où il donne alors

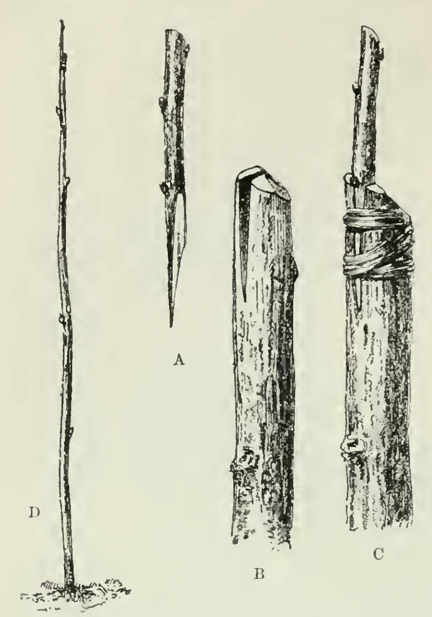


FIG. 3. — GREFFE EN FENTE SIMPLE.

A, Greffon préparé. — B, Sujet rabattu et fendu. C, Greffon inoculé et ligaturé. D, Sujet greffé en tête.

ses fruits dès le commencement de la saison.

Multiplication. — Le Cerisier peut se propager par le semis, le drageonnage et le greffage.

Semis. — Ce procédé naturel de multiplication n'est employé pour l'espèce qui nous occupe que dans le but d'obtenir des sujets propres à être greffés, et, le cas échéant, des variétés nouvelles. Dans l'une et l'autre destination, aussitôt après la récolte, les noyaux de cerises se mettent en *stratification*, c'est-à-dire qu'ils se placent dans des récipients (pots à fleurs, etc.) contenant du sable de rivière maintenu plutôt voisin de la sécheresse que de l'humidité. Là les noyaux sont mis par lits successifs alternant avec autant de lits de sable. Les récipients sont ensuite placés dans un local à température relativement basse et constante et à l'abri des rongeurs. Ils y restent jusqu'à la fin du mois de mars, époque à laquelle il convient de confier les noyaux à la pleine terre.

Le semis se fait alors en planches de 1m,20 de large et en rayons distants de 25 centimètres les uns des autres.

Les plants destinés au greffage ne sont bons à être utilisés en ce sens qu'à la deuxième année de semis.

Drageonnage. — Le drageonnage est surtout applicable aux variétés à fruits acides, qui ont plus tendance à émettre des bourgeons souterrains ou *drageons*. Il suffit, à l'automne ou au printemps, de séparer ceux-ci pour obtenir de nouveaux sujets.

Ce procédé a sur le semis l'avantage de propager identiquement la variété, mais, ces produits vivent moins longtemps et ont toujours tendance à drageonner. Ainsi, en bonne culture on préfère recourir au greffage.

Greffage. — C'est le mode de propagation le plus recommandable.

Cet arbre se greffe sur deux espèces distinctes comme vigueur et comme conditions de culture, ce sont : le Merisier des bois (*Cerasus avium*) et le Cerisier de Sainte-Lucie (*Cerasus Mahaleb*).

On pourrait aussi le greffer sur Cerisier franc, *Cerasus communis*, de semis; mais ce n'est recommandable que pour les pays froids.

Greffage sur merisier. — Le Merisier convient plus particulièrement pour les arbres de plein vent. Il est un peu

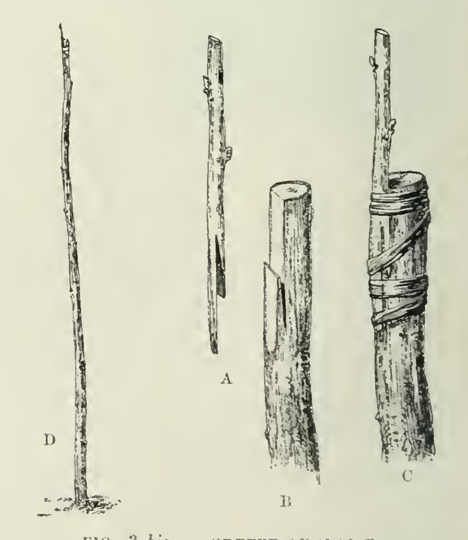


FIG. 3 *bis*. — GREFFE ANGLAISE.

A, Greffon préparé. — B, Sujet rabattu et préparé. C, Greffon ajusté et ligaturé. — D, Sujet greffé en tête.

plus exigeant que le Mahaleb sur la qualité du sol et se plaît surtout dans une terre argilo-siliceuse un peu fraîche. Les sols humides, de même que ceux calcaires ou brûlants, ne lui sont pas favorables.

Trois sortes de greffes peuvent être employées pour le greffage du Cerisier sur Merisier; ce sont : *l'écussonnage à œil dormant* (fig. 2), pratiqué à la fin du mois de juillet ou au commencement d'août; puis *la greffe en fente* (fig. 3) et *la greffe anglaise* (fig. 3 *bis*); la première de celle-ci pour les tiges un peu fortes, la seconde appliquée sur la jeune flèche du sujet présentant un diamètre de même dimension que le greffon. Ces deux dernières greffes peuvent se faire, soit à la fin du mois de mars, soit de préférence au commencement de septembre.

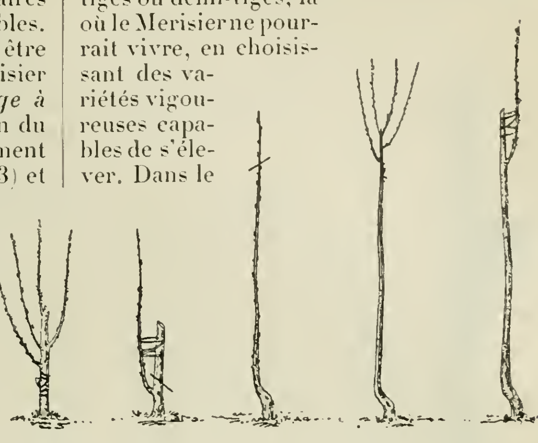
Pour le Merisier, ces différentes sortes de greffes se font toujours en tête et non en pied. L'expérience a démontré que les noyaux du Merisier à fruit rouge donnaient des sujets réussissant mieux à l'écussonnage que ceux du *Merisier à fruit noir* tandis que ce dernier convenait mieux pour le greffage de rameaux.

Greffage sur cerisier de Sainte-Lucie. — Le Cerisier de Sainte-Lucie est un arbrisseau indigène, de 4 à 5 mètres, répandu dans l'est et le centre de la France. Il donne des fruits petits, noirs, non comestibles. On le multiplie de semis.


Fig. 5. Branche de Cerisier en plein vent.

Le Cerisier de Sainte-Lucie a l'avantage de vivre en terrain sec, calcaire, c'est-à-dire dans les sols les plus arides, impropres à toute culture de Cerisier. Il peut recevoir la greffe de toutes les variétés de cerises et permet d'obtenir celles-ci dans les terrains les plus pauvres.

D'une végétation moindre que le Merisier, le Cerisier de Sainte-Lucie convient pour les formes palissées, telles que la palmette et le candélabre, et les formes libres comme la pyramide. Il serait possible aussi d'obtenir avec ce sujet des tiges ou demi-tiges, là où le Merisier ne pourrait vivre, en choisissant des variétés vigoureuses capables de s'élever. Dans le cas contraire, il faudrait avoir recours au *surgreffage* (fig. 4). Cette opération consiste à établir d'abord la tige au moyen d'une variété vigoureuse que l'on greffe en pied à 10 centimètres du sol sur le Cerisier de Sainte-Lucie; puis, lorsque cette tige est suffisamment forte, qu'elle a atteint la hauteur voulue, on greffe en cet endroit la variété peu vigoureuse qu'il s'agit d'obtenir.


Fig. 4. — Surgreffage. — (Ses phases successives.)

Le mode de greffage qu'il convient d'adopter pour le Cerisier Sainte-Lucie est l'écussonnage à œil dormant pratiqué en pied et dans le courant du mois d'août.

Fructification du cerisier. — Si nous examinons une branche d'un Cerisier en plein vent, au printemps, avant le mouvement de la sève, nous verrons que cette branche porte presque régulièrement, sur toute la longueur de son parcours, de petites rosettes d'yeux agglomérés au même point, et dont le nombre varie souvent de trois à sept; puis qu'elle est terminée par un rameau simple plus ou moins vigoureux (fig. 5), quelquefois accompagné immédiatement au-dessous de sa naissance de deux ou trois autres rameaux, mais en général plus faibles. Ce sont là les organes normaux de fructification du Cerisier.

Dans la pratique courante, ces rosettes d'yeux que nous venons de signaler portent les noms de *bouquets de Mai* ou *cochonnets* (fig. 6). Elles se montrent

dès la deuxième année de végétation. La 3e année, ces petites pousses se couvrent de fleurs et produisent des fruits.

Ce sont donc ces productions-là que la taille a pour objet de faire naître et de maintenir aussi régulièrement distancées que possible sur tout le parcours des branches charpentières.

Pour les arbres de plein vent, abandonnés à eux-mêmes, il est à remarquer, en effet, que sur les branches ces bouquets de Mai ont toujours une tendance à s'annuler vers la base de chaque pousse annuelle, où il existe naturellement des vides assez sensibles.

La taille du Cerisier, comme nous le verrons bientôt, a également pour objet d'éviter cet inconvénient.

FIG. 6.
Bouquet de Mai.

Formes auxquelles on soumet le cerisier. — Le plus souvent dans les jardins, le Cerisier est admis en plein vent. On lui réserve alors un endroit bien éclairé. Mais on doit surtout conseiller de réserver au Cerisier une large place contre les murs d'espalier.

On ne saurait trop recommander aussi de garnir avec cet arbre le sommet des murs très élevés dont la base est déjà tapissée d'arbres fruitiers, et les pignons de maisons ayant à la base des ouvertures rendant en cet endroit toute culture impossible. La forme à employer alors est la *palmette Verrier* sur tige.

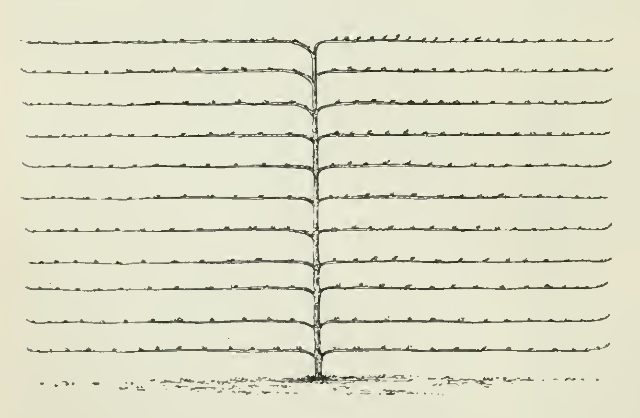


FIG. 7. — PALMETTE HORIZONTALE.

Enfin, le Cerisier donne de bons résultats en contre-espalier.

Voici les formes qui conviennent le mieux :

Parmi les formes libres : la *haute tige*, la *demi-tige* et la *pyramide* ou *cône*.

Parmi les formes palissées : la *palmette à branches horizontales* (fig. 7) et la *palmette à branches verticales*.

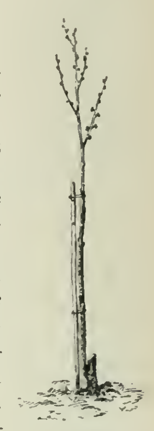


FIG. 8.
Scion d'un arc.

Le point de départ de toutes ces formes est le *scion d'un an* (fig. 8), ou plus exactement le résultat d'une greffe en écusson, en fente ou à l'anglaise, après une année de végétation.

Toutefois, pour la *haute tige* et la *demi-tige*, la première commençant à se ramifier à 1m,70 du sol environ et la seconde à 1m,30 seulement, le scion né sur tige de Merisier ne doit pas être abandonné à lui-même pendant son développement. Dès qu'il a atteint une longueur de 12 à 15 centimètres, il subit un pincement. Cette opération a surtout pour objet de provoquer l'apparition de trois ou quatre faux bourgeons distribués aussi régulièrement que possible autour de l'axe, et que l'on maintient avec soin en équilibre de végétation pendant leur croissance. Dans ce but, vers le mois de juillet, il est nécessaire de supprimer l'extrémité herbacée de ceux qui deviendraient trop vigoureux.

A la taille suivante, il convient de raccourcir chacun des rameaux conservés à 30 centimètres de leur naissance, sur deux yeux placés de chaque côté, lesquels devront seuls, pendant l'été qui suit, se développer vigoureusement.

L'année d'après, il ne reste plus qu'à éviter l'encombrement, en supprimant les branches inutiles. La tête du Cerisier est désormais constituée. L'arbre commence à donner des fruits.

Pyramide ou cône. — La forme en pyramide (fig. 9) appliquée au Cerisier consiste en une tige verticale ou axe central garni sur toute son étendue de branches latérales disposées symétriquement à partir de 30 centimètres du sol jusqu'à l'extrémité de l'arbre appelée *flèche*.

FIG. 9. — PYRAMIDE OU CÔNE.

Le point de départ de cette forme est le scion d'un an, sur Sainte-Lucie, que l'on taille à cinq, six ou sept bons yeux et de manière que le plus haut situé, qui continuera la tige, soit placé du côté de la coupe faite sur le sujet pour la suppression de l'onglet; le plus bas ne se compte qu'à 30 centimètres du sol.

Cette première taille doit se pratiquer dès la première année de plantation, et il est quelquefois nécessaire de rester deux années sur la première série de branches, pour obtenir la vigueur.



FIG. 10.
OBTENTION DE LA PALMETTE.
A, Scion rabattu.
B, Taille de deuxième année.

Les années suivantes, on taille le prolongement de la flèche sur un œil situé du côté de la dernière coupe, à une distance de 35 centimètres de la branche latérale la plus proche du sommet.

On ménage cinq yeux sur ce prolongement, de façon à obtenir un bourgeon qui continuera la tige, et quatre bourgeons qui donneront des branches latérales.

Celles-ci se taillent ensuite sur un œil en dessous ou de côté, en leur supprimant le quart ou le tiers de leur longueur. Pour le Cerisier soumis à cette forme, il y a intérêt à être sobre de taille.

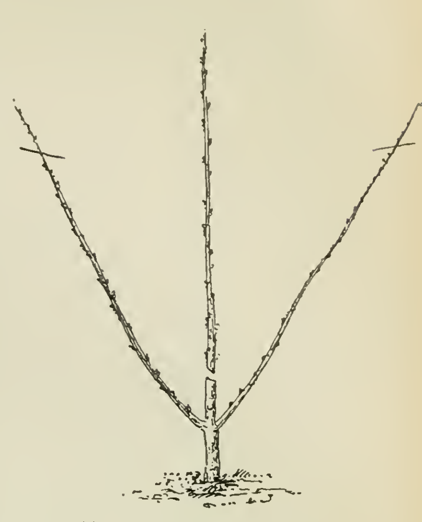


FIG. 11. — TAILLE DE L'AXE A PRÈS DES BRANCHES LATÉRALES OBTENUES.

Chaque année, on élève l'arbre, en se basant sur ce fait qu'une pyramide doit avoir en diamètre le tiers environ de sa hauteur, et que les branches latérales doivent être taillées d'autant plus courtes qu'elles sont plus près de la flèche.

Palmettes et candélabres. — Pour l'obtention de ces différentes formes, il est bon d'en tracer au préalable le dessin, soit sur le treillage, soit directement sur le mur.

FIG. 12.
OBTENTION DE LA PALMETTE.
Taille de quatrième année.

Le scion d'un an est rabattu à environ 35 centimètres du sol, sur trois yeux bien constitués (fig. 10). L'un, choisi sur le devant et le plus haut placé, continuera la tige; les deux autres, situés un à droite, l'autre à gauche, donneront chacun une branche latérale.

Pendant la végétation, les bourgeons

sont maintenus en équilibre. L'année suivante, si la vigueur de l'arbre le permet, on peut prendre une deuxième série de branches. Dans le cas contraire, il serait prudent d'attendre encore une année, car mieux vaut aller lentement, que de tout compromettre. On taille alors sur un œil situé le plus près possible de la dernière branche latérale obtenue (fig. 11).

FIG. 13. — OBTENTION DE LA PALMETTE VERRIER.
Taille de cinquième année.

Les tailles suivantes (fig. 12 et 13) consistent à rabattre l'axe à 30 centimètres de l'insertion des branches latérales, sur trois yeux disposés symétriquement par rapport aux premières pousses. Celles-ci sont ensuite un peu abaissées, puis raccourcies d'environ le tiers de leur longueur sur un œil situé *en dessous* ou *en avant*, et maintenues dans la position oblique ou horizontale qu'elles doivent occuper définitivement.

FIG. 14. — PALMETTE VERRIER.

La *palmette Verrier* (fig. 14) ordinaire ou établie sur tige (fig. 15 et 16), que nous recommandons tout spécialement, s'obtient de même, à cette différence près que les branches latérales sont relevées verticalement au bout d'un certain parcours.

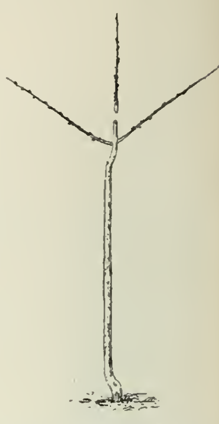


FIG. 15. — PALMETTE SUR TIGE. — 1re année.

Obtention et traitement de la branche fruitière. — Les branches charpentières du Cerisier, obtenues dans les conditions que nous venons d'indiquer, montrent normalement sur leur parcours, soit un certain nombre de petits bouquets de Mai, soit de simples bourgeons plus ou moins vigoureux. Or, pour les premiers, rien n'est à faire, tandis que pour les seconds il est de la première importance, au point de vue de la fructification, de les soumettre au *pincement*. Cette opération, qui a pour objet de supprimer la pointe herbacée d'un bourgeon, doit se pratiquer de bonne heure, *sur cinq feuilles bien constituées* (fig. 17), non compris les feuilles formant rosette à la base du bourgeon. En pinçant, il faut avoir soin de rompre la pointe de la jeune pousse soit avec les ongles, soit avec un greffoir, mais de ne pas la couper. Il en résulte une plaie contuse et déchirée plus difficile à se cicatriser, qui empêche l'œil sur lequel on a opéré de se développer en faux bourgeon aussi rapidement et aussi vigoureusement qu'il pourrait le faire dans le cas contraire.

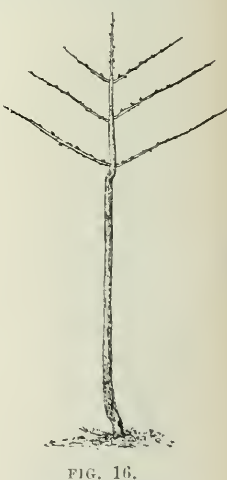


FIG. 16. PALMETTE SUR TIGE. 4e année.

Après le premier pincement, il arrive

souvent que l'œil sur lequel on a pincé se développe en *faux bourgeon*. Quand



FIG. 17. — PINCEMENT DU BOURGEON.

ce fait se produit, il convient d'arrêter celui-ci à deux feuilles par un second pincement. Il peut arriver enfin, lorsqu'il s'agit de variétés vigoureuses, que le bourgeon pincé une première fois montre plusieurs faux bourgeons. Dans ce cas, il importe, par *une taille en vert*, de revenir sur le plus bas développé, qui lui-même est pincé à deux ou trois feuilles.

Lorsque ces opérations de taille d'été, les plus importantes dans l'éducation de l'arbre, ont été suivies avec soin, le bourgeon traité de la sorte montre à l'automne suivant et à sa base plusieurs petits bouquets à fruits (fig. 18). La taille d'hiver consiste à raccourcir la branche fruitière sur deux ou trois de ces petits bouquets de Mai.

Le Cerisier reperce très facilement sur le vieux bois, de sorte que lorsqu'une branche à fruits vient à se dénuder, on saisit l'apparition d'un bourgeon dans le voisinage de celle-ci pour la remplacer, lequel bourgeon est traité comme nous venons de l'indiquer.

Choix de bonnes variétés de cerises. — Les nombreuses variétés de Cerises cultivées se classent habituellement en quatre sections distinctes, qui sont : 1° les *Cerises proprement dites;* 2° les *Griottes ou Cerises aigres ;* 3° les *Bigarreaux* et 4° les *Guignes*.

I. Cerises proprement dites. — Caractères : rameaux érigés, feuilles moyennes, fleurs dressées au moment de l'épanouissement et fruits doux légèrement acidulés. Pour formes palissées :

Anglaise hâtive ou *May Duke* (des Anglais la plus estimée). Maturité fin mai et juin.
Montmorency à courte queue (plein vent et pyramide). Maturité courant juillet.
Anglaise tardive (fig. 19). Maturité juillet.
Reine Hortense (peu fertile, mais superbe Cerise). Maturité fin juillet.
Belle de Sceaux, Magnifique. Août.

II. Griottes ou cerises aigres. — Caractères : rameaux érigés, touffus ; feuilles plus petites que chez les précédentes ; fleurs dressées, peu longuement pédonculées; fruits acides. Rustiques, à maturation tardive. Pour plein vent et pyramide :

Griotte de Portugal. Maturité juillet.
Griotte noire. Maturité fin juillet.
Griotte du Nord (la plus estimée) fin août.

III. Bigarreaux. — Variétés vigoureuses caractérisées par des rameaux élancés, un feuillage très ample, des



FIG. 18. — RÉSULTAT DU PINCEMENT.
A, 1re année. — B, 2e année.

fleurs longuement pédonculées et infléchies au moment de l'épanouissement. Fruits gros à chair ferme croquante, sucrée et à jus coloré. Pour haute tige :

Bigarreau Jaboulay (fruit noir). Juin.
Bigarreau de Mézel (fruit rouge). Fin juin.
Bigarreau Napoléon (fruit rose). Juillet.
Bigarreau jaune de Büttner (fruit blanc jaunâtre). Maturité courant de juillet.



FIG. 19. — CERISE ANGLAISE TARDIVE.

IV. Guignes. — Variétés voisines des précédentes sous le rapport du mode de végétation. Fruits plus tendres. Pour haute tige :

Guigne précoce d'Annonay. Fin mai.
Guigne Beauté de l'Ohio. Fin juin.

Ces différentes variétés suffiront à assurer l'approvisionnement d'une maison.

Ennemis et maladies. — L'ennemi le plus redoutable pour le Cerisier est le *Moineau franc.* Il s'attaque de préférence aux Cerises douces. Pour les arbres en espalier, le meilleur moyen est d'y appliquer une toile très claire.

Une mouche, l'*Ortalide des Cerises,* pond au mois de mai dans les Guignes et les Bigarreaux. Sa larve s'y développe sans pour cela empêcher le fruit de grossir et d'arriver à sa maturité.

La Chenille du *Bombyx tête bleue* et celle de l'*Yponomeute* dévorent les feuilles du Cerisier. On détruit la première le matin de bonne heure, en secouant les branches sur un parapluie renversé, et la seconde avec un balai de feuilles de houx.

La *Gomme,* maladie cryptogamique, n'a pas pour le Cerisier des inconvénients aussi graves que pour le Pêcher ou l'Amandier. Cette maladie se manifeste surtout à la suite de plaies ou d'étranglements produits sur l'arbre. A cet égard, on ne saurait trop recommander d'enlever le fil de fer qui attache les étiquettes.

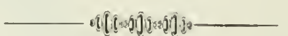
Le *Blanc des racines* attaque aussi les Cerisiers greffés sur Sainte-Lucie.

Distances pour planter les Cerisiers.

Haute tige ou plein vent	6m,00
Pyramide ou cône.	4m,00
Palmettes à branches horizontales.	5m,00
Palmette Verrier à 4 branches. . .	1m,20
— — 6 branches . .	1m,80

et ainsi de suite, en augmentant de 30 centimètres pour chaque paire de branches prise en plus.

Ch. Grosdemange,
Chef des pépinières
au Muséum d'histoire naturelle de Paris



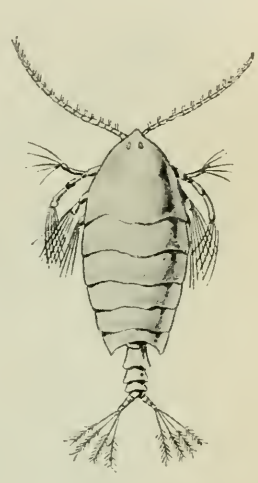
LE VOL SANS AILES

Autrefois, quand on jouait à pigeon vole (y joue-t-on encore?), si une personne avait eu le malheur de dire : « Crustacé vole! » en levant le doigt, on n'aurait pas manqué de « se payer sa tête » et de lui infliger le dépôt d'un gage pour oser prononcer une hérésie pareille. Aujourd'hui, il n'en serait plus de même, car il nous arrive de Russie une nouvelle bien étonnante, la découverte de *crustacés volants*. N'allez pas croire surtout qu'il s'agit là de langoustes, de homards ou d'écrevisses exécutant dans l'air une sarabande effrénée. Les petits animaux dont il s'agit sont plus modestes, ils n'ont guère plus d'un millimètre de longueur, mais, en biologie, la taille n'a pas grande importance et ce qui intéresse, c'est le fait lui-même.

Or donc, le Dr Ostroounoff, se promenant en bateau sur les côtes de la Crimée, aperçut dernièrement des sortes de moucherons qui semblaient voltiger au-dessus de l'eau. En ayant capturé quelques-uns, il ne fut pas peu étonné de voir que ce n'étaient nullement des insectes, mais des crustacés, reconnus tout de suite pour avoir déjà été baptisés par Claus du nom de *Pontellina Mediterranea*. Ces animaux singuliers sont cependant absolument dépourvus d'ailes, mais leurs pattes sont garnies de longs poils et l'extrémité de l'abdomen porte des appendices poilus tout à fait semblables à des plumes. L'animal, prenant appui sur l'eau, saute dans l'air et, planant comme une hirondelle, glisse dans le milieu aérien pour plonger quelque temps après. Ses poils et ses sortes de plumes font l'office d'un parachute, d'un aéroplane : c'est du vol plané.

Il y avait longtemps qu'on n'avait fait en histoire naturelle une découverte aussi singulière, car les crustacés sont essentiellement organisés pour vivre dans l'eau et y nager. Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, s'évertuent timidement sur la terre. Mais, des crustacés aériens, voilà ce qu'on ne connaissait pas et qui déroute toutes nos idées.

Au moment où tant d'inventeurs cherchent un moyen de se soutenir dans l'atmosphère au moyen d'appareils « plus lourds que l'air », n'est-il pas piquant de voir que la solution a été trouvée depuis longtemps par des animaux aussi simple en organisation que les crustacés? Les moteurs ici, ce sont les muscles; l'emmagasinement de la force se fait par leur large surface prenant appui sur l'air.



CRUSTACÉ VOLANT
(Pontelline.)

On s'imagine généralement que, pour voler, les animaux emploient toujours des ailes. C'est une erreur, ainsi que nous venons de le voir et comme plusieurs autres faits le montrent surabondamment.

L'exemple le plus remarquable que l'on puisse citer est celui des *exocets*, qui, en raison de leur mode de vie, sont bien connus sous le nom de *poissons volants*. Ces singuliers poissons des mers tropicales ont des nageoires transformées en larges membranes planes. On les voit s'élancer tout d'un coup de la mer, se précipiter dans l'air avec une grande rapidité et parcourir cinq à six mètres et même plus. Au bout de leur

course, ils replongent dans l'eau, ou, plus souvent, s'abattent simplement à sa surface pour rebondir et parcourir un nouvel espace : ils font le ricochet. Leur trajectoire n'est pas, comme on pourrait le croire, régulière : en étendant ou en rétractant leurs nageoires, soit d'un côté, soit de l'autre, ils peuvent faire subir un crochet à leur course ou bien suivre les ondulations des vagues, dont ils s'écartent d'un mètre environ.

EXOCET

On est loin d'être d'accord sur l'espace que peut parcourir un exocet d'un seul bond. Certains voyageurs ont été jusqu'à dire qu'il pouvait franchir des arcs surbaissés de cent à cent vingt mètres : ces chiffres sont sans doute exagérés. Comme les exocets sont toujours réunis par troupes, on confond le vol de plusieurs exocets en un seul. Souvent on voit des troupes de cent à mille poissons s'élancer tous en même temps hors de l'eau et dans une direction constamment opposée à celle de la lame.

Le vol des exocets s'observe surtout quand la mer est agitée, violente même. Leur progression, d'abord rapide, va bientôt en diminuant ; on en a vu dépasser un navire dont la marche était de dix milles à l'heure. « Les poissons volants, dit le naturaliste Mobius, tombent souvent à bord des bateaux en marche, mais cela n'arrive jamais pendant un temps calme ou du côté de dessous le vent, mais seulement avec une bonne brise et dans la direction du vent. Pendant la journée, les exocets évitent les navires, volant loin d'eux; mais, pendant la nuit, ils volent fréquemment contre les bordages, contre lesquels ils sont portés par le vent, soulevés à une hauteur de parfois vingt pieds au-dessus de la surface de la mer. »

Les exocets ne sont pas les seuls poissons susceptibles de s'élever dans le milieu aérien. Les *dactyloptères volants* de la Méditerranée font de même, et, au dire des voyageurs qui les ont observés, peuvent parcourir jusqu'à cent mètres : mais il est bien probable que, comme pour les exocets, ils ont confondu plusieurs vols en un seul. Quant aux raisons qui forcent les poissons à agir ainsi, on n'est

pas d'accord sur ce point; la plupart des naturalistes pensent qu'ils sortent de l'eau quand ils sont poursuivis par des requins ou autres forbans des mers. Ils ne quittent d'ailleurs un danger que pour retomber dans un autre au moins aussi grand, car les mouettes et les pétrels leur font une chasse acharnée.

Lacépède nous a laissé un joli tableau de la vie des dactyloptères, également appelés *hirondelles de mer*. Lorsque des circonstances favorables, dit-il, éloignent de la partie de l'atmosphère qu'elles traversent les ennemis dangereux, on les voit offrir au-dessus de la mer un spectacle assez agréable. Ayant quelquefois un demi-mètre de longueur, agitant vivement dans l'air de larges et longues nageoires, elles attirent d'ailleurs l'attention par leur nombre, qui souvent est de plus de mille. Mues par la même crainte, cédant au même besoin de se soustraire à une mort inévitable dans l'Océan, elles s'envolent en grandes troupes; et lorsqu'elles se sont confiées ainsi à leurs ailes au milieu d'une nuit obscure, on les a vues briller d'une lumière phosphorique semblable à celle dont resplendissent plusieurs autres poissons, et à l'éclat que jettent, pendant les belles nuits des pays méridionaux, les insectes auxquels le vulgaire a donné le nom de vers luisants. Si la mer est alors calme et silencieuse, on entend le petit bruit que font naître le mouvement rapide de leurs ailes et le choc de ces instruments contre les couches de l'air; et on distingue aussi quelquefois un bruissement d'une autre nature, produit au travers des ouvertures branchiales par la sortie accélérée du gaz que l'animal exprime, pour ainsi dire, de diverses cavités intérieures de son corps; le bruissement a lieu d'autant plus facilement que ses ouvertures branchiales étant très étroites donnent lieu à un frôlement plus considérable, et c'est parce que ces orifices sont très petits que les dactyloptères, moins exposés à un dessèchement subit de leurs organes respiratoires, peuvent vivre assez longtemps hors de l'eau.



DACTYLOPTÈRE

Les invertébrés volants sans ailes sont très rares et seulement représentés par la pontelline dont nous avons parlé plus haut.

Les vertébrés volants sont au contraire relativement assez nombreux et se rencontrent dans chacune des cinq classes de cet embranchement, à savoir :

les poissons, les batraciens, les reptiles, les oiseaux et les mammifères.

Chez les batraciens, l'animal volant est représenté par le *rhacophore de Reinwardt*, qui habite les îles de la Sonde. C'est une très curieuse grenouille, ou plutôt une rainette, dont les



RHACOPHORE DE REINWARDT

pattes palmées sont de très grandes dimensions : déployées, leur surface totale est plus grande que celle de tout le reste du corps. Les extrémités de chaque doigt sont pourvues de ventouses. Sur un animal mesuré par Wallace, la longueur du corps atteignait environ $0^{m},10$, mais la membrane des pattes de derrière, complètement déployée, présentait une surface de 8 centimètres carrés, et la surface de tous les pieds réunis couvrait un espace de 18 centimètres carrés. Grâce à ce vaste parachute, le rhacophore vole facilement d'une branche à l'autre et se précipite sur les insectes dont il fait sa nourriture ; c'est une très jolie bête, dont le dos est vert et le ventre jaune orangé relevé de points noirs ou azurés.

Il est toujours curieux de voir les procédés divers que la nature met en œuvre pour arriver à un même but. Pour permettre aux crustacés, aux poissons et aux batraciens de se soutenir dans l'air, elle a simplement transformé les appareils locomoteurs. Chez les reptiles, elle procède différemment, en pinçant la peau des flancs et en maintenant ce parachute étendu avec des fausses côtes, détournées de leur fonction et étalées comme les baleines d'un parapluie. Ce cas est réalisé chez le *dragon volant* des îles de la Sonde. A l'état de repos, le dragon reste tranquillement sur sa branche, mais dès qu'il aperçoit un insecte, il se précipite dans l'air et manque rarement sa proie : grâce à son repli cutané, l'air lui-même le soutient, et l'animal retombe doucement sur une autre branche pour recommencer sa chasse un moment après.

De nos jours, les reptiles volants ne sont pas très nombreux : on ne peut guère citer que le dragon et le *ptychozoon homacephalum*. Il n'en a pas toujours été de même : dans les temps géologiques, il y a eu les *pterosauriens* volants, dont la taille était parfois gigantesque et qui ont complètement disparu de la surface du globe.

Chez plusieurs mammifères, on rencontre un appareil presque identique à celui des dragons, avec cette différence

qu'ici, il n'y a qu'un repli cutané, non soutenu par des côtes. Citons quelques exemples de ces mammifères, sans parler des chiroptères (chauves-souris), qui, eux, possèdent de véritables ailes.

Les galéopithèques sont intermédiaires entre les lémuriens et les chauves-souris. Leur parachute est gigantesque : partant des côtés du cou, presque à l'extrémité des phalanges des membres antérieurs qu'il palme jusqu'à l'angle, il réunit les membres antérieurs et postérieurs et s'étend même jusqu'au bout de la queue. En somme, tout le corps est palmé, sauf à la tête. Les galéopithèques sont très agiles : ils grimpent comme des chats au sommet des arbres et de là se précipitent dans le vide en parcourant des centaines de mètres. Ils passent sans difficulté d'un arbre à l'autre, traversent des torrents ou des vallées entières. L'animal semble véritablement voler, mais ce n'est là qu'une apparence, puisqu'en réalité il ne *s'élève* pas dans l'air. C'est cependant une chose merveilleuse que de voir la partie qu'il tire de son parachute et la trajectoire presque horizontale qu'il arrive à parcourir du fait seul de sa chute dans le vide. Ajoutons que les galéopithèques sont nocturnes; dans le jour, ils se réunissent parfois en grand nombre sur les cimes feuillées des arbres; ce n'est que la nuit qu'ils se servent de leur parachute.

Les pteromys sont aussi des animaux nocturnes. Ces écureuils volants, comme on les appelle, vivent dans les forêts de l'Asie. Leurs mouvements sont si rapides qu'on a peine à les suivre. Grâce au parachute qui réunit leurs pattes antérieures et postérieures, ils sautent d'une branche à une autre sans aucune difficulté. Pendant le vol, leur queue leur sert de gouvernail et leur permet de modifier leur trajectoire.



DRAGON VOLANT

Les polatouches de la Sibérie ont des mœurs analogues : ils peuvent parcourir vingt à vingt-cinq mètres.

Ces rongeurs, qui n'ont pas plus de dix-huit à dix-neuf centimètres de longueur, vivent dans les forêts de pins ou de bouleaux. A terre, ils sont très maladroits par suite de leur parachute replié qui gêne leur marche en pendant sur leurs pattes, comme une robe trop longue. Mais, sur les arbres, ils sont très agiles, en volant de branche en

branche. Cette propriété, qui semble si précieuse pour la lutte pour la vie, ne paraît pas cependant remplir le rôle bien efficace à cet égard, car l'espèce devient de plus en plus rare et, en certains points où jadis elle était très commune, elle a complètement disparu. Les mœurs des polatouches sont celles de notre écureuil, avec cette différence qu'elles sont entièrement nocturnes. La femelle se sert de son parachute pour réchauffer ses petits dans le creux d'un arbre.

Les bélidés sont remarquables non seulement par leur large parachute, mais aussi par la bourse ventrale que possède la femelle, laquelle s'en sert, à l'instar de la sarigue et du kanguroo, pour y placer ses petits. Voici ce que Brehm nous raconte sur ses mœurs. A terre, il est maladroit et marche mal; mais il ne s'y risque qu'à la dernière extrémité, quand les arbres sont trop éloignés pour que, même avec le secours de sa membrane, il puisse sauter de l'un à l'autre. Il fait des bonds énormes et peut changer sa direction à volonté. En sautant d'une hauteur de dix mètres, il lui est possible d'atteindre un arbre éloigné de



ANOMALURE PELII

vingt-cinq à trente mètres. On connaît d'autres exemples de son agilité. A bord d'un navire qui revenait de la Nouvelle-Hollande se trouvait un individu de cette espèce, assez apprivoisé pour qu'on pût le laisser courir librement sur le navire. Il faisait la joie de l'équipage ; il allait tomber dans l'eau ; on le considérait comme perdu, lorsque, changeant de direction à l'aide de sa queue faisant office de gouvernail, on le vit se détourner, décrire une grande courbe et atteindre heureusement le pont.

Citons encore comme mammifères à



PTEROMYS PETAURISTE OU POLATOUCHE TAGOUAN

était tantôt au plus haut des mâts, tantôt sous le pont. Un jour de tempête, il grimpa au plus haut du mât : c'était sa place favorite. On craignait que le vent ne l'enlevât pendant qu'il exécuterait un de ses sauts et ne l'entraînât dans la mer. Un matelot se décida à aller le chercher. Au moment où il allait le saisir, l'animal chercha à s'échapper et voulut sauter sur le pont. Mais, au même moment, le navire s'inclinait et le bélidé parachute les *pétauristes*, dont la queue est prenante, et les *acrobates* ou *souris volantes,* remarquables par leur petite taille.

Dans ses promenades aériennes, l'homme emploie essentiellement deux appareils : les parachutes et les ballons. Nous venons de voir que les premiers existent fréquemment chez les animaux. Mais en est-il de même des seconds? Il paraît que oui. Tout le monde connaît

ces *fils de la Vierge*, si abondants à l'automne; on a beaucoup discuté sur l'origine de ces poétiques productions; on sait aujourd'hui qu'elles sont l'œuvre de diverses araignées, mais à quoi servent-elles? L'un des premiers auteurs qui se soient occupés de la question est M. Blackwall (1826). Il vit les araignées à l'œuvre, grimper sur des endroits un peu élevés et mettre *a posteriori* un paquet de fils très légers et qui, en s'enchevêtrant les uns avec les autres, forment une véritable montgolfière toujours attachée à l'araignée. Sous l'action des rayons du soleil, l'air intérieur se dilate et l'appareil se transforme en un ballon que la moindre bise emporte avec son captif. Le soir, l'air devenant plus froid, le ballon redescend à terre; l'araignée en profite pour prendre pied et lâcher son appareil de locomotion. Plusieurs auteurs ont vérifié les faits précédents et les ont confirmés : quelques-uns d'entre eux ont vu des araignées se faire ainsi voiturer à travers l'espace, portant leurs petits sous le ventre. Lincecum croit que l'électricité joue un certain rôle dans le phénomène, car les fils sont repoussés par un morceau frotté de cire et attirés par une baguette de verre.

ARAIGNÉES
(*Thomisus viaticus*) émettant les fils de la Vierge.

Quoi qu'il en soit, il est certain que les fils de la Vierge sont un moyen de dispersion de certaines araignées et qu'ils remplissent admirablement leur rôle : Darwin en a rencontré en pleine mer, à près de cent kilomètres de la côte.

Des crustacés volants! des araignées aréonautes! avouez que tout cela est bien curieux.

Henri Coupin.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le nouveau livre d'Émile Zola, *Rome*, a pu soulever des critiques ; il n'en reste pas moins le nouveau témoignage d'un vigoureux talent et d'un effort considérable. Le mérite se reconnaît toujours à cette marque que ceux qui l'attaquent y mettent plus d'âpreté. Il provoque des cabales et d'animosité, sous peine de mettre en suspicion leur impartialité. Dans l'histoire du roman de mœurs, Zola tiendra une part considérable, quoi qu'on prétende. Il sait admirablement voir et faire voir, animer et manœuvrer les masses, brosser de larges toiles, faire des peintures saisissantes qui, pour ainsi dire, restent dans l'œil.



Émile Zola dans son cabinet de travail.

des injustices. M. Zola en est particulièrement victime. On ne l'aime ni on ne le déteste à demi pour l'ordinaire. L'équité demanderait seulement que ses ennemis fissent mieux la part du bien et du mal qu'ils pensent dans le mal qu'ils disent. Quoi qu'ils fassent, ils ne pourront pas que son nom ne reste comme un des plus considérables de notre époque littéraire. On peut goûter plus ou moins son genre, on peut adresser telles ou telles critiques à sa méthode, et nous-même ne nous en priverons pas. Mais il nous semble que les réserves ne doivent pas être empreintes

On en revient toujours, à son propos, à ces cinquante pages qu'on aimerait mieux voir absentes de son œuvre. Il n'est pas dit que lui-même, aujourd'hui, est ravi de les y voir : du moins a-t-il renoncé à ce procédé trop facile de piquer l'intérêt par la hardiesse des scènes. Mais l'injustice commence quand on met en balance ce petit lot et le reste de l'œuvre complet, sans faire pencher le fléau du côté le plus lourd. Le rôle de la critique ne doit pas être d'éplucher les grandes

œuvres pour ne prendre en considération que les épluchures. Ainsi, pour *Rome*, on a trouvé les sources où Zola puisa ses documents et on a voulu triompher. En vérité, il s'est bien mal défendu. Il a ouvert des livres? Et voulait-on qu'il inventât l'histoire? Où apprendre ailleurs que dans les livres, je vous prie? On a cité quelques passages dans lesquels Zola, pour quelques termes, n'a pas assez démarqué le modèle. Et l'on a ni remarqué ni dit que si quelque chose à cela est vraiment surprenant, c'est que sur un volume de sept cents pages et plus, on n'ait trouvé que cette minime glanure à faire de textes et de fiches maladroitement utilisées. Ah! si vous saviez comment procèdent les romanciers de mœurs et l'unique moyen qu'ils ont de se documenter! Où voulez-vous qu'ils prennent leurs informations, sinon là où elles sont? Daudet raconte lui-même, dans *Trente ans de Paris*, que pour décrire ses usines, dans *Fromont* et autres, il a tout simplement pillé les manuels Roret et les *Grandes Usines* de Turgan. Voilà des références bien modestes : qui donc a jamais songé à les lui reprocher? Il en fut de tout temps ainsi. Le fondateur du roman d'observation, du roman de mœurs, ce fut l'immortel auteur de *Gil Blas de Santillane*, Le Sage. En l'étudiant d'assez près, nous avons pu, nous aussi, découvrir ses sources, et il faut voir avec quel sans façon il en fait usage. Il avait sur sa table l'*Obregon*, ou encore, si vous voulez, la *Relation secrète d'Olivarès* : ce ne sont pas des mots, des phrases, ce sont des pages entières qu'il y copie textuellement, comme nous avons pu le montrer par l'impression en deux colonnes parallèles. Ce pillage effronté empêche-t-il Le Sage d'être le plus pur de nos écrivains français, celui pour lequel Ch. Nodier proposait de se battre en duel contre qui oserait soutenir le contraire? Les larcins de Zola ne sont pas la cinquantième partie de ceux-là : il ne convient pas, en équité, d'en abuser contre lui. Si vous lisiez Scarron et même Molière à ce point de vue, vous seriez stupéfait de leurs audaces d'emprunt. Dans ces questions de soi-disant plagiat, on devrait toujours se rappeler le mot de Marmontel :

« Quiconque met dans son vrai jour, soit par l'expression, soit par l'à-propos, une pensée qui n'est pas à lui, mais qui *sans lui* serait perdue, se la rend propre en lui donnant un nouvel être, car l'oubli ressemble au néant. »

Zola sera-t-il de l'Académie française? *Chi lo sa?* Mais il est assuré que s'il n'en est pas, pour l'histoire rien ne manquera à sa gloire, et il manquera à celle de ce corps d'élite. Certes, personne ne l'absoudra de ses grossièretés voulues; mais elles ne sauraient obscurcir toute l'œuvre au point de la supprimer. Ce travailleur infatigable, ce remueur de masses énormes, ce pénétrant regardeur d'humanité aura joué un rôle trop considérable dans notre histoire littéraire pour qu'il soit permis de l'en rayer : son absence ferait un trou. Il a été le terrassier patient et opiniâtre des documents, il a déterminé un mouvement, une orientation dans notre littérature; des tableaux comme *Germinal, la Débâcle,* sont des toiles imposantes et grandioses, qu'il sera interdit à l'historien futur de négliger. Elles ont une double valeur, et par l'effort qu'elles représentent, et par le fait qu'elles sont une importante manifestation de l'esprit public. En effet, les progrès de la science sont la caractéristique de ce siècle, à qui ils ont imprimé une forte teinte de rationalisme. On n'a plus voulu rien savoir que sur preuves et documents. L'esprit d'examen, d'analyse, de critique, a prédominé au point d'asseoir le positivisme sur des bases qu'on croyait solides et qui commencent à se crevasser. L'œuvre de Zola, telle qu'elle fut, a été l'immense écho de ces principes; elle est la manifestation littéraire de l'esprit scientifique; il a fait du roman un laboratoire d'expériences. Mais le rationalisme n'a pas tenu ses promesses; on se prend à douter de la science, à lui prédire la banqueroute, et déjà nous voici au mysticisme, à l'occultisme, aux apparitions, comme par un retour à la foi. L'œuvre de Zola est faite; s'il la continue de même façon, il retardera. Le moment est venu de la modifier : et il a commencé déjà en orientant son observation vers d'autres sphères que la réalité, vers l'avenir, vers la théorie, vers la philosophie des masses et l'avènement du socialisme.

C'est ce qu'il fait dans son livre de *Rome*, auquel nous arrivons. Quelle que soit la diversité des appréciations, l'accord se fera pour reconnaître que son auteur a de formidables qualités de travail, d'assimilation, de réflexion sérieuse sur les hommes et les choses. A force d'envisager la vie

sous tous ses aspects dans les combinaisons savantes et complexes de son imagination de créateur, il a acquis une singulière sagesse et une profonde expérience des théories, des espoirs, des aventures et de l'avenir de l'humanité. L'œuvre est grande et belle, et voulez-vous que nous nous débarrassions tout de suite des quelques petites critiques à faire : elles n'égratigneront pas le colosse, et vous jugerez vous-même en tout état de cause. Il nous sera plus loisible ensuite d'admirer sans réserve ce qui est admirable.

Rome est un monument colossal. Peut-être même est-il trop vaste. L'auteur a voulu tout dire, tout y faire entrer; la bâtisse est tellement surchargée que par endroits elle crève. La façade n'offre pas une large et imposante unité; c'est fouillé, confus. Tant d'éléments divers ne se sont pas amalgamés dans la cuve, et l'alliage est hétérogène. On dirait du bronze de Corinthe où le cuivre n'aurait pas absorbé l'or.

L'histoire de Rome dans le passé, son avenir politique probable, l'état actuel de ses édifices et l'histoire de Benedetta, voilà les quatre parts dont la juxtaposition constitue toute la teneur du livre.

C'est presque un fragment d'autobiographie. L'abbé Pierre dont le livre a été dénoncé à l'Index, c'est M. Zola; c'est lui que nous voyons débarquer un matin à Rome à la gare du chemin de fer, c'est lui qui prend un fiacre et, avant de se rendre à l'hôtel, fait faire un coude au cocher pour jouir tout de suite du panorama général de Rome, tandis que sa valise chauffe au soleil sur le strapontin; c'est lui qui est pris de cette fièvre de tout voir, de tout visiter, de faire sa tournée de touriste, au point que, quand l'abbé Pierre visite les catacombes, il ne peut s'empêcher de se rappeler les fosses houillères de la Belgique, tout comme s'il avait écrit *Germinal*. C'est Zola en personne, cet abbé qui sollicite vainement audience du pape, qui est réduit à le regarder passer, derrière un massif, dans ses jardins, qui visite le Vatican à vide, le soir, quand tout dort, en catimini, à qui on reproche ses pages sur Lourdes, qui a étudié le cérémonial de la cour papale dans les pages de la *Gérarchia*, et noté sur son calepin les noms techniques de la carrosserie italienne.

Les descriptions et les théories sont reliées par le fil ténu d'une histoire qu'on dirait empruntée aux archives du XVI[e] siècle et aux nouvellistes d'autrefois.

Benedetta, nièce du cardinal Boccanera, d'une famille toute dévouée à la papauté, a été mariée au comte Prada, fils d'Orlando, un royaliste. On avait voulu par cette union sceller une sorte de réconciliation entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, entre le peuple italien et l'élément pontifical, entre le pape et le roi.

Le mariage tourna mal. Benedetta avait un amour au cœur pour son cousin Dario. Elle se refusa obstinément à son mari, s'enfuit et revint vivre chez son oncle pour demander l'annulation. Elle vécut ainsi sous le toit de Dario, tandis que son mari se consolait en ville. On attendait que le premier mariage fût cassé pour célébrer le second. Cependant Dario prenait quelques distractions de son côté avec une petite Romaine pauvre du Transtévère dont le frère lui planta un couteau dans l'épaule, non pour le tuer, mais par simple manière d'avertissement, comme il est d'usage. Dario était destiné à n'avoir pas de chance. L'annulation du mariage qui devait enfin lui donner sa Benedetta tardait. D'autre part, les jésuites voulurent se défaire de son père, candidat à la tiare, et lui envoyèrent des figues empoisonnées. Ce fut Dario qui les mangea. Il mourut. Sa fiancée éternelle se jeta dans les bras du moribond avec une impudeur qu'on nous dit sublime, et mourut dans une suprême étreinte. On les enterra tous deux enlacés.

Que fait là dedans l'abbé Pierre? Il est l'hôte de la maison. Il a une lettre de recommandation pour la tante de Benedetta, et il habite là. Il assiste à tous ces événements sans s'y mêler.

Alors quelle est l'histoire de l'abbé Pierre? Il a écrit un livre, *la Rome Nouvelle*, qui rappelle *la Jérusalem Nouvelle* de Brigham Young et semble nous transporter au Salt Lake. Ce qu'il veut, c'est débarrasser le dogme et la foi de la gangue dont les ont entourés vingt siècles de conciles et de bulles. Il veut dissiper ces alluvions accumulées par la volonté des papes et des évêques amenés par des intérêts politiques à établir et à imposer des interprétations; il veut revenir en arrière, à la saine et pure morale du Christ, toute faite de charité, toute pénétrée d'amour pour les malheureux et de socialisme chrétien.

Mais cela, c'est toucher au dogme. Un

prêtre ne doit pas écrire, il doit avoir l'obéissance passive et irraisonnée : le seul fait d'écrire le mot « religion nouvelle » est une hérésie. Le livre de l'abbé Pierre dénoncé à l'Index va être condamné ; on l'a prévenu, et il vient à Rome pour se défendre, pour voir le pape, pour l'assurer de sa foi ardente et pure.

Les jésuites l'empêchent d'arriver jusqu'au pape. Il espère toujours, et cependant l'audience est tantôt retardée, tantôt refusée. Il y a là un monsignor Nani qui joue un peu le Méphisto ; il apparaît de temps en temps, comme le directeur occulte, pour dire à l'abbé :

— Patientez, promenez-vous, visitez Rome.

En réalité, ces délais sont pour lasser Pierre et l'amener à renoncer à défendre son livre, à le répudier. N'ayant rien d'autre à faire, il se promène et nous emmène avec lui.

Quand le temps moral est passé et que l'abbé est bien lassé, on lui laisse voir le pape qui le sermonne et lui fait abjurer ses erreurs.

D'action, il n'y en a pas davantage dans ce livre, qui est plutôt un guide intelligent.

L'auteur procède par grands morceaux, reliés ensuite. Il a été frappé par un assez grand nombre de motifs, qui sont admirablement traités si on les prend isolément. On aperçoit derrière le récit les dossiers classés, les chemises bourrées de notes et étiquetées dont la réunion a formé un volume. Le démontage se fait tout seul, comme dans une composition de savante rhétorique : visites aux monuments anciens, puis aux quartiers neufs, l'histoire romaine, la Rome du moyen âge, l'Italie de Garibaldi, le Quirinal, la villa Médicis, le palais Farnèse, Saint-Pierre, le Vatican, un pèlerinage du denier de saint Pierre, la messe du pape, le quartier des Prés-du-Château, la chapelle Sixtine, une soirée mondaine dans le monde noir, un bel enterrement romain : ce sont des panneaux brossés avec talent et juxtaposés comme dans une galerie de vigoureuses aquarelles.

On sent seulement chez l'écrivain la gène de varier à l'infini ses transitions entre ses morceaux préparés : « Tout d'un coup il fut surpris d'entendre Narcisse qui, sans qu'il pût savoir par quelle transition, s'était mis à le renseigner sur l'existence quotidienne de Léon XIII. »

Il y a des bizarreries. Pierre voit un portrait du cardinal Boccanera : « Le portrait ne donnait pas la souveraine et tranquille foi qui se dégageait de cette haute figure, une certitude totale de savoir où était la vérité et une absolue volonté de s'y tenir à jamais. »

Mais c'est qu'un portrait qui dirait tout cela ne serait pas banal ! L'artiste qui pourrait rendre par le pinceau « la certitude de savoir où est la vérité » ne serait pas moins habile que Beaumarchais dans les indications scéniques de ses drames : « Mme la comtesse, avec l'air d'une personne que les paroles du baron font changer d'avis. » Il ne faut pas non plus trop demander aux arts d'expression.

Quand Pierre ne nous promène pas, il raconte le soir à Dario et à Benedetta ses promenades du jour, et alors il est moins prolixe, il déblaye, il a jeté dans ces courts récits le menu fretin de ses notes, la gare, le cimetière, les jardins, le Tibre qui lui inspire une jolie page :

> Et il rêvait sans fin à tout le passé fameux de ce fleuve, il évoquait souvent la légende qui veut que des richesses fabuleuses soient enterrées dans la boue de son lit. A chaque invasion des Barbares, et particulièrement lors du sac de Rome, on y aurait jeté les trésors des temples et des palais, pour les soustraire au pillage des vainqueurs. Là-bas, ces barres d'or qui tremblaient dans l'eau glauque, n'était-ce pas le chandelier d'or à sept branches que Titus avait rapporté de Jérusalem ? et ces pâleurs sans cesse déformées par les remous, n'étaient-ce pas des blancheurs de colonnes et de statues ? et ces moires profondes, toutes reluisantes de petites flammes, n'était-ce pas un amas, un pêle-mêle de métaux précieux, des coupes, des vases, des bijoux ornés de pierreries ? Quel rêve que ce pullulement entrevu au sein du vieux fleuve, la vie cachée de ces trésors qui auraient dormi là pendant tant de siècles ! et quel espoir pour l'orgueil et l'enrichissement d'un peuple, que les trouvailles miraculeuses qu'on ferait dans le Tibre, si l'on pouvait le fouiller, le dessécher un jour, comme le projet en a déjà été fait ! La fortune de Rome était là peut-être.

Cette complexité de procédés, malgré tout monotones, est la rançon de la largeur du plan.

C'était une grosse ambition de vouloir ainsi tout embrasser, de Romulus à Léon XIII. Disons tout de suite que, dans ce livre, la Rome actuelle est de beaucoup celle qui sort plus vigoureuse, nette et franchement tracée. La toile pâlit, quand passent la Rome archéologique, la Rome chrétienne, la Rome des investitures.

M. Zola n'est pas livresque. Il sait comme personne regarder, observer, voir agir les personnes vivantes, noter leurs démarches, leurs avis, soupçonner leurs secrets motifs; il est le Tacite des vivants. Son érudition est bien inférieure à son observation.

Il a pris plaisir, dans ce livre, à aborder des rôles variés et neufs pour lui, à donner sa note dans le concert savant des archéologues et des critiques d'art; après avoir passé sa vie à regarder les hommes agir en pleine vie, il a été pris par l'ambitieuse envie de regarder et d'interroger la mort, les tombeaux de la voie Appienne et les toiles de Botticelli, qui a la vogue chez nous, et dont un de ses personnages parle avec un éloquent engouement. Ses aperçus sont alors ingénieux, et l'on a le sentiment d'écouter parler un esprit supérieur et hardi; mais ce qu'il dit ressemble à une divination heureuse, et l'opinion est ou hésitante ou mal posée sur des dessous qu'on voudrait étayés par de longues années de préparation. Le monde savant sourira peut-être. Un an, deux ans même ne suffisent pas à improviser un Desjardins ou un Boissier.

Il a beau s'extasier : le récit de la promenade de l'abbé Pierre dans les ruines romaines ne diffère pas des impressions banales d'un amateur; il traverse l'Asylum sans que les brigands de Romule surgissent à ses yeux; il passe devant le Tullianum sans nommer Catilina; il traverse le forum sans songer aux Gracques, et foule sans le savoir la place du Milliaire d'Or.

Il vante le luxe de l'habitation d'Auguste, quand chacun sait, depuis Suétone, qu'Auguste affectait la simplicité du logement et de la table, et faisait filer ses vêtements par sa femme; quant à la politique d'Auguste, fondant le culte *Romæ et Augusto* pour créer un lien entre les parties éloignées et hétéroclites du vaste empire romain, disons nettement qu'elle n'est ni comprise ni expliquée dans le passage qui la concerne. Cicéron n'est pas nommé une seule fois, et Virgile n'apparaît jamais. L'abbé Pierre n'a pas lu Tite-Live, non plus que Grote, Niebuhr ou Taine. C'est un manque.

Le hasard a jeté sur ma table, à côté de la *Rome* de Zola, un autre livre appelé aussi *Rome;* c'est un voyage à Rome, avec notes et impressions, et c'est bien solidement et savamment fait! Le livre a paru y a cinq ans : il est signé Michelet! Dame, Zola n'est pas Michelet, en histoire. Il est vrai qu'il peut se revancher en répondant : « Oui, mais en roman, Michelet n'est pas Zola ! » Alors quoi? Chacun son métier? *Ne sutor ultra crepidam?* Je ne vous le fais pas dire.

Zola sait mieux voir que lire. Il est l'historien du présent. C'est dans les descriptions et les paysages qu'il excelle, et ils sont parmi les plus belles pages :

Le soleil avait grandi, les quartiers hauts se détachaient avec plus de vigueur sur les fonds incendiés. Au loin, les collines se doraient, devenaient de pourpre, tandis que les façades prochaines se précisaient, très claires, avec leurs milliers de fenêtres, nettement découpées. Mais des vapeurs matinales flottaient encore : des voiles légers semblaient monter des rues basses, noyant les sommets, où ils s'évaporaient, dans le ciel ardent, d'un bleu sans fin. Il crut un instant que le Palatin s'était effacé, il en voyait à peine la sombre frange de cyprès, comme si la poussière même de ses ruines la cachait. Et le Quirinal surtout avait disparu, le palais du roi semblait être reculé dans une brume, si peu importante avec sa façade basse et plate, si vague au loin, qu'il ne le distinguait plus; tandis que, sur la gauche au-dessus des arbres, le dôme de Saint-Pierre avait grandi encore, dans l'or limpide et net du soleil, tenant tout le ciel, dominant la ville entière.

Le style est large, ample, avec de majestueuses périodes et des trouvailles heureuses comme celle de « ce sol de Rome fait de la poussière des générations ». Le ton est souvent élevé, éloquent, grandiose. Il glisse rarement dans des écarts de mauvais goût, comme quand l'auteur nous présente un jeune homme avec un nez busqué, qui marque l'échec final d'une nature incomplète.

Entendez, par exemple, cette profession de l'intègre cardinal Boccanera, tout éloquente :

Et si, comme ses ennemis le prétendent, le catholicisme est frappé à mort, il doit mourir debout dans son intégralité glorieuse... Vous entendez bien, monsieur l'abbé, pas une concession, pas un abandon, pas une lâcheté ! Il est tel qu'il est, et il ne saurait être autrement. La certitude divine, la vérité totale est sans modification possible, et la moindre pierre enlevée à l'édifice n'est jamais qu'une cause d'ébranlement... N'est-ce pas évident, d'ailleurs? On ne sauve pas les vieilles maisons dans lesquelles on met la pioche : sous prétexte de les réparer, on ne fait qu'augmenter les lézardes. S'il était vrai que Rome menaçât de tomber en poudre, tous les raccommodages, tous les replâtrages n'auraient pour résultat que de hâter l'inévitable catastrophe. Et, au lieu de la mort grande, immobile, ce serait la plus misérable des agonies, la fin d'un lâche

qui se débat et demande grâce... Moi, j'attends. Je suis convaincu que ce sont là d'affreux mensonges, que le catholicisme n'a jamais été plus solide, qu'il puise son éternité dans l'unique source de vie. Mais le soir où le soleil croulerait, je serais ici, au milieu de ces vieux murs qui s'émiettent, sous ces vieux plafonds dont les vers mangent les poutres, et c'est debout, dans les décombres, que je finirais mon *Credo* une dernière fois.

Les caractères ont un relief puissant, les types sortent de l'imagination de l'auteur créés de toutes pièces, avec leur physionomie propre, puissamment modelée : le digne cardinal Boccanera, candidat à la tiare, d'une foi intègre et droite, fidèle servant de la papauté ; le cardinal Nani, insinuant et onctueux, patient et fort par la douce persistance ; Benedetta, cette flamboyante et énergique vierge italienne, qui consacre son amour par la mort ; son éternel fiancé Dario, avec ses impatiences juvéniles, et Prada, le mari délaissé, toujours fou de sa passion pour l'ingrate, et au milieu d'eux, l'abbé Pierre Froment, épris d'idéal et de progrès, de pitié pour les humbles et les miséreux, venant chercher aux pieds du Saint-Père l'occasion de reconforter et de ranimer sa foi, et se butant avec découragement contre des luttes intéressées, des intrigues cardinalices, des ambitions papales, la querelle du spirituel contre le temporel, la volonté, puisée dans ce sol qui a nourri Auguste, de dominer encore le monde, comme jadis.

Puis ce sont les figures accessoires, si expressives encore, le secrétaire Vigilio, pâli par la terreur des menées sourdes des jésuites, Paparelli, leur agent sournois, cauteleux et sinueux, et ce gros curé paysan, Santobono, qui apporte au cardinal Boccanera le panier de figues empoisonnées.

Tous ces personnages sont parfois jetés dans des scènes qui sont l'œuvre d'un très grand maître, d'un dramaturge expert et saisissant.

Il faut les lire, ces pages lumineuses et vraies comme la vie, le voyage en voiture du comte Prada et de l'abbé Pierre avec l'abbé Santobono serrant sur ses genoux le panier de figues, l'arrêt à l'auberge où une poule picore dans le panier funeste et va mourir derrière la maison, les hésitations de Prada qui a tout compris, la scène de l'empoisonnement, la preuve d'amour, très osée, que donne Benedetta à son fiancé moribond.

Il faut lire la messe dite par le pape, et l'étonnante description du pèlerinage international du denier de saint Pierre, l'affluence enthousiaste, les applaudissements frénétiques, le vent de sainte folie qui soulève la foule pieuse :

Et ce qui se passa alors fut si extraordinaire, que Pierre en resta longtemps bouleversé. Il avait vu à Lourdes des spectacles d'une idolâtrie inoubliable, des scènes de foi naïve, de passion religieuse exaspérée, dont il frémissait encore d'inquiétude et de douleur. Mais les foules se ruant à la grotte, les malades expirant d'amour devant la statue de la Vierge, tout un peuple délirant sous la contagion du miracle, rien, rien n'approchait du coup de folie qui souleva, qui emporta les pèlerins aux pieds du pape. Des évêques, des supérieurs de congrégation, des délégués de toute sorte s'étaient avancés pour déposer près du trône les offrandes qu'ils apportaient du monde catholique entier, la collecte universelle du denier de saint Pierre. C'était l'impôt volontaire d'un peuple à son souverain, de l'argent, de l'or, des billets de banque enfermés dans des bourses, dans des aumônières, dans des portefeuilles. Et des dames vinrent ensuite, qui tombaient à genoux, pour tendre les aumônières de soie ou de velours qu'elles avaient brodées. Et d'autres avaient fait mettre sur les portefeuilles le chiffre en diamants de Léon XIII. Et l'exaltation devint telle un instant, que des femmes se dépouillèrent, jetèrent leur porte-monnaie, jusqu'aux sous qu'elles avaient sur elles. Une très belle, très brune, mince et grande, arracha sa montre de son cou, ôta ses bagues, les lança sur le tapis de l'estrade. Toutes auraient arraché leur chair, pour sortir leur cœur brûlant d'amour, le jeter aussi, se jeter entières sans rien garder d'elles. Ce fut une pluie de présents, le don total, la passion qui se dépouille en faveur de l'objet de son culte, heureuse de n'avoir rien à elle qui ne soit à lui. Et cela au milieu d'une clameur croissante, des vivats qui avaient repris, des cris d'adoration suraigus, tandis que des poussées de plus en plus violentes se produisaient, tous et toutes cédant à l'irrésistible besoin de baiser l'idole.

Un signal fut donné : Léon XIII se hâta de descendre du trône et de reprendre sa place dans le cortège, pour regagner ses appartements. Des gardes suisses maintenaient énergiquement la foule, tâchaient de dégager le passage, au travers des trois salles. Mais, à la vue du départ de Sa Sainteté, une rumeur de désespoir avait grandi, comme si le ciel se fût refermé brusquement devant ceux qui n'avaient pu s'approcher encore. Quelle déception affreuse, avoir eu Dieu visible et le perdre, avant de gagner son salut, rien qu'en le touchant ! La bousculade fut si terrible que la plus extraordinaire confusion régna, balayant les gardes suisses. Et l'on vit des femmes se précipiter derrière le pape, se traîner à quatre pattes sur les dalles de marbre, y baiser ses traces, y boire la poussière de ses pas. La grande dame brune, tombée au bord de l'estrade, venait de s'y évanouir en poussant un grand cri ; et deux messieurs du comité la

tenaient, afin qu'elle ne se blessât point, dans l'attaque nerveuse qui la convulsait. Une autre, une grosse blonde, s'acharnait, mangeait des lèvres, éperdument, un des bras du fauteuil où s'était posé le pauvre coude frêle du vieillard. D'autres l'aperçurent, vinrent le lui disputer, s'emparèrent des deux bras, du velours, la bouche collée au bois et à l'étoffe, le corps secoué de gros sanglots. Il fallut employer la force pour les en arracher.

Il faut lire encore la visite de Pierre au pape, le soir, comme en cachette, à la suite du valet de chambre, M. Squadra, qui nous fait traverser la série silencieuse des appartements déserts où, dans chaque pièce, deux lampes brûlent doucement de chaque côté du crucifix d'ivoire.

M. Zola a-t-il vu le pape? *Chi lo sà?* Au regard de la littérature, très peu importe. Mais ce qui est surprenant, c'est la véracité, la minutieuse exactitude avec laquelle il a brossé ce décor. C'est à croire qu'il a au moins visité les lieux en l'absence du propriétaire.

Et le pape lui-même nous apparaît dans son cabinet à alcôve profonde, près des malles cadenassées où repose le denier de saint Pierre, — le pape intime, en soutane blanche salie de tabac, dégustant à petites gorgées son verre de sirop tout en parlant, — combien différent de ce pape majestueux, presque immatériel, qu'on nous a montré, quelques chapitres plus haut, présidant le pèlerinage ou officiant à Saint-Pierre dans le déploiement tumultueux et somptueux de toutes les magnificences :

Pierre était dans la chambre de Sa Sainteté. Il avait craint une de ces émotions foudroyantes qui affolent ou paralysent; on lui avait conté que des femmes arrivaient mourantes, pâmées, l'air ivre, ou bien se précipitaient comme soulevées par le vol d'ailes invisibles. Et, brusquement, l'angoisse de son attente, sa fièvre croissante de tout à l'heure, aboutissait à une sorte de saisissement, à une réaction qui le faisait très calme, les yeux clairs, voyant tout. En entrant, l'importance décisive d'une telle audience lui était nettement apparue, lui simple petit prêtre devant le suprême pontife, chef de l'Église, maître souverain des âmes. Toute sa vie religieuse et morale allait en dépendre, et c'était peut-être cette pensée soudaine qui le glaçait ainsi au seuil du sanctuaire redoutable, vers lequel il venait de marcher d'un pas si frémissant, dans lequel il n'aurait cru pénétrer que le cœur éperdu, les sens abolis, ne trouvant plus à balbutier que ses prières de petit enfant.

Plus tard, quand il voulut classer ses souvenirs, il se rappela qu'il avait vu Léon XIII d'abord, mais dans le cadre où il était, dans cette grande chambre tendue de damas jaune, à l'alcôve immense, si profonde que le lit y disparaissait, ainsi que tout un petit mobilier, une chaise longue, une armoire, des malles, les fameuses malles où se trouvait, dit-on, sous de triples serrures, le trésor du denier de saint Pierre. Un meuble Louis XIV, une sorte de bureau à cuivres ciselés, faisait face à une grande console Louis XV, dorée et peinte, sur laquelle, près d'un haut crucifix, brûlait une lampe. La chambre était nue : rien autre que trois fauteuils et quatre ou cinq chaises recouvertes de soie claire, pour remplir le vaste espace que recouvrait un tapis déjà fort usé. Et Léon XIII était là, sur un des fauteuils, assis à côté d'une petite table volante, où l'on avait posé une seconde lampe garnie d'un abat-jour. Trois journaux y traînaient, deux français, un italien, celui-ci à demi déplié, comme si le pape venait de le quitter à l'instant, pour tourner, à l'aide d'une longue cuiller de vermeil, un verre de sirop placé près de lui.

Et il parle, Léon XIII, dans ce livre de fiction, — il discute des questions actuelles avec un abbé imaginaire. Il y a là quelque chose, je dirais presque de gênant, dans cette interview de fantaisie. Faire tenir à un pape vivant, à un homme connu, des discours qu'il ne sanctionnerait peut-être pas, lui prêter un langage dont rien ne nous dit s'il le tiendrait réellement, c'est beaucoup présumer, et l'on ne sait jusqu'à quel point le roman est en droit de mettre ainsi sur la scène un vivant, — puisque le théâtre ne l'oserait pas.

Certes, les propos que tient ce pape en effigie n'ont rien que d'élevé, de beau, d'honorable; mais enfin, c'est substituer une intelligence à une autre intelligence.

Peut-on préjuger ainsi des contemporains, et n'est-ce pas comme une petite violation de conscience?

Rome est un plaidoyer troublant en faveur de la science, à l'amour de laquelle ce prêtre inquiet aboutit. Il est parti de l'incertitude et de l'angoisse, mécontent des résultats de la science impuissante :

Si la masse des travailleurs souffre d'être mal partagée et exige que, dans un nouveau partage, on lui assure au moins son pain quotidien, il semble que l'élite n'est pas plus contente, se plaignant du vide où la laissent sa raison libérée, son intelligence élargie. C'est la fameuse banqueroute du rationalisme, du positivisme et de la science elle-même. Les esprits, que dévore le besoin de l'absolu, se lassent des tâtonnements, des lenteurs de cette science qui admet les seules vérités prouvées; ils sont repris de l'angoisse du mystère, il leur faut une synthèse totale et immédiate, pour pouvoir dormir en paix : et, brisés, ils retombent à genoux sur la route, éperdus à la pensée qu'ils ne sauront jamais tout, préférant Dieu, l'inconnu révélé, affirmé

en un acte de foi. Aujourd'hui encore, en effet, la science ne calme ni notre soif de justice, ni notre désir de sécurité, ni l'idée séculaire que nous nous faisons du bonheur, dans la survie, dans une éternité de jouissances. Elle n'en est qu'à épeler le monde, elle n'apporte pour chacun que la solidarité austère du devoir de vivre, d'être un simple facteur du travail universel; et comme l'on comprend la révolte des cœurs, le regret de ce ciel chrétien, peuplé de beaux anges, plein de lumières, de musiques et de parfums! Ah! baiser ses morts, se dire qu'on les retrouvera, qu'on revivra avec eux une immortalité glorieuse! et avoir cette certitude de souveraine équité pour supporter l'abomination de l'existence terrestre! et tuer ainsi l'affreuse pensée du néant, et échapper à l'horreur de la disparition du moi, et se tranquilliser enfin dans l'inébranlable croyance qui remet au lendemain de la mort la solution heureuse de tous les problèmes de la destinée! Ce rêve, les peuples le rêveront longtemps encore.

Voilà ce qu'il disait, ce qu'il pensait, ce qu'il développait dans le livre, *la Rome Nouvelle*, que l'Index condamna. Son voyage au Vatican et à travers le monde noir l'a amené à la palinodie. Il conclut par l'hymne de la science. Après sa visite au pape, un simple memento du baccalauréat achève la déroute de ses espoirs :

L'œuvre était cependant des plus modestes, le classique manuel pour le baccalauréat, ne contenant guère que les éléments des sciences; mais toutes les sciences y étaient représentées: il résumait assez bien l'état actuel des connaissances humaines. Et c'était en somme la science qui faisait irruption dans la rêverie de Pierre, soudainement, avec la masse, avec l'énergie irrésistible d'une force toute-puissante, souveraine. Non seulement le catholicisme en était balayé, tel qu'une poussière de ruines: mais toutes les conceptions religieuses, toutes les hypothèses du divin chancelaient, s'effondraient. Rien que cet abrégé scolaire, cet infiniment petit livre classique, rien même que le désir universel de savoir, cette instruction qui s'étend toujours, qui gagne le peuple entier, et les mystères devenaient absurdes et les dogmes croulaient, et rien ne restait debout de l'antique foi. Un peuple nourri de science, qui ne croit plus aux mystères, ni aux dogmes, au système compensateur des peines et des récompenses, est un peuple dont la foi est morte à jamais; et, sans la foi, le catholicisme ne peut être. Là est le tranchant du couperet, le couteau qui tombe et qui tranche. S'il faut un siècle, s'il en faut deux, la science les prendra. Elle seule est éternelle. C'est une naïveté de dire que la raison n'est pas contraire à la foi et que la science doit être la servante de Dieu. Ce qui est vrai, c'est que, dès aujourd'hui, les Écritures sont ruinées et que, pour en sauver des fragments, il a fallu les accommoder avec les certitudes nouvelles, en se réfugiant dans le symbole. Et quelle extraordinaire attitude, l'Église défendant à quiconque découvre une vérité contraire aux livres saints de se prononcer d'une façon définitive, dans l'attente que cette vérité sera convaincue un jour d'être une erreur! Et le petit livre infime, le manuel de vérité continuait son œuvre, en détruisant quand même l'erreur, en construisant la terre prochaine, comme les infiniment petits, les forces de la vie ont construit peu à peu les continents.

Dans la grande clarté brusque qui se faisait, Pierre enfin se sentait sur un terrain solide. Est-ce que la science a jamais reculé? C'est le catholicisme qui a sans cesse reculé devant elle et qui sera forcé de reculer sans cesse. Jamais elle ne s'arrête, elle conquiert pas à pas la vérité sur l'erreur, et dire qu'elle fait banqueroute parce qu'elle ne saurait expliquer le monde d'un coup, est simplement déraisonnable. Si elle laisse, si elle laissera toujours sans doute un domaine de plus en plus rétréci au mystère, si une hypothèse pourra toujours essayer d'en donner l'explication, il n'en est pas moins vrai qu'elle ruine, qu'elle ruinera à chaque heure davantage les anciennes hypothèses, celles qui s'effondrent devant les vérités conquises. Et le catholicisme est dans ce cas, il y sera demain plus qu'aujourd'hui. Comme toutes les religions, il n'est, au fond, qu'une explication du monde, un code social et politique supérieur, destiné à faire régner toute la paix, tout le bonheur possible sur la terre. Ce code, qui embrasse l'universalité des choses, devient dès lors humain, mortel comme ce qui est humain. On ne saurait le mettre à part, en disant qu'il existe par lui-même d'un côté, tandis que la science existe de l'autre. La science est totale, et elle le lui a bien fait voir déjà, et elle le lui fera bien voir encore, en l'obligeant à réparer les continuelles brèches qu'elle lui cause, jusqu'au jour où elle l'emportera, sous un dernier assaut de l'éclatante vérité. Cela prête à rire de voir des gens assigner un rôle à la science, lui défendre d'entrer sur tel domaine, lui prédire qu'elle n'ira pas plus loin, déclarer qu'à la fin de ce siècle, lasse déjà, elle abdique. Ah! petits hommes, cervelles étroites ou mal bâties, politiques à expédients, dogmatiques aux abois, autoritaires s'obstinant à refaire les vieux rêves, la science passera et les emportera comme des feuilles sèches.

Au total, *Rome* est un effort immense, et l'auteur n'a pas été écrasé sous la charge. L'œuvre est remarquable par la hauteur et la diversité des dissertations économiques et sociales, l'intensité dramatique des épisodes, la vigueur nerveuse et habile de l'expression, le relief épais des caractères, la netteté de la vision.

Pierre a été à Rome pour chercher et ranimer sa foi; il y échoue; il reprend le train pour être le surlendemain à Paris : c'est là que nous le retrouverons l'an prochain, dans le troisième volume de la série des villes : Lourdes, Rome, Paris.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'idée de s'élever en l'air au moyen d'un cerf-volant pourra paraître quelque peu téméraire, et si quelque industriel forain offrait une telle distraction au public, il est probable qu'il aurait bien peu de succès. L'expérience a été tentée cependant récemment en Amérique, par M. Hargrave, avec un cerf-volant de forme particulière. Au lieu de prendre une surface plane, comme on a coutume de le faire, il a constitué son appareil au moyen de panneaux assemblés de façon à former une sorte de boîte sans fond (fig. 1). Les panneaux sont en bambou et percaline; on a soin d'assembler les bambous entre eux sans employer de pointes, ni de vis, mais au moyen de fil solide, comme du fil de cordonnier par exemple. On gagne ainsi en légèreté et aussi en solidité, car les chocs sont sans action sur une ligature qui présente toujours une certaine élasticité, tandis que sur des assemblages faits au moyen de corps qui traversent le bois, comme les pointes et les vis, on est presque certain qu'il y aura de la casse sous un choc quelque peu violent.

M. Hargrave, après avoir essayé plusieurs espèces de cerfs-volants, a acquis la certitude que ceux de cette forme sont absolument stables et peuvent porter des poids bien supérieurs aux autres, surtout si on en attelle plusieurs l'un devant l'autre, *en tandem*. Ils restent immobiles sous le vent et on peut fixer à terre l'extrémité de la corde qui les tient, sans crainte de les voir tout à coup faire un plongeon vers la terre, comme cela arrive si souvent avec le cerf-volant ordinaire.

M. Hargrave a attelé un jour trois couples d'appareils l'un devant l'autre et, par un vent de 8 à 9 mètres à la seconde, il a pu se faire enlever; mais prudemment il était maintenu à peu de distance de terre par ses aides. Une expérience de ce genre prouve qu'on peut faire enlever des poids très lourds à un cerf-volant, et cela peut rendre service dans certains cas, comme par exemple la photographie. Il y a quelques années, en France, M. A. Batut a obtenu, au moyen d'un cerf-volant ordinaire et un petit appareil photographique, une épreuve instantanée prise à grande hauteur et donnant le plan d'une ferme; avec le système de M. Hargrave, on pourrait employer un appareil photographique beaucoup plus grand, et obtenir des clichés plus importants, ce qui, dans certains cas, pourrait être d'une utilité incontestable.

Mais, au point de vue de la navigation aérienne, le cerf-volant, quelles que soient sa forme et sa force, ne présente pas grand intérêt, et ce n'est pas là que les partisans du *plus lourd que l'air* iront chercher la solution du problème.

L'un d'eux, M. Langley, un Américain aussi, vient de communiquer à l'Académie des sciences le résultat d'une expérience importante faite dernièrement en présence de savants dignes de foi, parmi lesquels M. Graham Bell, l'inventeur du téléphone. D'après ses travaux antérieurs, M. Langley est arrivé à se convaincre qu'il est possible de construire des moteurs pouvant imprimer à des surfaces mille fois plus lourdes que l'air une vitesse horizontale suffisante pour les maintenir dans l'espace.

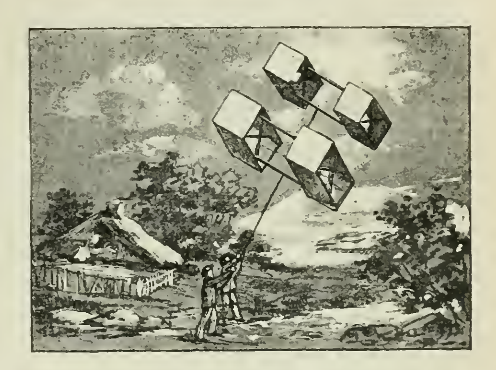


Fig. 1. — Cerf-volant Hargrave permettant une grande force d'ascension.

La machine volante de M. Langley a été essayée dans les environs de Washington; son poids, non compris le moteur et son approvisionnement, est de 11 kilos; l'envergure de ses ailes, 4 mètres.

Bien qu'on ne nous dise pas le poids du moteur, il était, paraît-il, très léger et avait la force d'un cheval; c'était une machine à vapeur de construction spéciale.

Personne ne prit passage à bord de cet appareil, dont on ne nous donne pas les dimensions, mais qui devait être relativement petit. M. G. Bell nous certifie que dans un premier essai la machine marcha contre le vent en s'élevant progressivement et en décrivant des courbes d'environ 100 mètres de rayon; elle s'arrêta faute de vapeur au bout d'une minute et demie et descendit lentement sans que rien ne fût endommagé. Une seconde expérience put être faite immédiatement après. La machine s'éleva de nouveau sans secousse en décrivant de grands cercles, passa au-dessus des arbres et descendit de l'autre côté, après avoir parcouru, tant en hauteur qu'en distance horizontale, environ 1 kilomètre, avec une vitesse moyenne de 36 kilomètres à l'heure.

M. G. Bell estime que l'expérience démontre la possibilité de voler en l'air par des moyens mécaniques. Espérons qu'il ne se trompe pas plus ici que quand il a prédit qu'on pouvait transmettre la parole à des centaines de lieues au moyen d'un simple fil de fer.

Les pôles de la terre ont été jusqu'à présent inaccessibles à l'homme. Bien qu'on ait tenté d'aller au pôle sud et que deux expéditions s'organisent en ce moment dans ce but, l'une en Belgique, l'autre en Angleterre, c'est plutôt vers le nord que se sont dirigés les explorateurs. La tâche paraît en effet moins difficile de ce côté, puisque l'on peut s'établir en terre ferme à environ 1,000 kilomètres du but, c'est-à-dire un peu plus que la distance de Paris à Marseille. Malgré cela les expéditions qui se sont succédé ont toujours échoué et n'ont que trop souvent servi à allonger la liste des martyrs de la science. En sera-t-il de même pour l'entreprise hardie de trois Suédois : MM. Andrée, Ekholm et Strindberg, qui viennent de s'embarquer le 4 juin dernier pour aller, eux aussi, à la conquête du pôle nord ? Ils abandonnent complètement les itinéraires suivis par leurs prédécesseurs et veulent aller droit au but, en ballon ! L'idée est-elle réalisable ? On pense généralement que oui, et plusieurs de nos compatriotes l'avaient déjà émise; mais aucun ne parvint à réunir les moyens matériels d'exécution. M. Andrée, avec la foi des apôtres, a su convaincre les siens, et la souscription ouverte afin de trouver les 180,000 francs qu'il jugeait nécessaires, a été presque entièrement couverte par trois personnes : M. Nobel, l'inventeur de la dynamite, pour la moitié; le roi de Suède et le baron Dikson, pour le reste. De nombreux dons en nature sont aussi venus assurer ses approvisionnements.

Le ballon *le Pôle-Nord* a été construit à Paris par M. Lachambre qui s'est fait une spécialité pour ce genre de travail. Il est de forme ronde, en soie ponghée de Chine, la plus résistante connue, et a 20 mètres de diamètre. Pour la calotte supérieure, l'étoffe a été mise en quatre épaisseurs et pour le reste en trois épaisseurs; tous les morceaux, au nombre de près de 3,500, qui constituent cette énorme sphère, ont été collés et cousus, puis le tout a été enduit d'un vernis spécial destiné à assurer l'imperméabilité, car il est indispensable que le gaz reste enfermé sans déperdition pendant plusieurs semaines. La construction terminée, au mois de mai dernier, M. Lachambre a gonflé le ballon d'air légèrement comprimé et n'a constaté aucune fuite au bout de plusieurs jours. Le poids total de cette enveloppe est de 1,300 kilos; elle est recouverte d'un filet pesant 500 kilos qui est destiné à supporter la nacelle. Celle-ci est en osier et a la forme cylindrique, son diamètre intérieur est de 2 mètres, sa hauteur, $1^{m},40$. Elle est fermée par un couvercle, également en osier, recouvert d'une toile imperméable et percé d'un trou pour livrer passage aux habitants; deux fenêtres de 15 centimètres de côté sont ménagées sur les parois (fig. 2). Ce sera là le seul abri des hardis explorateurs pendant les 8, 15 jours, 30 peut-être qu'ils devront rester en l'air. C'est peu confortable, on en conviendra, et peu de personnes se contenteraient d'une pareille installation même pour un plus court voyage sous un climat tempéré. Il est bien entendu qu'on n'y fera pas de feu pour éviter toute chance d'incendie. Aussi pour ne pas priver les passagers d'aliments chauds, a-t-on prévu une cuisine en sous-sol avec monte-plat; on a ménagé dans le plancher de la nacelle un trou par lequel on descendra un réchaud à alcool qu'on allumera seulement quand il sera à une dizaine de mètres; la surveillance de la cuisson ne sera peut-être pas très commode dans ces conditions, mais les convives sont disposés à l'indulgence. La nacelle ne pourrait contenir les trois voyageurs ensemble, aussi comptent-ils y aller

seulement à tour de rôle pour se reposer. Le reste du temps, ils se tiendront sur le couvercle qui est entouré d'une balustrade en cordages ; c'est là qu'ils auront leurs instruments d'observation. Il ne faut pas croire, du reste, qu'ils vont être exposés à des températures extrêmes. A cette époque de l'année, d'après les observations faites dans les régions les plus septentrionales, la température moyenne est d'environ 4 degrés au-dessus de zéro, c'est l'été, et ce qui a son prix pour les observations, un été sans nuit.

Comme nous l'avons dit, c'est le 4 juin que l'expédition s'est embarquée sur la *Virgo;* elle a emporté un hangar démontable composé de quatre étages de 5 mètres de haut où sera gonflé le ballon et où il attendra un vent favorable aussi longtemps que cela sera nécessaire. Le gaz hydrogène pur sera fabriqué sur place dans des appareils spéciaux semblables à ceux que nous employons en France pour nos ballons militaires : c'est le procédé de la décomposition de l'eau par la réaction du fer et de l'acide sulfurique. Pour donner une idée de l'importance de cette opération, nous dirons que la *Virgo* a emporté trente-sept mille kilos d'acide : n'oublions pas que le ballon jauge 5,000 mètres cubes ! C'est notre compatriote, M. Lachambre, qui accompagne l'expédition jusqu'à son point de départ pour diriger toutes les opérations du lancement dans lesquelles il a une compétence universellement reconnue. M. Andrée a décidé que le départ aurait lieu par une fraiche brise du sud ; la toiture en toile du hangar sera enlevée et il prononcera le *lâchez tout* traditionnel ; jamais ces paroles n'auront retenti dans un moment plus solennel.

Que va-t-il advenir des hardis pionniers ? L'un d'eux, M. Ekholm, qui a étudié spécialement la question, pense que le ballon, après avoir dépassé le pôle, doit rencontrer un courant qui l'entrainera vers le nord de la Sibérie. M. Andrée a, du reste, imaginé un système de direction qui, jusqu'à un certain point, lui permettra de dévier de la ligne du vent. Ce système consiste à prendre à terre, ou dans l'eau, un point d'appui au moyen de longues cordes appelées *guides ropes*, lancées de la nacelle, et à faire agir ensuite une voilure convenablement disposée entre la nacelle et le ballon. Il a expérimenté ce système avant son départ et en a obtenu de bons résultats, bien qu'il n'ait pu, en pays civilisé et cultivé, laisser trainer les cordages en question comme il l'aurait fallu pour une expérience complète. Afin de pouvoir donner de ses nouvelles M. Andrée a emporté des pigeons voyageurs élevés dans un colombier créé spécialement dans ce but à Hammerfest, le village le plus septentrional de l'Europe.

Espérons que bientôt l'un de ses messagers nous apportera de bonnes nouvelles !

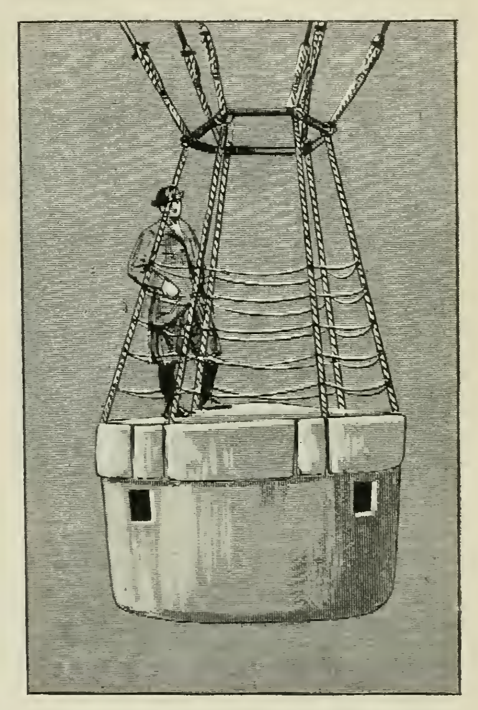


Fig. 2. — Nacelle du ballon *le Pôle-Nord* dans laquelle M. Andrée, ingénieur suédois, tente en ce moment d'atteindre le pôle.

° °°

Les moyens de transport le long des côtes sont quelquefois rendus difficiles à cause des accidents de terrain ; l'établissement d'un chemin de fer y est assez coûteux, surtout si l'on veut conserver aux voyageurs la vue de la mer pendant tout le temps du trajet. Le voyage en bateau ne plait pas à tous les touristes, souvent pour une raison bien indépendante de leur volonté.

Pour satisfaire tout le monde et tourner

ces difficultés, on a employé un moyen original pour relier Brighton et Rottingdeau, stations balnéaires de la côte anglaise distantes l'une de l'autre de six kilomètres. On va appliquer en grand le système de chemin de fer sous l'eau imaginé par notre compatriote M. Leroyer, et qui fonctionne depuis 1871 entre les villes de Saint-Malo et Saint-Servan, distantes seulement l'une de l'autre de 90 mètres, mais séparées par un des bassins du port. On a établi des rails au fond du bassin et un châssis, muni de roues qui roulent sur ces rails, sup-

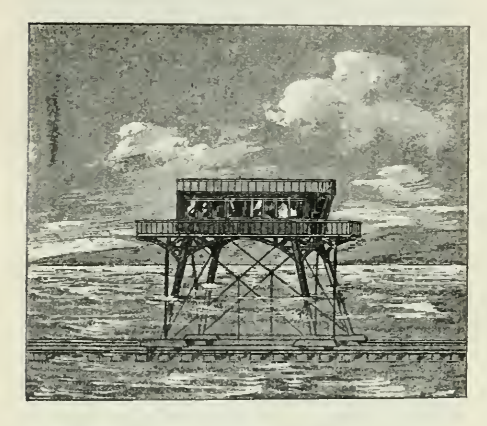


Fig. 3.

Moyen de transport qui va fonctionner entre Brighton et Rottingdeau (Angleterre).

Un chemin de fer est installé sur le fond de la mer et une plate-forme élevée sur un bâti métallique porte les voyageurs. Le mouvement est transmis aux roues qui reposent sur les rails par un moteur électrique relié à une ligne aérienne.

porte une plate-forme assez élevée pour que, même à marée haute, les passagers soient bien au-dessus du niveau de la mer.

Vu la faible distance à parcourir, c'est un câble, actionné par une machine à vapeur, qui tire d'une rive à l'autre ce curieux système de locomotion maritime.

A Brighton on sera obligé de procéder autrement et c'est un moteur électrique qui actionnera les roues du véhicule.

Les rails, complètement posés aujourd'hui, reposent sur des blocs de béton coulés sur le fond de la mer qui est complètement uni. Ce travail n'a pu se faire qu'à marée basse, ce qui a par suite nécessité un temps assez long.

Il y a, en réalité, deux voies parallèles, distantes l'une de l'autre de 4m,80, chacune d'elles devant supporter l'un des côtés du bâti en fer sur lequel est établie la plate-forme destinée aux voyageurs (fig. 3). Les quatre pieds de ce bâti reposent chacun sur un chariot muni de quatre roues, disposition qui assure une grande stabilité au système même par les grands vents. A marée haute, la plate-forme sera à environ 2 mètres au-dessus du niveau de l'eau, elle a environ 100 mètres carrés et porte une cabine pour abriter les voyageurs en cas de pluie et en outre deux moteurs électriques de trente chevaux chacun, qui reçoivent le courant d'une station centrale au moyen d'un fil volant, ou trolley, qui les relie constamment à une ligne établie tout le long de la voie sur des poteaux. Le mouvement de ces moteurs est transmis aux chariots par des engrenages. On marchera à une vitesse de 12 kilomètres à l'heure, c'est-à-dire qu'on fera le trajet en une demi-heure, ce qui est bien suffisant pour un voyage en mer... par terre, si on peut s'exprimer ainsi.

°°°

Lorsqu'arrivent les grandes chaleurs, on ne manque pas d'entendre dire qu'elles proviennent de ce que, à cette époque de l'année, nous nous rapprochons beaucoup du soleil. Il suffit de consulter le dessin ci-contre (fig. 4), qui représente l'itinéraire de la terre autour du soleil, pour se rendre compte de l'erreur profonde de ces gens peu au courant des habitudes, si régulières pourtant, de notre planète. En juillet dernier nous nous trouvions à 151 millions de kilomètres de notre calorifère naturel et en janvier nous n'en étions qu'à 146 millions de kilomètres, une bagatelle! C'est donc en nous éloignant de 5 millions de kilomètres que nous nous sommes réchauffés ; c'est généralement le contraire qui arrive et on s'approche plutôt qu'on ne s'éloigne de la cheminée — quand on a froid. Mais il y a à cette anomalie une explication : c'est que pour notre pays c'est précisément au moment où le soleil est le plus loin de nous qu'il nous envoie ses rayons plus perpendiculairement et pendant plus longtemps. Il ne faut pas oublier en effet que, tout en tournant autour du soleil dans l'espace d'un an, en décrivant une courbe qu'on appelle l'*écliptique,* la terre fait aussi tous les jours un tour sur elle-même autour d'un axe imaginaire assez fortement incliné sur le plan de l'écliptique.

Il résulte de ces dispositions, comme le montre clairement notre dessin, que, suivant la position qu'occupe la terre par rapport au soleil, certaines contrées sont éclairées plus ou moins obliquement et pendant plus ou moins de temps. De là les diverses saisons des climats tempérés, les chaleurs torrides des pays tropicaux, les nuits et les froides journées de six mois des pôles. De là aussi cette anomalie apparente qui fait que c'est au moment où nous sommes plus loin de la source de chaleur que nous avons plus chaud; c'est qu'à ce moment elle nous chauffe mieux et pendant plus longtemps; nous n'avons pas le temps de nous refroidir pendant la nuit qui est très courte. Mais, nous dira-t-on, est-on bien sûr que le soleil soit plus loin en été qu'en hiver? Il est facile de s'en assurer en mesurant son diamètre aux différentes époques et pour cela il suffit de compter le nombre de secondes ou fraction de seconde qu'il met à passer devant un fil tendu verticalement dans une lunette.

Il est clair que plus l'astre nous paraît petit, plus il est loin; or on constate que c'est en hiver que le diamètre paraît plus grand et on peut évaluer par le calcul à quelle distance correspond une différence d'un centième de seconde.

Nous admettrons donc que pendant l'hiver nous sommes plus près du soleil et que nous avons froid; pas toujours cependant et on peut citer des années où le contraire a lieu, au moins pendant quelques jours. Ainsi par exemple, pour préciser, le samedi 23 juillet 1892 à Paris, le thermomètre a marqué seulement 7°; tandis que le 19 décembre de la même année il en marqué 20 au-dessus de zéro.

Est-ce que cette fois la terre aurait oublié son itinéraire habituel? Non, mais il faut compter avec le vent et les nuages.

Lorsque le vent nous arrive du sud ou de l'ouest, il nous apporte la chaleur; mais s'il a traversé au contraire avant d'arriver chez nous les plaines glacées du Nord ou les neiges éternelles des Alpes, il ne peut nous apporter que le froid, et son influence se fait sentir malgré la chaleur solaire. Or il se met à souffler en toute saison tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, sans qu'on sache pourquoi. Si les astres obéissent aux lois immuables de la mécanique, ce qui nous permet de calculer leur distance, leur masse, leurs positions respectives à différentes époques, etc., de prévoir à coup sûr la durée des jours, des nuits et des saisons; les vents, qui nous amènent la pluie, la grêle et les orages semblent au contraire, à quelques exceptions près, n'obéir qu'à leur simple caprice et malgré les prophètes d'almanach, nous ne pouvons jamais savoir à l'avance si l'été sera chaud ni si l'hiver sera très froid.

Les météorologistes ont encore beaucoup à travailler.

⁂

Une note publiée dans quelques journaux spéciaux au commencement de l'an dernier

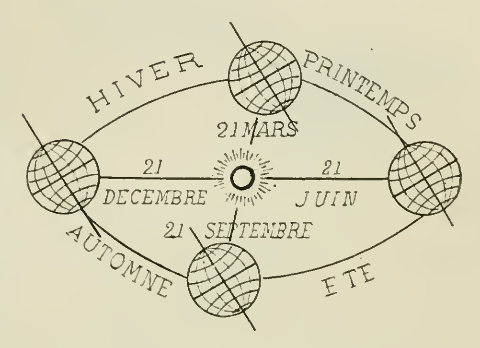


Fig. 4. — Figure schématique montrant que c'est quand le soleil est le plus éloigné de nous qu'il nous chauffe le plus.

nous apprenait qu'on venait de découvrir le moyen de fabriquer très facilement un excellent gaz d'éclairage, en mettant simplement dans l'eau une matière ressemblant à du coke, et que chacun aurait bientôt son usine à gaz chez soi. Il y avait beaucoup de vrai dans cette note et voici qu'on parle maintenant partout de l'*acétylène* et qu'on vend même des appareils pour le faire.

Il est donc temps de mettre nos lecteurs au courant de la question.

Il ne faudrait pas croire cependant que la découverte de l'acétylène soit d'hier, elle remonte bien à une soixantaine d'années; mais c'était un simple produit de laboratoire.

La véritable découverte, qui a été faite à peu près simultanément en France par M. Moissan et en Amérique par M. Wilson, consiste en un procédé de fabrication pratique, industriel, du *carbure de calcium,* car c'est ce dernier corps qui, en présence de

l'eau froide, se décompose immédiatement pour produire le gaz acétylène.

Pour obtenir du carbure de calcium, on mélange à parties égales du charbon et de la chaux, et on porte le tout à une température de 3,000 degrés, ce qu'on peut obtenir avec le four électrique.

L'appareil de M. Moissan est très simple et se compose en principe (fig. 5) d'un bloc de craie E, dans lequel on a creusé une cavité C destinée à recevoir le mélange à fondre; sur les parois on a ménagé deux rainures pour laisser le passage aux deux conducteurs A et B en charbon, qui amènent le courant produit par une puissante dynamo et entre lesquels jaillit l'arc électrique; un couvercle D également en craie ferme le tout.

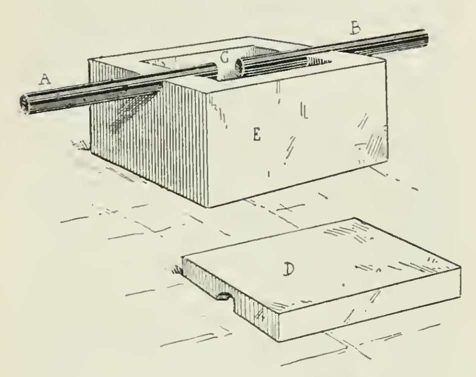


Fig. 5. — Four électrique de M. Moisson, pour la fabrication du carbure de calcium.

E. Bloc de craie dans lequel est ménagée la cavité C où se place le mélange à fondre. — A et B. Conducteurs en charbon qui amènent le courant électrique. — D. Couvercle de l'appareil.

Le mélange fond comme du beurre et, au refroidissement, donne une masse noirâtre, qui n'est autre que le carbure de calcium. Il est clair que, dans la pratique, on a dû compliquer un peu l'appareil. Dans certaines usines, on l'a rendu continu, c'est-à-dire qu'il est disposé de telle sorte qu'on peut le charger, comme un poêle mobile, par en haut, tandis que la matière en fusion s'écoule par en bas.

Le prix de revient du carbure obtenu par ce procédé dépend, pour la plus grande partie, du prix auquel est obtenu le courant électrique; les forces hydrauliques qui le produisent à si bon marché sont tout indiquées pour cela, ainsi que nous l'avons dit, dans une précédente causerie, à propos de l'utilisation des chutes du Niagara. Cependant il est possible que, dans un avenir prochain, l'industrie métallurgique, qui sait aussi produire de très hautes températures sans le secours de l'électricité, se mette à fabriquer du carbure; ce sera du reste tant mieux pour le consommateur. Actuellement il se vend environ 50 francs les 100 kilos en gros et 80 centimes le kilo au détail; comme on va le voir, même à ce prix, on peut déjà l'utiliser avantageusement pour l'éclairage.

On peut compter en moyenne sur une production de 300 litres de gaz par kilo de carbure, cela n'est pas beaucoup; mais il faut dire que l'acétylène a un pouvoir éclairant considérable, qui est évalué à quinze fois celui du gaz ordinaire; cela tient à ce qu'il est très riche en carbone. Avec 7 à 8 litres à l'heure on a un bec qui éclaire autant qu'une lampe Carcel; il faudrait près de 100 litres de gaz ordinaire pour obtenir le même résultat. C'est donc un mode d'éclairage d'un prix inférieur à celui de la plupart de ceux que nous connaissons; aussi y a-t-il déjà des centaines de brevets, en France et à l'étranger, relatifs à la construction de lampes ou de petites usines de ménage. Mais en attendant qu'on ait pu se renseigner pour faire son choix, nous allons indiquer deux appareils qu'on peut facilement fabriquer soi-même pour se rendre compte des avantages et des inconvénients qu'on pourra rencontrer dans l'emploi de la lumière nouvelle.

Comme appareil de démonstration, pouvant fonctionner une vingtaine de minutes, on prendra un vase V à bords droits (fig. 6), et par-dessus on placera un couvercle en carton C, au centre duquel on aura fixé une bouteille B dont on aura percé ou enlevé le fond. Dans le bouchon de cette bouteille on fera passer un tube de verre T effilé à la lampe à alcool et, dans l'intérieur de la bouteille, on fixera un panier P en toile métallique, dans lequel on placera le carbure de calcium concassé en menus morceaux. On versera de l'eau dans le vase V environ aux deux tiers, de façon qu'elle arrive à peu près en N, lorsqu'on mettra le couvercle en place avec tout ce qu'il porte. A peine le carbure aura-t-il touché l'eau que le gaz se dégagera vivement et repoussera l'eau jusqu'à un niveau N; on pourra l'allumer

immédiatement en T. A mesure de la consommation, la pression diminuera dans la

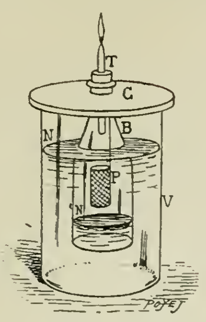


Fig. 6. — Appareil de démonstration pour la production de l'acétylène.

V. Bocal contenant de l'eau et muni d'un couvercle C en bois ou carton. — B. Bouteille suspendue par son goulot au couvercle C; on a percé ou enlevé le fond de cette bouteille de façon qu'elle soit ouverte à sa partie inférieure. — T. Tube de verre effilé à la lampe et fixé au goulot de la bouteille en passant au travers du bouchon. — P. Petit panier en toile métallique dans lequel on met le carbure de calcium. — N. Niveau de l'eau dans le bocal. — N' Niveau où l'eau se trouve maintenue dans la bouteille par la pression du gaz qui se produit dès qu'elle touche au carbure de calcium contenu dans le panier P.

bouteille, et le niveau N' remontera jusqu'à toucher de nouveau le carbure, et les mêmes phénomènes se reproduiront tant qu'il y aura du carbure dans le panier. C'est, en somme, la disposition qui avait été adoptée autrefois par Gay-Lussac pour son briquet à hydrogène.

Comme on le voit, ce petit appareil est très simple et suffit amplement pour se rendre compte de l'intensité de l'éclairage.

Pour ceux qui voudraient faire une expérience de plus longue durée, voici une disposition que nous avons vu fonctionner chez quelques amateurs et qui permet de s'éclairer pendant plusieurs heures, et même d'une façon continue, si on prend soin de renouveler tous les jours la provision de carbure.

On prend deux boîtes de fer-blanc (fig. 7) C et G contenant 6 à 8 litres et pouvant rentrer l'une dans l'autre; l'une C formant cuve, dans laquelle on met de l'eau, l'autre G renversée sur la première et formant cloche. Cette dernière est équilibrée au moyen d'une ficelle N passant sur deux poulies portées par une tige F et d'un contrepoids E formé par une boîte contenant de l'eau. Celle-ci est reliée par un tube en caoutchouc T à la tubulure inférieure A d'un bocal B, qui contient suspendu à son bouchon un panier P où se place le carbure. Un tube de verre qui passe dans le bouchon de ce bocal et un tube de caoutchouc conduisent le gaz sous la cloche, d'où il est repris pour aller à un brûleur D.

On voit que cette disposition permet d'arriver facilement à ne produire le gaz qu'à mesure des besoins. Dès que la cloche G s'abaisse par suite de la consommation du gaz dans la lampe D, le réservoir E s'élève, et l'eau qu'il contient fait monter le niveau dans le vase B; quand le carbure contenu en P est atteint, la production de gaz qui a lieu aussitôt fait remonter la cloche et descendre E; le niveau baisse alors en B, et le carbure ne trempant plus dans l'eau, la production s'arrête.

Une fois que la cloche a été remplie une

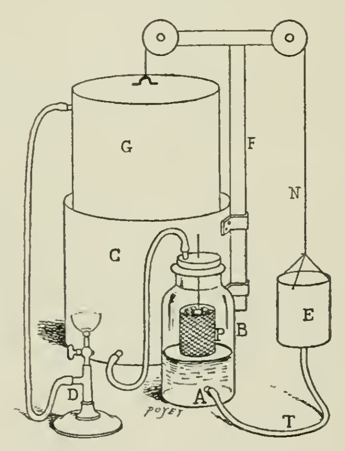


Fig. 7. — Petite usine d'amateur pour l'acétylène.

C. Boîte en fer-blanc contenant de l'eau pour former la cuve. — G. Autre boîte un peu plus étroite, renversée sur la première pour former la cloche ou gazomètre. — F. Support en bois portant deux poulies pour équilibrer la cloche G au moyen d'un contrepoids E suspendu par une ficelle N. — E. Petit réservoir contenant de l'eau et formant contrepoids pour équilibrer la cloche. — TT'. Tube en caoutchouc réunissant le réservoir E au bocal B. — B. Bocal fermé par un bouchon percé d'un trou pour donner passage au gaz qui se rend sous la cloche par un tube en caoutchouc. — P. Panier en toile métallique suspendu au bouchon et contenant du carbure de calcium. — D. Bec d'éclairage.

première fois, en manœuvrant à la main le réservoir E, on arrive par tâtonnement, au moyen d'un nœud coulant fait sur la

ficelle N, à régler définitivement la position de E, pour que la cloche reste pleine tant qu'il y a du carbure. Et on peut calculer la durée de l'éclairage en partant d'une production de 30 litres de gaz par 100 grammes de carbure.

L'acétylène a une odeur d'ail très prononcée, qui évitera, à coup sûr, les empoisonnements, car, bien avant que la dose nécessaire à cela ne soit atteinte, la chambre serait devenue inhabitable par suite de l'odeur, si Méridional qu'on soit. C'est là une garantie. Quant aux chances d'explosion, elles sont aussi assez minimes, bien que, mélangé à l'air, l'acétylène donne, comme le gaz d'éclairage ordinaire, un mélange explosif.

En effet, la proportion à atteindre pour que ce mélange se forme est de 1 partie d'acétylène pour 9 d'air, et la production de gaz est si vive et si rapide aussitôt que l'action de l'eau se produit, que cette proportion est toujours largement dépassée; cependant, comme on ne saurait jamais prendre trop de précaution, on fera bien, la première fois qu'on se sert d'un gazomètre, de le laisser se vider d'un quart ou un tiers avant d'allumer, si on soupçonne qu'il contient de l'air.

On a proposé aussi d'employer l'acétylène sous pression, livré à la consommation dans cet état, renfermé dans de solides bouteilles de fer. C'est évidemment beaucoup plus commode pour le consommateur; mais, malgré les affirmations des personnes intéressées à dire que ce mode d'emploi ne présente aucun danger, nous conservons une certaine méfiance. Des exemples récents nous donnent du reste raison, car on a cité déjà des cas d'explosion en Amérique, où ce mode d'exploitation commençait à se répandre.

A notre avis, la petite usine de ménage qui comportera un gazomètre permettant d'avoir le gaz presque sans pression sera seule sûre et pratique; il y en aura du reste, avant la fin de l'année, de différents systèmes, et on n'aura pour l'hiver prochain que l'embarras du choix.

On a reconnu depuis quelques années que le lait peut servir de véhicule à plusieurs maladies, et qu'il est nécessaire de le stériliser, c'est-à-dire de détruire les germes par la chaleur ou tout au moins de s'opposer à leur développement.

On y arrive sûrement en faisant bouillir le lait, mais sa composition se trouve certainement modifiée par cette opération, et bien des personnes ne veulent ou ne peuvent le prendre ainsi. En général, pour les usages courants, lorsqu'il doit être consommé tout de suite, on se contente de le livrer tel qu'il sort de l'étable; cependant dans certaines entreprises commerciales, on le porte à une température de 70 degrés pour permettre sa conservation pendant quelques jours. D'après un travail récent de MM. Pellerin et Lezé, cette opération est insuffisante pour détruire tous les germes; mais ils ont reconnu qu'on y arrive en élevant la température à 85 degrés, et en maintenant cette température pendant une heure. Voici le procédé qu'ils recommandent : on verse le lait dans les bouteilles qu'on emplit seulement aux cinq sixièmes environ, pour laisser la place nécessaire à la dilatation; on ferme ensuite hermétiquement, soit au moyen d'un bon bouchon ficelé, soit par une fermeture mécanique comme on en trouve dans le commerce.

Les bouteilles sont mises ensuite dans un vase quelconque où elles puissent plonger complètement au bain-marie. On porte alors l'eau à la température de 85 degrés, qu'on maintient pendant une heure; c'est là la partie délicate de l'opération qui demande un peu de soin; en y laissant tremper un thermomètre, on peut y arriver en ayant soin de rajouter de l'eau froide chaque fois que la température tend à dépasser le degré voulu; il est probable qu'on construira des appareils spéciaux où le degré fixé d'avance se maintiendra automatiquement comme cela se fait pour certaines étuves. On a soin de remuer de temps en temps les bouteilles, pour que toute la masse s'échauffe également, puis on laisse refroidir dans l'eau du bain-marie, et les bouteilles ainsi traitées peuvent se conserver pendant plusieurs semaines dans des conditions quelconques.

Le lait conserve toutes les qualités du lait non bouilli; à la dégustation, il est aussi doux que du lait frais, la crème monte comme à l'ordinaire et se réincorpore par simple agitation. Cette méthode rendra certainement grand service à l'industrie laitière en lui permettant de livrer à la consommation du lait stérilisé ayant conservé toutes ses qualités naturelles.

G. Mareschal.

CONNAISSANCES UTILES

Crampes du mollet. — Rien n'est désagréable comme les crampes qui envahissent parfois les mollets, surtout lorsqu'on est couché. Quand ce petit accident vous arrivera, sautez en bas du lit et étendez violemment la jambe, en la raidissant dans l'extension et en relevant le plus possible le pied contre la jambe. En allant vite, l'opération n'est pas trop douloureuse et les crampes cessent instantanément. Le même moyen peut être employé par les nageurs qui auront le malheur d'avoir une crampe en prenant un bain; dans ce cas, bien entendu, on fait la planche.

Noircissement du bois. — Voici une formule, en somme, assez peu compliquée pour noircir le bois :

Pyrolignite de fer à 12° B. . .	500 parties.
Bisulfite de soude à 35° B. . .	50 —
Acide acétique à 6° B	100 —
Extrait de bois de campêche mis à 20° B.	200 —

On applique plusieurs couches au pinceau et le plus vulgaire des poiriers se transforme en une ébène superbe.

Conservation du beurre frais. — Pour conserver du beurre frais pendant plus de six mois, on le lave, on l'essuie avec un linge et on en remplit des pots de grès sans y laisser le moindre vide. Ces pots sont ensuite placés dans une chaudière à moitié pleine d'eau que l'on chauffe jusqu'à ébullition. Dès que l'eau est refroidie, on les retire et on les conserve dans un endroit frais, après avoir eu soin de les recouvrir.

Colle pour l'ivoire. — On dissout 2 parties de colle forte blanche et une partie de colle de poisson dans 30 parties d'eau, puis on laisse sur le feu jusqu'à ce que le mélange soit réduit à 5 parties environ. On prélève de ce mastic une 1/30e de partie que l'on dissout dans une 1/2 partie d'eau; on ajoute en même temps une partie de blanc de zinc. Chauffer avant de s'en servir.

La colle précédente est très résistante, mais son mode de fabrication est peut-être un peu compliqué. On peut en obtenir une presque aussi bonne, plus simplement, en délayant de la chaux vive en poudre fine dans du blanc d'œuf. Quand la pâte est bien épaisse, on en applique un peu sur les deux faces de la cassure et on remet les morceaux en place pendant un jour ou deux.

Pansement simple. — Supposons qu'il arrive à un de vos amis ou à vous-même une grave blessure en un endroit éloigné de tout pharmacien. Comment vous y prendrez-vous pour panser la plaie? Tout simplement en brûlant un morceau de coton ou de toile et en appliquant les cendres sur la blessure. Le feu purifiant tout, cette matière est dépourvue de microbes. Très fine, d'ailleurs, elle met la plaie à l'abri du contact de l'air. Cela ne vaut certainement pas la gaze iodoformée, mais est certainement meilleur que l'affreuse charpie qui a fait périr tant de nos soldats en 1870.

Falsification du sulfate de cuivre. — Le sulfate de cuivre est aujourd'hui extrêmement employé en agriculture, notamment pour la destruction des maladies cryptogamiques ou des parasites à animaux. On le falsifie souvent avec du sulfate de fer qui coûte bien moins cher. Pour savoir à quoi s'en tenir à ce sujet, on dissout un peu de sulfate de cuivre dans de l'eau et on y ajoute une ou deux gouttes d'ammoniaque. Si le sulfate est pur, on a une belle couleur bleue, le bleu céleste employé pour les « feux » des pharmaciens. Si le sulfate est impur, on a une teinte bleu sale, puis un précipité noirâtre.

Distinction du papier. — Nous ne voulons pas indiquer le moyen d'avoir du papier distingué, mais de distinguer le papier suivant qu'il est à la forme ou à la machine. Il consiste à en découper une rondelle et à la déposer à la surface de l'eau comme s'il s'agissait du pétale de rose de l'Académie silencieuse. Si les deux côtés de la rondelle se relèvent et s'enroulent vers le milieu, c'est qu'elle est constituée par du papier à la machine. Si la rondelle devient simplement concave, c'est du papier à la forme.

Siphon simple et économique. — Pour transvaser des liquides qui, comme l'eau, le vin, etc., n'attaquent pas les matières organiques, on peut se servir d'un simple tube en caoutchouc. Pour amorcer ce siphon sans aspirer par la bouche, il suffit de le plonger complètement dans le liquide à transvaser, de l'y laisser jusqu'à ce que l'air qu'il contenait en soit sorti, puis de le retirer en partie, en ayant soin de pincer entre les doigts l'extrémité par laquelle le liquide doit s'écouler, jusqu'à ce qu'on ait amené cette extrémité à un niveau inférieur à celui du liquide. Ce siphon est particulièrement commode pour vider les aquariums d'appartements, dont l'eau, comme chacun sait, se corrompt facilement.

H. Mousse de Corse.

LA MODE DU MOIS

La chaleur excessive en cette saison fait de juillet et d'août deux mois privilégiés pour les voyages, les séjours à la campagne et au bord de la mer.

Sur la plage, le plaisir se partage entre les bains, les excursions en mer, les stations sous la tente, et la pêche aux crevettes. Ah ! cette pêche ! Quels charmants souvenirs elle évoque pour chacun de nous ! A combien de délicieuses parties n'a-t-elle pas servi de prétexte !... Aussi, donnons-nous aujourd'hui, grâce à l'habile crayon de mon ami Félix Fournery, un modèle du costume spécial qu'il est bon d'arborer en pareille circonstance.





Celui-ci (*n° 1*) est en serge bleue et blanche mélangée. Jupe courte, arrivant à peine aux genoux. Le bord blanc est coupé par deux biais de serge bleue, comme le reste de la jupe. Corsage ouvert en V, devant et derrière, blanc, avec biais de lainage bleu, comme la jupe, autour de la taille, qu'enserre une ceinture suissesse, en satin noir. Biais blanc autour du décolleté. Manches courtes, légèrement ballonnées et drapées, avec nœuds de ruban blanc, en épaulettes, et grand flot du même ruban, à la pointe fermant le corsage, devant. Bas bleu foncé. Souliers de toile écrue; et, sur la tête, petit bonnet de coton serré sur les cheveux frisés, par un foulard en soie bleue et blanche coquettement noué en oreilles de lapin.

Le *n° 2* est une jolie robe de plage, dont on peut faire également une robe de *garden-party*. Celle-ci est en taffetas changeant ; mais, en surah noir, en gaze de soie ou en grenadine sur fond de soie, ou bien encore en linon, en batiste ou en mousseline avec imprimé sur chaîne, elle serait ravissante. La jupe est légèrement courte, très froufroutée de dentelle en dessous, en guise de balayeuse. Blouse de soie claire, assortie de nuance avec la jupe; cette blouse est froncée, rentrée sous la jupe et serrée à la taille par une ceinture à pointe, en satin blanc, ou ronde, en cuir crème, et à boucle. Manches longues et à coude, en satin noir, avec des jockeys papillons en étoffe pareille à celle de la jupe. Le col montant, et la cravate découpée, genre moyen âge, est en satin noir, liséré de blanc. Lorsqu'on n'aime pas le mélange des couleurs, on peut faire les manches, les jockeys et le col, de la même nuance que la jupe, ce qui n'en est que plus distingué. Bas de soie de la même nuance claire que le corsage; souliers vernis; gants blancs et chapeau de paille assortie, simplement orné de coques de ruban et de fleurs de saison. L'ombrelle est en tussor et grosse gui-

pure ancienne, montée sur manche en bois rustique.

Pour le voyage, le costume *n° 3* est tout à fait gracieux. Celui-là est en alpaga gris foncé avec croisillons de ruban de soie noire cousus à plat au-dessus de l'ourlet. La jupe est ronde, bien entendu; et le corsage est remplacé par une veste droite, ornée en bordure de croisillons, comme la



jupe. Cette veste est à revers, à col Médicis, à l'intérieur duquel est cousue une dentelle légèrement écrue qui se termine en double coquille devant, jusqu'au bas de la veste, dont les manches sont longues, ajustées sur l'avant-bras et légèrement ballonnées du haut. Le chapeau est en paille de riz grise et blanche, orné d'un panache de plumes noires et d'un cache-peigne de roses thé. Bas noirs, en fil ajouré, et souliers en chevreau, boutonnés sur le cou-de-pied.

Très habillée est une toilette en piqué bleu de roi, dont la jupe est, tout autour, ouverte en créneaux retenus par des brandebourgs et des boutons d'ivoire, sur un jupon de piqué blanc. Autour de la taille ceinture de satin bleu, drapée en corselet et fermée par des boutons d'ivoire.

Corsage boléro à brandebourgs. Il est encore orné d'un grand col rabattu en piqué blanc bordé par un double plissé de batiste; ruche autour du cou, et longue cravate coquillée et ornée de dentelle, remplissant l'intérieur du corsage ouvert.



Plissé de batiste en manchettes retombant sur les mains.

Gants courts, en soie blanche. Bas de soie blanche, et fins souliers de cuir jaune.

Chapeau rond en paille blanche, très plat, mais bien retroussé derrière par un cache-peigne de pâquerettes et de bleuets. Ce chapeau est orné, sur le dessus, d'une ruche de gaze de soie blanche, coupée par de grandes coques en rubans de satin blanc. Éventail blanc, pailleté d'argent, monté sur corne également pailletée.

Berthe de Présilly.



LA FEMME CHEZ ELLE

On a choisi enfin le séjour des vacances. Il ne s'agit plus que de faire ses malles. *Faire ses malles!* grosse préoccupation sous un aspect très prosaïque. On adopte de préférence un grand panier d'osier recouvert de toile cirée ou de toile à voile, parce qu'il a l'avantage de se prêter aux objets qu'on y entasse, et pèse moins lourd qu'une malle de bois. Il est prudent de faire, par avance, une petite liste de ce qu'on emporte et d'en avoir une copie collée au couvercle intérieur de la malle.



On n'a pas besoin de prendre ni literie, ni lingerie de table dans les hôtels et les maisons louées au bord de la mer. — Pour un séjour de quatre semaines, une demi-douzaine de chaque chose : chemises, jupons, etc., suffit amplement ; doubler pour les bas et les mouchoirs. On fera bien de se munir d'un petit réchaud à esprit-de-vin pour faire chauffer une tisane ou un fer à friser, sans avoir recours à la cuisine d'hôtel.

La mode des chemisettes variées est fort pratique pour les voyages. Le matin on met une chemisette de percale empesée avec une jupe de laine ; le soir, une chemisette de foulard ou de mousseline sur une jupe de soie noire. Les femmes simples ne se chargeront donc que d'un *costume de voyage* en cheviotte, genre tailleur, avec jaquette ou paletot-sac. Plusieurs chemisettes de fantaisie de toutes les couleurs. Une *robe blanche* ou claire pour petite soirée. Une *robe noire* et une *robe de chambre*. Un *water-proof* ou cache-poussière, manteau protecteur de la pluie et de la poussière, est essentiel, ainsi qu'une confection chaude ; l'air des montagnes ou la brise maritime, réservant parfois de glaciales surprises. Un *plaid* ou châle léger est très pratique en voyage comme couverture et vêtement tout à la fois.

La correspondance étant le seul lien qui nous rattache aux absents, on emporte avec soi une papeterie élégante et parfumée, à moins qu'on ne préfère le papier illustré avec en-tête du pays où l'on se trouve. Chaque station thermale est pourvue de ces jolies fantaisies locales. De plus, elle vend toujours une *spécialité*, un bibelot-souvenir que l'on emporte en mémoire de son passage et que l'on peut expédier par la poste à ses amis les plus chers. N'est-ce pas une façon charmante de leur prouver qu'on pense à eux ? Si on est au bord de la mer, on envoie des bourriches de poisson frais ; — cadeau fort apprécié dans les villes du centre.

A l'hôtel, il est admis de prendre ses repas *sans chapeau*, cependant nombre de femmes

élégantes, considérant ces dîners d'hôtes comme un restaurant, gardent leur chapeau rond pour dîner ou déjeuner.

Le déjeuner comprend une toilette très simple, mais jamais négligée; le dîner exige plus de frais de toilette.

Un séjour aux bains de mer comprend des préparatifs différents qu'une station aux eaux thermales. On fait beaucoup de toilettes à Évian, Cabourg, Vichy, Royat, etc.; à Langrune, à Forges ou en Bretagne, on est plus que simple.

Au bord de la mer, il faut emporter des vêtements dont la nuance ne peut être altérée par l'air salin. Les enfants sont vêtus de jerseys de laine. On leur donne des pelles, des filets de pêche, des cerfs-volants et le croquet ou le tennis.

Les parents ne prendront jamais assez de *lecture*: les femmes, de travaux peu délicats. A l'hôtel, au contraire, on a un joli ouvrage qui sert de contenance et auquel on travaille peu. Les cabines, si banales, peuvent devenir jolies et coquettes grâce à une tenture d'andrinople, de cretonne fleurie, à des parchemins japonais. Avec quelques clous on a bientôt orné ce petit *home* où l'on boude les jours de pluie et de vent, où l'on s'abrite pendant les grandes chaleurs. Il faut y mettre une glace, quelques pliants; une table pliante également, avoir des jeux de cartes, de domino, de dames ou de trictrac pour tromper l'ennui qui accable vite ces messieurs, habitués à s'occuper tout le jour.

Quelques livres, l'ouvrage, les jeux des enfants sont enfermés dans la cabine. Les ustensiles de pêche et les costumes de bain se laissent au baigneur qui en prend soin. Quelques baigneurs préfèrent à la cabine un grand parasol planté dans le sable. Affaire de goût et d'habitude.

C'est surtout en voyage que la bicyclette est appréciée. Elle évite bien des frais de voiture, et toutes les routes départementales de notre belle France se prêtent à ce genre de locomotion rapide. L'instantané photographique est aussi très agréable en voyage pour fixer les points de vue que le crayon n'a pas le temps de croquer. On emporte ses plaques que l'on développe pendant les soirées d'automne, se réservant ainsi de douces surprises.

Dois-je insister pour qu'on emporte aux bains de mer le moins de chaussures et de chapeaux possible? On vend des chaussures de coutil à semelle de caoutchouc qui sont le *nec plus ultra* de la commodité et de l'élégance, car, aux bains de mer, le confort l'emporte sur le luxe. De même que, suivant la saison et les caprices de la mode, on porte le béret, le polo ou la casquette. Tout cela s'achète à fort bon compte chez les marchands du pays. Je ferai la même remarque pour les jouets. Quant au croquet, on trouve à en louer, ainsi que des pianos plus ou moins *bémolisés*. Ce qu'on ne trouve, ni à la mer, ni dans les stations thermales peu connues, ce sont les fines friandises dont on fera bien de s'approvisionner si on les aime.

Ayant parlé chaussures, je dois dire un mot sur les gants. Les plus pratiques sont en coton



ou en peau de Saxe; ils se lavent et se sèchent en quelques minutes, donnant ainsi l'illusion d'une ganterie toujours irréprochable.

On emporte des petits souliers en cas d'une sauterie au casino; y joindre l'éventail et la lorgnette.

La boîte à médicaments est urgente en voyage, surtout si on a des enfants : *arnica, phénol Bobeuf, acide borique, cachets d'antipyrine, sinapisme, eau des Carmes*, etc.

La parfumerie doit également être emportée de la ville : savons des familles, poudre de riz à l'orchidée, eau de toilette hygiénique, eau dentifrice, eau de Cologne russe, et le *papier d'Arménie*, que l'on brûle chaque soir dans les chambres d'hôtel ou de maisons meublées, éloigne les miasmes et garantit des moustiques.

LUCIOLE.

LA CUISINE DU MOIS

Blanquette de veau. — 1 kilogramme de tendron de veau, 125 grammes de beurre, 125 grammes de champignons, 12 petits oignons, un bouquet garni, 20 grammes sel, 2 jaunes d'œufs frais, un demi-citron, 30 grammes farine.

Opération. — Couper le veau en carrés de $0^{m},04$ de côté; le faire dégorger dans l'eau fraîche pendant quelques heures. Égoutter. Mettons-le dans une casserole un peu haute avec juste l'eau fraîche nécessaire pour le couvrir, le sel, la moitié du jus de citron, faisons bouillir et écumons avec soin; ajoutons le bouquet, les oignons, les champignons pelés et lavés, laissons cuire une heure et demie à petit feu. Dans une casserole un peu moins grande, mettons le quart du beurre et la farine; aussitôt mélangé, mouillons avec trois quarts de litre du jus du veau, donnons un coup de fouet; dans un bol nous pressons ce qui reste de jus de citron, ajoutons les deux jaunes d'œuf et un autre quart de beurre, battons, versons un peu de sauce, puis le contenu du bol dans la sauce, et faisons bouillir en remuant ainsi qu'une crème; il ne faut pas avoir crainte de tourner la sauce. Il suffit maintenant d'ajouter ce qui reste de beurre en dehors du feu, d'égoutter le veau, de le dresser dans un plat rond, creux, les oignons et les champignons autour, d'arroser avec la sauce, de saupoudrer de persil haché.

Poulet reine sauté à la Parmentière. — Le poulet reine est jeune, quoique d'une belle grosseur, mi-gras, charnu, le grain très blanc et fin. Il faut le découper à cru en enlevant d'abord les cuisses, les ailes, le blanc, diviser la carcasse en deux, puis abattre les ailerons au-dessous de la deuxième jointure. Pour le manger bon, il doit être doré, juteux et sauté dans 20 ou 25 minutes au maximum: ne pas le laisser bouillir dans la sauce. (Voir le poulet sauté chasseur, n° de février 1896.)

Le poulet étant cuit, l'enlever du sautoir entre deux plats, égoutter la graisse, y jetter un bon verre de vin blanc pour réduire l'osmazone qui a roussi sur le fond; ajouter un peu de bon jus, quelques gouttes de citron, sel, poivre, persil haché, 100 grammes de beurre divisé en 5 morceaux, on tourne le sautoir et cela forme une demi-glace très belle que l'on verse sur le poulet dressé au moment de servir.

La garniture. — Monder 6 belles pommes de Hollande, les couper en cubes de $0^{m},01$ de côté, les couvrir d'eau froide et faire bouillir sur un feu vif. Enlever et égoutter, les verser dans une casserole dans laquelle on a fait blondir 60 grammes de beurre, couvrir et sauter à feu vif 10 minutes, saler, saupoudrer de persil haché, entourer le poulet avec.

Chateaubriand au beurre d'anchois. — Pour faire un beau chateaubriand il faut couper plus de 500 grammes de filet de bœuf, l'arroser d'huile d'olives, le laisser mariner quelques heures et le griller sur un feu doux 10 ou 12 minutes de chaque côté, ne le retourner qu'une fois.

Le beurre d'anchois. — Laver à plusieurs eaux 100 grammes d'anchois salés, les éponger, enlever les écailles et l'arête, les piler, ajouter une cuillerée à café de jus de citron, 60 gr. de beurre, piler encore et passer au tamis de crin. Au moment de servir le chateaubriand, on pose le beurre d'anchois dessus, chauffer *quelques secondes* au four et servir.

Haricots verts à l'anglaise. — Effiler 500 grammes de haricots verts, les couper par le milieu s'ils sont un peu gros; faire bouillir 3 litres d'eau dans un chaudron non étamé avec 40 grammes de sel; laver les haricots, les égoutter, les plonger dans l'eau bouillant très fort. Laisser cuire 15 minutes, égoutter, les verser immédiatement dans un légumier chaud, saupoudrer de poivre, de persil haché et parsemer 12 coquilles de beurre frais, soi 120 grammes environ.

Croûtes aux pêches. — Délayer 100 gr. de farine avec 10 grammes de levure de bière et un demi-verre de lait tiède. Laisser lever sur une assiette. Ce levain doit au moins doubler de volume dans 20 minutes environ. D'autre part: travailler 250 grammes de farine avec 4 œufs entiers, une pincée de sel, 20 gr. de sucre, ajouter 150 grammes de beurre, puis le levain. Le tout étant bien mélangé, on le verse dans une casserole ou un moule beurré ayant de $0^{m},20$ à $0^{m},22$ de diamètre. Tenir dans un endroit un peu chaud, 20° environ; aussitôt que la pâte a doublé de volume, on la cuit dans un four à chaleur modérée; il faut à peu près une heure. Laisser refroidir.

Les pêches. — Tremper dans de l'eau bouillante autant de pêches que de personnes, la première quelques secondes et pendant que l'on enlève la peau, tremper la deuxième, etc. Mettre dans une casserole large et plate 500 gr. de sucre (pour six pêches), un peu de jus de citron, un peu de zeste et un demi-litre d'eau filtrée, faire bouillir, tenir frémissant, ajouter les pêches à mesure. Maintenir cette température jusqu'au moment où elles ont une tendance à éclater. Couper le gâteau à $0^{m},03$, près du bord supérieur, de façon à faire un couvercle. Vider l'intérieur en laissant un centimètre d'épaisseur à la croûte; poser les pêches cuites dedans. Faire réduire le sirop jusqu'à ce qu'il colle aux doigts, y ajouter 100 grammes de fraises ou framboises rouges, un verre de kirsch, retirer du feu, couvrir quelques minutes, remuer, passer sur les pêches, couvrir et envoyer sur une serviette.

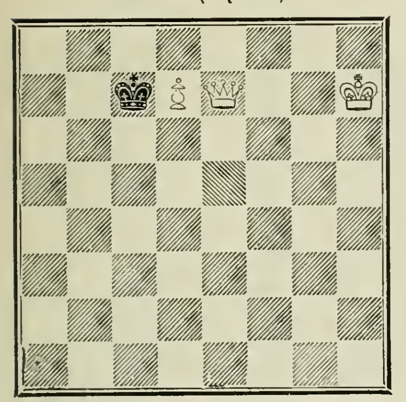
A. Colombié.

Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

N° 90. — ÉCHECS

Noirs (1 pièce)

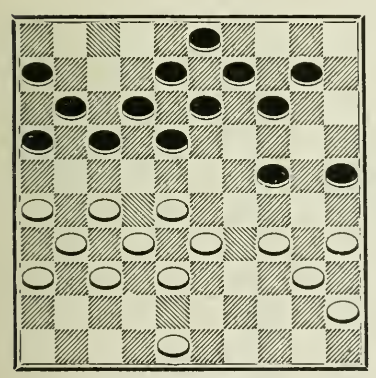


Blancs (3 pièces)
Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 91. — DAMES

Par M. F. Beudin

Noirs

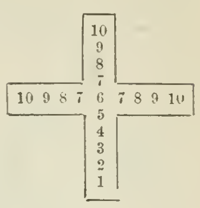


Blancs
Les blancs jouent et gagnent.

N° 92. — LA CROIX DE DIAMANTS

Une dame porte chez son orfèvre 18 diamants. Elle veut qu'ils soient montés sur une croix latine, de manière qu'en partant du pied de la croix et additionnant de bas en haut, ainsi que du pied de la croix à l'extrémité de chaque branche transversale, on compte toujours 10 diamants.

L'orfèvre dessine la croix en indiquant la place des 18 pierres, comme dans la figure ci-contre.



— C'est cela, dit la dame.

— Madame, reprend l'orfèvre, je puis exécuter la croix dans les mêmes conditions avec 16 diamants, il en restera deux que je monterai en boucles d'oreilles.

— Comment doit-il s'y prendre ?

SOLUTIONS

Des problèmes du numéro de Juillet.

N° 84 — 1. R 3 F R — si 1. R 5 T R
2. D 4 R échec — 2. R joue
3. D 7 T R ou D 4 C R échec et mat
si 1. R 7 T R
2. D 2 C D échec — 2. R joue
3. D 2 C R ou D 8 T R mat
si 1. C joue
2. D 7 F D — 2. Coup quelconque
3. D 3 C R échec et mat.

N° 85. — $\frac{23\ 18}{13\ 22}$ $\frac{26\ 21}{17\ 26}$ $\frac{32\ 28}{22\ 33}$ $\frac{38\ 29}{24\ 33}$ $\frac{42\ 38}{33\ 42}$ $\frac{37\ 48}{26\ 37}$ $\frac{48\ 42}{37\ 48}$ $\frac{40\ 35}{48\ 30}$ $\frac{35\ \ 2}{}$ gagne.

N° 86. — Si; Rêne. — Résine; Serein; Serine.

N° 87. — On peut supposer que le premier joueur A a 9 carreaux (ou 9 piques) et 4 atouts; son partenaire C n'ayant point de cette longue couleur (carreau, par exemple) et étant muni de 6 atouts. Il faut supposer de plus que les atouts sont répartis de façon que le joueur A puisse prendre la main quand il jouera après D. Avec ces hypothèses, A joue carreau que son partenaire coupe trois fois. Celui-ci joue successivement atout chaque fois, de façon à donner la main à son partenaire A. Cela fait déjà six levées. Les six derniers carreaux sont affranchis, ce qui fait encore six levées, et comme le joueur A reste maître avec le 13e atout, le chelem est forcé.

N° 88. — MIDI DIX.

N° 89. — *Quelques solutions pour le damier numéroté de 1 à 100 :*

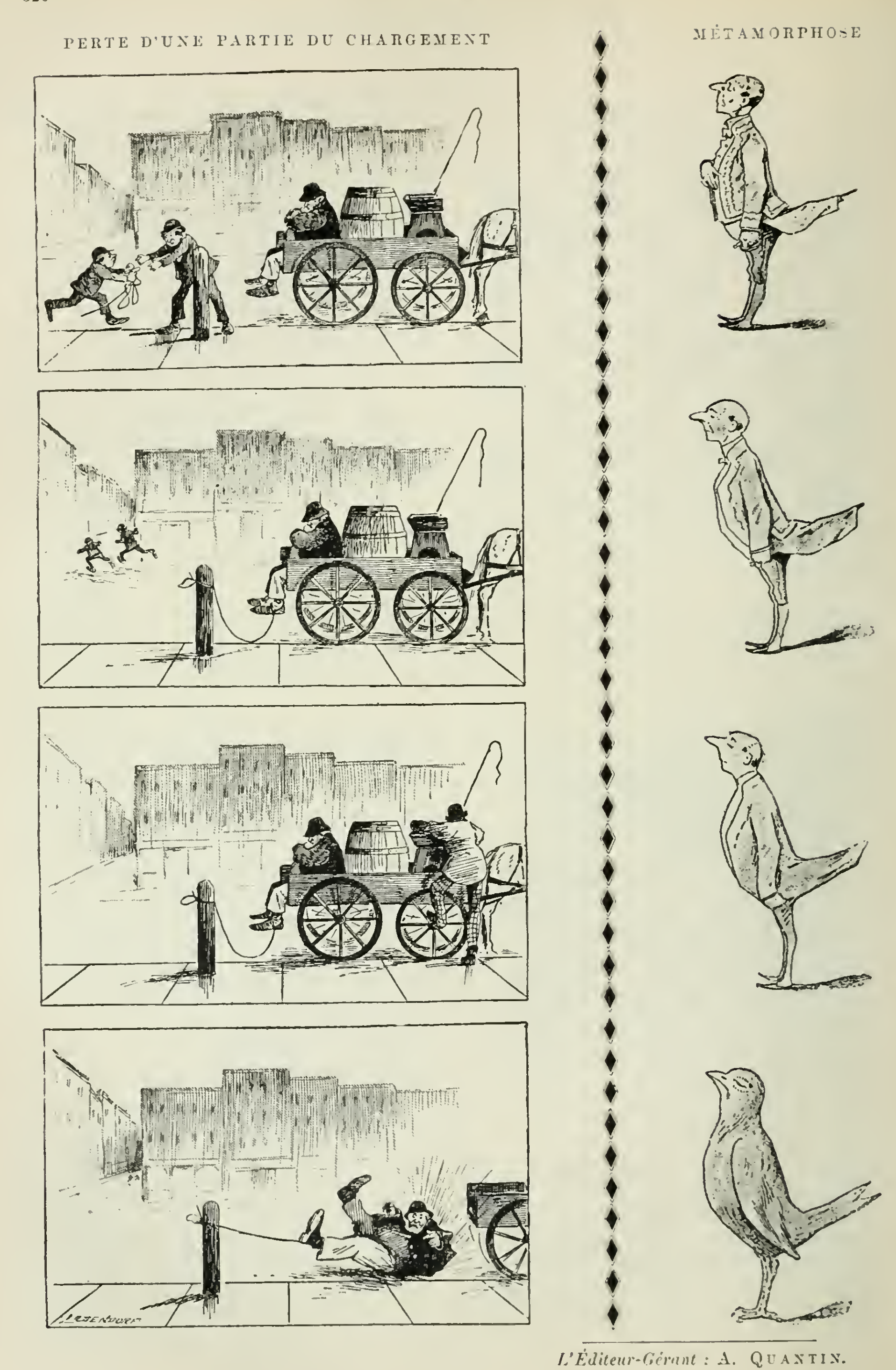
1° 2, 14, 26, 38, 50, 51, 63, 75, 87, 99.
2° 6, 19, 23, 31, 44, 57, 70, 72, 85, 98.

Note sur l'échiquier, par exemple : Si avec une position donnée on tourne successivement l'échiquier 3 fois de 90°, on aura 4 positions différentes. Comme, en outre, on peut avoir cette position en commençant par la droite au lieu de commencer par la gauche, on aura 4 nouvelles positions, soit 8 positions provenant d'une seule. Maintenant si on déplace les pions de cette position, d'un rang en montant, en descendant ou à droite, on aura 12 positions primordiales d'où 96 solutions, dont 4 identiques; soit 92 solutions pour l'échiquier.

Les solutions seront données le mois prochain.

PERTE D'UNE PARTIE DU CHARGEMENT

MÉTAMORPHOSE



L'Éditeur-Gérant : A. QUANTIN.

12036. — MAY & MOTTEROZ, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoit, Paris.

LE MONDE MODERNE

Septembre 1896

HISTOIRE D'UN CHIEN

I

COMMENT JE L'AI EU

Au temps des fiançailles, en une de ces longues soirées intimes que nous passions dans le salon rouge de Saint-James, Elle m'avait dit qu'elle voudrait un caniche marron; avec une petite moue adorable, elle trouvait « les noirs communs, tout le monde en avait » et elle me l'eût demandé bleu, vert ou couleur d'arc-en-ciel, que cela m'aurait semblé très naturel; heureusement pour moi son ambition était plus facilement réalisable, et le résultat définitif absolu, certain, puisque j'avais répondu de suite : « Un de mes amis, le comte de N..., doit me faire choisir, il a une très belle bête qui... » Ce n'était pas tout à fait un mensonge, car Niniche (qui à Cernay, pendant nos villégiatures de célibataire, gambadait à côté de Tonkin, un pauvre cheval acheté 50 francs,) venait de mettre bas, mais parmi ses petits pas un n'était de la teinte demandée. Il fallait recourir aux marchands de chiens.

Alors commencèrent des pérégrinations lointaines dans les quartiers les plus divers, des visites attentives partout où une enseigne plus ou moins mal peinte indiquait le commerçant cherché, des entrées dans des chenils luxueux ou puants, des inspections comme de vétérinaires, et puis... toujours rien. Champs-Élysées, avenue Victor-Hugo, Auteuil, Passy, plaine Monceau, courses inutiles, temps perdu; il fallait donc songer à aller chez les petites gens, le hasard m'aiderait peut-être et, pareil au chasseur qui n'admet pas de revenir bredouille, je m'en fus battre la banlieue, Levallois, Saint-Denis, Saint-Ouen, à travers des décors brumeux, enneigés, encombrés de masures, de talus, le tout signé Billotte.

Au bas de l'avenue de Clichy, en façade sur le chemin de fer de ceinture,



une ruelle étroite, bordée de chaque côté par des maisons basses, à un étage, des loques pendues aux fenêtres, des mioches galvaudant dans les ruisseaux, l'horizon est barré par la toiture déchiquetée d'un lavoir; sur le boulevard de ronde des fardiers passent lentement, le pas lourd et résigné des chevaux accompagné par le grincement des énormes roues aux moyeux geignant; des soldats, désœuvrés, la face rougie par le froid, traînent deux par deux aux alentours d'un bastion qui profile dans le ciel gris sa façade régulière de caserne triste. Presque au coin de la rue Leibnitz, — les habitants du quartier doivent se demander d'où vient ce nom ! — voici, au-dessus d'une porte, un grand tableau de bois noir bariolé de mots et badigeonné

d'histoire naturelle; entre des toutous, des chats, des renards, toutes sortes de bêtes, bizarrement représentées, se lit : « Lecomte, marchand de chiens, prend en pension, soigne à domicile; récompenses aux expositions, etc., etc... » On traverse une petite chambre où des diplômes sont accrochés aux murs, une cuisine où des marmots braillent dans les jupes d'une grosse ménagère qui surveille des casseroles, et voilà le chenil; plusieurs enclos se succédant, avec un



entour de niches rustiques qui semblent des cabanes à lapins. Le patron est là, un grand gars à la tête énergique, la moustache blonde et les cheveux rejetés en arrière à l'artiste, une allure de cabot, (j'ai su qu'en effet il avait joué le mélo, les d'Artagnan, dans des tournées en province); il ouvre des grillages, et nous sommes entouré de bassets, de griffons, de danois qui nous jappent aux jambes, tout heureux d'être libres, et s'entraînant à une telle allégresse qu'un claquement de fouet est nécessaire pour ramener un peu de tranquillité.

Une boule de poils marrons se frotte à moi, dont je ne vois pas les yeux, je distingue seulement de grandes oreilles pendantes, des pattes fines, un corps souple.

— C'est Moka, un joli caniche, il est à vendre; une fois tondu, savonné, frisé, c'est une belle bête!

Le boniment était superflu, ma décision avait été prise de suite, c'était bien cela que je cherchais depuis si longtemps; on discute le prix, on convient de la toilette à faire, je paye et viendrai chercher mon caniche le lendemain matin, — jour même de mon mariage.

Que de choses alors à faire! fleurs pour Saint-James, paperasses dernières pour la mairie de Neuilly, et là-bas, à Saint-Ouen, le chien.

Il est superbe quand je l'emmène; ainsi rasé, des anneaux aux pattes, un double pompon à la queue courte, le museau fin avec les longues moustaches, l'œil bon et doux, les reins cambrés, et puis d'une jolie teinte moka, — comme son nom l'indique, — avec, au poitrail, l'étoile blanche. Étonné de sa métamorphose, très heureux de ne plus être confondu avec n'importe qui dans ce chenil étroit, il semble s'apercevoir que la voiture quitte les faubourgs populaciers, et le quartier Malesherbes, l'avenue de Villiers lui plaisent. Près de la place Péreire, un petit hôtel à trois fenêtres de façade; derrière, un jardinet où, sous une tonnelle, est une niche peinte en vert, — Moka est chez lui.

Au temps des fiançailles, en une de ces longues soirées intimes que nous passions dans le salon rouge de Saint-James, Elle m'avait dit qu'elle voudrait un caniche marron, son désir est réalisé; Elle a raconté ce premier jour de notre vie à deux, je copie :

« ... Devant le perron de l'église Saint-Jean, stationnait une longue file de voitures ; les curieux assemblés, formant sur le trottoir une foule compacte, attendaient.

« Bientôt le suisse, en gala rouge et à la main sa canne à pomme d'argent qu'il faisait résonner sur les dalles, s'avançait dans la grande porte ouverte à deux battants, l'orgue gémissait un dernier hosanna triomphal; une toute jeune

fille, presque une enfant, rose de rose, auréolée de fils d'or en broussaille, floconneusement enfouie dans de la dentelle, apparut comme une fleur emmousselinée de tulle.

« Simplement elle donnait le bras à celui que le prêtre venait de sacrer son mari; laissant se dérouler la traîne blanche de sa robe, elle descendit ou plutôt glissa les marches avec loin derrière elle le froufrou de la soie qui ondulait comme un serpent de neige.

« Un coupé, dont les chevaux, impatients, piaffaient, s'offrit, la portière tenue au couple amoureux, et dans son étroitesse ils se blottirent serrés l'un contre l'autre, l'étoffe repliée jusqu'à leur cou en nuage blanc. Emportés par un trot rapide, ils prirent le chemin du Bois, tandis que la foule, ébahie, commentait le défilé. La main dans la main, heureux d'une joie profonde, intimidés tous deux de se sentir libres de caresses permises, ils restaient ne parlant pas, absorbés, abîmés dans leur bonheur, pour ainsi dire recueillis, et par la vitre regardaient se dérouler le long ruban ondoyeux de la Seine, calme et nappée d'ombre. Le cocher avait ordre de ne rentrer qu'à l'heure du dîner et prenait tel ou tel chemin au gré de sa fantaisie; on enfila l'avenue des Acacias, déserte, où à chaque feuille pendait une larme, — il avait plu le matin, — les chaises solitaires semblaient avoir été frappées d'une baguette de fée méchante, comme dans *la Belle au Bois dormant*, un silence d'église régnait au loin...

« Les réverbères piquaient d'étoiles gaies la masse sombre du crépuscule, et, sortant du rêve, le coupé se retrouva dans le brouhaha des omnibus aux lanternes phosphorescentes, des tramways cornant, de la gare du chemin de fer qui sifflait, dans la vie enfin; une rue noire, et l'on s'arrêta non loin de l'avenue de Villiers, devant un minuscule hôtel. Il était sept heures, et, dans la salle à manger, tendue de rouge, qu'éclairaient deux lampes à la lumière tamisée par des voiles roses, assis sur son derrière, un caniche blond avec des boucles ondulées, rasé de frais, des anneaux aux pattes, attendait, l'air un peu effaré, venant lui aussi pour la première fois dans la maison : on lui approcha une chaise, et, quêtant par-ci par-là une tranche de filet ou une patte de bécasse, il dîna, lui, parfaitement; il fut un lien, sans le savoir, dans ce premier tête-à-tête, il fut un tiers muet et discret... »

II

SA PREMIÈRE AVENTURE

Nous allions partir pour l'Italie, une grande chevauchée amoureuse jusqu'à



Venise, la ville captivante du rêve, la cité du silence et de la mélancolie, et, la maison restant close pendant notre absence, elle avait confié Moka à sa jeune sœur, une brunette pas mariée encore, qui, dans les jardins de Saint-James, devait hospitaliser la bête.

Comme il nous fallait dîner à Paris avant de prendre le rapide du soir, des amis voulurent nous traiter au restaurant, dans un petit cabinet particulier en façade sur le boulevard, la table chargée

de fleurs, tout embaumante de bouquets; un repas un peu triste, mais qui s'égaya lorsqu'on nous eut apporté une dépêche laconique : « Moka retrouvé »; aucuns détails, mais l'essentiel.

Depuis la veille en effet, le caniche était perdu; de Neuilly il s'était échappé à travers le Bois tout proche; envois de domestiques, signalement aux agents et aux gardes, petits bleus à la fourrière avec la description de l'animal, errances



parmi les taillis, promenades au bord de la Seine, tout avait été vain, et notre voyage en Italie en était endeuillé.

Pendant l'escale que nous fîmes à Marseille, une lettre nous arriva racontant l'aventure; la concierge de la maison voisine de la nôtre avait rencontré, dans une rue de Levallois, un gamin traînant, attaché à une ficelle, un chien marron, frisé, mais tout sale, les poils presque ras, hideux; elle l'appela : « Moka! Moka! » la bête répondit, tandis que le voleur allongeait le pas et tentait de fuir avec sa capture.

— Qu'est-ce que c'est que ce chien?

— Ça ne vous regarde pas...

— Dites-moi où vous l'avez pris?

— Laissez-moi tranquille...

— Eh bien, venez avec moi chez le commissaire.

Là-dessus la brave femme empoigne la ficelle, et demeure seule avec le chien, le voyou ayant déguerpi à la tournure que prenait la conversation.

C'était bien Moka, mais pour empêcher qu'on puisse le reconnaître, — précaution inutile d'ailleurs, — on l'avait tondu à coup de cisailles, et sa belle toilette d'antan était presque indistincte, il avait bien encore des semblants d'anneaux aux pattes et à la queue, mais sa toison de lion avait disparu.

Joyeux, il fut ramené à Saint-James, et là, pendant les deux mois que dura notre voyage, il fallut le soigner, une maladie de peau s'étant déclarée à la suite de l'aventure, il avait été contaminé par les ciseaux dont on s'était servi, et son corps, ses yeux, ses oreilles, tout cela ne fut qu'une plaie. A notre retour il était encore méconnaissable, et la désillusion nous fut profonde de voir notre bête ainsi.

Les jappements de l'arrivée atténuèrent un peu la mauvaise impression, et quand nous le reprîmes chez nous, peu à peu il se guérit, et redevint le joli caniche marron qu'avait demandé la fiancée.

III

BÉBÉ

Un an plus tard commence *le Carnet d'un papa*, façon de mémoires tenus au jour le jour depuis le matin d'été où naquit Bébé; et alors dans notre vie le caniche passe au second plan, n'est plus qu'une chose quelconque de l'entour familial; de suite la bête l'a compris, devenue tout à coup triste, renfrognée, sauvage même, se terrant sous les meubles dans un sommeil prolongé; pendant les trois premiers jours elle protesta muettement contre son abandon, chassée, du reste, de notre chambre par les allées et venues de la sage-femme, de la nourrice, des parents; mais lorsqu'un peu de

calme et d'ordre rétabli, le berceau fut installé à côté de notre grand lit, et que le petit commença d'y rester, Moka comprenant sans doute que c'était son maître, ce bébé qui gémissait en la conque de mousseline des rideaux bleus, élit domicile sous le berceau qu'il ne voulut plus quitter, s'en constituant le gardien. De son bon regard, à travers les poils blonds qui lui embroussaillent toute la tête, il suit les infiniment minuscules détails de l'existence de Bébé, s'y intéresse comme à sa chose, s'inquiète lorsque l'enfant pleure, rit à son rire, grognerait sans doute et mordrait même s'il supposait qu'on puisse lui faire mal.

Se rappelant le conseil que nous donnait le regretté Alphonse Karr, « d'esquiver les hivers de Paris », on décide de partir pour le Midi, Bébé poussera mieux au soleil, dans l'air pur. Où aller? San-Remo, Bordighera, Monte-Carlo, Saint-Jean, Beaulieu, Saint-Raphaël ? c'est pour cette dernière oasis, créée par le maître écrivain des *Guêpes*, qu'un soir, à la gare de P.-L.-M., nous nous installons, Bébé sur les genoux de sa nourrice, Moka sous notre banquette; le caniche est de la fête, d'abord comme joujou du petit, et puis aussi parce que nous l'aimons bien, qu'il est absolument un personnage de notre vie, sans compter que comme il est très beau, il nous flatte, un peu de vanité est avouable.

Le voyage est long jusqu'à l'éveil ensoleillé devant les murs crénelés de la ville des papes; l'enfant sourit à la chaude nature, le caniche s'étire, s'ébroue, séduit deux Anglaises qui le gorgent de gâteaux secs, joue avec une fillette de six ou sept ans qui va, avec sa mère, s'embarquer à Marseille pour l'Algérie; et cependant, la veille, ils voulaient tous empêcher la bête de rester avec nous, et on a eu un instant la perspective triste du fourgon.

On suit la mer maintenant, et le décor est merveilleux, les flots d'azur se brisant contre les rochers roses, la ligne du chemin de fer toujours à ras du bord; voici Saint-Raphaël, une petite ville coquette avec une église toute neuve; une voiture, cahin-caha, nous conduit par une route dorée de mimosas jusqu'à Boulouris, une auberge dans une forêt de pins; c'est là que nous passerons l'hiver, en campagnards; deux chambres, une pour nous, l'autre pour la nourrice, et, dans le haut de la maison, une grande pièce où dès le lendemain, avec un arrangement de palmes, de branches d'arbou-



siers et, sur les murs, d'affiches de Chéret, un cabinet de travail était installé.

Pendant six mois, nous avons mené là une vie délicieuse en plein air, la journée occupée toute à des promenades sous les pins ou sur les petites plages éclairant de-ci de-là les rochers; Bébé avait reçu de Paris une voiture, ce qui permettait les grandes courses, et on allait ainsi, entouré par les bonds de Moka; le soir seulement était donné au labeur des griffonnages, quand tout le monde, dans la maison, dormait. C'est là que fut tenu au courant *le Carnet d'un papa*, où souventes fois il est parlé du caniche, ainsi en ces pages :

« ... Ce matin, après une nuit mau-

vaise, Bébé continuant ses cris, nous nous sommes ingéniés à le distraire, mettant tout en œuvre, chansons, hochet, tambourinades sur les carreaux, etc.; enfin, du chien, de Moka, qui, jaloux aux premiers temps, est devenu un fidèle gardien du berceau, nous avons fait un joujou vivant; la bonne bête se prêtait docilement à la chose, laissant l'enfantelet prendre et tirer avec sa petite main, — pas bien fort sans doute, — ses longs



poils blonds, lui léchait doucement la figure en des caresses prudentes comme avec intention, délicates; Bébé riait tout heureux, suivant des yeux curieusement le chien très joueur, qui plus tard se roulera avec lui sur les tapis et les coussins. Moka apparaît ici pour la première fois comme personnage nouveau, il n'en avait pas encore été parlé, son importance pour Bébé n'ayant commencé qu'aujourd'hui, la *première* des jeux ayant été donnée.

« ... Depuis ce matin, il pleut monotonement, le soleil n'a pas paru, du ciel gris tombe un reflet triste rayé par l'averse. Nous avons alors fait du feu dans l'atelier, un feu clair et flambant de pommes de pins, et nous avons pris Bébé avec nous; devant la cheminée, sur les genoux de sa maman, il est resté content, les jambes nues, désemmaillotées, les yeux égayés aux éclairs de la flambée; puis il a fallu l'endormir avec l'air de Jean-Jacques, et on l'a couché dans sa pelisse doublée de rose sur la grande paillasse par terre qui me sert de divan (très rustique) pour les heures de farniente, — et il est tout drôle, comme perdu là-dessus avec, à côté de lui, Moka en rond qui le garde. »

Et bien plus tard :

« ... Garçonnet trottinant tout seul, petit homme ayant des exigences et des despotismes, taquin, tourmenteur, Bébé a un bon ami, Moka, son souffre-douleurs d'une patience et d'une douceur à toute épreuve: il lui pince le nez, lui tire la moustache, le prend par ses oreilles, le traîne par ses pattes, ne lui laisse pas un moment de répit; l'animal ne dit rien, laisse faire, permet tout, joue et lèche, se roule avec l'enfant... »

IV

MOKA A UN AMI

A monsieur Félix Martin,
maire de Saint-Raphaël (Var).

« Monsieur,

« Comme j'ai un petit maître depuis quelques mois, nous sommes venus passer l'hiver à Boulouris; de cette façon, en sa première année, Bébé n'aura ni froid, ni neige, ni glace.

« Moi, je gambade, tout joyeux d'avoir quitté la grande ville où le terrible M. Lozé nous persécutait; je courais heureux de ne plus patauger dans la boue parmi les tramways et les omnibus, et de posséder dans le parc de dame Nature une jolie route au bord de la mer pour mes ébats... Hélas! monsieur le maire, quelle frayeur! je passais tranquillement l'autre jour quand de grands danois m'accostent; entre chiens, vous

savez la façon de faire connaissance et de prendre langue, je ne me méfiais donc pas lorsque je me sens tout à coup boulé par deux pattes puissantes, et happé à la gorge par une gueule effroyable aux crocs acérés; je hurle sous la douleur, mon bon maître se précipite à mon secours et d'une balle de revolver allait abattre mon agresseur; au même moment accourt un larbin à gilet rouge qui prend son molosse au collier et l'entraîne; j'avais eu plus de peur que de mal heureusement; j'ai boitaillé néanmoins pendant quarante-huit heures.

« N'a-t-on pas dit que la première des libertés consiste à respecter celle des autres, or la mienne ne l'est pas; à chaque instant mon maître m'appelle, tandis que je flâne dans l'herbe, et me fait rentrer précipitamment, et ce, parce qu'à l'horizon de la route s'aperçoivent les danois lâchés; leur possesseur les sait si dangereux, d'ailleurs, qu'il les attache de temps à autre quand il voit quelque passant; il ferait mieux de ne pas les sortir.



« Moi qui ne suis pas méchant, je tremble depuis le jour où j'ai failli être étranglé; ma villégiature est gâtée par ces voisins incommodants, et j'en appelle à vous, monsieur le maire, pour être protégé dans ce pays (qui est le mien) contre des bêtes étrangères.

« Moka, caniche parisien. »

Cette réclamation qui est la seule production littéraire de mon caniche parut dans *Saint-Raphaël Revue*, journal hebdomadaire de la petite localité dont nous dépendions; il y fut fait droit, et désormais ce comte italien, aux allures de forban, qui passait botté, cravache en main, menant ses trois danois, dut attacher ses bêtes; un mois plus tard il eût pris de lui-même cette précaution, car nous avions alors un défenseur, nous aussi, un grand diable de chien-loup qui inspirait force craintes.

Sans vouloir greffer sur l'histoire de Moka celle de son nouveau compagnon, il est cependant indispensable d'en parler un peu : poil gris taché de feux noirs, la queue et les oreilles coupées, tout jeune, indépendant, un tantinet vagabond, nous l'avons connu par hasard; il suivit notre voiture un jour que nous allions visiter l'auberge des Adrets, à mi-chemin de Fréjus et de Cannes; nous lui donnâmes, pendant le déjeuner, une pâtée comme au caniche, et, le soir, il nous abandonna, accompagnant la voiture qui s'en retournait. Nous n'y pensions plus, ayant gardé seulement le souvenir d'un compagnon de route amusant, lorsque, traversant Saint-Raphaël deux jours après, nous le revîmes. Des abois d'abord comme à des passants quelconques, puis des caresses, il nous avait reconnus; nous rentrions à pied, il vint avec nous déjà affectueux, dîna, et coucha dans notre chambre, Moka sur sa paillasse accoutumée, lui sur la carpette, au pied du lit, en chien de garde. Le lendemain matin il demandait à descendre, en bête bien élevée, et demeura avec nous sans nul souci de ses anciens maîtres (en a-t-il jamais eu?), très étrange avec ses oreilles droites, son museau allongé à

l'énorme gueule fendue loin, ses larges pattes velues, son aspect de fauve presque; nous l'avons appelé Scarpia, en souvenir de *la Tosca*, ou mieux du petit lion qu'avait Sarah Bernhardt et auquel elle avait donné ce nom-là.

L'intrusion de cet étranger dans notre intimité devait être pour le caniche prétexte, — fort juste d'ailleurs, — à un second accès de jalousie qui dura peu de temps comme le premier, celui motivé par la venue de Bébé; quand il eut compris que définitivement ce grand chien allait être pour toujours son camarade, il se résigna et en devint l'ami tout à fait. De suivre leurs jeux était pittoresque, à cause de leur dissemblance d'un contraste drôle, l'un bijou d'appartement, pomponné pour les salons, l'autre sauvage, la robe rude, l'air d'un loup pendant nos promenades en forêt, les yeux flambants, au crépuscule, dans les taillis.

Leur hiver dans le Midi se passa sans incidents; le caniche qui adorait barbotter dans la mer, plonger longuement pour retirer des pierres, nager au loin, familiarisa à la baignade le loup d'abord très réfractaire et se secouant à la moindre goutte d'eau l'atteignant; et des matinées entières se passaient ainsi sur la plage, la nourrice cantilénant à Bébé quelque monotone berceuse; dans les bois, Moka restait seul avec nous ainsi que jadis, Scarpia s'en allant très coureur, nous quittant pendant deux et trois heures, ne revenant parfois qu'à l'heure du dîner; mais sur la grande route il devenait utilisé, attaché à la voiture de l'enfant qu'il traînait sans peine.

Ce pays, dans lequel nous l'avions trouvé, était-il le sien? je ne sais. De retour à Paris, il s'habitua très bien à l'étroit jardinet du petit hôtel, partageant pour la nuit la niche peinte en vert de Moka; à la suite d'une incartade qu'il fit, — un coup de crocs donné en visite, — il vécut plus à part, le caniche si doux admis, lui, dans la maison, à toute heure.

La nécessité désormais de prendre des précautions avec l'un fit reconnaître davantage les qualités de l'autre, et Moka en fut plus apprécié, plus choyé, plus heureux; il commença donc à bénéficier de l'antithèse.

V

EN NORMANDIE

Les saisons qui modifient la nature modifient également la vie, et à peine a-t-on quitté le Midi où l'on a évité l'hiver, que l'on repart au bord de l'Océan, pour fuir les grandes chaleurs de l'été et troquer l'air malsain de Paris contre celui plus vif et plus pur de la mer.

De Paris à Fécamp, dans le fourgon du rapide, Moka voyage; puis la diligence le conduit jusqu'à Saint-Pierre-en-Port, une bourgade de pêcheurs à côté des Grandes-Dalles, une stationnette qui commence, avec un hôtel, un semblant de casino, et cinq ou six villas disséminées dans une rentrée de falaise. Au châlet des Hortensias il a un grand jardin, presque un parc pour s'ébattre; mais une seule préoccupation le tient, guetter la porte entr'ouverte et filer à la plage; aussi, quand il est absent, on ne le cherche plus, bien certain de le savoir là-bas, près du baigneur Alphonse; le soir, à l'heure du dîner, il revient tout mouillé, les poils lisses et collés, grelottant un tantinet, et ne demande qu'à monter se coucher dans notre chambre sur le tapis, entre notre grand lit et celui plus petit de Bébé.

D'ailleurs on n'aurait pas le temps de s'occuper de lui, car LA MALADIE est locataire ici, elle aussi, et le caniche le sait bien que sa maîtresse est souffrante, il reste parfois étendu auprès d'elle, roulé dans les couvertures, et pendant les longues après-midi tout endeuillées par les affres d'une pleurésie qui se déclare, il dédaigne la promenade et demeure compagnon fidèle, léchant les larmes que pleure la jeune femme, craintive de la douleur, et déjà effrayée de l'avenir;

au milieu des rires de la maisonnée, de la joyeuseté des parties de campagne, de la manie poseuse des soirées au casino, il paraît le seul qui comprenne, et sa torpeur, sa paresse à bouger, sont une façon de tristesse qu'il montre, comme une sympathie qu'il exprime.

L'été se passe ainsi, avec des accalmies qui permettent de sortir un peu jusqu'à Sassetot, — avec des inquiétudes qui font venir le médecin de Paris, et la villégiature en Normandie n'est pas beaucoup plus amusante pour Moka que ne l'est l'été parisien pour son ami Scarpia resté seul dans le petit hôtel de l'avenue de Villiers.



Septembre venu, ils sont heureux tous deux de se retrouver, de partager à nouveau la niche peinte en vert, mais leurs jeux sont bientôt gênés par des ouvriers qui clouent, qui cognent, qui emballent, la maisonnette dégarnie, quasi mise au pillage, car le médecin l'a dit : « Il faut aller habiter les pays du soleil ; » la décision est irrévocable, il n'y a pas à transiger, c'est une question de vie ou de mort ; la pelouse du jardin est encombrée de grandes caisses où l'on enferme les meubles, les statues, les tableaux ; voici encore une étape de la Vie terminée, et je me souviens avoir, avant le départ, circulé une dernière fois dans les pièces vides, comme pour fixer en mon regard et en mon souvenir ce décor, définitivement perdu, de quatre années de bonheur.

Tandis que la chère malade doit n'arriver avec Bébé qu'à l'heure juste du train, je dîne au buffet de la gare avec mes deux chiens, les colis expédiés d'avance en gare de Monte-Carlo ; j'ai alors la sensation d'un exil qui commence et, ruminant des anciennetés de collège, du latin qui me revient, je maudis la ville où l'on souffre, j'adresse une invocation au soleil qui guérit. Quels événements, tristes ou joyeux, se passeront dans ce pays où je vais, dans cette nouvelle patrie?

La cabine du sleeping refermée sur nous, nous partons, laissant sur le quai des parents émus ; Bébé déjà s'amuse de la nouveauté du décor, de cette étroite chambrette où l'on est bien chez soi, sans voisinage apparent, toute la famille réunie avec les deux chiens, heureux, mais intrigués de l'aventure.

La banlieue de Bercy, de Charenton, laide, noirâtre, piquée de réverbères qui s'aperçoivent à peine comme des étoiles filantes, des tressautements sur les plaques, puis peu à peu la voie se resserre, les multiples trains de marchandises en garage disparaissent, et maintenant l'on

va dans la nuit entre, de chaque côté, l'obscur de la campagne; frrr, des lumières, c'est une station de peu d'importance, qu'on brûle, lancé à toute vitesse.

« Ma maman, dodo, » et alors c'est drôlet et gentil, Bébé dans la couchette du haut, sur laquelle s'accoude son papa pour l'embrasser; dix heures, la lampe est voilée, les rideaux des vitres baissés aussi, et, dans la cabine du paquebot, on dort en rêvant... du soleil.

VI

DERNIER CHAPITRE

Villa Bébé. Monte-Carlo.

« Mon cher ami,

« Je t'écris les larmes aux yeux dans le serrement d'impression de l'instantanéité; d'aucuns pourront sourire de ma sensibilité, — il ne s'agit que d'une bête! — aux sceptiques de sentiment je dédie mon dédain le plus absolu, aux rieurs mon mépris.

« Ceci posé, j'arrive au fait : dimanche dernier, en face de nos fenêtres, ont commencé les détonations d'une réjouissance locale qui consiste en un bal installé sous une tente, et en des baraques échelonnées le long d'une sente de la montagne; en ce pays qui est celui de l'expansion extérieure, aucun plaisir ne peut avoir lieu sans un vacarme infernal, des décharges de poudre à casser les vitres à l'entour, des bombes effroyables que les échos répercutent au loin. Mes chiens, affolés, ne savaient où se mettre, tremblant de peur dans la cour, et dévorant la porte d'entrée pour qu'on leur ouvre; dans le jardin d'en haut, ils ne se jugeaient pas davantage à l'abri, et c'est de là que mon caniche Moka, sautant par-dessus la grille, s'est enfui.

« Sans inquiétude de ce départ, le croyant descendu à la mer, j'allai cependant de suite à sa recherche, mais vainement; la plage est déserte, les voisins n'ont pas vu passer le chien; appels, sifflets, abois de son compagnon que j'avais à dessein emmené, tout reste sans résultat; où a-t-il été dans la terreur des coups de feu?

« Le jour se passe, la nuit vient, toute éclairée et toute bruissante d'un bal, mais triste pour nous, Moka n'est pas revenu; un aboiement dehors, est-ce lui? la fenêtre ouverte, rien; peut-être viendra-t-il par le jardin? et alors on se précipite à la véranda croyant voir dessinée dans le noir de la nuit sa silhouette toute enchiffrenée de poils frisés, — mais non, rien.

« Alors, le lendemain matin, la corvée des démarches à la police, au poste des gendarmes, les indications données au balayeur de la route, au facteur, à tout le monde, et aussi les en-allées promeneuses, appelantes, sifflantes, de côté et d'autre, les interrogations aux paysans qui binent la terre.

« La soirée, la nuit, la matinée se passent à nouveau, et Moka n'est pas revenu.

« Un pressentiment m'agitait, n'aurait-il pas suivi la voie du chemin de fer qui passe entre la mer et notre habitation? et là, n'aurait-il pas été écrasé par un train? Tout en espérant mes conjonctures fausses, j'allai, après déjeuner, tenté de vérifier cette dernière certitude. Des casseurs de pierres, à un coude où on élargit le tracé, travaillent; moitié italien, moitié français, leur patois pas très compréhensible pour moi, je saisis cependant dans leurs réponses à mes demandes que ce matin, en venant à leur chantier, ils avaient vu un chien renversé par un convoi, l'accident s'était produit à un kilomètre de là, l'un d'eux s'offrit à m'y conduire.

« C'est sinistre de marcher ainsi sur ces deux raies noires toutes luisantes du frottement, qui ont le vernis propre d'un reptile, l'immobilité traîtresse d'une force au repos, l'éloquence en soi d'une puissance méchante et nuisible. Ce n'est rien, ces deux rails peu espacés qui se prolongent au soleil, et cependant, lorsque, avec un grondement un train arrive, tout ce qui se trouvera là, entre

les roues et les rails, sera épouvantablement broyé.

« — Tenez, monsieur, c'est ici ! » et l'homme montre une place de la voie noircie et tachée de sang, je me penche et contre le rail trouve encore adhérent un paquet de poils ; plus de doute à avoir, c'est mon pauvre chien : rejeté par la violence du choc, il est là, à mi-côte du remblai, les entrailles sorties, les jambes de derrière ouvertes et raides ; sur le paquet des organes, le cœur, très gros, domine... Des mouches bleues volètent, bourdonnent, se posent déjà ; la nature, jamais inactive, commence son œuvre.

« C'est fini, pas même la consolation de voir une dernière fois la bête qu'on aimait, de l'ensevelir en un trou de la terre, de la repenser plus tard en son apparition complète ; non, mais une chose informe, amputée, pantelante, méconnaissable presque, si la robe brune, frisée, soyeuse, n'était encore là sur le dos, aux cuisses, aux pattes.

« Ce couplet, comme on dit en style de théâtre, est de trop, car le soir du même jour, conduisant ma femme et Bébé à l'endroit sinistre, nous retrouvâmes tout au bas du talus l'autre moitié de la bête coupée en deux tronçons, la face est demeurée intacte, et ce nous est presque une joie de le revoir ainsi, Moka, ressemblant encore, malgré la raideur de la mort, l'œil vitreux qui a changé de couleur, la langue violacée pendante d'un côté entre les dents apparentes.

« — On peut garder la tête ! Je songe à cela tandis qu'un terrassier, auquel on a donné une pièce blanche, creuse une fosse et y enterre les débris ramassés plus haut.

« — Comment faire pour emporter ce pauvre Moka? « Veux-tu mon jupon ? je m'en passerai bien jusqu'à ce que nous revenions ; » et, dans l'étoffe claire à raies rouges, j'enlinceule mon chien que je rapporte.

« Un ouvrier d'à côté le dépouille, laissant seulement autour de la tête qui ballotte les longs poils frisés du col, et, ayant placé dans une petite boîte, ouatée de feuilles de vignes, ce qui reste de ressemblant et d'animé de la bonne bête qui partageait notre vie depuis cinq années, je vais à Nice par le chemin de fer pour faire *monter* mon souvenir.

« Une boutique étroite tenue par deux vieux hommes à cheveux blancs ; derrière les vitrines, des oiseaux empaillés, des poissons, tout un bric-à-brac de muséum d'histoire naturelle ; une odeur infecte vibre dans le soleil, un mélange d'acides, de pourriture, de camphre ; sur



une table, une sorte de requin ouvert, étalé, béant, qu'on râcle. Ils ont l'air placide, ces vieillards, et dans leurs gestes, dans l'onction de leurs paroles, rien ne se devine de leur funèbre métier d'embaumeur, ce sont plutôt des artistes très passionnés de leur art ; pour un peu ils signeraient leurs pièces.

« Je choisis dans le tiroir aux yeux de verre ceux qui m'évoquent le plus le regard de mon chien, je fais des dernières recommandations sur la façon dont il était coiffé, dont ses poils blonds étaient disposés, et je pars, sans plus maintenant ma petite boîte noire de décapité sous le bras. Le lugubre voyage est fini, dans douze jours je rentre en possession de Moka, et quand tu viendras ici, tu le reverras accroché parmi les souvenirs de la vie, sa bonne tête si douce figée dans l'immobilité suprême... »

C'est ainsi que je racontais à un ami

la mort de mon chien ; sa maîtresse aussi l'a pleuré, je copie ces notes écrites par elle au moment où je vins lui apprendre ma lugubre trouvaille :

12 août.

« Ce matin on a trouvé notre petit Momok décapité sur la voie du chemin de fer. La pauvre bête a dû errer pendant deux jours à la recherche de son domicile. Pourquoi me semble-t-il que c'est là le présage d'un malheur? C'était un cadeau de mariage, et le voila mort! A lui se rattachaient les premiers souvenirs du commencement de la vie à deux. Il était là, assis sur son derrière, placidement il écoutait le premier tête-à-tête dans la salle à manger rouge. Puis, couché en boule, il fut aussi de la nuit de noce, — maintenant c'est un souvenir mort. Je ne peux plus entendre un train ni le voir sans lui jeter à la face ma haine pour son crime, comme si cette énorme machine pouvait être consciente.

« Les enfants sont étranges! Bébé aimait son chien, et cependant il n'a pas eu cinq minutes de chagrin. Ne se rendent-ils pas bien compte de ce que c'est que la Mort? C'est une chose horrible que l'impuissance des vivants contre la mort, de dire : il est là, à deux pas, je vais y courir, lui parler : « Tiens, viens, » et il ne bougera pas, il ne bougera plus. Il n'aura même pas de sépulture, les oiseaux et les animaux viendront s'en repaître; plus tard on se souviendra à peine de lui, et l'on racontera à Bébé, qui l'aura oublié, la mort de Moka. »

« Petit toutou à Bébé est mort! » c'est une phrase que l'enfant a faite et qu'il ressasse, mais sans tristesse ni larmes; il lui arrive même de la mettre sur un air et de la chanter avec, cependant, comme une intonation chagrine dans le « pauv'toutou, pauv'petit toutou! » A-t-il bien souffert? La nuit, sur cette voie du chemin de fer, a-t-il été tué brusquement? ou seulement blessé une première fois (il avait une patte de devant écrasée), puis achevé par un autre train, et en ce moment il a dû se demander pourquoi ses maîtres n'étaient pas là, pourquoi ils ne venaient point à son secours, et tout cela me semble des reproches mérités. Ces mots de Pierre Loti m'inquiètent : « Qui sait quelle mystérieuse angoisse traversent les petites âmes confuses des bêtes aux heures d'agonie? »

P. S. — Tandis que je finis d'écrire ces pages, j'ai devant moi le lugubre spectacle de la tête de mon pauvre chien, empaillée, image hideuse de la vie figée, ses yeux de verre me regardant, ces yeux où je cherche à remettre l'expression réelle d'autrefois; posée sur le tapis sous un petit meuble où la bête pourrait être couchée tout entière, cela fait illusion, et je m'oublierais presque jusqu'à appeler : « Moka! Moka! » où est-il? et les croyances de Pierre Loti me sollicitent : « ... J'ai vu souvent, avec une sorte d'inquiétude infiniment triste, l'âme des bêtes m'apparaître au fond de leurs yeux; l'âme d'un chat, l'âme d'un chien, l'âme d'un singe, aussi douloureuse pour un instant qu'une âme humaine, se révéler tout à coup dans un regard, et chercher mon âme à moi, avec tendresse, supplication ou terreur... et j'ai peut-être eu plus de pitié encore pour ces âmes des bêtes, parce qu'elles sont sans parole et incapables de sortir de leur demi-nuit, surtout parce qu'elles sont plus humbles et plus dédaignées. »

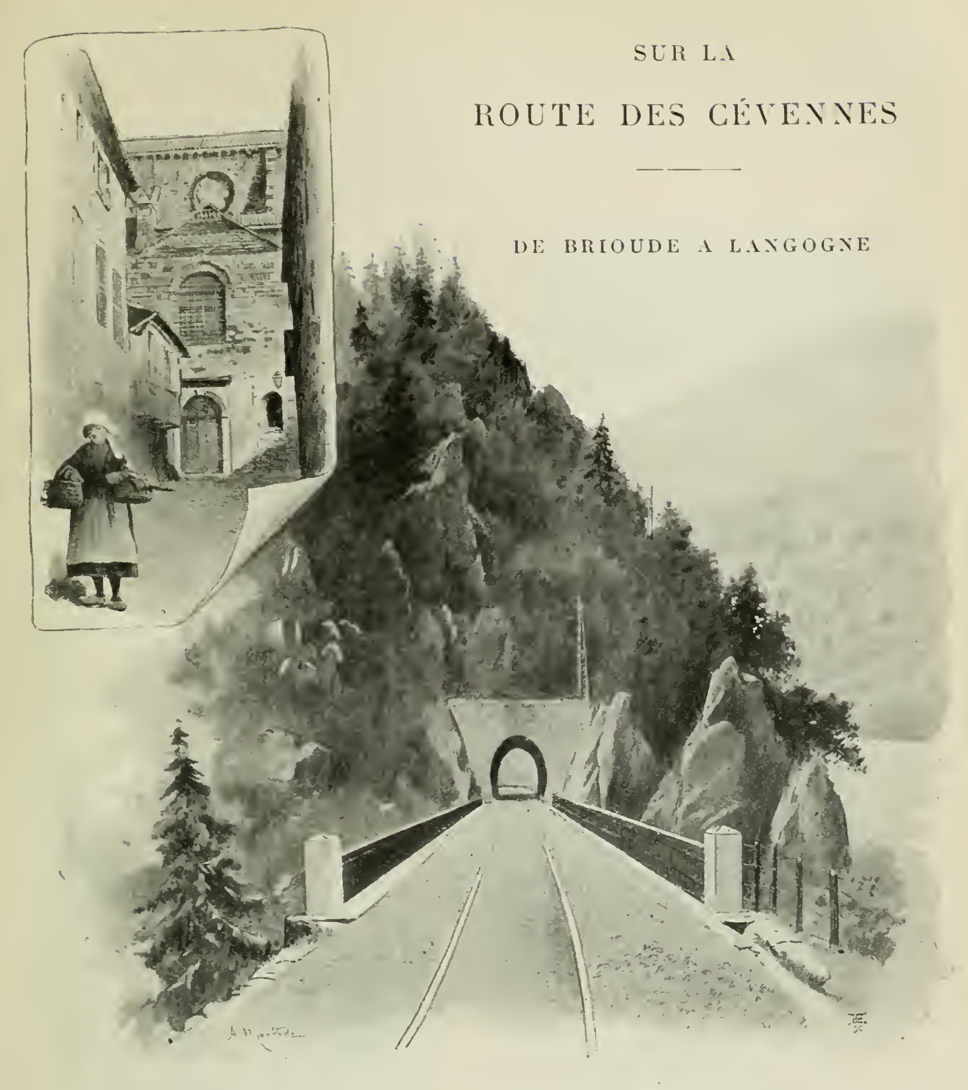
C'est pourquoi aussi j'avais plus d'affection pour mon chien que pour bien des gens, unités négligeables de ma planète, et l'ai pleuré sincèrement.

Loin des villes, dans la solitude endormeuse de la campagne, la sensibilité s'affine, le cœur ne se vulgarise pas en des intimités quelconques, ses battements se restreignent à l'entour immédiat, — et de ce délicieux égoïsme on souffre davantage aux heures sinistres, on jouit de façon exquise aux minutes de bonheur!

Maurice Guillemot.

SUR LA
ROUTE DES CÉVENNES

DE BRIOUDE A LANGOGNE



A BRIOUDE — SUR LA ROUTE DES CÉVENNES

Il existe non loin d'ici — en France, s'il vous plaît, ne cherchez pas ailleurs — une route extraordinairement pittoresque, d'une variété d'aspects fantastique! C'est, simplement, une ligne du chemin de fer de P.-L.-M. Sur un parcours d'une centaine de kilomètres — pas vingt-cinq lieues — on y rencontre quatre-vingt-dix-huit tunnels et quarante-six viaducs! Jugez un peu si le pays que l'on visite ainsi doit être tourmenté. Cette route unique, qui conduit aux Cévennes, s'appelle officiellement la ligne de Paris à Nimes par Clermont-Ferrand; c'est sur le tronçon au-dessous d'Arvant — point de soudure extrême du réseau d'Orléans et du réseau de Lyon — en cotoyant, traversant, perdant de vue et revoyant le sinueux Allier, que, du wagon, on admire les

panoramas et les « accidents de chemins de fer » les plus étonnamment mouvementés.

Aux précipices, les ingénieurs ont



LANGEAC

accroché les tabliers des ponts, étayés par des piles élancées; dans le ventre des rochers ils ont creusé des galeries profondes; où il y avait le vide, ils ont jeté une route; ils ont effondré d'un coup de hache le bloc qui les arrêtait. La science a vaincu toutes les résistances de la nature, et, aujourd'hui, sur des viaducs aériens franchissant le sol disloqué, à flanc de montagne en des courbes audacieuses le train évolue, en dépit de son poids, avec la mesure, l'aisance, la grâce même d'un léger valseur. L'été, l'hiver, toujours, deux seuls passants, le train et le torrent, traversent ces solitudes du cœur de la France. Au-dessus des ravins boisés et des crevasses béantes, ces pourvoyeuses du chaos d'en bas, planent les oiseaux de proie; seuls, ils ont la vision de ce long fantôme noir qui chaque jour escalade la montagne, accourt en sifflant, glisse, disparaît dans les trous des rochers, reparaît, s'arrête et repart d'un mouvement doux et rampant, ainsi qu'un gigantesque reptile.

Nous approchons de Brioude : à droite et à gauche, des châteaux ruinés, des tours féodales perchées sur des volcans éteints; dix kilomètres au delà d'Arvant, en vue des blancs sommets des monts Dore, tout près de la voie, se montre à droite la petite ville, que nous reverrons plus tard à gauche, après la traversée de l'Allier. Brioude, qui ne compte pas plus de cinq mille habitants, possède de curieuses et antiques maisons, une église, Saint-Julien, datant du XIIe siècle, de pur style roman auvergnat. L'édifice est couronné de deux tours nouvellement restaurées; l'une d'elles, octogonale, laisse voir deux étages d'arcades cintrées surmontées d'un clocher en pointe qui domine la paisible cité et la vaste plaine environnante. De la terrasse de l'hôtel de ville, on a une fort belle vue sur la fertile vallée qu'arrose l'Allier coulant vers la Limagne; mais le panorama est bien plus séduisant du haut de l'arche de Vieille-Brioude, à une lieue de là.

Quittant Brioude, le train franchit un ruisseau, puis l'Allier, court sur un plateau de basaltes et s'arrête à Frugères-le-Pin. Disparue la rivière, on traverse la Sénouire, et encore, puis une troisième fois, et l'on passe au pied du magnifique château gothique de Domeyrat; après avoir gravi la colline de Paulhaguet, dont les entrailles sont riches en plomb argentifère, voici Saint-Georges-d'Aurac... près Chavaniac, où naquit Lafayette. Ici s'embranche la ligne du



L'ALLIER ENTRE LANGEAC ET CHANTEUGES

Puy; ensuite, jusqu'à Alais, plus de lignes de raccord ni à gauche, ni à droite : ce qui ne veut pas dire que nous filerons tout droit devant nous.

Dans une large courbe, l'Allier réapparaît, tandis que l'on enjambe un de ses affluents, et vite on le franchit lui-même sur un viaduc de dix-huit arches. Halte à Langeac, assis au pied des montagnes, au bord de la rivière. Au sortir de cette station, la vieille église du XVe siècle montre sa haute construction de sanctuaire fortifié, terminée par un solide clocher quadrangulaire au toit écrasé. Nous remontons la rive gauche de l'Allier; parti du mont Lozère, au versant méridional des Cévennes, il coule du sud au nord, séparé de la Loire, qu'il ira rejoindre, par les monts volcaniques du Velay. Étroitement resserré entre les parois de nombreux défilés, il serpente, se contorsionne en de capricieux méandres, comme pour retarder, lui vivace, sa noyade dans la Loire où il va perdre son nom, en aval de Nevers.

Nous sommes entrés dans un pays sauvage, nous accrochant à mi-hauteur des gorges profondes creusées par les eaux torrentueuses dans les monts basaltiques. L'Allier sera notre compagnon de route, notre guide ; nous allons le contourner, souvent le traverser : pour ne pas le perdre de vue, il nous faudra regarder tantôt à gauche, tantôt à droite... en un clin d'œil. La gaillarde locomotive souffle ferme : la pente est raide, en moyenne dix millimètres par mètre — jusqu'aux confins du bassin de la Loire, que nous ne dépasserons pas. Un coup de sifflet discret jeté dans le silence du désert annonce Chanteuges. Coquette à voir de la gare, la petite ville, baignée d'un côté par la Desge, de l'autre par l'Allier, s'élève sur une colline que domine, non sans majesté, sa vieille église. C'est de là que jusqu'à la Grand'Combe, célèbre par ses houillères, la voie ferrée s'enfonce dans les sombres tunnels et vole sur les légers viaducs qui se succèdent sans interruption au-dessus de la haute vallée de l'Allier ou dans l'épais massif montagneux de la Lozère, puis du Gard. Ce fragment de la ligne qui rattache au reste de la France des contrées naguère inconnues est un de ceux où l'on peut admirer sous ses aspects grandioses la nature asservie par l'homme grâce à de prodigieux efforts.



CHANTEUGES

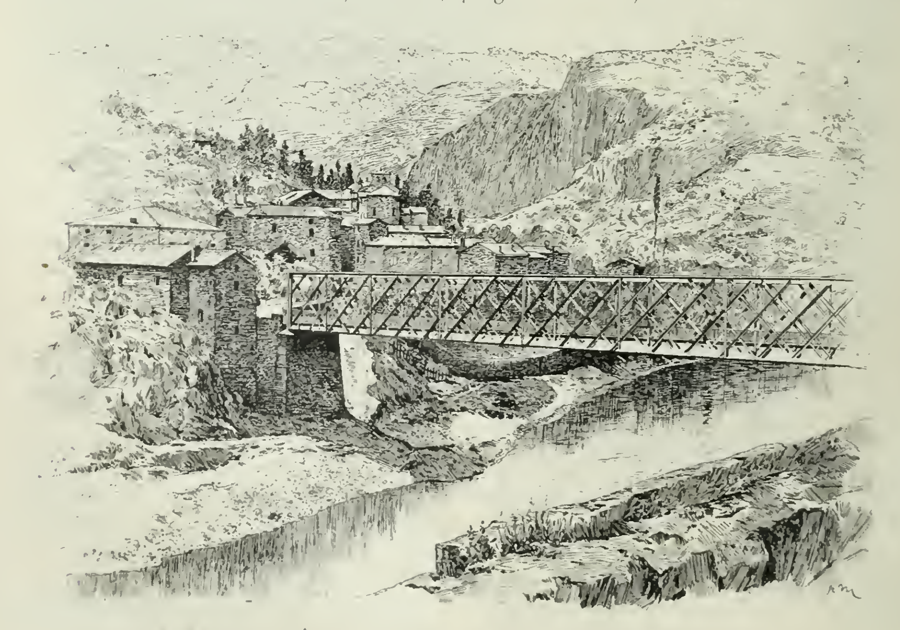
La Desge franchie, entre Chanteuges et Prades-Saint-Julien, le regard plonge

en contre-bas dans le ravin où s'entassent pêle-mêle de gros blocs rocheux, et tout de suite l'œil s'accroche, en haut, à la silhouette du village de Saint-Arcons, qui surgit alors que l'on court sur le viaduc du Monteil. Au delà de la rivière, voici Saint-Julien-des-Chazes; la station passée, nous découvrons, solitaire au bord de l'eau, joliment encaissée par un cirque de montagnes, une délicieuse petite église romane, Sainte-Marie-des-Chazes.



LES GORGES DE L'ALLIER ENTRE CHANTEUGES ET PRADES

SAINT-JULIEN-DES-CHAZES



MONISTROL-D'ALLIER ET LES MONTS DE LA MARGERIDE

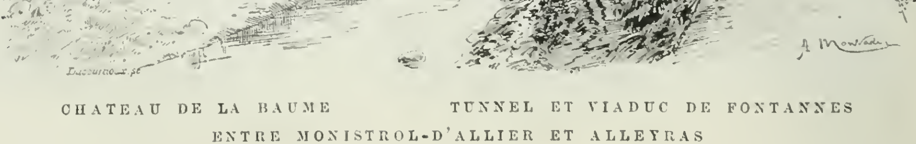


SUR LA ROUTE DES CÉVENNES : LA FORÊT DU LOMBART

Laissant Prades et son vieux castel, l'active machine grimpe, grimpe toujours, haletante, la rude côte; sous l'air comprimé des voûtes elle semble se ralentir pour courir de nouveau, alerte, à l'air libre. En passant de l'obscurité du tunnel à la triomphante lumière qui enveloppe le viaduc, on découvre de saisissants paysages, imprévus.

A l'horizon, les montagnes grandissent à mesure que l'on va vers elles.

Monistrol est proche : voici que l'annonce, plantée hardiment sur son pic de granit, la tour de Rochegude dominant l'Allier, et bientôt à notre droite, dans un ravissant tableau, Monistrol se montre relié par son pont de fer avec le pays que commande Rochegude. Dans un site qui paraît vierge de toute exploration; à travers des sommets



CHATEAU DE LA BAUME — TUNNEL ET VIADUC DE FONTANNES

ENTRE MONISTROL-D'ALLIER ET ALLEYRAS

aux pentes abruptes, où cascadent des chevauchées de sapins, — image vivante des compositions rêvées, ou vues, par le grand peintre des altitudes alpestres, Gustave Doré; — laissant toujours à droite les monts de la Margeride, haut mur mitoyen du bassin de la Garonne, le train coupe à sa lisière la



LA GORGE D'ALLEYRAS

UNE DENTELLIÈRE

forêt du Lombart, franchit en un éclair le tortueux Allier, aujourd'hui à sec, que les orages changeront demain en un torrent dévastateur; puis accélérant sa marche, il s'engouffre dans le tunnel de Fontannes, dans une quinzaine d'autres encore, qu'il emplit de son ronflement, pénètre dans la gorge d'Alleyras, et s'arrête... enfin! Mais nous avons pu cueillir au passage un « instantané » du vieux château de la Baume, juché sur un piton qui semble inaccessible.

LES RUINES DU CHATEAU DE ROQUEFORT

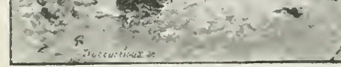
Après avoir, à trois reprises, perforé la base des ruines romantiques de Roquefort, couru à travers une vingtaine de tunnels ou sur des ponts-viaducs, — qui tous ont un nom emprunté au torrent que l'on passe ou



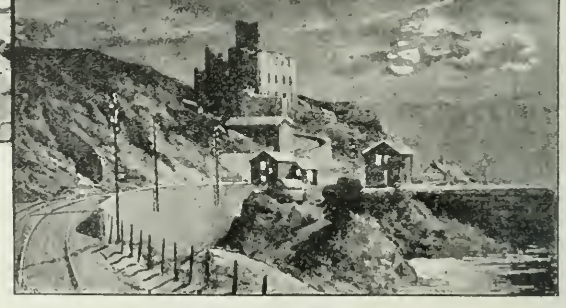
VIADUC DE CHAPEAUROUX

obstacles au cours de ses eaux subitement furieuses.

Aux villages et même aux hameaux d'alentour, jadis l'industrie dentellière était florissante : les femmes fabriquaient de la dentelle et des blondes. Cette industrie est morte : quelques pauvresses, en gardant leurs chèvres, continuent le métier et gagnent à cela... trois sous par jour !



ENTRE JONCHÈRES ET LANGOGNE



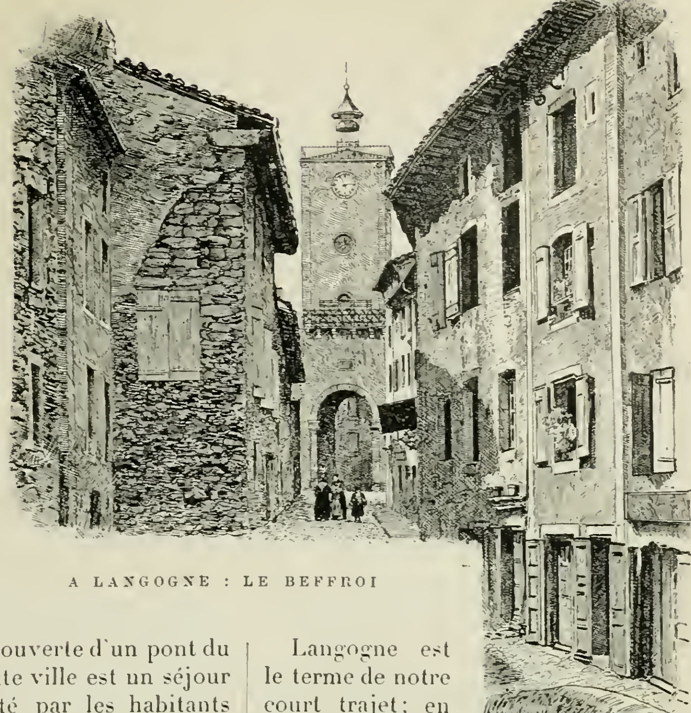
CHATEAU DE JONCHÈRES

aux fondations que l'on éventre, — le train stoppe à Chapeauroux, à l'extrémité d'un splendide viaduc courbe de vingt-huit arches jeté sur un ruisseau à l'aspect inoffensif. Mais, certains jours, ce sournois devient un ennemi redouté, bouleversant son propre lit, y jetant, rageur, de nouveaux

Encore un nouveau chapelet de tunnels : le dernier est celui de Joncherette. Au-dessus des pierres écroulées

qui pavent en désordre le bassin étroit de l'Allier, en face de la station se dresse, imposant, le donjon de Jonchères. Toujours, tandis que nous passons de la nuit à la lumière, le décor change : cette fois, soudainement, la vallée de l'Allier s'est élargie.

Nous voici à Langogne, dans un frais bassin de prairies. Sur la rivière, près d'un pont de pierre tout neuf, survit l'arche bien ouverte d'un pont du moyen âge. La petite ville est un séjour d'été très fréquenté par les habitants d'Alais et de Nîmes : elle doit cette faveur à la douceur de son climat et à l'agrément de sa situation : elle n'est pas dépourvue de tout intérêt artistique et offre à la curiosité du touriste un beffroi bien conservé, une église qui renferme des chapiteaux antiques.



A LANGOGNE : LE BEFFROI

Langogne est le terme de notre court trajet ; en poursuivant, nous verrions après la Bastide l'Allier naissant, que l'on traverse alors une dernière fois ; nous atteindrions les crêtes argentées de neige vers lesquelles nous « ascensionnons » depuis longtemps sans les perdre de vue. Arrivés à la cime, sous le tunnel de la Bastide... il n'y a plus qu'à descendre : on quitte là le bassin de la Loire pour dégringoler de plus de mille mètres d'altitude dans le bassin du Rhône, en une descente rapide, inoubliable, qui, dominant des pentes escarpées couvertes de superbes châtaigneraies, conduit vers Nîmes et aussi aux merveilles des Causses !



A LANGOGNE : LES PONTS DE L'ALLIER

Constant de Tours.

LES DANGERS DE L'ALLAITEMENT ARTIFICIEL

ET LES MOYENS DE LES COMBATTRE

I

Un enfant nouveau-né doit toujours être nourri au sein et, s'il est possible, par sa mère. C'est là une vérité banale, mais son importance est telle qu'on nous excusera de la répéter.

Lorsque, pour une raison quelconque, l'allaitement naturel est irréalisable, on a recours à l'allaitement artificiel, c'est-à-dire que l'on donne aux enfants du lait provenant de certains animaux, qui sont l'ânesse, la chèvre et surtout la vache.

Le lait est un aliment complet, ce qui signifie qu'il renferme toutes les substances nécessaires pour la nourriture, soit de l'enfant, soit de l'adulte. En effet, le bébé qui prend un litre de ce liquide absorbe, en chiffres ronds, s'il s'agit de lait de femme, l'équivalent de 40 grammes de viande, accommodés avec 32 grammes de beurre et relevés de 2 grammes de sels, parmi lesquels domine le sel marin; le tout se trouve en dissolution ou en suspension dans 880 grammes d'eau édulcorée par 50 grammes de sucre. Ce sont là, n'est-il pas vrai, tous les éléments d'un bon repas. Hâtons-nous de dire que si ce repas est suffisant pour le nouveau-né, qui ne fait pas d'exercice musculaire, il ne l'est plus pour l'adulte qui travaille physiquement. Mais, comme nous n'avons à nous occuper ici que de l'enfant, nous pouvons affirmer que jusqu'à l'âge d'un an l'alimentation lactée peut lui fournir tout ce qui lui est nécessaire pour son accroissement.

Nous venons de donner la composition du lait de femme; comparons-lui rapidement celle des différents laits employés dans l'allaitement artificiel.

Le lait de chèvre est trop riche, trop nourrissant, et cette richesse le rend difficile à digérer. Par contre, il est beaucoup moins sucré. Le grand avantage de l'allaitement par la chèvre est qu'il est facile de mettre l'enfant au pis. Mais, à la ville, il est rare que l'on puisse avoir une chèvre à sa disposition; lorsque l'animal est dans une étable, son lait prend facilement une mauvaise odeur: enfin, lorsqu'il est trait à l'avance, il tourne très rapidement. Ajoutons que la chèvre n'a de lait que pendant quatre mois de l'année.

Le lait d'ânesse est préférable à celui de chèvre, mais chaque animal en fournit très peu, et on doit le consommer le plus tôt possible après la traite, car il s'altère très rapidement.

Souvent, pour empêcher le lait de tourner aussi vite, les marchands y ajoutent du sel de Vichy (bicarbonate de soude); c'est là une pratique qui ne peut qu'être nuisible à l'estomac de l'enfant. Comme, de plus, le lait d'ânesse coûte fort cher, on peut dire qu'il offre plus d'inconvénients que d'avantages.

Le lait de vache est, comme chacun sait, le plus employé. Son grand inconvénient est d'être, comme celui de chèvre, trop nutritif pour le petit être auquel on le destine. Aussi arrive-t-il très souvent que le nourrisson supporte mal ce lait donné pur; il le vomit, a des coliques, et son poids reste stationnaire ou même diminue. Si l'on persiste, les accidents deviennent plus graves, et il y a une véritable révolte de l'estomac et des intestins. Comment donc arriver

à faire tolérer ce lait? Toutes les nourrices savent qu'on y parvient par le coupage, c'est-à-dire en ajoutant au lait de l'eau que l'on stérilise d'abord en la faisant bouillir.

Voici comment il faut procéder :

Dans un litre d'eau bouillie et agitée ensuite au contact de l'air on fait dissoudre 50 grammes de sucre (il vaut mieux prendre du sucre de lait, que l'on trouve dans toutes les pharmacies), puis on mélange avec le lait dans les proportions suivantes :

	Lait.	Eau sucrée.
Première semaine . . .	1 partie.	3 parties.
Jusqu'à un mois	»	2 »
Deuxième mois.	»	1 »
Troisième et 4e mois. .	2 »	1 »
Cinquième mois.	3 »	1 »

Avant d'étudier comment le lait de vache peut devenir dangereux, nous rappellerons qu'il est inutile d'exiger, comme le font beaucoup de mères, que le lait qu'elles achètent soit toujours fourni par le même animal. En effet, le lait du commencement et celui de la fin d'une même traite diffèrent beaucoup plus que celui de deux animaux nourris de la même façon. De plus, l'alimentation de la vache, sujette à varier d'un jour à l'autre, entraîne de grandes modifications dans la composition de son lait, de telle sorte qu'il vaut mieux donner le mélange du lait de plusieurs animaux, mélange dont l'analyse conduit à peu près toujours aux mêmes résultats.

II

Le lait de vache, cet aliment si précieux, peut devenir dangereux, et cela de bien des manières.

Lorsque les animaux mangent dans les prés des euphorbes, des renoncules, des aconits, les poisons contenus dans ces plantes peuvent passer dans le lait et le rendre nuisible. Si le fourrage renferme de la camomille, petite plante ressemblant à la marguerite des prés, s'il s'y trouve de l'absinthe, le lait prend une saveur âcre ; il se colore en bleu si l'animal a mangé de la mercuriale vivace, usitée dans les pharmacies pour rendre le miel purgatif ; en rouge, s'il a consommé de la garance.

Les tourteaux de coton, de navette, sont souvent donnés aux vaches, car ils augmentent la quantité de beurre et de principes nutritifs, mais ils rendent le lait amer et l'altèrent de telle sorte qu'il provoque des troubles digestifs chez les enfants qui en font usage.

Très fréquemment on donne aux vaches des drèches, c'est-à-dire des résidus de distillerie, maïs et céréales diverses, pommes de terre ayant subi les manipulations nécessaires pour la fabrication des basses eaux-de-vie. Les animaux ainsi nourris tombent malades et leur lait devient trop acide.

Des poisons peuvent encore s'introduire dans le lait lorsque les animaux paissent sur des terrains où des fabriques déversent leurs résidus.

L'essence de térébenthine, la rhubarbe, l'arsenic, l'iodure de potassium, etc., administrés parfois à des vaches dans un but thérapeutique, peuvent passer dans le lait.

Très souvent on ajoute au lait du bicarbonate de soude en vue de l'empêcher de devenir acide et de se cailler. C'est un simple trompe-l'œil, qui ne fait que masquer le danger, le lait tournant en réalité sans que l'on puisse s'en apercevoir ; de plus, l'addition du bicarbonate est favorable à la multiplication des microbes.

C'est donc là une pratique frauduleuse et dangereuse que l'on doit poursuivre sans pitié.

L'acide borique, l'acide salicylique ont encore été ajoutés au lait pour le stériliser, c'est-à-dire pour tuer les microbes qu'il renferme. Inutile de dire que ce sont là des substances nuisibles pour l'enfant.

Le lait peut être infecté par une maladie de la vache.

Les affections locales du pis amènent

le mélange avec le lait de sang, de pus et de microbes dangereux.

La négligence et l'ignorance des laitiers vont parfois fort loin. On a vu un de ces industriels traire une vache dont le pis donnait du pus. Il fut très surpris quand on le força à s'arrêter, d'autant plus qu'il regardait la couleur jaune foncé comme une preuve de la richesse de son lait, qui aurait amélioré le mélange.

Le sang colore le lait en rouge; il peut passer dans le liquide si l'animal est atteint de charbon.

Le lait provenant de vaches charbonneuses renferme du reste le microbe cause de la maladie.

Il est probable que les vaches sont parfois atteintes de scarlatine, au moins en Angleterre, où cette maladie est très fréquente; elles peuvent alors transmettre cette fièvre à l'homme.

La fièvre aphteuse, ou cocotte, se transmet facilement de la vache à l'homme par l'intermédiaire du lait.

Les enfants sont pris de fièvre et présentent bientôt un grand nombre de petits boutons blancs et remplis de liquide sur les lèvres, le dedans des joues, la langue; ces boutons, bien connus sous le nom d'aphtes, peuvent aussi se développer en différents points du corps quand la maladie est intense.

Mais ce dont on a surtout à se préoccuper, c'est de la transmission de la tuberculose, de la phtisie, par le lait.

La pommelière ou tuberculose de l'espèce bovine n'est pas très fréquente. On a recueilli des chiffres rassurants. Sur 16,122 animaux abattus à la Villette en 1889, on n'en trouva que 169 tuberculeux; il n'y en avait que 9 à Grenoble, la même année, sur 2,210. La pommelière semble plus répandue en Allemagne, et il est certain qu'en France le nombre des animaux malades est plus grand que les statistiques ne l'indiquent, car beaucoup d'entre eux sont amenés dans des tueries particulières non inspectées, afin d'éviter la saisie.

D'autre part, la pommelière est d'autant plus redoutable que les vaches qui en sont atteintes fournissent pendant longtemps de grandes quantités de lait et qu'elles peuvent garder toutes les apparences de la santé. C'est ainsi qu'on a vu des vaches primées dans des concours, alors qu'elles étaient tuberculeuses.

De nombreux observateurs ont trouvé dans le lait le microbe de la tuberculose, et ce microbe peut y exister alors même que le pis n'est pas malade et qu'il n'y a, par exemple, que des lésions du poumon.

On a vu souvent l'homme devenir phtisique pour avoir fait usage de lait infecté. M. le professeur Brouardel a rapporté à l'Académie de Médecine une observation bien probante : Cinq des pensionnaires d'un établissement d'instruction privé, âgées de quatorze à dix-sept ans, moururent de tuberculose en très peu de temps, sans qu'elles eussent aucune tare héréditaire. Or, quelques semaines après, on amenait à l'abattoir une vache qui fut reconnue tuberculeuse, et on apprit que c'était cette vache qui fournissait le lait à l'établissement en question.

Un expérimentateur méfiant a inoculé des lapins et des cochons d'Inde avec du lait acheté au hasard chez les marchandes qui se trouvent à Paris sous les portes cochères, c'est-à-dire provenant des fermes de la banlieue et des environs; il a rendu les animaux tuberculeux trois fois sur neuf. On conviendra donc avec nous que le lait doit être considéré comme un des agents de propagation de la tuberculose, et que c'est là un des plus grands dangers qui résultent de son usage.

Les microbes que l'on trouve dans le lait peuvent encore y être introduits après la traite. Tantôt alors ce sont des microbes qui couvent quelqu'une des maladies qui nous assaillent, tantôt on n'a affaire qu'à des organismes, agents de fermentations diverses, qui existent partout dans l'air qui nous entoure.

Il est facile de comprendre comment les microorganismes dangereux pénètrent dans le lait. Les fermes sont loin d'être construites selon les lois de l'hygiène; il s'ensuit que souvent les fosses ne sont pas étanches, que l'eau dont on se sert pour laver les récipients est souillée par les infiltrations putrides et, par conséquent, peut infecter le lait. D'autre part, ce lait peut être sali par les poussières atmosphériques et comme, de plus, l'addition d'eau est pratiquée en grand, non seulement par le fermier, mais encore par tous les intermédiaires, on comprend facilement que le liquide, tel qu'il est donné au consommateur, est souvent le véhicule de germes dangereux très abondants.

De nombreux auteurs ont publié des cas très nets de propagation de la fièvre typhoïde par le lait. Voici un exemple typique : Une épidémie de fièvre typhoïde éclate dans un district anglais et frappe surtout des personnes faisant usage d'un certain lait. Un hygiéniste fait une enquête et découvre que dans la ferme fournissant le lait la source où l'on prenait l'eau pour les usages domestiques coulait au voisinage d'une fosse, dont elle recevait les infiltrations. Le fermier soutient d'abord que l'eau n'est employée qu'à rafraîchir le lait, mais il finit par avouer qu'il a pu y avoir mélange, un des conduits du tube réfrigérant étant percé !

Les bacilles de la diphtérie se développent très facilement dans le lait: il faut donc interdire la vente de ce liquide lorsqu'il provient d'endroits où la maladie a été constatée. En 1879, dans une soirée qui eut lieu à Addlestone, chez l'attorney général, quatorze personnes contractèrent la diphtérie pour avoir bu de la crème qu'on y servait.

Le choléra infantile, cette terrible maladie qui décime l'été les enfants élevés au biberon, et que les Américains ont nommée la maladie du biberon, *feeding bottle's diseases*, est causé par des microbes que l'enfant avale avec le lait. Par contre, le microbe du choléra indien ne peut vivre dans le lait. En temps d'épidémie, il n'y a donc pas à se défier de cet aliment.

En dehors des microorganismes qui peuvent causer des maladies, le lait en renferme un grand nombre qui jouent un rôle essentiel dans son altération spontanée.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que le lait encore dans la mamelle, ce lait qu'on croirait pur de toute souillure, renferme déjà des microorganismes. Si, en effet, on met à part les premières portions de la traite d'une vache, on voit qu'elles contiennent toujours des microbes qui avaient pénétré de la surface du pis dans l'intérieur des canaux vecteurs du lait. Seul le lait de la fin de la traite qui provient de la profondeur de la mamelle est stérile au moment de son écoulement.

Chacun sait que le lait abandonné à lui-même tourne et se sépare en deux parties : le caillé et le petit-lait. Cela tient à l'action de microbes qui s'attaquent au sucre du lait et le transforment en acide qui cause la formation du caillé dont le goût est toujours un peu sûr. A l'état normal, le lait parvenu dans l'estomac se caille aussitôt, et les mères doivent bien savoir que l'enfant qui vomit du lait caillé est beaucoup moins malade en général que celui qui le rend tel qu'il l'a avalé.

Quand un microbe fait une chose, on peut-être sûr qu'il y en a un autre qui fait l'inverse. C'est ainsi que, s'il est des microbes qui font tourner le lait, il en est qui redissolvent le caillé ! Le lait redevient alors liquide et, agité, ressemble beaucoup au lait naturel ; si cependant on laisse remonter la crème, on constate que le liquide sous-jacent est trouble, moins transparent que si le lait est normal. Malgré tout, on peut s'y tromper et donner à un enfant un aliment décomposé, putréfié pour parler net.

Certains microbes ont le pouvoir de rendre le lait filant et le liquide acquiert parfois une viscosité telle qu'on peut l'étirer en fils de 50 centimètres à plusieurs mètres de long. Du reste, le lait

ainsi atteint devient vite aigre. D'autres microorganismes colorent le lait en bleu, en rouge. Tous ces microbes sont du reste peu redoutables, car du lait filant ou coloré sera certainement rejeté de la consommation.

La rapidité avec laquelle le lait se souille est quelque chose d'extraordinaire. Immédiatement après la traite, il renferme 10,000 à 20,000 germes par centimètre cube et vingt-quatre heures après toujours plusieurs millions. Lorsque la température s'élève, le nombre des microorganismes croît en proportion et, un jour chaud de l'été, on a trouvé dans un centimètre cube de lait, vingt et une heures après la traite, 180 millions de germes!

Un flacon de lait stérilisé dont le contenu était absolument sans aucun microorganisme est incomplètement consommé par un enfant ; il n'a subi d'autre souillure que le contact de la tétine et de la bouche du bébé, et cependant, conservé dans la chambre, il renferme au bout de douze heures plus de 2 millions de microorganismes vivants.

Tous ces microbes sécrètent des poisons. Ces poisons sont à peu près inoffensifs pour l'adulte, ils ne le sont pas pour l'enfant, et le danger est d'autant plus à redouter que la quantité des microbes est absolument effrayante en été, comme nous venons de le voir. C'est aussi, dans cette saison, on le sait, que les affections de l'estomac, de l'intestin, atteignent leur plus grande fréquence chez le nourrisson ; assez souvent le choléra infantile, cette terrible maladie qui tue tant de petits enfants dans les quartiers pauvres de Paris, dépend de l'action de ces microbes qui constituent, si grande est leur fréquence, ce que l'on peut appeler la population normale du lait.

III

La chaleur seule peut, dans la pratique courante, être utilisée pour débarrasser le lait de ses microorganismes nuisibles, c'est-à-dire pour le stériliser.

Mais les microbes contenus dans le liquide offrent à la chaleur une résistance très variable.

Les bacilles de la fièvre typhoïde, du choléra, de la tuberculose sont facilement détruits par le chauffage entre 70° et 80°, pourvu qu'il soit suffisamment prolongé.

Les ferments du sucre de lait, c'est-à-dire ceux qui produisent l'acide lactique, sont aussi tués par une température de 70 à 80°. Mais, malheureusement, certains de ces microorganismes se reproduisent par des spores, corpuscules infiniment petits, qui résistent même à un chauffage à 100°, c'est-à-dire à la température à laquelle l'eau bout, même quand ce chauffage est prolongé pendant plusieurs heures.

Ce n'est que lorsque le liquide est porté à 110 ou 120° qu'on est sûr de se débarrasser de ces spores; autrement, quand le liquide est refroidi, elles germent et les microbes se développent en abondance.

Ceci posé, voyons quelles sont les méthodes employées pour stériliser le lait par la chaleur.

Le chauffage à 110 ou 115° est le seul moyen de stériliser complètement le lait en lui assurant une durée indéfinie. Cette stérilisation exige des appareils coûteux et compliqués, et c'est là un premier désavantage. Ensuite, si, théoriquement, la conservation d'un lait ainsi traité est indéfinie, le surchauffage lui fait subir des modifications importantes. Il se colore en brun et prend une saveur spéciale, celle du lait cuit, et parfois même un goût de graisse rance, la crème étant altérée et par le chauffage et par la conservation prolongée. Malgré tous ces inconvénients, il est certain que les laits stérilisés complètement peuvent rendre de grands services dans les contrées tropicales, mais, en France, leur usage dans l'alimentation des petits enfants sera toujours peu répandu.

Le lait dit *Pasteurisé* est chauffé à 70 et 80° et refroidi aussi rapidement que possible. En agissant ainsi, on dé-

truit les germes dangereux qui sont les moins résistants de tous et ceux qui en agissant sur le sucre font tourner le lait. Le nombre des germes vivants est très diminué. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les appareils employés sont aussi très compliqués, car il est nécessaire d'obtenir très rapidement un refroidissement brusque amenant le lait à 10 ou 12°. Si, en effet, le refroidissement est lent, le liquide passe par des températures très favorables à la multiplication des microbes et se repeuple avec une grande rapidité. De plus, il faut recevoir le lait dans des vases entièrement propres, que l'on doit, autant que possible, conserver à basse température jusqu'au moment de la consommation.

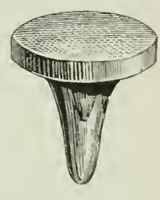
Reste la méthode qui consiste à porter le lait à 100°, ce qui revient à détruire la plupart des microbes. C'est là une demi-stérilisation ; mais, on ne saurait trop le répéter, cette demi-stérilisation est suffisante dans la pratique, si on a soin de ne l'appliquer qu'à une quantité de lait ne devant être conservée que pendant vingt-quatre heures; de plus, elle est facile à effectuer dans les ménages, même les plus pauvres; enfin elle n'altère que fort peu le lait lorsqu'elle est pratiquée convenablement. Si nous ne recommandons pas, en effet, la pratique si courante de l'ébullition simple, c'est que souvent le lait est placé sur le feu dans des casseroles qui permettent au liquide, vu leur largeur, de s'évaporer sur une grande surface; il en résulte que le lait se concentre, et cela d'autant plus que le chauffage et le refroidissement sont plus lents. De plus, il se produit à la surface du lait bouilli une pellicule de nature complexe, renfermant des substances très nutritives, mais qui est mal digérée par le nouveau-né; on est, du reste, forcé de la rejeter lorsqu'on emploie le biberon, et alors on appauvrit le lait.

On parvient à éviter la plupart de ces inconvénients, tout en chauffant le lait à 100°, si la chaleur n'est appliquée que par l'intermédiaire d'un bain-marie. Il est alors facile de placer le lait dans des récipients n'offrant qu'une petite surface d'évaporation, d'où concentration à peu près nulle. La pellicule ne se forme pas ou est très réduite. On ne peut noter comme différence avec le lait cru qu'une modification de la saveur, moins marquée du reste qu'avec l'ébullition simple, et un léger brunissement.

Les appareils qui ont pour but de réaliser le chauffage au bain-marie à 100° sont très nombreux. Tous ceux actuellement employés dérivent de l'appareil de Soxhlet, dans lequel chaque petit flacon stérilisé ne renferme que la quantité de lait nécessaire pour un repas.

Nous nous bornerons à la description du dispositif le plus pratique, celui de Gentile-Budin.

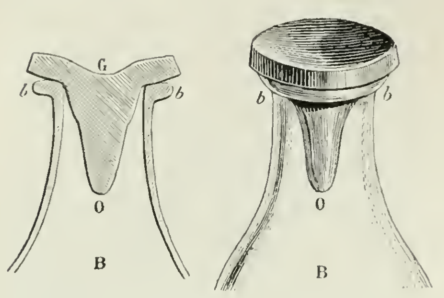
L'appareil est composé d'un certain nombre de petites bouteilles de verre et d'un panier en fil de fer. Les bouteilles sont graduées de façon à ce qu'on sache exactement la quantité de lait qu'on y met et que, d'autre part, si l'enfant ne prend pas toute la dose, on puisse facilement mesurer ce qui est laissé ; la bague est pleine et rodée. Les bouteilles étant pleines aux deux tiers, on les recouvre d'un obturateur en caoutchouc, en forme de clou, dont la tige plonge dans l'intérieur, tandis que la partie supérieure coiffe la bague qu'elle ne dépasse pas sur les bords.



Obturateur en caoutchouc.

Les bouteilles ainsi chargées sont placées dans un bain-marie dont le niveau atteint à peu près la moitié de leur hauteur. On fait alors bouillir pendant trois quarts d'heure. L'air contenu dans la bouteille se dilate par la chaleur et s'échappe en soulevant la rondelle de caoutchouc; il est remplacé par de la vapeur d'eau. Puis, au moment où on retire la bouteille, la rondelle s'applique par son poids sur le goulot, et comme à mesure que le refroidissement fait des

progrès, la vapeur se condense, la pression de l'air déprime la fermeture élas-



O, obturateur. — G, godet produit sur l'obturateur par la pression atmosphérique au moment de la condensation de la vapeur d'eau contenue dans la bouteille. — B, *b*, bague.

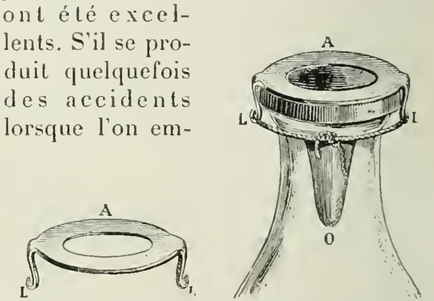
tique en produisant à son centre un godet. Une fois les bouteilles refroidies, il faut s'assurer que ce godet persiste; de plus, si l'on renverse la bouteille et si l'on imprime à son fond une secousse brusque, le liquide doit se déplacer en masse et venir frapper les parois du vase avec un bruit sec. Pour empêcher pendant les transports les chocs qui pourraient soulever le bouchon, Gentile a joint à l'appareil un petit cercle de métal qui s'applique exactement sur le bord du clapet.

Ce cercle est fixé autour de la bague de la bouteille par l'intermédiaire de deux petites lames verticales qui y attiennent et se terminent par une partie recourbée dans laquelle on passe une ficelle ou un fil de laiton.

Il arrive très souvent à Paris que l'on se sert pendant plusieurs jours d'une provision de lait stérilisé fournie par un marchand quelconque. C'est là une mauvaise pratique : l'intérêt en jeu est trop grand pour qu'on le confie à des merce-naires, et nous conseillons à toutes les mères, réduites à pratiquer l'allaitement artificiel, de se procurer, naturellement, le meilleur lait possible, ensuite de stériliser chaque matin elles-mêmes la provision du jour. L'absorption par l'enfant d'un lait altéré peut avoir les conséquences les plus graves, il ne faut jamais l'oublier.

Le lait qui a été à 100° est aussi digestif que le lait cru et la valeur nutritive n'est pas diminuée.

Nous avons eu l'occasion de donner du lait stérilisé à de petits enfants nés prématurément, et les résultats obtenus ont été excellents. S'il se produit quelquefois des accidents lorsque l'on em-



A, armature métallique. — L, support destiné au passage d'une ficelle ou d'un fil de laiton pour empêcher le déplacement de l'obturateur O.

ploie le lait bouilli dans le cours d'un allaitement commencé au sein, cela tient au changement brusque de régime.

Le lait stérilisé à 100° est très utile dans les diarrhées infantiles, dans les accidents du sevrage. Il ne constitue pas l'idéal, cela est vrai, et le lait pur sera toujours préférable. Mais, en somme, il pare à la plupart des dangers de l'allaitement artificiel; cela suffit, ce nous semble, pour en faire recommander l'emploi.

Dr Paul Chéron.

L'ÉCRITURE HIÉROGLYPHIQUE DE L'ÉGYPTE ANTIQUE

Quand, pour la première fois, les peuples de l'Orient ancien essayèrent d'exprimer par l'écriture leur pensée, le moyen le plus rationnel qui s'offrit à eux fut de peindre la chose dont ils voulurent donner l'impression ou éveiller le souvenir. Avec le temps, ces caractères rudimentaires se déformèrent et s'altérèrent; des abréviations ou des simplifications en renouvelèrent pour ainsi dire



GRAND TEMPLE D'EDFOU

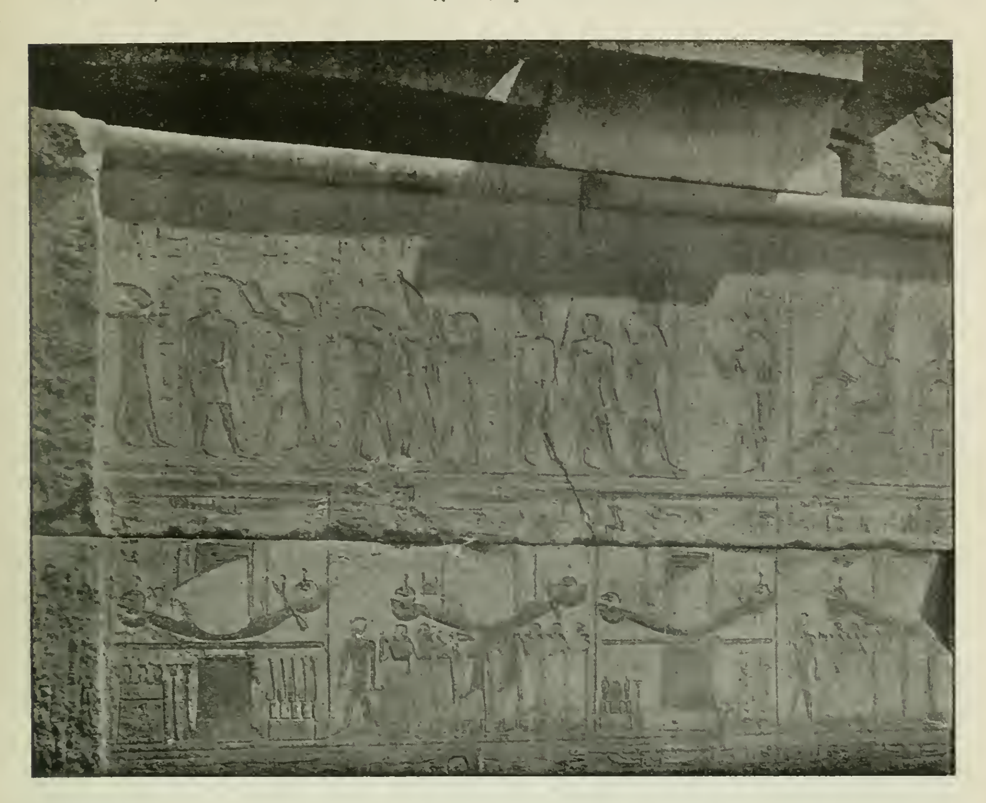
Façade de la salle hypostyle et retour d'angle du portique de la cour, montrant la disposition des tableaux et de leurs légendes sur les murs d'entre-colonnement, le pilastre angulaire et l'entablement.

la forme. En Chine, aux Indes, en Chaldée, en Assyrie, ces images ne furent plus, après quelques siècles d'élaboration, que des signes conventionnels. En Égypte, par contre, l'instinct artistique de la race conserva au dessin l'intégrité de sa silhouette primitive, qui, jusqu'aux derniers jours de la civilisation pharaonique, se maintint immuable, telle qu'elle avait été au premier jour.

C'est donc aux inscriptions de l'Égypte antique qu'il faut avant tout demander de quelle façon s'est constituée cette écriture réputée si mystérieuse; comment s'en est organisé le mécanisme et fixée la matérialisation. Le nom d'hiéroglyphes, que, d'après les Grecs, nous avons donné aux caractères qu'elle emploie, se traduirait mot à mot *sainte écriture;* il dérive du mot *iéra*, par lequel étaient désignées en Grèce les effigies sacrées, connues seulement des initiés. Aussi, la croyance s'était répandue parmi nous que l'écriture hiéroglyphique avait été un mystère ignoré de la foule, et que les prêtres seuls en savaient l'interprétation. Aujourd'hui, il a bien fallu se rendre à l'évidence, et reconnaître qu'en cela, les Grecs, — de même qu'en toutes choses d'ailleurs, — nous avaient induits en erreur, et que nous avions eu tort de les croire sans examen sur parole. La langue hiéroglyphique fut celle de l'Égypte entière, sans aucune distinction de caste ou d'initiation. A l'origine, elle fut tout naturellement un *idéographisme*, ou peinture des idées, auquel se juxtaposa un *phonétisme*, ou peinture des sons. On procéda d'abord d'une manière directe, en représentant la chose dont on voulut parler : un arbre, lorsqu'il s'agissait d'un arbre; le disque solaire ⊙, lorsqu'il s'agissait du soleil. En même temps, un mot composé d'une ou de plusieurs syllabes, et qui, dans le dialecte usuel, servait à désigner cette chose concrète, s'attacha à elle, comme à un support, et en donna le phonétisme, *am* pour l'arbre, *ra* pour le soleil.

Mais ce mode de figuration imitative, très primitif, présentait de grosses difficultés de mise en œuvre, dès qu'il s'agissait d'exposer une idée abstraite. De plus, l'image était-elle complexe, le dessinateur se heurtait à la minutie du rendu. Aussi, spiritualiste par nature comme il l'était, l'Égyptien eut-il vite recours à des signes conventionnels, classés aujourd'hui comme symboles; et ces signes servirent-ils à formuler cette abstraction par *synecdoche*, par *métonymie*, par *métaphore*, ou par *énigme*. Par *synecdoche*, en montrant la partie pour le tout : la boucle de cheveux, pour la chevelure; la branche de bois, pour l'arbre. Par *métonymie*, en retraçant la cause pour l'effet ou l'effet pour la cause; ou bien encore l'instrument pour le travail accompli : un bras armé d'une massue, pour indiquer l'idée de massacre; une étoile, pour la nuit; un hoyau, pour la culture des champs. Par *métaphore*, en peignant un objet n'ayant qu'un rapport lointain avec la proposition énoncée : une tête de lion personnifie ainsi le courage; un lézard, les multitudes; une tête de veau, la respiration. Par *énigme*, enfin, en demandant à un dessin qui n'a plus que des liens fictifs avec le mot qu'il synthétise son symbolisme : un épervier deviendra l'emblème du soleil levant; deux doigts, celui de la justice; un vautour, celui de la maternité. Partant de ce principe, les idéogrammes composés se formèrent de même que les idéogrammes simples, en réunissant plusieurs figures élémentaires qu'un seul symbole ne pouvait rendre. Le sceau, symbole du mystère, posé sur le coin du ciel, éveilla

le souvenir du mystère de l'au-delà . L'étoile ✶, suspendue au plafond céleste , celui du ciel nocturne , ques-uns de ces idéogrammes primitifs survécurent à travers tous les systèmes qui leur succédèrent : voici la liste



GRAND TEMPLE DE KARNAK

(Mur extérieur de la chapelle de granit bâtie par Philippe Arridhée.)

Vue d'ensemble, montrant la disposition des tableaux, leur ordre de succession et l'agencement des inscriptions donnant l'explication de chacun d'eux.

Au registre supérieur, quatre scènes : la figure du roi (personnage du centre des trois premiers groupes) regardant à droite, et la figure d'Amon (personnage assis du quatrième groupe) regardant à gauche; l'ordre de succession des tableaux a lieu de gauche à droite, et l'explication des scènes est donnée par les inscriptions gravées au-dessus des têtes des personnages, ou en colonnes autour d'eux.

et partant du ciel infernal. Et cette écriture, le temps aidant, parvint à dire des sens figurés, avec autant de facilité qu'elle avait su dire des sens réels.

Le mot *sotep* s'écrivit par la pierre de touche et l'instrument à éprouver l'or et signifia l'élu, après avoir signifié éprouver un métal précieux. Quelques-uns de ces idéogrammes primitifs survécurent à travers tous les systèmes qui leur succédèrent : voici la liste des principaux et l'idée qu'ils évoquent :

☉ *Ra.* Le disque solaire; — le soleil, la lumière, la division du temps.

 Pe. Le plafond du ciel; — le ciel, l'élévation, la supériorité.

 Ta. La terre; — les pays de plaine, l'Égypte.

Test. La montagne; — les pays montagneux. les pays étrangers.

Nouit. Le plan de ville; — les villes, les villages.

Hésep. Les champs coupés de sillons; — les provinces.

Mer, le bassin, et *mou*, l'eau; — l'eau, l'arrosage, la purification, la soif.

Ba. La cassolette d'où monte une flamme; — le feu, la chaleur, la flamme.

Ret. L'homme; — toutes les actions accomplies par un homme.

Mer. La femme; — toutes les actions accomplies par une femme.

, , *Nouter.* Le dieu, la déesse, la hache divine; — les dieux.

Shera. L'enfant portant le doigt à la bouche; — l'enfance, la faiblesse, l'apparition.

Sheps. Le chef assis, tenant le fouet; — les rois, les ancêtres, les personnages de qualité.

Hims. L'homme ou la femme, les bras pendants; — la faiblesse, le repos, la tranquillité.

, *Tia.* L'homme en adoration; — le culte rendu.

Hah. L'homme élevant les bras; — la hauteur, l'exaltation, la joie.

Our. L'homme s'appuyant sur un bâton; — le chef, la dignité.

Outou. La momie; — l'embaumement, les rites religieux et funéraires, les images, les formes.

Shen. La boucle de cheveux; — la chevelure, la noirceur, le deuil.

Ar. L'œil; — la vue, la veillée, la science.

Fent. La tête de veau; — la respiration, l'odorat, le plaisir, la tristesse.

Tep. La langue; — l'alimentation, la parole.

Ker. Le bras armé; — tout ce qui exige l'emploi de la force.

Ker. La jambe prise au piège; — la ruse, la défaite.

Sha. La palette de scribe; — l'écriture, tout ce qui se rattache à la pensée et à la littérature.

Ka. Le taureau; — la vaillance, la virilité.

Kopesh. La cuisse de bœuf; — la bravoure, la vivification, le massacre.

, , , *Ret.* Les jambes; — la marche en tous les sens.

Af. Le lambeau de chair; — les membres.

Sa. L'oie; — les oiseaux, le fils

Our. L'hirondelle; — la grandeur.

Shera. Le moineau; — la petitesse, la faiblesse, le mal, l'impiété.

Am. L'arbre; — les arbres, les régions boisées.

Kket. La branche d'arbre; — le bois, les objets de bois.

Hen. La branche de fleur; — les herbages, les plantes.

Pa. Le plan de maison; — les édifices.

Her. Le chemin planté d'arbres; — les chemins, la marche, le temps écoulé.

Nifou. La voile gonflée; — le vent, la fraîcheur, le nord.

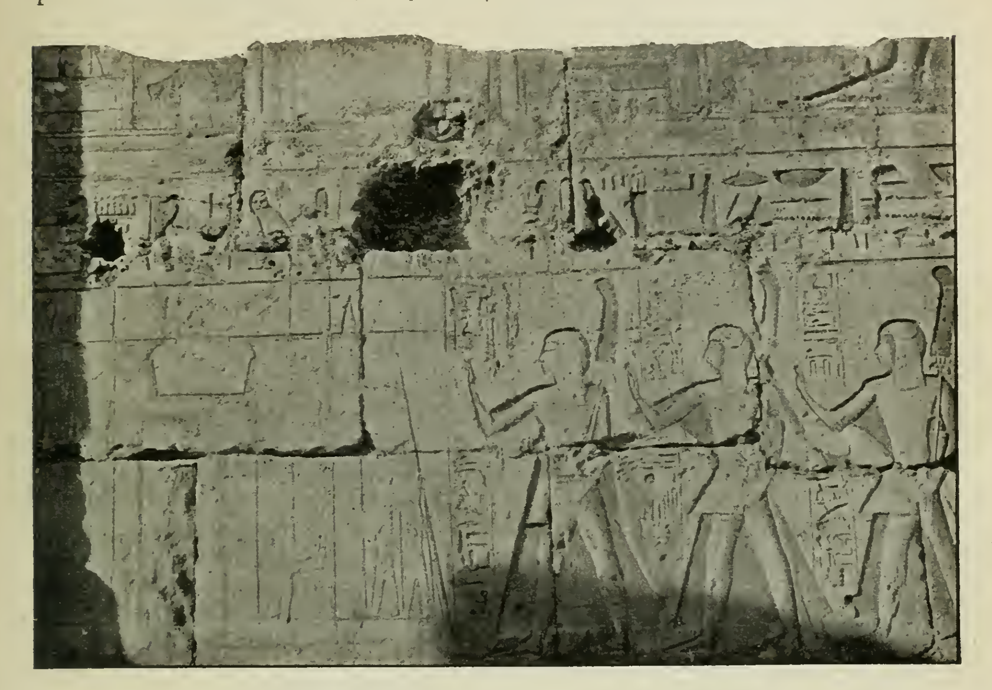
Nou. Le vase; — les vases et les liquides.

Sa. L'œuf; — les déesses considérées comme mères divines, l'embaumement et les parfums.

C'était là un premier pas; mais ce système ne pouvait, à lui seul, servir de véhicule à la transmission de la pensée. Grâce à lui, des symboles se trou-

vaient accouplés à d'autres symboles, des images, à d'autres images; mais aucun lien rationnel ne rattachait ces figures l'une à l'autre, et n'accusait les rapports qui les unissaient. Pour résoudre ce problème, il fallait qu'un phonétisme, si rudimentaire fût-il, interprétât par le son la formule écrite, et que ce servant à énoncer cette idée, et par conséquent une vocalisation. On se familiarisa à ne plus voir en eux que cette vocalisation inhérente. De ce jour-là, l'idéogramme n'était plus qu'un syllabique, donnant un rythme déterminé.

Cette valeur connue, le phonétisme ne fut d'abord qu'un rébus, où le son



GRAND TEMPLE D'AMON GÉNERATEUR, A LOUXOR

Scène de la dédicace du pylône du temple par les enfants de Ramsès II s'avançant en procession devant la porte.

Disposition des inscriptions : 1° en frise, la dédicace du temple; 2° devant chacune des figures des enfants de Ramsès, deux inscriptions : l'une, au niveau de la tête, contenant la formule : *Sa-ef en khot ef mer ef*, « son fils aimé »; l'autre, au niveau des genoux, renfermant le prénom et les titres portés par chacun d'eux.

son détachât chacune des propositions du discours. Si bien que, à chacun de ces emblèmes qui, par nature, n'avait aucune lecture effective, se greffa le mot qui, dans le langage usuel, servait à nommer la chose qu'ils représentaient. Puis, à l'usage, leur sens primitif se perdit. Aux yeux de tous, ils rappelèrent, en même temps que l'idée, le mot prévalut, où les figures alternèrent, sans qu'on tînt compte de leur signification initiale, et où les mots de prononciation identique eurent une orthographe commune, abstraction faite de leur sens, qui se réfugia dans un ou plusieurs déterminatifs. La chaise ⌷ *as*, par exemple, idéogramme du repos, servit à rendre l'idée concrète de siège et le nom d'Isis,

déesse des morts. Cette chaise forma donc à la fois le nom du meuble et celui de la déesse. En assemblant ainsi des signes divers côte à côte, on traça des phrases dont les lettres n'avaient rien à voir avec leur origine; tant et si bien qu'elles finirent par n'être plus que de simples syllabiques, dont l'idéographisme est entièrement perdu.

Voici la liste des principaux syllabiques :

A

Aà le pain oblong.
Aà la houlette.
Aà le veau couché.
Aà le vieillard.
Ab l'autel chargé d'offrandes.
Ab le veau bondissant.
Ab l'homme dansant.
Ab le cœur.
Ap les cornes de bœuf.
Am la charpente.
Am l'arbre.
Am les bras étendus.
Am le soleil et ses rayons.
An le vase en marche.
An l'homme en marche.
An les bras étendus.
Ankh la croix ansée.
Ar l'œil.
Ar l'œuf.
Ar le disque solaire.
As le rouleau de papyrus et son lien.
As le couteau.
As la chaise.
As le personnage assis.
As la raie.
As la branche de fleur.
At le lacrymatoire de l'œil de Horus ( ).
Ad la tête d'hippopotame.

À

Àd le crocodile.

Â

Âà la lance.
Âb la cassolette
Âb la corne.
Âf l'abeille.
Âm le poteau.
Âm le battant de porte.
Âm l'arbre.
Âm la charpente.
Ân l'œil.
Ân le brochet.
Âr la pyramide à degrés.
Âs le lézard.
Âq le canard.
Âd l'oreille.

I

Âï la feuille en marche.

U (prononcer *ou*)

Ouà la bourse.
Ouà le harpon.
Ouab la bouche crachant l'eau.
Ouab la bouche et la corne.
Ouab l'homme se purifiant.

Ouab , le sceptre thébain (se lit aussi *ouast*).
Oun le lièvre.
Oun la rosace.
Our le chef.
Our l'hirondelle.
Ouah le lotus tressé.
Outes la tige de lotus.
Ouahem la jambe de bœuf.

B

Bà la grue.
Bà la cassolette d'où monte une flamme.
Bà la cassolette seule.
Ba l'hirondelle à tête humaine (l'âme).
Ba le bélier.
Bah le phœnix sur la pyramide.
Bès le poisson *bès* (identification incertaine).
Bet le poisson *bet* (identification incertaine).

F

Fa l'oiseau *fa* (identification incertaine).
Fou les poumons.
Fou le veau couché.
Fent la tête de veau.

P

Pa l'oie qui vole.
Pa le plan de maison.
Peh la tête et le pied de devant du lion.
Peh la cuisse, la patte et la queue du lion.
Pekh le sceptre en forme de massue.
Pekh le cartouche.
Peq la tête du phœnix.
Ped la jambe.

M

Mà le vase suspendu.
Mà la faucille.
Mà la coudée.
Mà la coudée et la faucille.
Mà la plume d'autruche.
Mà le bras présentant le vase.
Mou l'eau.
Men l'échiquier, le peigne.
Men l'obélisque.
Men la jambe.
Men la vallée, l'horizon.
Mer le hoyau.
Mer le bassin.
Mer la grecque.
Mer la langue et l'arrière-bouche.
Mès le verrou en marche.
Met le vautour.

N

Nefer le luth.
Nou le vase.
Nou l'éprouvette.
Nou le plan de ville.
Neb la corbeille.
Noub le creuset à fondre l'or avec les gouttelettes d'or en fusion.
Nifou la voile.
Nehm la jambe de bœuf.
Nehm le vase à anse.

Nen les pousses de roseau.

Net l'abeille.

Nera la tête de vautour.

Nès la langue et l'arrière-bouche.

Neck le fouet.

R

Ra le soleil.

Rer , les méandres.

Rekh l'oiseau à bras humains.

Rès , la tige de papyrus.

Ret la jambe

Ret le fil.

H

Heb la charrue.

Hen le tabernacle, le sarcophage.

Hʿ

Hʿotep l'autel portant le pain d'offrande.

Hʿà le pied de lotus.

Hʿà la tête et la patte de devant du lion.

Hʿou la langue.

Hʿeb la corbeille étoilée.

Hʿep l'angle de bastion.

Hʿep la rame.

Hʿem l'épervier-pêcheur.

Hʿen l'autel d'où monte une flamme.

Hʿen le hoyau.

Hʿen le bouquet de lotus.

Hʿeh l'homme élevant les bras.

Hʿer la face humaine.

Hʿer le plafond du ciel.

Hʿer la route plantée d'arbres.

Hʿes le vase à long col.

Hʿeq la crosse pastorale.

Hʿeq la cuisse, la patte et la queue du lion.

Hʿor l'épervier.

KH

Kha le ventre.

Kha la branche de bois.

Kha le poisson *kha*.

Kha le soleil levant.

Khet la branche de bois.

Khou le phœnix.

Khou le soleil et ses rayons.

Khou le bras tenant le fouet.

Kheb le pied de lotus.

Kheper le scarabée.

Khem la massue.

Khem les bras étendus.

Khen les bras tenant la rame.

Khen le veau décapité.

Khen l'oiseau affleurant terre.

Khen la tête de veau.

Khen le haut de la tête humaine.

Khennou les deux vases.

Kher l'escabeau

Kher la rame.

Kher les bras armés du bouclier et de la lance.

S

Sa la porte du tombeau.

Sa l'oie.

Sa l'œuf.

Sou le roseau (se lit aussi *souten*).
Seb l'étoile.
Sep le croissant.
Sam la rame.
Sem le jardin.
Sen la tige de lotus sortant de terre.
Ser le bras tenant le sceptre.
Ser la girafe.
Seh' la chèvre ayant le ☥ au cou.
Sek le crocodile.
Set la flèche perçant la peau d'animal.
Set l'oiseau auréolé.
Set la montagne.
Skha la palette et le calame du scribe.
Sotem l'oreille.

SH

Sha le fourré de papyrus.
Shou la plume d'autruche.
Shen le sceau.
Shen le fil.
Shef la moitié antérieure du corps du bélier couché.
Shep le chef assis.
Sher le moineau.
Shera l'enfant portant la main à la bouche.
Sotep la pierre de touche et l'éprouvette.

K

Keb le vase à libations.
Keb le méandre.
Kep le poing, la patte.
Kem l'oiseau pris au piège.
Kem l'oiseau cherchant sa nourriture.
Kes le fil.
Kès l'homme dansant.
Ker la jambe prise au piège.
Kot le maçon construisant le mur.
Kopesh la cuisse de bœuf.

Q

Qa les bras levés.
Qa le taureau.
Qa l'homme élevant les bras.

T

Ta le pain.
Ta le grain de blé.
Ta la griffe.
Ta la terre.
Ti l'oiseau *ti*.
Tep la tête.
Tem le traîneau.
Temet le sceau et les fouets.
Ten l'oiseau pris au piège.
Ten le méandre.
Ten l'oreille.
Tar la pousse de palmier.
Tot l'ibis.

D

Dou le bras présentant le pain d'offrande.
Dou le pain d'offrande.
Dou la vallée, l'horizon.

Dou ★ l'étoile.

Deb le poteau.

Dep la langue et l'arrière-bouche.

Dad le support.

DJ

Dja le pilon et le mortier.

Dja l'oiseau demandant la becquée.

Djer le carquois rempli de flèches.

Djot la langue.

Djet le serpent.

Djet —+— le croisillon.

Tel était dans son ensemble le système de l'écriture de l'Égypte antique, si compliqué en apparence, si simple en réalité. La loi d'évolution qu'on y reconnaît est logique et reste celle de toutes les langues primitives. A la première heure, c'est l'idéogramme, la peinture de la chose dont on veut éveiller l'idée, mais cette chose a un nom dans le dialecte; et ce nom s'attache à l'idéogramme et fait corps avec lui. Puis, quand les besoins de l'élocution le réclament, l'idéogramme perd sa personnalité pour n'être plus qu'un syllabique, au même titre que chez nous une consonne précédée ou suivie d'une voyelle, et cette syllabe s'intercale dans le mot, ne représentant qu'une valeur phonétique, à tel point qu'on s'en sert pour transcrire les noms étrangers. Seuls, les déterminatifs précisent au lecteur le sens de la phrase, en se plaçant à la fin des mots auxquels ils se rapportent. De l'heure où s'élèvent les pyramides à celle où, sous les Romains, s'éteint la civilisation égyptienne, le principe en reste constant. Comment se fait-il que, étant donné ce système, l'écriture ne se soit pas simplifiée pour aboutir à l'alphabet? L'objection paraît sérieuse, et l'Égypte eut effectivement un alphabet complet, qui suffisait à tous les besoins du discours. Seulement, en Orient, rien ne se transforme; et c'est beaucoup déjà que l'écriture idéographique ait presque complètement disparu. Pour aboutir à ce résultat, il fallait que l'épanouissement littéraire obligeât le scribe à exprimer des idées abstraites, que ne pouvait dire une peinture imitative; car, toutes les fois que cette peinture est possible, nous le voyons y retourner. Le nom des dieux en est la preuve éclatante. Chaque divinité se dessine dans la foi du fidèle avec ses traits particuliers, ses emblèmes et ses attributs. C'est Amon, c'est Osiris, c'est Horus, c'est Anubis, c'est Isis, c'est Hathor, avec leurs diadèmes, leurs sceptres, leurs poses, qu'a consacrés l'usage. Aussi, toutes les fois que ce nom revient dans les textes, est-ce par cette image qu'il est rendu.

Voici les caractères de l'alphabet :

A la feuille.

A l'aigle.

Â le bras.

Â la cassolette.

I les deux feuilles.

I \\ les deux obliques.

U (prononcer *ou*) la volute.

U (prononcer *ou*) le poulet.

F le serpent.

B la jambe.

P ☐ le moellon.

M la chouette.

M le trident.

M la coudée.

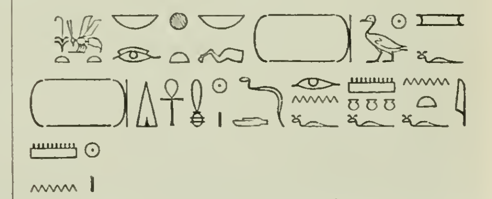
M la chouette à tête fendue.
N la ligne d'eau.
N le diadème de Basse-Égypte.
R la bouche.
L le lion.
H la grecque.
H' le nœud de corde.
Kh le crible.
S , le verrou.
Sh le bassin.
Q le triangle.
K l'escabeau.
K la tasse.
T le demi-cercle.
T la pincette.
D la main.
Dj le grand serpent.

Pour la même raison, les anciens idéogrammes, devenus simples syllabiques, survécurent jusque dans les textes de basse époque. *Ra*, le soleil, s'écrit par le disque solaire ⊙, alors que son orthographe se ramène à celle des lettres *r* , *a* ( ); parce que ce disque évoque toujours l'idée de clarté. Le verbe voir, *ar*, par l'œil , alors que l'alphabet peut tout aussi bien y suffire; parce que l'œil rappelle la vision. On pourrait multiplier à l'infini les exemples; et plus on descend vers la décadence, plus les mots se compliquent des caractères de l'alphabet. Mais, toujours, le syllabique demeure, et la raison de ces lettres auxiliaires est que les Grecs et les Romains sont les maîtres du pays, et qu'il faut, bon gré mal gré, marquer la vocalisation pour eux.

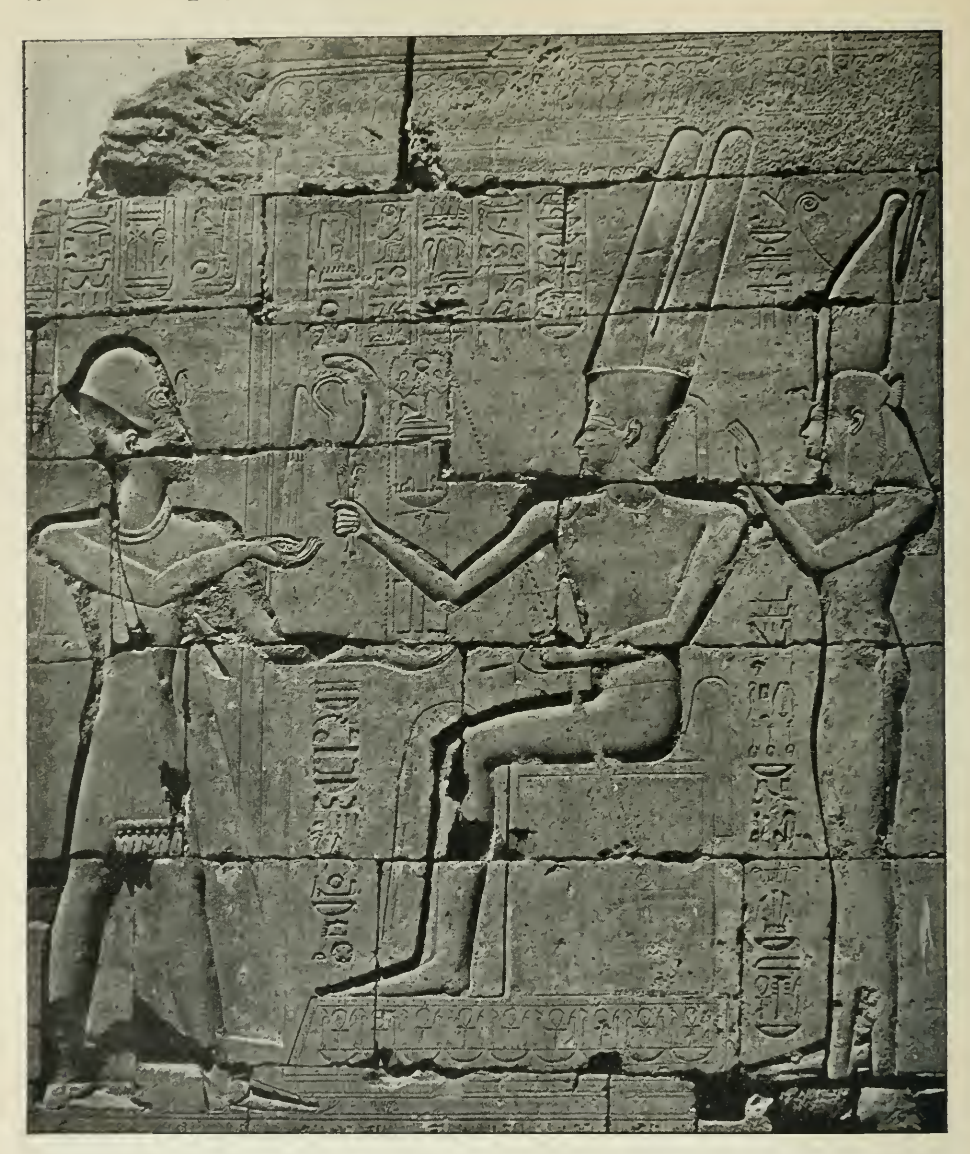
L'on comprend, d'ailleurs, qu'avec un tel système, nombre de mots n'étaient reconnaissables pour l'Égyptien lui-même qu'à la condition d'être précisés au moyen de signes complémentaires. Le mot cité plus haut, *as* , avait deux notations différentes. Lorsqu'il s'agit du siège, il s'écrit par la chaise seule ou précédée des lettres alphabétiques *a* , *s* ( ). Dans le second, lorsqu'il s'agit du nom d'Isis, par la chaise suivie de la lettre *t* , désinence du féminin, de l'œuf , symbole de la déesse, et de la figure de celle-ci ( ).

Quelquefois aussi, ainsi qu'on l'a vu, le signe est polyphone et change de sens en même temps que de prononciation. De même que, dans le cas précédent, les lettres radicales et les déterminatifs aident au lecteur à retrouver le phonétisme; le ciel, , peut être indifféremment lu *her* ou *pet*. Pour la première de ces lectures, il est précédé du syllabique *her* et de la lettre *r* complémentaire ( ); pour la seconde, des lettres *p* □, *t* ( ).

Ceci posé, prenons pour exemple une phrase quelconque, et essayons son déchiffrement :



Le premier groupe se lira *souten*, le syllabique *sou* étant accompagné du *t* , qui indique sa prononciation. De même, le second groupe se lira *net*. L'abeille a, on l'a vu par le tableau précédent, deux lectures : *keb* et *net*. Mais la présence du *t* montre que c'est la seconde qu'on doit adopter. Le troisième groupe se compose de deux syllabiques simples; la corbeille *neb* et



RAMESSÉUM (RAMSÈS DEVANT AMON ET MAUT)

Cinq inscriptions . 1° Devant la coiffure d'Amon : — « Dit Amon en présence de son fils *Ousormara Sotepen-Ra :* « Prends le *heq*, le *neck* et la *kopesch*, en qualité de dieu Ra. Tu as écrasé les barbares, toutes les terres sont réunies dans ton poing. »

2° Devant la coiffure de Maut : — « Maut, dame du ciel, régente des dieux. »

3° Devant les genoux d'Amon : — « Je te donne la *kopesch*, maîtresse des pays étrangers, le *heq* et le *neck*, maîtres de l'Egypte. »

4° Devant les genoux de Maut : — « Mes deux mains sont à façonner tes beautés, mon élu; l'influence magique est derrière toi, te donnant la vie, la stabilité, la puissance, en qualité de soleil. »

5° Au-dessus de la tête de Ramsès II : — « ..... *Ousor-ma-ra sotep-en-Ra* ..... *Ramsès mer amen*..... [J'ai] vaincu les barbares..... » (Le reste de l'inscription est mutilé.)

l'œil ar, ce qui donne *neb ar*. Puis, vient un quatrième groupe de deux lettres alphabétiques, le crible *kh* et le *t*, formant le mot *khet*. Le membre de phrase suivant répète la corbeille *neb*, à laquelle s'ajoute la cuisse de bœuf *khopesch*. Ensuite, vient le cartouche, destiné à renfermer un nom de souverain. La lecture se poursuit au delà, et un premier groupe de deux signes, l'oie *sa* et le disque solaire *ra*, est suivi d'un second, le bassin *mer* et la lettre *f*; le tout se lisant *sa ra mer-ef*. Le second cartouche est celui devant contenir le nom dynastique. Puis viennent les signes *dou*, le pain d'offrande; *ankh*, la croix ansée; *ma*, le vase suspendu; *ra*, le soleil; *t'et*, le serpent, et *ta*, la terre, qui, à eux six, donnent la phrase *dou ankh ma ra t'eta*.

Une seconde proposition recommence avec le syllabique *ar*, suivi des lettres *n* et *f*.



TOMBE DE NAKHT (NÉCROPOLE DE THÈBES)

Au centre, la stèle funéraire affectant la forme d'une porte murée. Un petit tableau montre sur le ventail le double du mort assis devant sa table chargée d'offrandes; et dans les colonnes couvrant le reste de la porte, ses montants et son linteau, se déroule la prière d'invocation aux dieux des morts.

Les personnages agenouillés aux deux côtés de cette porte, tenant aux deux mains des vases ou des plateaux, représentent les serviteurs du mort faisant l'offrande au double de leur maître; et chacune des petites inscriptions mentionne la nature du don.

Premier registre, côté droit. — *Dou m hiquet en skha nakht.* — « Don de la bière au scribe Nakht. »

Côté gauche. — *R dout nouter hotepou n skha nakht.* — « Il donne les provisions funèbres au scribe Nakht. »

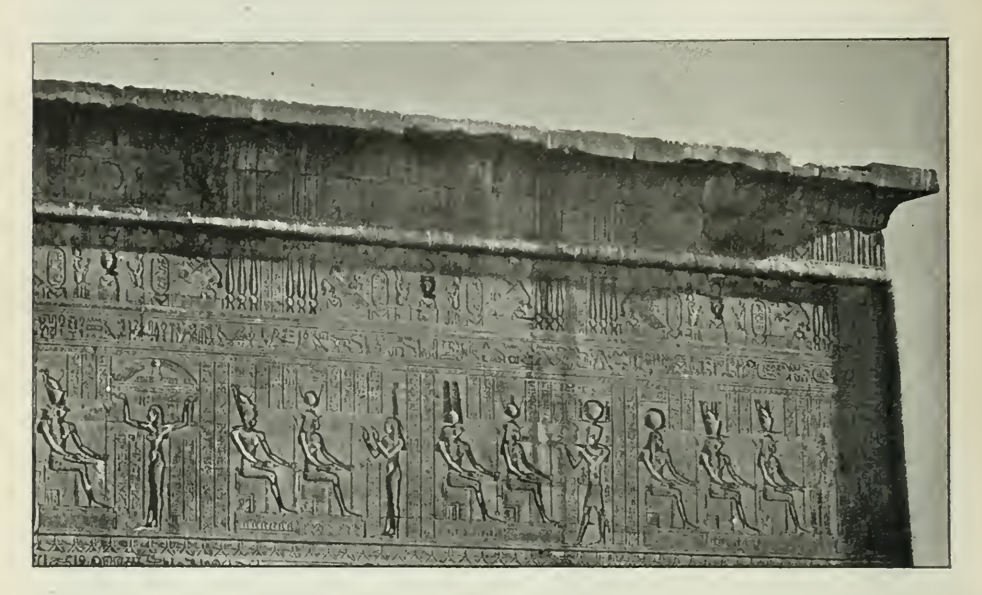
Deuxième registre, côté droit. — *R dout arp en asar skha nakht, ounnout en Amen.* — « Il donne le blé à l'osirien, le scribe Nakht, astrologue d'Amon. »

Côté gauche. — *R dout mou, en kha, n asar, ounnout n Amen, skha nakht ma khérou.* — « Il donne l'eau au double de l'osirien, le scribe Nakht, astrologue d'Amon, le bienheureux. »

Troisième registre, côté droit. — *R dout hébès n asar skha nakht.* — « Il donne les bandelettes à l'osirien, le scribe Nakht. »

Côté gauche. — *R dout met'jet'jen skha nakht.* — « Il donne les parfums au scribe Nakht. »

Il faudra donc lire *ar-n-ef*. Le groupe suivant est formé du peigne 𓏠 *men*, et des trois vases ŌŌŌ *nou*, accompagnés de la lettre *f* 𓆑, donnant le mot *mennou-ef*. Le groupe d'après a trois lettres simples, *n* 𓈖, *t* 𓏏, *f* 𓆑 (*ntef*). Enfin, le dernier de la ligne constitue le nom d'Amon, le grand dieu de l'Égypte : *a* 𓇋, la feuille; 𓏠 *men*, le peigne; 𓈖 *n*, la ligne d'eau; ⊙ *ra*, le disque solaire (*Amen Ra*). Toute la lecture de la phrase se découpera donc comme suit : *Souten net, neb ar khet, neb khopesh... sa ra, meref... dou ankh, ma ra, t'eta. Ar nef, menou ef, n tef, Amen Ra;* ce qui se traduit : « Le roi de la Haute et de la Basse-Égypte, le seigneur auteur des choses, le seigneur du glaive... le fils du soleil qui l'aime... qui donne la vie, comme Ra, éternellement. Il a fait ses offrandes au père Amon Ra. »



GRAND TEMPLE DE DENDÉRAH (MUR EXTÉRIEUR)

Les divinités assises, regardant à droite; les tableaux se succèdent de droite à gauche, Ptolémée ou les divinités debout, avançant progressivement vers les dieux assis. Chacune des quatre scènes comprises dans ce long bas-relief est séparée de celle qui la précède par une inscription en deux colonnes.

1° Ptolémée, debout (figure dans l'ombre) devant Hathor, Horus et Hor-m-khout; deux colonnes d'hiéroglyphes.

2° Ptolémée, debout devant Hathor et Horus; deux colonnes d'inscription.

3° La déesse Mâ, coiffée de la plume d'autruche, devant Hathor et Horus; deux colonnes d'inscription.

4° La déesse Nout, soulevant le plafond du ciel étoilé au-dessus duquel brille le disque ailé, l'habitant de Houd, devant Horus.

De petites inscriptions, placées en colonnes au niveau des coiffures des personnages ou devant leurs pieds, donnent la légende de la scène et l'explication des rites accomplis.

Dans un aperçu aussi élémentaire de ce que fut la langue égyptienne, il est impossible d'indiquer les règles de sa grammaire et de sa syntaxe, qui, quoique très bien déterminées en tous les cas, sont fort complexes et nécessiteraient

un long développement philologique. Mieux vaut résumer, en quelques mots, de quelle manière fut découvert, après douze cents ans d'oubli, le déchiffrement.

Du IVe siècle de notre ère, au commencement du nôtre, le secret de la lecture hiéroglyphique fut totalement perdu. La proclamation de l'Édit de Théodose, puis la conquête de l'Égypte par les Arabes ruinèrent les vieux édifices. Chrétiens et Musulmans virent dans les caractères anciens autant de figures d'idoles et les mutilèrent à plaisir; si bien que, lorsque, à la Renaissance, quelques savants portèrent leurs recherches vers l'antiquité pharaonique, ils n'eurent pour guides que les témoignages des Grecs, qui tous étaient erronés. Se basant sur des passages d'Horapollon, ils imaginèrent qu'il fallait voir dans chaque signe hiéroglyphique la représentation d'une idée; et, partant de cette donnée fausse, ils forgèrent de toutes pièces un système de l'interprétation souvent fort ingénieux. Ainsi fit le jésuite Kircher, qui, dans un ouvrage publié à Rome, en 1652, sous le titre *Œdipus Ægyptiacus*, s'attaqua à divers textes. D'autres tentèrent des traductions en se servant de l'hébreu, du chaldéen et du chinois.

En 1799, on découvrait enfin près de Rosette une inscription bilingue, rédigée en hiéroglyphes et en grec. La version grecque, vite analysée, fut reconnue pour un décret solennel, rendu par les prêtres en l'honneur de Ptolémée V. Le texte hiéroglyphique en était la leçon en langue égyptienne; mais la grande difficulté, qui semblait être un obstacle insurmontable aux premières tentatives de lecture, était de découper les mots.

Un savant danois, Zoëga, avait pourtant remarqué, en étudiant diverses inscriptions, que le cartouche devait renfermer les noms des rois. Un Anglais, Th. Young, se basant sur cette remarque, tenta le premier de reconstituer l'alphabet des cartouches. Il s'efforça de séparer les groupes de ceux contenus dans l'inscription de Rosette, et fut assez heureux pour reconnaître quelques-uns des signes servant à écrire le nom de Ptolémée, *Ptolmis*; les lettres *p*, *t*, *i*. Prenant ensuite le cartouche de Bérénice, *Bareniksat*, il retrouva de même *b* et *n*. D'autres essais lui fournirent encore la lettre *f*, si bien qu'après lui, Champollion, qui, en France, entreprit d'appliquer son système de lecture aux autres lettres des mêmes cartouches, ne faisait qu'être son continuateur et avait déjà, pour se guider, un rudiment d'alphabet. Tour à tour il s'attaqua aux cartouches de Cléopâtre *Kleopatrat* et d'Alexandre *Alksantrs* et rédigea le tableau suivant :

= *a*	= *n*
= *b*	= *o*
= *d*	= *p*
= *t*	= *s*
= *k*	= *s*
= *k*	= *s*
= *l*	= *z*
= *r*	
= *m*	

Quelques-unes de ces valeurs étaient fautives, mais d'autres noms royaux, ceux de Thotmès et de Psamétique, augmentèrent sa liste, que bientôt les travaux des égyp-

tologues de tous pays complétaient

L'impulsion de ce mouvement ainsi donnée, la philologie égyptienne devint florissante. En France, MM. Ch. Lenormant, Nestor L'Hôte et surtout le comte Emmanuel de Rougé; en Hollande, Leemans; en Angleterre, Osburn, Birch et Hincks; en Allemagne, Lepsius; en Italie, Salvolini et Rosellini, la firent progresser à pas rapides; si bien que, depuis un quart de siècle, elle est parvenue à s'affirmer avec une indiscutable précision. Qu'il suffise de citer dans cette pléiade de savants, dignes émules de leurs devanciers, les noms de MM. de Saulcy, J. de Rougé, Devéria, Chabas, Lefébure, Maspero, Bouriant, Virey, en France; Brugsch, Dümichen, Lauth, Eisenlohr, Ebers, Stern, de Schack, Erman, Wiedemann, en Allemagne; Rheinesch et Bergmann, en Autriche; Pleyte, en Hollande; Lieblein, en Norvège; Piehl, en Suède; Golénischeff et Lemm, en Russie; Goodwin et Lepage-Renouf, en Angleterre; Lanzone, Rossi et Schiaparelli, en Italie; Naville, en Suisse, et Wilbour, aux États-Unis.

Dans cette liste de ceux qui ont fait progresser l'égyptologie, une place à part doit être réservée au Directeur actuel du *Service des Antiquités égyptiennes*, M. J. de Morgan. Depuis son arrivée en Égypte, les monuments ont été pour la première fois méthodiquement explorés : les pyramides de Dashchour, dont vainement ses prédécesseurs avaient cherché l'appartement funéraire, enfin ouvertes; d'incomparables bijoux, ayant appartenu aux princesses de la XIIe dynastie, découverts. Ici même, l'éminent directeur a parlé de cette trouvaille, y revenir serait une redite; mais, ce que sa modestie l'a empêché de rapporter, c'est l'habileté des procédés mis par lui en œuvre pour arriver à un tel résultat. Par lui, le plateau du cimetière memphite a été foré de sondages par milliers, ainsi qu'on a coutume de le faire dans les gisements des mines, et c'est encore au moyen de galeries de mines qu'il dut boiser lui-même, les ouvriers ignorant le premier mot d'un tel travail, qu'il arriva aux caveaux de l'appartement royal. Tant de précautions n'étaient point prises jadis, et ce, au grand détriment des monuments. Les pyramides en particulier avaient été, au cours des recherches précédentes, aux trois quarts démantelées. Aujourd'hui, c'est au temple de Karnak, cette salle hypostyle immense, que l'on considère, avec raison, comme l'une des merveilles non seulement de la Thèbes antique, mais du monde entier, qui, déblayée, restaurée, « affermie pour l'éternité », ainsi que disent les textes gravés sur ses colonnes, va nous apparaître dans sa splendeur. Ce travail géant est déjà au tiers fait; les colonnes de la grande nef se dressent maintenant dans leurs proportions colossales. Rongées par le salpêtre, elles paraissaient condamnées, et personne n'eût osé songer à les restaurer. Ce sera pour M. de Morgan, l'un de ses plus beaux titres à la reconnaissance des savants, que de l'avoir entrepris.

AL. GAYET.





EL NETAHYAT

« Jusqu'au jour du jugement, a dit Mahomet, les biens de ce monde seront suspendus aux crins qui sont entre les yeux de vos chevaux. »

A l'exemple de leur prophète, les Arabes attribuent au cheval de merveilleuses vertus. Selon qu'il est marqué de certains signes extérieurs, il doit, à les en croire, faire le bonheur ou le malheur de son cavalier. Le hasard peut prêter parfois une apparence de raison à cette superstition, comme à beaucoup d'autres. J'en vais citer un curieux exemple.

On sait le rôle glorieux qu'ont joué les chasseurs d'Afrique pendant la guerre de 1870. Leurs charges héroïques à Sedan, le cri d'admiration qu'elles arrachèrent au vieux roi Guillaume sont dans toutes les mémoires. Quatre escadrons du 3e chasseurs d'Afrique prirent part à ces charges légendaires. Les deux autres, restés d'abord au dépôt, furent versés plus tard à l'armée de la Loire. Engagé pour la durée de la guerre, j'avais l'honneur de compter dans leurs rangs. C'est ainsi que j'ai été le témoin oculaire des faits que je vais raconter.

En quittant Constantine où le régiment tient garnison, nos deux escadrons étaient placés sous le commandement du chef d'escadrons, marquis de la Bigne. Nous étions fiers de notre commandant. Il joignait aux plus sérieux mérites ces dons extérieurs qui sont loin d'être indifférents, chez l'officier appelé à entraîner ses hommes au combat. Sa fière prestance était encore rehaussée par les brillantes allures de son cheval de prédilection. Les belles proportions de ce superbe animal, sa robe noire et luisante comme le jais, ses crins soyeux et luxuriants en faisaient un parfait spécimen de la célèbre race barbe. M. de la Bigne l'avait payé fort cher. Encore s'étonnait-on que le Caïd des Z'mouls qui le lui avait vendu eût consenti à se défaire d'un aussi bel étalon. Une rencontre fortuite m'en fournit l'explication.

Tandis qu'on procédait à l'embarque-

ment de nos chevaux sur le transport de l'État qui devait nous conduire en France, je vaguais sur les quais de Bône, jouissant de l'animation du spectacle et de la beauté du décor, lorsque mon attention fut attirée par le babil guttural d'un groupe d'Arabes qui s'était formé autour du cheval du commandant, tenu en main par un ordonnance. J'écoutais, intrigué, leur vive discussion dans laquelle revenait à chaque instant le même mot : *netahyat.*

— Qu'ont-ils donc à jacasser ainsi? demandai-je à un chasseur chevronné qui fumait sa pipe à côté de moi.



Le vieil Africain haussa les épaules :

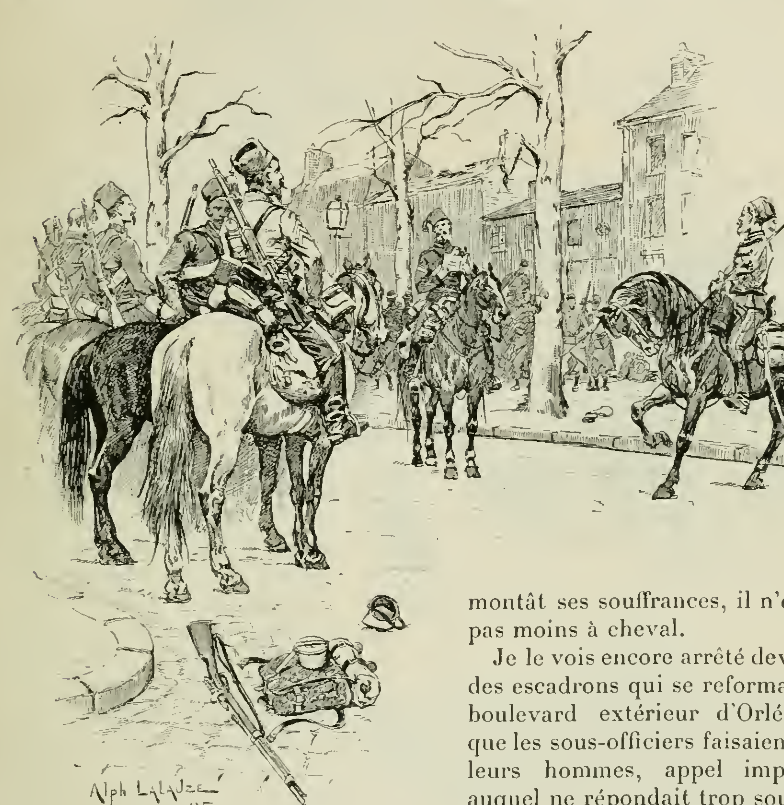
— Ils disent que ce cheval porte la guigne. *Netahyat* est le nom d'un épi de poils dont il est marqué en tête, et qui indique, d'après les Arbis, que son cavalier périra frappé à la tête. Tous *maboul*, ces Arbis!

Le détachement commandé par M. de la Bigne, grossi de trois cents chevaux des contingents arabes, entra en ligne le 2 décembre, devant Orléans. Hélas! le soleil d'Austerlitz ne se montra pas ce jour-là, dans le ciel assombri qui pesait sur la terre glacée. L'armée de la Loire soutint pendant deux jours l'attaque des forces prussiennes. Mais, le troisième jour, l'arrivée de troupes fraîches sur le champ de bataille décida la victoire en faveur de nos ennemis. Le 4, à trois heures de l'après-midi, un officier d'ordonnance du général Martin des Pallières nous apporta l'ordre de charger, pour arrêter la marche des Allemands, qui s'avançaient avec une telle rapidité qu'ils menaçaient d'entrer à Orléans, en même temps que nos troupes en retraite. Au moment où cet ordre nous parvint, nous cheminions tranquillement sur la grande route de Paris, entre les maisons d'une agglomération suburbaine, nous dirigeant vers Orléans, dont nous n'étions qu'à trois kilomètres. Sans se donner un instant de réflexion, sans même prendre la précaution de faire reconnaître le terrain sur lequel nous allions charger, M. de la Bigne commanda immédiatement demi-tour, et nous partîmes à une allure vertigineuse.

Nos vaillants petits chevaux bondissaient sous l'éperon, heureux de boire l'air. Allions-nous donner contre l'infanterie, l'artillerie ou la cavalerie? Nul ne le savait, pas même le chef intrépide que nous suivions. Mais nous devinions que nous allions aborder l'ennemi, et cette pensée suffisait à mettre une flamme dans les yeux de tous ces vieux soldats d'Afrique, d'Italie et du Mexique, qui se retrouvaient avec ivresse dans l'atmosphère des batailles. *Fantasia besef!*

A ce galop endiablé, quelques minutes nous suffirent pour déboucher sur un terrain découvert où se déployaient en bon ordre, sous le feu des derniers défenseurs d'Orléans, deux régiments de cavalerie prussienne, hussards noirs et dragons de Poméranie. En un clin d'œil, notre colonne atteignit l'ennemi et engagea le combat. Pendant quelques instants, ce fut une mêlée indescriptible, un enchevêtrement de chevaux ruant et hennissant, de sabres s'abattant sans relâche, frappant d'estoc et de taille. Mais la disproportion numérique était trop forte pour qu'il nous fût possible de mettre nos adversaires en déroute, d'au-

tant qu'au premier obus qui éclata devant leurs chevaux, les cavaliers des goums qui nous suivaient s'étaient arrêtés tout net, surpris par les effets meurtriers et nouveaux pour eux du canon, *Moukallah Kebir,* le grand fusil, comme ils le nomment. Après un vif et rapide engagement, nos escadrons se replièrent. sans avoir le temps de nous déployer, ce fut naturellement notre tête de colonne qui eut le plus à souffrir. Le commandant de la Bigne, qui galopait le beau premier, reçut deux terribles coups de sabre sur la tête. Mais, soit que dans l'ardeur du combat, il ne sentît pas la gravité de ses blessures, soit qu'il surmontât ses souffrances, il n'en demeura pas moins à cheval.



Je le vois encore arrêté devant le front des escadrons qui se reformaient sur un boulevard extérieur d'Orléans, tandis que les sous-officiers faisaient l'appel de leurs hommes, appel impressionnant auquel ne répondait trop souvent qu'un lugubre silence. Un bonnet de soldat remplaçait, sur son front bandé de linges, le képi galonné haché par les sabres prussiens. Son dolman était rouge de sang, rouge aussi la lame du sabre qu'il tenait haut. Fièrement campé sur sa selle, avec sa belle prestance et sa figure martiale qu'encadrait une longue barbe blonde, contenant d'une main ferme son cheval frémissant dont la robe de satin noir se teignait de sanglantes traînées, il offrait la plus noble image de l'homme de guerre qui ait jamais frappé mes regards.

Nous laissions sur le terrain le quart de notre effectif, en hommes et en officiers. Mais comme nous pointions, tandis que les Prussiens sabraient, nous leur avions infligé des pertes encore plus sérieuses que les nôtres. D'ailleurs l'effet que nous cherchions était atteint, car l'ennemi, mis en garde par notre subite agression, suspendit sa marche en avant et laissa aux Français le temps d'évacuer Orléans, où il ne pénétra qu'à neuf heures du soir.

Comme nous avions chargé en colonne,

Nous ne fîmes pas un long séjour à Orléans ; à peine l'appel terminé, nous nous engagions sur le pont de la Loire, au milieu d'une effroyable cohue de voitures, de canons, de cavaliers et de piétons de toute condition. C'était la déroute dans toute son horreur. Cette nuit-là et les jours suivants, nous traversâmes la Sologne, pour venir repasser la Loire à Blois. Bon Dieu! qu'il faisait froid pendant ces tristes jours! Notre haleine congelée en épais glaçons nous



faisait des barbes toutes blanches. Nos pieds s'endolorissaient au contact glacé de l'étrier. Le soir, nous n'avions pour nous reposer que la couche d'échalas que nous disposions sur la neige, pour en éviter l'humide contact, et sur laquelle nous nous allongions malaisément, sabre au côté et le fusil en bandoulière, car l'ennemi nous suivait de si près qu'il nous était défendu de nous désarmer. Nos pauvres chevaux ne pouvaient boire, tant les mares étaient profondément gelées. La plupart du temps, ils n'avaient à se mettre sous la dent que les menus sarments qu'ils broutaient avec avidité, quand nous traversions des vignes. C'était une vraie retraite de Russie. Mais, dans ce comble de misère, que la trompette vînt à sonner au trot, ces coursiers faméliques relevaient fièrement la tête et partaient en caracolant, tandis que les cavaliers entonnaient en chœur un refrain de caserne. Ce n'est pas seulement la bonne contenance au feu qui fait le bon soldat ; c'est, autant et plus encore, l'endurance et la bonne humeur, dans les dures épreuves de la vie en campagne.

Malgré le froid, malgré ses cuisantes blessures, M. de la Bigne n'avait pas voulu se séparer de ses escadrons, pendant cette dure retraite. Il chevauchait encore à notre tête, lorsque nous rejoignîmes, en avant de Blois, l'état-major du 16e corps, à la fortune duquel nous devions demeurer associés jusqu'à la fin de la guerre. Les vieilles troupes étaient rares dans l'armée du général Chanzy, en majeure partie composée de mobiles. Aussi nous mettait-on à toutes sauces. Certain jour, où nous fûmes placés en soutien d'une batterie d'artillerie, est demeuré fixé dans ma mémoire par les bizarres circonstances qui s'y rattachent. J'eus, ce jour-là, l'honneur peu commun d'être pris pour un héros.

Comme nous contournions la batterie autour de laquelle pleuvaient les projectiles ennemis, on nous commanda au trot, pour nous faire sortir plus vite de la zone dangereuse. Mon cheval avait reçu, la veille, une blessure à la cuisse qui le faisait boiter tout bas, et comme un malheur n'arrive jamais seul, on m'avait dérobé pendant la nuit ma musette-mangeoire, ce qui me gênait fort pour lui donner sa ration de grain. Je demeurai donc en arrière, pestant contre mon canasson qui se traînait sur trois pattes et maugréant contre le chapardeur inconnu qui me réduisait à donner l'avoine dans mon bonnet. Mais voici que sur la neige qui couvre le sol de son blanc manteau, j'aperçois, à quelques pas devant moi, une musette toute neuve,

perdue sans doute par un cavalier des escadrons que je suis de loin. Quelle chance! je me gaudissais déjà de cette trouvaille providentielle et je m'apprê-



tais à mettre pied à terre pour la ramasser, lorsque tout à coup je fus aveuglé par un tourbillon de neige, assourdi par un fracas épouvantable. Un obus venait de tomber tout juste sur la musette convoitée, et par un miraculeux hasard, il avait éclaté sans atteindre mon cheval ni moi. Mais la musette était au diable, et ce fut vainement que je la cherchai, dans le terrain bouleversé par l'explosion. Je repris donc, inconsolé, mon allure de tortue.

Tout en chargeant leurs pièces, à quelques pas de là, les artilleurs me guignaient de l'œil. Bonnes gens! Ils se figuraient que c'était par bravade que je me maintenais au pas sous le feu de l'ennemi, et tandis que je cherchais infructueusement la musette disparue, ils s'imaginaient que je faisais flairer à mon cheval la fumée de l'obus, comme Napoléon à Montmirail! Tandis que je passais à côté des pièces, l'un d'eux me lança cette flatteuse apostrophe :

« Tu n'as pas froid aux yeux, vieux lascar. »

S'il n'avait dépendu que de lui, ce n'est pas au trot, mais au galop de charge que le *vieux lascar* aurait fui ces parages malsains. Mais les artilleurs ne s'en doutaient pas, et voilà comment s'établissent les réputations usurpées!

Clopin-clopant, je finis par rejoindre les escadrons rangés en bataille, à côté des goums algériens. Nous stationnâmes plusieurs heures dans le voisinage des batteries que nous gardions. Pour se délasser de leur immobilité, quelques hommes avaient mis pied à terre. Les Arabes avaient fait comme nous et circulaient dans nos rangs. Notre commandant et son beau cheval n'échappaient pas à leurs yeux fureteurs. Ils regardaient tour à tour le front bandé de l'officier abattu par la souffrance, l'œil sauvage et doux



du cheval, superbe au repos comme en action, et sur leurs lèvres revenait le mot fatidique : *netahyat*.

Un goumier quémandeur mendiait du tabac; j'en étais bien pourvu et je pus lui en donner une poignée. Pour me témoi-

gner sa reconnaissance, il ne crut pouvoir mieux faire que de m'entraîner à quelques pas de là, auprès d'un de ses camarades encore juché sur son cheval. Un sac en poil de chameau étrangement gonflé pendait à l'arçon de la selle de maroquin rouge. Mon guide l'entr'ouvrit mystérieusement, et d'un air malicieux :

— *Chouf!* (regarde), me dit-il.

Je croyais bonnement que, pour reconnaître ma générosité, il allait me gratifier de tabac algérien ; mais au premier regard jeté dans le sac à malice, je sursautai d'horreur. Ce n'était pas du tabac qui gonflait la sacoche, c'était une tête humaine dont les cheveux blonds foisonnaient sous mes yeux. L'Arabe riait d'un large rire muet qui découvrait trente-deux dents blanches et aiguës.



— *Prusso kabesch*, murmura-t-il, d'une voix contenue, mais triomphante.

Le détenteur de cet horrible objet avait capturé un Prussien, dans une de ces surprises de nuit auxquelles excellent les Arabes, et selon les habitudes de sa race, il avait consciencieusement tranché la tête de son prisonnier. Mais, comme ces barbares pratiques étaient sévèrement punies, il cachait dans son sac le hideux trophée. Ces goumiers, récemment encadrés dans nos rangs, renonçaient malaisément à leurs sauvages habitudes. Ce fut sans doute pour cette cause que l'on utilisa fort peu leurs services pendant la guerre de 1870.

Après avoir vaillamment fait tête à l'ennemi pendant huit jours, le général Chanzy fut contraint de battre en retraite, par la fausse manœuvre prescrite, à son insu, par M. de Freycinet et qui livra Beaugency aux Allemands. Par une bien rare fortune, le soleil brillait, le jour où l'armée de la Loire commença le mouvement qui devait la porter à Vendôme d'abord, et plus tard jusqu'au Mans. Les troupes battaient en retraite en très bon ordre et par échelons. Placés en extrême arrière-garde, nous jouissions du coup d'œil imposant que nous offraient leurs grandes lignes, se mouvant régulièrement dans la vaste plaine. De temps à autre, de bruyantes clameurs s'élevaient des rangs de l'infanterie. Était-ce une alerte, une surprise de l'ennemi ? Point : c'étaient de malheureux lièvres qui se levaient sous les pas des soldats et qui, donnant de la tête dans les régiments en marche, allaient finir leur carrière dans la gamelle des troupiers après avoir succombé sans gloire sous d'innombrables coups de pied.

Notre brave commandant s'était obstiné à rester à notre tête. Mais il avait trop présumé de ses forces. La fatigue et le froid envenimèrent ses plaies, et le 14 décembre, à Vendôme, il dut résigner le commandement de ses escadrons pour entrer à l'ambulance. Trois jours après, à Saint-Calais, il rendait à Dieu son âme loyale et intrépide.

Son cheval était trop avantageusement connu pour qu'on le laissât tomber en mauvaises mains. Dès notre arrivée au Mans, il fut acquis par le colonel de

Lambilly, chef d'état-major du 16[e] corps. Il ne devait pas rester longtemps en sa possession.

Le 11 janvier, au matin, le commandant du 16[e] corps, amiral Jauréguiberry, arrivant sur le champ de bataille du Mans, prenait le commandement en chef de l'armée de la Loire qu'un violent accès de fièvre d'Afrique mettait le général Chanzy hors d'état d'exercer momentanément. L'amiral que nous escortions revenait, après une pénible marche de nuit, de Château-du-Loir, d'où il ramenait les débris de la colonne du général Barry, rejetée en désordre sur nos lignes, après avoir infructueusement tenté un retour offensif. Il se mit immédiatement en devoir de reconnaître les positions de l'armée. Déjà la fusillade commençait à crépiter sur quelques points. Un de nos régiments de ligne était mal engagé. Le colonel de Lambilly, dont l'activité n'était jamais en défaut, s'élança pour rectifier la ligne de combat. Quelques instants après, le cheval noir le ramenait chancelant sur sa selle, l'œil hagard et les traits décomposés. Il venait de recevoir une balle dans la gorge. Malgré les soins qui lui furent prodigués, il mourut le lendemain, dans le train qui l'évacuait sur Tours.

Le colonel Béraud hérita du cheval, aussi bien que des fonctions du colonel de Lambilly. Cet officier supérieur, vieilli dans la carrière, cachait ses qualités professionnelles sous un extérieur morose. Le pauvre homme n'avait que trop de raison d'être triste, car il venait de perdre son fils unique, tué sous Metz. Les brillantes allures du cheval noir ne convenaient guère à son âge, ni à son humeur chagrine. Aussi lui préféra-t-il bientôt une monture plus tranquille.

Le 16[e] corps se retirait sur Laval, lorsque, le 15 janvier, il fut attaqué à Saint-Jean-sur-Erve par les Allemands, qui cherchaient à couper sa ligne de retraite. Dès les premiers coups de feu, l'amiral, suivi de son état-major et de ses fidèles chasseurs d'Afrique, monta sur les hauteurs pour diriger le combat. Afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi sur un groupe trop nombreux, il ne garda auprès de lui que le colonel Béraud. Les officiers d'ordonnance et l'escorte s'alignèrent, à quelques pas en arrière, dans un chemin creux qui courait sur la crête des collines. Nous étions là aux premières loges, pour suivre, sans



grands risques, toutes les péripéties du combat, abrités que nous étions dans une tranchée dont nos têtes dépassaient à peine les talus. Nos regards embrassaient la plaine toute blanche de neige dans laquelle se mouvaient nos fantassins, séparés par la rivière de l'ennemi dont on apercevait au loin les lignes noires. Des groupes de paysans se sauvaient à travers champs, fuyant leur village fouillé par les obus prussiens, triste image des maux de la guerre. En avant de nous, nos pièces tiraient sans relâche. Auprès d'elles se détachait la silhouette emmitouflée de l'amiral, flanqué de son chef d'état-major. Gauchement assis sur une petite jument qui répondait au nom féminin d'Aglaé et qu'il affectionnait à cause de ses allures pacifiques, le chef coiffé d'une énorme casquette brodée qui surmontait un passe-montagne tricoté par ses filles,

notre vaillant et peu gracieux général en chef se tenait imperturbablement sous le feu le plus violent. Les Prussiens tiraient trop long. Le sifflement plaintif de leurs balles, le ronflement de leurs obus passant par-dessus nos têtes, déchiraient nos oreilles assourdies par les détonations de nos canons et par le



fracas des projectiles qui éclataient derrière nous. Tout à coup, un cri part de nos rangs : l'amiral est mort! Un obus pointé plus bas que les autres vient d'atteindre le petit groupe formé par l'amiral et le colonel. La jument de l'amiral a roulé, décapitée, sur la neige. Le colonel, mortellement frappé, gît sous son cheval éventré. Officiers et soldats se précipitent; on débrouille à grand'-peine ce tas de chairs sanglantes. L'amiral que l'on croyait tué se relève sans blessure. Son premier regard tombe sur sa jument mutilée :

— Pauvre Aglaé! dit-il, puis il jette les yeux sur le colonel agonisant :

— Pauvre colonel!

Et se retournant vers ses officiers :

— Capitaine Bruyères, faites porter le colonel à la plus prochaine ambulance, et vous, monsieur de Beaufort, prenez soin que l'on détache mon manteau de la selle d'Aglaé : j'en aurai besoin tout à l'heure.

Et sans s'occuper plus longtemps de l'accident qui avait failli lui coûter la vie, l'amiral se reprit à observer la marche du combat.

A défaut de brancard, le colonel Béraud fut placé sur un manteau de troupe que des soldats soulevèrent par les quatre coins. On le transporta ainsi à l'ambulance. Mais il expira avant d'y arriver.

A quelque chose malheur est bon. Le pauvre colonel me rendit, en mourant, un étrange service. L'obus qui venait de le frapper avait à peine éclaté que je fus chargé de porter aux avant-postes un ordre des plus urgents. La mission ne laissait pas que d'être périlleuse, car le chemin que j'avais à suivre était balayé par les feux des deux partis. On en jugeait ainsi à l'état-major d'où se détachèrent, pour venir me serrer la main avec émotion, deux officiers des plus distingués qui m'honoraient de leur amitié, le colonel Fuchs et le capitaine de Beaufort.

Sans m'attarder à des effusions sentimentales, j'embarquai mon cheval au galop, coupant à travers champs pour rejoindre la route. On peut croire que je ne moisis pas en chemin. Mon bon cheval fit, d'une traite et sans quitter le galop, les sept kilomètres qui me séparaient du but à atteindre, et par un bonheur providentiel, pas un des pro-

jectiles qui sifflaient autour de moi ne m'atteignit, non plus que ma monture. Quelques minutes me suffirent à transmettre l'ordre verbal dont j'étais chargé, et je repartis du même train, pour rapporter la réponse à qui de droit.

Tout alla bien, tant que je suivis la route ; mais lorsque je voulus la quitter pour rejoindre l'état-major sur la hauteur, je ne tardai pas à m'égarer dans les sentes bordées de grands ajoncs. Comme je cherchais à m'orienter, j'avisai un poste de chasseurs à pied, tapis dans un fossé, pour s'abriter des obus qui faisaient rage en cet endroit.

— Ohé! les vitriers, leur criai-je, pouvez-vous m'indiquer de quel côté se trouve l'état-major!

Le sergent leva la tête avec précaution, et me montrant du doigt une rouge traînée :

— On vient d'emporter tout à l'heure le colonel Béraud. Suivez les traces de sang qu'il a laissées sur la neige : elles vous conduiront près de l'amiral.

Et voilà comme, Petit-Poucet d'un nouveau genre, je retrouvai mon chemin, en suivant une sanglante et glorieuse trace.

Le combat de Saint-Jean-sur-Erve fut le dernier qu'eut à soutenir l'armée de la Loire. Il nous permit d'atteindre Laval où nous arrivâmes le lendemain, après une longue et pénible marche de nuit. C'est dans cette ville que nous reçûmes, peu de jours après, la nouvelle de l'armistice. La veille de ce jour qui mit fin à la guerre, la remonte de l'armée avait mis en vente quelques chevaux, parmi lesquels figurait le cheval noir de M. de la Bigne. Il fut adjugé, pour le prix de 62 fr. 50, à un chef de bataillon d'infanterie nouvellement promu. Ce n'était vraiment pas cher, même sur le théâtre de la guerre où les chevaux n'avaient aucune valeur. Je rendis compte de cette vente à mon ancien capitaine, le vaillant commandant Picory, qui avait remplacé M. de la Bigne dans le commandement de nos escadrons, et comme je m'étonnais devant lui que ses officiers eussent laissé échapper un si beau cheval à ce prix dérisoire :

— Parbleu, me répondit-il, on le sait de reste que c'est un beau et bon cheval ; mais en moins d'un mois, ses trois propriétaires successifs ont été tués. Personne ne se soucie de leur emboîter le pas.

Il me souvint alors des Arabes de Bône et de leur sinistre prédiction : pour cette fois au moins, le *netahyat* n'avait pas menti.

LOUIS REMACLE.



QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES FÊTES

Nous ne concevons pas plus un peuple sans fêtes qu'un peuple sans religion.

C'est par les fêtes que les religions commencent; c'est par les fêtes qu'elles s'affirment, se développent et se renouvellent; c'est par les fêtes qu'elles finissent.

Des fêtes subsistent, qui sont fort en retard sur l'évolution religieuse. Le druidisme est mort, et l'on chante toujours dans bien des campagnes : *Au gui l'an neuf!* Le paganisme est mort, et Carnaval est encore vivant : le mercredi des Cendres a beau l'enterrer tous les ans, tous les ans il ressuscite à jour fixe.

Autour de nous, sans que nous nous en doutions, des fêtes nouvelles annoncent peut-être de nouvelles formes du sentiment religieux que l'avenir verra se développer magnifiquement. La religion de la patrie, celle des grands hommes, celle du travail, celle de la solidarité humaine, qui les embrasse toutes, n'ont pas dit leur dernier mot.

Le mot de fête entraîne avec lui, dans notre esprit, une idée de gaieté, ou du moins de réjouissance. Mais la tristesse et le deuil ont aussi leurs fêtes; et ce sont les plus belles et les plus émouvantes, celles qui, voilant d'un crêpe noir nos trois couleurs, transfigurent un enterrement en une apothéose, et conduisent au Panthéon, où ils reposent côte à côte, nos génies protecteurs, le poète et le martyr de la liberté.



COMMÉMORATION DE LA PRISE DE LA BASTILLE

Le mot de religion représente à notre esprit un dogme établi, des institutions régulières, exclusives, un rituel dont

tous les détails sont prévus et codifiés. C'est là, proprement, le corps des religions. L'âme de la religion nous échappe, parce qu'elle est en nous. Or, en tant qu'individus, nous tendons à nous distinguer des autres, et non à nous confondre avec eux. Faisons l'effort contraire : cherchons ce qui nous rapproche, ce qui nous unit, et nous comprendrons toutes les religions, même de l'avenir, et nous serons de toutes les fêtes, même du passé.

L'égoïste, en temps de fête publique, reste chez lui. L'homme d'affaires hausse les épaules : « Que de temps perdu ! que d'argent mal à propos dépensé ! » L'industriel arrête en maugréant les machines dont il est l'esclave ; lorsque le commerce va bien, il n'aime pas que l'ouvrier chôme. L'homme de plaisir fait la fête en particulier ; *fêtard* de profession, il est plutôt blessé de la joie des foules : au fond, il est indigne de la partager, aussi trouve-t-il qu'elle manque de réserve. Le moraliste, pour d'autres raisons, est du même avis. Les couturières, les modistes, les cochers, les cafetiers, les musiciens, les marchands en plein vent, etc., sont intéressés aux fêtes et le proclament hautement : ils en voudraient tous les jours, ce qui serait trop. Heureux qui sait échapper à sa catégorie, à ses opinions apprises, à son métier, et dire en toute sincérité de cœur : « Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ! »

Les fêtes de l'orgueil ne durent pas... Qu'un peuple se réjouisse d'une grande victoire, garantie d'une bonne paix, cela est naturel. Mais qu'à perpétuité il en célèbre l'anniversaire, c'est trop escompter la fortune des armes, qui est changeante ; c'est tirer la joie de la haine, et la haine de la joie. L'anniversaire d'Austerlitz n'a vécu que huit années. Combien de temps vivra encore, à la honte de l'Allemagne pensante, l'anniversaire prussien de Sedan ? Hambourg vient du moins de protester contre Berlin.

L'anniversaire d'Austerlitz, 2 décembre, était aussi celui du couronnement et du sacre de Napoléon Ier. Napoléon III n'a pas voulu d'autre fête nationale que celle du 15 août, la Saint-Napoléon, fixée sous le premier Empire, non sans



« C'est en nous confédérant tous que nous sauverons la patrie ! »

une prévoyance bien ecclésiastique, au jour même de l'Assomption et du vœu de Louis XIII. La fête chrétienne a paisiblement résorbé le saint inventé par une politique éphémère.

Quant au 2 décembre 1804, au 2 décembre 1805, un troisième 2 décembre est venu, et les gloires du passé se sont voilé la face...

C'est l'anniversaire de Marengo, 14 juin, que le néo-bonapartisme actuel essaye d'accaparer. Qu'il n'oublie ni le vrai vainqueur, le républicain Desaix, ni Kléber, assassiné le même jour en

Égypte, où sa patriotique abnégation l'avait seule retenu. Il serait triste et ridicule, pour une nation vaincue et humiliée dans le présent, de célébrer une victoire *égoïste* des temps passés. Quel effet croyez-vous donc que puisse faire, en Alsace-Lorraine, le récit du banquet de Marengo? Hoche et Turenne, voilà les vrais héros de l'Alsace : ils ont su la défendre.

Si les partis se disputent vainement les lambeaux de nos gloires défuntes, la principale des religions établies, forte par son passé et par ses traditions, n'a pas cessé de témoigner une remarquable puissance d'assimilation à l'égard des fêtes. Le fait n'est pas nouveau. Saint Grégoire le Grand conseillait aux missionnaires de Germanie et de Bretagne d'adopter les jours et les lieux sacrés des barbares, en les accommodant aux pratiques chrétiennes. Noël n'est pas seulement la fête de la Nativité du Christ; c'est aussi, à en considérer la date et les usages populaires, une vieille fête astronomique commune aux Celtes et aux Germains. La bûche de Noël symbolise la renaissance du Soleil après le solstice d'hiver; l'arbre de Noël, le houx dont on décore les maisons, se rapportent aux mêmes idées; et les banquets et les ripailles furent autrefois des sacrifices au dieu Freyr, au Soleil qui féconde la Terre. Au mois où il la brûle, c'était la fête des bourrées, devenue fête de saint Jean-Baptiste. Longtemps, le caractère solsticial de cette fête a subsisté en France, malgré les ordonnances des évêques et les arrêts des Parlements; le



Réjouissance et joute sur l'eau en mémoire de la fédération générale (18 juillet 1790).

11 avril 1785, le Parlement de Paris défend au curé de Saintines (Valois) de célébrer les matines le jour de la Saint-Jean, avant quatre heures du matin, et aux habitants de la paroisse de demeurer dans l'église, la veille de la fête, passé neuf heures du soir et d'y entrer le lendemain avant quatre heures, « à peine, contre le bedeau, les marguilliers et tous contrevenants, de 50 livres d'amende ». Proscrits ou tolérés, tous ces usages portent avec eux leur certificat d'origine.

Ne nous égarons pas dans la nuit des temps et des antiques mythologies. Feuilletons notre histoire monarchique. La fête nationale par excellence, c'était alors la fête du roi : son nom de baptême

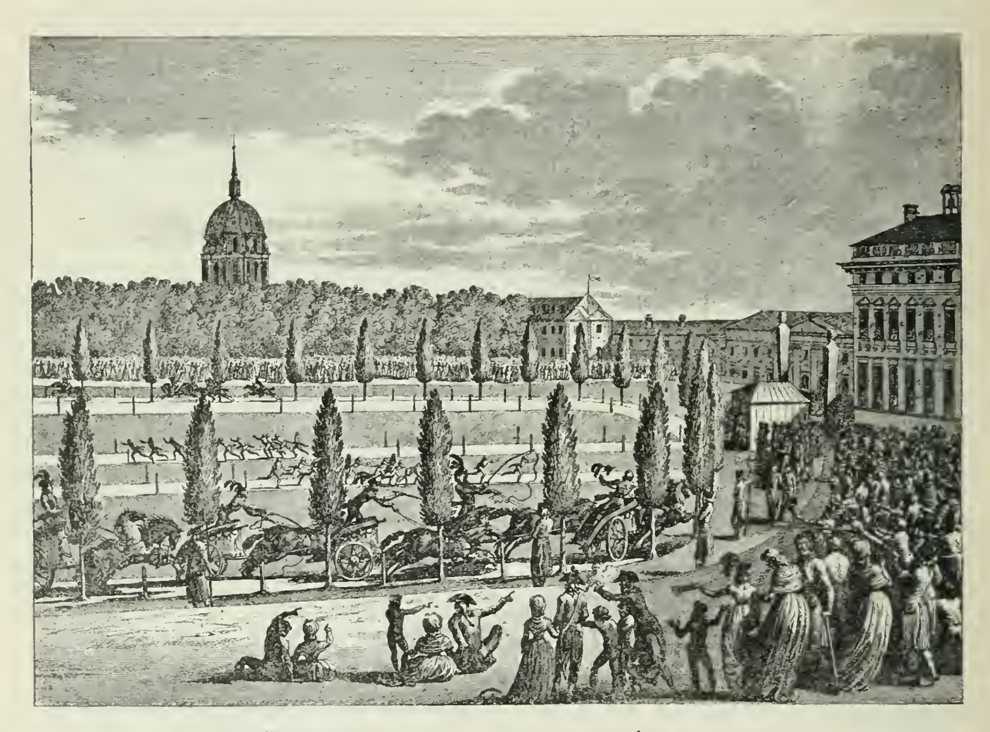
en fixait la date. Or, dans la seconde race, il y a cinq Louis sur douze souverains, et, dans la troisième, treize sur trente-trois ; je ne compte pas Louis-Philippe, qui célébrait en famille non la Saint-Louis, mais la Saint-Philippe. Louis n'est d'ailleurs autre chose que la transformation du nom de Clovis, notre premier roi catholique. La canonisation de Louis IX par le mortel ennemi de son petit-fils Philippe IV, le pape Boniface VIII, a fait de notre principale fête monarchique une fête d'église (25 août) ; elle est encore brillamment célébrée comme fête patronale par le port de Cette, création de Louis XIV. Sous l'ancien régime, à Paris, les Carmes faisaient ce jour-là, aux Tuileries, une procession à laquelle ils invitaient le prévôt des marchands, les échevins, en un mot la « Ville ». Ils présentaient à chacun de « Messieurs » un bouquet et un morceau de pain bénit. Dans le trajet de la place Maubert aux Tuileries, on s'arrêtait rue de la Ferronnerie, à l'endroit où était tombé Henri IV, afin de dire un *De profundis*... Le jour de la Saint-Louis était le seul où le jardin des Tuileries fût ouvert aux gens mal vêtus : il en était de même du Luxembourg, du jardin du Roi (Jardin des Plantes), de la place Royale. Un censeur royal, Jèze, auteur d'un *État de Paris* (1760), croit devoir excuser le roi de cette condescendance dont les « honnêtes gens » se plaignaient : « Il est juste, écrit-il, que la maison du Père commun des citoyens soit, le jour de sa fête, ouverte à tout son peuple. » Il est vrai que le « Père commun des citoyens » s'était exilé à Versailles, et qu'à Paris, il ouvrait seulement son jardin.

Que dirions-nous si, pendant que le parti révolutionnaire va honorer au Père-Lachaise les morts de la semaine sanglante, les pouvoirs publics obligeaient la ville de Paris à fêter la victoire de l'Assemblée de Versailles sur la Commune? C'est pourtant une fête de ce genre que nos pères célébraient, nous ignorons avec quel degré de dévotion. Le gouvernement des Seize, ou de la Sainte-Ligue, fut en effet une vraie Commune fanatisée par l'Église. Eh bien, le 22 mars de chaque année, en vertu d'une lettre de cachet adressée au Parlement, la ville de Paris était « obligée de s'acquitter du vœu qu'elle avait fait à Dieu d'une procession générale, en reconnaissance des grâces particulières qu'elle avait reçues à pareil jour », c'est-à-dire, de sa « réduction sous l'obéissance du roi Henri IV ». La théocratie avait été vaincue par un calviniste qui, même converti, demeura longtemps encore excommunié, et qui périt sous un poignard bénit : l'Église, nationalisée et monarchisée, fêtait la défaite de ses sanglantes erreurs et faisait un héros de sa victime. La procession, la messe et la cérémonie du 22 mars réunissaient la Ville, le Parlement, les autres cours supérieures. Le Corps de Ville invitait. Après la messe métropolitaine, il prenait le clergé de Notre-Dame et l'escortait aux Grands-Augustins, où était dite la messe d'actions de grâces. On dînait aux Chartreux. En 1789, ce dîner fastueux fut converti en une aumône donnée par les Chartreux afin de délivrer les prisonniers pour dettes de mois de nourrice. Il va sans dire que depuis lors ni Paris ni l'Église n'ont plus fêté *leur* réduction sous l'obéissance du roi Henri IV.

Après la prise de la Bastille, un *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame ; les diverses paroisses firent de solennelles funérailles aux héros populaires du 14 juillet. Le clergé bénit les drapeaux de la garde nationale et les premiers arbres de la liberté (comme plus tard ceux de 1848). Depuis, que de larmes ont été répandues sur le malheureux sort de De Launay et de Flesselles ! Mais enfin, au milieu des jérémiades qui se répètent à l'adresse de la Révolution, nos églises se pavoisent et même s'illuminent le jour de la Fête nationale : seulement, c'est en souvenir de la Fédération de 1790, et par respect pour la loi... Tout vient à point à qui sait attendre.

Palinodies? Machiavélisme? N'en

croyez rien. Un culte public ne saurait, sans se dessécher sur pied, s'abstraire longtemps des grands souvenirs et des grandes espérances populaires. Il faut qu'il plonge toujours plus avant ses racines dans le sol où il est né, et qu'il en tire de nouvelles provisions de sève. Mais la montée est lente, et plus l'arbre est vieux, plus l'assimilation est difficile. Quant à la greffe, il y a longtemps qu'elle est devenue impossible.



FÊTE DE LA FONDATION DE LA RÉPUBLIQUE

*
* *

Montesquieu est bien sec sur le chapitre des fêtes. Il ne les envisage qu'au point de vue légal, obligatoire, utilitaire : « Quand une religion ordonne la cessation du travail, elle doit avoir égard aux besoins des hommes, plus qu'à la grandeur de l'être qu'elle honore. » Il cite Xénophon, qui se plaint du trop grand nombre des fêtes chez les Athéniens, comme pernicieux à l'expédition des affaires ; mais Xénophon était un aristocrate, et de plus un économiste... « Les pays protestants et les pays catholiques, dit-il encore, sont situés de manière que l'on a plus besoin de travail dans les premiers que dans les seconds : la suppression des fêtes convenait donc plus aux pays protestants qu'aux pays catholiques. » C'est possible, mais est-ce bien la raison de cette suppression? Pour arracher les hommes à un culte établi, c'est à leurs habitudes qu'il faut s'attaquer. S'ils y renoncent, ils sont gagnés. S'ils y demeurent fidèles, rien n'est fait. Les luthériens ont d'ailleurs conservé beaucoup plus de fêtes que les calvinistes; ils en ont même institué de nouvelles, comme celle de « la Réformation ». Le climat n'y est certainement pour rien.

Quant au chômage, Montesquieu n'était pas seul à en combattre l'abus. Qui ne connaît les plaintes du savetier,

dans une des plus charmantes fables de La Fontaine?

> ... Le mal est que toujours
> (Et sans cela les gains seraient assez honnêtes)
> Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
> Qu'il faut chômer. On nous ruine en fêtes;
> L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
> De quelque nouveau saint charge toujours son [prône.

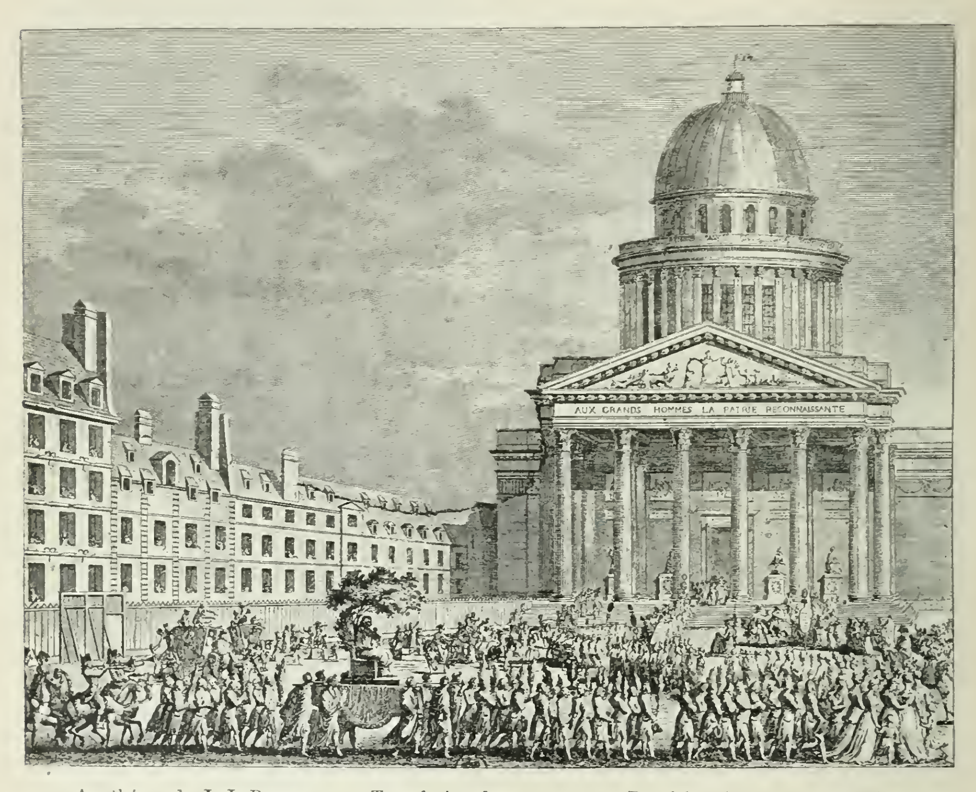
La fable est de 1679; c'est de l'histoire. Douze ans auparavant, sur le conseil de Colbert, Louis XIV avait fait supprimer dix-sept fêtes par Harlay de Champvallon, l'archevêque de Paris, de galante mémoire (mandement du 20 octobre 1666). Le Parlement, à l'ordinaire si docile depuis la fin de la Fronde, protesta contre cette suppression, et l'on voyait, dit Sauval, « divers commissaires aller par les rues, les uns de la part de l'archevêque pour faire ouvrir les portes, les autres de la part du Parlement, pour les faire fermer ». Le Parlement réussit à repêcher quatre jours fériés, mais en ce qui le concernait seulement, comme « fêtes du palais ». Mais le pape Clément IX, qui n'avait pas été consulté, dit quelque temps après à l'abbé Le Tellier « qu'il ne pourrait s'empêcher de casser tout ce que les évêques avaient fait, si d'eux-mêmes ils ne le défaisaient ». C'est ce qui paraît avoir eu lieu insensiblement, si l'on en croit le bon savetier. La suppression eût-elle été maintenue, il restait encore, les dimanches compris, soixante-dix-neuf jours chômés, sans compter les lundis de Pâques, de Pentecôte, et autres lundis qui ne sont pas plus canoniques.

La Saint-Barthélemy, une des fêtes supprimées, — n'était-ce pas un anniversaire maudit à jamais? — était certainement rétablie au XVIIIe siècle. Il y a une sentence de police du 31 août 1742 qui condamne à l'amende, avec affichage, un entrepreneur nommé Grancerf, qui avait fait travailler ce jour-là. En effet, les ouvriers ne sont pas tenus comme responsables. En 1739, treize ouvriers sont surpris travaillant en dehors ou en dedans d'une maison, « au grand scandale du public ». Ils s'excusent en disant qu'ils ne peuvent se dispenser d'obéir à l'architecte et à l'entrepreneur, lesquels sont condamnés, l'un en 100 livres, l'autre en 50 livres d'*aumônes* applicables au pain des prisonniers du Châtelet.

De nos jours, les questions de chômage ont pris un nouvel aspect. Dans la plupart des industries et des commerces, le chômage est la contre-partie du surmenage. L'an n'est plus « entremêlé » de congés prévus d'avance, et sur lesquels le travailleur, quel qu'il soit, puisse être averti par le calendrier. Ce sont des mortes-saisons qui, en se prolongeant et se reproduisant chaque année, le ruinent, le désolent et le démoralisent. Elles varient d'ailleurs suivant la nature des métiers et l'activité du commerce. La grande industrie ne saurait revenir, pour mille raisons qu'il est superflu d'indiquer, au système des chômages régulièrement répartis. Ces vacances-là ne sont plus que le privilège des écoliers. Que d'ouvriers contemporains gagneraient en courage, en santé, et même en argent, si le temps de leur repos pouvait être à l'avance déterminé et distribué de janvier à décembre! Les chômages réglés, ô bon savetier, sont le gage du travail assuré, et les gains auraient été peut-être beaucoup moins honnêtes si tu avais travaillé dimanches et fêtes, car tes confrères en auraient fait autant, puis vous auriez fait de la nuit le jour. Et comme les pieds à chausser ne se seraient pas multipliés en raison de votre labeur, il aurait fallu baisser tes prix, puis les baisser encore, et gagner d'autant moins, à la pièce, que tu aurais peiné davantage. Alors tu n'aurais plus chanté, mais plus du tout, et pour te venger de l'injustice des choses, tu aurais accusé la dureté et l'avarice des hommes. Qui sait si tu n'en serais pas venu, de fatigue et de dépit, à gâcher ton ouvrage, — bien certain que tes clients ne rencontreraient pas mieux à côté; — si tu n'aurais pas perdu ainsi cette conscience du devoir accompli, du métier bien fait, qui naguère égayait ton

échoppe, et était seule à troubler le sommeil du... capitaliste?

Produire de plus en plus, sans égard aux forces humaines, « laisser faire et laisser passer », ce sont déjà les devises du XVIIIe siècle... Louis XVI, pas plus que Louis XIV, ne reconnaît au Saint-Siège le droit exclusif de supprimer des minal an X (art. 41) décida qu'à l'avenir, sauf les dimanches, aucune fête nouvelle ne pourrait être établie sans l'autorisation du gouvernement. Vingt jours après, les consuls publièrent un *indult* du cardinal Caprara, légat *a latere* de Pie VII, qui ne conservait des fêtes anciennement chômées que Noël, l'Ascen-



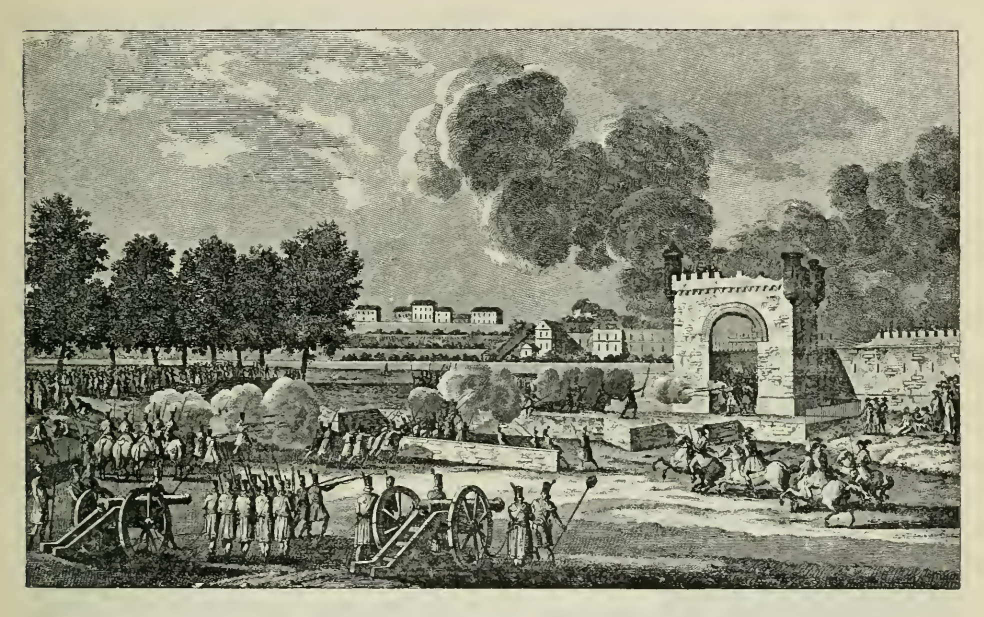
Apothéose de J.-J. Rousseau. — Translation de ses restes au Panthéon (11 octobre 1794).

fêtes dans le royaume de France. A la constitution *Universa*, d'Urbain VIII, qui n'a pas été enregistrée dans les Parlements, la royauté oppose la tradition séculaire de l'Église, confirmée par le concile de Trente, et d'après laquelle ce droit appartient à tous les évêques; or les évêques sont nommés par le roi et font, en pareille matière, ce qu'il ordonne. En 1778 furent encore abolies treize fêtes dans le diocèse de Paris (lettres-patentes de février)... Le Concordat une fois signé, la loi du 18 ger-

sion, l'Assomption et la Toussaint. Cet indult ne concernait d'ailleurs que la permission de travailler; rien n'était changé à l'*ordo* des offices ni au rituel des anciennes cérémonies. Pendant longtemps, les dévots et les mécontents considérèrent l'indult comme une concession forcée du Saint-Siège et ne consentirent pas, malgré certaines précautions administratives, à profiter des libertés nouvelles qui leur étaient octroyées.

Le Concordat mettait fin à une longue période de lutte entre la Révolution et

l'Église. La Révolution tendait à instituer des cultes nouveaux : culte des grands hommes et de la patrie, culte de la Raison, culte de l'Être suprême, théophilanthropie, etc. Aucune de ces tentatives n'aboutit; leurs monuments historiques, ce sont des fêtes. Les révolutionnaires les plus opposés de tempérament et de principes se sont accordés à considérer les fêtes comme le plus puissant moyen d'éducation et de transformation de l'esprit public, et ces hommes, ils s'appellent Mirabeau, Talleyrand, Condorcet, Sieyès, Lakanal, Fabre d'Églantine, Daunou, Boissy d'Anglas, Hébert, Robespierre, La Révellière-Lépeaux, pour ne citer que les plus connus. Au reste, la guerre contre l'Église n'avait pas éclaté sur une question de dogme, mais s'était peu à peu engagée sur de multiples questions d'intérêt, d'organisation diocésaine, de constitution civile. Aussi les premières fêtes révolutionnaires s'entourent encore de toutes les cérémonies de la religion : fédérations locales et départementales, fédération nationale à Paris (14 juillet 1790), bénédictions de drapeaux, — à plus forte raison les pompes funèbres, comme celle du Champ de Mars en l'honneur des gardes nationaux de Paris qui avaient succombé dans la répression de la révolte des Suisses de Bouillé (20 septembre 1790), ou comme l'enterrement de Mirabeau (4 avril 1791). La Révolution ayant d'ailleurs, malgré le pape, constitué un « clergé national » par l'obligation d'un serment particulier, essaya d'abord de le mettre en bonne place dans toutes les cérémonies publiques. Mais elle n'y réussit pas. L'esprit laïque, ou purement déiste, l'emporta le jour où les restes de Voltaire furent transférés à l'église Sainte-Geneviève (11 juillet 1791), bientôt transformée en Panthéon. Le culte des grands hommes — ou considérés comme tels — se développa. J.-J. Rousseau eut aussi son jour d'apothéose (20 vendémiaire an III, 11 octobre 1794), mais après deux « martyrs » de la Révolution, Le Peletier de Saint-Fargeau (24 janvier 1893) et Marat (6e jour complémentaire an II, 21 septembre 1794); la trinité se compléta par Joseph Chalier, la victime sans



Fêtes des Victoires. — Combat des jeunes élèves au Champ de Mars (21 octobre 1794).

tache des royalistes lyonnais. A cette liste, le Directoire ajouta des noms vraiment héroïques : Lazare Hoche (10 vend. an VI, 1er octobre 1797) ; Bonnier et Roberjot, les plénipotentiaires assassinés à Rastadt (20 prairial an VII, 8 juin 1799) ; le général Joubert, tué à Novi (30 fructidor an VII, 16 septembre 1799).

Bonaparte fut le seul homme vivant ainsi fêté, après le traité de Campo-Formio (brumaire et frimaire an VI, octobre et décembre 1797). La Convention n'avait voulu, pour les victoires, que des fêtes collectives : telles, la fête en l'honneur de la reprise de Toulon (10 nivôse an II, 30 décembre 1793), et celle de la fondation de la République ou des Victoires (30 vendémiaire an III, 21 octobre 1794).

Quant aux fêtes réglées, périodiques, Mirabeau fut le premier à les vouloir laïques. Les « mômeries » de son rival en influence, le général Lafayette, sont l'objet de ses moqueries. La mort ne lui permit pas de prononcer le discours sur « les fêtes publiques, civiles et militaires » qui fut trouvé dans ses papiers, et publié par son médecin Cabanis : « La sévère majesté de la religion chrétienne, écrivait-il, ne lui permettant pas de se mêler aux spectacles, aux chants, aux danses, aux jeux de nos fêtes nationales et de partager leurs bruyants transports, il n'y aura désormais aucune cérémonie religieuse dans ces fêtes. » Le grand orateur, dont on connaît les rapports avec la cour, ne voulait peut-être qu'éviter au roi des serments téméraires : il en avait déjà tant prêté !



Féte à l'occasion de l'entrée triomphale des monuments des sciences et des arts en France (9 et 10 thermidor an VI de la République).

Talleyrand, qui avait officié à la Fédération, défendit naturellement la place du clergé *constitutionnel* dans les fêtes nationales. — A la Législative, Condorcet parla en vrai politique, mais sans grand enthousiasme pour la nouvelle institution : « Puisque l'action des fêtes

existerait indépendamment de la puissance publique, il est bon qu'elle puisse s'en emparer pour les empêcher de contrarier ses vues. » Vraiment philosophe, c'est-à-dire psychologue, il repousse l'idée de fêter des abstractions comme la piété filiale, l'union conjugale, etc., et n'admet que des anniversaires. Le projet de Lakanal, dû en réalité à Sieyès, est éminemment éclectique ; il comporte des fêtes de la nature, des fêtes sociales, des fêtes civiques, trente en tout.

Les fêtes sont pour la première fois décentralisées : fêtes générales, fêtes des districts, fêtes des cantons. Les montagnards Lequinio, Hassenfratz s'indignèrent contre le « prêtre » Sieyès, le « Tartuffe » ami des Girondins, qui voulait « fédéraliser et paganiser » la France.

Ici se place l'intermède improvisé par Hébert et par la Commune de Paris, la fête de la Raison à Notre-Dame (20 brumaire an II). Le 18 floréal an II, Robespierre « vengeait l'Être suprême ». Il fit voter trente-six fêtes décadaires, d'un caractère déiste ou abstrait, et quatre fêtes anniversaires : 14 juillet 1789, 10 août 1792, 21 janvier 1793, 31 mai 1793. La première des fêtes décadaires, celle de l'Être suprême, ne fut célébrée qu'une fois (20 prairial an II) : deux mois après, avec son pontife, tombait cet étrange système de théocratie républicaine. O ironie du sort, une des fêtes de la haine qu'il avait fait voter, celle du 31 mai 1793 (proscription des Girondins), fut transformée par la Convention elle-même en une fête expiatoire du 31 octobre ; et la commémoration de la chute de Robespierre, sous le nom de fête de la Liberté (9 et 10 thermidor), fut la seule fête double, et un des deux anniversaires admis dans le dernier décret conventionnel sur la matière (3 brumaire an IV, 25 octobre 1795). L'autre anniversaire était celui de la proclamation de la République (1er vendémiaire), dont nous avons vu célébrer l'archaïque centenaire (22 septembre 1892). Cinq autres fêtes nationales étaient maintenues en l'honneur des jeunes gens, des époux, de la reconnaissance, de l'agriculture et des vieillards. Il ne s'agissait plus du tout, en 1795, de religion d'État ; le décret du 3 ventôse an III avait proclamé l'absolue liberté des cultes et séparé les Églises de l'État : Voltaire l'avait emporté sur Rousseau. L'établissement des fêtes fait partie de l'organisation de l'instruction publique.

Mais sous le Directoire la politique reprit bien vite l'offensive. Les progrès de l'opinion royaliste firent rétablir les anniversaires du 14 juillet, du 10 août, du 21 janvier. L'observation des décadis et l'observation des dimanches devinrent la pierre de touche des partis. A Paris, ce qui irritait le plus les républicains, c'était de voir les boutiquiers du Palais-Royal fermer le dimanche, eux qui ne l'avaient jamais fait sous l'ancien régime ; étaient-ils donc devenus plus dévots ? La loi du 16 thermidor an VI (3 août 1798) sanctionna le repos décadaire ; les peines édictées contre les contrevenants vont jusqu'à 300 francs d'amende et dix jours d'emprisonnement. C'était absolument l'esprit du catholicisme : « Il faut faire pour la vérité, disait un message des directeurs, ce que l'erreur faisait pour assurer son empire ; il ne s'agit que de donner aux habitudes une autre direction. » En effet, il ne s'agissait que de cela.

On sait l'échec lamentable de cette politique si contraire à la liberté de conscience ; le nom de La Réveillière-Lépaux, « le pape des théophilanthropes », en est demeuré à jamais ridicule, et ce ne sont pas ses Mémoires récemment publiés qui le remettront en honneur. Bref, le Directoire finit, comme la Convention, par se rallier à un petit nombre de fêtes anniversaires (14 juillet, 10 août, 21 janvier, 1er vendémiaire), que le Consulat continua de célébrer.



*
* *

Ce rapide historique — il faudrait des volumes pour entrer dans le détail — est rempli d'enseignements. Même dans un pays très centralisé comme la France, il est impossible de modifier profondément, par le moyen de fêtes légales, l'esprit public. C'est de l'esprit public que naissent les vraies fêtes; elles sont impuissantes à le créer. Les badauds ne manqueront jamais pour assister à des défilés patriotiques ou sentimentaux. Mais, disait déjà avec un grand bon sens Merlin de Thionville, n'a-t-on pas confondu jusqu'ici la fête nationale avec le spectacle national? Au spectacle, le peuple écoute et regarde. « Dans une fête nationale, il doit être occupé lui-même, se divertir et non être diverti, agir en un mot », chanter, danser, se livrer à des jeux de force ou d'adresse, à des combats simulés... Toute cette joie, toute cette vie, ne s'insufflent point par la vertu mystérieuse du calendrier, et les fêtes périodiques ne produisent tout leur effet qu'à la condition d'être en petit nombre.

L'on ne peut pas dire que l'expérience ait été perdue. Notre seule fête nationale, celle du 14 juillet, n'a été rétablie qu'en 1878, l'on sait avec quel éclat. C'est qu'elle fut vraiment alors la fête de la fondation de la République; deux ans après, c'était celle des drapeaux. Il est bon qu'une fête historique emprunte le plus possible à l'actualité, car les peuples ne vivent pas dans le passé, ils vivent dans le présent et même encore plus dans l'avenir... comme les individus.

La République de 1848 a vainement essayé de renouer la tradition des fêtes révolutionnaires. Le plagiat, qu'il soit officiel ou individuel, est vite démasqué. Aux obsèques des victimes de février, nous raconte l'Anglais Normanby, deux personnes du beau sexe, habillées de blanc, en tricots couleur chair, parées de verts feuillages, montées sur des chevaux blancs, cherchent à se joindre au cortège. C'était la déesse Raison! C'était la déesse Liberté! On allait les placer, lorsqu'un spectateur s'écria : « La République exige surtout que les femmes soient jolies, et comme vous êtes toutes les deux joliment laides, allez-vous-en! »

Lors des fêtes ordonnées pour célébrer la sanglante victoire d'Eylau, Talleyrand répétait aux courtisans éplorés : « Allons! messieurs! Allons! mesdames! L'empereur ne badine pas : il entend qu'on s'amuse. »

Quarante ans après, de son banc, à la Constituante, l'abbé Lamennais laissait tomber cette sentence : « On ne fait pas les fêtes : les fêtes se font. » La leçon, plaisante ou sérieuse, est toujours à retenir.

L'Église a, mille fois plus que l'État, l'instinct des fêtes et des commémorations. Privée de la publicité des processions, elle a multiplié les pèlerinages. Il lui reste l'immense domaine de l'histoire, qui appartient à qui sait y planter son drapeau. Avec quelle prudence mêlée de décision elle s'empare du souvenir de Jeanne d'Arc, livrée au bûcher par un évêque! C'est un grand exemple pour les républicains. Qu'ils sachent, eux aussi, répudier sans hésitation les noms sanglants de l'époque révolutionnaire, et s'attacher aux mémoires les plus pures, qui ne sont pas les plus retentissantes.

H. Monin.

LE

VILLAGE SUISSE A L'EXPOSITION DE GENÈVE[1]

Une Exposition nationale suisse s'est ouverte à Genève, le 1er mai dernier. Le vilain temps qu'il a fait au début et le retard considérable apporté dans nombre d'installations n'étaient pas pour produire une première impression bien avantageuse. Depuis la mise en état des galeries et l'arrivée des beaux jours, le succès s'est franchement dessiné et, de toutes parts, les visiteurs accourent nombreux. Un petit pays comme la Suisse peut certainement s'enorgueillir d'un tel ensemble d'œuvres d'art et de produits industriels et agricoles, qui prouve une réelle vitalité. Mais, — avec plus ou moins d'importance et de luxe, — les expositions se ressemblent toutes; et ce ne sont pas les attractions du parc de Plaisance, la tour Eiffel en miniature, le chemin de fer aérien, le ballon captif, ni le théâtre du *Sapajou,* — inspiré, sinon directement imité du *Chat*



Entrée du *village suisse.*
A droite, la *maison du chevalier* (*Zum Ritter*) de Schaffhouse.
A gauche, maisons d'Auvernier, de Moudon et d'Aarau.
Au milieu, le *pont couvert* de Lucerne.

1. Les illustrations de cet article ont été faites d'après des photographies communiquées par M. F. Boissonnas, à Genève, photographe officiel du *village suisse.*

noir, — qui eussent donné à celle de Genève la note originale sans laquelle il n'y a pas de réussite durable. Cette note originale lui vient de son *village suisse,* — une idée franchement heureuse, une œuvre franchement nationale! — qui, jusqu'à présent, n'a pas rencontré un détracteur et dont le souvenir demeurera bien après la clôture de l'Exposition, dont il est le joyau.

C'est en décembre 1894 que la création de ce *village* fut proposée au comité central. Grouper les divers types de l'architecture helvétique, — ceux des Alpes et ceux du Jura, ceux de la plaine et ceux des vallées, — les animer des petites industries locales que la grande fièvre contemporaine n'est pas encore parvenue à détruire, des costumes pittoresques encore en usage çà et là, — hélas! de moins en moins! — offrir comme un résumé, comme une synthèse de ce pays si divers qu'est la Suisse, l'entreprise, tout d'abord, pouvait sembler purement chimérique, et plusieurs la jugèrent telle. Elle était bien séduisante, pourtant, et fut étudiée de plus près. On se persuada, par la construction d'une maquette, que le projet n'offrait rien d'impraticable. Il fut aussitôt chaleureusement encouragé : d'infatigables bonnes volontés s'unirent pour en assurer la réalisation, des hommes compétents s'enthousiasmèrent pour lui, et bientôt le comité central en assumait la responsabilité financière. Il n'y avait dès lors qu'à marcher de l'avant, et l'on marcha d'un si bon pas que, le jour de l'ouverture de l'Exposition, tandis que plusieurs galeries demandaient encore des semaines de travail et que maintes vitrines étaient presque vides, le *village suisse*, entièrement prêt, pouvait être remis à la Commission nationale et inauguré. Dès le moment où sa création avait été décidée, un grand courant d'opinion s'était déclaré en sa faveur, entretenu par une réclame habile. Une fois soumis à l'appréciation du public, il n'y eut qu'une voix pour en constater le charme, l'intérêt, la haute valeur artistique, — on peut même dire morale et philosophique. Et ce nous est une joie, l'ayant visité dès les premiers jours, y étant retourné avec un plaisir croissant, lui devant des heures exquises de saines émotions et de douces rêveries, d'en tracer ici un rapide aperçu.

***

Depuis quelques années, la mode est aux reconstitutions historiques. Cela date du bourg et du castel féodaux élevés à Turin en 1884. Amsterdam et Londres suivirent; puis la Bastille et l'histoire de l'habitation humaine à l'Exposition universelle de Paris consacrèrent ce goût nouveau, auquel sacrifièrent également Anvers et Vienne. Mais, dans ces différentes villes, il s'agissait de reconstitutions partielles : un monument, tout au plus une rue ou un quartier. Les promoteurs du *village suisse* ambitionnaient de résumer tout un pays, et l'un de ceux où le passé laissa les plus profondes racines, un de ceux qui, par leur configuration géographique, présentent le plus de variété. Cela n'allait pas, en effet, sans de sérieuses difficultés, et il était naturel d'avoir certaines craintes. Le choix de l'emplacement, déjà, pouvait donner lieu à quelque inquiétude. Le *village suisse,* travail d'intelligent archaïsme, conception patriotique, sorte de culte rendu à la mémoire des aïeux, ne pouvait se confondre avec le reste de l'Exposition, de but avant tout pratique et forcément plus banal. Côte à côte avec une énorme halle aux machines, un pavillon de l'industrie hôtelière perfectionnée, des installations électriques dernier système, mettre d'antiques chalets dont quelques-uns, peut-être, ont été témoins de scènes que l'histoire nationale immortalisa en son livre d'or; concurremment au ronron des métiers d'autrefois, faire retentir le tapage des mécaniques modernes, c'eût été une sorte de profanation, un manque de goût en tout cas, un non-sens, et cela n'était pas possible. La commission est sortie fort

adroitement de ce mauvais pas. Du centre de l'Exposition, on arrive en quelques minutes au *village suisse*. Et cependant, par la disposition favorable du terrain, par une série d'ingénieux artifices, on se croirait bien loin de ce milieu agité, et, à l'attrait si vif du village même, s'ajoute un charme de solitude. Le *village suisse* s'élève sur une langue de terre entre l'Arve, jolie rivière au cours alerte, et l'Aire, de moindre débit, mais pareillement capricieuse et gaie. Des ponts le rejoignent au parc de Plaisance, à l'avenue de l'Agriculture et au parc des Beaux-Arts. Mais on ne voit rien des grandes bâtisses de l'Exposition ; de l'autre côté, rien de la plaine semée de fermes. Cet emplacement est assez vaste pour avoir permis un développement de l'idée primordiale, et on y a une si douce, si reposante impression d'être à l'écart ! Seules apparaissent quelques ondulations de terrain, les massifs du bois de la Bâtie, et, tout au loin, la silhouette du Jura, bleu sombre sur le ciel diaphane.

Il fallait au *village suisse* cet espace autour de lui, cette paix, je dirais presque ce mystère ; il ne pouvait, il ne devait avoir qu'un tel cadre : simple, agreste et poétique.

Mais un autre écueil restait à éviter. Devant représenter la Suisse, si composite, ce village arriverait-il à l'unité inséparable de tout idéal artistique ? N'y avait-il pas à redouter des contrastes trop frappants, des incompatibilités entre les différents styles, l'un jurant avec l'autre, le décousu d'une succession de morceaux, curieux et de valeur pris en particulier, mais peu faits pour paraître en compagnie, enfin quelque chose de heurté, de faux, de choquant, au lieu de l'ensemble harmonieux que l'on rêvait ?


Reproduction de l'église de Leissigen, au lac de Thoune.

Eh bien, il faut reconnaître que ces deux obstacles, — les seuls positifs, — ont été entièrement vaincus ; rien, au

village suisse, ne trouble l'illusion des visiteurs — que les visiteurs eux-mêmes! Par de sérieuses études, par une utilisation experte du sol, par des transitions savamment calculées, on a trouvé moyen de fondre ces éléments en apparence si disparates. Les constructions se complètent et se relèvent l'une l'autre; quelque chose de fraternel, si l'on peut dire, les relie, comme si le même esprit inspirait ces styles multiples et que tous procédassent du même génie.

Et cela est étonnant, et cela est délicieux, si exempt surtout de tout cabotinage!

« Un décor de théâtre! » auront sans doute pensé bien des personnes, en entendant parler du *village suisse;* « une sorte de gigantesque toile de fond pour *Guillaume Tell!* »



Dans la Grand'Rue.
Maisons de Berne, Morat, Meyringen, Gümmenen, etc.

Or, au contraire, ce miracle a été réalisé, — car c'en est un ou à peu près, — que pas une minute on n'a l'impression d'un truc quelconque.

Cette conscience dans l'exécution, ce souci de la vérité, placent le *village suisse*, indéniablement, très au-dessus des essais de reconstitutions précédemment tentés.

Peut-être le sujet y prêtait-il davantage? Peut-être la tendresse qu'éprouvent les Suisses pour leur pays et la sympathie dont ce pays est entouré par ses voisins ont-elles été pour l'entreprise des chances spéciales de réussite? Même, nous ne jurerions pas qu'on n'y ait un peu compté!...

Toujours est-il que l'effet est obtenu sans qu'on paraisse l'avoir cherché : sur cette étroite langue de terre que l'Arve et l'Aire enveloppent de leurs flots d'émeraude, parmi ces arbres au frissonnant feuillage, dans ces chalets, ces fermes, ces *mazots*, au pied de cette montagne, sous ce bois de pins, près de cette cascade et de ce torrent, semble planer l'âme même de la Suisse.

. . . .

* * *

Nous voici devant l'entrée. A gauche,

trois maisons d'Aarau, d'Auvernier et de Moudon, remarquables chacune par de curieux détails d'architecture; à droite, la fameuse *maison du chevalier (Zum Ritter)* de Schaffhouse, bariolée de fresques polychromes.

L'intervalle est rempli par une reproduction du *pont de la Chapelle*, à Lucerne, entièrement couvert, et renfermant d'authentiques peintures du XVIIIe siècle, prêtées par la ville de Lucerne. Cette entrée, d'un caractère monumental, suffit déjà à une évocation très vive du passé, évocation qui devient saisissante dès qu'on pénètre dans la Grand'-Rue.

Nous ne sommes plus à Genève, ville moderne et cosmopolite. C'est la vieille Suisse qui nous accueille, qui nous sourit. Et, d'un bout à l'autre du pays, l'imagination chemine, à chaque pas excitée et ravie.

Ces lourdes arcades, c'est Berne, c'est Morat, et rien ne manque, pas même aux fenêtres les pots de géraniums écarlates qui transforment certaines rues de ces villes en véritables jardins. Voici les habitations des plantureuses campagnes, des fertiles vallées de Zurich et de Thurgovie. Cette maison à façade ornée de bizarres emblèmes, marottes, bonnets de folie, parmi des feuillages et des fleurs, c'est celle de Chalamala, bouffon des anciens comtes de Gruyère, qui la fit construire en 1531. Toi, je te reconnais bien, charmante *cascina* tessinoise, à blanche *pergola* enguirlandée de pampres! Salut! chalets de Stanz, de Treib, de Brienzwyler, d'Iseltwald!



Maison tessinoise, de Murano, occupée par une filature de soie.

Chacune de ces constructions nous fait revoir quelque suave ou pittoresque paysage, les sites ensoleillés de la Suisse italienne, les bords dentelés de baies et de promontoires des lacs alpestres, les vergers bien affruités de la Suisse orientale. Si différentes, ces constructions, pourtant, ont comme un air de parenté.

Le bois et la pierre voisinent sans se nuire.

Aucun souci des alignements; un hardi mélange de colonnes, de galeries, d'arcades, de pignons, de clochetons, de grands auvents découpés, de toitures compliquées, des fresques, des sculptures, du blanc, du bleu, du jaune, du noir, du rouge, toute la gamme des



Reproduction du Chalet de Treib, au lac des Quatre-Cantons (Station du Seelisberg). Il est construit sur pilotis au-dessus d'un petit lac et peint aux couleurs du canton d'Uri (jaune et noir).

bruns, — le brun encore blond et le brun tirant sur le noir, — et cependant pas un ton criard, pas une de ces fausses notes qui font envoler le rêve et déchirent la belle gaze azurée de l'illusion. Une fusion extraordinaire de ces fragments si dissemblables, un tout merveilleusement harmonieux, encore une fois, l'impression de sécurité, de joie intense et supérieure qu'on ressent devant une œuvre achevée, aussi proche que possible de la perfection.

***

Cette rue principale débouche sur une place assez spacieuse, au centre de laquelle se dresse une ravissante petite église, copie de celle de Leissigen, sur le lac de Thoune. Elle a de beaux vitraux, des peintures représentant diverses scènes d'histoire nationale, entre autres la proclamation du pacte de fondation de la Confédération en 1291. Une demi-ombre y règne, un recueillement où, par intervalles, de la légère galerie qui court au-dessus de la porte, s'épandent les notes graves de l'orgue, accompagnant des hymnes religieuses. La tour carrée et moussue renferme neuf cloches, qui forment un gentil carillon. Autour de l'église, les croix modestes d'un petit cimetière, véritable champ du repos envahi d'herbes folles. Sur la place

encore est installée une poste rustique; on y vend de jolies cartes postales, illustrées de vues en couleurs du *village*, et je ne pense pas que beaucoup de visiteurs se privent du plaisir d'entrer et d'envoyer aux absents, — fils ou amis de la Suisse, — un signe de leur passage en ce coin charmant.

De ce point partent deux rues, séparées par un groupe de chalets qu'occupent une laiterie et une fromagerie modèles. La rue du Jura incline légèrement versla droite, et là se succèdent les fermes genevoise et vaudoise, un vaste jeu de quilles, les chalets de la Gruyère, du pays d'En-Haut, la ferme neuchâteloise, celle de Schwytz, et un standt de tir à l'arbalète, — exercice depuis longtemps apprécié en Suisse, preuve en soit l'histoire de Guillaume Tell, que ses descendants ne peuvent se résigner à considérer comme une légende. Le Valais et l'Oberland se partagent la seconde rue, — rue de la Poste, — qui aboutit à un petit bois de pins. On jurerait qu'il a été là toujours. Ce ne sont pas des colosses, naturellement, — le transplantage s'y fût opposé, — mais de jolis arbres de moyenne grandeur, aux milliers de fines aiguilles que le moindre souffle fait vibrer comme des harpes éoliennes!



Chalets de Treib et de Bleienbach. — Au second plan la *filanda* tessinoise, chalets de Villarvolard (Fribourg) et de Stanz.

Instinctivement, on cherche à leur pied, sur le sol lui aussi couvert d'aiguilles sèches, les cyclamens et les œillets montagnards au parfum musqué, qui, si agréablement, s'associe à l'odeur de la résine.

Ah! la délicieuse forêt! Les salubres haleines! Et l'évocation s'accentue. Voyez, là-bas, cette minuscule chapelle. L'original se dresse sur la route du farouche Saint-Bernard. Plus loin, c'est un saint dans sa niche, à l'entrée d'une grotte. Et le visiteur se rappelle ou s'imagine les

files de pèlerins en route vers quelque sanctuaire consacré, et, si peu bigot qu'il soit, un attendrissement lui monte au cœur.

Mais un bruit d'eau frémissante nous arrive, une exquise fraîcheur : c'est la



La Cascade. 20 mètres de hauteur. Débit : 50,000 hectolitres par jour.

cascade, une des merveilles du *village suisse*, en tant que difficulté résolue et effet produit. Son débit maxima est de 150 litres par seconde. Elle provient en ligne droite du réservoir du bois de la Bâtie, par une canalisation de 250 mètres, et sa hauteur est de 20 mètres. Mais ne parlons pas de chiffres! Les chiffres n'ont que faire ici : nous sommes dans quelque vallon alpestre et cette onde vierge descend des glaciers! Car je vous assure qu'on peut s'y méprendre, même un connaisseur des Alpes.

La montagne d'où s'élance cette joyeuse cascade est, elle aussi, d'une frappante ressemblance. Lorsqu'on la construisait, des journaux suisses ont publié quelques vues de sa carcasse. L'impression générale était alors qu'on n'arriverait pas à donner le change. Les charpentes ont été recouvertes de rochers en *staf* ou en ciment; les rochers peints, chargés par places d'une couche de terre, où des plantes n'ont pas tardé à jeter une verte draperie, où l'on a disséminé des arbres; et le trompe-l'œil est surprenant. Un peu avant d'arriver à la cascade apparaît l'ouverture d'une grotte. Que cette grotte soit artificielle, personne non plus ne s'en douterait. Et le visiteur s'y engage, suit un étroit couloir, tout à coup pousse un cri d'admiration : il est au cœur de l'Oberland. Le lac de Thoune sourit, de ce bleu intense, ombré vers les rives d'aigue-marine et de violet, spécial aux lacs alpestres. La plaine d'Interlaken s'étale toute verdoyante, — à droite, à gauche, des contreforts de rochers nus ou couverts de forêts épaisses. Et en face un magnifique chaos de glaciers éblouis-

sants, des aiguilles, des pics, des dômes; à droite, le Breitthorn et la Blumlisalp; à gauche, le Mönch et l'Eiger, — au milieu, l'incomparable Jungfrau, la Vierge sublime, royalement belle, belle plus qu'aucune imagination ne la pourrait rêver, — toute vêtue de cristal, de perles, de diamants, ineffable d'éclat et de pureté!



MAZOTS valaisans.

C'est un panorama, tout simplement, et qui a déjà figuré à Paris, Chicago et Anvers. Il est d'une exécution prestigieuse et a obtenu un gros succès dans ces trois villes. Mais ici l'effet est double, triple, parce qu'on y arrive préparé, parce qu'il achève dans une vue d'ensemble les tableaux plus restreints du *village suisse*, auxquels il sert, en quelque sorte, d'apothéose.

De là, en gracieux méandres, un sentier descend vers la place, entre de nouveaux chalets, et les curieux *mazots* valaisans, noircis par les années, vénérables de vétusté, une curiosité parmi les curiosités de la Suisse. Derrière s'étend un pâturage, où broute tout un troupeau de vaches et de chèvres valaisannes, clochettes au col, d'où chaque mouvement éparpille une musique argentine. On a donné au Valais, dans le *village suisse*, une place relativement large, et c'était justice. Des vingt-deux cantons, c'est peut-être celui où s'est le plus jalousement conservé le patrimoine du passé, où les coutumes antiques, la piété d'autrefois sont le plus respectées et pratiquées. Les gnomes et les fées y apparaissent encore; on pourra y retrouver quelques traces de pittoresque, quand le pittoresque aura disparu du reste de la terre. Cette partie du *village* est particulièrement agreste, voire sauvage. C'est l'Alpe vraiment, avec ses aspects grandioses et son calme divin. Et à travers sa promenade, le visiteur a été si bien enveloppé, pénétré d'illusion, tout ce qu'il

a vu porte si bien l'empreinte de la réalité que, dans la brise errante, il croit respirer un arome de rhododendrons et boire le souffle vivifiant des neiges éternelles.

*
* *

Mais ce n'était pas le tout que de reconstituer exactement et artistiquement le *village suisse*, il fallait encore le peupler, l'animer. On s'en est tiré avec le même bonheur et vous y trouverez des échantillons de presque toutes les industries et de tous les types ayant gardé quelque cachet. Ici c'est la fabrication des poteries de Thoune, dont l'edelweiss forme le principal motif ornemental. Là, ce sont les broderies de Saint-Gall et d'Appenzell ; ailleurs le tissage de la soie, les dentelles et les sculptures sur bois de l'Oberland, le tressage de la paille ; dans la maison de Werdenberg, un Fribourgeois tord et façonne de superbes fers forgés. Dans celle de Frauenfeld, des ouvriers tessinois taillent en plein bois, — un bois très blanc et tendre, — les jolis *zoccoli* que les femmes portent partout dans la Suisse italienne, et qui font un bruit si gai dans les petites rues pavées ou dallées de Locarno et de Lugano.



Chalet de Champéry (Val d'Illiez), servant d'auberge valaisanne.

La *cascina* tessinoise est occupée par de charmantes *ragazze*, en robe bleue et tablier rouge, aux yeux de gazelle, à l'opulente chevelure noire, qui filent la soie.

Il y a des fabricants de vitraux, des vanniers, des boisseliers. Vingt petits métiers encore, parlant de vies humbles, régulières, paisibles, qui ont leur poésie, pourtant, comme la violette a sa senteur.

Il va sans dire que les industries agricoles n'ont pas été négligées, et que, dans plus d'un de ces gracieux chalets, se fabriquent beurre et fromage, que l'on peut déguster sur place, comme aussi le lait onctueux et la crème au goût de noisette.

L'homme matériel, du reste, trouve à se satisfaire. La maison de Chalamala est devenue une taverne moyen âge avec

vieux mobilier et peintures à l'avenant. Dans les fermes vaudoise, genevoise et neuchâteloise, dans l'auberge valaisanne, des syndicats de viticulteurs ont établi un dépôt de leurs meilleurs crus. Et le Villeneuve doré, le muscat de Sion et de Sierre, le Cortaillod rouge achèvent la griserie si doucement commencée dans le petit bois de pins. Pas plus que tout coquets sous leur chapeau tyrolien fleuri d'edelweiss.

Toute cette population travaille ou circule; on entend retentir le rauque patois bernois à côté du français traînard des paysans vaudois et du musical gazouillis des voyelles italiennes. C'est un spectacle toujours changeant, toujours amusant, un papillotage de couleurs, —



Pont sur le torrent. — Chalets des Grisons. Au fond, un coin de la montagne.

les métiers intéressants, ne manquent les types originaux. C'est l'aïeule à grande coiffe enrubannée, à figure ridée d'honnête patriarche; c'est l'accorte sommelière en costume de vendangeuse, la jolie Oberlandaise à corsage de velours noir, à chemisette empesée et bouffante, ornés de fins bijoux en filigrane d'argent. C'est le vacher, le fromager, l'*armailli* avec sa calotte de paille, galonnée de velours et brodée en laines de diverses nuances; le sonneur de cor des Alpes, le *yodleur* à voix cristalline. Il n'y a pas jusqu'aux gardes du village qui ne soient un immense et suggestif kaléidoscope. Le village a en outre ses jours de fête. Il a été inauguré par une cantate et des rondes enfantines. On y donne des concerts presque chaque jour, on y joue des *festspiele* à la mode allemande, on y exécute des danses de caractère, — comme la *Montferrine*, et cette ravissante *valse de Lauterbach*, — dont la tradition était en train de se perdre et qui valaient certes qu'on les ressuscitât.

Plusieurs de ces fêtes, tout en gardant un touchant caractère de simplicité, ont pris l'importance de véritables manifes-

tations de vie nationale, et bien moins conventionnelles que l'officiel *Poème alpestre*, infiniment plus rapprochées de la réalité, n'ont pas été d'un art moins savoureux. Ces *Sennenfahrten*, par exemple, — le départ pour les pâturages, — une des plus jolies idylles qu'il nous ait été donné de voir. Telle aussi cette *Fête de la moisson*, toute resplendissante de blés d'or, et digne en son ingénuité de la Cérès antique.

A l'occasion de l'Exposition, Genève a montré ce qu'elle sait faire pour ses hôtes. Le Grand-Théâtre, fermé d'habitude pendant l'été, a laissé ouvertes ses portes. On a recruté un excellent orchestre. Il y a eu des illuminations, des nuits vénitiennes. Rien de plus original, de plus franchement intéressant par sa couleur locale que ces agrestes réjouissances du *village suisse*, — rien de plus salutaire aussi, puisqu'elles ne glorifient que le travail et la paix.

Ce sont ces bienfaisants génies qui ont présidé aux destinées du *village suisse*, une oasis dans cette Exposition brillante et bruyante, comme elles sont toutes. Lui semble rêver aux temps disparus. Lui a la grâce émue et prenante des vieilles estampes jaunies. Sa gaieté est de bon aloi. Son entrain ne devient jamais vulgaire. On fait mieux que l'admirer : on l'aime.

* * *

Ainsi le *village suisse* est une fidèle image de la Suisse elle-même. On pourrait presque dire qu'il est avant tout une œuvre de conviction, comme ce sont des convictions qui ont créé la Suisse, qui l'ont faite invincible aux époques héroïques, et aujourd'hui encore constituent le meilleur de sa force. Elle eut toujours en Europe une situation exceptionnelle, et a su la conserver. Le progrès y a pénétré. Plusieurs de ses villes ne le cèdent que par le nombre des habitants aux grandes capitales. Zurich, Bâle, Genève, ont une remarquable vie intellectuelle, beaucoup plus active, proportions gardées, qu'en telle ou telle cité bien autrement populeuse. Les arts y sont en honneur. La grande industrie y prospère. Ses établissements d'instruction et de charité sont réputés au loin. Elle n'est pas riche, matériellement parlant, mais son crédit moral est considérable. Ses institutions, sans être parfaites, ont souvent été citées comme modèle. Ses magistrats témoignent encore de désintéressement et de dévouement. Elle n'a pas d'armée permanente, mais au jour du danger il faudrait compter avec ses milices qui, nullement belliqueuses à l'ordinaire, seraient capables, en face d'une attaque injuste, de renouveler les hauts faits des aïeux. Sans étroitesse aucune, la Suisse est restée pieuse. Dans ses fêtes populaires, tirs, anniversaires, expositions, les voix les plus écoutées ne craignent pas de prononcer le nom de Dieu et de mettre, — une fois de plus, — le pays sous sa protection. La grande majorité y travaille : le peuple, pris dans son ensemble, a des qualités solides, qui méritent la sympathie. Et tout d'abord cet ardent amour de la liberté, que les ancêtres scellèrent de leur sang à Morgarten, à Laupen, à Sempach, à Grandson et Morat. Pour la liberté, toujours le cœur de la nation suisse a battu; la moindre atteinte à cette liberté plus chère que tout mettrait debout le pays entier. *Un pour tous, tous pour un*, noble devise, noble entre toutes! C'est d'une telle fraternité, qui n'exclut pas l'individualité, qui la favorise et l'utilise au contraire, que la Suisse tire la plénitude de vie qui la distingue, et, proportions gardées, encore une fois, la met véritablement à part. Elle lui doit son développement dans plusieurs domaines; elle lui doit ce bienfait de la paix, inestimable, et l'avantage d'être choisie pour siège de tant de congrès, qui chercheraient en vain une terre plus hospitalière en sa neutralité. Un peuple de frères! Telle était la Suisse primitive! Telle elle est encore, avec quelques

tares, hélas ! mais qui ne vont pas jusqu'à l'âme... Aussi a-t-on vu, maintes fois, des étrangers lui consacrer d'amples et louangeuses études. Des visiteurs toujours plus nombreux lui arrivent, d'ailleurs, chaque année, attirés autant par l'atmosphère d'indépendance qu'on y respire que par sa romantique nature. Celle-ci n'a guère de rivales, et vainement a-t-on essayé de la détrôner. C'est le Jura, de formes un peu monotones, mais plein de charmants replis; c'est la plaine qui, en été, forme une radieuse bigarrure de prairies, de vignobles, de moissons; ce sont les Alpes, amalgame d'idylliques vallées, de saisissants abîmes, de pics presque inaccessibles, — un monde, enfin ! Et les cultures du nord, du centre, du midi, — car on connaît trop peu l'adorable Tessin, coin privilégié, le jardin de la Suisse, où camélias et magnolias croissent en pleine terre, où les roses ne se flétrissent jamais ! A la Suisse, le ciel semble s'être plu à prodiguer ses dons, et la piété n'y est que de la reconnaissance.

Un agréable mélange de mœurs citadines et de mœurs paysannes; un caractère fait de singuliers contrastes, pourtant homogène dans ses lignes essentielles; le pâtre auprès de l'homme de science, l'ignorant auprès du savant; une rusticité sans bassesse, et un bien-être sans arrogance; la fidélité à une idée; de la douceur doublée d'énergie, — voilà la Suisse. Et c'est bien cela aussi qui a présidé à la création du *village suisse;* c'est à cela qu'il en faut attribuer la réussite; c'est cela qui y brille à chaque pas et dans chaque détail !



Sur la place de l'église.

* * *

Mais tout ce qu'on a écrit, tout ce qu'on écrira sur ce délicieux *village*, — et à plus forte raison ces notes rapides, — ne saurait en donner une juste idée. Il faut le voir, il faut, non

point y passer en courant, mais s'y arrêter de longues heures et l'étudier à fond. Et à chaque visite nouvelle, la poésie s'en dégagera mieux, on en sentira mieux le charme sincère, on se prendra pour lui d'une admiration plus vive et d'une plus tendre amitié.

Spécialement pour les Suisses que les devoirs quotidiens, le manque de loisirs ou d'argent ont retenus bloqués dans une sphère étroite, il y a une satisfaction profonde et quelque chose d'enivrant à voir, groupés ainsi, avec tant d'ingéniosité et de goût, les divers aspects de leur pays.

Aucune raison de sentiment ne contribue au plaisir qu'en éprouvent les étrangers. Mais ceux-ci s'y trouvent en présence d'une remarquable synthèse de ce qu'il y a de plus caractéristique dans une des contrées qui ont gardé le plus de caractère. Et cela a son prix, à notre époque de nivellement général.

Nous ne nierons pas que, dans la journée, — et le dimanche en particulier, où il y a encombrement, — la présence de cette foule remuante et, dans une large mesure, cosmopolite, ne gâte un peu l'impression d'ensemble du *village suisse*. Le désaccord est évident et inévitable; il s'y faut donc résigner. C'est le soir, quand la cohue a cessé, — et cela était surtout possible au début de l'Exposition, — que la visite au *village suisse* prend toute sa signification.

Derrière le Jura, le soleil a disparu. Longtemps le ciel reste d'une pourpre ardente, qui se dégrade peu à peu jusqu'à un rose laqué de vert, d'une délicatesse infinie, où lentement s'allument les étoiles, tremblantes comme des gouttes de rosée à la pointe des brins d'herbe. Dans le parc de Plaisance, dans le parc de l'Agriculture, dans le parc des Beaux-Arts, les restaurants, les brasseries, les baraques de toute espèce se couronnent de becs de gaz, retentissent de tapageuses musiques. Ici tout est tranquille, recueilli, mystérieux.

Alors il fait bon errer de-ci de-là, alors l'imagination ouvre pleinement ses ailes, alors le tableau prend une ampleur et une séduction souveraines. A mesure que la lune monte, les reliefs s'accusent; la blanche clarté lunaire court sur les vieilles façades, s'accroche à telle sculpture, caresse telle fresque aux tons pâlis. Comme l'odeur du bois de pins se fait pénétrante! Que la voix de la cascade est pure dans cette paix nocturne! Avec quelle majesté la montagne érige ses rocs abrupts! Et soudain un chant s'élève; le cor des Alpes, grave, sonore, presque religieux, si expressif avec peu de notes; ou la mélodie du *yodleur,* élans hardis, roulades éperdues, trilles limpides, toute une pluie de perles, tout un poème de fraîcheur et d'allégresse, et comme la révélation de tout un art ingénu.

Nous ne croyons pas qu'aucun visiteur du *village suisse* l'oublie de longtemps. Celui qui a eu la bonne chance d'y savourer une telle soirée s'en souviendra toujours.

Mais ce *village* est mieux qu'un captivant résumé d'une Suisse peu connue, totalement différente de celle du boulevard d'Interlaken, des quais de Lucerne ou des grands hôtels du Righi, — mieux qu'une instructive leçon de choses, mieux qu'une riche mine de documents d'histoire et d'archéologie.

C'est le spectacle toujours bienfaisant des joies humbles et sereines de la vie rustique opposées aux factices plaisirs du monde. Les confédérés y trouvent surtout le symbole de la vieille patrie, simple et honnête; et il en ressort un exemple et un avertissement utiles, en cette période de centralisation à outrance, où quelques-uns cherchent à engager la Suisse.

Sa force lui est venue de ce que, tout en groupant ses éléments multiples en un solide faisceau, elle laissait à chacun son individualité, sa responsabilité, sa dignité.

On semble l'oublier beaucoup à Berne.

Si le *village* de l'Exposition peut en faire souvenir, il n'aura pas été œuvre vaine. Il ne saurait l'être,

d'ailleurs, ayant affermi en bien des cœurs l'amour du sol natal, et contribué à nous rapprocher tous de la nature bonne conseillère.



Au cœur du *village suisse.*

*
* *

Le front dressé parmi la neige,
Baignant ses pieds en des lacs bleus,
La Suisse, — qu'un astre protège! —
Est heureuse entre les heureux!

Fille d'une héroïque histoire,
Elle a mieux que l'argent et l'or.
La liberté, voilà sa gloire!
Et la paix, voilà son trésor!

Travailleuse comme une abeille,
Vers le progrès toujours marchant,
L'industrie emplit sa corbeille,
La culture embellit son champ!

La chanson des pipeaux rustiques
S'y joint au refrain des métiers.
L'ombre des vieux *münsters* gothiques
Y cache de frais églantiers!

Sans ambition importune,
En même temps force et douceur,
Elle est bonne à toute infortune,
Redoutable à tout oppresseur!

Un rayon luit sur son visage!
Qui la verrait sans l'envier?
A sa couronne de rosage
Se mêle un rameau d'olivier!

ADOLPHE RIBAUX.



Tisserand portant son lin à la vente.

LE

THÉATRE DÉMOCRATIQUE

ET LES

PERSONNAGES DES « TISSERANDS »

Longtemps le théâtre a été le domaine de toutes les noblesses, réservé aux idées pures et aux héros titrés. Chez les classiques, l'action est en effet tout idéale, faite avec le seul mouvement des passions agitées dans les âmes des personnages. Encore sont-ce des passions bien abstraites, dégagées de la matière, des passions spiritualistes de l'époque cartésienne. Tout le côté physique de l'homme reste dédaigné, à plus forte raison la vie quotidienne, la réalité elle-même, le milieu, avec son pittoresque et sa couleur. Le décor est réduit au minimum, un pour cinq actes, très vague, abstrait aussi et toujours le même, une place, un palais. Quant aux costumes, nous savons qu'on s'en passait, tout bonnement, et que les héros grecs et romains de Racine et de Corneille jouaient devant la cour en perruques de marquis et en robes de duchesses. C'est un tel mépris de la réalité, que même l'action effective, le fait matériel sur lequel est basée la pièce et qui constituerait aujourd'hui ce qu'on appelle le « clou », est d'ordinaire escamoté, se passe dans la coulisse, tel que le combat des Horace et des Curiace... On se contente de le raconter. A vrai dire, le fait lui-même n'est qu'un prétexte. Ce n'est pas lui qui constitue le réel sujet de la pièce qui est le conflit de sentiments que l'épisode accidentel fait naître dans le cœur des héros tragiques. Car, pur

drame d'idées et de sentiments, le théâtre classique ne comporte que des héros comme personnages; ces idées et ces sentiments, pour intéresser, ne peuvent sortir que de grands esprits et de nobles cœurs. Seules, les âmes de rois, de reines, de consuls, d'empereurs, ont droit à la parole; encore faut-il qu'elles soient antiques ou légendaires. Seule l'humanité aristocratique et historique est admise à jouer son rôle dans l'art austère de la tragédie. On dirait des statues qui causent en vers et les tréteaux sont un Olympe.

Quelle différence aujourd'hui! et comme l'art moderne, qui pourtant a sa beauté, lui aussi, est aux antipodes de l'autre! A lui seul, il indiquerait le chemin parcouru, l'évolution qui s'est faite dans les mœurs, en esthétique, en morale, en toutes choses... Il suffit de jeter par curiosité les yeux sur les dessins qui illustrent ces pages pour s'en rendre compte, par un contraste aussi saisissant qu'amusant... Des paysans, un tisserand qui rapporte le lin tissé, un soldat retour du service, une fileuse, des ouvriers pris au hasard dans la foule grossière. Comme nous sommes loin des héros grecs et romains, de Cinna et de Phèdre! Tels qu'ils sont là pourtant, ces humbles tisserands de Silésie, ce sont des héros aussi, héros de drame et de théâtre, les personnages mêmes de la pièce de M. Gérard Hauptmann, les *Tisserands*, et, à leur façon, mon Dieu, et toutes les proportions qu'on voudra gardées, aussi tragiques que les autres et dignes, dans leurs sabots, de la littérature, tout comme le premier prince venu.

Rappelez-vous aussi la Germinie Lacerteux de la pièce de M. de Goncourt, représentée cent fois à l'Odéon, et qui n'est qu'une pauvre petite bonne malade et l'héroïne pourtant d'un grand drame; la fille Élisa, du même, que M. Ajalbert a transportée au Théâtre Libre avec le succès que l'on sait et qui n'est, elle, qu'une fille en effet et de la plus vile condition. Rappelez-vous les paysans du *Maître* de Jean Jullien, héros également d'une pièce à succès du Théâtre Libre; les paysans aussi de la *Puissance des ténèbres* de Tolstoï; les marins encore de la *Mer* du même Jullien, qu'on a pu voir à l'Odéon, tous



Femme d'un tisserand.

gens du peuple et du bas peuple, humains pourtant en leur trivialité, et élevés comme tels à la dignité de personnages de théâtre. Et certes vous pourrez gémir sur l'encanaillement de la scène foulée, après les rois de tragédie, après les hidalgos et les burgraves romantiques, après les marquis décavés et les bourgeois millionnaires d'Augier et de Dumas, foulée, disons-nous, enfin et sans vergogne, par de simples gueux, envahie par une démagogie littéraire qui, au premier abord, peut sembler manquer d'éducation artistique, et pleurez! A moins que vous ne preniez courageusement le parti d'être, de toutes les façons, de la fin du siècle où nous vivons et de prêter à ces pauvres héros en loques une oreille au moins charitable. Peut-être alors ne regretterez-vous rien et arriverez-vous à cette conclusion, où j'espère vous mener à la fin de cet article, que devant l'art, mieux encore que devant la loi, tous les hommes sont égaux et qu'un auteur de talent peut tirer pour nous du cœur de ces déshérités des accents aussi émouvants que le seraient les infortunes distinguées d'un grand quelconque de la terre.



Fileuse de la montagne silésienne.

* * *

Nombre d'esprits sérieux sont encore pourtant à mille lieues de penser, malgré les exemples déjà donnés, que le peuple, le vrai peuple, l'humble peuple puisse fournir des personnages intéressants de drame ou de comédie, capables de remuer un public avec leurs passions vulgaires et ingénues, leur langage rude, d'être les héros de cinq actes, de porter une pièce sur les épaules, de jouer enfin au théâtre un autre rôle que celui de machiniste, de figurant tout au plus.

Jusqu'ici en effet le paysan, l'ouvrier n'a guère été utilisé qu'en qualité de comparse sur la scène où on ne l'admettait que comme fantoche godiche, personnage de vaudeville au besoin. Pour le

reste on l'abandonnait au mélodrame, où il a fait d'ailleurs florès, à la condition toutefois qu'au dénouement on l'anoblît et on l'enrichît tout d'un coup, dans l'acte des reconnaissances. L'intronisation réelle du peuple sur les planches comme protagoniste littéraire est toute récente et date d'hier même. Et c'est le naturalisme qui l'y a introduit, comme il l'a introduit dans le roman. Il faut arriver aux dernières productions dramatiques de la nouvelle école pour trouver des gens du peuple agissant sur la scène en personnages dramatiques et accaparant les premiers rôles; il faut arriver aux drames que Busnach a tirés des romans d'Émile Zola, aux pièces de M. de Goncourt citées plus haut, au Théâtre Libre, enfin à M. Gérard Hauptmann pour rencontrer cette chose : du théâtre fait avec des gens du peuple et comme dans *les Tisserands*, que je prends exprès pour exemple, rien qu'avec des gens du peuple.

C'est là le résultat naturel du mouvement général qui correspond à nos mœurs démocratiques et qui, au théâtre comme en politique, en littérature comme dans les autres arts (se rappeler les beaux ouvriers d'usine exposés chez Bing par le sculpteur belge Constantin Meunier), comme dans toute la société enfin, fait tous les jours et de plus en plus *arriver* le peuple, le pousse au premier plan, en pleine lumière.

Et c'est, techniquement parlant, la nature même du nouvel art dramatique, de plus en plus avide d'action matérielle, immédiate, physique, avec son besoin de décors et de pittoresque, de vie et d'animation, qui produit cette conséquence de démocratiser le théâtre, de faire passer la rue et son mouvement populaire sur la scène, et y monter le roi aux mille têtes hirsutes du suffrage universel. Et pourquoi pas? Chacun son tour. Allez-vous donc bouder ces braves gens et n'ont-ils pas bonne figure, ceux de ces dessins, avec leurs têtes naïves, un peu rudes, je l'accorde, d'humbles travailleurs des champs et de l'atelier? Et ne suffit-il pas qu'ils soient hommes pour mériter d'être littéraires?

C'est donc le besoin d'action matérielle, de tableaux vastes, de vision réaliste, de jour en jour plus développé, qui a fini par faire monter sur la scène les comparses obscurs de la foule, la foule humaine elle-même. C'est l'optique même de notre théâtre, sans cesse agrandie, qui le veut ainsi. Actuellement, le répertoire de Dumas, d'Augier, de Scribe, la comédie bourgeoise, a vieilli. A tort ou à raison, nous nous intéressons moins au drame, encore relativement classique, où toute l'action se passe dans un salon, entre quelques personnages en habit, et roule exclusivement sur les mêmes questions mesquines d'intérêts individuels, de dot, d'argent, d'adultère. Cela nous semble plus ou moins clairement vieillot, étroit, râpé. D'autre part, les grandiloquences romantiques, les tirades lyriques des poètes lassent un peu et paraissent bien longues. A côté, tout au moins, le public voudrait trouver autre chose, quelque chose de plus grossier, si l'on veut, et à première vue, quelque chose de frappant, de pris sur le vif, de vaste, de plus immédiatement *spectacle*. Il lui faut une action rapide et violente, le fait lui-même dans sa brutalité, de larges tableaux mouvementés, du pittoresque par fresques, des mises en scène émouvantes. Là aussi est la tendance de l'art moderne. Et les directeurs de théâtre s'essaient déjà confusément à satisfaire ce goût du public. On peut constater dans des mélodrames récents, même dans des ouvrages plus littéraires, quel développement ont pris la mise en scène, le relief du décor, de quelle importance pour le succès d'une pièce est un « clou » réussi, un clou, c'est-à-dire un tableau sensationnel, populaire, un bal public, une fête publique, un grand magasin, une procession, une cour d'assises, une cérémonie militaire, une séance de la Convention comme dans *Thermidor*. Et qu'on l'appelle comme on voudra, théâtre naturaliste avec Zola, théâtre vivant avec Jullien,

« tranches de vie », théâtre d'images et d'illustrations, théâtre impressionniste, la chose reste la même : c'est la vie tout entière, la vie agissante et extérieure, la vie publique qu'on aime à voir maintenant sur la scène, de sorte que le décor fait la moitié de la pièce, qu'il entre du talent de peintre dans le talent de l'auteur dramatique et que le jeu de l'acteur se rapproche de plus en plus de la pantomime. Dans ces conditions, le théâtre s'ouvrant à la vie moderne elle-même, à celle de la rue et du grand air, il est forcé que la scène prenne un certain aspect de forum et que le peuple y joue son rôle, le premier peut-être, comme il l'a déjà joué en effet.



Jeune Silésienne.

***

Quant à savoir s'il y a ou non décadence de notre théâtre, l'avenir le dira. Pour ma part, je ne le crois pas, bien au contraire. Si, pour quelques esprits délicats, l'intimité, la courtoisie, l'idéalisme mitigé du répertoire précédent sont à regretter, il ne faudrait pas cependant s'imaginer cette apparition d'éléments et de personnages nouveaux comme une invasion de barbares et de barbarie, et de cette matérialité du pittoresque maintenant exigé l'art n'est pas forcément exclu. Aux nouveaux éléments correspond une nouvelle esthétique, voilà tout. Pour l'auteur de talent il n'est pas d'obstacles et tout sert. De même que les trois unités ont plutôt servi que gêné les classiques, de même tous ces matériaux bruts de réalisme se transforment et se transformeront, sous une main experte en féconde matière artistique, en éléments de beauté nouvelle.

Les preuves dès maintenant ne manquent pas. Rien qu'à prendre cette pièce de Gérard Hauptmann que j'ai choisie comme spécimen de la nouvelle formule, parce qu'elle en est jusqu'à présent peut-être la plus caractéristique réalisation, l'évidence saute aux yeux, de la beauté, de la grandeur même qu'on peut mettre dans un pareil théâtre. Et il suffit d'étudier rapidement *les Tisserands* pour se rendre compte des nouveaux procédés employés, de la constitution vraiment curieuse de ce théâtre, si différente de celle de la

comédie d'intrigue à laquelle nous sommes encore habitués.

Un mot d'abord sur M. Gérard Hauptmann. Le jeune auteur allemand a environ trente-quatre ans; il est Silésien de naissance, comme les personnages de sa pièce. Son portrait, de figure douce, au haut front de Germain, a été donné ici même. (Voir le *Monde Moderne* de juillet 1895.) Après divers essais littéraires, les tendances réalistes de l'écrivain, car le naturalisme des Goncourt et de Zola a exercé une profonde influence sur la jeune école allemande, le tournaient peu à peu vers l'étude et la reproduction observée de la réalité. C'est ainsi qu'il fut amené à écrire son drame des *Tisserands,* célèbre maintenant en Allemagne, et qui fut représenté pour la première fois sur le Théâtre Libre de Berlin fondé à l'imitation du Théâtre Libre de Paris. La pièce, qui obtint dès la première soirée un grand succès, fut interdite tout d'abord dans les autres théâtres, par la censure impériale, en raison du côté socialiste que le drame, sans l'être autrement d'intention, présentait forcément et par son sujet même dans le pays des Karl Marx et des Liebknecht. C'est alors que le Théâtre Libre de Paris le reprit en 1893 et en joua aux Menus - Plaisirs une traduction de M. Thorel. Là, il remporta un nouveau succès, plus grand peut-être encore qu'à Berlin. Sur ces entrefaites, M. Hauptmann faisait appel devant les tribunaux allemands de l'arrêt de prohibition de la censure impériale. Car, là-bas, paraît-il, la censure ne prononce pas en dernier ressort comme chez nous; la justice peut casser ses décisions. Chose curieuse, tout à l'honneur de l'esprit libéral des magistrats allemands en matière littéraire, les tribunaux de Berlin donnèrent gain de cause au jeune auteur, et l'autorisèrent à faire représenter sa pièce. Depuis, celle-ci a été jouée sur plusieurs scènes allemandes, toujours avec le même succès et sans jamais causer aucun scandale, ni être l'occasion d'aucune manifestation politique.

C'est qu'en effet *les Tisserands* ne constituent point une œuvre de parti. Quoique étant, à proprement parler, le spectacle, pris sur le vif, d'une grève ouvrière qui tourne à l'émeute, la vérité, la hauteur et l'impartialité de l'ouvrage, sa profonde honnêteté le sauvent de toute compromission mesquine, de toute interprétation intéressée de la part de sectaires quelconques. Les personnes qui liront la brochure du drame, qu'a publiée l'éditeur Charpentier, s'en rendront compte au premier coup d'œil. Nulle provocation, nulle tirade, aucun système exposé. C'est le simple et navrant récit de la grande misère d'une population de tisserands ainsi que le tableau de sa colère naïve, de sa révolte tout instinctive, d'avance désespérée. C'est le drame même de la misère, dont M. Hauptmann, plus que personne, a le sentiment douloureux et fraternel, dont il nous a donné là une peinture touchante, poignante de tristesse et sincère en son réalisme. D'ailleurs l'époque où se passe l'action, en 1840, époque où de vastes espérances libertaires, de vagues idéals socialistes ébranlaient l'Europe entière, en fait presque un drame historique, réellement historique, car elle eut lieu, en effet, cette révolte des tisserands de Silésie, aussi navrante, aussi farouche que nous la retrouverons dans la pièce. Historique, oui, et actuel pourtant, ce drame des *Tisserands*, par les soucis analogues, les problèmes semblables qui agitent de nouveau, de nos jours, la société humaine. Mais on ne saurait trop répéter combien l'intelligence de l'auteur a su éviter tout ce que le sujet pouvait comporter de facile irritation, et l'a adouci par la grande pitié avec laquelle il l'a traité.

Personnellement, M. Hauptmann qui, dans une autre pièce encore, l'*Assomption d'Hannele Mattern*, représentée également au Théâtre Libre de Paris, s'est montré le même peintre frappant et ému de la misère, ne saurait qu'être loué pour cette commisération, plus méritoire encore dans sa situation de

fortune. Fils lui-même d'une famille de fabricants silésiens, il est riche, et il aurait pu passer, sans les voir, sans daigner les interpréter, au milieu des souffrances des ouvriers tisserands, qu'il a vues et observées dès son enfance, auxquelles il a compati au contraire, et dont son drame n'est que l'écho plaintif et ingénu. Car ce n'est que cela, cette pièce en cinq actes, un long cri de détresse, de résignation accablée, à peine parsemée ici et là d'un accent de révolte.



Fillette sur son traîneau.

Et le voilà bien, ce théâtre tout d'action et en action, de réalité immédiate, tout en tableaux animés et gesticulants. Cinq actes sans intrigue, sans une histoire centrale qui se déroule et autour de laquelle s'accrochent, comme des plantes grimpantes, des épisodes plus ou moins parasites. Cinq actes sans qu'on puisse dire qu'il y ait un personnage principal, plus principal que les autres, sans héros, sans héroïne, sans jeune premier, ni ingénue, ni étoile, sans milieu, ni commencement ni fin, sans préparation, ni lien, ni dénouement, sans rien de la formule ordinaire d'une comédie. Pas de mariage, pas d'amour, pas d'intérêt ou d'ambition personnelle en jeu. Une seule chose, un seul être, un seul personnage dans ces cinq actes : une foule, une foule malheureuse qui se plaint, gémit, se retourne sur sa litière de souffrance, crève de misère et peu à peu se fâche, jusqu'à la fureur aveugle qui frappe au hasard devant elle, détruit, saccage, sans savoir, sans espoir, vaincue d'avance et le sachant. Le tout sans qu'on puisse dire que ce soit la faute de personne, pas même des fabricants, eux-mêmes victimes d'une mauvaise situation économique. Et le personnage principal, s'il y en a un, qui est-ce? Une chanson. Oui, une espèce de marseillaise locale dont les tisserands ont fait leur cri de ralliement et de révolte, et qui, murmurée d'abord timidement, peu à peu s'enhardit, s'enfle,

clamée par cent bouches, par mille bouches, devient enfin la clameur même de l'émeute. C'est elle qui mène tout, excite, enflamme les ouvriers, les jette au pillage et à la destruction des manufactures, à la bataille contre la force armée. C'est cette chanson-là (authentique elle-même, mais remplacée dans la traduction française par un chant de Henri Heine, adapté par M. Maurice Vaucaire), la chanson « du linceul » qui est le symbole vivant, l'expression sonore de la colère des tisserands, et c'est le grandissement de cette colère, accentuée d'acte en acte, qui constitue toute l'action du drame.

On conçoit alors quelle attitude dramatique, émouvante autant, si ce n'est plus, qu'une destinée de roi ou d'empereur, prend le peuple ainsi introduit sur la scène, non plus par individualités grossières, par unités gauches et risibles, mais tout entier, en son être social, avec son humanité fruste et vive, ses passions, ses rébellions. Le théâtre ainsi conçu et exécuté par un homme de talent peut évidemment atteindre à une réelle beauté, joignant à l'émotion de la réalité cette grandeur qui lui vient des larges sujets traités, de l'histoire contemporaine elle-même, où il puise ses inspirations et dont il emprunte l'allure. Il faut donc se garder de prendre en pitié, à en regarder les bonnes figures pittoresques ici dessinées, ces tisserands de l'Eulengebirge, dont on est tenté de se demander tout d'abord quels piètres héros de théâtre ils peuvent bien faire. Car si en eux-mêmes et séparément ils apparaissent bien humbles, par leur masse ils sont imposants.

Quand tout à l'heure pourtant je disais qu'en ce genre de drame on ne retrouvait ni préparation, ni nœud, ni dénouement, comme on l'entend d'ordinaire, ce n'était pas absolument juste. Toujours les lois esthétiques restent les mêmes. Modifiées, elles survivent; il n'y a point d'art sans leur logique. Et la préparation, le nœud, le dénouement ne manquent pas aux *Tisserands* non plus que dans les pièces de M. de Goncourt ou dans toute autre du même ordre. Là comme ailleurs il y a exposition, gradation d'effets. Seulement les procédés se sont élargis. C'est par tableaux, par fresques, par des espèces de descriptions animées que les auteurs nouveaux procèdent, tableaux de plus en plus intenses, de plus en plus significatifs, dont l'un complète l'autre et dont l'ensemble constitue le symbole pittoresque et vivant d'une idée. C'est le procédé en somme qu'a appliqué Émile Zola dans ses romans.

Ainsi, dans *les Tisserands*, nous avons l'acte d'exposition dans ce tableau des ouvriers venant rapporter l'ouvrage et toucher leur paye au comptoir du contremaître. Triste et poignant défilé de figures terreuses, de vieillards épuisés, de femmes vieillies avant l'âge, d'enfants rachitiques, se plaignant, gémissant, implorant une avance, une augmentation de quelques groschen, se racontant à mi-voix leur existence lamentable. Ils n'en peuvent plus, ils sont à bout, sans songer encore cependant à se révolter.

Au deuxième acte, l'action se lie, le nœud dramatique se forme. Nous sommes dans un intérieur sordide, la chaumine d'une famille de tisserands. Nous voyons leur misère dans leur foyer même. Entre un soldat libéré, qui revient du service, avec un peu d'argent dans sa poche et une certaine confiance en lui-même, gagnée à la ville. Moins résigné que les autres et bouleversé par toute cette pauvreté qu'il avait oubliée et qu'il retrouve pire, c'est lui qui jette le premier accent de révolte. Il chante la chanson du linceul, cette chanson si importante qui est l'âme de la pièce. Les autres la reprennent après lui. La colère est née dans les cœurs.

Au troisième acte elle monte, elle gronde, au cabaret où, derrière le dos de l'autorité, les tisserands s'excitent entre eux, reprenant en sourdine la chanson interdite qui, dans les bouches enhardies, commence à prendre un ton d'émeute. Et au quatrième acte, cette colère éclate. Au rythme du chant de

révolte, les tisserands envahissent la maison du fabricant Dreissiger, pillent, cassent tout, tueraient peut-être, si les patrons n'avaient pris la fuite. Et au cinquième acte, c'est toute la contrée qui est en feu, et les femmes s'en mêlent, poussent les hommes en avant; l'émeute, devenue révolution, gagne de village en village, tandis que le tocsin sonne, que les fifres et les tambours du régiment envoyé pour la répression s'entendent déjà, que la fusillade enfin tonne dans les rues, en tuant d'une balle perdue et ironique, à son métier de tisserand d'où il n'a pas voulu bouger, le sage, le pieux, le vieux Hilse, victime innocente...



Paysan venant d'accomplir son service militaire.

Ainsi la gradation est évidente dans cette émotion de la révolte ascendante, qui grandit d'acuité de tableau en tableau, jusqu'au paroxysme du dernier acte sur lequel, brusquement, le rideau tombe. Tel est, tel peut être ce nouveau théâtre qui, par sa formule même, si réaliste qu'il paraisse dans l'exécution et dans les détails, comporte par contre un très sincère idéalisme d'inspiration. Qui ne voit que l'auteur, par cela même qu'il se force à peindre la vie moderne, populaire, publique, et par ensembles, en arrive, de toute nécessité, à des conceptions philosophiques, sociales, politiques? Les faits en eux-mêmes ne sont rien; des tableaux épars languiraient; le pittoresque à lui seul est insuffisant; on ne crée pas de l'intérêt dramatique avec des natures mortes. Ici c'est la conception de l'auteur qui donnera la vie à l'œuvre, par l'humanité, la poésie, la largeur d'idées et d'évocations qu'il saura y mettre. Mais alors, si au puissant réalisme de l'exécution, se joint la grandeur d'une belle conception, que ne peut-on espérer, obtenir? *Germinie Lacerteux, la Fille Élisa, les Tisserands*, sont là pour montrer quels héros de théâtre intéressants on peut faire avec de pauvres hères du peuple, pour qui sait comprendre l'humanité douloureuse qui est en eux et l'exprimer avec talent.

HENRY FÈVRE.

LA MANUFACTURE DES GOBELINS

Le nom que notre manufacture nationale de tapisseries a rendu célèbre dans le monde entier, lui vient d'une ancienne famille de teinturiers établie, vers la fin du moyen âge, sur les bords de la Bièvre.

Un bourgeois de Paris, Jean Gobelin, mort vers 1475, avait fondé un atelier de teinture le long de la petite rivière, et l'écarlate qu'il livrait au commerce jouissait d'une réputation étendue. Les eaux de la Bièvre possédaient-elles, en ce temps-là, une vertu spéciale pour la teinture des laines? D'anciens chroniqueurs l'affirment. On s'est montré de notre temps plus sceptique sur les vertus tinctoriales de notre cours d'eau. Quoi qu'il en soit, il serait impossible aujourd'hui de l'employer à teindre des nuances aussi délicates et aussi variées que celles de nos tapisseries modernes.



LA GRANDE COUR CENTRALE

La famille Gobelin, en abandonnant dès le début du XVIe siècle, l'industrie qui l'avait enrichie, et tout en poussant ses nombreux rejetons dans les emplois de finance et de magistrature, n'en doit pas moins son illustration aux modestes teinturiers en écarlate du XVe siècle. Ce sont bien eux qui ont donné leur nom à un des vieux quartiers de Paris, qui ont en même temps attaché leur souvenir à une des plus belles industries somptuaires et à ses plus parfaites productions.

De même, en effet, que l'universelle réputation des fameux ateliers d'Arras avait autrefois étendu le nom d'Arazzi aux tapisseries de toute provenance, de même, aujourd'hui, le mot de Gobelin est devenu un terme générique, appliqué indistinctement, dans les pays étrangers, à toutes les tentures remarquables par leur finesse. On dit un Gobelin comme on dit un cuir de Cordoue, sans préciser aucunement par cette dénomination la provenance du produit dont on parle.

On attribue généralement à Colbert l'installation de la manufacture royale de tapisseries sur les bords de la Bièvre, dans les anciens bâtiments du teinturier Jean Gobelin. Il y a longtemps cependant que M. Lacordaire, l'ancien directeur de la maison, a fait justice de cette erreur.

Les premiers tisseurs flamands installés dans les locaux de l'ancienne teinturerie vinrent en France sous Henri IV. Ils s'appelaient Marc de Comans et François de la Planche. C'est à eux qu'est due réellement la première installation de la manufacture royale. Leur atelier,

fort actif, ne cessa, en dépit de diverses vicissitudes, de donner naissance à de nombreuses productions pendant les règnes de Henri IV, de Louis XIII et durant la minorité de Louis XIV. Notre musée possède des échantillons précieux de cette première fabrication.

L'histoire de la manufacture des Gobelins, depuis sa réorganisation par Colbert, et celle de la vaste extension qui lui fut alors donnée pour y établir la manufacture des meubles de la Couronne, ont été racontées en détail par maint historien. Aussi serait-il inutile d'entreprendre le récit des phases diverses de son existence depuis 1660 jusqu'à nos jours.

Il suffira de remarquer que les Gobelins furent, pendant près d'un siècle et demi, le principal foyer artistique du goût français; c'est de là que sortirent les modèles non seulement de tapisseries, mais d'orfèvrerie, de meubles, de mosaïque, de bronzes dorés qui ont longtemps provoqué une admiration universelle, et que tous les pays de l'Europe ont imités à l'envi au cours des XVIIe et XVIIIe siècles.

Pendant longtemps, l'entrée principale de la manufacture demeura telle que l'avaient laissée Colbert et Le Brun, s'ouvrant par une haute porte cintrée sur la rue Mouffetard, en face de la chapelle actuelle, édifiée au XVIIIe siècle seulement. Le percement de l'avenue des Gobelins a sensiblement modifié le plan primitif et l'aspect extérieur des bâtiments.

L'exhaussement du sol de la nouvelle voie, ouverte en 1867, a déplacé la grande porte, a changé toute la perspective des constructions. En outre, un incendie, allumé en 1871, a détruit un vaste atelier parallèle au grand bâtiment décoré de trophées et de guirlandes, où logeait Le Brun.

C'est par la pensée seulement et à l'aide des anciens plans qu'on peut reconstituer l'ancienne disposition des ateliers et des logements d'autrefois.

A côté de la porte actuelle, s'ouvre l'entrée du musée. Cette construction provisoire et bâtarde, élevée à la hâte pour l'Exposition de 1878, réunit un choix des plus belles tentures du mobilier national, à côté de quelques pièces acquises par la manufacture ou offertes par de généreux donateurs.

Le musée des Gobelins, essentiellement technique, fournit à la fois aux visiteurs des échantillons de la tapisserie aux différents âges de son développement, et aux tapissiers d'incomparables modèles destinés à les aider dans l'interprétation des peintures de nos artistes modernes. On n'a pas perdu de vue ce double but en ajoutant aux tentures de l'État diverses pièces achetées sur le modeste budget de la manufacture, et nécessaires pour représenter ici des types spéciaux et des fabrications anciennes.

Dans les quatre salles consacrées à ce musée, l'ordre chronologique ne pouvait être respecté. La grande galerie d'entrée, plus vaste que les salles suivantes, est presque entièrement garnie de morceaux exécutés sous Louis XIV, auxquels leurs dimensions exceptionnelles assignaient cette place d'honneur. D'un côté, la *Danse des Nymphes,* une des pièces les plus parfaites qui soient sorties de l'atelier de Jans, le premier maître tapissier de son temps, d'après le carton de Noël Coypel, entre deux sujets de l'*Histoire du Roi*, cette suite pompeuse et magnifique, consacrée à la glorification de tous les actes de la vie du souverain. Ces trois panneaux méritent de retenir un moment l'attention, car rarement l'art de la tapisserie a produit de plus brillants résultats. C'est à juste titre que les quatorze pièces de l'*Histoire du Roi* passent pour le chef-d'œuvre de la tapisserie sous Louis XIV.

Les deux premiers panneaux de la galerie, le *Sacrifice d'Abraham* et le *Ravissement d'Élie*, entourés chacun d'une large et élégante bordure en camaïeu, sortent de ce premier atelier des Gobelins, dirigé par Comans et de la Planche, dont on a parlé plus haut. Ce sont des

types remarquables de l'art textile sous Louis XIII.

Plus loin, le *Sacrifice de Lystra*, d'après le carton de Raphaël, pièce des plus précieuses. Elle fut exécutée à Mortlake, aux environs de Londres, sous le règne de Charles Ier, dans un atelier qui n'eut qu'une existence éphémère, mais qui produisit des chefs-d'œuvre.

Malheureusement, la tapisserie qu'on voit ici est dans un état de délabrement lamentable. Et cependant, quelle fière allure gardent encore ces figures dessinées par le maître d'Urbin! Les auteurs oubliés de cette œuvre superbe ont certes fait preuve d'une incomparable virtuosité.

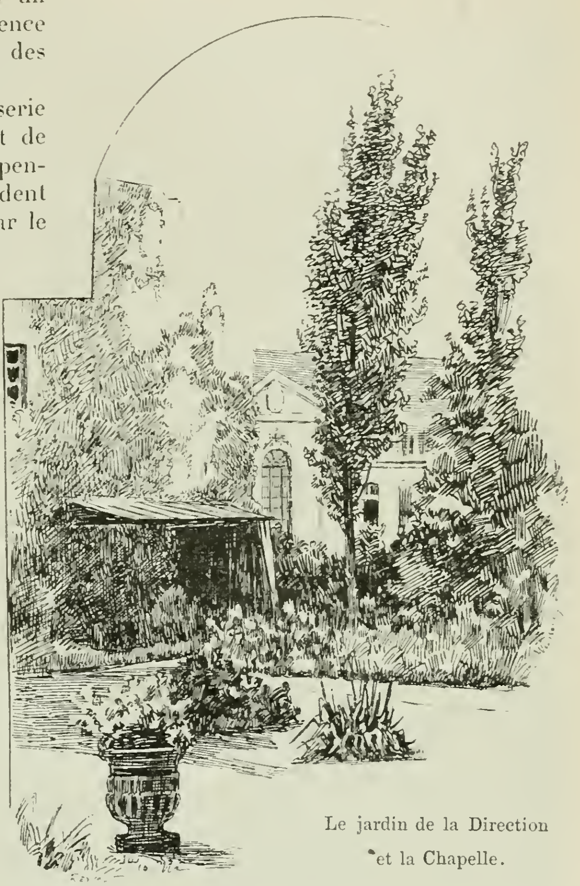
Non loin de là, le *Mariage d'Alexandre et de Roxane* mérite une mention spéciale, non pas tant à cause de sa richesse, qu'en raison d'une mutilation dont les documents contemporains nous révèlent les singuliers motifs. Mme de Maintenon, offusquée par la nudité de certaines figures des tentures royales, les fit habiller de draperies ajoutées après coup. Les traces de cette addition sont encore fort apparentes.

Aussi les lettrés ne manquent-ils jamais, au récit de cette anecdote, de murmurer les fameux vers du *Misanthrope* :

> Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
> Mais elle a de l'amour pour les réalités.

C'est Molière aussi qui a fait la fortune de la suite de *Gombaut et Macée*. Il existe peu de reproductions de cette pastorale célèbre d'une exécution aussi soignée que celle du musée des Gobelins. Celle-ci porte la fleur de lis suivie d'un P, marque des ateliers parisiens, et le monogramme de François de la Planche, un des fondateurs, comme on l'a dit, de la primitive manufacture des Gobelins.

Le *Triomphe de Minerve*, qui occupe tout le fond de la galerie, fait partie de la série des *Triomphes des Dieux*, inspirée



Le jardin de la Direction et la Chapelle.

à Noël Coypel, le plus habile collaborateur de Le Brun, par d'anciens modèles italiens.

Dans une pièce qui s'ouvre à la suite de la galerie, sont placés deux panneaux de la *Tenture des Indes*, de Desportes, cette tenture qu'on ne se lassa pas de recopier aux Gobelins pendant près d'un siècle, et un des sujets de la suite des *Chasses de Louis XV*, peintes par Oudry.

Le salon carré qui vient après réunit quelques-unes des pièces les plus an-

ciennes et les plus précieuses de la collection. Presque toutes proviennent de dons.

C'est à la libéralité de M. Albert Goupil que sont dus ces deux tableaux d'autel, d'une merveilleuse finesse, l'*Annonciation* et l'*Adoration des Mages,* qui représentent l'art de la tapisserie parvenu à son complet épanouissement vers la fin du xve siècle. Il est dommage qu'on ne puisse mettre un nom d'auteur sous ces admirables tissus ; mais c'est évidemment autour de Van der Weyden ou de Memling qu'il faut chercher le créateur des cartons.

Dans un autre genre, les deux tapis persans, légués également au musée de la manufacture par M. Goupil, sont aussi des spécimens hors ligne d'un art accompli. Le petit tapis du fond de la salle a conservé toute la fraîcheur, toute la vivacité de sa couleur; on le croirait terminé d'hier. Il a cependant quatre cents ans environ d'existence, comme celui qui est étendu au milieu de la pièce, plus fatigué par l'usage, mais bien remarquable aussi par la riche harmonie de sa coloration, par ses inscriptions en beaux caractères coufiques, par ses combats d'animaux.

Un peintre délicat et distingué, qui fut membre de la commission des Gobelins, Élie Delaunay, a voulu également laisser au musée de la manufacture une marque durable de l'intérêt qu'il portait au travail de la maison. C'est de lui que vient le tapis oriental aux entrelacs compliqués, tendu sur la muraille près de la porte d'entrée.

La scène représentant la levée du siège de Dôle et de Salins est un don de M. Spitzer. Elle faisait partie d'une suite tissée à Bruges, vers la fin du xve siècle, pour l'église de Salins, placée sous l'invocation de saint Anatoile.

A la fin du xve et au commencement du xvie siècle, les ateliers de tapisserie furent occupés à des travaux considérables pour les églises. Les suites fameuses de Reims, d'Angers, de Saumur, de la Chaise-Dieu, d'Aix, offrent une des manifestations les plus brillantes de l'art religieux.

Le don de M. Spitzer a doté le musée des Gobelins d'une de ces grandes pages si caractéristiques.

En face de la précédente, une grande tenture, garnie surtout d'arabesques et de rinceaux, accuse une date un peu plus récente. On attribue généralement cette œuvre à un atelier installé dans le palais de Fontainebleau par François Ier. Deux fragments superbes, exposés dans la dernière salle du musée, auraient la même origine. Les preuves décisives manquent et manqueront probablement toujours pour corroborer cette attribution; toutefois, le dessin de ces trois pièces dénote un goût bien français. Il nous paraît difficile d'en faire honneur soit à un Flamand, soit à un Italien, et c'est avec raison, selon nous, qu'on y voit l'influence, sinon le style, des Ducerceau.

Dans la salle qui précède immédiatement les ateliers, sont groupés, à côté des tapisseries de Fontainebleau dont on vient de parler, divers fragments de panneaux anciens et modernes, encore fort utiles pour l'étude, et un curieux morceau du commencement de la Renaissance, qu'on a dénommé *le Concert,* faute de pouvoir en déterminer plus exactement le sujet.

L'exiguïté des locaux a éparpillé les tentures du musée en quatre ou cinq endroits différents. Tous les espaces libres dans les ateliers de travail ont été garnis de tapisseries, et quelques-unes de ces pièces ne sont pas les moins précieuses de la collection. Ainsi, une des plus belles pages de la série de don Quichotte occupe le fond du premier atelier de haute lisse. *L'Entrée de l'Ambassadeur turc aux Tuileries sous la minorité de Louis XV,* une des œuvres les plus originales qui soient sorties des Gobelins, a dû être reléguée dans l'atelier de la Savonnerie pour dissimuler un métier inoccupé.

D'autres panneaux garnissent le pont qui fait communiquer les ateliers avec le magasin des laines. Il y a là des mor-

ceaux d'un haut intérêt, comme cette scène des *Bergers* où le vieux tapissier a su donner un type exquis à une figure de paysanne par les procédés les plus simples. Voilà de l'art qui reste bien dans la tradition française. Près de là, diverses tapisseries flamandes, italiennes, une verdure d'Aubusson, un panneau d'Audenarde, des scènes de Téniers, de grandes verdures à chardons, réunissent des types caractéristiques de tous les pays et de toutes les époques.



L'Annonciation.
Tapisserie flamande du XVe siècle (don Albert Goupil).

Les œuvres du XVIIIe et du XIXe siècle sont groupées dans une salle du rez-de-chaussée, qui fut naguère un atelier de tapis après avoir été jadis occupée par la basse lisse. A côté d'œuvres modernes tissées sur les modèles de Baudry, de Philippe de Champagne, de Rigaud, cette section du musée renferme quelques-unes des tapisseries décoratives les plus remarquables du règne de Louis XV. C'est d'abord le panneau qui reproduit le tableau du Louvre, *Vénus aux forges de Vulcain*, par Boucher. La tapisserie

passe avec raison pour le chef-d'œuvre de l'atelier des Gobelins au XVIIIe siècle. Elle nous paraît même supérieure au tableau.

Par d'autres qualités se recommande le panneau double de *Don Quichotte*, dont les fleurs, d'une exécution surprenante, pourraient être proposées comme un modèle du genre; puis la scène d'*Aminte et Sylvie*, tirée de la célèbre pastorale du Tasse, maintes fois reproduite aux Gobelins; la portière de sion toute moderne de l'art décoratif.

Le musée des Gobelins, que nous venons de parcourir, résume l'histoire du passé. En pénétrant dans les ateliers, nous entrons dans la vie contemporaine. Autrefois, les tapissiers des Gobelins travaillaient en haute et en basse lisse. Cette division existait depuis l'origine de la maison, ou tout au moins depuis Colbert. Il y avait un personnel distinct pour chaque atelier. On pourrait même citer quelques exemples de tapissiers



Entrée de l'ambassadeur turc aux Tuileries.
(Tapisserie des Gobelins, d'après Parrocel.)

Diane, d'après Oudry; les *Éléments* et les *Saisons*, de Claude Audran, l'auteur des *Mois grotesques*, qui rivalisent d'esprit et de finesse avec les plus ingénieuses inventions de Gillot; enfin, les trois derniers fragments de la grande décoration, exécutée pour le palais de l'Élysée par Paul Baudry. Les autres modèles, au nombre de quatorze, ont disparu, avec les tapisseries déjà terminées et bien d'autres trésors sans prix, dans l'incendie de 1871. Perte à jamais regrettable, car aucun artiste moderne n'a senti aussi bien que le peintre de l'Opéra les conditions et les exigences de la tapisserie; par suite, ses compositions présentaient une expres-

ayant travaillé successivement à la basse puis à la haute lisse. En 1826, tous les tapissiers de basse lisse furent réunis à ceux de Beauvais et remplacés sur les bords de la Bièvre par les métiers de la Savonnerie servant à la fabrication des tapis.

L'industrie du tapis, genre Savonnerie, remonte, comme celle des tapisseries, au règne de Henri IV. Vers 1601, un artisan, nommé Pierre Dupont, offrait d'affranchir la France du tribut qu'elle payait aux pays orientaux par l'achat des tapis de haute laine. Le roi, très préoccupé de la prospérité de l'industrie française, établit la nouvelle manufacture sur les bords de la Seine, à Chail-

lot, dans une ancienne fabrique de savon qui transmit son nom à l'atelier de Pierre Dupont. C'est à cette circonstance toute fortuite que les tapis dits de Savonnerie doivent la dénomination qui sert encore à les désigner.



Vénus aux forges de Vulcain.
(Tapisserie des Gobelins, d'après F. Boucher.)

La manufacture de tapis, façon du Levant, resta dans son premier domicile jusqu'en 1826. A cette date, elle fut réunie aux Gobelins, et les métiers de tapis vinrent occuper les ateliers devenus libres par le départ des basse-

lissiers. C'est par suite de ces modifications que la maison des Gobelins s'occupe aujourd'hui de deux fabrications complètement distinctes : celle des tapisseries de haute lisse et celle des tapis genre Savonnerie.

La haute lisse n'est plus guère en usage aujourd'hui qu'aux Gobelins. Elle n'a jamais été pratiquée à Beauvais, et elle est universellement abandonnée dans les centres industriels qui travaillent pour le commerce.

On s'accorde généralement à reconnaître une supériorité marquée aux travaux exécutés sur le métier vertical ou de haute lisse. L'exécution est plus lente et aussi plus correcte, en raison de la position du métier. Il convient toutefois de reconnaître que les personnes compétentes ne distinguent qu'avec peine les produits de la haute lisse des œuvres de basse lisse. Un fait incontestable, c'est que les ouvrages de Beauvais sont plus fins que ceux des Gobelins ; ils comportent un plus grand nombre de fils de chaîne au centimètre ; la laine et la soie employées sont sensiblement plus minces. Leur destination d'ailleurs explique cette différence. Beauvais travaille surtout à des garnitures de sièges, de canapés, d'écrans, de paravents, ou à des panneaux de dimension restreinte. Ses tapissiers, tout à fait supérieurs dans l'interprétation des fleurs, des feuillages, des ornements, se risquent rarement à copier la figure humaine et le nu. Aux Gobelins sont exclusivement réservés les vastes panneaux décoratifs à personnages. Or, pour couvrir une surface de vingt ou trente mètres carrés, il n'est pas besoin d'un travail aussi minutieux que pour peindre un bouquet de fleurs sur un siège ou un dossier de fauteuil.

Ainsi, les deux manufactures ont un domaine différent et bien délimité; il n'est donc pas surprenant que les procédés d'exécution ne soient pas les mêmes.

Ceci posé, arrêtons-nous un moment devant le premier métier; c'est celui que l'auteur des dessins qui accompagnent nos explications a pris pour type. On a commencé l'an dernier la grande pièce qu'on voit ici, mesurant six mètres de long sur quatre de hauteur, d'après un modèle de M. Jean-Paul Laurens. La tapisserie étant destinée à la future salle de travail des Archives nationales, l'artiste a choisi pour sujet de sa composition le début d'un *Tournoi au moyen âge*. Nul autre sujet ne convenait mieux pour caractériser la chevalerie qui nous apparaît comme l'expression la plus parfaite de la civilisation des temps antérieurs à la Renaissance. Le grand dépôt historique des Archives de France contenant les documents les plus anciens de l'histoire nationale, on devait emprunter au moyen âge plutôt qu'aux temps modernes les éléments de la scène qui allait en quelque sorte offrir comme la synthèse de notre histoire nationale.

Le tapissier est assis derrière le métier afin d'avoir à sa portée les navettes, appelées ici broches, chargées des différentes couleurs dont se composera le tissu. Le jour vient d'en haut pour ne pas fatiguer les yeux du travailleur. Le modèle est dressé derrière lui, faute de pouvoir trouver place ailleurs. Ainsi le tapissier pendant son travail ne voit ni le modèle qu'il copie, ni le tissu qu'il exécute; double embarras auquel on n'a pas trouvé jusqu'ici de remède complètement satisfaisant.

La première opération, après le montage du métier, consiste à retracer sur un calque fidèle les lignes exactes des contours, avec indication, au moyen de traits conventionnels, des lumières, des demi-teintes et des ombres. Le calque est reporté sur la chaîne par des procédés très rudimentaires. Encore faut-il qu'il soit d'une précision et d'une fidélité absolues; car cette première opération a une influence capitale sur le succès de l'œuvre.

Comme le travailleur assis derrière le métier ne voit pas le tissu au cours de l'exécution, pour ne pas être obligé de se déranger continuellement quand il

veut se rendre compte du travail, il passe une petite glace entre les fils de la chaîne, ce qui lui permet de s'assurer, aussi souvent qu'il est nécessaire, de la régularité du tissu et de la conformité de la copie à l'original. Par ces simples indications, on juge déjà de la difficulté du tissage de haute lisse. On conçoit, par suite, qu'une longue pratique soit indispensable pour posséder toutes les ressources de la technique.

Si deux ans suffisent à un apprenti pour acquérir les principes essentiels qui lui permettent de travailler aux parties accessoires, il ne faut pas moins de douze ou quinze années de pratique pour devenir un tapissier émérite. Encore, ici comme partout, la différence d'aptitudes, sensible dès la période d'apprentissage, deviendra-t-elle de plus en plus marquée après un long exercice.

Jadis, les plus habiles travailleurs, qu'on désignait sous le titre de tapissiers de tête, avaient le monopole exclusif des figures et des nus. Les autres passaient leur vie à copier les accessoires, les ornements, les draperies, les fonds, les feuillages, etc. Une pareille division n'est plus possible aujourd'hui; on habitue peu à peu les jeunes gens à exécuter les têtes et les chairs aussi bien que les accessoires. Mais le tapissier vraiment artiste, celui qui sait dessiner, qui a le sentiment de la couleur, qui voit juste, aura toujours, quoi qu'on fasse, une supériorité notable sur ses collègues.

Aussi, la production annuelle des travailleurs est-elle essentiellement variable.

LE MÉTIER DE HAUTE LISSE

Tout en tenant compte des différences d'ouvrages, tandis qu'un tisseur très adroit atteindra une production de 2m,50 et dépassera même 3m,50 par année, son voisin ne pourra pas terminer un mètre de tapisserie dans ses douze mois.

Depuis quelques années, la production moyenne s'est sensiblement élevée. Récemment encore, un atelier de vingt-huit à trente tapissiers n'arrivait qu'à un total annuel de 18 à 20 mètres ; or, la production atteint et dépasse aujourd'hui 50 mètres avec une quarantaine de tapissiers, soit une moyenne de 1m,25 par tête.

Malheureusement, l'organisation de la manufacture ne permet pas de récompenser chacun selon son mérite. Les tapissiers sont des employés ayant un traitement fixe, augmentable à l'ancienneté. Les primes de travail accordées aux plus diligents restent impuissantes à corriger des inégalités parfois choquantes.

Bien qu'ils aient été notablement relevés depuis une trentaine d'années, les traitements sont encore des plus modiques. Naguère, l'apprenti ne recevait 900 ou 1,000 francs par an qu'après cinq ou six années de travail, et à vingt-deux ou vingt-trois ans seulement. Les plus favorisés parmi les vétérans ne dépassaient guère un traitement de 2,000 francs. Aujourd'hui les traitements de début sont de 1,200 francs et peuvent atteindre 3,300 francs pour les artistes tapissiers, 4,000 francs pour les sous-chefs et 5,000 pour les chefs.

C'est encore bien peu sans doute si l'on compare ces chiffres modiques aux émoluments attribués aux dessinateurs habiles dans les grandes maisons industrielles. Cette infériorité, constatée à diverses reprises par les rapporteurs du budget de la manufacture, est compensée, dans une certaine mesure, par l'assurance d'une pension de retraite après l'âge de soixante ans.

Le sort des employés des Gobelins se trouve encore amélioré par la jouissance gratuite d'un logement et d'un jardin. L'honneur d'appartenir à une institution dont la réputation est universelle compte aussi pour quelque chose. Certaines familles se sont perpétuées aux Gobelins pendant plusieurs générations ; quelques-unes sont restées attachées à la manufacture pendant un siècle et demi et davantage.

Un des exemples les plus remarquables de cette tradition est celui de la famille Duruy. Le père de l'illustre ministre de l'instruction publique exerça longtemps les fonctions de chef de l'atelier de haute lisse. Or l'établissement de cette dynastie aux Gobelins remonterait aux premières années du XVIIIe siècle. Ses derniers représentants viennent de quitter la maison récemment.

Les métiers de haute lisse sont au nombre de douze ; leur largeur varie de 1 mètre à 7m,50. Rarement la hauteur d'une tapisserie dépasse 3 ou 4 mètres ; aussi peut-on souvent placer plusieurs pièces différentes sur le même métier.

Les deux ateliers ouverts au public portent le nom d'atelier de Berry et d'atelier du Nord. Le premier contient trois métiers ; le second huit. L'atelier dit du Nord occupe encore l'emplacement où travaillait Jans, le plus fameux maître tapissier du temps de Louis XIV. Plusieurs fois remanié, il n'a jamais été déplacé, ni reconstruit de fond en comble ; cela se voit de reste. On ne manquerait pas aujourd'hui de lui donner plus de largeur et plus de lumière.

Actuellement, au milieu de l'année 1896, treize ou quatorze tapisseries sont en cours d'exécution. La plupart touchent à leur achèvement. A cette catégorie appartiennent :

1° *Les Armes de la République française*, destinées au palais de l'Élysée, d'après un modèle de M. Joseph Blanc. Cette pièce a donné naissance à un plaisant quiproquo reproduit par divers organes de la presse étrangère. Plusieurs journaux d'Amérique et d'Allemagne ont gravement annoncé que la manufacture des Gobelins avait été chargée

d'exécuter un uniforme | l'ébahissement de l'abonné à la lecture d'une pareille nouvelle.



Le grand atelier du nord contenant huit métiers.

2° *Les douze mois grotesques* d'Audran, copiés sur d'anciens modèles considérés comme une des fantaisies les plus exquises de l'art du XVIIIe siècle. Le dernier panneau vient d'être récemment achevé.

3° *La vue du château neuf de Saint-Germain-en-Laye*, panneau décoratif de M. d'Espouy, destiné à une des pièces du château de Saint-Germain encore ornée de ses anciennes sculptures.

officiel en tapisserie de haute lisse pour le Président de la République. Jugez de

4° et 5° Deux panneaux d'après Bou-

cher, avec un entourage Louis XVI : l'*Aurore et Céphale*, *Vertumne et Pomone*. Ces deux tapisseries, commandées



L'atelier des tapis de la Savonnerie.

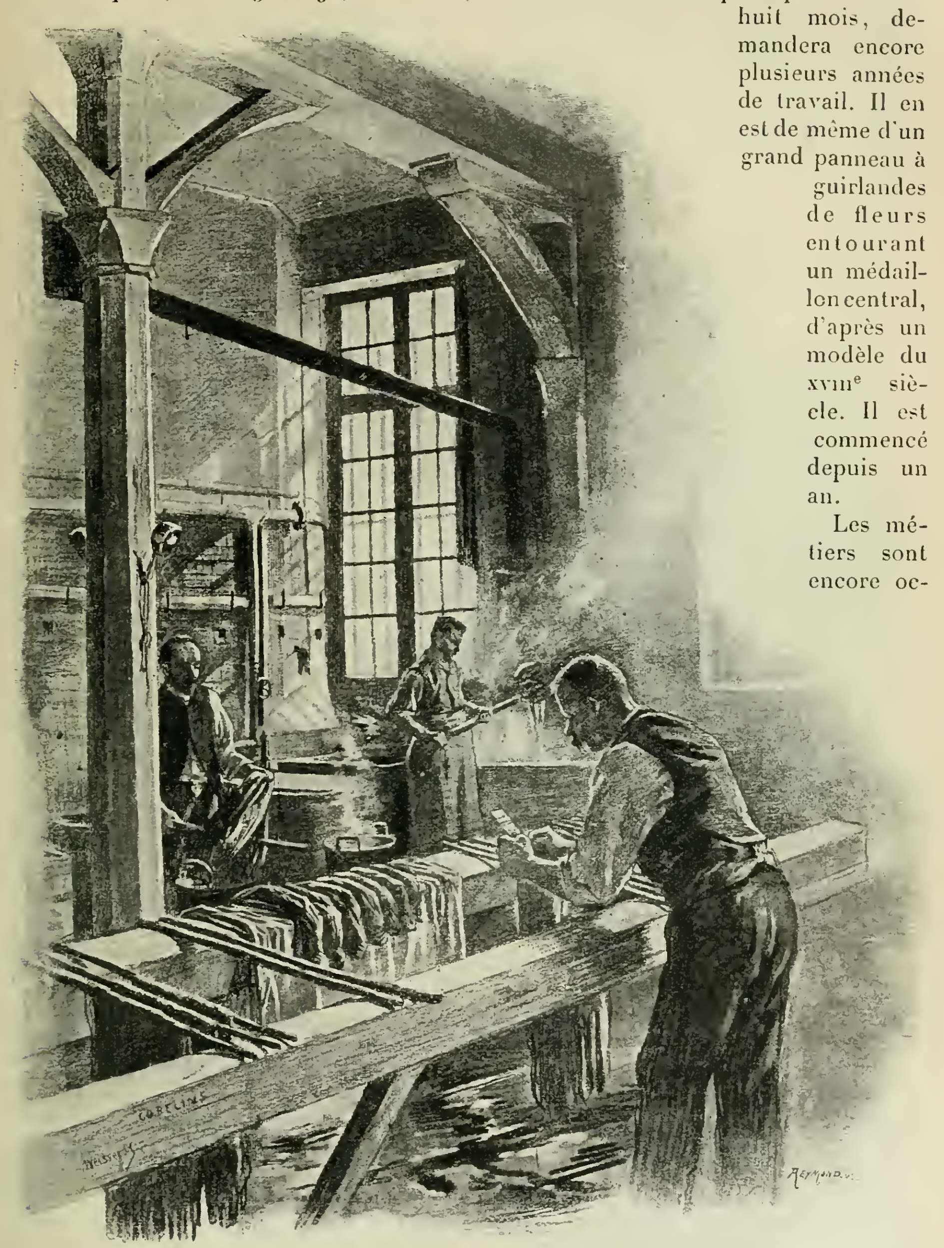
par un particulier, ont fourni l'occasion d'affirmer le droit imprescriptible de l'État à vendre les produits de ses manufactures. De pareilles commandes se présentent rarement. Celle-ci prouve la faveur que la tapisserie est en train de reconquérir chez les amateurs éclairés. Un pareil symptôme est bien fait pour donner confiance aux chefs de l'industrie aubussonnaise.

6° Les deux bordures latérales et la bordure inférieure d'une grande page devant représenter *la Renaissance*, qui complétera la décoration d'une salle de la Bibliothèque nationale. M. François

Ehrmann qui a déjà donné les modèles de l'*Antiquité*, du *Moyen âge*, de l'*Imprimé* et du *Manuscrit* pour le même ensemble, termine actuellement le modèle de la Renaissance.

Le *Tournoi* de M. Jean-Paul Laurens, mis sur le métier depuis quinze à dix-huit mois, demandera encore plusieurs années de travail. Il en est de même d'un grand panneau à guirlandes de fleurs entourant un médaillon central, d'après un modèle du XVIIIe siècle. Il est commencé depuis un an.

Les métiers sont encore occupés par trois pièces destinées à compléter la décoration de la première chambre de la Cour d'appel dans le palais de



L'ATELIER DE TEINTURE

justice de Rennes. Les modèles, inspirés par les portières d'Audran et dus à la collaboration de MM. Laloy, architecte du palais, Joseph Blanc et Bidau, représentent : 1° les *Armes de France et de Bretagne* entourées des colliers des ordres royaux; 2° *la Force;* 3° *la Charité.* La salle d'audience qui doit recevoir ces



LE LABORATOIRE DE CHIMIE

tapisseries est déjà ornée de peintures de Jouvenet et de délicats motifs de décoration rappelant les meilleurs modèles de la Régence. Il a fallu, pour accompagner un ensemble très brillant et très monté de ton, soutenir la coloration des tapisseries et renoncer à ces tons fades et gris qui ont trop longtemps dominé dans les ouvrages de ces cinquante ou soixante dernières années.

Cette décoration est l'application d'un principe nouvellement mis en vigueur et dont il convient de ne s'écarter qu'en cas d'absolue nécessité. On a reconnu qu'il y aurait grand intérêt à n'exécuter les modèles, puis les tentures, que pour un emplacement déterminé à l'avance. Comme il ne reste plus guère de palais à décorer, il a été décidé que les grandes villes de province seraient appelées à tour de rôle, sous certaines conditions, à bénéficier du travail des manufactures de l'État.

L'exemple donné par la ville de Rennes a été suivi par celle de Bordeaux. Une tapisserie destinée à la salle des mariages de l'hôtel de ville de Bordeaux vient d'être mise sur le métier. Une seconde tenture pour la même destination a même été commandée à l'auteur du premier modèle, M. Georges Claude.

Les villes de Rouen et de Saint-Étienne se sont mises récemment sur les rangs pour avoir part aux faveurs de l'État. Bientôt, si la province continue à montrer les mêmes dispositions, la manufacture des Gobelins, qui était constamment menacée de chômage faute de modèles, ne suffira pas à toutes les demandes.

Pour remplacer les tapisseries en cours d'exécution qui approchent de leur achèvement, de nouveaux cartons ont été demandés aux artistes les plus éminents; en voici la liste succincte :

La Sirène et le poète, par M. Gustave Moreau; on vient de commencer l'exécution de cette page magistrale.

Apollon et Daphné, par M. Albert Maignan pour le palais du Luxembourg.

La Justice consulaire, par le même,

pour le tribunal de commerce de la Seine.

La Gloire de l'École française, par M. Luc-Olivier Merson, pour l'École des Beaux-Arts de Paris; le modèle est attendu depuis six ans et plus.

Deux épisodes de la *Vie de Jeanne d'Arc*, par M. Puvis de Chavannes.

L'exploration de l'Afrique, par M. Rochegrosse.

Six sujets tirés de la vie de Jeanne d'Arc : la *Vocation*, le *Départ*, l'*Entrée à Orléans*, la *Marche sur Patay*, le *Couronnement du Roi* et le *Martyre*, par M. Jean-Paul Laurens. La première de ces compositions, seule terminée, est en cours d'exécution.

Enfin huit scènes tirées du poème de *la Chanson de Roland*, par M. Grasset. Cette série est destinée au musée du Luxembourg.

Le travail, on le voit, est assuré pour longtemps, surtout si le mouvement qui s'accentue chaque jour en province vient fournir une clientèle en quelque sorte inépuisable. Encore faut-il que les artistes veuillent bien faire honneur à leurs engagements dans les délais prescrits. Parmi les modèles énumérés ci-dessus, il en est plusieurs dont la commande remonte à 1889 ou 1890. On les a vainement attendus pendant deux ou trois ans; leur traduction en tapisserie devait figurer à l'Exposition universelle de 1900. Maintenant, il est trop tard pour qu'elle soit terminée en temps utile. C'est que le nombre des décorateurs diminue de jour en jour, et bientôt, si un retour aux anciennes traditions ne se produit pas, rien ne sera plus malaisé que de trouver un bon modèle de tapisserie.

Au rez-de-chaussée de la dernière cour, du côté des jardins, dans l'ancien atelier du maître tapissier de basse lisse Jean Delacroix, travaillent les derniers représentants de l'art pratiqué pendant plus de deux siècles à la Savonnerie de Chaillot.

Sous la monarchie de Juillet, le tapis a occupé cinquante artisans. Leur nombre se trouve maintenant réduit à douze. Aussi un des ateliers est-il fermé et sert-il maintenant de salle d'exposition pour les ouvrages modernes. Deux métiers suffisent à occuper les derniers travailleurs; les tapis en cours d'exécution, d'après le modèle de M. Libert, sont destinés aux salons du palais de l'Élysée.

Si un bon modèle de tapisserie est chose rare de notre temps, il est plus malaisé peut-être de trouver une combinaison satisfaisante de dessin et de couleur pour le tapis. En cette matière, les Orientaux sont nos maîtres. A vouloir les imiter, on risque de leur rester inférieur. D'autre part, les ressources du dessinateur sont des plus limitées; le tapis étant destiné à recouvrir un parquet ou un dallage ne doit pas présenter d'épaisseurs, de reliefs. La figure humaine, les animaux, les attributs lui sont interdits. Il serait déplaisant de poser le pied sur des femmes, des enfants, des cuirasses ou des drapeaux,



LA RENTRAITURE

même sur des fleurs se rapprochant trop de la nature. Le décorateur doit donc se borner à l'emploi d'un petit nombre de couleurs formant comme une sorte de mosaïque. C'est le genre de décoration que les Orientaux, les Persans surtout, ont employé avec un art supérieur. A l'aide de ressources très limitées ils ont su produire des chefs-d'œuvre d'éclat et d'harmonie. Mais ils seraient bien embarrassés aujourd'hui pour égaler les merveilles de leurs anciens artisans. La décadence, qui a si profondément atteint toutes nos industries somptuaires depuis qu'on leur demande du bon marché avant tout, a gagné les grands centres orientaux de fabrication de tapis. Les détestables couleurs que la chimie a su tirer de la houille ont pénétré, comme une contagion mortelle, dans toute l'Asie, et aucun pays n'échappe plus aux funestes conséquences de nos découvertes scientifiques.

La Bièvre le long des jardins des Gobelins.

Raison de plus pour conserver dans l'atelier de teinture des Gobelins les vieilles traditions et les belles couleurs en usage depuis les temps les plus reculés : la cochenille et la garance pour les rouges; la gaude pour les jaunes; l'indigo pour les bleus. Les tons fournis par l'indigo laissent seuls à désirer. L'inventeur qui doterait la teinture des laines et des soies d'un beau bleu, éclatant, solide, aurait rendu le plus signalé service à l'industrie; sa fortune serait assurée par-dessus le marché.

La classification scientifique des couleurs, obtenue par M. Chevreul à la suite de longues études, offre sans doute de réels avantages en permettant de classer les magasins de laines et de soies d'après une méthode rigoureuse. Mais elle ne pouvait contribuer au perfectionnement de l'art de la tapisserie. En mettant à la portée des travailleurs des ressources inconnues à leurs devanciers, elle leur a fait perdre la franchise d'un travail obtenu avec un petit nombre de tons, et les a déshabitués de chercher à suppléer à l'insuffisance de leur palette par d'ingénieux mélanges.

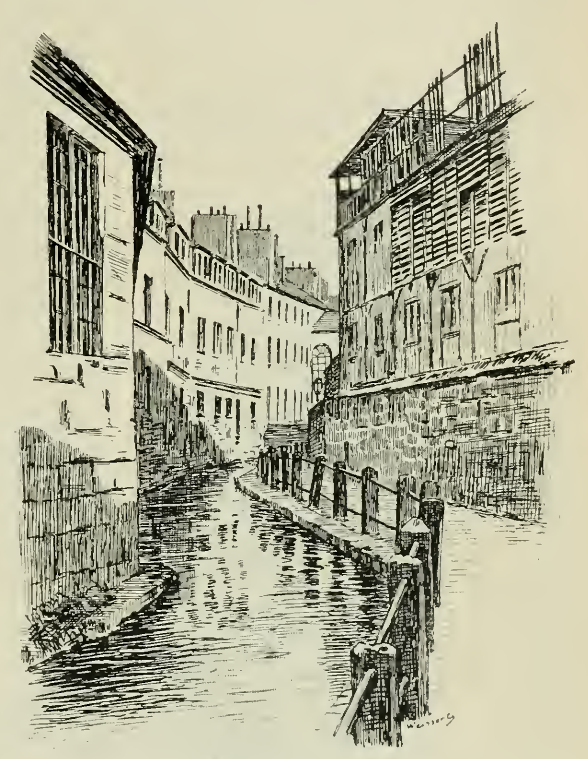
Il n'est que temps de réagir contre l'abus de la dégradation des tons et contre la mollesse dans l'exécution qui en fut la conséquence. Tout le monde s'accorde aujourd'hui sur la nécessité de revenir aux vrais principes, à ceux de la fin du XV[e] siècle; mais ce n'est pas tout de savoir ce qu'il faut faire quand on a perdu depuis si longtemps l'habitude d'un travail franc, simple et vigoureux.

L'atelier de teinture des Gobelins travaille non seulement pour la manufacture parisienne, mais aussi pour l'atelier de Beauvais. Il reçoit chaque année deux ou trois cents kilos de laine et de soie. Le nombre des tons différents qui lui sont demandés est bien plus élevé,

car, souvent, chacune des couleurs ne compte que pour quelques centaines de grammes. Il serait impossible d'obtenir de l'industrie privée des gammes comprenant vingt tons et davantage par dégradations insensibles.

La teinture est placée sous la direction d'un chimiste éminent. Un laboratoire de recherches, illustré par les longs travaux de M. Chevreul, est joint à l'atelier. Les couleurs nouvelles sont toujours éprouvées avant d'être mises en usage. Si elles n'offrent pas toutes les qualités de solidité requises, elles sont impitoyablement bannies de la manufacture.

Les Gobelins renferment encore plusieurs services accessoires dont il convient de dire quelques mots. L'atelier de rentraiture occupe surtout des femmes. Toutes les tapisseries terminées y viennent à tour de rôle pour les coutures destinées à fermer ce qu'on appelle les relais. Ce travail, long et délicat, exige parfois plusieurs mois. C'est là aussi qu'on répare les vieilles tentures usées ou déchirées. Depuis que la tapisserie a trouvé dans le public un regain de faveur, la réparation ou la rentraiture des tentures anciennes a fait de grands progrès. L'atelier des Gobelins ne se borne pas à remettre en état les pièces qui sont la propriété de la manufacture. Elle vient de réparer un des panneaux de l'histoire de saint Remy, appartenant à l'église de Reims. Les dix morceaux de cette suite fameuse doivent successivement passer par les mains des ouvrières de la maison. Il serait grand temps qu'on s'occupât aussi des tapisseries du Mobilier national dont un certain nombre, négligées trop longtemps, présentent un aspect lamentable. Plusieurs personnes compétentes ont posé la question devant le public. Mais les ressources du budget actuel de la manufacture ne sauraient suffire à une pareille dépense. Un crédit spécial deviendrait indispensable pour mener à bien cette entreprise; si on diffère trop longtemps, des richesses accumulées par les siècles vont périr irrémédiablement. C'est un sujet d'étonnement pour les amateurs étrangers que le dédain et la négligence avec lesquels sont traitées nos séries les plus précieuses des XVIIe et XVIIIe siècles.



La Bièvre, ruelle des Gobelins.

L'école des Gobelins existe depuis l'organisation définitive de la manufacture par Colbert. Elle comprend des cours de dessin et une école technique de tapisserie. Les jeunes gens reçus élèves tapissiers après concours restent deux ans dans l'école de tapisserie où ils apprennent les éléments de la tech-

nique. Ils ne passent à l'atelier de haute lisse qu'après une épreuve sérieuse constatant leur habilité.

Deux cours de dessin, d'après la bosse et la nature, embrassent toutes les études nécessaires aux tapissiers : le cours élémentaire admet les enfants du quartier; le cours supérieur est exclusivement réservé au personnel de la maison et permet aux apprentis travaillant déjà sur les métiers de haute lisse ou de tapis de se perfectionner dans l'étude du modèle vivant, de la fleur et de la composition.

Ainsi, la manufacture, depuis plus de deux siècles, grâce à sa forte organisation, a pu se suffire à elle-même, et triompher de toutes les vicissitudes. Elle est le dernier refuge d'un des arts somptuaires les plus magnifiques qui a jeté ici son plus vif éclat. Elle a une réputation universelle, suffisamment attestée par les trente mille étrangers qui lui rendent visite chaque année. Si elle n'a plus de palais à décorer, elle doit contribuer dans une large mesure à l'embellissement de nos édifices publics, à Paris et en province. Enfin, en attendant la renaissance de la tapisserie que nos descendants verront peut-être bientôt, elle garde précieusement les grandes traditions d'un passé glorieux et se tient toujours prête à répandre dans les centres de production les exemples et les enseignements.

Si nous ne craignions de lasser l'attention du lecteur, nous le conduirions dans les jardins de la manufacture, enfermés entre deux bras de la Bièvre, dans cette ruelle des Gobelins où l'on trouve un de ces aspects les plus pittoresques et les plus inattendus du vieux Paris; nous lui ferions visiter la petite maison de M. de Julienne, construite sous la Régence, appelée le Pavillon de chasse et qui a gardé de beaux vestiges de la sculpture de ce temps-là; mais cette promenade nous entraînerait trop loin. Aussi bien, les souvenirs du passé, épars dans ce vieux quartier de Paris, suffiraient-ils largement à une étude pittoresque et historique des plus nouvelles et des plus curieuses, qui pourrait faire l'objet d'un autre travail.

JULES GUIFFREY.



LE PAVILLON DE CHASSE

LA MENDICITÉ EST INTERDITE!

(NOTES SUR LES MENDIANTS DE L'ALLEMAGNE DU NORD)

Trois questions surtout nous intéressent quand on nous parle des mendiants de profession : c'est d'abord le chiffre moyen de leur récolte d'aumônes; puis c'est de savoir dans quelle mesure leur vie diffère de celle que mène dans le même pays la population pauvre laborieuse; c'est, enfin, de connaître les moyens employés par la société pour alléger — ou combattre — le fléau du vagabondage. Pour résoudre le premier de ces problèmes, un certain nombre d'écrivains — dont le plus heureux et le plus sagace est certainement M. Paulian — ont songé à se déguiser : c'est le moyen le plus sûr d'étudier sur place, sans trop éveiller leurs soupçons, les mendiants et les vagabonds. Un collaborateur du *Century Magazine*, M. Josiah Flynt, a tenté l'expérience, dans une portion de l'Allemagne du Nord. J'y ai fait moi-même de fréquentes promenades; j'espère donc, en joignant mes souvenirs à ceux de mon confrère, vous donner une idée approchée du traîne-chemins allemand.

Quand je dis traîne-chemins, j'exagère peut-être. Le mendiant de l'Allemagne du Nord n'appartient pas sans profit au peuple le plus pratique du continent. Il use fort à propos des chemins de fer pour se transporter dans les centres qu'il sait favorables à l'exercice de son petit métier. Il faut dire aussi que l'Allemagne du Nord possède des wagons qui leur semblent tout spécialement destinés. Tandis, en effet, qu'en Angleterre, on tend de plus en plus à diminuer dans les trains les distinctions de classe, et qu'on s'achemine rapidement vers la suppression des premières et des secondes, en Prusse, au contraire, on possède quatre classes distinctes.

La quatrième classe est quelque chose de tout à fait caractéristique. Imaginez des wagons à bestiaux ou des fourgons de bagages, percez-y quelques petites



UN MENDIANT BERLINOIS

fenêtres soigneusement protégées par des barreaux, enfin, tout autour de cette grande boîte, faites courir un banc étroit : vous aurez la *quatrième* classe des lignes de chemins de fer prussiennes.

Les premiers arrivés s'emparent du banc, les retardataires prennent place sur leur malle ou sur la malle du voisin; c'est, en effet, un des avantages les plus appréciés de la quatrième classe que d'autoriser l'introduction des plus gros bagages, pêle-mêle avec les voyageurs. Le port des bagages étant fort cher en Allemagne, on conçoit que les petites gens fassent plus volontiers usage de la quatrième que de la troisième classe. Aussi la société y est-elle fort mêlée. C'est au départ de Berlin; nous voici à la fin de l'hiver; le poêle de fonte qui se trouve au milieu du wagon est allumé et chauffe très fort; un nuage épais de fumée de cigares emplit cette espèce de grande boîte où sont entassées une trentaine de personnes; les odeurs combinées du tabac, de la sueur, des habits mouillés, du cuir grossier des bottes, chargent l'atmosphère. Mais, n'importe, ces voyageurs sont gais. Aussi, quel tapage! Dans un coin, des musiciens en tournée essayent çà et là leurs instruments ou trompettent dans l'oreille des filles agaçantes; ici, deux Italiens : un gamin déguenillé qui fait voir un singe, et une fillette, sa sœur, sans doute, probablement née comme lui dans la banlieue berlinoise : elle joue du tambourin en découvrant ses dents blanches. D'ailleurs, on cause beaucoup : d'un coin à l'autre on échange des bons mots et des calembours, et de rire!...

Voyez-vous, parmi ce public, un homme d'une quarantaine d'années, gras et blond, coiffé de l'inévitable chapeau melon du Berlinois, et fumant son cigare? Pour qui le prenez-vous? Pour un marchand de bestiaux ou pour un gargotier en promenade? Point du tout : c'est un mendiant; il voyage pour affaires. Il se rend à Magdebourg ou à Svinemünde; il a, d'ailleurs, plusieurs collègues dans le wagon, et cause volontiers avec eux. Il s'appelle le gros Wilhelm (*der dicke Wilhelm*), à moins que ce ne soit le rouge Karl (*der rothe Karl*) : il a l'air de connaître son métier, c'est un vrai chemineau, un *Chausseegrabentapezierer* (tapissier des fossés de grand'-route) de la plus pure espèce. Suivons-le, voulez-vous?

Voici la station; le gros Wilhelm descend du wagon et se dirige sans perdre de temps vers son hôtel. Il sait les bons coins, je vous assure! Il se rend d'abord dans une institution charitable, au fronton de laquelle est inscrite l'enseigne suivante : *Herberge zür Heimat* (Auberge de la Patrie). Ce n'est pas un hôtel borgne, mais un asile véritable à l'intention des vagabonds et des égarés. Il y en a de cette espèce trois ou quatre cents en Allemagne, disséminés dans des villes différentes et portant tous la même enseigne, qui les fait reconnaître des intéressés.

Le but de la société qui a créé ces asiles est de fournir, moyennant une faible rétribution, un repas et un lit aux pauvres de toute espèce : mendiants ou ouvriers sans ouvrage. Seulement, comme les membres de cette société pensent, avec quelque apparence de raison, que l'ivrognerie est la sœur aînée du vagabondage, ils interdisent dans leurs auberges la consommation de l'alcool. En outre, ils exigent que tout visiteur ait ses papiers en règle. Ce n'est pas ce dernier point qui embarrasse le gros Wilhelm, croyez-le bien, car, ainsi que tout malandrin d'expérience, il est muni de tous ses papiers : c'est bon pour les honnêtes gens de n'avoir pas de passeport. J'ai fait jadis, à travers toute l'Allemagne, un voyage à pied; croyez-vous que je m'étais muni de papier timbré établissant mon identité et ma parfaite honorabilité? Je n'y avais jamais songé. Hélas! je n'avais pas fait deux jours de marche et causé avec trois ou quatre vagabonds ou « compagnons » que je sentis l'étendue de mon imprudence. J'étais à la merci du premier gendarme à qui la fantaisie prendrait de me demander mon adresse? Vous ne saurez jamais par quelles transes j'ai passé et avec quelle inquiétude je sifflotais entre mes dents lorsqu'il

m'arrivait de côtoyer un représentant de l'autorité cantonale.

Mais Wilhelm, j'en suis sûr, a son livret bien et dûment légalisé. Il pourrait donc en toute sécurité prendre ses tum de gin ou de wisky, — de même l'*Herberge zür Heimat* a pour doublure une auberge de vagabonds, où l'on fait ripaille de *schnaps*. L'asile, c'est, pour ces Allemands, quelque chose d'ana-



EN WAGON DE 4e CLASSE

quartiers à l'*Auberge de la Patrie*. Pourtant il se contente d'y venir dîner. De même que, en Angleterre et en Écosse, chaque hôtel dit de *tempérance*, c'est-à-dire où la consommation de l'alcool est interdite, est doublé d'un bar où les clients vont ingurgiter leur quanlogue à ce qu'est la famille pour un bourgeois : ils y prennent leur souper, pour aller ensuite terminer la soirée à la brasserie. Mais ne précédons pas notre gros camarade.

En entrant dans l'*Auberge de la Patrie*, Wilhelm a tambouriné avec ses

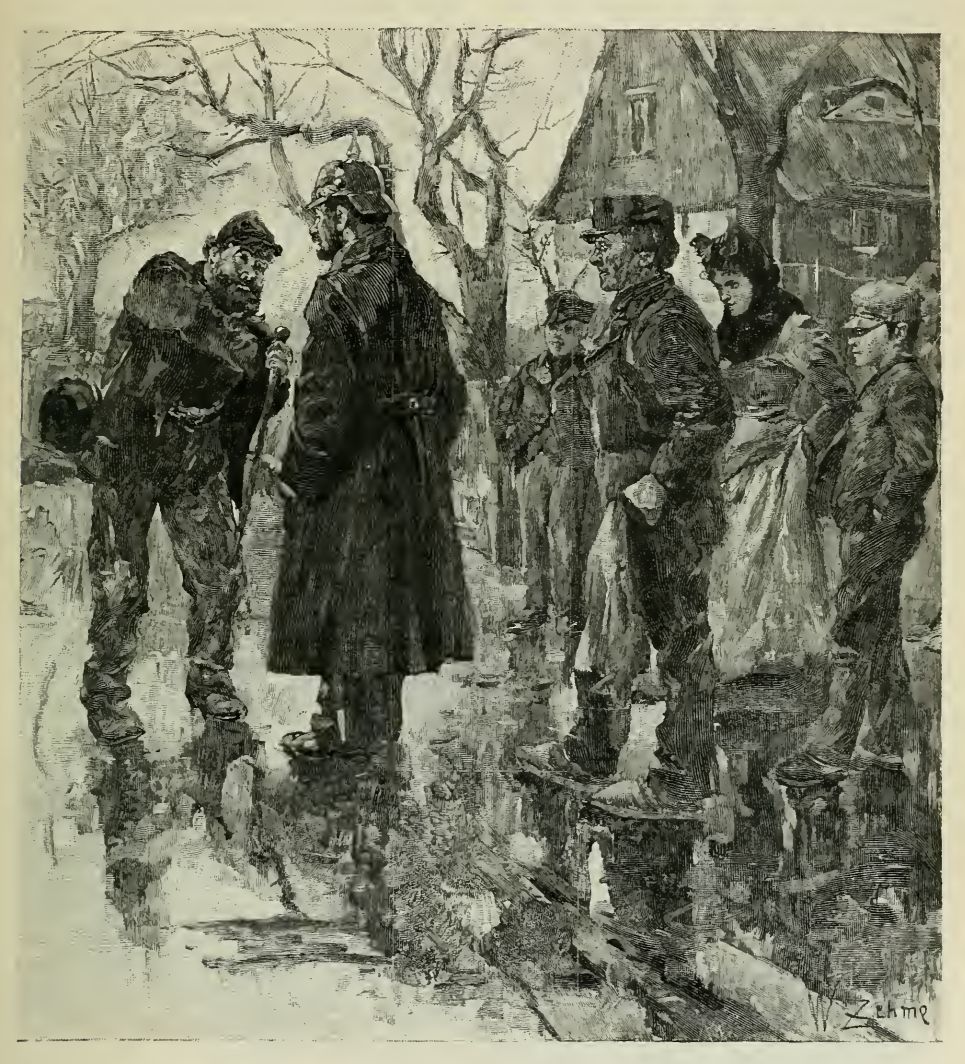
doigts sur une table; ceux qui y sont assis en ont fait autant. Notre homme, rassuré par ce signal, pénètre plus avant dans la salle à manger, serrant, de droite et de gauche, la main à de vieux copains. Dans l'auberge, le public est mêlé; la majorité est composée d'ouvriers ou bien d'apprentis en cours de route, quinze ou vingt vagabonds avérés s'y aperçoivent seulement. Encore ne restent-ils pas là bien longtemps, venus qu'ils sont simplement pour dîner et pour tâcher de soutirer aux jeunes gens naïfs et confiants quelques pfennigs, en échange de vagues menus objets et de bons conseils. Quant à Wilhelm, il commande son dîner, qui lui coûte 15 pfennigs (17 centimes); il l'ingurgite rapidement, puis s'en va.

La nouvelle auberge dans laquelle il se rend n'a pas de nom spécifique qui me permette de vous la désigner. C'est *la Couronne d'or* ou *le Cerf blanc*, à moins que ce ne soit, comme dans une ville du centre de la France que je traversais l'autre jour, l'auberge du *Pou volant!* Pour peu que la ville soit importante, — Magdebourg, par exemple, ou Hanovre, ou Brunswick, ou Stendhal, ou Lehrte, ou Münster, — vous trouverez dans cette auberge une riche collection de vagabonds.

D'abord vous serez frappés, en pénétrant parmi eux à la suite de Wilhelm, de ce fait que j'ai toujours observé en Allemagne : les mendiants sont là-bas très rarement dépenaillés. Au lieu de s'efforcer d'apitoyer les âmes charitables par un savant étalage de guenilles, ils semblent, au contraire, mettre dans leur toilette une certaine dignité et quelque recherche. Je crois voir là surtout un effet de la prohibition de la mendicité, qui est à peu près générale chez nos voisins, et beaucoup mieux observée que chez nous. La prudence la plus élémentaire conseille aux mendiants d'éviter d'attirer par leur mise l'attention facilement mise en éveil des sergents de ville. Ils n'ont donc en général — s'ils sont mendiants de profession, bien entendu, car les autres ne sont pas rares, mais se font rapidement coffrer — rien dans la mise qui les distingue d'un ouvrier ordinaire. Cela va même si loin que je crois beaucoup moins dangereux de se vêtir d'une façon très négligée quand on vit à Berlin, par exemple, que de promener dans la campagne le même accoutrement. J'en ai fait moi-même, il y a une couple d'années, l'expérience réjouissante, — réjouissante, après coup, s'entend! C'était durant un voyage à pied qui me conduisait du Nord sablonneux aux montagnes de l'Allemagne du Sud. Certes, je n'étais pas précisément en haillons : j'avais sur le dos une ancienne blouse de chasse, imperméable et jaune épave de *la Belle Jardinière;* la pluie et la poussière l'avaient mise à peu près au même niveau social que mon vieux feutre mou déteint; ajoutez que je négligeais de me faire raser depuis que, dans un village, une matrone qui avait voulu me faire la barbe en l'absence de son mari, perruquier authentique, m'avait fait pour quelque temps passer le goût du rasoir. Entre nous, je crois que je marquais mal; mais je vous jure que j'étais fort loin de désirer qu'on me prît pour un mendiant : c'est pourtant ce qui m'arriva, bien malgré moi, dans plusieurs villages. Si bien que, parti en touriste indépendant, je conçus bien vite, en vrai chemineau, une vive antipathie pour les gendarmes et les toutous, craignant des premiers une question indiscrète touchant mon passeport, et des seconds une intimité trop pénétrante avec le gras de mes mollets. Dès le premier jour, par surcroît, je commençai plus qu'eux sans doute à concevoir des craintes sur mon gîte, me demandant avec anxiété si l'on voudrait me coucher dans les auberges ou si les hôtes méfiants me prieraient de passer chez leurs voisins, comme avait fait l'aubergiste du *Paon* à Rudolstadt.

Dès mon premier matin — j'étais tout battant neuf — j'entrai vers les cinq heures dans une petite auberge isolée,

sur la route d'Iéna à Sonnenberg; je commandai du café et des œufs à la coque. L'hôtesse, en m'entendant, posa les deux mains sur la table et, me regardant bien en face, me dit : « *Haben Sie Geld?* (Avez-vous de l'argent?) » Une autre fois, on me barra l'entrée d'une auberge de village par un : « On ne peut rien vous faire ! » des mieux sentis... Je suis sûr qu'en France ma mise commode, mais un peu négligée, n'aurait trompé personne sur mon identité; au contraire, en Allemagne, où cependant la classe aisée se vêt avec moins de recherche que chez nous, j'aurais dû, pour mendier avec sécurité et succès, soigner ma mise plus que je n'avais fait pour cet innocent voyage à pied...



UN GENDARME INDISCRET

Mais revenons à notre ami, le gros Wilhelm, que nous avons laissé dans son auberge de mendiants. Son premier soin a été, à peine entré, de se faire

servir un grand petit verre de kümmel, de Nordhaûser (eau-de-vie de grains) ou d'un schnick de bas étage, pompeusement désigné sous le nom de *cognac!* Après quoi, il a pris langue avec ses collègues. Il s'en trouve certainement parmi eux qui connaissent la ville comme leur poche : avec cette singulière générosité confraternelle qu'ont les mendiants, ils ne feront pas de difficultés pour lui donner l'adresse des maisons charitables. Presque chaque ville possède ainsi une sorte de police vagabonde qui enregistre et transmet par tradition à tous les loqueteux et malandrins les détails d'une topographie des quartiers habités par les âmes sensibles de la cité. De cette façon, les professionnels de la mendicité évitent de perdre leur temps en vaine attente auprès de portes obstinément closes ou défendues par des chiens hargneux. Ils savent que celui qui donne un sou à un pauvre en refuse rarement un à un autre pauvre, et, en bons frères, ils s'avertissent.

Dans les grandes villes de l'Allemagne du Nord la mendicité, nous l'avons dit, est interdite; or, la plupart des grands immeubles sont gardés par un concierge bien autrement sévère que ses confrères de Paris. Que font les mendiants? Ils s'entendent avec ces concierges et, moyennant un pourboire qu'ils leur mettent dans la main, obtiennent d'eux la permission tacite de se glisser d'étage en étage pour tâcher d'apitoyer les locataires par une histoire plus ou moins adroitement trempée de larmes.

D'autres, mais naturellement les plus fins, emploient avec succès le procédé de la lettre. Après avoir dressé dans un quartier donné une liste de personnes charitables, ils leur envoient à toutes le même jour, une même lettre pour leur demander un secours d'argent. Quand on est du pays, on se fait parfois ainsi des sommes rondelettes. La charité possède une inépuisable crédulité.

Les gains des mendiants, dans une ville de l'Allemagne du Nord, sont assez réguliers. Voici des chiffres pris à Magdebourg, un jour d'avril : dans l'auberge que nous avons décrite, les mendiants rentrèrent pour déjeuner vers deux heures : or chacun d'eux avait fait dans la matinée une recette variant de 90 pfennigs à 1 mark 25, c'est-à-dire de 1 fr. 15 à 1 fr. 50. L'un d'entre eux, même, nouvellement arrivé dans la ville, parut vers cinq heures avec 3 fr. 75 dans la poche. La recette d'un mendiant moyen, actif et sachant son métier, oscille entre 2 et 5 francs par jour, sans compter les trois repas qu'ils reçoivent presque sûrement dans des cuisines de leur connaissance. Certains mendiants savent quelques mots d'une langue étrangère, surtout de l'anglais, appris durant un séjour en Angleterre; c'est à Dresde surtout qu'on rencontre ces derniers. Dresde est habitée par une colonie anglaise, riche et nombreuse, qui occupe presque tout un quartier: j'ai appris de source digne de foi que, grâce à eux, tel vagabond allemand se faisait jusqu'à 50 francs par semaine. En général, les villes d'Allemagne où pullulent les touristes, étrangers ou du pays, sont de véritables mines d'or pour les mendiants. Telle est Munich. Les loqueteux sont parfaitement au courant de la date des expositions de peinture et des représentations wagnériennes qui y sont organisées. Ils arrivent; la foule étrangère est généreuse, parce qu'elle est surtout composée d'Anglo-Américains; elle donne fréquemment, et jamais, comme fait un Allemand, un étranger ne tendra à un pauvre une pièce de 1 pfennig (1 centime 1/4); il donnera pour le moins une pièce de 5 ou de 10 pfennigs, parfois même davantage, si le mendiant, proprement mis comme il l'est d'ordinaire, a l'air d'un de ces pauvres honteux auxquels on donne volontiers une pièce d'argent.

Ajoutez le truc de la religion. Lorsqu'une confession religieuse domine dans une ville, des mendiants avisés en profitent : si la ville est catholique, ils se présenteront aux portes de la mino-

rité protestante, et *vice versa,* se donneront pour des frères appauvris, et seront à peu près sûrs d'obtenir ainsi un secours, car l'esprit de charité et de solidarité est infiniment développé dans les minorités de tout ordre. J'ai vu citer ainsi un mendiant qui, en quinze jours, à Munich, avait mendié 250 francs. Toutefois, pareil succès est exceptionnel : ce mendiant de Magdebourg, qui laissait voir à un confrère son carnet de recettes et de dépenses, était beaucoup



HALTE DE MENDIANTS

plus près de la moyenne : dans le courant du mois de mars 1892, il avait encaissé la somme de 93 marks (116 fr. 25), sans compter les repas.

Il est bien entendu que nous ne parlons ici que du mendiant des villes; les paysans sont bien plus soupçonneux que les citadins : la différence n'étant pas grande entre eux et le mendiant qui passe, ils sont bien plus disposés que nous à dire : « Si tu travaillais, mon gaillard, tu ne serais pas là! » Partant, au village, où d'ailleurs, dans toute l'Allemagne du Nord, la misère est profonde, on ne donne guère d'argent : un mendiant adroit ne récolte guère plus de cinq à six sous dans un gros village : en revanche, le paysan ne refuse jamais au pauvre la permission de s'asseoir à la table où la famille prend son maigre repas. Ce mode de charité est bien plus réel que le nôtre, mais il ne fait pas l'affaire des professionnels de la mendicité.

Pour le gîte du soir, les mendiants sont rarement difficiles. Dans l'*Auberge de la Patrie*, ils trouvent un lit assez propre; mais nous avons déjà dit que la plupart d'entre eux préfèrent une auberge moins surveillée. Le gros Wilhelm, par exemple, trouvera moyennant deux ou trois sous un lit dans une salle chaude de son auberge : la mauvaise odeur et la vermine ne l'effrayant pas, il y dormira comme un bienheureux, — sans compter qu'une descente de police ne saurait l'inquiéter, puisqu'il a son passeport.

Demain Wilhelm fera la grasse matinée et, vers les neuf heures du matin, se remettra au travail : il séjournera dans la ville tant qu'il ne croira pas en avoir épuisé, pour sa part, les ressources charitables. Chaque soir, il revient ainsi dans sa bonne auberge chaude, puante et enfumée, et, assis devant un verre d'alcool jamais vide, il cause avec ses collègues, et échange des réflexions générales ou des renseignements de métier. Certains soirs, même, il prend part à la vente aux enchères qui a lieu dans l'auberge.

C'est autour d'une grande table : les hommes fument, très calmes, leurs cigares, envoyant les enchères du bout des lèvres. Tous les menus objets que les mendiants ont dans leurs poches, et les diverses parties de leur costume, changent de propriétaire en un tour de main; les débats sont calmes, mais on est tenace. L'article le plus prisé, — et je me hâte d'ajouter qu'on ne s'en dépouille pas sur l'heure pour le livrer, — ce sont les pantalons. Puis viennent des paletots de diverses espèces et de couleurs variées; on les acquiert pour quelques sous; ce sont ensuite des cols, des foulards, de vieux boutons, des chaussures plus ou moins rafistolées, des porte-monnaie — un objet typique, parmi des mendiants! — Quant aux mouchoirs de poche, ils brillent en général par leur absence.

A la campagne, les vagabonds de cette partie de l'Allemagne voyagent volontiers en bande : c'est plus gai et l'on a davantage l'air d'ouvriers en quête de travail. Il est peu agréable d'être arrêté tout seul, en traversant un village, par un gendarme indiscret, et en face d'une troupe de curieux accourus pour jouir du spectacle. Ils vont donc par trois, par quatre, d'un pas allègre, et devisant plus ou moins gaiement. Il arrive qu'ils tombent dans un village en fête; on les invite à y prendre part. Les voici, un jour de Pâques, au crépuscule, sur une place où les paysans ont allumé des feux; des filles curieuses et rieuses sont là; nos chemineaux ne se font pas prier pour les saisir par la taille, et les voilà lancés dans une joyeuse sarabande.

Malheur à eux, pourtant, s'ils tombent dans un village semi-cossu et muni d'une unique auberge. L'hôtesse ne les recevra pas dans la salle commune, c'est bien sûr, et ils devront s'estimer heureux qu'elle leur permette, moyennant deux ou trois sous, de s'étendre sur de la paille dans la grange. Il n'y fait pas toujours chaud; mais, à la guerre comme à la guerre : on dor-

mira tout de même après un bout de causette.

Voici justement une conversation surprise, dans une circonstance analogue, entre trois ou quatre mendiants campés dans une grange, près de Barmen.

Un des hommes philosophait sur son existence vagabonde et se demandait ce qui avait bien pu l'y pousser : « Ma foi, dit-il, puisque j'étais né fainéant, la faute retombe sur « mes vieux », qui n'ont pas su m'en corriger. Et puis, après tout, je ne déteste pas la goutte : ça n'a peut-être pas non plus peu contribué à faire de moi un *tapissier de fossés de grand'route!* »



LA VENTE AUX ENCHÈRES

Un autre répondit : « Pourquoi donc que je travaillerais, puisque je gagne davantage en mendiant? Si je faisais le

métier que j'ai appris, j'arriverais peut-être à gagner 18 marks (22 fr. 50) par semaine, tandis qu'en demandant la charité j'arrive à 28 ou 30 marks (35 à 38 francs). Qu'on aime ou qu'on n'aime pas la goutte, ça n'y fait rien du tout. Si nous sommes ici, c'est que nous gagnons mieux notre vie de cette façon-là.

— Sans doute, reprit un étranger, sans doute, nous gagnons davantage ainsi; mais, en revanche, nous n'avons pas de chez nous; c'est amusant, hein! de passer la nuit dans une grange où il fait froid, au lieu de dormir dans un bon lit chaud!

— Je suis de ton avis; mais, pour la peine, nous ne fichons rien. Ça vaut bien quelques sacrifices. Ceux qui ont un chez eux sont obligés de travailler pour cela, et de compter avec la maladie, le manque de travail, etc. Tandis que nous autres, tout nous est égal. Pour moi, conclut-il, *un toit ne vaut pas la peine qu'il en coûte pour se le procurer.* »

Ne sentez-vous pas toute la philosophie qui se cache sous cette remarque? C'est la conception de la vie d'un lazzarone napolitain; c'est en même temps celle d'un habitant de ces interminables plaines de l'Europe du Nord, où germent si aisément et foisonnent si vite les idées de déplacement et d'émigration. Je ne crois pas qu'un mendiant français eût pu dire cette parole; pour les plus pauvres, pour les plus bas tombés et les paresseux les plus incurables qu'on rencontre chez nous, avoir un toit à soi est toujours le rêve vague, mais persistant et toujours caressé, qui survit, comme une petite flamme, à tous les coups de vent. C'est à la fois une force et une faiblesse : une force, pour la résistance à la misère; une faiblesse, dans la lutte active qu'on devrait lui livrer.

A cette insouciance du chez soi exprimée par ce mendiant philosophe, il faut ajouter l'ivrognerie, si l'on veut énumérer les principales causes du vagabondage dans l'Allemagne du Nord. Mais, en même temps, il faut distinguer. Les Berlinois du peuple, cochers, commissionnaires, ouvriers, sont tous, à l'état normal, de grands buveurs d'alcool, de *schnaps* : les mendiants ne font qu'exagérer une habitude des plus communes. Dans l'Allemagne du Sud, au contraire, l'usage de l'alcool est très modéré, et l'on nomme les Allemands du Nord : *Schnapsbrüder* (frères la goutte).

Notre confrère américain raconte une anecdote assez piquante au sujet des vues de derrière la tête d'un mendiant de profession, un certain Karl, avec lequel il s'était lié. Karl, bien que rompu à toutes les ficelles de la mendicité, était, somme toute, d'avis que la condition faite à ses pareils dans la vieille Europe n'était pas aussi brillante qu'il l'eût désiré. Gagner une centaine de francs par mois, avec la nourriture, cela lui semblait peu de chose en comparaison des sommes colossales qu'il rêvait d'empocher dans la libre Amérique. Il était décidé à émigrer et faisait route du côté de Brême pour s'embarquer, en qualité d'ouvrier de soute, à bord d'un transatlantique. Le sort lui réservait une surprise. Nos voyageurs se trouvaient dans la jolie ville de Brunswick, lorsque, dans une auberge de mendiants, ils rencontrèrent inopinément trois nègres américains en quête d'une fortune plus souriante. L'un, de son métier, était acteur; ses deux camarades étaient d'anciens garçons de restaurant. Outre cela, ils avaient quelques talents de société, savaient chanter et danser à la nègre et s'exhibaient aux bons bourgeois allemands dans les villes qu'ils traversaient. « Comme ça, résumait le chef de la bande, l'acteur, nous pouvons vivre; au moins ici, nous avons nos trois repas par jour et à boire tant que nous voulons : il n'y aurait pas moyen de faire mieux que cela chez nous. »

Karl s'étonna quand son compagnon lui traduisit la réflexion du nègre; mais, en fin de compte, il se remit : « J'ai,

pensa-t-il sans doute, bien d'autres cordes à mon arc que ces chanteurs au nez camus, sans compter que j'ai le visage blanc, ce qui n'est pas un avantage à dédaigner. » J'ajoute, pour en finir avec lui, qu'il ne put, à Brême, faute de papiers d'émigration, s'embarquer en qualité d'ouvrier sur un transatlantique; il prit de l'ouvrage dans la ville afin de parfaire le prix de son passage, et son compagnon le perdit de vue.



MENDIANTS ET PAYSANS EN GAIETÉ

J'ai parlé plusieurs fois de différentes sociétés destinées à combattre le fléau du vagabondage. Les membres de la plupart d'entre elles ont à leur porte une plaque qui indique leur qualité, ce qui veut dire à peu près ceci : « Mendiant de passage, au lieu de frapper à cette porte, allez à l'asile dont je suis membre fondateur. » Que croyez-vous que fassent les mendiants lorsqu'ils lisent, — ils savent presque tous lire, ne l'oubliez pas, — sur la plaque de cuivre : « Membre de la Société contre le vagabondage »? Quelques-uns, des jeunes ou des timides, s'en vont plus loin, l'oreille basse; mais les vieux roublards sonnent sans se gêner.

— Qu'arrive-t-il, alors? demandais-je à l'un d'eux.

— De deux choses l'une : ou bien ce sont des gens vraiment charitables, et alors je suis sûr de recevoir un morceau de pain ou un dîner; ou bien ce sont des grippe-sous. Dans ce cas, ils se mettent en colère et me font jeter à la porte. Mais, tout compte fait, il y a bien la moitié de ces gens-là qui appartiennent à la première catégorie, de sorte que, en s'adressant à eux, on a environ une chance sur deux d'être secouru : c'est encore plus que chez la plupart des autres bourgeois. »

Il est des villes qui ont bonne réputation de charité; il en est d'autres qui sont mises au ban de la gent quémandeuse. C'est ainsi, par exemple, que deux villes voisines et indissolublement unies par l'histoire des traités de Westphalie, je veux parler de Munster et d'Osnabrück, sont, au point de vue des aumônes, complètement opposées. Osnabrück passe à bon droit pour la cité la plus fermée aux malheureux : les prêtres mêmes n'y font pas l'aumône, prétendent les intéressés. Munster, au contraire, qui est le sourire de cette lande de Westphalie, énorme plaine grise, tachetée de fleurettes roses et de lagunes bleues entre des buissons, Munster, dis-je, est une sorte d'Eldorado des vagabonds.

* * *

Si l'on voulait résumer ces notes, on pourrait dire, je crois, que le mendiant *de profession*, dans l'Allemagne du Nord, est parmi les privilégiés, en raison de deux circonstances : d'une part, la diffusion des asiles charitables l'assure contre l'extrême misère; d'autre part, la prohibition de la mendicité, en restreignant le nombre des concurrents et en laissant la place libre aux plus adroits, fait que les bonnes âmes ne sont pas fatiguées par d'interminables processions de quémandeurs : elles donnent ainsi plus facilement et davantage. Mais il ne faut pas oublier non plus que, pour devenir mendiant *de profession* dans ces contrées où les progrès du socialisme ont rendu la surveillance administrative infiniment sévère, il faut des qualités que ne possèdent pas tous les fainéants prêts à tendre la main. La mendicité devient ici un art, elle exige du tact, des connaissances, et aussi, à certaines heures, une résignation à toute épreuve. Il faut donc se garder de prendre les mendiants de cette contrée pour les premiers venus : ils forment une élite, pour une raison simple, c'est que, s'ils ne sont pas très adroits, ils sont bien vite dépistés et saisis par la police. Pour la plupart des mendiants que nous avons vu défiler dans ces notes, la moyenne de la recette était environ de trois francs à trois francs cinquante centimes par jour, soit d'une centaine de francs par mois. Outre cela, presque tous leurs repas étaient assurés; je mets donc en fait que, pour le strict nécessaire, ces « malheureux » ne dépensaient pas plus de vingt-cinq ou trente centimes par jour, soit une quinzaine de francs par mois. Il reste plus de quatre-vingts francs (mille francs par an) de bénéfice net : j'en sais, et beaucoup, qui s'abonneraient!

L. G.

ORCHIDÉES

Les personnes qui s'intéressent aux fleurs sont heureuses, à la fin de ce siècle qui a tour à tour encensé, puis méprisé tant d'objets différents, d'assister au triomphe des Orchidées. Ce sont aujourd'hui les reines de la mode; des journaux spéciaux leur sont consacrés, des volumes entiers célèbrent leurs splendeurs, et il n'est pas une serre où l'on n'en cultive quelques espèces. Leurs fleurs étranges attirent tous les regards à la devanture des grands fleuristes; sur la table, elles rayonnent aux lumières dans les dîners d'apparat; enfin, — quel honneur pour elles! — elles supplantent lentement, mais sûrement, le classique gardénia à la boutonnière de nos jeunes élégants.

Il faut bien l'avouer, pour une fois la mode a raison; cet engouement pour les plus merveilleuses des fleurs est amplement justifié.

Jetez un coup d'œil sur la figure 1, qui reproduit l'une des plus jolies Orchidées, l'*Oncidium Papilio*. N'êtes-vous pas tenté de croire que la fantaisie de l'artiste a représenté au sommet de chaque tige un papillon voltigeant? Et, de fait, quel Lépidoptère est plus gracieux, plus vivement coloré que cette superbe fleur dont la longueur atteint parfois 15 centimètres! Pour réaliser ce splendide périanthe, la nature n'a pas eu besoin de créer de toutes pièces des éléments nouveaux; ceux qui forment le calice et la corolle des autres fleurs, remaniés, transformés par elles, ont amplement suffi à l'accomplissement de ses desseins.

Comme chez la plupart des Monocotylédones, cette brillante enveloppe florale est formée de six pièces. Avec un peu d'attention, il est facile de voir que si l'on suppose trois de ces pièces fixées sur le contour d'un cercle, les trois autres font partie d'un cercle concentrique de plus petit rayon. Des trois pièces externes ou *sépales*, l'une est allongée, placée entre les deux antennes, et figure, si l'on veut, la trompe déroulée du Lépidoptère; les deux autres, plus larges, représentent les ailes. Les pétales sont tout aussi irréguliers; deux d'entre eux sont allongés comme des antennes; ils sont jaunes, maculés de rouge, comme les sépales et le troisième pétale inférieur. Ce dernier, qui prend le nom de *labelle*, est court, arrondi, crispé sur les bords; il représente le corps de l'insecte.

Le labelle est la partie la plus caractéristique de la fleur des Orchidées; c'est à lui qu'elle doit son originalité; c'est lui qu'on aperçoit tout d'abord.

Dans certains genres il constitue, pour ainsi dire à lui seul, toute la fleur, tellement il annihile les autres parties. Tantôt il se découpe de façon étrange, figurant des êtres bizarres, des animaux fantastiques, comme ceux que l'on aperçoit dans la fleur des *Stanhopea;* tantôt il s'allonge en une longue banderole que fait flotter le vent. Parfois encore, il s'enroule, formant un minuscule gobelet ou une mignonne pantoufle, comme celle des *Cypripèdes*. Ces charmants *Sabots-de-Vénus,* ainsi qu'on les désigne communément, sont, dans certaines espèces (*Cypripedium Parishii; C. caudatum; C. Lowii*), munis de longs rubans ondulés formés par les pétales latéraux (fig. 2).

L'homme leur a donné des noms affreux, mais la nature les a faites adorables. Et quel régal pour l'odorat! Suave odeur de vanille ou de muguet, douce senteur d'oranger, de lilas, de giroflée, leurs fleurs rappellent tous les parfums, comme elles évoquent tous les êtres et tous les objets, comme elles imitent les tissus les plus délicats et les métaux les plus précieux.

Ce groupe immense a des représentants dans toutes les parties du monde.



ONCIDIUM PAPILIO

Les deux Amériques en contiennent le plus grand nombre d'espèces et les plus belles : l'*Oncidium Papilio*, qui vit aux Antilles; la *Lycaste Skinneri* (fig. 4), la gloire du Guatémala, dont les rares fleurs d'un blanc rosé, au labelle charnu, ponctué de cramoisi, ont plus d'un décimètre de diamètre et restent épanouies pendant près de six semaines; les curieuses *Masdevallia* de la Nouvelle-Grenade (*M. chimæra*; *M. macrura*, etc.), avec leurs longs sépales soudés à la base et prolongés en cornes flexibles (fig. 3); cent autres encore qui mériteraient d'être citées.

L'Asie, l'archipel malais, moins riches en Orchidées que les deux Amériques, sont encore cependant très bien partagés. C'est là que s'épanouissent les *Vanda*, les *Ærides*, les *Saccolabium* et les *Phalænopsis* (fig. 5), dont certaines espèces (*P. amabilis*, *P. Schilleriana*, etc.) sont activement recherchées pour orner nos serres européennes.

Madagascar a droit à une mention spéciale à cause de ses superbes *Angræcum*, dont le labelle se prolonge en un long éperon (fig. 6). Ensuite viennent l'Australie, l'Afrique, puis l'Europe, qui n'en possède qu'une vingtaine de genres sur trois cent trente-quatre actuellement connus.

On les trouve sous les climats les plus variés; les unes vivent sur les confins des régions polaires, tel le *Calypso borealis*, qu'on trouve par 68° de latitude nord; d'autres, dans les pays tempérés; la plupart dans la zone intertropicale.

A celles-ci, il faut l'ombre épaisse des bois; celles-là préfèrent les prairies humides ou le voisinage des marais; d'autres ne se développent que sur les coteaux secs et arides ou même au sommet des montagnes : l'*Oncidium nubigenum* de la Nouvelle-Grenade ne se plaît qu'au milieu des nuages, à 4,600 mètres d'altitude.

Leur genre de vie, leur mode de végétation ne sont pas moins différents. Celles des régions tempérées ont, comme la plupart des végétaux, des racines et des feuilles qui vont chercher dans le sol et dans l'atmosphère les éléments nécessaires à leur développement; de là leur nom d'*Orchidées terrestres*.

Certaines, qu'on nomme *Saprophytes*, sont dépourvues de feuilles et tirent uniquement leur nourriture des matières en décomposition de l'humus. Les plus nombreuses, celles des pays chauds, ont des appétits moins grossiers; posées sur une branche d'arbre, à laquelle elles n'empruntent rien, elles laissent pendre dans l'atmosphère des racines adventives qui en absorbent les gaz et la vapeur d'eau. Ces filles de l'air ont reçu le nom d'*Orchidées épiphytes*.

Ce groupe important comprend les *Vanda*, les *Masdevallia*, les *Dendrobium* (fig. 7), les *Epidendrum* (fig. 8), les *Cattleya*, les *Stanhopea*, les *Cymbidium*, les *Phalænopsis*, etc.

Vouloir donner les mêmes soins à des plantes de latitudes si diverses et d'appareils végétatifs si dissemblables; essayer de les réunir toutes dans une même serre est folie pure; c'est pour l'avoir oublié que les premiers amateurs d'Orchidées ont éprouvé tant de déceptions. Une connaissance plus approfondie de ces plantes a montré que chacune voulait être traitée suivant son tempérament, ses habitudes : aux unes, il faut la serre chaude et une humidité constante; aux autres, la serre tempérée; un troisième groupe ne se développe normalement qu'en serre froide.

Cet élevage rationnel, résolument mis en pratique, a donné des résultats merveilleux. A Versailles, au Vésinet et dans l'intérieur même des fortifications, avenue de Châtillon, dix producteurs cultivent aujourd'hui les Orchidées ornementales et en approvisionnent le marché de Paris. Chacun d'eux se cantonne dans la culture d'un petit nombre d'espèces, qu'il peut ainsi arriver à fournir à des conditions de bon marché inconnues jusqu'à ces dernières années. Sans doute, certaines variétés rares se payent encore plusieurs centaines, voire plusieurs milliers de francs, mais les Orchidées courantes sont devenues abordables, sinon pour toutes les bourses, au moins pour un grand nombre; encore un effort, et nous les verrons égayer nos rues en compagnie du Mimosa, de la Jacinthe et du Narcisse des poètes sur la voiture de la marchande des quatre-saisons.

Mais, pour l'instant, nous n'en sommes pas là, et bien des Parisiennes, possédées de la passion des fleurs mais retenues par les exigences d'un budget modeste, en sont réduites



CYPRIPEDIUM PARISHII

à admirer à travers un vitrage ces trop coûteuses merveilles vers lesquelles tendent tous leurs désirs.

Il leur serait pourtant si facile de cueillir elles-mêmes de charmantes gerbes d'Orchidées et, au besoin, d'en remplir tout un jardin... sur leurs fenêtres.



MASDEVALLIA CHIMÆRA

Quelques agréables promenades en mai et en juin aux environs de Paris suffiraient à la réalisation de ce rêve. A cette époque de l'année, nos Orchidées parisiennes sont en pleine floraison; sans doute, elles ne tirent pas violemment l'œil comme leurs sœurs exotiques, leurs couleurs sont moins vives et leurs fleurs moins larges, mais quelle grâce, quelles formes bizarres, quelle fraîcheur! Plus on les connaît, plus on les admire.

Si vous le voulez bien, chère lectrice, c'est d'elles seules que nous nous occuperons maintenant. Les décrire, énumérer les particularités les plus curieuses de leur existence, raconter leurs mœurs et leurs amicales relations avec les insectes, c'est à quoi nous consacrerons la fin de cet article. Nous serons heureux si nous parvenons à vous inspirer un peu d'affection pour ces aimables petites compatriotes trop dédaignées jusqu'ici.

Il faut profiter d'une belle journée du mois de juin pour commencer notre récolte. Nous trouverons assez facilement sur les pelouses, dans les prés, dans les clairières des bois, où elle est en fleurs depuis la fin d'avril, une plante qui nous permettra d'acquérir quelques notions indispensables sur l'organisation des Orchidées : c'est l'*Orchis mâle*. Sa tige, qui atteint souvent 50 centimètres de hauteur, porte à sa base de larges feuilles vertes, à fines nervures parallèles, qui deviennent de plus en plus petites à mesure qu'elles se rapprochent des fleurs. Celles-ci forment une longue grappe très serrée, généralement rose, parfois blanche.

Chaque fleur est composée, comme celle de toutes les Orchidées, de six pièces : trois sépales dont un dressé, deux pétales latéraux et le labelle, qui pend à la façon d'un tablier. Ce pétale remarquable porte à sa base un long éperon horizontal; il est large, velouté, marqué de taches d'un pourpre foncé et partagé en trois lobes courts dont le médian est échancré.

Mais ceci n'est que le périanthe; pour aller à la découverte des organes essentiels de la fleur, placez devant votre œil une bonne loupe et regardez la partie inférieure du sépale dressé, vous aper-

cevrez un petit corps renflé, c'est l'*anthère*. Il n'y en a qu'une, divisée en deux loges.

Chacune de ces loges, au lieu de contenir un pollen pulvérulent, possède une petite boule de pollen aggloméré ou *pollinie*, qu'elle laisse sortir à sa maturité par une fente longitudinale. Chaque pollinie est au sommet d'une tige grêle, terminée à sa partie inférieure par un disque visqueux. Les deux disques plongent dans une sorte de petite nacelle ou *rostellum* remplie de liquide.

Au-dessous de la nacelle et symétriquement sont deux papilles légèrement visqueuses ou *stigmates* destinées, comme dans toutes les fleurs, à recueillir le pollen et à assurer sa germination.

Pourquoi, direz-vous, nous parler de tous ces organes aux noms compliqués? — Encore un peu de patience, et vous verrez que cette désagréable description était indispensable; elle nous permettra dans quelques instants de comprendre et d'admirer les merveilleux mécanismes imaginés par la nature pour assurer la fécondation des fleurs.

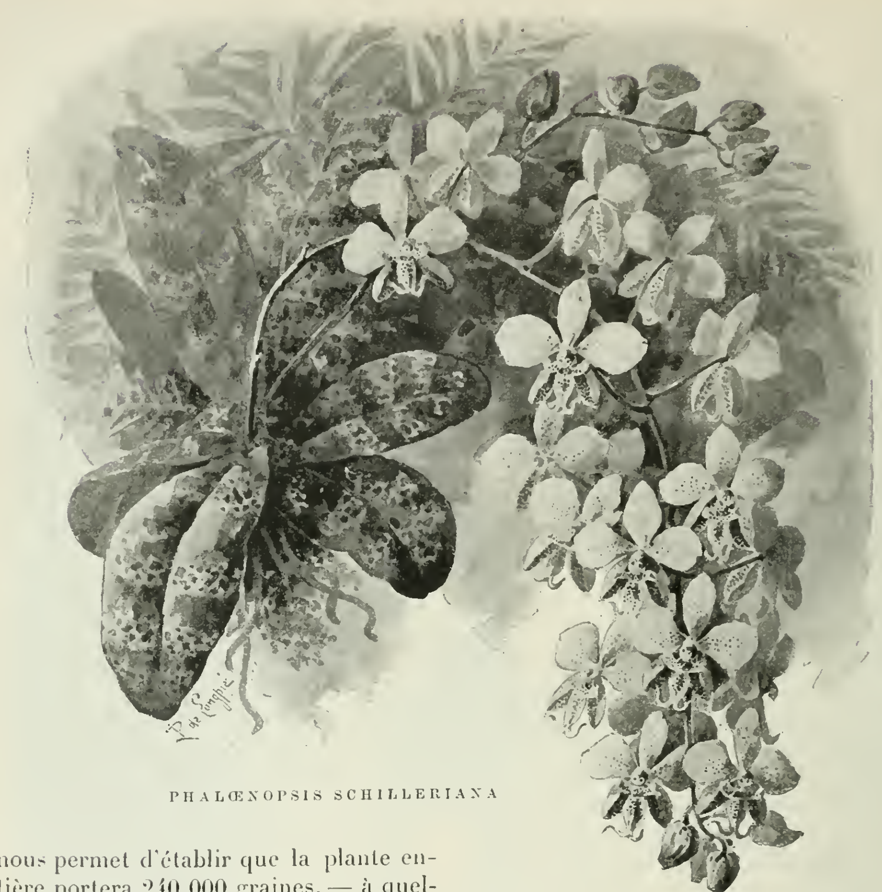
Au-dessous des sépales est un pédoncule contourné qui rattache la fleur à la tige. Coupons ce prétendu pédoncule, nous voyons qu'il est creux et partagé en trois compartiments remplis de petits corps arrondis, les ovules. C'est l'*ovaire*, qui s'est tordu sur lui-même pendant son développement de telle sorte que la fleur se présente à nous renversée; le labelle devrait être normalement à sa partie supérieure, comme il y est d'ailleurs dans le bouton. Nous pouvons nous en assurer aisément en ouvrant une des jeunes fleurs non encore épanouies du sommet de la tige.

Les Orchidées ne peuvent décidément rien faire comme les autres plantes. Ce n'était pas assez d'avoir un pétale démesuré qui altère leur symétrie, une étamine au lieu de trois, comme leurs plus proches parentes, et un pollen en forme de poire, il faut encore que leurs fleurs se présentent à nous la tête en bas : on n'est pas plus sans gêne.



LYCASTE SKINNERI

Après la fécondation, ce curieux ovaire se transforme en une capsule allongée qui, au moindre vent, s'ouvre par trois valves lançant au loin, comme une fumée, ses graines minuscules. Savez-vous combien un des fruits de l'Orchis mâle peut contenir de graines? Un patient botaniste, ami de la statistique, a pris la peine de les compter; il en a trouvé 6,000. Achevons son œuvre; nous comptons, sans trop de fatigue, 40 fleurs dans la jolie grappe qui est à nos pieds. Une simple multiplication



PHALŒNOPSIS SCHILLERIANA

nous permet d'établir que la plante entière portera 240,000 graines, — à quelques milliers près. Dieu bénit les grandes familles, dit-on, mais il oublie souvent de leur donner du pain, et bien peu de ces graines trouveront leur vie et parviendront à se développer sur ce sol déjà envahi par des légions de plantes.

Pour terminer cette description, il ne nous reste plus qu'à parler des parties souterraines. Il est inutile d'essayer d'arracher la plante, car la tige se briserait infailliblement entre nos mains; il faut la déterrer avec beaucoup de précautions en creusant tout autour avec un grand et solide couteau, ou mieux avec un de ces élégants déplantoirs pliants qu'on trouve dans les magasins spéciaux. A environ 30 centimètres de profondeur, nous rencontrons quelques menues racines au-dessous desquelles sont deux tubercules très différents de grosseur et d'aspect : l'un est blanc, arrondi, de consistance ferme; l'autre, noir et ridé. Ce dernier a employé les réserves de nourriture qu'il contenait à former la tige et les fleurs actuelles; le premier, résultat des économies réalisées pendant la belle saison par la plante prévoyante, est gorgé de substances alimentaires qui passeront l'hiver sous le sol et serviront, l'année prochaine, au développement d'une nouvelle tige et d'une autre inflorescence. Il sera alors, à son tour, noir, ridé et flétri, tandis qu'un nouveau tubercule blanc, formé comme lui par des racines adventives, sera prêt à le remplacer.

Le développement successif de ces

bulbes a lieu toujours du même côté, de sorte que la plante se déplace lentement d'année en année, non pas sur une ligne droite, mais, d'après certains auteurs, suivant une petite circonférence qu'elle met un temps énorme à décrire. Ces déplacements ont valu aux Orchidées à tubercules le nom de *plantes qui marchent*.

Nous ne pouvons abandonner l'Orchis mâle sans parler de son mode de fécondation, qui a été observé par l'illustre naturaliste Charles Darwin. Cet Orchis est fréquemment visité par une petite mouche, l'*Empis livide*, qu'attire le liquide sucré contenu entre les deux parois dont est formé l'éperon. Cette petite gourmande se pose sur le labelle, qui est pour elle une vaste plate-forme, et arrive devant les organes de la fécondation. Penchant la tête au-dessus de l'éperon, elle enfonce sa trompe jusqu'au nectar et commence son repas à cette table toujours servie. Mais, en se retirant, sa tête heurte fatalement la petite barque ou rostellum placée au-dessus d'elle : la mince membrane qui l'entoure se rompt aussitôt. L'un des disques visqueux, surmonté de sa pollinie, se colle sur sa tête et, durcissant à l'air comme un ciment, s'y fixe solidement.

L'insecte s'éloigne, emportant comme souvenir de ses copieuses libations un élégant plumet posé plus ou moins d'aplomb sur sa tête. Il vole vers d'autres fleurs et recommence le même manège ; mais dans l'intervalle, grâce à un remarquable pouvoir de contraction possédé par le disque visqueux, son plumet s'est incliné, il est maintenant presque horizontal. et quand l'insecte plongera de nouveau sa trompe dans l'éperon d'une autre fleur, l'extrémité du plumet en viendra toucher le stigmate, sur lequel une petite partie du pollen se déposera. Ainsi le pollen d'une fleur d'Orchis mâle est nécessairement transporté sur le stigmate d'une autre fleur. Les dimensions de la fleur et celles de l'insecte, la disposition de leurs organes, tout est combiné en vue d'un seul but : assurer la fécondation croisée qui rend l'espèce plus vigoureuse. N'est-ce pas merveilleux?


ANGRÆCUM MODESTUM

Mais mettons-nous à la recherche d'autres Orchidées ; nous saurons maintenant les reconnaître. Dans la prairie même où nous avons trouvé l'Orchis mâle, nous ne pouvons manquer de rencontrer l'*Orchis des montagnes*, l'une des espèces les plus communes.

Le voici, avec ses fleurs blanches inodores munies d'un très long éperon fréquemment renflé à son extrémité.

Empressons-nous d'en cueillir quelques grappes, qui commenceront un bouquet, mais gardons-nous d'y joindre les fleurs rouges de cette petite plante qu'on aperçoit à peine au milieu des herbes. Pour un botaniste, c'est une

bonne fortune de la rencontrer, car elle est assez rare, mais quelle affreuse odeur! ce n'est pas pour rien qu'on l'a nommée l'*Orchis Punaise.*

Poursuivant notre promenade, dirigeons-nous maintenant vers le bois. Il nous faut, au préalable, traverser une prairie basse, humide, tapissée de plantes à fleurs roses ou blanches dont les larges feuilles sont parsemées de taches violettes: c'est l'*Orchis tacheté,* la plus commune de nos Orchidées parisiennes.

Si nous le déterrons, nous voyons que ses tubercules sont divisés à leur partie inférieure et forment comme deux mains, dont l'une est blanche et grasse; l'autre, noire et ridée : « la main de Dieu et la main du diable », disent les paysans.

L'*Orchis moucheron*, et le rarissime *Orchis odorant,* aux longues feuilles étroites, aux fleurs roses embaumant la vanille, se trouvent dans les mêmes lieux et présentent aussi des tubercules digités.

A peine entrés dans le bois, nous rencontrons à chaque pas une plante de pauvre apparence dont la tige, élevée de 50 centimètres, porte à mi-hauteur deux grandes feuilles opposées ovales, sur lesquelles courent des nervures saillantes; elle se termine par une grappe lâche de petites fleurs verdâtres. Leur long labelle fendu et pendant comme un tablier nous fait reconnaître cette plante pour une Orchidée, c'est la *Listère à feuilles ovales*, qui diffère des Orchis jusqu'ici rencontrés par un assez grand nombre de caractères : sa fleur est sans éperon, son labelle bilobé, et elle ne présente pas de tubercules, mais des racines allongées.

Cette humble plante n'est cependant pas dépourvue d'intérêt. Ses pollinies sont isolées, sans tige ni disque, mais le rostellum contient, comme toujours, un liquide visqueux. Ses fleurs sont visitées par de très petits insectes, généralement des Hyménoptères, qui viennent lécher le nectar sécrété dans un sillon médian de la partie supérieure du labelle. L'insecte, complètement absorbé par ce travail qui présente pour lui tant d'agrément, remonte ce sillon et parvient bientôt au-dessous du rostellum; il le heurte dès qu'il soulève la tête, et la petite nacelle bascule, lui lançant sur l'œil une gouttelette d'un liquide visqueux sur lequel se collent les deux pollinies. Il les transporte, agent inconscient de fécondation, sur le stigmate d'autres fleurs semblables.

Les fleurs de la Listère sont parfois le théâtre de sombres drames. Certains insectes lilliputiens voulant, eux aussi, avoir leur part de gâteau, imitent les gros bonnets de la corporation et se lancent sur le sillon sucré, mais au bout de leur course la gouttelette jaillit, leur couvrant entièrement la tête et, durcissant rapidement à l'air, rend inutiles leurs efforts pour s'évader; ils périssent misérablement faute d'avoir su mesurer leurs forces.

Les araignées, que le besoin rend observatrices, sont, mieux que les naturalistes, au courant des faits et gestes des insectes, et la grappe des Listères est couverte de leurs toiles. La présence du nectar leur profite par ricochet.

Changeons maintenant de terrain et, par une montée assez rude, gagnons les parties élevées du bois, moins ombreuses, plus sèches; nous y trouverons peut-être quelques nouvelles espèces. Et, tenez, pour récompenser nos efforts, en voici justement une qui est charmante. Sa tige, au-dessus de quelques larges feuilles engainantes, est presque entièrement couverte de fleurs jaunâtres, striées de pourpre. Leur labelle, d'une fraîche teinte rosée, est partagé en trois lanières, dont la moyenne, cinq fois plus longue que les autres, est spiralée dans les jeunes fleurs, ondulée au bas de la grappe. Tous ces longs rubans se mêlent, s'entrelacent, formant un ensemble d'une confusion extraordinaire. On dirait un mât dressé pour une fête et couvert d'oriflammes qui confondent leurs plis au souffle de la brise. Nous ne

saurions résister au plaisir de faire figurer dans notre bouquet cette petite merveille. Ne nous hâtons pas trop cependant, car nos narines gardent encore le désagréable souvenir de l'Orchis Punaise; approchons-nous et flairons doucement : une affreuse odeur de bouc se dégage de ces fleurs charmantes. Allez donc après cela vous fier aux apparences. Continuons notre route sans plus tarder et laissons là le *Loroglosse à odeur de bouc*, afin que les promeneurs qui nous suivront puissent, comme nous, apprécier tout son parfum.



DENDROBIUM NOBILE

A peine avons-nous fait quelques pas qu'un objet des plus bizarres s'offre à nous. C'est une petite potence de 30 centimètres de hauteur, à laquelle sont pendus des bonshommes grotesques pareils à ceux que l'on découpe dans du papier pour amuser les enfants. Ils sont si rapprochés que les pieds des uns descendent jusque sur le visage des autres. C'est encore ce farceur de labelle qui nous joue de ses tours; il s'est découpé en quatre lanières dont les deux médianes, plus longues, figurent les jambes d'un homme, et les deux autres les bras; la tête est représentée avec plus ou moins d'exactitude par le reste de la fleur. Ce curieux *Aceras*, *Homme-pendu*, comme on l'appelle, est une plante assez rare. Ses fleurs sont d'un vert jaunâtre avec des raies brunes : elle est dépourvue d'odeur, mais elle en acquiert une très agréable par la dessiccation ; nous pouvons donc l'emporter sans crainte : les petits pantins serviront à parfumer le linge dans l'armoire.

Mais voyez donc cette autre plante

couverte de gros bourdons veloutés que notre approche n'a pas l'air d'effrayer beaucoup. Notre étonnement est grand en reconnaissant que ce sont les fleurs elles-mêmes que nous prenions pour des insectes. Nous sommes en présence de l'*Ophrys Abeille*, une de nos plus charmantes plantes rustiques; elle n'a rien à envier comme éclat, comme étrangeté, aux Orchidées des tropiques. Comme vous pouvez le penser, c'est encore le labelle, ce pétale protée, qui est cause de cette illusion. Il est épais, velouté, tacheté très régulièrement de brun foncé et de vert jaunâtre, il forme l'abdomen de l'insecte; les deux autres pétales et les sépales latéraux, qui sont rosés, représentent les ailes, tandis que les organes essentiels, stigmate et anthère, figurent la tête et le thorax.

Si nous regardons la fleur de côté, nous éprouvons une nouvelle surprise : l'anthère, légèrement recourbée, fait saillie au-dessus du labelle, semblable à un petit oiseau dressé sur le bord de son nid.

Les Ophrys diffèrent des Orchis par leur ovaire non contourné, leur labelle épais et l'absence d'éperon. Leurs tubercules arrondis sont à peine enfoncés de 4 à 5 centimètres dans le sol; leurs fleurs sont peu nombreuses.

On rencontre encore, et plus fréquemment, l'*Ophrys Araignée*, l'*Ophrys Frelon*, et surtout l'*Ophrys Mouche*, au labelle velouté noirâtre, marqué en son centre d'une tache quadrangulaire d'un gris bleuâtre.

Nous ne pouvons cependant, sans dépasser outre mesure les bornes de la vraisemblance, faire cueillir à nos lectrices, au cours d'une seule promenade, toutes nos Orchidées parisiennes. Trois ou quatre excursions seront au moins nécessaires pour trouver les douze plantes dont nous venons de parler et que nous avons mis beaucoup de complaisance à grouper dans une région limitée.

Il existe encore, aux environs de Paris, quelques autres espèces dont on ne peut se dispenser de dire un mot.

De ce nombre est l'*Epipactis à larges feuilles*, commun sur les coteaux, dans les bois, dans les prés, où il fleurit de juin en septembre. Ses fleurs, verdâtres, légèrement teintées de rouge, sont pendantes à l'extrémité d'un court pédoncule et groupées en un épi peu serré. La base de leur labelle laisse suinter un abondant nectar dont certaines mouches sont très friandes, mais il est dissimulé par des crêtes saillantes qui ferment complètement l'entrée de la fleur. Par quel moyen l'insecte butinant atteindra-t-il donc le nectar? N'en soyez pas inquiet, ce labelle est à bascule; il est constitué par deux parties, dont une très large, terminale, formant plate-forme, est reliée à la pièce basilaire par une sorte de charnière. Le poids de la mouche abordant la plate-forme suffit à faire basculer le labelle, et la fleur s'ouvre, montrant le nectar convoité. Notre gourmande se précipite à la curée, mais elle est maintenant au centre de la fleur, la partie terminale du labelle se relève et l'enferme. « Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici », disait le renard du bon fabuliste; c'est aussi l'opinion de la mouche, qui se démène en tous sens, déchire le rostellum, reçoit les pollinies sur la tête, et finit enfin par s'évader, grâce à un savant mouvement de bas en haut. Ce petit désagrément ne l'empêchera pas de recommencer son travail sur une autre fleur, qui bénéficiera du pollen qu'elle transporte.

Une autre petite Orchidée très curieuse est l'*Herminium à un tubercule;* elle dépasse rarement 15 centimètres de hauteur; ses fleurs, d'un jaune verdâtre, sont peu apparentes, mais elles exhalent, surtout pendant la nuit, une douce odeur de miel propre à attirer les insectes. Hyménoptères, Diptères, Coléoptères volent en foule autour d'elles, et le plus gros de ces affamés n'a pas deux millimètres de long! Tous emportent les pollinies fixées sur la face externe d'une de leurs pattes antérieures.

Sur les trente-cinq espèces d'Orchi-

dées qu'on trouve dans la région de Paris, trente-trois sont en fleurs au mois de juin.

Trois se trouvent partout : l'Orchis tacheté, l'Orchis des montagnes et la Listère à feuilles ovales. Aux environs immédiats de Paris, le bois de Meudon, la forêt de Marly sont particulièrement riches en Orchidées; plus loin, on doit citer les forêts de Compiègne et de Fontainebleau.

Nous indiquerons en terminant un endroit privilégié, très rapproché de Paris, où se trouvent réunies un grand nombre d'Orchidées des plus charmantes, et en particulier l'Ophrys Abeille; mais il faut que nos lectrices nous promettent d'être bien sages, c'est-à-dire de couper beaucoup de fleurs, si elles le désirent, mais d'arracher modérément. Cette recommandation n'est pas superflue; les botanistes s'aperçoivent depuis longtemps, — les promeneurs ne tarderont pas à le voir aussi, — que les jolies espèces deviennent de plus en plus rares aux environs de Paris, sans aucun profit d'ailleurs pour ceux qui les arrachent, car leur culture est des plus difficiles.

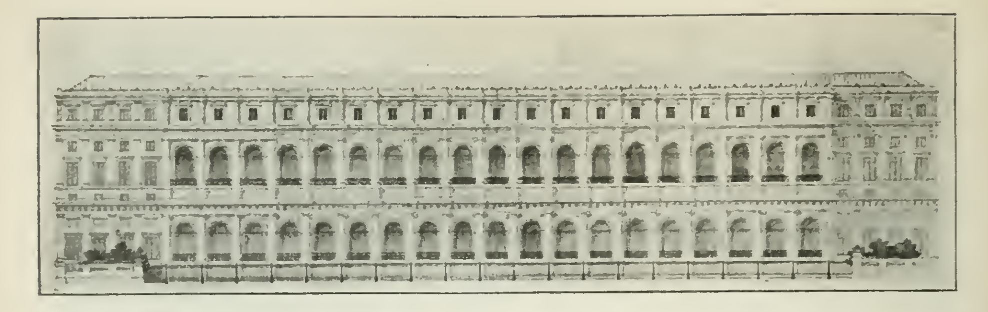


EPIDENDRUM MACULATUM

Prenez donc le train pour Garches et dirigez-vous vers l'étang de Saint-Cucufa; après en avoir longé les bords, vous découvrez brusquement au loin toute la vallée de la Seine; un petit ruisselet coule à vos pieds et serpente entre deux collines couvertes de bois. C'est le long de ce ruisseau et dans les bois qui limitent son minuscule bassin, — surtout dans celui qui est à droite, en tournant le dos à l'étang, — que vous ferez une magnifique récolte.

Allez-y par une belle journée de juin ou de juillet, vous ne regretterez pas votre promenade.

FERDINAND FAIDEAU.



PROJET DE RECONSTRUCTION DE M. MOYAUX (1re PRIME)

LE

PALAIS DE LA COUR DES COMPTES

Allons-nous voir enfin disparaître les ruines devenues légendaires du palais de la Cour des comptes? Les lecteurs du *Monde Moderne,* qui me voient poser pareille question, doivent me supposer une dose peu commune de naïveté. Et cependant voici qu'un concours a été récemment ouvert entre les architectes français pour la restauration de l'ancien monument du quai d'Orsay. Aujourd'hui ce concours est clos et même jugé.

Le jury a, en effet, dès le 29 octobre dernier, attribué la première prime à M. Moyaux et la seconde à M. Blavette. Nous reproduisons plus haut la façade principale du projet de M. Moyaux.

Il ne reste plus qu'à mettre la pioche dans l'édifice. Oui, mais il s'agit d'une dépense de près de dix millions, et par les temps qui courent, c'est une somme si grosse que le Parlement aura peut-être du mal à délier les cordons de la bourse. Il faut bien espérer cependant qu'il sera amené à s'y résoudre; car M. le premier président Boulanger est tenace. Il a pris la question en main et on peut être certain qu'avec lui les choses ne sauraient traîner.

C'est qu'aussi la situation faite à la Cour dans les locaux qu'elle occupe au Palais-Royal devient de plus en plus intolérable. Disons seulement un mot de l'installation du personnel et des archives.

La Cour possède cent trente-six magistrats : en dehors du premier président et des trois présidents de chambres, on compte, en effet, dix-huit conseillers-maitres, quatre-vingt-quatre référendaires, vingt-cinq auditeurs, un procureur général, un greffier en chef et trois commis-greffier. La place manque pour loger tout ce monde. Aussi les magistrats sont-ils autorisés à faire transporter à leur domicile les pièces dont l'examen leur incombe. Nous avons tous vu circuler dans Paris ces petites voitures à bras semblables à celles dont les boulangers se servent pour la livraison du pain; elles promènent des titres intéressant la responsabilité des justiciables de la Cour, l'État, les particuliers, les communes, les établissements de bienfaisance. Et peut-on affirmer que, dans leurs différents voyages, des pièces de cette importance n'aient jamais été égarées?

Quant aux archives, elles gisent dans les sous-sols du pavillon de Marsan. Là, le désordre et la confusion sont inénarrables. Ce sont des piles entassées sur des piles, des tas de papiers jaunis, écornés, rongés par les rats auxquels, chaque année, viennent s'ajouter d'autres papiers, les archives de la Cour occupée. Elle s'en est même trop occupée, et c'est ce qui n'a pas peu contribué à embrouiller les choses. Au lieu de s'en tenir au seul projet vraiment logique, celui qui consistait à restituer à la Cour des comptes les locaux dont « nos discordes civiles » l'avaient dépossédée, on a mis à l'étude une foule



RUINES DE LA COUR DES COMPTES (VUE EXTÉRIEURE DU QUAI D'ORSAY)

s'augmentent, bon an mal an, de quarante-cinq millions de pièces. Et cela dure depuis vingt-quatre ans ! Cela aurait pu durer longtemps encore sans l'initiative prise par M. Boulanger, d'accord avec M. Georges Berger, auteur de la proposition votée par les Chambres et relative à l'ouverture du concours pour la reconstruction du palais d'Orsay. Mais, dira-t-on, l'administration ne s'est donc pas occupée de la question ? Ah ! certes oui, elle s'en est

de combinaisons, toutes, il faut bien le croire, des plus irréalisables, puisque aucune d'elles n'a abouti depuis si longtemps. Vous parlerai-je de l'installation de l'administration des postes et télégraphes, de lycées tantôt pour les jeunes filles, tantôt pour les garçons, des bureaux de tel ou tel ministère ? En 1890, on ne comptait pas moins de vingt-cinq combinaisons de ce genre, y compris toutes celles, — et elles sont nombreuses, — qui ont été mises en avant pour l'éta-

blissement du musée des Arts décoratifs.
Le nombre a certainement dû augmenter depuis lors; car il a été question, il n'y a pas bien longtemps, de raser les ruines et d'établir un square; puis, plus récemment, de vendre terrains et constructions. Tout cela a été abandonné, et la situation est aujourd'hui bien nette: le musée des Arts décoratifs, à qui tant de projets avaient assigné l'emplacement du quai d'Orsay, ira au pavillon de Marsan; le palais sera



RUINES DE LA COUR DES COMPTES (VUE INTÉRIEURE)

reconstruit pour la Cour des comptes.

C'est le mardi 23 mai 1871 que les fédérés de Belleville, sous les ordres du général Eudes, forcés d'abandonner la rue de Lille où ils avaient établi leur quartier général, décidèrent d'incendier tout l'îlot, afin de mettre un rempart de flammes entre eux et les *Versaillais*. Le Conseil d'État, la Cour des comptes, la caserne d'Orsay, la Caisse des dépôts et consignations, vingt maisons de la rue de Lille, sept maisons de la rue du Bac furent allumés en même temps. Dans le ciel rougi sous l'immense flambée, on vit ce jour-là voltiger des nuées de petits papiers poussés sur Paris, sur la banlieue et jusqu'en province. C'étaient les archives qui flambaient! Dans son livre *Paris brûlé par la Commune,* Louis Enault raconte que ces papiers voltigèrent jusqu'en Normandie et que plusieurs d'entre eux furent retrouvés à Évreux.

L'édifice qui venait de brûler avait coûté 9,600,000 francs!

Bâti sur l'emplacement du Pré aux Clercs, il avait été commencé en 1804, sous le ministère de M. de Champagny, duc de Cadore. D'après les plans de l'architecte Bonnard, il était destiné au ministère des affaires extérieures. Interrompus en 1820, les travaux ne furent repris qu'en 1833, sous la direction du successeur de Bonnard, l'architecte Lacornée, qui fut successivement chargé de plusieurs essais ayant pour objet d'installer dans le monument la Cour de cassation, la Cour des comptes, la Chambre des députés, l'Exposition des produits de l'industrie, l'Institut, l'Académie de médecine. Aucun de ces projets ne fut adopté, et, sur l'ordre de M. Thiers, ministre des travaux publics, on décida d'affecter le monument aux services de ce ministère. C'est seulement après l'achèvement des travaux que le gouvernement se résolut à y installer la Cour des comptes et le Conseil d'État.

N'est-ce pas le moment de faire un pèlerinage aux ruines qui vont disparaître?

C'est par la rue de Lille que nous entrons. On nous avait bien recommandé de prendre garde à la chute des pierres. La concierge de l'immeuble nous renouvelle ces recommandations: « Surtout, monsieur, ajoute la brave femme, marchez lentement. Il fait humide, vous pouvez glisser; il y a tant de trous et les planchers sont en si mauvais état! » Nous pénétrons; mais il est bien difficile de s'orienter dans ces décombres. Devant nous, une grande cour remplie d'herbe; puis, encombrée de plâtras, une galerie qui paraît en assez bon état; des débris de statues jonchent le sol; des murs rongés par le feu entourent une cour toute couverte de mousse. Continuons. Un large escalier se présente; le pied enfonce dans l'épaisse couche de mousse qui en tapisse les marches; le long des murailles s'étalent les peintures de Chassériau que l'incendie a respectées. Une immense salle s'offre à nous. C'est, croyons-nous, l'ancienne salle des fêtes. Par terre gisent une foule de débris, des tuyaux de cheminées, des morceaux de pierre, des broussailles de toutes sortes. Et c'est partout le même tableau! Dans cette solitude, au milieu de tous ces débris, l'impression est vive. On se croirait loin de Paris!

L'époque de l'année est mal choisie pour dépeindre ce que M. Camille Flammarion, dans son ouvrage intitulé *Dans le Ciel et sur la Terre*, a appelé une *forêt vierge*. Seuls, le lierre et la mousse dominent en ce moment; les platanes, les lilas, les marronniers sont presque tous dépouillés de leurs feuilles. Nous ne pouvons donc que laisser la parole à l'illustre savant qui a si bien décrit cette *forêt*:

« Il y a là, dit-il[1], une forêt naissante qui, déjà, en certaines régions touffues, devient inextricable et qui se compose, en réalité, d'une multitude d'arbres, d'arbustes et de plantes herbacées d'espèces singulièrement variées. On y trouve des platanes, des érables, des saules, des bouleaux, des sureaux, des figuiers, des pêchers, des framboisiers, de la

vigne vierge, de la clématite, des fougères; le lierre s'enlace à la cheminée sculpturale du Conseil d'État; la ciguë meuble les corridors; les « pas-d'âne », ironie du sort, tapissent la salle des fêtes; le trèfle des prés couvre la cour d'honneur: la renoncule des prairies s'est installée au boudoir; les orties jon-



RUINES DE LA COUR DES COMPTES (VUE INTÉRIEURE)

chent les dalles de la façade de l'est; les coquelicots fleurissent à l'ouest; le plantain, le mouron, la douce-amère, les fraisiers, les asperges, les marguerites, les violettes, les pissenlits, la ronce et le chardon se sont substitués aux tapis d'Orient et aux parquets disparus.

« ... Quelques-uns de ces arbres atteignent des dimensions surprenantes. A l'ouest, un érable mesure 8m,50 de hauteur et 0m,33 de circonférence; au nord, un platane mesure 5 mètres de hauteur et 0m,25 de circonférence; à l'est, un second érable offre à peu près les mêmes proportions. Certaines clématites mesurent plusieurs mètres de longueur... »

L'humidité produite par l'envahissement de cette végétation est venue s'ajouter aux ravages du feu et aggraver encore les dégâts de l'incendie, de sorte que, dans leur plus grande partie, les constructions actuelles devront disparaître. En 1889, une commission composée d'hommes techniques considérait comme seules susceptibles de conservation les fondations et une partie des façades sur le quai, sur la rue de Lille et autour de la cour d'honneur. Mais six années ont passé depuis lors et le temps a poursuivi son œuvre! Car nous sommes loin de l'époque où M. Martin Nadaud disait à la Chambre des députés : « ... J'affirme que nous commettrions une grave erreur si nous rasions l'ancien hôtel du quai d'Orsay. Je suis allé ce matin voir les caves. Il n'y a pas une fissure; elles sont entières, absolument comme si le feu n'avait pas été mis au bâtiment. Ces caves sont tellement importantes, — vous allez peut-être rire de ce que je vais vous dire, — elles sont tellement grandes qu'on pourrait, si on le voulait, y faire manœuvrer deux escadrons de cavalerie. Je n'ai rien vu de pareil! Elles sont hautes, grandes, immenses; rien n'y laisse à désirer. »

Qu'on rase le monument si cela est devenu nécessaire aujourd'hui. Mais, de grâce, qu'on examine enfin les moyens de sauver les magnifiques fresques de Chassériau placées dans le grand escalier de la cour. Respectées par le feu, la plupart d'entre elles ont été, il y a quelques années, restaurées par M. Mercier, sur l'initiative d'un descendant du grand peintre, M. G. Chassériau. Les photographies qui en ont été faites prouvent qu'elles sont en parfait état de conservation. Que ne les détache-t-on du mur pour les placer dans un de nos musées? Des compositions comme *la Paix protectrice des arts et des travaux de la terre, le Commerce rapproche les peuples, l'Ordre et la force, la Méditation et l'étude* ne peuvent disparaître au milieu de la démolition projetée!

Mais rassurons-nous, il y a encore des artistes en France. Et la lutte qu'ils ont engagée, il y a trois ou quatre ans, lorsqu'il s'est agi de vendre les constructions du quai d'Orsay, nous est un sûr garant qu'ils n'hésiteront pas à entrer de nouveau en lice pour défendre l'œuvre de Chassériau. Si ce résultat est atteint, les ruines peuvent disparaître. Les amateurs du pittoresque les regretteront peut-être; mais elles n'ont déjà que trop duré, et il est grand temps de voir enfin démolir des vestiges dont le maintien, au milieu de toutes les splendeurs que nous réserve la future Exposition de 1900, serait une véritable honte!

Ch. Mazin.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Voici trois livres qui ont un fond commun sous des formes bien différentes. Ils disent, tous, les malheurs et les misères qu'engendre l'amour, mais ils le disent différemment, et à leur façon. Ce sont *Cœurs meurtris*, d'André Theuriet (chez Lemerre), *Ame fleurie*, de Jean Rameau (chez Ollendorff), et *Bijou*, de Gyp (chez C. Lévy).

Les deux premiers, le livre de Theuriet et celui de Rameau, ont plus d'affinité. Ce sont deux poètes qui les ont écrits, deux amants passionnés de la nature; leurs œuvres se ressemblent, et si elles diffèrent, c'est par la distance qui sépare la maturité de l'expérience sûre et lente, de la vivacité, hardie et prompte d'un talent jeune encore.

Ouvrons d'abord le roman de Theuriet, *Cœurs meurtris*. Quel charme et quelle poésie! Comme il fleure bon les champs et les arbres de la montagne! C'est toujours le décor préféré du maître, ce pays de Tallaire qu'il habite et qu'il aime, et dont il a fait tant de fois des descriptions toujours fraîches et variées. Vous vous les rappelez, les jolies aquarelles d'*Amour d'automne?* En voici un gros lot encore dans ce nouveau livre, des paysages brossés avec une légèreté de touche qui donne à la page le vaporeux des forêts embrumées par les voiles du matin. Rien n'est plus poétique ni plus séduisant.

Voici, rapidement résumée, l'histoire des événements qui défilent dans ce cadre. Le roman est divisé en deux parties.

Dans la première, on nous fait faire connaissance avec la famille Serraval, qui habite une villa à l'entrée du village des Charvines, au-dessus du lac d'Annecy. Le père, Marius Serraval, est juge à Annecy, où il va tous les jours; c'est un coureur qui rend sa femme malheureuse par ses fréquentes absences; l'auteur le désigne par un terme du terroir, c'est un « femmelier ». Mme Serraval est une femme douce, résignée, qui gémit en secret. Leur fils, Jean, a vingt-six ans; il a fini son droit, et il vient passer ses vacances aux Charvines. Sa mère l'emmène faire quelques visites de voisinage, spécialement chez M. de Frangy, dont elle voudrait que son fils épousât la fille, Mlle Simone, très accomplie.

Jean et Simone ne tardent pas à se plaire et à s'éprendre. L'air des montagnes, le parfum des aubépines, la rosée, les splendides panoramas des rocs et des ravins amollissent les cœurs et les prédisposent à la tendresse.

Mais Jean est en moins bons termes avec le père de Simonne, qui est une manière de spéculateur sans ressources. Il rêve d'établir un hôtel et un casino, des funiculaires et une station de villégiature au sommet de ses montagnes, le Parmelan, le Semnoz, la Tournette. Jean n'approuve pas ces projets qui priveraient le pays de son caractère sauvage et naïf; son père a refusé d'entrer dans la combinaison en apportant ses fonds. M. de Frangy est assez mal porté envers les Serraval. Aussi est-il charmé de surprendre le secret d'une amourette entre Jean et une petite couturière. Quand Simone répond à sa défense de recevoir Jean par des propos de mariage, il lui dévoile que ce jeune homme est un débauché, le digne fils de son père. Simone interroge Jean; celui-ci ne peut pas mentir; il veut s'excuser sur un moment de faiblesse qui l'a versé dans l'infidélité; Simone, nature droite et fière, le chasse. Il essaye de la revoir, à l'église, sur le bateau. Elle l'éloigne toujours par son regard hautain et sévère.

Alors c'est la seconde partie. Douze ans se sont écoulés. Jean est un brillant avocat à Paris. Simone a été mariée par son père à un riche industriel, M. Divoire; elle a deux filles. Les deux anciens fiancés ont à peu près retrouvé le calme et l'oubli, quand un événement imprévu survient. Le père de Jean meurt. Celui-ci doit revenir au pays; il y prolonge son séjour pour ne pas laisser sa mère seule. Un matin, il ne peut résister à la tentation, il part en excursion pour gravir un pic sur lequel il était venu autrefois avec Simone. Au détour d'un roc, qui rencontre-t-il? Mme Divoire, venue là en excursion avec son mari et ses enfants.

C'est peut être la partie la plus neuve et la mieux réussie du livre, celle où se passe

la reprise des relations entre les deux fiancés à jamais séparés. Il y a là des qualités rares de tact, de mesure, de discrétion, et tout ce récit est bien agréablement conduit.

Mme Divoire revoit Jean sans rancune ni colère. Tout cela est si loin! Mais elle est enchaînée cette fois par le devoir. Elle regrette, elle l'avoue, son coup de tête, et l'histoire de la petite couturière lui paraît à distance bien insignifiante. Elle a fait le malheur de sa vie, elle a travaillé elle-même à son infortune. Elle ne déteste pas son mari, mais elle ne peut aimer cet être bruyant et vantard. Et c'est celui-ci qui va forcer Simone et Jean à se revoir souvent. Jean est devenu une des sommités du barreau; il porte un nom connu, et Divoire est flatté de cette relation qu'il recherche, qu'il conquiert, qu'il cultive. En vain Jean cherche des faux-fuyants; il ne peut échapper à la poursuite inlassable et amusante de ce mari ambitieux. Et c'est un épilogue exquis de tendresse et de délicatesse, cette fin de roman où Simone lutte contre l'amour pour le devoir. Les phases de ce combat sont marquées avec une grande finesse, sans brutalité; ce regain de passion garde toutes les convenances, et leur amour renaissant évolue entre les bornes étroites du flirt le plus innocent.

C'est le père de Simone qui y met fin en les menaçant d'un éclat si Jean, qu'il a espionné, ne part pas. Le jeune homme quitte pour toujours la France, et Simone reprend le cours paisible et fade de sa vie de famille et de province.

L'œuvre tout entière est jolie et agréable. Elle est d'une psychologie doucement émue, et le cas de Jean et Simone est adroitement étudié. Ce sont des caractères nets et sympathiques, Simone avec son intransigeance honnête qui souffre à repousser les compromis de l'amour, Jean avec son cœur aimant et ses sens trop excitables, sous l'influence d'un atavisme regrettable; même les figures de second plan ont un relief encore saisissable : la mère de Jean, pauvre femme dévouée et victime, dont la vie n'est que tristesse et dont les espoirs sont des leurres; son mari, infidèle et coureur; M. de Frangy qui prend trop peut-être des airs de personnage fatal et qui surgit un peu souvent derrière les buissons ou les volets pour apercevoir ce qu'il ne devrait pas voir; M. Divoire, l'industriel riche et sans goût, qui parle haut et frotte sa fortune à la gloire; tous ces gens sortent du livre avec leur type, leur physionomie, leur nature propre.

Plusieurs scènes sont exposées avec un grand talent de narrateur, et c'est plaisir de suivre Jean à son arrivée au ponton du lac d'Annecy, tandis qu'il se dirige vers la maison paternelle. Tout son petit roman avec la couturière, une brune incendiaire, est galamment troussé; il fait repoussoir aux jolies entrevues avec Simone, sous les noyers de Menthon, dans les sentiers de Perroir, ou au Roc-de-Chère, ou au sommet du Charbon. Il y a d'heureuses trouvailles, celle-ci par exemple. Jean retrouve Simone mariée; ils sont en excursion au sommet d'une montagne. Il y a douze ans qu'ils ne se sont pas vus. Et le hasard fait qu'à l'hôtellerie la chambre de Jean est voisine de celle que Simone habite avec une de ses filles. Celle-ci le soir ne veut pas s'endormir, il faut que sa mère chante, et Simone module doucement une romance, la même qu'elle chantait jadis quand elle se fiança à Jean devant le ciel étoilé. L'idée est gracieuse. Toute cette scène à l'hôtellerie est vivante et bien vue.

Il faut faire une place à part pour les paysages, auxquels l'auteur se complaît et qu'il sait dessiner à souhait. Il y a de charmants panneaux. Venez ici, sur la route de Menthon à Talloires, en montant au-dessus de l'embarcadère, et faites comme Jean, retournez-vous :

Sur la gauche, les hautes roches dentelées du Laufont laissaient encore dans une ombre fraîche les pentes boisées, les vignobles et la route; à droite, par-dessus les verdures moutonnantes du Roc-de-Chère, la montagne d'Entrevernes dressait en raccourci son grand cône lumineux au long duquel des flocons de vapeur se frôlaient comme des caresses. Avec une hâte affairée, un ruisselet courait vers le fond d'une étroite courbe qui, peu à peu, s'échancrait mollement et découvrait, entre des fouillis d'arbres, un coin azuré du lac d'Annecy. Le fier élan des montagnes vers le ciel limpide poussait l'esprit à d'enthousiastes envolées; la fuyante apparition du lac suggérait l'idée d'amoureux voyages dans le bleu; mais quand les yeux se reposaient sur les prés bas, sur les noyers d'où surgissait un toit brun, un sentiment de quiète poésie domestique réjouissait le cœur.

On était au commencement de mai. Les cerisiers, très nombreux en ce repli de la montagne savoyarde, semblaient d'énormes bouquets blancs; les haies étaient comme brodées par la neigeuse guipure des aubépines épanouies et l'herbe des prés s'étoilait çà et là de laiteuses marguerites.

Voici Jean et Simone qui errent la main

dans la main sous la futaie; voulez-vous accompagner les amoureux?

Ils étaient arrivés au bas de la pente, sous une futaie de chênes et de hêtres dont les troncs sveltes s'élançaient d'un jet, puis entre-croisaient très haut leurs frondaisons touffues. Un silence profond régnait sous cette voûte opaque; seulement, par intervalles, des carillons de cloches sonnant les vêpres de l'Ascension traversaient les bois comme un vol mélodieux d'invisibles oiseaux. Sur le sol noyé d'ombres verdâtres, des muguets tardifs s'épanouissaient encore.

— Qu'on est bien ici! dit Simone en se baissant pour cueillir les muguets, dont les grappes d'un blanc crémeux issaient à la commissure des feuilles jumelles... Quelle bonne odeur de printemps!

Mlle de Frangy s'était soudain arrêtée à un endroit où le chemin bifurquait. Elle se retourna, ses yeux rencontrèrent les yeux épris du jeune homme, et elle fut remuée profondément en y lisant un aveu de muette adoration.

— Quelle direction faut-il prendre? demanda-t-elle avec une voix d'enfant docile.

— Prenez à droite, dit-il, touché de cet accent de confiante soumission: la montée est un peu raide, mais elle ne dure pas longtemps.

Ils gravirent un abrupt escalier taillé dans la roche et atteignirent la lisière d'une châtaigneraie, dont les fûts énormes versaient jusqu'à ras de terre leurs branches rameuses. L'ombre opaque des châtaigners s'étendait sur toute une pente herbeuse, au bas de laquelle un ruisseau invisible glougloutait le long d'une prairie, dont on apercevait par échappées les floraisons baignées de soleil.

Simone, légèrement oppressée, se laissa tomber au pied de l'un des plus gros arbres, et Jean s'assit non loin d'elle.

L'heure était exquise; la solitude solennelle. La sonnerie des cloches de fête s'était éteinte; le silence de la châtaigneraie n'était rompu que par les menus bruits forestiers: froissements des ramures, grignotements d'un écureuil à la fourche des branches.

Tout le livre est écrit de ce style aisé et coulant, dont on voudrait enlever, comme des pailles sur un bel étang, quelques néologismes peu utiles qui flottent de-ci de-là.

Le charme du volume est dans sa poésie, son honnêteté, la ténuité fluette de ses sentiments touchants, la variété des tons et des motifs, tantôt la poésie de la forêt ou du ravin, tantôt la peinture émue de l'inquiétude maternelle, puis l'amour ingénu qui a pour ombre et pour revers quelques tableaux d'amour moins platonique, partout un sentiment très vif de la nature, et même un sourire amusant sur la bonne face de cet exubérant M. Divoire, qui rejette malgré elle sa femme dans les bras de son ancien soupirant.

M. Theuriet est un maître dans la pastorale, et ceci est au fond une pastorale. Sans doute, il n'y a pas de bergers, de houlettes, et Florian, ni Gessner n'ont passé par le Roc-au-Chère: reconnaissez, pourtant, dans la facture de l'œuvre et dans le plaisir qu'elle donne, tous les caractères de la pastorale, avec ses paysages et sa peinture de l'amour ingénu contrarié par le voisinage de l'amour sensuel. Sans doute, le genre est ici modernisé, et il y a ce que n'ont pas l'*Arcadie* ou l'*Astrée*, un juge, un manufacturier, des ingénieurs: mais qu'ils tiennent donc peu de place! L'usine, on la voit à peine; la ville voisine, on n'y entre pas. M. Theuriet est un pastoral, et ses goûts le maintiennent loin des rues et des tramways.

Et maintenant, quelle est la conclusion de son livre? Quelle leçon en sort? C'est une leçon de résignation, d'abnégation, d'indulgence, de pardon; il ne peut en être de plus haute. Jean a eu tort de folâtrer avec la petite couturière au même moment qu'il assurait Simone de son éternel amour; mais quand Simone le repousse à jamais, elle en convient elle-même plus tard, le châtiment et la faute sont disproportionnés, et deux existences s'en trouvent brisées, deux cœurs en restent meurtris. Les aspérités de l'existence sont rudes et brutales; il ne faut pas s'y heurter, il faut aller doucement, avec prudence et discrétion, afin de ne pas se blesser. Pour Simone et Jean, la leçon a été amère; un moment d'égarement et un moment de sévérité ont tout perdu; ils ont payé leur faible faute de tout le bonheur de leur vie, et cela parce qu'ils avaient l'âme honnête. Si on savait, si on réfléchissait à quoi tient le bonheur, on n'oserait plus agir ni mouvoir, et l'inaction serait le refuge.

Avec moins de maturité, d'expérience, de fini, de sûreté dans le travail, avec pourtant beaucoup de charme et d'agrément, M. Jean Rameau a écrit un livre qui, comme le précédent, est une pastorale, une idylle d'amour dans un cadre de verdure. Le livre s'appelle *Ame fleurie.* Il s'ouvre par des pages d'une bonne venue. M. de Montberthier est un gentilhomme ruiné; il habite sa gentilhommière avec sa fille Nine, une personne agréable, sans beauté. Voici comment l'auteur nous la présente:

Elle avait dix-neuf ans, sa peau était brune et ses cheveux d'un blond fané, d'un blond incolore, paraissaient plus clairs que son front.

Elle n'était pas jolie; mais ses yeux très personnels, ses grands yeux d'un bleu très pâle semblaient jeter autour d'elle de la fraîcheur, de l'espérance, de la joie, et révélaient une âme délicieusement puérile, une âme à la veille de fleurir, comme un arbuste aux bourgeons gonflés que le soleil d'avril travaille et qui sera bientôt plein de parfum et de papillons.

Malheureusement Nine boitait un peu, depuis qu'une fillette du village l'avait fait tomber d'un pommier; elle s'était cassé une jambe dans cette chute; le médecin avait mal réduit la fracture; mais la claudication, qui n'avait rien de disgracieux, diminuait chaque année et semblait devoir disparaître quand le corps aurait son complet développement.

Au moment où s'ouvre le récit, M. de Montberthier est complètement ruiné. Il faut décamper, vendre le château; ils se retireront dans une petite maison qu'il possède en Algérie. Pour l'instant, il n'a même pas de quoi payer les domestiques à la fin du mois, et il songe à mettre en gage un diadème de famille. C'est dire qu'il est bien bas.

La douleur de Nine à l'idée de quitter le manoir de Montberthier est indicible. Elle parcourt, l'âme angoissée, tout le domaine, les salles ornées de vieilles boiseries, la forêt, les fermes; elle va prier et pleurer à l'église, elle se met dans un cruel état de surexcitation nerveuse :

Nine chancelait; ses jambes ne pouvaient plus la soutenir, son cœur battait à se rompre. Il lui semblait que tous ces arbres la retenaient avec leurs branches, s'attachaient à elle, incorporaient leurs fibres à sa chair. Oh! elle allait mourir plutôt que de les quitter!

Elle vit un massif d'aubépine, un grand massif fleuri et odorant qui couronnait un talus. C'était la dernière plante de la forêt. Plus loin, le sol ne dépendait plus du domaine. Nine alla s'asseoir au pied de ce massif, tout près de la route, et ferma les yeux.

L'aubépine embaumait. De temps en temps, la jeune fille sentait un léger pétale tomber sur ses mains. Ayant relevé les paupières, elle en trouva sa robe parsemée. L'aubépine faisait bien de lui jeter ses fleurs. Oh! si elle avait pu l'en couvrir toute, peu à peu, avant l'arrivée de la voiture! Si elle avait pu l'étouffer sous ses dépouilles blanches, l'asphyxier avec ses violents aromes et l'empêcher ainsi d'aller mourir ailleurs, sur un sol indifférent, dont les fleurs ne la connaîtraient pas.

Enfin la voiture l'emporte; elle part seule avec la gouvernante, son père étant retenu par ses affaires. Mais la douleur du départ est trop forte; elle s'évanouit dans le coupé.

L'accident arrive devant la maison d'un riche manufacturier, un veuf de quarante-cinq ans, qui est absent à ce moment-là. Mais soudain Nine a son plan: il faut qu'elle épouse le manufacturier; il rachètera le château, et il n'y aura plus besoin de s'en aller.

Au lieu de poursuivre sa route, elle revient près de son père, fort surpris de la revoir. Elle lui annonce qu'on ne s'en va plus. Elle a trouvé un veuf riche, elle va l'épouser. Le père, en homme sage, fait quelques observations prudentes.

D'abord, ce M. de Saverne aime-t-il Nine? Car, enfin, elle boîte.

Juste, la première femme du veuf boitait déjà.

M. de Montberthier observe avec raison que c'est peut-être un motif pour qu'il ne lui faille plus de boiteuse.

Et puis, est-il riche? Il n'est peut-être que directeur d'une riche compagnie? Ils achètent les journaux locaux, et ils y voient que M. de Saverne a payé fort cher un bibelot rare. Donc, il est riche.

— Alors, va! fait le père, qui a sans doute perdu dans la ruine toute fierté gentilhommière.

Au bout de quelques jours M. de Montberthier et sa fille, espérant que M. de Saverne est de retour, vont lui faire une visite de remerciement.

Non, M. de Saverne n'est pas encore de retour.

Leur visite leur est rendue, non pas par M. de Saverne, mais par son neveu, un jeune homme pauvre, Michel Valin, qui lui sert de secrétaire.

Michel et Nine se revoient souvent. Ils deviennent éperdument épris l'un de l'autre. Alors Nine change ses batteries. Que Michel obtienne trois cent mille francs de son oncle, et elle sera sa femme, car ils pourront racheter le château.

L'oncle revient, et Michel obtient la somme.

Seulement, M. de Saverne devient à son tour amoureux de Nine. Il a un moyen bien simple de se débarrasser de son rival : il ne lui donnera pas un sol. Nine est donc prise entre son amour pour Michel pauvre et son amour pour son château que, seul, M. de Saverne peut racheter. Ce sont alors des alternatives: tantôt c'est Michel, tantôt c'est le château qui l'emporte.

A un moment, Michel est tout à fait le fiancé; tant pis, ils iront vivre au loin et travailleront. Puis Michel se sacrifie et disparaît. M. de Saverne devient alors le

vrai fiancé; mais il sent qu'on ne l'aime pas. Il y a là un jeu de balançoire, par lequel Nine saute d'un prétendu à l'autre, qui est un peu long. Bref, le mariage va se faire. Il se défait une fois encore, et le père de Nine, désolé de voir qu'on n'aura pas d'argent, que le château va être vendu, et que c'est la misère qui vient, met le feu à sa chambre. Cet incendie décide Nine; elle rappelle le vieux Saverne. Mais elle revoit Michel au moment où, de guerre lasse, elle était résolue à en finir par le suicide.

Elle scie le soir la passerelle pourrie du ruisseau profond, avec l'intention de la traverser le lendemain matin et de se noyer. Mais M. de Saverne, ignorant du danger, y passe avant elle et tombe à l'eau; l'endroit est très dangereux. Il est sauvé par Michel, qui est un premier prix en natation.

L'oncle récompense le neveu en l'adoptant, en le faisant son héritier et en lui laissant la main de Nine.

A vrai dire, ce n'est pas l'intrigue qui est la partie la mieux réussie de cette œuvre aimable. Il y a dans cette gentilhommière délabrée un bruit de gros sous qui est désagréable à entendre. On perçoit toujours ce son métallique dans les duos d'amour de Nine, et l'on songe toujours avec elle :

— Il n'y a pas à dire, il nous faut trois cent mille francs pour racheter le château.

Cette jeune fille, ballottée suivant le courant que prennent les écus, perd en grâce et en sympathie ce qu'elle gagne en esprit pratique.

Peut-être l'œuvre aurait-elle un peu gagné si les caractères étaient davantage fouillés et étudiés. Nine devrait nous être mieux connue et sa nature pourrait être précisée davantage. Est-ce un sauvageon? On le croirait, à la voir se précipiter sur le bras d'un jeune homme en visite pour y sucer la morsure d'un serpent. Est-elle inconséquente? Elle nous étonne quand, parlant de son espoir d'épouser le riche voisin, elle s'écrie :

— Ça y est! il m'épousera!

Ce roman a d'autres qualités de style et de poésie. M. Rameau est un poète, un poète de la nature, et il retrouve son élément quand il a devant lui un paysage à peindre.

Il y a du lyrisme dans sa prose, des apostrophes aux buissons, des prosopopées où les arbres prennent la parole; les promenades de Nine en forêt lui fournissent des pages agréables et fraîches.

Le caractère le plus original du livre est la communion constante des êtres et des choses. La nature est partout immiscée aux actes des hommes, et ceux-ci reçoivent des leçons directes de l'intelligence immanente des choses. Au moment où Nine se décide à fuir avec Michel, elle parcourt une fois encore le bois cher à ses premiers ans, et le bois exhale sa pensée comme au temps des hamadryades et comme si le panthéisme était la vraie loi de l'univers :

Pour l'empêcher de passer, sans doute, un sapin abaissait insidieusement ses branches, un acacia comblait les sentiers de ses feuilles mortes, pour qu'elle ne sût plus reconnaître le sien; et une ronce maligne, sans avoir l'air d'y toucher, lui accrochait une manche pour mieux la retenir.

Ils se liguaient, ils tâchaient de la garder pour eux, ils voulaient l'empêcher de rejoindre Michel.

— Ne t'en va pas avec cet homme! Reste avec nous! semblaient-ils murmurer avec leurs feuilles tristes. Ne nous aimerais-tu plus, Ninette?... Reste avec tes premiers amis; ils ne te feront jamais de mal, eux! Tandis que les hommes, les hommes les meilleurs, déchirent le cœur des jeunes filles, une fois ou une autre!... Reste dans ta forêt; nous aurons pour toi de l'ombre si fraîche, des fleurs si jolies, de si tendres chants d'oiseaux! Ne t'en va pas avec cet homme! Ne sais-tu donc pas que c'est un péché? Toutes les demoiselles de Montberthier que nous avons connues ont conduit leurs amoureux à l'église avant de partir avec eux!... Reste, reste avec nous!

Quand Nine veut mourir, la Nature encore lui parle, et Nine l'entend :

Nine ouvrit une fenêtre pour avoir froid. Elle aurait été bien heureuse d'attraper une bronchite, une pneumonie double. Mais il faisait doux comme au printemps, et la lune épanouie versait de la joie à toutes les choses. « Comment! vous osez penser à la mort? semblait-elle dire à la jeune fille. Oh! quelle aberration!... Ayez de la patience. Ne savez-vous pas qu'il faisait de l'orage l'autre semaine? Voyez comme il fait beau à présent!... Courage! il fera beau sur vous, mademoiselle Nine. Fermez vos croisées bien vite et allez dormir! Tenez, je vais vous envoyer un rêve où vous entendrez la voix de Michel, où vous sentirez ses baisers... Bonne nuit! »

Il y aurait de beaux accents à tirer de cette conception, qui projette sur le monde extérieur les émotions de nos âmes. M. Rameau a préféré se tenir dans une tonalité

douce, familière et quelquefois un peu négligée. Mais ce qui grandit son œuvre, c'est précisément cette force immanente et invisible qui semble dominer les personnages et leurs dialogues, et qui rappelle, en des termes beaucoup plus modestes, le chant grandiose de Lucrèce dans sa prosopopée de la Nature.

C'est encore l'amour et ses misères qui font l'objet du livre de Gyp, *Bijou*.

Dans cette œuvre nouvelle, la féconde romancière, dont c'est le quarante-deuxième volume, fait montre et preuve de ses habituelles qualités d'esprit, de vivacité, d'observation, de répliques promptes et amusantes. Mais il y a autre chose, une idée philosophique et bien ancienne, dans cette œuvre frivole, et c'est le pouvoir terrible de la beauté.

On se rappelle cette page de l'*Iliade* où les vieillards de Troie sont assis sur les remparts et regardent les combattants dans la plaine. La belle Hélène vient à passer dans la rue, — la belle Hélène, dont l'enlèvement par Pâris est cause de cette longue guerre de Troie et de près de dix ans de massacres. Ils devraient la haïr, ces vieux Troyens, ils ont toutes les raisons pour la mépriser et la détester : et pourtant, quand passe la belle Lacédémonienne au gracieux peplum, ils sont saisis d'admiration pour sa beauté, et ils oublient leurs griefs pour chanter ses louanges : tel est le pouvoir de la grâce et de la femme!

C'est un sentiment analogue qui fait le fond du livre de Gyp. Bijou est le surnom d'une jeune fille de vingt ans qui est une perfection. Elle est jolie, elle est adorablement moulée, elle a de beaux cheveux blonds, des yeux adorables, un petit menton séduisant, la taille bien prise; elle a de l'esprit comme quatre, un cœur d'or, son âme est une perle rare; elle possède tous les talents, elle est gaie, vive, fine mouche, prompte à la riposte; elle monte à cheval comme Fernando et peut galoper une heure sans transpirer; elle a toutes les qualités d'une experte ménagère, et si j'oublie ici quelque qualité à laquelle vous pensiez, de grâce, ajoutez-la. Telle est Bijou.

Si l'on pouvait employer des gros mots, à propos des dialogues frivoles, inconsistants et aimables dont Gyp fut le promoteur, on dirait que la thèse de ce livre est le danger de la beauté. Il ne fait pas bon pour une femme d'avoir toutes les perfections : ceci soit dit pour celles qui n'en ont pas beaucoup.

Bijou fut trop parfaite, et c'est ce qui fit le malheur de tout le monde. Rien n'est dangereux, dans un milieu d'ailleurs paisible, comme une femme que tout le monde ne peut s'empêcher d'adorer. C'est l'histoire de la belle Hélène qui perdit Troie.

Cette petite perfection de Bijou vit dans un milieu un peu touffu de jeunes gens. Faisons ce petit reproche en passant : ils sont là, dans ce château qu'habite la jeune fille, un tas de petits et de grands adorateurs avec la figure desquels l'auteur est évidemment familiarisé. Il n'en va pas de même du lecteur qui se plaît à confondre très volontiers Jean avec Henri et Henri avec Paul. Ils n'ont pas chacun leur tête, et on ne les voit pas fort nettement.

La belle, l'irrésistible orpheline habite dans le château de sa grand'mère; il y a là son cousin et sa cousine, les de Rueille, un jeune homme, Jean de Blaye, qui entretient une actrice, un autre jeune homme, Henri de Bracieux, qui a une liaison mondaine, un collégien, Pierrot, qui a un précepteur, M. Giraud, un abbé pour les petits de Rueille, et peut-être quelques amis encore.

L'auteur a voulu montrer qu'une belle jeune fille, honnête, intelligente, dévouée, mais malheureusement douée de toutes les perfections, mise dans ce milieu paisible, y doit nécessairement jeter la pomme de discorde et le brandon de malheur, sans que sa volonté y soit pour rien, par le seul charme et par la seule efficace de sa beauté redoutable.

Et, en effet, voyez ce qui arrive. Bijou a un cousin marié : elle jette sans le savoir le désarroi dans le ménage. Mme de Rueille ne tarde pas à s'apercevoir que son mari est amoureux fou de Bijou, au point qu'elle songe tout de suite à quitter le château; et comme elle ne peut pas donner la vraie raison de son départ, elle prétexte que sa fillette a besoin de la mer par ordonnance du docteur. Et d'un.

Celui des jeunes gens qui connaît une actrice adorable, rangée, sage, n'a pas un meilleur sort. Il est fou d'amour et ne quitte pas Bijou des yeux; son amie de théâtre s'en aperçoit, et elle en conçoit un si vif dépit, qu'elle se tue. Et de deux.

La dame du monde qui aimait l'autre jeune homme ne tarde pas non plus à déplorer la froideur de son ami, dont le cœur

est également accaparé par Bijou. De là, brouille, rancunes, froideur et lâchage. Ici on ne peut pas s'indigner, puisque la morale approuve ce dénouement.

Pierrot, le potache, ne peut pas travailler, tant il est distrait par l'image persistante de Bijou. Quant à son précepteur, M. Giraud, ce pauvre diable qui ne peut pas dîner à table parce qu'il n'a pas d'habit, il est plus pris que les autres, il perd la raison, et on le trouve un jour noyé dans la pièce d'eau par désespoir d'amour.

Il n'est pas jusqu'à l'abbé qui n'éprouve un doux plaisir à regarder les allées et venues de cette beauté toujours vêtue de rose.

C'est une séduction universelle.

Quand elle n'est pas là, le salon est morose. Dès qu'elle paraît, tout semble s'illuminer, s'égayer et revivre. Elle est le soleil vivifiant de cette villégiature, l'astre irrésistible de ce parterre d'héliotropes. Et vous croyez que c'est tout? Il y a là dedans un brave recteur d'académie, dont la fille Jeanne est amie de Bijou, une amie intime; elles mettent des robes pareilles et passent une partie des vacances ensemble. Seulement ces robes roses, qui embellissent Bijou, enlaidissent les platitudes de Jeanne. Il y a un sort pour tout, et il faut que Bijou triomphe partout, même dans les minuties. Seulement, ici ce n'est pas une minutie. Jeanne a un fiancé, un jeune professeur tout à fait distingué : et voilà-t-il pas le jeune professeur qui, lui aussi, en pleines fiançailles, a la tête tournée par Bijou, et c'est un malheur de plus au compte de l'infortunée belle qui sème les déconvenues dans les perles de son rire, car le mariage de la fille du recteur fut du coup rompu.

Et voilà donc ce que rapportent la beauté, le charme, la séduction! Est-ce donc un privilège aussi redoutable que celui de Midas qui changeait tout en or et qui mourait de faim devant son pain subitement métallisé?

Car Bijou non plus n'est pas heureuse et sa beauté lui inflige une destinée pénible. Après avoir désolé ou décontenancé tout son entourage, jusqu'à son modeste professeur de violon, aux cheveux plats et luisants, elle fait un triste mariage. Son amie Jeanne lui a confié le secret de sa rupture avec son fiancé.

Bijou la regarda au fond des yeux et demanda :

— Et c'est... c'est à cause de moi, n'est-ce pas?... à cause de l'attitude que prenait avec moi M. Spiegel que tu as rompu?...

Jeanne fit « oui » de la tête. Denyse reprit :

— Alors, tu as vraiment cru que ton fiancé me faisait la cour?...

— Qu'il te faisait la cour... non pas, peut-être... mais que, certainement, il t'aimait...

— Et puis?...

— Comment, et puis?...

— Oui... à quoi ça le menait-il...

— Mais... à souffrir... et, qui sait?... à espérer!...

— Espérer... m'épouser?...

— Non!... oui... je ne sais pas! espérer vaguement je ne sais quoi...

— Et tu crois que je vais supporter cette pensée que je fais... oh! bien involontairement, ton malheur?

— Il n'est pas en ton pouvoir de changer ce qui est...

Bijou parut réfléchir.

— Si je me mariais... demanda-t-elle brusquement.

Notez l'inconscience naïve de ce petit être involontairement pervers et innocemment malfaisant : elle sème le mal, mais elle n'y peut rien, et elle le sait à peine.

Dans son bon cœur, pour sauver Jeanne de la rupture, elle épouse un vieillard qui fréquentait la maison, et pour qui elle avait tendresse de cœur, sans penser qu'elle l'épouserait. Triste union.

Un paysan en voyant passer la noce disait à un cocher qui opinait :

— Nom d'un chien! C'qu'elle est chouette!

— Est-ce pas? Eh bié! l'est cor meilleur qu'alle n'est chouette!

C'est le mot qui ferme le livre, comme une note ironique à l'adresse de cette bonté compliquée de perfection totale et fatale, qui peut duper le vulgaire, mais qui ne leurre pas le philosophe et l'observateur. C'est un don dangereux, nuisible, funeste, et l'exemple de Bijou est une bien grande consolation pour les laides et les imparfaites!

⁂

Un peu de poésie. Jean Lahor publie un recueil d'un intérêt élevé, *les Quatrains d'Al Ghazali,* chez Lemerre.

Abou Hamid Mohammed ibn Ahmed al Ghazali naquit dans le Khorassan au XIe siècle. D'âme aimante et d'esprit inquiet, il erra toute sa vie à la recherche de la vérité, de pays en pays, d'un système à l'autre. Il fut surtout séduit par les enivrantes rêveries du panthéisme musulman. Il fut longtemps soûfi, c'est-à-dire panthéiste, comme le fut Kheyam, le poète

persan, son contemporain. Il condensa sa morale dans des écrits en prose, à la différence de Kheyam qui mit la sienne en quatrains.

L'auteur a puisé dans le système de Ghazali l'inspiration et la matière de ses quatrains. Il n'était peut-être pas bien nécessaire de les mettre sous cette autorité lointaine, et ils pouvaient se présenter d'eux-mêmes sans l'assistance de ce Pibrac d'Orient.

La réunion de ces quatrains forme un poème philosophique divisé en quatre parts : l'amour de la femme, l'amour mystique, le doute, la pitié du renoncement. Le poète chante d'abord son *Carpe diem* :

Aimons-nous et rêvons, nous n'aurons pas toujours
Ce ciel devant nos yeux, doux comme une soierie :
Les morts ne la voient plus, la belle nuit fleurie
Qui nous caresse et fait plus tendres nos amours !

Mais les amours ne procurent que dégoût et satiété. Allah dit au poète :

Triste de leur ignominie,
Quitte tes amours, il est temps ;
Viens vers mon âme, je t'attends,
Reviens à la source infinie.

Le poète alors se perd dans le mysticisme et s'anéantit dans la divinité :

Oh ! mourir à moi-même, au monde, être à jamais
Une âme submergée en ta clarté divine ;
Ayant fui jusqu'à toi le Néant que j'aimais,
M'abreuver de l'Amour sans fin sur ta poitrine !

Mais les spéculations de sa philosophie ne l'éclairent pas. Il doute. Pourquoi le monde est-il si imparfait ? S'il y a un Dieu, pourquoi son œuvre est-elle si incomplète ? Pourquoi l'hiver après l'été ? pourquoi la mort ? Quel ennemi nous tue ? Quel est ce corps périssable ? Les cieux semblent jaloux du bonheur de la vie ; toute cette partie contient de fort beaux vers, d'une facture solide et d'un ton élevé :

Sans mon assentiment, Allah, tu m'as fait naître,
Et je vais redescendre en l'inconnu béant
Avant d'avoir compris le secret de mon être,
Dont la grandeur m'étonne autant que le néant.

C'est le cri de Musset :

Qu'est-ce donc que la vie, et qu'y venons-nous faire ?

Donc, le ciel est indifférent à qui souffre ou meurt ; tout périt ; les cendres d'Omar ou d'Alexandre le Grand servent à faire des briques avec lesquelles on construira des palais qui seront eux-mêmes un jour réduits en poudre.

Mon rêve fait lui seul si radieux et beau
Le soleil d'or saignant qui descend au tombeau :
Mais quand aura vécu la conscience humaine,
Splendide, il peut brûler, sa splendeur sera vaine !

Tout est doute, incertitude, ignorance, tout appelle la mort qui délivre.

Le poème ne se termine pas par ce cri décourageant. C'est au contraire un hymne d'espoir que chante la péroraison. Le salut est pour l'individu de se fondre dans la masse de l'humanité et de mêler sa petite destinée à la destinée collective.

Qu'une nouvelle vie aimante en toi commence :
Multipliant en toi la joie et les douleurs,
Vois dans l'humanité comme ton être immense,
Et fais tiens ses espoirs, son ivresse et ses pleurs.

Que l'homme se confonde avec l'humanité, car leur sort est commun, et l'humanité marche vers l'éternel progrès. Celle que nous connaissons aujourd'hui marque seulement une étape dans sa marche ; nous préparons des générations futures qui nous seront autant supérieures que nous sommes supérieurs aux générations passées : alors cette race future, dont nous ne pouvons imaginer les vertus, les énergies, la beauté, dépassera toutes les manifestations antérieures de la nature et de l'humanité ; c'est là le progrès rêvé et promis, et la haute conclusion de ce poème philosophique exposé dans une forme excellente, en vers solides et bien frappés, forts de leur pensée même.

C'est le même problème de la destinée humaine qui préoccupe le héros de M. Léon Hély, *Mentis* (chez Fischbacher). Ce poème philosophique a été brillamment patronné par M. Anatole France, qui lui consacre une belle préface :

Je crois avec le poète de *Mentis* que la pensée d'un philosophe est le plus pathétique des drames, et que l'écoulement universel des choses est un spectacle plus douloureux encore que le corps fleuri d'Ophélie roulé dans le ruisseau d'Elseneur. Aussi, ai-je suivi les trois chants de ce poème comme les trois actes d'une tragédie sublime et terrible.

Le héros du poème revit toute l'humanité, repense toutes les pensées dont elle fut agitée à travers les âges, recrée tous les dieux qu'elle a créés. Il fouille l'amas des croyances pour en extraire des parcelles de vérités. Mais aucun dogme ne contente son esprit, jusqu'à l'apparition

d'une figure céleste, *Luxa*, la vérité, avec laquelle Mentis a des dialogues d'un austère lyrisme, qui inspirent au préfacier cette belle page crayonnée en marge du poème :

Enfin, c'en est fait des douze cieux et des douze planètes sous lesquelles on naissait heureux ou malheureux, jovial ou saturnien. La voûte solide du firmament est brisée. Notre œil et notre pensée plongent dans les abîmes infinies du ciel. Au delà des planètes, nous découvrons, non plus l'Empyrée des élus et des anges, mais cent millions de soleils, roulants environnés de leur cortège d'obscurs satellites invisibles pour nous.

Au milieu de cette infinité de mondes, notre soleil à nous n'est qu'une bulle de gaz et la terre une goutte de boue. Notre imagination s'irrite et s'étonne, quand on nous dit que le rayon lumineux qui nous vient de l'étoile polaire était en chemin depuis un demi-siècle, et que pourtant cette belle étoile est une de nos voisines. Il en est que nous voyons encore dans le champ du télescope, et qui sont peut-être éteintes depuis trois mille ans.

Les mondes meurent puisqu'ils naissent. Il en naît, il en meurt sans cesse. Et la création infinie et toujours imparfaite se poursuit dans d'incessantes métamorphoses. Il n'est pas plus de repos dans les espaces célestes que sur notre terre; la loi du travail et de l'effort régit l'infinité des mondes. Les cieux, qu'on croyait incorruptibles, ne connaissent d'éternel que l'éternel écoulement des choses. Morts et genèses, perpétuelles dilatations et condensations de la mystérieuse matière, qui font dire que l'Univers est la respiration de Dieu.

Quand Mentis n'aurait fait que fournir à M. France l'occasion d'écrire cette admirable page, si élevée, si forte de pensée et si poétique, il aurait déjà bien mérité; il a aussi le mérite de dire lui-même des belles choses en beaux vers. Le début est pittoresque :

Au milieu de papiers, de fioles et de tomes
Grouillant autour de lui comme un monde d'atomes,
Mentis, le philosophe et l'âpre travailleur,
Plane dans l'infini du songe intérieur.
Quoiqu'il soit jeune encore — il a trente ans à peine —
On l'appelle « savant »; son existence est pleine
De travaux admirés sur l'âme et sur l'esprit.
Seul avec sa pensée, il médite, il écrit,
Dans le calme logis, qui touche les nuages,
Et qui lui vit tracer ses plus vibrantes pages.

La peinture du quartier Latin, qui suit, est malheureusement un peu triviale par endroits, pour un poème d'un tour si élevé; mais le ton change aussitôt et le poète justifie le compliment qu'on lui a fait d'avoir eu l'ambition d'un Lucrèce.

C'est une éloquente et poétique histoire des religions : en une série de panneaux pittoresques et pleins de couleur locale, nous voyons défiler l'Égypte, l'Assyrie, la Grèce, Rome, en de sonores et nombreux couplets :

Krishna grandit, devient le saint anachorète
Créé pour révéler la doctrine secrète.
Sa voix, plus douce que le miel et l'amrita,
Semble un écho du ciel où plane Vasichta.
— Il est Brahma, Vichnou, Civa, la renaissance,
Et sous la forme humaine égale la puissance
Qui réside dans l'air, le mouvement, le feu,
Fait l'atome infini, sans bornes, le ciel bleu.
Pénétré de la foi de ses pieux ancêtres,
Krishna, l'essence des choses comme des êtres,
Quitte les monts déserts, suivi de ses élus
Et va dans les pays au vice dévolus,
Initiant la foule à son vivant symbole,
Au sens profond caché sous chaque parabole,
Il lui fait entrevoir son immortalité.
— Il triomphe, et le peuple ébloui de clarté,
Hors des pauvres maisons, des modestes cabanes,
S'agenouille en baisant la robe des brahmanes.

Certaines strophes ont une harmonie agréable :

O bel éphèbe ! au corps lustré par les strigiles,
Où vas-tu, fier et grand, sous le soleil d'Hellas ?
Le feu semble courir dans tes membres agiles,
Qu'emporte au loin l'ardeur des fils de Ménélas.

Tes grands yeux inspirés s'ouvrent à la lumière,
Faite des purs rayons d'un ciel jamais troublé,
Et brillent du reflet de l'essence première
Qui baise chastement ton front immaculé.

Ton cœur, tout palpitant des hymnes homériques,
Entend chanter en lui l'âme de tes aïeux;
Et, bercé mollement par ces vagues lyriques,
Tu crois quitter la terre et planer dans les cieux.

Le poème aboutit à une conversation avec la Muse, dans le goût de Musset; mais la conclusion n'a pas la grandeur et l'élévation du poème de Ghazali que nous lisions tout à l'heure. Ghazali arrivait à la croyance au progrès, à l'amélioration des races; Mentis a fait un enquête stérile; il a fait preuve de connaissances philosophiques, il les a remuées et étalées sans autre profit qu'une belle musique, mais sans assurance nouvelle pour sa pensée, sans raison d'espérer pour son âme plus inerte.

LÉO CLARETIE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

C'est bien au moment des grandes chaleurs qu'il faut parler de glace, cette pensée seule suffit presque à nous rafraîchir par un effet d'auto-suggestion. Un bon morceau de glace serait cependant préférable, c'est certain. Heureusement, aujourd'hui, il est facile de s'en procurer presque partout, grâce à la fabrication artificielle. On en recueille aussi pendant l'hiver, quand c'est possible, et on la conserve dans la paille, dans des sortes de caves. Cela paraît souvent étrange, lorsqu'on ne réfléchit pas. Il ne fait jamais froid dans les caves, la paille tient chaud, et voilà ce qu'on choisit pour conserver la glace! C'est cependant très rationnel; car que faut-il pour qu'elle ne fonde pas? Tout simplement qu'il ne puisse lui parvenir la chaleur nécessaire à sa fusion.

Or la paille est un mauvais conducteur de la chaleur, c'est-à-dire qu'elle maintiendra facilement une température constante. Quant à la cave, elle n'est ni chaude ni froide; elle aussi est à une température constante d'environ 8 à 10 degrés au-dessus de zéro. Si nous y entrons en hiver, en venant de l'air extérieur qui est à 15 degrés au-dessous de zéro, nous éprouverons forcément une sensation de chaleur, puisque nous subissons tout à coup une élévation de 20 à 25 degrés; et si nous y entrons l'été, l'effet inverse se produira.

Mais, quand on n'a pas de glace naturelle, comment peut-on la fabriquer? Il y a plusieurs moyens, les uns chimiques, les autres mécaniques; ceux-ci seuls sont réellement économiques. Il faut laisser les autres pour les cas spéciaux où le prix importe peu; on prendra alors des sels qu'on fera dissoudre. Pour passer de l'état solide à l'état liquide, un sel absorbe de la chaleur, et il la prend où il la trouve le plus facilement, c'est-à-dire autour de lui. Mettez simplement du sel de cuisine dans l'eau; vous faites un mélange réfrigérant, il le sera d'autant plus qu'il y aura plus de sel et moins d'eau. Quand votre soupe est trop chaude, salez-la, vous la refroidirez; mais n'abusez pas du procédé.

Plus le sel employé fondra facilement, plus la congélation sera rapide; voici un mélange qui donne une température de 30 degrés au-dessous de zéro : 9 parties de phosphate de soude et 4 parties d'acide azotique étendu d'eau; mais on a rarement besoin d'une aussi basse température, et 5 parties de sel ammoniac, 5 de salpêtre et 16 d'eau vous donnent 15 degrés sous zéro, ce qui sera plus que suffisant pour qu'en

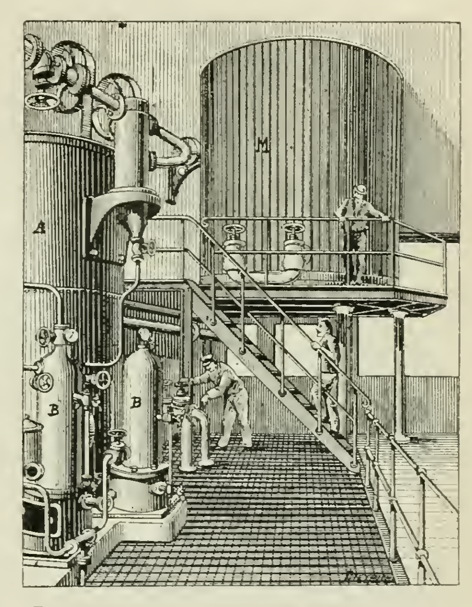


Fig. 1. — Usine à fabriquer la glace au moyen du gaz ammoniac.

A. Réservoir où le gaz est comprimé au moyen de pompes. — B. Cylindres où il arrive à l'état liquide. — M. Cuve contenant un liquide incongelable, tel que l'eau salée, et traversée par un serpentin dans lequel l'ammoniaque, reprenant sa forme gazeuse, produit le froid. Le liquide, ainsi amené à une très basse température, est envoyé au moyen de pompes autour des récipients à congeler.

plongeant dans ce mélange un vase en métal contenant votre sirop, vous obteniez rapidement un bloc de glace. Nous disons bien un vase en métal, car celui-ci sera bon conducteur et permettra rapidement à son contenu de se mettre au même degré que le liquide extérieur; si vous preniez du verre ou de la porcelaine, ce serait très long, et votre mélange réfrigérant, bien

qu'il soit, lui, dans un vase mauvais conducteur, aurait perdu ses propriétés avant que le contenu de votre vase ait eu le temps de se refroidir.

Dans l'industrie, bien qu'on utilise toujours les mêmes principes, on a recours à d'autres procédés. De même que les sels empruntent de la chaleur aux corps qui les environnent pour passer de l'état solide à l'état liquide, le liquide agit de même pour passer à l'état gazeux. Prenez de l'éther, qui est un liquide très volatil, versez-en une goutte sur votre main, vous éprouverez une vive sensation de froid. Pourquoi? C'est que, pour s'évaporer, l'éther avait besoin de chaleur, et c'est votre main qui la lui a fournie. Dans les usines à glace, au lieu de prendre un liquide volatil qui coûterait très cher, on le fabrique soi-même en liquéfiant un gaz par compression. On a choisi naturellement ceux qui se prêtent le mieux à l'opération : l'acide sulfureux ou de préférence encore l'ammoniaque; le gaz ammoniac s'entend; car ce qu'on nous vend chez le pharmacien sous ce nom n'est qu'une dissolution de gaz dans l'eau.

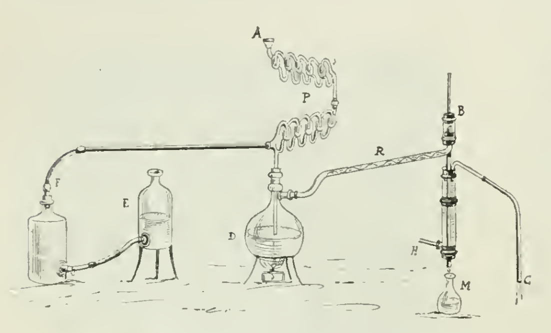


Fig. 2. — Appareil pour la fabrication de l'alcool au moyen du gaz acétylène.

F. Flacon contenant du carbure de calcium et du zinc. — E. Eau acidulée sulfurique. — A P. Colonne où circule de l'acide sulfurique chaud. — D. Flacon où tombe l'acide sulfovinique qu'on distille. — R B M. Serpentin où se condensent les vapeurs d'alcool, le liquide est recueilli en M. — H C. Circulation d'eau froide autour du serpentin.

On prend donc, au moyen de pompes mues par des machines à vapeur, le gaz ammoniac, et on le comprime dans un réservoir A (fig. 1), où, en outre, on le refroidit par une circulation d'eau froide. A ce régime il ne tarde pas à se liquéfier et vient se réfugier sous cette nouvelle forme dans le petit cylindre B. Celui-ci est relié par des tuyaux à un serpentin métallique placé dans un réservoir M, où l'on a versé un liquide incongelable, de l'eau salée par exemple. Si on ouvre le robinet du serpentin, l'ammoniaque s'empresse d'en profiter pour repasser à son état favori, l'état gazeux. Mais comme cette transformation s'opère dans le serpentin au sein du liquide contenu en M, cela le refroidit considérablement. C'est ce liquide, incongelable comme nous l'avons dit, qui est envoyé par des pompes dans des cuves où l'on a placé les récipients contenant de l'eau filtrée qui ne tarde pas à se congeler sous forme de blocs, de cylindres, etc., suivant la forme du récipient qui la contient.

Au sortir du serpentin placé en M, le gaz qui s'est reformé est pris par les pompes et refoulé de nouveau en A et B, de sorte que c'est toujours la même provision d'ammoniaque qui sert. Le liquide contenu en M est également mis en circulation par des pompes et sert aussi indéfiniment.

Ce procédé de fabrication de la glace a été utilisé dans deux établissements à Paris, pour établir une piste où l'on peut patiner toute l'année. Cette piste est formée d'une grande cuvette peu profonde, contenant de l'eau; sur le fond repose un immense tube de fer de plusieurs kilomètres de long, replié sur lui-même. C'est dans ce tube que circule le liquide refroidi du réservoir M; l'eau est rapidement congelée et entretenue dans cet état tant que les pompes entretiennent la circulation dans le serpentin. On obtient ainsi une sorte de lac glacé, où d'une façon permanente les patineurs peuvent prendre leurs ébats.

⁂

L'acétylène, qui fait déjà bien parler de lui comme agent d'éclairage, menace de s'introduire dans la confection des liqueurs, ce qui, au premier abord, pourra paraître peu appétissant, étant donnée sa forte odeur alliacée. Mais empressons-nous de dire qu'on a soin de le transformer d'abord en alcool, car c'est un gaz qui contient les principaux éléments de ce précieux liquide, il n'y a qu'à lui ajouter ce qui lui manque. Jusqu'à présent, le procédé n'est pas tout à fait industriel; mais

il est fort possible qu'il le devienne. L'alcool est, en effet, un composé de carbone, hydrogène et oxygène; l'acétylène possède déjà les deux premiers éléments, nous lui donnerons le troisième, et complèterons la dose d'hydrogène qui est un peu faible pour ses prétentions alcooliques.

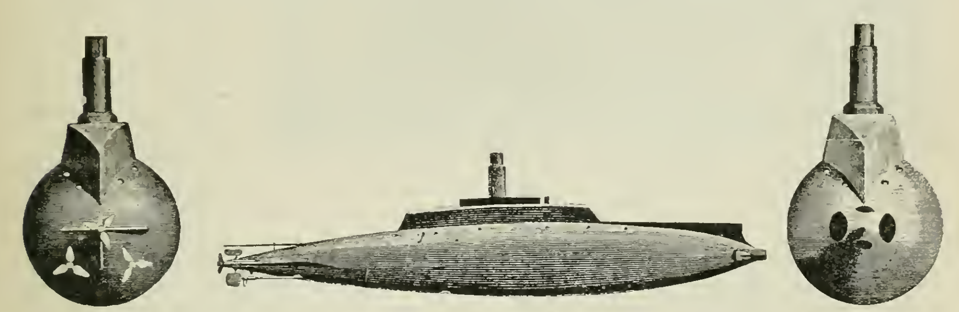
C'est M. Berthelot qui a, le premier, obtenu l'alcool préparé chimiquement; mais il employait un procédé de laboratoire qui n'aurait pu, en pratique, lutter avec les procédés habituels de distillation. Tandis qu'aujourd'hui, la facilité avec laquelle on obtient l'acétylène permet d'espérer qu'on pourra procéder à une fabrication directe dans de bonnes conditions.

Voici un dispositif, qui n'est encore qu'un appareil d'expérience, mais qu'il sera facile de rendre industriel quand le moment sera venu.

Dans un flacon F (fig. 2), on met du carbure de calcium et du zinc; on sait que le zinc attaqué par l'eau acidulée avec l'acide sulfurique donne de l'hydrogène et nous avons vu, dans une précédente causerie, avec quelle facilité le carbure de calcium donne l'acétylène en présence de l'eau. Dans le flacon E, nous mettons donc de l'eau et un peu d'acide sulfurique, nous relions ce flacon au premier par un tube souple, de façon qu'en l'élevant ou en l'abaissant nous puissions à volonté introduire du liquide dans le flacon F, ou l'en retirer suivant les besoins de la production.

L'acétylène et l'hydrogène, se développant en même temps, ne manqueront pas de saisir cette occasion pour se combiner; à l'état naissant, les corps ont toujours plus d'affinité l'un pour l'autre que quand ils ont un certain âge. De ce mariage va naître l'éthylène. Celui-ci se dégage dans une sorte de serpentin en verre P, où il est mis en contact avec de l'acide sulfurique concentré chauffé à 80° qu'on verse lentement par l'entonnoir A; c'est là qu'il va prendre son oxygène. Il se formera un nouveau corps qui sera l'acide sulfovinique. Celui-ci est recueilli dans le ballon D, où on le porte à l'ébullition. Cette opération le décompose en acide sulfurique qui reste dans le ballon et pourra être de nouveau utilisé, et en alcool qui s'évapore, mais qu'on recueille et condense au moyen de la colonne R et du serpentin B constamment refroidi par un courant d'eau, qui circule de H en C autour du serpentin.

On recueille en M un alcool absolument pur qui ne reviendrait industriellement qu'à 20 centimes le litre. Il est exempt des essences qui se trouvent toujours dans les alcools végétaux et qui les rendent si dangereux pour la consommation.


Fig. 3. — Nouveau sous-marin construit par M. Holland, ingénieur américain.

Jusqu'à présent, aucun industriel n'a encore installé une fabrication basée sur ce procédé. Cela tient probablement à ce que le carbure de calcium, point de départ de la réaction, n'est pas encore au bas prix auquel il doit forcément arriver.

Il n'en est pas moins curieux de constater que l'alcool, que nous trouvons déjà en quantité dans le règne végétal, va nous être fourni, à plus bas prix peut-être encore, par le règne minéral, ce qui semblerait démontrer qu'en combattant l'alcoolisme nous allons contre les lois de la nature. Après tout, si dame Nature nous met ainsi l'alcool à profusion à notre portée, ce n'est peut-être pas pour le boire ? Ceci est à creuser.

Le fameux *Nautilus* du roman de Jules Verne a déjà hanté l'esprit de bien des inventeurs, et le modèle du bateau sous-

marin réellement pratique est encore à créer. Jusqu'à présent on n'a pu remplir

Fig. 4. — Nouveau canon à éclipse américain.
Position du tir.

toutes les conditions exigées pour qu'un tel engin rende les services qu'on est en droit d'en attendre. Ces conditions sont en effet assez difficiles à réaliser, puisqu'il faut, d'un milieu hermétiquement clos, voir et agir à l'extérieur. Agir, on le peut encore dans certaines limites; voir, c'est plus difficile, car à quelques mètres seulement au-dessous de la surface de la mer on ne distingue plus rien devant soi.

Malgré cela, depuis une trentaine d'années, nous avons eu en France plusieurs types de bateaux sous-marins : le *Plongeur*, le *Gymnote*, le *Goubet*, la *Sirène*, le *Gustave Zédée*. Aucun d'eux, jusqu'à présent, ne semble être entré dans le domaine de la pratique et devoir servir de type à une flottille de ce genre.

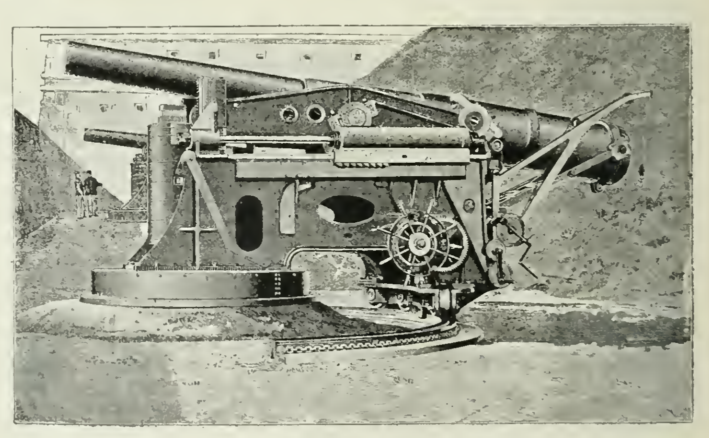


Fig. 5. — Nouveau canon à éclipse américain.
Position de l'éclipse et du chargement.

Quel avantage immense cependant aurait, dans un combat, l'amiral qui pourrait disposer à coup sûr de pareils engins! Aussi toutes les puissances travaillent-elles toujours la question et voit-on apparaître de temps en temps un nouveau modèle qui promet monts et merveilles. En voici un qu'on construit en ce moment en Amérique sur les plans de M. Holland (fig. 3). Il a la forme allongée des poissons au milieu desquels il doit évoluer; sa longueur est de 24 mètres et son diamètre 3 mètres 30 centimètres. Il est muni de trois hélices à l'arrière et de deux tubes lance-torpilles à l'avant. Ce qui le distingue de ses devanciers, c'est qu'il est le premier à employer la vapeur comme force motrice, ce qui paraîtra étrange pour un bateau destiné à rester sous l'eau. Mais, en réalité, sa machine à vapeur ne lui servira que quand il ne sera pas complètement immergé.

C'est plutôt, en somme, un torpilleur ordinaire qui a la faculté, à un moment donné, de se transformer en sous-marin. Il peut naviguer à trois degrés divers d'immersion : il flotte comme un bateau ordinaire ou s'enfonce en partie, ne laissant passer que sa cheminée et le poste du timonier; dans ces deux positions, c'est la vapeur qui actionne les deux hélices placées à l'arrière l'une à côté de l'autre. Dans la troisième position, il peut s'enfoncer à six mètres sous l'eau en une minute. En ce cas, on ferme hermétiquement la cheminée avec un tampon spécial, et pendant un certain temps la chaleur emmagasinée peut permettre d'utiliser encore la machine à vapeur. Ensuite, on a recours à une hélice spéciale mue par un moteur électrique auquel le courant est fourni par des accumulateurs. Le renouvellement de l'air est assuré d'une part par une pompe d'évacuation, qui expulse l'air vicié, et, d'autre part, par des réservoirs d'air comprimé à 140 atmosphères, qui est du reste aussi destiné au lancement des torpilles. On provoque l'enfoncement du bateau soit au moyen de plans inclinés, qui font l'office de gouvernail, soit au moyen d'hélices verticales placées à chaque bout.

Pour permettre de voir à la surface de l'eau pendant l'immersion, M. Holland se sert d'une disposition déjà adoptée par M. Goubet. Il laisse émerger un long tube qui porte à son extrémité supérieure, et par conséquent hors de l'eau, un prisme qui ramène l'image de l'horizon vers l'œil du timonier. Les Américains fondent les plus grandes espérances sur ce nouveau bateau mixte; l'expérience seule nous apprendra si c'est le véritable type à adopter.

On a reconnu depuis plusieurs années la nécessité de faire disparaître les pièces de canon aussitôt le tir effectué, et à cet effet plusieurs modèles de tourelles à éclipse ont été construits en France et à l'étranger. Le principe de ces machines de guerre consiste, en général, à monter la tourelle sur un système hydraulique, comme un ascenseur, qui permet de la faire disparaitre sous terre après chaque coup et de ne la laisser exposée aux coups de l'ennemi que juste pendant le temps minimum.

Les Américains viennent de construire sur ces mêmes données, et d'expérimenter avec succès, un nouveau canon de 10 mètres de long, lançant un projectile de 25 centimètres de diamètre pesant 280 kilos. A une distance de 3 kilomètres, il traverse encore une cuirasse de 60 centimètres d'épaisseur.

Il n'y a pas de tourelle, mais la pièce est montée sur son affût de façon à pouvoir se dissimuler derrière le talus de la fortification et ne s'élever au-dessus de lui qu'au moment du tir (fig. 4 et 5). Elle est supportée sur ses tourillons par deux pièces mobiles, qui reposent elles-mêmes sur l'affût. Un contrepoids et un piston hydraulique, qu'on voit le long de la partie supérieure de l'affût, permettent de passer d'une position à l'autre avec une très grande facilité. La manœuvre se fait soit à la main, soit au moyen de moteurs électriques. L'affût repose sur une plateforme et tourne autour d'un pivot central, trempant dans l'huile, qu'une pompe hydraulique permet de soulever légèrement. Dans cette position, un enfant de dix ans peut facilement faire décrire une demi-circonférence à cette énorme masse, qui pèse près de 400 tonnes. En trois secondes on peut passer de la position de tir à la position d'éclipse (fig. 5), et réciproquement; trois hommes suffisent à la manœuvre, et on peut tirer 30 coups à l'heure.

Un autre canon bien original a été expérimenté aussi l'an dernier par les Américains; c'est une sorte de machine à tuer qui, une fois en route, ne s'arrête plus. L'inventeur, M. Colt, a eu l'idée d'utiliser la charge de poudre elle-même pour produire le chargement. A cet effet, un évent est ménagé sur l'âme du canon, et on lui fait par là une petite saignée; lorsqu'un coup part, une petite portion des gaz de la poudre est empruntée pour actionner un moteur qui se charge d'ouvrir la culasse au moment opportun et de placer la cartouche destinée au coup suivant, et ainsi de suite. Il paraît qu'on arrivait ainsi à faire tirer au canon 100 coups en 15 secondes, sans qu'on ait besoin d'y toucher; 400 coups à la minute! Quelle salade ou plutôt quelle boucherie. Mais il est probable qu'à une telle allure l'arme serait vite hors d'état d'accomplir sa vilaine besogne.

Un de nos confrères, M. Hospitalier, a fait une comparaison intéressante entre le travail des canons et celui des machines. Les grosses pièces actuelles, qui lancent des projectiles de près de 1,000 kilos, pro-

duisent pour cela 17 millions de chevaux, et ce travail dure un centième de seconde. Au bout de 100 coups, une telle pièce est hors de service. Sa vie utile (si on peut appeler cela utile) a donc duré une seconde! Si le même poids de métal était employé à faire une machine à vapeur, il produirait moins de puissance à la fois, mais sa vie serait beaucoup plus longue; le calcul démontre en effet qu'un kilo de matière produit 13,000 kilogrammètres de travail avant que le canon soit détruit, tandis qu'il en produit 54 millions avant que la machine à vapeur soit hors de service.

Chi va piano va lontano; mieux vaut décidément la machine de paix que celle de guerre... à tous les points de vue.

Le vélocipède, qui est, pour la généralité, un instrument d'agrément permettant la promenade rapide et les grandes excursions, est aussi pour quelques-uns un outil de première nécessité. Dans l'armée où il est déjà fort employé, on parle de lui donner plus d'extension, en le construisant sous une forme qui le rende facilement transportable à dos d'homme quand le chemin est impraticable. Le capitaine Gérard, dans le but de faciliter l'emploi de la bicyclette, sans enlever l'homme du rang des combattants, a imaginé un modèle qui se plie en deux quand on ne l'utilise pas, et, en une minute, se transforme en un paquet muni de bretelles. Le tube en fer qui relie les deux roues est muni en son milieu d'une charnière et la roue d'avant peut, quand on le plie, venir s'appliquer sur la roue d'arrière (fig. 6). Au moment de monter sur la machine, la charnière, ayant été ouverte, est solidement maintenue dans cette position par un tube ou manchon de serrage B qui coulisse dessus (fig. 6) et y est maintenu par des vis.

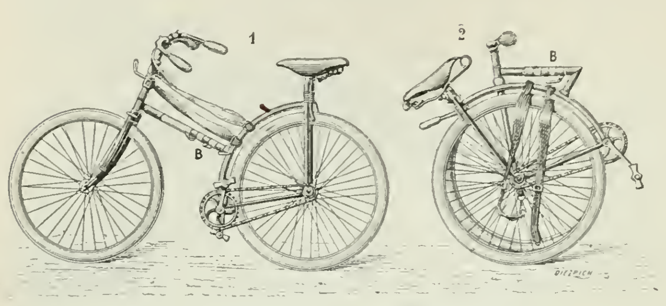


Fig. 6. — Bicyclette pliante destinée à l'armée.

N° 1. Prête à servir. — N° 2. Repliée pour être portée à dos d'homme.
B. Charnière et verrou de raccord.

Des hommes solides, convenablement choisis dans les régiments et entraînés pour former un corps de bicyclistes combattants, rendraient en campagne de grands services à divers points de vue, et il est probable qu'avant peu, nous aurons une nouvelle cavalerie légère sans chevaux et dans laquelle, se prêtant un mutuel appui, l'homme et le cheval se porteraient alternativement l'un l'autre.

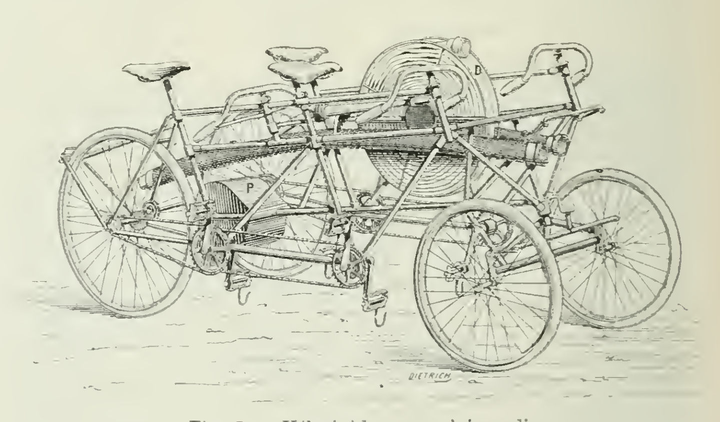


Fig. 7. — Vélocipède pompe à incendie.

D. Dévidoir de tuyau de toile ajusté entre les deux tandems accouplés.
P. Pompe mue au moment voulu par les pédales.

Dans un autre ordre d'idée, il y a un autre genre de service qu'on peut demander au vélocipède, c'est d'éteindre les incendies. On sait combien, malgré toute la bonne volonté des pompiers, les secours

arrivent peu rapidement aux incendies dans les campagnes. La pompe de la commune est insuffisante, et il faut l'appui de



Fig. 8. — Principe du jet d'eau à bille. Pour que la bille tienne au fond de l'entonnoir il faut *souffler* dans le tube et non aspirer.

celles des communes voisines toujours trop lentes à arriver. Un inventeur s'est demandé pourquoi on ne ferait pas la vélopompe, et il a construit un modèle que nous avons vu dernièrement et qui nous paraît mériter de fixer l'attention.

Deux bicyclettes-tandem (fig. 7), c'est-à-dire ayant chacune place pour deux hommes l'un derrière l'autre, sont accouplées côte à côte par des traverses fixées à l'avant et à l'arrière. Il reste entre les deux machines ainsi disposées un espace libre qui est utilisé pour loger un dévidoir D portant des tuyaux de toile, des lances et des tubes de raccord. Entre les roues d'arrière se trouve la pompe rotative P; celle-ci est destinée, on le devine, à être mise en mouvement par les pédales de la machine rendue immobile sur le lieu du sinistre. Les hommes après avoir pédalé pour arriver très vite, pédaleront encore pour éteindre le feu. L'ensemble ne pèse qu'une soixantaine de kilos, soit 15 kilos par homme, c'est le poids normal d'une bicyclette ordinaire.

Une fois arrivés, les hommes disposent les tuyaux, soulèvent l'arrière de la machine au moyen d'un dispositif spécial pour que les roues motrices ne touchent plus terre, embrayent la pompe sur l'axe de ces roues et remontent en selle ; tout cela ne demande que quelques minutes, et on obtient un jet de 25 mètres de haut, fournissant 18,000 litres à l'heure. Il y a là une application intéressante de la vélocipédie au corps des pompiers, surtout dans les communes rurales.

Et, puisque nous parlons de jet d'eau, voici une expérience bien curieuse qui peut être utilisée pour diviser en une large surface le jet d'une lance d'arrosage ou d'incendie.

On prend un petit entonnoir, en carton ou en fer, blanc, d'un centimètre et demi à sa plus grande ouverture, et on le fixe à l'extrémité d'un petit tube en caoutchouc ; d'autre part, on prend une bille légère en bois ou en liège d'un diamètre plus petit, un centimètre par exemple ; il s'agit de faire tenir la bille dans l'entonnoir renversé (fig. 8). La première idée qui viendra à l'esprit sera d'aspirer l'air par le tube ; évidemment, dans ces conditions, la bille ne tombera pas; mais elle tiendra encore mieux si, au lieu d'aspirer, on souffle fortement dans le tube.



Fig. 9. — Forme du jet d'eau produit par une lance terminée par un entonnoir dans lequel on place une bille libre.

L'air s'échappe avec vitesse en lame mince entre les parois de l'entonnoir et la bille, tandis qu'il se produit au centre une dépression qui agit en sens inverse et maintient la bille en place, comme l'indiquent les flèches. Si, au lieu d'envoyer dans le tube un courant d'air, on y envoie un courant d'eau sous pression, les choses se passent de la même façon. L'eau qui s'échappe tangentiellement agit sur une surface relativement faible de la bille, tandis que la pression atmosphérique qui s'exerce au centre et en sens inverse agit sur une surface beaucoup plus grande et maintient la bille en place. Il y a une limite naturellement où les deux pressions se font équilibre et où la bille est projetée, mais cette limite est beaucoup plus éloignée qu'on ne pourrait le croire et on peut employer des jets très puissants.

Un industriel américain a basé là-dessus un système de jet d'eau et de lance d'arrosage (fig. 9) qui réussit fort bien ; afin de ne pas avoir de surprise en cas d'augmentation subite de pression, un fil mince est soudé en travers de l'entonnoir pour empêcher la bille d'être projetée. C'est une expérience facile à réaliser et qui a son utilité pour répandre l'eau sur une très grande surface.

Coucher sur la dure paraît être une punition plutôt qu'une récompense, et cependant, au point de vue hygiénique, c'est bien préférable.

Les lits trop doux entretiennent une transpiration nuisible aussi bien au point de vue de la santé que de la propreté, et ils ont aussi l'inconvénient de favoriser la position sur le dos, qui est une cause des affections de la gorge et des oreilles.

C'est la position des ronfleurs, et pour corriger ceux-ci, mettez-les sur un lit dur, ils se placeront de préférence sur le côté et ne ronfleront pas. Car pourquoi nous font-ils cette agréable musique ? C'est que dans la position horizontale, la face vers le ciel, la partie de la bouche qu'on appelle le voile du palais vient par son propre poids reposer sur l'arrière-gorge et obstruer en partie le passage de l'air ; dans toute autre position, la respiration est facile et le ronflement cesse. Cette obturation de l'arrière-gorge a aussi pour effet d'arrêter les mucosités qui sont sécrétées pendant la nuit et de produire des inflammations de la gorge ou des oreilles, dont le conduit vient déboucher près de là.

Habituez-vous donc aux lits durs et couchez-vous sur le côté.

Musica me juvat, nous dit la grammaire latine ; mais si elle nous réjouit, elle nous fait bien aussi pleurer quelquefois, car l'influence de la musique sur le système nerveux n'est pas douteuse, et chacun de nous en fait constamment l'expérience ; tel air nous rend gai, tel autre nous fait pleurer. Un médecin, M. Betchinsky, a utilisé il y a quelque temps cette particularité pour guérir un malade. Un enfant de trois ans était pris de peur nocturne à la suite d'histoires stupides, comme les nourrices n'ont que trop l'habitude d'en raconter ; on avait essayé de tout, même des calmants, tels que le bromure, et rien ne réussissait. C'est alors que le médecin eut l'idée, une fois l'enfant au lit, de faire jouer par la mère des valses de Chopin en ton mineur, et l'excitation se calma rapidement ; elle revenait si on jouait en ton majeur. Au bout de peu de jours, en espaçant peu à peu ces séances de musique, on put les supprimer complètement, l'enfant était guéri.

Mais voici bien un autre effet de la musique qui nous est révélé par un statisticien anglais. De nombreuses comparaisons lui ont démontré que certains instruments ont une influence néfaste sur la chevelure ; d'autres, au contraire, une influence conservatrice. Les instruments à corde préviennent et arrêtent la calvitie ; le cuivre est terrible pour le cuir chevelu qu'il dénude en quelques années. Considérez, dit notre statisticien, une collection de photographies d'artistes et vous verrez que les pianistes et les violonistes sont chevelus comme Absalon ; le violoncelle, la contrebasse le sont un peu moins. Avec le hautbois et la clarinette on devient clairsemé, on commence à avoir le front un peu haut ; mais quand on arrive au piston et au trombone, en moins de cinq ans, c'est le désastre le plus complet, le genou.

Voilà qui sera amusant à vérifier dans les orchestres de concert et de théâtre.

G. Mareschal.

LA CUISINE DU MOIS

Soles à la Marguery. — 2 soles moyennes, 120 grammes de beurre fin, 1/2 litre de moules, 100 grammes de crevettes grises, le jaune d'un bel œuf, 60 grammes de champignons, 1 décilitre de vin blanc, une cuillerée à café de farine, un demi-citron, un bouquet garni, un peu de muscade et de poivre de Cayenne, 5 grammes de sel.

Opération. — Décortiquer les crevettes et mettre de côté les queues. Peler et blanchir les champignons avec deux cuillerées d'eau, autant de vin blanc, quelques gouttes de citron, un peu de beurre. Piler les carcasses des crevettes avec la moitié du beurre et passer au tamis de crin : tenir ce beurre avec les queues de crevettes. Ratisser les moules, les laver à plusieurs eaux, les mettre dans une casserole avec le vin blanc, le sel et le bouquet garni : couvrir et faire bouillir.

Les soles étant nettoyées, beurrer un plat ovale un peu grand, y poser les soles tête-bêche, arroser d'un peu de citron. Verser dessus, en la passant au tamis fin, la cuisson des moules ; faire pocher au four, couvertes d'un papier beurré, huit minutes.

Fondre un peu de beurre dans une casserole, y amalgamer la farine, mouiller avec la cuisson des soles, délayer le jaune avec ce qui reste de jus de citron, un peu de cuisson des champignons et l'ajouter à la sauce, faire bouillir, retirer du feu. Éparpiller autour des soles les moules sorties de leur coquille, les queues de crevettes, les champignons, arroser avec la sauce, dans laquelle on a ajouté le beurre de crevettes. Poser au four, un peu haut, tout près du foyer, 2 minutes.

Civet à la française. — Un lièvre français, 1 bouteille vin rouge de Bordeaux, 1 décilitre de cognac, 1 litre de bouillon, 150 grammes de lard maigre, 18 petits oignons, 250 grammes de champignons, 10 grammes sel, poivre, muscade, un bouquet garni, une gousse d'ail, deux morceaux de sucre, 30 gr. de farine, trois échalotes.

Opération. — Enlever la couenne du lard, couper celui-ci en gros dés, le laver dans un peu d'eau tiède. Peler les oignons et les sauter lentement avec le lard pendant que l'on vide et découpe le lièvre. Enlever lard et oignons sur une assiette, jeter la moitié du lièvre dans la casserole et veiller à ce que le feu soit ardent, dans cinq minutes remuer avec une cuiller de bois, dans cinq autres minutes on ajoute le restant du lièvre. Dès qu'il a pris couleur, on arrose avec le cognac et on met le feu, il faut tourner le lièvre avec la cuiller afin qu'il se raffermisse; saupoudrons avec la farine, mouillons avec le vin et le bouillon, ajoutons les assaisonnements et laissons cuire une heure et demie si le lièvre est jeune, deux heures et demie s'il est vieux. Vingt minutes avant de servir, on enlève le bouquet et on achève la garniture en y mettant l'échalote ciselée, le lard, les oignons et les champignons crus. Dégraisser avant de servir en penchant un peu la casserole à côté du feu.

Faux-filet piqué. — Le piquer en long sur quatre rangs avec des lardons de quatre centimètres de long et de deux millimètres de côté; on a soin d'enfoncer très peu l'aiguille, qui doit mesurer à peine quinze centimètres de longueur. Pour l'attendrir, il faut l'arroser d'huile et le laisser mariner à l'abri de la poussière pendant quelques heures. La cuisson se fait à la broche un *quart d'heure par demi-kilo* et *sans l'arroser*, on le sale en le sortant du four. Pour faire le jus, on enlève la graisse de la lèchefrite et on verse un peu de bouillon pour fondre l'osmazone qui s'est glacée au fond, verser sur le rôti dans le plat.

Glace au moka. — Pour la crème : 1 litre de lait, 12 jaunes d'œufs frais et beaux, 300 grammes de sucre semoule, 100 grammes de moka frais torréfié.

Opération. — Faire bouillir le lait en le remuant de temps en temps, afin d'éviter que la partie caséeuse se colle à la casserole, retirer du feu, y verser le moka tout chaud, couvrir hermétiquement un quart d'heure.

Battre le sucre avec les jaunes pendant dix minutes, y verser le lait passé, porter à l'ébullition. Retirer du feu et transvaser la crème dans une terrine, remuer un moment.

Pour glacer, il y a trois modes de glacer : la sorbetière française, la plus incommode et la plus longue: la sorbetière américaine, et la glacière Maréchal.

Avec la première il faut 5 kilos de glace. 2 kilos de sel et une heure et demie; avec la seconde, 4 kilos de glace, 1 kilo 1/2 de sel et une demi-heure; avec la troisième, 3 kilos de glace, 1 kilo de sel, ne remuer que de temps en temps, et vingt-cinq minutes suffisent. On a en même temps la crème moulée en fromage; il suffit de passer le moule à l'eau tiède et de le renverser sur une serviette étalée dans un plat rond. Avec les autres systèmes, il faut sangler un moule à part et attendre au moins une demi-heure que le moule soit refroidi. Avec l'un ou l'autre système, il faut casser la glace en morceaux gros comme des noix, faire un mélange de la glace avec le sel et entourer la sorbetière, puis tourner, tout en détachant la crème des parois, afin que toute la crème se glace uniformément. La sorbetière américaine fait ce travail elle-même, voilà son avantage.

A. Colombié.

LA MODE DU MOIS

Les modes d'été n'ont plus rien à nous apprendre. Celles d'automne ne sont pas encore créées. Force nous est donc de tourner toujours à peu près dans le même cercle que le mois passé.

Le foulard, si en faveur cette année, compose





toujours de ravissantes toilettes, ou de délicieux petits corsages séparés. En voici un (n° 1), tout à fait élégant, en foulard japon, rose corail à ramages noirs, orné de bretelles et d'une ceinture corselet en guipure crème, ou mieux encore, en batiste, avec applications de dentelles. Il accompagne une jupe de mohair havane d'une forme très nouvelle, c'est-à-dire très souple. Bien entendu, les manches, toujours bouffantes, sont courtes, ce qui permet de porter des gants longs en suède, en soie ou en coton blanc. Le chapeau, très enlevé, est en paille rose, avec plumes noires et papillon de guipure crème.

Cette robe est facile à porter comme toilette de visite, de casino, ou de *five o'clock tea.*

En linon gros bleu imprimé sur chaîne, notre modèle n° 2 représente un pratique costume de campagne dont le seul ornement est un plastron bouffant, coupé par des entre-deux de guipure ocre, et une grosse cravate Directoire assortie. Les manches, très nouvelles, sont beaucoup moins volumineuses en haut, mais toujours longues et agrémentées de manchettes de dentelle retombant sur la main. Quant à la ceinture, elle est en beau taffetas glacé vert et bleu.

Des entre-deux en guipure noire peuvent remplacer plus élégamment les rayures en travers du dessin. Dans ce cas aussi, il sera bon de remplacer par de la noire, la dentelle ocre du corsage.

Le chapeau, en paille de riz noire, affecte la forme amazone moderne; il est simplement orné

d'un ruban autour de la calotte, et d'un panache de plumes retenues au pied par une boucle de strass, à gauche.

Gants blancs et souliers jaunes sur des bas vert et bleu, en beau fil d'Écosse.

Le boléro redevient décidément à la mode. Il fait même presque fureur; il nous promet des surprises pour l'hiver prochain. Le costume représenté par le n° 3 est en drap très fin, gris poussière. Il est simple; il se compose d'une jupe unie, genre tailleur, fermée de côté, à droite, par trois gros boutons apparents en haut. Une ceinture de gros grain, assez haute et à boucle d'argent, serre, à la taille, une chemisette de batiste blanche que recouvre, en partie, un boléro orné de galon « militaire » de nuance assortie, cravate 1830 en satin noir; et chapeau-chapelier composé d'une calotte en toile cirée noire, et de bords plats en gros paillasson de même nuance. Ce costume est charmant à la campagne, pour excursions, etc., et peut se reproduire en flanelle unie, ou rayée, pour *lawn-tennis,* sans perdre aucunement de sa grâce première. Court, il composerait un costume de bicycliste très réussi.





Encore en foulard, — mais cette fois la robe est tout entière, — bleu du Japon à pois blancs; est une jolie robe habillée pour fête de casino ou dîner de cérémonie (n° 4).

Suivant une mode que les robes de bal affectionneront beaucoup cet hiver, une grosse ruche de dentelle noire, ourlée de dentelle blanche, borde la jupe. La même ruche souligne l'ouverture carrée du corsage et la fin des manches courtes s'arrêtant au-dessus du coude. La ruche du corsage se ferme par un nœud de faille blanche, disposé de façon à permettre d'y accrocher les bijoux. Ceinture haute en guipure, brodée de perles et de cabochons, et ruche noire autour du cou. Gants longs, blancs. Souliers de satin noir brodés de jais; bas de soie noire ajourés, et chapeau Lamballe en paille bleue, avec nœud de guipure brodé de perles et de cabochons, retenu par une boucle en beau strass. Aigrette de paradis et cache-peigne de fleurs.

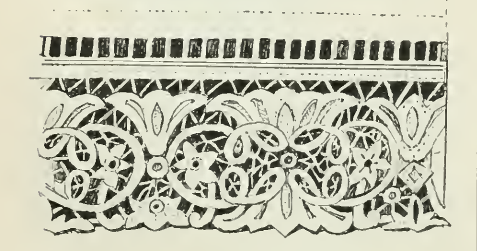
Les manches peuvent, à volonté, se faire pareilles, ou en satin Liberty bleu uni, assorti de nuance au fond du foulard.

Berthe de Présilly.

LA FEMME CHEZ ELLE

Oh! le bon mois de septembre où l'on rentre chez soi pour chasser le gibier... et l'ennui! On retrouve avec plaisir son *home* et son jardin où le raisin mûrit le long des treilles. A peine installé, on pense à recevoir quelques amis, bons fusils et bonnes fourchettes.

Les femmes « chasseresses » étant en minorité, je ne consacrerai que quelques lignes à leur vêtement : complet de bicycliste en velours côtelé, plus des guêtres, une ceinture à cartouches et un bon fusil, léger. Chapeau de feutre mou, béret de velours ou toque hongroise



qu'agrémente la première aile de faisan que l'on abat.

Les soirées étant plus longues, on songe à les remplir par la musique et la comédie, deux passe-temps fort agréables. Quand on appartient à un milieu mélomane et qu'on peut réunir un quartetto ou un *quintetto*, les « parties » s'apprennent séparément et se répètent ensemble, ce qui sert de prétexte à de charmantes réunions; à moins qu'on ne soit de force à déchiffrer à première vue : précieuse qualité d'un bon musicien. Je conseillerais, pour avoir de la musique nouvelle et souvent renouvelée, de s'abonner chez un éditeur. On feuillette ainsi les nouveautés, que l'on peut acheter lorsqu'elles conviennent et qu'on n'est pas forcé de garder si elles ne plaisent pas. Les chœurs, où chacun fait *chorus* de son mieux, demandent peu de voix et peu de temps. Voici quelques titres pouvant être chantés de trois à vingt-cinq voix, par soprani, mezzo soprani et contralti : *le Pardon breton* de Chaminade, *Farandole* de Lacôme, *Hymne au créateur* de Beethoven, *Tabarin* (le chœur des bouquetières) de Pessard, *l'Hiver s'envole* de Gabriel Pierné, *Ils sont partis les gas* (chœur breton, de Missa, *la Forêt* de G. Falkenberg, etc.

Les comédies de salon à quelques personnages sont assez nombreuses. Il suffit d'en demander le catalogue par carte affranchie à la Librairie théâtrale, rue de Grammont, 14, pour recevoir franco, non seulement le titre des pièces et le nombre des acteurs, les monologues pour jeunes filles, jeunes gens et enfants, mais encore le compte rendu de ces pièces en un rapide sommaire.

Parfois on improvise des charades-pantomimes qui ne manquent pas de succès. Ces spectacles silencieux s'accompagnent au piano.



On choisit un morceau pouvant s'adapter au sujet traité. Une table de whist ou de bésigue chinois s'impose pour les grands parents et les messieurs qui ne prennent qu'un intérêt secondaire aux faits et gestes de la jeunesse.

Le mois de septembre est aussi réservé tout spécialement à la revue de la lingerie. On remplace les douzaines incomplètes ; on met de côté le linge hors de service. Les draps, visités, sont coupés par le milieu s'ils sont usés, puis les bords réunis en une couture à surjet, et les deux côtés s'ourlent à la machine.

Les conserves se font généralement à la campagne. Les jeunes filles préparent les fruits ou les légumes sans crainte de tacher leurs doigts à ces soins du ménage, que quelques gouttes d'eau de javelle suffisent à enlever.

Les réceptions de chasse se font généralement en « séries ». On commence par les supérieurs, les personnes auxquelles on est obligé ou auxquelles on tient à faire une politesse. Puis on continue par les amis et on finit par les relations. Les dames ne sont guère invitées aux chasses. Cependant, au dîner, on convie quelques voisines, afin que le repas ne soit pas essentiellement masculin.

Les chasseurs étant très matinals, on se couche, le soir, relativement de bonne heure. L'hôtesse est dispensée d'assister, dès l'aube, au départ de ces messieurs. Elle aura donné ses ordres pour que le premier déjeuner soit servi dans la salle à manger, sur une nappe à thé avec plateau contenant du thé, du café, du lait et même du chocolat. Le pain bis et le pain blanc, du beurre et des sandwichs seront disposés dans des corbeilles et récipients *ad hoc*. Si le déjeuner des chasseurs a lieu dans un pavillon de chasse, la maîtresse de maison y enverra sa cuisinière ou la femme du garde avec des provisions abondantes ; le bon appétit des Nemrods ne doit pas être mis en défaut. On fera des mets nourrissants et faciles à digérer : du macaroni, des croquettes de riz, des aubergines farcies, de la friture, des rôtis entourés de légumes, etc. Ces repas champêtres, très plantureux, seront exempts de recherche, les plats les plus simples étant les plus savoureux.

Au retour de la chasse, il est d'usage de préparer des bains, demi-bains ou *tubs*, pour délasser les chasseurs. Selon le tempérament et les habitudes de ses hôtes, la maîtresse de maison aura prévenu leurs désirs.

On dit que les feuilles d'aulnes vertes, mises sous la plante des pieds nus, ou l'armoise (herbe de saint Jean) possèdent la propriété de soulager des fatigues et de délasser les pieds blessés par la marche. Ne pourrait-on conseiller ce remède... de bonne femme aux intrépides chasseurs ?

L'hécatombe de gibier qu'enregistre chaque battue ou chaque tiré servira non seulement à fournir une partie des repas, mais chaque chasseur emportera une portion égale, et les amis lointains recevront, eux aussi, avec grand plaisir, une bourriche de gibier.

Quand l'abondance du gibier le permet, on distribue aux écoles du village, à l'hôpital, au curé pour ses pauvres, quelques pièces moins belles ou moins recherchées. Lorsqu'il s'agit d'une chasse commune où chacun des chasseurs est actionnaire, et que le gibier donne, on peut faire quelques conserves pour son usage personnel : terrines de lièvre, pâté de perdreaux.

Le mois de septembre est encore le mois des vendanges. On peut faire la « cure de raisin », cure très agréable à suivre et excellente pour la santé. Le chanoine Kneipp la recommande chaudement. Elle est essentiellement dépurative et tonique.



Des propos de jardin m'arrivent à l'oreille :
La grive fait scandale, et la vigne, merveille.
L'une, sans retenue, absorbe les raisins ;
L'autre tient cabaret à l'ombre de sa treille,
Pour tous les oiseaux ses voisins.
C'est un bruit ! Jeux, combats, chansons, amours, murmures !
Mais tout finit !... le temps vient, avec ses injures :
La vendange à la vigne ôtera sa valeur ;
Et la grive, endormie auprès des grappes mûres,
S'éveillera chez le chasseur !

LUCIOLE.



PÉNIBLE FACTION



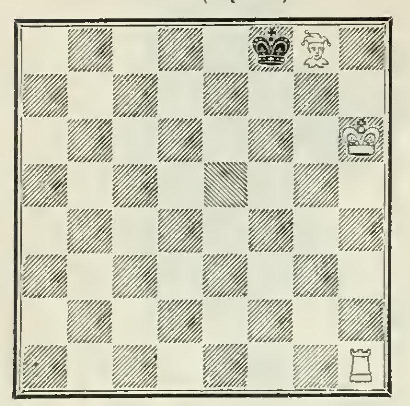
PÉNIBLE FACTION

Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

N° 93. — ÉCHECS

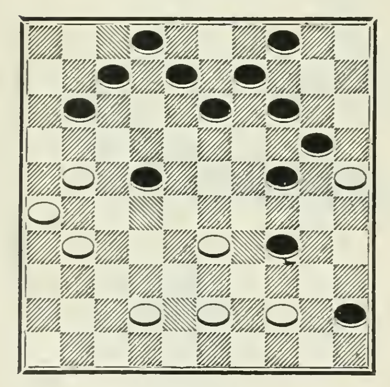
Noirs (1 pièce)



Blancs (3 pièces)
Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 94. — DAMES

Noirs



Blancs
Les blancs jouent et gagnent.

N° 95. — DOMINOS

Communication de M. B. F.

Disposer toutes les pièces d'un jeu de dominos en carré, de manière à remplir les deux conditions suivantes :

1° Il faut que le carré contienne huit *vides* à l'intérieur, non juxtaposés, mais placés symétriquement.

(Il y a quatre *vides* dans chacune des deux grandes diagonales.)

2° Il faut que toutes les lignes horizontales et verticales, ainsi que les deux grandes diagonales contiennent 21 points.

N° 96. — LETTRES INCONNUES

Ajouter 2 lettres inconnues (toujours les mêmes) aux 10 mots suivants et en former 10 nouveaux mots :

PACHA. — AIRE. — ACHE. — MICA. — OGRE.
ACIDE. — MANIE. — ARABE.
NICE. — AIDE.

N° 97. — MÉTAGRAMME

Par Un Lecteur.

Pour creuser la terre on prend un xxxxx,
Pour un violon on prend un xxxxx,
A sa fiancée on donne un xxxxx,
Au dessert souvent on prend du xxxxx.

N° 98. — MOTS EN LOSANGE

Par un Pauvre Diable.

Bien que n'étant pas un poisson.
Cherche-moi, lecteur, dans la Maine. —
Par moi l'écrou s'emplit. — Fontaine,
Mes eaux coulent près de Sion. —
Petite ville de l'Isère. —
Adoré des bonnes d'enfants. —
Se dit de la pomme de terre. —
Historien des anciens temps. —
Le commencement d'une époque. —
Queue enfin du morse et du phoque.

SOLUTIONS

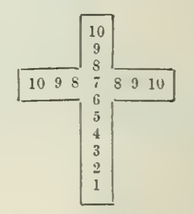
Des problèmes du numéro d'Août.

N° 90 — 1. D 6 R — si 1. R 1 D
2. D 6 D — 2. coup quelconque
3. P 8 D fait D et mat.
si 1. R ailleurs
2. P 8 D fait D — 2. à volonté
3. D 6 C D échec et mat.

N° 91. — 34 30 / 25 34 — 40 20 / 14 25 — 35 30 / 25 34 — 33 29 / 34 23 — 28 19 / 13 24 — 27 21 / 16 27 — 31 2 / — fait dame et gagne.

N° 92.

L'orfèvre trouve les deux diamants qu'il veut monter en boucles d'oreilles en disposant les seize qui lui restent, de la manière ci-contre.



Les solutions seront données le mois prochain.

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

12199. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoit, Paris.

LE MONDE MODERNE

Octobre 1896

LES TROIS MEURTRES

I

Le paquet de linge sur la tête ou sous le bras, le battoir à la main, leurs sabots claquetant contre la pierraille de la route, sous la caresse des rayons encore assez doux du soleil levant, elles causaient, à cinq ou six, très gaies, chantonnant par moments entre les dernières maisons du village de Kersaint, en se rendant au lavoir.

La plus âgée, petite maigre à cheveux gris sous sa coiffe blanche, les yeux vifs dans une face durcie et ravinée par le vent de la mer, cria :

— En voilà des jacasses!... Nous allons voir tout à l'heure, si vous ferez autant de besogne avec les mains qu'avec la langue.

Sans cesser de rire, une des jeunes filles riposta, une moue de malice au coin des lèvres :

— Pas moins, tante Naïc, qu'on en fera toujours quasiment plus que votre fille, qu'est pas même venue avec nous.

La solide mâchoire d'une commère rougeaude, à pesante carrure, ajouta :

— Bien sûr qu'elle dort encore, votre Haude, crainte de gâter sa peau de blonde!... Si c'est pas des hontes, à c't'heure du jour que le soleil se fait par hasard si beau, presque tiède malgré la bourrasque qui vente drue au grand large!

Mais la vieille répondit :

— Jésus! si on peut dire!... La pauvre enfant, elle était levée et à l'ouvrage bien avant vous toutes, vu que, comme tous les matins que le bon Dieu fait, elle avait d'abord le lait à porter à M. Gurguy, ainsi que vous le savez pourtant bien, et qu'elle a dû se rendre directement au *doué* ou nous allons la retrouver.

La rieuse fit :

— L'habitant du château!... C'est vrai qu'on n'y songeait plus à cet étranger si bizarre, qui est arrivé, voilà tantôt plus d'un an, pour se loger en plein milieu des ruines, pis qu'un hibou ou qu'une chouette, et qui vit là tout seul, ne fréquentant personne de son espèce, tout pâle et triste à faire croire que ce serait un *intersigne* plutôt qu'un être vivant comme nous, ou peut-être bien alors un *affligé* du Seigneur!... Ce qu'il me fait peur à moi!... Je me signe toujours quand je le rencontre, et je récite bien vite un *Pater* ou un *Ave;* c'est plus prudent!...

Naïc haussa les épaules :

— En voilà des histoires!... Affligé!... Affligé!... Il a plus de raison à lui seul que tous ceux de par ici, que je vous dis, moi!... Un bon et brave jeune homme, et point fier, que plus d'un pêcheur de Port-Sall le sait bien, même qu'il a secouru de son argent les orphelins et la veuve du Baptiste Santec, péri en mer cet hiver!... S'il n'a pas d'amis de son genre, faut croire que c'est parce qu'il préfère les gens de par chez nous. Il n'y a qu'à entendre mon homme, le Jean-Marie Le Floc'h en parler, qu'il n'y a pas plus savant sur la terre que ce M. Gur-

guy, qu'il est toujours dans des livres ou dans des écritures, à prendre des notes, des signalements, un tas de choses qu'il voit dans les pierres et qui racontent ce qui s'est passé autrefois dans nos pays.

— Pourquoi qu'il se terre comme une bête sauvage dans ce nid à couleuvres de Trémazan, et qu'il n'habite pas comme tout un chacun au bourg de Kersaint, dans des demeures de chrétiens? interrompit une des laveuses.

Sa voisine ajouta :

— Je mourrais de frayeur entre ces vieilles pierres qui ne tiennent pas debout, et qui, de nuit, sont certainement visitées par de ces mauvais rôdeurs qu'on devine et qu'on ne peut voir, que j'en frissonne rien qu'à l'idée!... Bonne sainte Vierge! S'il n'est point de leurs amis, il n'est toujours pas peureux de sa nature, de s'exposer ainsi à la rencontre des visions méchantes!...

La vieille sourit, branlant la tête :

— Il n'a pas plus crainte des invisibles que des visibles. Il n'y a qu'à le voir sortir en mer par les plus gros temps pour comprendre qu'il est courageux en tout comme pas un de nos hommes. Je parierais encore que, même aujourd'hui, avec le coup de nord-ouest qui souffle au large, il est dehors en compagnie de Le Floc'h pour l'aider à relever les filets ou assurer l'amarre des casiers.

Elle lança un regard en coup de faucille sur l'étendue, où l'écume des vagues blanchissait, aussi loin qu'on pouvait voir, sous les rayons frisants et obliques du soleil, tandis qu'on entendait le grondement régulier des longues lames venant se briser contre les rochers qui déchiquètent toute cette côte de l'extrême Nord-Ouest de la France, à la rencontre de la Manche et de l'Océan.

Comme, ayant dépassé la dernière maison du village, les laveuses, tournant à droite, s'engageaient dans le chemin encaissé conduisant à la grève, et longeaient la haute futaie qui se dresse en avant de l'enceinte fortifiée du vieux château féodal de Trémazan, un vol épais de corbeaux passa en rafale au-dessus des femmes, bas à raser leurs têtes, et disparut bientôt, sous leurs yeux, au tournant de la route.

— Le vent de la Mort que j'ai pensé sentir sur moi!... s'exclama une toute jeune, se rejetant en arrière avec un tel mouvement d'effroi que tout le groupe en fut un moment immobilisé.

Naïc demanda, inquiète :

— Aucun d'eux ne t'a piquée, que je pense, la Marie-Anne?

— Oh! Dieu! non! répartit la jeune fille.

Elle esquissa, en même temps, un instinctif et protecteur signe de croix, car elle connaissait la croyance bretonne, qui assure que toute personne frappée du bec par un corbeau, est désignée par Dieu comme devant mourir prochainement.

Montrant le donjon carré, dont la masse imposante, avec ses murs de granit, dans l'épaisseur desquels serpentent les escaliers qui font communiquer ses quatre étages, s'élevait, dominant de ses trente mètres à pic l'écroulement général des autres parties effondrées du château, une autre ajouta :

— Regardez donc; je n'en ai jamais tant vu!... Qu'ont-ils tous à s'agiter ainsi, qu'on les jurerait en folie?... Et tenez, tenez, les voilà qui partent du même côté, comme les autres!...

En effet, par cette claire et rayonnante matinée du 18 novembre, en ce lumineux été de la Saint-Martin qui dorait la Bretagne brumeuse, c'était tout un essaim noir voletant au milieu des pierres sept fois centenaires de Trémazan, tourbillonnant un moment, après avoir jailli en lave vivante de l'immense crevasse qui éventre de haut en bas la tour jusqu'au plus profond de ses entrailles granitiques, puis piquant droit dans une uniforme direction, vers l'anse de Port-Sall.

A la cime défeuillée des arbres d'autres croassaient violemment, semblant tenir quelque sombre conciliabule, et, à chaque instant, de seconde en seconde, un d'eux, se détachant subitement d'une

branche comme un fruit mûr, s'abattait lourdement presque jusqu'au sol, planait à quelques pieds de terre et s'enfuyait, en sifflant ouragan, prenant le même chemin que ceux qui l'avaient précédé.

Tout le pan d'azur étendu autour des laveuses en était endeuillé, et leurs sinistres croa, croa, croa, dominaient même la haute plainte mugissante et monotone des vagues.

Après un moment d'hésitation et d'émoi, le groupe des femmes continua sa marche, sur ces mots de Naïc Le Floc'h :

— Il ne faut pas que ces bêtes de malheur nous empêchent d'aller à notre ouvrage. Haude va nous faire honte d'arriver si tard!...

Elle prêta un moment l'oreille, du côté du *doué,* poursuivant :

— Je croyais même entendre le bruit de son battoir!... Je me serai trompée..., avec tout ce vacarme!...

Les chansons avaient repris, lorsque la plus gaie, qui marchait un peu en avant des autres, se retourna pour lancer à ses compagnes :

— Je viens de l'apercevoir, Haude, elle y est déjà au doué; mais si vous croyez qu'elle abat beaucoup de besogne!... Ah! ah! ah!...

Les autres se bousculèrent, curieuses, et Naïc gronda :

— Comment? Comment?... Que veut-elle dire, cette effrontée?...



La ricaneuse reprit :

— Elle est couchée tout de son long dans les hautes herbes, et ce qu'elle dort!... Ah bien! on peut être sûr qu'elle se rattrape de s'être levée avant nous!... Même qu'elle ne semble pas s'inquiéter de tout ce ramage que les corbeaux font juste au-dessus d'elle!...

A quelques mètres à peine de la grève et des ondulantes écumes de la mer, on distinguait le doué, avec le frisselis berceur de ses roseaux, de ses herbes remueuses, mettant une tache de lumière bleuâtre au milieu des dernières verdures résistant encore aux froidures de ce finissant automne, et, tout près du lavoir, une forme de femme étendue.

La vieille bougonna, pressant le pas :

— Si c'est possible!... Une jeunesse si vaillante, d'habitude!... Ah! Je vais bien lui...

Mais une des jeunes filles, étonnée de ne pas voir Haude se réveiller, au bruit que faisaient les laveuses et les oiseaux, balbutia :

— Peut-être bien aussi qu'elle a du mal?

Subitement inquiète, Naïc demanda :

— Du mal!... Que veux-tu dire?...

Elle appela :

— Haude!... Haude!...

Le grand cercle des corbeaux continuait de tourner avec des cris plus âpres, dans l'irritation de cette invasion subite, et comme la vieille femme allait atteindre le doué, trois ou quatre s'envolèrent, presque à ses pieds, d'entre les hautes herbes inclinées en berceau.

Elle jeta une phrase d'angoisse :

— Mon Dieu! mon Dieu!... Ma fille!... Que lui est-il arrivé?...

Les laveuses l'avaient rejointe, s'empressant derrière elle, et celle qui riait tant d'abord, fit, terrifiée, indiquant le cou de la jeune fille :

— Du sang!...

Plus haute que le râle grossissant de la mer sur la plage sablonneuse, plus sauvage que le croassement funèbre des oiseaux de deuil planant dans l'air, une lamentation terrible s'éleva, traîna, emplissant tout le rivage, allant se heurter aux vieilles murailles écroulées :

— Seigneur! Seigneur!... On m'a massacré mon enfant, ma fille, mon trésor adoré!... Morte!... morte!... Haude!... ma chérie!... Hooooooo!...

A deux genoux dans les herbes humides, dans la terre marécageuse, Naïc Le Floc'h essayait de soulever entre ses mains ridées, déformées par les longues années de dur travail, la lourde tête exsangue aux lèvres violacées, aux pâles yeux ternis, aux cheveux blonds dénoués, ensevelie et demi cachée sous les roseaux frémissant autour d'elle.

Une épouvantable blessure ouvrait la gorge frêle d'une carotide à l'autre, si profonde que le corps ne tenait presque plus à la tête et qu'il ne restait aucun espoir de secourir la victime. Elle gisait étendue un peu sur le côté droit, les bras jetés devant elle, un paquet de linge défait à quelques pas, comme si, surprise au moment où elle se préparait à laver, elle avait essayé de fuir.

Terrorisées, les laveuses n'osaient plus bouger, se pressant autour de leur malheureuse amie et ne trouvant pas de paroles pour consoler la mère, dont la plainte hululante montait et descendait, accompagnée par le grondement de plus en plus rauque des vagues et par le chœur sépulcral des corbeaux qui, presque immobiles dans l'air, suspendaient au-dessus de la morte, en voile de ténèbres, comme un mouvant drap mortuaire.

II

La précédente année, vers l'équinoxe d'automne, alors que les touristes et les baigneurs commencent déjà à se faire plus rares et quittent peu à peu le pays, — devant l'hôtel de la Grand'Maison, l'unique hôtellerie de Ploudalmézeau, l'un des plus gros bourgs du Bas-Léon, au nord de Brest, s'arrêtait un de ces antiques cabriolets bretons, à capote de cuir toute craquelée, à tintamarre de vieilles ferrailles, au cheval amarré à la

caisse vermoulue à l'aide de cordages, comme une barque de pêche.

Il était conduit par un cocher d'âge indéchiffrable, dont le crasseux et caractéristique chapeau rond s'entourait d'un ruban de velours noir retenu par une boucle de métal, dont la courte blouse bleue s'enflait dans le dos, sous le souffle ballonnant du vent, et qui penchait un peu sur l'épaule droite, d'un mouvement coutumier, une osseuse face armoricaine, aux joues salies par une barbe de huit jours, aux yeux rapprochés enfoncés dans un dur crâne celtique, au nez camard, à l'expression pleurarde de souffrant petit singe.

Le voyageur solitaire qui descendit de ce vénérable véhicule, au moins centenaire, un long jeune homme pâle aux cheveux très noirs, arrivant directement de Brest, s'installa dans une chambre du second étage, d'où il pouvait apercevoir le clocher pointu de l'église, la seule partie ancienne de cet édifice, et, en annonçant qu'il venait pour visiter les environs, se fit inscrire sur le registre de l'hôtel sous le nom de M. Gurguy.

Il causait peu, ne recevait jamais ni lettres, ni visites, ne se montrait qu'aux heures des repas, plutôt sobre, de chétif appétit, sans jamais lier conversation d'une façon suivie avec les différents habitués de la table d'hôte ou les commis voyageurs de passage, s'informant seulement, avec quelque ardeur, des curiosités et antiquités du canton et des cantons voisins.

Toujours conduit par ce même cocher à figure simiesque, originaire du reste de Ploudalmézeau, il avait été voir successivement Lannilis, si pittoresquement situé sur une hauteur qui domine l'Aber-Benoît et l'Aber-Vrac'h, la commune de Landéda et la chapelle de Troménec, où dort son sanglant et éternel sommeil ce François, juveigneur de Kermavan, tué en duel, en 1600, par Guillaume-Simon de Troménec.

Puis Plouguerneau l'attira, de l'autre côté de l Aber-Vrac'h, et il explora les moindres découpures de ces rivages, les ruines de la chapelle Saint-Antoine, sur les bords de l'estuaire, la chapelle Saint-Kava, près Kerrun-Bras, la pointe de Castell'Ac'h, l'ancien Pagus Ac'hmensis de l'Archidiaconé de Léon, y cherchant quelque trace de la fameuse capitale de la peuplade armoricaine des Ossismiens, la légendaire Tolente. Ce fut en vain; nul vestige ne put lui révéler l'emplacement exact de la grande cité maritime, pillée et détruite, assure-t-on, par les Normands, il y a plus de mille ans, ou peut-être placée, sous le nom de Vorganium, dans l'île Vrac'h, et disparue dans le cataclysme qui forma toutes ces îles, certainement réunies autrefois au Continent.

Revenu vers Landéda, il s'installa deux jours à l'Aber-Vrac'h, séduit par le jardin mystérieux et sauvage de cet hôtel des Anges, qui fut jadis l'abbaye des Anges, couvent de Récollets, fondé en 1507 par Tanguy du Chastel et Marie de Juch, son épouse, mariés en 1501.

Là non plus il ne trouva rien de ce qu'il semblait désirer; on ignorait même ce que signifiaient les noms qu'il citait, noms fameux et terribles autrefois, syllabes égrenées à jamais, dissoutes et tombées en poussière, comme les corps de ceux qu'elles désignaient parmi les plus hauts et les plus puissants.

Il avait alors couru les landes, les champs, les grèves, à la chasse de ces pierres énigmatiques, dont la contrée abonde et qui refusent si obstinément leur secret aux savants.

Sous les sables blancs et cendreux de Tréompan, de Lampaul-Ploudalmézeau, il reconnut les indications d'une celtique allée couverte, et la grande marée, en découvrant largement la grève, lui montra les vestiges de la forêt de chênes que la mer a engloutie. Rien de ce qu'il voyait ne paraissait cependant rassasier sa curiosité, quand, brusquement, après une longue excursion du côté de Port-Sall et de Kersaint, il revint, complètement transformé, une flamme rayonnante dans les yeux, et annonça son départ définitif pour le lendemain.

A la première heure, prenant congé de l'aimable et avenante patronne de la Grand'Maison, il partait avec ses bagages, dans son cabriolet habituel, et prenait la route de Port-Sall-Kersaint. A l'embranchement signalé par une habitation appelée la Maison-Blanche, il laissait sur sa droite la route qui mène à Port-Sall, gravissait la côte jusqu'à Kersaint, qu'il traversait sans même s'y arrêter et se faisait directement conduire aux ruines du château de Trémazan.

Là, pour la plus grande stupéfaction de son cocher et des quelques paysans arrachés par la curiosité aux chaumières voisines de l'antique forteresse, il faisait porter ses colis dans le donjon éventré, et manifestait l'intention de s'installer dans une cavité, plus semblable à une tanière de fauve ou à un nid de hibou qu'à une demeure pour un être humain.

Avec le concours d'ouvriers du pays il s'aménagea, à l'aide de planches, de madriers et de tentures, un logement à peu près habitable, complété par un lit de fer, une table de bois blanc, quelques chaises, un peu de vaisselle, et ouvrant du côté de la mer, une large meurtrière qu'il ferma d'un volet plein. Une voisine fut chargée de lui faire ses repas et d'entretenir son primitif ménage.

Durant les premiers jours, tout le village fut mis en émoi par cette fantaisie bizarre; puis, peu à peu, comme le nouveau venu ne faisait de mal ni de tort à personne, la première surprise passée, on s'habitua à le voir aller et venir, le plus souvent silencieux, questionnant parfois l'un ou l'autre, même en langue bretonne qu'il savait fort bien, et toujours préoccupé des usages, des légendes, des choses anciennes.

Il se mit insensiblement à fréquenter les pêcheurs de Port-Sall, montrant pour la mer une passion ardente, jusqu'à s'aventurer tout seul assez loin, sur ces eaux tourmentées et dangereuses, dans une barque qu'il avait achetée.

Ce fut à l'occasion de l'acquisition de cette embarcation qu'il lia connaissance avec Jean-Marie Le Floc'h et commença à le rechercher, de préférence aux autres marins, allant souvent en mer avec lui, s'initiant aux mystères de la pêche, à la connaissance du vent, à l'orientation des voiles et devenant ainsi capable de bientôt diriger tout seul un bateau.

Un matin, ne l'ayant pas trouvé à leur rendez-vous habituel, il avait appris que le pêcheur, un peu souffrant, était resté chez lui, dans son humble maisonnette de Kersaint, incrustée comme un coquillage au creux d'une anfractuosité placée à la droite du village et dominant la grève. Il s'y rendit, espérant lui être utile.

La porte lui fut ouverte par une jeune fille, dont les cheveux blonds, les yeux bleus, le tranquille visage aux traits réguliers le frappèrent d'étonnement.

— Qui êtes-vous donc? fit-il avec émotion.

Une grosse voix rude répondit du fond de la chambre :

— Hé! c'est ma fille, monsieur Gurguy, la seule qui me reste à c't'heure, de toute la nichée, Haude Le Floc'h, pour vous servir!...

Et le pêcheur, étendu sur son lit, continua en geignant :

— Pour lors, un coquin de rhumatisme qui m'a couché là, sur le flanc, échoué en grand!... Aïe!... Oh!... Des fraîcheurs qu'on attrape dans notre métier de misère, pour sûr!...

Mais le visiteur ne regardait que la jeune fille, répétant :

— Haude!...

Derrière lui un organe un peu criard ajouta :

— Haude, de son nom de chrétienne, vu que sa patronne, sainte Haude, a eu son tombeau autrefois dans notre église de Landunvez!...

C'était Naïc Le Floc'h qui arrivait à son tour, traînant une vache au bout d'une corde, et examinant avec curiosité l'étranger dont son mari lui avait souvent parlé, mais qu'elle ne connaissait point encore.

Elle offrit aussitôt de traire devant lui un verre de lait, et comme après avoir

bu, il la complimentait, elle proposa de lui en faire porter tous les matins par sa fille. Le jeune homme accepta et se retira, rêveur, se redisant tout bas ce nom de charme étrange :



— Haude !...

III

A partir de ce jour l'habitude fut prise par les Le Floc'h d'envoyer leur fille Haude porter, chaque matin, le lait pour le premier déjeuner de l'habitant du château.

Toujours la jeune fille, si matinale qu'elle se montrât, trouvait Gurguy déjà assis devant sa table couverte de livres, de papiers et travaillant. Il la saluait d'un cordial et joyeux :

— Bonjour, petite Haude !

Et elle partait, une chanson aux lèvres, en alouette insouciante.

Lorsqu'elle fut un peu plus familiarisée avec lui, elle se laissa aller à causer, s'étonnant surtout de ce travail acharné dans les livres, puis aussi de cette idée qu'il avait eue de loger dans un pareil endroit ; elle s'enhardit et déclara :

— Savez-vous qu'il me faut du courage pour venir ici, que le soleil est à peine levé!... Personne du pays n'y met jamais les pieds!...

— Pourquoi donc? questionna-t-il.

Elle s'exclama :

— Pourquoi, bon Jésus!... Mais le nom seul de ce château maudit!...

— Le nom?...

— Bien sûr!... Trémazan, Trois Meurtres que ça signifie!...

Ce matin-là la figure enjouée de Gurguy avait brusquement changé, et il avait fait, les sourcils froncés :

— Trois meurtres!... Des sottises!...

Haude insista d'une voix tremblante et sourde, comme si elle eût craint d'éveiller de redoutables échos :

— On assure même qu'il y en a eu bien d'autres, et que si les corbeaux savaient parler, ils pourraient dire...

Elle n'osa achever.

Il avait alors paru tout singulier, les yeux en flammes bizarres, passant les mains sur son front, puis bousculant nerveusement ses papiers, en disant :

— Trois meurtres!... Allons donc!... Il y a celui de la fille de Galon, puis celui de l'intendant tué par son maître!... Deux ici!... seulement deux!... Les livres, les pierres, les ruines, rien n'en dit davantage!... Et cependant, il faut que le nom soit justifié, il faut que...

Ses poings se crispaient, une fureur étrange semblait bouillonner en lui; il ajouta vivement :

— Des sottises!... Va, va!... Laisse-moi travailler!...

Déjà il retombait assis devant sa table, les rayons de ses prunelles dévorant l'amas des livres, des papiers entassés sous ses mains.

Elle s'était éloignée, un peu effrayée de ces paroles qu'elle ne comprenait point; mais elle n'osa rien raconter aux siens de ce petit incident et continua d'apporter régulièrement le lait, ainsi qu'il était convenu, en évitant toutefois de revenir, en causant, sur ce sujet inquiétant.

Elle pouvait cependant constater, ce que nul encore ne remarquait, c'est que l'humeur, d'abord égale et douce, du jeune homme, se faisait chaque jour plus sombre, plus triste, qu'il s'absorbait davantage dans ses études, comme envoûté par un travail sinistre. Son gai bonjour matinal avait maintenant des intonations funèbres.

Il n'avait jamais, non plus, tenté de ramener la conversation sur le nom lugubre de la vieille demeure féodale; mais, à certains de ses regards, à des crispations de ses traits, la jeune fille comprenait qu'il y pensait toujours, que cela le hantait, le rongeait.

Ce fut lui qui, un jour, au moment où elle se disposait à s'éloigner, demanda :

— Sais-tu à qui a appartenu autrefois ce château, dans les temps très vieux?

Elle répondit, naïve :

— Je ne lui ai jamais connu de maître.

Il reprit :

— Tu ignores donc l'histoire de ta patronne, sainte Haude!... Veux-tu que je te la dise?

Surprise, troublée, le voyant redevenu doux comme au début, elle consentit, et il conta l'aventure tragique qui remontait à près de quatorze siècles en arrière, au règne de Childebert Ier, troisième fils de Clovis, alors que Jugduval, cinquième roi de la Bretagne Domnonée était réfugié à la cour de France.

*
* *

— C'est sous l'épaisse et lourde poussière des temps passés, en l'année 545, au VIe siècle, dans le mois noir, novembre, les voûtes de granit du château de l'anse de Port-Sall abritent Galon, le riche et puissant seigneur breton Domnonéen, qui, malgré sa barbe et ses cheveux blancs, a ramené, des îles païennes de la Grande-Bretagne, une nouvelle épouse, Gwinnfride, bien qu'elle soit empoisonnée de l'hérésie de Morgan ou Pélage, le célèbre hérésiarque celte. Il semble avoir complètement oublié sa femme défunte, la douce Florence, fille d'Honorius, prince de Brest, dont il a

cependant deux enfants, une fille, la blonde Haude...

Il poursuivit sans paraître avoir entendu :



— Comme moi!... Mon nom!... interrompit la jeune fille, étonnée.

— Un fils, Gurguy...

— Comme vous!... fit-elle encore.

Mais le narrateur resta impassible et le récit continua, la tenant muette, attentive.

Les mois ont succédé aux mois depuis cette union qui fait le malheur des enfants de Galon; au bout de huit ans, le fils, ne pouvant plus y tenir, est parti pour Brest voir son aïeul Honorius; de là, gagnant par mer la Neustrie, il a débarqué à Cherbourg et s'est rendu par terre à Paris, où, depuis douze ans, il demeure, inconnu, près du roi de France; la fille, maltraitée par sa marâtre, a fait vœu de se consacrer à Jésus-Christ et repousse les seigneurs qui la demandent en mariage; reléguée enfin dans une métairie, elle vit comme la plus humble des servantes.

Avec l'opaque nuit de novembre, voici la tempête; la mer hurle au loin comme une louve affamée et les lames, poussées par le vent, lancent leur écume jusque sur les pierres du château. Galon et Gwinnfride, seuls, muets, écoutent les voix lugubres du dehors; la marâtre frissonnante jette vers la porte des regards inquiets, où s'allume une flamme sinistre.

Brusquement le pesant battant s'ouvre et Gurguy paraît, affolé, hagard, son épée ensanglantée à la main; ses yeux se croisent avec les prunelles tragiques de Gwinnfride restée assise, une horrible espérance au cœur, tandis que Galon s'est dressé terrifié.

Les lèvres bégayantes du jeune homme laissent tomber des paroles de meurtre:

— J'ai frappé, croyant qu'elle était coupable!... J'ai tué... Haude, ma sœur!... Pitié!... C'est une sainte!...

Il n'a pas achevé, une lumière mystérieuse éclaire l'angle le plus obscur de la vaste pièce aux piliers massifs et une figure blanche, portant en elle-même son propre rayonnement, s'avance; c'est Haude, tenant entre ses mains sa tête aux tresses blondes, qu'elle replace sur son corps, ne montrant plus en travers du col qu'une ligne pourpre.

D'une voix qui semble déjà venir de très loin, d'un autre monde, elle annonce que c'est Gwinnfride, la véritable cause de sa mort; la marâtre, trompant Gurguy, revenu de la cour de France, lui a persuadé que sa sœur avait déshonoré son nom, et le malheureux l'avait poursuivie, atteinte, frappée, sans même qu'elle l'eût reconnu. Dieu a permis qu'elle vint révéler ce crime, châtier la coupable et apprendre au meurtrier qu'il devait, pour expier son assassinat, aller trouver le pieux patriarche de Léon, l'évêque Pol.

La menace et le blasphème à la bouche, Gwinnfride bondit de son siège, laissant Galon épouvanté dans son fauteuil; mais, déjà, sous une forme hideuse, ses entrailles se répandant instantanément à ses pieds, la mort s'abat sur elle, la foudre troue la muraille, renverse la marâtre. et celle-ci expire, appelant vainement Pélage à son secours.

L'apparition lumineuse a disparu.

Le lendemain on ensevelissait avec les plus grands honneurs l'infortunée Haude, dans l'église de Landunvez et Gurguy se rendait à Occismor pour se confesser.

Et la pénitence infligée est un jeûne de quarante jours, de quarante nuits, que Gurguy supporte dans une hutte de feuillage qu'il se construit au milieu de la forêt avoisinant la ville de Lande-Tenok, au bord de l'Elorn, en face de Plougastel-Daoulas, jusqu'à ce qu'un corbeau lui apporte un pain blanc.

Alors, comprenant ce signe céleste de pardon, il se rend de nouveau auprès de Pol, qu'il trouve entouré de ses chanoines; à son arrivée, une flamme auréole la tête de Gurguy, et le saint évêque de Léon, transformant le nom souillé du meurtrier en celui de Tanguy (feu flambant), l'envoie dans son monastère de l'île de Batz, où Tanguy devint abbé mitré de la moinerie de Gherbert. C'est lui qui, en 550, entre les pointes de Kermorvan et de Krec'h'meur, fonda le monastère situé à Penn-er-Bed, au Bout-du-Monde, devenu, sous Conan III, l'abbaye de Saint-Mathieu-fin-de-Terre.

***

Il avait cessé de parler que la jeune fille, émerveillée, écoutait encore, croyant voir s'agiter devant elle les figures lointaines qu'il venait de faire revivre, et en extase comme devant les vitraux peints, subitement doués de vie et animés, de quelque miraculeuse église de Rêve.

Il conclut d'un ton sourd :

— Ce fut le premier meurtre !...

Elle s'éloigna, à la fois tremblante et charmée, et longtemps la douce image de sa patronne la poursuivit, planant au-dessus d'elle, si nette, si distincte, si vivante, que le moindre vol de mouette ou de goéland lui faisait brusquement relever la tête, comme si elle se fût sentie caressée des ailes de la sainte martyre.

Quelques jours après, comme elle se retrouvait en présence de Gurguy, celui-ci dit, de sa voix un peu brève et fiévreuse, qui était une voix nouvelle, résonnant en lui, depuis qu'il se montrait farouche et inquiet :

— Je ne t'ai pas encore appris quel fut le second meurtre?

Un involontaire mouvement de défiance la faisant reculer, il lui lança très vite :

— C'est celui exécuté par l'un des héritiers de ce même château, dont l'épouse était persécutée par un intendant déloyal, comme dans l'histoire de Geneviève de Brabant ; mais ce seigneur périt lui-même de façon tragique, après s'être vengé en tuant son intendant.

Elle poussa une légère exclamation d'effroi, murmurant :

— C'est peut-être ça qu'il y a toujours tous ces corbeaux ici !...

Gurguy, perdu dans ses pensées, répondit :

— Les corbeaux !... Peut-être !...

Il semblait incertain, préoccupé, et elle l'entendit répéter à plusieurs reprises sans comprendre ses paroles :

— Trémazan... Trois Meurtres !... Le troisième?... Ce ne peut-être cependant celui que commit Tanguy du Chastel, lorsque, sur le pont de Montereau, sa hache d'armes ouvrit le crâne de Jean-sans-Peur, le terrible duc de Bourgogne, pour délivrer le roi Charles VII de la tyrannique tutelle de ce grand feudataire !...

Chaque fois qu'elle le revit, elle le trouva plus changé, le regard tour à tour trouble, terni de buées, ou luisant de lueurs mauvaises. Il jetait ses livres loin de lui avec colère et prononçait des mots sans suite, invariablement les mêmes :

— Rien !... Toujours rien !... Trémazan !...

Maintenant elle ne s'attardait plus à causer avec lui et, de son côté, il ne cherchait pas à la retenir, noyé dans des rêveries, à la poursuite maladive de quelque chose qui le fuyait.

Novembre, le mois noir, tomba sur lui comme un oiseau de proie, l'enveloppa de ses ailes de ténèbres, l'isolant d'autant plus du reste de la terre, que les étrangers de passage avaient quitté le pays, et qu'il se trouvait seul, absolument seul. Quand il voyait, le matin, la jeune fille, il levait à peine la tête, faisant seulement d'un accent un peu rauque, étranglé :

— Haude !...

IV

De gros nuages noirs accourant peu à peu du nord-ouest voilaient à présent le grand soleil rayonnant des premières heures du jour et la tempête lançait à l'assaut des mille rochers de la côte des vagues terribles, échevelées d'écume, avec de longs rugissements, lorsque les gendarmes, le maire et le médecin de Ploudalmézeau, prévenus en toute hâte, atteignirent le petit doué placé entre la grève et le château de Trémazan.

Déjà toute la population de pêcheurs et de paysans se pressait, entassée, curieuse, béante d'horreur, autour du cadavre, près duquel sanglotait éperdument Naïc Le Floc'h, et les racontars, les suppositions glissaient de l'un à l'autre, dans l'ignorance de celui qui avait

pu commettre un crime aussi atroce.

Tandis que les gendarmes faisaient reculer la foule, le médecin examinait l'effroyable plaie : il décida :

— La mort remonte à quatre heures au moins.

Le maire, montrant le mouvement des bras et du buste, observa :

— On dirait qu'elle se sauvait.

Le docteur approuva :

— En effet, elle devait courir, en regardant un peu derrière elle, c'est ce qui explique la section des deux carotides.

En même temps il s'émerveillait de la vigueur qu'il avait fallu pour porter un coup pareil :

— La tête est presque détachée du tronc!

Certainement l'assassin était un individu d'une force exceptionnelle et cela pourrait aider pour les recherches. Par contre, il était impossible de diagnostiquer l'arme qui avait dû servir à accomplir le meurtre; était-ce un couteau, une serpe, une faucille? On n'avait rien trouvé aux alentours du doué.

Le brigadier de gendarmerie opina :

— Si nous étions en Afrique, je dirais : « C'est un coup de flissah ou de yatagan ! » J'ai vu pas mal de camarades arrangés ainsi. Mais encore il faudrait un poignet arabe pour manier l'arme et ça ne se rencontre pas trop par nos pays!...

Comme il expliquait complaisamment autour de lui comment était faite la lame dont il parlait, un des paysans fit :

— Tiens ! Ce serait tout comme cette manière de sabre qui est dans la chambre de ce monsieur du château de Trémazan, qu'on pourrait dire!...

Une laveuse ajouta :

— C'est vrai que cette pauvre Haude lui portait son lait tous les matins!...

Mais alors, Naïc, redressant sa face voilée de larmes, pleura :

— Doux Jésus! C'est bien sûr pas celui-là qu'aurait jamais pu lui vouloir du mal!...

Elle expliquait même qu'il devait se trouver, sinon en mer, du moins à Port-Sall avec son mari, quand une grosse voix domina tous les bruits, criant :

— Haude!... ma fille!...

Et le père arriva, fou de douleur, les bras levés dans un geste de désespoir, pendant que les femmes stupéfaites disaient :

— Le Floc'h, qu'on croyait à lever ses filets!...

Ce fut une nouvelle explosion de désespoir, quand le malheureux se trouva en présence de la morte, et une colère farouche :

— Quel est le gredin qui a fait cela, que je lui en fasse autant!...

Il ouvrait son couteau, cherchant autour de lui, les prunelles sanglantes; on fut obligé de le raisonner longuement pour le calmer, parvenir à tirer de lui quelque renseignement.

Certes non, il n'était pas parti, étant trop fin marin pour s'aventurer dehors avec le coup de Noroît qui menaçait, mais il n'avait pu empêcher Gurguy de s'embarquer, tout seul comme d'habitude, malgré la houle déjà forte. Un enragé ou un fou, d'aller ainsi au devant du malheur. A présent il était là-bas, au large.

Des yeux épouvantés contemplèrent les lames tumultueuses, hérissant la mer jusqu'à l'extrême horizon sous le souffle du vent, et l'eau devenue d'un vert sombre avec les nuages qui faisaient la nuit au-dessus du pays, une nuit de naufrage, d'épouvante et de deuil.

— Cette fois, il est perdu!... décida un pêcheur, après avoir vainement cherché au loin, à distinguer quelque voile.

De nouveau toutes les attentions se concentraient sur le petit groupe hurlant sa douleur, au centre duquel s'étendait le corps vidé de sang, blanc comme l'écume des vagues, qu'on venait d'envelopper d'un drap et qu'on emportait.

On avait déjà remonté la route descendant à la grève et fait quelques mètres dans la direction de Kersaint, lorsqu'un enfant d'une douzaine d'années, paraissant venir des ruines, dit d'une voix étouffée à un de ses camarades :

— Il y a du sang dans la chambre du monsieur du château !

Le maire avait entendu ; il posa sa



main sur l'épaule du gamin, questionnant :

— Qu'est-ce que tu racontes là?

L'autre, troublé, expliqua que depuis que le paysan avait parlé de ce sabre appartenant à l'étranger, il avait eu la curiosité d'aller voir, une fois certain que M. Gurguy était en mer. En se hissant jusqu'à la meurtrière, dont le

volet n'avait pas été fermé, il avait aperçu l'arme et aussi du sang.

Le médecin décida :

— Il faut aller voir ! Nous ne pouvons attendre l'arrivée du juge d'instruction, qui, avisé par dépêche, n'arrivera pas avant la fin du jour.

Laissant le désolé cortège s'acheminer vers la demeure des Le Floc'h, le maire, le médecin et le brigadier de gendarmerie se rendirent au donjon, au-dessus duquel tournait le grand cercle des corbeaux croassant lugubrement.

Sitôt la porte poussée, ils reconnurent que l'enfant avait dit vrai. Sur la blancheur des draps du lit de larges taches rouges s'étalaient, accusatrices, et en travers, le yatagan, jeté, humide de sang.

Le brigadier fit :

— Vous voyez que j'avais raison, quant à l'arme !...

Le maire conclut :

— Ce serait donc bien ce Gurguy, l'assassin ?... C'est étrange ! La mère elle-même paraissait le défendre ?...

Mais le médecin, qui s'était approché de la table, montrait un papier sur lequel se trouvaient tracées quelques lignes, qui semblaient tout récemment écrites ; il lut à haute voix :

... Gurguy s'en alla chercher Haude, et, l'ayant trouvée près d'une fontaine lavant quelques hardes, l'appela par son nom. Elle qui ne le connaissait plus, à cause qu'il avait été si longtemps absent, ne sachant à quelle fin il l'appelait, laissa ses hardes et s'enfuit...

... Mettant la main à l'épée, il la poursuivit et, l'ayant attrapée, lui déchargea si grand coup sur le col, qu'il lui trancha la tête...

Une tache rouge, comme si une main sanglante avait touché le papier, terminait la phrase sinistrement.

Tous se regardèrent, stupéfiés.

D'autres papiers, des livres ouverts ou fermés encombraient la table de leur désordre ; le médecin y jeta les yeux ; c'étaient des ouvrages relatifs aux antiquités du pays, des études historiques, plus particulièrement sur tout ce qui se rattachait au château de Trémazan et à ses différents possesseurs ; puis, sur des feuillets épars, des notes, des phrases indiquant une préoccupation singulière de la signification du nom et, se détachant en grosses lettres, les mots :

Trémazan — Les Trois Meurtres

— Ah çà ! — termina le docteur ; — mais c'était un malade, un halluciné, ce Gurguy !...

Peu à peu il reconstruisait le drame, devinait ce qui avait pu se passer dans l'esprit de l'étranger, certainement poursuivi par la pensée qu'il descendait de ces seigneurs lointains, à cause de son nom, semblable à celui du possesseur originaire.

Sans doute la rencontre de la jeune Le Floc'h, avec son prénom de Haude, avait achevé d'affoler son cerveau, un cerveau déjà hypnotisé par l'idée fixe des meurtres, dont se rendaient fatalement coupables, par une sorte d'atavisme homicide, certains propriétaires de la sinistre demeure féodale.

Des traces de cette monomanie se retrouvaient dans certaines lignes prouvant un débat de Gurguy avec lui-même, une lutte contre le grandissant envahissement des pensées de meurtre.

La besogne du Parquet de Brest allait être singulièremet simplifiée et l'instruction de cette affaire ne serait ni longue, ni difficile, il n'y avait qu'à laisser la chambre dans l'état actuel et à se saisir du coupable ; le brigadier de gendarmerie donna la consigne à ses hommes, dont l'un fut placé de garde à la porte et un autre envoyé à Port-Sall.

* * *

Le soir même, au moment où le juge d'instruction arrivait à Kersaint, des pêcheurs découvraient, sur la grève faisant face au château de Trémazan, non loin du doué, un corps déchiqueté par les pointes de rochers ; c'était celui

de Gurguy, péri en mer, selon les prévisions des marins.

Dans un retour de lucidité, de conscience, avait-il volontairement cherché la mort pour expier le meurtre de Haude Le Floc'h! Était-il simplement victime de son imprudence! Nul ne devait jamais le savoir.

Ses papiers, ses livres examinés de près ne firent que confirmer le premier diagnostic porté par le médecin, mais ne purent donner aucun renseignement sur son état civil.

Sans parents, sans famille, sans amis, inconnu de tous, le malheureux fut enseveli dans un coin écarté du cimetière, sous ce nom de Gurguy, qui n'était peut-être pas le sien. Seuls les corbeaux noirs, restés les hôtes fidèles des ruines du château des Trois Meurtres pourraient peut-être dire qui il était; ils continuent d'envelopper de leurs cercles funèbres le vieux donjon, que chaque tempête démolit davantage, comme si la colère du ciel voulait achever de faire disparaître ces pierres trempées de sang, ces pierres que les vieilles traditions assurent provenir d'un temple païen d'Ouessant, l'île de l'Épouvante, et dont, par une ironie curieuse, une partie, enlevée de Trémazan est allée, à Brest, édifier l'église Saint-Louis et le Théâtre, le sacré et le profane.

Pour les habitants du pays, Haude Le Floc'h a été la victime, non pas d'un être comme les autres, mais bien d'un *intersigne,* du fantôme sinistre d'un des anciens seigneurs de meurtre qui ont mérité au château son lugubre nom de Trémazan.

Gustave Toudouze.



EN ESPAGNE

D'ALGÉSIRAS A RONDA

On ne s'arrête pas exprès à Algésiras; cette petite cité d'une douzaine de milliers d'habitants n'offre au touriste ni monument, ni musée, ni hôtel confortable. Mais, venant d'Afrique ou de Gibraltar, on y est arrêté par la douane.

Le douanier espagnol est tranquille et poli, mais lent, lent comme à plaisir.



Par sa faute une correspondance de train manquée nous immobilise une soirée et une nuit à Algésiras. Nous pestons d'abord. Notre plan de route comportait le coucher à Jimena, point terminus alors du tronçon méridional de la ligne reliant Algésiras et Gibraltar à Grenade par Ronda et Bobadilla.

De Jimena nous devions suivre les sentiers de la montagne. Les mules y étaient commandées. L'objectif de notre marche était, à 72 kilomètres, Ronda, la ville haut perchée sur la montagne fendue.

Cette excursion pittoresque à travers les crêtes et les ravins de la Sierra del Hacho et de la Sierra de Ronda, rameau mourant de la Sierra Nevada, combien la feront encore après l'achèvement du chemin de fer passant par Los Barrios, Jimena, Colonias de Guadiaro, Gaucin et Atajate?

Or, cette soirée à Algésiras, condamnée d'avance comme maussade et perdue, ce fut une des plus délicieuses du voyage. Vers la fin d'octobre, à neuf heures du soir, un crépuscule rose d'une incomparable douceur; à nos pieds, cette magnifique baie au contour gracieux et festonnant, où se mêlent les dernières eaux de l'Atlantique et les premières eaux de la Méditerranée : sur les flots réguliers et mesurés tremblote, en s'allongeant, le reflet des étoiles; à l'horizon la silhouette noire d'un sphinx énorme accroupi, la tête et l'échine hérissées de canons : c'est Gibraltar. Tout au loin, sur la droite, deux ou trois feux fixes au-dessus d'une mince ligne sombre qui est la côte du Maroc; nous devinons Ceuta, le presidio au bagne fortifié, quitté la veille au soleil levant. Sur la place plantée d'arbres presque séculaires, une musique militaire joue alternativement des valses viennoises et des airs nationaux, jotas, cachuchas, aragonèses. La température est assez chaude pour que l'on puisse écouter assis. Parmi les mantes et les mantilles sombres des dueñas majestueusement immobiles, voltigent ainsi que de légers papillons blancs, bleus ou roses, les robes claires des jeunes filles. Elles vont et viennent par groupes, les señoritas presque femmes à douze ans; elles se chuchotent des mystères, et soudain, lorsqu'elles

croisent un jeune homme, le *novio* de l'une d'elles probablement, ou plus probablement un amoureux éconduit, des fusées de rires! Ah! le joli rire, sonore, excitant, exubérant de santé! et quelles œillades! Toute la hardiesse inconsciente de l'innocence, ou l'impertinence illimitée de la science précoce des passions, qui le sait?

En Espagne la beauté féminine fleurit surtout aux deux régions extrêmes : la grâce svelte en pays basque, l'élégance de la stature et la fierté des traits en Aragon, la finesse du visage et de la taille avec l'harmonie de la démarche en Catalogne. En Andalousie, c'est la mollesse attirante des attitudes et des mouvements faisant ressortir la fermeté juvénile des formes, — jusqu'à la maturité exclusivement, — et l'inexprimable séduction de la prunelle naturellement joyeuse qui lance coup sur coup le plus audacieux et le plus langoureux des regards.

Algésiras, cette petite ville de province, une extrémité de l'Europe d'où l'œil pressent l'Afrique, nous étions si mécontents d'y être retardés une nuit! Et voilà que la devinant pleine de piquants mystères en ses maisons basses, défendues par de fortes grilles contre les entreprises des voleurs ou des amoureux, nous avons regret à la quitter, quand l'aube nous surprend, et de nos cœurs passe un rayon de reconnaissance pour le douanier ganté de coton blanc dont le zèle intempérant contribua, la veille, à nous faire manquer le train.



Gibraltar et la baie d'Algésiras, vus de la côte orientale d'Espagne.

Enfin nous y sommes dans ce train qui, à travers de jolis sites tout empanachés de verdure, nous porte à Jimena. Il ne va pas vite et s'arrête fréquemment, l'on a tout le temps de saisir des points de vue charmants, à droite, sur la baie toute bleue dont les flots viennent franger d'argent le sable d'or de la plage; à gauche, sur les prairies vallonnées, entrecoupées d'étroits *rios* recouverts d'une voûte d'opulents feuillages encore verts.

A Jimena, simple village, le muletier prévenu nous attend à la gare. Maintenant, pour atteindre avant le soir Gaucin, étape intermédiaire entre Algésiras et Ronda, il s'agit de ne plus s'attarder.

— Tout est prêt, le repas et les mules?

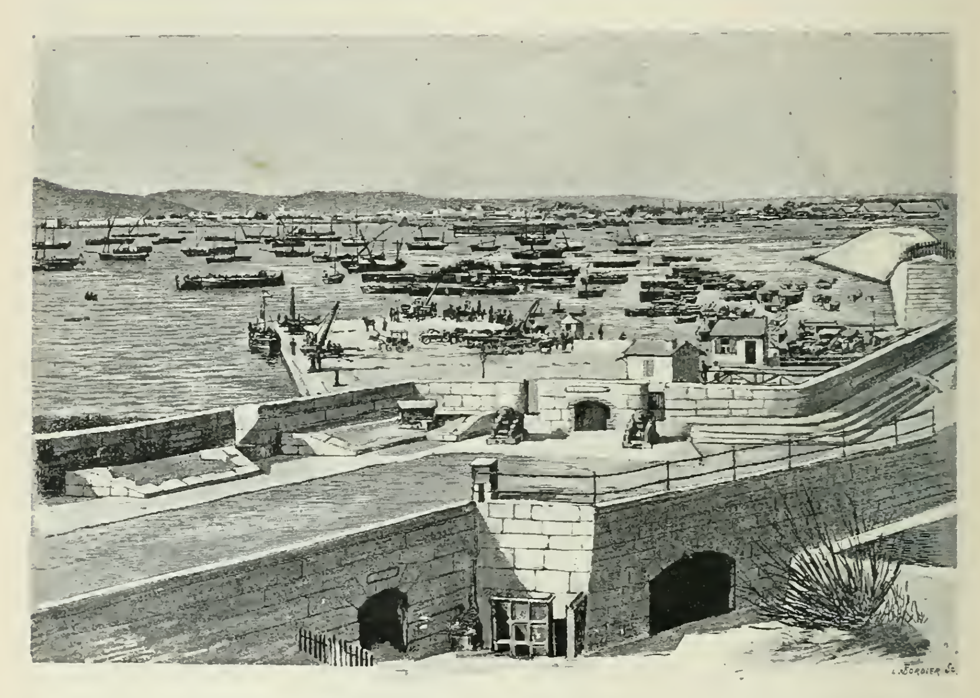
— Oui, seigneurs, vous n'avez qu'à venir!

Il nous mène à la *posada* : la meilleure, assure-t-il. Son assertion ne peut être démentie; il n'est qu'une *posada* en ce village.

La salle du rez-de-chaussée où il nous introduit est si noire, tellement empuantie de vapeur d'*aguardiente* et de fumée de tabac, tellement envahie de mouches bourdonnantes, que nous reculons d'abord, suffoqués et répugnés.

— Dans la chambre d'en haut, seigneurs! dans la chambre d'en haut! nous crie bien vite, pour nous rassurer et nous retenir, une voix rauque qui s'efforce de prendre des inflexions engageantes. Cette voix appartient à la dueña extrêmement replète. Le seigneur Pedrillo va vous indiquer... Pedrillo, Pedrillo!

Le seigneur Pedrillo, c'est son mari; visage glabre et tête rase, qui sourit de la bouche et des yeux à cette aubaine de trois étrangers à nourrir. L'un des trois est le courrier interprète que nous avons emmené de l'hôtel de Madrid, à Séville, pour notre tour au Maroc; un Français d'une trentaine d'années, grand, maigre, énergique et débrouillard, qui s'entend à merveille à discuter les conventions avec les loueurs de chevaux ou de mules, et à recueillir les renseignements.



La baie et la ville d'Algésiras, vues du parapet du pont de Gibraltar.

La chambre d'en haut est vaste, propre pour une auberge espagnole; un coin est occupé par le lit du ménage, le milieu par une table carrée sans nappe, où trois assiettes creuses, des verres épais, des fourchettes de fer, des couteaux rouillés et un alcarazas plein d'eau représentent le couvert dressé pour nous.

Le muletier qui sera notre guide nous

rejoint : il compte sans doute avoir sa part du déjeuner.

— Où sont les mules? demandons-nous.

— Oh! seigneurs, on les aura, soyez sans crainte, seigneurs.

— Comment on les aura? on ne les a donc pas?

— Tranquilles, tranquilles, réplique le muletier fort calme en étendant la main d'un geste d'apaisement. C'est comme si on les avait. Pendant que vos grâces vont manger l'excellent déjeuner du seigneur Pedrillo Ordoñez, je préparerai les animaux, de bonnes bêtes, oh! seigneurs, de bonnes bêtes, vous n'aurez qu'à sauter dessus après la dernière bouchée.

Pas plus que les mules le déjeuner n'était prêt; ces paysans espagnols procèdent avec une lenteur calculée. Ils auraient cru commettre une imprudence en recrutant des bêtes de somme et en cuisant un repas avant notre présence réelle.

Ne leur objectez pas qu'ils vous font perdre du temps. Leur philosophie dédaigneuse leur défend de vous comprendre. Qu'importe le temps pour eux? Ils n'ont souci que de se fatiguer le moins possible. « Chacun ne vit qu'une vie, disent-ils, et c'est la même s'il se presse ou s'il va à son aise. Si le temps lui manque pour faire le tour du monde, eh bien, il s'arrêtera à la moitié, et il aura vécu tout de même. »

Pour médiocre que fût la chère, elle ne se fit pas moins attendre : des poissons bouillis dans une espèce de soupe aux oignons et au safran, vague réminiscence de la bouillabaisse; de ces poissons sans saveur de la Méditerranée, à la chair écailleuse, sèche et coriace; des morceaux de porc trop gras, nageant dans une huile chaude parmi l'ail et le piment; un de ces fromages durs qu'on n'entame qu'à coups de hache, et ce pain espagnol, sans levain, à peine cuit, qui semble une boule de mastic séché. Pour boisson, un vin épais et chargé d'alcool, sucré comme la mélasse, qui, dilué dans deux tiers d'eau, reste violet et lourd. C'est pourtant celui-là qui, plus adroitement traité, passe en France et en Angleterre, et s'appelle vin de Malaga. Pas de lait, pas de bière, rien à boire que ce vin trop substantiel ou que cette eau, tiède malgré la transsudation de l'alcarazas.

L'aubergiste, comprenant à nos mines notre désappointement, nous dit :

— Patientez un peu, seigneurs, hé! vos grâces veulent bien avoir l'honneur de patienter un tout petit moment, le temps de tourner son pouce, je trouverai pour les seigneurs, peut-être, une fine bouteille, oh! fine, — et il claquait sa langue au palais, le matois, — qui donne de la vigueur à des cavaliers qui vont parcourir une longue route.

Durant le tout petit moment nous aurions bien tourné mille fois nos pouces!

Après une demi-heure au moins de fouilles dans sa cave et dans celles de ses voisins, — à ce qu'il nous raconta pour faire valoir sa peine, — le seigneur Pedrillo apporta un flacon à long col de Manzanilla, vin plus léger, d'un goût plus agréable, encore que le déboire laisse un peu d'amertume. Naturellement le prix en fut compté plus encore en raison du temps passé à la découverte de la fiole que du mérite intrinsèque du vin, qui couramment, chez les marchands, vaut, selon l'âge et l'année, et selon qu'il est blanc ou rouge, de 45 à 80 francs l'hectolitre.

La bouteille n'était pas vidée que le muletier reparaît.

— *Hé! pues!* qu'est-ce que je disais? s'exclame-t-il la face épanouie comme d'un triomphe, que les mules seraient prêtes à partir avant les seigneurs. Elles sont là.

Par la fenêtre, il les montre rangées à l'ombre de la posada. Mais il n'y en a que trois, nous en avons commandé quatre; il en faut quatre.

— Ah! je n'en ai que trois!

— Mais nous sommes déjà trois, et il faut une bête pour les bagages et le guide.

— Bien, bien, c'est ce que j'ai pensé; une pour les bagages et le guide, qui attachés devant et derrière, et ma place au milieu.



Ronda. — La vieille porte mauresque.

est moi. Voyez, seigneurs, voyez, celle-là est toute chargée, les paquets solidement

— Et notre courrier, dis-je en désignant Fougeroux, c'est lui qui a fait

marché avec vous, il n'a pu s'oublier.

— Bien, il a de longues jambes, est-ce qu'il est paresseux de marcher à pied ?

C'est dit d'un tel sang-froid, d'un sérieux si dépourvu d'humour, d'intention plaisante, que le comique en est pour nous irrésistible, et nous éclatons de rire.

Notre Fougeroux sait que s'il ne cherche pas lui-même, en contraignant le bonhomme à chercher avec lui, la quatrième mule ne se présentera jamais. Il descend promptement, interpelle celui-ci, parlemente avec celui-là, se fait renvoyer d'une maison à l'autre avec d'ironiques *va con dios!* menace enfin le muletier de lui laisser pour compte les trois mules harnachées, et de courir en louer à San Roque, à quelques kilomètres de là, si conformément à la convention il n'en fournit pas une de plus.

Finalement c'est encore une heure perdue, au bout de laquelle l'astucieux Andalou, convaincu qu'il ne peut escamoter une des bêtes promises, complète la caravane. Il est deux heures après midi. Nous quittons Jimena; nous en avons pour quatre heures à trottiner avant d'atteindre la hauteur de Gaucin, notre étape.

A l'instant du départ, voici un nuage qui crève: bon, le soleil reparait, ce ne sera rien. Mais, derrière un pan de montagne, l'orage nous guette : trois roulements de tonnerre qui se prolongent de vallée en vallée, et aussitôt une large pluie.

— Oh! seigneurs, soupire le guide, *el cordonazo de san Francisco!*

La cordelière de saint François est la série des pluies d'automne en Andalousie. Elle dure environ trois semaines, autour de la fête de ce saint, qui joue là-bas à peu près le rôle de saint Médard chez nous, mais avec plus d'uniformité. Saint Médard donne du beau et du mauvais temps, saint François en donne régulièrement du mauvais.

Nos mules cheminent lentes et prudentes, sur un étroit sentier fort inégal. La pente n'est pas bien raide encore, mais, détrempée par l'eau qui s'est mise à courir d'en haut, elle devient à chaque pas plus glissante; il ne faudrait pas que la bête manquât le pied. A gauche, un talus boisé qui rejoint la crête de la montagne; à droite, à pic, le ravin profond déjà d'une centaine de pieds.

Tant que le ciel reste gris, le paysage revêt un aspect de mélancolie pénétrante : cela ne va pas jusqu'à la tristesse; la végétation y est trop intense, les feuillages mouillés reprennent une coloration printanière, trop vive, trop riche, trop variée. Puis quand une éclaircie des nuages laisse passer comme une gerbe de rayons de soleil, c'est un réveil doré d'une entraînante gaieté, que complètent mille chants d'oiseaux.

Nous voici descendant le versant opposé : au bas, coule un rio capricieux tout bordé de lauriers-roses; il en est même qui ont poussé jusque dans le lit pierreux de la rivière. Il la faut traverser à gué en face de la colonie pénitentiaire de San-Pablo. D'ordinaire, sa profondeur est de quelques centimètres ; il lui arrive même en été d'être à sec, sort commun à nombre de rivières d'Espagne. Mais alors l'effet de la grosse pluie commence à se manifester. Le rio grossit, une eau limoneuse se précipite en bruissant contre les pierres. Nos braves petites mules en ont jusqu'au ventre, et traversent de biais afin de couper avec moins de peine la force du courant. Une heure de plus de retard, et nous ne passions pas.

La vallée est assez large, dans laquelle est établie la colonie pénitentiaire. En Espagne, comme en France, l'organisation de la répression du crime et de l'amendement des criminels est une des grosses questions. San-Pablo donne, paraît-il, d'assez bon résultats : c'est les jeunes délinquants, les précoces malfaiteurs que la direction des prisons y envoie. On en fait des ouvriers agricoles. Le domaine semble fertile et bien entretenu; les quelques détenus entrevus au passage n'ont pas mauvaise mine, au

double sens physique et moral de l'expression.

Plus loin dans la montagne, à un tournant du sentier, nous rencontrons un groupe moins rassurant. Ils sont cinq ou six, de vingt à trente ans, le visage dur aux traits raides, comme en bois sculpté, culottés de velours noirâtre, guêtrés de cuir, la veste brune jetée sur une épaule, le chapeau de feutre rabattu sur les yeux, les reins ceints d'une flanelle rouge; ils sont armés de fortes triques à bout ferré, dans le genre de la *Makila* des Basques; à leur flanc gauche ressort de la ceinture, qui le serre, le manche d'un long couteau : le véritable bandit espagnol de l'Opéra-Comique.

Ils nous regardent mal. Nous sommes sans armes, sauf notre courrier, qui depuis Séville promène un fusil de chasse à deux coups que la douane marocaine, d'abord à Tanger, puis l'autorité espagnole, à Ceuta, ont failli lui confisquer.

L'endroit est bien choisi pour un mauvais coup, loin de toute habitation; le soir tombe, l'ombre s'est appesantie tout à coup, à l'instant où le soleil est descendu au-dessous du faîte des montagnes : elle est accrue par l'épaisseur de la forêt de chênes et de chênes-lièges qui escalade les pentes jusqu'au delà de notre sentier.



RONDA. — L'arrivée par le quartier du Mercadillo.

Dans un passage aussi étroit, l'avantage est au piéton sur le cavalier; le moindre écart de la monture, c'est la chute au fond du précipice, et il n'est pas mal aisé à un gaillard résolu de saisir une mule à la bride et de la jeter de côté. Nous suivant en file, impossible de nous secourir mutuellement.

Parvenus tout proche de ces inquiétants personnages, nous discernons à leur air qu'ils sont eux-mêmes fort inquiets. Et ils ont leurs raisons, que nous

devinons en apercevant au-dessous de nous, éparses à diverses hauteurs sur le flanc de la montagne, cherchant judicieusement leur chemin entre les arbres et les arbustes qui les dissimulent une douzaine de mules chargées de ballots. Nos gaillards sont d'honnêtes contrebandiers issus de Gibraltar, leur grand entrepôt favorisé par les Anglais.

Aimablement ils nous cèdent le passage et s'engagent avec une hardiesse incroyable et une agilité égale à leur hardiesse sur la pente verticale, en s'aidant à peine des arbres magnifiques qui en jaillissent.

Ce qui rend cette route si attrayante au touriste qui ne redoute pas la fatigue de la marche ou de la chevauchée, c'est l'incessante variété de ses aspects. Le système de la Sierra est une série de mamelons de plus en plus élevés; on passe d'une vallée dans une autre en surmontant les sommets. Les jeux de lumière les plus inattendus surprennent l'œil charmé. Nous étions dans l'ombre, nous contournons le massif de roches et devant nous s'ouvre une vallée toute illuminée du soleil couchant ; à mesure que nous descendons, la montagne derrière nous s'enveloppe de nuages comme d'un manteau d'ouate; en face, la montagne que nous allons gravir met de même un panache à son front, mais celle-ci reçoit le coup du soleil à son déclin et cette vapeur qui la coiffe s'irise de mille nuances précieuses qui s'opposent et se marient depuis le rubis jusqu'au rose tendre, depuis l'orangé vif jusqu'au ton de chair de la rose thé; une mousse d'or et d'argent s'enroule sur ses contours; puis cet amas léger se déplace, remue, se replie sur lui-même, se déroule, se referme et chaque mouvement détermine une nouvelle combinaison des colorations. Les effets lumineux des feux artificiels de la Loïe Fuller ne sont rien en comparaison de ce ballet de nuées ensoleillées.

Lorsque en haut le spectacle s'obscurcit, nos yeux, ramenés plus bas, s'émerveillent d'une autre féerie : la vallée se prolonge du nord au sud, vers la baie entr'aperçue tout au loin, tout en bas, et de là se répand jusqu'à nous un flot de clarté bleuâtre d'une inexprimable volupté.

C'est presque la fin du jour : et Gaucin est à plus d'une lieue encore, et le plus rude chemin reste à faire; on monte, on monte toujours et la pente est de plus en plus raide. Ces nuées si jolies tout à l'heure, nous les avons atteintes; elles ont perdu leurs brillantes couleurs, et déposent sur nos visages et sur nos membres une humidité glacée. Belle matière à allégorie!

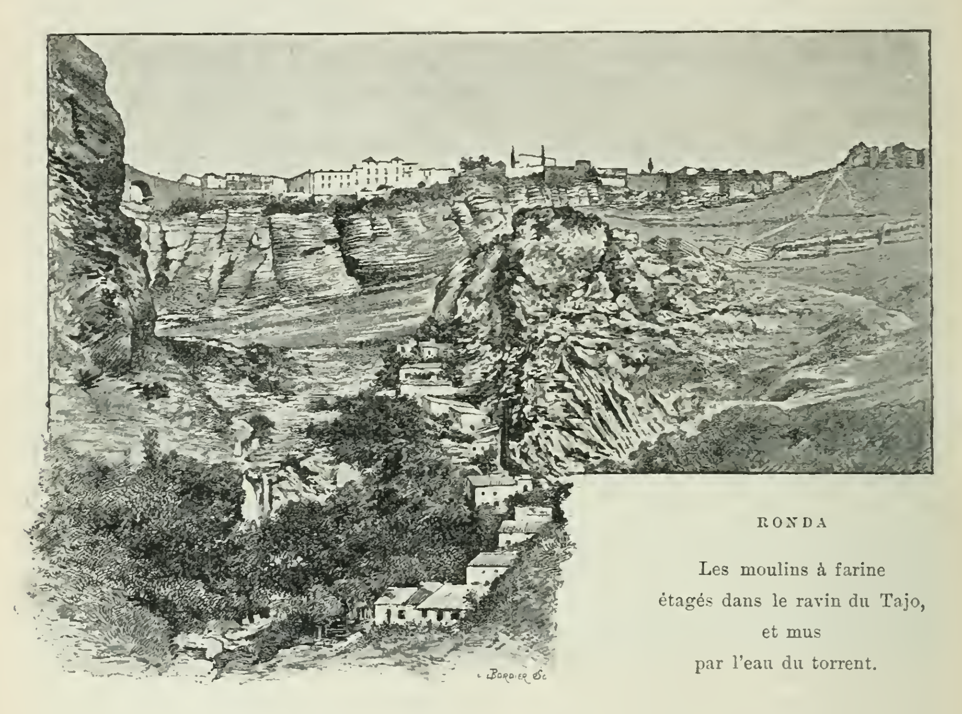
Enfin à six heures nous entrons dans Gaucin, étrange petite ville de 5,000 habitants environ, accrochée en amphithéâtre aux pentes d'un des massifs de la Sierra del Hacho. Des rues étroites où jamais voiture n'a passé ni ne passera, pavées de cailloux à tête ronde qui tordent le pied aux gens, et mettent en défaut même le pied des mules. Plus haut que la ville, sur la plate-forme du rocher, un très vieux château, que garde une petite garnison, une de ces places qu'on ne peut espérer prendre que par la famine, à moins qu'on n'y descende du ciel.

La fonda où nous allons prendre gîte porte un nom mirifique : *Parador de los Ingleses*. Dans ce paradis des Anglais nous reçoit un aubergiste à face patibulaire; il porte sur tout son corps le traditionnel costume blanc des aubergistes cuisiniers d'autrefois, y compris la coiffe, la culotte courte et les bas de laine, et sur sa figure maigre, au nez pincé, aux lèvres minces, ainsi que dans ses petits yeux, gris et froids comme l'acier du couteau passé dans le cordon de son tablier, un air de férocité qui fait songer aux auberges sanglantes. La chambre qu'il nous propose n'est pas pour dissiper cette impression : sous une table, nous découvrons une trappe ; nous la soulevons, elle ouvre communication avec une salle obscure d'où monte une odeur de chair mortifiée. Nous en plaisantons, tout en gardant une arrière-pensée. Mais

pas plus à Gaucin que sur le chemin, nous ne rencontrerons le drame. Le señor Pedro a deviné nos réflexions : il sourit; il nous fait signe de le suivre, nous mène à la salle suspecte et nous fait voir, à notre satisfaction, un quartier de mouton, un quartier de bœuf, et plusieurs volailles pendus au plafond : c'est la provision de viande. Bravo ! nous sommes sûrs au moins d'un repas réconfortant.

Après le repas, pour nous édifier complètement sur la sécurité de sa *fonda,* le señor Pedro nous présente le capitaine de la garde civile, autrement dit gendarmerie, qui prend pension chez lui, et occupe la chambre voisine de la nôtre. Après quoi, il nous lance un regard narquois qui signifie bien :

— Si avec cela vous ne dormez pas tranquilles.



RONDA

Les moulins à farine étagés dans le ravin du Tajo, et mus par l'eau du torrent.

Et de fait, le señor Pedro nous fit manger un excellent dîner et boire de bon vin.

Ce souci de la table peut paraître vulgaire au lecteur, paisiblement choyé dans son logis. Le voyageur qui a fait l'expérience des mauvaises cuisines méridionales, des auberges de bourgade où après une longue route qui aiguisa l'appétit, rien ne se trouve à mâcher qu'un pain dur et du lard rance, comprend et excuse la notation sur un carnet de route des ressources culinaires offertes par les diverses étapes d'une expédition de quelque durée.

Et il se redresse avec dignité, aussi raide, aussi dur, aussi fier que le roc sur lequel est assise sa maison.

De Gancin à Ronda nouveaux aspects.

A sept heures du matin, le guide amène les mules harnachées. Un brouillard très froid ternit le jour. Un manteau d'hiver ne ferait pas mal sur notre dos. Nous le remplaçons par la couverture de voyage portée à la façon du pays. Au milieu, dans le sens de la longueur, on la fend juste assez pour passer la tête; la couverture retenue par les épaules tombe par devant et par derrière en manière de chasuble et laisse libres les

bras tout en couvrant les épaules.

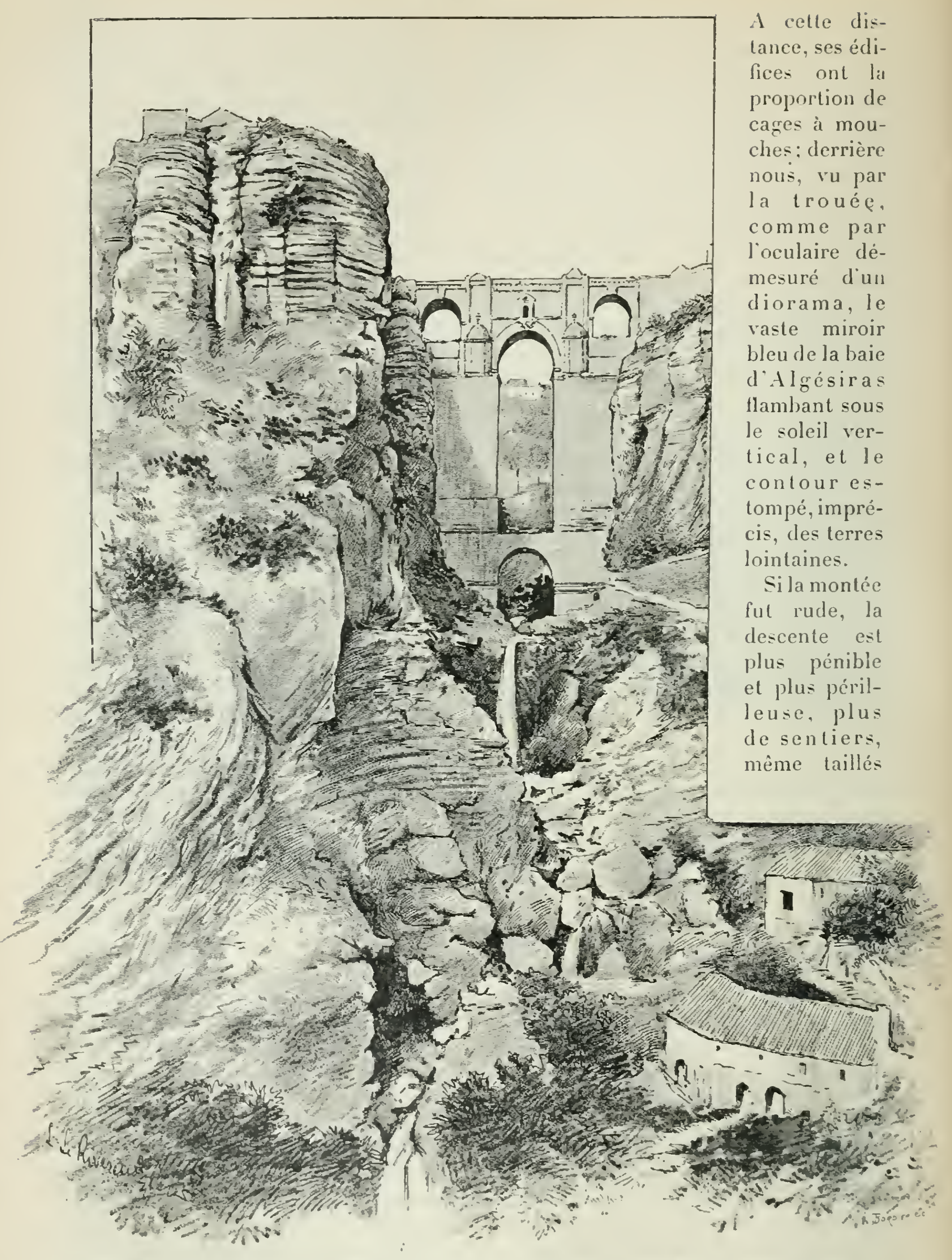
Vers huit heures, le soleil triomphe, il déchire et dévore le voile qui masquait le paysage. C'est ici et non chez le señor Pedro à Gancin, que se trouve le paradis. La raideur des pentes donne l'illusion qu'on monte haut ; l'altitude pourtant n'excède pas deux à trois cents mètres. Pendant trois heures, jusqu'au village d'Atajate, le sentier mauvais dont les pierres roulent sous les pieds des mules suit la crête de coteaux plantés de vignes. Aux ceps noueux pendent de longues grappes d'énormes raisins dorés à la peau dure, à la pulpe charnue. C'est à perte de vue une succession de monts étagés et de vallons verdoyants. Les croupes fertiles des collines sont cultivées : de superbes plantations d'orangers, de cognassiers, précipitent jusqu'au fond des vallées leurs lignes d'un vert puissant, constellées de fruits d'or, et rejoignent les masses grisâtres des oliviers. A d'autres places, des taillis de chênes, et de ci de là suspendues à mi-côte comme des nids dans un fouillis de verdure, ou dans une anfractuosité de roche nue, de blanches maisonnettes.

Puis brusquement la nature change : la vie s'arrête, plus un arbre, plus une fleur, plus un chant d'oiseau ; en haut, en bas, des pierres, toujours des pierres, rien que des pierres. Succédant sans transition à cette vigoureuse et joyeuse végétation, toute grouillante de vie, la désolation et la solitude des choses pétrifiées. La montagne rocheuse hausse sa taille et semble toucher le ciel de son front déchiqueté, la vallée se fait plus large entre les murailles verticales ; son sol, semblable au lit d'un torrent desséché , n'est qu'un amas continu de pierres comme s'il en avait plu. Un instant auparavant, c'était le charme de la puissance féconde et riante; maintenant c'est et ce sera jusqu'à Ronda l'austère et solennelle grandeur de la force sauvage et improductrice de l'inertie.

Nous traversons, toujours montant, Atajate, village qui paraît assez pauvre, mais propret, tout blanc sous le soleil ; des bandes d'enfants mal débarbouillés et haillonneux garnissent les seuils des chaumières ; dans l'unique rue étroite, s'ébattent en liberté des cochons noirs qui viennent en grognant trébucher entre les jambes de nos montures. Il est onze heures et demie, le soleil darde de brûlants rayons ; à la sortie d'Atajate, nous choisissons à l'ombre de la montagne un emplacement pour la halte du déjeuner. Il va sans dire que sans la précaution des vivres emportés de Gaucin le repas eût ressemblé au festin imaginaire du Barmécide, le village voisin n'étant capable de fournir que de l'eau et des cochons vivants.

La haute muraille de roche nous cache Ronda. Il faut la surmonter. Le guide nous assure que si les mules reposées grimpent lestement, dans une heure nous apercevrons la ville. On reprend la marche et bientôt nous voici dans un couloir où la chaleur, par la réverbération des pierres est étouffante. La structure des parois de ce couloir est pour frapper l'esprit : des murs régulièrement édifiés par assises de blocs cubiques énormes, un travail de géants, le type parfait des constructions cyclopéennes ; et sur les sommets perdus à une hauteur prodigieuse dans un azur limpide où tous les détails se découpent avec une netteté invraisemblable, le caprice de la nature a taillé les formes fantastiques de statues et de châteaux forts inaccessibles.

Nous sommes parvenus au point culminant du sentier, le couloir tourne et s'élargit, un courant d'air frais nous fouette le visage : par une fissure naturelle une paroi de la muraille de roche est percée. Et stupéfaits, haletants d'admiration, nous arrêtons un moment nos bêtes pour jouir d'un des plus beaux et des plus étonnants spectacles naturels : devant nous un cirque immense, un entonnoir de 40 kilomètres de diamètre, au centre duquel surgit, brusque, isolée, étrange, comme une inexplicable verrue, une haute masse brune de rocher que couronne une blanche cité ; c'est Ronda.



A cette distance, ses édifices ont la proportion de cages à mouches; derrière nous, vu par la trouée, comme par l'oculaire démesuré d'un diorama, le vaste miroir bleu de la baie d'Algésiras flambant sous le soleil vertical, et le contour estompé, imprécis, des terres lointaines.

Si la montée fut rude, la descente est plus pénible et plus périlleuse, plus de sentiers, même taillés

RONDA. — Le torrent du Guadalvin et le pont monumental de José Martin di Aldehuela, reliant les deux bords du Tajo.

à flanc de montagne; sur un parcours de plusieurs kilomètres en inclinaison de trente degrés pour le moins, un éboulis de pierres d'une aveuglante blancheur, un indescriptible chaos.

Nous la tenons des yeux, cette Ronda qui pour la position n'a pas sa pareille. Et du premier moment où elle nous est apparue jusqu'à l'instant où nous franchissons sa vieille porte de pierre presque ruinée, près de deux heures ont passé. Les abords en sont sévères, nulle verdure parmi les maisons vulgaires d'apparence, que de longs cyprès çà et là; l'idée de cimetière hante aussitôt l'esprit.

Pour pénétrer en ville on contourne le côté du levant et on entre au nord par le *Mercadillo*, le quartier des marchands bâti sur les pentes moins rapides par une population chrétienne après l'expulsion des Maures; puis par des rues tortueuses et par un pont jeté à vingt-cinq mètres au-dessus d'un ravin s'accomplit l'ascension du sommet nord.

La curieuse Ronda ménage là un étonnement de plus au touriste. Le rocher sur lequel la ville a poussé est double : une fente énorme — *el Tajo* — la coupe en deux dans toute sa hauteur, cent soixante mètres. Quel légendaire Hercule exécuta ce travail d'écarter cette roche? Est-ce simplement la patiente action du *Guadalvin?* Ce torrent vient du nord; une source jaillissant du milieu des rochers le grossit; ces eaux s'enfoncent dans la gorge et se précipitent en cascades. Entre les parois déchiquetées du *Tajo*, l'écartement varie de 25 à 65 mètres.

Sur la gauche, l'ingéniosité et la hardiesse des hommes ont du haut en bas établi des moulins étagés : l'eau du torrent fournit la force motrice et pour la capter le moyen employé est des plus primitifs : une simple rigole angulaire faite de deux planches réunies en équerre l'amène de la chute au premier moulin, puis du premier au second, et ainsi de suite jusqu'au dernier qui la rend à son lit bouleversé. L'accès des moulins est assuré par un audacieux sentier en zigzags.

Des deux parties du sommet, celle du sud avait seule été occupée par les Maures; ils l'avaient couronnée d'une inexpugnable citadelle.

La maison du roi maure est encore une des curiosités de Ronda; moins par elle-même, — car restaurée et appropriée aux besoins d'une administration publique, elle ne garde presque rien de son primitif caractère, — que par ses jardins étroits suspendus aux flancs du ravin, et par un escalier souterrain de 363 marches, creusé dans la cour du roi. Il est divisé en plusieurs étages marqués chacun par une petite pièce voûtée qu'éclaire un jour pratiqué dans le rocher. Cet escalier descend jusqu'au torrent. C'est par là que la maison du roi, et en temps de siège, la cité entière, s'approvisionnaient d'eau.

Les deux cimes sont aujourd'hui reliées par un pont, qui peut passer pour un des plus hardis travaux d'art, construit par José Martin de Aldehuela, architecte de Malaga. Le constructeur ne jouit pas de son œuvre. En inspectant les travaux, il perdit équilibre et fut précipité au fond du Tajo. Les cubes colossaux sont appuyés sur les rochers au niveau de la première cascade. Ils montent à seize mètres et sont réunis par un arc à plein cintre. Sur ce premier étage et adossé aux rochers se dressent les massifs qui à cinquante mètres plus haut supportent sur un plein cintre le tablier du pont d'une largeur de 70 mètres.

Descendez au fond du Tajo et regardez d'en bas, cette fissure aux eaux bouillantes, ce pont et cette ville perdus dans le ciel ; et si vous ne vous perdez pas vous-même dans votre contemplation, c'est que vous n'êtes pas digne de voir autre chose que la tour Eiffel.

A d'autres le soin de décrire les traces qui restent des maîtres successifs de Ronda (48,700 habitants). Le château et l'escalier souterrain qui descend au Tajo seraient œuvre des Romains; les Goths

auraient construit l'Église *del Espiritu santo*. L'alcazar et les fortifications qui enserrent le pied de la montagne de Ronda et ses faubourgs sont de création mauresque.

Mais, puis-je oublier cette mirifique Alameda, ce jardin promenade tracé sur la suprême cime de Ronda et d'où l'œil embrasse le majestueux panorama de la *Serrania,* c'est-à-dire de la ceinture de montagnes qui à 20 kilomètres de distance entoure cette position étonnante? Des jardins, des plantations d'oliviers et d'orangers émaillent de verdure ce grand espace et contrastent par leur riante fertilité, avec le chaos de granit par lequel le chemin de Gaucin aboutit à Ronda.

Comment ne pas donner un souvenir à cette proprette *Fonda Rondeña* que les jolis rires et les gais propos de la señorita Pepa Maria, qui cessait à peine alors d'être un enfant, nous firent paraître si reposante?

Le soir errant par les rues sombres, nous ne trouvâmes point d'aventures, mais une ample moisson d'observations piquantes que je ne transcrirai pas ici, pour ne pas effaroucher mes lectrices, et pour ne pas contrister les aimables Rondènas et les galants Rondènos, qui du reste jouent du couteau plus habilement encore que de la guitare.

PONTSEVREZ.



RONDA. — El Rajo. A gauche le quartier du Mercadillo ; à droite, la citadelle.



DIVISION DE CAVALERIE PRENANT SON DISPOSITIF DE COMBAT

LE COMBAT DE LA CAVALERIE

De nos jours, la cavalerie est pourvue de toutes les armes existantes : sabre, lance, revolver, carabine, baïonnette, casque et cuirasse; le canon léger est également devenu arme de la cavalerie.

Certaines puissances ont armé leurs cavaliers de toutes ces armes sans distinction ; d'autres les ont réparties par genre ; enfin d'autres ont accusé nettement leur préférence pour les unes ou pour les autres.

Les Allemands, par exemple, en donnant la lance à toute leur cavalerie indistinctement, ont affirmé leur préférence pour cette arme parmi les armes blanches. D'autres nations n'ont adopté la lance qu'avec une certaine réserve. D'autres encore, qui en étaient armées antérieurement, l'ont délaissée, ou partiellement ou entièrement. Et, il est assez curieux que parmi ces dernières soient l'Autriche et la Russie dont les cavaliers, pour la plupart Polonais et Cosaques, étaient des lanciers de naissance.

Quant aux armes à feu, le revolver ou la carabine, les opinions se sont également partagées, toutefois en reconnaissant l'utilité, la nécessité même de la carabine pour assurer à la cavalerie son indépendance, et lui donner, au moins momentanément, une puissance défensive qui lui fait défaut.

Des armes défensives de nature, le casque et la cuirasse sont les seules qui subsistent aujourd'hui de toutes les anciennes pièces d'armure. Parmi les grandes puissances, la Russie, l'Angleterre et la France sont les seules à avoir conservé la cuirasse, et encore pour un faible contingent de leurs cavaliers.

La cuirasse, insuffisante contre la balle actuelle, n'est plus qu'une protection contre les armes blanches dans le combat de cavalerie; mais, à ce point de vue, elle augmente la confiance et

l'intrépidité de ceux qui en sont armés. Reste à savoir si cet avantage compense les inconvénients de cette arme, qui alourdit les cavaliers et les rend im-



CHEVALIER-GARDE (RUSSIE)

propres à d'autre rôle que celui du combat.

Quant au canon, pour les mêmes raisons que le fusil, il a été universellement jugé comme un puissant auxiliaire de la cavalerie. L'artillerie légère attachée à la cavalerie lui donne une puissance défensive, affirme son indépendance, assure une certaine consistance à sa mobilité et aussi bien augmente sa valeur offensive en rendant plus impressionnante son agression. A la tempête des sabres, elle ajoute son effet moral, et les effets meurtriers de la trombe de ses projectiles.

L'arme primordiale. l'arme principale du cavalier, n'en reste pas moins son cheval, et la puissance de la cavalerie gît tout entière dans sa légèreté. Les cavaleries les plus légères et les moins armées ont toujours vaincu les plus lourdes, et les plus armées.

Surarmer la cavalerie, c'est non seulement détruire sa confiance entière, indispensable dans son arme principale, mais c'est la surcharger. Surcharger la cavalerie, c'est la ralentir. La ralentir, c'est l'inutiliser.

Le sabre est l'arme naturelle du cavalier, parce que c'est l'arme qui se manie le plus aisément à cheval.

Quant à la lance, les uns l'ont considérée comme une arme puissante, irrésistible, agissant même sur le moral des jeunes soldats, soit comme moyen d'appui en leur faveur, soit comme épouvantail qui les inquiète. Les autres ont observé que la lance était embarrassante et que son danger était plus apparent que réel; que dans une mêlée de cavalerie elle était incontestablement moins favorable que le sabre; que dans les pays boisés, accidentés, coupés, elle était nulle; mais tous se sont accordés à la considérer comme la meilleure arme de choc en ligne, à la condition toutefois d'aborder l'ennemi avec l'ensemble, l'alignement pour ainsi dire, d'une ligne d'infanterie attaquant à la baïonnette, condition presque incompatible avec le mouvement précipité, l'impulsion, qualités distinctives de la cavalerie.

Quant au parallèle du revolver avec le sabre, c'est une autre affaire. La question, si chaudement débattue après la guerre américaine de la Sécession, a été étouffée par les échos de 1866 qui réhabilitèrent le sabre tant méprisé par les Américains.

Il est indéniable que le revolver est beaucoup plus meurtrier que le sabre, et si ce dernier a pu supporter le parallèle avec la lance, il ne peut guère se

mesurer avec le revolver au point de vue pratique des résultats destructifs.

Toutefois, il faut reconnaître que, dans la mêlée, le revolver est une arme terriblement dangereuse, surtout entre les mains des jeunes troupes que toutes les nations européennes mettront désormais en ligne, et que c'est à cet engin, plus qu'à tout autre, que revient l'appellation imagée d'arme à deux tranchants.

En Europe, l'arme à feu de la cavalerie est la carabine; il n'y a que les officiers, les sous-officiers et seulement quelques cavaliers ayant des emplois spéciaux, qui soient armés du revolver.

L'usage de la carabine dans la cavalerie n'est point une chose nouvelle, c'est un retour aux idées de Brissac, qui voulait que les dragons fussent aussi aptes au combat à pied qu'au combat à cheval et pussent avoir ainsi cette grande indépendance d'action que réclame le rôle de la cavalerie.

Tout récemment, une brochure anonyme allemande, qui a fait grand bruit, a repris la proposition en demandant carrément un fusil à baïonnette pour toute la cavalerie, afin d'augmenter l'énergie du combat à pied et de permettre de donner l'assaut.

On sait que les cavaleries russe et italienne ont la baïonnette.

Cette arme d'abordage est-elle bien à sa place au bout du fusil de cavalerie, et l'assaut qui est son but est-il vraiment du fait d'une troupe de cavalerie, généralement mal habile à combattre à pied?

Cette question de l'emploi du feu par la cavalerie se présente en effet sous deux acceptions très différentes : les uns, et plus particulièrement ceux qui ont adopté la baïonnette, le considèrent comme un but, ou tout au moins comme le combat normal, dont le combat à cheval n'est que l'auxiliaire dans la majorité des circonstances. Tandis que les autres ne regardent le combat à pied que comme un expédient, une exception, une ressource à exploiter le cas échéant, dans des circonstances particulières.

Si les cavaleries russe et italienne reviennent aujourd'hui — théoriquement au moins — sur cette généralisation de l'emploi du combat à pied, on ne peut nier qu'il y ait eu chez elles un véritable engouement du combat par le feu.

Aujourd'hui, les opinions, sans s'être ralliées, se présentent un peu moins entières; mais toutefois elles se trouvent encore divisées en deux camps : les partisans du choc, les partisans du feu. Et ce qui est bizarre, c'est que les uns et les autres reconnaissent à la cavalerie les mêmes missions et les mêmes rôles stratégiques et tactiques. Toute la divergence réside donc dans les procédés de combat.

Pris à un point de vue général, le plus grand progrès des armées contemporaines est assurément le perfection-



DRAGON FRANÇAIS ARMÉ DE LA LANCE

nement des armes à feu. Et ce progrès ressort d'autant plus dans la comparaison du feu et du choc que l'arme de choc, le cheval, au lieu de progresser, a diminué de valeur par le fait de la nécessité d'employer toutes les ressources chevalines, étant donné le plus grand chiffre des effectifs.

De prime abord, les partisans du feu semblent donc être dans le vrai en optant pour l'arme perfectionnée et en basant la tactique sur son usage. Les raisons qu'ils mettent en avant sont d'ailleurs péremptoires : causer plus de dommages à l'adversaire et courir moins de risques.

Il est certain que la cavalerie ne peut pas penser aujourd'hui opposer le choc au feu sans compter sur des pertes considérables ; et ses coups de sabre — ou de lance — ne peuvent pas espérer les résultats matériels d'une fusillade bien dirigée.

Mais avant de passer condamnation sur cette logique aux partisans du choc, il faut voir les raisons sur lesquelles s'appuie leur tactique si diamétralement opposée.

Ils envisagent le rôle de la cavalerie sous une autre optique. Ce qu'ils exploitent avant tout, c'est l'effet moral, dont la charge est le plus puissant facteur; car l'effet moral provoque plus rapidement que les pertes effectives le désarroi, et le désarroi est le but à atteindre d'abord.

Constatons, toutefois, que les partisans du choc n'ont point rejeté d'une façon absolue l'usage de la carabine, mais qu'ils font du feu une exception dans le mode d'action du cavalier.

Il faut ajouter que les partisans du feu, tout en considérant le cheval principalement comme un moyen de transport de leur infanterie montée, exploitent cependant la mobilité et l'activité de l'arme pour multiplier et varier leurs attaques dans l'engagement, et pour accepter ou refuser le combat à leur gré, suivant les chances qui se présentent. Ils ne se contentent pas d'ailleurs du rôle de comparse pour leur cavalerie dans les grandes batailles, mais comptent y fournir une participation importante, en jetant soudainement pied à terre une nouvelle ligne de fusils pour renforcer un point menacé, pour prolonger à l'improviste un mouvement enveloppant ou parer à une tentative analogue de l'adversaire.

Quelles que soient les prétentions des deux partis opposés, la victoire, malgré tous les progrès de l'armement, n'en restera pas moins le résultat de l'ascendant moral; et, dans son concours à conquérir cet ascendant, la cavalerie l'obtiendra-t-elle mieux par le choc, ou par le feu? Toute la question est là!

Si séduisante que soit la théorie du combat par le feu, il faut en rabattre en comptant la difficulté pratique de faire des soldats à la fois cavaliers et fantassins. Et le feu de la cavalerie, sauf des exceptions très rares réalisées par des contingents spéciaux, est tellement inférieur au point de vue efficace, qu'il ne doit être compté que comme un nouvel élément d'effet moral.

D'abord, dans les troupes régulières, le feu à cheval est à éliminer en principe. Sans résultat, préjudiciable à l'emploi de la troupe à cheval, il ne doit être admis que comme signal d'alarme pour les vedettes et patrouilles.

Le feu à cheval a été partout condamné sauf chez les Cosaques, parce que, comme les Arabes, ils tirent tous bien à cheval.

Quant au feu à pied, il implique deux moments très critiques pour la troupe qui l'emploie : celui où l'on descend de cheval et celui où l'on remonte. Il comporte en outre la mise pied à terre du plus grand nombre de fusils possible pour rechercher le plus grand résultat, et, partant, la difficulté de faire tenir les chevaux démontés.

Pour la cavalerie qui combat par le feu, tous les terrains sont propres au combat.

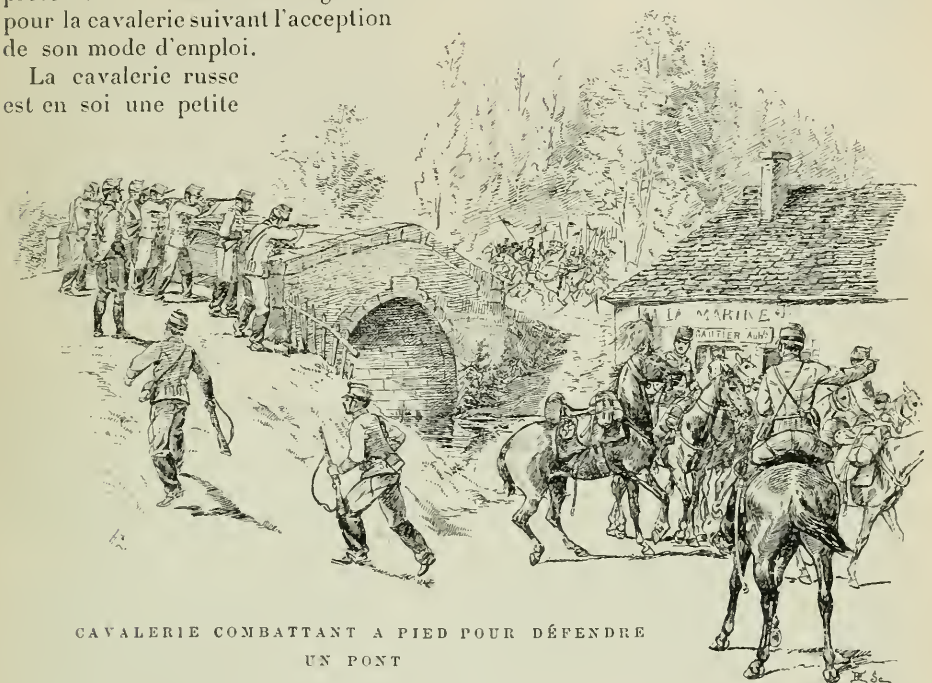
La cavalerie qui combat par le choc est obligée de choisir le sien.

La première peut attaquer l'ennemi partout où elle le rencontre.

L'autre est obligée de l'attirer sur le terrain qu'il lui faut et lui donner en quelque sorte un rendez-vous d'honneur.

Sans prendre pour types absolus de ces deux tendances opposées la cavalerie russe et la cavalerie française, on peut faire ressortir par elles la différence que présentent les situations de guerre pour la cavalerie suivant l'acception de son mode d'emploi.

La cavalerie russe est en soi une petite armée complète, très mobile, ayant réellement les trois qualités de l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie. Elle a une force offensive et défensive.



CAVALERIE COMBATTANT A PIED POUR DÉFENDRE UN PONT

La cavalerie française n'a, à proprement parler, qu'une force offensive, et une force offensive limitée. Si l'ennemi est retranché, ou seulement cantonné, ou même simplement couvert par une coupure du terrain, elle ne peut rien contre lui.

Aussi a-t-on arrêté en principe de faire suivre la cavalerie française de bataillons d'infanterie chargés de marcher sur ses traces quand elle s'éloigne des autres troupes : pour l'appuyer en cas de succès, l'aider à triompher des obstacles en cas d'échec et la recueillir en cas d'insuccès.

Cette infanterie, en somme, est là pour suppléer à l'infériorité des cavaliers comme tireurs. Cette mesure souligne une des données de l'antagonisme des partisans du feu et du choc.

La majorité des cavaleries européennes a opté pour le choc, et les partisans du feu font de jour en jour de nouvelles concessions à la tactique fondamentale de la cavalerie, qui reprend d'autant mieux ses droits que, les cavaleries adverses se reconnaissant les mêmes rôles, leur combat d'arme à arme se présente comme une phase inévitable à franchir pour l'accomplissement de leurs missions.

Le combat par le choc est la charge, ou, pour mieux dire, l'agression à cheval. Il s'exécute de deux manières : en ordre compact ou en ordre dispersé ; charge en ligne ou charge en fourrageurs. Nous disons agression au lieu de

charge, parce qu'à proprement parler l'abordage en ordre dispersé, en fourrageurs, n'est considéré dans les armées européennes que comme une feinte destinée à couvrir un mouvement en ordre compact, le seul procédé de *charge* de la cavalerie. Les fourrageurs s'emploient surtout pour détourner l'attention de l'artillerie et de l'infanterie pendant qu'on prépare contre elles une attaque d'écharpe.

Il est cependant un procédé d'attaque en fourrageurs en usage dans l'armée russe, qui est toute une manœuvre : c'est la *lawa*, autrefois tactique spéciale aux Cosaques, aujourd'hui généralisée dans toute la cavalerie russe. C'est la tactique d'enveloppement par une ligne mince et souple, susceptible de se coaguler, suivant la conduite de l'adversaire, en plusieurs petits groupes qui, rapidement ralliés, agissent de concert sur le front, les flancs, et même les derrières de cet adversaire, et par leur facilité de ralliement en avant ou en arrière désorientent une charge en ligne en n'offrant jamais qu'un voile aux cornes du taureau.

Cette façon d'opérer, qui autrefois était toute une tactique, n'est plus qu'un expédient dans la tactique de la cavalerie russe, mais un expédient fort habilement pratiqué par la cavalerie cosaque.

Le combat de la cavalerie est essentiellement différent du combat des autres armes. Il est passé à l'état d'axiome que la cavalerie combat par le mouvement, tandis que l'infanterie et l'artillerie combattent sur place. De même, quand la cavalerie s'arrête, elle suspend son action offensive, tandis que c'est, au contraire, quand l'infanterie et l'artillerie marchent, qu'elles suspendent leurs feux.

Les deux cavaleries opposées ayant les mêmes tâches, on comprend que leurs entreprises amènent sur le champ de bataille même une série d'engagements de cavalerie contre cavalerie qui représentent la forme la plus générale du combat de cette arme.

Les principes fondamentaux du combat de cavalerie sont les mêmes que ceux du combat d'infanterie, car ils tendent toujours à enfoncer la ligne ennemie en un point quelconque, à envelopper ses ailes, et à provoquer chez l'adversaire quelque faux mouvement ou une situation critique dont on tire parti ; mais les moyens d'action pour arriver à ce résultat sont tout différents dans les deux armes.

On a adopté pour tactique de la cavalerie le combat sur trois lignes.

Ces lignes ont des rôles distincts qui consistent : 1° à attaquer directement ; 2° à manœuvrer sur les ailes ; 3° à former une réserve.

La constitution même des divisions de cavalerie françaises, formées d'une brigade de cuirassiers, une brigade de dragons et une brigade de cavalerie légère, montre bien la destination spéciale affectée à chacun de ces éléments.

Bien que les circonstances de manœuvres amènent quelquefois l'intervertion de ces rôles préconçus, on comprend que les cuirassiers soient plus particulièrement destinés à l'attaque directe, les dragons à la manœuvre sur les ailes, la cavalerie légère à la réserve.

Mais la force relative des lignes est très variable : elle dépend de l'importance à donner à l'un des trois rôles énoncés, des vues particulières du général en chef, des conditions morales ou matérielles des troupes, des dispositions du terrain, etc.

En tout cas, dans l'ordre préparatoire de combat, il n'apparaît aucune raison pour attribuer à une ligne une supériorité numérique sur une autre.

Cependant, en principe, les Allemands, partisans de donner la plus grande importance à la première ligne à laquelle ils attribuent l'action décisive, lui destinent la moitié de l'effectif de la division pour se donner la facilité d'envelopper leur adversaire.

En France, comme en Allemagne, chaque division de cavalerie est pourvue de deux batteries à cheval.

Une certaine incompatibilité semble exister entre ces deux éléments opposés, dont la vie réside pour l'un dans le mouvement et pour l'autre dans l'immobilité. Aussi la condition essentielle du succès de l'emploi combiné de l'artillerie avec la cavalerie consiste-t-elle dans la séparation des deux armes dès que l'action commence.

Il revient à cette artillerie de préparer l'engagement par son feu et, par conséquent, d'aller occuper rapidement une position préalablement reconnue favorable au tir, et assez en avant du front pour ne pas être trop tôt masquée, dès que l'engagement se dessine.

Les reconnaissances qui ont préludé à l'approche des deux cavaleries doivent donner à leur chef le moyen de juger approximativement le point où il doit rencontrer le gros de la cavalerie ennemie. Enfin, de quelque côté que l'on envisage le rôle de la cavalerie si l'on en



PATROUILLE DE COMBAT

excepte la poursuite, qui, quoique très féconde en résultats, n'est le plus souvent qu'une action diffuse et dont le succès est dû principalement à une différence de dispositions morales entre les deux partis, on voit que la cavalerie est appelée toujours à manœuvrer avant la charge. Ses chefs ont la difficile mission de résoudre, dans un temps très court et au milieu d'un tourbillon d'événements, l'énigme de la victoire. Ils doivent, comme par intuition et toujours sans hésiter, supputer les avantages et les risques qui surgissent.

Le combat de cavalerie contre cavalerie, bien que torrentiel en son essence, ne doit cependant pas être abandonné à la force brutale.

Dès que le général de division est informé de la proximité de la cavalerie ennemie, il se hâte d'envoyer des patrouilles de combat. Ces patrouilles, commandées par des officiers ou des sous-officiers dont l'aptitude est connue, vont gagner le front et les flancs de l'adversaire pour estimer sa force, reconnaître ses dispositions et définir ses intentions. Attentives à tous ses mouvements, elles vont soigneusement en rendre compte au général qui, ainsi renseigné sur les phases préparatoires de la lutte, saura mieux régler ses dispositions.

Celui-ci se hâtera de grouper tout son monde autour de lui, abandonnant le dispositif qu'il avait pris pour faciliter la marche et le remplaçant par la formation préparatoire de combat, prête à tout événement.

Il gagne ainsi un terrain plus favorable à l'action de la cavalerie, et, de concert avec les généraux de brigade et avec le chef de son artillerie, il examine le parti à tirer du théâtre de la lutte.

L'ennemi approche, déjà ses éclaireurs couronnent les crêtes environnantes; sur le fond sombre des bois à l'horizon scintillent les armes de cavaliers isolés galopant vers une même direction. Ce sont sans nul doute les éclaireurs de l'ennemi qui vont annoncer la présence de la division qu'ils ont vue.

L'ennemi débouchera-t-il à l'est ou à l'ouest de ce rideau de forêt derrière lequel il se dissimule? En tout cas ce mamelon escarpé dans le coude de la rivière est un excellent emplacement d'artillerie pour battre l'un et l'autre des débouchés : le général de division, le commandant des batteries y ont jeté leur dévolu.

Le large pli de terrain qui s'étend perpendiculairement à la rivière est un couloir fort propice pour manœuvrer et gagner l'un ou l'autre flanc de l'adversaire, toute la division massée s'y engage au pas, calme, avec le recueillement qui annonce la résolution.

Une grande poussière s'élève au-dessus des bois, et presque aussitôt les premiers escadrons ennemis apparaissent dans un grouillement indécis et qui s'étend peu à peu en une immense ligne hérissée de lances. Presque au même moment le canon éclate vomissant une bordée sur cette horde de chevaux. Puis c'est un roulement incessant de la canonnade à laquelle répondent comme un écho les canons ennemis dont on ne voit l'emplacement que par de légers éclairs, comme des feux follets courant sur la colline qui masque une partie des bois.

Et c'est par cette trouée, comme derrière un décor de théâtre, que débouche en moutonnant le flot des cavaliers ennemis qui s'étend dans la plaine. Les canons tirent à coups redoublés. Pendant ce temps, la division, sortant de son pli de terrain et rasant le bord de la rivière qui couvre son flanc gauche, s'avance sur trois échelons, l'aile gauche en avant. En première ligne, les cuirassiers, qui se sont déployés avec un grand bruit de fer, s'avancent déjà résolument front à front contre la ligne ennemie qui semble aussi résolue et qui, plus nombreuse, les déborde. Mais presque aussitôt la ligne des dragons, gravissant au galop la légère pente qui la dissimule encore en partie, prolonge l'aile des cuirassiers, et les lances qui s'abaissent se ruent dans un élan général contre l'immense muraille des chevaux enne-

mis. Cuirassiers et dragons galopent bride abattue au milieu d'un brouhaha épouvantable de cliquetis d'armes, de cris, de sonneries de trompettes, auxquels répondent les rauques hourras de la ligne ennemie.

Le choc va être terrible.

Cependant la mitraille ennemie a déjà fait des vides dans les rangs des cuirassiers. Comme par enchantement, des essaims de cavaliers bleus, galopant à toute allure derrière la majestueuse muraille des cavaliers bardés de fer, poussent leurs chevaux dans ces trouées de leur ligne, et brandissent leurs sabres pour frapper les chevaux ennemis qui déjà ruissellent par ces brèches.

Les dragons, comme l'aile d'un oiseau au grand vol, se sont rabattus sur le flanc de l'adversaire qu'ils poussent en désordre. Un immense nuage de poussière, un grand fracas de heurts et de clameurs, une mêlée gigantesque d'où jaillissent les éclairs des armes entrechoquées, puis le flot victorieux des cuirassiers roule au travers de la droite ennemie dont les cavaliers se dispersent en fuyant.

Du côté de l'aile droite des dragons, au contraire, un remous formidable, et les lances aux gaies couleurs reviennent sur leurs pas, pelotonnées en faisceaux, flottant par bouquets, comme entraînées par une inondation.

C'est la deuxième ligne ennemie, puis la réserve, qui les ont successivement débordées et les accablent de leur nombre.



LA CHARGE

Mais presque aussitôt un revirement se fait, et les escadrons victorieux, déjà égrenés par une poursuite trop hâtive, tourbillonnent à leur tour et s'arrêtent pour faire face à la réserve des escadrons bleus qui, accourant à toute l'allure de leurs petits chevaux nerveux, viennent de jeter leur redoutable cri de « Chargez ! » et sabrent à outrance les imprudents ennemis pris de flanc.

De ce terrible choc qui n'a duré que quelques instants, il y a partout sur le

terrain de sanglantes épaves. De ces murs mobiles qui avaient voulu mesurer leur solidité dans ce heurt enragé, il n'y a plus que de longues files se chassant devant elles, des groupes de cavaliers s'acharnant à se frapper. Mais, d'un côté, des hommes qui fuient en labourant les flancs de leurs chevaux, couchés sur l'encolure, sourds à la voix de leurs chefs, et, de l'autre, des escadrons qui se reforment, soumis à l'appel des trompettes, bien que furieux d'abandonner leur proie, tandis que les cavaliers bleus, plus heureux, s'enfoncent à l'horizon sur les traces des vaincus, pointant, sabrant, achevant la défaite, tant que leurs chevaux ont de souffle et leurs poignets de vigueur.

« Aux canons! » a crié une voix, et des groupes à peine reformés s'élancent contre les batteries ennemies qui attellent à la hâte. Les artilleurs se défendent héroïquement, mais ils ne peuvent sauver leurs attelages éventrés, et ils sont bientôt réduits à laisser la plupart de leurs pièces encore fumantes aux mains des vainqueurs.



ATTAQUE D'UNE BATTERIE PAR LA CAVALERIE

Çà et là dans la plaine, la lutte continue entre des cavaliers épars s'acharnant les uns aux autres, les chevaux rivalisant d'énergie autant que leurs cavaliers.

Un détachement ennemi, qui a réussi à se reformer, revient grossi d'un renfort d'escadrons frais. Il roule comme une boule au milieu de cet éparpillement qu'il bouscule, et, dans un suprême défi, se rue de nouveau sur la troupe victorieuse. Mais celle-ci a reconstitué ses rangs et, sans cette précaution, la fortune lui échapperait. Nouvelle lutte, nouveau choc, et les vainqueurs, que les chefs ont su rallier, sont deux fois vainqueurs.

Tel est l'aspect de cette tempête équestre qui est le combat de cavalerie: un ouragan bientôt dissipé, mais qui se renouvelle sur d'autres points comme le bouillonnement de la bataille.

Commandant Picard.



Nez à l'évent, plume au chapeau,
Batte légère à la ceinture,
Il se carre en folle posture,
Sous son truculent oripeau.

Frôlant l'imbécile troupeau,
Que sa verve s'offre en pâture,
Il rêve une tendre aventure,
Ou l'espoir de humer un pot.

Forfaits naïfs, passion brève.
Amour qui rit, gaîté qui rêve,
Candeur et blasphèmes gamins.

Il attend, rimant à l'espace,
Le cœur ou le dîner qui passe
Dans le hasard des grands chemins.

Et, ainsi troussé, Arlequin passe, joyeux et fou, insouciant et ironique, rêvant et bayant aux corneilles, avide seulement de saisir au passage un rapide reflet de ce qu'il croise, dans son ivresse de jouir ou son plaisir de railler. Et, comme il cueille de tout, il se donne à tout dans chaque minute, et livre entier aux papillons du chemin son cœur si souvent jeté et repris, et cependant toujours curieux et toujours neuf; et, s'il se fait du rire avec les moindres parcelles de choses, il le rend aussitôt en vives et franches tendresses, écloses au meilleur de lui-même.

D'où vient-il, ce grand garçon maigre et souple, étrangement habillé, cachant un éclair malin sous un masque noir, et traînant sur les pavés et les routes ses escarpins de bateleur? Qu'importe? Il passe dans ses lazzis un peu de la gaieté grasse des Atellanes, un peu de la farce graveleuse des mimes italiens, ou de la satire philosophique des histrions de la foire Saint-Germain. Mais surtout y chante l'éternel rire humain, le rire des fantaisies et des rêves, des espoirs et des oublis, des candeurs et des irrévérences, le rire d'hier, de maintenant, de demain, de toujours.

Il est de toujours, en effet, car il est tout ce qu'il peut être : toute la jeunesse, toute la fièvre, tout le sentiment, tout le désir. Son costume n'est d'aucun temps, son langage n'est d'aucun pays; nulle éducation spéciale, nulle formule étroite et voulue n'a plié cet esprit mobile et ce corps félinement assoupli. Il est tombé de la lune, une belle nuit d'été, par la lucarne d'une auberge aux celliers engageants, aux chambres hospitalières. Il n'a rien regardé fixement, et il a tout vu, de ces folies qui s'appellent l'humaine sagesse; il n'a rien appris, et sa science est profonde, jusqu'à stupéfier les philosophes et inquiéter les sots. Y a-t-il des yeux sous ce masque jamais levé? Qui sait? Mais il y a un regard.

Et des visions y passent, et des souvenirs, tandis qu'il déambule au hasard des chemins. Vision de pâtés succulents, de rôtis daubés à point et de flacons au vin savoureux. Vision d'aubaines furtives, où l'or mal gagné de Cassandre passera dans sa poche, vide, hélas! et n'en sortira que pour s'échanger habilement contre de belles et douces jouissances. Vision peut-être du coin amoureusement obscur où, tout à l'heure, Colombine, en retard, le trouvera blotti, ému de crainte et palpitant d'aise.

Souvenir, aussi, des joyeuses farces de son long et impertinent répertoire, et où repasse, bernée et bafouée, toute la galerie de ses compagnons d'intrigues, maîtres ou complices : le docteur pédant et sot; le matamore orgueilleusement bête; le beau Léandre bien fat; le Trivelin aux lourdes intrigues, qui ont tour à tour servi de « sujets » à ses trop adroites duperies. Souvenirs des romans aidés ou contrariés par sa féconde imaginative : de la fille de Pandolfe enlevée, quand il était valet de Clitandre, ou de Valère chassé, quand il servait fidèlement Géronte; souvenir des graves événements de famille et d'intérêts qu'il traversait de la saillie douteuse d'un travestissement osé, ou de ses douleurs intestines pour un collier de perles mal digéré. Et surtout désir sincère de trouver encore matière à exercer sa verve, à prouver à tous ces fantoches qu'ils sont sots et trois fois sots, et coquins par-dessus leur sottise, et hypocrites par-dessus leur coquinerie.

Et s'il les craint toujours un peu, pour ce qu'ils ont en main la force et la loi, il ne laisse pas que d'avoir changé à leur égard sa manière de penser. Il les méprise superbement, pour leur bêtise et leur pleutrerie, et les plaint en même temps, du plus haut de son âme, de courir après tant de biens illusoires, au lieu d'être heureux comme lui, de peu ou de rien, et de prendre à la nature et au hasard les jouissances exquises qu'ils prodiguent à qui sait les voir et en jouir en simplicité.

Et les ayant ainsi jugés, il ne s'est point fait faute de leur dire ce qu'il pense



ou de leur faire dire telles choses qui l'opiniâtreront dans sa pensée. Un secret qu'on lui confiait, une confidence qu'on murmurait à son oreille, il l'allait de suite divulguer et galvauder, et n'avait garde d'en omettre le moindre détail. Et, remises à sa discrétion, bon nombre de réputations faites ont ainsi croulé aux yeux de tous, au milieu d'une aubade de rires dans laquelle il faisait franchement et naïvement sa partie.

Car son grand charme, c'est qu'il était, avant tout, délicieusement candide et niais. Son esprit se doublait de ce qu'il n'en croyait point avoir. S'il interrogeait, ce n'était point « pour faire dire », mais « pour savoir », et si la réponse était compromettante, c'était la faute au répondant, qui n'avait rien de bon à dire. Il n'attendait point la sottise ni la confession, mais il les happait subtilement au passage. Ce n'était point une finesse en éveil, ce n'était qu'une ingénuité indiscrète.

Et cette âme de rêveur, mal éveillée, cahotée aux trivialités et aux platitudes de la vie, continue à marcher d'ardeur en tendresse, et de foi en enthousiasme, profondément étonnée de ne se voir point suivie ; et elle passe dans un monde d'intérêt, de besoins factices, de mensonges reçus, de fausses gloires, en continuant d'aimer sans relâche la poésie, le boire, le dormir, le franc rire et la saine nature, sans songer même qu'elle



puisse aimer autre chose, et qu'il soit sur terre d'autres joies.

Et si d'aucuns s'en vont chercher femme en des familles bien munies de pistoles et d'écus, et savent auner leur amour à la dot versée par le bon père ou le sage tuteur, lui ne veut d'autre compagne que celle dont le regard a troublé son regard, et l'a détourné du nuage qui passe; celle qui s'est désignée à lui par un battement plus vif de son cœur, un refrain figé à ses lèvres, un subit abandon du flacon commencé. Et qu'importe qu'elle soit bergère ou haute dame? Il l'aime et lui dira son amour, comme il le dit à tout ce qui l'attire; et il tomberait encore de son haut, s'il apprenait qu'il n'est point séant, en bonne société, de dire franchement ce qu'on éprouve, et qu'il est telles fières demoiselles, qui, bonnes à regarder et à aimer, ne sont point de celles devant qui l'on se peut déclarer, lorsqu'on n'a de bien que des frissons de tendresse et des visions d'infini, qui sont dots peu réalisables.

Tout au plus a-t-il appris, de celles qui, moins inhumaines, ont bien voulu l'écouter, que l'amour ne parle point tout à fait le langage des autres désirs; qu'on ne demande point une faveur comme une place au repas; qu'on ne prend point un baiser comme une bourse. Et, insensiblement, il a corrigé ses premières façons un peu rustaudes; il a cessé de donner à ses sentiments l'allure de par trop simple qu'il leur donnait sans doute dans la planète idéale où il a pris naissance, allure qui, pour être franche et sincère, n'est pourtant point de mise en notre monde plus compliqué.

Il n'a point perdu à ce changement, et tandis qu'il laissait ses balourdises ingénues, il a fait gagner à son langage le charme de fines saillies et de naïvetés sentimentales où se sont montrés encore, et plus délicatement peut-être, ce cœur vierge de faux désirs, cet esprit réfractaire au convenu.

Et jusqu'en ses plus douces idylles, il n'a point voulu abandonner son droit au rire, et sa science profonde du lazzi. Avec la même verve — plus craintive un brin, car il est en jeu — qu'il apportait en d'autres temps à la défense des intérêts amoureux de Cléante ou d'Octave, il a défendu ses amours à lui, et n'a passé ruse ni embûche aux intrigants qui le voulaient frustrer. Non qu'il ait vraiment compris le dessous de leurs manigances; mais son cœur en éveil a eu l'intuition du danger et a dicté à son esprit les mots qui pouvaient y parer. Il ne les a point cherchés; il ne cherche rien, sa cervelle étant trop remuante pour s'appliquer à un pareil travail, mais il les a trouvés tout simplement

par cette saine et droite logique, qui est celle des fous et des enfants, et qu'on désapprend avec la sagesse et l'âge mûr.

C'est un enfant, en effet, un grand enfant, et c'est par là qu'il a séduit la plupart des poètes qui ont écouté son langage. Il a de l'enfance la rapidité d'impressions, les aspirations vagues compliquées de besoins immédiats et précis, les désirs facilement devenus des volontés, les ardeurs timides, les étonnements subits, enfin, qui se traduisent en aperçus inattendus et en termes cruellement justes.

Et c'est en ses sentiments surtout que se montre cette délicate et touchante puérilité, tant que, chez ses maîtresses, à l'affection douce et profonde qu'il inspire, s'est toujours mêlée on ne sait quelle inconsciente protection.

La tendre Silvia, qui l'initia aux premiers balbutiements de l'amour, l'enveloppait comme d'une délicate pitié, l'encourageait, le rassurait dans ses craintes, le plaignait dans ses chagrins. La rieuse Violette l'avait pris moins naïf, mais encore ignorant du monde; elle l'avait bellement instruit aux manières de la ville et aux menues intrigues des amours civilisées, et, contemplant en lui sa propre supériorité, le chérissait d'un caprice, pour sa docilité naïve. Mais l'une et l'autre se sont tôt lassées de pareilles idylles et de semblables amusements. Bien que de diverses natures, toutes deux ont compris que l'amour féminin ne s'accorde point longtemps avec la pitié, avec le charme de la faiblesse encouragée, voire avec la joie inhabituelle d'une domination. Et elles ont été trouver en d'autres amants des pleurs moins faciles, une marche plus hardie, une protection plus sûre.

Elles s'étaient, en outre, mal accommodées de cette galanterie demi-rustaude, qui n'en oubliait ni le boire ni le manger, quittait un gracieux tête-à-tête

pour aller siffler chopine, ou se consolait même d'une froideur avec une aile de dindon.

Il s'est, lui, résigné facilement à ces romans envolés. Il n'est point fervent aux longues amours, et mieux lui plaisent les douces rencontres sans trop de lendemains que les attachements de durée et les fidélités uniques.

Non qu'il ne se soit montré, maintes fois, fidèle et attaché. Même, quand M. de Florian, qui l'aimait et lui rêvait une famille, s'ingéra de lui faire épouser la blonde Argentine, il se laissa faire très volontiers, et fut, aux divers chapitres de cette tendre histoire, le modèle des amants, des époux et des pères. Mais il avait été séduit par l'imprévu de cette idylle conjugale, qui flattait encore ses goûts de hasard et d'improvisation. Puis il avait bien vite reconnu chez Argentine une fermeté d'esprit, une sûreté de jugement qui le dispensaient de toute autre préoccupation que de la regarder vivre. Enfin, n'étant point immortelle comme lui, la chère aimée s'en était allée, un beau soir, et par cette bonté dernière de ne le point forcer à une trop longue habitude, elle emportait dans sa petite tombe blanche la gloire peu commune d'avoir presque longtemps fixé cette inconstance.

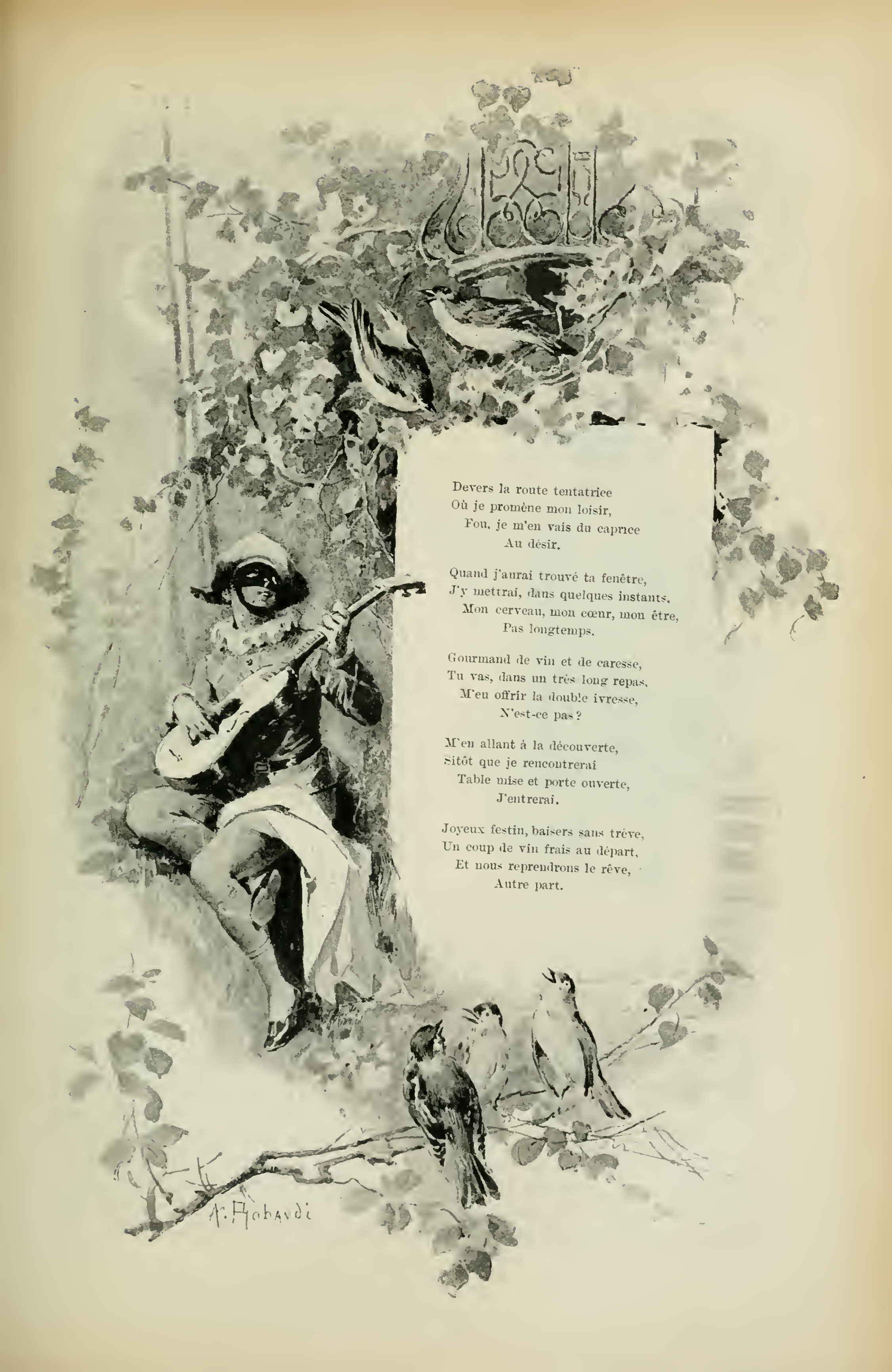
Et quand il eut pleuré Argentine, élevé et marié la fille qu'elle lui laissait comme une image d'elle et un vivant souvenir de leur amour, il se laissa peu à peu reprendre à la vie, à la bonne vie rieuse et gaie, faite d'entraînements subits et de délicieuses fièvres d'un instant, et où se retrouva bientôt une place pour des affections plus éphémères.

Il n'était point disposé, en effet, à revivre ce doux roman, tombé dans son cœur par surprise, à l'époque, non retrouvée, où le mouvement général était vers la sensibilité et les joies discrètes de la famille. Il était plus capable d'atteindre en peu d'instants à la plénitude des sensations, de ressentir et de donner tout l'amour en quelques pages d'idylle, que de garder en lui, avec un peu de suite, un sentiment profond et calme. Il ne cultive point l'amour en lui comme un oiselet familier qu'on regarde grandir et vivre, il le saisit comme un papillon passager, pour contempler ses antennes éployées, se sentir aux doigts la poussière d'or de ses ailes, et, cela fait, le rendre à l'espace, et courir ailleurs à une chimère nouvelle.

Tel qu'il est, il s'est, mieux encore qu'avec ses premières et douces maîtresses, accordé avec Colombine, fleur de rêve et de caprice, elle aussi, prête à donner son cœur comme à le reprendre, mais, avant de l'avoir repris, experte à trouver sur ses lèvres les mots qui attirent et les baisers qui grisent. Rien qui retienne, il est vrai, mais elle n'y songe, non plus que lui. Et tous deux, enivrés de ce double entraînement, savourent avec volupté le charme tentateur des amours qui ne durent point.

Et ces jolis flirts de passage ont pris place dans sa vie avec les libres aventures, les lazzis et les intrigues. Et dans ses souvenirs repassent des silhouettes de Colombines brunes ou blondes, dodues ou mignonnes, au regard d'azur ou de braise, mais également joyeuses et accueillantes. Et, ainsi qu'au sortir des succulents repas industrieusement gagnés ou pris, il passe voluptueusement le bout de sa langue sur ses lèvres, comme pour y réveiller la saveur grisante d'un baiser.

Doucement excité par ces visions roses, il s'arrête de rêver tout seul. Il évoque, la nuit aidant, le coin de mur sous la fenêtre, les attentes délicieusement craintives, les espoirs, les jalousies subites et bientôt calmées d'un mot habile, toute la fine et rieuse comédie d'amour qu'ils se sont jouée sincèrement, trois grands jours durant ; et il exhale toute cette remembrance en une vive et bizarre sérénade, qui s'en ira, sans doute, sur l'aile du vent qui passe, les dieux ou le hasard s'en mêlant, vers quelque autre Colombine aux beaux yeux en éveil, qui l'attend, la reconnaîtra parmi les frissons de la nuit, et en savourera voluptueusement les notes légères :



Devers la route tentatrice
Où je promène mon loisir,
Fou, je m'en vais du caprice
Au désir.

Quand j'aurai trouvé ta fenêtre,
J'y mettrai, dans quelques instants,
Mon cerveau, mon cœur, mon être,
Pas longtemps.

Gourmand de vin et de caresse,
Tu vas, dans un très long repas,
M'en offrir la double ivresse,
N'est-ce pas?

M'en allant à la découverte,
Sitôt que je rencontrerai
Table mise et porte ouverte,
J'entrerai.

Joyeux festin, baisers sans trêve,
Un coup de vin frais au départ,
Et nous reprendrons le rêve,
Autre part.

C'est la chanson de la bohème qu'il a jetée là aux étoiles, en même temps que l'aveu rieur d'un entraînant caprice; elle passe par-dessus la tête espiègle de Colombine, par delà la fenêtre où elle s'accoude et le toit qui l'abrite, pour aller à la nature entière, pour chanter, avec l'amour et le rire, tout ce qui fleurit sous le ciel libre, pour railler, avec Cassandre et Pantalon, toute la ridicule société.

Car, malgré ce qu'il a pu apprendre



de civilisation, à cause, peut-être, de ce qu'il en a vu, il est resté l'irrégulier, traîneur de grandes routes et coureur d'aventures, et sereinement ignorant des lois et des coutumes établies. Intrigant, il fut toujours assez peu fourbe, en fin de compte, pour se faire prendre par les archers. Valet, il a toujours obstinément suivi un but, plutôt une idée : réussite de son maître, couronnement de ses désirs ou satisfaction de sa soif et de son appétit. De l'intérêt, point; ou du moins un intérêt du moment, un tout petit intérêt, qu'il a vite oublié devant un pot ou deux aunes de boudin. Il vit au jour le jour, et marche dans on ne sait quel rêve où l'idéalité la plus nuageuse se double de besoins grossiers, et il refuse de rien comprendre aux complexités artificielles de la vie.

Et si son langage s'est affiné, ce n'a été que pour donner plus de force à ses railleries, où le lazzi est devenu critique. Tout aussi franchement d'ailleurs, et sans plus de recherche et de prétention à la philosophie. Il n'a pas cherché davantage, mais il a plus trouvé, et bien que plus cinglants, c'est toujours avec son sabre de bois que les coups sont frappés. S'il y a changement dans sa manière d'être, c'est uniquement en ce qu'il apparaît sur un plus grand théâtre que lorsqu'il tomba sur notre planète, et que, plus mêlé aux hommes et aux choses, il a plus de mots virulents dans son répertoire. Mais jamais on ne l'a vu se souvenir un jour de la querelle de la veille, ni chercher plus loin que l'immédiat, matière à critique ou à gênante argumentation. La situation du moment, le mot dit à la minute, l'impression qui le frappe, l'évidence qui lui apparaît, en voilà assez pour justifier une réflexion, jamais longue, et qu'il laisse bientôt pour repartir sur une parole nouvellement saisie, et dont il va raisonner de la même manière.

S'il a pu paraître philosophe à ses heures, c'est qu'irrévérencieux et obstinément plaisant, il a été loin quelquefois dans sa satire des ridicules. Nous l'avons vu, par une longue fréquentation, perdre son respect des dignes bourgeois et des solennels pédants qui l'entourent. Voici que, la philosophie ambiante l'encourageant, il va perdre jusqu'à la crainte de leur animosité. Des poètes l'ont croisé sur la route et l'ont, après boire, initié à leurs rêves naissants; ils lui ont communiqué leur hardiesse, appris leurs mots familiers, enseigné le jargon de la parodie et de la satire, et se sont fait un allié de ce rôdeur de grands chemins.

Mais il a, malgré ce qu'on lui a fait dire, gardé obstinément sa gaieté fran-

che et son originalité. Les mots boursouflés lui font peur, les termes savants le désorientent, les subtilités l'ahurissent. Il a raisonné, à son habitude, droit et presque brutalement, assénant les critiques comme des coups de batte et les anathèmes comme des coups de pied, ironique, superbe, fulgurant, inattendu, écrasant, et triomphant joyeusement dans la fusée d'un éclat de rire.

Et si parfois les mots lui sont venus plus acérés, la satire plus mordante, l'idée plus profonde et la phrase plus assouplie, c'est que son amour, contrarié par les exigences sociales, l'aura heureusement inspiré, et lui aura donné, si rustaud qu'il pût être, la finesse, la pénétration, le charme, cette éloquence entraînante qui est l'esprit du cœur.

Et ce n'est que chemin faisant, et parce qu'on l'ennuie, qu'il s'attaque si vigoureusement à la société. Son humeur serait plutôt de la laisser aller à sa fantaisie, mais il lui échappe, à cause qu'il a fréquenté les poètes mécontents, des boutades et des sorties sifflantes. Et il daube sur Cassandre, sur Pantalon, sur le Docteur, sur tout le cortège des Respectables, parce qu'il a vu ce qu'en valait l'aune et comment cette bourgeoisie et cette science ont leur bonne part de fausseté et d'intérêts mesquins, et surtout parce que cela lui vient ainsi, que son humeur du moment l'y entraîne, et qu'enfin il n'est point fâché de jeter au nez de ces sots personnages, infatués de leur régularité, la nasarde vengeresse d'un appel aux hors-la-loi. C'est qu'il les connaît bien, tous ces grotesques déplaisants, depuis le temps qu'il mêle ses amusements et ses caprices à leurs cupidités et à leurs intrigues. Et il leur en veut moins peut-être de l'avoir dupé ou molesté — sûr de le leur rendre — que de l'avoir forcé, par besoin, à leur humiliante fréquentation. Et si l'Opéra y passe, c'est que l'Opéra l'empêche de chanter, et aussi qu'il veut atteindre derrière cette haute institution les détenteurs de privilèges, dont le commerce offense ses idées de bohème, élevé sur la route, où chacun a droit à tout l'air qu'il peut respirer.

Ainsi par envolées subites, par couplets venus on ne sait d'où, montés aux lèvres par une inspiration soudaine, ou écrits par on ne sait quelle main sur des écriteaux mystérieux, éclate aux oreilles du monde bourgeois, agrippé à ses bénéfices, la virulente et bruyante



chanson des sans-le-sou et des sans-gîte, contents de peu, heureux de rien, ne demandant que le droit au rire, mais ébranlant parfois des éclats de leur gaieté les plus antiques assises de l'ordre de choses.

Et quand il a fait crouler, sous ses gamineries terribles, un peu de ce faux monde qu'il méprise, autant que son âme d'enfant peut concevoir le mépris, il ne regarde même pas la chute, il se détourne avec sérénité, sûr du coup, et surtout pensant à autre chose, et tandis que l'écho se répercute de cette dégringolade, il griffonne sur son genou quelques rimes qui lui sont venues en parlant :



Le jaune, le rouge, le vert
Parent à l'envi mon costume.
S'ébaubissant, à leur coutume,
Les badauds ont l'œil large ouvert

Sur ce haillon problématique,
Où la sève de vingt saisons
Mit les étranges floraisons
D'une palette fantastique.

Voluptueusement vautré
En un tas de tiges fleuries,
Dans l'herbe folle des prairies,
Le beau vert m'en est demeuré ;

Tremblant sous un regard qui flatte.
En l'ivresse d'un doux souper.
Le vin gai m'est venu tremper
De belles taches d'écarlate,

Et Phébus, à qui nous rions.
Dans les tendresses savourées
Y mit, en des lueurs dorées
La caresse de ses rayons ;

Et, dans son flamboiement superbe,
Ma défroque aux tons radieux
Embaume des baisers joyeux
Du soleil, du vin et de l'herbe.

Et c'est ainsi qu'il a passé à travers les siècles, ironique et léger, moqueur et tendre, virulent et insouciant, jetant son rire à tous les échos et rythmant sa même chanson folle sur les mètres les plus divers.

Il riait au temps licencieux des Atellanes, en poursuivant de ses saillies l'empire croulant et le vieux monde à l'agonie; il a ri aux foires du moyen âge, préparant, avant l'autre, la renaissance de l'esprit gaulois; il a ri sous le grand siècle, aux farces de haute graisse, et sous la Régence, aux contes osés et licencieux; il s'est moqué, avec les poètes, avec Regnard, avec Piron, avec Delisle, avec Marivaux, des gentilhommeries boursouflées, des importances bourgeoises et des vilenies autorisées; il s'est tu un instant sous 89, où les choses ne prêtaient point à rire, mais il a repris de plus belle dès qu'il a eu gros comme l'ongle de liberté. Puis, il s'est dégoûté de dire leur fait à ces gens qui ne voulaient rien comprendre, et il s'est borné à vivre pour lui, et à chercher, de bon cœur et de bonne foi, l'amour aux lèvres des Colombines rencontrées, la nourriture aux huches des auberges et le boire aux celliers d'autrui.

S'il s'est un moment plié par bonté d'âme à de plus fougueux anathèmes ou à des lamentations plus pathétiques, il est revenu bien vite à ses joyeux éclats. Et aujourd'hui, devant notre prosaïsme spleenétique, il attend, le sourire blotti au coin de la bouche, l'heure où il pourra reprendre tout son soûl sa belle verve épanouie.

Et, en attendant, il vague au clair de lune, et jouit délicieusement, en bel égoïste, de tout ce qu'il voit méconnaître aux maladroits. Et il se contemple, orgueilleux, dans ce qu'il admire, étant lui-même toute la jeunesse et toute la sève. Et, sans s'inquiéter qu'on le suive, il s'en va, éternel enthousiaste, épris à



jamais des belles et jolies choses, chercher les jouissances supérieures hors des arrangements sociaux, loin du mensonge et de la sottise, sur cette grande route où Cassandre ne passe qu'en tremblant, mais où l'on croise, sous les étoiles, toutes les chimères, tous les rêves et tous les beaux hasards réservés aux vingt ans joyeux.

PIERRE VRIGNAULT.

D'ATHÈNES A DELPHES PAR LA VOIE SACRÉE

Delphes, le grand centre religieux de la Grèce antique et presque la métropole spirituelle du paganisme, où, pendant des siècles, se sont rendus des milliers d'adorateurs pieux, recommence, aujourd'hui, après un long oubli, à recevoir des pèlerins d'un tout autre genre, qui y viennent chercher, non plus des oracles d'Apollon, mais un enseignement historique et un plaisir d'artistes. Depuis que les admirables fouilles de M. Homolle, au nom de l'école française d'Athènes, ont remis au jour ses sanctuaires fameux, jusque-là masqués par un village moderne, une visite à Delphes s'impose, au moins autant qu'une halte à Olympie et à Mycènes, à quiconque aborde le sol de la Grèce avec quelque préoccupation d'histoire, d'art, ou simplement le goût du pittoresque.

Mais, pour aller d'Athènes à Delphes, la plupart des touristes, malheureux juifs errants, toujours pressés par les rigueurs de leur itinéraire, prennent la route de mer, de beaucoup la plus courte : s'embarquant au Pirée un soir, ils traversent la nuit le canal de Corinthe et arrivent à l'aube au port d'Itea, d'où, en deux heures, une route de voitures les monte à Delphes. C'est une autre voie, plus longue, mais aussi singulièrement plus intéressante, dont nous voudrions dire ici quelques mots et rappeler, chemin faisant, les souvenirs anciens, celle que suivaient jadis, en grande pompe, les processions sacrées, ou les ambassadeurs allant consulter la Pythie et qui passe par Éleusis, Thèbes, le lac Copaïs, Lebadie et Daulis, à travers le Cithéron et le Parnasse.

Le trajet demande environ trois jours; si nous prétendions résumer toutes les traditions qui s'y rapportent et que les pèlerins devaient se raconter chemin faisant, c'est de plusieurs semaines que nous aurions besoin; on en aura une idée par ce fait que, sur le seul parcours d'Athènes à Éleusis, qui en représente à peine la septième partie, le géographe grec Polémon le Périégète avait composé un ouvrage entier, et M. Lenormant a écrit, en 1864, deux gros volumes, nullement diffus ni prolixes; nous ferons donc comme ces travailleurs fantaisistes qui, mis en face d'une besogne trop lourde à leur gré, n'essayent pas de l'exécuter en entier, mais en choisissent telle ou telle partie, selon le hasard de leur caprice : nous parcourrons la route en flânant, ici, préoccupés d'un souvenir antique, là d'un fugitif effet de lumière, sans nous préoccuper de satisfaire toujours l'érudition des savants, ni surtout d'être complets.

Mais d'abord, rappelons ce qu'étaient ces processions, ces *théories* sacrées, dont nous allons suivre la route.

Le dieu adoré à Delphes, Apollon, était surtout, on le sait, un dieu oracle, et c'est pour le consulter sur des questions de politique, d'intérêt ou même de morale que la plupart des pèlerins se rendaient à son temple. A ce titre, on connaît le rôle capital qu'ont joué, dans l'histoire grecque, notamment dans les longues luttes de Lacédémone et d'Athènes, les sentences de la Pythie. Par sa doctrine, comme par la puissance qu'on lui attribuait de prévoir un avenir déterminé d'avance, l'oracle représentait, chez les Grecs, cette tournure d'esprit fataliste qui est si fréquente chez les peuples orientaux. La fameuse réponse à Crésus : « Nul ne peut échapper à la destinée marquée, même un dieu, » équivaut implicitement au « Ce qui est écrit est écrit » du musulman. Mais Apollon était aussi le dieu de la lyre et le père des Muses; et, de bonne heure, il y eut à Delphes, en son honneur, des jeux musicaux, des combats de cithare et de flûte, auxquels, plus tard, pour faire

concurrence à Olympie et à Corinthe, on ajouta des représentations comiques et tragiques, des expositions d'œuvres d'art, des exercices de gymnastique et des courses. Telle fut l'origine des jeux pythiques, qui, au début, se donnèrent tous les neuf ans (le chiffre 9 étant le nombre sacré d'Apollon) ; plus tard, tous les cinq ans. Enfin, par une tradition, dont on a été chercher l'origine jusque dans l'Inde, Apollon passait pour le vainqueur du serpent Python, le dieu pythien, et, dans une grande fête, d'abord confondue, ce semble, avec les jeux, mais qui continua toujours à ne se donner que tous les neuf ans, on célébrait sa victoire en représentant sa légende publiquement, un peu à la façon de nos mystères du moyen âge.

Cette fête d'Apollon-Pythien était la vraie fête nationale de la Grèce entière, la seule qui établît quelque lien entre les divers peuples de ce pays si divisé ; car, à Olympie ou à Corinthe, on était l'hôte d'un petit peuple particulier ; tandis qu'à Delphes, on était reçu par le conseil amphictyonique, qui représentait l'ensemble de la Grèce. Aussi avait-on institué, pour permettre sa célébration, une trêve sacrée, qui durait un an et dont la sanction était une sorte d'excommunication.

Donc, au mois de septembre, tous les neuf ans, arrivaient à Delphes, de toutes les villes de Grèce, des théories ou ambassades religieuses. Celle d'Athènes, qui nous intéresse seule en ce moment, était, nous le savons par divers textes, organisée à grands frais, à la charge du trésor public ; mais, en outre, elle apportait, soit en argent, soit en nature, une somme très forte (environ 40,000 drachmes) prélevée sur les prêtres et principaux fonctionnaires d'Athènes, taxés, chacun suivant leur grade, de 250 à 500 drachmes.

Pour régler la date du départ, on ne se fiait pas aux conseils humains ; mais on attendait la décision des dieux. Quand l'époque approchait, les membres d'une ancienne famille, appelés les Pythaïstes, étaient spécialement chargés d'observer le moment où un éclair tomberait sur un des pics du Parnès, nommé Harma, et, le jour seulement où un éclair avait témoigné la volonté du dieu, on se mettait en marche.

C'était toute une petite armée qui partait ainsi, par les routes de la montagne, pour un trajet de plus d'une semaine. En tête marchait la prêtresse de Minerve ; puis venaient les prêtres et prêtresses des autres dieux, accompagnés par des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, des corporations religieuses, etc., et, à leur suite, toute la foule des dévots, avec les troupeaux de bêtes destinés aux sacrifices, des chariots et de nombreux marchands, qui devaient contribuer à donner à la fête, comme il arrive parfois à nos pardons bretons ou encore aux grandes cérémonies traditionnelles des Suisses (auxquelles celles de Delphes devaient ressembler par plus d'un point), le caractère d'une foire, en même temps que celui d'une cérémonie pieuse.

Afin d'assurer le passage de cette troupe, des magistrats, nommés les hiéromnémons, étaient chargés de remettre, longtemps d'avance, en bon état les routes et les ponts ; pour y maintenir l'ordre, ce qui était peut-être plus difficile, surtout dans les campements de chaque soir, il avait été institué une police spéciale, avec des règlements très minutieux, déterminant, en particulier, la couleur, la forme et le prix des vêtements, des coiffures, des chaussures même des femmes (auxquelles il était absolument interdit de porter des broderies et ornements d'or, ou des vêtements transparents), et le gynéconomos, qui disposait d'huissiers armés de verges, avait pour unique fonction de veiller sur leur conduite.

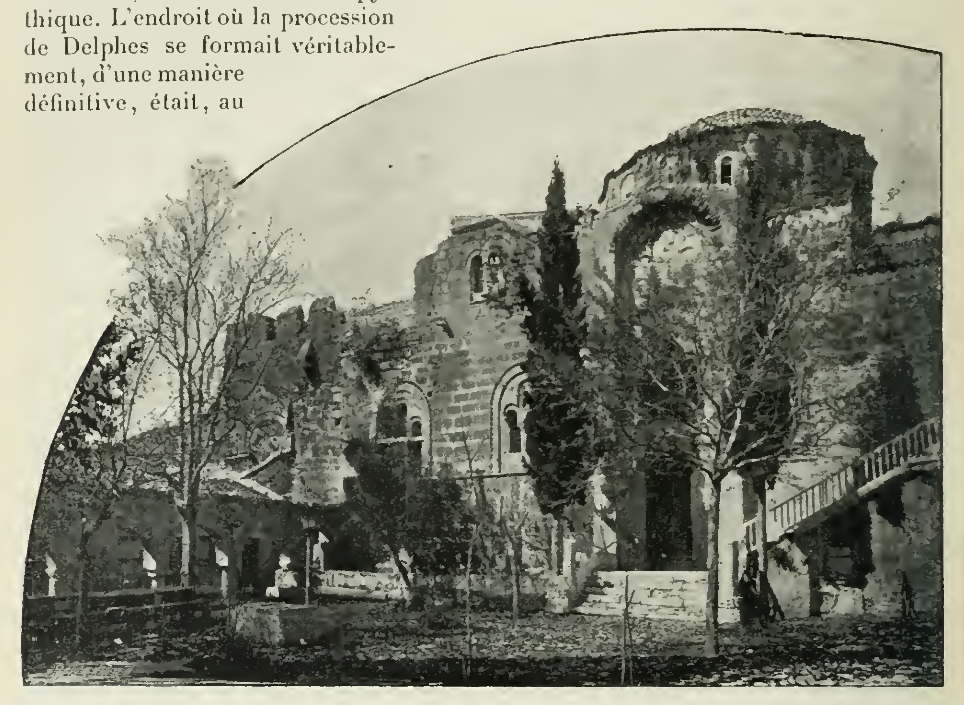
On s'en allait donc en long cortège, solennel, non sans gaieté parfois, et, comme nous pouvons le faire encore à peu près, on sortait d'Athènes par la Porte sacrée, qui, — nous demandons pardon pour ce rapprochement très pro-

saïque, — se trouvait à quelques pas de l'emplacement actuel de la gare.

Jusqu'à Éleusis, la route était la voie sacrée par excellence, celle que nombre d'auteurs nous ont décrite complaisamment, voie bordée, sur une grande partie de sa longueur, de sanctuaires et de monuments; plus loin, c'était, plus spécialement, la voie sacrée pythique. L'endroit où la procession de Delphes se formait véritablement, d'une manière définitive, était, au delà d'Éleusis, près du village actuel de Matzi, au pied de la montée du Cithéron, le Pythium d'Œnoé, où il était offert un sacrifice solennel. C'est le trajet, rarement parcouru, au delà de ce point, que nous nous proposons surtout de décrire; mais nous voudrions néanmoins noter quelques impressions de la première partie de la route, entre Athènes et Éleusis, bien connue de tous ceux qui ont mis seulement le pied en Grèce.

Dès la sortie d'Athènes, une des premières choses que nous apercevons, c'est, un peu au nord, la butte de Colone, où naquit Sophocle, qui y a placé sa tragédie d'*Œdipe à Colone;* nous retrouverons, plus d'une fois, le nom d'Œdipe sur notre route et il pouvait être bon de rapprocher ce souvenir de ceux qui se rattacheront, dans la suite, au Cithéron, à Thèbes ou au carrefour du Parnasse.

Plus loin, c'est Aggios Sabbas, où l'on entretenait jadis un figuier sacré, comme on cultivait un olivier dans l'Erechtéion et une vigne dans le dême d'Ikaria. Ainsi encore, dans la plaine d'Éleusis, on célébrait la mémoire de l'épi de blé remis par Déméter à Triptolème. Des figues, des olives, du pain et du vin, c'est la vie matérielle assurée, sur cette terre bénie, qui s'attribuait volontiers la connaissance première de toutes choses, du froment et du raisin, comme de la poésie ou des arts.



MONASTÈRE DE DAPHNÉ, ENTRE ATHÈNES ET ÉLEUSIS

Puis un pont sur la Céphise marque l'endroit traditionnel des géphyrismes, sorte de scène du mardi gras, où les initiés, revenant des mystères d'Éleusis,

devaient faire assaut de plaisanteries aristophanesques avec la populace, qui s'amassait là pour attendre leur arrivée comme, sur les boulevards de Paris, on guette le retour du Grand Prix.

Nous sommes là au milieu d'un bois d'oliviers superbe, déjà chanté par Sophocle et qui ravit, aujourd'hui encore, d'autant plus qu'on est peu habitué à trouver de l'ombre en Attique : sous les feuillages clairs, dans la verdure fraîche, des pâtres, drapés dans leur manteau brun, gardent les moutons à la toison très longue, aux cloches retentissantes, et, calmes, nous examinent.

On sort du bois, on gravit la pente du mont Aegaleos : une vaste étendue vide, nue ; rien que des touffes minces de lentisques et de joncs, grises comme le calvaire qu'elles recouvrent ; mais cette nudité n'a rien de triste : tant l'œil est charmé par les grandes lignes des horizons, par les ombres bleues des montagnes, par le profil de l'Acropole dorée et du Lycabète, avec Athènes à leurs pieds se détachant sur l'Hymète ; la couleur est à la fois harmonieuse et franche, le ciel bleu, la montagne grise, l'Acropole orange, et ces trois tons, juxtaposés d'une façon presque brutale, font la paix dans la joyeuse clarté du jour.

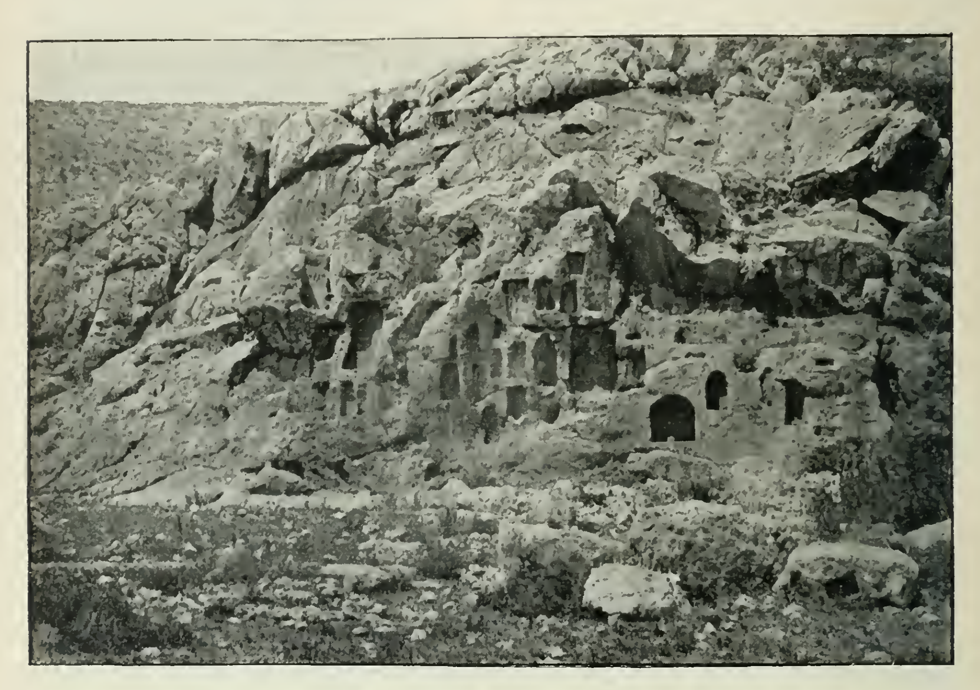
Voici, à droite, au haut d'un coteau, le monastère blanc de Saint-Élie (il serait bien exceptionnel en Grèce qu'il y eût une cime sans que le prophète Élie y eût son autel). Le paysage change un peu ; nous traversons un col ; il pousse des pins aux longues aiguilles, dont la verdure, tout éclairée qu'elle est, ressort en sombre sur les tons fins, presque transparents, du ciel et des montagnes de marbre : ce n'est guère qu'à Venise ou à Constantinople que l'on trouve une aussi jolie qualité de lumière.

A la sortie du col, le pittoresque monastère de Daphné, que chacun a pu voir dans la *Gismonda* de M. Sardou, est entouré d'un mur crénelé ; devant la façade, il pousse quelques arbres, cyprès, peupliers argentés. A l'intérieur, des mosaïques byzantines, percées de balles par les Turcs, abandonnées à la ruine par les Grecs, enfumées par les pâtres, les soldats et les popes, devaient être d'un superbe effet jadis, si l'on en juge par la seule qui reste à peu près distincte, une tête de Christ gigantesque. Dans un souterrain, on a retrouvé les tombeaux des ducs français d'Athènes, dont Daphné était le Saint-Denis.

Nous descendons, maintenant, vers Éleusis et, en face de nous, radieuse, dans sa splendeur incomparable, la baie de Salamine apparaît. Là-bas, nous raconte-t-on, était le trône de Xerxès lors de cette fameuse bataille, dont, après vingt-trois siècles, notre cicerone grec, qui ne se battra jamais nulle part, triomphe bruyamment ; de l'autre côté, se tenaient les Athéniens, Thémistocle... ; mais il s'agit bien de Thémistocle et de ce que racontent les livres poudreux, quand l'azur de la mer étale sa magnificence entre les profils dentelés des côtes, sous le bleu plus pâle, mais infiniment plus pur, du ciel. Et, plus qu'à Hérodote, plus même qu'aux théories sacrées, dont nous suivons la route et qui ici, comme nous, devaient s'extasier devant l'immuable beauté du ciel et de la mer, justement divinisés alors, ainsi que devant le rayonnement de l'astre d'or adoré à Delphes, j'ai le mauvais goût de penser au très curieux, très pittoresque complément, vivant et coloré, apporté à ce décor naturel par une troupe de bohémiens, montreurs d'ours, allant justement à Thèbes par le même chemin que nous.

Menant un des ours à la chaîne, en tête, marche un solide gaillard, au teint basané presque noir, au fez rouge, qui, sur ses haillons grandioses, porte un amoncellement invraisemblable d'instruments, le tambour pour faire danser la bête, la besace, une outre, un bâton, des poignards au manche incrusté, une poudrière en argent martelé, des pistolets. Puis ce sont des gamins aux grands yeux noirs, aux cheveux longs, à la calotte rouge ; des femmes montées sur des ânes ; d'autres, qui portent des charges sur le

dos; un ours, deux ours, trois ours; un fouillis de loques éclatantes, qui remuent et chatoient au soleil; des enfants deminus dans la poussière; d'autres, dans les « coufis » aux côtés de l'âne; des amas de fagots sur un bourriquet, qui disparaît derrière sa charge; tout un campement à dos d'animaux, quelque chose comme un dessin fantasque à la Callot,



NICHES D'EX-VOTOS DANS LE ROCHER, SUR L'EMPLACEMENT D'UN ANCIEN TEMPLE D'APHRODITE, AVANT ÉLEUSIS

une illustration du *Roman comique*, une imagination de Gustave Doré.

Tandis que nous dépassons nos tziganes, nous apercevons, dans une paroi de rocher, toute une série de niches, bizarrement juxtaposées, ayant servi déjà à des ex-voto et représentant, pour les archéologues, les restes d'un sanctuaire d'Aphrodite.

Puis une plage de sable clair s'étale entre les rochers gris et la mer. Sur la droite, les lacs salés, autrefois consacrés à Déméter et à Kora, sont d'un vert étincelant. A leur extrémité, vers l'Héroum d'Hippothoon, avant Éleusis, la voie sacrée antique bifurquait sur Thèbes et Delphes; la grande route actuelle s'en sépare un instant pour traverser le village d'Éleusis, aux beaux costumes albanais, où, depuis 1882, les soubassements de ce grand temple de Déméter, qui pouvait contenir, dit-on, jusqu'à trois mille personnes, ont été remis au jour; mais c'est ici surtout qu'il nous faut, sous peine de n'arriver jamais au but, résister au désir de nous faire initier, en passant, aux antiques mystères; car il n'est pas une pierre, autour d'Éleusis, à laquelle les anciens n'aient, comme nous, chrétiens, aux environs de Jérusalem ou de Bethléem, rattaché un souvenir sacré; et, bien vite, au trot de nos chevaux, nous continuons sur la Boétie.

Il s'agit, pour arriver à Thèbes, de gravir les pentes du Cithéron. A travers une série de vallons, par de longues montées entrecoupées de quelques des-

centes, nous nous élevons peu à peu vers la montagne, couverte de sapins aujourd'hui comme dans l'antiquité, l' « Élatia ». Au pied de la montée principale, près de la tour en ruines de Matzi, au Pythium d'Œnoé, se formait définitivement la théorie de Delphes; un peu plus loin, sur un mamelon escarpé, à l'entrée d'une gorge, les ruines pittoresques de l'Acropole d'Éleuthères, avec leurs murs de marbre blanc et leurs tours, marquent l'entrée en Béotie.

Le Cithéron est une fort belle montagne, verte, boisée, avec de larges horizons d'un caractère très grec, très classique. C'est là, sur les rochers de cette crête, d'où l'on découvre soudain, toute la Béotie, la terre aux vieilles légendes des Labdacides, qu'Œdipe fut jadis abandonné pour détourner l'oracle d'Apollon Delphien, qui avait annoncé qu'il tuerait son père Laïus. Tout en cheminant doucement pour aller, à notre tour, consulter le même oracle, nous avons le loisir de songer aux curieuses conséquences morales qu'amenait chez les Grecs cette croyance à une révélation anticipée de l'avenir, aux amusantes supercheries qu'elle provoquait pour tromper la fatalité. L'attitude des deux parties, consultant et consulté, était parfois également plaisante. Le dévot, qui devait pourtant bien savoir par expérience que, dans les cas graves, la Pythie était à vendre, et que telle sentence favorable aux Lacédémoniens avait été achetée à beaux deniers comptants, n'en gardait pas moins la foi, — un peu, ce semble, comme les Grecs de Turquie, aujourd'hui, se groupent fidèlement autour de leurs popes et leur rendent de grands hommages extérieurs, même quand ceux-ci les méritent le moins, par une distinction, juste d'ailleurs, entre le prêtre indigne et le dieu qu'il sert. — Mais, une fois l'oracle connu, ce même pèlerin n'avait qu'une idée : c'était de le satisfaire en le tournant, comme certaines habiles gens respectent le code. Et, d'autre part, la Pythie, très réellement exaltée, enfiévrée, inspirée peut-être, se payait volontiers d'un mauvais calembour : elle annonçait qu'une ville serait détruite par un sanglier, et ce sanglier se trouvait être un fleuve appelé Sus (sanglier), ou encore que les Athéniens seraient sauvés par des murailles de bois, et ces murailles étaient celles de leurs vaisseaux. L'idée, tout enfantine et paradoxale qu'elle soit, de vouloir connaître l'avenir pour l'éviter, par un oracle ou par les astres, est des plus naturelles à l'homme. En voyant Laïus, pour ne pas être tué par Œdipe, l'exposer sur le Cithéron, il semble lire ces débuts des contes de fées, où, une jeune princesse, ayant reçu ce mauvais sort de devoir périr un jour par la piqûre d'un fuseau, le roi son père fait proscrire toutes les fileuses du pays.

Après la crête du Cithéron, dont les traditions antiques ont provoqué cette parenthèse, la descente sur Thèbes, avec ses lacets rapides, ses grandes courbes autour des ravins boisés et les vastes étendues de la plaine béotienne, que l'on découvre au loin, est des plus grandioses par elle-même, et c'est, en outre, un plaisir de songer que tous les points de cet horizon, les plus humbles villages de cette campagne nue, que l'on découvre au loin, ont des noms, avec lesquels on est familiarisé dès l'enfance : à nos pieds, c'est Platées; plus loin, Leuctres; au delà, Thèbes; et, là-bas, vers le nord-est, sur l'autre flanc de ces collines basses, Tanagra, aux admirables figurines; Aulis, où fut immolée Iphigénie...

En fait de souvenirs, il est quelquefois bon de voir ainsi les choses de loin. Thèbes, la vieille cité si fameuse, a maintenant l'aspect d'un chef-lieu de canton très moderne, pas même oriental et des plus insignifiants. Ici, plus que partout ailleurs, les ruines mêmes ont péri, et pourtant, comme la légende, l'histoire, la poésie, ont paré ce coin de terre dans nos imaginations et nos mémoires !

Au début des temps, c'est ici que Cadmus, le Phénicien, poursuivant sa sœur Europe, enlevée par le taureau di-

vin, sema en terre les dents du dragon, dont il sortit des hommes armés qui s'entre-tuèrent. La légende ajoute que Cadmus rencontra dans la plaine un berger resplendissant, qui portait une lyre d'or et des flèches dans un carquois d'or; son nom était Phébus Apollon; il annonça à Cadmus qu'il retrouverait sa sœur dans le temple de Delphes, au pied



LES RUINES DE LIVADIA
A droite, ravin de l'Hercyna, où se trouve l'antre de Trophonius, derrière la ruine, au pied de la montagne, village de Livadia et plaine du lac Copaïs.

du Parnasse, ce qui eut lieu, en effet, et le chargea ensuite de bâtir une ville au point où s'arrêterait une vache blanche qui les guiderait; cette ville fut Thèbes.

C'est à Thèbes aussi qu'Amphion, merveilleux architecte, éleva des murailles en jouant de la lyre.

C'est là surtout que s'est déroulée cette étrange histoire des Labdacides, où les poètes grecs semblent s'être complu à pousser, jusqu'à leurs extrémités les plus déconcertantes, les conséquences logiques des doctrines fatalistes, avec les plus singuliers cas de conscience qui peuvent en résulter. Apollon a prédit qu'Œdipe serait le meurtrier de Laïus: il lui a renouvelé la sentence à lui-même: « Ton destin est de tuer ton père, » et, parce que son propre oracle s'est accompli, pour satisfaire la terrible Erinnys, vengeresse du sang versé, il frappe d'une peste la terre de Thèbes, sur laquelle Œdipe règne paisiblement, dans l'inconscience de son crime; il amène la découverte du coupable; il accable le malheureux Œdipe, qui s'enfuit, toujours traqué par l'Erinnys, jusqu'au jour où il trouve le repos avec la mort dans le bois sacré de Colone. Et, parce qu'Étéocle et Polynice ont, sur l'ordre des dieux, chassé leur père Œdipe de la cité de Cadmus, la malédiction retombe sur eux: ils se déclarent la guerre; Polynice, exilé de Thèbes, revient l'assiéger avec les chefs argiens; le drame se précipite; les deux frères s'entre-tuent. Puis, comme Créon a défendu d'enterrer Polynice, qui avait porté les armes contre sa patrie, il est, à son tour, puni par le destin: son fils Hémon se frappe à mort sur le corps

d'Antigone et lui-même doit s'enfuir, poursuivi par la fatalité qui pèse sur sa race. « Les pères ont mangé du verjus, disait l'antique doctrine d'Israël, et les fils en auront les dents agacées. »

On peut dire que, dans toute cette histoire, on assiste à la lutte entre la vieille doctrine des divinités archaïques implacables, les Euménides, les Érinnyes, qui punissent l'acte, même involontaire, indépendamment de l'intention et la morale nouvelle; plus haute, plus éclairée, pour la première fois proclamée à Delphes même, et si difficile à faire triompher absolument, même aujourd'hui, dans nos vieux codes, d'après laquelle le fait matériel n'est rien sans la volonté coupable, à un dernier combat entre le fatalisme ancien, que nous avons ressuscité sous le nom d'atavisme, et le libre arbitre nouveau. C'est là l'intérêt capital, éternel de ces admirables drames de Sophocle, *les Sept devant Thèbes*, *Antigone*, qui, dans le décor actuellement placé sous nos yeux de cette monotone plaine béotienne, ont agité les plus graves problèmes qui puissent troubler la conscience humaine et, pour la première fois, proclamé cette vérité essentielle que la loi écrite, expression des nécessités pratiques ou de la volonté passagère du plus fort, n'est rien à côté de la loi divine, immuable et sacrée, inscrite à jamais dans la conscience de chacun.

Thèbes, qui tint, quelque temps, l'hégémonie de la Grèce; Thèbes, qui, en 404, victorieuse d'Athènes, avait été jusqu'à demander sa destruction, n'est plus aujourd'hui qu'un gros village; et fut-ce jamais autre chose? Quand nous lisons l'histoire des deux petits pays, qui tiennent dans notre passé une si grande place, la Grèce et la Palestine, nous sommes dupes d'une singulière illusion d'optique, nous avons peine à nous figurer que leur grandeur matérielle n'a pas été proportionnée à leur grandeur morale, et il nous faut un effort d'esprit pour comprendre qu'Athènes ou Jérusalem étaient de très infimes cités à côté de telle ville des États-Unis, réunion de marchands de viande fumée ou de chercheurs d'or, qui pourra croître, prospérer et disparaître, sans que l'humanité ait pris seulement la peine d'apprendre son nom.

Si, par un hasard extraordinaire, quelque Thébain venait à me lire, il me trouverait, sans doute, injuste pour sa cité; car, précisément, l'antique ville aux Sept Portes cherche aujourd'hui à devenir un centre commerçant; bien que l'industrie de la soie n'y existe plus comme au moyen âge, on y tient de grands marchés, où les produits agricoles de la plaine voisine se concentrent et sont l'objet d'importantes transactions. Mais les tremblements de terre viennent périodiquement désoler ce malheureux pays; à peine les ruines causées par celui de 1853 étaient-elles réparées que celui de 1894 (sans compter nombre de petites secousses dans l'intervalle) a produit de nouveaux désastres, encore trop visibles au moment de notre passage.

Quand on quitte Thèbes pour Livadia (Lebadie), on se trouve bientôt entre deux montagnes célèbres à des titres divers : à gauche, l'Hélicon; à droite, le mont Sphingion, auquel se rattache l'histoire du sphinx. Il faut lire, dans cet excellent Pausanias, qui fut le Joanne consciencieux et naïf de son temps, la description de l'Hélicon et du Sphingion, comme les chapitres sur Livadia, sur Delphes... comme tout l'ouvrage en somme.

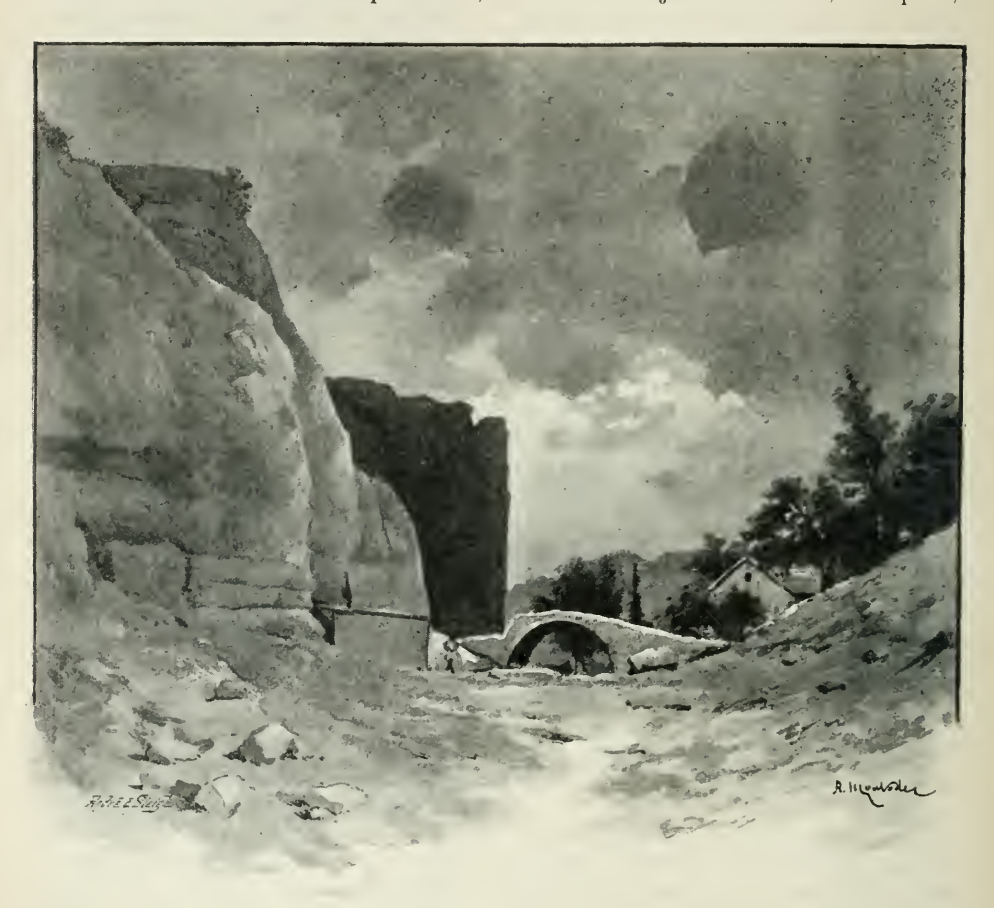
L'Hélicon était consacré aux Muses, de même que le Parnasse à son père Apollon, et, sur ses flancs, couverts d'arbres, on entretenait un Bois sacré, soigneusement gardé par les prêtres et planté de belles statues de marbre ou de bronze, qui devait avoir, par cette décoration artificielle, quelque ressemblance avec nos jardins publics. Dès l'entrée, on y voyait en marbre les maîtresses du logis, les Muses, puis un Apollon en bronze, un Orphée captivant les bêtes; là aussi, on montrait la fontaine, où Nar-

cisse se consuma d'amour devant sa propre image et celle d'Hypocrène, que le cheval de Bellérophon fit jaillir en frappant le sol du pied, et ceux qui montaient jusqu'à ces statues les adoraient comme des divinités présentes ; ils se courbaient respectueusement sur ces fontaines, y cherchant le reflet de Narcisse ou de Bellérophon ; c'était vraiment le temps heureux où le ciel, sur la terre,

Marchait et respirait dans un peuple de Dieux !

Quant à l'histoire du sphinx, Pausanias, qui témoigne volontiers de quelque esprit critique, en tente deux explications : « Il y a des gens, dit-il, qui assurent que c'était un pirate qu'Œdipe mit à mort; pour d'autres, c'était une fille de Laïus, qui, ayant appris de lui certain oracle rendu jadis à Cadmus, à Delphes, le demandait à tous ceux qui avaient des prétentions au trône de Thèbes afin de reconnaître celui qui était réellement son frère Œdipe. »

Au delà du Sphingion, la route de Livadia longe, presque constamment, le lac Copaïs, et c'est au milieu d'un épais nuage de fumée mal odorante, formé par les miasmes du lac à demi desséché,



RAVIN DE L'HERCYNA A LIVADIA

A gauche, au pied d'une forteresse en ruines, étaient l'antre de Trophonius et les sources du Léthé et de Mnemosyne.

mélangés à la senteur des joncs et roseaux brûlés, que nous devons pendant six heures traverser cette ennuyeuse plaine.

Le lac Copaïs (ou Cephissus) était, jusqu'à ces derniers temps, un immense marais aux exhalations fiévreuses, occupant environ 150 kilomètres carrés aux basses eaux et 230 aux hautes crues; ses eaux n'avaient alors d'écoulement naturel que par les Katavothres, c'est-à-dire par les abîmes et grottes perforant la montagne calcaire, jusqu'à leur sortie dans le canal de l'Eubée. L'idée, assez tentante, de dessécher ce lac pour en faire une plaine fertile et supprimer du même coup les fièvres, avait déjà subi un commencement de réalisation dans l'antiquité, et il semble même qu'alors on ait adopté le système le plus économique et le plus rationnel, qui était d'élargir et de régulariser les orifices des Katavothres. Tout récemment, une compagnie française a réalisé le problème, d'une autre façon, en creusant, jusqu'au lac Likeri, situé à l'est, un canal de déversement de 2 kilomètres, souterrain pendant 680 mètres. Le canal a été inauguré en juin 1886; mais il est arrivé là ce qui s'est produit trop souvent un peu partout; une fois les marrons retirés du feu par les Français, les Anglais les ont croqués en profitant de ce que, par un désir exagéré du définitif et de la perfection, on avait outré les dépenses au delà des ressources; et c'est aujourd'hui une compagnie anglaise, qui met en valeur — non sans bénéfices, dit-on, — les hectares de terre déjà défrichés, où l'on cultive le coton, le tabac, le maïs et des légumes énormes.

L'arrivée à Livadia console de ce que le trajet précédent a de maussade. Dès qu'on en approche, on voit, chose rare en Grèce, de fraîches eaux courantes, ombragées de grands arbres, enfouies sous leur verdure et, dans le lointain, au pied d'un contrefort de l'Hélicon, une vieille citadelle du moyen âge, avec ses tours et ses remparts, se dresse d'une façon très romantique, sur un rocher escarpé, au-dessus de la ville.

Livadia, qui resta, pendant l'antiquité, une petite cité assez obscure, connue seulement par son oracle de Trophonius, a, pendant la domination turque, été la capitale de la Grèce, qui s'appelait alors la province de Livadie. Elle demeure, encore aujourd'hui, fort animée et vivante; quant à sa citadelle, on en attribue la construction aux mercenaires catalans, vainqueurs des ducs français d'Athènes.

La principale curiosité de Livadia, c'est le ravin profond de l'Hercyna, qui, au pied de la citadelle, s'enfonce, entre deux parois abruptes de calcaire, vers l'Hélicon. Quand on le remonte jusqu'au bout, on a une fort belle vue, très large, très sobre de lignes, sur la grande masse imposante de la montagne des Muses, avec ses bois de sapins tachant de teintes sombres les calcaires aux ombres transparentes et bleues. En sens inverse, on voit, derrière la citadelle, l'Hercyna s'enfuir, à travers la plaine béotienne, vers la dépression du Copaïs. Mais, le plus souvent, on s'arrête à l'entrée, au point où jaillissent, de la base du rocher, comme dans nos vallées des Causses, les belles sources, qui, aussitôt, font tourner des moulins et fécondent la plaine. Ces sources passent pour être celles du Léthé et de Mnémosyne, où, dans l'antiquité, on venait boire avant de consulter l'oracle : à la première, afin d'oublier toutes ses préoccupations antérieures; à la seconde, afin de se rappeler ce qu'on allait entendre.

Près de là, il y a, dans le rocher, une petite cavité, qui est, dit-on, sans issue et des niches figurant des emplacements d'*ex-voto*. La grotte, où Trophonius rendait ses oracles, n'a pas été retrouvée, l'orifice en ayant été sans doute obstrué, comme cela arrive si souvent, par quelque éboulement. Ce n'est pas, d'ailleurs, de ce côté que devait en être l'entrée, mais plus haut sur le rocher et un peu de spéléologie la ferait découvrir peut-être; car il devait y avoir là quelque grande et curieuse cavité naturelle, partant des environs de la citadelle actuelle

pour déboucher au fond du ravin.

Ce Trophonius, qui rendit des oracles après sa mort, était, de son vivant, un architecte peu scrupuleux, dont la spécialité était de construire des temples pour les dieux et des palais pour les rois et qui passe notamment pour avoir édifié, avec Agamédès, le temple de Delphes et le trésor de d'Hyriéus.

Dans cette dernière entreprise, il avait éloigné de croire à quelque sortilège; il prit cependant le parti très rationnel de placer des pièges auprès de son or, et un beau jour, Agamédès s'y trouva pris; Trophonius, pour éviter que son complice ne fût reconnu ou ne parlât, lui trancha la tête et partit en l'emportant pour ne plus revenir.

Ce même Trophonius, qui était fils d'Apollon, périt un jour, englouti subi-



LES FONTAINES D'HAGIOS VLASIOS

même, dit-on, employé, pour augmenter ses honoraires, un stratagème, qui semble emprunté aux mille et une nuits et que les Grecs trouvaient très plaisant. Il avait disposé une des pierres de la muraille de manière que, du dehors, on pouvait la faire pivoter ou la retirer et, par l'issue ainsi obtenue, les deux architectes allaient, de temps à autre, opérer quelque prélèvement sur les vases d'or et d'argent du roi. Celui-ci, voyant ses serrures et ses scellés intacts, tandis que son trésor diminuait rapidement, n'était pas

tement par la terre dans le bois sacré de Livadia. Or, longtemps après, comme les Béotiens souffraient d'une sécheresse prolongée, ils envoyèrent consulter la Pythie de Delphes, qui, soit pour se créer une succursale, soit simplement pour adresser ses clients à un spécialiste, engagea les Libadiens à consulter Trophonius; mais l'oracle de Trophonius n'était pas encore connu et les Libadiens étaient fort embarrassés, quand on aperçut un essaim d'abeilles, qui pénétrait dans un antre obscur; on les suivit et,

les grottes ayant été, de tout temps, favorables aux apparitions, quand on fut dans l'obscurité souterraine, Trophonius se montra et dit que c'était là qu'il désirait être consulté.

L'oracle acquit bientôt une grande réputation, et Pausanias, qui, en voyageur consciencieux, est allé le consulter pour nous renseigner à son sujet, nous a laissé le récit original de la façon dont il opérait.

En arrivant à Livadia, le pèlerin passait d'abord plusieurs jours dans un édifice consacré au bon génie et à la bonne fortune et il offrait une série de sacrifices, à la suite de chacun desquels les devins examinaient les entrailles des victimes, attendant (le plus longtemps possible, comme c'est l'usage en pareil cas) le moment où un signe leur révélerait que Trophonius était bien disposé. Quand le signe avait paru, on immolait encore un bélier en invoquant Agamédès (auquel Trophonius devait bien cette petite compensation); puis, si les signes observés sur le bélier étaient également favorables, on descendait la nuit à la rivière Hercyna, où l'on vous lavait et enduisait d'huile, puis revêtait d'une tunique de lin et d'une chaussure spéciale; on buvait, comme nous l'avons dit, aux sources de l'oubli et de la mémoire; on gravissait alors la montagne et, au centre d'une plateforme, on trouvait un trou semblable à l'orifice d'un four, où, s'étendant à plat ventre sur le sol avec un gâteau de miel dans chaque main, on introduisait ses jambes jusqu'aux genoux; à ce moment, on se sentait brusquement entraîné vers le fond comme par un tourbillon; on voyait défiler une foule d'images extraordinaires et effrayantes, et l'avenir vous était révélé par de mystérieuses incantations. Pour ressortir, il fallait reprendre le même chemin, mais la tête en bas; on arrivait au jour, ce qui se conçoit, épouvanté et méconnaissable, et Pausanias croit devoir ajouter gravement : « On recouvre cependant plus tard sa raison ainsi que la faculté de rire. »

Les sources de la rivière Hercyna, qui devaient se trouver à l'endroit du ravin où l'on observe aujourd'hui une cavité dans le rocher avec des niches d'ex-voto, avaient, croit-on, été découvertes par Kora (Proserpine), courant après une oie que sa compagne de jeux, Hercyne, avait laissée échapper. L'oie s'était blottie sous une pierre et, quand Kora enleva la pierre, l'eau jaillit. Aussi avait-on élevé un temple à Hercyne, où l'on voyait une statue de jeune fille tenant une oie dans ses mains (peut-être un des prototypes des innombrables enfants à l'oie, que nous a légués l'antiquité).

Au delà de Livadia, dont il nous faut maintenant quitter la fraîche verdure et les sources, la route de voiture disparait bientôt, et c'est à mulet que nous continuons vers Davlia (Daulis), par de grandes plaines riches et cultivées, où l'on voit surtout beaucoup de champs de coton aux fleurs roses ou jaune thé, aux fruits sombres s'ouvrant comme des châtaignes pour laisser apparaître un petit flocon blanc.

A l'entrée du village de Kapraena, qui fut Chéronée, sur l'emplacement de la fameuse bataille, où Philippe, triomphant des Béotiens et des Athéniens, anéantit l'indépendance grecque, on avait enterré les victimes du combat dans une grande fosse carrée, le Polyandrium, surmontée d'un lion de marbre colossal, ancêtre de celui de Waterloo. Le pauvre lion, qu'on a fait sauter à la poudre pendant la guerre de l'indépendance grecque, avec l'espoir de trouver des trésors dessous, gît aujourd'hui mutilé, en débris informes, la tête séparée du tronc et renversée.

Un peu plus loin, quelques gradins, taillés dans le rocher, sont tout ce qui reste d'un théâtre antique. Jadis il y avait là un temple où l'on honorait certain sceptre, qui, suivant Pausanias, était le seul ouvrage authentique de Vulcain, fabriqué pour Jupiter, qui le donna à Mercure, qui le transmit à Pélops, des mains duquel il passa à Atrée, puis à

Thyeste, à Agamemnon et enfin à Electre, qui l'apporta en Phocide. Doutez donc de l'origine d'un objet, dont l'histoire est aussi bien établie. Ce sceptre avait ses prêtres, ses sacrifices, et, constamment devant lui, une table chargée de viandes et de gâteaux. Chéronée présente un intérêt d'un autre genre, c'est d'avoir été le lieu de naissance de Plutarque, qui y vécut et y mourut.



GRECS ASSIS SUR LE PAS DE LEUR PORTE DANS LE VILLAGE D'ARACHOVA

A Hagios Vlasios, où nous nous arrêtons pour regarder le groupement toujours pittoresque des femmes et des Grecs en fustanelle autour des fontaines, se trouvait jadis la ville de Panopeus, patrie d'Epeios, qui fabriqua le cheval de Troie. C'était, au temps des processions sacrées, le point principal où des femmes d'Athènes, nommées les Thyades, se rencontraient avec les femmes de Delphes, pour célébrer, par des danses, le culte de Bacchus.

Après une longue étape, il est nuit noire quand nous arrivons à Davlia (Daulis), au pied du Parnasse, un pittoresque village, dont les rues accidentées au milieu des jardins nous semblent bien longues à monter et à descendre dans l'obscurité profonde, à minuit, en cherchant un gîte. Le paysan, chez lequel nous comptions loger, se refuse à nous recevoir, froissé que nous ne lui ayons pas apporté une recommandation écrite; pas d'auberge, bien entendu; personne d'éveillé, et nous arrivons enfin, en désespoir de cause, devant une pauvre maison de bois, flanquée, suivant l'usage grec, d'une terrasse portée sur des étais et couverte, où les femmes et les enfants du logis dorment tout habillés en plein air.

Au bruit de nos mulets, la mère s'est soulevée; allumant une lanterne, elle se penche dans l'ombre, au-dessus de l'escalier de planches, vers nos agoyates (muletiers), dont un la connaît, et tandis qu'on s'explique, j'admire le bel effet de lumière de cette lanterne trouant la nuit

d'une vive clarté, où quelques figures resplendissent en se silhouettant sur le mur blanc et projetant de grandes ombres. Quel joli chapitre il y aurait à faire sur le rôle pittoresque de la lanterne dans les scènes de la vie primitive et nomade, le départ des caravanes avant l'aube, les repas du soir sous quelque figuier auquel on accroche le falot, etc... un chapitre illustré d'avance par d'admirables eaux-fortes de Rembrandt : l'*Adoration des bergers*, *la Fuite et le Repos en Égypte!* Cependant, très hospitalièrement, on a décidé de nous recevoir ; pour nous faire place sur la terrasse, on repousse les enfants dans l'intérieur ; nous dressons nos lits de camp à l'air, et nous nous endormons bien vite.

Le lendemain, à l'aube, ce village de Davlia semble très gentil, avec son air montagnard, ses eaux courantes et ses arbres fruitiers. C'est là, dans l'antique Daulis que se passa la métamorphose de Philomèle en rossignol, Progné en hirondelle, Térée en huppe, et, de fait, encore aujourd'hui, les oiseaux y sont nombreux.

Après Davlia commence, avec l'ascension du Parnasse, la partie la plus ardue, mais aussi la plus pittoresque de la route. Ce Parnasse a de superbes escarpements calcaires, qui, dans la lumière claire de l'aube ou du couchant, prennent des tons d'une finesse, d'une transparence délicieuses. Le sentier de Delphes suit, — d'abord en gravissant la vallée de Zéméno, puis en descendant celle du Pleistos, — une longue dépression, à peu près continue, coupée en deux par un col, entre le Parnasse au nord et le Kirphis au sud. Ce ne sont que gorges profondes, encadrées entre de belles courbes symétriques qui les rattachent à ces deux hautes crêtes, avec quelques moulins de place en place, alimentés par une conduite de bois inclinée et ombragés par deux ou trois figuiers. Le premier carrefour, que l'on rencontre, est célèbre dans l'histoire : c'est celui où la route directe de Livadia à Delphes bifurque avec celle de Delphes à Davlia, la triodos (triple route), où Œdipe tua son père Laïus, qui, monté sur un char, ne lui cédait pas le passage, et où, plus récemment, eut lieu une bataille connue entre les soldats grecs et des brigands.

Au col, le village d'Arachova apparaît, échafaudé sur une pente très raide, avec une ou deux tours, des clochers en silhouette, un belvédère sur le haut d'un piton de rocher et l'imposante muraille droite du Parnasse, qui le domine. Dans les rues, c'est l'amusant grouillement de monde des villages grecs, les hommes avec la petite calotte noire, la fustanelle qui leur donne l'air de danseurs et les guêtres, ou crémides, qui leur cintrent élégamment le mollet ; les femmes (dont la beauté classique et grave est célèbre en Grèce, comme celle des femmes de Megara), avec le voile blanc sur la tête, les cheveux noirs en bandeaux, le corsage de laine blanche à la large échancrure entourée d'une broderie rose, et le tablier rouge. Jadis la ville s'appelait Anemôria (l'exposée aux vents) et la théorie de Delphes devait s'y arrêter pour faire un sacrifice.

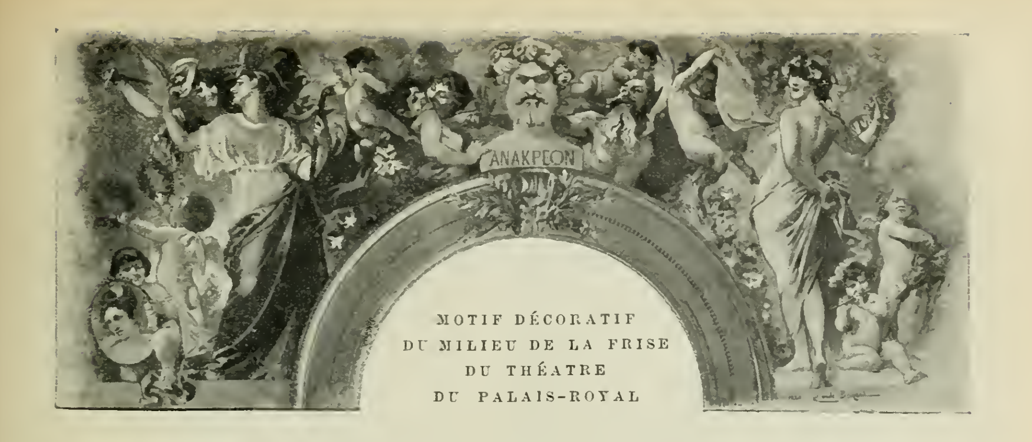
Quand on a passé le village, on découvre soudain la radieuse vallée de Delphes, celle du Pleistos, ou Xéropotamos (torrent à sec), entre les hautes masses calcaires du Kirphis et des roches Phœdriades, contrefort du Parnasse, dont le nom grec, justement donné, signifie les resplendissantes. Quelques lacets le long des rochers clairs, sur les pentes aux teintes d'ocre rouge plantées de vigne, et voici, au terme de notre route, le grand platane d'Agamemnon avec la belle fontaine de Castalie chère aux Muses, sortant au pied d'une gorge profonde, du haut de laquelle fut précipité Ésope, accusé de sacrilège.

C'est un peu auparavant, au dernier coude de la route, que les théories sacrées devaient apercevoir, pour la première fois, dans toute leur splendeur, les temples et les monuments de Delphes, avec leurs innombrables statues de

marbre ou de métaux précieux. C'est là aussi que nous les abandonnerons, les laissant monter, par les lacets de la voie sacrée, entre les trésors de tous les peuples grecs, semblables aux chapelles d'un Monte Sacro italien, vers le grand temple d'Apollon. Notre intention n'est pas, en effet, de décrire ici les merveilleux chefs-d'œuvre d'art archaïque récemment découverts par M. Homolle : la frise et les cariatides du trésor des Siphniens, les métopes de celui des Athéniens, consacré avec la dîme du butin de Marathon, l'étonnant sphinx des Naxiens au haut de sa colonne, les trois danseuses appuyées dos à dos, comme les Grâces de Germain Pilon, etc. ; il est sorti de terre, depuis dix ans, là, à Olympie, au sanctuaire d'Apollon Ptoios et à l'Acropole d'Athènes, tout un art primitif, comparable aux chefs-d'œuvre de nos cathédrales gothiques, et inconnu jusqu'alors, dont il ne conviendrait pas d'étrangler la description en quelques lignes. Nous monterons donc seulement jusqu'au rocher, du haut duquel prophétisait la Sibylle, pour contempler un des paysages les plus grandioses, les plus religieux, les plus admirables qu'on puisse voir en Grèce ; on est là comme au centre d'un amphithéâtre dont la toile de fond, juste au midi, serait la superbe montagne rectiligne du Kirphis, constamment à contre-jour, éclairée vaguement d'en haut par des rayons obliques, avec ses rochers majestueux d'un bleu verdâtre si étrange et d'une douceur si exquise. A droite, la vallée du Pleistos descend vers Chrysos et vers la mer ; à gauche, elle s'élève vers Arachova. L'impression de recueillement pieux est si profonde, si pénétrante qu'on s'attend presque à voir encore monter du ravin la fumée des sacrifices, à entendre les hymnes antiques, rythmés par l'orgue sonore des vents, et, suivant Phébus Apollon du matin au soir dans tout le développement de sa course rayonnante, on regrette de ne plus se sentir l'âme assez neuve, assez dépouillée de science humaine et de raisonnements abstraits, pour se prosterner et adorer, comme tant de milliers d'hommes l'ont fait en ces lieux, l'immortel dieu de la lumière, de la musique et de la poésie.

FONTAINE DE CASTALIE A DELPHES

De Launay.



MOTIF DÉCORATIF DU MILIEU DE LA FRISE DU THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

NOTES SUR UN GRAND ILLUSTRATEUR

L'autorité prise par l' « illustration » de nos jours n'est pas discutable.

Des maîtres ont prouvé combien était attractif cet art tout d'observation et d'intelligence.

L'illustration, cette « opérette de l'art » de jadis, a pris une tout autre tournure aujourd'hui, et les peintres qui la dénigraient il y a trente ans s'en emparent maintenant, plus ou moins heureusement.

Arriver à tenter ses détracteurs, n'est-ce pas une belle revanche pour un art dédaigné?

Peut-être cette ancienne lutte entre le dessinateur et le peintre vient-elle de la différence d'études à faire pour triompher de la même « nature ».

Tels deux rêveurs se disputant un coin de ciel; l'un croit l'avoir mérité plus que l'autre, par la route qu'il a choisie!

Le dessinateur a pratiqué tout différemment du peintre, ce qui n'est ni supériorité, ni infériorité, mais marque indubitablement une différence absolue de métier.

Émile Bayard disait : « Meublez votre cerveau! » partisan qu'il était du document cérébral, le seul que le dessinateur puisse consulter, étant donnée la rapidité de sa production.

Il ajoutait : « Faites des croquis, dans la rue, en voiture, partout; habituez-vous à l'exécution rapide. »

Quelle désinvolture dans le choix du procédé! toute matière lui était bonne pour exceller, à ce grand dessinateur.

Nous savons beaucoup de familles qui collectionnèrent longtemps des nappes illustrées par Bayard, qui, tout en dînant, illustrait machinalement la conversation. Sa main, qui ne se reposait pas plus que son cerveau, pétrissait aussi des animaux de mie de pain qui faisaient la joie des convives.

N'a-t-on pas conservé le plastron de chemise d'un de nos maîtres sculpteurs dont les maculatures de sauce furent en un instant transformées par Bayard en arabesques fantastiques!

Ne trouva-t-il pas, dans une fête de bienfaisance, le moyen, en écrasant des pétales de fleurs sur l'en-tête d'un livre, d'improviser une aquarelle charmante!

***

Émile Bayard préconisait la mémoire de l'œil et l'avait développée au plus haut point : nous l'avons vu faire en une esquisse rapide un portrait très ressemblant d'une personne qu'il n'avait regardée qu'une seule fois. Les détails les

plus scrupuleux d'une anatomie même peu courante, il les avait retenus, et cela, sous leurs plus différents aspects.



CROQUIS

Cette sorte de création par le souvenir n'est-elle pas une des formes les plus idéales de l'art, n'entraîne-t-elle pas avec elle cette sélection du goût qui rend si inférieure la photographie, cet « œil mécanique »?

La rapidité dans l'exécution suppléait du reste à ce moyen: l'œil d'Émile Bayard, par une gymnastique sans cesse entretenue, était d'une sensibilité et d'une acuité surprenantes; ses carnets de croquis instantanés pris au théâtre sont vivants et renferment de vrais portraits. On n'en pourrait certes pas dire autant des épreuves photographiques obtenues au même endroit et dans les mêmes conditions!

Puisque nous parlons ici de vitesse d'exécution, ajoutons que l'artiste fit en quatre jours son grand dessin de Sedan.

A propos de cette œuvre fulminante contre l'Empire, il est peut-être piquant de dire que le costume de zouave dont Bayard eut besoin pour vêtir certains de ses soldats lui fut innocemment prêté par un impérialiste convaincu, qui ne dut guère rire de l'aventure.

Au reste, le document cérébral, comme nous l'avons dit tout à l'heure, suffisait à Bayard à ce point que tous ses dessins du *Tour du Monde* furent faits de « chic » avec cette seule intuition, qu'il avait très grande, des milieux à évoquer.

Il ne voyagea guère sérieusement que dans ses dernières années.

Le mode de travail d'Émile Bayard était chose très intéressante. Quand il s'agissait d'un roman, une conversation avec l'auteur lui paraissait indispensable. Lorsqu'il illustra *l'Immortel*, M. Alphonse Daudet vint lui *présenter* ses personnages, et aussitôt Bayard modela un « Astié-Rehu » que le célèbre romancier *reconnut*. « Dieu, que c'était ça! »

Cette recherche consciencieuse du

« type » dépeint par les auteurs le passionnait. Les petits bustes en terre se



ÉMILE BAYARD DEVANT SON TABLEAU « L'AFFAIRE D'HONNEUR »

succédaient jusqu'à l'adoption définitive du modèle rêvé. Combien la joie du grand artiste était débordante quand il s'était rencontré indiscutablement avec la pensée du texte!

Dirai-je l'étonnement et l'admiration qu'on éprouvait à lui voir dessiner une « actualité », alors que très pressé, dans la fièvre des idées, les personnages s'ajoutant aux personnages, l'*effet* apparaissait, puis les délicatesses, et cela si vite, si facilement!





DIFFÉRENTS MOTIFS DE LA FRISE DU THÉATRE DU PALAIS-ROYAL



DIFFÉRENTS MOTIFS DE LA FRISE DU THÉATRE DU PALAIS-ROYAL (suite).

Dans ces moments de presse, où les événements les plus variés se succédaient, les anachronismes les moins pardonnables eussent été commis par Bayard



CROQUIS

sans l'instruction solide qu'il avait reçue. Il n'eût certes pas dessiné une guillotine au XVIIe siècle comme tel autre illustrateur, ni confondu des Peaux-Rouges d'Amérique avec des Indiens des possessions anglaises de l'Asie. De telles fautes lui eussent paru inexcusables.

Bayard « finissait » beaucoup ; l'exécution *poussée*, il la reconnaissait indispensable, et selon lui le *lâché* était une marque d'impuissance.

« Les grands maîtres furent tous des exécutants. »

Dans certains cas un « lecteur » suffisait à Émile Bayard ; tout en dessinant il s'arrêtait pour marquer les scènes à faire. Mais il était souvent difficile de se procurer le personnage en question. Une fois, à la campagne, un laitier s'offrit pour cette tâche ; il fut si drôle qu'on le garda quelque temps dans la crainte de le mettre trop tôt à la porte. Des amis furent conviés ; le rire fut convulsif, le malheureux se croyait payé « à la lettre ».

L'enseignement ennuyait l'artiste : « A quoi bon ! » disait-il. — Des amitiés lui amenèrent des élèves ; sans cela il n'en eût jamais eu.

Il contait volontiers cette anecdote d'un de ses élèves qui, entre autres difficultés, n'arrivait pas à dessiner une main ; il croyait sans doute qu'il « pincerait » un « truc » chez Bayard pour les faire. Le jeune homme pria donc son maître de l'aider. La retouche fut longue, puis la réfection complète s'imposa.

Aussitôt terminé, le dessin fut porté à l'éditeur, qui s'écria : « Tiens, des mains à la Bayard ! » Ce à quoi l'élève répondit avec aplomb : « Parbleu ! c'est moi qui les lui fais. »

Dès ce jour les amitiés n'eurent plus d'influence et les élèves furent *remerciés*. Le grand dessinateur rappelait en remontant à sa prime jeunesse cet épisode amusant qui décida peut-être de son avenir. Un grand peintre de moutons, X..., dont le nom est maintenant célèbre, utilisait quelques dessinateurs dont il signait peu scrupuleusement les œuvres. Émile Bayard tout jeune (c'était avant la guerre), peu fortuné, entra dans l'équipe. Puis, cette domination le gêna — le bourgeon crevait dans son enveloppe, — il se présenta bravement là où son entrepreneur réussissait et proposa ses dessins. « Inutile, dit l'éditeur, voyez

donc ces dessins de X... — « Je les connais, répondit froidement le jeune Bayard, c'est moi qui les ai faits.



ULTIMA VERBA

Telle réponse du maître méritait, croyons-nous, d'être citée à côté de celle de l'élève.

A peine âgé de dix-huit ans, l'artiste avait exécuté pour l'Entrepôt d'Ivry cette *charge* amusante qui représente une cuisinière, levant les bras, ébahie, devant le sac énorme que porte un charbonnier. Cette affiche, si répandue encore aujourd'hui, fut imputée faussement à Daumier.

***

Émile Bayard voyait « riche » et ses modes de composition variaient à l'infini. Alphonse de Neuville, lui, paraît-il, préférait chercher un décor, le meubler, et placer dedans ses personnages ensuite; pourtant, pas de règles absolues, ce qui, du reste, eût à la longue rendu l'imagination mécanique.

Nous nous souvenons des études intéressantes de composition auxquelles Bayard se livra lorsqu'il exécuta son tableau du *Défilé;* cette œuvre militaire le déconcertait par la rectitude obligatoire des rangs. Les principes les plus élémentaires d' « arrangement » étaient choqués par cet alignement mathématique, et d'un autre côté toute dérogation à cette uniformité donnait à ses personnages l'allure déplorable d'un troupeau de moutons.

Pour mieux se rendre compte, il modela une petite terre cuite dont plusieurs reproductions lui servirent à figurer une rangée de soldats. Une fois mis en ligne, Bayard les dérangea soigneusement, composant pour ainsi dire son désordre. Il constata alors l'impossibilité de rompre agréablement la monotonie rectiligne d'une troupe sans nuire à son caractère propre de régularité.

Pour lui, le comble de l'illustration était de comprendre la donnée d'un livre rien qu'en en parcourant les gravures. Et, de fait, ce fut toujours ainsi qu'il procéda.

La manière de Bayard variait suivant le manuscrit à illustrer. La plume parfois accompagnait le lavis, dans d'autres cas le crayon tout simplement suffisait.

Il est tels dessins que l'artiste exécuta entièrement à la « mine de plomb », parce que pour lui, ce procédé délicat, un peu effacé, était réclamé par le texte, la description de l'auteur étant blonde, un peu grise et d'une facture légère.

Jolie, n'est-ce pas, cette préoccupation intelligente de l'interprétation? N'établit-elle pas une manière de communion entre le dessinateur et le littérateur!

Bayard interprétait avec esprit; peut-être s'y laissa-t-il entraîner trop abondamment. Le maître François Coppée nous confiait un jour, au sujet de son roman *Toute une jeunesse*, l'admiration qu'il avait éprouvée pour les dessins, à côté d'une certaine tristesse qu'il ne pouvait réprimer, en présence de telle ou telle scène traitée peut-être dans un autre esprit que celui du texte.

Cette différente manière de voir de l'auteur et de son interprète, le dessinateur nous a paru — toute rare qu'elle était chez Bayard — intéressante à noter.

La recherche de l' « effet » était un des soucis de l'artiste: l'exagération un peu théâtrale si nécessaire à l'impression immédiate, il l'obtenait comme en se jouant.

Émile Bayard étudia passionnément le cheval, dont il connaissait d'ailleurs admirablement les allures. Les photographies instantanées l'*amusèrent,* mais ne lui furent jamais d'aucun réel enseignement.

« Le mouvement, quel qu'il soit, disait-il, se décompose en *temps* et comme l'appareil instantané, étant donnée sa rapidité, ne peut saisir qu'un de ces *temps,* l'épreuve ne donne naturellement pas le mouvement complet. » Effectivement un homme qui marche porte d'abord le poids du corps en avant (1er temps), puis lance la jambe en avant (2e temps), et finalement pose le pied à terre (3e temps). L'instantanéité n'arrive donc qu'à percevoir une de ces décompositions et, par conséquent, ne donne pas la sensation entière de la marche.

« Consultez à ce sujet une photographie instantanée, et vous verrez si, entre autres choses, les personnages se meuvent régulièrement et naturellement! »

Certains mouvements instantanés chez le cheval tentèrent les peintres, dans ces dernières années. Bayard pensait qu'étant « donné ce temps » que l'œil ne pouvait même pas percevoir dans la nature, le paysage, les personnages, en un mot le tableau tout entier, devaient

être également vus instantanément, par conséquent décomposés dans leurs mouvements ou à peine visibles.

C'était en quelque sorte la condamnation de l'art procédant de la photographie instantanée.

dont il se servait très habilement.

Le désir le plus grand de cet artiste eût été de précipiter par des efforts sérieux l'essor des procédés mécaniques qui eussent un jour supprimé l'interprétation des graveurs sur bois.



CROQUIS

Rien de plus reconnaissable, du reste, qu'une œuvre faite d'après les moyens dont nous parlons.

*
* *

Ce fut Adrien Marie, un excellent élève d'Émile Bayard, qui inventa en quelque sorte les papiers dits « procédés »,

Nous ne savons si ces efforts, repris depuis par tant d'autres, porteront leur fruit dans l'avenir; mais il est évident que de grands progrès ont été faits de ce côté et que la photogravure n'a pas dit son dernier mot.

Puisque nous parlons ici d'interprétation, nous dirons que toute sa vie

Bayard en souffrit cruellement; à de rares exceptions près il fut « massacré ». Il ne garda même qu'une estime très relative à l'égard de ses « bourreaux ».

Nous ajoutons qu'il n'y a guère que quelques années que l'on ne dessine plus exclusivement à même le bois. Il est très déplorable que la photographie sur bois, qui seule sauve l' « original », n'ait pas été connue plus tôt.

Que d'œuvres charmantes furent immolées! Citerons-nous certains dessins de Gustave Doré, d'Alphonse de Neuville, Bida et tant d'autres que des gravures seules rappellent, parfois si vaguement!

* * *

L'habileté manuelle était chose bien curieuse chez Bayard; elle se manifestait dans chacun de ses mouvements.

Cette agilité des mains au service d'un cerveau sans cesse assoupli n'est-elle pas nécessaire, du reste, dans cet art de spontanéité et d'évocation immédiates — dans cet art qui ne connaît pas de procédés particuliers, que réclament tour à tour la plume, le pinceau, le lavis, les papiers spéciaux!

Nous insistons sur cette faculté d'assimilation et sur la continuelle variété dans le travail de l'illustrateur. Ce sont des sauvages qu'il devra représenter, puis des « mondains », des soldats, cela se passera en Angleterre, en Allemagne..., au pôle Nord!

Quelle imagination il faut exercer et que voilà bien l'indice d'une réelle supériorité!

A propos de cette facilité de conception et d'intelligence dans l'observation, il est intéressant de dire qu'Émile Bayard était le neveu de Bayard l'auteur applaudi du *Fils de famille*, du *Gamin de Paris*, de la *Fille du Régiment*, etc., ami et collaborateur de Scribe, l'un des créateurs du Vaudeville.

Une affinité curieuse relie ces deux esprits, plusieurs points de ressemblance cérébrale les unissent dans la même fécondité et dans la variété multiple de leur talent.



« Jamais le « chic » n'a suppléé à la nature, peut-être guida-t-il dans la recherche « du modèle. » Nous avons retenu ces réflexions, qui paraissent fort justes; puisque le « chic » n'est que la résultante d'une observation continue, il est bien naturel que cette étude s'applique efficacement, par son esthétique, dans le choix de la nature.

Bayard acheta un jour, *sur pied*, la culotte du commissionnaire « du coin », une culotte d'un bleu paon, avec ces beaux reflets que donne l'usure au velours et cette patine intraduisible qu'apportent les temps. Le brave homme était stupéfait; il se laissa traîner vers un magasin de confections où il put choisir un autre « indispensable » en échange du sien.

C'était la culotte que l'artiste rêvait pour son *Passeur*.

* * *

Quand Émile Bayard exécuta la décoration du théâtre du Palais-Royal, des difficultés bien amusantes surgirent. Il fallait ménager l'amour-propre de chaque artiste, et tous voulaient être au « premier plan ».

« J'ai plus de talent que Z... voyons, mon cher maître. — Oui, mais la composition a ses exigences et... — Je sais bien, mais pas de talent, Z..., je ne puis être décemment derrière lui, moi qui... »

Il fallut toute la volonté qu'avait Bayard pour triompher de son œuvre. Nous avons encore dans les oreilles le susurement prétentieux de cette ancienne belle. « Croyez-vous m'avoir peinte aussi jolie que je le fus? Rappelez-vous, mon cher, que j'ai fait tourner bien des têtes jadis, j'étais la plus jolie femme de Paris! »

Lorsqu'il fallut faire le portrait de Mme de Montansier, la fondatrice du théâtre du Palais-Royal, les documents manquaient. Bayard chercha partout, mais vainement; néanmoins son parti fut vite pris, il la ferait de « chic ».

Et de fait, l'imagination de l'artiste suppléa à l'absence de tout renseignement. A l'inauguration du Palais-Royal restauré, où ce portrait naturellement figurait, la presse ne tarit pas d'éloges sur la ressemblance *frappante* de Mme de Montansier.

même sur le papier malgré les lazzis les plus déconcertants et les aménités les moins rassurantes?

Au reste, la distraction est chose commune aux artistes : elle favorise l'essor capricieux de leur pensée, heureuse de s'attarder un moment dans le rêve.



CROQUIS

***

Le reportage au crayon est une des formes curieuses de l'illustration.

Ces croquis faits en hâte le jour, la nuit, à la lueur de l'incendie ou dans les bouges demandent certaine hardiesse, quelquefois même certain courage à leur auteur. Les quartiers les plus excentriques, les cabarets les plus louches n'ont-ils pas été dépeints par le dessinateur, dont le crayon courait quand Bayard ne fut-il pas stupéfait lorsqu'il apprit que les premières bases de la Commune avaient été discutées chez lui!

***

Si nous parlons de la production d'Émile Bayard, hâtons-nous de dire qu'elle est énorme.

Nous avons connu des gens âgés qui croyaient Bayard mort bien avant qu'il le fût, sous ce prétexte, assez égoïste

du reste, qu'il avait amusé leur jeunesse.

Selon un terme d'atelier, un peu trivial peut-être, il fallait de temps en temps se « rincer l'œil »; les longues promenades à la campagne étaient alors tout indiquées. « Aller dans le monde » était utile à l'exercice du goût pour se tenir au courant des « nouveautés », dont l'œil se parait et s'imprégnait.

Bien difficile cette école de l'œil, mais combien précieuse au dessinateur!

La photographie cause à l'illustration, de nos jours, un préjudice sérieux. Est-elle bien indispensable, en effet, cette exactitude sans goût que donne le cliché? Ne paralyse-t-elle pas l'imagination et surtout n'entrave-t-elle pas les études premières? Par cette réalité brutale de la nature, le charme de la « vignette » disparaîtra. Déjà l'aspect des dessins actuels s'est bien modifié. On veut faire « vrai »; le vrai est-il toujours beau en art?

Bayard disait: « Il faut qu'une image passe par un cerveau avant d'être formulée. » Comme nous voilà loin de la photographie!

L'illustration néanmoins, quelle qu'en soit la tendance, prendra de jour en jour l'extension à laquelle elle a droit, grâce aux talents qui s'y emploient; mais n'oublions pas jusqu'à quel point elle commande une étude spéciale.

En avons-nous assez vu de ces « forts en thème » demander des conseils à Bayard... s'essayer et s'avouer vaincus! « L'illustration n'est pas un pis aller, mon cher; vous le voyez du reste, il faut y être rompu. Votre imagination n'est pas docile et le procédé nouveau pour vous trouble votre œil. Vous êtes un joli peintre, mais un f... âcheux dessinateur! »

Peut-être le grand illustrateur se souvenait-il là qu'au temps où il quitta le pinceau pour le crayon les peintres ne lui avaient pas été cléments.

L'illustration actuelle tend de plus en plus à s'éloigner de la manière d'autrefois.

Est-ce un bien? Est-ce un mal?

Le genre de Bayard était éminemment français. Le texte, toujours interprété du côté spirituel, représentait le plus exactement possible la scène décrite, avec toutefois une pointe de fantaisie complétant, pour ainsi dire toujours, la pensée de l'auteur.

Le cul-de-lampe se terminant en vignette, l'image « amusante » d'un effet cherchant à être agréable, au détriment souvent même de la vérité, étaient le propre de l'art dont nous parlons.

Ce siècle photographique devait, avec ses vérités crues, paralyser forcément l'essor de l'idée, intimidée par le document indiscutable.

Des peintres, s'improvisant subitement dessinateurs, firent des « tableaux »; mais firent-ils des « illustrations » proprement dites?

Puis vint l'envahissement des écoles étrangères, curieuses souvent, mais combien confuses, amphigouriques parfois!

Cette torture du cerveau, cette tendance évidente au dessin littéraire affirment-elles réellement les qualités d'un art rénovateur?

La clarté et la gaieté si françaises que les Bayard, Bida, Doré, de Neuville, etc., apportaient dans leurs œuvres n'est-elle pas à regretter maintenant?

L'illustration « à côté », que l'on semble désirer aujourd'hui, est-elle aussi seyante au texte qu'elle accompagne que les dessins d'autrefois?

* * *

Nous arrêtons là cette longue causerie; nos souvenirs se tarissent. Le passé victorieux de ce grand illustrateur, qui nous est particulièrement cher, nous a fait revivre de douces heures.

Nous ajoutons, non sans vanité, que l'illustration a fait en le perdant une réelle perte et qu'il n'a pas encore été remplacé.

Émile Bayard.



CEUX DE LA MER

GOFF

En marche, sans un arrêt, depuis la petite ville de Beauvoir, le convoi fit halte, arrivé à la côte. Encore, dans le lointain, des cloches d'églises, dont de lourds clochers, du XIIe siècle pour la plupart, abritaient les poumons grêles, égrenaient, sur la campagne, des plaintes gémies à pleines volées, ou des glas sourds...

Le père Goff l'avait voulu ainsi. En rendant l'âme, le vieux marin, habitué à recevoir aux oreilles, en rentrant de la pleine mer, les sonneries monotones des grandes voix de bronze, avait demandé qu'on les fît crier jusqu'au soir, le jour de son enterrement. Et, jointes à celles de Beauvoir, les cloches environnantes palpitaient, invisibles, criblaient l'espace de notes aiguës, maintenant diminuées et plus basses à mesure qu'on s'en éloignait, — comme si l'Océan monstrueux eût limité la puissance de leurs chants, commandé à leurs timbres châtrés de s'éteindre.

Chaque côté du *goua* de la Crosnière, doucement, la mer ourlait le sable et les vases de longues lignes sinueuses. Semblables à de hauts perchoirs à perruches, les balises indiquaient le passage du gué, à droite du col du détroit de Fromentine. En avant du corbillard, reprirent les psalmodies des prêtres ; sur la chaussée du goulet qui sépare la côte de l'île de Noirmoutier, le cortège, reformé, s'engagea, d'une allure grave, mesurée et lente, — l'allure funèbre qui sied aux êtres et aux choses en deuil...

Né dans l'île, tout près de l'Abbaye,

le vieux Goff, mort presque subitement chez sa bru, à Beauvoir, avait, jusqu'en son dernier souffle, manifesté le désir, exprimé de longue date, de reposer en la terre natale, non loin des rochers qui brisent l'âpre caresse des vagues, à l'abri des derniers pins qui pleurent et se lamentent, sous les chênes-yeuses toujours verts, les myrtes, les lauriers, les grenadiers des sites sauvages, si voisin de la mer que le vieux marin croyait qu'elle lui parlerait encore, la grande berceuse, reviendrait le voir, lui qui l'avait tant aimée et dont le squelette blanchi, sous les cynoglosses à feuille de lin, tressaillerait aux heures de belles tempêtes. Et si tenace était sa foi dans les légendes, que, moribond, couché sur son lit de mort, il s'en allait, quasi heureux, d'ici-bas, âgé, sa tâche finie, — préparé à l'éternel sommeil d'où son ombre sortirait pour les promenades du soir, sur les falaises abruptes, — son ombre fouettée d'embruns par le noroit.

Soi-même, il avait choisi sa place, — un endroit à l'écart, au-dessus d'une petite anse, au faîte d'un rocher, où une faille profonde attendait son passage, endormi, inerte au fond d'un cercueil. Il ne souhaitait rien de mieux, pour ses os, que ce repos dans l'au delà, en un coin de roche inculte, bout de bien séculaire sur lequel, depuis qu'il ne prenait plus la mer, il restait, parfois, des heures, à contempler l'Océan, à le fixer de ses grandes prunelles gris glauque, pénétrantes et mobiles, à en aspirer l'air salin, à en emprisonner les saines bouffées, à en saturer son maigre corps, comme de l'image superbe et mouvementée des flots il emplissait son âme. Et, hanté du lieu où il rêvait de s'étendre après la mort, il avait, non sans maintes démarches, obtenu l'autorisation d'y tailler, en plein roc, sur le sillon que traçait la faille béante, et dont il dut à peine entr'ouvrir les longues lèvres, le rectangle de sa chère sépulture, — là, près la mer grise, sous les cieux plombés que les migrateurs tachent de leurs escadrons noirs.

Rarement, Goff quittait l'île. Et lui qui tenait tant à exhaler son râle suprême en face de l'eau immense, il avait fallu qu'il vînt à Beauvoir mourir entouré des siens, — mais privé des mugissements prestigieux de sa vieille amie...

Maintenant, on l'emportait, là-bas, en Noirmoutier, tout derrière l'Abbaye, et la mer, bavante au long du *goua*, écrasait ses vagues en de larges nappes, modulait, à son intention, le plain-chant de ses mystérieuses entrailles. Le cortège — peu nombreux, quelques fidèles — allait pieusement. Par l'espace, de continuelles prières, marmottées à haute voix, semaient d'indicibles tristesses. Dans les grisailles du ciel, bien avant les limites des horizons, là, tout proche, les nues humides tombaient sur l'Océan, rasaient les moutonnements écumeux de l'onde, semblaient vouloir peser, unies et lourdes, sur le flux qui, insensiblement, mordait les rives de capricieuses échancrures. La mer montait, haussait, de plus en plus, ses gerbes, sous les cieux bruns, — la mer grandiose, douce ou violente, hardie ou volontairement timide, — la mer échevelée qui, rétrécissant, en ses successifs replis, le gué de la Crosnière, se hérissait, hautaine, au passage du cercueil du vieux Goff.

Du large, le vent s'élevait, soufflait en tourmente, moirait les flaques d'eau oubliées, à droite et à gauche de la chaussée, par le dernier reflux, — gros pleurs que reprenait, un à un, la marée envahissante. Devant le corbillard, les prêtres, attardés, obligeaient parfois les chevaux à frapper du sabot, sur place, comme si, préoccupés de satisfaire aux souhaits du marin, les serviteurs de Dieu eussent tenu — croyants des invisibles vies de l'au delà — à laisser la mer houleuse bercer longtemps — longtemps de ses lames — l'âme intangible de Goff. Derrière le char, quelques parents, une poignée d'amis, suivaient, toujours, inclinés, l'œil bas, la même prière monotone aux lèvres, indifférents aux menaces

de l'Océan, aux roulis des eaux, aux em-



piétements des écumes blanches. Le ciel, plus noir, se fondait avec l'immense nappe verdâtre; torturés par le vent, d'épais embruns s'abattaient en rafales, voilaient le tumulte des flots, l'approche

sournoise des vagues aux murmures angéliques et charmeurs se percevant, seuls, dans l'obscurité naissante. On soupçonnait la nuit prochaine, sans crépuscule.

Un coup de noroit violent enveloppa le convoi d'une impétueuse caresse. Brisée, une lame s'aplatit au bord du chemin, roula, jaillissante. L'eau fila, s'étendit, battue, mince, glissa sur la chaussée. Derrière le corbillard, un cri d'homme s'éleva, donna l'alarme :

— « La mer ! »

Les prêtres, à l'avant, se turent ; les prières, inachevées, restèrent en suspens ; les têtes levées, les yeux fouillèrent l'horizon, — insondable, comme perdu en l'infini d'une taie opaque. Un mugissement s'entendit et, sur le gué, une vague, ample, s'écrasa, sourdement sifflante. Énorme, cette fois, une clameur monta :

— « La mer !... la mer !... »

D'un vigoureux coup de fouet, le cocher du corbillard atteignit ses chevaux à la tête qui partirent alors, enlevèrent le char en une course macabre par laquelle les panaches du dôme frissonnaient. Sans ordre, à présent, le cortège, disloqué, suivait, haletant, pressait sa marche. Les femmes avaient des sanglots étouffés, coupés d'inintelligibles prières. Muets, les prêtres imploraient Dieu, invoquaient le Seigneur. Les hommes, marins nés dans les bourrasques, courbaient le front, silencieux, le regard haut, soudain, impuissant à découvrir, sous la brume, les cahots du char qui emportait le père Goff couché, froid et rigide, en le chanvre blanc d'un linceul...

La mer montait, inondait le *goua,* prenait davantage possession de la chaussée, fouettait les jambes des gens, ne laissant plus bientôt de traces du chemin qui reliait la côte à l'île. On allait en pleine eau, guidé par les balises, secoués, pressés les uns contre les autres, sans inutiles lamentations, n'ayant d'oreilles que pour le fracas des vagues, les nerveuses fureurs de l'Océan. A quelques pas, des lames, plus fortes, se dressaient, vertigineuses, prêtes à envahir tout, à submerger êtres et choses. Proches, maintenant, de violents coups de fouet piquaient les rumeurs du flot. Les chevaux, l'eau aux boulets, les cuisses cinglées, la croupe suante, se cabraient, refusaient d'avancer. Un appel partit, passa, mâle et bref, dans la tempête :

— « Aux roues ! »

Le fouet, dans le vent, claqua encore. Hardis, les gas poussèrent : le char noir garda la même immobilité, — comme si l'âme invisible du vieux Goff, palpitante sous le noroit, eût soufflé aux chevaux l'entêtement suprême de rester là, insouciants du danger, sous le hérissement de la mer, la colère fantasmagorique des vagues. On dételа. Et dix mains robustes aux rayons et aux jantes, autant de crispées sur le timon, le corbillard se déplaça de quelques pénibles tours de roues. On fit halte dix fois, — dix stations désolées et lugubres. Puis, l'eau gagnant toujours, un remous s'écrasa, haut, sur la caisse du char funèbre, étoila le drap mortuaire d'une écume blonde, épileptique. Alors, stupides de vains efforts, atrophiées en leur courageuse impuissance, les mains lâchèrent prise — et, dans l'embrun, une voix jeta, rude, douloureuse :

— « Aux balises ! »

La mer venait, belle, tumultueuse, rugissante. Formidable, le pouls lui battait. Il fallait abandonner le cercueil de Goff, ou mourir, auprès, victime de la tourmente. Un râle sortit, désespéré, de la gorge des femmes cramponnées, blêmes, superstitieuses, les doigts crochus, au corbillard. L'heure pressait. Brutalement, entre une prière et deux jurons, les hommes les bousculèrent vers les balises, aux bras échelonnés, attendant les grappes humaines chassées par le courroux de la mer. Tous : femmes, prêtres, marins se hissèrent. Le dernier, le cocher, dépouillant le char, monta, pareil à une monstrueuse araignée noire, enveloppé du drap flottant des morts sous lequel il allait, huché, préserver

des embruns sa misérable ossature. Libres, les chevaux suivaient, hennissant, buvant l'air, au pied des mâts, la tête haute, les naseaux fumants, l'œil épeuré, l'attitude humble, implorante, le garrot noyé, les côtes, jusqu'aux reins, pailletées d'éclaboussures. L'eau augmentait. Dressées en éventail, éployées en bouquets d'artifice, les vagues, hurleuses, portaient beau, prenaient d'assaut le corbillard, et, sous les planches, le vieux Goff devait grimacer d'aise à cette fantastique levée de boucliers que l'Océan, prodigieux, renouvelait sans cesse.

Belles funérailles pour un marin !...

Vers le ciel, des prières informes s'envolaient des balises, — rythmes confus, coupés de courts sanglots de femmes, hachés des plus mâles éclats de voix des hommes qui dominaient, et les languissantes litanies des prêtres, et le battement grondeur du flot. L'eau gagnait, sans arrêt ni trêve, harcelait de ses volutes floconneuses le corbillard, mettait des franges aux boiseries sombres. Les chevaux, soulevés, perdirent, tout à coup, l'appui des membres, nagèrent, bientôt, violemment ballottés. Une lame, plus audacieuse, les renversa, — cuisses raidies, fers en l'air. Quelques secondes, ils restèrent à l'état de points noirs, puis, secoués de convulsions horribles, la mer les prit, les roula au large, brusque, altière et rageuse, comme si la minute d'agonie des misérables rosses, leur résistance désespérée contre la mort, eût augmenté ses rudes et orgueilleuses colères.

Le char funèbre restait cloué, par son poids, à la chaussée disparue, la caisse sous l'eau, les roues disloquées, le rectangle du dôme visible, à peine, sur le mouvement désordonné des flots, en l'attente du reflux qui le dégagerait ou de la culbute qui emmènerait, loin, de chocs en chocs, sa triste carcasse. Des balises, toujours, les prières s'envolaient vers Dieu, accentuées et ardentes. Le corbillard oscilla, soudain. Des vagues se ruaient, fouillaient son ventre, dispersaient les couronnes, déferlaient jusqu'au sommet, accrochaient des paquets de mousses blondes aux panaches. Un cri, unique, tant il fut poussé, d'ensemble, par toutes les poitrines, déchira l'air. Une montagne d'eau engouffrait le char, le charriait, — sacrilège. Par les hautes balises, l'effroi passa, hurlé d'une plainte commune :

— « Goff! »

En la mer capricieuse, le cercueil courait, déjà, des bordées. Dans le silence de l'éternité, un frisson de plaisir, une sublime joie secouaient, sans doute, le vieux marin...

* * *

Emporté par son récit, le Breton qui me contait cette histoire, — le père Kéradec, — avait laissé éteindre sa pipe. Méthodiquement, l'ayant rallumée, il aspira quelques bouffées. Du brûle-gueule habilement culotté s'éleva, vers le plafond de l'auberge, une fumée épaisse de cuirassé d'escadre. Et le pêcheur, devinant l'interrogation muette de mes lèvres, continua, après avoir lampé, très vite, le fond d'un petit verre d'eau-de-vie de cidre :

La mer, en se retirant quelques heures plus tard, — honteuse et lasse de sa crise, — découvrit le *goua* de la Crosnière. Il faisait nuit et les gens des balises gagnèrent, par la chaussée humide, la pointe de l'île dont ils étaient tout près. Le lendemain, des barques explorèrent le goulet de Fromentine, la pleine mer, coururent les côtes. Inutiles recherches! Nulle part ne se voyait le cercueil. Par lambeaux, on retrouva les débris du corbillard, sinistres épaves ; on recueillit les cadavres ballonnés des chevaux. Ce fut tout. Goff courait l'Océan dans sa bière ! Toute la semaine, on le chercha. Puis, tout rentra dans l'ordre. L'île reprit son aspect coutumier.

Mais, un mois après, alors qu'on ne songeait plus à ce drame qu'aux veillées, la veuve du marin s'agenouilla, un soir, sur la haute falaise où, dans la faille béante, le vieux Goff avait rêvé dormir.

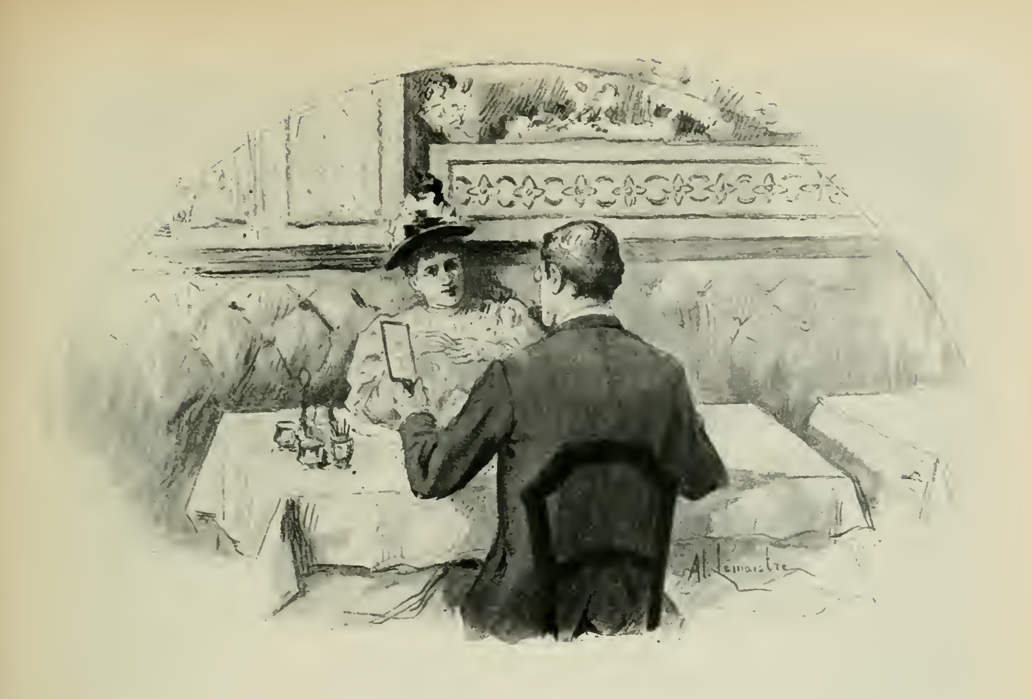
L'œil creux, mouillé de pleurs, elle regardait le fond, quand, subitement, les os visités d'épouvante, elle se redressa, hypnotisée.

Dans la crevasse rugueuse, comme déposé doucement par de pieuses mains, le cercueil de Goff montrait son rectangle blanc râpé par le ressac des vagues!...

Dieu — conclut, en se signant, Kéradec — avait exaucé les vœux du marin. Et, depuis, en la tombe comblée de terre où croissent les cynoglosses à feuille de lin, le père Goff, bercé du gémissement des derniers pins qui pleurent et se lamentent, repose à l'abri des rochers qui brisent l'étreinte voluptueuse des lames, dans les épais embruns, près la mer grise, sous les cieux plombés que les migrateurs rayent de longs triangles noirs...

EMMANUEL GALLUS.





PARIS A TABLE

LE RESTAURANT DU GYMNASE

Paris, a écrit je ne sais quel physiologiste, est, en fait de cuisine, la ville à la fois la plus splendide et la plus pauvre, la plus intelligente et la plus encroûtée du monde. On y trouve tous les contrastes, toutes les grandeurs, toutes les misères de la table ; sans cesse et partout la roche Tarpéienne à côté du Capitole, Lucullus à côté de Cornaro, la *Maison d'or* à côté d'un empoisonneur à bas prix, *Joseph* à côté de Duval.

Cependant, parmi toutes les villes du monde, Paris a su rester la reine de la table, et quiconque a voyagé, ou plutôt *Globe-trotté* avec observation, a pu remarquer que les étrangers qui sont venus en France ont conservé le souvenir de notre cuisine et qu'ils font montre avec emphase de la reconnaissance de leur estomac.

Allez à Londres, à Berlin, à Pétersbourg, à New-York, au Caire ou à Batavia, partout vous rencontrerez des hommes encore allumés par la seule évocation de leurs bombances parisiennes ; vous les verrez souriants, se passant savoureusement la langue sur les lèvres, vous accueillir avec une sympathique admiration comme le représentant du grand peuple de la gourmandise.

S'ils vous convient à leur table pour vous offrir quelque repas plus chargé de mets et de vins rares qu'il ne conviendrait, vous les entendrez s'excuser humblement et sans ironie de vous traiter si mal, vous les sentirez vraiment anxieux de votre critique, torturés par la peur de vous faire médiocrement dîner, et si votre palais est flatté par des plats locaux souvent exquis, si vous dégustez des vins du pays que vous déclarez incomparables, si sincèrement vous éprouvez cette délicieuse détente que procure une nourriture délicate et sapide arrosée de crus magnifiques, vous n'arriverez que très malaisément à les


LE RESTAURANT VU DU BOULEVARD

convaincre de votre joyeuse satisfaction.

A leurs yeux, un Parisien parisiennant apparaît comme un maître difficile à l'excès sur toutes choses culinaires, et ils jugent son hypergheustie beaucoup plus développée qu'elle ne l'est généralement.

C'est avec dévotion et recueillement, dans une sorte de communion du souvenir qu'ils rappellent les noms des cabarets célèbres où ils ont étudié la physiologie du goût; ils citent non pas le *Café anglais*, dont on ne parle plus que dans les vaudevilles à cocottes, mais des établissements plus excentriques : la *Tour d'argent*, Maire, Marguery, Lapeyrouse, Lavenue, *le Père Lathuile*, et leurs lèvres épellent lentement ces enseignes, tandis que du bout des doigts ramenés à la bouche ils envoient un vague baiser en l'air, sans direction précise, et qui dit bien toute l'exquisité qu'ils attachent à ces lointaines réminiscences.

J'avoue pour ma part, — sans doute par goût blasé sur les plaisirs des cabarets à la mode, — que je me suis souvent demandé au sortir de dîners ou de soupers vraiment supérieurs, en des clubs raffinés ou en des maisons recherchées, si l'enthousiasme des étrangers pour notre cuisine de restaurants n'était pas quelque peu excessif et dithyrambique, non pas que je songe à méconnaître l'incontestable supériorité de nos chefs et de nos cordons bleus, mais surtout par cette raison que, en réalité, un dîner de restaurant, quel qu'il soit, ne saurait, à mon avis, vraiment atteindre au sublime lyrisme.

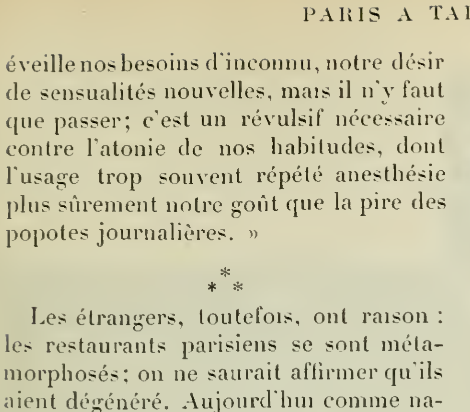
Le cabaret, pour nous autres Français, n'est jamais que l'interrègne du pot-au-feu domestique; il nous sort du *home*, nous permet de savourer ces «fameux plats qu'on ne saurait faire chez soi », phrase consacrée des ménagères en rupture de foyer; mais il faut avouer que nous nous lassons vivement de notre assiduité à ces tables de fête; nous envisageons sans tarder que le menu qui nous semblait si varié, si embarrassant le premier jour, est d'une navrante monotonie, et nous revenons à l'ordinaire du logis avec des complaisances et un appétit légitime, d'où cet aphorisme :

« Le restaurant aiguise notre appétit.

éveille nos besoins d'inconnu, notre désir de sensualités nouvelles, mais il n'y faut que passer; c'est un révulsif nécessaire contre l'atonie de nos habitudes, dont l'usage trop souvent répété anesthésie plus sûrement notre goût que la pire des popotes journalières. »

*
* *

Les étrangers, toutefois, ont raison : les restaurants parisiens se sont métamorphosés; on ne saurait affirmer qu'ils aient dégénéré. Aujourd'hui comme naguère, peut-être vivent-ils avec trop d'incurie dans la tradition et la routine; mais, tels qu'ils se présentent, ils restent



encore les conservateurs d'une suprématie culinaire, et si l'on mange quelquefois délicieusement hors frontières, il faut ajouter que l'on dîne presque toujours aimablement à Paris.

Tour à tour on a vu disparaître les anciens restaurateurs célébrés par les épicuriens - chansonniers du Caveau,

Les gastronomes, gastrolâtres et gastrographes qui épuisèrent le filon d'enthousiasme des sensations gastriques et des voluptés bacchiques se sont tous éteints successivement, et la librairie de la gourmandise ne compte plus guère

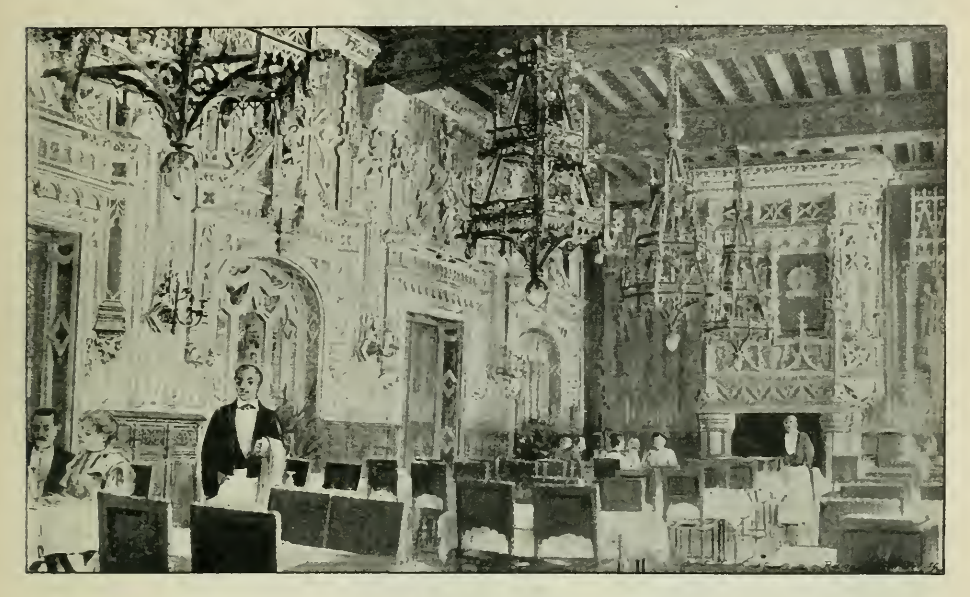


Véry, les Frères Provençaux, Véfour, Brébant, Bignon, Vachette, Magny et Philippe, Bonvallet et Deffieux, puis tant d'autres dont la liste serait longue. C'est là une des lois de l'évolution générale. Chacun de ces noms correspond à une époque, à une littérature, je dirai presque à une race, sinon à une génération, et il n'y a pas davantage lieu de s'en étonner que d'avoir vu partir dans le lointain Pigault-Lebrun et Paul de Kock, Brillat-Savarin et Désaugiers, Monselet et le gros Dentu.

d'écrivains zélés. Est-ce un mal? Assurément non. L'objectif de notre sensualisme littéraire s'est orienté ailleurs, peut-être plus bas, j'en conviens, mais il ne faut pas trop âprement discuter son temps; savoir y vivre, c'est l'apprécier; nous sommes tous les instruments d'une époque dont il ne nous appartient pas de juger ni de jauger la valeur. Nous avons hérité de nos pères, trop bons vivants, d'estomacs susceptibles et voués aux régimes les plus variés; la gastrodynie a tué la gastronomie, c'était fatal; mais si nous écrivons moins sur l'art de manger, nous n'en mangeons pas moins encore avec art, goût et raffinement.

Les anciens, ceux qui ont survécu au désastre du Palais-Royal et de ses fameux cafés de dilettantes de la table, nous parlent avec un sombre désespoir de la décadence culinaire :

« Vous êtes jeunes, disent-ils, vous n'avez pas connu les beaux jours de la Rotonde, du Café d'Orléans, de Corazza, du grand Véfour et du *Bœuf à la mode*... Ah ! mes amis, c'est là qu'on savait apprécier les choses de la sainte nutrition ! — on ne faisait pas un dieu de son ventre, si vous voulez, mais au moins le considérait-on comme un personnage respectable et respecté ; on savait concilier la poésie de l'âme et celle des sens, et les littérateurs de marque étaient alors tourmentés de l'ambition de laisser un nom invoqué à l'heure des repas ; les casseroles sonnaient sur leur airain la gloire et la réputation des physiologistes de la cuisine. Qu'avez-vous fait de tout cela ? — Quelle dégringolade, mes pauvres enfants ! où pouvez-vous, à l'heure actuelle, accomplir cette fonction difficile et savante qui s'appelle dîner ? — Chez qui espérez-vous rencontrer la distinction et la correction nécessaires à l'apprêt d'un repas, quand pour vous sonne l'heure du berger de l'estomac ? Citez un nom, un seul !... Vous n'avez plus de restaurateurs, mais des sophistiqueurs, des entrepreneurs de nourriture douteuse. — Ah ! que n'écrit-on un livre traitant de l'influence de la cuisine sur l'avenir et la civilisation des peuples ! il dirait tant de choses sur notre état de dépression, car, à une époque où l'on n'admet guère qu'un plat, si simple soit-il, et tout un monde de coulés, de gratinages et de réductions de sucs essentiels, il faut dire que la cuisine se meurt, que la cuisine est morte ! »



LA GRANDE SALLE GOTHIQUE

On en rencontre encore quelques-uns de ces vieux briscarts de l'armée des Gourmets, derniers disciples de Grimod de La Reynière, gens invoquant Carême, Apicius ; Domitien, le monarque au turbot ; Bouret, le fermier général ; le marquis de Cussy, Berchoux, Vatel, Rossini, Alexandre Dumas ou le baron Brisse ; mais ces gastronomes lettrés qui sont fiers de vous citer l'exemple de Crassus, qui porta le deuil d'une murène, se font de plus en plus rares ; heureuse-

LA GROTTE-SERRE, SALLE DE DINER

ment, car ils sont hors de ce temps et nous fatiguent outre mesure par leurs récits alambiqués; ce sont des ex-don Juan de la table, qui ne veulent pas admettre qu'après eux on puisse encore aimer la bonne chère qu'ils sont aujourd'hui impuissants à attaquer.

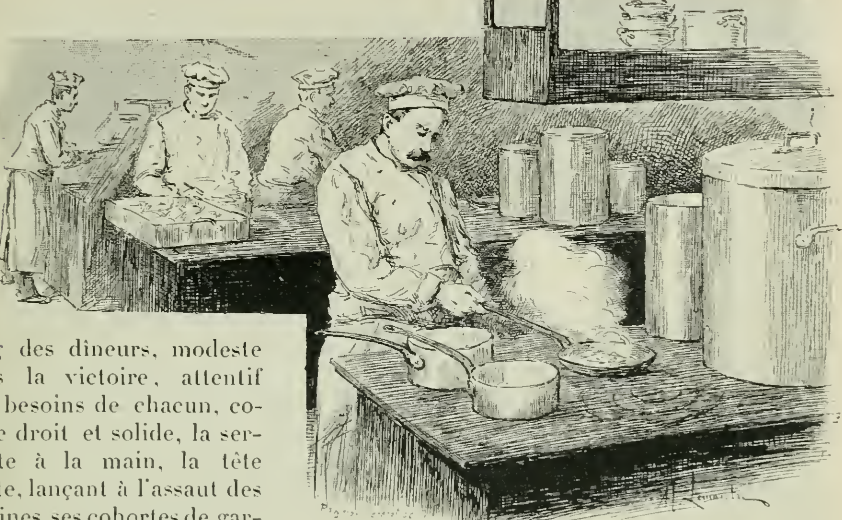
Grâce au ciel, ces pessimistes détériorés par l'âge et les excès, irrémédiablement voués au régime de ce retour à l'enfance qu'on nomme le régime lacté, ne méritent aucune créance. La cuisine française n'est pas morte, on dîne toujours merveilleusement à Paris et en province; Bordeaux, Toulouse et Marseille possèdent des cuisiniers sans rivaux, et nos restaurateurs de la rive droite et de la rive gauche savent encore trousser des repas dont les plus dégoûtés petits-fils de Cambacérès ou de Barras se pourlèchent savoureusement les entournures des lèvres.

Il y a dans notre métropole une vingtaine de restaurants, cabarets, tavernes ou marchands de vin plus ou moins connus, qui savent fricoter amoureusement des suprêmes de volailles, confectionner des entre-côtes brevetées, des tournedos très conciliants, des cassolets inoubliables, des garbures et des salmis émoustillants, des homards à l'américaine comme les États-Unis n'en connaîtront jamais, et des omelettes soufflées qui rappellent les ballets de Psyché et qui sont, comme disaient nos pères, les véritables pirouettes de la cuisine.

Bien plus, les boutiques étriquées à lambris dorés, à entresols étouffants, qui constituaient les *Dining rooms* des restaurants d'autrefois, se modifient chaque jour au profit d'un confortable mieux en harmonie avec les besoins et les mœurs du jour; les salles sont moins sombres, moins solitaires, moins recueillies peut-être; elles n'ont plus ce relent d'égoïsme qui flottait dans l'air des anciennes *gastronomières* où de sincères mais monstrueux gourmets dégustaient seuls, à des tables isolées, avec méthode et componction, les mets spécialement étuvés à leur intention. Les restaurants contemporains sont des salons fleuris, joyeux, souvent peuplés de ces dîneurs en société qui estiment avec raison que la conversation enjouée, l'échange des demi-confidences, l'abandon de son *soi* au dessert sont les véritables charmes de ces aimables repas improvisés sur façon.

Je parlerai, par exemple, au début de

cette série d'études ou plutôt de monographies du *Paris à table*, — qui se pourra poursuivre par la suite, — du plus moderne d'entre tous les cabarets de Paris, du plus élégant, du mieux fréquenté par la bourgeoisie de ce temps, de ce Restaurant du Gymnase, où règne le maître Marguery, le Vercingétorix de la cuisine gallique, qui triomphe chaque jour de l'appétit d'un millier de Parisiens, et que l'on voit passer sur le rang des dîneurs, modeste dans la victoire, attentif aux besoins de chacun, colosse droit et solide, la serviette à la main, la tête haute, lançant à l'assaut des cuisines ses cohortes de garçons, et sachant veiller aux moindres détails de la distribution des vivres avec le souci et la sûreté de coup d'œil d'un véritable général en chef.



LES CUISINES

***

Le Restaurant du Gymnase ou Restaurant Marguery, — l'un et l'autre se dit ou se disent, — est devenu depuis quelques années comme l'Oasis du Boulevard Bonne-Nouvelle, non pas seulement qu'on s'y ravitaille et rafraîchisse savoureusement à des sources bourguignonnes, champenoises et bordelaises, mais aussi parce que l'entrée de cet Éden de la cuisine savante est masquée par une floraison de plantes exotiques qui mettent en joie tous les habitants du quartier, braves gens très sevrés de tout autre square ombreux, de toute promenade élyséenne

En passant devant cette luxuriante verdure, où les bambous aux longues tiges jaunes agitent leur joli feuillage menu au-dessus des palmiers, des lauriers en caisse et des plantes annuelles d'essences variées, on se demande d'où provient cet extraordinaire jardin d'hiver débordant sur la chaussée et au milieu duquel des pierrots parisiens viennent s'ébattre et piailler joyeusement, ainsi qu'en un bosquet d'Armide. Le soir, aux lueurs du gaz et de l'électricité, l'aspect est fantastique, curieux, féerique, et n'était le bruit ambiant du Paris qui roule, on se croirait devant quelque palais florentin en fête ou auprès d'une villa princière de Nice ou de Corfou.

Entrons.

Sous un éclairage étincelant, — de six à neuf, — une foule assemblée en des salles consécutives répand un bourdonnement de gaieté, et, sur le chuchotement général, comme un chant dominant une orchestration, partent en fusées les trilles aigus des rires... rires en mineur, rires en majeur, passant de la

note grave au cri strident, de la voix de basse à la voix flûtée et gamine.

Des convives simples, sans snobisme ni prétention, rien du style anglais qui comporte l'habit fleuri pour les hommes et le décolleté, la demi-peau, comme nous disons aujourd'hui, pour les femmes. Des amis de rencontre, des provinciaux en bonne fortune, des artistes de théâtres voisins, des familles s'entrainant par un bon repas aux délices du spectacle qui les attend, des hommes d'affaires élaborant de concert quelque « grosse machine » à sensation, des étrangers de tout pays, des journalistes, des boulevardiers, tous les représentants de ce fameux *Tout-Paris,* qu'il serait si plaisant d'analyser pour démontrer ce qu'il entre dans ce mot d'éléments hétérogènes et d'origines douteuses.

La façade entière, y compris le péristyle du Gymnase, — lorsque l'illustre *Théâtre de Madame* fait relâche, — est occupée, tant au rez-de-chaussée qu'au premier par les habitués; partout des tables, jusque sur le terre-plein du boulevard, parmi les arbustes et les réverbères. On dîne dans la serre, sous la colonnade et dans le foyer du théâtre, dans les nombreux salons du premier étage; on dîne à l'entresol, dans la grotte établie en contre-bas, du côté de la rue Hauteville; on dîne encore dans une grande salle des fêtes, dite salle gothique; il n'est point de coin qui n'ait ses dîneurs en cette maison à surprises, qui mériterait d'avoir sur son enseigne cette devise imaginée par Boulanger, le premier restaurateur parisien, vers 1765 : *Venite ad me, omnes qui stomacho laboratis, et ego restaurabo vos.*



LA CRYPTE, VESTIBULE DES CAVES

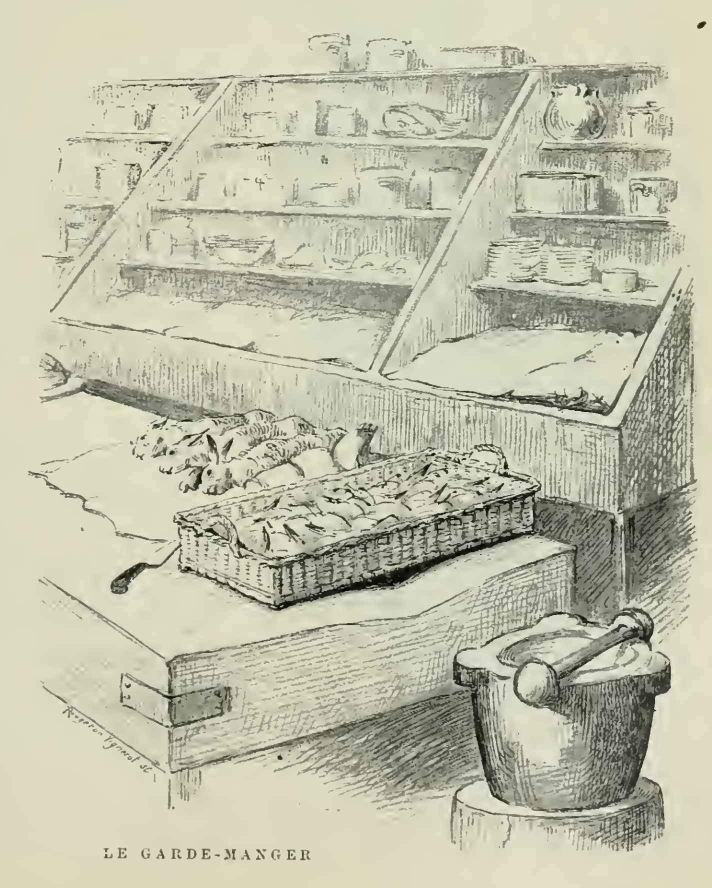
Il n'est certes pas de fricoteur français qui tienne plus grandes assises que Marguery; il compte par centaines, soir et matin, ses convives, et ce qui surpasse, c'est qu'il puisse, pour un si grand nombre de bouches en appétence,

raffiner pour chacune l'essence de ses coulis et servir avec un égal souci de l'exquis les tables amies ou les réunions d'inconnus.

En parcourant cette taverne, qui est comme un résumé du « ventre de Paris », on éprouve bien la sensation inquiétante d'un cabaret de la décadence, avec cette foule élégante qui veut trouver place là où elle sait qu'il ne doit plus y en avoir, et qui s'entasse tout autant pour voir, pour se distraire, pour entendre, pour observer, que pour délicatement manger.

Parfois, au cours de l'hiver, dans ce palais féerique « des Mille et une Bedaines », il se rencontre six, huit ou dix repas de corps : sociétés amicales, politiques, industrielles, littéraires, judiciaires ou artistiques, qui emplissent les escaliers et couloirs par bandes de vingt, cinquante, cent ou deux cents convives, formant ainsi au total, sur l'ordinaire prévu, un excédent d'un demi-millier d'affamés à satisfaire. Tout ce monde est casé sans désordre, mobilisé en douceur vers les salons d'attente qui précèdent les salles de festin, et chacun se plaît à reconnaître l'ordonnance délicieuse des tables chargées de fleurs, éclatantes de lumières et de fins cristaux, ornées de menus dignes d'Apicius et servies avec une correction d'ambassade anglaise.

Les Véry, les Véfour, les Méot, les Henneveu, les Riche, les Borel, les Hardy et autres fastueux restaurants d'autrefois n'auraient-ils point perdu la tête devant un tel assaut de dîneurs? On peut le supposer. — Ici, on sent que le maître conserve la sienne pour avoir l'œil à tout et déployer ce don d'ubiquité qui fait les grands capitaines et les Vatel de ce temps. En tout lieu on le voit apparaître, inspectant le personnel d'un regard bienveillant, mais inexorable; on l'entrevoit découpant ici des canetons rouennais, entaillant plus loin un cuissot de sanglier, préparant ailleurs les condiments d'une salade, s'informant partout avec discrétion de la qualité des mets servis, du bouquet des vins, habile à comprendre et à satisfaire les moindres desiderata. Aussi, à l'heure des toasts, recueille-t-il involontairement sa part de félicitations,

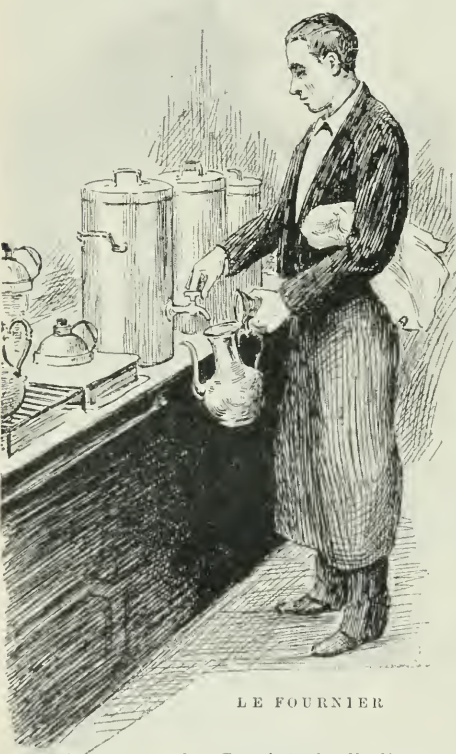


LE GARDE-MANGER

alors même qu'il se dérobe timidement aux bravos des dîneurs maintenant communicatifs, émus, de cette émotion de bien-être qui monte au cerveau au moment du café et qui ramène l'homme aux sentiments de fraternité, d'abandon et d'espièglerie du premier âge.

*
* *

Le fondateur de cet établissement pantagruélique, qui aujourd'hui préside



LE FOURNIER

le Comité de l'Alimentation parisienne ainsi que l'Union syndicale et mutuelle des Restaurants et Limonadiers de la Seine, est une figure sympathique à tous et devenue populaire en raison de la philanthropie généreuse qu'elle exprime. Marguery a été fait chevalier de la Légion d'honneur il y a un an ou deux, et dans l'exercice de ses fonctions il montre autant de tact que de modestie en n'affichant pas son ruban rouge au revers de sa redingote. A une époque où la culture de la boutonnière est devenue épidémique, où chacun fait valoir des titres exceptionnels et travaille sans trêve le ministère régnant pour faire fleurir la sienne, on ne peut que s'incliner devant cet acte d'abdication momentanée d'un insigne laborieusement acquis.

Le directeur du Restaurant du Gymnase est en effet le fils de ses œuvres, le *self made man,* comme disent les Anglais. Issu d'une famille de cultivateurs bourguignons, il débuta très humblement dans la carrière de rôtisseur; ainsi que le Florentin Jean-Baptiste Lulli, il fut marmiton, non pas chez quelque princesse émule de Mlle de Montpensier apte à lui ouvrir les portes du succès, mais au *Rocher de Cancale,* alors situé à Bercy, vers 1852. Au sortir de ce cabaret célèbre dans tous les flonflons du *Caveau,* il passa chez Champeaux comme aide garde-manger, et, s'élevant successivement à tous les grades, il devint *Chef,* et sut conquérir le cœur et la main de la fille de la maison, dont il prit la direction vers 1858.

Ce fut seulement en 1861 qu'il acquit l'établissement Lecomte, sur le boulevard Bonne-Nouvelle, et qu'il fonda le Restaurant du Gymnase, alors simple petite boutique qui, après trente années de labeurs assidus, se développa dans les proportions colossales que l'on connaît.

Il ne nous appartient pas de faire ici la biographie détaillée de cet industriel vigoureux et intelligent, car nos notes pourraient être taxées de réclame alors qu'elles ne sont écrites que sous la poussée d'une sympathie générale, dans le but d'exposer aux lecteurs de ce Magazine une monographie parisienne, dont les images, plus encore que le texte, plairont à tous ceux qui ont fréquenté cet endroit à la mode. Rien ne réjouit davantage le souvenir des hommes que la représentation de certains décors où les tracas de la vie, pour un instant, se sont lentement assoupis dans un demi-bonheur matériel.

« Tiens, j'ai dîné là! » est une phrase souriante qui pourra trouver son écho dans bien des coins de France et de l'étranger. — C'est la raison dominante de cet article.

*
* *

Ce que le public ne connaît guère, ce sont les dessous de ce théâtre où l'art culinaire donne ses représentations ininterrompues, et nous avons, à l'aide de quelques illustrations photographiques et de croquis sur nature, essayé d'éclairer un peu la coulisse et les praticables.

Le personnel régulièrement engagé compte environ cent quarante personnes, soixante garçons de service, y compris les *extras,* trente cuisiniers, aides et *plongeurs*, trente garçons d'office, deux écaillères-fruitières, un *fournier* chargé des café, thé, chocolat, du pain, etc., un grand chef sommelier ayant à son service six *seconds*, un mécanicien, distributeur de force motrice, des majordomes, chasseurs et divers manœuvriers.

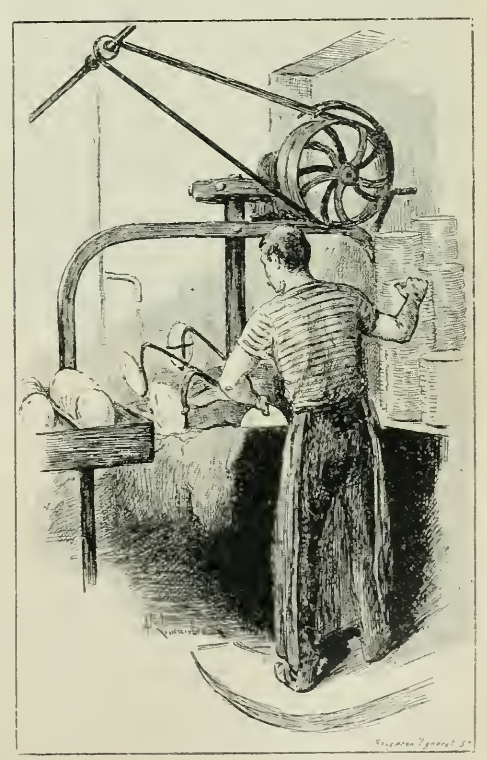
Aux cuisines, le chef général préside aux sauces et aux *braisés;* il a sous ses ordres le chef rôtisseur, grand maître des grillades et des fritures, le chef entremetier, qui soigne particulièrement les potages, les légumes et les menues douceurs, soufflés, crèmes, gâteaux, sucreries variées, et le chef garde-manger dont le rôle consiste à diriger *le froid*, les viandes, volailles, pâtés, etc.

L'établissement est supérieurement machiné, et les sous-sols, d'une propreté toute flamande, réservent bien des surprises aux visiteurs: c'est ainsi que l'on assiste au lavage mécanique des assiettes par un système circulaire ingénieux de crochets plongeurs qui immergent les faïences et porcelaines de table en des piscines d'eau courante à température élevée; les couteaux sont nettoyés sur un tour mû par transmission de vapeur. On voit également un broyeur d'écrevisses à vapeur qui met en appétit de bisques authentiques.

La cuisine, avec ses immenses fourneaux, ses chaudières, sa population de blanc vêtue, le garde-manger, la glacière, la fruiterie admirablement installée, mériterait assurément une description que notre plume serait malhabile à tracer en quelques lignes et dont quelque Zola ferait un tableau fulgurant de couleur et diversement aromé.

Mais que dire des caves, longues voûtes tapissées de crus célèbres, immense dédale de fioles rares, catacombes où reposent et s'affinent les essences de nos coteaux? il y a là près de six cent mille bouteilles, de quoi mettre *à quia* la raison de toute une ville, et on compte de plus un nombre de barriques si considérable qu'il serait capable d'inonder le quartier. Il sort de ces caves pour la consommation quotidienne plus de quatre pièces de vin qui n'a jamais moins de deux mois de bouteille.

Il serait intéressant d'établir une série de statistique pour montrer ce qui peut



LE LAVAGE MÉCANIQUE DES ASSIETTES

se dévorer par jour en un tel antre de Grandgousier en tant qu'œufs, kilogrammes de pain, litres de lait, bottes de légumes, douzaines de volailles et gibiers divers, tasses de café et verres



UNE ALLÉE DE CAVE

de liqueurs. Cet innocent plaisir des chiffres, si cher aux Américains, ne nous est pas possible; on est trop occupé à la maison pour fournir aux inquisiteurs du journalisme de tels documents précis, et nous ne devons pas insister.

A l'entrée de caves, ainsi qu'un péristyle, se dresse une superbe crypte à colonnes de grès bleu qui fait grand honneur à l'ingénieux architecte du restaurant. On peut s'étonner que de vrais œnophiles n'aient pas encore demandé à y dîner en bruyante corporation; il y a là une fête inédite à méditer.

D'ailleurs, puisque nous parlons d'architecture, il faut bien reconnaître, quand même certaines décorations seraient parfois, dans les diverses salles du Restaurant Marguery, d'un goût un peu fastueux, que l'ensemble des salons présente un luxe et un confortable qu'on trouverait difficilement même à Londres ou à New-York.

Tout cela tirerait assurément plus de mérite de la simplicité et de la sobriété ornementale, mais il ne faut pas oublier que la masse du public veut de l'or, de la ronde bosse peinte, du néo-gothique, du simili-Renaissance, de la rocaille, des mosaïques criardes, des glaces à profusion, des faïences polychromes et des cuirs mordorés. Les artistes amis de plus de discrétion forment la minorité; c'est pourquoi, dans la splendeur de son modernisme, à une époque où nous ne renouvelons pas suffisamment le luxe de nos palais de plaisance, le Restaurant Marguery fait autant d'honneur à Paris par le faste qu'il étale que par le goût exquis des mets qu'on y consomme.

D'ailleurs, ainsi que le remarquait récemment Paul Bourget en ses notes d'*outremer*, l'endroit de plaisance de chaque pays a une valeur documentaire en ce sens qu'il répond à ce que l'indigène demande. Tout entrepreneur d'une maison meublée ou d'un restaurant est, à sa manière, un psychologue dont le talent consiste à capter son client en flattant ses goûts, — un simple cabaret, du moment qu'il réussit, ressemble à l'imagination de ceux qui fréquentent là, et qui s'y plaisent, puisqu'ils y fréquentent.

Or, qui n'a fréquenté le Restaurant du Gymnase? Qui n'a banqueté dans cette salle gothique assez grandiose en somme? Qui n'a subi le charme à l'heure capiteuse du dessert, de ces dorures, de ces glaces, de tout cet éclat ambiant? Tous ceux qui dînent ou... aiment en ville n'ont-ils pas besoin de cette fanfare un peu criarde dans la décoration du Théâtre des Sens où se joue l'éternelle féerie des *Sept Châteaux du diable?*

GÉRARD D'ORGY.



PANORAMA DE BUDAPEST

LA HONGRIE ET SON MILLÉNAIRE

Il y a mille ans, des rives du Pruth, du Sereth et du Dniester, où ils avaient été conduits par leur chef Almos après avoir occupé un vaste territoire sur les rives de l'Irtisch et de l'Oural, parmi les peuples turco-tartares et finno-ougriens, les Magyars, réunis en sept tribus sous la souveraineté du prince Arpad, fils d'Almos, se déversèrent, tel un torrent furieux, pourchassés par les Petchénègues, vers les contrées occidentales, et, s'étant arrêtés dans les plaines fertiles de la Pannonie enfermées entre les Carpathes et le Danube, ils soumirent les peuples slaves qui s'y étaient établis déjà, et y dressèrent triomphalement leurs tentes par droit de conquête.

La Hongrie était fondée.

Comment ces hordes farouches et barbares, devenues la terreur de l'Europe, apparaissant à ses yeux comme ces bandes de Gog et de Magog qui doivent hâter la fin du monde, « à cheval, toujours à cheval, l'arc sur l'épaule, la pique, le javelot et le sabre en main », purent-elles, — en dépit de leur nature aventureuse, de leur amour frénétique des combats, de leur arrogante prétention

de dominer un pays où, plus nombreuses, s'étaient de longue date implantées les races serbes, croates, valaques, saxonnes, moraves, bulgares et roumaines composant des nations autochtones unies par de mêmes sentiments de fidélité et de haine, — rester homogènes, et, fermes, résolues, héroïques, ne jamais faiblir en face des menaçantes convoitises des nations cent fois plus fortes et cent fois plus grandes qui ne cessèrent de les guetter? C'est que les



ROND-POINT DE L'AVENUE ANDRASSY

Magyars descendent des Huns, de ces tribus indomptables dont le chef fut appelé le « fléau de Dieu » et le « maillet de l'univers », et que les qualités de leurs ancêtres demeurèrent les leurs : le courage, la vigueur, la volonté, l'enthousiasme, l'orgueil, l'exaltation guerrière, la passion de la liberté mêlée au respect de la monarchie, et enfin une sorte de prudence rusée qui les fit s'arrêter à temps dans leurs pérégrinations vagabondes lorsque, sous les murailles d'Augsbourg, l'empereur Othon le Grand fit noyer, après une tuerie monstrueuse, plus de cent mille de leurs guerriers dans les eaux du Lech, — de même qu'Attila avait su s'arrêter devant Rome parce que, disait-il avec prévoyance, « il s'était engagé à remettre son épée dans le temple détruit du dieu Mars, si jamais il entrait dans la capitale romaine ».

Ainsi la race magyare, d'abord merveilleusement gouvernée par l'illustre saint Étienne, dont le règne à la fois sage et largement progressiste dans sa marche vers les idées civilisatrices fut un exemple pour tous ses successeurs, put demeurer intacte malgré les plus violents orages et les cahots de sa course périlleuse à travers les siècles, et étouffer les révoltes des races rivales confondues dans son sein, grâce aux effets d'une politique austère, d'autant plus admirable que jamais ne cessa de gronder la haine sourde de ces races contre l'hégémonie magyare.

Cette année, la Hongrie a été plongée dans l'allégresse. Par des fêtes magnifiques et une exposition aujourd'hui à son déclin destinée à rappeler ce qu'elle fut dans le passé, à montrer ce qu'elle est devenue, à donner des preuves de sa vitalité, elle a célébré le millénaire de son existence. Et, fiers, les Hongrois s'écrient :

« Dix siècles de tempêtes et de gloires ont passé sur notre pays, et le Magyar

a conservé, à travers de si longues étapes, ses vertus antiques : le patriotisme, le respect des droits acquis, la fermeté dans l'accomplissement des devoirs. Pendant mille ans, il a conservé sa langue, son individualité nationale, et il a arrosé de son sang chaque pouce de sa terre natale. Aussi tous nos efforts tendaient-ils à rehausser l'éclat et à perpétuer le souvenir de ce grandiose jubilé ! »

Toutes les promesses ont été tenues : l'exposition nationale de Budapest a été une merveille et, bien plus encore qu'une exposition, une féerie. Des monuments somptueux et coquets, des palais majestueux et de mignonnes villas, des châteaux altiers et de modestes chaumières, des bosquets ravissants, des jardins aux senteurs délicieuses, des jets d'eau éblouissants sous le scintillement du soleil, des lacs enchanteurs, des promenades empreintes d'une poésie exquise, des orchestres mélodieux, comme on n'en trouve qu'en Hongrie, un étalage choisi des plus riches produits hongrois, — tout charmait, captivait et retenait. Et le ciel, un ciel athénien d'un bleu toujours pur, comme s'il s'était mis, lui aussi, de la fête, répandait sur toutes ces jolies choses des torrents de lumière, argentait l'onde limpide des lacs et des cascades, épanouissait la verdure des parcs, dorait les toits des chalets, faisait naître la gaieté dans les cœurs, accrochait à chaque bâtiment, à chaque arbre, à chaque fleur, à chaque objet comme un sourire de printemps.

C'est en face de l'avenue Andrassy — une avenue immense qui a la réputation d'être l'une des plus belles du monde, avec sa double rangée de villas luxueuses de tous les styles, et où passent et repassent tout le jour, au grand trot de chevaux intrépides très légèrement harnachés, le flot des équipages reluisants, — qu'a été dressée, égayée par des oriflammes, dans un décor de monuments tout neufs, parmi lesquels, à droite, le Musée des Beaux-Arts, dont la construction à peine achevée va coûter plus de trois millions de florins, — la grande porte de l'exposition, que surmontent deux énormes sphinx accroupis.



ROUMAINE

Parmi les sections qui nous ont le mieux appris à connaître la Hongrie, nous avons remarqué la section militaire comprenant : le pavillon des fournitures de l'armée, où sont entassés les équipements, les armes, les fusils, les



Fille serbe des environs de Mohacz (Danube).

Allemande (Transylvanie).

Paysanne hongroise.

Paysanne hongroise.

sabres, les cartouches, les uniformes, tout un matériel de guerre ; le pavillon de l'armée des Honveds, où toutes les particularités des troupes hongroises défilent sous nos yeux ; le pavillon de l'armée commune (austro-hongroise), relié au précédent par un pont jeté sur le lac par le génie, et où se côtoient les troupes à pied, l'artillerie, la cavalerie, voire même l'aérostation militaire, en une curieuse collection pompeusement étalée qui nous transporte par la pensée dans une ville de garnison ; enfin, le pavillon de la marine de guerre, sous la forme d'un cuirassé.

Dans cette section, nous avons été initiés à la vie des soldats autrichiens et hongrois, et des documents de statistique nous ont donné les chiffres des contingents de l'armée commune : 308,685 Autrichiens-Allemands, 191,549 Magyars, 154,080 Tchèques et Moraves, 99,511 Polonais, 90,611 Ruthènes, 78,493 Serbes et Croates, 57,292 Roumains et 48,266 Slovaques, soit un effectif de plus d'un million d'hommes, qui peut en cas de guerre atteindre le chiffre de sept millions, dont plus de deux millions pour la Hongrie... Comme nous sommes loin des neuf cent mille âmes que comptait le peuple magyar il y a mille ans !

Il y a en Allemagne une montagne fameuse, le *Harz*, où le peuple va évoquer la grande figure de Frédéric Barberousse et d'où il croit que le monarque se lèverait si l'empire se trouvait en péril ; il y a de même en Hongrie un village où les habitants, après s'être placés sous l'égide d'Arpad, prêtent serment de fidélité à la patrie, comme le font les Portugais au pied de la statue de Camoëns. Pusztaszer est le nom de ce village, et un monument a été érigé pour le millénaire en souvenir du fait mémorable qui s'y accomplit : la signature de l'acte établissant la première Constitution hongroise. A cette époque, le prince Arpad, qui venait d'être reconnu duc suprême après l'ab-

dication de son père, le fameux Almos, convoqua dans le village de Pusztaszer, près de la Tisza, une assemblée nationale, et, après trente-quatre jours de délibérations, organisa le gouvernement et distribua le territoire conquis. Et, comme il avait déjà été fait sous le règne d'Almos, lorsque celui-ci avait promis le partage des biens en échange d'une stricte obéissance, il y eut une solennité où Arpad et les sept capitaines des sept tribus émigrantes, après avoir juré fidélité aux lois de la Constitution nouvelle, s'ouvrirent une veine et mêlèrent leur sang dans un même vase « pour fortifier la religion de cette promesse mutuelle et déclarant que serait versé de même, et jusqu'à la mort, le sang de ceux qui trahiraient la cause commune ». Ainsi furent signés les premiers décrets constitutionnels que le monument de l'exposition nous rappelle. Cette cérémonie ne prouve-t-elle pas que les Magyars, dans leur barbarie, possédaient quelque peu de la fierté loyale et de la grandeur d'âme des Gaulois ?



Garde-chevaux de la *puszta* de Debreczin.

Garde-chevaux du steppe de Hortobagy.

Paysan roumain.

Roumain du Sud.

C'est au *Corso* que, tout cet été, le gros de la foule s'est donné rendez-vous. Le *Corso* est une place vaste et fleurie toute resplendissante de clarté. Des fontaines lumineuses éparpillées dans un amoncellement de rochers, la musique militaire autour de laquelle on se pressait avidement, — car on raffole de musique en Hongrie : tout le monde est musicien, et, quant aux tziganes dispersés dans le pays, on prétend qu'ils jouent du violon, et Dieu sait avec quelle touchante harmonie, sans connaître une seule note ! — des *czardas* parées à ravir, tout en ce coin charmant invitait à la joie de vivre, à la sensation douce de se sentir entraîné vers des pensées riantes de plaisir et d'entrain.

C'est sur le *Corso* que l'on a pu à son aise étudier le Hongrois, puisqu'il était

devenu sa promenade favorite. Des yeux vifs et brillants qui lancent des éclairs de mâle hardiesse et d'orgueil; un teint brun légèrement olivâtre ou pour mieux dire asiatique; un nez japonais petit et souvent aplati; une barbe et des cheveux très noirs, ces derniers soyeux et frisés; grand, robuste, campé comme le Danois, dont il n'a jamais la lourdeur; sombre et réfléchi comme l'Allemand, sans que rien chez lui trahisse la dureté; une gaieté badine, qui révèle l'amour du rire et des chansons; une causerie peu bruyante, mais toute faite de vivacité, — le Magyar actuel constitue un mélange bizarre de caractère méridional et cosaque à la fois. C'est là un effet d'atavisme : pensive, songeuse, taciturne et mélancolique de nature, comme si elle était encore imprégnée de la tristesse infinie des vastes steppes déserts de ses anciennes patries, la race s'est développée sous la clarté du soleil danubien, et, égayée par l'allégresse d'une campagne luxuriante, tandis que petit à petit un sang plus chaud s'infiltrait en elle, elle est devenue plus sociable en devenant meilleure.

Au-dessus de tout, comme le peuple espagnol, le peuple hongrois place le sentiment de la patrie, et il est inébranlablement resté tel qu'il nous fut jadis décrit : noble et solennel, fier et libéral, vigoureux et brave, répondant avec orgueil, lorsqu'on lui demande son nom : « Je suis Magyar! »

Ce mot résume toute son histoire, toutes ses aspirations, tout son culte.

La femme hongroise, elle, est toute faite de grâce exquise et de tendresse. Elle est bonne et riante, gamine et douce. Son visage est une miniature, sa taille est celle d'une guêpe. Toutefois, sous cette apparence de fragilité et de frivolité se cache une âme d'airain pétrie pour les durs combats de la vie et même, s'il le fallait, pour ceux de la guerre. C'est qu'à ses instincts de maternité et de jouissance sensuelle un instinct d'héroïsme s'est mêlé. Maria Széchy, Cécilia Rozgonyi, Ilona Zrinyi, Anna Bormeisza, — la Hongrie a eu aussi des Jeanne d'Arc et des Jeanne Hachette. Et, comprenant à sa façon la parole du sage, la femme magyare apprend de bonne heure à ses enfants qu'ils doivent être patriotes étant hommes. De là cette poussée superbe vers les idées d'indépendance absolue qui ont toujours sauvegardé le principe unitaire de la Hongrie, et cette sainte vénération pour tous ses héros, les Hunyad, les Mathias Corvin, les Rakoczy, les Batthyani et les Kossuth, ces grands apôtres de la liberté et ces défenseurs sublimes de la patrie.

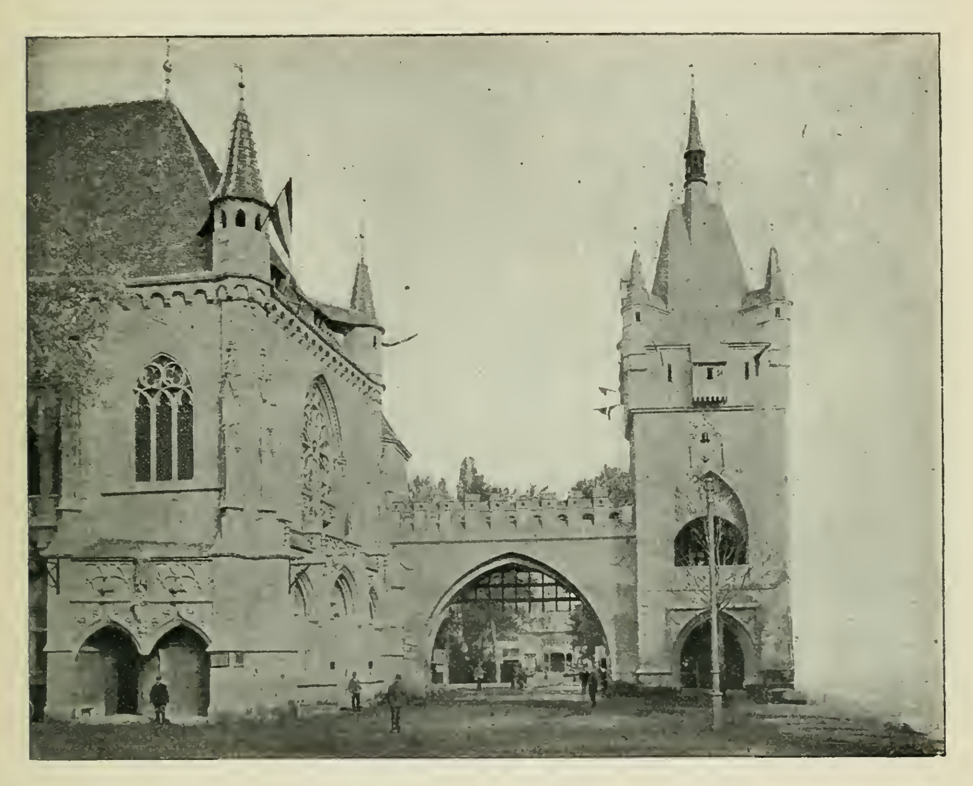
En face du *Corso* se dresse, imposant de majesté, le palais de l'Industrie, dont le style élégant est emprunté à la Renaissance moderne en Italie. Des sculptures très fournies décorent les quatre portes géantes : elles révèlent une antique école romaine, celle du siècle d'Auguste. La coupole se dresse, très haute, altière, sereine, et de la couronne d'or qui la surplombe jaillissent, sous le soleil qui flamboie, des gerbes d'étincelles. La grande façade, toute blanche de clarté, est juchée sur un monumental escalier d'opéra et porte au front une courte inscription : *Nyugat* (Occident).

Nous ne pouvions nous désintéresser des richesses du sol hongrois, puisqu'il est hospitalier par excellence, et la section agricole nous a fourni les preuves d'une fertilité sans exemple et d'une culture modèle. Voici des chiffres pour plus d'éloquence : 12 millions d'hectares, sur les 28 millions que représente la superficie totale de la Hongrie, — dont 5 millions et demi ensemencés de blé, — sont cultivés par 3 millions et demi d'individus, et produisent, comme exportation seulement, un revenu annuel de 200 millions de florins. C'est assez dire que la Hongrie est un pays essentiellement agricole et qu'il a su tirer profit de ses richesses naturelles.

Mais nous avons hâte d'arriver à des sections plus attrayantes, les sections historique et ethnographique, où ont été

réunies les reliques du passé et où ont revécu les périodes les plus caractéristiques de l'histoire nationale.

« Les trophées que nous exposons sont sacrés, s'écriait un Hongrois, car nos ancêtres les ont arrosés du sang versé pour la chrétienté, pour la sécurité de l'Europe, dans leur lutte titanesque contre les invasions mahométanes. Ils incarnent tous les âges de notre histoire et se rattachent au ciel par des légendes miraculeuses ! »



GROUPE ROMAN DE L'EXPOSITION HISTORIQUE

Ces paroles enthousiastes constituaient tout un programme. A-t-il été suivi à la lettre? Voyons un peu :

Sur une île, l'île du Palatin, — de telle sorte qu'elle forme un groupe séparé, — la section historique a été établie. Un pont en bois à châssis nous y conduit, semblable à celui qui donne accès au célèbre château de Vajda-Hunyad. Des créneaux de Diakovar donnent à la grande porte d'entrée un aspect de forteresse redoutable. Peut-on pénétrer sans péril ? Une pluie de flèches ne va-t-elle pas nous accueillir?... Non. Nous n'avons même pas besoin de nous armer du drapeau blanc. Si un instant nous faisons halte, c'est simplement pour admirer les belles tours des fortifications, dont l'une est la copie d'une tour de Vajda-Hunyad et l'autre celle de la tour qui dominait jadis les bastions de Segesvar, car chaque pièce va être ainsi la reproduction du style architectonique des diverses époques. Une Vierge, patronne de la Hongrie, et la statue baroque de saint Étienne, qui orna jadis la façade de l'église paroissiale de Bude, décorent ces deux tours menaçantes.

Le portail franchi, un groupe roman

se détache à gauche, un groupe gothique à droite, au fond un palais Renaissance. Ainsi sont représentés les trois styles correspondant aux trois grandes périodes de la Hongrie, et chaque bâtiment possède, étalées suivant le goût du temps, ses reliques respectives.

Le monument roman représente un couvent avec ses dépendances. Il date du premier siècle de la Hongrie. Les Magyars, ayant quitté leur métier de pâtres pour celui de conquérants, s'apprêtaient déjà à négliger les expéditions pour devenir des civilisateurs. Et voici qu'un roi sage et pieux, dont le nom brille comme une auréole dans l'histoire de la Hongrie, saint Étienne, vint à rêver pour ses sujets un autre genre d'habitations que les tentes portatives créées par les Magyars nomades. Il avait fait embrasser le christianisme par son royaume : il commença de bâtir des cathédrales et des couvents.



PAVILLON GOTHIQUE

Ainsi prit naissance en Hongrie le style roman, dont nous trouvons un spécimen dans l'abbaye bénédictine qui nous est présentée et qui nous ramène à ces temps reculés.

Ses somptueuses peintures, empruntées à la chapelle de la cathédrale de Pécs, ses bas-reliefs, ses plafonds carrelés, ses vitraux, dont l'un, le plus beau, montre l'archevêque Astrik remettant à saint Étienne une couronne d'or, présent du pape Sylvestre II ; le pallas, résidence de l'abbé, avec ses meubles massifs ; le salon, de mille couleurs bariolé ; les immenses cheminées en pierres polychromes ; le cabinet de travail où plane la tristesse des jours en allés ; les cintres en qui se concentre la puissance des premières audaces architecturales ; les *azulejos* (carreaux émaillés), les boiseries ; le cloître, avec son recueillement de mystère, où la grâce surgit dans l'enchevêtrement des arcades ; la chapelle silencieuse, — une réduction du couvent

de Jaak, — avec son riche portail, où des monstres dressent leurs gueules effritées; l'abside, un pur chef-d'œuvre; la basilique plongée dans la nuit; les tombeaux : celui de Gisèle, femme de saint Étienne, conservé à Passau, et celui du roi Salomon; les chasubles, dont l'une fut brodée par la reine Gisèle pour l'abbaye de Pannonhalma; les manuscrits, parmi lesquels le *Sermon funèbre,* le plus ancien de Hongrie, celui qui prouve que les Magyars d'Arpad ont eu le même alphabet que les Magyars actuels, que la langue nationale n'a jamais été transformée; — chaque chose a son cachet d'originalité, et l'impression est saisissante. C'est en costume de combat, sous l'armure pesante, avec leurs chevaux, que les Magyars païens avaient l'habitude de se faire enterrer, car ils devaient après leur mort comparaître armés et à cheval devant Hadur, le dieu de la guerre, — et nous trouvons encore dans l'abbaye, entre autres curiosités, les armes, les harnais, les selles, les ornements, les colliers formés de monnaies percées, les casques, tous les objets qu'emportaient dans la tombe les premiers Magyars.



SERBES DE MOHACZ

Le bâtiment gothique nous transporte aux XIVe et XVe siècles. Que de progrès accomplis! L'architecture a fait de grandes conquêtes; elle est devenue hautaine et hardie, la naïveté de l'indécision a disparu; les tâtonnements eux-mêmes marquent un puissant effort artistique. Les grandes réformes politiques ont entraîné les grandes réformes intellectuelles. Les idées se sont élevées et ennoblies. Il y a plus de détails dans plus de grandeur. Jean de Hunyad est survenu, héroïque jusqu'à l'excès, et, pour la première fois, par sa défense désespérée contre la barbarie islamique, la Hongrie joue un rôle omnipotent en Europe. — Et c'est, on l'a peut-être ou-

blié, en souvenir de la victoire que ce fameux général remporta contre les Mahométans, en 1456, sous les murs de Belgrade, que les églises catholiques du monde entier sonnent chaque jour à midi. — Après le grand héros, doublé d'un grand apôtre, c'est Mathias le Juste. Il organise « l'armée noire », mais, profitant d'une ère de paix, il illumine son pays du génie des arts et des sciences et se sacrifie à son embellissement. Ni la terrible jacquerie de Dozsa, ni l'insouciance des rois qui lui succéderont ne sont soupçonnées, et l'heure fatale n'a pas sonné où, victorieux à leur tour, gronderont dans le royaume les canons de Soliman le Magnifique. Le triomphe de l'art architectural est dès lors décisif : au style roman, écrasé et lourd, où ne surgit d'admirable que l'ampleur des voûtes, a succédé un style gracieux, léger, varié, où la noblesse préside avec l'harmonie.

Le monument gothique de l'exposition me semble l'un des plus beaux modèles du style. Il apparaît majestueux et joli à la fois, avec ses élégantes fenêtres ogivales, ses arcs-doubleaux élancés imités de la chapelle de Csutortokhely, sa profusion d'ornements ciselés avec minutie, ses tours altières, ses escaliers et ses piliers de marbre, ses pleins cintres agrémentant les ogives, ses verrières éblouissantes encadrées de roses et de larges fenêtres en relief, le fourmillement de ses mosaïques éclatantes, ses jubés dentelés, son dallage décoratif, ses mille motifs empruntés à la flore. Nous remarquons une puissante tour, celle de Segesvar, qu'orne la statue de Mathias Corvin érigée à Bautzen, l'escalier du château de Keresd, le puits gigantesque de la place de l'hôtel-de-ville de Presbourg, la salle des chevaliers du château de Vajda-Hunyad, divisée par cinq piliers de marbre rouge couverts



PAYSANS DU BORD DE LA DRAVE (Hongrie sud).

d'inscriptions latines et de scènes de tournoi; un sanctuaire, rempli d'objets religieux du moyen âge, où resplendit l'autel de l'église de Kapoztafalva; la salle des séances de l'hôtel de ville de Bartfa ; le sarcophage d'argent du prophète saint Siméon ; les premières monnaies d'or du pays frappées d'après des modèles florentins; la croix d'or du roi jeter la consternation en Hongrie, mille calamités terribles se succédant sans interruption jusqu'au jour où, dans un élan enthousiaste, la nation fut reconquise et calmée, grâce à l'habileté de Charles de Lorraine et d'Eugène de Savoie, et enfin au cri suprême de paix et de travail que jeta résolument la vaillante Marie-Thérèse.



CAMPEMENT DE TZIGANES

Mathias, — le trésor le plus précieux de l'exposition, — enfin une infinité de curiosités, dont l'ensemble forme une vivante apothéose de l'époque la plus glorieuse de la Hongrie.

Encore une étape, encore un progrès, malgré l'envahissement du pays par les armées turques, la désolation d'une longue lutte fratricide, le démembrement du territoire en trois tronçons, les guerres de religion, les attentats contre la Constitution, la révolution dirigée par Émeric Thokoli, où l'on vit ce fameux perturbateur rechercher l'alliance de ces mêmes barbares qui étaient venus

Avec le palais Renaissance, nous voici donc aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, à la période des Habsbourg. Le mouvement réaliste s'empare de l'Italie, gagne bientôt la France et l'Espagne, entraîne enfin à sa suite les pays slaves et germains, et, comme par enchantement, les monuments antiques renaissent sous des formes nouvelles en une résurrection glorieuse où domine la recherche du beau et où les derniers degrés du raffinement semblent désormais atteints. La Hongrie ne reste pas étrangère à cette évolution : elle a ses Brunelleschi, ses Bramante et ses Alberti, ses De-



Les Thermes

de

l'île Sainte-Marguerite.

lorme et ses Pierre Lescot, qui parent ses villes de châteaux et de cathédrales admirables dans le goût de Chenonceaux, de Blois et d'Anet, de Burgos et de Tolède. Les miniatures, plus recherchées, sont devenues plus mignardes que jamais, sans pourtant que soit trop exclue la majesté. Chaque pierre, ouvragée comme un bijou, porte l'empreinte d'un essor vers un idéal plus subtil, et je crois vraiment que les architectes de ce temps voulurent que les demeures qu'ils édifièrent, riantes elles-mêmes, ne pussent jamais entendre que des éclats de rire.

Le palais de la Renaissance de l'exposition est un chef-d'œuvre du genre. Le donjon, — du bastion Catherine à Passau, — les fenêtres et le balcon polychrome de la ville de Bartfa, la façade du monument de Szepes et celle qui est exécutée à la manière de Fischer d'Erlap, les moulures polonaises, la porte Charles de Gyula-Fehervar, surmontée de la Sainte-Couronne, symbole de la Hongrie, le génie magyar qui porte la torche du progrès, la tour de l'hôtel de ville de Locse, avec son cadran et son casque, le vestibule Marie-Thérèse, les escaliers solennels, les gobelins, les pierres tombales, les trésors, les chasubliers des prélats hongrois, les costumes militaires et de cour, les pavillons et les étendards, la chapelle Bakocs de la basilique d'Eztergon, le portail de la cathédrale de Gyula-Fehervar,

les fresques de la cathédrale de Csik-Menasag, les motifs de celle de Csik-Somlyo, la bibliothèque, les vestibules où sont étalées les bannières des comitats, les reliques de Rakoczy, les décorations de l'église de Delna et du temple unitaire de Vlak, les canons et fusils, — tout serait à décrire longuement, tout est magnificence et splendeur.

Il n'est pas, dans ce groupe historique, jusqu'aux pavillons de chasse et aux cabanes de pêche qui n'offrent quelque attrait. Toutes ces résurrections glorieuses rivalisent d'intérêt. Nous en passerons beaucoup. Mais pouvons-nous dédaigner les sections de la Croatie, de la Bosnie et de l'Herzégovine où figurent des villages entiers? Ce ne sont plus des époques, ce sont des contrées qui défilent ici sous nos yeux, des portions d'humanité.

Ce groupe de l'ethnographie, nous explique un auteur hongrois, est, en même temps qu'une curiosité pittoresque, un vaste recueil de documents humains; il est composé d'habitations de tous les styles avec toutes leurs dépendances et les cabanes de pâtres et de tziganes, qui sont le complément de tout village hongrois. Chaque maison est le type fidèle des constructions les plus originales que l'on rencontre dans telle région intéressante ou chez telle race particulière du pays; elle renferme les meubles, ustensiles de ménage, outils et instruments qui distinguent la région ou la race. Les habitants sont présentés dans leur costume de tous les jours, mais on les voit aussi revêtus de leurs habits de fêtes dans les cérémonies traditionnelles qui font la joie des folkloristes. Le village compte cent vingt habitants, c'est-à-dire autant de costumes divers, autant de traits de mœurs particuliers. Certains jours, la population s'est accrue et s'est animée. Les rues se sont emplies de la foule joyeuse et bruyante des villageois venus de la province pour célébrer une fête populaire. Les hommes et les femmes, les gars et les jeunes filles, tout un monde s'est pressé pour prendre part aux réjouissances d'une noce. d'un baptême, d'une fête de vendanges. Les noces furent particulièrement animées, car les couples n'étaient pas des figurants de théâtre, mais de vrais amoureux, et les cérémonies s'accomplirent selon les formes légales et les usages séculaires.

LE MONUMENT DE LA LIBERTÉ DES HONVEDS

Saxons, Magyars, Serbes, Roumains et Slovaques, toutes les races hongroises ont défilé à tour de rôle.

L'église, à l'entrée du village, est une imitation du temple protestant de Kalotaszeg; le bastion qui protège le portail rappelle les époques terribles où l'on s'attendait sans cesse à l'irruption des Ottomans; dans les niches, des tisserands, des brodeurs et des sculpteurs ont exposé leurs petits travaux, de curieuses miniatures.

La rue magyare se distingue par la forme particulière des maisons et de leur agencement. Carrée chez les Jazyges, voûtée dans le comitat de Csongrad, plate en Borsod, arrondie en Vezprim, angulaire dans les marais de Nyir, la cheminée, par exemple, est formée, chez les Magyars de Kalotaszeg ou de Toroczko, d'un simple soupirail paré d'ornements. La porte d'entrée est garnie de planches en Csongrad, d'un grillage chez les Jazyges, de feuilles épaisses chez les Kalotaszegs, d'un colombier chez les Sicules. Les maisons du comitat de Szolnok sont pauvres, sans apparat; celles de Csongrad, par contre, sont luxueuses et confortables. A Kalotaszeg, on va célébrer un mariage, et de riches vêtements et de curieux bijoux sont étalés. Les habitants de Toroczko, originaires de Styrie, aiment les maisons grandes et aérées; ceux de Zebeczhe ont la manie des guirlandes; ceux de Borsod se couvrent de dorures et de passementeries; ceux de Vezprim se font une gloire d'avoir eu leurs aïeux « porchers du roi »; ceux de Zala et de Szabolcs, enfin, considèrent leur race comme la plus magyare entre toutes.

Plus loin sont les maisons saxonnes, avec leur reluisante vaisselle; celles de Metzenzef, où triomphe la métallurgie; les souabes, où l'on trouve les traces d'une touchante piété filiale; les handlovas, vastes comme des hangars; les sicules, pittoresques et pieuses, quoique les habitants se prétendent les descendants directs des Huns; ce sont ensuite les maisons ruthènes, serbes, roumaines, slovaques, bulgares, slovènes, chokatz, toutes plus rustiques les unes que les autres; enfin, tout au bout, des imitations de cabanes primitives de bouviers de la haute Hongrie, de pâtres nomades de Kecskemet et de *czikos* (garde-chevaux) de la *puszta* de Hortobagy, puis des campements de Tziganes, tels que nous en voyons dans nos provinces françaises et que nous prenons à tort pour des campements de Bohémiens ou de Hongrois. (Les Tziganes, d'origine hindoue, sont au nombre de cent mille en Hongrie; mais, nomades, n'ayant jamais pu s'acclimater dans aucun pays, ils passent leur vie à courir les chemins et ne possèdent aucune nationalité propre.)

Que pensez-vous de cet étrange village? N'est-il pas d'un intérêt captivant? Et ne trouvez-vous pas que dans cette merveilleuse exposition au faste oriental il y eut peut-être plus qu'un symbole, — une assurance de prospérité?

La ville de Budapest est d'ailleurs par elle-même une histoire vivante, un enseignement, et mérite l'enthousiasme de l'un de ses historiens : « Budapest, ville de mai! ma plume ne saurait décrire tes beautés. Tes charmes sont insaisissables, impossibles à fixer. Unique au monde, tu n'es pas désertée au lendemain de la floraison des violettes! »

La capitale de la Hongrie est coupée en deux par le Danube : d'un côté, Bude qui, calme, tranquille, hérissée de montagnes mornes alignées sur l'horizon, semble monter la garde; de l'autre, Pest, la ville laborieuse où gisent tous les rouages, tout le mouvement, toute la force, toute la vie de la double cité. Un magnifique pont suspendu relie les deux sœurs jumelles depuis le décret de 1872, qui a confondu leurs deux noms, supprimant même le trait d'union. Une légende circule sur les quatre lions énormes qui gardent l'entrée de ce pont : l'artiste qui les a sculptés, fier de son œuvre, eut, paraît-il, un jour une audace : il fit proclamer qu'il donnerait cinq mille florins à qui trouverait un

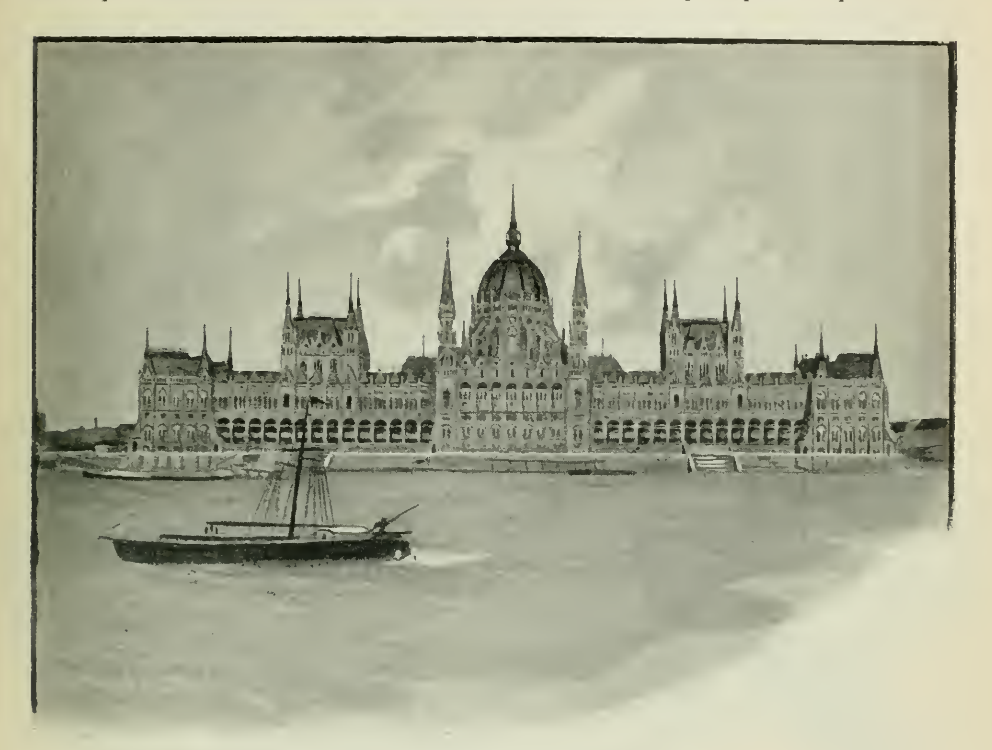
défaut à ses bêtes. Personne ne trouva rien; on admira... Personne, sauf un pauvre diable, qui s'écria :

« Ces lions sont superbes ; ils ont de belles pattes, de belles griffes, une belle tête, de belles dents... mais ils n'ont pas de langue. »

C'était vrai... et la foule railla l'artiste qui, fou de douleur, escalada la rampe du pont et se jeta dans le Danube.

Un grand nombre de quartiers sont pimpants et neufs. Budapest semble née d'hier. Et c'est partout une profusion de coquets petits hôtels et de maisons énormes, mais toutes claires et luxueuses. Les rues commerçantes sont larges et aérées ; l'œil y est ébloui par le bariolage des devantures, où de vastes tableaux-enseignes au coloris flamboyant apprennent au public ce qui se vend à l'intérieur. Le va-et-vient des piétons, des camions chargés de marchandises, des voitures, des tramways, est considérable, comme si l'on se trouvait dans un port de mer, et semble accuser un chiffre de plus de six cent mille habitants.

Les promenades sont nombreuses et jolies, mais quelque peu délaissées ; on leur préfère ce petit paradis qu'est l'île

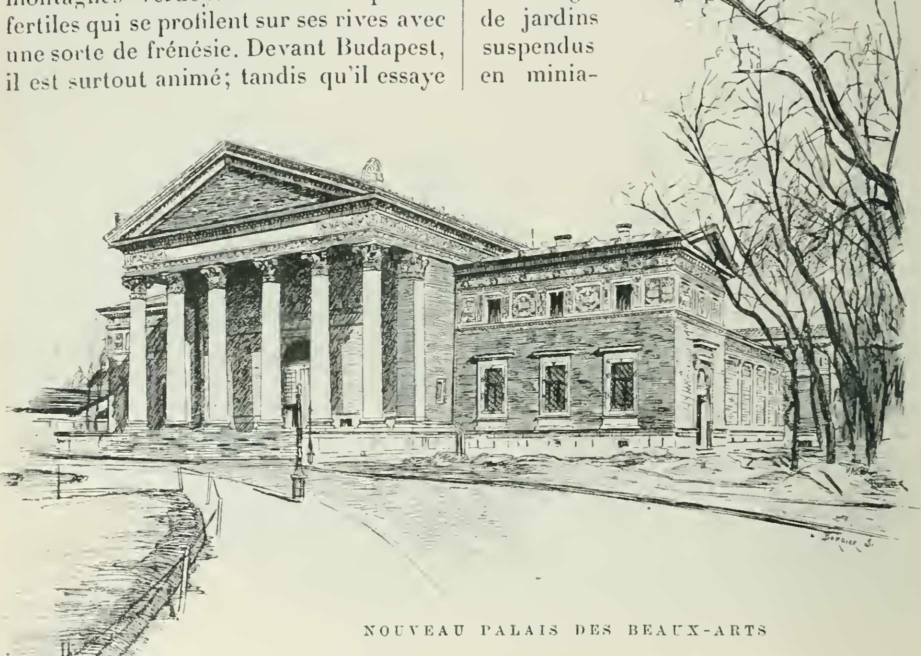


LE NOUVEAU PARLEMENT

Sainte-Marguerite, où tranchent, parmi la verdure, les toilettes printanières des jeunes filles, et où, parmi les rires frais et les joyeuses chansons de toute une jeunesse endiablée, passent, merveilleusement rendus par les orchestres de tziganes, comme un appel sublime de la patrie, les cris d'enthousiasme, les explosions de menace et les plaintes de douleur héroïque de la triomphale *Marche de Rakoczy*. Enserrée par les bras énormes du Danube, cette île enchanteresse se dresse comme une fraîche oasis

ombragée, dans un décor exquis d'eau miroitante et d'azur. Le fleuve immense, dont le doux murmure berce ce véritable *jardin d'or,* n'est pas bleu, comme la légende le raconte, mais il se pare parfois d'un beau reflet de lac et reluit comme s'il était illuminé par des lumières intérieures. On n'oublie jamais la sensation de poésie et de majesté que l'on éprouve à le contempler. Bouillonnant ou uni, impétueux ou calme, il s'étale avec orgueil et court parmi les montagnes verdoyantes et les plaines fertiles qui se profilent sur ses rives avec une sorte de frénésie. Devant Budapest, il est surtout animé; tandis qu'il essaye de se bosseler de vagues légères, les mille barques qui le sillonnent lui donnent un air d'activité et de mouvement dont il semble tout fier.

Bude n'a guère suivi, comme sa proche voisine, le progrès de la civilisation. Elle a gardé son aspect farouche et même sauvage d'autrefois, avec ses montagnes ravinées et sombres, sa citadelle menaçante, son faubourg de Taban d'un aspect misérable et morne, où gîtent les *raitzes*, une agglomération de Serbes, vignerons pour la plupart, qui appartiennent à l'Église grecque. Très pittoresque, la rive gauche de la capitale du royaume de saint Étienne n'en est pas moins recherchée, et de jolies demeures s'y étagent dans un cadre de verdure et de rochers énormes. Le palais royal, que fit construire Marie-Thérèse, se dresse, à côté de la citadelle, dans un entourage de jardins suspendus en miniature; il affecte une pompe orientale, avec son bariolage de couleurs claires. Quoiqu'elle ait peut-être essayé de s'affranchir de son influence, on sent d'ailleurs que Budapest se trouve aux portes de l'Orient; la forme change, le coloris est le même.



NOUVEAU PALAIS DES BEAUX-ARTS

C'est sur les hauteurs de Bude que s'élève le célèbre monument érigé à la mémoire du général Hentzi et des soldats autrichiens tués par des balles hongroises au cours de la dernière révolution; en vain les Hongrois supplièrent-ils leur *roi* François-Joseph, *empereur*

d'Autriche, de le détruire; n'était-ce pas là une insulte, un affront, la marque par trop apparente d'une domination? Devant le refus du monarque, ils se vengèrent récemment en élevant un autre monument à la gloire de l'armée des Honveds et des patriotes martyrs de 1849, non loin des remparts tant de fois ensanglantés où le brave Petnehazi prenait les Turcs « à bras-le-corps » et les précipitait dans le vide.



OPÉRA

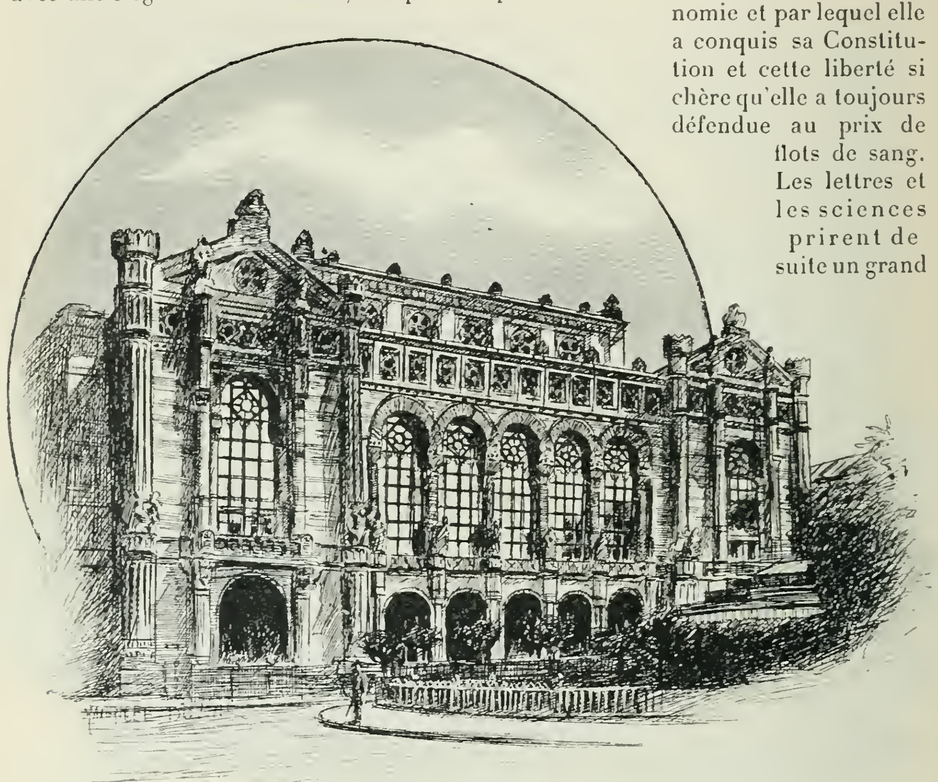
De belles statues décorent également les places, les squares et les jardins de Pest; sur les bords du fleuve nous rencontrons celles de Széchenyi, « le géant, le régénérateur, le prophète de ce pays » qui, le premier, entreprit de doter son pays d'une capitale, et coup sur coup fit construire le pont suspendu, le tunnel, le Casino, l'Opéra, et améliorer la voirie, la navigation à vapeur, etc., transformant ainsi Budapest en une vaste et puissante métropole; de Deak, « le Sage », auquel la Hongrie doit le concordat de 1867 qui a rétabli son autonomie; du baron Eotvos, le collaborateur de Kossuth, l'auteur vénéré de l'*Égalité des nationalités,* et de Petœfi, l'immortel poète national, le Béranger de la Hongrie, le vaillant soldat, mort sur le champ de bataille.

Parmi les monuments, le plus beau est aujourd'hui le nouveau Parlement, à peine achevé, dont le devis s'élève

à 16 millions de florins; c'est « une œuvre monumentale, gigantesque, écrasante, et pourtant harmonieuse », un ramassis de tous les styles, un palais unique, pimpant et somptueux malgré son étendue immense, une façon de cathédrale et de musée, un faste oriental avec une élégance Renaissance, une profusion de dorures, de peintures, de statues et de clochetons, une infinité de détails empruntés au style gothique, malgré l'ampleur colossale des façades et des salles démesurément élargies.

A part la basilique du faubourg Léopold, dont le dôme énorme fait l'admiration de tout le monde, et celle de Saint-Mathias, à Bude, où eut lieu, en 1867, le couronnement du roi François-Joseph et de la reine Élisabeth, il n'y a pas de belles églises à Budapest; leur architecture est maussade et, offrirait-elle des particularités, qu'elles disparaîtraient derrière les pâtés de maisons qui les englobent.

L'Académie marque, d'une façon très caractéristique, l'ère d'épanouissement dans laquelle la Hongrie est entrée après le décret qui a rétabli son autonomie et par lequel elle a conquis sa Constitution et cette liberté si chère qu'elle a toujours défendue au prix de flots de sang. Les lettres et les sciences prirent de suite un grand essor; et les musées, celui de l'Académie, de même que le Musée national, s'enrichirent de peintures de valeur parmi lesquelles celles du Hongrois Munkacsy sont très admirées.

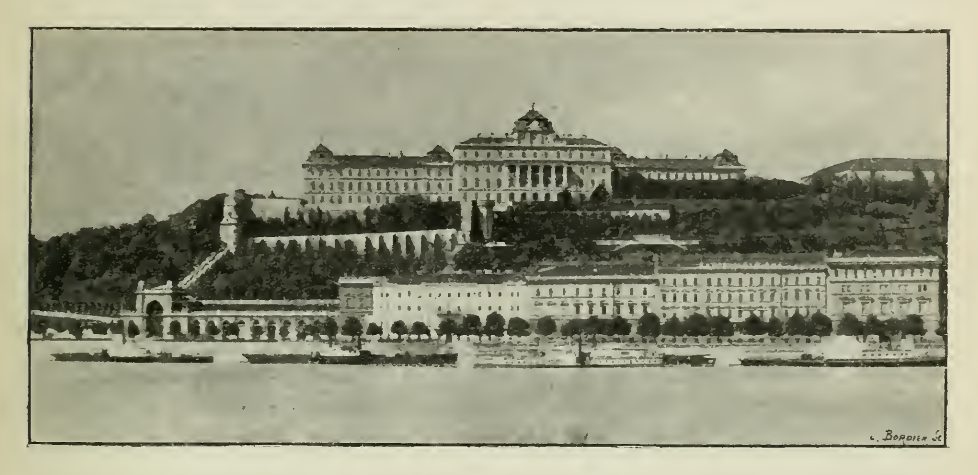


LA REDOUTE

L'Opéra est devenu une succursale de Bayreuth; la musique de Wagner y triomphe généralement. Mais il y a cependant une musique nationale, — qu'il ne faut pas confondre toutefois avec la musique tzigane qui n'est guère formée que d'adaptations de toutes les

musiques locales et étrangères, — et des opéras nationaux, tels que la *Fuite de Béla,* de Ruzsicska, et *Ladislas Hunyadi,* de François Erkel. Après Liszt, le grand compositeur national, que l'Europe entière a applaudi, Goldmart, Mihalovich, Hubay ont composé des œuvres toutes vibrantes d'un enthousiasme latin, qui démontrent combien est grand chez les magyars le culte de l'art musical. « L'histoire des peuples est écrite au fronton de ses monuments », a dit Lamartine; c'est, d'autre part, dans leur musique que l'on retrouve le mieux les passions qui les agitent et leurs sentiments intimes. Les Hongrois aiment les vieux chants guerriers, les légendes épiques où l'on sent palpiter l'âme de la patrie ; c'est assez dire qu'ils adorent leur pays et recherchent tout ce qui peut exalter cette adoration.

Le Musée national, — où les magnats tiennent leurs séances et où se réunissent tous les deux ans les délégations chargées de discuter les intérêts des deux puissances unies, en attendant que le nouveau Parlement soit achevé, — a été bâti dans un style grec fort original. L'Université, très florissante en ces dernières années, le Théâtre populaire, la Redoute et l'Hôtel de Ville sont aussi des monuments grandioses empreints « d'une fantaisie bizarre réalisée par la main puissante d'un géant ».



CHATEAU ROYAL, A BUDE

De la sève, de la vie, une jeunesse ardente et confiante, une volonté persévérante, une grande et noble ambition, un amour profond de la liberté, une soif éperdue de civilisation, une poussée immense vers une existence de plus en plus intellectuelle, on trouve dans Budapest tout ce qui fait triompher une ville, un pays, une race, des éléments destructeurs qui les menacent. L'évolution s'est accentuée. Elle marque une étape caractéristique vers le progrès régénérateur et fécond. Aussi l'Europe s'est-elle intéressée aux efforts que les Hongrois viennent de tenter pour montrer qu'ils ne désespèrent pas de l'avenir, que leur pays ne s'est jamais senti aussi prospère, aussi vivace qu'aujourd'hui, et nous croyons que, par ses fêtes millénaires et surtout par son exposition, à la fois rétrospective et moderne, le peuple magyar a prouvé au monde qu'il est « le représentant de cette même civilisation, dont il se fit autrefois le défenseur en la protégeant pendant des siècles contre la barbarie orientale ».

Henri Charriaut.

CONSULTATION

POUR CEUX QUI SOUFFRENT DE L'ESTOMAC

Presque toutes les souffrances digestives sont évitables, puisqu'elles sont faites d'infractions à l'hygiène : surcharges alimentaires, régime irritant, indigestions négligées... Très tolérant, très « bon enfant » pendant la jeunesse, l'estomac devient, à l'âge viril, un organe souvent personnel et tyrannique, autocrate d'autant plus capricieux qu'il a été davantage gâté par une cuisine plantureuse et romantique. C'est pourquoi l'empereur Tibère affirmait qu'à trente ans tout homme intelligent doit, sans le secours du médecin, se prescrire son propre régime.

C'est donc à l'hygiène seule qu'incombe la police sanitaire de l'estomac : il n'est guère de malaise abdominal qui ne soit du ressort de l'alimentation rationnelle. Cependant il existe, en dehors des aliments, certaines conditions essentiellement complémentaires d'une digestion normale. Chacun sait que l'activité physique, la vie au dehors, la régularité et la discipline dans les repas conviennent particulièrement au tube digestif, tandis que la sédentarité, la tristesse, les émotions, les discussions, etc., perturbent et pervertissent le bon fonctionnement de l'estomac. Tout observateur, en présence d'un égoïste, d'un pessimiste, d'un hypocondriaque, cherche l'estomac, comme le criminaliste cherche la femme. La digestion étant la clef de voûte de la nutrition, l'estomac nous représente la pierre angulaire de l'économie humaine.

Quand l'estomac est heureux, l'organisme, qui digère par lui, devient gai et altruiste : le fabuliste a représenté à bon droit ce viscère comme le souverain des membres. Bien plus, il est la véritable conscience du corps. Qui ne sait que les esprits chagrins, les nostalgiques, les grincheux, les malchanceux, meurent souvent par l'estomac?

La mauvaise digestion nous apparaît comme une sorte de messagère providentielle chargée d'avertir nos tubes digestifs et de leur faire de la morale. Faute d'écouter à temps cette voix intérieure, nous nous acheminons, par un mauvais régime, aux maladies chroniques de la nutrition ; ces maladies ne sont, pour la plupart, que des dyspepsies anciennes réfractaires aux traitements les mieux combinés. Il importe donc, tout d'abord, de soigner à temps notre estomac, en tant que vestibule de la santé, ou (suivant la comparaison d'un vieil auteur), véritable cheval de Troie, où nos ennemis morbides se trouvent embusqués.

Mais, pour fournir des fruits curatifs sérieux, tout régime dirigé contre les troubles de la digestion doit être suivi longtemps avec rigueur : si les succès complets sont si rares, dans le traitement des dyspeptiques, c'est moins la faute des médecins que celle des malades, qui rappellent trop tôt le cuisinier ou ne l'éloignent jamais assez complètement. Le dyspeptique est, d'ailleurs fréquemment un malade inconsistant et sans volonté. Il ne sort guère de son indifférence que lorsqu'il est à peu près incurable : alors, son ancienne négligence fait place à des désirs si fébriles de se soigner qu'il changera volontiers de médecin aussi souvent que de flanelle !

Ce sont principalement les constitutions arthritiques (qui dans leur berceau ont trouvé ce capital héréditaire de la déviation nutritive) dont le devoir de toute la vie réside en une étroite sur-

veillance du régime alimentaire journalier. Seule, une sobriété de tous les instants, jointe à une activité physique jamais démentie, préservera de catastrophes prématurées ces Damoclès, si communs dans notre bourgeoisie contemporaine. Qu'ils cessent de penser surtout par le ventre, et ils ne creuseront pas, comme l'a dit James Eyre, leurs tombes avec leurs dents! La gastrolâtrie est mère de la dyspepsie.

Les savants ont longtemps discuté cette question : l'estomac est-il un laboratoire ou un moulin? On a prouvé qu'il est à la fois l'un et l'autre : ce qui signifie qu'il peut souffrir par altérations chimiques sécrétoires ou par insuffisance de motricité. Souvent, les deux modes de réaction douloureuse se cumulent et s'imbriquent, pour ainsi parler : ce qui nous explique les tâtonnements du diagnostic et les fluctuations du traitement.

La surcharge alimentaire est (il n'en faut pas douter) la raison majeure de la plupart des troubles digestifs. C'est malheureusement quand nous avons trop mangé et trop bu durant de longues années que nous prenons, pour l'avenir, de belles résolutions de régime : on est bien forcé d'être honnête et de se faire ermite. Chez le jeune homme, l'estomac vous répare en quelques jours des semaines d'excès; chez l'adulte, il faut des mois de sagesse pour effacer les traces de quelques jours d'écart.

L'A B C du régime rationnel est de prendre les repas à des heures précises, sans jamais accepter d'aliment ni de boisson en dehors de ces heures. Le limonadier (pour l'homme), le pâtissier (pour la femme) sont les industriels collaborant le plus efficacement à gonfler les honoraires du spécialiste de l'estomac.

* * *

Les médicaments ne prennent à la cure des troubles digestifs qu'une part contributive bien moins importante que celle qui revient au régime. Leur utilité éclate surtout aux débuts des traitements, alors qu'il importe de faire taire certains symptômes pénibles, d'enrayer des complications imminentes. Pour rétablir l'équilibre fonctionnel, le programme médical tient en ces deux termes : *se contenir, s'abstenir*. Lents et progressifs, les effets du régime se fortifient et se rafraîchissent, pour ainsi dire, à chaque repas : tout aliment est un remède, c'est-à-dire un modificateur progressif, plus radical et plus durable que ne saurait l'être une perturbation médicamenteuse forcément passagère. Bien plus, nombre de troubles digestifs s'aggravent par l'abus des médicaments, véritable plaie d'une époque qui spécialise tout, sauf le bon sens. C'est surtout chez les tousseurs, chez les anémiques, chez les névropathes, que nous constatons, à chaque pas de notre pratique, la floraison intensive de ces « dyspepsies médicamenteuses ».

L'importance d'un régime défini et rigoureux est si évidente que la plupart des patients se le prescrivent déjà instinctivement, avant de nous consulter. Le repos de l'organe malade, n'est-ce point d'abord une sorte d'axiome thérapeutique? Une diète relative diminuera forcément l'état congestif provoqué sur la muqueuse gastrique par le contact des aliments : les décompositions seront atténuées, les résorptions favorisées. Au contraire, une alimentation intempestive ou peu judicieuse joue, vis-à-vis le tube digestif, le rôle d'un véritable corps étranger...

Aussi, la question du potage, du lait, des œufs, de la viande, du genre de boisson, etc., devra-t-elle être scrupuleusement étudiée, à nouveau, en présence de chaque nouveau cas, discutée avec une sorte de solennité, finalement résolue suivant les capacités digestives probables. Ne basons jamais sur l'instinct du sujet le libellé de notre régime. Le vieux proverbe « *quod sapit, nutrit* » est un chant de sirène : bien souvent, on aura appété vivement un mets destiné à pas-

ser fort mal. Je dirai même que toute envie alimentaire prononcée est symptomatique d'une affection latente de l'estomac. Cela ne veut point dire qu'il faille lui céder la place : la volonté combat fort bien l'habitude vicieuse du régime, et l'on peut dire que la répugnance, comme l'attraction, pour certains plats, ressortissent le plus souvent à une auto-suggestion.

Il est un certain nombre d'usages absurdes, qu'il faut d'emblée stigmatiser comme les causes les plus actives des opérations chimiques défectueuses de l'estomac : c'est ainsi que l'usage des alcooliques et principalement de ceux que, sous un prétexte apéritif, on ingère dans l'état de vacuité du tube digestif (absinthe, vermouth, quinquina, bitter), l'abus du tabac, les excès de cerveau et de cervelet, liés au séjour des villes, créent des milliers de dyspeptiques. Il existe aussi des troubles d'estomac sympathiques de la chlorose, de la phtisie au début, de la diathèse goutteuse, des affections utérines, des peines morales accentuées, etc., etc.

L'abus des excitants et du régime carné, chez les arthritiques, a comme aboutissant fréquent le cancer de l'estomac, seule affection vraiment incurable de cet organe dans l'état actuel de la science. Inconnu chez les animaux herbivores, les nègres, les Indiens, les fellahs, les trappistes, le cancer de l'estomac est fréquent chez les carnivores, les Anglais, les viveurs, les classes dirigeantes, de tous ordres, vouées aux succulences de la table. Si l'hérédité du cancer est difficile à contester, je crois qu'elle gît surtout, probablement, dans la transmission familiale d'habitudes antihygiéniques. Au lieu de continuer les errements de ses ascendants, tout descendant d'arthritique doit, de bonne heure, s'efforcer de diminuer l'acidité de ses humeurs et les tendances fibrineuses exagérées du sang qui coule dans ses veines : un régime mucilagineux et alcalin, c'est-à-dire lacto-végétarien, contribuera à ce résultat pour une part efficace et réduira, à son *minimum*, l'activité morbigène de son tube digestif. Ce qui est héréditaire, ce n'est jamais la maladie, c'est la disposition à devenir malade. Médicalement parlant, les enfants sont toujours plus vieux que leurs pères...

Pour éviter le cancer, il faut ménager les voies digestives, soigner de bonne heure l'atonie de l'estomac, favoriser, par le moyen des acides et des ferments digestifs, les élaborations alimentaires complètes, éviter les irritations répétées que procurent les irrégularités du régime et les excès de viandes. Le végétarisme, méthode essentiellement stimulante de l'intestin, agit, ici, à titre préventif, surtout parce qu'il ménage le travail de l'estomac. Ce n'est pas que cet organe soit immédiatement vindicatif : au contraire, il accumule patiemment les injures subies en semblant les oublier; mais dès que l'hérédité et l'âge lui ont préparé le terrain, gare au choc en retour, craignez la gastrite cancéreuse ! L'un des signes précoces de cette terrible maladie est précisément le dégoût de la viande, qui s'explique par une atrophie préliminaire des glandes de l'estomac. Le lait, les bouillies de céréales, les œufs à peine cuits, les crèmes liquides sont les seuls aliments alors à peu près supportés par l'estomac, susceptible au dernier point.

De plus, les troubles digestifs, par la dénutrition qu'ils engendrent, sont indirectement dangereux : ils mènent à la phtisie, aux maladies engendrées par la misère physiologique, aux infections, à l'anémie cérébrale, etc. L'estomac, on le conçoit, est comme un chef de famille, sans lequel le reste de la maisonnée vivante ne saurait prospérer.

* * *

Toute digestion normale doit être, sinon inconsciente, du moins indolore. Pour le concilier, il faut observer un certain nombre de préceptes généraux. Évitons d'abord les apéritifs, ces pinces monseigneur de l'estomac; fuyons toute

boisson forte en l'état de vacuité de cet organe, sous peine de gastrite par préméditation. Mangeons longuement, *lentis maxillis,* pour avoir le temps de diviser finement et de bien insaliver nos aliments. C'est un chyme dûment trituré et non un corps étranger qu'il faut adresser à l'estomac comme bol alimentaire : la moitié de la digestion se passe dans la bouche.

Age quod agis : à table, ne pensez qu'à manger. Laissez au vestiaire vos sollicitudes et vos préoccupations; en mangeant, évitez la lecture, qui paralyse l'estomac, et les discussions, qui l'exaspèrent. Les douces émotions d'une agréable société, une distraction modérément babillarde, constituent des condiments moraux suffisants. La musique (quoiqu'on en ait dit) n'est un digestif que *post prandium :* à table, elle trouble l'estomac, en ébranlant trop vivement la sensibilité. Comme dit l'autre, *il faut entendre ce qu'on mange!* Si les professions intellectuelles fournissent tant et de si nobles victimes aux maladies d'estomac, c'est qu'elles ont la fâcheuse habitude de détourner, au profit de la méditation cérébrale, une partie de l'incitation physiologique nécessaire et destinée à parfaire les actes digestifs.

Évitez la compression du ventre par le corset ou le gilet trop serrés. A partir d'un certain âge, ne vous obstinez pas à vouloir manger de tout. Pendant la jeunesse, la plupart des aliments sont d'une digestion facile et rapide; vers trente ou trente-cinq ans, une sélection sérieuse commence à se faire sentir.

J'ai déjà constaté que l'estomac affectionne l'harmonie et la régularité dans les repas. Il aime aussi avoir le temps de se reposer, sa tâche accomplie : c'est pourquoi il faut toujours mettre un intervalle de sept à huit heures entre les deux principaux séjours à table. Le petit déjeuner, léger, mais nourrissant, consistera dans un potage au lait, un œuf à la coque. Le goûter et surtout le souper ne sont bons qu'à nous recruter des dyspeptiques.

Il faut toujours quitter la table avec un reste d'appétit; s'efforcer de réduire au *minimum* la stagnation des résidus digestifs qui encrassent le tube intestinal; ne pas fumer immédiatement après les repas, pour ne point souiller ni sacrifier la sécrétion salivaire, qui, déglutie, sert si avantageusement les intérêts de messire Gaster. Après les repas, il faut d'abord favoriser la digestion par la position assise légèrement inclinée sur le côté droit : au bout d'une demi-heure, on digère mieux avec les jambes. Pour faciliter le passage normal des aliments de l'estomac dans l'intestin par le pylore (ce concierge de l'estomac), il faut également s'efforcer de dormir toujours sur le côté droit : le sommeil est ainsi plus parfait et toujours exempt de cauchemars.

Quels sont les *ingesta* dont l'abus est surtout nuisible? Ce sont ceux qui dilatent et congestionnent l'organe : le vin pur, l'alcool, les acides, les graisses, la crème de lait, le bouillon, les épices, le pain mal cuit ou trop frais, le boudin, le foie gras et les pâtés en général; les viandes à trame serrée (le porc, l'oie, le canard, qu'Hippocrate dénommait déjà des aliments d'athlète); les poissons graisseux et à chair rouge (anguille, saumon); les gâteaux compacts (genre brioche); les tartes, les sauces compliquées; les boissons trop gazeuses; les légumes entiers et frits; les légumes secs non dépouillés de leurs cosses; le chocolat trop gras (genre italien); les conserves et crudités en général; les hachis, viandes bouillies, ragoûts, fritures; les choux, les légumes et fruits tripotés et échauffés; les champignons, les sucreries et confitures. Telle est, à peu près et par ordre de nocuité décroissante la série des aliments *lourds,* d'après les diverses expériences faites par les physiologistes sur des sujets fistuleux ou complaisants.

Un excellent signe du surmenage de l'estomac par une cuisine trop plantureuse, c'est, à mon avis, l'intolérance pour les corps gras. Après le siège de

Paris, nombre d'individus, précédemment réfractaires aux huiles et graisses, purent *désirer et digérer* hardiment ces aliments : un régime diététique forcé (pendant cette néfaste période obsidionale) leur avait assurément (à quelque chose sert le malheur!) fortifié le tube digestif.

Les plus *légers,* les moins irritants des aliments, ceux qui *passent* le plus vite et le plus complètement sont : le lait écrémé, les œufs très frais à peine cuits, le jus de viande; la côtelette grillée et saignante; les entremets peu sucrés, compotes ou crèmes; le riz au lait ou au gras; le tapioca et les lasagnes; les purées de légumes frais (épinards, laitue, carottes) ou secs bien tamisés (lentilles, haricots rouges); la pomme de terre en robe ou en purée; la bière faible en alcool, mais bien maltée et bien houblonnée; les cervelles, pieds de veau, ris de veau; le maigre de jambon ou le jambonneau bien dessalés; la pulpe de filet cru; le poulet de grain, rôti ou grillé; les volailles et les poissons à chair blanche : la sole, la carpe, le merlan, les grenouilles; le pain de ménage rassis, en croûte ou grillé, etc.

D'après ce qui précède, on doit juger comment les médecins peuvent travailler à détruire le mal que font les cuisiniers et (quoi qu'en ait dit Diderot) *avec une certitude au moins égale.* La bouche est le médecin de l'estomac. Le serpent est en nous, proclamait l'Homme qui rit : *c'est l'intestin.*

Mais ces données hygiéniques sont trop générales pour justifier notre titre de *Consultation.* Il nous faut, maintenant, entrer dans le vif de la question et tracer l'esquisse des variétés principales de troubles digestifs. Ce sont : 1° les troubles *irritatifs,* aboutissant à la gastrite et à l'ulcère de l'estomac, en passant par l'embarras gastrique et par le catarrhe; 2° les troubles *mécaniques,* fauteurs de l'atonie et de la dilatation de l'organe; 3° enfin les troubles nerveux : gastralgie, dyspepsie nerveuse, avec ses sous-variétés innombrables.

⁂

A l'irritation d'estomac correspondent tous ces états gastriques, inflammatoires ou à répétition, les acidités, avec tendances ulcéreuses sournoises, la *chronic indigestion* des Anglais (chez lesquels les sujets s'offrant régulièrement une indigestion par repas se nomment légion). Toute personne habituée à congestionner sa muqueuse par l'abus des boissons fermentées ou distillées, ou bien par les aliments lourds et indigestes, engloutis plus ou moins hâtivement, est condamnée (comme récompense de son régime vicieux ou de sa mastication insuffisante) à devenir, tôt ou tard, la proie d'une gastrite irritative.

Digestions lentes, lourdes, pénibles, douloureuses; renvois et pituites acides; vulnérabilité extrême de l'estomac; nausées et vomissements; tels sont les symptômes. Le *maximum* des douleurs apparaît, d'ordinaire, trois ou quatre heures après les repas : c'est une sensation intense de chaleur ou de brûlure internes, qui coïncide avec une sécrétion acide exagérée, désordonnée, de la muqueuse gastrique. Cette douleur s'accompagne souvent de migraine, de barre abdominale, de coliques au voisinage de l'ombilic. La bouche est amère, l'appétit irrégulier, la soif habituelle; la digestion s'accompagne toujours d'une sensation spéciale de gêne, d'âpreté ou d'ardeur, tout le long du canal alimentaire; souvent il se produit des régurgitations acides. Quand la douleur épigastrique se propage dans la région dorsale correspondante au creux de l'estomac, c'est un bon signe d'ulcère, qui réclame un régime sédatif immédiat et sévère. Rare chez les végétariens, l'*ulcus rotundum* est la maladie des peuples dont le régime est fortement animalisé.

L'irritation de l'estomac présente habituellement des recrudescences à

l'entre-deux des saisons, c'est-à-dire au printemps et à l'automne. Négligée ou mal soignée, elle ne tarde pas à se compliquer de désordres irréparables, non seulement du côté de l'estomac lui-même, mais du côté des organes les plus importants (foie, intestins, etc.). Elle s'accompagne aussi de maigreur, d'épuisement, de dépérissement physique, brisement des forces, lourdeur de tête, malaise nerveux général.

Il faut, comme hygiène, ménager avec soin la susceptibilité exquise du tube digestif. Le régime ne devra consister qu'en nutriments incapables d'accentuer les souffrances irritatives de l'estomac; on choisira ceux qui représentent comme des *pansements,* des cataplasmes naturels, pour la muqueuse endolorie. Ce sont surtout les aliments mucilagineux et finement divisés. On s'abstiendra de tout mets offensif, comme de tout médicament incendiaire. C'est ici surtout qu'il sera bon de se rappeler l'axiome de Guy Patin : *organa pharmaciæ sunt organa fallaciæ.* On assurera, s'il en est besoin, une parfaite mastication, au moyen d'un dentier prothétique, souvent supérieur aux meilleurs élixirs digestifs. Le lait tiède, les œufs mollets, les poissons à chair blanche et crémeuse, les purées de volaille, les viandes pulpées d'animaux jeunes, les décoctions adoucissantes d'orge, de riz, d'avoine, de blé, de maïs, les végétaux herbacés alcalins (épinards, chicorées, laitue, asperge, artichaut), les purées de pommes de terre, les panades bien passées, les bouillies de châtaignes, d'arrowroot, de racahout et de gruau, les nouilles, les marmelades; comme pain, l'échaudé; comme boisson, le lait ou la bière, à moitié coupés d'eau alcaline. Tels sont les remèdes alimentaires de l'irritation gastrique. La proscription doit surtout porter sur les charcuteries, les viandes grasses, les salaisons, le gibier, le fromage avancé, les entremets et boissons glacés, les acides et le sel en excès, le tabac, le vin et les liqueurs.

Pour obtenir le *maximum* de succès, il faut suivre à la lettre et de bonne heure la carte qui précède. Le menu en ferait périr un Lucullus : il est le sauveur du dyspeptique, pour qui l'art de vivre est toujours l'art de s'abstenir. *Consumitur consumendo :* pas d'huile sur le feu, voilà l'ordonnance alimentaire pour eux, primordiale!

⁂

L'atonie de l'estomac nous représente le premier degré de la dilatation gastrique, type des affections *mécaniques* de l'organe. C'est la maladie des gros mangeurs; c'est le produit du surmenage des tuniques stomacales. Il ne suffit pas, toutefois, d'être gros mangeur ou fort buveur pour souffrir d'atonie de l'estomac : n'est pas dilaté qui veut. Il faut une débilité native, une prédisposition à la laxité des tuniques muqueuses : les lymphatiques, les herpétiques, les nerveux, *à fibre molle* (comme disaient les anciens), sont des candidats à la dilatation. Il suffit pour eux d'abuser tant soit peu de l'alcool, des boissons gazeuses, des assaisonnements. Les irrégularités du boire et du manger, la néfaste habitude de céder, en dehors des repas, aux fringales ou à la soif, l'excès de pain, de graisses, de lait, de bière, les aliments fermentescibles sont surtout à incriminer. L'encombrement, la surcharge alimentaires ne sont supportés longtemps que par les estomacs exceptionnels. Et cela est, en somme, fort heureux et providentiel : tant de maux sont engendrés par les déchets non comburés d'une nutrition intensive!

L'insuffisance motrice d'un estomac forcé provoque la stagnation, d'abord, puis la décomposition des matériaux alimentaires ingérés. Elle se traduit par des gonflements, une sensation de distension, de plénitude, de pesanteur dans l'abdomen, accompagnée d'éructations plus ou moins abondantes. L'estomac est devenu une sorte de vessie inactive ou inerte tous les jours plus ballonnée, perdant tous les jours un peu de son

élasticité et de sa motricité réactionnelles en présence des aliments. C'est pourquoi les gargouillements et les clapotements (sous l'influence d'ingestions liquides) figurent parmi les meilleurs signes de la dilatation gastrique.

Faute de mouvement général, les symptômes de mauvaise digestion sont ordinairement plus accusés la nuit que le jour. Après un premier sommeil lourd, entrecoupé de sueurs profuses et aigrelettes, survient, quatre à cinq heures après le dîner, un réveil brutal, revêtant parfois la forme d'une fausse faim, quelquefois celle de régurgitations de résidus gastriques anormalement fermentés. Les palpitations, les vertiges, les angoisses presque syncopales ne sont point rares. Elles s'expliquent par une véritable résorption toxique des liquides putréfiés dans un réservoir gastrique à moitié paralysé.

La caractéristique de l'atonie et de la dilatation, c'est que les troubles digestifs d'origine mécanique ne sont point constants après chaque repas. Ils offrent des hauts et des bas, suivant les alternatives de diarrhée ou de constipation, de bon et de mauvais régime, etc. Les crises de *malaise aigu* se produisent ordinairement une fois par semaine et coïncident avec un estomac *forcé,* à bout d'énergie physique. Les malades insomniaques et splénétiques sont plus fatigués à leur lever qu'à leur coucher : leur énergie vitale fait place, peu à peu, à l'hypocondrie, à la débilité physico-mentale, à l'irritabilité et au dégoût de la vie.

La soif habituelle, les maux de tête, la frilosité, la faiblesse visuelle (mouches volantes, œil qui danse, etc.), les névralgies et la rougeur congestive de la face après les repas sont encore des symptômes que j'ai souvent observés dans la dilatation ancienne. Cette maladie est surtout fréquente à l'âge critique, aux environs de la cinquantaine : par elle, les meilleures « fourchettes » déposent souvent les armes. Des éruptions d'acné, d'eczéma ou simplement d'urticaire, l'asthme, le catarrhe bronchique et d'autres manifestations goutteuses coïncident ou alternent avec les symptômes gastriques : si ceux-ci ne sont dépistés et enrayés de bonne heure, la faillite de la nutrition ne tarde guère à se manifester.

Il faut prescrire chez les atoniques un régime sévère, seul capable de ranimer le foyer vital et d'entretenir les sources de l'énergie. On mettra sept à huit heures d'intervalle entre les repas; pour combattre la paresse musculaire des parois abdominales, empêcher la chute du viscère et la stase des aliments, on aura recours à une ceinture-sangle bien conditionnée, que l'on desserrera pendant les repas. La restriction des boissons et des aliments liquides, l'ingestion des aliments et des boissons aussi chauds que possible, l'action des frictions, des massages, et quelquefois de l'électricité, rendront à la musculature gastrique avachie une partie de sa contractilité compromise.

Les aliments les meilleurs seront les plus cuits, les moins liquides, les plus divisés, les plus capables de digestion rapide. Le pain grillé est triplement utile : d'abord, parce qu'il ne fermente pas, ensuite, parce qu'il est avide de gaz et de liquides, enfin parce que la chaleur sèche y a développé un commencement de peptonisation (digestion avant la lettre). Mais une raison péremptoire de son utilité, c'est la nécessité de le restreindre, l'impossibilité d'en consommer beaucoup, ainsi que la contrainte absolue d'une mastication longue et intégrale.

Les poissons au bleu, les œufs mollets, les viandes rôties et braisées, en daube; les pâtes alimentaires, les panades, les purées de légumes (sans leurs cosses gazogènes), les aliments lacto-farineux (racahout, farine lactée, riz au lait), les crèmes renversées et compactes, les fromages à la crème et le gruyère; les compotes de fruits cuits et peu sucrées; les biscuits anglais, le gingembre et l'angélique confits sont les

aliments des atoniques. Il faut fuir comme peste les crudités : comme fruits crus, j'admets toutefois la pêche et la figue fraîche, l'ananas, la grenade, la grosse fraise, la mandarine. Comme boisson, au déjeuner, une bière forte peu gazeuse ou un vin blanc très sec coupés d'eau chaude, ou bien encore un grog léger très chaud. Il faut rayer impitoyablement de l'alimentation le bouillon et les potages liquides, les salades, les graisses et sauces grasses, les fritures, le gibier, les mollusques, crustacés, pâtisseries et sucreries, choux et choux-fleurs, fromages avancés, plats épicés (sauf le riz au kari dans le poulet au riz, qui a besoin d'être condimenté pour être digestible). On remplacera le vinaigre par du citron ou par du verjus dans les confections culinaires. Enfin, une ou deux heures après chaque repas, on boira, à petites gorgées, une infusion très chaude et peu sucrée d'anis étoilé ou badiane.

Ce régime, suivi scrupuleusement pendant plusieurs mois, triomphe presque toujours de l'atonie et de la dilatation. Il est bon de prévenir le malade d'un certain amaigrissement probable à la suite de ce régime et d'une diminution, plus certaine encore, du volume occupé par l'abdomen.

⁂

Les névroses de l'estomac, gastralgies, gastrodynies, sont essentiellement des *insuffisances gastriques*. Fréquentes chez les arthritiques, ce sont des malaises souvent liés à l'état de l'atmosphère et surtout à l'action morale. L'estomac n'est que l'humble serviteur du système nerveux : si son maître se détraque, se déséquilibre, il ne tarde guère à péricliter. L'appétit se déprave, devient capricieux et maniaque; des crampes d'estomac, des flatulences, avec douleurs névralgiques sous-costales et abdominales; une sensation de saturation succédant à l'ingestion des moindres aliments; souvent des spasmes, des étourdissements, un état nauséeux, un caractère habituellement apathique, mais irritable lorsque éclatent les crises douloureuses; la constriction des tempes, la salivation salée, les battements au creux de l'estomac, etc., caractérisent la gastralgie.

Les gaz produits dans l'estomac sont tantôt expulsés sous forme de renvois sonores, tantôt ils se promènent sous la forme de borborygmes et causent ces sortes de roucoulements ou de glouglous respiratoires perçus à distance chez nombre de femmes. Les douleurs gastralgiques s'exaspèrent par l'ingestion des graisses, du vin ou des acides, se calment par le lait, les eaux alcalines. Il n'est pas rare de voir soignés, comme malades du cœur, des sujets nerveux, simplement atteints de gastralgie avec battements cardiaques, anxiété respiratoire et douleurs intercostales.

La gastralgie a le don d'inquiéter ses victimes, d'empoisonner leur existence, de retentir sur le moral d'une manière néfaste. En causant l'inanition, elle peut, du reste, ouvrir la porte à toutes les contagions comme à toutes les déchéances, faire le lit à la phtisie, à la neurasthésie, à l'anémie pernicieuse.

Contre les crises de douleur, je signalerai, comme méthode non pharmaceutique, l'action de réchauffer la région stomacale à l'aide d'un fer à repasser bien chaud, promené sur de la flanelle placée directement sur la peau. Je recommande très volontiers ce petit moyen, qui m'a donné d'excellents résultats. Récemment un médecin russe, Pouchkine, démontrait, par des expériences rigoureuses, que ce réchauffement rétablissait les sécrétions normales de l'estomac et réveillait ses fonctions motrices, pour le moins aussi nécessaires à la santé du tube digestif. Or, dans la gastralgie, l'estomac fait à la fois de la mauvaise chimie et des mouvements insuffisants.

Respectons le tube alimentaire des dyspeptiques nerveux, entourons-le de soins pieux; ne compliquons pas par des

drogues ce qui n'est que gastralgie, sous peine d'y greffer une gastrite.

Une heure avant le repas, je conseille au malade un bol de bouillon froid dégraissé ou un demi-verre d'eau alcaline, un repas sur deux. Comme aliments, viandes jeunes rôties et grillées (agneau, veau, mouton, pigeon, poulet), légumes verts, gelée de volaille, bouillon de poulet, purées au maigre, bouillies de céréales, tapioca et gruau d'avoine *(embden groats)* préparés au lait, fruits peu sucrés, œufs à la neige avec vanille, sorbets au jus de viande; comme boissons, du champagne ou du cidre mousseux étendus, du kéfyr ou du koumiss (laits champagnisés), dans les cas graves; comme pain, du pain de seigle très rassis. Parfois, la diète lactée absolue est nécessaire : dans ces cas, je prescris toujours en même temps quelques préparations ferrugineuses; le lait étant trop pauvre en principes martiaux, le sujet, déjà prédisposé à l'anémie, n'y trouverait qu'une réparation globulaire insuffisante. Chez les sujets très nerveux, le bouillon doit être mélangé au lait, pour remédier plus activement à l'inanition minérale et surtout à la déperdition phosphatée.

Dès que l'estomac les admet, il faut lui prescrire des nutriments réparateurs : viande de mouton crue, épinards et lentilles en purées (ces deux légumes sont des plus riches en fer), œufs brouillés au jus de viande, bordeaux coupé d'infusion froide de thé.

Pour éloigner les récidives, on conseillera les distractions et les voyages. On supprimera les fatigues et les veilles, le surmenage mondain et professionnel, tout en évitant le désœuvrement. Les frictions sèches et alcooliques, les douches chaudes, les oscillations douces d'une chaise berceuse après les repas, confirmeront la guérison complète. Il faut surtout insister sur la vie à la campagne ; rares chez les paysans, les névroses d'estomac font des citadins leur proie ordinaire. Elles s'attaquent surtout aux femmes du monde, dont la mobilité nerveuse est sans cesse en émoi.

La constipation est la grande entreteneuse des dyspepsies, et la liberté du ventre constitue la première des libertés nécessaires à la santé. On doit combattre la constipation surtout par l'hygiène alimentaire, par la *discipline* de l'intestin, que l'on force aisément à une expression déplétive complète et régulière, à intervales fixes. Le massage de l'abdomen et l'électrisation bien pratiqués contribuent souvent à rétablir cet heureux fonctionnement. L'inertie de l'intestin est, pour ses victimes, une inquiétude et un martyre continus : évitons, avec soin, d'être nos propres Locustes et d'intoxiquer notre nutrition par des résidus qui ne sauraient être impunément retenus dans notre tube digestif. Je ne fais, ici, qu'indiquer ce point d'hygiène important, qui mériterait, pour être convenablement élucidé, plusieurs colonnes de cette Revue...

La médecine pratique est l'art des minuties. En apportant aux lecteurs éclairés du *Monde Moderne* la quintessence de mes études favorites, j'ai d'abord cherché à être utile, en restant compris de tous. Je n'hésite jamais à diriger sur les profanes des reflets de vraie science, persuadé que je suis, avec Cabanis, que le grand moyen de terrasser le charlatanisme est encore d'éclairer ses victimes : *Self help!*

Dr E. MONIN.

LES
MAGNÉTISEURS D'IL Y A CENT ANS

MESMER ET SES DISCIPLES

Au temps de Louis XVI, les pratiques du « magnétisme animal », et les guérisons merveilleuses attribuées à Mesmer et à ses disciples, ont fait plus grande sensation que jamais, de nos jours, les expériences d'un Charcot, ou les scènes troublantes du spiritisme. C'est que les premières découvertes de l'électricité remuaient alors le monde; et Mesmer annonçait aux Français la découverte d'un fluide agissant sur les forces vitales, pouvant devenir un moyen curatif d'une importance extraordinaire.

Il arrivait d'Autriche, où il avait en vain prôné sa découverte; peu s'en fallut d'abord qu'il n'échouât de même à Paris, car les corps savants s'y déclarèrent contre lui : l'Académie des sciences, la Société royale de médecine, la Faculté de médecine. Il offrit au gouvernement de lui vendre son secret; on le lui marchanda. Il prit la route de Spa, puis celle de Londres; et c'est de Londres qu'il apprit le succès de son premier disciple, le docteur Deslon. Il revint à Paris, et dès lors la grande ville fut toute au Mesmérisme.

A coup sûr, ce serait une liste curieuse que celle des Mesmériens. On y verrait briller les plus grands noms du temps : Monsieur, frère du roi, le duc d'Orléans, la duchesse de Bourbon, M. de Maurepas, peut-être bien la reine elle-même; un archevêque de Bordeaux, un marquis de Jaucourt, un comte de Puységur, des Montesquiou, des Noailles,



MESMER

des duchesses de Villeroy ou de Chaulnes, une baronne d'Oberkirch, un chevalier de Chastellux; des savants comme Court de Gebelin; des hommes politiques ou des écrivains ; La Fayette ou Servan; toute la société du banquier Kornmann, Duport, d'Éprémesnil, Bergasse.

Les femmes surtout se jetaient dans

le magnétisme, y cherchant le remède à ce qu'on appelait alors « les vapeurs », l'hystérie d'aujourd'hui. Et, par elles, bien vite, le magnétisme fut une mode, un entraînement, une rage, une furie. Pour Mesmer on oublia les aérostats. Place Vendôme, il se fit, chez cet Esculape, un concours prodigieux de petites-maîtresses et de gens opulents, tous épris d'un désir unique : voir au plus vite un miracle !

Les Mesmériens prêtent à rire plus qu'ils ne scandalisent, mais souvent ils sont pris d'un vertige véritable; parmi eux, il est d'anciens incrédules qui, d'un seul coup, tombent dans les plus bizarres superstitions. Ils croient aux adeptes, aux nécromanciens, aux prophètes; et chacun a le sien, sur lequel il fait le plus grand fonds.

Il saute aux yeux que de mauvais plaisants ont dû exploiter la manie régnante et pratiquer les évocations. Grâce à eux, tel grand seigneur s'est imaginé qu'il conversait avec Henri IV ou Louis XIV; tels vieux libertins ont cru souper avec Sapho, Cléopâtre ou Sémiramis; telle duchesse a accordé ses faveurs à des aventuriers du Palais-Royal, les prenant naïvement pour Alexandre ou César.

Dans le principe, Mesmer magnétisait d'une façon peu compliquée; et, pour les attouchements, il usait simplement de la main, de l'index, du pied ou d'une petite barre de fer, longue comme un crayon de poche. Ces conducteurs faisaient passer chez les malades son fluide. Il magnétisait encore par la réflexion des glaces, par la vibration des sons. Parfois il se mettait au lit avec ses malades, afin d'accélérer l'influence curative. En toute circonstance, il donnait à ses opérations un grand air de mystère.

Pour soutenir la vogue dont il devint l'objet, il fit construire un appareil propre à saisir les imaginations, le fameux baquet. Au milieu d'un salon, plongé dans une demi-obscurité, voici une grande cuve, dont le couvercle est traversé par des baguettes de fer ou d'acier, les unes longues, les autres courtes, toutes recourbées à leur extrémité, pour qu'on puisse mieux les appuyer sur les parties souffrantes du corps, sur l'oreille, les yeux, l'estomac. Les malades s'assoient autour du baquet, le corps ceint d'une corde, les mains unies en une sorte de chaîne, par la simple application du pouce et de l'index. Un clavecin se fait entendre; des parfums se répandent; Mesmer touche au front les adeptes, et ils tombent dans un état syncopal et comateux. Rien ici qui ressemble au magnétisme actuel : c'est de l'hypnotisme plutôt que du magnétisme.

Mesmer a guéri ou paru guérir d'innombrables malades, qui ont chanté ses louanges. Il a trouvé des fanatiques pour proclamer partout ses cures merveilleuses. On a bien prétendu que les gens dont il s'emparait le mieux par son fluide étaient toujours les mêmes; et, certes, cela n'est pas fait pour nous surprendre. Les femmes surtout éprouvèrent souvent des convulsions violentes; et, pour certaines habituées du baquet, il fallut préparer un appartement garni de matelas où on les jetait durant leurs crises. On devine de quel attrait furent les crises, pour le public blasé du XVIIIe siècle.

« Le Tout-Paris » d'alors courut chez Mesmer comme au Colisée ou chez Nicollet; mais bien des spectateurs crurent après avoir nié, et « mesmérisèrent » dès qu'ils eurent vu Mesmer guérissant « avec des gestes ».

Les manières hautaines du docteur, son ton d'assurance, ses expressions germanisées, et jusqu'au charme d'un instrument nouveau, l'harmonica, conspiraient pour séduire un public nerveux et excitable. A cela joignez la grande liberté dont on jouissait chez Mesmer, l'espoir d'y trouver des gens de connaissance, d'y nouer des relations nouvelles, d'y voir des femmes à la mode, de satisfaire enfin le goût du merveilleux, qui fut si puissant à la veille de la Révolution.

Comment Mesmer n'aurait-il pas conquis un immense prestige? Et comment, parmi ses admirateurs, les chefs de secte n'auraient-ils pas pullulé? Deslon fut le premier en date, et, presque tout de suite, le rival du maître. Il était jeune, beau, spirituel; quelques femmes de lettres le protégèrent; la presse le prôna; il donna des convulsions à tout venant, à raison de dix louis par mois.

D'autres fondèrent la Société de l'*Harmonie universelle :* une centaine de mystiques ou de curieux qui, chacun pour cent louis, crurent apprendre le secret de Mesmer. Ils en devaient pénétrer tous les mystères en douze leçons. Ils eurent pour président le chevalier de Chastellux, pour metteurs en œuvre ou pour polémistes le comte de Puységur, d'Éprémesnil et Bergasse.

Les *Considérations sur le magnétisme animal ou sur la théorie du monde et des êtres organisés, d'après les principes de M. Mesmer,* et même les *Mémoires* attribués à Mesmer, sont l'œuvre de Bergasse. M. de Puységur a écrit le *Rapport des cures opérées à Bayonne;* d'Éprémesnil a annoté ce *Rapport;* il a publié les *Réflexions préliminaires sur les docteurs modernes*, et la *Suite des Réflexions*. Il s'est fait une réputation spéciale comme visiteur de la « Salle des crises », y passant des jours entiers, un bonnet blanc sur la tête, un chapeau par-dessus, haranguant les commères et les gardes-malades, véritable enthousiate, sorte de coryphée du docteur autrichien.

La guerre éclata entre les Mesmériens et les corps savants officiels, par le fait du disciple Deslon. Déjà en possession d'une belle clientèle, Deslon redouta la concurrence des sociétaires de l'*Harmonie,* et demanda au roi de nommer une commission capable d'apprécier le traitement qu'il donnait à ses malades. Louis XVI y consentit; il désigna quatre médecins : MM. Majault, Sallin, d'Arcet et Guillotin; cinq membres de l'Académie des sciences : MM. Franklin, Le Roy, Bailly, de Bory et Lavoisier. Mais ces commissaires prétendirent juger Mesmer d'après Deslon. Sans avoir étudié d'autre traitement que celui du disciple, ils conclurent contre le maître, contre toutes les pratiques mesmériennes, et cela juste au moment où les adeptes du magnétisme animal se partageaient pour ainsi dire en deux fractions, toutes



NICOLAS BERGASSE

prêtes à s'entre-déchirer, les Desloniens et les Mesmériens de l'*Harmonie universelle.*

Les commissaires ont décrit le spectacle des convulsions produites par Deslon : des crises finissant toujours par des crachements de glaires et de sang; le sang sortant des vaisseaux, sans être ni vicié ni corrompu, sortant en somme, disent-ils, « contre le vœu de la nature ». A leurs yeux, les effets du magnétisme ne sauraient passer pour un mal curatif; ils sont, au contraire, un mal réel, un mal nouveau, ajouté à la maladie, quelle qu'elle soit. Pour les commissaires, il est de toute évidence

qu'un traitement par le magnétisme peut, à la longue, avoir des suites funestes; enfin, il est aussi, de toute évidence que le fluide magnétique lui-même n'existe pas.

A la lecture du rapport des commissaires, le public se rit de Mesmer; mais le chef d'école eut beau jeu de répondre qu'on le jugeait sans l'entendre; que le traitement de Deslon n'était pas le sien; qu'il s'était justement tenu sur la réserve avec cet élève infidèle.



LE MESMÉRISME CONFONDU

Mesmer présenta une requête au Parlement de Paris, pour que sa doctrine fût examinée par d'autres commissaires. Il parlait avec emphase des trois cents élèves qu'il avait formés, et dont la réputation pouvait être atteinte du même coup que la sienne; il invoquait l'intérêt de l'humanité, dont il se disait le défenseur, celui des colonies de magnétiseurs et de magnétisés, qui déjà se formaient dans les provinces, à Strasbourg, à Lyon, à Bordeaux. En attendant la décision du Parlement, et le rapport de la nouvelle commission, les polémistes de l'*Harmonie* prirent à partie les académiciens et les médecins.

Le comte Maxime de Puységur, mestre de camp en second du régiment du Languedoc, publia un *Rapport des cures* opérées par lui à Bayonne, où il venait de tenir garnison. Il espérait fermer la bouche à tous les détracteurs du magnétisme, en leur opposant le résultat de ses expériences sur les malades de son régiment et sur la population civile de Bayonne. Dans un hôpital à lui il avait rassemblé jusqu'à trois cents malades, et presque sur-le-champ le traitement mesmérien avait agi de telle façon qu'il en demeurait stupéfait. « Au milieu de mes malades, disait-il, je me suis senti « saisi d'un attachement sincère pour chacun d'eux »; aux extrémités de la France, j'ai cru me créer « une famille nouvelle ».

Qu'on lise le *Rapport des cures*, on y verra que le mestre de camp guérissait la fièvre, les maux d'estomac, les rhuma-

tismes, l'hydropisie, l'épilepsie, la jaunisse, les pâles couleurs, le rachitisme, l'ophtalmie, la surdité, les coliques, les hémorrhoïdes, la rétention d'urine, les ulcères et les panaris. Il déposa chez un notaire les certificats des malades guéris, et il en donna, dans son livre, la copie collationnée.

Prenons des exemples dans la foule des cas dont il entretient ses lecteurs. Un officier est frappé d'un coup de sang dans une marche : M. de Puységur fait rompre les rangs, ordonne à tous les assistants de former une « chaîne », à la façon de Mesmer, et bientôt, il sent le malade « revivre dans ses bras ». Le major de son régiment se permet-il de douter? M. de Puységur le contraint à prendre place dans la chaîne, et bientôt le sceptique est saisi de diarrhée et de vomissements attestant la puissance du magnétisme. Il n'est pas jusqu'à un petit chien que M. de Puységur n'ait arraché à une mort certaine.

Le conseiller au Parlement, d'Éprémesnil, a annoté le *Rapport des cures*, et il semble bien qu'il avait une grande foi en M. de Puységur. En tout cas, il fit cause commune avec lui, pour exalter Mesmer et malmener les médecins. A ses yeux, comme à ceux du mestre de camp, « le grand, le bon Mesmer » a fait une découverte sublime. Il a révélé et « prouvé physiquement » combien est puissante « l'influence qui s'exerce d'homme à homme »; combien est indéniable « le besoin mutuel » que nous avons tous les uns des autres. La méchanceté des envieux n'a pas ému la patience de Mesmer, et il s'estime assez récompensé par l'amour de ses disciples et de ses malades. Quant aux commissaires, qui ont prétendu condamner sa doctrine, qu'ont-ils fait pour s'en arroger le droit? Ils ont regardé les effets du magnétisme, et ils les ont niés. Ils se sont enfermés dans leur dédain pour les raisonneurs vulgaires; ils ont attribué à l'imagination les effets du magnétisme, comme s'ils oubliaient que les médecins eux-mêmes invoquent parfois la puissance de l'imagination. Les médecins n'interdisent-ils pas la lecture et la méditation aux malades qu'ils veulent purger?



LE DOIGT MAGIQUE

Les médecins ont attribué les cures du magnétisme à la nature elle-même. Comment n'ont-ils pas vu qu'ils invitaient ainsi le public à douter de leur art? Si la nature agit en même temps qu'eux saura-t-on jamais à qui appartient l'honneur de la guérison des malades? Et d'Éprémesnil ajoute : « Comment les médecins pourraient-ils, eux-mêmes, nous convaincre de l'utilité de leurs saignées et de leurs remèdes? Ils nient la valeur curative des procédés de Mesmer, ne voulant pas admettre de remèdes invisibles; ils traitent d'invisible ce qu'ils n'ont jamais vu; ils nient ce qui se dérobe à l'œil humain. Ils raisonnent comme des « aveugles-nés » qui refuseraient de croire à l'existence de l'air.

« Bien des fois pourtant de grandes découvertes les ont surpris. Des principes primitifs de leur art il ne reste plus qu'un échafaudage informe, et c'est en vain qu'ils s'efforcent de l'étayer; « les Facultés ne sont pas plus sûres de guérir aujourd'hui qu'elles ne l'étaient dans l'origine, malgré l'effrayante quantité de volumes dont leurs respectables membres nous ont gratifiés ».

« Pourquoi le magnétisme ne formerait-il pas un jour le fondement de la médecine ? Pourquoi ne serait-il pas une branche de la chirurgie? Qui sait si le gouvernement n'en viendra pas à faire professer le magnétisme ? »

Contre les médecins et les académies, un polémiste très goûté du public vint soudain prêter son aide à d'Éprémesnil et au comte de Puységur. C'était l'avocat général Servan. Il écrivit les *Doutes d'un provincial, proposés à MM. les médecins-commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal.* Il reprit quelques arguments du *Rapport des cures,* tenta d'ébranler la confiance dont vivait encore l'antique médecine, donnant surtout à entendre que les recherches de Mesmer pouvaient bien être les premiers essais d'une science nouvelle. Il mit en évidence la niaiserie de ceux qui, tout récemment, auraient pu douter des découvertes de Franklin ou de Montgolfier.

« Si, du fond de l'Amérique, disait-il, un homme encore plus inconnu que son pays, se fut levé pour crier : « Hommes, écoutez-moi! J'ai le pouvoir d'attirer la foudre du ciel, et je puis la forcer à tomber sur le point de la terre, qu'il me plaît de choisir. » Quelle risée d'un pôle à l'autre! — Et si un autre se fut élevé, d'une petite ville du Vivarais, pour dire, à haute et intelligible voix : « Hommes qui rampez, apprenez qu'avec un réchaud sous mes pieds et quelques aunes de toile autour de mon corps, je puis m'élever au plus haut des airs. » De bonne foi, n'aurait-on pas, sans attendre l'expérience, proposé amicalement de mettre l'inventeur aux Petites-Maisons? Et si le gouvernement avait poussé la condescendance jusqu'à nommer un tribunal d'académiciens, de médecins, de tout ce qu'il vous plaira, pour juger ces deux inconnus, Franklin et Montgolfier se seraient vus condamnés à manger leur potage, et à laisser leur physique et leur génie. »

Les *Doutes d'un provincial* mirent en mouvement toutes les biles de la Faculté et de la Société royale de médecine. Et, pour quelque temps, le public se prit à douter de la science des grands corps constitués.

Comme il arrive toujours en France, la question fut bientôt de savoir qui mettrait les rieurs de son côté. Et comme Mesmériens et Desloniens prêtaient au ridicule plus encore que les médecins, ce fut bientôt sur leur compte que le public s'égaya de préférence. D'ailleurs, certains d'entre eux prirent les choses au tragique, ce qui leur donna un ridicule de plus. Le gouvernement, qui redoutait de voir magnétiseurs et magnétisés renouveler les scènes des convulsionnaires, autorisa contre eux toutes les attaques; et, sans doute, il accéléra ainsi leur discrédit, bien plus que s'il eût fulminé à leur sujet des arrêts, ou s'il les eût menacés de persécutions.

Estampes et brochures allaient grand train contre Mesmer, quand une comédie-

parade porta la gaieté du public à son comble. Je veux parler des *Docteurs modernes* et du *Baquet de santé,* attribués à MM. Baret et Radet, et joués pour la première fois, à Paris, par les comédiens italiens ordinaires du Roi, le mardi, 16 novembre 1784.

Le personnage principal, *Cassandre,*

J'aurai sans doute, à vingt louis,
Des élèves en abondance,
Des docteurs,
Des prôneurs,
Protecteurs
Fanatiques.

On bien encore cet autre :

C'est à qui viendra,



LES EFFETS DU MAGNÉTISME . . . . ANIMAL

n'était autre que Mesmer; le *Docteur* figurait sans doute Deslon; *Pierrot*, valet de chambre de Cassandre, représentait Antoine, valet de Mesmer, devenu célèbre pour les soins qu'il savait donner aux malades, surtout aux dames. *Cassandre* avait une fille, à qui certains faisaient la cour; il venait chez lui, jusqu'à des abbés, avides de se faire communiquer le merveilleux fluide.

En tête-à-tête avec son valet, ou avec le *Docteur*, son disciple, Mesmer parlait sans crainte, et révélait son avarice. Il chantait ce vaudeville :

Me consultera.
Moi de leur
Folle ardeur
Je ris de bon cœur;
Mais c'est à l'écart,
Qu'à parler sans fard,
Je ris bien plus encor,
En empochant l'or.
Dans ce pays, mon cher,
On achète bien cher,
Tout ce qui sent un peu le prodige.
Du prestige,
Du vertige,
C'est l'homme d'esprit
Qui fait son profit.

Puis venaient des scènes reproduisant

les aventures de certains magnétisés. Il en était de parfaitement ridicules; il en était de très équivoques, où pouvait se complaire le goût courant du libertinage. Un mari trompé se rendait chez Cassandre, où sa femme l'avait devancé; elle le reconnaissait et trouvait le temps de s'évader; aux uns et aux autres le bon Cassandre promettait d'être discret.

Et les malades des deux sexes, et de tous états, formaient la chaîne autour du baquet, en chantant ce qui suit, sur un air des francs-maçons :

Tenons-nous, main en main,
Serrons-nous ferme ensemble;
Rendons grâce au destin
Du nœud qui nous rassemble.
Si l'Incrédulité
Soutient ses droits sur les deux hémisphères,
Rions, au Baquet de santé, } *bis.*
Des médecins vulgaires. }

Point de noirs vêtements.
De perruques maussades;
Ici docteurs galans.
Et charmantes malades;
Un ton doux et fluté,
Le tact heureux d'une main bien légère,
Chassant l'insensibilité. } *bis.*
Nous rend à la lumière. }

On vit le public se tordre, au spectacle de la chaîne mesmérienne. Et la fureur des partisans du magnétisme est facile à concevoir. Mesmer et Deslon jetèrent les hauts cris, se prétendant bafoués, déshonorés. Ils s'adressèrent au lieutenant-général de police, au ministre de Paris et au Parlement. M. Le Noir leur aurait, paraît-il, répondu poliment que la pièce était approuvée et qu'il ne pouvait prendre sur lui de la défendre. Depuis Molière, ajouta-t-il, on plaisante les médecins, et Mesmer est un médecin comme les autres.

Des épisodes plaisants signalèrent les représentations. Le public voulant, à tout prix, voir l'auteur, un jour l'acteur Rozières vient dire simplement : « Messieurs, l'auteur était dans la salle des crises; vos bontés l'en ont fait sortir; nous ne savons plus ce qu'il est devenu. » Et la salle d'éclater de plus belle en acclamations. Un autre jour les francs-maçons se plaignent qu'on ait parodié un de leurs cantiques dans un couplet du *Baquet de santé;* mais le couplet continue de se chanter, au milieu de rires inextinguibles.

Enfin ce fut chose très gaie que de voir intervenir un grave magistrat, d'Éprémesnil; non pas qu'il eût projeté de s'assurer des rieurs, mais parce qu'il assuma la tâche surhumaine de leur imposer silence. Indigné qu'on ne discutât plus sérieusement le magnétisme, indigné surtout que le roi n'eût pas accueilli un mémoire de lui, et que la reine et les courtisans, désabusés de Mesmer, en vinssent à traiter ses disciples de fous, il fit jeter des loges dans le parterre un pamphlet où il déclarait prendre le public pour juge, les *Réflexions sur les Docteurs modernes.* Mais le public, emporté par le rire, ne fut pas plus indulgent que le roi; et il se prit à dire de d'Éprémesnil qu'il pourrait bien avoir la tête du conseiller convulsionnaire, M. Carré de Montgeron.

Il semble que d'Éprémesnil n'avait pas ce qu'il fallait pour séduire alors la foule. Son talent se prêtait aux grands effets d'éloquence plutôt qu'à la polémique railleuse dont auraient eu besoin les Mesmériens. Quand il eut comparé Mesmer aux grands persécutés de l'histoire, à Socrate, ou à La Chalotais, et fait de MM. Barré et Radet des émules d'Aristophane, les Parisiens, plus que jamais, applaudirent à tout rompre les *Docteurs modernes.* D'Éprémesnil eut beau dire que les acteurs étaient des lâches qui, sous le couvert de l'autorité, ridiculisaient un homme plus grand que Copernic, Descartes, ou Newton, le public n'en crut rien, acclama les acteurs, et soutint que Mesmer était un charlatan.

Les *Docteurs modernes* ne tuèrent pas le magnétisme animal; et les adeptes de Mesmer se remuèrent parfois assez pour faire croire qu'on les persécutait. Il n'en fut rien pourtant; si l'autorité avait commis la faute d'user contre eux de rigueur, nul doute qu'ils n'eussent

compté des martyrs; mais elle borna son rôle à laisser les Mesmériens et le parti des médecins se disputer la faveur du public, et il se fit une petite guerre de libelles, où les Mesmériens eurent quelquefois l'avantage. Une de leurs brochures soutint que Jésus-Christ, en imposant les mains, pour guérir les malades, avait joint à la puissance divine celle du magnétisme. Une pièce nouvelle, *les Docteurs vengés*, railla les médecins; des certificats de guérison par le magnétisme furent distribués à profusion, afin de persifler les incrédules. Le magnétisme eut même un renouveau de célébrité et il jeta comme une dernière lueur, quand le Père Hervier, disciple gascon de Mesmer, se fut rendu à Paris.

Ce religieux Augustin passait pour avoir autant de droiture que d'enthousiasme, et s'était fait, parmi les Bordelais, une réputation extraordinaire. Les gens qu'il magnétisait pouvaient, disait-on, parler plusieurs langues, tout aussi promptement qu'autrefois les apôtres ; et, par surcroît, ils devinaient l'avenir, découvraient et guérissaient les maladies; ils avaient un talent particulier pour prédire les événements politiques. L'empire exercé sur les masses par le Père Hervier parut si considérable que Mesmer songea un moment à tirer parti du clergé français pour répandre sa doctrine; il projeta d'initier gratis les curés de campagne; et il n'eût pas été, j'imagine, sans intérêt, de voir par toute la France nos jeunes paysannes éprouver des convulsions, ou tomber en syncope, sous le doigt magnétique de leurs pasteurs.

Par malheur les adhérents du magnétisme animal perdirent de leur cohésion à mesure qu'ils se multiplièrent; et, tout à coup, le meilleur de leurs écrivains, Bergasse, se brouilla avec Mesmer. Bientôt d'Éprémesnil fit de même, irrité que Mesmer eût autorisé certains de ses élèves à publier ses procédés; il se mit à la tête d'une école rebelle, prétendant professer lui-même le magnétisme.

En fait, les sociétaires de l'*Harmonie* avaient cru que Mesmer leur donnerait, pour cent louis, une science plus grande qu'il ne pouvait. Une fois désabusés, ils se dispersèrent. Quelques-uns devaient bientôt entourer Cagliostro; d'autres continuèrent de magnétiser pour leur compte.

En 1788, à Strasbourg, le comte M. de Puységur magnétisait encore des jeunes filles, qu'on lui amenait tout exprès de la Forêt Noire.

Les adeptes du magnétisme ne furent pas de purs charlatans ou de simples déséquilibrés. Ce furent souvent des rêveurs, épris d'une révolution morale irréalisable. Jugeons-en par ces lignes où la baronne d'Oberkirch rappelle son séjour à Strasbourg auprès du comte de Puységur : « Nous nous réunissions presque chaque jour pour des séances. Je désire voir notre croyance se propager le plus possible; et je suis convaincue qu'elle rendrait les hommes meilleurs, en leur donnant foi en l'autre vie. » Voilà bien la croyance si répandue, à la fin de l'ancien régime, que l'espèce humaine est moralement perfectible, et qu'elle va enfin devenir meilleure.

HENRI CARRÉ.

UN DÉCORATEUR AMÉRICAIN

Américain n'est pas précisément le mot, mais ayant accompli toute son œuvre et gagné toute sa réputation aux États-Unis.

Karl Bitter est en ce moment un des hommes les plus célèbres au delà des mers, et son talent ingénieux, coloré et facile, sa verve capable d'entreprendre et d'exécuter sans effort de grandes compositions lui a valu des succès dont les meilleurs de nos maîtres n'ont pas chez nous l'idée.

M. Karl Bitter a principalement appliqué la sculpture à la décoration des édifices sous forme de bas-reliefs ou de hauts-reliefs. Les maisons des financiers célèbres, telle celle de M. Vanderbilt, les grands établissements de banque ou de chemin de fer, tel le dépôt de la Compagnie Pensylvania (Philadelphie), sont rehaussés de frontons, de groupes ou de statues de cet infatigable modeleur.



La Résurrection, panneau de la porte de l'église de la Trinité.

Il y a peu d'années, M. Karl Bitter menait une vie précaire à Vienne. Aujourd'hui c'est un des hommes en vue du nouveau monde où il était venu désespérément chercher l'inconnu, à la suite de rudes épreuves subies pendant un service militaire forcé.

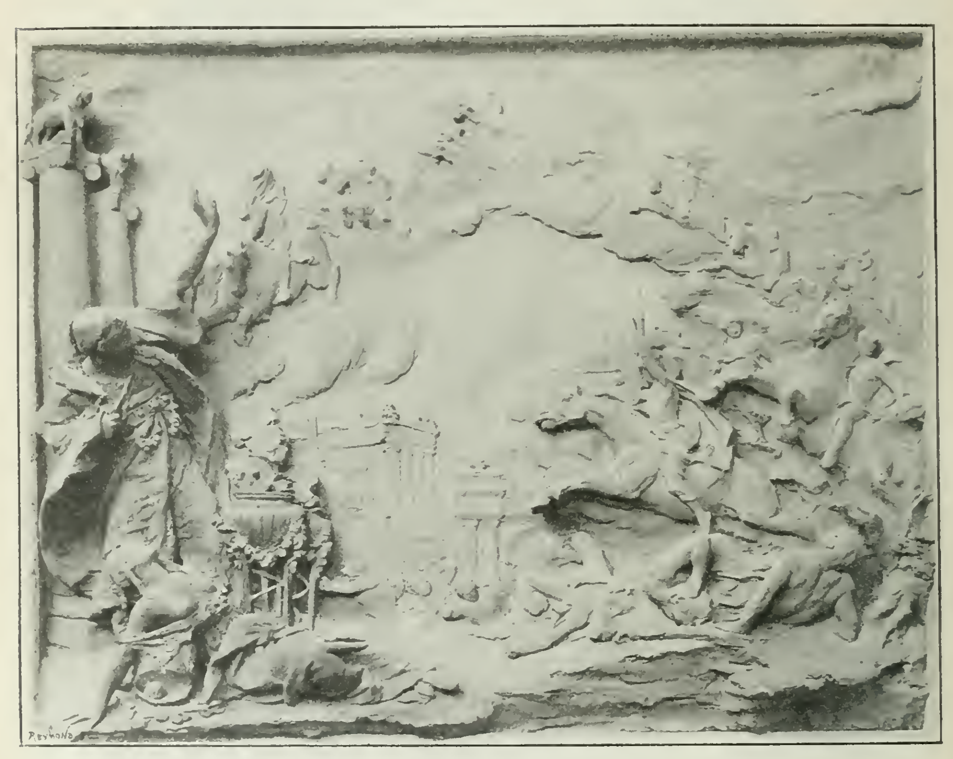
C'est un concours qui le fit connaître,



Porte centrale de l'église de la Trinité, à New-York.

le concours institué par la famille Astor pour doter de portes historiées l'église de la Trinité, à New-York. Il remporta le prix, et on trouvera dans cet article les reproductions de l'ensemble et des principaux motifs de cet ouvrage extrêmement fouillé.

Un autre très important travail, après



La Fin du Monde, panneau de la porte de l'église de la Trinité.

celui-là, fut la décoration sculpturale des bâtiments de l'Administration, à Chicago.

Il y aurait beaucoup d'autres travaux à citer, sans doute, mais leur description serait plutôt dépourvue d'intérêt pour le lecteur qui n'en aurait pas la reproduction sous les yeux, ou qui n'aurait pas l'intention d'entreprendre le voyage de New-York ou de Philadelphie pour faire plus ample connaissance avec le sculpteur viennois.

Toutefois, l'important ouvrage que représente notre illustration peut être ici décrit comme spécimen de sa conception.

M. Bitter y a travaillé près de trois ans et demi. Cette porte est égale en dimensions à celle de Ghiberti, au baptistère de Florence.

Elle est richement dorée, mais on la laissera se patiner avec le temps et tourner au vert profond.

Chacun des battants est formé de trois panneaux où se mélangent le haut et le bas-relief. Un tympan surmonte le tout.

La partie principale du tympan représente le Christ adoré par les anges; et au-dessous se trouve une frise composée des douze apôtres assis dans des niches ogivales.

Les trois panneaux de chaque porte sont réunis dans un encadrement général, composé de figures allégoriques : l'Éter-

nité, la Justice, le Péché, le Temps, etc.

Quant aux panneaux eux-mêmes, ils représentent : *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre*, la *Résurrection*, l'*Annonciation* et la *Fin du monde*. On pourra très bien juger par les panneaux reproduits en grand le talent facile, clair, un



L'*Annonciation*, panneau de la porte de l'église de la Trinité.

peu théâtral, de M. Karl Bitter. La *Résurrection* est surtout bien « arrangée » quant au paysage. L'*Annonciation* ne manque ni de dignité, ni de noblesse, encore que les réminiscences y soient faciles à constater. La figure de la Vierge agenouillée et humble est touchante.

Dans les autres œuvres dont il nous a été donné de voir la reproduction, l'on retrouve les mêmes caractères, et l'on peut y mesurer, entre autres remarques, l'influence de nos sculpteurs Falguière et Mercié sur tout l'art contemporain. Cette visible influence est mêlée à des réminiscences de la Renaissance. Mais on sait que l'art américain se cherche encore. Ce fut certainement, et ce sera encore longtemps une grande difficulté pour ce pays de trouver dans l'art une expression de sa civilisation et de ses tendances véritables.

Pris en tant que renseignement sur une société, l'art de M. Bitter rappelle plus le vieux continent que le nouveau monde. Pris en lui-même, il est séduisant comme celui des artistes applaudis ici aux salons annuels.

L. M.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

BRICHANTEAU COMÉDIEN

La condition des comédiens éveille toujours l'intérêt du public. Il y a dans leur état quelque chose de faux, de mystérieux, d'étrange, qui leur conquiert, sinon toujours la dignité, le plus souvent au moins la curiosité.

Les coulisses ont un attrait. On ne peut y pénétrer; les familiers et les professionnels y entrent par des portes de derrière et s'en vont par des sorties dérobées. Il y a à tout cela un air de secret qui intrigue. Et puis, on raconte que c'est si laid, l'envers des décors! Il y a une attirance puissante vers les dessous des choses, les explications des trucs, les manœuvres occultes qui font mouvoir les palais, les villes et les champs dans le cadre de la scène.

Les gens habitués à vivre dans ce milieu factice, et par le décor et par les sentiments et par les actes, inspirent au public un secret et indiscret désir de deviner leur âme et leur vie. Les écrivains qui ont tenté cette révélation ont toujours plu, et le livre de Jules Claretie, *Brichanteau comédien* (chez Fasquelle), constitue une présomption de plus en faveur du bonheur de ce genre.

Il y a dans *Brichanteau*, — avant d'en aborder l'analyse, — une anecdote typique.

Brichanteau a joué les *Pirates de la Savane;* il y avait dans la salle une Anglaise qui s'éprit aussitôt de lui, non pas précisément de lui, mais de son rôle, de son personnage, de cet Andrès qui est si héroïque dans la pièce. Et comme Brichanteau s'informe avec inquiétude du mari de la belle, qui est un féroce tueur de tigres, elle lui dit :

— Vous avez tué bien plus de tigres que lui, darling, dans les *Pirates de la Savane!*

Voilà l'étrange attrait du comédien. Il vit en partie double, il prête sa personnalité à des chimères qu'il incarne, et le public le voit à travers ses rôles, dont il lui prête les qualités ou les vices.

Il n'est pas rare, dans les théâtres de faubourgs, de voir la foule huer à sa sortie l'acteur qui a joué le traître du mélodrame.

Au milieu de la société qui s'agite et travaille, le comédien est demeuré un être à part, chargé encore de présomptions fâcheuses. Si l'on met à part la Comédie française, qui est comme l'Académie de la profession, les pensionnaires des théâtres, pour l'ordinaire, ont encore à surmonter dans la vie le vieux préjugé, allégé il est vrai, qui pesait jadis sur la caste entière.

Il n'est pas encore tombé, ce mur dont parlait Mounet-Sully le soir du banquet qu'on lui offrit à l'occasion d'*Hamlet,* — ce mur qui tient les acteurs à l'écart du siècle. Mounet-Sully est assurément l'un de ceux qui doivent le moins le connaître; c'est un parfait galant homme et un « honnête homme » au sens où on employait le mot au XVII[e] siècle. Mais enfin ce mur est toujours debout, et il n'a encore que des brèches.

Cette situation spéciale du comédien assure l'intérêt à ses historiens, pour peu que leur talent les seconde. Songez au succès du *Roman comique* de Scarron! Et vous rappelez-vous, dans les œuvres admirables de Lesage, *le Diable boiteux* ou *Gil Blas de Santillane*, les épisodes relatifs aux acteurs? Ils sont à présent classiques, et l'auteur fut rarement mieux inspiré. Il les connaissait, les gens de théâtre; il avait eu maille à partir avec eux au sujet de son *Turcaret,* et il leur en tenait rancune. Aussi, dans ses romans, ses plus jolies pages peut-être sont celles où il nous mène parmi les gens de théâtre, soit qu'il nous fasse assister aux derniers beaux jours de Baron, soit qu'il nous mène chez Laure ou chez Arsénie. Vous vous rappelez l'entrée de cet auteur dans un salon de comédiens : il est humble, penaud, timide, devant ces seigneuries bouffies, et le tableau est achevé. Lesage a le mot dur :

— Ces comédiens mettaient cet auteur au-dessous d'eux, et ils ne pouvaient pas le placer plus bas!

Vous vous rappelez aussi quand, au théâtre de Grenade, Laure présente Gil Blas à ses camarades, comme s'il était son frère; tous se précipitent vers lui, l'embrassent, au risque de l'enduire de rouge et de fard, — tous, jusqu'au sous-moucheur des chandelles; et Lesage ajoute :

— Il semblait que ces gens-là n'eussent jamais vu de frères.

Les comédiens ont ainsi toute une litté-

rature consacrée à la peinture de leurs mœurs, et cette littérature compte des chefs-d'œuvre et a créé des types d'une vie intense. Faut-il rappeler l'illustre Delobelle d'Alphonse Daudet, type étonnant de naïve suffisance, ou encore le mari de la gentille Flipote, dans la comédie de Jules Lemaître, qui fut un triomphe pour l'ingénieux talent de M. Galipaux, ou le ménage Cardinal de Ludovic Halévy : ce serait une jolie et gaie anthologie que celle-là.

Il faudrait y ajouter à présent *Brichanteau comédien*.

Brichanteau est moins un roman qu'un groupement d'épisodes autour d'une figure centrale qui en fait l'unité. Ce procédé est légitime ; c'est celui même de Lesage dans *Gil Blas*. Diverses aventures arrivent au même personnage ; la série pourrait s'allonger ou se raccourcir. Parmi ces nouvelles, il en est d'exquises tant par le sentiment que par la forme.

L'auteur nous raconte qu'il fait la rencontre d'un comédien au Salon, dans les jardins de la sculpture, devant une statue pour laquelle ce comédien — Brichanteau — a posé comme modèle. La conversation s'engage, et le pauvre hère raconte des épisodes de sa triste vie.

Ainsi, cette statue, c'est toute une histoire.

Brichanteau, après des fortunes diverses, joue un soir la *Tour de Nesle*, au théâtre Montmartre, lorsqu'un musicien est pris d'une quinte de toux phtisique et est obligé de sortir. L'acteur prend en pitié le pauvre artiste, qui joue du cor le soir par nécessité, mais dont la véritable vocation est la sculpture. Il a même commencé un Romain sous le joug, mais il ne peut l'achever, faute de modèle. Brichanteau a un beau mouvement : il le posera. Il subvient aux besoins du malheureux, qui espère vivre jusqu'au vernissage. Mais celui-ci meurt ayant achevé sa belle œuvre, qui est placée dans un coin où elle demeure inaperçue.

Brichanteau attache sur le socle une belle couronne et se met en campagne pour que l'œuvre soit fondue en bronze et acquise par la commune natale du pauvre sculpteur.

Une autre plaisante histoire est celle du portrait-carte : une Anglaise, femme d'un terrible tueur de tigres, qui a la passion du jeu, s'éprend de Brichanteau et lui fait donner son portrait.

Brichanteau l'a même orné d'une belle dédicace, bien qu'il n'en ait guère l'habitude. Ses dédicaces ordinaires étaient plutôt des formules :

— A la noble ville de Saint-Gaudens, souvenir d'une inoubliable soirée. Son hôte qui voudrait être son fils.

Mais, cette fois, il s'était distingué et il avait composé un quatrain.

Beaucoup plus tard, Brichanteau voit un jour entrer chez lui le mari très excité. On juge de sa peur! Un homme qui écrit, sur grand papier mauve, ses mémoires dont le comédien a pu voir un en-tête de chapitre : « Chapter XII, My Eleventh Tiger! »

Quelle ne fut pas sa stupeur quand il entendit l'Anglais lui demander, en montrant le portrait trouvé dans le buvard de sa femme, si c'était bien lui le *seltembanque*, et le remercier : ce portrait lui était cher, il lui servait de fétiche au jeu.

Le Lasso est un excellent tableau de la vie provinciale. C'est le récit des difficultés de Brichanteau avec la presse locale, et en particulier avec le Jules Janin de Rivesaltes, le gros et répugnant Baculard. Le type est admirablement brossé, et les scènes où il joue sa partie sont des mieux réussies ; il y a là beaucoup de vie et d'observation.

Il faut l'avoir vue de près, la petite presse de province. A vrai dire, depuis une dizaine d'années, un grand mouvement de décentralisation s'est opéré, et les principales villes de France ont des journaux dont l'importance croît sans arrêt. Mais, dans les petites localités, le journalisme est une profession bien particulière, qui exige plus de vice que de talent. Le journal est subventionné par quelque gros industriel qui en fait un instrument électoral. Le métier consiste à injurier les gens du parti adverse, et surtout à découper en beaux coups de ciseaux les feuilles de Paris. Une paire de ciseaux et une boîte de pains à cacheter sont les deux appareils indispensables de ces salles de rédaction. Le théâtre est l'objet de tous les soins du rédacteur en chef. Comme il y a ses entrées, il y est le maître, et le directeur a de lui une crainte justifiée. L'opinion du journaliste a beau n'être que l'avis particulier d'une seule individualité, elle agit sur la foule, et elle trouble l'intéressé, car pour lui, ce folliculaire, quelque stupide soit-il, représente des centaines d'êtres pareils à lui, et qui pensent à son unisson.

Le public n'est pas formé par l'élite.

Le journaliste qui est chargé de la partie théâtrale et artistique jouit d'un crédit bien surprenant. On écoute et on redoute son avis. On sait qu'il peut manier l'opinion publique, qu'il peut, avec quelques amis de café, organiser une cabale, faire du tapage, siffler, et que ses articles, même injustes, pèseront sur le vote.

Le vote, au théâtre, est une institution terrible en province. Comme les recettes sont parfaitement insuffisantes, le directeur reçoit du conseil municipal une subvention qui le met à sa merci, et comme les conseillers municipaux sont eux-mêmes à la merci des électeurs, le public est souverain arbitre du sort des comédiens.

A vrai dire, il l'est bien partout, et les directeurs n'ont jamais conservé, en dépit du public, un artiste qui n'ait aucun succès. Mais, en province, le moyen est brutal, et partant, maladroit. Quand l'artiste a fait ses trois débuts, les spectateurs vont voter au foyer sur le maintien ou le renvoi du sujet. C'est le triomphe de la cabale. Entrez dans la salle un soir où se présente une diva que la jeunesse de la ville a jugée trop grosse ou trop austère. Son arrivée est accueillie par une bordée de sifflets. Elle ouvre la bouche :

Voici la nuit...

— Hou! hou! Les sifflets partent du coin de la jeunesse dorée de l'endroit. A trois ou quatre reprises, le vacarme reprend :

— Voici la nuit!

— Hou! hou!

Le tumulte est indescriptible. Les gens des localités voisines, venus pour entendre l'opéra et non les sifflets, protestent, font une contre-manifestation, demandent la pièce ou leur argent : les ouvriers et les gavroches du paradis se mêlent au concert, font des personnalités, interpellent, sous le voile de l'anonymat, les patrons, qui sont dans les loges, et la séance se termine le plus souvent par l'intervention du commissaire de police qui fait éteindre les lumières. Les cris se croisent :

— Régisseur!

Le régisseur arrive, il est mal reçu :

— Vous n'êtes pas en habit!

Si un comédien outré se laisse aller à un mouvement d'impatience ou lance une invective, c'est fait de lui, il peut quitter la ville, car il n'entrera plus en scène sans être l'occasion d'un charivari de ce genre.

Le comédien de province est le hochet, le bouffon du folliculaire et des jeunes gens de la ville. Ceux-ci, souvent, fondent et subventionnent un journal, qui s'appelle *le Foyer* ou *la Rampe*, où ils inondent la troupe d'encens ou de boue selon le besoin. Le métier d'ingénue est très dur ; l'histoire de Jeanne Horly et de Baculard, dans *Brichanteau*, en est un éloquent et triste exemple.

Les scènes de province sont le théâtre d'épisodes étonnants. Jamais et pas une fois on ne joue la *Favorite* sans que le même incident se reproduise. Quand le chœur des courtisans a dit :

Il reste seul.

toute la salle s'écrie :

Une, deux, trois.

avant que le chœur ne finisse :

Avec son déshonneur.

C'est invariable. Un jour, un loustic ou un amoureux jeta un billet à la prima donna en scène. Le papier tomba aux pieds du premier comique, qui le ramassa et le mit dans sa poche se réservant sans doute de le remettre à son adresse derrière le portant. Mais les jeunes ne l'entendirent pas ainsi. On cria :

— Papier! papier! lisez!

Les artistes essayèrent de reprendre la pièce; ce fut impossible. Les rires et les cris faisaient vacarme :

— Papier! lecture! lecture!

Il fallut bon gré mal gré que l'acteur donnât lecture à haute voix du contenu du billet, puis la pièce continua sans encombre.

C'est dans ce milieu terrible que passe la mine fière de Brichanteau. Il est, lui, de la race de ce comédien qui tout en avalant son diner, à cinq heures, pour être en scène à sept heures, déclarait :

— Le public est mon seul juge; je ne reconnais pas à ce monsieur le droit de me juger.

Malheureusement, ce droit, le monsieur le prend, et ce n'est pour l'agrément ni des acteurs, ni des actrices. Le théâtre dans ces conditions n'est pas une profession, c'est un bagne, de par le contrat, tout d'abord.

Il faut le lire, ce traité, dans *Brichanteau*, au chapitre intitulé *le Passé de Brichanteau*. Il est terrible. Ce ne sont pas là des traités, c'est une traite.

Nous suivons Brichanteau avec intérêt à travers les péripéties de son triste roman comique, et quand il s'évade de Paris assiégé par les Prussiens pour aller se battre costumé en mousquetaire, et quand il ourdit un complot avec les prisonniers pour enlever l'empereur Guillaume, et quand un peloton de uhlans le couche en joue devant le mur des fusillés, et dans l'omnibus funéraire tout égayé par les souvenirs des cabotins, à l'enterrement de Panazol, et devant la tombe de son confrère, quand le jeune premier se trompe de papier et lit son rôle au lieu du discours préparé, et sur la scène où Cadenet barbouille *les Huguenots* et *Robert le Diable*.

La mésaventure arriva au grand Baron, le Roscius de La Bruyère ; il commença *Athalie* un jour qu'il fallait jouer *Mithridate*. Après deux vers, s'apercevant de l'erreur, il remonta placidement la scène et redescendit en disant cette fois les vers qu'il fallait.

Nous allons à Compiègne, où Talbot refusa de jouer Louis XI parce que le panier contenant son costume de la Comédie française n'arrivait pas et avait filé sur Tergnier; Brichanteau prit le rôle au pied levé, et l'on fondit des soldats de plomb prêtés par le petit du concierge pour faire les saintes médailles du bonnet royal. Nous entrons aussi au Conservatoire, où Brichanteau exaspère son professeur Beauvallet par sa puissante voix d'obusier, — l'épisode est d'un comique irrésistible.

Nous assistons aux amusants exercices de vibrations, quand l'élève doit répéter :

— Bra, bre, cra, cre, dra, dre, brabre, branbre, bribre. Gros doreur quand redoreras-tu mes trente-trois raviers si rares? Je redorerai vos trente-trois raviers si rares quand j'aurai redoré les trente-quatre raviers du restaurant Romain.

La pittoresque description des concours du Conservatoire constate chez son auteur une expérience de dix années féconde en observation et en notes. La querelle de Brichanteau avec son vieil ami Dauberval — Dauberval qui, tout vieux et usé, revêt quelquefois chez lui ses anciens costumes et joue de nouveau ses rôles pour sa femme, — est un récit charmant et spirituel. La fonte de la statue de Montescure est décrite d'après nature et fait un tableau rougeoyant de paillettes, d'étincelles, de flammes bleues et vertes, dans le crépitement de la lave écarlate. Tout cela est dit d'un style alerte, châtié, et est d'une lecture plaisante.

Les scènes ont une animation captivante, les types sont pleins de vie et de vérité. Entrons au théâtre Montmartre, où le pauvre sculpteur Montescure, qui joue le soir du cor à l'orchestre pour vivre, est pris d'une fâcheuse quinte :

Je jouais donc au théâtre de Montmartre... Et, quand j'apparaissais, sur le trémolo de l'orchestre, j'avais souvent été frappé d'une sorte d'accent, à la fois plaintif et mâle, qui accompagnait mon entrée..., le son du cor, mélancolique et puissant...

Oh! que le son du cor est triste au fond des bois!

au fond de l'orchestre aussi.

Instinctivement, je regardais donc — quoique je déteste la musique, art de pures sensations, inférieur à la poésie qui vit de pensée — je regardais le musicien qui jouait du cor et faisait sa partie dans l'orchestre. — Un tout jeune homme, pâle, maigre, souffreteux, dont le visage émacié devenait pourpre quand il soufflait de ses poumons malades dans son cuivre; souvent je l'entendais tousser, tousser, et un soir, pendant l'acte de la *Tour de Nesle*, quand je dis à Marguerite de Bourgogne : « Reine, où sont tes gardes?... Quand il n'y a face à face qu'un homme et une femme, que l'homme commande et que la femme tremble, c'est l'homme qui est le roi! » — à ce moment même, voilà que le musicien de l'orchestre est pris d'une quinte, mais d'une quinte... ah! quelle quinte!... Tapage, cris, protestations. « A la porte!... Silence!... Du jujube! On demande un pharmacien!... » Moi, je tenais toujours Marguerite de Bourgogne éperdue et frissonnante sous la mâle et double menace de mon geste et de mon regard, et, la quinte du pauvre garçon continuant d'une façon déplorable, un cri parti du haut des galeries supérieures vint, comme un fer pénétrant, frapper le malheureux en pleine poitrine : « Va-t-en donc de l'orchestre, sirop de cadavre! »

Monsieur, l'hommage spontané d'une foule me touche aussi vivement que sa cruauté me torture. Il y eut, dans la salle, sur ce mot de ce Chamfort du paradis — si je puis m'exprimer ainsi — il y eut, dis-je, un tel éclat de rire que je m'en sentis pris de pitié jusqu'au fond de l'âme et irrité aussi, oui, d'autant plus irrité que Mme Nathan qui jouait Marguerite de Bourgogne, et qui, du reste, était de ces femmes qui voient beaucoup moins, dans le théâtre, un sacerdoce qu'un piédestal à leur beauté, Mme Nathan éclata de rire, oui, parfaitement, elle, Marguerite, reine de France, qui devait rester comme foudroyée et pétrifiée sous mon regard.

Pénible épisode, monsieur, d'une existence artistique déjà longue. Le malheureux musicien — c'était Montescure — se leva brusquement sous ce coup de fouet d'un lazzi populaire. Il traversa brusquement l'orchestre, et, renversant à demi la contre-basse en donnant un coup de coude involontaire au premier et d'ailleurs unique violon, il disparut rapide-

ment par la petite porte de sortie des musiciens, comme Mordaunt s'enfonce dans la muraille devant l'épée de d'Artagnan.

Et Brichanteau préparant la représentation à son bénéfice!

L'histoire est impayable.

Il organise le programme avec son directeur, M. Carbonier; mais celui-ci n'a pas songé à la couronne triomphale :

Il était assez large en affaires, M. Carbonier, un ancien huissier pourtant, qui s'était fait directeur de théâtre par amour pour une chanteuse, — il était même assez généreux, quoique son attitude avec la petite Jeanne Horly puisse faire penser; cependant il eut un haut-le-corps, sur le fauteuil de son cabinet directoral, lorsque je lui dis :

— Bien, monsieur Carbonier. Mais il y a la couronne!

— La couronne? Quelle couronne?

— Mais la couronne qu'on a l'habitude, dans mes tournées, de m'offrir, au nom du personnel du théâtre, à la fin de la représentation. C'est la jeune première, généralement, qui me l'apporte à la fin du *cinq*, et je la reçois de ses mains, devant la salle le plus souvent secouée d'une émotion violente et profonde!

M. Carbonier me regardait, fronçant les lèvres et hochant la tête :

— Une couronne! une couronne! mais cela coûte cher, une couronne; ce n'est pas la direction qui peut en faire les frais, et quant au personnel, comme vous dites, vous savez bien, mon cher Brichanteau, que vos camarades ne roulent pas précisément sur l'or... Et prélever sur leurs appointements le prix de...

J'interrompis brusquement M. Carbonier, et je m'écriai très digne :

— Oh! mon cher directeur, à quoi pensez-vous! Et pouvez-vous bien vous imaginer que je ferais payer à des camarades pauvres, au petit personnel, le prix d'une manifestation qui m'honore? Moi, mon cher directeur!... Jamais de la vie... Cette couronne, oui, cette couronne à laquelle j'aspire, je l'ai!

— Vous l'avez?

— Je la possède. Elle fait partie de ma garde-robe. La faire payer à mes collègues, par exemple!... Je l'emporte avec moi, dans ma malle, je la conserve, et, quand j'en ai besoin, je l'époussète, je la sors et je la sers!

— Ah! bon!... Très bien, fit M. Carbonier rassuré.

— Maintenant, mon cher directeur, vous n'aurez pas besoin de vous inquiéter de la mise en scène de cette petite cérémonie, très simple. Mlle Jeanne Horly la répétera une fois avec moi et tout sera dit. Je ne vous demande pas même la scène, je ne vous prendrai pas un jour de répétition. Nous ferons un raccord après *le Gaucho*, que nous collationnons et établissons le matin, l'après-midi restant à notre répertoire.

M. Carbonier était enchanté.

Il faudrait lire encore, et on lira certainement bientôt dans les Morceaux choisis, l'épisode du passeur qui fait traverser la Seine à Brichanteau sous les balles prussiennes. Il errait le soir, le long du fleuve, ayant quitté Paris bloqué :

Je me disais : « Restons, attendons! » Et j'avais des envies de battre la semelle pour me réchauffer, mais j'avais peur de faire du bruit. Le mieux était de chercher, le long de la rive, quelque coin de masure où m'étendre jusqu'au jour, et c'est en la cherchant, la masure, que je trouvais la barque et le passeur qui me mirent à l'autre bord.

Voilà. J'avais aperçu, de loin, quelque chose de très haut, comme un mur, avec quelque chose de déchiqueté, de troué, comme un toit crevé par les bombes, un hangar où je me disais : « Pour dormir, voilà mon affaire », lorsque, en y entrant, j'entendis grouiller près de moi un être inaperçu, puis une voix grogner en français :

— Qui va là?

Instinctivement je répondis :

— France!

J'aurais répondu de même, parole d'honneur, si l'on m'eût demandé : Wer da?

Ce qui grouillait s'approcha. C'était un maraudeur quelconque qui venait, la nuit, essayer de pêcher quelque poisson afin de le revendre très cher, le lendemain, aux Halles ou chez Brébant. Un de ces peaux-rouges de la civilisation qui vivent de tout et de rien et trouveraient un fil de soie sur un œuf. Il avait dans ce hangar même, sous un tas de briques et de paille, un vieux canot dont il se servait au besoin, au risque de se faire loger dans la tête dix balles pour une. J'appris tout cela en causant avec lui, à distance, mon bâton à la main, car, après tout, ce devait être une fameuse canaille, mon nouvel ami.

Canaille ou non, il était brave! Il accepta de me passer de l'autre côté de l'eau pour dix francs. Ce n'était pas payé. Le moindre bruit de rame pouvait éveiller les Allemands et toute la rive eût pris feu. Mais qui ne risque rien n'a rien. Nous attendîmes le noir de la nuit. Je versai à mon passeur un verre de mon vin, qu'il choqua contre ma gourde, nous bûmes à la France, car c'était peut-être, après tout, un très brave homme, cette canaille-là — et en route!

Nous voilà en canot.

Pas une étoile. Je songeais à Mordaunt monté dans sa barque au *cinq* de *Vingt ans après*. Je me disais que nous devions faire des ombres chinoises sur le fond, plus clair, de l'eau, et je m'attendais à recevoir, à tout moment, des coups de fusil. J'avais mes deux boulettes de papier entre mes doigts afin de les avaler, si j'avais le temps, avant l'agonie. Mais il y a un Dieu. Pas un coup de feu. *Ils* dormaient, les Allemands.

Mon passeur me déposa sur la rive.

Je lui donnai douze francs, — deux francs de pourboire, — et je lui dis :

— Au moins, que je conserve le nom de l'étranger qui m'a secouru dans ma fuite!

Il me répondit :

— Qu'est-ce que ça vous fait, mon nom? Je m'appelle Auguste!

Une autre scène, aussi, qui est typique et bien menée, est celle où Brichanteau

défie son ennemi, le folliculaire Baculard, à un duel au lasso. Tous ces récits sont achevés, alertes, émaillés de *mots* étonnants qui sentent leur cru.

Le livre fourmille d'anecdotes ; il serait étonnant qu'il en fût autrement sous la plume de l'historien de la *Vie à Paris*. N'y voit-on pas un acteur jouant *Hernani* et pris au dépourvu par le manque de portraits de famille dans le magasin des accessoires? C'était une lacune fâcheuse pour la fameuse scène des portraits. Il demande alors au directeur :

— Avez-vous au moins un album de photographies?

Et tenant à la main l'album où se succédaient les portraits-cartes de la nombreuse famille du directeur, il joua toute la scène en tournant les feuillets :

J'en passe, et des meilleurs. Cette tête sacrée,
C'est mon père!...

Les anecdotes, les souvenirs, les mots abondent ainsi, indices d'une prodigieuse mémoire qui note au vol et qui garde tout ce qui captive et séduit l'esprit du chroniqueur.

M. Brunetière écrivait un jour en parlant d'Alphonse Daudet :

« Ce n'est pas un romancier, c'est un chroniqueur. »

Brichanteau se recommande autant par les qualités du chroniqueur que par les talents du romancier; et les uns ne nuisent pas aux autres. Il y a là-dedans d'excellentes chroniques; ceci, par exemple, sur le sort fortuné des artistes enrichis, qui n'ont plus l'austère rudesse des maîtres du bon vieux temps :

Tout de même, en redescendant les escaliers de pierre, aux moquettes douces à mes pieds, de ces rois de Paris — et dignes de leur royauté, je le reconnais (je n'ai point de basse envie) — je me rappelais les grands fous sublimes de mon temps, les échevelés, les romantiques, les courageux mangeurs de la dure vache enragée... Je m'oubliais moi-même, je vous jure... Je ne pensais qu'aux autres, à ceux que j'ai connus, aimés, adorés et qu'avec un peu de chance — ah! la chance, quelle gueuse! — j'eusse pu égaler peut-être!... Je me rappelais Beauvallet touchant du père Seveste des appointements dérisoires pour jouer la tragédie à Belleville et vendant de ses *croûtes* (car il était peintre) pour s'en acheter comme il disait. Il nous les avait contés, ses débuts, M. Beauvallet, à qui je pardonne aujourd'hui toutes ses persécutions parce que c'était un artiste! C'est lui qui allait en décembre, par les temps de neige, jouer *Orosmane*, là-haut, en pantalon de nankin! C'est lui qui, dans *Othello*, sortait de scène en sautant à saute-mouton par-dessus Iago et disait au public : « Par ordre du Conseil des Dix! » C'est lui qui lâchait dans la salle un sac de hannetons ramassés au Bois de Boulogne et égayait la tragédie des *Templiers* par le bourdonnement des élytres de ces insectes. Son fils m'a raconté cela souvent. « Les hannetons, disait Beauvallet, ont — détail ignoré de M. de Buffon — le goût de la tragédie. » Et ces gamineries épiques faisaient passer les jours de jeûne. On riait à ventre déboutonné, on n'avait donc plus à se serrer le ventre! La gaieté, c'est de l'hygiène...

Et Mélingue, fils d'un douanier, petit-fils d'un volontaire de la République, courant les chemins, jouant dans les granges, allant de village en village avec son ami Tisserand, le futur directeur de l'Odéon, par le froid, par la neige, pareil à un chemineau de l'art et gagnant son pain comme il pouvait, le grand et fier artiste! Mélingue arrivant après l'heure réglementaire devant Lille, ville fermée, et passant la nuit dans une guérite abandonnée à frictionner les membres de son compagnon que gelait la bise! Mélingue vendant un maillot moyen âge pour payer, le lendemain, la tasse de café qui les réchauffe, Tisserand et lui! Mélingue battant du tambour à Armentières pour annoncer la représentation du soir, Mélingue allant à Paris en pêchant des grenouilles et en les faisant cuire chez les bons paysans à qui il dit des vers! Mélingue aussi brave contre la faim que d'Artagnan contre les balles et conquérant la gloire pied à pied, misère à misère, à l'assaut de la destinée comme un mousquetaire de notre art.

Et Bocage, échappé de son étude de notaire, las de son métier de petit clerc, passant ses nuits à réciter ses rôles, tenant ses voisins éveillés et voyant le succès lui venir sous la forme d'un portier qui signifie à Hamlet, à Othello, au Cid, à Horace d'avoir à laisser dormir les locataires! Bocage qui sera Buridan et qui intrigue pour figurer à Bobino! Tous ces grands noms, toutes ces grandes ombres — ma jeunesse et ses dieux — me revenaient tandis que je pénétrais dans ces appartements de mes jeunes camarades d'aujourd'hui, avec leurs salons blancs comme des boudoirs de Trianon ou leurs murailles et leurs cheminées encombrées d'aquarelles et de japonaiseries.

C'est de la bonne chronique, comme tant d'autres pages sur des sujets de littérature curieuse ou anecdotique. Voici Napoléon Ier au théâtre, qui fait l'objet d'une intéressante revue : *l'Empereur et le Soldat ou le 5 mai* 1821, et *Napoléon à l'île d'Elbe*, et *la République, l'Empire et les Cent Jours*, toute une exposition théâtrale de l'Empire.

Écoutez le joli couplet sur le vieux mélodrame auquel on revient :

Non, vous ne vous figurerez jamais les jouissances profondes de l'acteur qui enlève une salle, transporte une foule! Et de Tournai à

Bayonne, les beaux soirs de *Lazare le Pâtre* et de *Gaspardo le Pêcheur!* Ah! Gaspardo! Quand je disais à Sforge : *Si tu dois la vie au père, paye la dette à l'enfant, et, si dans huit jours tu ne m'as pas revu à Milan, tu prendras pitié de l'enfant du condamné et tu lui donneras ton nom et la part de ton pain!*

Et quand j'entrais, accompagné de Piétro, le fidèle Piétro, suivi d'une sentinelle avec qui je luttais, jetant aux pieds de Visconti mon épée et me dénonçant pour sauver mon fils : *Voici mon épée encore tachée de sang et de rouille et que maintenant justice soit faite à tous!*

On se moque, aujourd'hui, du vieux répertoire, des classiques, du mélodrame. Nos comédiens incapables de jouer ces rôles éclatent de rire en les lisant. Pauvres petits! *Lazare le Pâtre?* Mais c'est tout un monde. Le père Bouchardy? Ressuscitez-le donc, mes maîtres! La distribution des rôles vous dirait à elle seule que ce n'est pas de l'art de pacotille, ah! non, par exemple :

« Costume de Médicis, *sous le nom de l'Étranger;*

« Raphael Salviati, *sous le nom de Lazare le Pâtre;*

« Juliano Salviati, *sous le nom de Sylvio le Moissonneur;*

« Judaël de Médicis, *sous le nom de Rodolphe.* »

Voilà des drames!

C'est là-dedans que Médicis dit à Rodolphe lui offrant un sauf-conduit :

— *Un sauf-conduit! C'est un piège sans doute.*

Et *Christophe le Suédois!*

Avec quelle fierté, dans ce drame incomplet mais vigoureux, je me redressais sous l'injure de mon père : le bûcheron André le paysan cachait Wolgann le soldat, oui, comme j'acceptais la douloureuse épreuve, lorsqu'il me reprochait de n'être qu'un joueur de mandoline, alors qu'en réalité j'étais un chercheur gravissant la montagne, les monts Gèla, pour y trouver le remède à la peste née des torrents formant les lacs qu'on appelle lacs de mort, et qui désolait la Suède. La situation est claire, n'est-ce pas?

— Comment dis-tu? m'interrogeait mon père. Quelles sont tes ressources? Une mandoline. Oui, c'est la clef avec laquelle le mendiant ouvre la porte du riche qu'il veut implorer. Une mandoline à mon fils! Sais-tu, Christophe, comment on appelle cela... quand on a ton âge et que l'on a ton cœur? On l'appelle le gagne-pain du lâche!

Et il la brisait, la mandoline, en la jetant à terre, et je souffrais, moi, à le voir souffrir!

Et *Longue-Épée le Normand!* Un de mes triomphes, *Longue-Épée le Normand!* Il fallait voir comment je traitais le protosebast Andronic Comnène, et comment je disais au vieux Michel, épouvanté de retrouver en moi l'enfant qu'il avait cru jeter au fleuve : *Et maintenant, à la lueur des étoiles, regarde mon visage!* — Je soulevais la salle en parlant d'Agnès de Montfort : *Oui, je t'emmènerai bien loin de cette cour maudite où les poignards ont des poisons, et les hommes et les femmes des secrets. J'en tuerai le souvenir, j'oublierai le ciel et la terre pour ne voir qu'elle, n'adorer qu'elle. Laissons donc s'engloutir les heures. Attendons!*

Eh! oui, le mélodrame a sa puissance et ses mérites, avec ses phrases ronronnantes, ses horreurs, ses sublimités et l'appui constant de la musique. Car le mélodrame populaire, ne vous y trompez pas, agit par les mêmes moyens que le drame grec, et Eschyle coudoie parfois d'Ennery. Le trémolo est le représentant moderne du chœur antique. Celui-ci avait pour mission d'éclairer le spectateur ignare sur les sentiments qu'il devait éprouver; il lui annonçait sa joie ou sa douleur, il fixait l'état d'âme du public, et servait à préciser la note et le ton : « Oui, semblait-il dire, vous pouvez trembler, car l'instant est terrible. »

Il disait cela en musique. Notre trémolo n'a pas d'autre office. Il signifie : « Attention! Cela devient grave! Voici le traître! Ne soyez pas distraits et sachez que cela va être terrible! »

L'importance et l'efficacité du trémolo peuvent reposer sur des siècles d'expérience; c'est le même rôle que celui de l'artiste et du coryphée, et le mélodrame emprunte ses moyens aux chefs-d'œuvre du plus grand des théâtres de l'antiquité.

Brichanteau a son opinion faite sur Shakespeare et Molière, et son parallèle ne manque pas de bon sens :

Shakspeare?... Je ne mentais pas lorsque je disais à lady Maud, sur la terrasse du château de Pau, que mon rêve était de jouer Shakspeare. C'est, du reste, une joie que je me suis donnée, entre deux mélodrames de Pixérécourt, de Bouchardy ou d'Ennery. Mais je ne devais pas, tout romanesque que je suis, être injuste pour notre Molière! Je suis moliériste aussi, Monsieur! Molière et Shakspeare, ce sont les deux pôles de notre art. Molière plus clair, Shakspeare plus grouillant. Je proclamerais volontiers que le grand Will et le grand Poquelin sont les deux grands-pères du théâtre; entre eux, Racine et Corneille dont je dirais encore, comme ce critique dont j'oublie le nom : Racine plus féminin, Corneille plus romain; Corneille c'est *papa*, et Racine c'est *maman*. Est-ce clair?

Il y revient ailleurs :

Non, Shakspeare n'est pas un *sauvage ivre*, mais avouons-le, entre nous, c'est un génie fumeux, exagéré, fantasque. Voilà le mot, il est fantasque. Il lui faut des changements de décors, des tableaux à l'infini, des spectres, des apparitions, une mise en scène extraordinaire Je connais bien son répertoire, je l'ai joué! Sans costumes et sans jeux de lumière à la rampe, que devient cet art-là? Tandis que Molière! Ah! Molière! Parlez-moi de Molière! Molière fait tenir toute l'humanité, toute, vous entendez, dans une chambre de malade. Il n'a

pas besoin de sorcières, de fantômes, de tempêtes; non, un vieux fauteuil, Argan dedans, des hommes et des femmes autour, et c'est, sous son rire, la grande tragédie humaine qui se joue. C'est une découverte que j'ai faite. On n'a pas besoin de pourpoints ni d'idées pour l'interpréter, ce divin Molière. Une souquenille et une toque rayée et tout est dit. Je donnerais à présent, sire, tous les drames de Shakspeare, vous entendez, tous (et Dieu sait s'ils sont sublimes! oui sublimes!), je les donnerais en bloc pour la tirade de Gros-René ou le monologue d'Harpagon!

Le privilège de la critique qui s'exerce *in anima vira* est de pouvoir contrôler son jugement par l'avis de l'intéressé, qui peut protester contre l'injuste ou éclaircir ce qui serait obscur.

Nous avons voulu demander à l'auteur quelques notes sur son livre et sur sa genèse, et nous nous félicitons de l'idée puisqu'elle nous permet d'ajouter au charme du livre la saveur de ce fragment de lettre bien *inédite*. C'est, comme on disait autrefois, un *examen* fait par le sujet sur lui-même. Voici ce que notre cousin nous écrivait :

— Tu peux dire que tous les faits rapportés dans *Brichanteau* sont *vrais*, scrupuleusement vrais. J'ai fait une synthèse d'un tas de souvenirs, d'impressions, de choses vues. Et, au total, *Brichanteau* est un minimum. Depuis Scarron, le roman comique n'a fait que changer de vêtements et de moyens de locomotion. On entrerait au Mans en chemin de fer, voilà tout. Cependant c'est en écoutant les confidences d'un vieux comédien qui avait joué dans une de mes pièces et que je retrouvais modèle, posant des incroyables ou de vieux bourgeois chez le peintre Georges Cain, que j'ai conçu de *bloquer* tout ce que je savais en un type spécial. Ce même acteur, volontiers bavard, a fourni à Ludovic Halévy son *Kari-Kari,* et Georges Cain a conté plus d'un trait de la vie de ce pauvre homme à Halévy.

« L'aventure de l'acteur voulant enlever le roi de Prusse est scrupuleusement vraie. Elle m'a été contée par le baron Taylor. L'homme qui conçut ce plan était un héros, tout simplement. Il est mort fou.

« L'histoire de Talbot refusant de jouer Louis XI est exacte. Ce jour-là Monval était, je crois, de la partie, et c'est le vieux, et brave, et honnête Martel, notre Martel, qui fondit les soldats de plomb pour en faire des médailles au bonnet de Louis XI.

« Toute la séance du Conservatoire est strictement contée, prise sur le vif ou sur les morts.

« Tandis que je publiais *Brichanteau* dans le *Journal,* des comédiens de province m'ont écrit qu'au lieu de railler les vaincus, je ferais mieux d'empêcher les comédiens de la Comédie, rentés et décorés, d'aller prendre la place et le pain des pauvres cabotins de province. — Ils n'ont pas compris que Brichanteau, tout raté qu'il est et bafoué, est un Ragotin sublime, épris de beauté, beau lui-même, et ne capitulant devant aucune platitude! »

C'est bien l'impression que laisse ce bon Brichanteau. Il est parfois navrant, parfois comique, jamais grotesque. Il a ses travers et ses ridicules, comme il a sa grandeur à certaines heures, et au siège de Paris, et devant les fusils prussiens, et quand il aide Montescure, et quand il préfère renoncer au théâtre plutôt que de chanter la chansonnette, lui, le comédien français de tous les théâtres de France. Le type est habilement composé, avec sa vanité naïve, sa suffisance inoffensive, ses phrases de rôles dont il émaille tous ses discours, ses regrets aigris sur son talent méconnu et à propos de cette Comédie française « où il devrait être », sa vaillance, son bon cœur, son dévouement touchant et sa résistance à l'infortune. Ce n'est ni un méchant homme, ni un vaniteux stupide, c'est un homme de cœur malchanceux et parfois maladroit, c'est un déshérité du sort qui regarde en face son vainqueur, c'est un raté qui a ses heures sublimes.

Léo Claretie.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

La multiplication des tramways à traction mécanique, telle est, à notre humble avis, la véritable solution du métropolitain. On y vient petit à petit; les compagnies augmentent tous les jours le nombre de leurs voitures et essayent des moteurs de différents systèmes. La traction par moteur électrique est très séduisante; mais nous avons déjà expliqué, dans une précédente causerie, que si Paris est, sous ce rapport, en retard sur la province et l'étranger, c'est qu'on ne veut pas y laisser s'implanter la peu élégante ligne aérienne qui, au moyen d'un conducteur mobile ou *trolley,* amène le courant à la voiture.

Parmi les diverses solutions proposées pour placer les conducteurs électriques sous le sol, il y en a une nouvelle, qui est en ce moment en pleine exploitation sur la ligne qui va depuis la place de la République, à Paris, jusqu'à Romainville. La chaussée ne présente rien de particulier au premier abord, si ce n'est qu'on aperçoit entre les rails, de distance en distance et au même niveau que les autres, des pavés en fer; c'est par là qu'arrive le courant produit à la station centrale établie aux portes de Paris, dans la commune des Lilas. Notre gravure (fig. 1) montre à gauche l'une des voies complètement achevée, à droite l'autre, encore en construction. Cette dernière fait voir la disposition des pavés de fer B. Ils sont, comme on le devine, reliés par des fils à un conducteur souterrain C, et un frotteur disposé sous la voiture les relie au moteur qui actionne celle-ci au moment où elle passe dessus. La distance entre chacun d'eux est telle qu'il y en a toujours deux en contact avec ce frotteur. Cela serait très simple si on s'en tenait là, mais il y aurait danger public à laisser ainsi ces prises de courant à portée de tout le monde. On as-

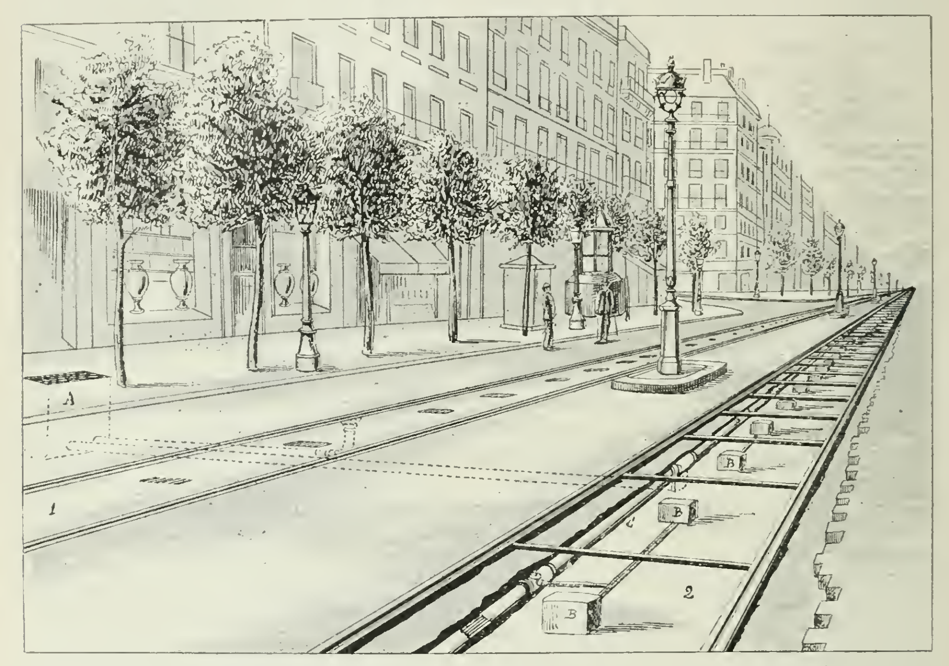


Fig. 1. — Installation de la voie du tramway électrique de Paris à Romainville.

1. Voie terminée. — 2. Voie en construction. — A. Boite du distributeur qui envoie le courant dans les pavés de fer B au moment où passe la voiture. — C. Canalisation générale.

sisterait sur toute la ligne à une danse continuelle de piétons et de chevaux; ce ne serait peut-être pas dépourvu de gaieté pour les spectateurs, mais cela pourrait être moins amusant pour les acteurs involontaires. Aussi les inventeurs, MM. Claret et Vuilleumier, ont-ils eu recours à un subterfuge qui permet de n'amener le courant aux pavés que juste au moment où la voiture passe dessus, et de le couper dès qu'ils ne sont plus protégés par elle. Ce résultat est obtenu au moyen de distributeurs A qui sont établis tous les 100 mètres sous la voie et desservent chacun les pavés, distants de $2^m,50$ l'un de l'autre, placés entre eux. Chaque distributeur est formé d'une couronne circulaire portant autant de touches isolées l'une de l'autre qu'il y a de pavés à desservir; un bras qui pivote au centre et qui est relié d'une façon permanente au câble amenant le courant de l'usine peut venir appuyer successivement sur chaque touche; chacune de celles-ci est, du reste, reliée par un fil à l'un des pavés.

Au moyen d'un mécanisme spécial, mû par le courant électrique, chaque fois que le frotteur de la voiture touche un pavé, le bras du distributeur se déplace d'un cran et envoie le courant dans le pavé suivant, qui, comme nous l'avons dit, est aussi relié momentanément au moteur de la voiture par le frotteur. Celle-ci avance donc en se donnant elle-même le courant juste au moment où elle en a besoin, et le supprimant derrière elle.

C'est très ingénieux et, bien qu'un peu compliqué, le système a donné jusqu'à présent toute satisfaction.

Mais ce n'est qu'après une exploitation régulière de plusieurs mois qu'on pourra le déclarer réellement pratique.

Il est à désirer en tout cas que, de concert avec les autres systèmes de traction mécanique, il contribue à doter notre capitale d'un réseau de tramways qui soit à la hauteur des splendeurs de l'Exposition de 1900.

° ° °

Les voitures automobiles prennent tous les jours plus d'extension, et c'est sans contredit celles qui utilisent le moteur à pétrole qui sont jusqu'à présent les plus pratiques: aussi sont-ce les plus répandues

Pour comprendre leur fonctionnement, il est indispensable de connaître le principe du moteur à gaz d'éclairage, qui est du reste très simple. Tout le monde sait qu'un mélange de gaz d'éclairage et d'air produit une forte détonation si on l'enflamme. Il suffit d'une faible proportion de gaz, un dixième environ du volume total, pour produire ce mélange explosif qui a causé si souvent de terribles catastrophes,

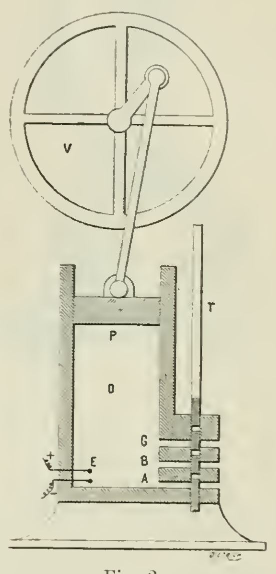


Fig. 2.

D. Cylindre dans lequel se meut le piston P actionné par l'explosion du mélange de gaz qui arrive par l'orifice G et d'air qui arrive par B. — A. Soupape d'évacuation des gaz au retour du piston. — E. Conducteurs entre lesquels jaillit l'étincelle électrique qui enflamme le mélauge. — T. Tige de manœuvre des soupapes qui doit être reliée mécaniquement au volant V.

car le grisou n'est en somme pas autre chose. Mais, si on sait se rendre maître de sa violence, si on le fait agir avec précision au moment voulu, on peut utiliser sa force d'expansion pour lui faire produire un effet utile.

La figure schématique ci-contre (fig. 2) fera comprendre comment on arrive à ce résultat. Si, dans un cylindre D fermé à une extrémité, nous amenons sous un piston P un mélange explosif et que nous y mettions le feu, il est clair que le piston sera projeté en avant; si nous repoussons immédiatement le piston dans le fond du cylindre et que nous enflammions un nouveau mélange introduit en temps utile, les choses se passeront encore de la même

façon, et ainsi de suite; le mouvement de va-et-vient du piston pourra être, par les

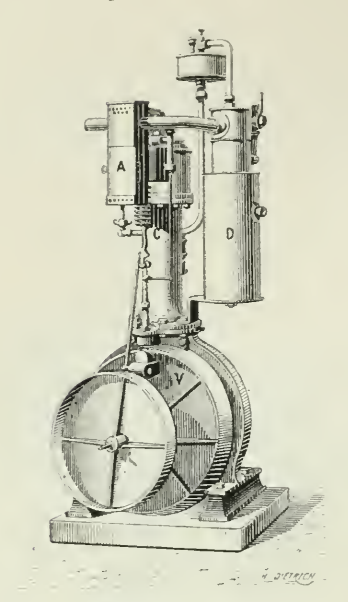


Fig. 3. — Moteur à essence de pétrole de M. Daimler.

D. Réservoir à essence. — C. Piston. A. Appareil d'inflammation du mélange. — V. Volant.

moyens ordinaires, transformé en mouvement circulaire par un volant V.

En pratique, on a reconnu que le mélange explosif agissait mieux s'il est comprimé, et voici comment les choses se passent dans un moteur dit à quatre temps, c'est-à-dire dans lequel il y a seulement une explosion pour quatre coups de piston. Dans le bas du cylindre (fig. 2), on a ménagé des ouvertures fermées par des soupapes G, B, A; les deux premières donnent accès au gaz et à l'air pour former le mélange, la troisième A sert à l'expulsion des gaz après l'explosion; elles sont mises en mouvement en temps opportun au moyen d'une tige T reliée au volant par un mécanisme approprié. On met le moteur en marche en faisant tourner le volant à la main.

Quand le piston monte, il aspire le gaz et l'air, dont l'admission est réglée dans les proportions voulues par les soupapes G et B : c'est le premier temps; en revenant sur lui-même il comprime le mélange au fond du cylindre, toutes les soupapes étant fermées : c'est le deuxième temps; au moment où il arrive au bas de sa course, il se produit automatiquement un contact électrique qui fait jaillir une étincelle en E, et l'explosion a lieu, faisant remonter le piston : c'est le troisième temps; enfin les soupapes G et B étant toujours fermées, mais la soupape A ouverte, les gaz résultant de l'explosion sont expulsés au dehors par le retour du piston au bas du cylindre : c'est le quatrième temps. Et les choses recommencent ensuite de la même façon indéfiniment. On voit, en somme, que l'impulsion n'est donnée au volant par le piston que chaque deux tours; il ne fait l'autre tour qu'en vertu de la vitesse acquise. Si on veut plus de force et plus de régularité, on fait agir deux pistons sur le même volant, en alternant les temps de façon qu'il y en ait toujours un qui travaille.

Au lieu d'employer l'étincelle électrique pour enflammer le mélange, on emploie le plus souvent une autre disposition qui consiste à faire entrer au moment voulu, sous le piston, une flamme toujours allumée auprès du cylindre.

Ce que nous venons de dire pour les moteurs à gaz est aussi vrai pour les moteurs à pétrole, car il faut entendre par ce mot des moteurs à gaz de pétrole, ou plutôt à air carburé par des essences minérales.

On sait, en effet, que l'essence de pétrole est très volatile, et qu'en y faisant passer un courant d'air on obtient un gaz

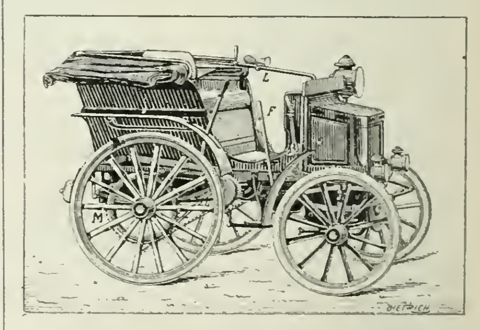


Fig. 4. — Type de voiture à pétrole.

M. Roue motrice actionnée au moyen d'une chaîne par le moteur placé sous la voiture. — L. Levier de direction. — F. Levier du frein.

qui a toutes les propriétes du gaz d'éclairage produit par la houille. On n'est donc plus obligé d'avoir une usine à gaz à sa disposition pour employer un moteur, et

c'est là un grand point, un point essentiel pour la locomotion.

On pense bien qu'en réalité le moteur n'est pas tout à fait aussi simple que l'indique notre dessin schématique, mais il n'est cependant pas bien compliqué. Il y a un très grand nombre de types divers; mais, pour les voitures automobiles, le plus employé est le moteur Daimler, dont nous reproduisons l'aspect ci-contre (fig. 3).

Le cylindre D est le réservoir où l'on met l'essence de pétrole, au milieu de laquelle débouche le tuyau d'aspiration d'air: c'est l'usine à gaz. Le piston se trouve en C, il actionne le volant V, et le feu est mis au mélange par une lampe disposée dans la boîte A. Ce moteur est de faible dimension, et ses organes peu compliqués permettent de le loger facilement sous la caisse d'une voiture; le volant communique le mouvement aux roues d'arrière M au moyen d'une chaîne, comme dans les bicyclettes (fig. 4); la direction est donnée par les roues d'avant, au moyen d'un levier L. Les organes qui permettent de régler la marche du moteur sont sous la main du conducteur, ainsi qu'un frein puissant F avec lequel on peut arrêter presque instantanément.

Dans la course Bordeaux-Paris, aller et retour, faite par plusieurs voitures de différents systèmes, les 1,175 kilomètres ont été parcourus en 48 heures 48 minutes par une voiture à pétrole à deux places; une autre du même type, mais à quatre places, a fait la course en 54 heures 36 minutes; c'est là un fort beau résultat qui prouve que, pour les voitures légères, le moteur à pétrole devra être préféré. Avec 400 grammes d'essence, on obtient une force de 1 cheval pendant une heure, tandis que, pour avoir le même résultat avec une machine à vapeur, il faut déjà 20 kilos d'eau et 3 kilos de charbon, plus un foyer et un générateur dont le poids n'est pas négligeable. Mais ces désavantages, en ce qui concerne la vapeur, disparaissent à mesure qu'augmente l'effort à produire, car le poids des organes ne suit pas à beaucoup près la même progression. On a aussi avec un moteur à vapeur plus de souplesse, et on peut, suivant les besoins, produire très peu de force, ou, à un moment donné, obtenir un effort puissant pendant un instant. Sur les grandes voitures automobiles destinées à transporter dix à douze personnes, le moteur à vapeur sera, croyons-nous, préférable. Dans les petites voitures à pétrole actuelles, on ne dépasse guère 4 chevaux; souvent on se contente de 2, et cela suffit pour monter les plus fortes côtes de nos routes.

⁂

Les chemins de fer roulent et les bateaux glissent, mais ce serait bien mieux si c'était le contraire. Louis Dominique Girard avait imaginé en 1854 le chemin de fer glissant: il mourut avant d'avoir pu le réaliser; mais un de ses collaborateurs, M. Barre, reprit son idée et en fit une démonstration d'un grand intérêt à l'Exposition de 1889, où il avait installé, le long de l'esplanade des Invalides, un tronçon de ligne d'environ 200 mètres. Le principe consiste à munir les voitures de larges patins plats qui reposent sur des rails également plats et à injecter entre les deux une mince lame d'eau au moyen d'une pompe à vapeur transportée par le train. Comme propulseur, on employait également l'eau amenée au milieu de la voie par des ajutages fixes recourbés qui lançaient un jet sous pression contre des panneaux disposés sous chaque voiture. Ces ajutages se trouvaient espacés les uns des autres de la longueur du train, et celui-ci, automatiquement, fermait celui qu'il quittait et ouvrait celui qu'il rencontrait.

Des milliers de personnes furent admises à essayer ce moyen de locomotion et le déclarèrent idéal : aucune secousse, aucun bruit, on se serait cru dans une gondole sur les canaux de Venise. Malheureusement il y a bien des complications dues principalement à l'installation de toutes ces conduites d'eau (qui du reste gèleraient l'hiver), et jusqu'à présent le chemin de fer glissant est resté à l'état de projet.

Voici maintenant la contre-partie, le bateau qui roule. M. Bazin s'est demandé si, au lieu de fendre l'eau en produisant beaucoup de frottement et de refoulement nuisibles à la propulsion, il ne serait pas préférable de rouler sur elle. Il a construit un petit modèle de navire basé sur ce principe et les expériences préliminaires faites dans une pièce d'eau de Levallois donnèrent d'assez bons résultats pour qu'on tentât de les répéter en grand.

Aujourd'hui, l'inventeur fait construire un bateau de 275 tonneaux.

Ce navire rouleur consiste en une grande plate-forme rectangulaire de 40 mètres de

long sur 12 de large, sur laquelle se trouvent les cabines des passagers et de l'équipage, salons, services divers, chaufferies, machines motrices, etc. (fig. 5).

Elle est supportée par six roues creuses

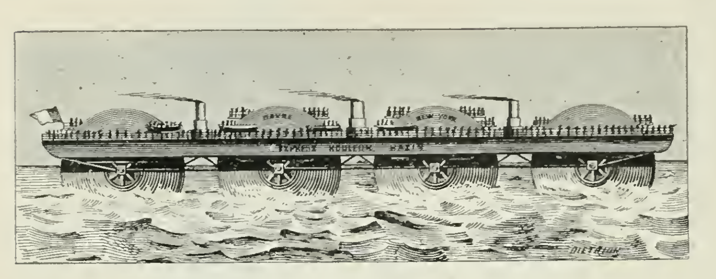


Fig. 5. — Bateau rouleur de M. Bazin.

en acier, de forme lenticulaire, de 10 mètres de diamètre, qui enfoncent dans l'eau du tiers environ, de façon que la plate-forme est à 6 ou 7 mètres de la surface de la mer.

Il y a deux machines : l'une de 550 chevaux qui actionne une hélice placée dans l'axe du navire entre les flotteurs (fig. 6) ; l'autre de 150 chevaux destinée à faire tourner ceux-ci pour rendre le frottement minimum.

Le calcul démontre, en effet, que pour faire glisser un tel ensemble à la vitesse de 27 nœuds à l'heure (50 kilomètres environ), il faudrait développer une force de 12,000 chevaux ; tandis que si les flotteurs tournent à raison de 38 tours par minute, il ne faudra plus que 420 chevaux ; il faut, il est vrai, ajouter à cela la force employée à faire tourner les flotteurs, mais elle n'est que de 20 chevaux pour chacun d'eux. On voit par là quelle énorme économie de combustible on ferait avec ce système. Mais la théorie n'est pas toujours confirmée par l'expérience : il y a une foule de facteurs imprévus qui interviennent au moment où on s'y attend le moins, et dans des entreprises de ce genre, il faut surtout compter sur la méthode expérimentale. Aussi, attendons-nous le résultat des essais qui vont se faire prochainement, pour dire à nos lecteurs si le bateau qui roule a plus de chance de succès que le chemin de fer qui glisse.

° ° °

Les rayons x continuent à faire parler d'eux et depuis que nous les avons présentés à nos lecteurs, il ne s'est pas passé de semaine, pas de jour même où, dans la presse scientifique, il n'en ait été question.

Si, au point de vue théorique, on a pu en tirer quelque profit, il n'en est pas de même au point de vue pratique où, à quelques rares exceptions près, pour les recherches chirurgicales, ils n'ont jusqu'à présent pas servi à grand'chose autre qu'à exciter vivement la curiosité.

On a présenté dernièrement comme une nouveauté, comme une grande découverte, faite par Edison naturellement, le *fluoroscope*. C'est un appareil, ou plutôt un procédé, qui permet de voir directement à travers certains corps. Nous ferons remarquer que c'est là précisément le point de départ de la photographie de l'invisible, car la première expérience du professeur Roentgen consistait à obtenir immédiatement une image sur un écran spécial,

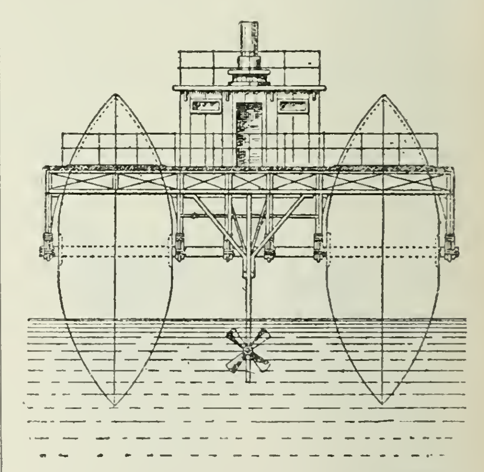


Fig. 6. — Coupe schématique montrant la disposition de l'hélice motrice et des roues creuses formant flotteurs dans le bateau rouleur de M. Bazin.

image fugitive qui disparaissait aussitôt que la cause qui lui donnait naissance cessait d'agir. C'est alors qu'il pensa à employer la photographie pour en conserver la trace et qu'il réussit pleinement. Main-

tenant on s'aperçoit que dans bien des cas, il y a là une complication inutile, on revient en arrière et, comme cela arrive souvent dans les applications scientifiques, on considère comme invention nouvelle l'idée initiale.

Tout le monde connaît la phosphorescence et l'on trouve depuis vingt ans dans le commerce des bougeoirs, boîtes d'allumettes, etc., qui restent lumineux dans l'obscurité quand ils ont été, pendant un instant, exposés à la lumière. Pour cet usage, c'est un sulfure de calcium, d'une préparation spéciale, qui donne les meilleurs résultats ; il se présente sous forme d'une poudre légèrement jaunâtre dont on saupoudre les objets après les avoir enduits d'une substance (gomme, vernis, colle quelconque), propre à la retenir et à la fixer à leur surface. Si, sur une plaque de verre ainsi préparée on applique un corps opaque, un carton découpé en forme de croix, par exemple, et qu'on expose le tout à la lumière pendant quelques instants, puis qu'on entre ensuite dans une pièce obscure, on voit que toute la plaque reste lumineuse, sauf à l'endroit protégé par le carton ; l'image de celui-ci se dessine en noir sur le fond lumineux de la plaque.

C'est à peu près la même chose qui se produit dans le fluoroscope. On se souvient qu'on produit les rayons x en faisant passer le courant d'une bobine d'induction C (fig. 7) dans une ampoule de verre B où le vide est poussé très loin, et que ceux-ci ne se comportent pas de la même manière que les rayons lumineux. Ils traversent certains corps qui, comme le carton, le bois, etc., sont opaques à la lumière et sont arrêtés, au contraire, par d'autres qui, comme le verre, sont pour nos yeux des corps transparents.

Si donc on dispose entre la source des rayons x et un écran convenablement choisi, dont la phosphorescence soit excitée par eux, le corps à étudier, une main par exemple, on verra l'écran devenir lumineux partout, sauf aux endroits où les rayons auront été arrêtés : or, dans le cas de la main, ils ne sont pas arrêtés par la chair, mais seulement par les os ; on verra donc immédiatement le squelette de la main, ou plutôt l'ombre de ce squelette.

Si au lieu de la main, on interpose une bourse en cuir contenant de la monnaie, un nécessaire à ouvrage, une boîte de compas, etc., on verra nettement l'ombre de leur contenu se dessiner sur l'écran.

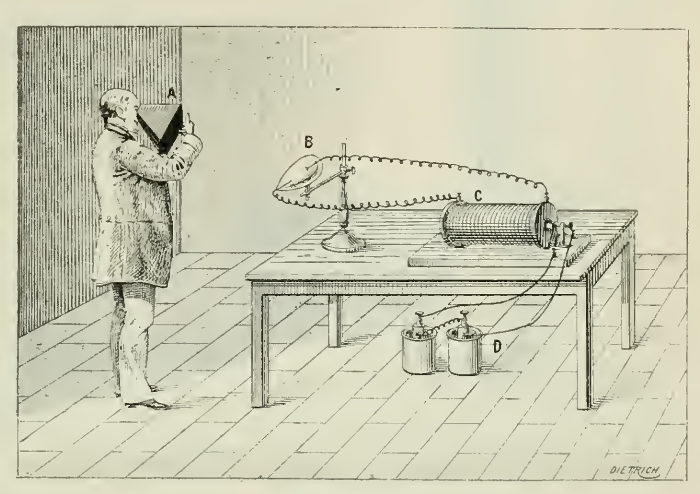


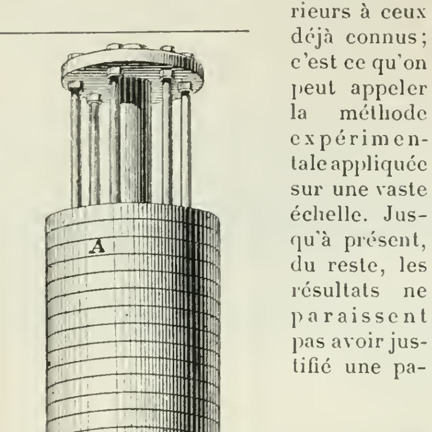
Fig. 7. — Expérience du fluoroscope.

A. Caisse en bois ou carton fermée par l'écran recouvert de platino-cyanure de baryum. — B. Tube où se produisent les rayons x. — D. Pile électrique. — C. Bobine d'induction. — L'opérateur tel qu'il est placé voit se dessiner sur le fond de la boîte A le squelette de sa main.

La meilleure substance à employer pour faire ces écrans, sensibles aux rayons x, est le platino-cyanure de baryum qui se présente sous forme d'un sel cristallin jaune foncé. On étend un vernis, ou simplement une solution de gomme, sur un carton et on saupoudre avec le sel finement pulvérisé placé sur un tamis. Une fois sec, on place cet écran au fond d'une boîte en forme de pyramide tronquée dont l'extrémité la plus étroite reste ouverte : c'est celle qu'on applique contre les yeux (fig. 7). Il suffit alors de diriger le fond de la boîte A vers le tube B et d'interposer l'objet à examiner entre les deux pour que l'image apparaisse.

On nous assure que Edison a essayé en-

viron 1800 substances diverses pour en trouver une qui donne des résultats supérieurs à ceux déjà connus; c'est ce qu'on peut appeler la méthode expérimentale appliquée sur une vaste échelle. Jusqu'à présent, du reste, les résultats ne paraissent pas avoir justifié une pareille dépense, et c'est encore le sel, employé tout d'abord par Roentgen, qui donne les meilleurs résultats.



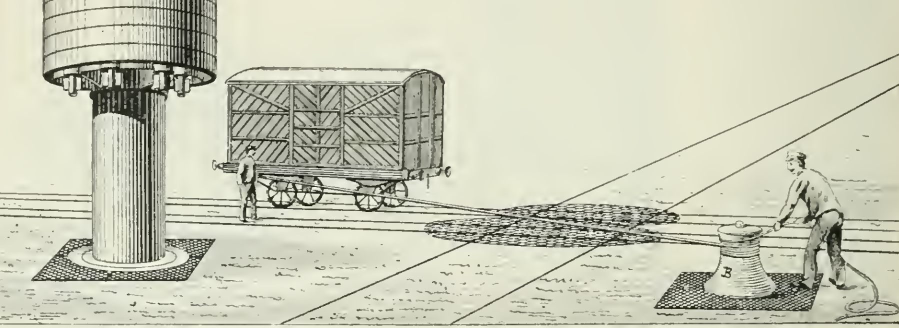


Fig. 8. — Manœuvre des wagons au moyen des accumulateurs de force.

A. Tête de piston hydraulique pesant 40,000 kilos. — B. Cabestan mis en action par un moteur hydraulique qui reçoit par une canalisation l'eau mise sous pression par le piston A.

⁂

Lorsqu'on parle d'accumulateur, on pense tout de suite à une application électrique. On a pris en effet l'habitude de désigner par ce seul mot la pile secondaire qui est utilisée très souvent dans les installations électriques, notamment pour certaines lignes de tramways. Il ne faut pas perdre de vue, cependant, que le terme répond à une idée plus générale, et qu'il peut désigner tout système dans lequel l'énergie emmagasinée peut être restituée suivant les besoins, lentement ou rapidement, au gré du consommateur; un ressort de montre, un réservoir d'eau... sont des accumulateurs. Mais une des qualités les plus utiles de ces sortes d'engins, c'est de pouvoir restituer en un instant toute la force qu'ils ont reçue petit à petit; ils trouvent ainsi leur application dans toute installation où il faut produire un effort à intervalles espacés.

Comme exemple de leur emploi dans l'industrie, nous citerons la manœuvre des wagons dans les gares de chemin de fer. Pour former les trains, il faut sortir les wagons des voies diverses où ils se trouvent pour les amener à une plaque tournante ou à une aiguille qui permette de les diriger ensuite sur la voie de départ. Ce travail est fait en général soit avec des locomotives, soit avec des chevaux; mais il est bien préférable à tous les points de vue de se passer de l'un et de l'autre. A la gare des marchandises de la Compagnie du Nord on se sert d'un accumulateur hydraulique. Une machine à vapeur de 12 à 15 chevaux actionne une pompe qui refoule constamment l'eau sous un piston plongeur dont la tête est chargée de rondelles de fonte A pesant 40.000 kilos (fig. 8). Une canalisation conduit cette eau sous pression en différents points convenablement choisis de la gare où elle est utilisée, au moment voulu, pour actionner de petits moteurs hydrauliques qui font tourner des cabestans B. Un homme d'équipe attache le wagon qu'il veut manœuvrer à l'extrémité d'une corde, puis il vient enrouler celle-ci de deux ou trois tours sur le cabestan B; en appuyant sur une pédale, il ouvre le robinet du moteur, et le cabestan se met à tourner entraînant le wagon. On le fait aller ensuite dans une autre direction, si c'est nécessaire, au moyen d'un cabestan voisin.

A la gare Saint-Lazare, on utilise le même principe pour manœuvrer les locomotives des trains de Ceinture; les accumulateurs qu'on voit sur le quai d'arrivée des voyageurs reçoivent l'eau d'une pompe placée aux Batignolles, et ils actionnent la plaque tournante et le pont roulant, placés au terminus de la voie, où un seul homme suffit pour retourner la locomotive et la déplacer parallèlement à elle-même, en la transportant d'une voie sur l'autre.

⁂

Il y a peu de temps une campagne assez vive a été menée pour persuader au public que le pain le plus beau n'est pas toujours le meilleur. A entendre certaines personnes, peut-être un peu intéressées à la question, plus le pain aurait été noir et plus il aurait été nourrissant; c'était en somme la guerre déclarée au cylindre par la meule. On sait en effet que si autrefois on employait exclusivement des meules en pierre pour écraser le blé, on les a peu à peu remplacées dans les principaux moulins par des cylindres en acier; or celles-ci accusaient ceux-là de faire de trop belle farine, d'éliminer trop de son et de ne plus laisser au pain ses principaux éléments de nutrition. Nous ne prendrons pas part au débat, qui, du reste, paraît clos maintenant; mais en réalité, qu'on mange du pain blanc ou bis, qu'on use de farine faite avec la meule ou le cylindre, peu importe, car il est bien certain que, quel qu'il soit, le pain n'est pas pour l'homme une nourriture complète. Ce n'est pas qu'il y manque les éléments essentiels à l'entretien de notre organisme, mais plutôt parce qu'il est impossible d'en manger assez pour réparer nos pertes journalières; on est rassasié avant que la quantité suffisante ait été absorbée. A ce compte le meilleur pain est celui qu'on aime le mieux et qu'on mange de meilleur appétit.

M. Aimé Girard a démontré que, pour satisfaire aux exigences de notre machine humaine, il faut $3^{gr},19$ par jour d'acide phosphorique. Or 1.500 grammes de pain bis en contiennent $3^{gr},30$ et de pain blanc $3^{gr},10$; mais où trouve-t-on, même dans nos départements les plus pauvres, des individus se nourrissant exclusivement de pain. M. A. Girard a fait prélever des échantillons de la nourriture des habitants de certaines régions où l'on ne passe pas généralement pour mener une vie de luxe et de confort; on y mange la soupe aux légumes, des haricots, du fromage, des châtaignes, etc., et dans la portion absorbée par jour il y a déjà 6 ou 7 grammes d'acide phosphorique; c'est le double de la dose nécessaire, sans que le pain intervienne.

⁂

La catastrophe du bateau anglais *Drummond-Castle*, qui a sombré récemment dans les environs de l'île d'Ouessant engloutissant tous ses passagers, sauf trois, a ému profondément l'opinion, et on s'est demandé si nos côtes étaient suffisamment protégées par des phares. On peut évidemment, dans cet ordre de choses, apporter toujours des perfectionnements; mais, actuellement, il faut reconnaître que notre littoral possède déjà un réseau de phares bien complet. Tous nos feux sont placés assez près les uns des autres pour s'entrecroiser, et un navire ne peut jamais, à moins de brouillard intense, rester en vue de nos côtes sans en apercevoir au moins un. Nous avons près de 700 feux ou signaux de toutes catégories répartis sur notre littoral, et on en construit encore d'autres. On tend à augmenter surtout ceux qui emploient la lumière électrique. Pour qu'un commandant de navire puisse toujours reconnaître vis-à-vis quel feu il se trouve, il a fallu les différencier, s'arranger de façon à ce qu'on lise, pour ainsi dire, leur nom sur leur figure. A cet effet, on les divise en plusieurs catégories principales : fixes; à éclipses espacées de dix secondes à une minute; à éclats intermittents, c'est-à-dire variant d'intensité à intervalles réguliers; scintillants, ceux dont les éclipses durent moins de cinq secondes; alternativement fixes et scintillants; clignotants ou à éclipses courtes et fréquentes; enfin, si on joint à cela les feux colorés, qui peuvent eux-mêmes rentrer dans l'une des catégories que nous venons d'énumérer, on voit qu'on dispose d'une variété suffisante pour caractériser chaque individu. Il faut certes une étude très longue, un œil très exercé pour s'y reconnaître; mais le marin doit lire dans ces étoiles de la terre aussi bien, et même mieux, qu'il ne lit dans les étoiles du ciel pour connaître sa route : c'est là une des branches principales de son instruction spéciale.

G. Mareschal.

LA MODE DU MOIS

Les jupes ne se doublent plus du tout de tissu raide. A peine les soutient-on encore un peu du bas, dans l'ourlet. Mais la forme ronde, bien ajustée sur les hanches, et à nombreux godets, demeure la favorite.

On commence à poser les garnitures en rond, et à les étager jusqu'à mi-hauteur, soit en pente,



soit à égale distance les unes des autres. J'ai vu des robes avec incrustations de grosses guipures, sur transparent de soie, auxquelles cette disposition donnait un certain agrément.

Les petits paletots sacs de cet été annoncent devoir se transformer en nouveaux manteaux Charles IX, tandis que les chapeaux amazones, dernier modèle, rappellent absolument les chapeaux Louis XI. Ils sont du reste seyants, et permettent d'utiliser les grands feutres de l'année dernière que l'on remet facilement à la forme.

A l'appui de ce que je viens de dire, le modèle *nº 1* donne l'idée d'une garniture de jupe coupon, celle-ci en deux parties égales dans sa hauteur. Cette robe, en petit drap russe vieux vert, est ornée de biais de satin noir et de boutons de fantaisie imitant le vieil ivoire. Les poches, posées devant, sont recouvertes de pattes agrémentées de boutons en relief. Les mêmes boutons ferment les manches qui continuent à se faire amples et bien drapées sur le gras du bras.



Le corsage blouse est enserré dans une ceinture de satin noir drapée et assez haute. Ce corsage est fermé de côté, à gauche, par des boutons qui accompagnent, sous le biais de satin noir, un plissé en mousseline de soie vieux vert. Le plastron, carré, est en soie vieux vert et satin noir, formant de gros plis alternés. Col et cravate 1830, en batiste blanche. Chapeau marin noir, à bords plats avec drapé de gaze blanche formant choux de chaque côté. Couteaux noirs, à gauche. Bas de soie noire et souliers Richelieu à boucles.

Le mois d'octobre, plus frais, surtout le soir, fait reprendre la vie familiale du *home*. Aussi les robes d'intérieur redeviennent-elles à l'ordre du

jour. Le modèle créé par mon ami Félix Fournery est en crépon havane, avec corsage moyen âge en guipure rousse, et ceinture de velours évêque, nouée à gauche en ailes de moulin. Un biais du même velours encadre carrément l'encolure, tandis que deux entre-deux de guipure posés de chaque côté de la jupe simulent le tablier. Manchettes de guipure au bas des manches longues et à gigot, soie blanche. L'ombrelle est en taffetas blanc avec manche laqué vert. Quant au chapeau rond, il est en paille de feutre avec fond de taffetas ruché, entouré d'une couronne de roses des quatre saisons. Panache de plumes noires derrière. Gants de suède blancs; souliers en vernis noirs sur bas de soie également noirs.

On rendra ce costume plus simple en remplaçant les garnitures blanches par des noires.



et mules en maroquin havane sur des bas de soie brodés de même nuance.

Le même modèle peut se faire tout en lainage, c'est-à-dire en supprimant le corsage de guipure, rousse sans perdre de son agrément.

Le costume tailleur (*n° 3*) est un de ceux qu'affectionnent le plus les Parisiennes. Il se porte le matin et le jour; il est admis en visite; et c'est le mieux approprié aux promenades au bois, aux audiences chez de grands personnages, aux stations chez les couturières et chez les modistes, et aux excursions dans les maisons dites de charité. Ce costume est en cheviotte bleue. Jupe unie simplement lisérée de drap blanc, et jaquette hussard, avec garnitures en galon « militaire ». Les revers piqués sont en drap ou en

Enfin, le *n° 4* donne la reproduction d'un costume de voyage composé d'une robe en beau mohair d'hiver dahlia, avec quille de côté, sur laquelle est jeté, en guise de vêtement, un collet à double pèlerine, coupé dans un beau tartan écossais. Les revers de ce collet sont agrémentés de beaux boutons en corne d'Irlande. Col Valois attenant à une petite pèlerine frangée.

Bottes en chevreau sur des bas écossais, et chapeau Trianon orné d'une couronne et d'un cache-peigne de fleurs avec crosses de plumes légères, derrière.

On reportera cet automne les gants de laine blanche qui ont eu tant de succès l'hiver dernier.

Berthe de Présilly.

LA FEMME CHEZ ELLE

On prépare le trousseau des pensionnaires. Bientôt la cage du lycée ou du couvent va s'ouvrir pour enfermer nos enfants chéris. Que de soins, de sollicitude accompagnent la rentrée en pension! — Les garçons ont tous la cape de drap à capuchon qui permet de braver neige et pluie. Ce vêtement pratique, à la portée de toutes les bourses, est vite endossé, auxiliaire précieux pour les internes ou les externes! Les filles n'ont pas, à beaucoup près, de manteau si commode.

Je recommande la *boite de toilette* en bois vernis, fermée à clef, contenant le peigne de corne blanche, la brosse à cheveux, la brosse à dents, la brosse à ongle, le savon hygiénique et l'eau de Cologne. Un peu d'eau de Cologne n'est pas un luxe, loin de là; quelques gouttes jetées sur le mouchoir préviennent les maux de tête en classe, à l'église, à l'étude, partout où il y a agglomération d'enfants. Un peu d'eau dentifrice et de la poudre de charbon aromatisée sont également nécessaires.

Une autre boîte, fermée à clef (les indiscrétions sont fréquentes au collège et au pensionnat!), renferme le papier à lettres, les timbres, la correspondance maternelle et amicale qu'on relit fréquemment; la collection de timbres étrangers, les *exemptions* et peut-être même quelques sacs de chocolat ou de bonbons, renouvelés par la tendre mère ou la sœur aînée.

On fera bien de laver les cheveux des enfants avant leur départ. De l'eau chaude, carbonatée ou au bois de panama, prévient la chute des cheveux et les pellicules. Un excellent remède contre les pellicules, que nous devons à notre amie la *cousine Jeanne,* consiste en un mélange de rhum et de pétrole rectifié avec toutes sortes de bonnes choses encore : cette mixture se trouve à la pharmacie Planche, rue Scribe.

Le cabinet de toilette des parents demande, lui aussi, quelques lignes. L'art de rester belle et jeune se répand de plus en plus. Et, puisqu'on n'a que l'âge qu'on paraît : on paraît très longtemps jeune et charmante.



Une très vieille expérience s'étant mise à notre disposition, nous avons su par elle quelques secrets de beauté et un *modus vivendi* facile à suivre.

1° *Pour engraisser :* prendre un bain tiède tous les matins, aromatisé de benjoin; manger de la soupe, du salep, ou un potage au lait dans le bain; se nourrir de viandes blanches, de viandes rôties ou grillées afin qu'elles aient conservé leurs principes nutritifs. — Boire de la bière ou du lait. — Ne pas se fatiguer, et *surtout!* ne pas avoir de contrariétés ni d'émotions vives.

2° *Pour maigrir :* Prendre le *tub* froid tous les matins et faire la réaction à bicyclette. Manger des viandes rôties modérément, préférer les légumes verts aux féculents; et boire *le moins possible* : un verre de vin à chaque repas et *jamais* entre les repas. Marcher régulièrement ou monter à cheval, à bicyclette, etc.

N. B. Les chagrins sont permis — hélas!...

Toute femme soucieuse de sa personnalité doit adopter un parfum. Ce parfum se retrou-



vera dans les sachets contenant ses gants, ses mouchoirs, ses dentelles, ses voilettes, ses corsages et son linge. Elle rejettera les essences à base de musc ou de produits chimiques; essences à bas prix qui se décomposent à l'air et empoisonnent au lieu de laisser après elles un sillage embaumé. Parmi les odeurs saines, vivifiantes, distinguées, je cite : *l'orchidée, la violette de France, la peau d'Espagne, l'iris de Perse, l'eau de Cologne russe, la verveine, le datura*, etc., etc.

La coquetterie, chez une jeune fille, est un attrait de plus. Elle est un devoir chez la femme mariée, la mère et l'aïeule.

Les fards devront être bannis, non seulement parce qu'ils accélèrent la chute de la beauté, mais surtout parce qu'ils donnent un aspect peu estimable à celles qui s'en servent. La poudre de riz adhérente, *rose* ou *rachel*, recouvrira le visage qu'on aura préalablement essuyé avec du cold-cream. Le cold-cream, préférable au savon pour déloger la poussière qui s'incruste dans les pores de la peau, l'épure et l'unifie, c'est-à-dire qu'en entrant dans les légers sillons du visage et du cou il comble ces rides, *maudites* de toutes les femmes. Un léger nuage de poudre achève l'artifice et le rend invisible.

Pour empêcher les cheveux de blanchir on se sert de la lotion parfumée Lenthéric, sa *rosée orkilia* pour prévenir les rides, son savon, sa poudre de riz et son parfum à l'orchidée pour réparer des ans le réparable outrage.

La table de toilette doit être placée en plein jour, afin de bien juger de sa personne. Le demi-jour n'est permis qu'au salon ou au boudoir. Le cabinet de toilette demande toute la vérité.

Pour onduler les cheveux avant de mettre les *flou-flou* ou les *wavers*, il faut s'humecter les cheveux avec l'*eau waver* qui les parfume en gardant les ondes imprimées comme par le doigt capricieux de la nature.

Voulez-vous obtenir un teint merveilleux, transparent, digne du crayon de Greuze?

Il suffit de se laver soir et matin avec du *petit lait*. Le seul inconvénient de cette cure pouvant être de laisser à la peau un arrière-goût de laitage, il faudra que la poudre de riz qu'on emploie soit très parfumée; elle combattra facilement ce petit désavantage.

Les femmes d'un certain âge, dont le teint est trop pâle, se rajeuniront aisément à l'aide d'un peu de rouge. Non point du carmin, mais d'un bout de ruban carmin, trempé dans un spiritueux quelconque : eau de Cologne ou vinaigre de toilette, et passé sur les pommettes des joues, les oreilles et les lèvres.

La suavité de l'haleine est encore un des charmes qui personnifient la femme soignée. Les dents doivent être entretenues avec une rigoureuse propreté : poudre et eau dentifrice de première marque. Une visite annuelle chez le dentiste suffira pour s'assurer si les dents ne sont ni cariées ni déplombées.

Avoir une jolie main est à la portée de toutes les femmes qui ne font pas quotidiennement la cuisine. Il suffit, lorsqu'on se lave les mains, d'employer mi-partie de poudre de marrons d'Inde et savon à l'orchidée. Le fréquent usage de cette poudre blanchit et assouplit l'épiderme. Il est aisé, en cette saison, de faire une ample provision de marrons d'Inde.



On les épluche, on les rape, on fait sécher dans une boite et on parfume à l'aide d'un peu de poudre d'iris de la *comtesse Lætitia*. Une petite pincée de cette poudre suffit. Le matin, après s'être ainsi lavé les mains, on les enduit de la *crème dermique* de Lenthéric. On jette un peu de poudre d'amidon et on met des gants de peau. Les gants de peau sont les conservateurs des mains fragiles, aussi doit-on les garder pour jardiner, repasser, écrire, lire, etc., etc.

Luciole.



FANTAISIE DE MODE

CONNAISSANCES UTILES

Le sexe des pigeons. — Si le sexe des animaux adultes se manifeste souvent par des caractères extérieurs faciles à distinguer, il n'en est pas de même de celui des animaux jeunes, chez lesquels il est parfois très difficile à discerner. En dehors de l'observation pure et simple, sur laquelle nous ne pouvons insister ici, il y a un certain nombre de procédés empiriques qui permettent souvent de trancher la question. C'est le cas des pigeons où les méprises sont fréquentes; j'ai connu un propriétaire qui, s'étant procuré deux couples de pigeons, les mit dans deux cages différentes et fut fort étonné de ne pas obtenir de petits pigeonnaux. Il avait mis les femelles ensemble et les mâles idem. Ce propriétaire se serait évité cette bévue en employant le procédé suivant : on prend le pigeon à plein corps en appuyant un peu sur les côtes et en laissant les deux extrémités libres; si l'oiseau, après s'être un peu agité, tient sa queue rabattue, c'est un mâle; s'il la tient en éventail, vous pouvez être sûr d'avoir affaire à une femelle. On peut encore tenir l'animal par les ailes : la position de la queue est caractéristique.

Papier transparent. — Voulez-vous calquer un dessin sur du papier opaque? Appliquez ce dernier sur le modèle et badigeonnez-le avec de la benzine bien pure. Il devient de suite transparent et garde fort bien les traits au crayon ou à l'encre que l'on trace à sa surface. Si le dessin est de grande dimension, il faut tamponner le papier à plusieurs reprises avec de la benzine. L'opération achevée, la benzine s'évapore d'elle-même; le papier redevient inodore et opaque.

Protection des dessins. — Il existe un grand nombre de liquides pour conserver les dessins, mais aucun ne remplit son rôle d'une manière parfaite. En voici un nouveau qui paraît fort bon. C'est du collodion renfermant 2 pour 100 de stéarine. Le dessin étant étalé sur une lame de verre, on y verse le collodion et on l'étale rapidement, comme on le faisait autrefois pour les plaques photographiques. Le difficile est de bien étaler le collodion avant que le dissolvant se soit évaporé. Quand l'opération a été bien conduite, il reste à la surface du papier une couche transparente et flexible que l'on peut même laver sans aucun danger.

Papier imperméable. — Rien n'est plus facile que de rendre le papier imperméable. On prépare une solution de colle forte, additionnée d'un peu d'acide acétique et on y ajoute 30 grammes de bichromate de potasse par litre. C'est dans cette liqueur que l'on doit passer la feuille; quand elle en est bien imprégnée, on l'en retire et on laisse sécher en pleine lumière.

Taches sur le marbre. — Les taches sur le marbre sont toujours fort difficiles à enlever. Quand elles auront résisté à tous les traitements, employez celui-ci : frottez la tache avec un mélange à parties égales d'acide sulfurique et de jus de citron. Neuf fois sur dix, elles ne résisteront pas. Si cela cependant vous arrive, il n'y a plus qu'un remède : allez trouver... Mlle Couédon.

Peinture à la pomme de terre. — Il est facile de se fabriquer à très bon marché une excellente peinture aussi solide que le badigeon et pouvant s'appliquer aussi bien sur les murs que sur le bois.

Pour cela, on fait cuire dans de l'eau un kilogramme de pommes de terre, même de mauvaise qualité, puis on les pile le mieux possible de manière à avoir une pulpe impalpable. On délaye alors dans quatre litres d'eau et on filtre au tamis de crin pour se débarrasser des particules volumineuses, grumeaux, résidus de germes ou d'écorces, etc. Au liquide qui a passé on ajoute une autre pâte obtenue en diluant 2 kilogrammes de blanc d'Espagne dans 4 litres d'eau. Le mélange constitue une excellente peinture à la détrempe. Si l'on désire qu'elle soit rouge, on y ajoute de l'ocre rouge. L'ocre jaune la jaunit. Enfin l'addition de poudre de charbon très fine la rend grise ou noire suivant les proportions. Cette peinture à la pomme de terre sèche très vite.

Teinture du marbre en noir. — Avoir une superbe cheminée en marbre blanc et vouloir la teindre en noir, voilà une idée qui n'est certainement pas banale. C'est pourtant celle d'un de mes lecteurs qui invoque mes lumières (obscures évidemment) pour arriver à ses fins. Le moyen est simple et à la portée de tout le monde : faire dissoudre un peu de nitrate d'argent, *vulgo* pierre infernale, et, à l'aide de la solution, badigeonner le marbre. Sous l'influence de la lumière, l'enduit noircit et donne une teinte indélébile. A recommander aux personnes qui ont des idées noires.

H. Mousse de Corse.

LA CUISINE DU MOIS

Darne de saumon sauce nantuatienne. — Une darne de saumon se compose d'une tranche coupée dans le milieu du poisson d'au moins dix centimètres jusqu'à vingt d'épaisseur. Pour la cuire, il faut la mettre dans une casserole un peu haute, la couvrir d'eau froide, ajouter un fort bouquet garni, une bouteille de vin blanc, une cuillerée à bouche de grains de poivre et 60 grammes de sel. Couvrir d'une mousseline et d'un couvercle, faire mijoter ou plutôt sourire environ dix minutes. Tenir au chaud et couvert jusqu'au moment de la servir ainsi qu'il suit : enlever la peau, poser la darne sur une serviette dans un plat long, mettre un bouquet de persil d'un côté et de l'autre des pommes de terre cuites à l'eau salée, vingt minutes.

La sauce. — 18 ou 24 écrevisses vivantes, 1 litre de lait, 120 grammes de beurre, 20 grammes de farine, 2 jaunes d'œufs, sel, poivre de Cayenne, citron.

Opération. — Laisser dégorger les écrevisses dans le lait pendant une heure afin qu'elles se vident. Prendre un quart de litre de cuisson du saumon, faire bouillir vivement et y mettre les écrevisses. Dans dix minutes elles sont cuites : laissons-les refroidir pendant une demi-heure. Décortiquons les queues. Pilons les carapaces avec 60 grammes de beurre et passons au tamis de crin, ajoutons 30 grammes de beurre et repilons, passons encore. Fondons 20 grammes de beurre et mêlons-y la farine, mouillons avec une partie de la cuisson des écrevisses, deux décilitres, faisons bouillir en remuant, lions avec les jaunes battus, avec ce qui reste de beurre et un peu de citron, incorporons le beurre d'écrevisses peu à peu en tournant avec le fouet, la sauce est rosée et légère. Relever d'une pointe de Cayenne, ajouter les queues d'écrevisse; verser dans une saucière chaude.

Cuissot de chevreuil. — On a tort de mariner le chevreuil avec du vinaigre, ce système est bon pour les maisons qui sont obligées de le garder, mais c'est aux dépens de la bonté de la viande. Il suffit de l'arroser d'un peu d'huile et de cognac, on le retourne deux fois par jour, et il se conserve au frais cinq ou six jours : c'est suffisant pour les maisons bourgeoises.

Il faut le piquer superficiellement avec des lardons très fins, ainsi que nous l'avons indiqué pour le contre-filet dans le précédent numéro, le cuire à la broche un quart-d'heure par livre et ne l'arroser qu'une seule fois, dès qu'il est chaud, avec du beurre fondu. Pour la sauce, on déglace la lèchefrite avec un peu de vinaigre, du jus de citron et un quart de litre de crème un peu aigre, verser dans une saucière chaude, après l'avoir assez relevée avec des épices et du poivre.

Purée de marrons. — Fendre un litre de marrons, les couvrir d'eau froide, les faire bouillir vivement, retirer à côté du feu et enlever les deux peaux. Les couvrir une deuxième fois d'eau chaude, saler et faire cuire quinze minutes, égoutter l'eau, les sécher cinq minutes au four et les passer au tamis en fil de fer. Relever la purée dans une casserole, saler légèrement, ajouter 100 grammes de beurre, une pincée de sucre, puis un demi-verre de lait chaud, mais peu à peu. Envoyer dans un légumier en même temps que le chevreuil.

Perdreau rôti. — Le perdreau étant plumé, vidé, flambé, brider ainsi qu'il suit : piquer l'aiguille au milieu de l'épine dorsale, entre les deux ailes, ressortir dans la cuisse droite, repiquer dans le pilon de cette cuisse et ressortir dans le gras de l'autre cuisse, repiquer sur le pilon et aboutir à côté du point de départ. Nouons en serrant fortement le fil et c'est fait; l'estomac est ressorti et nous aurons de beaux filets. Couvrons d'une feuille de vigne et d'une barde de lard frais, salons l'intérieur, cuisons à la broche quinze minutes. Enlevons les ficelles, coupons un citron en deux et envoyons à table avec très peu de jus fait avec une goutte d'eau et une goutte de vin blanc passées dans la lèchefrite. Ne jamais arroser un perdreau ni gibier bardé pendant qu'ils cuisent.

Gâteau mousseline. — 6 œufs moyens, 200 grammes de sucre cristallisé, 100 grammes de crème de riz, 60 grammes de farine de gruau, un demi-zeste de citron ou d'orange, un petit verre de rhum, 200 grammes de beurre fin, fondu sans le laisser bouillir, un moule rond, plat, ayant de 22 à 24 centimètres de diamètre.

Opération. — Battre les œufs, le sucre, le zeste et le rhum sur le feu avec un fouet pendant au moins vingt minutes. La pâte doit être un peu plus que tiède et bien ferme. Tamiser la farine et la crème de riz ensemble et sur un papier, la mélanger à la pâte avec une spatule, puis le beurre pas trop chaud. Verser dans le moule légèrement beurré et fariné, cuire trente-cinq ou quarante minutes dans un four doux. Renverser en sortant du four sur un tamis de crin, pour éviter que la buée ne le ramollisse. Si par cas, pendant qu'il cuit, le four le colorait trop, il faut le couvrir d'un papier; si, au contraire, c'est la sole du four qui est trop chaude, il faut mettre une plaque de tôle sous le moule. Le gâteau doit être doré, résistant et moelleux à l'intérieur.

Le saupoudrer de sucre glace pour le servir.

A. Colombié.

LE MONDE MODERNE

Novembre 1896

LA FOLLE

Les agoyates s'étaient endormis dans la montagne. C'était en août. Ils devaient avec leurs mulets venir me prendre à Volo à minuit, pour être rendus là-bas, à Zagora, à l'autre extrémité du Pélion, vers huit heures du matin. Je les avais attendus toute la nuit. Ils ne furent qu'à l'aube à Volo. Je ne connaissais pas le soleil. Je partis.

J'allais, j'allais toujours. La muraille se dressait nue devant moi. Le flanc dur du Pélion n'offrait rien de ce côté, ni arbre ni herbe. C'était jaune et sec. Et je ne sais quoi partout de terrible. D'en bas on voyait tout à coup, raide et haut, le versant jusqu'au faîte. Il fallait arriver là, et l'on se demandait comment on pourrait jamais gravir ce mur droit. Le mur gravi, la montagne, au fond, se fendait; un vertige; en face, un mur encore. Le soleil incendiait.

Je ne disais rien. Ma colère grondait contre ces hommes qui m'avaient mené là, dans leur soleil, dans sa braise, qui m'y avaient jeté vivant. L'étranger ne peut pas se méfier. Mais eux ils devaient bien se douter, n'est-ce pas? Pourquoi donc alors, toute la nuit, ce sommeil dans la montagne?

Je ne sais ce que ce fut. Brusquement je sautai de selle d'un seul bond. Ma tête brûlait. Les prunelles étaient rouges. Les agoyates, en cercle, s'arrêtèrent. Mes mains s'agitaient. Les mots s'étranglaient dans mon gosier. Je poussai subitement un cri. Un cri de menace. Je devais avoir les yeux dévorants, car je les vis reculer, s'enfuir, disparaître.

Ce fut une soudaine folie. Mon propre cri m'avait calmé. Je déclarai que je n'irais pas plus loin. Je ferais halte au premier village. Ce fut à Drakia, à quatre heures de Zagora. La chaîne immense du Pélion, dans ses plis, avait des abris de fraîcheur. Au fond d'une vallée, le village de Drakia se reposait. Une verdure délicieuse l'enveloppait dans ses nids. Une maison petite, aux toits plats, aux plafonds bas, m'accueillit. Le propriétaire s'empressait autour de moi.

En 1888 j'avais publié, en grec, un volume, moitié fantaisie, moitié science, qui devint vite populaire. Mon hôte m'en récita par cœur des passages; il faisait à chaque instant allusion aux héros du livre. Je ne chercherai pas à dissimuler que déjà je me réconciliais avec le soleil. Mon hôte était médecin, avait l'esprit cultivé, recevait dans ce trou du Pélion quelques revues médicales, ne rougissait ni de son petit intérieur, ni de la vieille dame à coiffe de paysanne, ni du repas modeste qu'elle nous servit. Ce fut elle qui nous apporta la poule bouillie et les pastèques au jus rose et glacé. Ils vivaient ensemble et se parlaient avec une déférence simple, affectueuse. Elle avait perdu sa fille, la femme même de mon docteur, et depuis ils avaient fait ménage commun. Elle était veuve. Ses fils étaient au loin. Le docteur les remplaçait. La veuve est entourée en Grèce d'un grand respect : c'est la femme qui a fondé la famille.

En voyage, je ne chôme pas. Il faut, aussitôt parti, que je sois à destination.

Je quittai Drakia sur les quatre heures. La forêt du Pélion commençait. Au fond des ravines, c'étaient maintenant des masses gigantesques de feuillage. Les platanes, les chênes, les yeuses, les ormes, les peupliers blancs, les sycomores se pressaient, s'étouffaient, bruissaient sur les versants. La végétation mangeait le sol, le dévorait sans repos ni trêve.

Des mousses énormes, des agnus-castus, des scolopandres jaillissaient de toutes parts. Des deux côtés de la route des buissons géants balayaient mes pieds dans les étriers, me fouettaient le visage. C'était riche, puissant, désordonné, magnifique.

Dans les creux des montagnes, un ruisseau tumultueux heurtait des pierres. Le tronc monstrueux d'un platane renversé figurait un pont. Le ciel était loin, très loin au-dessus de nous. Je regardais. Les plaines bleues s'étendaient droites devant elles, inaccessibles, infinies, ne semblaient toucher la terre sur aucun point. Le firmament n'avait plus de voûte. J'étais là comme perdu.

Un rideau diaphane, rose, violet, gris, soudain s'avança du côté de Volo, prit toute la moitié du ciel, le coupa. Quelque chose me poursuivait. Des points de rougeur parurent. L'orage se rapprocha, fondit, s'écrasa. Des gouttes se précipitaient, trouaient le dôme tempêtueux des chênes, s'appesantissaient avec fracas. L'orage était juste sur nos têtes. Les éclairs allumaient les branches; la foudre, en vrille, courait au travers. Les mulets marchaient toujours, — dans la bourbe, dans le déluge. Les agoyates, pieds nus, suivaient, pataugeaient, ne se plaignaient pas. Eux, ils connaissaient la montagne. Nous avancions. On ne voyait plus.

La nuit était venue avec l'orage. Le chemin zigzaguait, côtoyait des précipices, s'effondrait. J'arrivai exténué à Zagora vers huit heures du soir. Décidément la nature était moins hospitalière que les hommes. J'étais bien à Drakia!

***

Le lendemain, à Zagora, j'eus un réveil éblouissant. A Zagora, sur l'une des cimes du Pélion, les maisons, à quelques centaines de mètres les unes des autres, si ce n'est plus, sont dispersées toutes dans la verdure. La maison de mes nouveaux hôtes était posée sur un jardin qui dominait la montagne. Elle s'ouvrait sur une terrasse où des vignes en treilles s'étageaient, où grimpaient des clématites, où des jasmins blancs montaient. Au-dessous, une pente rapide entraînait mes yeux, peuplée de myrtes, d'acacias, de grenadiers, d'arbousiers, de bois d'oliviers, de platanes encore et de chênes. Toute cette forêt se précipitait vers la mer, qui se dressait alors devant le regard, avec son azur mouvant, comme une autre montagne, éclatante et bleue.

Il y avait dans ce spectacle quelque chose à la fois de terrifiant et de doux. Le bienfait de cette verdure épanouie vous entrait dans l'âme comme un enchantement, et le vertige des précipices vous troublait, vous effarait. Le rêve et le gouffre. Il faut être habitué à ces contrastes pour n'en point être aussitôt saisi. Je retrouvai plus tard ce caractère du paysage dans quelques traits de mœurs locales. L'étranger surtout a besoin de s'acclimater. La nature ici lui cause un désarroi.

Mes hôtes me choyèrent, me gâtèrent, me firent vite oublier la route âpre, me firent vite aimer les jasmins de la terrasse, les forêts s'engouffrant dans la mer. C'étaient des commerçants retirés des affaires, qui avaient passé à Alexandrie les années de jeunesse et de maturité, et puis qui étaient revenus à leur berceau. Ils vivaient dans la montagne. Le père, riche propriétaire, était un vieillard de quatre-vingt-deux ans, aux yeux bleus d'une sérénité infinie, où passait par instants l'acier net de la volonté; il avait une vigueur étonnante. Il allait, venait, sur les cailloux, les pierres tranchantes, gravissait les pics,

visitait ses oliviers, marchait sa canne à la main, jamais las.

L'hospitalité s'exerça large et opulente. L'hôte devient comme le fils de la maison. Oh! les braves gens! Mais surtout qu'ils me firent boire et manger! Et comme j'avais goût à la nourriture et à la boisson! La boisson, c'était l'eau. Qui n'a pas bu l'eau du Pélion n'a rien bu. Oh! le beau cristal, clair, idéalement frais, le don de la montagne, le pur diamant liquide! Et quel puissant apéritif! Un verre d'eau ranime l'appétit le plus paresseux. On se remettrait à table après deux verres.

Dès que j'eus repris quelques forces, mes hôtes, très doucement, me donnèrent à entendre que je ferais bien de me montrer à l'église.

« Sans cela, les gens ne sauront pas qui tu es ni d'où tu viens. Et ils demanderont : Quel est cet homme? »

Il fallait montrer qu'on était chrétien. J'y consentis volontiers. J'étais arrivé le samedi soir. Dimanche matin,

nous nous rendîmes tout naturellement à la messe.

A l'église, il n'y avait plus trace des sauvageries de la montagne. Que de belles dames et que de beaux messieurs! Des robes de damas traînaient sur les dalles. Les redingotes noires se tenaient droites et raides. Le grand monde de Zagora était là, — toute la bourgeoisie. Le peuple même des jardiniers et des cultivateurs, avec les larges braies tombantes, le fez rouge au gland pendant, la jaquette aux boutons d'or, était propre, bien mis, bien astiqué. Le recueillement était extrême. On venait là à la grande cérémonie religieuse et nationale, dans une belle église toute neuve, tout récemment construite aux frais de la commune. Le prêtre officiait.

Je prenais plaisir à regarder la figure de l'officiant, longue, ornée d'une barbe blonde, très fine, l'expression mélancolique, douce profondément, avec je ne sais quoi de souffrant et de calme. Il était grave à ce moment, les sourcils baissés, absorbé par le saint ministère. Mais la suavité de toute sa personne transparaissait à travers les paupières presque fermées, éclairait la tête paisible et charmante, une tête de Christ plus âgée, plus forte peut-être, avec déjà quelques blancheurs dans les cheveux. Cet homme, évidemment, n'avait jamais fait le mal de sa vie.

Un hurlement partit tout à coup du fond de l'église, vers le prêtre :

« Canaille! Monstre! » sifflait la voix.

Personne ne s'était retourné.

La voix maugréait encore, puis se taisait, puis se plaignait plus bas, maudissait. L'assistance restait toujours impassible. J'étais sur le devant; je ne pouvais rien voir. Enfin, je me dégageai lentement, et j'aperçus un paquet de haillons gris fané et une face terreuse, en tas, sur une pierre, au-dessus de la foule, au rebord d'un angle en saillie.

A la sortie de la messe, je me renseignai. Il me fut répondu que c'était la folle. Je ne pus en apprendre davantage. Je n'ignorais pas que les fous, en Orient, vont et viennent, et qu'un certain respect superstitieux s'attache à leurs mouvements. On ne les dérange pas, on ne fait pas attention à eux. Celle-là était connue pour se glisser ainsi toujours à l'église, le dimanche, et pour grogner contre le prêtre et contre la cérémonie. C'était une étrangère. On ne me dit pas de quelle province elle était venue et je sentis qu'on détournait la conversation.

Je n'insistai pas. Il ne faut pas forcer les confidences; il vaut mieux, en voyage, compter sur le hasard. Je poursuivis mes recherches et quittai Zagora pour Khorephto, distant d'une demi-heure, au bas de la montagne, le long de la mer. Khorephto est un tout petit village, une rangée de maisons sur un rivage de sable. Mes enquêtes dialectales me portent toujours vers les localités les plus retirées, les plus primitives, où le langage — et les âmes — se révèlent dans leur virginité. Khorephto me semblait réaliser les bonnes conditions.

Je fus empêché par plusieurs circonstances toutes imprévues de me livrer à mes investigations. J'étais logé, à Khorephto, chez l'un des fils de mon hôte de Zagora. Le jour même de mon arrivée, un enfant mourut dans la maison voisine. Le propre enfant de mon ami était resté là-haut chez son grand-père. On le ramena deux jours après à Khorephto — et il tomba malade. On fut obligé d'appeler le médecin. Tout cela causait quelque émoi. D'autre part, les paysans, sans doute encore peu familiarisés avec moi, ne se laissaient pas aborder, se montraient soupçonneux, avares de leurs paroles. Pas moyen de recueillir les documents que je cherchais.

Je finis par mettre la main sur un brave marin qui s'était élargi l'esprit dans ses voyages et qui était prêt à me raconter toutes sortes d'aventures et

même des histoires qui, je l'avoue, me faisaient rire aux éclats. C'étaient de ces contes où le peuple, sous la drôlerie, ne voit plus l'obscénité, où perce toujours cependant la sensualité de la race. Mais, pour amusant que fût le conteur, ni son âme ni son langage n'étaient purs de tout mélange, et je m'instruisais peu. Sa femme, qui n'était jamais sortie de Thessalie, m'eût intéressé davantage. Malheureusement elle se dérobait. Un jour, pourtant, nous pûmes échanger quelques mots. C'était une petite vieille à l'œil vif, fûtée et silen-



cieuse. Pour la mettre à l'aise, je fus la voir avec les deux dames de la maison, qu'elle connaissait. Cela parut la réjouir. Elle nous fit asseoir sur le sofa, au fond de la pièce nue, causa, sembla même vouloir donner à la conversation un tour particulier. Les dames appuyèrent dans son sens, la décidèrent à m'apprendre une coutume de son pays. Elle passa mystérieusement dans la chambre voisine et revint avec trois verres d'eau pleins et un flacon d'huile. Au moment où elle rentrait, j'étais occupé à considérer en face de moi, sur le mur, une guitare pendue à un clou. La guitare tomba. La vieille me regarda, rit sournoisement, presque contente. Je crus voir que ce n'était pas la timidité qui l'avait éloignée de moi jusque-là. Mais je ne saisissais pas encore. L'opération commença. Ce fut d'abord le tour des dames. Trois gouttes d'huile, que le doigt subtil de la vieille alla chercher lui-même au fond du flacon, apparurent successivement sur les deux verres et — surnagèrent. Des formules d'incantation, que j'ai conservées, étaient prononcées pendant l'opération; le signe de la croix était fait. Le doigt, plus discret, je crois, cette fois-ci, pêcha dans l'huile trois gouttes nouvelles, qui se perdirent au fond de mon verre, devinrent invisibles.

« Ah! ah! je l'avais bien pensé, » dit la vieille en riant toujours.

J'avais le mauvais œil! C'est ce que signifiaient les trois gouttes perdues. Le mauvais œil! Je ne m'applaudis guère de la découverte. Mauvaise condition pour pénétrer dans les maisons paysannes et recueillir des contes populaires. Je crois même que le bruit s'en était répandu assez rapidement. En effet, je remontai à Zagora pour assister aux danses annuelles. Elles duraient trois jours, de dix heures du matin à huit heures du soir, aux sons violents et combinés d'un tambour et d'un fifre assourdissants. Le peuple, en cercle, suivait les danseurs, qui tournaient en file, les femmes toutes ensemble, les premières, les hommes derrière elles. J'étais mêlé aux spectateurs et je regardais avec tout le monde, quand un paysan me poussa brusquement, la face méchante :

« Que viens-tu faire chez nous? Vas-tu jeter le mauvais œil sur nos filles? »

Le Grec, même dans ses minutes de férocité, est sensible à l'éloquence — et à l'autorité. Je parvins à tenir mon gars en respect; mais, à part moi, je me demandais :

« Le peuple serait-il ici, par hasard, aussi peu hospitalier que la nature? »

* * *

Quand on a le mauvais œil, le mieux est de se mettre sous la protection du clergé. J'avais envie depuis longtemps d'entrer en relations avec le prêtre dont la figure m'avait frappé durant cette cérémonie étrangement accompagnée par les grondements de la folle.

« La superstition, me dit-il avec une tristesse plus grande encore que de coutume, avec une douceur plus touchante sur tout le visage, désole notre pauvre pays. Dieu le défend, mais les hommes, mon enfant, sont plus forts que Dieu. N'oublie pas que notre malheureux pays a été longtemps esclave. C'est pourquoi les hommes y sont encore plus méfiants, plus soupçonneux, moins libres qu'ailleurs. »

Je suis trop curieux, ma curiosité s'excite trop en voyage, et je voyage trop dans le but de la satisfaire pour n'avoir point tâché tout de suite de questionner mon papas sur les superstitions relatives aux fous. J'espérais arriver ainsi à la folle, et il le comprit aussitôt.

Cela me fit mal de voir au même instant passer dans sa prunelle une mélancolie douloureuse dont l'expression me serra le cœur. Je regrettai mon propos. Et pourtant je voulais savoir.

« Celle-là, mon cher fils, il faut la plaindre. C'est une pauvre mère. Elle nous était venue des îles avec sa fille, la malheureuse Lénie, morte — hélas!

il y a déjà bien longtemps. Tu sais, chez nous — et partout aussi — les jeunes hommes sont prompts à s'éprendre. Yorgo n'avait consulté que lui-même. Il ne s'était point soucié de s'enquérir si la jeune fille convenait à la famille, à sa propre mère. Voilà. Il aima Lénie, l'épousa... et cette infortunée mère est devenue folle de douleur. »

Dois-je l'avouer? Il y avait dans ces mots, je le sentais bien, des réticences obscures, des silences voulus; que d'explications restaient encore à donner! Pourquoi si brusquement la folie de la mère était-elle mentionnée après le mariage de la fille et pourquoi de cette mort même n'était-il rien dit? Certes, ma curiosité était encore loin d'être satisfaite, — et pourtant, oui, j'eus, en écoutant le prêtre, une joie soudaine, comme une illumination intérieure; la nature même prenait pour moi un sens nouveau; elle se complétait et s'irradiait. Tout, jusque-là, m'avait paru âpre, dur, inclément, sauvage, inhospitalier, hostile. L'amour, enfin, éclairait le Pélion entier. Mon imagination, sur quelques détails indiqués seulement par le saint homme, suivit tendrement Yorgo et Lénie dans leurs promenades sur la grève de Khorephto, où ils s'étaient d'abord connus. Sur le sable de la plage de Khorephto, stérile et nue, des lis blancs et timides poussent çà et là et doucement s'inclinent au vent du large. Il avait été semblable à ces lis frêles, leur amour jeune et riant. L'œil de Yorgo avait flambé aussitôt qu'il l'avait vue. Toute la passion du jeune homme, intacte et vierge encore, était remontée et s'était épanouie. Il la voulait pour femme immédiatement, sans retard. Les jasmins éclataient dans leur fleur; les jasmins demandaient à vivre. Il brûlait de vivre aussi. Elle, pâle, frêle, alanguie, se laissait envelopper par la brise amoureuse. Elle était venue de loin, des îles, on ne sait d'où, comme l'amour. Elle en donnait l'arome à Yorgo. Elle aimait. Elle remplissait sa destinée. Tous les soirs, derrière les barques des pêcheurs, ils échangeaient leurs confidences, leurs douces intimités de cœur, lui toujours plus pressant, enflammé comme le soleil de sa montagne, et, comme la montagne, sombre, avide, renfermé dans son ardeur jalouse. Le rêve et le gouffre. Et je sentais à travers le récit du prêtre la tenace inimitié de la mère de Yorgo, ses méfiances à l'égard de l'étrangère, l'horreur de voir l'amour, la vie de son fils chéri aller à cette Lénie. Et l'âme du Pélion alors m'apparaissait dans son orgueil farouche. Les pics, les ravines, les versants dressés devant le voyageur, les forêts denses, les précipices, les troncs énormes des platanes jetés sur les torrents, toutes les chaînes et tous les sommets étaient les dragons qui veillaient sur la montagne, qui en défendaient l'approche. La montagne, compacte, se hérissait, se retirait en elle-même, enclose dans sa splendeur sauvage. Et quiconque y entrait était pris peu à peu, englouti silencieusement. Le charme étrange opérait. La montagne se refermait sur lui.

« Et elle est morte! » m'écriai-je, comme me parlant à moi-même.

Le vieux prêtre alors pleura. J'aurais aimé l'embrasser pour la peine que je lui faisais, tant je sentis son chagrin amer, inoubliable, au son douloureux de sa voix.

« Je suis peut-être le coupable. Que Dieu me juge! Pouvais-je faire autrement? Ce pauvre homme agonisait; c'était tout à côté de moi, la maison au haut de la petite colline, tu sais. Il me fit appeler. Je fus aussitôt lui administrer les saints sacrements... le matin même du jour où, à midi, je devais bénir l'union de ces deux infortunés. Lénie est... morte un an après! »

*
* *

Le lendemain, j'eus l'explication de ce mystère terrible, et je compris l'angoisse du vieux prêtre. La mère de Yorgo, Kosténa, comme on l'appelait

dans le pays, n'était pas une femme d'un caractère particulièrement méchant. Je ne l'ai pas connue, et je ne saurais rien affirmer d'une façon péremptoire, mais cela semblait ressortir de tout ce que j'appris sur son compte. Dans sa jalousie même, il y avait un trait d'une vérité générale en ce qui concerne la Grèce. La Thessalie ne fait pas exception.

Nos Parisiens, vaudevillistes ou faiseurs de nouvelles à la main, devraient en rabattre considérablement de leurs plaisanteries sur les belles-mères, s'ils voulaient faire rire des Grecs. Ces plaisanteries, non seulement ne seraient pas goûtées, mais le sens même n'en serait pas saisi. Une belle-mère aime son gendre comme un autre fils. Nous en avons déjà vu quelque chose à Drakia. Elle l'aime, elle professe à son endroit un respect où le convenu n'est pour rien. Elle va plus loin. C'est toujours à son gendre qu'elle donnera raison; elle ne prendra le parti de sa fille que dans les cas extrêmes, l'abandon, l'inconduite notoire. Et encore cherchera-t-elle à persuader à sa fille que c'est à elle de ramener le coupable. Le sentiment de la famille est en quelque sorte plus fort que les liens du sang. Le gendre, c'est le chef de la famille future, le continuateur. Il le sait et, de son côté, témoigne à la mère de sa femme un égal respect, où l'on trouverait en plus le sentiment de la protection que l'homme doit toujours à la femme. Si elle est veuve, c'est à lui de veiller sur elle, de lui ouvrir sa maison, de l'y installer comme chez elle, de lui fermer les yeux. L'homme, dans la famille, c'est le personnage important, le protagoniste, le maître.

En raison de cela même, les situations sont quelquefois étrangement retournées. Si les plaisanteries sur les gendres et les belles-mères manquent en Grèce du sel nécessaire, les plaisanteries sur les belles-mères et les brus y rencontreraient mille échos — des échos parfois tragiques. La bru est plus ou moins suspecte. De même que la fille, sur les propres conseils de sa mère, doit se plier à toutes les volontés de l'époux, de même la bru devra par sa conduite, par ses attentions, par sa passivité, ne jamais troubler l'existence de l'être cher, qui est le fils. Je crois qu'il s'y mêle souvent un peu de jalousie. La mère a perdu de sa place prépondérante au foyer. Si quelque incompatibilité d'humeur se manifeste, les choses facilement pourront prendre une sombre tournure. Je me souviens d'une nouvelle singulièrement expressive, bien qu'elle n'ait pas plus d'une page et demie. La jeune femme est malade, très malade. Son mari, fou de douleur, est à son chevet. Sa mère est là, muette, immobile. Son fils la supplie d'aller au plus vite chercher le médecin. Elle part, elle va, elle va toujours. On l'attend de minute en minute. Un secours immédiat est nécessaire. Elle ne vient pas. Où est-elle? Que fait-elle? C'est donc bien loin? Pourquoi tarder des heures? La mère revient enfin — lorsque la bru est morte. Elle avait laissé venir l'agonie.

La vieille Kosténa était sous le coup d'une menace terrifiante. Le prêtre qui avait marié son fils avait, le matin même, administré un mourant. Cela, c'était l'augure mauvais et certain, l'annonce inéluctable du malheur : dans l'année un des deux époux disparaîtrait sans doute. Pendant l'hiver rude, dans la neige glacée, elle n'épargna à sa bru aucune dureté. Pieds nus, elle l'envoyait à la fontaine; elle la privait des vêtements nécessaires — et souffrait elle-même épouvantablement. Son angoisse croissait de jour en jour. Sa bru, la malheureuse Lénie, supportait tout sans se plaindre, sans tomber malade! Son mari était absent, à ses affaires; il ignorait tout. Il l'adorait, mais à la façon des hommes de là-bas, sans familiarité, rare de propos, silencieusement, en maître toujours. Elle n'osait pas lui dire. Et Kosténa aiguisait toujours le martyre, inventait des supplices nou-

veaux, l'humiliait, la battait, fermait la porte brusquement, la laissait grelottante sous la pluie froide. Rien n'y faisait pourtant, et Kosténa se rongeait dans un affolement tumultueux. L'heure fatale allait sonner. Elle s'ingéniait vite à d'autres supplices.



Une nuit la pauvre enfant se plaignit, poussée à bout. Elle s'ouvrit à son mari, dans un sanglot, montra ses plaies. Douce et tendre, et timide comme par le passé. La chère fleur inclinée et pâle! Hélas! où sont-ils les lis du sable de la grève? Les lis, à la tige courte, se sont-ils affaissés? Sa vie va-t-elle se faner de même?

Yorgo fit à sa mère des remontrances sévères. Il fallut obéir, puisqu'il avait parlé. Mais sa terreur n'en devint que plus atroce. Intenable. Quoi donc? Lui-même en décidait ainsi! Lui-même le voulait! Il signait son arrêt de mort.

Lénie devait vivre. C'est donc lui qui mourrait au bout d'un an.

Le projet noir entra dans son cerveau à cette minute. Elle changea incontinent de conduite vis-à-vis de sa bru. Elle fut prévenante, empressée, cauteleuse. Le terme proche, elle l'empoisonna. Yorgo était sauvé.

*
* *

Je quittai le mont Pélion par une nuit magnifique. Le bon prêtre vint me dire adieu au moment où je montais à dos de mon mulet. Le brave homme! Il se reprochait la mort de Lénie, le sort de la triste étrangère que la sombre mort de son enfant avait jetée dans la folie. Je calmai les scrupules de cette âme touchante. Je ne pus toutefois réprimer quelque étonnement sur le peu de suites judiciaires que l'affaire avait eues.

Le prêtre secoua la tête :

« Qui peut porter des accusations aussi graves? C'est à Dieu de juger, mon fils. Elle est morte. Nous ne savons rien de plus. Et moi-même, est-ce que j'oserais affirmer? »

Oui. Mais l'enquête? Mais l'autopsie? Mais le permis d'inhumer? Bah! Kosténa habitait loin sur la montagne. Il y a peut-être eu quelque complicité de la part des voisins et des voisines. L'inhumation eut lieu tout de suite. Le mari lui-même partageait peut-être les craintes de la mère; peut-être aussi les autorités locales — des parents et des amis — s'associaient-elles à ces croyances, et la petite fleur s'en alla, presque sans être pleurée.

Je pensais à elle tout le long du chemin.

Les agoyates, cette fois-ci, étaient venus me prendre à minuit. Le départ fut paisible, mélancolique et serein. La lune s'épanchait sur les cimes du Pélion et sur les ravines, clarté sépulcrale et douce, où je voyais la mer trembler, le sol blanchir, les arbres des forêts s'agiter dans les lueurs bleuâtres, émerger les toits luisants, des maisons s'argenter dans la verdure, et au loin, sur un des flancs du Pélion, juste à mi-côte, donnant sur l'étroite et sombre vallée, le village d'*Anilio,* le village ainsi nommé parce que jamais le soleil ne le visite.

Je cueillais en passant des fleurs sur les branches. J'admirais les richesses inouïes de cette terre, qui ne peuvent se répandre au dehors faute de routes praticables, trésors d'un palais fermé rempli d'or dont la clef est en dedans.

Et je pensais encore une fois à la montagne rapace, à la chère Lénie qu'elle avait gardée, et qui maintenant dormait dans la douceur morne de la lune; ah! du moins celle-là avait senti le rayon d'amour! Mais dans cette pacification nocturne des choses, dans cette longue sérénité, je songeais plus douloureusement à la pauvre mère désespérée qui, elle, désormais habitait le village sans soleil de la folie.

Jean Psichari.

L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

I

Dans une des rues les plus étranglées et les plus bruyantes de la rive gauche, au fond d'une vaste cour, à la tournure monumentale, qui évoque le souvenir de l'Italie, se développe calme et harmonieuse l'arène où la jeunesse s'exerce à cueillir le plus beau fleuron de notre couronne, l'École des Beaux-Arts. Cette institution, à la fois lieu d'enseignement et musée, n'est pas connue comme elle le mériterait. Le passant admire de confiance les élégants portiques et l'imposante façade élevés par Duban; puis il s'imagine que l'accès du monument est limité par des règlements draconiens, maugrée un instant contre l'Administration et passe son chemin. A peine si, à de rares intervalles, les expositions ouvertes dans la partie de l'École qui donne sur le quai Malaquais, — prix de Rome et envois de Rome, expositions d'artistes décédés, etc., — attirent un flot de visiteurs, qui s'écoule sans avoir eu la curiosité de pousser ses investigations plus loin. Seuls, les étrangers font régulièrement leur pèlerinage au sanctuaire de la rue Bonaparte.



L' « ÉLYSÉE » DU MUSÉE DES PETITS-AUGUSTINS
(D'après une gravure du temps).

Notre vive et spirituelle population parisienne m'objectera que les collections de l'École ne sont pas publiques. Erreur, triple erreur! D'abord, le dimanche, l'immense majorité des salles est ouverte à tout venant; en outre, dans la semaine, rien qu'à l'aide de cartes très libéralement délivrées par la Direction des Beaux-Arts, des gardiens guident les visiteurs à travers le dédale de nos amphithéâtres et de nos salles.

II

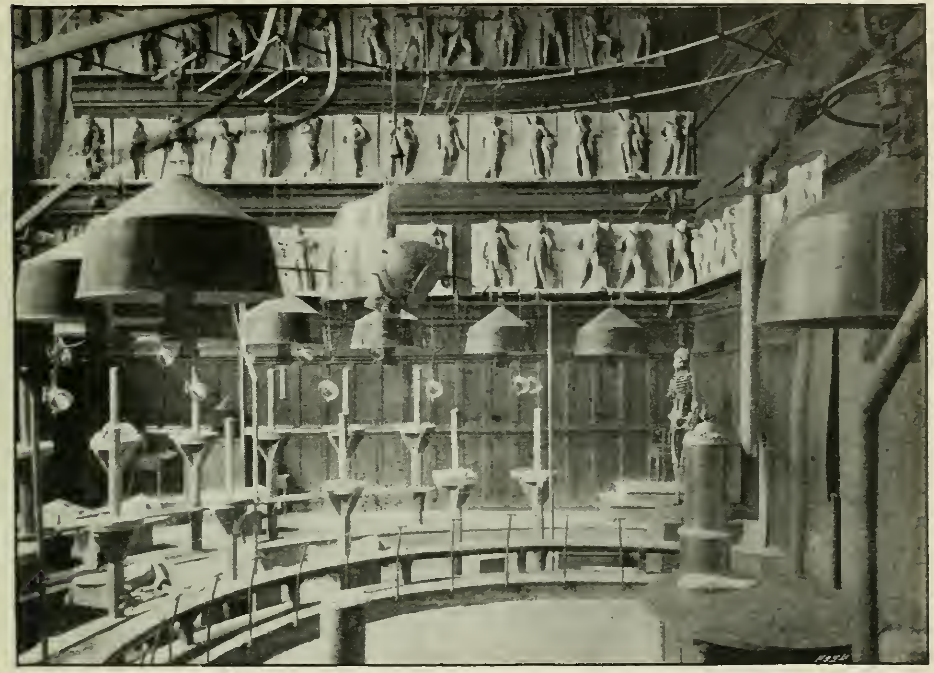
L'histoire de l'École est triple : il y a celle de l'institution, celle de l'édifice, celle des collections. A une époque relativement récente, en 1817 seulement, ces courants se sont rejoints; il sera bien difficile de jamais les séparer à nouveau.

Quoique le contenant soit plus vieux que le contenu, je commencerai par ce dernier : aussi bien est-ce lui qui donne sa raison d'être au monument détourné de sa destination primitive et qui, aujourd'hui, grâce au génie de Duban, est indissolublement lié au souvenir de notre grande pépinière artistique, il serait plus juste de dire à la pépinière où se perfectionne jusqu'à la jeunesse du nouveau monde. Les États-Unis d'Amérique n'ont-ils pas tenu à reconnaître ce qu'ils doivent à l'établissement de la rue Bonaparte, quand ils ont institué, en 1888, en faveur d'un élève français, un prix annuel de 1,470 francs, dit prix de reconnaissance des architectes américains !

Les origines de l'École des Beaux-Arts se confondent avec celles de l'Académie royale de peinture et de sculpture : depuis l'arrêt du Conseil d'État qui sanctionna, le 27 janvier 1648, l'établissement de l'Académie, jusqu'au décret de la Convention qui la supprima, le 8 août 1793, l'École ne fit qu'un avec elle, comptant le même personnel, installée dans le même local, partageant avec elle la bonne comme la mauvaise fortune. La fondation de l'Académie, — sur l'initiative et sous les auspices de Charles Le Brun, le futur visir des Beaux-Arts, — avait pour but de soustraire les représentants des arts libéraux à la tyrannie des membres de la maîtrise, « ces doreurs, étoffeurs et marbriers... », qui voulaient obliger les peintres et sculpteurs de Sa Majesté et les « autres excellents hommes de ladite profession » de se faire passer maîtres à Paris ou de travailler sous des broyeurs de couleurs ou des polisseurs de marbres. Disons tout de suite que la lutte, — une lutte séculaire, — entre l'Académie royale et la maîtrise ou Académie de Saint-Luc, forme un des épisodes les plus piquants de l'histoire des corporations, une revendication éclatante de la liberté du travail intellectuel. Chez les corporations, telles qu'elles étaient organisées au début du XVIIe siècle, la routine formait un obstacle infranchissable à tout progrès, à toute initiative, et cette routine était rendue plus féroce encore par les préoccupations professionnelles, par le désir de se défendre contre ceux qui n'avaient pas pris la précaution de se syndiquer. Or, si les corporations avaient leur raison d'être, en ce sens qu'elles offraient des garanties de bonne et solide fabrication, toutes les fois qu'il s'agissait de principes supérieurs de goût, d'imagination, de poésie, elles ne pouvaient qu'opposer une barrière à l'effort des esprits indépendants. Les agissements de l'Académie de Saint-Luc en sont une preuve saisissante, sinon éloquente : sans désemparer, cette association de médiocrités éprouva le besoin de recourir aux tribunaux pour défendre ses prérogatives. Triste ressource pour des artistes !

L'École académique avait une mission des plus hautes : elle devait enseigner ce que l'on pourrait appeler les HUMANITÉS DE L'ART, enseignement depuis longtemps organisé en Italie, mais qui manquait de tout point en France. Jusque-là, en effet, il n'existait pas chez nous d'écoles des Beaux-Arts : c'était dans les ateliers particuliers, sous forme d'apprentissage, que la jeunesse se familiarisait avec les connaissances théoriques ou pratiques indispensables : point de cours théoriques jusque-là, point de méthode, point d'esthétique. Il s'agissait, sans supprimer l'apprentissage, de donner aux études une base plus large. Libre aux parents de placer leurs fils, dans une demi-domesticité, chez de braves maîtres peintres, sculpteurs, graveurs, qui leur enseigneraient leur art

« suyvant Dieu, leur conscience et expérience », sans leur rien cacher, et qui les occuperaient dans leur maison « aux choses licites et honnêtes », comme de balayer l'atelier, d'allumer le feu, de bercer les enfants ou de panser les chevaux. L'État, lui, se croyait tenu d'offrir des éléments d'éducation d'un ordre plus relevé et de préconiser des pour payer le modèle, qui s'empressait, — et c'est bien le cas d'employer cette expression, — de rendre son tablier; tantôt pour payer le bois et la chandelle. Ce fut l'âge héroïque de l'Académie. D'ordinaire, on reproche aux artistes leur égoïsme; mais aux heures décisives, ils savent prodiguer des trésors de dévouement. L'un des membres de l'Aca-



Cliché Giraudon.

L'ÉCOLE DU SOIR (SECTION DE SCULPTURE)

principes supérieurs. L'innovation, pour ne pas dire la révolution, fut grosse de conséquences. Les fondateurs de l'École n'oubliaient d'ailleurs pas que l'enseignement a pour objet, non de donner le génie ou tout simplement le talent (c'est là affaire à la nature, non aux professeurs), mais uniquement de fournir le minimum de connaissances positives indispensables et de former le goût.

Les débuts de l'institution, — aujourd'hui si splendidement dotée et installée, — furent modestes, précaires, touchants : on manquait d'argent, tantôt

démie, Louis Testelin, n'hésita pas, dans la détresse générale, à faire face, de ses deniers, au loyer, aux frais du modèle, à ceux du chauffage. Même exemple d'abnégation en 1694, lorsque la pénurie du Trésor força Louis XIV à supprimer ou plutôt à suspendre l'Académie : immédiatement, les professeurs prirent à leur charge l'entretien de l'École. En 1793, après la suppression définitive de l'Académie, l'esprit de sacrifice se révéla, avec plus d'éclat encore : pendant de longs mois, l'École ne vécut que des subsides des maîtres, qui lui donnaient

à la fois leur temps et leur argent. Si le formalisme et le pédantisme de l'ancienne Académie prêtent trop souvent à la critique, on ne louera jamais non plus assez son attachement aux devoirs professionnels, à cette cause sacro-sainte : l'éducation de la jeunesse.

Rien qu'en relevant les listes des élèves inscrits à l'École académique pendant la période si agitée qui va de 1648 à 1664, les hauts et les bas de l'institution nouvelle sautent aux yeux : chaque crise financière a pour contrecoup une désertion en masse. En 1651, le chiffre des élèves descend à vingt environ; en 1652, il tombe à douze ou quatorze. C'était bien déjà, d'ailleurs, la jeunesse ardente et turbulente qui depuis a si souvent fait parler d'elle. Dès lors, les charges étaient en honneur; elles troublèrent plus d'une fois les paisibles habitants du quartier; longue est la liste des actes d'indiscipline, suivis immédiatement d'une répression exemplaire. L'indépendance dans le caractère et dans les mœurs n'a-t-elle pas toujours distingué l'artiste du bourgeois !

N'allons pas toutefois nous figurer des jeunes gens costumés en « rapins », à la façon de 1830, avec une longue chevelure en désordre, des chapeaux de fantaisie, un pourpoint ou des chausses invraisemblables. C'étaient des cavaliers, j'allais dire des gentilshommes, à la tenue irréprochable : l'épée au côté (en 1689 seulement le port de cette arme leur fut interdit), la perruque soigneusement frisée. Les belles manières, — un des futurs directeurs de l'Académie, C.-A. Coypel, le déclara en propres termes, — faisaient partie de l'éducation de la jeunesse au même point que le goût; elle devait se présenter avec une noble politesse, éviter les « inclinations basses et la grossièreté d'un vil artisan ! »

Le besoin d'organisation et aussi (hélas !) de réglementation, qui s'incarne dans la figure si pompeuse et, au fond si vide, du Roi-Soleil, ne pouvait manquer de s'étendre au domaine de l'art. Il fallait que celui-ci se soumît au joug de la discipline, qu'il endossât l'uniforme, — j'allais dire la livrée, — se fît courtisan et reçût l'estampille officielle.

L'École académique se ressentit de ces tendances : en échange de faveurs signalées (gratuité de l'enseignement, fondation du prix de Rome en 1664, etc.), les élèves durent s'astreindre, d'une part, à la recherche du style, — ce style plus solennel encore que noble, — de l'autre, à la glorification des exploits de Louis XIV; à partir de 1654, l'Académie institua chaque année un concours pour célébrer les Actions héroïques du Roi. Celui-ci, fort différent des Mécènes de la Renaissance, attendait de ses protégés la glorification, précise, littérale, de ses moindres faits et gestes; il ne leur laissait de latitude ni pour le choix des sujets, ni pour leur interprétation.

Pendant cette première période, qui s'étend de la minorité de Louis XIV à la Révolution, de 1648 à 1793, l'École suivit toutes les vicissitudes du goût français : l'enseignement y fut tour à tour grave et solennel, comme le style Louis XIV, spirituel et piquant, comme le style Régence et le style Louis XV, savant et déclamatoire à la manière de Louis David. Mais à travers les fluctuations, un principe surnage : l'étude du corps nu considérée comme la base du grand art.

Aux approches de la Révolution, des deux courants qui allaient transformer l'art français, — l'étude de la nature, préconisée par Jean-Jacques Rousseau, et celle de la sculpture romaine, remise en honneur par Louis David, — ce fut le second, presque exclusivement, qui se fraya une route dans l'École. C'était désormais à qui s'opiniâtrerait sur le *morceau*, faisant montre de sa science anatomique; l'élégance, l'esprit, l'harmonie, qui distinguent l'art des Boucher, des Bouchardon, des Clodion, firent place à je ne sais quelle lourdeur plébéienne; les compositions, qu'elles fussent peintes ou sculptées, devinrent aussi

heurtées que déclamatoires; c'en était fait du sentiment décoratif.

Comparez les derniers grands prix de Rome, d'avant la Révolution, à ceux d'après. Quelle science dans la perspective, l'anatomie, l'ordonnance, la mise en scène! On dirait des acteurs consommés.

Vers cette époque, le plus illustre des anciens élèves de l'École, le grand peintre Louis David, poussé par je ne sais quelle ambition ou quelles rancunes, entreprit la campagne la plus violente contre un enseignement qui reflétait cependant si complètement ses propres tendances. Ses attaques se rencontraient avec celles qui étaient dirigées de toutes parts contre les corps privilégiés : on devine que les jours de l'Académie étaient comptés.

Il fallait que l'École, si vivement attaquée aux approches de la Révolution, eût en elle une singulière force, une vertu immanente, car, même après que sa suppression eût été décrétée, aucun de ses adversaires ne fut assez téméraire pour porter la main sur cette arche sainte de l'enseignement français. Supprimée en droit, elle continua d'exister de fait.

En 1807, l'École quitta le Louvre pour aller s'installer au Collège des Quatre-Nations, aujourd'hui le Palais de l'Institut.

En 1816, une ordonnance royale lui assigna les locaux de l'ancien Musée des Monuments français, qui avait lui-même succédé à l'ancien couvent des Petits-Augustins. Nous revenons sur nos pas pour retracer l'histoire de ce nouvel asile.



Cliché Giraudon.

UN GROUPE DE LOGISTES

III

Les origines de l'École, en tant qu'établissement d'enseignement, nous ont reporté à la minorité de Louis XIV; celles de l'édifice qui lui sert d'abri nous obligent à remonter jusqu'aux dernières années du règne de Henri IV Elles évoquent une image à la fois profane et touchante; celle de l'ex-épouse du roi, la reine Marguerite de Valois, célèbre par ses tristesses conjugales, par ses affections libres, par la rare distinction de son esprit.

Quelque voluptueux ou éblouissant que soit le souvenir de la reine Margot, ce ne fut pas quelque inspiration épicurienne, ni seulement riante, qui la décida

à élever le monument qui abrite aujourd'hui l'École des Beaux-Arts; bien au contraire! L'heure du repentir, de la pénitence, des angoisses, de l'expiation, avait sonné, lorsqu'elle entreprit, — en 1608, — d'édifier un monastère dont les hôtes chanteraient, nuit et jour, des cantiques destinés à obtenir en sa faveur le pardon auquel elle avait tant de titres.

Le choix de l'emplacement n'avait rien d'arbitraire : comme le palais de Marguerite donnait rue de Seine (à la hauteur du n° 6 actuel) et que ses dépendances se prolongeaient jusque vers la rue des Saints-Pères, il était tout naturel que, voulant avoir le couvent à proximité, elle le fît construire à mi-chemin, entre les deux points extrêmes, c'est-à-dire à l'endroit où se déroule aujourd'hui l'irrégulière et bruyante rue Bonaparte.

Rien de plus piquant que l'histoire des rapports de Marguerite avec les Pères chargés d'assurer le salut de son âme : nous y apprenons ce qu'il persistait de vanités mondaines dans cette contrition cependant si sincère. L'ordre auquel la reine s'adressa, — les Augustins déchaussés, — était austère autant que morose. Marguerite ne tarda pas à leur découvrir toutes sortes d'imperfections : ils ne chantaient pas le plain-chant; quel crime abominable! Ils ne pouvaient pas posséder de rentes : vice rédhibitoire! Le fin fond de l'histoire, — ce sont les mauvaises langues qui le prétendent, — fut la sévérité avec laquelle le confesseur déchaussé reprochait à la princesse ses faiblesses.



Cliché Giraudon.

LE PORTAIL D'ANET, L'ARC DE GAILLON ET LA COUR D'HONNEUR

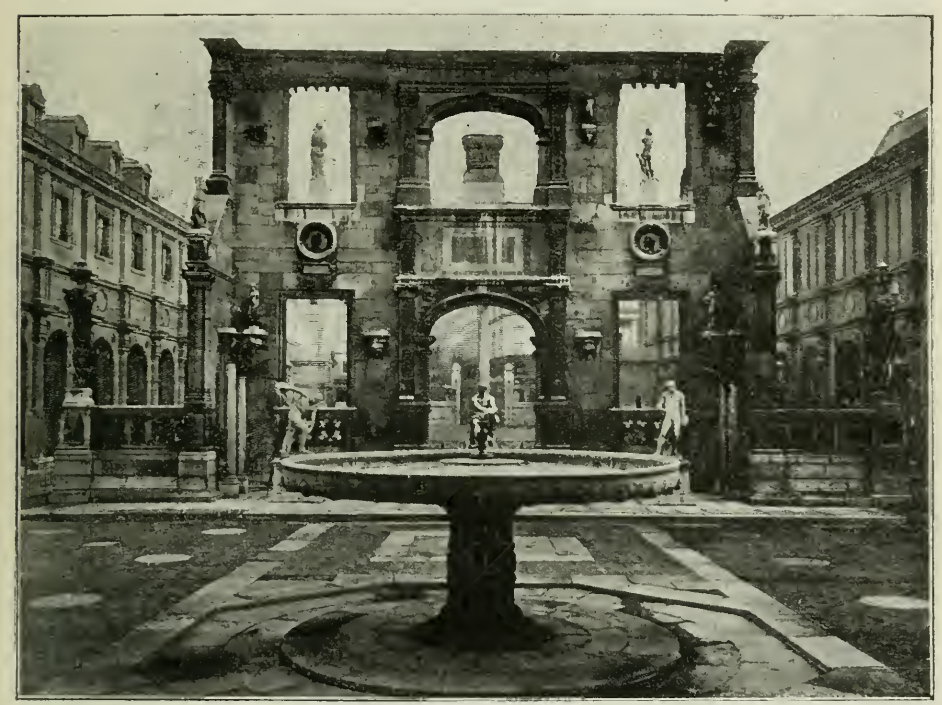
Je fais grâce au lecteur des détails de cette lutte épique; en fin de compte, — ce fut en 1613, — Marguerite obtint de la cour de Rome l'autorisation de renvoyer les Augustins déchaussés et de leur donner pour successeurs des Augustins pourvus de chaussures, de la communauté et province de Bourges.

A coup sûr, un tel sanctuaire, consacré à la mortification et à l'ascèse, n'avait pas de quoi éveiller des idées brillantes, telles qu'en comporte l'art; il n'appelait pas d' « ornements égayés »,

comme disait le vieux Boileau. Et cependant, l'érudite, spirituelle et voluptueuse princesse, à qui nous en devons l'édification, semble avoir jeté un charme sur ce coin de terre. Dès l'origine, la chapelle, dans laquelle devait être déposé son cœur si tendre (c'est l'endroit où sont aujourd'hui exposés les moulages des sculptures de Michel-Ange), marqua une innovation capitale dans les annales de l'architecture française : elle fut surmontée d'une coupole, à l'italienne, la première que l'on eût vue à Paris.

Ce fut la Révolution qui consacra définitivement ces lieux au culte de l'art : elle y établit, en 1790, le dépôt des ouvrages de toute nature destinés à former, sur l'initiative et sous la direction d'Alexandre Lenoir, le Musée des Monuments français, réunion des innombrables sculptures enlevées aux églises, le plus vaste musée lapidaire du moyen âge et de la Renaissance que notre pays ait jamais possédé.

A ce moment, l'ancien couvent transformé en musée s'enrichit de la plupart des fragments qui font, aujourd'hui encore, la gloire de l'École des Beaux-Arts, l'arc de Gaillon, le portail d'Anet et bien d'autres chefs-d'œuvre.



Cliché Giraudon.

LA VASQUE DE SAINT DENIS ET L'ARC DE GAILLON

Plusieurs lustres durant, jusqu'à la fin de l'Empire, le Musée des Petits-Augustins fut l'endroit le plus propice au recueillement et à la rêverie. Pendant que le canon tonnait de toutes parts, les admirateurs du passé et les fervents de la nature venaient s'y délasser ou s'y inspirer. Les uns s'y attachaient aux manifestations de l'art français, sous ses formes les plus diverses, depuis ses débuts dans l'ancienne Gaule, jusqu'à son entier épanouissement, ou encore à tant de souvenirs glorieux :

mausolées des rois de France, du chancelier de l'Hôpital, de Richelieu, de Colbert. Aux autres, de vastes jardins, plantés d'arbres séculaires et semés de

monuments funéraires (tombeaux du roi Dagobert, d'Héloïse et d'Abélard, chapelle du connétable de Montmorency, monument de Descartes, urne contenant

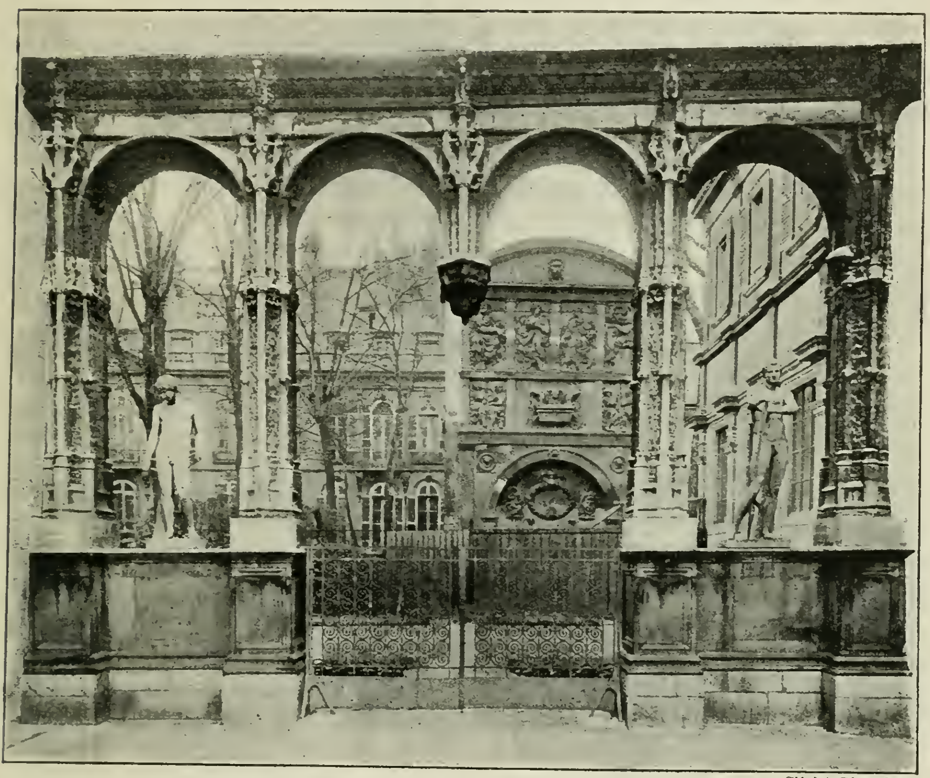


Cliché Giraudon.

LA CHAPELLE DE L'ÉCOLE (Sculptures du Moyen Age et de la Renaissance).

les restes de Boileau, etc.) offraient, au cœur même de Paris, cette double source de poésie qui s'appelle la nature et les ruines. A-t-on assez tenu compte du rôle que l'Élysée, — c'est ainsi qu'on l'appelait, — a joué dans le mouvement d'idées qui a abouti au romantisme?

Jusqu'à la Restauration, l'École fondée



Cliché Giraudon.

LE JARDIN DE L'ÉCOLE ET L'HÔTEL DE CHIMAY

par Louis XIV et le couvent bâti par Marguerite de Valois restèrent sans rapport l'un avec l'autre. A ce moment, devant l'insuffisance des locaux du palais de l'Institut, le gouvernement de Louis XVIII résolut d'installer notre grande institution nationale d'enseignement artistique dans les bâtiments devenus disponibles, par suite de la suppression du Musée des Monuments français.

A peine celui-ci évacué, on commença les travaux pour sa transformation en École des Beaux-Arts. Plusieurs années cependant se passèrent avant qu'on mît la main au corps de logis principal, le Palais des Études, dont la construction fut confiée à l'architecte Debret. Enfin, en 1820, eut lieu la pose de la première pierre. Les travaux étaient fort avancés lorsque Félix Duban remplaça Debret, en 1832. Ce maître en l'art de bâtir, dont le nom est inséparable de l'École des Beaux-Arts, réussit, par des prodiges d'habileté, à transformer l'œuvre de son prédécesseur, tout en utilisant les parties achevées, et donna aux deux cours, ainsi qu'à l'ancien cloître, dont il fit la cour du Mûrier, leur cachet de haute distinction. Il compléta son œuvre en élevant, de 1858 à 1862, l'édifice qui donne sur le quai Malaquais et

qui sert principalement aux expositions.

Cependant, en dépit de tous les agrandissements, l'École étouffait dans l'enceinte de l'ancien couvent des Petits-Augustins. En 1884, l'acquisition de l'hôtel de Chimay (ancien hôtel de Bouillon), situé sur le quai Malaquais et communiquant avec l'École par son jardin, vint lui assurer des locaux nouveaux, encore bien insuffisants. C'est là qu'ont été transportés les ateliers, autrefois installés aux abords de la salle Melpomène et dans le Palais des Études, tandis que les salles devenues disponibles par suite de ce déplacement sont appelées à devenir des salles d'exposition.

IV

L'ordonnance royale du 18 décembre 1816, qui affectait à l'École des Beaux-Arts l'ancien couvent des Petits-Augustins, devenu le Musée des Monuments français, fut complétée par l'ordonnance du 4 août 1819, véritable charte de notre institution. Sans entrer dans le détail du programme, constatons que les méthodes d'enseignement restèrent sensiblement ce qu'elles avaient été dans la primitive École organisée par Charles Le Brun. L'étude du nu, celle de l'anatomie, de la perspective et d'autres sciences positives continua de former la base de l'enseignement. Pour modèles, l'École recommanda, plus vivement que jamais, les chefs-d'œuvre de l'art classique, ainsi appelé parce que, échappant aux fluctuations de la mode, il a pu prendre place dans nos classes et entrer, comme partie intégrante, dans l'éducation de la jeunesse.

En 1863, un décret, qui fait date dans les annales de l'École, enleva la direction de cette institution à l'Académie des Beaux-Arts, élargit son programme et organisa les ateliers d'architecture, de sculpture, de peinture et de gravure. On a peine aujourd'hui à comprendre les orages que souleva cette mesure : les protestations indignées d'Ingres et de Beulé, la révolte des élèves.

La création, sur l'initiative de M. Paul Dubois, de l'enseignement simultané (c'est-à-dire l'étude, pour les peintres, des rudiments de la sculpture et de l'architecture, pour les sculpteurs, de la peinture et de l'architecture, pour les architectes, de la sculpture et de la peinture) compléta ce cycle, le plus riche et le plus fécond qui soit au monde.

En résumé, l'École, étrangère ou peu s'en faut aux querelles des partis, neutre en apparence entre les Champs-Élysées et le Champ-de-Mars (ses sympathies réelles ne sauraient faire l'ombre d'un doute!), s'efforce de donner à la jeunesse la préparation la plus solide, la plus complète.

Les conditions d'admission sont restées, comme par le passé, éminemment libérales. L'École est ouverte à tous les jeunes gens âgés de quinze ans au moins et de trente au plus, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, pourvu qu'ils satisfassent aux conditions d'un examen ou plutôt d'un concours des plus sérieux.

De même, l'enseignement donné par l'École est absolument gratuit. Mais il y a mieux : une longue série de Mécènes ont tenu à fournir aux jeunes gens sans fortune les moyens de poursuivre leurs études sans avoir à compter avec les préoccupations matérielles. Les sommes ainsi données ou léguées représentent un revenu annuel de plus de 100,000 francs, qui, joint aux subventions de l'État, des municipalités ou des départements, ouvre la carrière des arts à tous ceux qui font preuve d'une vocation véritable.

Quelques chiffres pour donner une idée de l'importance de l'École comme centre d'études : pendant l'année scolaire 1894-1895, le nombre des élèves médaillés et admis à l'École proprement dite s'est élevé à 1,265 (contre 1,128 en 1890-1891), soit 289 peintres, 163 sculpteurs, 813 architectes. Parmi les nationalités étrangères le plus fortement

représentées, citons l'Amérique avec 58 élèves, presque tous architectes, et la Suisse avec 21. Ne sont pas compris dans ce total les élèves qui fréquentent les ateliers et ceux qui suivent les cours de l'École du soir.

La durée des études varie, naturellement, selon l'âge auquel un élève entre à l'École, selon son degré de préparation. Pour les architectes elle est, en moyenne, de cinq à six ans. Il n'est pas rare de rencontrer des élèves, — j'allais dire des étudiants, — de trente ans : c'est jusqu'à cet âge en effet qu'ils peuvent concourir pour le prix de Rome.

C'est un monde à part que la jeunesse de l'École; des traditions, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, alternent chez elle avec les aspirations les plus modernes. Cette vie d'atelier, avec sa saveur et sa couleur si caractéristiques, a un côté pittoresque que l'on chercherait en vain chez les groupes du quartier Latin proprement dit. Je regretterais de ne pas la dépeindre, si cette tâche n'avait été fort brillamment menée à fin par un ancien élève de l'École, M. Lemaistre, dans un volume publié à la librairie Didot. Que de tableaux piquants! Ici, devant la porte de la rue Bonaparte, ces modèles italiens qui causent sous le buste du Poussin, le grand admirateur et l'interprète éloquent des beautés de leur pays ; là, le nouveau qui se présente au massier, lequel à son tour le présente solennellement à l'atelier; puis l'examen phrénologique, les brimades, la bienvenue, la corvée, les monomes récemment stigmatisés par les journaux du matin!

V

L'enseignement théorique et pratique donné, soit dans les ateliers, soit dans les cours, a pour complément les collections, le Musée des études, pour employer le terme consacré : là de riches séries d'originaux ou de reproductions retracent les évolutions de l'art, en même temps qu'elles offrent à la jeunesse les modèles de goût les plus parfaits. Malgré l'étendue des locaux dans lesquels il se développe, — il s'étend du quai Malaquais à la cour de la rue Bonaparte et de celle-ci au Palais des Études, contigu à la rue des Saints-Pères, — le Musée étouffe dans le cadre qui lui est assigné : il ne faudra rien moins que son installation dans les anciens ateliers d'architecture, de sculpture et de peinture pour lui



Cliché Giraudon.

LA COUR VITRÉE (Sculptures grecques et romaines).

donner un peu d'air et d'élasticité.

Au moment où une nouvelle génération d'iconoclastes — chaque siècle compte des spécimens de cette race trop vivace! — monte à l'assaut de la citadelle classique, c'est plaisir de se retremper, entre ce splendide cadre d'architecture et ces frais ombrages, au contact de tant de chefs-d'œuvre, qui proclament les droits imprescriptibles de la beauté.

Toutes les grandes manifestations de l'art, à toutes les époques, sont ici représentées en reproductions offrant les plus sérieuses garanties.

La cour qui donne sur la rue Bonaparte est à elle seule un musée. Toute l'histoire de notre Renaissance du XVIe siècle y revit : les fragments de l'hôtel dit de la Trémouille, qui s'élevait naguère dans la rue des Bourdonnais, nous montrent le passage du gothique au style nouveau. Les fragments du château de Gaillon, élevé par le cardinal d'Amboise, dans le voisinage de Rouen, nous initient à l'exubérance, si délicate cependant, de la Renaissance normande et évoquent le souvenir de ce prélat somptueux, qui « eut juste le temps d'entrer dans son lit, de s'y coucher et d'y mourir ». Dans les fragments de la chapelle funéraire de Philippe de Commines, notre si naïf et si spirituel chroniqueur, les motifs littéraires (la légende d'Aristote servant de monture à la belle Compaspe, celle de Virgile suspendu dans un panier par une femme artificieuse), rivalisent avec d'élégants ornements. Plus pur, plus châtié, le portail du château d'Anet, construit près de Dreux, pour Diane de Poitiers, s'honore du nom de son architecte, Philibert Delorme, et de celui de son sculpteur, Jean Goujon. Et que de souvenirs historiques mêlés aux triomphes de l'art! Sous ce portail, comme Alexandre Dumas l'a rappelé dans sa notice sur l'École, ont passé François Ier, Henri II, Catherine de Médicis, Diane de Poitiers et son brutal ami le Connétable. — Plus loin, dans les arcades de l'hôtel Torpanne, la Renaissance, à peine montée au faîte, aspire à descendre : les lignes ont perdu toute tranquillité et aussi, hélas! toute distinction.

Le portail d'Anet sert de façade à l'ancienne chapelle conventuelle, transformée en musée du moyen âge et de la Renaissance. Franchissons-en le seuil : dans le haut, contre les parois, des copies de tableaux italiens célèbres; dans le bas, une longue série de moulages reproduisant les types les plus importants de la statuaire chrétienne, depuis ses débuts au sortir des catacombes, jusqu'aux triomphes réalisés par Michel-Ange, Jean Goujon et Germain Pilon.

D'un côté sont les maîtres tout ensemble fiers et tendres de la Première Renaissance italienne : le grand Donatello, génie aussi puissant qu'universel; Ghiberti, avec ses figurines fouillées, suaves et pittoresques; le piquant Desiderio da Settignano; Mino de Fiesole et Civitali de Lucques, dont la pureté dégénère parfois en froideur; les della Robbia, recueillis et harmonieux; Verrocchio, qui inaugure, de concert avec son immortel disciple Léonard de Vinci, le règne de la morbidesse. Une ère nouvelle s'ouvre avec Michel-Ange, le plus extraordinaire tempérament de sculpteur que l'univers ait vu depuis Phidias, à la fois incomparable pour la finesse du modelé et le pathétique des expressions.

Du côté opposé se déroulent les fastes de notre statuaire française, depuis les informes essais, tentés au XIe siècle à l'abbaye de Moissac, dans le département de Tarn-et-Garonne, où certaines réminiscences classiques — des anges volant, en forme de Victoires — surgissent d'un abîme de barbarie; puis les statues de la cathédrale de Chartres, graves et cependant animées d'une sorte de chaleur latente; les Apôtres de la Sainte-Chapelle, désormais libres de leurs mouvements et de leurs gestes, véritables précurseurs de l'art moderne.

La seconde cour, avec ses côtés dis-

posés en hémicycle et le Palais des Études au fond, nous offre, elle aussi, de précieux vestiges de notre sculpture française du moyen âge et de la Renaissance, pour ne point parler des fragments romains (chapiteaux, frises, ornements divers), incrustés sur les ailes du palais. Ici, ce sont les informes chapiteaux romans de Sainte-Geneviève; plus loin, la vasque gigantesque qui servait de lavabo aux moines de Saint-Denis, avec ses curieuses personnifications, — sous forme de bustes — (la *Pauvreté*, la *Richesse*, l'*Avarice*, l'*Eau*, le *Feu*, l'*Air*, etc. (commencement du XIIIe siècle); puis de superbes dalles funéraires.

Jetons en passant un coup d'œil sur le jardin de l'École, et tout d'abord sur les quatre merveilleuses arcades du château de Gaillon, avec leurs sculptures d'une incomparable finesse, qui forment l'entrée. En face de nous se dresse un pan de mur, orné de bas-reliefs provenant de l'ancien Louvre et attribués à Paul Ponce (la *Charité romaine*, le *Jugement de Cambyse*, etc. Au fond, se développe la façade postérieure, à l'allure monumentale, de l'hôtel de Chimay.

Le Palais des Études, qui se dresse au fond de la seconde cour, renferme le musée des Antiques, la bibliothèque, les collections de dessins et d'autres productions originales, enfin la salle des cours, célèbre sous le nom d'Hémicycle.

Les salles du rez-de-chaussée — vestibule, cour vitrée, salle grecque, salle romaine, salle d'Olympie — font pendant à la chapelle; mais, tandis que celle-ci est réservée à la période chrétienne, ici l'antiquité classique célèbre tous ses triomphes. Est-il nécessaire de rappeler quelles qualités cumulaient les Grecs et leurs imitateurs trop décriés, les Romains : fécondité d'invention et puissance dramatique, observation de la nature et fantaisie, raffinements de la technique et liberté du style. Ils nous offrent un éternel thème d'admiration, et devant cette noblesse alliée à tant d'aisance, devant la perfection du modelé, devant la hauteur de l'inspiration, les chefs-d'œuvre même de la Renaissance pâlissent.

Les visiteurs, persuadés que l'École ne renferme que des reproductions (moulages de sculptures, copies de peintures),



Cliché Giraudon.

LE MONUMENT DE DUBAN
par M. E. Guillaume.

passent devant plus d'un torse, devant plus d'un bas-relief, sans se douter qu'ils ont devant eux de précieux originaux. Telle est la gigantesque *Minerve Médicis*, contemporaine du Parthénon (envoyée de Rome à Paris par Ingres); tel l'incomparable torse de *Vénus*, placé au bas de l'escalier qui conduit à la Bibliothèque: tels encore les fragments incrustés dans les baies de la Cour vitrée.

La grande attraction du palais des Études, c'est l'Hémicycle de Paul Delaroche.

Accordons, avant d'y pénétrer, un coup d'œil au monument élevé en 1894, en l'honneur de Duban, l'architecte de l'École. Le buste qui le surmonte et le génie qui le soutient sont dus au ciseau si délicat et si éloquent de M. Eugène Guillaume, l'ancien directeur de l'École, qui a laissé dans notre institution tant de traces de sa féconde activité.

L'Hémicycle tire sa gloire de la grande peinture de Paul Delaroche (terminée en 1841). Qui ne connaît la donnée de cette page classique ! Au centre, les trois représentants les plus autorisés de l'antiquité — l'architecte Ictinus, le sculpteur Phidias, le peintre Apelle — trônant graves, austères, impersonnels. Près d'eux, les personnifications du style grec, du style romain, du moyen âge et de la Renaissance (l'éclectisme, on le voit, est la loi de l'École des Beaux-Arts), et la Renommée lançant des couronnes aux jeunes lauréats. Tout à l'entour, les chefs des Écoles modernes, depuis Giotto, le rénovateur de la peinture, jusqu'à Rembrandt; les uns isolés dans leurs méditations, tels que Fra Angelico, le peintre séraphique, et Michel-Ange, le sublime misanthrope; les autres reliés en groupes vivants et éloquents, agitant quelque problème transcendant de technique ou d'esthétique.

Mais montons au premier étage, non sans admirer, en faisant cette ascension, dans la cage de l'escalier, une excellente copie d'une des fresques de Pinturicchio, au dôme de Sienne : le pape Pie II célébrant le mariage de l'empereur Frédéric III avec Éléonore de Portugal; la composition, d'un coloris vif, riche en portraits et en costumes du temps, est pittoresque plutôt qu'imposante.

Nous entrons, par la porte de gauche, dans une salle longue, touffue, inondée de lumière : la bibliothèque.

Faire connaître et admirer la bibliothèque serait une tâche facile pour tout autre que l'auteur de la présente notice. L'enrichissement, la mise en œuvre et en lumière de tant de trésors : mais c'est sa vie à lui-même, le labeur auquel il s'est consacré depuis vingt ans avec tant de joie que l'idée de sacrifice ne saurait même venir à son esprit ! Que du moins il lui soit permis d'accorder un tribut de gratitude à ceux qui l'ont aidé dans cette œuvre pie : à M. Gatteaux, l'éminent graveur en médailles, qui a légué à l'École sa riche collection de dessins, de livres et de gravures; au sénateur Schœlcher, qui lui a fait don d'une série d'estampes dans laquelle 8,000 graveurs différents sont représentés; à Mme Lesoufaché, qui a enrichi l'École des imposants incunables, des élégants in-octavo du XVIe siècle, des 30,000 gravures d'ornement, réunis avec une ardeur incomparable par son mari.

La générosité d'amateurs aussi éclairés qu'enthousiastes a triplé, décuplé nos richesses. Grâce à eux, l'École a pu dérouler sur ses parois ou déployer dans ses meubles-tournants de longues séries de feuillets jaunis, — reliques vénérables, incomparables modèles, — sur lesquels les peintres les plus illustres ont jeté une idée, fixé un contour, caressé une forme. Il n'est pas de production qui nous permette de mieux pénétrer dans l'intimité des maîtres, de saisir leur pensée au vol, d'étudier leur manière de procéder, de suivre l'impétuosité ou les scrupules de leur coup de crayon.

Tout récemment, le legs fait par M. Achille Wasset a enrichi l'École d'une superbe série d'ivoires, de bois sculptés, de bronzes, de terres cuites, de médailles, de pièces d'orfèvrerie, d'émaux, qui permettra aux élèves d'étudier les modèles du passé, non plus seulement dans des reproductions plus ou moins parfaites, mais dans les originaux eux-mêmes. Que d'éléments d'enseignement inconnus à l'ancienne École académique ! A peine encore si la jeunesse artiste a besoin de voyager. Les trésors de l'étranger s'accumulent à Paris :

« Rome n'est plus dans Rome. »

A la suite de la bibliothèque s'étendent : les salles de la Construction (réductions en liège de monuments antiques ou modernes, superbes dessins de maîtres); Lesoufaché (bibliothèque formée par l'architecte de ce nom); Schœlcher (suite des dessins de maîtres, cheminée surmontée de deux Anges sculptés par Germain Pilon); Gatteaux (peintures et dessins de maîtres); et enfin, la salle du Conseil (portraits des professeurs de l'École, torchères Louis XIV, pendule Boulle). Partout de précieux spécimens de l'art décoratif, — portes sculptées du château d'Anet, au chiffre de Diane de Poitiers, tapisseries Louis XIII, etc., — alternent avec les productions du grand art.

Une place à part, au milieu de tant de richesses, revient aux souvenirs de l'ancienne Académie de peinture et de sculpture : morceaux de réception, académies peintes ou dessinées par les professeurs.

Nous revenons sur nos pas pour visiter la cour du Mûrier, la salle Melpomène, les salles du quai Malaquais.

Une surprise charmante nous attend dans la cour dite du Mûrier, l'ancien cloître des Petits-Augustins : jusqu'ici l'art débordait partout; ici la nature vient se mêler à lui : un mûrier vigoureux, rejeton de celui qui a valu son nom à la cour et qui a disparu il y a quelques années, de belles pelouses bordées de lierre, une fontaine jaillissante, mêlent une note d'une fraîcheur délicieuse aux bas-reliefs de la frise du Parthénon et à ceux de la frise de l'hospice de Pistoia, une des dernières productions de l'atelier des Della Robbia.

Mais il y a place également ici pour des sentiments plus graves : le monument élevé en l'honneur d'Henri Regnault et des élèves de l'École, morts à l'ennemi pendant la guerre de 1870, proclame quelle part glorieuse nos jeunes artistes ont prise à la défense de la patrie. Un chef-d'œuvre décore ce monument pieux : la statue de la *Jeunesse*, par Chapu.



Cliché Giraudon.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les salles qui nous restent à explorer occupent la partie de l'École construite sur le quai Malaquais. Elles sont consacrées aux copies d'après les maîtres et aux prix de Rome.

Dans la pratique, l'établissement du

Musée des copies peut prêter à la discussion : en principe, l'idée de Charles



LA COUR DU MURIER

Blanc était inattaquable. Une collection de ce genre offrait, en effet, un double avantage : conserver une reproduction des chefs-d'œuvre, au cas où les originaux périraient ; fournir à ceux qui n'avaient pas les moyens ou le loisir de voyager l'occasion de se faire du moins une idée approximative des merveilles conservées dans les musées étrangers. Quel dommage que notre siècle ne dispose pas, pour la reproduction des peintures, d'un procédé aussi parfait que l'est le moulage en plâtre pour la reproduction des sculptures en marbre ! Ce sera affaire au xxe siècle, lorsque l'ingénieux procédé de photographie en couleurs inventé par M. Lippmann

aura reçu son plein développement.

Les trois petites salles qui s'étendent à la gauche de la salle Melpomène sont consacrées aux compositions scolaires et retracent toute l'histoire de l'École depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. Ici se développent — en rangs trop serrés malheureusement, en attendant qu'ils puissent être exposés d'une façon plus digne, — les grands prix de Rome, les prix de la tête d'expression, concours fondé au xviiie siècle par un savant amateur, M. de Caylus, les esquisses modelées ou peintes. Que de coups de maîtres chez ces débutants, mais aussi que d'espérances trompées! Que de drames autour de ces prix de Rome : le vainqueur, célèbre du jour au lendemain et le plus souvent assuré de faire fortune; les vaincus, découragés, réduits parfois à choisir une autre carrière! Dans l'organisation même des épreuves, il y a quelque chose de solennel et de mystérieux : l'Académie des Beaux-Arts, qui les juge, y procède avec un luxe de précautions dont il est difficile de se faire une idée. La moindre irrégularité, un changement apporté après coup à l'esquisse première, est puni d'exclusion. Et qui n'a entendu parler des soixante-douze jours de loge imposés aux concurrents! Ici toutefois le public s'exagère la rigueur du régime. Il se figure qu'il s'agit d'une véritable réclusion, pendant laquelle les malheureux sont claquemurés dans d'étroites cellules, avec défense de se promener, de respirer une bouffée d'air frais! Que les âmes tendres se rassurent! Nos jeunes élèves ne sont enfermés que de jour; à la tombée de la nuit, ils sont libres ds rentrer chez eux. C'est seulement lors de la première épreuve pour le concours définitif, — épreuve dont la durée est de trente-six heures, — qu'ils sont forcés de passer la nuit à l'École.

Au sujet de ces concours en loge, je me suis livré à des recherches rétrospectives et voici les résultats auxquels je suis arrivé : dès 1663, l'École académique pratiquait le système de loges où les concurrents étaient enfermés et travaillaient, sans communication entre eux et sans relations avec le dehors, de manière à assurer la parfaite sincérité des épreuves; chaque concurrent étant abandonné à ses seules forces et à ses seules lumières.

On voit par quelles racines profondes tant de règlements, en apparence arbitraires, plongent dans un passé vieux de près de deux siècles et demi.

La série des grands prix de Rome commence, pour la peinture, en 1688, et se poursuit, avec des interruptions de plus en plus rares, jusqu'à nos jours. Si elle compte beaucoup de noms aujourd'hui oubliés, on est heureux par contre d'y trouver les représentants les plus aimés de notre art. Le rapprochement seul des noms prouve combien l'enseignement de l'École est libéral : son ambition, ce n'est pas d'imposer à tous le même idéal, c'est de fournir à tous le minimum de connaissances positives sans lesquelles il n'y a pas d'art plastique. Ne faut-il pas apprendre l'orthographe avant de s'attaquer à la tragédie ou au poème épique? L'École a compris que recommander l'étude des chefs-d'œuvre classiques n'est pas étouffer l'originalité, mais lui donner un stimulant nouveau; qu'à côté de l'imagination, il fallait faire une part à la discipline. N'est-ce pas le dessinateur impeccable, dont le monument s'élève dans un de nos vestibules, qui l'a proclamé : « Les exemples d'autrui, loin d'affaiblir notre imagination et notre jugement, ainsi que beaucoup de gens le pensent, servent au contraire à resserrer, à consolider nos idées de la perfection, qui, dans l'origine, sont informes et confuses. Ces idées, — ajoute Ingres, — deviennent solides, parfaites et claires, par l'autorité et la pratique de ceux dont on peut dire que l'approbation des siècles a consacré les ouvrages. »

Eugène Müntz.



DÉPART DE LA BATTERIE

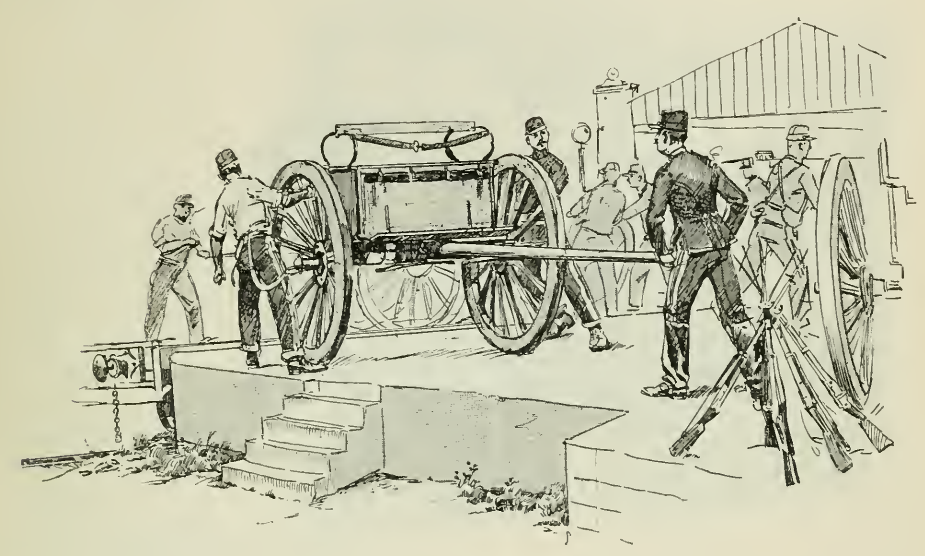
UNE BATTERIE MONTÉE EN CAMPAGNE

Enfin, le moment de partir est arrivé. Le rassemblement est terminé, bien avant l'heure. On est nerveux, surexcité, impatient. Aussi pousse-t-on un ouf! de soulagement, un « enfin donc, ça y est », lorsque les trompettes s'ébranlent et que, une à une, les pièces, puis les caissons et enfin les autres voitures rompent le parc.

Et, dans cette joie, se glisse pourtant quelque émotion. On entre dans l'inconnu. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que l'on se sépare de cette ville amie à laquelle on est attaché par le souvenir des mauvais moments qu'on y a passés, presque autant que par la reconnaissance du plaisir qu'on y a éprouvé. On n'est pas sans y laisser quelques affections. Et, si épris qu'on soit de gloire et d'aventures, on ne peut s'empêcher de comparer l'existence calme qu'on y a menée aux dangers qu'on va courir, aux fatigues que la campagne réserve aux soldats, aux risques de maladies ou d'accidents. Le surmenage de ces six jours de fébrilité abat un peu les courages. Mais voici qu'au sortir des rues presque désertes, en entrant dans l'avenue de la gare où se presse une population frissonnante, un cri s'élève, confus et tumultueux, mais que distingue pourtant l'amour-propre de ces jeunes Français : *Vive l'armée! Vive la France! Vive l'artillerie!* Tous ces vivats qui s'entre-croisent, il n'en faut pas plus pour dissiper les idées noires. L'enthousiasme éclate : les adieux joyeux s'entremêlent de lazzis insoucieux; on fait de l'esprit, on lâche quelque bonne gauloiserie, et tout le monde de rire. Ces natures mobiles, impressionnables, rebondissent avec une merveilleuse vigueur. Ah! le moment serait mal venu de parler à ces artilleurs des corvées pénibles du bivouac ou de la désespérante monotonie des étapes : ils ne voient plus de la guerre que les côtés brillants et éclatants. Ils se rêvent déjà sur le champ de bataille, mettant leurs pièces en batterie, faisant parler la pou-

dre, mitraillant les ennemis, amenant rapidement les avant-trains et se portant au galop sur la hauteur où l'infanterie vient de planter le drapeau tricolore. Le généralissime qui les y attend leur dit que, grâce à eux, la victoire est assurée, et il leur distribue des croix, leur promet une part d'immortalité...

... Le quai est enfin libre. On y monte, les voitures sont amenées en face des trucs qui doivent les recevoir, et on les dételle. Les hommes se débarrassent de leviers, cordages; ses agents, en passant, à défaut d'un coup de main qu'ils n'ont pas le temps de donner, donnent à l'occasion un bon conseil. Et puis, après tout, ce n'est pas difficile de fourrer une pièce et un avant-train de caisson sur un espace qui pourrait recevoir trois fois plus de matériel si on l'engerbait en démontant certaines parties et en emboîtant les roues dans les roues. Il est vrai que le déchargement serait d'autant plus difficile, surtout si on avait à opé-



EMBARQUEMENT DU MATÉRIEL SUR LES QUAIS

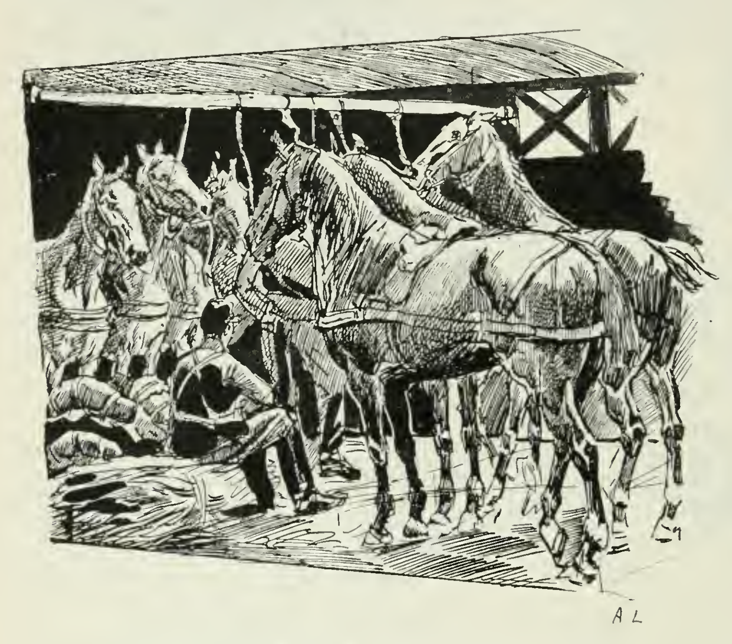
leurs armes, de leur équipement; ils déboutonnent leurs vestes. D'aucuns enlèvent les leurs et se mettent bravement en bras de chemise. Ils n'ont rien de plus pressé que de rabattre leurs bretelles, ces odieuses bretelles qui, n'étant pas élastiques, gênent tous les mouvements, et qui ont encore cet autre défaut d'être réglementaires : le port en est obligatoire... et gratuit; car, s'il en coûte parfois, c'est de ne les pas avoir.

Les servants chargent les trucs, opération qui est un jeu pour eux, étant donné qu'elle se fait à quai, et non en pleine voie : la compagnie met, d'ailleurs, à la disposition de la troupe tous les accessoires nécessaires, ponts-volants, rer sans grue ni autres appareils de levage. D'autre part, on veut n'avoir rien à remonter au moment de l'arrivée, afin d'être immédiatement prêt à entrer en action. Pour ces diverses raisons, on n'utilise pas toute la capacité de transport du train; on perd intentionnellement de la place, et la tâche des servants en est simplifiée d'autant.

Les conducteurs, eux, font entrer les chevaux dans les wagons à marchandises, besogne qui n'est pas toujours commode. Il est des animaux peureux, auxquels cette boîte noire dans laquelle on veut les introduire ne dit rien qui vaille, et il suffit de l'exemple d'un récalcitrant pour que les autres refusent

d'avancer. *Imitatores, servum pecus!* Par contre, un cheval bien dressé et qui entre là-dedans comme dans la stalle de son écurie peut, par entraînement moutonnier, déterminer les autres à le suivre. Mais parfois il faut recourir aux grands moyens : on enveloppe la tête du cheval d'une couverture pour qu'il ne voie pas où il est et où on le mène. On le fait alors tourner plusieurs fois sur lui-même dans un sens, puis dans l'autre, et quand on le juge suffisamment ahuri par ces voltes et contre-voltes, on le lance dans la direction de la porte. Mais qu'il sente le pont-volant vaciller sous ses pieds ou que son front vienne à cogner le plafond au-dessus de l'entrée, et le voilà qui recule précipitamment. C'est ce qui est arrivé tout à l'heure à la batterie précédente : un cheval a fait un mouvement, il est tombé entre le quai et le train, et il a fallu une bonne demi-heure pour l'en retirer. Mieux eût valu, peut-être, le sacrifier.

Enfin, plus heureux cette fois, on a fini par caser les 163 chevaux de l' « unité » dans les vingt et un wagons qui sont destinés à leur transport. On a placé dans ces véhicules des bottes de paille et des sacs d'avoine ; on y a introduit et empilé les selles. Quant aux harnais, on les a laissés sur le dos des chevaux ; ceux-ci ont également conservé leurs brides qu'on ne leur retirera que plus tard, quand le train sera en marche et que l'émotion du départ, provoquée par les secousses, les trépidations, les coups de sifflet, aura fini par se calmer. Pour vaquer à ces soins, un conducteur reste dans chaque wagon avec les huit animaux qui y sont. On lui recommande bien d'être vigilant, de parler à ses... compagnons de route lorsqu'ils sembleront s'effrayer, de les relever s'ils glissent sur le plancher recouvert d'une couche insuffisante de litière; on lui a dit enfin, en cas d'accident, de se porter aux fenêtres, de crier « jusqu'à tant qu'on l'entende », et d'agiter désespérément son mouchoir. Ceci dit, on a fait glisser la porte sur ses tringles; on l'a assujettie en plaçant la chevillette dans ses anneaux, — en « manœuvrant l'organe de fermeture », pour employer l'expression officielle, — et on a enfermé les gardes d'écurie pour trois ou quatre heures, en leur souhaitant bien du plaisir pendant le temps qu'ils vont passer là, comme en cellule, entre deux rangées de quatre chevaux faisant la haie, sans autre siège qu'un bout de bottillon de paille ou un sac d'avoine.

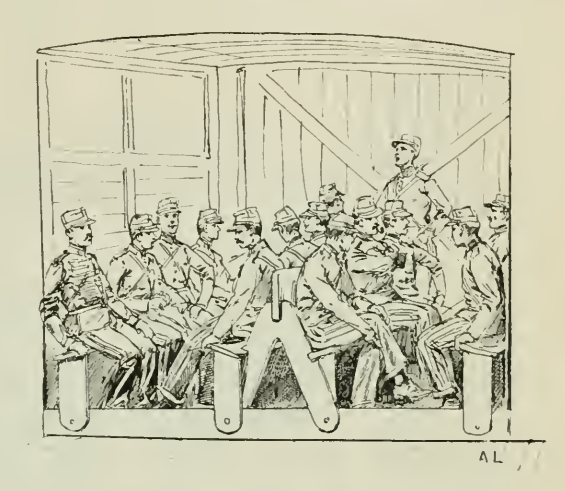


DISPOSITION DES CHEVAUX DANS LES WAGONS

Et maintenant les autres conducteurs et les servants se reforment par escouade, par « pièce », voulais-je dire, et ils montent dans les compartiments de marchandises aménagés pour les recevoir. Le règlement prescrit bien de masser la troupe sur quatre rangs devant l'entrée, de faire numéroter les files, et de ne procéder à l'embarquement, avec de minutieuses formalités, qu'à la sonnerie : *En avant*, faite par le trompette de garde. Mais au diable le règlement et les complications d'une manœuvre dont l'explication exige du papier et un crayon : voilà bien des affaires pour monter en wagon ! Le commissaire des étapes a d'ailleurs interdit toute sonnerie dans la gare, pour ne pas ajouter cette nouvelle cause de trouble à la confusion qui y règne déjà. Aussi a-t-on envahi les wagons en désordre; mais bah ! tout se tassera en route. Faut-il donc perdre son temps à réaliser la figure schématique n° 12 ? — Embarquez-les tous, chaque chef de pièce reconnaîtra les siens, dit le capitaine, en parodiant le mot célèbre de Catherine de Médicis.

Et tout le monde est, sinon juste à sa place, au moins « dans le train ». Et les hommes d'équipe de la compagnie ont calé les roues des pièces et des caissons, ils les ont brêlées et arrimées aux rebords des trucs. Tout est prêt. Un petit coup de sifflet, un coup de cloche, un grand coup de sifflet, et de nouveau « ça y est ». Avec un effort, le train démarre. L'ébranlement du départ provoque le hennissement effaré des chevaux, les exclamations bruyantes des hommes. — *Silence*, vocifèrent les chefs de compartiment, et ils rappellent qu'il y a une foule de choses qu'il ne faut pas faire, qu'on ne doit ni passer la tête ou les bras hors des portières, ni ouvrir celles-ci, ni crier, ni chanter, ni ceci, ni cela.

Aussi bien, l'excitation un peu factice du premier moment ne tarde-t-elle pas à tomber. Peu à peu, les conversations, d'abord animées, se calment, puis s'éteignent. La fatigue des jours passés fait sentir son poids. On s'endort lourdement, bercé par le doux mouvement d'une allure fort lente : de 40 à 50 kilomètres à l'heure. On est tout étonné en reconnaissant, quand le train s'arrête pour s'alimenter d'eau, qu'il marche depuis déjà plus de trois heures. On se secoue, on s'étire : on se sent fort mal à l'aise. Les planches tout juste équarries qui servent de sièges et de dossiers ne sont rien moins que confortables, et on ne demande qu'à les quitter, qu'à aller prendre l'air, qu'à changer de position, qu'à marcher pour se dégourdir. Mais la halte n'est que de dix minutes ; on ne laisse descendre que les hommes qui en ont absolument besoin et ceux qui vont relever les gardes d'écurie. Et on repart de plus belle, si on peut employer cette expression, assez déplacée ici, car les membres des voyageurs sont véritablement moulus : ils ont une terrible envie de dormir, et la gêne d'abord, puis la souffrance, une souffrance qui finit par devenir intolérable, tiennent éveillés ces hommes entassés les uns contre les autres et qui se bousculent en cherchant



DISPOSITION DES HOMMES DANS LES WAGONS AMÉNAGÉS

une position moins pénible. C'est sans en avoir conscience que la plupart d'entre eux vont prendre leur repas aux haltes de longue durée; qu'ils regagnent leur place; qu'ils retrouvent leurs effets; qu'ils s'appuient sur l'épaule de leur voisin, se laissant aller à un demi-assoupissement hébété dans lequel ils entrevoient vaguement que la nuit a succédé au jour. Tout à coup une détonation retentit, qui fait sursauter tout le monde et dégrise à moitié les dormeurs de leur somnolence. Qu'y a-t-il? Un pétard placé sur les rails et que la locomotive a écrasé annonce que la voie n'est pas libre. — Un accident, sans doute. — Non, mais c'est tout comme. Un pont a été coupé par un raid de bicyclistes ennemis : avec des cartouches explosives, ils ont sinon fait sauter une arche, du moins détérioré le tablier, au point de compromettre sa solidité, et il ne serait pas prudent de s'y engager sans l'avoir fait examiner et peut-être réparer par des gens du métier. Il n'y a qu'un parti à prendre : débarquer. Oui, débarquer en pleine voie, sans agrès, sur une chaussée en fort remblai, dans l'obscurité, avec un personnel tout barbouillé de sommeil. Un instant on a songé à faire rétrograder le train et à aller chercher un quai à la station qu'on a dépassée il y a vingt minutes ou un quart d'heure. Mais, à la réflexion, on a compris qu'on aurait tort. On n'est pas maître de ses mouvements, on risque de gêner les autres trains engagés sur la voie et on court déjà assez de dangers en restant là où on se trouve, pour ne pas aggraver le risque en faisant machine en arrière, par infraction à tous les règlements en vigueur.



DÉBARQUEMENT EN PLEINE VOIE

Par quel miracle, la batterie se trouva-t-elle, au bout de trois quarts d'heure, reconstituée presque au complet au pied du talus? Je ne saurais le dire, et je crois que personne ne se rendit au juste compte de la façon dont les choses se passèrent. Tout le monde travailla de son mieux, au petit bonheur, en intervertissant les rôles, des servants ayant descendu des chevaux, tandis que des conducteurs avaient improvisé des rampes pour débarquer le matériel. Le chauffeur, le mécanicien, le conducteur, le serre-frein s'y étaient employés à qui mieux mieux, et même des paysans qui se trouvaient là on ne sait comment, ainsi que des fantassins et des cavaliers que l'état-major avaient envoyés — un peu tard! — pour garantir le pont.

(Pouvait-on se douter que, à une douzaine de lieues du front de concentration, ce malheureux pont eût à craindre quoi que ce fût?)

Et maintenant, où y a-t-il un village! Allons-y chercher un gîte en attendant des ordres. On se fait guider par des gens du pays. Les habitants, éveillés par un brouhaha insolite et le roulement tapageur des voitures, sont bien vite rassemblés avec des lanternes dans le pré sur lequel la batterie est parquée. Le capitaine n'a envoyé ni l'adjudant ni le fourrier pour préparer le logement. Il assigne les maisons de droite de la rue à la première section, celles de gauche à la deuxième, une ferme à la troisième, une ruelle à la quatrième. Il s'installe de sa personne dans la maison la plus proche du parc; il envoie un de ses officiers au télégraphe d'un village voisin afin de tâcher d'obtenir des ordres; il recommande à tout le monde de se réunir auprès des pièces en cas d'alerte, et... il va se coucher,... après y avoir envoyé ses hommes.

Oh! la délicieuse nuit, et avec quel empressement on se jeta qui sur un lit, qui sur une belle couche de paille. Il était quelque chose comme deux heures du matin quand la batterie se répandit dans le village. Les habitants emmenèrent chacun quelques hommes, leur donnèrent le gîte, — il ne manquait pas de lits, la mobilisation ayant pris tout ce qu'il y avait de valide dans le pays, — et leur préparèrent à manger. Mais bien peu de ces pauvres diables firent honneur au repas, la fatigue ayant coupé l'appétit, et la plupart dormirent « comme des paquets », tout d'un trait, jusqu'à midi. A cette heure-là, l'odeur de la bonne soupe les tira de leur torpeur, et peu à peu ils se ressaisirent. Une fois repus, ils songèrent à leurs affaires, à leurs attelages, à leurs pièces, et, vers deux heures, presque toute la batterie était spontanément réunie au parc. Dans le désordre de l'arrivée, on n'avait pas songé à former le poste de police : les coffres à munitions étaient restés à la merci du premier venu. Heureusement personne n'en avait profité. Comme au point du jour quelques paysans, attirés par la curiosité, rôdaient autour des voitures, le garde champêtre, qui était un vieux soldat, prit sur lui d'organiser avec quelques garçons une sorte de service d'ordre. Les gamins aidèrent les rares canonniers qui étaient venus s'occuper de leurs chevaux à dégarnir ceux-ci, à mettre les bricoles en ordre. On courut après ceux qui étaient détachés; on alla chercher des cordes pour remplacer leurs chaînes cassées et on les rattacha aux arbres, aux roues des voitures, partout où on le put. Peu à peu, à mesure qu'il vint du monde, on installa les moyens d'attache réguliers et on songea à nourrir les pauvres bêtes, qui avaient faim, comme en témoignaient les troncs écorcés et les rais labourés de coups de dents. On les mena à l'abreuvoir, on leur donna l'avoine; tout rentra peu à peu dans l'ordre.

Il n'était pas question de départ. Le quartier général, auquel une dépêche avait exposé la situation, avait répondu simplement : *Attendez instructions*. Ces instructions ne venant pas, le capitaine avait envoyé à la station prochaine pour savoir où retrouver les deux autres batteries du groupe, qui avaient dû subir un sort analogue au sien. Il apprit, non sans stupéfaction, que les trains qui amenaient ces batteries, prévenus à temps de la détérioration du pont, avaient été aiguillés à une bifurcation sur une autre ligne. Le groupe devait être fort loin maintenant. Mais personne ne savait exactement où.

Ainsi la batterie se trouvait isolée et vraisemblablement oubliée dans une localité éloignée de tout renseignement, sans bureau de poste; on était séparé des autres troupes. Les plus rapprochées étaient celles qui gardaient et réparaient le pont : un escadron de dragons et une compagnie du génie. Encore étaient-elles à plus de trois lieues. Néanmoins, on se mit en communication avec elles; on leur envoya des

« agents de liaison » pour se tenir au courant des nouvelles qu'elles recevraient. Entre temps, on reprenait le service régulier; on reconstituait les pièces et les sections; on visitait les chevaux et on constatait qu'ils avaient échangé de nombreux coups de pied, dont quelques-uns fort graves. Il fallut abattre un excellent sous-verge qui avait la jambe cassée. Cinq ou six autres chevaux étaient hors d'état de faire leur service, trois avaient disparu, qu'on n'arriva pas à retrouver. Heureusement chaque batterie a une demi-douzaine d'attelages



« haut-le-pied » en réserve pour remplacer ceux qui viendraient à manquer, et on a la ressource, ressource suprême, d'atteler à quatre des voitures qui doivent être attelées à six. La batterie, s'il avait fallu démarrer, aurait été en état de partir tant bien que mal, et elle aurait pu faire son service, malgré l'absence de quelques hommes qui n'avaient pas répondu à l'appel.

La soirée se passa sans incidents. On apprit que le pont ne serait pas réparé avant plusieurs jours, que la direction du front de concentration semblait avoir été modifiée. Personne ne put donner à cet égard d'indications précises. La nuit fut calme, une bonne nuit réparatrice. Les habitants avaient grassement nourri la troupe, sans réclamer la moindre rémunération, bien entendu, quoique la charge fût assez lourde pour une aussi petite localité, à un moment où tout avait renchéri. Pour le fourrage, le capitaine en avait donné reçu, afin que le payement en pût être fait ultérieurement. Le prix en avait été convenu, il n'y avait pas eu lieu de réquisitionner quelque denrée que ce fût et d'étrenner le carnet à souche que le « chef » avait dans sa caisse de comptabilité. L'avoine prélevée exceptionnellement sur les approvisionnements de réserve avait été remplacée; les sacs étaient recomplétés. On ne pouvait blâmer la batterie d'avoir fait usage des vivres qu'elle transportait, bien qu'il soit de règle de n'y toucher que sur des ordres formels. Mais nécessité n'a point de loi, et on s'était trouvé obligé, absolument obligé, de faire manger les chevaux, avant de savoir quelles ressources la localité pouvait offrir : *primo vivere, deinde*... paperasser.

Dans la matinée, le capitaine envoya à la station la plus rapprochée pour faire demander de nouveaux ordres. La transmission des dépêches fut lente, ou bien on hésita longtemps à prendre une décision; bref, ce fut dans l'après-midi seulement qu'on reçut l'ordre de rejoindre le groupe, cantonné à une quinzaine de lieues plus au nord. L'alerte aussitôt donnée, on se rassembla rapidement au parc, on attela, on monta qui à cheval, qui sur les coffres, et vers trois heures on débarquait à bonne allure, c'est-à-

dire au train de deux lieues à l'heure. On comptait ainsi avoir fait la moitié du chemin vers sept heures du soir. On pensait s'arrêter alors dans quelque localité où on s'installerait tant bien que mal, dans l'obscurité, pour faire manger et boire les chevaux, et pour passer la nuit : le lendemain, on repartirait au lever du jour, et, vers dix ou onze heures, on aurait rejoint le groupe.

On ne suivit pas exactement ce programme. Le mauvais temps qui survint obligea le capitaine à s'arrêter dans un endroit favorable. On n'avait parcouru que quatre lieues et demie ou cinq lieues, lorsqu'il rencontra, à proximité de sa route, une vaste ferme qui lui sembla un gîte convenable. Mieux valait en profiter, quitte à se remettre plus tôt en marche le lendemain.

Ainsi fut fait, et l'étape était déjà fort avancée, lorsqu'un bruit de combat très distinct surprit la colonne. Elle se trouvait donc à proximité de l'ennemi! Et, en effet, la rumeur publique avait donné à entendre que celui-ci s'était rapproché. Des paysans qu'on avait rencontrés, des bicyclistes qui pédalaient péniblement sur les routes boueuses, en avaient donné la nouvelle. On avait interrogé un facteur, un marchand de journaux, car la guerre n'avait arrêté ni le service des postes, ni le fonctionnement de la presse. Seulement, dès la déclaration des hostilités, un décret (peut-être un peu illégal, mais généralement approuvé) avait interdit la publication des nouvelles relatives aux opérations militaires. La lecture des « feuilles publiques » n'avait donc pu apprendre grand'chose de précis; mais des indices recueillis avaient laissé l'impression qu'il fallait s'attendre à combattre. On fut donc plutôt étonné que surpris. Étonné tout de même, car la fusillade était violente, rapprochée, et pourtant on n'avait pas, chemin faisant, rencontré de troupes, pas la moindre fraction, pas le plus petit détachement.

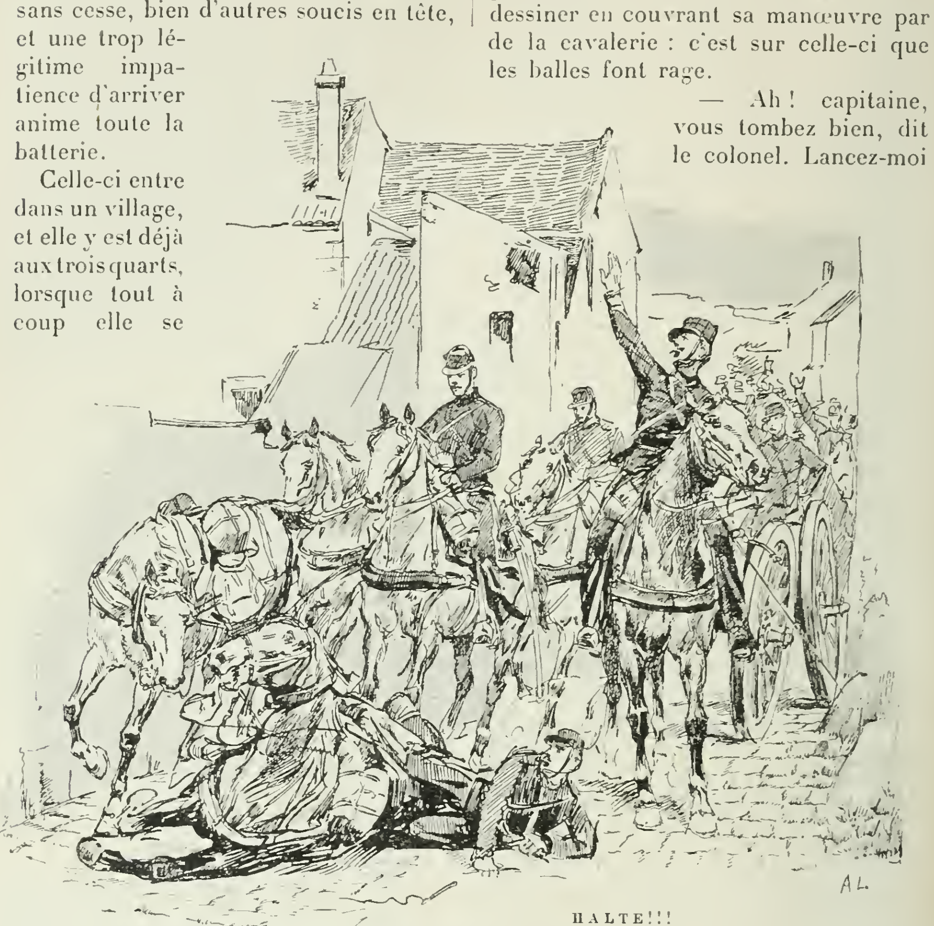
— *Tête de colonne à droite!* Et voilà la batterie qui repart, à vive allure cette fois, dans la direction du tintamarre guerrier dont les crépitements font palpiter les cœurs (et, s'il faut l'avouer, gargouiller les entrailles... Mais chut!) Au macadam succède le pavé : le roulement des voitures couvre les soupirs et les plaintes que la douleur arrache aux servants horriblement secoués sur les coffres; les armements se détachent : un seau roule à terre, puis c'est un levier qui tombe. Un cheval se prend les jambes dedans et s'abat. La voiture s'arrête brusquement. Toutes celles qui sont en file derrière viennent s'aplatir les unes contre les autres. Des bras se lèvent et s'abaissent, des vociférations s'entre-croisent. Les servants sautent à terre, relèvent le porteur abattu et qui est couronné à fond. Pendant qu'on le dételle, on frictionne le conducteur : il en est quitte pour la peur... et de fortes contusions. Dans le reste de la colonne, il n'y a pas de grands dommages : les attelages se sont « télescopés » et il y a eu des bourrades échangées, mais aucune atteinte grave, heureusement. On dépêtre les chevaux qui se sont pris dans les traits; on change un timon qui s'est cassé. Le serre-file active tout le monde : il fait filer les voitures qui sont en état de continuer la route, elles doublent celles auxquelles on est encore obligé de travailler et elles cherchent à rejoindre la tête de colonne.

Elles y arrivent grâce à je ne sais quelle circonstance qui a amené le capitaine à tourner la tête. Il s'est aperçu qu'il n'est suivi que d'un petit tiers de son monde. Il passe alors immédiatement au pas, se reprochant d'avoir pris une allure folle sur un terrain dangereux.

Pendant que des gradés viennent le mettre au courant de ce qui s'est passé et lui apprennent que, somme toute, il n'y a pas eu grand mal, la colonne se reforme au complet. Tout au plus reste-t-il en arrière un homme avec le cheval couronné, celui-ci étant trop gravement atteint pour trotter. Comment rejoindront-ils, l'un traînant

l'autre? Personne n'en sait rien, et on ne s'en met pas en peine : on a, avec le fracas de la mousqueterie qui grandit sans cesse, bien d'autres soucis en tête, et une trop légitime impatience d'arriver anime toute la batterie.

Celle-ci entre dans un village, et elle y est déjà aux trois quarts, lorsque tout à coup elle se heurte à une barricade. Impossible de passer. La rue est étroite : il faut séparer les trains, leur faire faire demi-tour afin de pouvoir rétrograder. Hop! A terre, les servants! appliquez-vous aux roues! Et vous, les conducteurs! dételez! Des gens du pays, d'ailleurs, donnent un coup de main, et aussi des fantassins. Car le village est occupé; c'est de là que part cette fusillade qu'on entend depuis trois quarts d'heure. Un régiment tout entier s'y est installé, formant l'extrême droite d'une longue ligne de bataille, ou, plus exactement, placé pour s'opposer à un mouvement tournant que le général redoutait sur cette aile et que précisément l'ennemi semble vouloir dessiner en couvrant sa manœuvre par de la cavalerie : c'est sur celle-ci que les balles font rage.



HALTE!!!

— Ah! capitaine, vous tombez bien, dit le colonel. Lancez-moi donc quelques obus sur ces escadrons que nous n'arrivons pas à débusquer, afin que nous voyions ce qu'il y a derrière.

Quelle idée a-t-il donc eue, ce brave colonel, de dépenser tant de cartouches contre un objectif qui se trouve à plus de 1,500 mètres de lui? Le fusil, à la vérité, porte à cette distance: mais on ne peut compter sur son efficacité. Allons, vite en batterie, sans reconnaissance préalable, sans le moindre préparatif. Dès que les pièces ont pu sortir de la ruelle où elles se sont si malencontreusement engagées, on les dirige dans un

champ planté de pommiers et tout proche du village.

— *Halte! En batterie! A 1,500 mètres, commencez le feu!*

Le premier coup est court : la gerbe de fumée qui s'échappe de l'obus lorsque celui-ci éclate en touchant le sol, ce flocon de ouate qui s'élève dans le ciel masque la ligne des cavaliers qu'on voit là-bas.

— 1,700 *mètres! Cinquième pièce : feu!*

Court encore, mais si près du but que celui-ci détale et que c'est à peine si on a le temps de lui lancer une bordée.

— *Plus loin un demi! Pièces : feu!*

Et l'ennemi a disparu derrière quelque pli de terrain, tout comme s'il avait été absorbé par le sol, comme s'il s'était englouti par une trappe opportunément ouverte sous ses pieds.

Instinctivement on est attiré à sa poursuite. Le chasseur qui voit le gibier lui échapper éprouve un sentiment analogue : il pique droit devant soi sans s'embarrasser des difficultés de la route. La batterie a d'autant moins de motifs pour résister à cette impérieuse tentation qu'elle n'a aucun rôle défini et nettement assigné. Aussi n'hésite-t-elle pas : elle fait amener les avant-trains et entraîne à sa suite l'infanterie, qui oublie, elle, la mission qui lui a été confiée de garder le village. Et voici les voitures au trot, que suivent de loin les fantassins perdant peu à peu leur distance, si largement qu'ils ouvrent le compas de leurs enjambées.

Bien entendu, dans cette course, on avance crânement, sans prendre de précautions. Quand on se met aux trousses de fuyards, que sert la prudence? Maurice de Saxe, qui s'y connaissait, n'a-t-il pas dit qu'il suffit de vessies pour chasser un ennemi qui a tourné les talons et qui « se tire »? Encore faut-il savoir comprendre les principes des grands capitaines et interpréter judicieusement leurs paroles. La preuve en est que, patatras, une violente fusillade accueille la batterie à son débouché sur une crête. Seraient-ce par hasard les cavaliers de tout à l'heure qui auraient mis pied à terre et qui tireraient avec leurs carabines? C'est fort probable, car leurs balles n'ont pas fait grand mal : l'infanterie viserait sans doute plus juste. Toujours est-il que pas un homme n'est atteint. Seuls quelques chevaux le sont, dont quelques-uns continuent gaillardement à marcher, comme si de rien n'était. Mais deux autres s'abattent et sont traînés pendant quelques mètres, endommageant gravement leurs conducteurs, dont un roule sans connaissance, la figure en sang, les vêtements en lambeaux.

— *Halte!*

Déjà des voitures se sont arrêtées d'elles-mêmes, comme intimidées par le sifflement des balles. Le désordre règne partout. Certaines pièces se sont spontanément mises en batterie, croyant le moment opportun pour rouvrir le feu et ayant mal traduit les gestes désespérés des officiers, qu'elles ont pris à tort pour les signaux réglementaires.

Pendant que les tirailleurs ennemis, toujours invisibles, continuent à faire avec leur mousqueterie plus de tapage (heureusement!) que de mal, on recule de façon à se couvrir de la crête. On ne laisse exposés aux vues que la pièce et le caisson endommagés. L'infirmier et les quatre brancardiers sont venus du poste qu'ils occupaient en seconde ligne, à l' « échelon »; ils s'efforcent de relever les malheureux conducteurs enchevêtrés dans les traits et à demi écrasés par leurs chevaux qui se débattent. Une ruade renverse l'infirmier, et, au moment où celui-ci cherche à se relever, une balle, une des dernières balles lancées par les adversaires inconnus, le frappe à la tête et il roule mort.

— C'est bien la peine, dit philosophiquement un brancardier, d'avoir un brassard de neutralité.

En effet, le pauvre diable portait au bras gauche la croix rouge de la convention de Genève, qui devait lui servir de sauvegarde. Et il est le premier qui périsse par le feu! O ironie de la guerre!

La fusillade ayant fini par cesser, il est venu du renfort. On relève les blessés. On met sur les caissons ceux qui peuvent encore continuer la route. On laisse les autres à l'abri, avec le cadavre de leur camarade, après avoir bandé leurs blessures au moyen des pansements antiseptiques du paquet individuel contenu dans la poche intérieure de leur veste. Certains d'entre eux avaient eu la malencontreuse idée d'ouvrir l'enveloppe imperméable de ces paquets, soit par curiosité, pour voir ce qu'il pouvait bien y avoir dedans, soit par insouciance, pour prendre les chiffons qu'ils contenaient et s'en servir comme de « chaussettes russes » ou pour nettoyer leurs armes. Les brancardiers ne voulant pas se servir de linges qui avaient ainsi perdu leurs propriétés thérapeutiques, il a fallu recourir, pour soigner les imprévoyants, aux ressources qu'avaient conservées intactes les camarades plus scrupuleux de leurs devoirs...



DEMI-TOUR EN SÉPARANT LES TRAINS

Sur ces entrefaites, le régiment d'infanterie rejoint la batterie. Le major fait son affaire des blessés qu'on lui abandonne : il les fait charger sur sa voiture médicale.

La batterie reprend sa marche, mais plus prudemment cette fois, en ayant soin de reconnaître son itinéraire et de profiter des abris qu'elle rencontre pour se glisser à couvert. Elle a bien toutes

ses voitures; mais dans le nombre quelques-unes sont traînées par deux attelages au lieu de trois. On a laissé sur place les chevaux qui n'étaient pas en état de continuer leur route. On voulait les dépouiller de leurs harnais, mais le temps a manqué, et on s'est contenté d'enlever leur selle, qu'on a jetée dans le chariot destiné à cet usage.

Tout à coup un des gradés que le capitaine avait envoyés en avant comme éclaireurs de terrain annonce qu'à peu de distance, à trois ou quatre kilomètres au plus, on voit un mouvement de troupes considérable : l'ennemi s'avance par grandes masses, offrant un but admirable, large, profond, où tous les coups porteront. Il n'y a qu'à se mettre en batterie; mais, cette fois, on ne fait plus la sottise de se montrer. On s'installe en deçà de la crête, assez en contre-bas pour que même la lueur des pièces et le nuage de poussière produit par le départ du coup ne puissent être aperçus. — Mais alors on ne verra pas l'ennemi. Comment donc tirer dessus? — D'abord il occupe une telle étendue que, en pointant à peu près en direction, à la grâce de Dieu, on est presque assuré de « taper dans le tas ». Au surplus, en montant sur un caisson de façon à bien voir le but, un lieutenant arrive à mettre l'une de ses pièces juste en direction au moyen d'un fil à plomb. Cette pièce lance un projectile fusant qu'on s'est arrangé pour faire éclater en l'air. Les autres pièces sont rapidement braquées sur le nuage produit par l'éclatement de l'obus, et elles se trouvent ainsi dirigées sur le but. Le feu s'ouvre et se poursuit avec d'autant plus d'intensité que le capitaine « sur un arbre perché » constate un désarroi considérable dans les colonnes ennemies, constatation confirmée par des observateurs d'objectifs, qu'il a lancés en avant et qui l'avertissent par signes de ce qu'ils observent. Cette masse se désagrège, s'émiette : de l'ordre profond, les troupes passent à l'ordre mince, le plus mince possible, disparaissant derrière des haies, se coulant dans des ravins. Ce gros ramas de monde qu'on voyait tout à l'heure, voici qu'il s'est subitement fondu. On en aperçoit encore assez cependant pour deviner qu'il est désorienté : l'ennemi hésite sur le parti à prendre, ne sachant de quel côté riposter, se demandant à combien s'élèvent les forces auxquelles il a affaire et quels sont ces canons dont le tir, sans lui faire grand mal, à la vérité, ne laisse pas que de l'importuner terriblement.

— Tiens! de la cavalerie, maintenant! s'écrie le colonel d'infanterie, qui a fini par se rapprocher avec son régiment et qui regarde le champ de bataille, attendant le moment propice pour se porter en avant et intervenir.

Ce sont des escadrons qui vont charger ou plutôt qui partent en reconnaissance. Ne les voyant pas d'où elle est et ne pouvant tirer sur eux, la batterie se contente de s'apprêter à charger à mitraille pour le cas où les cavaliers arriveraient sur la crête à petite portée. Mais les fantassins, eux, se mettent en ligne, et leur fusillade nourrie fait tourner bride à cette troupe, qui se retire en laissant sur le terrain pas mal de cavaliers désarçonnés et de chevaux blessés.

La position se trouve ainsi démasquée. L'ennemi sait maintenant de quel côté diriger ses coups : il met aussi son canon de la partie et déploie prudemment ses forces. Prudence bien inopportune vraiment. Ils sont là tout un corps d'armée et n'ont devant eux — il est vrai qu'ils ne s'en doutent pas, et qui donc, au surplus, pourrait se l'imaginer?... — ils n'ont en face d'eux qu'un régiment d'infanterie et une batterie tout à fait isolés, en l'air, et, qui pis est, dépourvus l'un et l'autre de munitions, si bien qu'il leur faut partir. Et pourtant la place n'est pas intenable. La furibonde canonnade de l'ennemi passe par-dessus les têtes et ne fait de mal à personne. Mais c'est énervant de se sentir sous le sifflement incessant des obus : on a hâte de quitter la zone dangereuse des trajectoires. L'entrain est tombé, d'ailleurs ;

tant qu'on tirait, on ne sentait pas la fatigue : l'ardeur de l'action faisait tout oublier. Mais on est à bout de forces. La journée a été dure et, pour un début, l'épreuve a dépassé la résistance d'un personnel novice, non entraîné, mélange encore mal fondu de jeunes soldats qui ne savent pas bien et de réservistes qui ne se rappellent plus guère. On n'a pas eu de repos depuis le matin; à peine si on a mangé — en entamant, bien entendu, les vivres de réserve — dans les intervalles de la lutte, en profitant des moments d'accalmie. Le jour baisse. C'est à cette circonstance, sans doute, qu'il faut attribuer la cessation du feu. Peut-être les ennemis pensent-ils avoir réduit notre artillerie au silence et se considèrent-ils comme vainqueurs, sans pourtant oser s'engager dans les périls d'une poursuite. Bref, tout finit par se taire.

La batterie cherche un endroit pour abreuver ses chevaux et bivouaquer. On découvre une ferme isolée, avec une mare où il est possible de faire boire. On y forme le parc et on s'installe de son mieux, après avoir acheté tout le pain que le fermier a dans sa huche et ses poulets, auxquels on tord le cou. Le bonhomme attelle sa carriole et envoie son garçon chercher des victuailles au bourg voisin.



A 1,500 MÈTRES, COMMENCEZ LE FEU

. . . .

Le lendemain, on apprenait que la bataille était gagnée, grâce à l'initiative hardie d'un colonel qui, chargé de garder la droite du front, s'était jeté à trois lieues de sa position, attirant sur lui seul le gros des forces de l'ennemi.

En même temps arrivait au quartier général un rapport demandant que le capitaine commandant la batterie fût traduit devant un conseil d'enquête pour s'être séparé de son groupe et pour ne l'avoir pas rejoint après en avoir reçu l'ordre.

ÉMILE MANCEAU.



PORTE D'ENTRÉE PRINCIPALE DU PÈRE-LACHAISE

AU PÈRE-LACHAISE

Au milieu de la ville, pleine d'animation et de bruit; dans ce quartier de Paris le plus populeux, le plus laborieux et aussi le plus agité, la Cité des Morts s'étend, silencieuse oasis.

Les frondaisons touffues de ses grands arbres la font apparaître de loin, ainsi qu'un immense parc escaladant le flanc d'un coteau. Seuls, les dômes de deux ou trois monuments funéraires percent le mystère des feuillages, comme s'ils voulaient porter bien haut le témoignage architectural des vanités humaines.

Toutes les clameurs des fêtes du faubourg viennent se briser contre les murs de la nécropole qui, deux jours par an, a sa fête également. Pieux rendez-vous de cette population parisienne qu'on taxe de légèreté et d'insouciance, mais qui, cependant, garde profondément enracinés au fond du cœur le culte des morts et le respect des nobles traditions.

Aucune solennité n'est peut-être aussi touchante dans sa simplicité; aucune, certainement, ne réunit mieux les puissants et les humbles, les riches et les pauvres, dans la même évocation des lugubres souvenirs.

*
* *

On sait les origines de ce cimetière devenu, en moins d'un siècle, le lieu de repos de *huit cent mille* personnes. Après avoir fait partie des biens de l'évêché de Paris, sous le nom de *Champ-Lévêque*: puis, s'être appelé *Mont-Louis*, sous Louis XIV, il fut donné par le grand monarque à son confesseur, le Père

François d'Aix de la Chapelle. C'est cette dernière dénomination de « Terres du Père-Lachaise » qui a survécu jusqu'à nos jours.

Sous la Convention, on voulut faire de ce domaine, considéré comme propriété de l'État, un lieu de sépultures; mais la tourmente politique passa, emportant les hommes et leur projet.

Enfin, Napoléon Ier reprit l'œuvre de la Convention; il confia à l'architecte



MONUMENT DE CASIMIR PÉRIER

Brongniart le soin d'opérer les transformations nécessaires, et le 21 mai 1804 eut lieu l'ouverture officielle de la nouvelle nécropole.

Le promeneur qui foule aujourd'hui le sol des allées ombragées du Père-Lachaise; celui qui se perd dans la multitude des tombes, dans l'enchevêtrement des lierres grimpants, des arbrisseaux de jadis devenus des arbres magnifiques; celui dont l'œil s'étend à perte de vue sur cet entassement de mausolées qui donne l'impression d'une ville blanche d'Orient, ne peuvent s'arracher à la poignante émotion que leur cause ce spectacle de la Mort, victorieuse partout, agrandissant son territoire par une conquête continue, sans trêve, sans répit, en formidable mangeuse d'hommes.

On estime que, dans une vingtaine d'années au plus, il ne restera pas un pouce de terre à céder en cet endroit qui renferme, à l'heure actuelle, *quatre-vingt mille deux cent cinquante tombes*. Ajoutons, pour les amateurs de statistique, que cela représente, d'après des calculs qui n'ont rien d'exagéré, une somme de plus de *quatre cents millions*, dépensée par les générations qui se sont succédé depuis moins d'un siècle.

Le terrain, à lui seul, s'élève de nos jours, à un prix rarement dépassé dans les quartiers les plus luxueux de Paris. Le premier et le deuxième mètre se vendent chacun 1,050 francs; le troisième ainsi que le quatrième, 1,575 francs; le cinquième et le sixième, 2,100 francs. Enfin, quand cette limite est dépassée, chaque nouveau mètre de concession est taxé à 3,150 francs.

En appliquant cette règle d'évaluation à l'espace occupé par des monuments comme celui de Casimir Périer ou celui de Thiers, on trouve que le premier vaudrait aujourd'hui 600,000 francs; le second, 120,000 francs.

*
* *

Nul peuple ne conserve mieux que le nôtre, avec un soin jaloux, la vénération de la mémoire de ses enfants illustres. Ingrat souvent envers eux de leur vivant, il sait toujours leur assigner dans l'immortalité la place qu'ils méritent. Et c'est pourquoi bien rares sont les tombes des hommes célèbres qui ne reçoivent pas, aux grandes dates mortuaires, avec la visite des foules, l'hommage de leur reconnaissance ou de leur admiration.

C'est en rangs pressés que l'on défile en cette large avenue Principale, qui s'étend de la porte d'entrée monumentale jusqu'au pied de la Chapelle. Là, chaque nom tracé sur la pierre ou sur le marbre réveille un souvenir glorieux. Là, dorment, dans les rapprochements étranges, presque ironiques, que la Mort

se plaît parfois à faire, les célébrités les plus diverses.

Le Destin, l'inexorable *Fatum* des anciens, semble à plaisir s'intéresser à brouiller toutes les chronologies, à se rire de nos petites classifications et de l'ordre éphémère que nous voulons mettre dans les choses : un musicien auprès d'un homme d'État ! un poète entre un mathématicien et un architecte ! Rossini près d'Achille Fould ! Alfred de Musset entre Poinsot et Louis Lebas ! Quelquefois le proscripteur auprès du proscrit ! Ou encore, deux ennemis de jadis, séparés aujourd'hui par quelques centimètres de terre !

Devant les sépultures grandioses d'hommes qui furent éminents comme François Arago, Visconti, Haussmann, Barthélemy-Saint-Hilaire, Perdonnet, Ledru-Rollin, Cousin, les groupes s'arrêtent un moment. Mais leur affection respectueuse se porte de préférence vers ceux qui parlèrent à leur cœur et à leur esprit : vers les musiciens comme Auber ou Rossini ; vers les artistes comme Dantan, Couture, Paul Baudry ; vers les poètes comme Musset ; vers les victimes comme les généraux Lecomte et Clément Thomas.

On aime les uns, parce qu'ils ont vécu pour l'Art ; les autres, parce qu'ils sont morts pour la Patrie.

Le saule de Musset, la tombe d'Héloïse et d'Abélard, la sépulture de Rachel et celle de Mlle Mars sont, chaque année, un lieu de pèlerinage excessivement fréquenté.

> Mes chers amis, quand je mourrai,
> Plantez un saule au cimetière :
> J'aime son feuillage éploré...

Bien chétif, hélas ! bien maigre, bien anémique, cet arbuste qui devrait être un arbre majestueux et couvrir de son ombrage le buste du chantre de *Rolla* et de *Namouna*. C'est incalculable, pourtant, le nombre de feuilles qu'il a déjà fournies, depuis la mort du poète, aux admirateurs désireux d'emporter un souvenir sacré de leur visite au Père-Lachaise ? Combien ont pleuré devant cette tombe, en récitant les strophes des *Nuits !* Que de chagrins, s'exhalant d'un cœur de vingt ans, y sont venus chercher une consolation ! Que d'illusions de jeunesse : illusions d'amour, illusions de gloire, s'y sont réconfortées ainsi que se réconforte à une source pure le voyageur exténué par la fatigue de la route !



MONUMENT DE PAUL BAUDRY, PAR MERCIÉ

Autour du monument gothique qui recouvre les restes d'Héloïse et d'Abé-

lard, des fleurs éclatantes : roses et géraniums, ajoutent la poésie de leur parfum et de leurs couleurs à celle de la légende qui a victorieusement traversé les siècles. Malgré l'obstacle du grillage, la superstition des amoureux est quel-

LA TOMBE DE MUSSET ET LE « SAULE »

quefois satisfaite par la conquête d'un pétale de fleur que le vent a entraîné jusqu'à portée de la main.

*
* *

Lorsque le cimetière n'était pas aussi peuplé, et qu'on pouvait facilement faire choix de l'endroit préféré comme lieu de repos, on mettait une certaine coquetterie à se rapprocher, après la mort, de ceux dans la fréquentation desquels on avait vécu. Il semblait que les bons rapports d'autrefois dussent se continuer en la promiscuité des sépultures et qu'elle serait moins lourde, cette terre qui recouvrait déjà les ossements d'anciens compagnons de gloire ou d'infortune.

Chacun a visité, au Père-Lachaise, le *Carré des généraux*.

Devant leurs tombes qui se touchent presque, comme s'ils étaient encore rangés pour je ne sais quelle fantastique bataille, on aime revivre, par la pensée, la grande épopée dont ils furent les héros. Quelles pages l'histoire a consacrées à ces hommes! Quelle place ils occupèrent jadis, ils occupent encore dans l'imagination populaire!

Masséna, dont le nom rayonne sur cet obélisque, à côté de ses triomphes : *Zurich-Rivoli-Gênes-Essling ;* Mortier, Davout, Suchet, avec un buste surmonté d'une Gloire, occupée à buriner ces mots sur le marbre : *Italie-Allemagne-Pologne-Espagne;* Lefebvre, duc de Dantzig, couronné par deux Victoires; Macdonald, le général Hugo qui donna à la France son plus grand poète; Caulaincourt, Lobau, l'amiral Decrès, le général Gobert, dont le monument commémoratif est un des chefs-d'œuvre de David d'Angers; Larrey, duquel Napoléon disait : « C'est l'homme le plus vertueux que j'aie jamais connu. » A quelques mètres plus loin, des arbustes verdoyants poussent leurs branches au-dessus d'une grille de fer, très simple.

Pas une pierre tumulaire, en ce petit jardin d'aspect riant; pas un souvenir mortuaire! mais de belles fleurs entretenues avec un soin pieux. En se penchant sur le seuil de la porte, on distingue difficilement ces trois lettres : NEY.

Peut-être, comme dans la légende allemande, à l'heure mystérieuse où la Nature se recueille, se réveillent-ils, tous ces morts illustres, pour causer entre eux de la patrie; peut-être y a-t-il là, à certains anniversaires, des secousses dans le sol et des frissons dans les arbres!

En opposition aux guerriers, voici la réunion des musiciens et des écrivains aux doux accents, aux poétiques créations : la Muse de l'Harmonie, pleurant sur Bellini; le Génie de l'Inspiration, brisant sa lyre sur la tombe de Chopin. Ce sont aussi, gravés sur le marbre, les noms de Boïeldieu, de Grétry, de Chérubini, d'Hérold, d'Érard, le célèbre facteur de pianos; de la Dugazon, de Bernardin de Saint-Pierre, du chevalier de Boufflers, avec cette inscription où s'étalent tout l'esprit et tout le scepticisme de sa société : *Mes amis, croyez que je dors.*

Saint-Lambert et Parny sont les proches voisins de l'endroit où gisent, en la solennité de leurs périphrases, La Harpe et l'abbé Delille. Le monument de Talma, d'une sévère simplicité de lignes, très peu élevé et entouré de plantes vertes, attire le regard, par le nom du grand tragédien gravé dans la pierre en majuscules énormes. C'est également dans cette partie du cimetière que l'on voit la tombe du conventionnel Lakanal et celle de la famille Carnot.

Les illustrations de l'époque tourmentée, qui commence avec l'Empire et s'achève avec la première moitié du règne de Louis-Philippe, se sont donné rendez-vous dans cette partie du cimetière où devait se dresser plus tard le bronze monumental, mais peu artistique de Casimir Périer.

Chefs d'armée, chefs d'école, artistes, comédiens, penseurs, philosophes comme Fontanes ou Fourier; orateurs comme Barras ou les trois frères Lameth; habitués des salons où l'on avait été pour les Blancs ou pour les Bleus, pour les Romantiques ou pour les Classiques; où l'on s'était pâmé aux poésies de Népomucène Lemercier ou aux bons mots de M. de Talleyrand; représentants de la haute noblesse comme la princesse Leczinska ou la duchesse de Vaudemont-Montmorency; tous ceux qui ont connu la renommée, tous ceux qui ont joué un rôle à l'avènement du siècle, mêlent pour ainsi dire leurs cendres dans le même morceau de terre du dernier asile.


MONUMENT D'HÉLOÏSE ET D'ABÉLARD

Faut-il citer encore quelques noms? Élisa Mercœur, Victor, duc de Bellune; Kellermann, Monge, le peintre Gros, Junot, duc d'Abrantès; Isabey, Mme de

Genlis, le sculpteur Pradier, Benjamin Constant, Dacier, Mlle Duchesnois, le comte de la Valette, le gai chansonnier Désaugiers, le général Foy.

Un monument allégorique, œuvre plus récente d'Etex, s'élève aussi dans cette zone du cimetière à la mémoire de Raspail.

Là également, Béranger et Manuel, si unis pendant leur vie, se confondent en la même sépulture comme Molière et La Fontaine, dont les restes furent transportés au Père-Lachaise en même temps que ceux d'Héloïse et d'Abélard.

Molière! le plus grand de tous, parmi ces grands! celui qui vivra encore, quand ces monuments et ces arbres ne seront plus que de la poussière balayée par le vent!

Le Père-Lachaise n'est pas seulement un cimetière; il peut être aussi considéré comme un musée où s'entassent, avec les années, les œuvres de nos sculpteurs et de nos architectes les plus renommés. Il serait facile, avec les documents qu'ils nous fournissent là, de reconstituer une intéressante page sur l'art en France au XIXe siècle.



LE CARRÉ DES GÉNÉRAUX

Rien ne reflète, du reste, autant qu'une nécropole, l'image absolue d'une époque. On y retrouve les mœurs, les coutumes, le langage, le style, le costume, la mode, le goût du temps.

Est-ce que, par exemple, cette période solennelle et somptueuse, plus amphigourique, peut-être, que ne le fut le siècle à perruques, ne se peint pas tout entière dans ces pyramides, dans

ces obélisques, dans le geste conventionnel de ces Victoires, de ces Gloires, de ces Génies, de ces Muses, avec leur éternelle palme, leur couronne de laurier ou leur lyre brisée ?

Considérez le chemin parcouru depuis le jour où l'on sculpta le Désespoir sur la tombe de Bellini ; depuis celui où Clésinger orna le mausolée de Chopin ; où David d'Angers retraça dans le marbre l'épisode final de la vie du général Gobert. L'idéale conception de la forme, la recherche harmonieuse de la ligne, cèdent à la préoccupation constante de ne pas sortir des sentiers battus, des règles d'école nettement arrêtées, des traditions caduques. Crozatier, l'auteur du Napoléon de la Colonne et du Louis XIV de Versailles, synthétise à merveille cette époque.

Et quelle profusion d'urnes renversées, de flambeaux éteints, de sabliers retournés, de colonnes brisées, surmontant des constructions massives, ornées d'inscriptions prétentieuses par lesquelles on nous met au courant, avec une exagération émue, des innombrables qualités du défunt ! Parfois même, les qualités du vivant qui fit édifier le monument sont gravées sur la pierre. C'est une façon comme une autre de passer à la postérité avant la mort.

Enfin, dans le Géricault d'Etex, l'art fait une belle tentative d'affranchissement. Le peintre du *Radeau de la Méduse,* celui qu'on appelait en 1820 le « Révolutionnaire du pinceau », possède un tombeau digne de lui.

Mais la période romantique s'est ouverte. Théophile Gautier a endossé son gilet rouge et l'on joue *Hernani* aux Français. C'est au Père-Lachaise le triomphe des arbres : saules et cyprès : des rochers abrupts, des simili-grottes. Toute une affectation de simplicité théâtrale, si l'on peut unir ces deux mots. Une poésie mortuaire spéciale, qui part toujours d'un bon sentiment, mais fait sourire souvent les indifférents, se répand sur le marbre, sur le granit, sur l'airain :

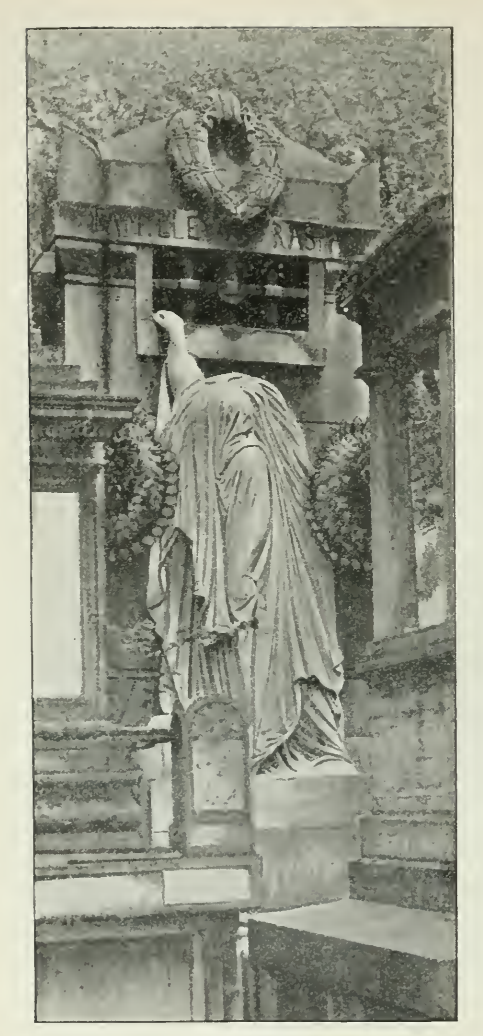


LA TOMBE DE TALMA

Vingt-deux ans et tu meurs,
O Mélanie !...

Tu fus *presque* parfait sans être un homme illustre ;
Ma vie est maintenant sans bonheur et *sans lustre.*

D'excellentes gens, qui n'ont jamais eu une idée de la prosodie, exhalent



MONUMENT DE RASPAIL, PAR ETEX

leurs chagrins en mots et en rythmes incompréhensibles :

Tu fis pendant quinze ans mon bonheur;
Ce court espace, la Mort l'a réduit.
Cruelle Mort, tu laisses dans mon cœur
Le souvenir de toutes tes vertus.
Comment oublier ce cruel sort
Quand j'ai sous les yeux
Ta fille qui faisait ton essort (?),
Ton fils orné de tes beaux yeux...

Et le poème, interminable, continue sur ce ton.

L'amour de la propriété se décèle dans le soin minutieux qu'a mis un marchand de vin, décédé en 1832 sans postérité, à nous prévenir que « son terrain lui appartient à perpétuité, par pièces dûment enregistrées par-devant Me X..., notaire, et que nul autre que lui ne pourrait en prendre possession sans son autorisation ».

Il arrive aussi que, par un sentiment de vanité non déguisé, une personne bien vivante a fait d'avance élever sa statue sur la tombe destinée à recueillir ses restes.

Celui-ci se console facilement :

Le Souvenir, présent céleste,
Ombre des biens que l'on n'a plus,
Est encore un plaisir qui reste
Après tous ceux qu'on a perdus.



BAS-RELIEF DE DAVID D'ANGERS

Cet autre fait preuve d'un scepticisme qu'il a mis en vers de mirliton :

On dit que la Vie est un mal,
On dit que la Mort est un bien ;
Mais le vrai sage doit se taire.
Nul ne connaît le but final :
Sommes-nous quelque chose ou rien
Quand on nous a mis sous la terre?

Une autre inscription est légendaire, au Père-Lachaise : c'est celle de cette épouse peu éplorée qui a eu la franchise de faire écrire sur une tombe ces trois mots qui en disent bien long :

Attends-moi longtemps !

*
* *

Il faut reconnaître que de nos jours on est moins porté à la déclamation. On vit et on meurt avec plus de simplicité. On nous a si souvent répété : « Les morts vont vite, » que nous ne nous faisons plus d'illusions sur la place à occuper dans les pensées de ceux qui nous survivront. Cette sobriété d'appréciations *post mortem* n'est pas exempte d'une certaine grandeur. Les épithètes ne contribuent pas à faire vivre un



MONUMENT DE GÉRICAULT, PAR ETEX

TOMBES DE MOLIÈRE ET DE LA FONTAINE

nom; les œuvres suffisent. C'est dans cet ordre d'idées et avec une préoccupation d'art bien comprise, que nous nous plaisons à glorifier nos contemporains célèbres lorsqu'ils viennent à disparaître.

et d'artistes, frères par le génie ou par le talent, les tombes se suivent au hasard des coups du destin.

On ne visite pas sans émotion ce coin de terre dont nous parlons, où, à côté de précurseurs comme Delacroix et Casimir Delavigne, sommeillent dans l'éternité : Balzac, dont le buste est peut-être le plus beau qu'ait façonné David d'Angers; Charles Nodier, Barye, Frédéric Bérat, le modeste chansonnier, si populaire à l'époque de la *Lisette de Béranger* et du *Marchand de chansons.*

En face, se trouve la tombe de Michelet, œuvre magistrale de Mercié. On y lit cette dernière pensée du grand historien : « Que Dieu reçoive mon âme reconnaissante de tant de biens, de tant d'années laborieuses, de tant d'amitiés. »

La comtesse d'Agoult, qui s'est fait un grand nom sous le pseudonyme de Daniel Stern, est voisine de Ricord. Le ciseau de Chapu a créé dans le marbre de cette sépulture une de ses plus idéales conceptions. Peut-être ne pourrait-on trouver dans toute la Cité des Morts que quatre morceaux de sculpture capables de supporter la comparaison avec ce chef-d'œuvre de l'art contemporain : l'*Immortalité* sur la tombe de J.-E. Reynaud; le *Devoir*, de Mercié, sur celle de Tirard; la *Douleur*, de Barrias, sur celle de l'architecte Guérinot, et le monument tout récemment élevé à la mémoire de Chaplin, œuvre d'une exquise délicatesse de Puech.

TOMBEAU DE MICHELET, PAR MERCIÉ

Ce procédé établit déjà, pour le visiteur, une grande différence entre la partie ancienne du cimetière et la partie plus moderne qui, s'éloignant de la porte d'entrée principale, s'étend de plus en plus vers la limite des murs circulaires.

A part une section où se trouvent encore réunis, comme en un voisinage recherché, un certain nombre d'écrivains

A l'un des principaux carrefours, la reconnaissance publique a voulu perpé-



MONUMENT DE LA COMTESSE D'AGOULT PAR CHAPU

tuer la mémoire de deux hommes qui, à des points de vue différents, méritèrent de leur pays : Anatole de la Forge et Alphand. Barrias nous a représenté le premier, dans un sublime mouvement d'exaltation patriotique, l'épée haute, la bouche ouverte, criant, vive la France! devant les canons ennemis. On retrouve là le héros de Saint-Quentin tel qu'il dut être au moment tragique où l'on n'espérait déjà plus, mais où l'on s'immolait généreusement pour sauver l'honneur.

Alphand, qui contribua beaucoup à faire le Paris actuel, a son buste de bronze accolé à une assez haute pyramide d'un bel effet architectural.

On comprendra que nous ne citions pas tous les noms illustres, comme celui de de Sèze, du peintre David ou d'Ingres; du père Enfantin, d'Aimée Desclée, etc.; tous les monuments qui attirent l'attention, comme ceux du baron Taylor, de Dorian, d'Edmond About, de Barbedienne ou de cette généreuse donatrice, Mme Osis, dont la tombe est ornée d'une œuvre, peu remarquable d'ailleurs, de Gustave Doré.

Cette nomenclature nous entraînerait trop loin. La foule, elle-même, ne s'arrête pas de préférence devant ce qui est beau. Elle va plutôt là où la conduit



L' « IMMORTALITÉ », DE CHAPU

son âme sentimentale; où la poussent des souvenirs multiples, symbolisés en un seul monument commémoratif, comme, par exemple, celui que l'État a élevé à la mémoire des combattants morts pendant le siège de Paris.

Cette pyramide, au pied de laquelle quatre soldats de bronze, d'armes différentes, montent leur éternelle faction, est devenue le lieu de pèlerinage de toutes les malheureuses familles, dont les enfants, partis pour les guerres coloniales lointaines, ne sont pas, hélas! revenus.

Aux jours des grandes fêtes mortuaires, l'homme le plus sceptique ou le plus endurci ne peut rester impassible devant la grille de ce monument où défilent les vêtements noirs des mères, des sœurs, des fiancées. On y aperçoit, accrochés aux barreaux de fer, des photographies dans des cadres de deuil, des bouquets d'immortelles, des rubans tricolores voilés de crêpe; on y lit des adieux touchants, on y entrevoit des désespoirs sans bornes. Et l'on devine parfois, dans ces petites vieilles femmes voûtées, agenouillées devant cette grille, un pauvre cœur de mère qui saignera toujours! Il y a là les noms des victimes du Sénégal, de la Tunisie, du Soudan; mais surtout, surtout, du Tonkin et de Madagascar.



MONUMENT DE M. TIRARD, PAR SAINT-MARCEAUX

Oh! cet hôpital de Marololo! ce lieu de souffrances, de misères et de mort! Comme ces quatre syllabes barbares reviennent fréquemment sous les yeux de ceux qui parcourent les inscriptions fixées à la grille; comme elles apparaissent obsédantes et cruelles par les visions qu'elles suscitent!

* * *

Avec ses deux hautes cheminées dont l'une fume constamment, le Monument crématoire se dresse, assez majestueux, dans la zone extrême du cimetière. Trois larges bandes de terrain où fleurissent des roses, des géraniums, des résédas,



TOMBEAU DE CHAPLIN, PAR PUECH

cadavre humain et d'un cercueil, un peu plus de deux kilos de poussière.

Combien différent le spectacle en deçà et au delà de ces rideaux noirs, frangés d'argent, qui séparent la salle du four: la solennité conventionnelle de la réalité nue!

On se rappelle sans doute que le Four crématoire fut établi pour la première fois à Paris en 1888. Il n'a cessé de fonctionner depuis cette époque, et si le nombre d'incinérations payantes qui s'y fait chaque année est loin d'être considérable, il n'en faut pas moins signaler une progression constante. Voici quelques chiffres à ce sujet : en 1890, on enre-



BUSTE D'ENFANTIN, PAR AIMÉ MILLET

l'encadrent à l'arrière et sur les côtés, contribuant de la sorte à atténuer la pénible impression qu'il produit avec son apparence de monstrueux alambic.

Sur la façade, d'une simplicité de construction qui fait penser à quelque chose de provisoire, on lit en gros caractère ce mot : INCINÉRATION.

Une décoration funèbre sans grand apparât, mais qui, cependant, n'est pas dépourvue d'un certain caractère, frappe l'œil de celui qui pénètre dans la vaste salle où se réunissent parents et amis du défunt pour attendre que le feu, en consommant son œuvre, ait fait, d'un



LA « DOULEUR », PAR BARRIAS

gistra 121 crémations. Il y en eut 134 en 1891 ; 159 en 1892; 180 en 1893; 216 en 1894; 287 en 1895.

Mais ce ne sont pas ces incinérations payantes qui fournissent au monument du Père-Lachaise son principal « travail ». Chaque jour, les hôpitaux y envoient les débris d'amphithéâtre et les corps qui n'ont pas été réclamés par les familles. La statistique nous fournit, pour les huit années qui viennent de s'écouler, une moyenne de 4,000 cadavres consumés de cette façon, par an. Les corps venant des hôpitaux sont placés chacun dans une bière en bois de peuplier, et on les brûle généralement trois par trois. Les cendres sont ensuite déposées en un lieu spécial de la Nécropole.

L'on n'aura plus maintenant à s'étonner d'avoir vu fumer presque constamment une des cheminées de la construction crématoire puisque l'on saura que près de *trente-cinq mille personnes* y ont déjà été réduites en cendres.

Le Columbarium, auquel le temps n'a pas mis encore sa patine, ne donne pas l'impression de tristesse d'un immense monument funèbre. Sur sa pierre blanche, les plaques de marbre ou de métal produisent, avec leurs inscriptions en lettres d'or, l'effet d'un mur d'église orné d'ex-voto commémoratifs. Mais il y manque l'ombre et la solennité troublante du lieu.

Quand le soleil se joue à travers ces colonnettes, ces arcades, ces couronnes de forme spéciale et de dimensions exiguës, la Mort nous apparaît dépourvue de son caractère mystérieux et grandiose.

Et rien qu'à cause de cela, les hygiénistes et les philosophes pourront célébrer longtemps les avantages de la cré-



MONUMENTS ANATOLE DE LA FORGE ET ALPHAND

mation avant d'arriver à convaincre la masse du public.

* * *

En quittant le Columbarium, on traverse la partie du cimetière réservée aux sépultures à venir.

Là, l'herbe grasse recouvre le sol accidenté; deux ou trois arbres fruitiers y jettent, à certaine époque de l'année, la note gaie de leur floraison. On a, pendant quelques minutes, la sensation d'un coin de paysage normand, d'un lieu de paix, de tranquillité, de méditation.

Soudain, vous retrouvez la grande allée circulaire. De longues taches rouges, des taches sanglantes, confuses, apparaissent de loin contre la pierre. Vous avancez encore, vous descendez quatre larges marches de granit, vous êtes devant le Mur des Fédérés.

Le spectacle est impressionnant; il semble que toute l'épouvante des guerres civiles soit écrite sur ce mur en lettres de sang. On pense au terrible passage de Dante sur l'horreur des égorgements fratricides.

Des couronnes rouges, aux dimensions colossales, portant le nom de comités ou de journaux révolutionnaires, masquent une partie de la muraille. On y lit : *Aux fusillés de* 1871. — *A nos morts! Ceux qui n'oublient pas!* D'autres inscriptions présentent comme des héros ou des martyrs les défenseurs de la plus détestable des causes.

Ils sont morts, paix à leurs cendres! Le temps effacera peu à peu les haines coupables, comme le lierre, qui gagne de plus en plus la pierre, recouvrira la place où s'adossèrent, il y a vingt-cinq ans, ceux qui allaient périr.

Au-dessus du mur, se profilent à l'infini, sur l'horizon du faubourg parisien, les toits des hautes maisons, les cheminées d'usines, les nuages de fumée noire que le vent découpe bizarrement, en silhouettes magiques. En ce lointain sans cesse embrumé, la vie ardente de la grande fourmilière humaine se manifeste comme une énorme antithèse.



LE MONUMENT CRÉMATOIRE

Malgré soi, on évoque le souvenir des hommes qui tombèrent dans ce cimetière; l'on retrouve encore des traces de balles en maints endroits et l'on re-

constitue, par la pensée, la scène tragique : les tombes transformées en barricades, le crépitement de la fusillade, la lutte corps à corps, les cris, les hurlements de fureur, l'amoncellement des cadavres sur cette terre qui en recèle déjà tant en son sein.

Puis, les dernières péripéties de la bataille : les Fédérés repoussés, cernés, acculés à la muraille qui se coupe à angle droit d'un côté et forme de l'autre, avec le terrain en déclivité, une sorte de bas-fond d'où l'on ne pourra plus sortir et où l'on mourra.

Cette partie du Père-Lachaise attire toujours les curieux et particulièrement les étrangers.

Depuis quelques années, le monument de Chabert, le créateur du « Parti ouvrier », s'élève sur le terrain même où périrent les derniers défenseurs de la Commune. Son buste, dressé en face du mur, semble y lire les inscriptions qui s'y étalent.

Quelques pas plus loin, des oiseaux chantent dans les branches touffues d'un amandier sauvage.

***

Quoiqu'il y ait bien peu de mahométans à Paris, on a voulu néanmoins leur consacrer au Père-Lachaise un lieu de sépulture spécial. Le cimetière musulman, situé dans le voisinage du Columbarium, forme, avec sa clôture de haie vive et sa petite mosquée bariolée, une section bien à part dans la Nécropole. Là, pas de couronnes, pas de fleurs, pas d'attributs, pas de vains ornements. Le mépris du corps humain une fois que l'âme a cessé de l'habiter s'y affiche dans tout le rigorisme de la philosophie orientale. Les tombes y sont d'ailleurs fort rares.

On en trouve à peine cinq ou six sur lesquelles les parents et les coreligionnaires du défunt ont amoncelé des pavés, des pots de fleurs brisés, des ardoises, des morceaux de bois, des débris de toutes sortes. Seule, cette malheureuse

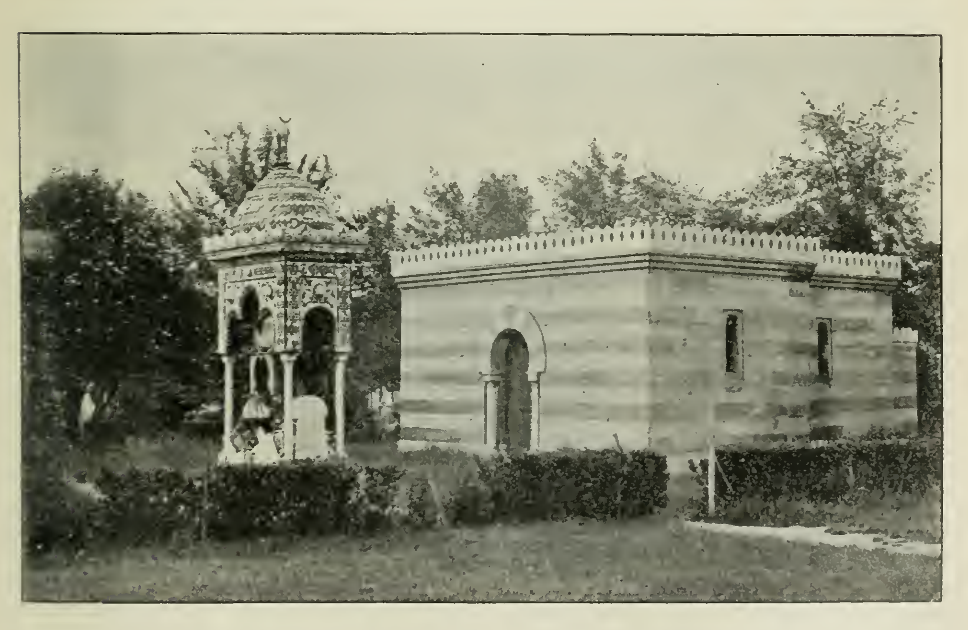


LE COLUMBARIUM

reine d'Oude, dépossédée par les Anglais et morte en France en 1858, se rappelle à notre souvenir par un monument d'un style indou, très peu caractérisé, sur lequel les ans en passant laissent leurs traces de destruction.



LE MUR DES FÉDÉRÉS ET LE BUSTE DE CHABERT



LA MOSQUÉE DU PÈRE-LACHAISE ET LA SÉPULTURE DE LA REINE D'OUDE

*
* *

Six heures! le vent souffle dans les arbres qui achèvent de se dépouiller de leur feuillage; la foule s'écoule lentement par toutes les issues du cimetière. Une indicible tristesse se répand dans la nature et nous étreint douloureusement. L'évocation de ce passé qui dort là devient obsédante et l'on se dit que vraiment la vie des plus grands, des plus heureux et des plus nobles, l'existence qui paraît la plus enviable, la vieillesse qui semble la plus longue, seraient bien peu de chose si nous n'espérions pas en cet Au delà que nous promettent toutes les religions; si, du seuil de toutes ces tombes ne s'élançait, avec un appel à Dieu, le cri de la croyance humaine en une éternité de justice et de lumière.

Oui, cette inscription qui arrête le penseur devant la tombe d'Anaïs Segalas est vraie : « Les morts sont les vivants du Ciel. »

Les pleurs que nous versons, les souffrances que nous endurons, la blessure qui se rouvre toujours en nous, au souvenir de nos chers disparus, ne sont peut-être que les conditions posées à notre bonheur futur, par une volonté supérieure.

Le monde est sombre, ô Dieu ! l'immuable harmonie
Se compose des pleurs aussi bien que des chants.
L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
Nuit où montent les bons, où tombent les méchants!
Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément!

Et quand s'échappe des cheminées du four crématoire cette fumée noire qui rend à la Nature ce que notre corps lui avait emprunté pour sa formation ; quand dans cette désagrégation finale, nous pensons au terrible : *Memento quia pulvis es*, la strophe réconfortante du poète chante dans notre cœur :

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.

AMÉDÉE FRAIGNEAU.



L' « ESPÉRANCE » (Sculpture de Verlet).

LE FOLK-LORE

C'était à la campagne, par une tiède soirée d'août. La nuit tombait. Nous nous étions assis devant la maison. « Grand-père, » demandèrent les enfants, « dites-nous donc un conte ! » Sans plus se faire prier, le vieillard, au bout d'un instant, commença. Plusieurs heures il nous tint sous le charme, petits et grands. Tantôt, par de malicieux récits, il nous faisait rire aux larmes; tantôt il nous remuait jusqu'au fond du cœur en nous narrant les plus touchantes aventures. Depuis longtemps il avait terminé que, resté seul, je rêvais encore à cette poésie qui, fraîche comme l'aube, venait de naître à mon esprit : poésie dont je suis, de ce jour, devenu l'admirateur de plus en plus fervent et pour laquelle mon désir serait d'éveiller autour de moi quelque sympathie.

Nous étudions les littératures classiques; nos maîtres s'évertuent à nous initier aux beautés de leurs immortels chefs-d'œuvre; mais, à côté de ces littératures officielles, il y en a, dans chaque pays, une autre, dédaignée d'ordinaire, quand elle n'est pas tout à fait inconnue : c'est la littérature orale du peuple. Humble et toujours naturelle, autant que sa sœur cadette est fière et quelquefois guindée, elle a, comme celle-ci, sa prose et ses vers : épopées — fragments, si l'on veut, mais fragments souvent sublimes — et chants lyriques, ardents cris de guerre et douces mélodies des champs, rêves, espérances et regrets : toute la floraison des humaines illusions. Elle a ses scènes dramatiques, des tragédies et des comédies, farces, soties et moralités; elle a surtout ses contes.

Cette partie de la littérature orale populaire, à elle seule, embrasse un champ vaste et mystérieux comme la lande dont parle la chanson :

> C'est la lande dont le tour
> Pour être fait veut tout un jour.

Ces contes sont autochtones ou sporadiques. Ceux qui sont nés sur notre sol, ou nous représentent quelque antique croyance de nos pères, ou nous rappellent un événement qui les a émus. Les autres nous sont venus un peu de tous les côtés : par l'Espagne les Sarrasins nous ont apporté des contes arabes et orientaux; les Scandinaves nous ont envoyé les leurs par les Saxons d'Angleterre et les Normands de France ; d'autre part, il en est certains qui pourraient porter d'or à trois merlettes, comme les gentilshommes revenus des Croisades.

Les uns et les autres se divisent en deux grandes catégories.

La première comprend les contes d'origine païenne. Ce sont des aventures merveilleuses, extraordinaires, qui font songer aux travaux d'Hercule, à l'expédition des Argonautes, au héros scandinave Sigurd ; puis, à côté de cela, de plus modestes récits où les animaux apparaissent sur le même pied que l'homme, où même ils sont les seuls personnages : récits où l'on se demande ce qui l'emporte, de la naïveté ou de la malice. L'homme, s'y soustrayant à toute contrainte, s'y venge à cœur joie des injustices de la vie : le renard, rusé manant, y joue maint bon tour à monseigneur le loup ; mais lui-même ne laisse pas d'y être assez souvent bafoué. Que de fois, parti pour une chasse plus ou moins permise,

> Il lui fallut à jeun retourner au logis,
> Serrant la queue et portant bas l'oreille !

Ce sont enfin les contes de fées, ces exquises imaginations qui ont bercé notre enfance et où l'humanité a mis ses plus chères aspirations : fables gracieuses qu'au XVII[e] siècle déjà Charles Perrault, puis M[me] d'Aulnoy et les écrivains du célèbre recueil « Le cabinet des fées », avaient mises en vogue.

Les contes d'origine chrétienne sont aussi nombreux et non moins intéressants : légendes pieuses sur le Christ, la Vierge, les Saints; récits bizarres sur le diable, ce diable que le peuple a vu sous des formes si diverses et toutes si curieuses.

Maintenant, que l'on ajoute à cette énumération les farces de toutes sortes et cette burlesque épopée de la bêtise humaine, dont Jean le Sot est chez nous le type favori; et, si l'on se dit que non seulement chaque pays, mais chaque province, mais chaque canton a, sous ce rapport, sa littérature particulière — littérature saugrenue parfois et gauloise à faire rougir le latin, mais où tant d'esprit étincelle que nous ne serions pas Français, si nous n'y prenions, sous le manteau de la cheminée, un discret plaisir : embrassant d'un coup d'œil tout cet ensemble, j'aime à croire que nul n'en niera la grandeur.

Et, ces contes, l'oubli les menace! Cette littérature orale, demain, hélas! le journal l'aura tuée!

Mes regrets semblent étranges? C'est que les fées ne vous ont pas touché de leur baguette enchantée. Si, par hasard, il vous est arrivé de feuilleter quelques-uns des nombreux recueils publiés en ces dernières années, peut-être en avez-vous bientôt fermé le livre, sous prétexte, sans doute, de monotonie. Mais, si parmi ces contes vous en choisissez un, et, qu'en dégageant l'idée fondamentale, vous la poursuiviez à travers les contes analogues des différents pays, vous ne tarderez pas à être surpris de l'intérêt de cette étude. Chaque conte vous offrira de nouveaux détails : ce seront des traits de mœurs curieux, de poétiques fantaisies qui vous captiveront à chaque pas. Et, de conte en conte, vous remonterez à des origines dont le lointain vous effrayera. Parti des landes bretonnes ou de nos riantes vallées de la Touraine, vous vous retrouverez sur les hauts plateaux du Pamir avec nos aïeux, les Aryas. L'antique récit, le mythe merveilleux s'est conservé jusqu'à nos jours chez leurs descendants, épars sur toute la terre. Connaissez-vous l'histoire de Psyché, ce joli conte de bonne femme, *anilis fabula*, ainsi que l'appelle Apulée? Mais, partout on la sait : paysans français de la Lorraine au pays basque, Allemands, Danois, Norvégiens, Islandais, Portugais, Italiens, Serbes, Polonais, Grecs, Indiens du Bengale, tout le monde la raconte. Et, si j'osais, je vous en dirais une version qui a été recueillie de la bouche d'une blanchisseuse de Bénarès; mais cela m'entraînerait trop loin. Je ne puis cependant m'empêcher d'en tirer le conseil qu'elle contient : Si dans la vie vous rencontrez le bonheur, gardez-vous bien de prêter l'oreille aux fatales suggestions de la jalousie, qui ne manquera pas de s'acharner après vous! Ne vous laissez pas séduire, quand il dormira près de vous, à vouloir, votre lampe à la main, contempler ses traits de trop près : une goutte d'huile brûlante pourrait tomber sur l'épaule du dieu qui se réveillerait et s'enfuirait peut-être pour ne plus revenir!

Aussi bien il ne faut pas croire que cette littérature soit aussi futile que d'aucuns le prétendent. Produits de l'expérience des peuples, les contes, tout comme les proverbes, cachent sous leurs dehors enfantins des trésors de sagesse. Ils ne cessent surtout de nous dire : Soyez bons! Bons pour tous les déshérités qui nous entourent : pour la luciole mutilée qui s'agite en frémissant dans l'herbe! Soyez bons pour les fourmis dont le feu va éteindre le nid; pour la mouche qui se débat et va expirer dans une toile d'araignée! Et, confiants en vous-mêmes, allez droit votre chemin. Comme le plus jeune des trois fils du roi, partis à la recherche du merle blanc qui doit rendre la jeunesse à leur père, grâce à ceux que vous aurez secourus, vous vaincrez tous les obstacles; et si, de retour à la maison, vos frères envieux vous dérobent l'oiseau merveilleux et vous jettent dans quelque puits profond, soyez sans crainte : un bon génie ira vous tendre la main et vous seul offrirez

l'oiseau de vie au vieux monarque qui ne manquera pas de vous en récompenser d'un quartier de son royaume.

Ces contes donc, qui vont chaque jour se perdant : vieux fabliaux, qui ont aidé nos pères à oublier leurs misères, et féeries dont on nous a bercés, enfants, ne serait-ce pas de l'ingratitude que d'assister à leur disparition, sans même essayer d'en conserver le souvenir? A ce motif, tout sentimental, de les recueillir, s'en ajoute cependant un autre, plus puissant.

Il ne suffit vraiment pas pour apprécier une nation et juger de ses qualités et de ses défauts, de l'avoir étudiée chez les maîtres de sa littérature classique : pupilles d'Athènes et de Rome, le peuple n'existe pas pour eux. Ce qu'il faut aussi, c'est connaître, jusqu'en ses moindres détails, cette autre littérature, tout orale, des chansons et des contes, qui, de génération en génération, s'est transmise à travers les âges, et où le vrai peuple, qui aime et qui souffre, a mis toute son âme : ténèbres et rayons.

Or, mieux encore que les contes, les chansons reflètent cette âme du peuple.

Simple et naïve, nous l'y voyons éclore avec les premières rondes; puis, la fleur s'ouvre : l'amour y entre ; elle en déborde.

Le jeune paysan, soit qu'il aille, le soir, à « la veille » ou qu'il en revienne, s'étant mis en voix par quelques youhouhou bien poussés, chante à la nuit ses espoirs et ses regrets, ses conquêtes et aussi les mépris dont il a été l'objet; mais de ceux-ci il se console vite d'ordinaire : il est pratique. Si la brune le repousse, il fera la cour à la blonde, tout en composant sur l'infidèle quelque malin couplet. Car on compose encore dans nos campagnes. Des chefs-d'œuvre? Je ne voudrais l'affirmer. Mais plus d'une fois, j'ai vu des jeunes gens, tout à fait illettrés, « faire une chanson », le plus souvent satirique. Leur procédé était très simple ; ils coulaient de nouvelles paroles, de circonstance, dans le moule d'une chanson plus ancienne.

La jeune fille, de son côté, en attendant aux champs que le valet Pierre lui apporte son déjeuner,

O mon valet,
Mes p'tits gorets,
Mes mignons, lolaire,
Loderelairelo,
Derelololairelolo!

égaye les longues heures de solitude par de vieilles ballades et maints refrains d'amour. Elle chante le chasseur, « le beau chasseur, à la chasse de la caille ou du pigeon ramier », avec qui elle a traversé le bois et qui l'en a laissée sortir comme ça, le niais! et « le gentilhomme s'y rendant de l'armée :

Il descend de chevau, va s'asseoir auprès d'elle.
La belle était rusée, s'est mise à tant pleurer,
« Ayez pitié de ma blanche coiffure!
J'vas aller la quitter, je reviendrai de suite. »

Pourtant, une fois, elle se montre moins sauvage : elle se laisse embrasser, et

Cent louis d'or il lui donne.

Malgré cela, c'est encore son berger qui a ses préférences ; c'est à lui qu'elle pense sans cesse, avec lui qu'elle veut se marier. En vain tout, jusqu'aux petits oiseaux qui chantent là-haut, sur la montagne, la met en garde contre le mariage : il lui faut un mari. Telle qui pour un joli tablier ni pour une jolie robe, pour une jolie « coueffe » ni pour une paire de souliers ne veut filer, pour un amant s'écrie :

Ma mère, ma mère, i filerai tant
Que les doigts m'en tomberant!

A peine elle l'a, ce mari, qu'elle s'en repent :

Déjà mal mariée, déjà,
Déjà mal mariée!

Alors les soucis arrivent et la misère souvent avec les enfants, les maladies ; et ce sont des voyages aux bons saints du pays, des pratiques païennes auprès de toutes les fontaines pour obtenir la guérison! Et, si Dieu et les saints sont impuissants, il reste le « devin »!

Le paysan, en effet, est extrêmement superstitieux. Lui, que l'on dit si religieux, il raille sans vergogne son curé ; mais il n'a que du respect pour le culte des eaux et des pierres : restes du paganisme romain ou de la mythologie germanique, échos lointains du vieux monde celtique.

Il tient à tout ce passé de croyances par mille racines enchevêtrées en son âme, et que les siècles n'ont pu extirper. Le paganisme, chêne puissant, a été abattu : mais la souche est restée dans le sol et mille rejetons en sont sortis : souvenirs de toutes sortes, explications des phénomènes physiques, interprétations, toutes originales, des voix de la nature. Partout dans nos campagnes, à de certaines époques de l'année, nous rencontrons, encore vivaces, de poétiques coutumes dont quelques-unes remontent aux plus hautes antiquités de la race indo-européenne : le Carnaval, le 1er mai, la grande fête du soleil à la Saint-Jean, celle du solstice d'hiver à la Noël et tant d'autres.

Or, c'est cet ensemble de traditions qui constitue ce qu'on a appelé le *Folklore* d'un peuple. Ce mot semble barbare ; mais, une fois connu, il a l'avantage de tout embrasser : contes et chansons, légendes, cérémonies, institutions, coutumes et superstitions, toutes pratiques, toutes croyances, tous amusements qui se sont perpétués par la parole ou l'exemple.

N'est-ce pas là toute une science? Depuis longtemps en faveur dans les pays étrangers — elle occupe une chaire aux Universités d'Helsingfors et de Christiania, — c'est à peine si chez nous le grand public en soupçonne l'existence, ou il en fait fi. Enfantillages que tout cela, dit-on, et qui ne mènent à rien. Assurément, de nos jours, ce qui est pratique seul a de la valeur. Mais aussi ce n'est point une vaine fantaisie, ni une distraction d'amateur. Cette étude s'impose : parce que seule, la littérature orale populaire peut amener une nouvelle floraison de notre littérature nationale. Déjà, parmi les œuvres classiques les plus admirées, *l'Iliade, les Niebelungen, la Chanson de Roland,* ne sont-elles pas sorties de l'inspiration populaire? Corneille ne doit-il pas la plus aimée de ses tragédies au romancero du Cid, cette suave fleur de la poésie espagnole? Et Shakespeare, et Gœthe, n'est-ce pas aux trésors du peuple qu'ils ont emprunté les joyaux les plus purs de leur couronne : Hamlet, Faust, les Lieds?

A cette source limpide du traditionisme, non seulement la poésie renaîtra, plus belle et plus captivante, mais les beaux-arts aussi s'y rajeuniront ; l'histoire de la civilisation y puisera des renseignements précieux ; la critique, élargissant le cercle de ses idées, y apprendra à fonder ses jugements sur les vraies productions du peuple, et non plus sur les seules œuvres des maîtres, fruits rares, venus le plus souvent en serre, sinon mûris au soleil d'une littérature exotique.

A cette science nouvelle il faut donc reconnaître enfin la place qui lui revient. Déjà il devient presque impossible d'en recueillir les divers éléments. Heureusement, mieux on connaît le peuple, plus on s'y attache. Celui qui daigne une fois s'abaisser jusqu'à sa littérature, elle l'a vite conquis. Modeste comme la violette, elle se cache au milieu des buissons où les mains saignent à la chercher ; mais son parfum est si doux que bientôt pour elle toute peine ne compte plus. Et quand on l'a comprise et qu'on en a goûté toute la grâce, quand on a reconnu qu'il n'est pas un coin de nos provinces où elle n'ait semé ses inspirations, variées comme les fleurs des champs et des bois, alors, si on la compare avec celle des autres peuples, nos voisins, notre admiration et notre étonnement redoublent en face de ce trésor, si riche, et que nous ne nous connaissions pas : car en cela aussi notre doux pays de France est la terre des merveilles!

Léon Pineau.

LA CHANSON POPULAIRE

De toutes les parties du *Folk-lore*, la plus séduisante à coup sûr, sinon la plus considérable, est celle qui comprend l'étude de la chanson populaire. Elle est doublement intéressante : d'abord au point de vue scientifique, car la question des origines, de la formation, de la transmission de la chanson populaire suscite des problèmes qui appartiennent au domaine de l'archéologie, de la philologie, de l'histoire de la poésie et de la musique, etc. ; elle l'est, d'autre part, au point de vue artistique, la chanson représentant une forme spéciale de l'art lyrique, nullement méprisable, bien qu'on en ait longtemps méconnu l'intérêt, et d'autant plus digne de considération qu'elle constitue l'art même du peuple, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus spontané, de plus sincère, en même temps que de plus immuable, de plus éternel, en quelque sorte, parmi les productions du génie humain.

Ce n'est point ici le lieu de rechercher la solution des problèmes : ce l'est d'autant moins que, sur plus d'un point, la certitude est encore loin d'être établie. Ce qui peut être considéré comme acquis, c'est d'abord que la chanson populaire représente un domaine tout spécial, très différent de celui de la musique savante et de la poésie des lettrés. Déjà, au moyen âge, notre vieux poète Eustache Deschamps avait établi nettement cette distinction :

« Est à savoir, écrivait-il il y a six siècles, que nous avons deux musiques : l'une est artificielle et l'autre naturelle. » Je résume : la musique artificielle est celle dont on enseigne les règles dans les écoles. « L'autre musique est appelée naturelle pour ce qu'elle peut être apprise à nul de son propre courage, naturellement, ne s'y applique : et c'est une musique de bouche en proférant paroles métrifiées. »

Ces deux mots, musique « naturelle » et musique « de bouche », définissent parfaitement encore la chanson populaire, produit d'une inspiration toute spontanée, et dont la pratique n'exige d'autre préparation que la connaissance d'une tradition fidèlement propagée à travers les âges, et d'une sorte de routine. Car la chanson populaire, cela nous paraît définitivement acquis, a été créée et s'est transmise de génération en génération sans l'aide de l'écriture, c'est-à-dire absolument par voie orale ; c'est parmi les paysans illettrés qu'elle a trouvé son asile naturel, et c'est chez eux qu'il nous a fallu aller pour en retrouver les précieux vestiges.

Par le fait même de cette transmission, il arrive fréquemment, on le conçoit, que la forme primitive des chansons se trouve altérée, dénaturée de mille manières; et cependant, la mémoire du peuple est si tenace que parfois elle a suffi à maintenir fidèlement des chansons d'origine très reculée. Il est en effet certains morceaux qu'on a retrouvés simultanément dans les régions les plus éloignées, et dont les diverses versions offrent encore tant d'analogies qu'en les comparant et les contrôlant les unes par les autres on a pu reconstituer, avec une très grande apparence de certitude, des textes fort anciens qu'aucune écriture n'avait conservés.

Quant à cette ancienneté même, elle est difficile à établir avec précision, en l'absence de documents écrits et datés. Ceux qui, séduits par le charme étrange des chansons populaires, ont les premiers attiré sur elles l'attention publique, se plaisaient à leur attribuer, peut-être

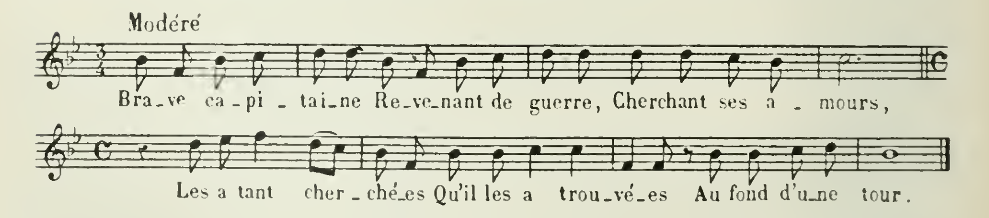
avec trop de complaisance, des origines mystérieuses et infiniment reculées. Il se pourrait qu'en ce moment une tendance vers l'excès contraire se manifestât. Ce qui est certain, c'est que l'on a retrouvé des vestiges notés (musique ou poésie) de quelques chansons actuellement populaires dans des livres et des manuscrits du XVIe et du XVe siècle, et même antérieurement; et, si ces documents sont en trop petit nombre, du moins est-il permis d'en généraliser, en quelque mesure, les conséquences, et d'étendre ces observations à d'autres chansons de même nature et de même forme; et comme il est évident que ces écrits ou ces imprimés, loin d'être contemporains de l'origine des chansons, n'avaient eu d'autre prétention que de conserver le souvenir de morceaux déjà connus, et fort anciens peut-être, il en résulte que la mémoire populaire nous a gardé des monuments de l'art lyrique de beaucoup antérieurs aux monuments de la littérature et de l'art musical des époques classiques.

Enfin, de même que les chansons se sont transmises à travers les âges, de même elles se sont répandues à travers l'espace. Aussi est-ce une grave erreur, trop fréquemment commise autrefois (et même encore aujourd'hui) de considérer une chanson comme appartenant à une région particulière, par la seule raison qu'on l'y a recueillie. La vérité est que la France est une grande province sur les diverses parties de laquelle sont répandues les mêmes poésies, naïves et frustes, les mêmes mélodies tour à tour vives, gracieuses et mélancoliques.

Phénomène bien digne de remarque : un pays très lointain, jadis colonie française, mais perdu pour nous depuis cinq quarts de siècle, le Canada, a si bien conservé le souvenir de l'occupation française que nos chansons populaires y sont encore dites avec amour; l'on a pu, de notre temps, en faire plusieurs recueils dans lesquels se reconnaissent les mêmes chansons que savent aussi les marins de nos côtes de France, et qu'ils avaient portées si loin, et il y a si longtemps!

Mais si ces diverses questions présentent un vif intérêt au curieux et au savant, la chanson populaire, par elle-même, n'a pas moins d'attraits pour l'artiste : l'on a pu voir, par l'accueil de plus en plus favorable qu'elle a reçu en ces dernières années dans les milieux les plus brillants, qu'avec ses formes simples et primitives, elle a tout ce qu'il faut pour séduire les délicats. Aussi, pour gagner la cause de la chanson, n'est-il pas de meilleur moyen que de faire appel à la chanson même. Et voici quelques spécimens du genre qui, nous l'espérons, en donneront à nos lecteurs une impression suffisamment favorable.

Est-il, par exemple, rien de plus pimpant, de plus coquet que cette chanson du *Brave capitaine*, répandue dans presque toutes nos provinces :



Brave capitaine
Revenant de guerre,
Cherchant ses amours,
Les a tant cherchées
Qu'il les a trouvées
Au fond d'une tour.

Dites-moi, la belle,
Qui vous a fait mettre
Dedans cette tour?
— C'est mon cruel père
Qui m'y a fait mettre
Par rapport à vous.

— Grand Sénéchal de France,
Votre fill' demande
Quand ell' sortira?
— Brave capitaine,
T'en mets point en peine,
Car tu n'l'auras pas.

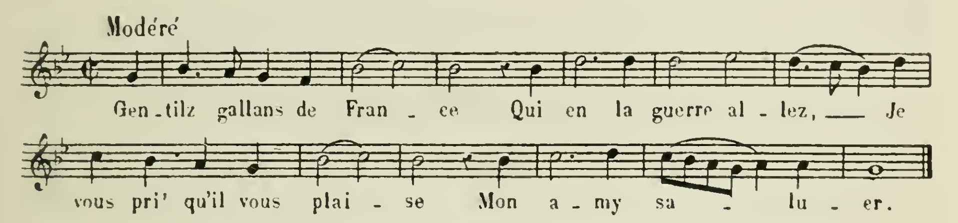
— Grand Sénéchal de France,
Prépare ta lance
Et ton espadon :
Je l'aurai sur terre,
Je l'aurai sur mer
Et par trahison.

Le pèr', plein de rage,
Prend sa fill', l'embrasse,
Et la jette à l'eau.
Son amant, plus sage,
Se jette à la nage,
La ramène à bord.

Allons, partons, belle,
Partons pour la guerre.
Partons, il est temps.
A la premièr' ville
Son amant l'habille
Tout en satin blanc.

A la second' ville,
Son amant l'habille
En or, en argent.
A la troisièm' ville,
Ils étaient en file
Au beau régiment.

Dans un ancien manuscrit que MM. Gaston Paris et Gevaert ont transcrit et publié sous le titre de *Chansons du* XVe *siècle*, on lit la chanson suivante :

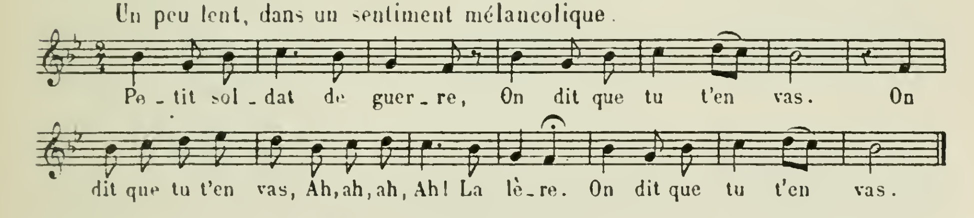


Gentilz gallans de France
Qui en la guerre allez,
Je vous prie qu'il vous plaise
Mon amy saluer.

Comment le saluroye
Quant point ne le cognois ?
Il est bon à cognoistre :
Il est de blanc armé ;

Il porte la croix blanche,
Les esperons dorez,
Et au bout de sa lance
Ung fer d'argent doré.

Or, une chanson presque semblable a été retrouvée de nos jours dans plusieurs de nos provinces : en Lorraine, où le « Gentil galant de France » de la chanson ancienne est devenu une « Petite bergerette » qui, tout naturellement, a fait penser à Jeanne d'Arc ; en Poitou, où l'a recueillie Jérôme Bujeaud, l'auteur d'un des premiers et des meilleurs livres de chansons françaises (le recueil des *Chants et Chansons populaires des provinces de l'Ouest,* réédité cette année même, à Niort, après trente ans passés). J'en ai recueilli moi-même, en Bretagne, une version mélodique que voici :



1

Petit soldat de guerre,
On dit que tu t'en vas,
Ah, ah, ah, ah !
La lère.
On dit que tu t'en vas.

2

Si tu vois ma maîtresse,
Je t'en prie, salue-la,
Ah, ah, ah, ah !
La lère,
Je t'en prie, salue-la.

3

— Comment la saluerai-je,
Moi qui n'la connais pas ?
Ah, ah, ah, ah !
La lère.
Moi qui n'la connais pas ?

4

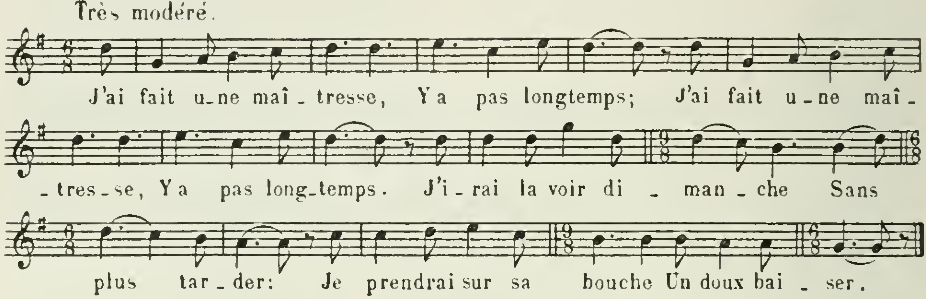
— L'est aisée à connaître :
Sa pareill' n'y a pas,
Ah, ah, ah, ah !
La lère,
Sa pareill' n'y a pas.

5

Ell' porte la croix d'or,
La fleur de lys au bras,
Ah, ah, ah, ah !
La lère,
La fleur de lys au bras.

Tout le monde connait la jolie chanson de Magali, « Magali qui à l'amour échappait par mille subterfuges, Magali qui se faisait pampre, oiseau qui vole, rayon qui brille, et qui tomba pourtant amoureuse à son tour. » Mistral, prince des félibres, l'a traitée en vers provençaux exquis, et Gounod a trouvé pour le même sujet une de ses plus gracieuses inspirations. Mais la forme originale est celle de la chanson populaire : on en retrouve des variantes dans toutes nos provinces.

En voici une, entendue en Champagne, et dont j'ai noté la mélodie sous la dictée de M. Gaston Paris, — déjà nommé, mais qu'on ne saurait trop souvent citer en une telle matière :



J'ai fait une maîtresse
Ya pas longtemps;
J'irai la voir dimanche
Sans plus tarder :
Je prendrai sur sa bouche
Un doux baiser.

— Si tu prends sur ma bouche
Un doux baiser,
Je me ferai biche
Courant les champs,
Et tu n'auras de moi
Nul agrément.

— Si tu te faisais biche
Courant les champs,
Je me ferais chasseur
Pour y chasser :
Je chasserais la biche
Par amitié.

— Si tu te fais chasseur
Pour y chasser,
Je me ferai carpe
Dans un vivier,
Et tu n'auras de moi
Nulle amitié.

— Si tu te faisais carpe
Dans un vivier,
Je me ferais pêcheur
Pour y pêcher;
Je pêcherais la carpe
Par amitié.

— Si tu te fais pêcheur
Pour y pêcher,
Je me ferai la rose
Du rosier blanc,
Et tu n'auras de moi
Nul agrément.

— Si tu te fais la rose
Du rosier blanc,
Je me ferai le fils
D'un jardinier :
Je cueillerai la rose
Par amitié.

Si tu te fais le fils
D'un jardinier,
Je me ferai nonne
Dans un couvent,
Et tu n'auras de moi
Nul agrément.

— Si tu te faisais nonne
Dans un couvent,
Je me ferais prêcheur
Pour y prêcher :
Je prêcherais la nonne
Par amitié.

— Si tu te fais prêcheur
Pour y prêcher,
Je me ferai malade
Dedans mon lit,
Et tu n'auras de moi
Aucun plaisir.

— Si tu te fais malade
Dedans ton lit,
Je me ferai panseur
Pour y panser;
Je panserai la belle
Par amitié.

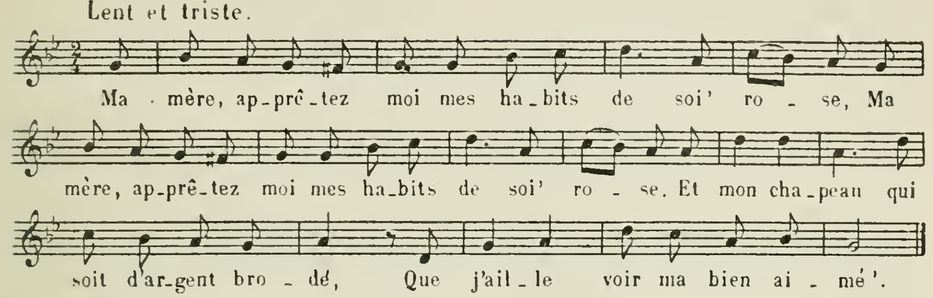
— Si tu te fais panseur
Pour y panser,
Je me ferai morte
Dans un drap blanc,
Et tu n'auras de moi
Nul agrément.

— Si tu te faisais morte
Dans un drap blanc,
Je me ferais saint Pierre
Du Paradis,
Je n'ouvrirais ma porte
Qu'à mes amis.

— Si tu te fais saint Pierre
Du Paradis,
Je me ferai étoile
Du firmament...
Ah! tiens, voilà mon cœur,
Mon cher amant!

Mais la chanson populaire n'a pas toujours ces grâces alertes : bien plus souvent elle est mélancolique, sombre, tragique même. L'on connait, je pense, les belles complaintes de la *Mort du roi Renaud*, *Pernette*, *le Roi Loys*, où s'exprime dans toute son austérité l'esprit de l'âpre moyen âge : je les ai publiées ailleurs, et pense inutile de les reproduire ici. Comme spécimen

de ce genre de chansons, je donnerai seulement une complainte d'amour, moins répandue que les précédentes, populaire cependant dans les provinces les plus éloignées (Lorraine, Normandie, Dauphiné, etc.), et aussi touchante par sa poésie qu'expressive par sa mélodie. J'emprunte cette mélodie à l'intéressant recueil de *Chansons populaires de la haute Normandie*, recueillies par M. E. Moullé; j'ai reconstitué la poésie à l'aide des diverses versions connues.



Ma mère, apprêtez-moi mes habits de soie rose,
Et mon chapeau qui soit d'argent brodé,
Que j'aille voir ma bien-aimée.

Tout en se promenant, le messager rencontre.
Il lui a dit : « Pauvre amoureux transi,
Ta bonne amie s'en va mourir. »

Non non, ce n'est pas vrai que ma mie soit morte,
Car il y a plus de trois jours passés
Baisers d'amour lui ai donnés.

En entrant dans la chambre, il fit trois révérences.
Il fit trois tours à l'entour de son lit
Croyant pouvoir la réjouir.

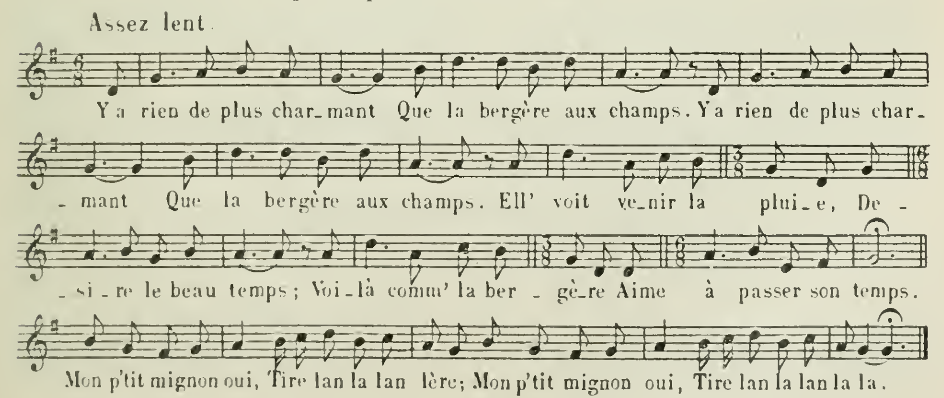
Amant, mon cher amant, ah! vous ne dites guère.
— Ah! j'ai le cœur si dur et si serré,
Que maintenant ne puis parler.

— Amant, mon cher amant, faites-moi faire un cierge.
Allumez-le à la tête du lit,
Car à minuit je vais mourir.

Quand vient minuit sonnant, la belle qui trépasse :
Elle a sorti sa main blanche du lit
Pour dire adieu à son ami.

Ma mère, apprêtez-moi mes habits de soie noire
Et mon chapeau qui soit de noir brodé,
Le deuil d'amour je veux porter!

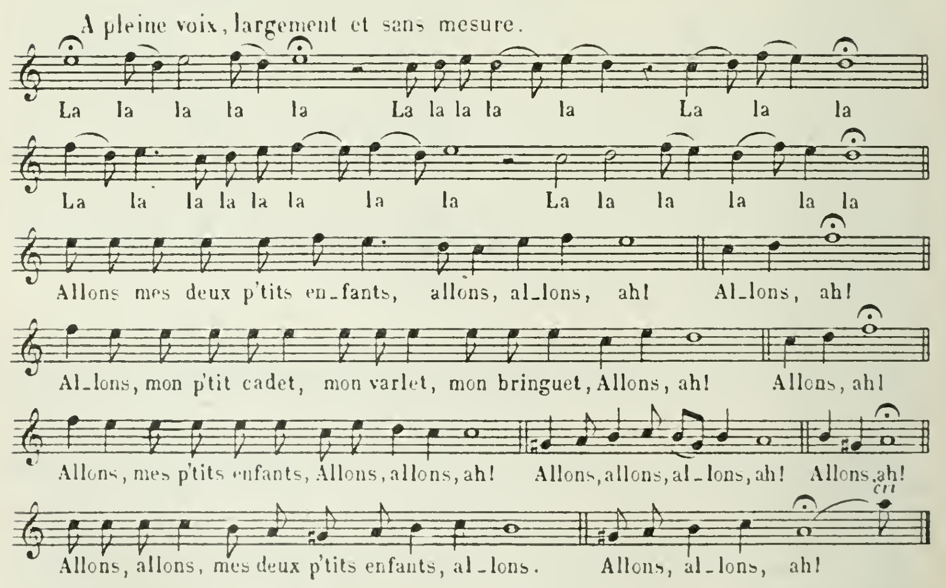
Il est bien vrai que la mélancolie est au fond de tous ces chants. Leur expression est d'autant plus intense qu'ils sont plus directement inspirés par la Nature. Les chants des bergers et des laboureurs, même s'ils sont d'apparence vive et entraînante, même si la poésie a de la grâce et de la gaieté, laissent toujours après eux une impression indéfinissable de mélancolie. Voici par exemple une chanson que les bergères des Alpes envoient aux échos de la montagne, et que j'ai notée au vol l'été dernier, pendant que l'une d'elles chantait. Elle est connue d'ailleurs dans toutes les campagnes de France.



George Sand a écrit une description magistrale du chant que les laboureurs du Berry chantent aux bœufs pour soutenir leur ardeur et les exciter au travail.

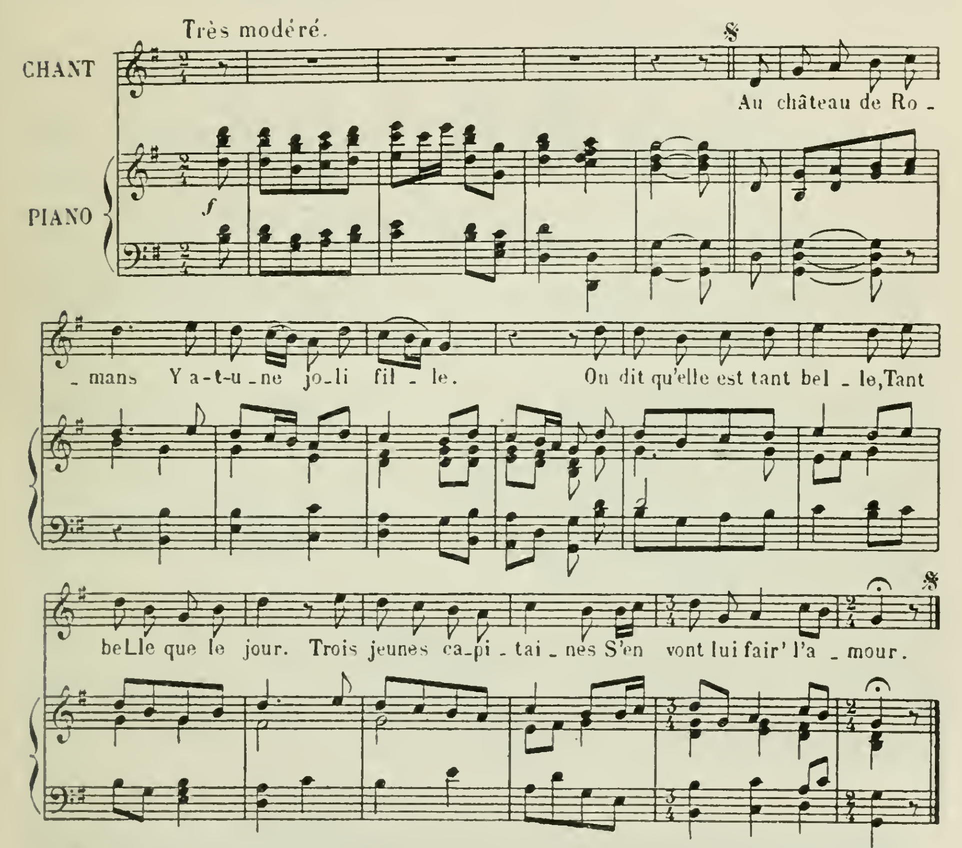
« Ce chant n'est, à vrai dire, qu'une sorte de récitatif interrompu et repris à volonté. Sa forme irrégulière et ses intonations fausses, suivant les règles de l'art musical, le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé, et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin laboureur* de cette contrée ne saurait le redire. Aux époques de l'année où il n'y a pas d'autre travail et d'autre mouvement dans la campagne que celui du labourage, ce chant si doux et si puissant monte comme une voix de la brise, à laquelle sa tonalité particulière donne une certaine ressemblance. La note finale de chaque phrase, tenue et tremblée avec une longueur et une puissance d'haleine incroyables, monte d'un quart de ton en faussant systématiquement. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habitué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant pût s'élever à ces heures et dans ces lieux-là sans en déranger l'harmonie. »

Ce chant que George Sand déclarait intraduisible, je l'ai traduit, sous la dictée d'un laboureur de Nohant même, où l'illustre romancière l'avait si souvent entendu. Ce n'est point en effet une chanson, mais une sorte d'improvisation produisant une sorte de mélopée où reparaissent de loin en loin les mêmes formules, mais dans un ordre irrégulier, et assez difficilement saisissable. Chaque membre de phrase est séparé de ses voisins par des cris, des interjections, des appels aux animaux, et par de longs silences pendant lesquels le chanteur reprend haleine. Voici cette notation, que je publie pour la première fois :



Tous ces chants, on le devine, sont interprétés dans toute leur simplicité primitive, c'est-à-dire par la voix seule, sans aucune espèce d'accompagnement. Pourtant, bien que créés sans aucune préoccupation d'harmonie, ils portent en eux, parfois, de tels trésors d'harmonies que les musiciens ne savent pas toujours

résister à l'envie de les en extraire. Et plus d'un, parmi les plus savants, les plus « avancés » n'a pas craint d'adopter des mélodies populaires pour servir de thèmes à des compositions symphoniques de grande envergure : c'est ainsi que M. Saint-Saëns a composé ses *Rapsodies sur des cantiques bretons* et sa *Rapsodie d'Auvergne;* M. Vincent d'Indy, sa brillante *Symphonie sur un air montagnard;* Lalo, sa *Rapsodie norwégienne;* Chabrier, *España*, etc. Au reste, la civilisation même a ses exigences, et nous savons trop que, pour faire accepter nos mélodies rustiques par le public des villes, il est nécessaire d'en couvrir la nudité d'un vêtement d'harmonie, si léger soit-il. Aussi, pour compléter ce bouquet de fleurs sauvages en joindrai-je deux autres auxquelles j'ai ajouté ce complément que d'aucuns jugent nécessaire. La première est une de ces jolies chansons anecdotiques où se retrouve toute la fantaisie mutine et gracieuse de l'esprit français.



Au château de Romans, y a-t-une joli' fille.
On dit qu'elle est tant belle, tant belle que le jour.
Trois jeunes capitaines s'en vont lui fair' l'amour.

Le plus jeune des trois la prit par sa main blanche :
Montez, montez, la belle, dessus mon cheval gris;
A Paris je vous mène dans un fort beau logis.

En entrant au logis, l'hôtesse la regarde.
Ah! dites-moi, la belle, dites-moi sans mentir,
Et' vous ici par force, ou bien par vos plaisirs?

La belle lui répond, comme une fille sage :
Je suis ici par force, et non pour mes plaisirs.
Au jardin de mon père trois cavaliers m'ont pris.

A l'heure du souper, l'on fait camper la table.
Soupez, soupez, la belle, ayez bon appétit;
Avec trois capitaines vous passerez la nuit.

Au milieu du souper, la belle est tombé' morte.
Sonnez, sonnez, trompettes, tambours et violons :
Voilà la belle morte, et nous l'enterrerons.

Où l'enterrerons-nous, cette aimable princesse?
Au jardin de son père, dessous les fleurs de lys;
Nous prierons Dieu pour elle, qu'elle aille en Paradis.

Mais au bout de trois jours, son père s'y promène :
Bonjour, bonjour, mon père; bonjour vous soit donné.
Trois jours j'ai fait la morte pour mon honneur garder.

L'autre est en patois, et raconte une histoire, combien simple! L'alouette et le moineau sont de si pauvres oiseaux que, pour célébrer leurs noces, il faut que chacun des invités apporte son écot au repas nuptial : mais par quel fâcheux accident cette belle fête va-t-elle être interrompue? C'est ce que nous dira la chanson, qu'il ne faut pas déflorer d'avance. Elle est déjà connue des personnes qui ont assisté aux auditions de chansons populaires de l'hiver passé à la Bodinière, car elle y a été dite avec un succès toujours renouvelé, par Mlle Mathilde Auguez, charmante sous son pittoresque costume de la province de Bresse, où la chanson fut recueillie; mais elle est publiée aujourd'hui pour la première fois avec l'accompagnement.



L'aluetta pi le mognô
Vendran ben se mario.

Refrain :

Aluetta,
Fa la ruetta :
U çantio
E to ti fô.

Y veudran fare un festin,
Mais de pan, ne n'en an dzin.
Vint à passo un çin blanc
Chu son cu pourtin de pan.

Pé de pan, nos en an ben,
Mais de la, ne n'en an dzin.
Vint à passo un rena,
Chu son cu pourtin de la.

Pé de la, nos en an ben,
Mais de vin, ne n'en an dzin.
Vint à passo un mouflion
Chu son cu pourt' in ponçon.

Pé de vin, nos en an ben,
Mais de ménétri, ne n'en an dzin.
Les rats qui sont u greni
Sevront ben de menetri.

Pé de ménétri, nos en an ben,
Mais de dancheri, ne n'en an dzin.
Les rat' qui sont u greni
Sevront ben de dancheri.

Vint à passo un ça gris,
Emporta les dancheri.
Para, para, menetri,
Para, para lou ça gris!

L'alouette et le moineau
Voudraient bien se marier.

Refrain :

Alouette,
Fais la roue :
Au château
Est tout ce qu'il faut.

Ils voudraient faire un festin,
Mais de pain ils n'en ont point.
Vint à passer un chien blanc
Sur son... dos portant du pain.

Pour du pain, nous en avons bien,
Mais de lard, nous n'en avons point.
Vint à passer un renard
Sur son dos portant du lard.

Pour du lard nous en avons bien,
Mais de vin, nous n'en avons point.
Vint à passer un mouton
Sur son dos portant un poinçon (de vin).

Pour du vin, nous en avons bien,
Mais de ménétriers, nous n'en avons point.
Les rats qui sont au grenier
Serviront bien de ménétriers.

Pour des ménétriers, nous en avons bien,
Mais des danseuses, nous n'en avons point.
Les souris qui sont au grenier
Serviront bien de danseuses,

Vint à passer un chat gris,
Il emporta les danseuses.
Prends garde, prends garde, ménétrier.
Prends garde, prends garde au chat gris.

Montaigne a dit de la chanson populaire qu'elle a « des naïvetés et grâces par lesquelles elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art. »

Ces quelques citations auront suffi, je le pense, pour en donner à nos lecteurs une idée aussi favorable que celle qu'en avait le vieil auteur français, et leur montrer que sous ses formes simples, frustes, parfois incorrectes, elle renferme des trésors de grâce, de sincérité, d'inspiration, qui la rendent digne de l'estime des plus délicats.

JULIEN TIERSOT.

L'INDUSTRIE AUTOMOBILE

Depuis que le concours Paris-Rouen, la course Paris-Bordeaux et tout récemment la course Paris-Marseille ont mis en lumière la vitalité de la locomotion sans chevaux, on peut dire que l'industrie automobile ne cesse de progresser à pas de géant, forçant l'attention du grand public, ayant sa presse spéciale, sa rubrique presque quotidienne, ses journaux illustrés. C'est donc une question d'actualité, qui doit nous intéresser d'autant plus que cette industrie est bien française, n'ayant pas dû, comme tant d'autres, faire ses preuves à l'étranger avant de se développer en France.

Indiquer en quelques lignes son histoire, dire son but et ses moyens, tel est notre projet en ce court résumé, qui permettra au lecteur d'en suivre avec intérêt les rapides progrès.

Ce fut Cugnot qui, s'inspirant directement des découvertes de Papin, fut l'inventeur de la locomotion automobile en établissant, en 1769, la première voiture à vapeur que l'on peut voir encore au Conservatoire des arts et métiers.

Cugnot avait ouvert la voie, mais sa voiture, trop imparfaite, avec chaudière insuffisante, et dont la marche pouvait être dangereuse pour les passants, n'eut pas une bien longue histoire : il ne lui reste pas moins la gloire d'avoir fait la première voiture qui ait marché.

En 1821, l'idée fut reprise par Griffiths, en Angleterre, mais sans succès, toujours à cause de l'insuffisance de la chaudière. De 1826 à 1830, plusieurs essais honorables y furent entrepris et bientôt abandonnés; puis vinrent Gurney et Hauckock, qui parvinrent à établir plusieurs services de diligence à vapeur, services éphémères, il est vrai.

En 1832-1833, la voiture de Church fit quelques trajets de Londres à Birmingham; celle de Scott Russell, de Glascow à Paisley. On entrevit l'avenir, puisqu'on entreprit alors de fonder une Compagnie de diligences à vapeur.

Plusieurs accidents, notamment celui de Glascow, en 1834 (où la voiture versa, une roue s'étant brisée), firent ajourner ces beaux projets; des charges fiscales exorbitantes vinrent en même temps frapper les voitures automobiles, dans le but probablement de favoriser l'extension des chemins de fer alors à leur début. Et cependant les conclusions d'une commission parlementaire anglaise, nommée pour étudier la question, avaient été très nettement en faveur des voitures automotrices. En voici le résumé : 1° les voitures peuvent être mues sur les routes par la vapeur, à raison de 16 kilomètres à l'heure; 2° à cette vitesse, elles peuvent transporter un nombre de voyageurs supérieur à quatorze; 3° le poids, y compris moteur, combustible, eau et personnel, peut être inférieur à trois tonnes; 4° ces voitures peuvent monter et descendre des pentes considérables avec facilité et sécurité; 5° elles n'offrent aucun danger pour les voyageurs; 6° bien établies, elles ne présentent aucune cause d'incommodité pour le public; 7° elles constituent un moyen de transport rapide et économique; 8° la plus grande largeur des jantes des roues et l'absence du choc des pieds des chevaux font qu'elles usent moins les routes que les voitures ordinaires; 9° les taxes de circulation imposées à ces voitures sont de nature à en prohiber entièrement l'emploi, si elles sont maintenues.

Malgré ces conclusions si favorables, on ne put obtenir la modification de ces taxes ni adoucir la sévère réglementation du *Locomotive Act*, qui, jusqu'au 15 août dernier, régissait encore ces voitures en Angleterre et y paralysait leur développement. En protégeant les chemins de fer, on est allé d'abord au plus pressé; après les grandes voies ferrées vinrent les chemins de fer à voie étroite d'intérêt local, puis les tramways sur route; et c'est maintenant le tour des automobiles.

En France, Pecqueur inventa en 1828 l'engrenage différentiel, l'un des organes essentiels d'une automobile. Puis vinrent une série de voitures, qui ne furent guère que des locomotives routières pesantes et peu propres à des services de voyageurs : telles les routières de Lotz (fig. 1) (1828), d'Albaret (1865-1867) et de Thomson (1869); cette dernière à noter comme premier véhicule auquel on ait appliqué des bandages en caoutchouc.

Enfin, en 1873, parut la première voiture de Bollée, du Mans, qui, avec des perfectionnements successifs, créa la *Mancelle*, la *Marie-Anne*, la *Nouvelle* (1885) (fig. 2), qui furent, à proprement parler, les premières voitures à vapeur pratiques.

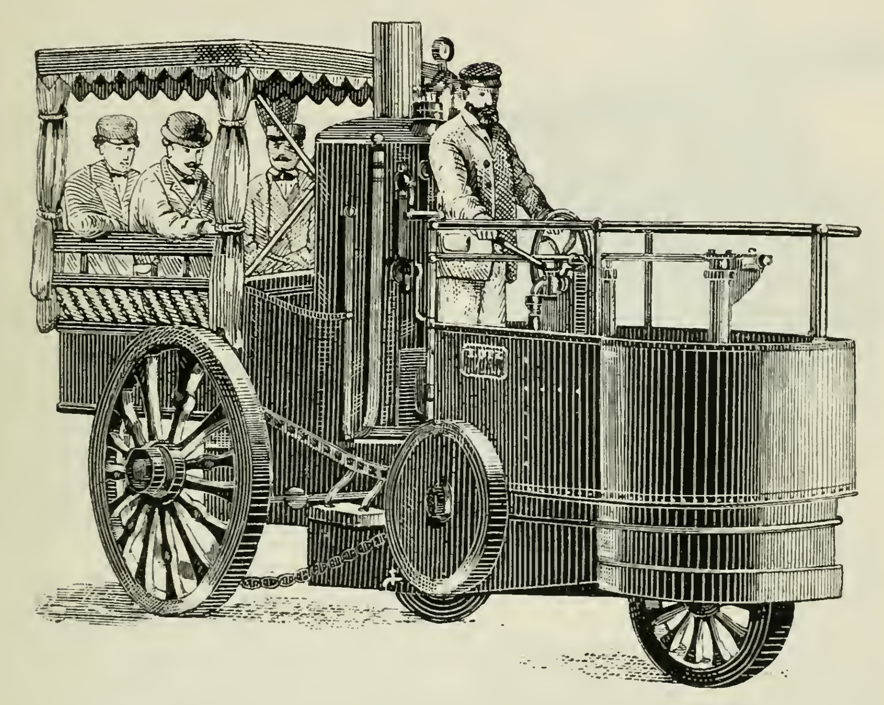


Fig. 1. — Locomotive routière Lotz (premiers essais).

Bollée fut bientôt suivi de Serpollet, Michaux, Trépardoux, Mérelle, de Dion, Bouton, Le Blant, Scotte et tant d'autres inventeurs français qui, à l'heure actuelle, sont encore sur la brèche.

« Il y a dans la voiture à vapeur, dit M. L. Lockert, dans son *Traité des Véhicules automobiles*, deux choses distinctes : la chaudière et le mécanisme.

« Pour le mécanisme, Pecqueur, avec l'engrenage différentiel, et Bollée, avec l'avant-train à deux pivots conjugués, ont fait les deux découvertes maîtresses

qui ont rendu sûre et facile la manœuvre de ces voitures. MM. Serpollet ont apporté, avec leur générateur à vaporisation instantanée, la solution quasi parfaite du problème au point de vue de la chaudière. »

Enfin, en 1887, le pétrole fit son apparition, et le moteur Daimler permit à

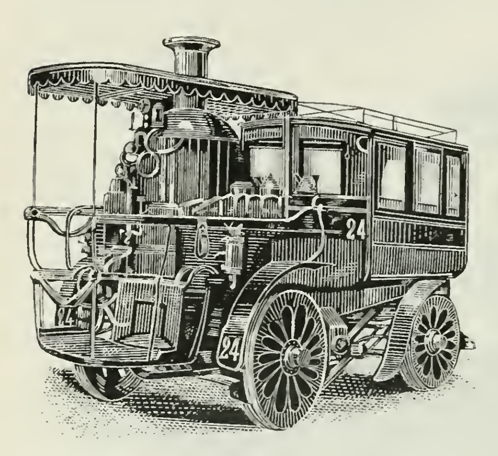


Fig. 2. — Omnibus Bollée dit « La Nouvelle ». (Vue arrière.)

MM. Panhard et Levassor, puis à MM. Peugeot, de construire les premières voitures légères appelées à un si grand succès.

Trois sources d'énergie se disputent le premier rang pour la mise en action des automobiles : la vapeur, le pétrole et l'électricité. C'est naturellement à la vapeur que l'on songea tout d'abord, ayant sous les yeux l'exemple de la locomotive.

Mais comme le moteur doit être léger et peu encombrant, et qu'il doit pouvoir être manœuvré par la première personne venue, le pétrole eut, dès son apparition, une faveur marquée, qui semble se confirmer de jour en jour. Resterait l'électricité, qui certes n'a pas dit son dernier mot, mais dont l'application paraît réservée à des cas particuliers, tant qu'un accumulateur à la fois léger et puissant n'aura pas été inventé.

Il ne faudrait pas cependant conclure au règne absolu du pétrole; il s'agit de bien délimiter les applications de chacune de ces sources d'énergie.

La vapeur, exigeant une chauffe et un personnel spécial, semble réservée aux fortes puissances, aux gros tracteurs circulant dans un rayon assez restreint, pour assurer, par exemple, un service d'omnibus sur route pour le transport des voyageurs et de la messagerie (tracteur Le Blant). Le pétrole semble au contraire nécessaire pour le voyageur ou le touriste qui ne veut s'encombrer ni d'un mécanicien gênant, ni d'une chaudière pesante. La voiture à pétrole n'a besoin que d'une petite quantité d'eau pour le refroidissement des cylindres; son approvisionnement en gazoline, ou pétrole, tient dans un très petit espace et quelques instants suffisent pour la mise en marche, au lieu de la période parfois assez longue de la mise en pression d'une chaudière à vapeur. Par contre, les coups de collier sont plus faciles avec la vapeur dans les passages difficiles, et le moteur à pétrole imprime généralement aux véhicules, pendant les courts arrêts, des trépidations désagréables.

Mais en attendant que l'électricité, plus propre, plus obéissante, mais encore trop encombrante, nous fournisse une solution vraiment pratique, on peut dire que c'est le moteur à pétrole qui semble tenir la corde pour le moment.

Point n'est besoin, je pense, d'insister sur la voiture à vapeur, analogue à la locomotive, que tout le monde connaît. La vapeur, produite dans une chaudière, se rend dans un ou plusieurs cylindres, où sa force d'expansion fait mouvoir un piston dont le mouvement alternatif linéaire est transformé par bielle en mouvement circulaire, transmis aux roues motrices par l'entremise d'engrenages réduisant la vitesse de rotation dans les proportions voulues.

Il faut donc pour faire mouvoir une voiture à vapeur produire cette vapeur, qui est en quelque sorte l'âme de tout

le mécanisme, dans un appareil le plus réduit possible comme dimensions, à cause du poids mort à traîner, et cependant en quantité aussi grande que possible.

C'est là le mérite de la chaudière Serpollet dont nous allons décrire, à titre de spécimen, le plus récent dispositif, ainsi que son application sur la voiture Serpollet à quatre places (fig. 3).

Le générateur repose sur l'essieu d'arrière, il est composé de tubes d'acier raccordés en bout présentant une section en forme de C indéformable et étagés en tension pour la bonne utilisation du chauffage.

Le vide intérieur de ces tubes est de deux millimètres; on y injecte de l'eau qui s'y vaporise instantanément, grâce au chauffage au coke disposé au-dessous. La pression, variable à volonté, s'élève dès qu'on alimente; elle tombe aussitôt que l'alimentation cesse; c'est donc le débit de la pompe alimentaire, injectant l'eau dans ce système tubulaire, qui règle la puissance de la machine. Au démarrage, l'injection de l'eau se fait à l'aide d'une pompe à main.

Le réservoir d'eau est placé sous le siège d'arrière, en B, et le réservoir à coke, en K, entre le siège et la chaudière; on évite les manipulations en cours de route par un chargement automatique du combustible sur la grille. Le moteur, à deux cylindres, est placé entre les deux essieux, sous les pieds des voyageurs. Il n'y a pas de réservoir de vapeur, par suite, pas de crainte d'explosion : la grande élasticité de production du générateur facilite l'accès des rampes. Le poids du véhicule est de 700 kilogrammes à vide et de 900 kilogrammes en charge; le générateur est assez puissant pour donner une vitesse constante de 20 à 30 kilomètres à l'heure. L'allure est réglée par la poignée, qui commande la pression d'après la quantité d'eau fournie au générateur.

Nous n'insisterons pas sur les différents types de voitures à vapeur dont la description paraîtrait fatigante. Nous reproduisons seulement le tracteur de Dion et Bouton, qui figura dans la course Paris-Rouen, où il arriva premier. Il s'attelle à n'importe quelle voiture, dont il reste complètement séparé sans qu'on soit obligé d'en modifier les dispositions : c'est donc un simple remorqueur (fig. 4).

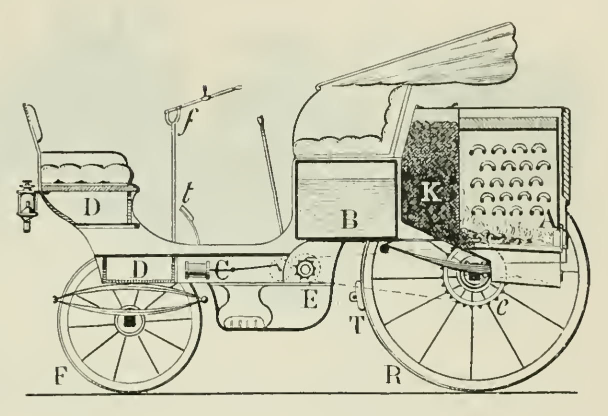


Fig. 3. — Voiture à vapeur à quatre places de M. Serpollet. (Coupe schématique.)

La chaudière est verticale : l'eau est contenue dans deux espaces annulaires concentriques, reliés entre eux par un faisceau tubulaire en contact avec les gaz chauds. Le combustible est introduit par un tube central, d'où il tombe sur la grille. Un diaphragme placé dans la couronne intérieure oblige la vapeur à passer par les tubes du faisceau, ce qui la sèche. Pour rendre invisible la vapeur d'échappement, on la surchauffe en la faisant passer dans un serpentin placé dans l'enveloppe du foyer. Production de vapeur : 6 à 7 kilos par kilo de coke. Poids à vide : 240 kilos. Le moteur peut donner dix-huit chevaux permettant au tracteur de remorquer un

poids de 1,200 kilos sur rampe de 8 pour 100 à une vitesse de 20 kilomètres à l'heure.

Mentionnons encore le tracteur Le Blant, destiné à remorquer sur routes un ou plusieurs wagons confortables et bien suspendus, analogues aux voitures-tramways. La chaudière, du type Serpollet, n'a pas moins de 12 mètres carrés de surface de chauffe. Le tracteur pèse six tonnes : les wagons peuvent contenir vingt-sept personnes (y compris la plate-

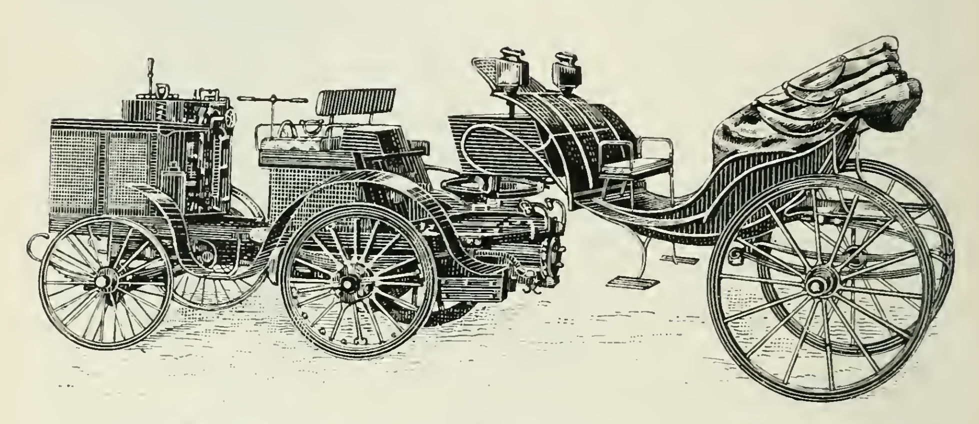


Fig. 1. — Tracteur ou boggie à vapeur de MM. de Dion et Bouton, remorquant une victoria.

forme) et on peut en atteler plusieurs à la suite.

Passons maintenant au pétrole et notons de suite que ce mot est souvent mal compris, car il ne faut pas confondre le pétrole lampant avec l'essence de pétrole ou gazoline, généralement employée en France.

A l'état brut, le pétrole est un liquide visqueux, brun, plus ou moins verdâtre, d'une odeur pénétrante, insoluble dans l'eau, au toucher gras, présentant une densité variable, comprise généralement entre 700 et 900 degrés. En raffinant ce pétrole brut, on obtient successivement :

1° *Entre* 0 *et* 150 *degrés*, les naphtes bruts ou essences de pétrole (gazolines, etc.);

2° *Entre* 150 *et* 270 *degrés*, le pétrole lampant ou pétrole ordinaire;

3° *Les résidus :* huiles lourdes, huiles lubrifiantes, vaselines, goudron et finalement du coke.

C'est dans la première catégorie que doivent être placées la plupart des essences employées comme combustibles ou hydrocarbures liquides, connues sous le nom générique d'essences minérales et employées pour les moteurs à pétrole généralement utilisés par la locomotion automobile.

Il est facile de concevoir l'économie de poids mort résultant de l'emploi du pétrole : plus de chaudière, plus de charbon, plus de chauffeur; un combustible liquide facilement transportable et tenant peu de place.

Le choix entre la vapeur et le pétrole dépendra évidemment de l'usage auquel l'automobile sera destinée? Une voiture qui exigera un mécanicien pour la conduire et une autre pour laquelle suffira un homme simplement intelligent, comme les jardiniers à qui l'on confie généralement dans les maisons de campagne le soin d'un moteur à gaz actionnant une dynamo, constituent deux choses bien différentes : lourds véhicules pour omnibus ou services publics, ou voitures légères, faciles à conduire soi-même, pour le service des particuliers.

Qu'est-ce donc qu'un moteur à pé-

trole, ou mieux à essence de pétrole, ou encore à gazoline?

En deux mots, le moteur à pétrole est un moteur à gaz; mais comme il serait fort incommode d'emporter et surtout de renouveler une provision de gaz suffisante, on le fabrique sur place en faisant barboter de l'air dans l'essence de pétrole, produit très volatil, qui lui cède une partie de ses vapeurs carburées en lui donnant toutes les qualités d'un gaz explosif. La force élastique qui pousse le piston résulte donc de l'expansion à haute température d'un mélange d'air pur et d'air hydrocarburé, c'est-à-dire chargé de vapeurs de pétrole.

A l'intérieur d'un cylindre, tel que A, (fig. 5), dans lequel se meut un piston P, on fait arriver, par des soupapes différentes S et S', des quantités convenables d'air pur, aspiré directement de l'atmosphère, et d'air hydrocarburé, c'est-à-dire préalablement chargé de vapeurs de pétrole dans un carburateur voisin.

Ce mélange étant explosif, si l'on vient à l'enflammer par une étincelle électrique, par exemple, le piston P est vivement refoulé par la détente des gaz détonants : c'est cette force que l'on utilise pour faire mouvoir la voiture. Si un volant ramène ensuite en arrière le piston arrivé au bout de sa course, ce piston chassera devant lui les gaz brûlés, et ainsi de suite.

En pratique, après l'admission on comprime le mélange à une pression sensiblement supérieure à celle de l'atmosphère et on obtient les quatre phases suivantes, dont le cycle est connu sous le nom de cycle de Beau de Rochas, le même pour la plupart des moteurs à pétrole actuels de la locomotion automobile :

1° Admission du mélange détonant; 2° compression de ce mélange; 3° explosion et détente; 4° échappement, refoulement des gaz brûlés dans l'atmosphère, et ainsi de suite. Sur quatre courses du piston il n'y a qu'une course motrice et une explosion tous les deux tours. Le mélange est enflammé soit par étincelle électrique, soit par tubes incandescents. Le cylindre, s'échauffant à chaque explosion doit généralement être refroidi par circulation d'eau.

Plusieurs types de moteurs à pétrole ont été appliqués à toutes sortes de voiture dont la disposition et la forme extérieure peuvent évidemment varier à l'infini.

C'est ainsi que le moteur Daimler, le plus ancien, est monté sur les voitures Peugeot, Panhard et Levassor, Rossel, Gauthier, etc.; le moteur Benz sur

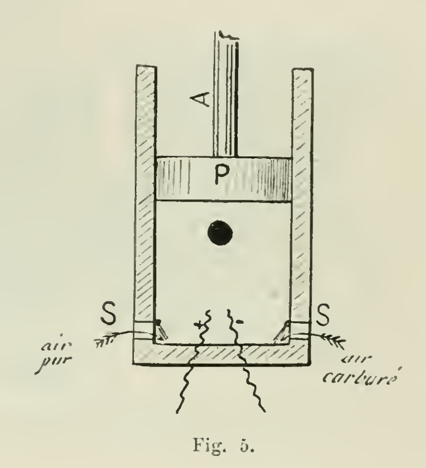


Fig. 5.

les voitures Roger et Mennecke, etc.

N'oublions pas les motocycles, ou application du pétrole le plus souvent, de la vapeur quelquefois, aux cycles légers. Les essais des tricycles de Dion et Bouton, Gladiator et Bollée ont été satisfaisants et ont amené, des commandes : c'est le meilleur compliment à en faire. Les moteurs appliqués sont généralement des moteurs à pétrole simplifiés, dans lesquels on a supprimé la provision d'eau à emporter en munissant le ou les cylindres de nervures facilitant leur refroidissement par contact avec l'air ambiant, incessamment renouvelé pendant la marche.

Citons en particulier les tricycles de Dion-Bouton, qui lors de la dernière course Paris-Marseille et de la course Paris-Mantes (motocycles), ont montré

de sérieuses qualités d'endurance et de bon fonctionnement.

La question des moteurs légers est actuellement travaillée par les inventeurs de tous pays, et l'on peut s'attendre à voir paraître des nouveautés à chaque course, à chaque exposition.

Passons en revue maintenant quelques-uns des types les plus connus de voitures à pétrole.

MM. Panhard et Levassor ont adapté le moteur Daimler, à quatre temps, ou plutôt leur moteur Phénix qui n'en est qu'un dérivé perfectionné, à toutes sortes de véhicules tels que phaéton, omnibus, cab, wagonnette, vis-à-vis, voiture de livraison, etc. Ce moteur, placé à l'avant, est à deux cylindres dont les axes sont dans un même plan, (fig. 6). Sur ces voitures, l'essieu d'arrière est fixe; chaque roue motrice porte une couronne dentée, entraînée par une chaîne galle, actionnée par le pignon d'un arbre intermédiaire portant le mouvement différentiel. Le carburateur, c'est-à-dire l'appareil destiné à charger l'air de vapeurs d'essence de pétrole, se compose de deux chambres juxtaposées : la première reçoit l'essence dont le niveau reste constant ; la seconde est une chambre à air qui communique avec le moteur. Ces deux chambres sont mises en communication par un tube métallique qui débouche au-dessus du niveau de l'essence dans la seconde. Le mouvement de va-et-vient du piston établit une dépression dans la chambre à air ; aussitôt jaillit par l'ajutage un jet de pétrole qui est entraîné avec l'air aspiré, lequel se carbure dans les régions chauffées par le voisinage du cylindre avant d'y pénétrer.

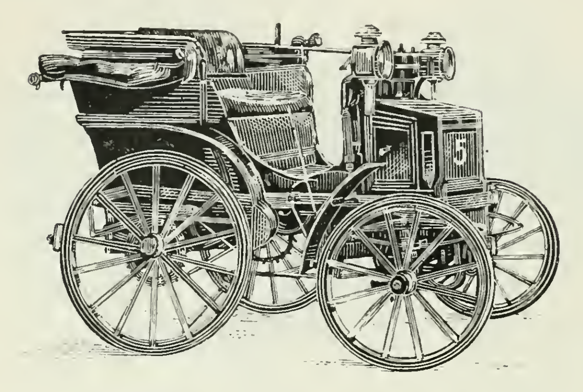


Fig. 6. — Voiture Panhard - Levassor.
Arrivée première dans la course Paris-Bordeaux.

Les cylindres sont refroidis par une circulation d'eau ; un réservoir d'environ trente-cinq litres est disposé à cet effet ; une pompe centrifuge envoie l'eau sortant des enveloppes se refroidir dans un condenseur placé sous le véhicule, ce qui permet de ne renouveler l'approvisionnement qu'au bout de trois ou quatre heures.

La simple manœuvre des freins débraye le moteur avant leur application, au cas où le conducteur n'aurait pas pris la précaution de le faire. Ces voitures élégantes et commodes ont en ce moment un grand succès.

Tout récemment, ces messieurs ont essayé dans leurs ateliers un nouveau moteur à pétrole à quatre cylindres de huit chevaux, dont la particularité essentielle serait de proportionner plus exactement la puissance transmise à la force nécessaire. Dans ce but, les trois cylindres supplémentaires sont disposés de façon à pouvoir être accouplés au premier successivement et automatiquement, dès que le besoin s'en fait sentir, c'est-à-dire au fur et à mesure que la résistance augmente par suite d'un accroissement de la charge ou de la déclivité du terrain : cette idée semble fort ingénieuse.

Les *voitures Peugeot* sont toutes différentes des précédentes : elles procèdent du quadricycle dans leur aspect général.

Le bâti est en fer creux ; les roues ont

les rayons en acier avec roulement à billes. Le moteur employé jusqu'ici était le Daimler (fig. 7), mais la maison vient de faire breveter un nouveau moteur horizontal perfectionné.

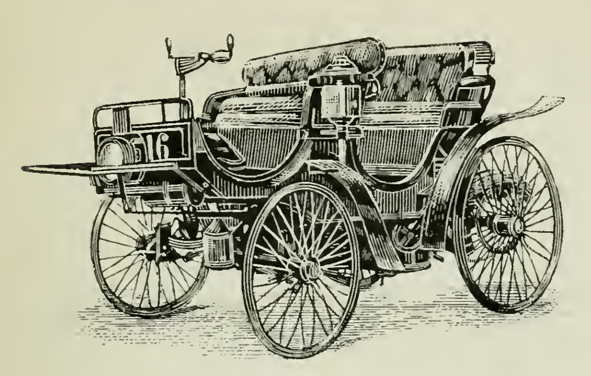


Fig. 7. — Voiture Peugeot à quatre places.

La suspension d'avant est réglée de telle sorte que le bâti reste horizontal malgré les cahots de la route, l'avant étant porté par un seul ressort, fixé en son milieu au châssis tubulaire par un tourillon et relié, à ses deux extrémités, à l'essieu d'avant par deux petites bielles. Le moteur est placé à l'arrière, disposition plus esthétique mais qui a l'inconvénient de l'exposer à la poussière et de le priver du refroidissement provenant du courant d'air de l'avant.

Le conducteur a à sa portée tous les organes de direction : les deux freins, les changements de vitesse et le réglage du moteur.

M. Roger utilise sur ses voitures le moteur Benz, à un seul cylindre horizontal, avec inflammation électrique du mélange carburé. La transmission se fait par courroies au lieu d'engrenages comme dans les deux types précédents avec deux vitesses extrêmes, les autres étant obtenues par variation de la richesse en hydrocarbures du mélange gazeux.

L'avant de la voiture (fig. 8) est très dégagé : roues en bois avec moyeu métallique et bandages de caoutchouc.

Nous arrêterons là une énumération qui pourrait paraître fastidieuse, l'ensemble des véhicules ne reproduisant le plus souvent que les types de carrosserie bien connus du public, qui leur reproche parfois de ressembler trop aux voitures ordinaires auxquelles manquerait le cheval.

Ce n'est peut-être qu'une question d'habitude de l'œil, car on s'y fait à la longue. Il serait à souhaiter néanmoins que l'art vînt en aide aux ingénieurs pour leur suggérer un modèle qui, laissant un accès facile aux diverses pièces du mécanisme, arrive à dissimuler la partie mécanique, toujours un peu « ferraille », tout en sortant des modèles si connus de la voiture avec chevaux que l'on est habitué à rencontrer chaque jour à chaque coin de rue.

Sans insister sur les voitures à moteur électrique, qui ne sont pas encore, selon nous, entrées dans le domaine de la pratique pour les raisons citées plus haut, nous passerons à l'examen du prix de revient.

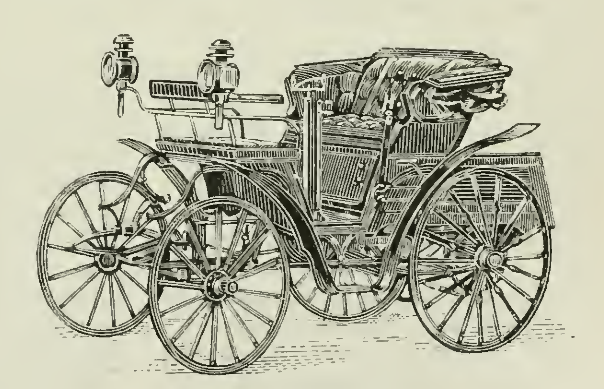


Fig. 8. — Voiture Roger.

Que coûte une voiture automobile? Environ 6,000 francs. Beaucoup de touristes sont encore arrêtés dans leurs projets d'acquisition par l'élévation de ce prix; et cependant, si on compare les chevaux à l'automobile, l'avantage reste de beaucoup à celle-ci au point de vue économique sans parler des autres. Voici des chiffres comparatifs pour Paris, en se plaçant au point de vue d'une voiture de tourisme et de promenade. Le cocher est supprimé et remplacé par un pourboire de 1 franc environ pour laver la voiture.

Une voiture avec deux chevaux à Paris.		*Une automobile, avec moteur de quatre chevaux.*	
Acquisition de deux chevaux . . .	2,500 fr.	Acquisition d'une automobile . . .	6,000 fr.
Harnachement	500 »		
Voiture	2,000 »		
Total.	5,000 fr.	Total.	6,000 fr.
Entretien annuel, en supposant 250 jours de marche à raison de 60 kilomètres par jour.		*Entretien annuel, en supposant 250 jours de marche à raison de 60 kilomètres par jour.*	
Location d'écurie et remise à Paris.	1,000 fr.	Location d'une remise	500 fr.
Nourriture de deux chevaux. . . .	2,000 »	15,000 kilomètres parcourus à raison de 0 fr. 05 par kilomètre . .	750 »
Un cocher à 180 francs par mois. .	2,160 »	Nettoyage de la voiture (2 h. à 0 fr. 50)	250 »
Ferrage, vétérinaire, bourrelier, amortissement en vingt ans de la voiture	100 »	Amortissement du capital en vingt ans	300 »
Dépréciation des chevaux	500 »	Réparations diverses	350 »
Total de dépense annuelle. .	6,360 fr.	Total de dépense annuelle. .	2,150 fr.

En se plaçant au point de vue d'une voiture de livraison, il faudrait compter un mécanicien-conducteur à 200 francs par mois, ce qui augmentait de 2,400 fr. la dépense annuelle de l'automobile. Mais une voiture de livraison fait souvent (en banlieue) 100 kilomètres par jour, et alors les deux chevaux prévus ne suffiraient plus; il en faut quatre, et un palefrenier en plus du cocher.

Donc : 6,360 fr. contre 2,150 francs, soit les deux tiers d'économie! Ces chiffres se passent de commentaires et décideront peut-être plus d'un amateur. Nous avions donc raison de dire, en commençant, que cette industrie s'impose à l'attention de tous par ses rapides progrès que nul ne peut ignorer, puisque l'on voit circuler, aussi bien à Paris que dans toutes nos provinces, ces véhicules légers et rapides que nos paysans ne regardent déjà plus avec étonnement. On l'a bien vu d'ailleurs, lors de la récente course Paris-Marseille, dont toutes les voitures ont suscité, tout le long de ce parcours de 1,800 kilomètres! une curiosité et une admiration extraordinaires. Malgré les accrocs ou les défaillances de quelques-uns mal préparés ou peu chanceux, le résultat en a été assez brillant pour marquer un pas de plus dans l'histoire de nos automobiles françaises.

Paul Sarrey.



VUE DE MOSCOU, PRISE DES HAUTEURS ENVIRONNANTES

(Photographies de M. Basile Andrianoff, de Moscou.)

MOSCOU ET LES MOSCOVITES

Moscou est une ville unique dont l'originalité frappe non seulement les étrangers, mais même les Russes qui y viennent pour la première fois.

Jamais je n'oublierai le saisissement que j'ai éprouvé, lorsque la grande cité *bysantino-européenne* m'est apparue.

Je revenais de Saint-Pétersbourg, après un long séjour; Novgorod et Kieff m'étaient familières, j'avais descendu « notre petite mère la Volga » de Tver à Nijni, et pourtant, en présence de Moscou, j'eus l'impression que je me trouvais pour la première fois dans une ville véritablement russe. En effet, la première capitale de la Russie est seule restée une ville historique; là, ce n'est pas seulement une pierre, un monument isolés qui évoquent d'héroïques ou terribles souvenirs, mais l'ensemble des édifices, chaque rue parlent d'un passé lointain qui survit encore. Novgorod et Kieff, ces aînées de Moscou, ont aussi, l'une son Kremlin, l'autre ses portes célèbres, et néanmoins elles ne portent plus l'empreinte des villes de la vieille Russie, tandis que la « sainte » cité moscovite est restée plus que toute autre réfractaire au grand souffle européen dont Pierre le Grand vivifia la Russie.

Asiatique elle est restée non seulement dans sa physionomie extérieure, mais dans les intimes replis de son âme. Moscou est toujours frondeuse; du haut de sa grandeur byzantine elle regarde l'Europe avec condescendance; sa morgue est bonne enfant, et l'on ne peut s'empêcher de lui savoir gré, en ce temps de nivellement de toutes choses vivantes et inanimées, de résister à l'aplatissement général et de garder son originale personnalité.

La légende prête à Moscou, comme à la plupart des villes historiques, des

origines sanglantes, et comme la fondation de la capitale russe ne remonte pas au delà du XIIe siècle, il est probable que la tradition renferme une part de vérité. A cette époque, un prince de Kieff, Jouri Dolgorouki, se trouvant dans les domaines d'un boyard nommé Koutchka, se considéra comme insulté par ce seigneur et le fit mettre à mort; puis il ordonna d'élever sur l'emplacement qu'occupait la maison du boyard une ville à laquelle il donna le nom de Moskwa, d'après la rivière qui l'arrosait. Jouri maria son fils à une des filles du boyard assassiné, et leur ordonna d'habiter la nouvelle ville et de la rendre riche et prospère.

Moscou, ainsi que Rome, s'étend sur sept collines, la Borovitzkaya sur laquelle s'élève le clocher d'Ivan, — c'est le quartier le plus ancien de Moscou, — la Pokrovka où se dresse la cathédrale de l'Assomption, et la Tverskaya avec le Strastnoï couvent. Les autres collines sont moins remarquables, et même l'une d'elles porte le nom peu engageant de « colline des Poux » ! (*Vchivia gorki*).

Cette disposition de Moscou couronnant les sommets de petites montagnes, dont les pieds baignent dans un courant resserré et rapide, contribue beaucoup à l'impression féerique qu'elle produit. A des centaines de kilomètres alentour s'étend uniformément une plaine maigre, fangeuse, grisâtre, et tout à coup émergent à l'horizon sept collines fleuronnées de clochers, de tours, de campaniles dorés, rayonnant au-dessus de toits verts, bleus, violets, qui se bombent en carapaces géantes aux écailles multicolores, revêtant sous leurs reflets chatoyants les formes les plus inattendues, arron-



LA PORTE SAINTE DU KREMLIN

dies, anguleuses, pointues, coupant la nue d'arêtes vives, incrustant dans le ciel sombre une forêt de croix d'or fin ciselées.

C'est ainsi que la Jérusalem apocalyptique devait flotter devant les yeux du prophète.

Moscou semble suspendue entre terre et ciel dans une apothéose ; pas trace de rues, de maisons alignées, de foule grouillante ; c'est l'apparition d'une cité céleste et irréelle, une vision féerique qui émerveille et séduit. La pensée s'attarde curieusement à ces formes bizarres, pendant que les yeux se repaissent de couleurs.

Un peintre, surtout s'il est impressionniste, trouvera dans cette débauche de lignes et de couleurs un régal des yeux, la joie de son pinceau, mais l'historien et le penseur ne verront dans cette radieuse apparition que la dernière étape de la civilisation asiatique vaincue par la renaissance européenne.

Cette impression de lutte entre l'Asie et l'Europe s'accentue encore plus, quand on pénètre dans les rues de Moscou ; là tout est contraste : si l'or brille sur les coupoles, si les toits reluisent comme des joyaux, les rues de Moscou pour la plupart n'ont pas de pavé. Circuler dans les voies moscovites est dangereux et pénible pour le piéton et même pour celui qui les parcourt en voiture ; à tout instant un cahot menace de le jeter dehors, et, si courte que soit la distance, il parviendra à destination moulu, comme s'il venait de faire un long voyage en chemin de fer. Moscou est la seule ville d'Europe qui puisse se vanter de posséder des *vagnki*, la voiture des Ivans, informes carrioles auprès desquelles un sapin de Paris semble un carrosse luxueux. Dans les *vagnki*, un voyageur qui ne veut pas faire le saut périlleux fera bien de se cramponner des deux mains aux pans du cafetan de son cocher. Si la fantaisie lui prenait de se donner un compagnon de route, il devra prudemment le faire asseoir sur ses genoux. Moscou a même réussi à inventer des traîneaux qui se-



VUE DU KREMLIN, PRISE DU HAUT DE L'ÉGLISE DU SAUVEUR

couent! Quant à l'installation intérieure des voitures de places de la première capitale russe, on ne s'en contenterait pas dans un village européen. Ces véhicules courent cahin-caha et rebondissent dans des rues étroites, contournées et souvent resserrées entre deux hautes clôtures de bois ne laissant voir que des l'élégance et demande avant tout que sa demeure soit spacieuse, qu'il puisse y recevoir beaucoup de visites, et que tout le monde y soit comme chez lui et ait ses coudées franches. Nulle part le *khlebosolstvo*, l'hospitalité russe, n'est pratiqué aussi libéralement qu'à Moscou. Avec ces goûts-là on ne se laisse



MUR DU KREMLIN ET DE LA PORTE SAINTE

cimes d'arbres fruitiers. La *douma* (la municipalité moscovite) pourrait facilement, si elle le voulait, s'accorder des fiacres comme ceux de Saint-Pétersbourg; mais les Moscovites tiennent jalousement aux anciennes choses qui donnent à leur ville sa physionomie propre, et tous les amateurs de pittoresque qu'afflige la monotonie du confort moderne les approuveront.

Le Moscovite aime ses aises, la vie large; il fait passer la commodité avant

pas parquer dans les petits compartiments que nous honorons à Paris du nom d'appartements. Il faut au Moscovite une maison entière avec une cour où il puisse avoir son écurie, son poulailler, et même il n'est tout à fait content que s'il a encore un petit verger attenant à sa demeure. Il en résulte que bon nombre de rues de Moscou, l'Arbatskaya, la Nikitskaja, et il n'y a pas longtemps la Tverskaïa, se déroulent entre deux rangées de villas entourées de jardins.

La symétrie d'ailleurs est inconnue à Moscou et les rues ignorent la tyrannie du cordeau ; les maisons s'installent capricieusement où il leur plaît et comme il leur plaît : l'une envahit le trottoir, l'autre se dérobe derrière une rangée d'arbres, une troisième se hérisse de toutes sortes de tourelles, celle-ci semble s'ingénier à présenter partout des angles comme un verre à facettes ; un chalet de bois se faufile entre des maisons cossues. A côté d'un beau magasin, dont les glaces ténues ruissellent de lumière électrique, un petit marchand de comestibles se niche, ayant pour toute devanture des tonneaux de goudron, et en face de lui un marchand d'objets de piété étale coquettement des images saintes enchâssées d'or ou d'argent, ou plus humbles, encadrées de bois de couleur laqué. La rue n'en est que plus gaie et pittoresque, et, n'était-ce le ciel d'un bleu grisâtre, on pourrait se croire à Constantinople.



LA PORTE DU SAUVEUR

Beaucoup de mouvement, pas la bousculade désobligeante de gens de *business*

comme dans le Strand ou la Cité à Londres, mais l'animation de personnes contentes de vivre, de regarder et de se montrer. Le triste complet sombre et étriqué qui est la livrée européenne n'assourdit pas encore les teintes exubérantes des vêtements moscovites; la foule est bariolée, les hommes portent des blouses rouges, blanches, bleues, qui rivalisent de couleur avec les toits des églises; les femmes sont en jupes d'indienne non moins voyantes, la taille à l'aise dans des chemisettes de toile blanche à manches bouffantes, la tête emprisonnée dans des foulards, de préférence écarlates. Tout ce monde s'agite gaiement avec un bourdonnement de mouches oisives et affairées.

Au milieu de cette foule un peu criarde pour les yeux comme pour les oreilles circulent les marchands russes, les *kouptzi*, en longues lévites noires, coiffés de bonnets de drap, les popes avec leurs cheveux retombant plus bas que les épaules sur des robes noires, jaunes ou violettes, et enfin beaucoup de militaires en uniformes semi-européens, semi-russes, la tête surmontée de coquets bonnets d'astrakan.

Nous sommes bien loin de l'aspect d'une rue de Vienne ou même de Saint-Pétersbourg. Chaque carrefour, chaque coin de ruelle a sa physionomie propre; la fantaisie a seule présidé au groupement des maisons, elles sont restées où les a plantées le bon plaisir du colon qui, il y a deux siècles, s'est décidé à venir habiter Moscou. Il en résulte un ensemble disparate, bizarre, parfois grotesque, mais toujours vivant. Pas la moindre visée artistique, pas un effort d'art; mais partout ce pittoresque qui est l'effet des combinaisons imprévues de la vie, et qui peut procurer un plaisir esthétique distinct de celui que fait éprouver une œuvre d'art, bien que parfois égal.

A ses expositions, Moscou n'a pas besoin de ressusciter ses vieilles rues; elles sont toutes debout, au complet, et certainement les premières atteintes de l'influence européenne qui entame quand même la cité moyenâgeuse ajoutent du piquant à ce tableau, en mettant à nu la lutte entre l'Orient et l'Occident.

Il n'est pas de rue à Moscou qui ne possède une chapelle édifiée dans l'encoignure d'une maison; une icône, devant laquelle des cierges brûlent jour et nuit, y est suspendue : c'est le don d'un particulier en signe d'action de grâces pour une miraculeuse guérison. L'icône resplendit d'or, d'argent, de vermeil, et tous les passants, humbles piétons, grandes dames ou personnages officiels en voiture, font une pause et se signent trois fois avant de continuer leur route.

Le touriste qui visite la première capitale russe n'est pas peu étonné quelquefois en voyant, l'un après l'autre, tous les passants s'agenouiller devant une voiture attelée de quatre chevaux, dont le cocher sur le siège et les valets derrière restent tous tête nue. S'il s'approche du landau, il verra une icône qu'un pope présente dévotement à la ferveur des fidèles. C'est l'image de Notre-Dame Yverskaïa, dont la chapelle se trouve près de la porte Woskressenski, qu'un prêtre apporte à un malade ou à une famille qui célèbre un événement solennel.

Au IXe siècle, une veuve pieuse, pour soustraire cette sainte image à la fureur des iconoclastes, la jeta dans la mer; elle fut miraculeusement recueillie et retrouvée près du mont Athos. Une copie en fut faite à cette époque et pieusement conservée à Moscou. Je crois que c'est l'unique vestige qui reste en Europe de l'époque byzantine où les hommes s'entr'égorgeaient pour conserver ou détruire des images!

*
* *

Dans une ode, unique peut-être dans la poésie russe, où l'un des fils de Moscou, le poète Théodore Glinka, célèbre la cité d'Ivan le Terrible, il chante en ces termes les beautés de sa ville natale :

« Ceinte d'un ruban de champs, — Tu brilles toute parée par tes jardins. —

Que d'églises, que de tours sur tes sept collines! — Quel est l'hercule qui pourra entourer de ses bras le Kremlin, ce colosse! — Qui enlèvera le chapeau d'or de la tour d'Ivan? — Qui soulèvera le tsar des cloches? — Qui tournera le tsar des canons? — Qui sera trop orgueilleux pour enlever son chapeau devant les portes saintes du Kremlin? »

Quel est l'écolier russe qui n'a pas appris cette poésie patriotique par cœur en même temps que les lettres de l'alphabet?

Je me rappelle que ces vers me trottaient tout le temps par la tête, la première fois que je me suis trouvé dans les rues de Moscou. Comme je ne voulais nullement passer pour orgueilleux, j'ai respectueusement enlevé mon chapeau en franchissant la porte Spasski au Kremlin. Le tsar lui-même en fait autant et ne manque pas de rendre hommage à l'icône du Sauveur placée à l'entrée de la forteresse. D'ailleurs, la légende assure que les Mongols eux-mêmes n'ont pas eu le courage sacrilège de dé-



LA PORTE DE LA VIERGE IVERSKAÏA

passer cette limite, et, avant tout, je suis Européen! La victoire de Moscou sur le mongolisme ne peut que me réjouir.

Avant de pénétrer par cette porte sacrée dans le Kremlin, je reste en admiration devant cette ceinture de blocs de pierre énormes, hérissés de tours invraisemblables, hauts et massifs, donnant l'illusion d'un entassement de rocs cyclopéens et polychromes. Devant cette variété étourdissante de formes et de couleurs on cherche en vain le nom qui la caractériserait; cette architecture échappe à toute classification. Ce n'est pas du pur byzantin, encore moins du style Renaissance et non plus du mauresque. Ce n'est ni l'Acropole, ni l'Alcazar, ni l'Alhambra, mais à la fois du byzantin teinté de Renaissance sous une influence orientale. C'est un fouillis de formes imprévues : j'y découvre des colonnades, des portiques, des donjons, des tourelles, des dômes, des vigies, des meurtrières, des remparts, des gueules de dragons, des piliers massifs, des pilastres, des flèches pointues, arrondies, pyramidales, des cintres, des ogives, des baies, des fresques; et de ce fouillis se dégagent des églises, des cathédrales gothiques, des mosquées turques, des palais italiens, des édifices faits pour servir de décor à un conte des *Mille et une Nuits*. Toute cette architecture se drape, s'enroule dans un éblouissant arc-en-ciel, d'où surgissent des églises rouges, jaunes, lilas, avec des toits verts et des coupoles d'or. On y voit des palais rose tendre ou jaune pâle avec des filets blancs, des couvents violet foncé ou blanc de lait, des tours rouge feu surmontées de flèches aveuglantes d'or.



LE PALAIS DE PIERRE LE GRAND

Dans quelle tête d'artiste est née la conception de cette architecture déconcertante est un mystère qui ne sera probablement jamais pénétré. On sait seulement qu'au XVe siècle le tsar Ivan III ordonna à un architecte italien, Antoine Friazine, qui habitait Moscou, d'élever des tours dans le Kremlin, et c'est à cette époque que plusieurs églises y furent construites; sont-elles du même architecte? Est-ce l'Italien transporté au milieu de ce peuple asiatique qui a conçu ce mariage de formes hétéroclites? Est-ce le tsar qui ne lui a pas permis de transporter en Russie des styles occidentaux

avec leur correction un peu froide? Les renseignements manquent, et toute l'histoire de la construction du Kremlin reste obscure. Nous savons seulement que les murs en ont été souvent battus en brèche et relevés, et que chaque fois il s'enrichissait d'une église nouvelle. Nous le voyons aujourd'hui tel qu'il fut restauré en 1812, lorsque la cathédrale du Sauveur fut élevée en souvenir de la délivrance de Moscou, envahie par les armées de Napoléon.

Depuis que Pierre le Grand a transporté la résidence des tsars à Saint-Pétersbourg, le Kremlin est surtout, aux yeux des Russes, la ville sainte des églises. De toutes, la plus vénérée est la cathédrale de l'Assomption, où les tsars sont couronnés et où dernièrement Nicolas II, suivant l'exemple de ses aïeux, s'est fait oindre de l'huile sainte.

Sous le règne russophile d'Alexandre III, le bruit avait couru que, pour montrer son attachement à la vieille Russie, l'empereur viendrait résider au Kremlin. Cet espoir n'a pas été réalisé. La Russie, depuis Pierre le Grand, est orientée vers l'Occident; elle n'est plus en Asie, elle appartient à l'Europe.

La cathédrale de l'Assomption, comme toutes les églises du Kremlin, ruisselle d'or, regorge de richesses, d'images enchâssées de pierres précieuses et de perles fines, mais ne présente pas un tableau ou un ornement qu'on puisse appeler de l'art religieux. La célèbre image de la Vierge Marie qu'on attribue à l'évangéliste saint Luc n'éveille pas la moindre


LA TOUR D'IVAN

émotion artistique et tire tout son mérite de son origine légendaire. Depuis quelque temps, une évolution s'accomplit dans l'art religieux russe; déjà vers le milieu de ce siècle, Ivanoff, par son *Apparition de Jésus au peuple*, a indiqué à la peinture religieuse de son pays une voie nouvelle. Actuellement, M. Wasnetzoff a su donner une expres-

sion très personnelle à ses fresques et à ses tableaux, qui pourraient bien être le point de départ d'une école d'art religieux essentiellement russe.

L'église de Wassili Blajennyi éveille des émotions d'un autre ordre, car cette église est pour l'artiste le principal attrait du Kremlin. En effet, jamais architecte n'a donné plus libre carrière à sa fantaisie que l'auteur inconnu qui a formé la voûte de cette église de tiges élancées partant du sol, réunies en faisceaux au sommet, et laissant éclater dans le ciel un bouquet de coupoles bulbeuses, dont pas une n'est pareille à l'autre de forme ni de couleur, ayant chacune sa physionomie propre et présentant des détails d'ornementation des plus curieux.

Si l'architecte était Italien, il a dû être pénétré de la *Divine Comédie*. C'est en rêvant à l'enfer dantesque qu'il a dû lui opposer ce temple en entonnoir renversé qui reçoit d'en haut une lumière incertaine glissant à travers d'étroites ouvertures, pendant qu'au-dessus, sous la calotte, un saint regarde avec courroux les chétifs d'ici-bas, qui doivent sortir des ténèbres de la terre pour comparaître devant Dieu au grand jour du jugement.



L'ÉGLISE DU SAUVEUR

Peut-être est-ce Ivan le Terrible et non un homme du métier, qui a conçu dans une de ses hantises de persécution et de martyre l'idée de cette multitude de chapelles enchevêtrées, de ce labyrinthe obscur et embrouillé comme son

âme elle-même. Qui sait si ce n'est pas après une nuit passée à lacérer dévotement ses chairs dans ce temple où tout parle de châtiment, que le terrible tsar sentait s'éveiller en lui une nouvelle soif de cruauté, qu'il inventait des supplices inconnus et que, selon la légende, il a fait crever les yeux de l'artiste qui avait exécuté ses dessins, afin qu'il ne puisse pas aller bâtir ailleurs un temple rival du Wassili Blajennyi?



L'ÉGLISE DE WASSILI BLAJENNYI

Il ne reste de l'ancien palais des tsars élevé en 1487 que l'escalier rouge d'où Nicolas II s'est montré au peuple après le couronnement, et le *palais à facettes* où l'on sert le repas impérial tout de suite après les cérémonies du couronnement. C'est là que reste en permanence le trône du tsar, et le gardien qui m'accompagne dans ma visite me décrit dans tous ses détails le cérémonial de ce

dîner où deux couverts seulement sont mis pour l'empereur et l'impératrice, pendant que les princes étrangers, les dignitaires de l'empire, les ambassadeurs debout regardent les souverains goûter aux plats, qui leur sont présentés par les généraux de l'état-major, escortés de chevaliers-gardes, sabre au clair.

Ce palais à facettes est un bijou d'architecture féerique : partout le regard est séduit par les reflets rouges, verts, jaunes ou bleus des innombrables facettes; on dirait des fusées jaillissant des murs.

Plus sombre et infiniment moins coquet apparaît le *Terem,* le vieux palais que je visite ensuite pour me faire une idée exacte de la demeure des tsars au moyen âge. Les appartements des premiers souverains moscovites sont conservés avec les meubles, les habits, tous les objets dont les tsars se servaient à cette époque. C'est une revue instructive : on voit comment lentement, mais avec persistance, la civilisation européenne s'infiltre peu à peu jusque dans les remparts des princes russes, et comment se prépare sourdement l'éclosion du génie de Pierre I[er], le grand réformateur de la Russie.

Le tsar des cloches fut destiné par le tsar Alexis Mikhaïlovitch à la cathédrale de l'Assomption; ce colosse pesait 8,000 pouds, c'est-à-dire 32,000 livres. Lorsqu'on voulut soulever la cloche géante pour la suspendre, elle brisa toutes les poulies, écrasa l'édifice, ensevelissant sous elle tous les hommes qui s'y trouvaient, et s'enfonça si profondément dans le sol qu'il fut impossible de la dégager. Elle resta ainsi enfouie jusqu'au jour où la tsarine Anna Ivanovna tenta de la retirer de cette fâcheuse posture, mais en vain; rien ne put ébranler le *tsar des cloches;* la géante refusa obstinément de balancer son énorme battant, trouvant sans doute que les bourdons des quarante fois quarante églises de la ville sainte suffisent pour édifier les oreilles des Moscovites, et elle est restée sur le flanc, attendant comme le géant de la légende le héros qui viendra la réveiller.

L'idée de doter Moscou d'un *tsar des cloches* a été évidemment suggérée par le *tsar des canons,* qui pèse 12,000 pouds, un tiers de plus que la cloche et date du siècle précédent. J'admire ces deux colosses muets, la cloche qui ne sonne pas et le canon qui ne gronde jamais : ils sont à leur place au Kremlin, dans ce cadre imposant d'un passé qui s'est tu pour laisser mieux entendre l'appel des peuples d'Occident. En leur présence, involontairement je me rappelle la conclusion par laquelle notre excellent ministre de l'instruction publique, M. Alfred Rambaud, termine son *Histoire de la Russie,* qui fait l'admiration des savants russes : « Nous avons eu à raconter l'histoire de l'État russe, l'histoire du peuple russe commence. » On ne peut dire mieux ni plus vrai.

Et n'est-il pas réjouissant de constater que la première manifestation de ce peuple affranchi a été de se tourner vers la France?

L'alliance franco-russe n'est pas uniquement l'œuvre du tsar, mais aussi de son peuple, qui a compris l'importance de cette union pour la sécurité des deux nations et pour la paix générale de l'Europe. Il serait injuste de ne pas reconnaître que Moscou et les Moscovites se sont signalés parmi les plus chauds partisans de l'alliance franco-russe.

*
* *

Je quitte le Kremlin pour aller au Kitaï-Gorod, la ville du peuple russe, le rempart de la bourgeoisie moscovite. Je traverse la vaste place Rouge et je passe devant le *Lobnoe Miesto,* vaste plate-forme à laquelle conduisent des marches de granit. Cette place sépare la ville des palais et des cathédrales de la cité marchande, et c'est là que la colère des tsars et des peuples s'est donné libre carrière. C'est cette place qu'Ivan le Terrible arrosa si souvent du sang de ses victimes, qu'il recommandait ensuite à la clémence de Dieu, en réclamant pour elles les prières de l'Église : « Souviens-toi, Seigneur, des

âmes de tes serviteurs au nombre de 1,505 personnes, des Novgorodiens! » ou encore : « Souviens-toi, Seigneur, de Kazarine Doubrovski et de ses deux fils, plus dix hommes qui sont venus à son secours. »

C'est encore sur cette place que Pierre le Grand fit exécuter les adversaires de ses réformes, les Streltzi, qui voyaient en lui un novateur dangereux. Place sinistre que remplit le souvenir des inévitables et sanglantes convulsions d'un corps social en formation.



LA PLACE ROUGE
UN DIMANCHE DES RAMEAUX

Avec quel plaisir je lui tourne le dos pour pénétrer dans la cité industrielle et marchande, tout au pied du Kremlin; ici c'est l'activité du travail; l'animation d'une ville moderne, qui prépare un avenir bien différent du lugubre passé que personnifie la hautaine forteresse. Il est pourtant encore bien asiatique d'aspect, ce Kitaï-Gorod, avec son *gostiyai dvor*, son immense bazar oriental, ses passages tortueux, ses milliers de boutiques où s'étalent et s'entassent pêle-mêle tous les produits du monde, les objets rares et précieux dans la promiscuité des hardes sordides. En réalité, ces marchands à longue lévite sont matériellement les maîtres de Moscou ; tout le commerce de la Russie passe entre leurs mains; il ne leur manque pour prendre une influence en rapport avec leur importance que l'instruction. Les progrès rapides qu'ils ont faits en ce sens pendant les dernières trente années permettent de leur présager un avenir prochain des plus brillants. C'est que le réveil du Kitaï-Gorod ne date pas de loin.

Il y a un demi-siècle tout au plus, ces millionnaires de Moscou ne différaient guère dans leur conception de la vie et leurs relations de famille du marchand de Samarcande ou de Téhéran. Ostrovski, dans des comédies et des drames qui sont le fleuron du théâtre russe, a peint sur le vif les hommes et les femmes de ce tiers état russe, beaucoup plus puissant en Russie qu'il n'en a l'air, bien qu'il n'ait jamais tenté de révolution. Le désir de civilisation de ces barbares du « royaume des ténèbres » était si sincère, qu'ils n'en ont point voulu à Ostrovski de les avoir portraiturés, et qu'ils vivaient dans les meilleurs termes avec lui, plutôt flattés d'avoir servis à aiguiser

sa verve satirique. Le marchand moscovite d'alors était un primitif qui ne voyait rien au delà de sa boutique; très orgueilleux, il régnait en despote dans son étroit royaume, et se courbait servilement devant ses supérieurs. grand plaisir était de boire et de battre sa femme. Lorsque, dans une famille de marchand russe, un jeune homme ou une jeune fille manifestait le désir de s'instruire et montrait du penchant pour les lettres, les arts ou les sciences, ils pas-



LE MUSÉE HISTORIQUE

Pas la moindre velléité de s'instruire, pas le moindre goût de l'art; cent fois millionnaire, il se disait que ses pères s'étaient enrichis sans instruction et il mettait sa fierté à revêtir le long vêtement de drap de ses aïeux, les mêmes hautes bottes goudronnées, se plaisait dans une maison sordide, et son plus saient pour des révoltés, des êtres subversifs qui osaient s'insurger contre les traditions de la famille, et qu'il fallait soumettre par tous les moyens. Le plus souvent, l'audacieux enfant succombait dans cette lutte inégale.

Mais déjà l'Europe était aux portes de Moscou; la crise qui suivit la guerre de

Crimée et le changement qui s'opéra dans la vie russe sous le règne réparateur d'Alexandre II transformèrent les maîtres du *Kitaï-Gorod*. Dès qu'on lui donna des écoles, la jeunesse moscovite se montra avide de science et d'art, et mit plus tard à leur service les grandes fortunes accumulées par ses ancêtres. La classe des marchands moscovites, les *kouptzi*, compte aujourd'hui plus d'un mécène ; deux surtout méritent d'être mentionnés, deux frères, les messieurs Tretiakoff, qui se sont institués les protecteurs de l'art russe. Ils ont réuni dans une galerie une collection des œuvres de tous les peintres russes, et ils ont fait don à leur ville natale de ce musée russe.

J'aurai un jour à parler plus longuement de ce musée, qui est une des attractions de Moscou et beaucoup plus important pour l'étude de la peinture russe que l'Ermitage de Saint-Pétersbourg. Pour le moment, je me bornerai à dire que cette école moscovite présente une grande originalité. Elle ne s'est pas contentée de marcher à la remorque de Florence, Rome, Paris ou Munich ; elle s'est flattée d'élargir le champ de la peinture, en s'adressant à l'esprit par le choix du sujet, au lieu de chercher uniquement par une harmonieuse combinaison de lignes et de couleurs de faire naître une émotion visuelle. Ce principe peut être discuté, mais il est incontestable que la jeune école russe a donné des artistes d'un talent original et savoureux, comme Ivanoff, Kramskoï et Riepine.



LA SALLE DU TRÔNE AU PALAIS DU TEREM

Il serait pourtant téméraire d'affirmer que tous les marchands du Kitaï-Gorod ont fait peau neuve ; sous les couches nouvelles persiste l'ancienne alluvion ; la race des modèles d'Ostrovski n'est pas encore éteinte, témoin l'authentique anecdote qu'on vient de me raconter :

Il y a quelques années, le maire de Moscou eut besoin pour une œuvre de charité de quelques milliers de roubles. Il jeta son dévolu sur un millionnaire de vieille roche, un certain Bokoff, et sollicita son aide. Le richard moscovite ne trouva pas l'œuvre intéressante : il s'agissait d'un asile pour l'enfance; Moscou s'en était passée jusque-là, et le marchand russe trouvait cette création superflue; mais, après tout, quelques milliers de roubles ne sont pas une affaire. Il réfléchit un instant, puis dit au maire :

— Si tu me les demandes à genoux, en te prosternant trois fois devant moi jusqu'à terre, je te donnerai les trois cent mille roubles.

Le maire le prit au mot, se jeta aux pieds du millionnaire et trois fois effleura le plancher de son front. Très ému et charmé, Bokoff s'empressa de s'exécuter, et les enfants pauvres de Moscou possèdent aujourd'hui un asile. Nous nous représentons difficilement le lord-maire ou le président du Conseil municipal de Paris se prosternant devant M. de Rothschild pour la création d'une œuvre charitable!

Le Kitaï-Gorod est très dévot; dans ses rues circulent sans cesse des moines et des religieuses; celles-ci sont pour la plupart des femmes âgées, ridées et courbées sous les longs voiles noirs qui flottent sur leurs épaules, retenus par un bonnet pointu de velours noir. Les femmes des marchands croient que la visite des pèlerins porte bonheur, et elles leur font gracieux accueil et ne les laissent jamais partir les mains vides. Le Kitaï-Gorod regorge d'ailleurs de monastères, on les compte par milliers; les plus célèbres sont le couvent de l'Épiphanie, Zaiconospassky, de Saint-Nicolas et Znamensky, qui fut la résidence du premier Romanoff. On a restauré ce berceau de la dynastie régnante, mais très maladroitement; l'architecte, au lieu de ressusciter l'antique demeure des souverains de Russie, s'est livré à sa fantaisie.

Beaucoup plus originale est la Bourse aux icônes, une des curiosités du Kitaï-Gorod. Moscou est la ville du commerce en gros et dédaigne la vente au détail. Que cet entassement de saints et de vierges, de saint Alexandre Newski, de saint Wladimir, de saint Georges terrassant le Dragon est peu fait pour inspirer la vénération des saints! Je fais part de mes impressions au marchand qui se promène devant sa pieuse boutique, un verre de thé bouillant à la main. Il est de mon avis, mais il ajoute en haussant les épaules :

— Nitchevo, affaire de commerce!

En effet, l'icône est encore l'article de marchandise le plus demandé en Russie, et le temps est encore loin où il sera supplanté par la Bible, qui certes parlera plus à l'âme du Moscovite que ces peintures sans art ni onction. Cependant, là encore un progrès très sensible se manifeste; il y a une trentaine d'années, un livre était une denrée rare dans le bazar du Kitaï-Gorod, maintenant c'est par milliers de volumes que Moscou en envoie dans toutes les provinces russes.

L'empereur Nicolas II, dès son avènement au trône, a exprimé le désir de voir le ministre de l'instruction publique se préoccuper tout particulièrement des meilleurs moyens de répandre l'instruction primaire. Les Zemztvos, pour répondre à ce vœu, ont, à l'occasion du couronnement, affecté des sommes considérables à la création de nouvelles écoles dans les villages. En dépit de son air byzantin, Moscou possède une des premières universités de la Russie; c'est sa coquetterie, et elle a le droit d'en être fière, car le temps n'est pas éloigné où cette université était un foyer de lumière. Tourguéneff s'est assis sur ses bancs. C'est à Moscou qu'ont vécu Gribojedof, Gogol et Ostrovski. Moscou conserve pieusement la mémoire de ses grands écrivains, et le *Mali-Théâtre* de Moscou est le seul qui constitue un théâtre vraiment national. Si Saint-Pétersbourg manifeste quelque tendance à devenir « une ville de bureaucrates », Moscou met son orgueil a être avant tout la ville de l'intellectualité et du sentiment russe.

MICHEL DELINES.

LE FAKIR

CONTE HINDOU

I

Trivandéram dormait dans la chaleur mauvaise, et la mer, atténuant à peine d'un souffle l'heure implacable, fredonnait sa berceuse au loin. Évoquant des infinis mélancoliques, la mélodie des vagues arrivait à la véranda, indécise, entrecoupée par le bruit de l'eau que deux serviteurs lançaient du dehors sur les nattes de vetyver tendues entre les colonnes.

Abandonnée sur des coussins, Aditi, fille de Goutnalh-Sarma, goûtait ces bruits et ces fraîcheurs, amusée de sentir quand, brassant l'air en cadence, le vandah passait au-dessus d'elle, voler ses boucles et vibrer ses cils. Goutnalh-Sarma était le plus riche marchand de la province. Il possédait des rizières immenses ne manquant jamais d'eau, sans cesse remuées par des centaines d'ouvriers, de beaux troupeaux de génisses, des taureaux aux grandes cornes, vigoureux. Ses navires prenaient le large, chargés de figues sèches, de pistaches, de grenades et de bois précieux envoyés de ses campagnes à dos d'éléphant. La fortune lui avait donné encore Aditi, ce trésor incomparable.

Elle entrait dans sa quatorzième année; on venait de donner les fêtes de sa puberté et de ses fiançailles, et les parents de l'homme qu'elle aimait avaient eu des cris d'admiration devant sa splendeur. « Elle est belle, disaient-ils, comme Devanaguy, la vierge éternelle. »

Or, comme Aditi rêvait ainsi dans la véranda, à l'heure où les abîmes du ciel sont en flammes, une de ses femmes souleva la courtine qui cache les appartements privés :

— « Saverinaden est là, » dit-elle.

— « Qu'il entre. »

C'était un « saint » célèbre dans tout le sud de l'Inde. Fils d'une danseuse de la pagode de Trivandéram, il avait été initié dès son enfance aux mystères des brahmes. Les souffrances indicibles et les indicibles voluptés s'étaient partagé sa vie. Maintenant, maître absolu de son corps et de son âme, il commandait au plaisir et à la douleur. A son intelligence, haussée par les épreuves, un monde ignoré des autres hommes s'était ouvert, et il passait en ses yeux comme des souvenirs indistincts de vies éteintes ou des espoirs précis de vies à venir.

Cet homme, dont on contait des prodiges, Aditi l'avait voulu voir, et elle avait envoyé une grosse somme aux brahmes. Les fakirs sont les esclaves des temples. Voués à la misère, ils usent de leurs incompréhensibles facultés, ils s'offrent en spectacle pour grossir le trésor sacré. Dans les religions hindoues, le fakir est une force mystérieuse et invincible.

Donc devant Aditi et la servante se tenait Saverinaden. Vêtu seulement d'un turban et d'un caleçon de toile, les muscles saillants sous la peau lisse, immobile et muet, il ressemblait à une statue de bronze. Le butoir à sept nœuds, signe des initiations lointaines, était suspendu à sa ceinture. Il examinait la jeune fille, le front très pur, le cou adorable où brillaient des saphirs, le gorgerin de soie de Dakka et les hanches dessinant des courbes de lyre sous les flots de gaze pailletée d'or. Elle avait abandonné sa babouche et posé son petit pied nu au bord du tapis de kanawer, sur le dallage de marbre. Mais eût-il pu, dans la deuxième moitié de sa vie, s'émouvoir à la vue d'une femme, celui qui, depuis l'enfance, dormait sous le toit des deva-

dassys, les plus belles filles de l'Inde?

— Saverinaden, dit Aditi, tu sais pourquoi je t'ai fait venir. Je veux voir de belles choses. Commence.

Le fakir prononça à haute voix le monosyllabe mystérieux *Aum,* les trois mots sacrés *Bhour, Bouvah, Souar,* et se mit à murmurer des prières. Puis, avisant dans un coin de la véranda un de ces grands vases d'argent qu'on fabrique au Nepal et dont les reliefs content la vie de Christna, fils de Vichnou, descendu sur la terre pour la rédemption des hommes, il étendit la main vers lui. Aditi l'entendit implorer « l'esprit qui a trois formes » et « les puissances qui veillent sur le principe intellectuel de la vie ». Soudain le vase énorme eut une oscillation légère, qui fit trembler les fleurs et les tiges qui l'emplissaient, puis, comme poussé par des bras invisibles, glissant sur les dalles, il s'avança vers le fakir. La première stupeur passée :

— « Fais qu'il s'approche de moi, » dit Aditi.

Et le vase s'avança vers elle peu à peu. Mais elle se rejeta en arrière, effrayée :

— « Arrête ! »

Le vase, s'arrêtant net, se mit à tourner sur lui-même, lentement d'abord, puis avec une rapidité extrême, ne touchant plus le sol. Et voici que des parois d'argent une musique s'éleva, indistincte, très douce, pareille aux refrains que les femmes fredonnent en revenant des champs de nelly, le soir. Elle reconnaissait une de ces chansons respectées par le flot des siècles, romance antique léguée par les mères et les nourrices aux petits enfants d'âge en âge :

Que dit dans le soir qui tombe
La colombe à la colombe ?
« Il n'est qu'un bonheur, aimer. »

Les notes s'éteignirent comme des souffles dans le vase enchanté.

Saverinaden reprit ses invocations. Un bouton de laurier-rose se détachant de sa tige demeura un instant suspendu en l'air :

— « Prends ce bouton dans ta main, » dit-il.

Et, émerveillée, Aditi vit le bouton s'ouvrir.

— « Ta puissance est presque divine. »

— « Je ne suis qu'une tige de soudra sous le vent. »

Il cueillit dans le vase des fleurs de laurier, d'oranger, de grenadier et de lotus bleu et les répandit sur les dalles. Mais elles semblèrent rebondir et, se réunissant, se tressant d'elles-mêmes, formèrent un diadème qui s'enleva.

Aditi, prise d'une émotion violente, tremblait :

— « C'est assez, dit-elle. Tu es las. »

Il paraissait en effet envahi par une extrême fatigue.

Elle ajouta :

— « Demain, il faut revenir. »

Et le lendemain, à l'heure de la sieste, Saverinaden revint. Après avoir prononcé les mots magiques, il étendit le bras vers l'une des nattes de la véranda :

— « Regarde. »

La natte sembla se résoudre en vapeurs et, dans une lueur rose, apparurent de vastes ruines. Coupoles aux pierres disjointes, d'où montaient des verdures, portiques ulcérés par les effritements, piliers ceints de blocs tombés de leurs faîtes, c'était une ville immense dévastée par la charge des siècles et le vol des conquêtes. Quels bras avaient dilacéré ces dentelles de pierre? Quelles lames ouvert des plaies dans ces hauts reliefs et décapité les statues des héros et des dieux? Çà et là des étangs sacrés allumaient de reflets leurs eaux dormantes, et sur ces splendeurs moribondes les tamariniers édifiaient des dômes verts.

— « Bedjapour! » dit le fakir.

Ç'avait été l'une des cités les plus grandioses de cette Inde qui va mourir.

Saverinaden revint tous les jours. Aditi ne voulut plus qu'on fît entrer pour la distraire les pandarons, ces rhapsodes hindous, qui savent les légendes des temps où la vie ne se séparait pas des

songes. Que lui importait l'histoire de la Vierge modeste, de Soudama le semeur, les paroles de Christna dans la forêt déserte, puisqu'un homme la transportait en ce monde des merveilles dont les contes n'étaient qu'un souvenir! Et du sol et de demeurer suspendu ainsi, sans appui, longtemps.

Un jour il dit à la jeune fille :

— « Pose-toi une question en toi-même. »

Elle pensa : « Qui m'a le plus aimé? »



elle se laissait conduire dans l'insondable délicieusement, vite guérie des effrois de la raison, en femme du rêve et du soleil.

Tantôt le fakir tapissait entièrement le sol de guirlandes de fleurs amatlés, tantôt il frappait de paralysie la servante d'Aditi et la guérissait d'une parole. Une flûte joua d'elle-même les airs qu'Aditi voulut entendre, et il lui arriva de s'enlever lui-même à un mètre et sur le sol des lettres de feu apparurent :

« *Ama.* — Ta mère. »

Elle pensa encore : « Qui m'aimera le plus à l'avenir? » et une main invisible écrivit en tamoul :

« Un qui ne le dira point et que tu n'aimeras jamais. »

Quand elle voyait la fatigue détendre les traits de Saverinaden, Aditi le faisait asseoir en face d'elle et l'interrogeait :

— « Comment as-tu acquis ce surhumain pouvoir? »

— « Je ne suis qu'un instrument aux mains des êtres supérieurs. »

— « Comment es-tu entré en communication avec ces êtres? »

— « Tu me demandes le secret de mes initiations : je ne puis parler. »

— « Alors dis-moi les autres choses de ta vie. »

Et le fakir contait son pèlerinage au Gange, comment il était allé à Benarès, la ville sainte, en se traînant sur les genoux, et sa voix changeait, semblait-il, au récit de l'arrivée et à la description des beautés déployées alors devant lui. C'étaient, dans la lumière éblouissante, des minarets, et des dômes, et des tours, où se posaient des cigognes. Les broderies de marbre des palais se reflétaient dans l'eau du fleuve indéfiniment. Des foules remuaient sur des places immenses; des terrasses innombrables s'étageaient entre les massifs de baobabs, de bananiers, de tamariniers en fleurs, qui se fondaient dans de grandes forêts au loin.

Quatre ans, pour purifier son âme, il était resté au bord du Gange, debout sur l'une des corniches des Gaths, où on lui jetait sa nourriture. Tout le jour, au-dessous de lui, les coolies, ployés sous les marchandises, passaient et repassaient, chargeant et déchargeant des bateaux. Et il disait les cris, les appels, le souffle des mariniers tirant sur les amarres, le bruit des chaînes, des ballots, des caisses, sur le pont des embarcations. De temps à autre, au milieu du courant, passaient des épaves qui étaient des cadavres. Heureux ceux qui meurent au bord du grand fleuve, ceux qu'emportent ses eaux! Ils vont, sans traverser d'autres existences, au séjour du bonheur. Et le fakir rêvant sur la corniche était comme un être arrêté entre la vie et la mort. A la fin, habitués à sa présence, les geais vêtus d'azur et d'or, les tourterelles et les pigeons verts des pagodes jouaient autour de lui, traçant des éclairs de couleur vive en pleine lumière. Il disait l'heure des ablutions dans l'eau violette et bleue, l'heure où le couchant étend des nappes de feu sur les plaines du Meiwar, et les nuits du Gange, les reflets de lune sur les vaguelettes, le clapotis monotone de l'eau contre les degrés de pierre, et sur le fleuve, où leurs barques mettent des ombres, la chanson des tadels.

Aditi l'écoutait, amusée, effrayée, attendrie, prise par le conteur, qui conduisait avec une habileté extrême les émotions de cette enfant. Les heures s'écoulaient dans l'évocation des choses passées, et la poudre de sandal et de racine d'iris brûlant dans un réchaud de cuivre mettait autour d'eux une vapeur bleue d'irréel.

Mais un jour Aditi parut distraite. Saverinaden lui dit :

— « Cette histoire ne t'intéresse plus. Je vais partir. »

— « J'ai une pensée qui revient sans cesse. Reste quand même. »

Elle ajouta :

— « Toi qui sais tout, peux-tu la savoir? »

Il se recueillit :

— « A quoi peut penser une jeune fille, sinon à son fiancé, dit-il; et, sur un autre ton : à celui qu'elle aime. »

— « Tu as trouvé. J'ai devant mon âme l'image de Vyasa. Dans dix jours, il passera à mon cou le collier du mariage. »

Lui restait silencieux, et bientôt elle s'aperçut qu'il pleurait.

« L'amour des courtisanes fait aimer la vertu », dit un proverbe hindou.

II

Redevenu brusquement maître de lui-même, Saverinaden était parti, très grave. Aditi ne lui avait pas dit de revenir. Mais elle ne put sortir, les jours d'après, sans le rencontrer agenouillé au bord de son chemin, les yeux au sol, et comme abîmé dans ses pensées. A tout moment, elle avait la conscience vague

de sa présence près de la maison. Chaque soir, elle montait sur la terrasse respirer le parfum des cannelliers et écouter le chant des boulbouls et des loris réveillés de leur sommeil diurne. Une ombre filait rapidement sous les mangoustans dans les rayons de lune. Elle devinait le fakir. Une nuit, comme les éléphants de la pagode venaient de frapper sur les gongs, elle vit des lueurs passer dans le noir. Des mains lumineuses apparurent, lançant des fleurs de flamme et une voix chanta :

Que dit dans le soir
[qui tombe
La colombe à la co-
[lombe?
« Il n'est qu'un bon-
[heur, aimer. »

Le lendemain, elle fit chercher Saverinaden.

— « Pourquoi as-tu troublé mon sommeil, cette nuit? »

— « Ton père possède plus de terres, de troupeaux et de serviteurs qu'un rajah. Ma mère vend aujourd'hui du bétel dans les bazars. De toi à moi, il y a plusieurs échelons d'hommes. Ordonne qu'on me châtie. »

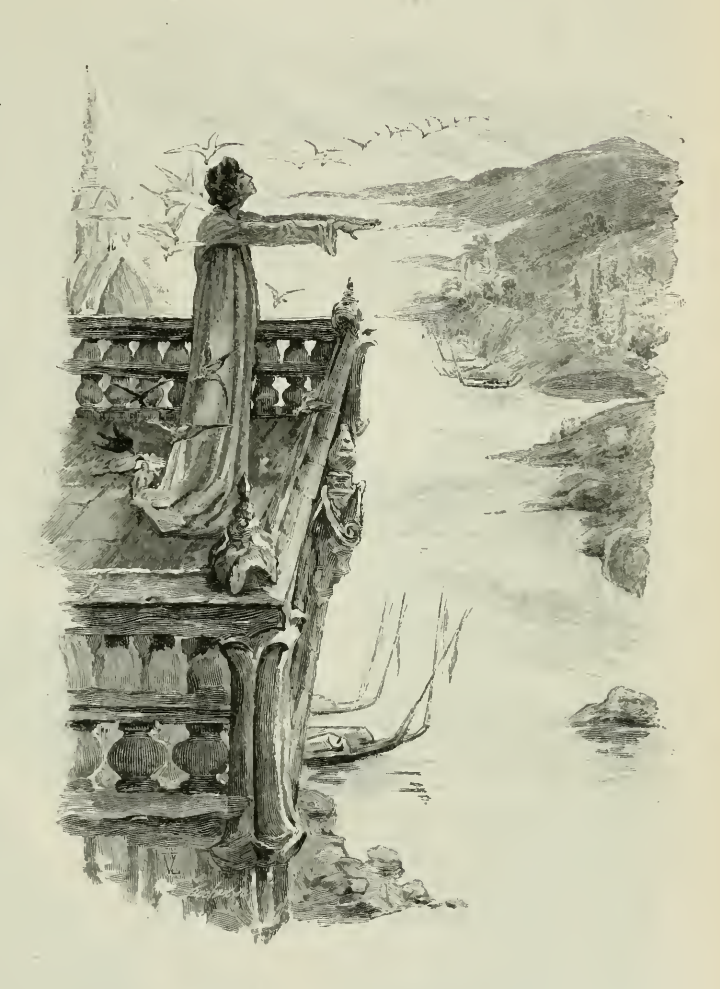
— « Tu es un grand saint, mais ta puissance est moindre que celle des dieux, et les dieux veulent qu'on respecte les vierges. »

— « Tu me verras encore une fois, un jour où tu seras heureuse. Ensuite tu n'entendras plus parler de Saverinaden. »

— « C'est bien. Tiens ta promesse. » Il partit.

III

Le matin du mariage d'Aditi avec



Vyasa, fils de Visvamitra, une raie rouge ensanglanta d'abord la mer; puis l'aube nuptiale ouvrit derrière la pagode un éventail de perles. Le long de l'avenue du temple, des touches écarlates se posèrent sur les fleurs tragiques des flamboyants et sur les arbres les fines feuilles frémirent, pareilles à des guipures pendantes du nid des colombes. Enfin le cortège apparut en ordre, prêt à partir.



En tête dix éléphants, les trompes fleuries de guirlandes, les défenses, ceintes de bagues d'or, portaient au-dessus d'un frontal de velours un grand soleil d'argent. A leurs haoudahs flottaient des voiles de soie et des bande-

roles. Derrière eux, un char de fleurs supportait la statue de Vichnou fraîchement frottée d'huile, et, autour d'elle, en des costumes de soie lamée d'argent et d'or, les devadassys indolentes qui souriaient à la foule. Les palanquins des fiancés, aux colonnettes frêles et au toit pointu, étaient entièrement d'or ciselé incrusté d'ivoire. Les chars des invités se rangeaient alentour, attelés de chevaux de Ceylan qui piaffaient.

Le soleil émergeait à l'orient. Un rayon alluma le triangle sacré de la pagode, et l'on entendit résonner la trompe des brahmes. A ce signal, les cornacs piquèrent de leurs crochets le front des éléphants qui, levant leurs trompes, s'avancèrent monstrueux, en ligne, dans la foule qui criait.

Le cortège s'arrêta devant la pagode et l'on se pressa d'abord autour du char de Vichnou pour voir danser les bayadères. Tout d'abord, les pieds joints et les jambes immobiles, elles se cambrèrent ; des frissons couraient sur leurs bustes. Elles se penchèrent en avant, les bras raidis, les poings fermés, puis, se redressant, renversèrent la tête, tandis que sur leurs lèvres entr'ouvertes un souffle passait comme une prière. Sous leurs paupières mi-closes, leurs yeux avaient un éclat tendre. Longtemps, elles se jouèrent ainsi, en mille poses, et c'était l'invocation, le dédain, le dépit, l'abandon, la volupté et la folie.

Leur danse cessa, et l'on se porta sur l'un des côtés de l'avenue, dans un grand silence. Sur des troncs d'arbre coupés à deux mètres du sol on avait adapté horizontalement des roues portant à leurs jantes des crochets de fer. Sur chaque roue s'étaient placés six fakirs. Les crochets traversaient leurs cuisses, leurs bras ou leurs épaules, et du sang tombait goutte à goutte, formant des flaques noires à terre. Des hommes poussèrent sur les jantes, et les roues tournèrent rapidement entraînant les suppliciés. Eux, la voix claire, sans un tremblement, célébraient Siva. C'étaient là les scènes coutumières de tout grand mariage. Aditi regarda un instant, et laissa retomber le voile de son palanquin, dans la crainte de reconnaître Saverinaden.

Mais elle l'aperçut un instant après, parmi les gandharvas, les musiciens sacrés, comme elle montait l'escalier de la pagode, aux côtés de Vyasa. Il la regardait, comme s'il eût voulu fixer à jamais son image en son âme. Avant que les époux n'eussent atteint le seuil, il s'avança devant les brahmes et dit à voix haute :

« L'esprit de Siva m'ordonne de faire le sacrifice de mes yeux en l'honneur d'Aditi, fille de Goutnahl-Sarma, et de Vyasa, fils de Visvamitra. »

Le sacrifice des yeux est rare parmi les fakirs. Il exige le plus inconcevable dédain des douleurs. Un grand effroi passa sur la foule. Aditi ne pouvant empêcher cet acte, car c'eût été offenser les dieux, suivait les mouvements du fakir, dans une horrible angoisse. Il s'approcha d'un des brûle-parfums qui fumaient de chaque côté du portique, et en tira une mince amulette de fer, qui scintillait comme une étoile. Puis, il regarda encore la jeune fille, avec tendresse cette fois, — regard long, le dernier. Deux jets de fumée s'élevèrent de sa face. Ses lèvres tremblaient, comme s'il allait pleurer, et, en effet, deux larmes coulèrent sur ses joues de ses yeux éteints.

Quand Aditi entra dans la chambre de son époux, la voix des brahmes arrivait de la pagode, chantant l'office du soir, l'hymne quotidien en l'honneur des morts. Et elle pensait à Saverinaden, mort à jamais pour elle à la lumière.

Charles Ténib.

LA QUESTION DE L'UNIFORME CIVIL

Question grave et troublante !

Elle a pour origine un je ne sais quoi d'enraciné chez nous, un besoin de supériorité, de suprématie et de domination, comme un ressouvenir civilisé des gris-gris anciens, des paillons ou des torques portés par les Gaulois et les Francs.



Représentant du peuple (1793).

Bien longtemps ce goût sempiternel et singulier s'est contenté de la parure de guerre ; toute la chevalerie médiévale avec ses ferblanteries, ses cottes armoriées, ses plumails en restait la manifestation indirecte et naïve. Vers le xve siècle seulement les bourgeois, les robins et les prêtres avaient peu à peu accommodé l'ancien vêtement civil à leurs besoins, les prêtres en gardant la robe longue, les magistrats en disposant sur leurs épaules des lés de fourrures, les bourgeois enrôlés dans les offices municipaux en se bariolant de couleurs criardes mi-partie de l'une en l'autre. De siècle en siècle jusqu'à la Révolution ces usages s'accusèrent, mais le harnais guerrier demeura le premier, le plus envié ; même dans les luttes parlementaires du xviie siècle, les gens de justice n'eussent osé réellement s'accomparer aux gens d'épée, la hiérarchie persistait entre le glaive et la toge.

En ce qui touchait aux offices civils de la cour, à part les gens de service portant la livrée aux armes du roi, l'uniforme des grands officiers n'avait point de règles fixes ; on s'accoutrait à sa guise, sauf à revenir dans les cérémonies à la cuirasse militaire sur laquelle on installait les insignes de ses fonctions. Tel le duc de Montbazon, grand veneur passant en sautoir le huchet d'or ou le huchet d'argent, le grand écuyer tenant une épée énorme comme un cierge; sous Louis XIV il y eut le petit collet des secrétaires d'État dont on voit Colbert revêtu dans ses portraitures, ou Louvois, ou d'autres encore. Toutefois, ce collet servait surtout à l'ordre du Saint-Esprit qu'on y brodait sur l'épaule gauche ; pour les galas royaux, tous ces hommes graves s'engonçaient dans leur manteau des ordres ; c'était bien là un uniforme, mais militaire ou équestre, comme celui de Saint-Michel ou de la Toison d'or. Ici encore les armes avaient le pas, et les civils qui les portaient étaient assimilés aux gens de guerre.

L'uniforme imposé aux troupes par Louvois, débarrassé de sa quincaillerie gothique, et cherché dans les coloris voyants et avantageux, eut tout à coup un succès énorme. De telles classifications plaisent aux âmes candides, elles produisent un spécial état d'esprit chez ceux qui en sont décorés, et un plus spécial encore chez ceux qui

ne les peuvent avoir. Il y eut aux réformes de Louvois un corollaire bien inattendu, celui de la livrée des laquais, des bas officiers civils de la maison royale ou de celle des princes. En 1770, les gardes de l'Opéra, les maîtres ramoneurs, tous les servants de bouche recevaient sur le trésor des habits particuliers, différents de couleur, de drap ou de galons. Un ambassadeur pouvait se mettre à sa fantaisie, un ministre même; je ne dirai pas qu'ils en fussent charmés, car la tarentule les piquait sûrement déjà. Mais leurs laquais, leurs porteurs, les coureurs étaient à l'ordonnance. Plus tard, sous Louis XVI, on fit un pas dans le sens hiérarchique. Lorsque M. de Dreux-Brézé vint sommer le Tiers de se disperser, il portait un uniforme imaginé par Cochin où l'on retrouvait à la fois les tambours d'Henri IV, le manteau des anciens secrétaires d'État et le récent chapeau emplumé qu'on s'imaginait rappeler ceux du XVIe siècle! Il faut retenir ce travestissement curieux, le roi s'en affubla sous son manteau royal, et tout à l'heure, après la bousculade, Napoléon ni David ne sauront imaginer rien de plus noble, pour les galas impériaux ou les tenues civiles des grands dignitaires.



Conseil des Cinq-Cents.

Le cas est notable, je ne sache pas qu'on l'ait remarqué ni expliqué nulle part. Il note dans la société royale d'avant 89 un des affaiblissements coutumiers aux fins de régime ou aux renouveaux de dynasties.

Les uns et les autres sont également orientés dans le sens décoratif, solennel et puéril : Louis XVI, par faiblesse, Napoléon, par jeunesse et fougue, s'amusaient des mêmes travestis. Mais entre eux, il y avait eu mieux encore, les hommes de la Révolution, dédaigneux de hochets, de religion, de distinctions et qui bonnement, sans même apercevoir la contradiction, se fabriquèrent très vite à leur usage une parodie de la mascarade abhorrée. Le moins était en vérité que la Révolution démocratisât les insignes et fit de l'uniforme un ornement accessible à tous. On voulut seulement se différencier du ci-devant, et porter la livrée de l'homme libre. On s'adressa à David; il était dans ces temps à la fois l'Alphand et le Worth, le Zeuxis et le Praxitèle; peut-être eût-il souhaité de préférence voir les citoyens aller nus par les rues, mais il avait fini par comprendre que ces façons, possibles en Grèce, ne l'étaient pas en France. Il demanda à se recueillir, car la révolution dans les costumes et les usages devait à son idée marquer aussi irrévocablement qu'en politique; alors il imagina de grandes choses.



Administration départementale.

Imagina est bientôt dit : David n'était

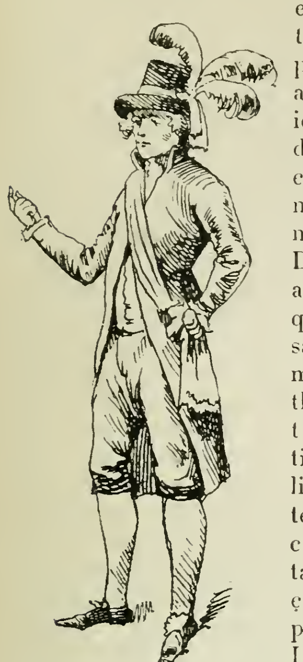
point un inventif, un savant moins encore. Comme de juste il se croyait ces deux qualités à un degré supérieur, et c'est d'elles qu'il se réclama pour sa besogne officielle. D'abord il eut la pensée de transcrire telle quelle la toge romaine, en prenant aux statues des musées la coupe harmonieuse des robes et des manteaux. Des gens de bon sens observèrent combien ces résurrections seraient insuffisantes eu égard aux climats rigoureux; et puis le chapeau serait proscrit, sans le chapeau pas de cocarde, et sans cocarde le citoyen français ne serait plus lui. Agacé, David se rendit cependant à ces bonnes raisons; il se tourna vers le théâtre où précisément les costumiers avaient inauguré de prétendus costumes nobles par moitié empruntés aux sans-culottes, par moitié aux ajustements des siècles passés. Voilà ce qu'on ne dit pas et qui est cependant la vérité vraie. Pour ses représentants du peuple aux armées, ses citoyens français à l'intérieur, ses « guerriers », le brave artiste innocent, mais civique, prit à François Ier ses justaucorps, aux croisés leurs baudriers, aux septembriseurs leurs toques fourrées, aux acteurs leurs maillots, aux généraux leurs petites bottes, et de ce salmigondis il fabriqua d'étranges maquettes dont le thème enthousiasma les patriotes. Par malheur, l'exécution en étoffe coûtait assez cher pour qu'on ne les admît point couramment. On se contenta de déguiser ainsi les élèves de l'école de Mars, et de temps à autre un proconsul envoyé aux guerres. Bientôt certains esprits indépendants et railleurs, habitués à leur bicorne d'autrefois, proclamèrent la toque insipide. Et puis l'on n'avait point fait une révolution pour anéantir les vieilles formes d'habit: le mieux serait peut-être que le peuple, en la personne de ses magistrats, refît une virginité aux hochets ci-devant; toute l'économie républicaine consista donc à donner aux moindres officiers municipaux l'attirail somptuaire jadis réservé aux tyrans. Cette appréciation concordait avec de curieux retours aux luxes et aux raffinements. Une voix autorisée s'écrie un beau jour dans le grand silence: « Condamnez la République aux simplicités du cloître, vous l'assassinez! » Alors, par crainte de paraître animé d'intentions contre-révolutionnaires, on revint presque à la parure d'avant, on la chargea toutefois, pour le principe, de beaucoup plus de cocardes, de rubans et de plumes. Comble de l'ironie, on prit à Henri IV la forme de ses chapeaux!



Habit civil du citoyen français.

Ce fut en 1795, au début du Directoire. Pour la première fois, la France allait avoir à sa tête de vrais civils, et pour une seule fois ces civils allaient porter un uniforme. « Les grandes républiques, écrit Grasset de Saint-Sauveur, ont aimé cette représentation de leurs magistrats. Quel luxe, quelle magnificence, quelle dignité dans le costume des Grecs! dans celui des Romains! Les pères de la Constitution française ont donné aux législateurs, au Directoire exécutif, et à tous les fonctionnaires publics un costume qui leur est propre, qui convient à leur caractère, et digne du peuple qu'ils gouvernent et qu'ils représentent. »

Grasset de Saint-Sauveur a reçu la commande du citoyen-ministre de l'intérieur lui-même ; ce qu'il nous montre est donc irréfutable. C'est pour lui une adaptation idéale et splendide de l'ancienne Rome à nos goûts et à notre caractère. David le disait assez, et ceux qui ne connaissaient les Romains qu'au théâtre le répétaient volontiers. En réalité, les Directeurs se rapprochaient davantage de François Ier que non pas de Brutus. Leur costume comportait un habit-manteau coupé à la mode de 1540, sans les gigots des manches, d'une veste longue et croisée, d'une écharpe, d'un maillot, et par-dessus le tout d'un chapeau « noir, rond, retroussé d'un côté et orné d'un panache », le chapeau de polichinelle ou du Béarnais. A pied, ceci ne manquait pas de drôlerie, mais à cheval ! Il faut voir Barras à cheval, avec son col de chemise pris au roi Louis XIII, et son baudrier campé sur la poitrine à la façon de celui de Romulus dans le tableau des Sabines...



Administration municipale.

Je ne parle ni des Cinq-Cents ni des Anciens ; ceux-ci, sauf la toque, rappelaient mieux les Cicérons antiques ; tout compte fait, leur robe n'était pas plus déplaisante que celle de nos magistrats ou de nos docteurs de facultés qui en dérivent. Mais tous les autres fonctionnaires de l'ordre purement civil, les secrétaires du Directoire, les messagers d'État, les huissiers, les juges de paix, les membres de l'administration départementale, les maires, reprenaient, avec des variantes dans la coupe ou la couleur, les splendeurs directoriales. Quelques-uns étaient bleus, d'autres noirs. Les juges de paix avaient au cou un ruban et une branche d'olivier en métal, les membres du tribunal civil un pareil ruban et un œil en argent, symbole de leur perspicacité. L'esprit monarchique comprimé un temps revenait avec rage, et, dans les provinces surtout, s'abandonnait aux mascarades les plus folles. La grande génération de 1793, si dédaigneuse de hochets, était irrémédiablement vaincue. Il faut entendre Grasset de Saint-Sauveur lui reprocher l'oubli de « cette partie si essentielle pour imprimer à la magistrature ce caractère de grandeur et de majesté qui l'environne de respect ».

« Barras est roi, Lange est sa reine », dit la chanson. Un roi civil, autrement intéressé de clinquant, de représentation qu'un vrai roi. Donnez-vous garde qu'aujourd'hui encore Barras ferait florès aux revues du 14 juillet.

M. Thiers fut un des rares souverains civils qui eussent chez nous compris la puissance et le prestige de l'uniforme ; il n'eût point fallu le pousser beaucoup pour qu'il imitât Barras.



Commissaire du pouvoir exécutif.

Le premier consul, passionné pour les hiérarchies, les classifications, et fort Méridional sur le fait de représentation, acheva de populariser l'uniforme civil; « on en mit à toutes bêtes ». Peu de changements d'avec le Directoire; un peu plus de casoars aux chapeaux, plus de broderies aux revers, une meilleure façon, une bonne part de fantaisie déjà. Dans la tenue générale, c'est comme un retour insensible, patient, mais formel aux usages proscrits. La monarchie se devine sous les manières, et l'étourdissant besoin de gloriole dont les magistrats civils trahissent les rages. Bonaparte est aux Tuileries et sa cour est le bariolage même. Lui, en habit rouge de consul, assure hypocritement la suprématie de la toge sur les armes; en réalité, ce qu'il rêve est autre, et le prendre pour un fonctionnaire civil serait la pire duperie. Son jeu est bonnement de n'effrayer pas et de continuer Barras. Mais tout à l'heure il jettera le masque et son habit rouge aux orties.



Juge de paix.

Empereur, il n'est guère plus ferré que David sur la question de l'habillement romain; sa littérature est plus de phrases que d'érudition; comme il veut se constituer une maison magnifique, il rêve les changements que tout parvenu impose à ses gens. La majeure partie de ses leudes sont des compagnons d'armes, mais aux réceptions officielles les bottes fortes, les sabres et les tuniques d'uniforme sont de mauvais ton. David consulté tient pour ses modèles du Directoire, si rapprochés de l'antiquité; Bonaparte incline aux traditions de la maison royale. Un compromis intervient, et le résultat en est étonnant. Maréchaux, princes, grands officiers, altesses sérénissimes auront deux parures : celle de leur fonction bonne pour la vie courante, et celle de cour, la seule admise dans les galas impériaux. Le dessinateur Hoffmann a réuni ces uniformes en un album colorié; tous y rappellent Barras, avec un différent chapeau toutefois et les broderies d'or spéciales pour chaque dignitaire. A peu de chose près, le chapeau avec son feu d'artifice de plumes d'autruche est celui de M. de Dreux-Brézé, grand-maître des cérémonies de l'ancienne monarchie, et ce chapeau vient du petit costume adopté par les chevaliers du Saint-Esprit.

Au jour du sacre ces travestis somptueux s'imposeront, ils émerveilleront le populaire et, comme on les aura admirés, ils seront sacrés aussi. Non pour l'éternité cependant, car l'empereur est de ceux qui veulent le mieux en chaque chose. Mais dans leurs grandes lignes les habits de magistrats, de préfet, de membres de l'Institut, de chefs de bureau, commenceront en 1804 une carrière poursuivie jusqu'à nous autres. Le côté drôle était que ces galas fussent ré-

putés une adaptation de l'habillement antique; rapprochons un membre de l'Institut d'une statue de César, nous verrons ce qu'en vaut l'aune.

La grande force de Napoléon fut de s'être placé assez haut et de tellement en imposer que même un ridicule venant de lui prenait rang de chef-d'œuvre. Le philosophe de sang-froid ne saurait jamais avoir la pratique utile au maniement des hommes; émoustillé par ses victoires, lui, le grand empereur, sentit admirablement ce que toute cette bourgeoisie jacobine et républicaine gardait de ses origines gallo-franques. Pour des titres, un peu de vert sur des redingotes, une croix chevaleresque, il savait pouvoir demander l'impossible et l'obtenir. Ceci fut chez lui sa constante préoccupation, comme il s'intéressait aux levers des femmes, à leurs toilettes et à leurs distractions. En même temps que le code Napoléon consacrait et défendait la propriété, les costumes et les insignes établissaient les démarcations mondaines. Par là s'installait l'esprit de corps et de castes, les bureaucraties hautaines, les aristocraties outrecuidantes que si longtemps l'Europe nous envia et nous emprunta. La Restauration trouve la France classée, étiquetée, graduée du haut en bas à la façon des plantes d'un herbier : elle dut suivre, car elle n'était pas de carrure à disloquer l'attirail.

Le moment fut gai et presque bouffon. Sollicitée en arrière, la royauté légitime emmêlait ses vieilleries ressuscitées aux nouveautés impériales. Il y eut des maréchaux d'empire promus chevaliers du Saint-Esprit, qui ne savaient ni s'agenouiller aux offices, ni s'approcher de la table de communion. Mais dans les hiérarchies mineures, on dut conserver à chacun l'habit officiel dont l'Empire l'avait revêtu. Chose inattendue, tous les officiers de la couronne, grands veneurs, chambellans ou échansons rentrés la menace aux lèvres et le dédain affiché pour l'usurpateur, se hâtèrent de suivre l'exemple. En 1816, M. de Duras chargea le dessinateur Laffitte de composer pour les uniformes les broderies bien pensantes. M. de Talleyrand n'eut donc que peu à faire pour se mettre à l'unisson, car les coupes impériales furent conservées. On substitua seulement les fleurs de lis aux abeilles, des saint-esprit aux aigles, et sur la légion d'honneur le portrait de Henri IV à celui de Napoléon. Dans ses inventions de broderies, Laffitte


Membre du tribunal civil.

trahit une aimable ironie de pince-sans-rire ; il donne la feuille de chêne à des seigneurs très caduques, l'épi de blé au grand panetier, d'énormes clefs aux chambellans, la vigne enroulée et feuillée au grand échanson. Pourquoi n'eût-il pas raillé, quand on voyait dans une salle des Tuileries le harnais de guerre du roi Louis XVIII, le heaume, l'écu, la cuirasse, les brassards et les cuissards imités de ceux de Louis XIV ?

* * *

Le roi-citoyen de 1830 a plus de philosophie et de l'esprit à revendre ; il tombe en une période de bourgeoisisme

aigu et entreprenant, où l'amour du galon reprend une nouvelle force. Je n'oserais assurer que les ministrables


Trésorier.

ambitionnassent le portefeuille pour l'habit, mais il se faut garder d'opinions. M. de Rothschild, tout-puissant qu'il fût, et maître du marché, s'estimait un plus digne seigneur de revêtir l'habit rouge de consul d'Autriche; quant aux citoyens de la classe moyenne, ils avaient pour contenter leur manie l'uniforme des gardes nationales pris pour un oui, pour un non, et qui enthousiasmait mesdames leurs épouses. Si maigre part de puissance qu'un fonctionnaire détînt, il le marquait aux cérémonies, dans les soirées du château, pour les moindres fêtes. Dans les cohues officielles, c'était le plus extraordinaire arc-en-ciel de couleurs criardes, de chapeaux emplumés et cocardés, de ceintures tricolores. Ceux mêmes qui n'avaient aucun droit à l'uniforme s'en fabriquaient de spéciaux, tels les révolutionnaires d'avril, Lagrange, entre autres, affublés de chapeaux pointus, de gilets dits à la Robespierre et de pantalons sans-culotte. Pour les uns et les autres, la tendance était guerrière et combattive, suivant la loi ordinaire des temps calmes et des périodes de paix. L'épée que les moindres chefs de bureau, gratte-papier des ministères, portaient au côté dans les cérémonies, était bien réellement le plus beau jour de leur vie; ils en eussent perforé les moqueurs. Puis l'influence de la légende bonapartiste échauffait les cervelles; des écrivains occupés à transcrire l'épopée, jugeaient en manchettes les victoires ou les défaites, et se fussent fait fort de gagner la bataille de Waterloo. De ceci à l'envie de revêtir la redingote grise il n'y avait qu'un pas; on le vit bien un jour dans une revue, quand un ministre civil accoutré en général d'armée s'avisa


Ministre.

de demander les ordres du roi. L'anecdote est du prince de Joinville; elle est impayable.

Mais comme sous ces contes malicieux on soupçonne un prurit de domination, l'envie de faire parler de soi, de se montrer aux foules émerveillées dans un pontifical magnifique ! Que de Prudhommes en sont alors à regretter l'époque héroïque où par un plumet qu'on accrochait à son chapeau, un grand sabre et des bottes, on allait aux armées décréter la victoire. Les monarchies en se succédant tuaient dans l'œuf tant de génies qu'un rien eût mis au pinacle. Alors beaucoup d'ambitieux reprochaient à Louis-Philippe son amour de la tranquillité et ses sacrifices à la paix. Au fond de leurs rêves, certains révolutionnaires entrevoyaient la France tenant tête à l'Europe civilisée, et eux, à cheval, mettant leur chapeau au bout de leur sabre entraînant des hordes ; eux, civils, commandant des troupes, récompensant les braves, devenus les maîtres !


Représentant du peuple (1848).

On eut bien une bousculade, on eut une république, mais l'Europe ne s'en inquiéta pas. On rengaina *la Marseillaise*, et lorsque la France se chercha un président, ce fut un soldat qu'elle choisit.

Un soldat, Cavaignac, puis un prince Louis-Napoléon, obligé par son nom à endosser le harnais militaire. L'uniforme civil des gouvernants était encore remis aux calendes...

Le second Empire s'organisa sur les traditions du premier; la maison impériale reconstituée reprit à son compte une bonne partie des idées du grand empereur. On alla jusqu'à prescrire aux magistrats des habits de cour en velours sombre et brodés au prorata des grades. Puis les officiers civils, attachés à la personne du souverain et de l'impératrice, reçurent d'ébouriffants uniformes rouges pour les chambellans, bleus de roi pour les écuyers. Les ministres, les sénateurs, les députés eurent le leur, comme les préfets et les maires. En réalité, c'étaient encore les inventions de David qui persistaient, mais rajeunies, reprises, accommodées aux coupes récentes et aux usages. Le chapeau de M. de Dreux-Brézé avait souffert mille adaptations ; autrefois porté en bataille, comme l'ont encore les gendarmes, il s'était mis la pointe en avant, dès la fin du règne de Louis-Philippe, puis rabaissé, diminué ainsi que nous le voyons aujourd'hui aux généraux et aux membres de l'Institut. Les plumails en panache s'étaient faits plus modestes, ils étaient remplacés par une bordure de plumes frissonnantes, continuée d'un bout à l'autre des rebords. Donc, sans qu'ils s'en doutassent, les maréchaux, les généraux, tous les fonctionnaires civils, même les cent-gardes ou les pompiers en tenue de ville, portaient la coiffure des ci-devant chevaliers du Saint-Esprit, si


Préfet des 86 départements.

méconnus et si parfaitement oubliés. Tout notre monde moderne est ainsi construit de résurrections biscornues. Titres, blasons, aristocraties ou codes ressemblent aux chapeaux.



Costume civil de gala.

L'amour du galon eut bien à la guerre de 1870, sa manifestation suprême, et l'on pourrait dire maladive. Les événements autorisèrent cette hystérie très spéciale; en face des envahisseurs, tous les dédaignés d'auparavant, les petites gens, les modestes sevrés de gloriole sous l'Empire, prirent texte de leur haine pour excuser leur mascarade. Tartarin couvrit ses doubles muscles de rivières de galons en zigzag. Nulle règle alors, mais en tous lieux la fantaisie délirante et la folie des grandeurs acceptées et applaudies. Il repassa chez nous un peu de ce frisson splendide et croyant ressenti par les vieux à la Révolution française; l'habit mit comme une trempe sur les courages.

*
* *

L'arrivée de M. Thiers au pouvoir donna la sensation réconfortante de la redingote grise et du petit chapeau revenus, on eût aperçu le président sur un cheval blanc passer une revue qu'il n'eût étonné personne. Les Sections vaincues, on aurait admis sans trop de méfiance les parades de quintidi. De méchantes langues ont insinué des fables à dormir debout, où l'on donnait le héros de la rançon nationale comme ébloui de sa fortune et rêvant de lui imposer un pontifical. L'habit doré de Barras, ou la tunique simple de Bonaparte? On ne savait, mais on disait tout de même. Autour de lui, les uniformes civils réapparaissaient que le naufrage avait respectés, ingénieurs, académiciens, préfets. Académicien lui-même, M. Thiers eût pu ceindre l'épée, arborer l'habit vert, et sous ces atours pacifiques, mais décents, relever le prestige de sa dignité. Pourquoi même ne fût-il point monté à cheval? on avait bien vu jadis vivant Denon ou Jomard cavalcader ainsi habillés, et personne n'avait ri.

Sur ce propos, des esprits fort convaincus raisonnaient de cette sorte : les préfets envoyés dans les départements sont une émanation directe du pouvoir



Chef civil des armées de terre et de mer (Connétable).

central exécutif. Ils ont leur costume depuis un siècle, on s'en accommode

et on le respecte. La logique exigerait que les ministériels civils eussent le



Chevalier de la Toison d'or.

même uniforme, un peu plus historié, plus brodé aux coutures. Avec, si l'on voulait, des plumes blanches de chapeau. Des ministres au président de la République, la nuance serait celle d'entre les anciens maréchaux et l'empereur. Mettons que le président ait une plume tricolore comme Barras, une épée différente, une écharpe en sautoir : l'argent des broderies le différencierait des militaires à qui l'or serait conservé. Par déduction, ceci pourrait servir à composer un habit pour les membres de l'Assemblée, pour les fonctionnaires inférieurs de tous grades, et le frac noir ridicule et bourgeois retournerait aux noces et festins.

Hélas! ce fut un beau rêve; M. Thiers ne voulut ni la redingote grise, ni les palmes vertes, ni la tunique préfectorale, on ne lui laissa guère le temps de prendre mesure. Et comme pour se venger de son insouciance, on le remplaça par un maréchal d'armée.

En France, le sarcasme tue. On n'osa plus parler d'uniforme civil désormais, parce que la grande poussée républicaine fut, dans ses discours et ses journaux, opposée aux hochets de toute catégorie. Les affamés de distinction se rejetèrent sur la Légion d'honneur ou les rubans de l'Académie. L'atavisme gallo-franc trouvait ce dérivatif à ses besoins, et les Athéniens de 1875 mettaient à rechercher les décorations la fureur de Clovis à s'emparer du vase. Ce fut pour la gallonomanie un temps d'arrêt, la phase de respect humain; mais il serait infiniment risqué de confondre cette fausse honte avec le dédain ou l'insouciance. Sans doute, M. Grévy ne songea guère au chapeau à plumes, ni au manteau de pourpre; ces coquetteries sortaient de ses moyens ordinaires, il en eût été plutôt gêné. Toutefois, il ne manquait pas de bons esprits pour déplorer ce jansé-



Doge de France.

nisme. L'idée du monsieur en habit noir assistant aux revues à la première place déconcertait les amoureux de repré-

sentation. On eût souhaité à lui ou à M. Carnot, son successeur, quelque distinction extérieure voyante, dorée, à tout le moins pour ce dernier l'uniforme d'ingénieur agrémenté spécialement d'un peu plus de broderies. N'était-ce point aux galons, aux plumails, et à je ne sais quel cheval noir que le boulangisme dut sa popularité première ?

Les chroniques disent qu'un dessinateur fort notable se donna la satisfaction platonique d'imaginer un gala pour les présidents de la République et leurs ministres. Le projet sentait de trop la monarchie, on ne l'examina même pas. Il comportait, pour les grandes audiences, une sorte d'habit impérial rappelant celui du grand maître de la Légion d'honneur ; pour les sorties officielles, une façon d'uniforme militaire ; dans les petites tenues, le képi et le dolman avec broderies sombres. Une objection y fut faite, et elle avait sa valeur : c'est que le président n'est point forcément un bel homme. Que les hasards du Congrès délèguent un bossu à la première magistrature, le gala n'aurait plus de raison d'être, même il pourrait devenir ridicule. En France il ne faut pas de ces choses...

HENRI BOUCHOT.



Premier magistrat de la République.

UNE LEÇON AU CONSERVATOIRE

PYRRHUS

Voulez-vous, ami lecteur, que nous pénétrions ensemble au Conservatoire? Vous allez voir de près ce jeune monde si exubérant, déjà imbu des grandes et petites passions que la vie théâtrale dé-



veloppera plus tard, mais très ardent au travail, très épris de savoir, et, en somme, infiniment facile à manier et à gagner.

L'heure a sonné : M. Lamy, le surveillant général, un excellent homme qui fait aimer le règlement, par la façon intelligente dont il le comprend et l'applique, nous donne l'accès d'une salle et fait l'appel des noms. Laissons se calmer le léger brouhaha qui accompagne toujours ces installations; laissons à nos jeunes gens le temps de se raconter qu'on a mis, la veille, sur quelque scène de la banlieue ou de la province leur talent à contribution, et qu'ils ont eu un succès immense, et à nos jeunes filles celui de jeter à la dérobée un rapide regard sur leur miroir de poche, de sourire à leurs seize ans, à leur fraîcheur encore presque authentique, et de s'assurer surtout (grave affaire!) si le laborieux édifice de leurs frisettes n'a pas subi quelque avarie en route. Professeur et élèves prennent bientôt leurs places, et la leçon commence.

Nous allons avoir à entendre un jeune apprenti tragédien, qui nous dira Pyrrhus (*Andromaque*, acte I, scène II). Il monte en scène avec un camarade chargé de lui donner la réplique d'Oreste. Il est convenu que le donneur de réplique dira le texte entier et le dira de mémoire et sans la brochure. Je dirais volontiers des répliques ce que M. de Morny disait spirituellement des discours : une réplique lue est toujours froide, et il est impossible de bien jouer une scène avec

une réplique mal donnée. Voilà donc sur le théâtre nos *trois* jeunes gens; je dis *trois*, car il ne faut pas oublier Phœnix, personnage parfaitement muet pendant toute la scène, et toutefois très agissant.

Une règle de conduite, bonne ou mauvaise, mais dont je ne m'écarte guère, c'est de laisser d'abord l'élève se débrouiller seul. Il a mes indications de la leçon précédente; j'ai tout intérêt à m'assurer s'il en a tiré bon profit. Je laisse donc filer d'un bout à l'autre la scène; il sera toujours temps, s'il y a lieu, de la reprendre par la base.

L'élève a fini et attend son arrêt.

Eh bien, mon cher enfant, nous garderons certaines des choses que tu viens de faire: tout cela n'est pas nul; l'effort en tout cas est sérieux, et nous avons déjà gagné quelques positions. Que de points à reprendre cependant! — Et alors, en peu de mots, car il faut être très économe de paroles, ne pas se laisser aller à la tentation toujours forte d'un commentaire étendu, et ne pas oublier qu'il s'agit de donner une leçon pratique, alors j'indique les points à éclairer, les retouches à faire.

D'abord ton entrée? Eh bien, ce n'est pas ça du tout. Ah! l'entrée! quelle chose difficile! Donner tout de suite l'impression exacte de l'état d'âme où vous vous trouvez! Tu n'es pas entré d'un pas hésitant, pour me montrer que tu viens à cette réception d'ambassadeur comme à une corvée; tu n'as pas échangé avec Phœnix un regard qui, de ton côté, veut dire : « Si je m'en allais? » et, du sien, signifie : « Impossible; votre devoir est de vous résigner à cet ennui! »

Et, après une minute d'hésitation, tu n'as pas pris assez visiblement ton parti, tu n'es pas descendu à ton trône d'une allure assez rapide, et tu n'as pas assez marqué, par ton geste à Oreste, ce sentiment qui consiste à dire : « Parlez, monsieur l'ambassadeur, mais faites vite, je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner! » Tout cela pourtant, mon ami, est dans le texte. Je sais bien que cela n'a pas l'air d'y être, et qu'ici, comme dans beaucoup d'autres cas, il faut, pour arriver au sens profond d'une scène, tantôt suppléer aux mots quand ils manquent, tantôt batailler avec eux quand ils existent, et, pour trouver leur vraie signification, les prendre au rebours de leur sens apparent; mais cette démonstration préalable dont tu avais besoin, ne te l'ai-je pas faite, et ton esprit ne s'y est-il pas rallié? Tenons donc la chose pour dite, parlons ici le moins possible, mais agissons. Il va sans dire que nous allons recommencer cela tout à l'heure. Pour le moment, supposons l'entrée faite, et écoutons Oreste. Pendant qu'Oreste te parle, quelles impressions doivent déterminer ton attitude? A tour de rôle l'impatience et la distraction. Le plus souvent, tu écoutes à peine, et lorsque tu t'es résigné à écouter, tu brûles d'interrompre. Mais cette envie d'interrompre, tu la réprimes bien vite, car toute discussion prolongerait encore l'insipide corvée, et cette entrevue avec Andromaque, que tu souhaites si ardemment, n'en serait que plus sûrement retardée. Quant aux marques de distraction, elles sont nombreuses; Phœnix, qui ne te perd pas de vue, t'aide, à la vérité, à en dissimuler quelques-unes; mais il y en a une si visible, qu'elle frappe Oreste lui-même. Arrivons maintenant à ta réponse. Tu la commences mal parce que tu la commences sur le premier vers. Tu oublies que, à regarder les choses de près, avant le premier vers de la tirade, il y a une ligne de points de suspension. Tu sais ce que veut dire cette ligne de points : elle indique que tu vas céder à un premier mouvement et dire très nettement à Oreste, au début de ta réponse, ce que tu ne lui dis en somme qu'à la fin, c'est-à-dire : « Non, seigneur, je refuse! » Mais cette impression spontanée, toute prête à se faire jour, est surprise par Phœnix; un regard significatif de ce prudent conseiller l'arrête, et tu ne commences à parler qu'après avoir dominé ce premier mouvement. En un mot, dans

ce cas, comme dans une foule d'autres, tu ne parles que sur un réflexe.

Maintenant, j'arrive aux compliments que tu mérites.

Tu as assez bien divisé ta tirade; tu n'en as pas trop confondu les mouvements. Le premier mouvement va du premier vers écrit, au vers :

Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?

Rien autre chose à marquer dans ce premier fragment qu'un crescendo d'ironie hautaine. Tu m'as bien fait sentir cette progression, mais tu n'as pas pris soin, comme l'a voulu Racine, de tempérer cette ironie par un double éloge personnel à l'adresse d'Oreste. Tu lui fais avaler une pilule amère, c'est bien le moins que tu la trempes un peu dans le miel. Tu vas me reprendre cela tout à l'heure dans le sentiment que je te signale; c'est une nuance qu'il importe de marquer.

Le mouvement, tu te l'es rappelé, change sur ces mots :

Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?

C'en est fini de l'ironie; ceci est la revendication redoutable d'un monarque tout-puissant qu'on irrite. Il faut, sur ces mots « quelque droit », mettre un accent plus âpre et plus sauvage, quelque chose comme le grognement d'un lion à qui l'on voudrait arracher une part de la proie qu'il est en train de dépecer.

Oreste, en ce moment, doit éprouver ce léger frisson naturel à l'homme contraint de se dire : Voilà une force supérieure à la mienne.



Si tu n'as pas bien dit les vers qui suivent, depuis ces premiers mots : « Oui, seigneur! » ce n'est pas de ta faute, c'est de la faute de ton camarade, qui t'a mal donné la réplique. Tu ne peux dire avec l'accent voulu : « Oui, seigneur! » que si, auparavant, Oreste t'a fait sentir, par un mouvement, qu'il va contester ton assertion.

N'insistons pas; ce sont là des choses trop élémentaires, et l'on ne démontre pas l'évidence.

Les vers qui suivent sont faciles à dire; tu précises certains faits, tu mets, comme on dit vulgairement, les points sur les *i*; la besogne n'est pas malaisée.

Tu vas te heurter bientôt à une nouvelle réplique d'Oreste, et ici ton camarade a bien fait ce que je lui avais demandé, il t'a servi à souhait. Sur ce dernier vers :

Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?

sa mimique a été expressive et signifiait bien : « Pardon ! seigneur! ce n'est pas du tout la même chose; Hécube ni Cassandre n'ont d'enfants; Andromaque en a un. » Vois, si tu tiens compte de cette réplique nécessaire, de quelle ressource elle est pour toi !

Pour être à ce moment dans la vérité de ta situation, tu as une chose bien simple à faire : t'emparer par avance de la pensée que va exprimer Oreste, avant qu'elle ait eu le temps de s'échapper de ses lèvres; paraître reconstituer avec peine sa pauvre argumentation, et lui demander ensuite, avec une impertinente ironie : « Voyons! de bonne foi, sont-ce là des raisons sérieuses? » Oreste ne s'y trompe pas, d'ailleurs, et te répond tout aussitôt du regard : « Oui, certes, je ne retire rien de mon raisonnement, je le juge bon et solide. »

Et voici que tu rebondis de nouveau sur cette réponse muette, et voici le ton tout trouvé pour le vers suivant.

Tu as là, mon ami, une nouvelle preuve de ce que je vous répète sans cesse à tous, de ce que je ne vous répéterai jamais assez : tu es perdu si tu t'isoles de ton interlocuteur, sauvé si, le sentant s'agiter et vivre à côté de toi, ou le forçant à sortir de l'inertie au cas où il aurait l'impardonnable tort de s'y confiner, tu profites de son émotion pour alimenter ou modifier la tienne. La vie se dégage alors de ce feu roulant de répliques, d'autant plus éloquentes qu'elles ne se formulent pas; au lieu d'une tirade (fausse apparence), j'ai l'impression d'une réalité, c'est-à-dire d'un dialogue extraordinairement coupé et haletant. Tu vas ainsi jusqu'au vers qui clôt la première partie du morceau :

Que Troie en cet état aspire à se venger!

Le ton de la haute comédie a pu presque te suffire dans cette première partie, mais voici que tout va changer. Je te sais un gré infini de m'avoir fait sentir, à partir de ce vers :

Ah! si du fils d'Hector la perte était jurée!...

un revirement complet dans la scène.

C'en est fini en effet du monarque, tantôt fier, tantôt avisé, tantôt ironique et gouailleur, mais au bout du compte toujours maître de lui; c'est maintenant le meurtrier de Polyxène, le bourreau sanglant et lâche de tant de victimes innocentes et désarmées, qu'un hasard de discussion ramène tout à coup à la vision de ses crimes. Eh bien, qu'as-tu fait à ce moment? Rien ou bien peu de chose. Et ce frisson de peur dont tu dois être secoué des pieds à la tête, comme si tu te voyais entouré tout à coup par tous les spectres de tes victimes, venant te demander raison de tes atrocités, en ai-je aperçu la moindre trace? Si l'on s'en tient à la surface des choses, Racine a l'air de faire dire à Pyrrhus : « J'ai eu tort de faire une chose juste! » Tu vois bien qu'il ne t'est pas permis de raisonner, malheureux! Songe combien c'est beau à faire, ce que je t'ai demandé, et peu difficile en somme, à condition d'être sincère, et surtout de ne pas craindre l'exagération. Oh! mes enfants, je vous le dis à tous, ne venez pas au Conservatoire comme des employés vont à leur bureau ; ne soyez pas, je vous en supplie, des gens raisonnables; vous êtes, par état et par vocation, en dehors de la règle; ne vous brouillez pas avec la sainte folie. Moi, qui dois régler votre feu, je suis bien forcé de rester calme; mais vous, par grâce, soyez extravagants! Tu vas donc, mon cher ami, me recommencer tout ce passage; quand tu arriveras à ces vers :

. . . . La vieillesse et l'enfance
En vain sur leur faiblesse appuyaient leur défense.
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitaient au meurtre et confondaient nos coups...

que je sente bien que tu te débats dans une sorte de cauchemar sanglant;

élève le ton jusqu'aux fureurs des héros d'Eschyle ; mets de l'égarement dans tes yeux ; que ta voix se contracte comme sous l'effort d'un spasme violent ; dis ces vers comme s'ils étaient coupés par un dialogue précipité : « Tu m'as tué lâchement, dit le vieillard. » Non, non, ce n'est pas moi, c'est la nuit qui est cause de tout. « J'étais sans défense, dit l'enfant. » Non, non, ce n'est pas moi le coupable, c'est la victoire !

Et alors, un temps énorme avant de dire ce vers magnifique, l'explosion soudaine et involontaire d'un remords à briser la poitrine :

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sé-
[vère !

Puis, tout à coup, quel admirable revirement nouveau ! De cet excès d'abattement, passe, après une secousse rapide, au mouvement final. C'est une sorte de rachat de toutes tes infamies. Pense à Andromaque en prononçant le mot « enfant ! » et que le « non, seigneur ! » ait l'accent d'une résolution inébranlable et *définitive*.

Sommes-nous au bout ? non, certes. Car ici commence la partie la plus amusante et la plus délicate de notre tâche. Rappelle-toi ce que je t'ai dit tout à l'heure, et c'est la vérité absolue. La pensée dominante de Pyrrhus est de lever l'audience le plus tôt possible. Il ne dira donc pas une parole de trop, et lorsque, à la fin de sa réponse à Oreste, il sera amené à repousser, par un refus catégorique, la demande de l'ambassadeur, il ne croira pas utile de répéter par deux fois ce refus. D'ailleurs, c'est le fait d'un être impuissant, d'un enfant rageur qui refuse d'obéir, de répéter plusieurs fois de suite : non, non, non, en frappant du pied la terre.

L'entêtement et la colère sont toujours plus ou moins des indices de faiblesse. Mais qu'est Pyrrhus, lui ? Il est maître et maître tout-puissant.

Or, quand un roi de cette sorte a dit une fois non, c'est assez.

Ici nous touchons au vif de la difficulté. Revenons aux derniers vers de la tirade :

Mais que ma cruauté survive à ma colère,
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir ?
Non, seigneur ! Que les Grecs cherchent quelque
[autre proie,
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie.
De mes inimitiés le cours est achevé :
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé.
. . . .

Après ces mots : « Non, seigneur ! » vous avez encore quatre vers à dire qui semblent bien accentuer le refus, et, de fait, on dit ces vers, et je les ai dits moi-même, avec une vigueur croissante.

Eh bien, on suit là une tradition mauvaise et on quitte l'humanité pour entrer dans la convention. Quelle est, bien au net, et dans ses entrailles, la situation en ce moment ? Vous me connaissez, mes enfants, vous savez qu'à mes yeux l'action seule compte dans une scène ; la situation commande ; les mots obéissent.

La vérité de la situation, la voici :

Après son : « Non, seigneur ! » Pyrrhus croit l'audience finie et donne congé à l'ambassadeur et à sa suite.

Les vers qui suivent ont, à peu de chose près, dans l'intention du roi, le sens qu'auraient ces simples mots : « Et maintenant, messieurs, je n'ai plus rien à vous dire, vous n'avez plus rien à faire ici, je vous autorise à vous retirer. »

Et, pendant que Pyrrhus dit ces mots du bout des lèvres, du ton d'un homme délivré d'un supplice, que doit-il faire ? Il doit revenir à son sentiment amoureux ; y revenir, non, car il ne l'a jamais abandonné, mais s'en pénétrer exclusivement, et pendant que, d'un geste distrait, il congédie Oreste et les Grecs, se diriger d'une allure pressée, et avec l'ardeur dans les yeux, vers la porte par où il sait qu'entrera tout à l'heure Andromaque. Il ne pense plus qu'à elle, il ne s'occupe plus que d'elle ; je dois le voir guetter cette entrée avec une impatience fébrile. Et puis après ? où cela nous conduit-il ? Vous allez voir. Oreste qui n'a pas les mêmes raisons que Pyrrhus

pour désirer que l'entrevue soit abrégée, car il ne sait encore rien de ce qu'il veut surtout savoir, c'est-à-dire l'état d'âme du roi à l'égard d'Hermione, Oreste n'accepte pas un congé donné si vite, et reprend la discussion sur ce vers :

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice!...

Et Pyrrhus, qui se croyait libre et délivré, est forcé d'écouter de nouveau. Eh bien, pourquoi n'as-tu fait aucun des mouvements qui sont la conséquence de cette situation ainsi comprise? Je n'entends pas que tu persistes dans une tradition mauvaise; je n'entends pas que tu préfères la routine à la vie. Allons! nous allons remettre notre fer à la forge! A partir du moment où la scène reprend, par l'insistance d'Oreste, il faut que, de la part de Pyrrhus, elle soit menée d'une allure plus serrée, plus fébrile. Sa préoccupation de couper court et d'en finir doit s'accuser davantage encore et nous conduire à ce vers significatif dont l'intention t'a été expliquée :

Après cela, seigneur, je ne vous retiens plus...

Ah! j'oubliais! tu as mal dit cet autre vers :

Son fils en pourrait bien profiter à son tour.

Sais-tu pourquoi? C'est que tu l'as dit comme s'il s'agissait uniquement pour toi d'adresser une menace à Oreste et aux Grecs, tandis que ta pensée intime est de donner par avance un gage d'amour à Andromaque. Tu parles à l'ambassadeur, il est vrai, mais tu penses à la femme. Combien de fois n'arrive-t-il pas que nous soyons amenés à mettre en scène une personne absente? Nous nous trouverons encore en face d'une nécessité de ce genre au second acte, avec le fameux mot : *Je l'épouse!* qui paraît s'adresser aussi à Oreste, mais qui, en réalité, doit traverser les murailles, comme s'il pouvait aller jusqu'à Andromaque.

Voilà la scène, mon ami; la voilà dans ses lignes générales. Voilà les indications essentielles qui te mettront sur la trace de certaines découvertes personnelles, car je suis loin de t'avoir tout dit. Ne faut-il pas, en effet, que je te laisse trouver quelque chose par toi-même, et ne sera-ce pas déjà une bataille gagnée si je t'ai amené à réfléchir? Oui, réfléchis tant que tu le pourras avant de traduire, car tu traduiras d'autant mieux qu'à ce moment-là tu réfléchiras moins.

Et l'élève attaque de nouveau la scène, et je suis étonné de la façon adroite et souple dont il évolue à travers tous ces mouvements, à travers les complications de mise en scène qu'implique une situation ainsi comprise. Il fait même, à ma grande joie, une chose exquise et tout à fait dans l'esprit de son rôle, une chose que je ne lui avais pas indiquée, par une raison bien simple, c'est que je ne l'avais pas aperçue moi-même. Cela me prouve une fois de plus que tout élève bien doué, une fois qu'il est guidé et a les principaux jalons d'une scène, va quelquefois beaucoup plus loin avec son simple instinct, que le maître, avec toute son expérience. J'ai bien des petites querelles à faire sur des points élémentaires; soucieux de ne jamais négliger la technique de mon art, je glisse mes remarques en passant; beaucoup portent leurs fruits : décidément, nous sommes dans un bon jour.

N'est-ce pas la cloche que j'entends? Si, ma foi! Je me lève et donne le signal du départ, mais je ne suis pas encore délivré; il faut répondre à mille questions et surtout assurer le travail de la leçon suivante. Je sors enfin, me croyant cette fois tout à fait libre. Erreur! Voici quelqu'un qui me rejoint dans la cour. C'est mon Pyrrhus de tout à l'heure. Il me demande la permission de me faire, comme il le dit, un bout de conduite; j'accepte volontiers, et nous voilà partis bras dessus bras dessous.

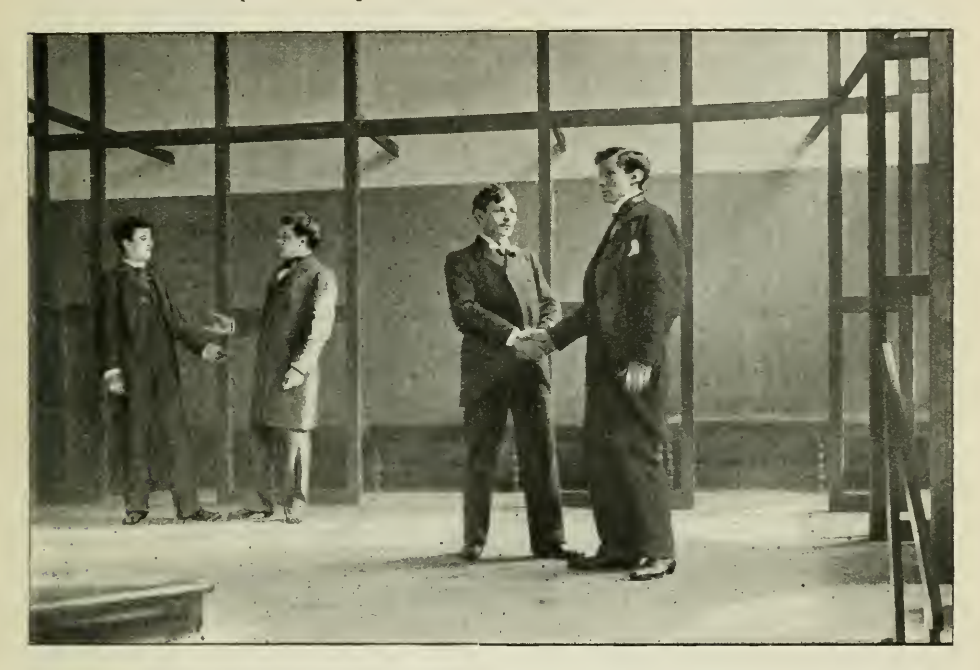
— Ah! monsieur, me dit-il, chemin faisant, que c'est amusant de traduire la scène comme vous me l'avez indiquée! mais, sapristi, cela n'est pas commode, et il faut m'excuser si je ne la traduis encore qu'imparfaitement.

— Je te pardonne d'autant plus volontiers, mon enfant, que je sais par expérience combien ce que je te demandais tout à l'heure est difficile. Vois-tu bien, dans les tragédies, dans ces pièces, où, comme le dit un peu témérairement Molière, l'auteur

Laisse le vrai pour attraper le merveilleux,

la tendance est presque irrésistible de laisser le ton vrai pour attraper le ton pompeux. Or il faut prendre dès maintenant l'habitude de résister à cette déplorable tendance. Tiens! moi-même, quand je jouais Pyrrhus, je ne faisais pas du tout ce que j'indique. Mon Dieu! me disais-je, que c'est conventionnel, la tragédie! Et comme on comprend qu'il faille recourir à un ronron déclamatoire pour traduire des sentiments aussi factices! Comment! voilà un roi qui reçoit un ambassadeur sans lui adresser quelques paroles de bienvenue, sans même l'inviter d'un mot à parler? Cela choque toute vraisemblance. Est-ce que les choses se passeraient ainsi dans la réalité? Mon Dieu! que j'étais stupide. Ce qui serait vrai dans d'autres circonstances serait faux dans le cas présent, et c'est, au contraire, la convention apparente qui est ici la vérité absolue.

Pourquoi ai-je vu clair, plus tard, dans cette situation? Parce que j'ai été amené à reconnaître (évidence pour moi maintenant éblouissante) que toute tragédie bien faite, si elle s'élève par la forme vers l'idéal, plonge dans le réalisme par le fond. Et je suis arrivé à cette conclusion, par une série de réflexions bien simples, et qui, me semble-t-il, sont à la portée de tout le monde.



— Et lesquelles, maître?

— Les voici. Faire une œuvre exclusivement gaie ou exclusivement triste, c'est, me suis-je dit, créer un monstre, une chose insipide, intolérable, car la vie, ce n'est pas cela. La vie, dont le théâtre doit être l'exact reflet, est faite de situations contrastées où le rire succède aux larmes, les larmes au rire. La différence entre les œuvres dramatiques vient uniquement du dosage inégal de ces deux éléments, motivé par des nécessités que l'auteur, dans son caprice sou-

verain, s'impose à lui-même, et puisque notre pauvre esprit se plaît dans les classifications, disons, je le veux bien, suivant les cas : ceci est une comédie, ceci est une tragédie, mais au fond il n'y a qu'une seule espèce d'œuvres, les œuvres vraies. Musset l'a dit, en parlant des comédies de Molière :

Alors qu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer

Et ce n'est pas ici la boutade d'un poète fantaisiste séduit par une antithèse, c'est l'observation profonde d'un psychologue avisé.

— A propos, me dit l'élève, cela me rappelle une phrase de M. Jules Simon que je lisais l'autre jour je ne sais plus où : « Les œuvres de Molière sont des comédies à faire pleurer. »

— Eh bien, mon ami, c'est l'idée de Musset exprimée d'une manière presque identique.

— C'est vrai ; mais iriez-vous jusqu'à dire que les œuvres de Racine sont des tragédies à faire rire ?

— Non certes, mon ami ; je ne voudrais pas affaiblir une idée juste par une exagération. Il y a bien des sortes de rires. Le rire provoqué par certains passages de nos tragédies ne sera pas un rire éclatant, mais un rire discret. Retournant la pensée de Musset, reprise par M. Jules Simon, j'oserai dire qu'il est infiniment facile de faire sortir ce rire-là de la plus sombre tragédie. Comment ! mais on pourrait compter jusqu'à deux effets comiques dans le songe d'Athalie !

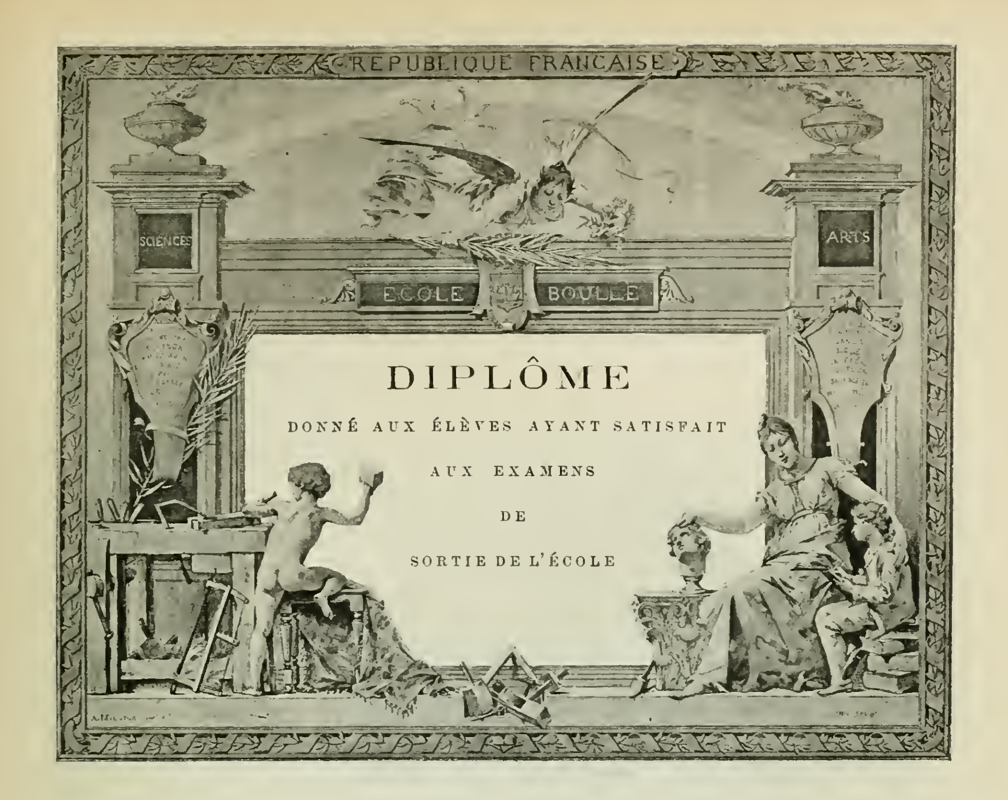
Et puis, vois-tu, il y a un moyen très simple de s'assurer si une situation qui nous est présentée sous une face tragique est vraie, c'est de la prendre sous l'aspect opposé, sous l'aspect comique. Vous devez pouvoir jouer cette situation sous ces deux aspects sans avoir rien d'essentiel à y changer. Or j'ai fait pour notre scène cette épreuve, et elle a pleinement réussi. J'ai d'abord dépouillé Pyrrhus de son manteau royal, j'en ai fait un petit bourgeois du Marais, obligé de recevoir une visite assommante au moment où il a un rendez-vous d'amour, et je me suis demandé ce que ferait ce bourgeois pendant cette visite. Ce bourgeois et ce roi sont des hommes ; dans une situation semblable ils doivent sentir de même ; ce n'est pas le milieu qui changera les âmes. Mais, prenons garde ! Je me suis dit ensuite que si le milieu ne change pas les âmes, il modifie du moins profondément la manière d'exprimer les sentiments qu'elles renferment. Il y a mille façons, toutes également vraies, de marquer l'impatience et l'ennui, les unes nobles, les autres vulgaires. Nous n'avons pas ici le choix entre elles, et tout ce qui est vulgaire doit être impitoyablement repoussé. Trouver, pour exprimer la vérité tragique, un accent également éloigné de l'emphase et de la vulgarité, user de la même délicatesse scrupuleuse en ce qui regarde les expressions mimées et les attitudes : c'est le problème à résoudre. Il ne faut pas espérer le résoudre du premier coup. L'emphase, l'odieuse emphase vous guette ; c'est un ennemi dont il faut avoir raison. N'attendez pas qu'il se soit rendu maître : prenez-le dès maintenant corps à corps et terrassez-le.

Ne te désole pas d'ailleurs, mon ami, de faire dans ce sens bien des tentatives vaines ; je te le répète, longtemps, moi-même, j'ai combattu ce rude combat. Un instinct avait beau me crier : tu es dans le faux ! je restais quand même dans la sotte tradition de l'Hôtel de Bourgogne, disciple plus ou moins direct des sieurs de Hauteroche et de Beauchâteau ; j'étais dans le camp de ces pontifes créés, semble-t-il, pour faire haïr les dieux qu'ils servent. Mais c'est précisément parce que j'ai compris mon erreur que je veux t'en préserver.

— C'est une nouvelle leçon que vous venez de me donner, maître, et non pas la moins bonne, merci !

— Si tu la trouves telle, mon ami, profites-en : c'est le seul remerciement qui puisse me toucher.

DUPONT-VERNON.



L'ÉCOLE BOULLE

ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES ARTS ET DES INDUSTRIES DU MOBILIER

L'École Boulle a été fondée en 1886 par la ville de Paris. Elle fait partie de cet ensemble d'institutions créées à grands frais, depuis vingt-cinq ans, par le Conseil municipal, dans le but de compléter l'œuvre de ses écoles d'instruction générale, et de mettre à la portée de ses écoliers les enseignements théoriques et pratiques capables de faire éclore les vocations, ainsi que de préparer aux diverses industries parisiennes un état-major d'ouvriers de choix.

En d'autres termes, l'École Boulle a la mission de créer des apprentis intelligents pour l'industrie du meuble, comme l'école Diderot en forme pour l'industrie du bois et du fer, l'école Estienne pour les industries du livre, comme les écoles professionnelles et ménagères Fondary, Bossuet, Bouret, Ganneron, de Poitou et de la Tombe-Issoire pour les travaux de main-d'œuvre féminine.

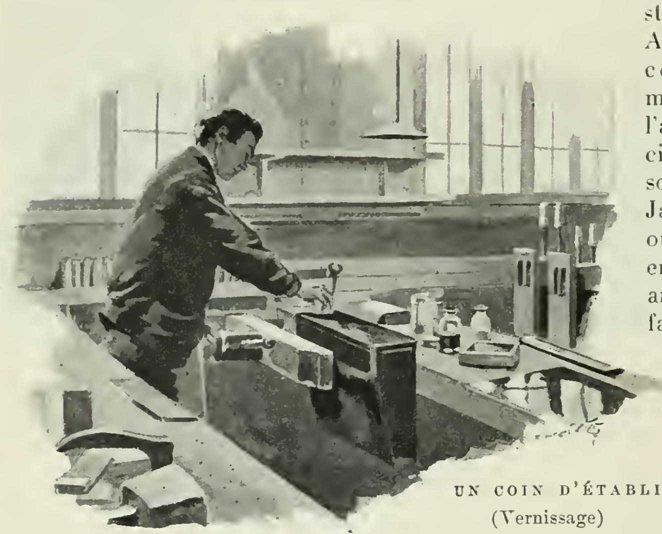
Si un effort aussi considérable a été tenté simultanément pour tant de corps de métiers divers, c'est que notre suprématie industrielle périclitait. De tous côtés les patrons se plaignaient de ne plus pouvoir recruter de bons ouvriers, et les ouvriers répondaient : « Comment voulez-vous que nous soyons aussi habiles que nos devanciers ? Tant que nous

étions apprentis, on nous occupait à balayer l'atelier ou à faire des courses : dès que nous avons manié l'outil, on nous a employés à exécuter indéfiniment et le plus vite possible le même barreau de chaise ou le même boulon de chaudière. Souvent même nous n'avons qu'à diriger la machine qui produit mécaniquement telle ou telle pièce. Dans ces conditions nous ne pouvons être que des machines nous-mêmes ! »

Ces doléances répondent à un grief absolument justifié. La suppression de l'apprentissage d'une part, la spécialisation à outrance de l'ouvrier d'autre part, spécialisation qui a pour but de diminuer les frais de main-d'œuvre en faisant rendre à celle-ci toute la quantité de travail possible, sont les deux grands périls de l'industrie française.

Il est évident que l'étranger n'a plus aucune peine à imiter et à reproduire, par la contrefaçon, des modèles toujours identiques à eux-mêmes et fabriqués à la grosse. Et comme, chez la plupart des nations voisines, la vie étant moins chère, le travailleur peut se contenter de salaires moindres, il n'y a pas de doute qu'en fin de compte nos rivaux ne finissent par nous battre sur le marché international. Nous ne pouvons nous tirer d'affaire qu'en inventant sans cesse, en créant des articles trop bien exécutés pour qu'ils puissent être fabriqués ailleurs. Cela suppose des ouvriers d'élite, et par conséquent des apprentis dressés à autre chose qu'au port des paquets et au nettoyage des lampes.

Comment se fait-il donc que les premiers intéressés dans la question, les patrons, aient cessé peu à peu de former des apprentis, aient stérilisé leur pépinière? Ah voilà! c'est une conséquence de nos mœurs sociales, c'est l'application du principe : « Chacun pour soi, Dieu pour tous! » Jadis on était tailleur ou charpentier de père en fils, et la plus grande ambition d'un chef de famille consistait à léguer à son aîné sa maison plus forte et plus prospère qu'on ne l'avait reçue soi-même en héritage. Aujourd'hui, un industriel entend réaliser une fortune en vingt ans et, s'il est maçon, faire de son fils au moins un architecte. En ce cas, pourquoi se préoccuper de l'avenir, de cette chose impersonnelle qui s'appelle *la profession*? pourquoi s'imposer des sacrifices qui profiteront à des inconnus, à des indifférents?



UN COIN D'ÉTABLI
(Vernissage)

Or former des apprentis constitue un sacrifice. Un apprentissage complet dure quatre années en moyenne. Pendant ce temps l'enfant gâchera des matériaux, estropiera des outils, coûtera des heures à l'ouvrier qui le dirigera. Qui indemnisera le patron de toutes ces pertes? Le papa de l'adolescent? — Mais celui-ci appartient, selon toute probabilité, à une famille pauvre, sans quoi il ferait

de son fils un avocat. A supposer que cette famille s'impose de renoncer pendant quatre ans aux petits salaires que peut gagner le bambin, qu'elle le nourrisse et l'entretienne, qu'elle trouve même quinze ou vingt francs par mois pour indemniser le patron, croyez-vous que ce dernier puisse être alléché par le que ceux que lui imposent les lois sur la réglementation du travail; il les payera cinq ou six francs par semaine, plus dix centimes pour l'achat de la saucisse plate du premier déjeuner, mais ne leur apprendra rien. Ainsi tout le monde sera content : le patron dégagé de toute responsabilité, l'apprenti heureux de vagabonder par les rues, et le père de famille fier de dire : « Vous savez, mon



ATELIER D'ÉBÉNISTERIE

payement d'une pension aussi infime? Evidemment sa seule rémunération réelle serait de pouvoir compter plus tard sur la virtuosité du jeune ouvrier. Mais comme celui-ci a toute latitude de le planter là, une fois l'apprentissage terminé, et d'aller se faire embaucher chez un concurrent qui lui offrira cinq centimes de plus par heure, on préfère ne pas courir un aléa aussi dangereux. L'industriel prendra donc, en guise d'apprentis, de petits domestiques, envers lesquels il n'aura d'autres devoirs fils n'a que quatorze ans... et déjà *il gagne!* »

C'est par l'application de ce *modus vivendi* qu'on en est arrivé à ne plus pouvoir trouver à Paris un ouvrier capable de construire un meuble à lui tout seul.

Il a fallu cent ans pour qu'on s'aperçût qu'en abolissant les maîtrises et les jurandes, la Révolution avait supprimé d'un coup le bon et le mauvais des corps de métier, et que, n'ayant rien mis à la place de ce qu'elle anéantissait, son

œuvre au total était purement négative. On ne saurait, certes, blâmer la ville de Paris d'avoir voulu que la troisième république réédifiât, ou plutôt construisît à neuf, sur le terrain rasé par sa devancière. Voyons comment elle s'y est prise.

* * *

L'enseignement à l'École Boulle comprend une partie théorique et une partie technique. Jusqu'à midi, les élèves vont en classe; de midi jusqu'à sept heures du soir à l'atelier. Les matières professées dans les cours théoriques, par des maitres dont le savoir ne laisse rien à désirer, sont : le dessin industriel, le dessin à vue, le modelage, l'aquarelle, l'histoire de l'art, la technologie, la géométrie, l'arithmétique, la comptabilité, le français, l'histoire, la géographie. Ce programme permet, comme on le voit, aux enfants de continuer et de parfaire leurs études primaires ainsi que de s'initier aux principes artistiques et scientifiques applicables dans la fabrication du meuble.

L'enseignement technique est donné par des chefs d'atelier recrutés par la voie du concours et comprend : l'ébénisterie, la tapisserie, la sculpture sur bois, la menuiserie en sièges, le tournage des bois et métaux, la ciselure dans ses applications à l'ameublement, au bronze, à l'orfèvrerie, à la bijouterie, à la joaillerie, à la ferronnerie, etc.; la monture, la gravure dans tout ce qui est étranger à l'industrie du livre.

L'École recevait au début 60 élèves, elle en accepte maintenant 96, qui entrent chaque année au concours, après des épreuves d'admission portant sur les matières du certificat d'études primaires, un dessin à vue, et un *petit travail* manuel exécutés pendant un laps de temps strictement limité. Nul n'est inscrit sur la liste des candidats s'il n'habite le département de la Seine, et s'il n'est âgé de douze ans au moins et de seize ans au plus. La durée du séjour à l'École est de quatre années, les élèves sont demi-pensionnaires, ceux des communes suburbaines payent 200 francs par an, ceux de Paris, c'est-à-dire la quasi totalité, jouissent de la gratuité entière.

Pendant les six premiers mois qu'ils passent dans l'établissement, les apprentis sont soumis à un essai après lequel ils sont versés dans l'industrie pour laquelle ils ont montré des aptitudes. La plupart opteraient volontiers pour la tapisserie ou la sculpture, mais on ne tient pas toujours compte de leur opinion ni de celle de leur famille.

Pour compléter leurs études théoriques, les enfants visitent à certains jours désignés les palais et monuments de Paris ou de la province qui peuvent, par leur beauté ou leur caractère, ajouter aux notions d'art recueillies de la bouche du professeur, et des manufactures et des usines où ils voient préparer les matières premières et les divers produits utilisés dans l'industrie de l'ameublement.

Un système adroitement gradué de moyens de coercition et de récompenses et surtout l'excellente direction de M. Moulié, fortement secondé par son surveillant général M. Boisson, maintiennent un ordre parfait dans la maison. Les punitions consistent en mauvaises notes, retenues du dimanche, consignes à la maison paternelle pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures selon la gravité des cas, enfin renvoi définitif. Les récompenses comprennent la distribution de photographies de meubles de styles ou d'ouvrages traitant des choses de l'ameublement, des gratifications en vêtements de travail et chaussures, et une allocation en espèces qui peut atteindre pour chaque bénéficiaire 50 francs par mois. Généralement enfin, tous les élèves obtiennent en prime leur outillage professionnel à la fin de leur apprentissage. C'est un cadeau d'une valeur moyenne de 300 francs. A la même époque on leur délivre, après examens de sortie subis avec succès, un diplôme destiné à leur faciliter la recherche d'un emploi.

Lorsqu'ils sont sous les drapeaux, ils peuvent bénéficier d'une disposition de la loi militaire qui autorise le renvoi, au bout d'un an de présence et après concours, des jeunes gens habiles dans les industries d'art.

Ainsi, instruits, nourris, habillés, chaussés, rémunérés, aptes à un traitement de faveur au régiment, les élèves de l'École Boulle ne sont pas seulement des boursiers, mais des prébendaires dont la situation peut paraître unique. Quiconque ambitionne de tenir un marteau et d'enfoncer des clous devrait donc rêver son admission dans cet Institut, plus qu'hospitalier. Actuellement on compte quatre candidats par place disponible. Ce n'est pas énorme, en comparaison de l'encombrement des concours de telle ou telle autre école. C'est peu si l'on réfléchit qu'il s'agirait ici d'opérer une sélection rigoureuse pour



ATELIER DE MODELAGE

le recrutement d'une profession, occupant à Paris près de cent mille personnes. Ajoutons que, dans les débuts, ce chiffre de quatre candidats par place était loin d'être atteint. S'il n'y a pas plus de compétiteurs, malgré l'offre de tant d'avantages moraux et matériels, c'est donc que l'École soulève quelques griefs?

Nous allons les examiner rapidement.

Tout d'abord elle a eu à compter avec l'indifférence plutôt hostile des patrons mêmes. Ceux-ci refusaient de former des apprentis, mais avaient créé des patronages, sortes d'écoles du soir, où les mineurs employés chez eux suivaient des cours professionnels. Il paraît que ces fondations, dues à l'initiative des syndicats patronaux, ne partageaient point les idées sociales et religieuses en cours au Conseil municipal de la ville de Paris. La fâcheuse politique se mêla de l'affaire, l'ébénisterie connut sa droite et son extrême gauche, ses tendances laïques ou congréganistes. Actuellement encore les patronages boudent, spécialement celui de la tapisserie. Cela se traduit, pour le diplômé de l'École Boulle, par une plus grande difficulté de trouver du travail quand il a accompli ses quatre ans d'études. Ceci est à considérer.

En général, les patrons se défendent de tout parti pris en la matière. « Si nous n'accueillons pas volontiers, disent-ils, les apprentis de la Ville, c'est qu'en réalité ils ne sont pas bons à grand'chose. On leur a enseigné quantité de théories plus ou moins scientifiques, on en a fait des dessinateurs, des aquarellistes, mais on a oublié de leur apprendre qu'il faut aller vite et économiquement en besogne. Or, pour nous commerçants, désireux d'accomplir nos commandes avec la plus grande célérité possible et au mieux de nos intérêts, ce que nous cherchons à recruter, ce ne sont pas des demi-savants à la poursuite d'un chef-d'œuvre, mais des manouvriers capables d'abattre la besogne. »

A cette objection M. Poubelle, dans le discours adressé à M. Félix Faure, président de la République, en visite à l'École, répondait : « On peut admettre, en effet, qu'à seize ou dix-sept ans notre apprenti scolaire mis dans un atelier, en face d'une pièce à travailler, pourra se montrer novice et d'abord inférieur à l'apprenti de l'atelier, spécialisé de vieille date; mais prenez patience, et, après quelques semaines d'hésitation, la supériorité de notre élève se fera reconnaître dans toutes les parties de sa profession. C'est ainsi que nous avons entendu un père de famille se plaindre vivement que son fils aîné, rentré dans son atelier en sortant de notre École, ne fût bon à rien; mais, l'année suivante, sans mot dire, il nous amena son second fils. Il n'avait pas tardé à reconnaître, à l'user, la supériorité de notre enseignement. »

A côté du doute ironique de certains patrons, les ex- « Boulleux » se heurtent au mauvais vouloir des vieux ouvriers qui n'aiment pas à ce qu'on les « épate » en faisant des épures. Les dossiers de l'École contiennent des lettres d'anciens élèves où sont relatées les difficultés qu'ils ont eues pour apprivoiser ces grognards ennuyés d'être dérangés dans leur routine. Un beau jour où le vétéran, sorti par hasard de la confection de son éternel modèle, perdait la tête devant un ajustage inaccoutumé, le conscrit, timidement, lui a montré combien la difficulté était facile à vaincre, en la résolvant d'abord sur le papier. L'autre a dû reconnaître que « c'était vrai tout de même », et depuis on est bons amis.

D'autres critiques, se plaçant au point de vue de l'art, ont reproché à l'École de n'avoir produit encore aucun artisan hors de pair. On travaille, disent-ils, à développer tout particulièrement les facultés imaginatives des élèves. Eh bien, qu'ont-ils inventé? La collection de leurs meubles, dans la salle d'exposition de l'École, pas plus que leurs produits au dehors, ne révèle rien de nouveau. C'est un perpétuel rabâchage des vieux styles, du Louis XV, du Louis XVI,

voire du premier Empire, mais il n'y a pas de trace, dans tout cela, d'une production originale.

Patience ! doit-on répliquer. Des jeunes gens sortis, aucun n'a encore atteint sa vingt-cinquième année. On ne peut demander à ces néophytes d'avoir déjà créé un art fin de siècle ; il nous suffit pour l'instant que quelques-uns d'entre eux occupent déjà des situations

SALLE D'ENTRAINEMENT POUR LA TENTURE

très importantes, soit comme contremaîtres, soit comme premiers ouvriers, dans des maisons connues.

Enfin, un dernier argument est tiré contre l'Ecole, de ce fait que la moitié du contingent, et même plus, abandonne l'apprentissage avant la fin des quatre années. La direction semble faire bon marché de ce déchet, avouant qu'il se maintiendra probablement à l'avenir, mais que son rôle est de viser à la qualité plutôt qu'à la quantité. Ici nous devons faire des réserves motivées par des considérations financières. Mais d'abord, parcourons rapidement les bâtiments de l'École Boulle.

* * *

S'il est plutôt vilain à l'extérieur, le monument construit par l'architecte Decron, et fâcheusement enserré par une école communale en bois et de vieilles bâtisses du faubourg Saint-Antoine, on ne peut refuser de reconnaître que ses dispositions intérieures sont remarquablement idoines à son but. Les constructions de fer et de briques couvrent, avec quatre étages de hauteur, un espace de cent dix mètres de long sur quarante-deux de large. Ils comprennent une façade avec deux ailes entre lesquelles on a ménagé une cour un peu petite, à notre gré, pour le nombre des élèves. L'air et la lumière circulent à profusion par les larges baies vitrées, et la nuit toutes les pièces sont éclairées à l'électricité fabriquée dans la maison même. L'appareil qui le produit est la seule machine à vapeur de tout l'établissement.

Voici les classes, hautes, spacieuses, où le matin se donne l'enseignement théorique; la bibliothèque riche d'ouvrages de toutes sortes et spécialement de livres relatifs à l'histoire de l'art; le musée technique garni d'échantillons de matières premières et de modèles de fleurs et d'animaux utiles à l'ornementation; un grand amphithéâtre avec appareil à projections; un laboratoire de manipulations où le tapissier apprendra à analyser ses tissus, le menuisier à reconnaître les défauts ou les qualités de son bois; un jardin et une serre pour la culture des plantes de décoration; un immense réfectoire de trente-deux tables sur deux rangs, avec, au centre, un railway pour le transport des victuailles et de la vaisselle; une petite forge et une petite fonderie où les ouvriers s'exerceront à réparer, au besoin à construire, leurs propres outils.

A l'étage supérieur, nous entrons dans la série des ateliers : celui de tournage commun à plusieurs professions, celui d'ébénisterie, où devant chaque établi se voit l'épure et le devis du modèle en cours d'exécution. Les graphiques sont établis, bien entendu, par les enfants qui travaillent deux par deux, un ancien et un nouveau, à l'accomplissement d'un objet qu'ils devront finir seuls.

Voici encore l'atelier des menuisiers en sièges; des sculpteurs qui entreront en loges, pour leurs concours de sortie, comme de véritables élèves des beaux-arts; des ciseleurs et des monteurs sur bronze. Voici la grande salle de dessin industriel pour étudier l'anatomie du meuble; la salle d'entraînement pour les essais de draperies et de tentures qui se font, par économie, en toile d'emballage; l'atelier de tapisserie avec son annexe, la salle de découpage des patrons; l'atelier de dessin à vue, et celui de modelage communs à tous; l'atelier d'aquarelles spécial aux tapissiers?

La salle d'exposition sise au premier étage, à côté des bureaux de l'administration, est le cœur où viennent aboutir toutes les artérioles de la cité laborieuse. On y voit sous son aspect le plus séant les résultats des travaux accomplis par plusieurs promotions d'élèves, et il faut convenir que ces meubles n'ont aucunement l'air de sortir des mains d'apprentis.

Chaque pièce avant d'être cataloguée et mise en montre a donné lieu à un relevé minutieux des dépenses matérielles qu'elle a occasionnées. Les deux jeunes artisans qui en sont les auteurs

responsables ont additionné le prix du bois, des clous, du vernis qu'ils ont employés, et la différence entre les dépenses et le prix de vente approximatif que leur indique, aussi exactement que possible, un contremaître, leur permet de supputer le bénéfice de la main-d'œuvre.

Est-ce tout? Après une mention des magasins où repose l'amas des matières ouvrables, je crois avoir à peu près énuméré la série des principaux locaux de l'École Boulle.

Tout cela est non seulement confortable mais somptueux. La Ville de Paris a fait les choses en grande dame millionnaire, et l'on comprend qu'à l'étranger son école professionnelle des arts et industries du mobilier soit citée comme un type sans rival.

Mais ce luxe même comporte quelques réflexions qu'on ne sera pas surpris de trouver sous la plume d'un contribuable.

L'École a produit jusqu'à présent 200 ouvriers, dont les salaires de début, d'après une statistique établie aussi minutieusement que possible, n'ont pas excédé 4 fr. 26 par jour (enquête relative à l'année 1895).

Installée d'abord au n° 25 de la rue de Reuilly dans un immeuble provisoire acheté 500,000 francs, elle a fonctionné primitivement avec un budget annuel de 80,000 francs, qui s'est rapidement accru. Depuis elle a été transférée dans le nouvel édifice qui a coûté 1,600,000 fr. et nécessite un budget de 250,000 francs.



ATELIER DES TAPISSIERS

Si nous mettons bout à bout ces chiffres depuis 1886, nous arrivons, en mettant à 150,000 francs la moyenne générale des anciens budgets, à l'addition suivante :

Bâtiments : ancien. . . .	500,000 fr.
— nouveau. . . .	1,600,000 »
Budgets anciens, 8 années à 150,000 fr.	1,200,000 »
Budget de 1895	250,000 »
Total.	3,550,000 fr.

Trois millions cinq cent cinquante mille francs divisés par 200 nous donne 17,750 francs par tête de tapissier produit. Franchement c'est cher. Si un particulier se livrait à un pareil élevage il ne tarderait pas à se faire interdire.

Sans doute, la moyenne s'abaissera un peu, d'année en année, puisque les dépenses de bâtiments ne se renouvelleront plus, mais que penser tout de même de la désinvolture avec laquelle le Conseil municipal use de nos fonds?

Comme si ce n'était pas assez d'avoir sacrifié un pareil capital, nos édiles ont fermé la porte à toutes les recettes possibles. Ils n'ont pas même voulu que les meubles fabriqués par les élèves de l'École Boulle fussent vendus, sous l'étonnant prétexte qu'il ne fallait point faire concurrence à l'industrie privée. Voyez-vous la concurrence redoutable de ces écoliers mettant trois mois à construire une table ou un bois de lit!

SPÉCIMEN DU TRAVAIL DES ÉLÈVES

En conséquence de ce beau principe, les objets d'ameublement achevés depuis neuf ans s'accumulent dans les greniers de l'École. De temps à autre on en offre quelque spécimen aux tombolas de bienfaisance; j'aime à croire, mais je n'en suis pas sûr, qu'on n'en fait pas du feu quand ils deviennent trop encombrants.

La morale de tout ceci, c'est que l'École Boulle, fondée sous l'inspiration d'une idée très pratique, et sous l'empire d'une nécessité industrielle des plus pressantes, n'a pas su pratiquement être limitée aux contingences qu'elle comportait. Qu'on passe l'éponge au besoin sur l'accès de mégalomanie du Conseil, mais, si l'on veut que l'œuvre subsiste, il est nécessaire de ne plus la traiter en prodigue. Le principe de la gratuité de l'enseignement, surtout quand il s'agit d'apprentissage artistique, est un non sens, s'il s'applique à des gens capables de payer. Or, à l'École Boulle, il y a de nombreux fils de patrons qui pourraient parfaitement restituer à la Ville, sous forme de rétribution scolaire, une partie des frais qu'ils lui coûtent. Faisons de la gratuité l'exception et non plus la règle. En second lieu n'imaginons point que pour devenir ouvrier sagace il faille avoir été nourri quatre ans dans les cuisines municipales, et avoir émargé au budget jusqu'à concurrence de cinquante francs par mois.

Entrant ainsi, d'un pas tardif mais résolu, dans la voie des économies, le Conseil assurera la pérennité de sa fondation et imposera silence à des critiques contre lesquelles il ne suffit pas de se boucher les oreilles.

GUY TOMEL.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'emploi de la lumière électrique devient de plus en plus fréquent, et nous la voyons maintenant figurer dans les fêtes publiques sous forme de lampions multicolores. Cette application est nouvelle, au moins pour les installations provisoires, et nous voyons la première illumination importante à la dernière fête de Neuilly, où 6.000 lampes à incandescence formaient les girandoles et motifs décoratifs sur les deux kilomètres de l'avenue que bordent les baraques foraines (fig. 1). Depuis, les fêtes splendides organisées à l'occasion de la visite du Tsar à Paris ont donné lieu à d'autres applications plus importantes; toute la ligne des boulevards était couverte de girandoles multicolores, obtenues au moyen de lampes à incandescence brûlant dans des ballons colorés. L'ancien lampion nous paraît détrôné; la lampe électrique ayant sur lui l'immense avantage de s'allumer toute seule et par tous les temps, le personnel nécessaire à un allumage presque simultané se réduit énormément, et le prix de revient est sensiblement le même dans les deux cas. On a en outre l'avantage de pouvoir installer des motifs décoratifs à couleurs changeantes, puisqu'on a la faculté, en tournant un simple levier, d'éteindre ou d'allumer telle ou telle sorte de lampes. On nous a demandé pourquoi la lampe à incandescence est employée de préférence à la lampe à arc beaucoup plus éclatante; la réponse est bien simple : c'est que seule la lampe à incandescence permet la divisibilité de la lumière en petites fractions; seule aussi elle se loge dans des espaces restreints, comme des ballons de couleur; seule enfin elle n'a pas besoin de système de réglage. A cette occasion nous donnerons ici quelques détails sur les deux genres de lampes.



Fig. 1. — Illuminations au moyen de lampes électriques à incandescence renfermées dans des ballons multicolores en celluloïd.

Dans la lampe à arc, la lumière est produite par la combustion à l'air libre de deux morceaux de carbone qui s'usent assez rapidement; l'arc électrique jaillit entre les deux, quand ils sont à une distance l'un de l'autre qu'il faut maintenir constante au moyen d'un mécanisme approprié; nous avons choisi comme exemple l'un des plus simples (fig. 2, n° 1).

On voit que cette lampe se compose d'un cadre formé par quatre traverses, deux verticales, et deux horizontales, dont l'une supporte le charbon inférieur C. A la partie supérieure se trouve un tube en fer doux entouré d'une bobine A en fil de cuivre isolé, c'est ce qu'on nomme un électro-aimant creux; le charbon B traverse ce tube et un frein F le maintient en position à petite distance de C. Mais la partie supérieure de ce frein est en fer doux et

si elle est attirée par l'électro-aimant A le charbon B devient libre, et se rapproche de C. C'est ce qui a lieu quand, au bout d'un certain temps de fonctionnement, les charbons s'étant usés, sont

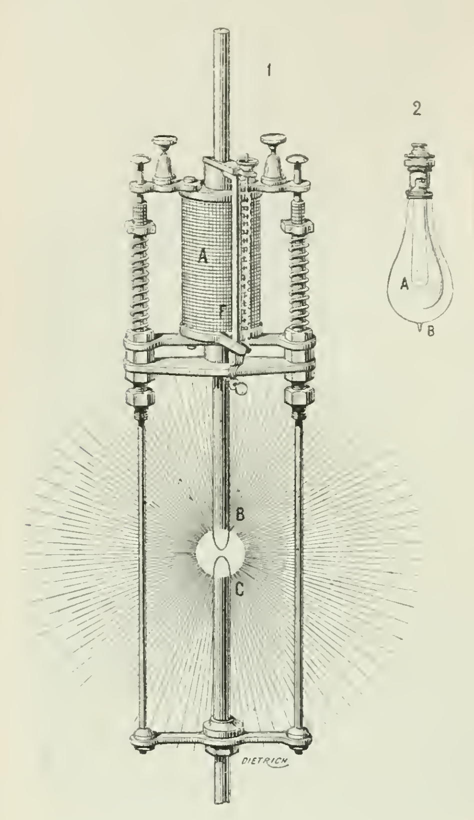


Fig. 2 n° 1. — Lampe électrique à arc.

A. Bobine de fil fin en dérivation sur le circuit. F. Frein actionné par cette bobine formant électro-aimant et calant le charbon supérieur B. quand il est à distance normale de C charbon inférieur.

N° 2. — Lampes à incandescence.

A. Filament de carbone enfermé dans une ampoule de verre où le vide a été fait avant de fermer la pointe B.

trop éloignés l'un de l'autre et voici pourquoi. Le courant électrique, pris par exemple sur la canalisation générale d'une ville, arrive aux bornes qu'on voit à la partie supérieure de la lampe et qui, par construction, sont disposées de façon qu'elles le conduisent directement l'une au charbon inférieur, l'autre au charbon supérieur. D'un autre côté, on a formé la bobine A au moyen d'un fil très fin que le courant traverse difficilement et dont les extrémités aboutissent aussi aux mêmes bornes. Le courant électrique, tout comme un courant d'eau, suit toujours la voie la plus commode. Tant qu'il n'éprouve pas une trop grande résistance à franchir la distance qui sépare B de C, il néglige la bobine A et l'arc se produit. Mais dès que la distance augmente, il trouve plus de facilité à passer par la bobine et la traverse. Or, on sait que quand un courant électrique traverse une bobine ayant un noyau de fer doux, celui-ci devient un aimant pendant tout le temps que dure le passage du courant. Donc, à ce moment, la partie supérieure du frein F sera attirée, ce qui permet au charbon B de se rapprocher de C; immédiatement le courant, trouvant là de nouveau une voie plus facile, quitte la bobine A qui, par suite, n'attire plus le frein; celui-ci rappelé par son ressort, reprend sa position primitive et cale le charbon B dans sa nouvelle position, et ainsi de suite jusqu'à usure complète du charbon.

Toutes les lampes à arc (sauf les bougies Jablochkoff qui sont aujourd'hui peu employées) sont basées sur des mécanismes de ce genre, plus ou moins compliqués, plus ou moins bien combinés pour assurer un réglage parfait, mais qui tiennent toujours une certaine place, ce qui les rend inutilisables dans bien des cas. Mais pour l'éclairage des grands espaces, des magasins, etc... leur emploi est tout indiqué, leur lumière pouvant être portée à une grande intensité si on le désire.

Dans la lampe à incandescence au contraire il n'y a pas de mécanisme, parce qu'il n'y a pas combustion. C'est un filament de carbone A (fig. 2, n° 2) qui est enfermé dans une ampoule de verre où l'on a fait le vide avant de fermer la pointe B.

Il n'y a donc plus d'oxygène et le filament ne se consume pas, il est simplement porté au rouge, ou même au blanc incandescent, par le passage du courant. Les deux extrémités aboutissent à une douille qui termine l'ampoule et se relient par un système très simple à la canalisation.

On peut de cette façon diviser la lumière à l'infini car on fait des lampes à incandescence d'intensités très diverses, depuis une jusqu'à cent bougies. Dans les illuminations publiques on enferme dans des ballons en celluloïd, transparents et colorés de diverses couleurs, des lampes d'une in-

tensité d'environ dix bougies; de cette façon on ne craint ni le vent, ni la pluie, et on peut allumer par tous les temps.

⁂

La direction des phares des États-Unis a terminé dernièrement l'installation d'un bateau-phare qui présente des perfectionnements intéressants.

Le but d'un phare de ce genre est de pouvoir, aussi bien que les phares fixes, produire des signaux visibles et sonores. Les premiers sont constitués par des sphères en treillage placées en haut des mâts (fig. 3) pendant le jour et remplacées pour la nuit par des lampes à réflecteur. Les signaux sonores sont produits par un sifflet puissant actionné par l'air comprimé. Mais cela nécessite une force motrice et jusqu'à présent on s'était servi de machines à vapeur. Leur emploi a plusieurs inconvénients : d'abord l'approvisionnement en charbon qui tient beaucoup de place, ensuite et surtout la lenteur avec laquelle se fait la mise en marche.

A moins d'avoir constamment une chaudière allumée et sous pression, ce qui coûterait fort cher, on peut être surpris par un brouillard et ne pouvoir faire fonctioner le sifflet qu'au bout d'un temps assez long.

Dans la nouvelle installation on a remédié à cet inconvénient par l'emploi de moteurs à pétrole, dont la mise en marche ne demande que fort peu de temps.

On voit par la coupe ci-contre le mode d'installation dans la cale du bateau (fig. 3), à côté du moteur se trouvent les réservoirs d'huile et les pompes de compression et au-dessus, à droite et à gauche, les réservoirs d'air comprimé et les tubes qui les relient au sifflet. Toute la machinerie est double afin de pouvoir parer immédiatement à tout arrêt accidentel; notre gravure représente seulement une des installations. Dans le bateau phare qui vient d'être terminé et

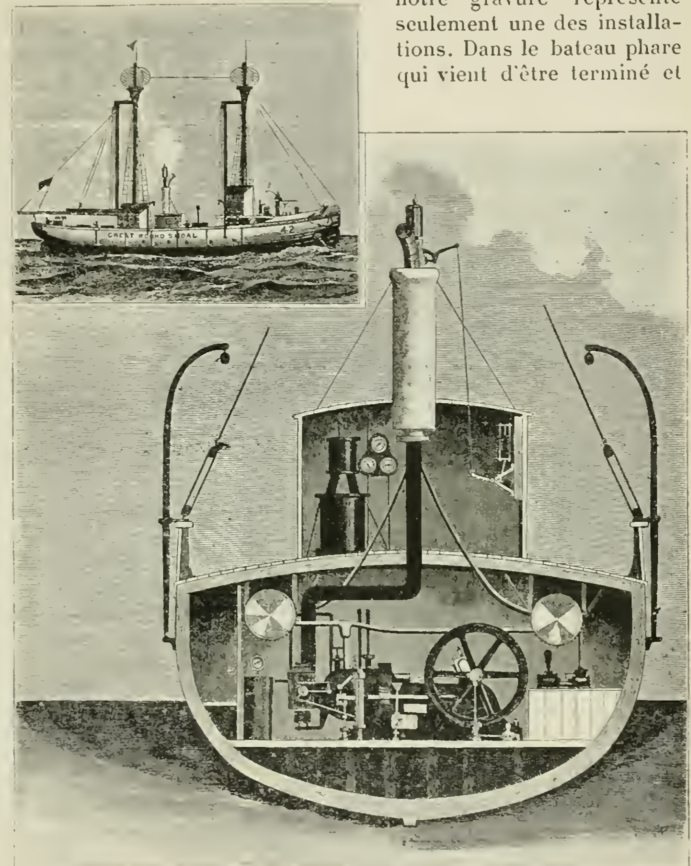


Fig. 3. — Bateau-phare américain faisant fonctionner un puissant sifflet à l'air comprimé, au moyen de pompes mues par un moteur à pétrole.

qui stationne en face de Boston, le sifflet fonctionne pendant cinq secondes toutes les minutes; c'est un mouvement d'horlogerie, qui, au moyen de cames produit l'ouverture et la fermeture de la valve du réservoir d'air comprimé en temps utile.

La voie tracée ici par les Américains nous parait bonne à suivre.

Tout le monde aujourd'hui fait de la

photographie ou veut en faire, et nous recevons bien souvent des demandes de conseils au sujet de l'appareil à acheter. La question est délicate à traiter; mais il ne faut pas hésiter à donner le conseil demandé, car il est à présumer qu'il ne sera pas suivi. Le futur amateur photographe appartient à la famille des hésitants, il demande des avis à tous ceux qui l'ont précédé dans la carrière, il a si peur d'être volé! Quand il a ainsi passé en revue le matériel de ses amis et qu'il se considère comme bien renseigné, il va chez un marchand, qui naturellement lui vante son ours et le lui vend; nous ne changerons rien à cela, c'est trop naturel. Ajoutons qu'il tombe quelquefois bien; il y a des marchands consciencieux.

A vrai dire il est presque impossible de

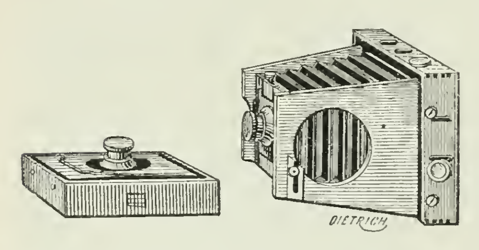


Fig. 4. — Appareil photographique se repliant pour pouvoir être mis dans la poche.

conseiller le choix d'*un* appareil, puisqu'il n'y a pas d'appareil qui soit universel; ce qui n'empêche pas qu'on veut pouvoir tout faire avec un matériel aussi réduit que possible.

La sagesse des nations dit : Qui veut la fin, veut les moyens; et c'est vrai aussi pour le photographe. Si vous voulez faire des tableaux dans lesquels la perspective ne soit pas exagérée, où l'on ne voie pas les objets du premier plan quatre fois plus grands que ceux qui de même taille se trouvent à un mètre ou deux plus loin, il faut vous résigner à prendre l'appareil classique avec un soufflet qui permette, par un long tirage, de placer l'objectif assez loin de la plaque sensible : c'est-à-dire qu'il faut employer ce qu'on appelle un objectif à long foyer. Il faut aussi éviter l'agrandissement, avoir son cliché directement bien étudié sur le verre dépoli de la chambre. Mais combien peu aujourd'hui se contentent de faire seulement dans leur année quelques clichés, pourvu qu'ils soient parfaits. Ceux-là sont les artistes. Et nous comprenons très bien qu'à côté d'eux se placent les amateurs, qui désirent rapporter avant tout des souvenirs de voyage sans être obligés de s'encombrer. A eux les innombrables appareils à main aux noms les plus variés; mais qu'ils choisissent ceux qui sont munis d'un bon objectif, de marque connue pour donner la finesse de l'épreuve et permettant l'instantané même sans soleil; qu'ils exigent aussi qu'il y ait un obturateur avec lequel on ait la faculté de poser en agissant sur une poire en caoutchouc. Car si l'instantané a du bon dans certain cas, on se trouvera bien parfois de pouvoir opérer avec peu de lumière en plaçant l'appareil sur un pied léger, sur un tas de pierres, un parapet, etc.; et pour ne pas déranger l'appareil en faisant de la pose, la manœuvre d'un obturateur avec une poire en caoutchouc est indispensable.

Il y a bien peu d'appareils de petit format qui peuvent se mettre dans la poche et il arrive que malgré leur dimension réduite et leur peu de poids on en est encore encombré. Pour nous, le modèle que nous préférons est celui que représente la gravure ci-contre (fig. 4), qui se plie de façon à être très plat et peut alors être mis en poche. Pour l'usage on le développe comme le montre notre dessin. On y adapte des châssis séparés, contenant chacun deux plaques sensibles et qui peuvent se loger dans les différentes poches d'un vêtement, en nombre suffisant pour qu'on ait dix à douze plaques à sa disposition.

Presque tous les marchands d'appareils photographiques ont ce modèle, plus ou moins bien soigné, muni d'objectif et obturateur plus ou moins bons. Très peu, nous pourrions dire aucun, ne le font aussi réduit qu'il pourrait l'être, tout en lui conservant un format raisonnable, 9 sur 12, ou au minimum 6 sur 9. En résumé, si vous voulez faire des tableaux, prenez un grand appareil pouvant faire le format 18 sur 24, avec objectif à long foyer, pied, etc., c'est encombrant, mais cela donne des résultats très artistiques. Si vous voulez vous amuser et rapporter de vos voyages nombre de souvenirs de tous genres, prenez le petit appareil à main et souvenez-vous que, pourvu qu'il soit soigné et complet, le système le moins compliqué est le meilleur.

Nous connaissions le vélocipède aquatique dont plusieurs modèles ont déjà été essayés en France et à l'étranger, mais nous n'avons pas encore entendu parler du vélo à glace ou vélo-patin, que nous signale le *Scientific américain*. Aux approches de l'hiver c'est le moment d'indiquer ce nouveau sport à nos lecteurs, car la chose nous paraît très réalisable et peut-être qu'une vieille bicyclette hors de service, quant au roulement, pourra être transformée pour cet usage. Ainsi qu'on le voit sur le dessin (fig. 5), le tube de direction est prolongé jusqu'au sol et se termine par un patin; il est muni d'un frein constitué par une petite fourche pointue qu'on manœuvre au moyen d'un levier placé près du guidon. La jante de la roue motrice, qui est reliée au pédalier par la chaîne comme dans les bicyclettes, est munie d'un bandage portant des écrous à tête pointue qui mordent sur la glace ou la neige et donnent l'impulsion. Mais le poids du corps ne porte pas sur cette roue qui doit pour ainsi dire effleurer seulement le sol. Un second patin est fixé à l'extrémité inférieure d'une tige qui part du cadre, un peu en dessus de la selle. Ce patin est monté sur une coulisse et, au moyen d'une crémaillère, il peut être abaissé ou relevé plus ou moins de façon à permettre à la roue motrice de mordre dans la glace de la quantité voulue. Ce réglage se fait sans quitter la selle au moyen d'un petit volant placé sous le guidon et réuni à la crémaillère par une transmission.

Tous les ans nos escadres se livrent à des expériences de lancement des torpilles. Ce sont des engins qui coûtent fort cher, environ 10,000 francs pièce! On comprend que pour des expériences où le lancement seul est en jeu, les torpilles n'étant pas chargées, il y a un grand intérêt à pouvoir les retrouver. Aussi nos marins ont-ils soin de repérer autant que possible l'endroit où ils pourront les retrouver; malgré cela il s'en perd quelques-unes de temps en temps. Pour faciliter les recherches, la marine américaine a eu l'idée de les garnir d'une substance qui, au contact de l'eau, produit par décomposition une flamme. C'est le phosphure de calcium qui jouit de cette propriété; on le prépare en chauffant dans une cornue du phosphore en présence de la chaux. On place dans la torpille 500 grammes de cette substance et lorsqu'elle est immergée, cette quantité suffit pour qu'une flamme de cinquante centimètres de haut s'élève au-dessus de l'eau pendant quatre ou cinq heures. En opérant vers le soir on est donc certain de retrouver le point exact où gît la torpille.



Fig. 5. — Vélo-patin.

Le patin d'avant est relié au guidon et donne la direction. Le patin d'arrière peut par un levier placé près du guidon être abaissé ou relevé de façon à permettre à la roue motrice placée à l'arrière de mordre plus ou moins sur la glace.

Depuis deux ou trois mois on a installé à titre d'essai, au Palais-Royal, à Paris, un nouveau système d'éclairage imaginé par M. Denayrouze. C'est un brûleur à gaz qui procède du bec Auër, mais dont l'intensité est beaucoup plus considérable. Nous avons déjà expliqué ici que le système Auër consiste à porter à l'incandescence un manchon de matières réfractaires, au moyen du bec Bunsen qui donne une flamme chaude mais non éclairante. On se souvient que ce brûleur Bunsen n'est autre chose qu'un simple tube de cuivre qu'on relie à la canalisation de gaz, mais qui porte quelques trous sur sa circonférence, de façon à ce que l'air y pénètre en même temps que le gaz, ce qui a pour but,

par suite de la présence de l'oxygène, d'augmenter la température de la flamme.

Or M. Denayrouze a remarqué que ce mélange d'air et de gaz ne se fait pas intimement et qu'il se passe à peu près la même chose que si on verse lentement du vin dans un verre d'eau. Il a pensé que de ce fait la combustion devait être incomplète et qu'on pourrait augmenter de beaucoup la température de la flamme en faisant un mélange plus intime.

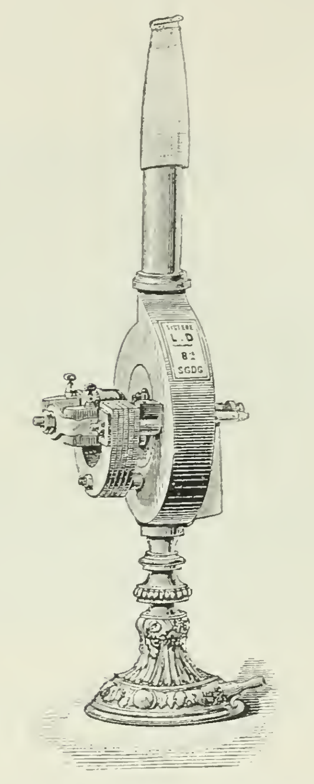


Fig. 6. — Lampe Denayrouze employant le manchon Aüer.
Un petit moteur électrique mélange l'air et le gaz.

A cet effet, il a construit l'appareil que représente notre gravure (fig. 6). A la partie supérieure se trouve le manchon bien connu, formé par les oxydes métalliques ; il repose sur un tube de cuivre. La partie inférieure de celui-ci aboutit à une sorte de boite circulaire contenant un petit moulin à ailettes, mis en mouvement par un moteur électrique minuscule qu'on voit sur la gauche de la figure.

Le gaz arrive dans cette boîte par un tube traversant le pied de l'appareil et relié par un caoutchouc à la canalisation; l'air entre par des trous percés sur les parois de la boite, et le tout est mélangé par le petit moulin avant d'aller brûler à la partie supérieure du tube. Il en résulte, comme l'avait prévu l'inventeur, qu'avec une quantité moindre de gaz on produit une chaleur bien supérieure à celle qu'on obtient sans cet artifice, et le manchon d'oxydes métalliques brille avec un éclat remarquable.

Tandis que le bec à gaz ordinaire, dit bec papillon, brûle 120 litres à l'heure, on obtient la même lumière avec 10 litres dans le système Denayrouze. Le manchon doit, dans ces conditions, s'user assez rapidement, et il faut voir si son remplacement est assez fréquent pour compenser l'économie qu'on fait d'autre part. Il faut voir aussi si le petit moteur, malgré sa faible dépense d'électricité, ne donne pas lieu à des complications; car il nécessite naturellement une canalisation de fils qui le relient à une pile ou un accumulateur. Il y a là, comme on voit, diverses questions intéressantes à étudier, et c'est pour cela que les appareils ont été installés en service courant; car une expérience de quelque durée pourra seule renseigner exactement sur la valeur pratique de ce nouveau système d'éclairage.

On a inauguré au mois d'août dernier, entre Poissy et Saint-Germain, une nouvelle ligne de tramways dont la locomotive est assez mystérieuse, car bien qu'on constate l'échappement de la vapeur, on ne voit ni feu ni fumée (fig. 7). Ces petites machines, imaginées par M. Francq, fonctionnent déjà depuis plusieurs années sur la ligne de Rueil à Marly, mais le principe de leur fonctionnement est peu connu. Elles se composent, outre le système moteur, piston, tiroir, bielle, etc., qui n'a rien de particulier, d'un réservoir en tôle A, hermétiquement fermé, qu'on a rempli d'eau, et que l'on met, dans une station terminus, en communication avec une chaudière fixe dans laquelle on produit de la vapeur par les procédés ordinaires. On sait, par les travaux de Regnault, quelle est la température d'une vapeur dont on connaît la pression ; on pousse donc celle-ci jusqu'à 15 atmosphères, ce qui lui donne une température de 200 degrés. Quand la

communication est établie par un tube de raccord entre cette chaudière et le réservoir d'eau de la locomotive, on ouvre un robinet et la vapeur passe par un tube *tt*, percé de petits trous, placé à la partie inférieure du réservoir; elle traverse l'eau qui est ainsi rapidement portée à la même température de 200 degrés. On coupe alors la communication et la locomotive reprend son indépendance.

L'eau ainsi surchauffée se transforme ensuite en vapeur à la volonté du mécanicien qui n'a pour cela qu'à manœuvrer un régulateur, appelé détendeur de pression, aboutissant à un dôme D, pour faire agir la vapeur sur les pistons en passant par le tube S. Au sortir des pistons elle s'échappe

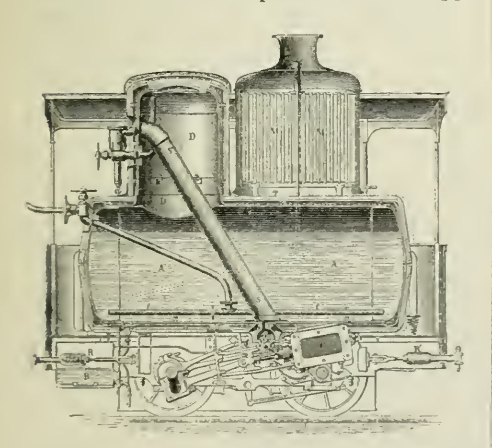


Fig. 8. — Coupe de la locomotive sans foyer.

A. réservoir clos renfermant de l'eau qui est portée à 200 degrés au moyen d'un courant de vapeur à 15 atmosphères ouvrant par les tubes *tt* reliés momentanément à une chaudière fixe. D, dôme où se forme la vapeur, quand le mécanicien agit sur le détendeur. S, tube conduisant la vapeur au piston. M. condenseur où se rend la vapeur d'échappement.

sur un condensateur M et est recueillie ensuite dans une bâche B. La distance à parcourir sur la nouvelle ligne de Saint-Germain à Poissy est de 9 kilomètres aller et retour, et le parcours se fait en une

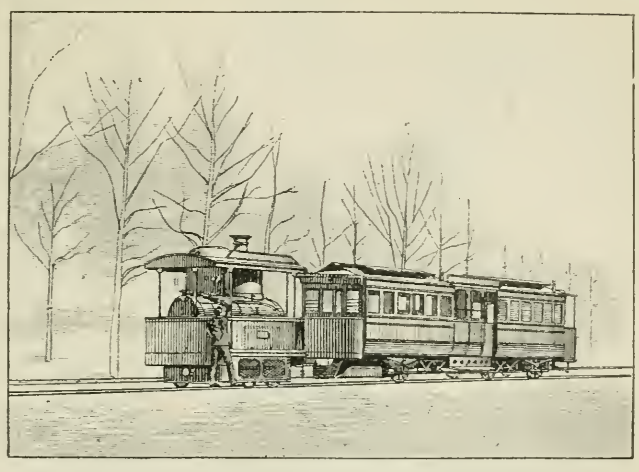


Fig. 7. — Application de locomotive sans foyer aux tramways.

heure environ. La réserve d'eau chaude pourrait suffire pour un laps de temps beaucoup plus long. Ces petites machines ont l'avantage de ne demander qu'un seul homme pour les conduire puisque le chauffeur est inutile, elles sont d'un grand intérêt pour l'exploitation des lignes à faible parcours.

On connait généralement les moyens à appliquer pour donner les premiers soins aux noyés en pratiquant la respiration artificielle par le mouvement rythmé des bras. Beaucoup de personnes croient que cette méthode est applicable aux noyés seulement et il ne leur viendrait pas à l'idée qu'on peut l'utiliser dans un cas de strangulation par pendaison, de syncope causée par les convulsions, de foudroiement par l'électricité atmosphérique ou industrielle, accidents qui ne sont autre chose que des cas d'asphyxie et dans lesquels la respiration artificielle doit toujours être employée; il en est de même dans les cas d'asphyxie par le charbon, le gaz d'éclairage, les cuves de vendange, etc. Mais il y a une méthode autre que celle des mouvements des bras qui donne des résultats plus certains, c'est celle imaginée par le docteur Laborde, il y a quelques années et qui consiste à exercer des tractions cadencées sur la langue.

On maintient les mâchoires du patient largement écartées au moyen d'un objet

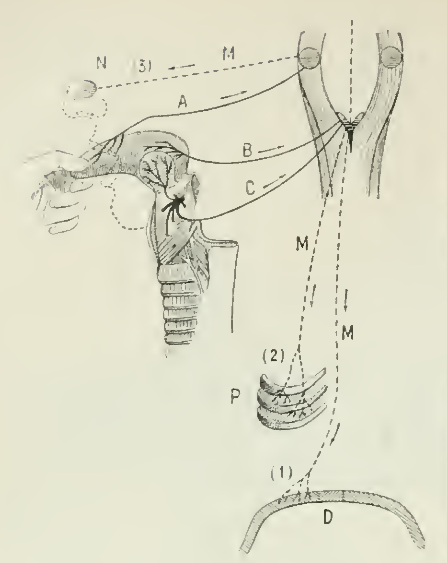


Fig. 9. — Mécanisme de la respiration artificielle provoquée par les tractions de la langue.

A B C. Nerfs sensitifs reliés à la base de la langue et agissant sur les muscles moteurs M actionnant 1 le diaphragme D, 2 la poitrine P, 3 le nez N.

quelconque, manche de couteau, canne, etc., ce qu'on a sous la main, il ne faut pas perdre de temps ; puis on saisit la langue entre le pouce et l'index, en interposant un mouchoir si c'est nécessaire pour éviter le glissement, et on exerce sur elle quinze à vingt fois par minute, de fortes tractions rythmées (fig. 10). Il ne faut pas craindre de la faire sortir largement de la bouche, car c'est la racine même de l'organe qui agit.

On voit en effet en examinant la figure schématique ci-contre (fig. 9) que la base de la langue est reliée intimement aux nerfs sensitifs A, B, C, qui mettent en jeu les muscles moteurs M agissant l'un sur le diaphragme D, l'autre sur la poitrine P, le troisième sur le nez.

Dans l'état où est le patient il n'y a pas à craindre de lui faire mal, et il faut prolonger ce traitement pendant longtemps si cela est nécessaire; il ne faut pas se décourager trop tôt, car on a vu des cas où il a réussi après deux heures seulement. Une seule personne ne pourrait opérer pendant aussi longtemps sans fatigue et il est préférable d'être deux se relayant tous les quarts d'heure.

On ne peut évidemment assurer une réussite certaine, car, pas plus que les autres, ce traitement n'a le pouvoir de rendre la vie à un cadavre, mais il a donné déjà des résultats si merveilleux, il a réussi si souvent là où les autres méthodes avaient échoué, qu'on peut presque considérer son insuccès comme un signe certain de la mort.



Fig. 10. — Respiration artificielle provoquée par les tractions rythmées de la langue. — Méthode du docteur Laborde.

G. Mareschal.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La mode va donc être des femmes qui se jettent sans succès à la tête des hommes, si l'on en juge par les derniers romans parus. C'est le thème favori. Dans *Vaine Rencontre*, de M. Henry Rabusson (chez C. Lévy), une jeune fille adore un romancier qui ne veut pas d'elle; dans *le Roman d'un académicien*, de Mme Mary Summer (chez Lemerre), une jeune femme s'embrase pour un immortel qui la dédaigne peu civilement. Voilà les femmes bien traitées! Heureusement que la réalité leur fournit la revanche des impertinences de la fiction.

M. Henry Rabusson a du talent, le don de l'analyse, le style correct et ferme; il sait mettre debout un caractère; on peut seulement douter qu'il ait heureusement appliqué tant de belles qualités dans le choix du sujet de son roman *Vaine Rencontre*. Il nous y fait assister aux évolutions de sentiments finement étudiés, mais qui ont le tort de ne forcer ni notre intérêt ni, beaucoup moins encore, notre sympathie.

Un brave jeune homme, qui est M. d'Ambleville, veut épouser une jeune fille qui est Mlle d'Ignicourt. Dans le mot Ignicourt, il y a le mot latin *ignis*, le feu, sans doute pour marquer que cette demoiselle est facilement inflammable.

En effet, elle subit une passion mal définie, un ascendant impérieux, une sorte de domination qu'exerce sur elle un mauvais sujet, un mari qui mène la vie de garçon, un nommé Herbert Maxence, comte de Rentzau. Le drame se passe entre ces trois personnages. D'Ambleville n'est pas sans remarquer l'étrange entente qui unit sa future fiancée à ce dompteur de cœurs, et, crânement, il s'adresse à lui directement pour lui en demander compte, pour savoir ce qui se passe, pour être assuré que cette demoiselle peut être épousée par un homme de cœur, qu'elle n'a pas de faute grave dans son passé : car pour l'avenir, il s'en charge.

Un tel sujet nuit à son intérêt, parce que ses héros sont peu intéressants. Il n'y a qu'un personnage sympathique et droit, c'est d'Ambleville; mais il est le comparse et son rôle est de second plan. L'intrigue véritable, — et ici le mot intrigue est le terme propre, — est entre cet homme marié et cette jeune fille mariable sur laquelle il tente une expérience qui mérite plutôt réprobation. Il l'a vue à Dinard, et il l'a trouvée à son goût; il veut la fuir, et il la retrouve avec sa tante, à Nice, un matin de tremblement de terre; les deux femmes sont affolées; il leur rend le service habile de les protéger et de les conduire.

Dès lors, il les voit souvent, et la tante le prend pour confident, tablant sur son ascendant pour faire décider sa nièce à prendre un mari. Le monde où tout cela se passe est bien vilain; les dames s'aperçoivent de la grande affection des deux amis; elles en sourient et la favorisent au besoin. Maxence met cette jeune fille à sa discrétion et la mène par de tels chemins qu'il peut, s'il veut, la faire chavirer dans la faute. Un scrupule d'honnêteté l'arrête, et il se débarrasse de cette amie gênante en lui permettant de devenir l'irréprochable épouse de M. d'Ambleville.

A la vérité, ce dernier est plus à plaindre qu'à louer. On nous laisse à entendre que sa droiture foncière et sa haute probité suffiront à redresser l'âme tordue de cette jeune fille. Espérons-le pour lui, mais il aura fort à faire. Elle vit dans un milieu déplorable; elle a subi une éducation bien insuffisante, et son honneur est par elle mis bien complaisamment à la discrétion et à la merci de son suborneur. Ses rêves de jeune fille ne sont guère innocents puisqu'elle ne voit dans le mariage avec un tiers qu'un moyen de conquérir une liberté dont elle a besoin. Elle est un peu de la famille de ces créatures peu intéressantes que connut Laclos et dont Marcel Prévost s'est fait l'historien. M. Rabusson a voulu à son tour scruter ce terrain mou; il y met de la discrétion, de la tenue, et sait glisser sur les passages scabreux. Pour bien chasser le gibier d'eau, il faut s'enfoncer résolument dans la vase, ou bien ne pas s'y aventurer.

L'honnêteté n'est représentée dans ce livre que par d'Ambleville, et elle ne tient pas grande place. Mais la place est bonne, et ce côté de la peinture constate que cet élément plus pur n'est pas pour gêner le talent robuste de notre romancier. Peut-être a-t-il pensé que le moyen de donner

l'horreur du vice est de le peindre, et il y fait preuve d'une habileté, d'une perspicacité peu communes. Son étude est bien conduite et sa progression est bien déduite. Le milieu ambiant sert de repoussoir au noble caractère de cet épouseur intrépide, qui prendra tout de même Mlle Lily, — c'est le petit nom de la donzelle, — quand il saura qu'elle s'est purifiée au feu. Cet homme est confiant, faut-il le dire? L'originalité de son cas, c'est qu'il n'est nullement naïf. Il sait, il voit la liaison dangereuse de sa fiancée avec un tiers, et il veut en avoir raison; il combat pour la vertu, et il est récompensé, si une telle union peut être considérée comme une récompense. Nous lui laisserons ou nous lui donnerons ici la parole, puisque c'est par sa bouche que sont exprimés les seuls sentiments nobles du livre. Il vient interpeller son rival ambigu, et il s'explique en ces termes éloquents sur un joli thème, la question de la confiance dans ses rapports avec l'amour. Maxence n'est pas de cette école-là, et il raisonne là-dessus avec la légèreté gouailleuse d'un sceptique qui ne croit qu'au déterminisme :

Ah! par exemple, m'écriai-je, voilà qui est bien matière à discussion!... Comment! vous prétendez que l'on ne saurait aimer une femme sans avoir confiance en elle, ni avoir confiance en elle sans faire crédit à la métaphysique!... Mais, mon cher monsieur, pour nous en tenir à votre première proposition, vous êtes en désaccord avec les faits d'observation courante : on voit tous les jours des hommes parfaitement épris de femmes qui ne leur inspirent pas la moindre confiance.

— Détrompez-vous, me dit très sérieusement M. d'Ambleville. Ces hommes, soit aveuglement, soit sottise, croient toujours en la personne qu'ils aiment. Quand le passé est trop criant pour que l'illusion du bonheur écoulé demeure entière, ils se rattrapent sur l'avenir, ils croient que ce qui n'a pas été sera... Ils croient, vous dis-je! Rien n'est possible, dans l'ordre des sentiments humains, sans la foi. Il faut croire pour l'amour, croire pour l'amitié... Bien plus : en dehors de tout sentiment, pour l'association, pour le commerce, pour la complicité dans le vol, dans la débauche, dans le crime, il faut croire, croire toujours. La foi est non seulement la pierre angulaire de l'édifice social, mais la condition nécessaire des rapports quelconques des hommes entre eux... Et c'est pour cela que l'homme s'apercevra, tôt ou tard, que ce dont il cherche à se débarrasser, en écartant Dieu, lui devient de plus en plus indispensable à mesure qu'il se trouve plus étroitement et plus exclusivement en relations avec son semblable. Il finira comme il a commencé : il appellera Dieu à la rescousse, faute de pouvoir se fier toujours à ses pareils; et l'extrême complexité de la civilisation fera le même office que l'extrême simplicité de la sauvagerie primitive.

Vous voyez combien cela est solidement écrit et ingénieusement déduit. Tout le livre est ainsi, plein de talent, et du meilleur; il est à souhaiter de le voir appliqué à des études qui effarouchent moins les vieilles et saines habitudes de la morale commune.

Il y a moins de perspicacité aiguë et, on dirait presque, pénible, dans l'agréable livre de Mme Mary Summer, *le Roman d'un académicien.* C'est un joli pastiche des romans du siècle dernier, dans le goût des œuvres les plus délicates de Paul de Musset ou de Théophile Gautier. On ne saurait dire si l'auteur a pensé à *Jean et Jeannette,* mais il y a des pages où elle y fait penser.

Il s'est formé un type du roman XVIIIe siècle, — comme il s'en était formé un, vers 1825, du roman moyenâgeux, ou de la *Novelle* espagnole. Comme il arrive en pareil cas, une certaine convention s'en mêle et fournit bientôt tout un arsenal où tous puiseront. Avec des guitares, des castagnettes, des banderilles et des habaneras, on fait aisément une Espagne assez propre. Avec des icônes, des casbas, des moudjicks en blouses rouges et en bottes, qui disent : « Mon petit père, » on a une Russie fort convenable. Pour le roman galant du XVIIIe siècle, il faut une jeune et jolie femme à sa toilette, se plaignant de ses vapeurs, demandant à son miroir si elle n'est pas exécrable aujourd'hui, et rassurée par un abbé qui lui atteste la fraîcheur de son teint; il faut un voyage en berline, un pavillon écarté où le grand seigneur abrite ses bonnes fortunes : tout cela est dans le livre de Mme Summer, qui est décidément très documentée. Peut-être même fait-elle parfois, en femme savante, un peu trop étalage de son érudition spéciale; par places, la couleur locale est plaquée un peu gros, et laisse des paquets de grumeaux; quand la jeune femme revêt sa dorlote de malines, sortant la main d'une engageante de dentelles parmi des rubans à la rhinocéros, prend un manchon à la maréchale, une palatine à la parmesane, elle fait trop songer à la gravure consultée à ce propos dans quelque histoire du costume. Mais ce n'est que pour les premières pages. Dans le reste,

les allusions au temps sont fort congrues et avenantes. La romancière est au courant de la chronique, et les racontars vont leur train sur le compte de M. de Richelieu, de Dorat, des Porcherons, où l'on ne s'ennuyait guère, de tous les galantins d'alors. L'auteur est très informé, et sa peinture a toute la grâce de l'époque qu'elle évoque. Il y a telle vue de Trianon, au début du chapitre III, qui est très bien venue et que Paul de Saint-Victor eût prisée.

C'est le XVIII[e] siècle badin et frivole qui a séduit M[me] Summer, et c'est prétexte pour son préfacier, qui est son frère, le délicat critique et romancier Augustin Filon, d'écrire une bien jolie page :

Je ne suis pas bien sûr que mon XVIII[e] siècle soit absolument le même que le tien. Le tien est un tout petit peu trop leste, trop frivole, trop musqué, trop épanoui pour moi ; il badine un peu trop; il chiffonne l'existence avec une désinvolture qui n'est pas mon fait. Dans mon XVIII[e] siècle, à moi, je fais entrer une plus forte dose de la raison de Turgot et de Condorcet, de la rêverie et de l'enthousiasme de Rousseau qui a enfanté la Révolution, de la philosophie scientifique de Buffon qui fut le précurseur et le maître de Darwin, enfin de cette esthétique réaliste de Diderot d'où procèdent Stendhal, Balzac, Dumas fils et, jusqu'à un certain point, Flaubert, les Goncourt et Zola. Ton XVIII[e] siècle se promène des Porcherons aux coulisses de l'Opéra, aux pelouses du Grand et du Petit-Trianon. Il rit et flirte pendant que le mien écrit l'*Encyclodédie*. Il joue à l'amour, ou plutôt à l'amourette, à la passionnette, à tous les diminutifs des sentiments humains.

C'est là un bien joli raccourci des deux physionomies que présente, suivant les heures, le XVIII[e] siècle, selon qu'il s'amuse ou qu'il pense. Toute la préface est ainsi joliment écrite, surtout en son milieu, et c'est comme un plaisant dialogue à la fois fraternel et confraternel.

Marianne de la Roche-Vaudreuil s'ennuie, comme la dame de Champ-Rosé, de Théophile Gautier. Elle a occasion de voir à l'Isle-Adam l'académicien vicomte de Valsain, qui passe pour un croqueur de cœurs, bien qu'il soit déjà d'un certain âge. Mais il est demeuré irrésistible et impénitent. Les femmes en raffolent. Marianne tombe aussi dans le panneau, et elle est fascinée par le regard de ce bel immortel. Elle ne peut se surmonter, elle le relance avec l'effronterie de la passion irraisonnée; l'autre fait la petite bouche, les dédains aiguisent l'appétit de la pauvre amoureuse, jusqu'au jour où elle voit l'ingrat occupé à souper avec une danseuse : alors elle s'en dégoûte et elle ne pense plus à lui.

Le préfacier a bien caractérisé ces types d'amoureux dépareillés :

On sent bien que ce livre est d'hier, car il répond à une certaine inquiétude très actuelle, et je serais presque tenté de dire qu'il est symbolique. En effet, à quel moment se passe-t-il? Vers 1772, je suppose. C'est une heure de transformation et de crise. Le siècle vient de découvrir la nature, la maternité, la pitié, l'amitié, l'amour ; bref, il vient de se découvrir une âme. L'élégante sécheresse de Fontenelle et de Duclos fait place à la brûlante passion de Rousseau. Ton Valsain, c'est l'ancienne école, le vieux jeu, le libertinage stratégique, le Don Juanisme raisonné et, de plus, excessivement littéraire, ce qui lui permet de s'analyser et de s'expliquer dans ses plus petites nuances. Marianne, c'est le XVIII[e] siècle après la naissance des larmes.

C'est bien cela; Valsain, c'est l'homme à bonnes fortunes, comme dans la comédie de Baron, c'est l'homme spirituel, égoïste et sensuel, chez qui le sentiment n'a ses droits ni sa part. Marianne, c'est la femme sensible qu'un regard touche et remue, et qui implore un sourire.

Les deux protagonistes absorbent toute la place; les comparses font à peine figure, et on le regrette, par exemple, quand on nous fait traverser si rapidement l'atelier du peintre Latour : quel joli stage on eût pu faire là. Il y a à la fin un épisode plutôt bizarre, qui se passe dans un pavillon discret, lequel est cependant plus ouvert qu'un moulin à tous les vents; Marianne se cache et crie derrière un treillage; ce n'est pas heureux.

Ce roman est calme, d'un mouvement lent et doux, sans péripéties ni à-coups ; il nous fait assister aux phases que traverse un cœur de femme éprise, que les dédains piquent au jeu.

Comme le couple aimant se rencontre rarement, et que l'homme fuit l'amie pour échapper à son charme, l'action se passe beaucoup par correspondance, et c'est assurément la partie la plus excellente et tout à fait exquise de ce livre que ces lettres échangées avec tact, esprit, délicatesse et finesse, dans un style des plus agréables. J'en prends quelques échantillons. Marianne a vu Valsain pour la première fois, et l'a sollicité pour un procès en cours. Peu après, Valsain lui écrit :

Madame, aussitôt votre départ, je me suis occupé de l'affaire qui vous concerne : c'était

pur égoïsme de ma part et prétexte pour penser à vous. Notre intendant n'est pas si farouche qu'on pense; il y a espoir d'arrangement à l'amiable. Bannissez donc tout souci et dormez sur les plus jolies oreilles du monde, votre procès me semble bien près d'être fini, sinon gagné.

« J'aurais voulu vous porter moi-mêmes ces bonnes nouvelles, mais sans parler d'une foule d'occupations qui m'enchaînent ici, la prudence me conseille de fuir un danger redoutable. Si je savais le moyen de laisser vingt-cinq ou trente ans au logis, j'accourrais, madame, vous dire le souvenir profond que m'a laissé une vision incomparable. Puisque je n'ai, hélas! le droit de vous aimer, que j'aie, du moins, celui de vous admirer et de déposer à vos pieds mes hommages passionnés.

Vicomte de Valsain.

N'est-ce pas un joli billet ? Marianne n'est pas en reste de bon style, et sa réponse est piquante :

Quoi! monsieur, vous prétendez vous soustraire à ma reconnaissance? Je n'ose retourner à l'Isle-Adam et vous m'avez interdit l'espérance de vous revoir à Paris. Il me faut donc renoncer à vous dire combien je suis touchée de votre bienveillant intérêt. Au moins n'oublierai-je point la bonne grâce avec laquelle vous avez daigné plaider ma cause et me sauver les ennuis d'une procédure interminable.

Vous me jugez trop favorablement ou trop sévèrement, monsieur: je ne suis pas si redoutable que vous voulez bien le croire, sans être, je l'espère, tout à fait aussi insignifiante que les héroïnes de l'abbé de Voisenon.

Elle a, cette Marianne, un tour épistolaire des mieux réussis. Prenez-la à un moment de vivacité, après une rebuffade du vicomte; la plume trotte nerveusement, et le style piaffe.

Toutes ces lettres ont un caractère remarquable de sincérité, de spontanéité, de naturel; elles ont à peine l'air d'être imaginées, on dirait que l'auteur a dénoué la faveur qui entourait un paquet d'enveloppes jaunies au fond de quelque meuble ancien : c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire.

Après Lily d'Ignicourt qui courtise le comte de Bentzau, après Marianne de La Roche-Vaudreuil qui fait la cour à l'académicien Valsain, il n'est rien d'étonnant si la série des femmes qui font les avances se continue dans le roman de M. Paul Perret, *Histoire d'un homme* (chez Ollendorff). C'est un roman touffu, mouvementé, écrit d'un bon style, et au total intéressant.

L'idée foncière est originale et assez philosophique. Cette idée est que plus un homme veut de bien à une jeune fille, plus il peut la rendre malheureuse. En la protégeant, il risque tous les périls : il risque de s'en faire aimer, il risque de la compromettre, d'être obligé de l'épouser. Hommes mûrs, laissez les jeunes filles à leurs mères et à leurs malheurs, et ne vous mêlez pas de les soulager par vos bienfaits. Vous allez voir ce qui est arrivé à Pierre Besville. Il avait une jeune et jolie femme : il la perdit. Il demeura veuf avec un fils dont il ne s'occupa point et une fille qu'il adora. Celle-ci mourut. Besville fut au désespoir. Il se rappela que sa fille avait remarqué un jour aux bains de mer une fillette qui semblait être sa Sosie; elle s'était intéressée à cette enfant, fille d'un patron de barque de Terre-Neuve dont le père était mort, et qui vivait avec sa mère. Elle avait aimé celle qu'elle appelait « ma ressembleuse ». Besville se donna pour tâche de protéger, par amour pour sa fille, cette inconnue, Marie Benneville. Il lui fit tenir des titres, un piano, des meubles. La mère Benneville était une rouée madrée; elle flaira une dupe à faire et une éponge à presser. Elle apitoyait le généreux donateur, qui se laissait engluer, avec sa bonté facile, son goût pour les jolies femmes, et Marie était jolie. Il installa plus confortablement les pauvrettes; il alla jusqu'au don d'une voiture. On le laissait aller, et la mère poussait à la consommation. Quand elles eurent bien tout reçu, les deux femmes sanglotèrent. Elles racontèrent que les voisins jasaient sur cette richesse inattendue, et on nommait le protecteur avec des airs de mépris pour la petite Marie, dont on suspectait l'honnêteté. Le pauvre Besville s'engluait de plus en plus. On lui déclara qu'il ne serait jamais le protecteur honoraire de cette honnête vertu, qu'il fallait régulariser la situation, racheter un honneur compromis: et c'est par ces petits sentiers-là qu'on le conduisit au mariage.

Il n'en fut pas fier. Ce fut une union presque secrète, le soir, aux chandelles. Les situations les plus graves confinent souvent au comique. Il y a là toute une partie de cette histoire dont on ferait de l'excellent vaudeville, dans le genre du mariage forcé. Besville est pris dans la rainure, il tente en vain de s'échapper. Il avait d'abord espéré qu'un mariage quelconque eût suffi à Marie; il l'avait proposée à un clerc de son notaire. On lui fit bien voir que ce n'était pas cela. Et on le conduit comme par l'oreille au conjungo, en lui disant : C'est vous qu'il nous faut.

Le pauvre faible se laisse faire. Le voilà marié. Après la cérémonie, l'épouseur par persuasion n'a qu'une idée, qui est de fuir; mais la belle-mère a fait le tour de clef, et il faut rester. Quand il se sauva, il était bien le mari.

Il s'enfuit loin de ces dangereuses enjoleuses qui avaient happé et dompté le faible millionnaire; il se retira en Normandie, dans une ferme. Les fermiers se trouvèrent être les cousins de la Marie Benneville. On parlait là d'elle avec des sourires méprisants, et on jasait sur le compte de son existence équivoque.

Et, un jour, Besville revit sa femme, qui avait eu le caprice de venir éclabousser de son luxe ses compatriotes. Dans la foule de ses adorateurs, elle emmenait son sigisbée, et c'était le propre fils de Besville. Celui-ci frémit à cette vue de honte et d'indignation. Un jour qu'il la rencontra sur la crête d'une falaise, il la saisit et se précipita avec elle dans le vide. La coquine en réchappa. Le pauvre homme fut tué. Sur sa tombe, une frêle main de jeune fille porta des fleurs : c'était la fille de la ferme, la Rosette, sur qui Besville avait reporté toute l'affection qu'il avait eue autrefois pour sa fille, et que Marie Benneville avait si indignement travestie.

C'est une œuvre intéressante, où l'action ne languit pas; on suit avec intérêt le travail d'enlisement qui accapare et envahit le faible cœur qu'est Besville, et le récit est agréablement conduit. Un petit scrupule le gêne. Besville s'intéresse à Marie parce que sa fille aimait cette « ressembleuse » : il vénère en elle l'image d'une fille chérie ; il y a quelque chose de choquant dans la transformation de l'amour filial en amour charnel; c'est comme une profanation; dans les scènes de séduction, derrière l'enjoleuse apparaît l'image de la morte, et la ressemblance des deux jeunes filles semble faire intervenir la fille dans les égarements du père; c'est comme un inceste moral, et l'on serait tenté de faire observer au romancier que si quelque chose avait dû protéger son héros contre les galanteries de sa protégée, c'est précisément cette ressemblance qui devait le rappeler à un rôle plus paternel.

Les Souvenirs de jeunesse, d'Arsène Houssaye, viennent de paraître chez Flammarion : c'est un régal littéraire. Quel esprit et quel charme dans ces récits alertes du maître, durant la période de quarante années dont il conte les épisodes de 1830 à 1870! Ces sortes d'ouvrages sont toujours les bienvenus; ce sont les mémoires éloquents et précieux d'un temps trop rapproché de nous pour avoir déjà son histoire. En fait d'anecdotes, de souvenirs, de faits typiques et piquants, nous sommes assurément mieux documentés pour les époques éloignées que pour les proches. Pour les siècles passés, l'érudition a fouillé les liasses des archives, les correspondances, les documents de tout genre, qui ont été tamisés, triés, choisis et recueillis par l'histoire, la grande et la petite. Le travail est fait, les mémoires les plus riches ont été publiés à nouveau dans des conditions toutes spéciales qui facilitent, sollicitent et favorisent les recherches, enrichis et augmentés de tout un appareil de notes et de tables alphabétiques; l'exploration dans le passé est rendue très aisée, et il est certainement plus commode de chercher et de trouver des anecdotes sur les contemporains de Louis XV que sur ceux de Napoléon III.

Pour la période contemporaine, nous ne sommes pas encore outillés et l'histoire n'a pas encore fait son œuvre. Les mêmes faits qui constituent la chronique de ce que Nadard appelait la petite histoire ne sont pas rassemblés, catalogués, attroupés; ils errent, ils nagent épars dans une quantité de volumes et surtout de journaux ; tout cela est trop près de nous ; nous avons perdu l'habitude familière au siècle de Louis XIV de faire des *anas* sur les gens qui en valent la peine; c'est un semis de mots et de faits ; il faut compulser des quantités de publications pour les colliger. Les mémoires d'Arsène Houssaye seront un de ces livres que l'historien futur réunira pour y puiser l'élément vivant de ses récits, et les traits pris sur le vif.

Il serait seulement à souhaiter, dans des publications de ce genre, que les éditeurs fussent mieux pénétrés du caractère spécial et documentaire de pareils ouvrages qui ne sont pas seulement des livres d'agrément et qui sont aussi des livres de références. Il y faudrait des index, des tables, tout ce qui peut favoriser l'utile emploi du volume ou des volumes, car ici ces mémoires emplissent deux tomes. C'est peu de chose à faire, et ce serait s'attirer tout de suite la gratitude des historiens

en leur permettant de retrouver séance tenante l'homme ou l'événement sur lequel ils veulent se renseigner.

Un pareil index serait très riche, si on le faisait à la suite des mémoires de Houssaye, car, en quarante ans, il a beaucoup vu et beaucoup retenu. C'est toute l'histoire anecdotique d'un demi-siècle qui défile là, depuis « l'époque radieuse du romantisme », le temps déjà légendaire des Camille Rogier, — à qui ces mémoires sont dédiés, — des Gérard de Nerval, des Pétrus Borel, des Ourliac, d'Alphonse Karr, et du « cher Théophile ».

Ici, l'intérêt documentaire est accessoire; le véritable mérite est dans l'allure alerte et pimpante de ce style où chaque mot fait sourire, où chaque phrase est une trouvaille, où chaque récit est plein d'une ironie qui ne se lasse pas et qui ne lasse pas.

Voici Sainte-Beuve, au temps où il voulut prendre non pas la renommée, mais la femme de Victor Hugo; voici Jules Janin dans son grenier de la rue de Tournon; Édouard Thierry allant remercier la Vierge de sa nomination au poste d'administrateur général de la Comédie française; les deux femmes d'Émile de Girardin, la première qui ne fut pas femme, la seconde qui le fut trop. Tous ces récits sont exquis, et quand il conte comment il habita l'appartement de Voltaire, et comment il fut décoré, et comment la guerre de 1870 troubla l'ordre de ses promotions, « pendant que mon fils Henry Houssaye gagnait sur le champ de bataille la croix de chevalier ». Nous entrons dans le salon de la comtesse de Castellane, au temps où l'esprit de Paris était gouverné « par des femmes incomparables », la princesse Mathilde, la comtesse Le Hon, Rachel et autres. Et que de traits des mœurs littéraires d'alors! Brindeau l'acteur entre au café de la Régence; il aperçoit un journaliste qui l'avait malmené dans un article.

Il s'avance :

— Dis donc, gamin, on me dit que tu as mal parlé de moi dans une de tes feuilles de chou?

— Avec plaisir, dit l'autre.

Sur ce mot, Brindeau le soufflette en répétant après lui :

— Avec plaisir!

Lamartine y est traité avec les honneurs légitimes que sa mémoire ne connaît plus guère chez nous. Nous grimpons aussi chez Victor Hugo quand il habitait place Royale, où Esquiros se livrait déjà aux diableries de Donato ou de Pickmann. Et Nonore, la cuisinière de George Sand, qui vola mille francs pour acheter un remplaçant à son fiancé! Et Béranger, cet Horace sans le savoir! — le mot est joli. La mort de Chopin est un récit parfait d'émotion et d'admiration attendrie : c'est l'hymne d'un musicien par un artiste. Et Alfred de Vigny! quelle figure admirablement burinée, que ce comte hautain et orgueilleux, habitué perpétuel de l'Empyrée! Un trait entre autres. Il habitait rue des Écuries d'Artois. Quand on sonnait, on l'entendait crier très haut :

— Jean, allez donc ouvrir la porte!

Comme il n'y avait pas de Jean, et que la cuisinière torchonnait, il ouvrait lui-même en disant : « Ce valet de chambre est à mettre à la porte, il n'est jamais là! » Et très gravement il faisait les honneurs de son petit salon sans perdre un pouce de sa taille héraldique, et quand on prenait congé, il appelait encore Jean.

Certes, ce livre n'est pas fait pour traîner sur toutes les tables, et celles qu'il appelle les honnestes dames y tiennent une place plus que raisonnable; mais parmi ces *Contes* que Marmontel eût appelés moraux, que de souvenirs précieux pour l'histoire des lettres, surtout pendant la période d'administration de la Comédie française. Veut-on savoir de quelle nature étaient alors les rapports du Théâtre-Français et du pouvoir? Qu'on lise cette lettre du ministre Baroche à Houssaye:

« Je remarque, monsieur le directeur, sur le répertoire que vous venez de m'envoyer, l'annonce pour vendredi prochain d'une pièce que je vous ai recommandé de faire disparaître du répertoire. Je vous rappelle cette recommandation en vous invitant à vous y conformer. Baroche. »

C'était sec. Arsène Houssaye n'obtempéra point. Il s'agissait du *Chandelier*, de Musset.

Sur Gounod, sur Rachel, sur Murger, il sait des histoires inédites et amusantes. De temps en temps il se rencontre des dissertations très sensées sur divers sujets de littérature, et il est des idées qu'on pourrait reprendre, comme celle de ce journal très soigné qui paraîtrait quatre fois par an, un journal saisonnal, qui conterait vite et bien l'essentiel de l'histoire des idées, des lettres et des mœurs du trimestre.

Mais on ne finirait pas de passer en revue tant de souvenirs intéressants sur tant de gens et de choses, auxquels l'auteur donne une conclusion touchante et éloquente dans un bel article sur un autre personnage qui a mis dans sa vie le plus beau rayon et le plus clair sourire, celui dont il disait : « De tous mes livres, le meilleur c'est Henry Houssaye. » Un exemple donnera la note et le ton de ces deux exquis volumes dont la lecture est un plaisir rare : « Il y a quelque quarante ans, quand Augustine Brohan voulait punir son fils, elle lui disait : « Si tu continues à n'être pas sage, je te condamnerai à faire le tour de Mme Allan. » Mais quand je voulais punir mon fils, je lui disais : « Si tu continues à n'être pas sage, je te mènerai à l'Académie. » La troisième fois que je lui fis cette menace, il me répondit : « A l'Académie, j'irai bien tout seul. » Et il y est allé tout seul. » C'est avec cette légèreté spirituelle que ces mémoires sont écrits, réunissant ainsi l'intérêt pittoresque et anecdotique du fond et la grâce charmeuse de la forme.

Ces quatre livres ne sont pas les seuls que ces derniers temps nous aient apportés, et qui mériteraient une mention : malheureusement, force nous est de nous borner et de choisir, sous peine de n'accorder à chaque ouvrage qu'un paragraphe trop court : ce ne serait contenter personne, critique, auteur, ni public. Cependant nous ne quitterons pas la prose pour la poésie sans vous avoir signalé deux noms aimés dans cette revue et deux livres de valeur.

M. Georges Beaume, dans son nouveau volume, *Rosière et Moi* (chez Plon), constate et montre les qualités que nous firent déjà voir *les Vendanges,* — le don de peindre avec esprit et ponctualité la vie des champs et plus particulièrement la vie des paysans du Midi. Son livre, rempli du sentiment de la nature, est l'histoire de deux âmes qui vivent heureuses ensemble, « comme deux fruits savoureux, mais verts encore ». C'est un conte d'amour et d'innocence qui a pour cadre la vallée de l'Orb, les rocs cévenols, Pézenas, les fermes, les mas, et pour épisodes les scènes d'affection touchante de Rosière et d'Élysée Rasigade, ou des tableaux saisissants, comme l'incendie de la maison du méchant Escroux. Tous ces types de paysans sont vivants, variés, et la grande nature fait un fond merveilleux derrière ces groupes de vanniers et de pâtres des montagnes, que désolent parfois les terribles inondations du torrent voisin.

Dans *Remords d'avocat* (chez A. Colin), M. Masson Forestier a réuni quelques nouvelles assez étendues, qui sont loin d'être sans mérite. Les lecteurs du *Monde Moderne* connaissent déjà l'une d'elles, *les Deux Frères,* et ils ont encore sous les yeux ce paysage si pittoresque, le Soudan et les hauts plateaux du Sénégal, où Jacques Farcot garde un fortin avec vingt tirailleurs noirs, quand il apprend la mort de sa mère et le déshonneur de son frère. Tous ces récits ont une allure crâne et martiale ; le bon droit y aide le bon sens ; le style est ferme, net, plein d'une émotion ressentie ; c'est de l'école de Mérimée et de Maupassant pour la forme ; l'auteur fait passer ce que Sarcey appelle, en parlant de lui, le petit frisson tragique. Lisez *Remords d'avocat,* ce dilemme terrible qui enserre le défenseur quand il sait son client coupable : tout le barreau a été ému par ce cas sensationnel.

Le *Bateau modèle* est une jolie marine, et l'on se prend de sympathie envers ce vieux matelot qui meurt pour sauver son œuvre. *La Faute de l'Intendant* est un récit dramatique où le héros prend des airs sataniques d'un policier d'Edgard Poë : l'histoire de cet intendant militaire menaçant du phonographe le fournisseur de cuirs qui veut le corrompre, et qui exerce ensuite un chantage anonyme et utilitaire, est une trouvaille ingénieuse et fortement tracée. Tout le livre est intéressant, clair, passionnant ; l'auteur est un excellent conteur.

Dans le coin des poètes, j'aperçois Charles Fuster qui caresse sa barbiche noire en récitant des vers harmonieux *Du fond de l'âme,* comme dit le titre de son recueil publié par Fischbacher. Ce sont de jolies piécettes habilement serties ; rien de bien long ni de très important ; le petit volume contient cent douze poésies et n'a que cent quatre-vingt-dix pages. Ce sont gentilles petites pièces à dire, et qui furent pour la plupart dites par l'auteur à des soirées. C'est charmant, léger, facile, coulant et agréable. Ne cherchez point là le nerf de Leconte de Lisle, la précision de Sully Prudhomme, la douceur meliflue de Lamartine : c'est de la poésie aimable, une

poésie de salon qui se lit sans fatigue et se fait écouter. Les motifs ont une grande variété, et j'en vois bon nombre qui semblent attendre la musique d'une romance : le Premier cheveu blanc, la Pluie sur les roses, Si tu pouvais venir; Ouvre la porte, Nid dans les roses, l'Allée d'Amour. Sans force et sans trop d'éclat, le doux poète sait d'une main caressante et moelleuse faire sonner doucement les cordes de la lyre chansonnière. Il a parfois l'originalité heureuse, et je vous en laisse juges :

Le cimetière est plein de fleurs ;
La rose de pourpre y rougoie,
Et c'est comme un bouquet de joie
Que vous offriraient les douleurs.

La mort, d'un tel repos suivie
Sous les rires frais de l'azur,
Disparaît, accident obscur,
Dans l'immensité de la vie.

Le poète fait de ses pleurs
Des diamants pour sa maîtresse,
Et c'est comme un bouquet d'ivresse
Que vous offriraient ses douleurs.

Je meurs pour une foi trahie;
Mais toujours, se jurant leur foi,
D'autres subiront après moi
La loi tendrement obéie.

Et l'atroce angoisse d'un jour,
Qui me martèle et me mutile,
Disparaît, accident futile,
Dans l'éternité de l'amour.

M. Louis Fortoul a de la fantaisie amusante dans son recueil *De la rue à la Lune* (librairie de *la Critique*). Cette petite plaquette renferme des poésies de belle humeur. C'est gai, jeune, assez truculent pour paraître moderne, chatnoiresque et montmartrois, et pas assez abcons, obscur et symbolique pour verser dans la déliquescence. L'auteur emprunte à la jeune école ses façons de pince-sans-rire, ses gaietés macabres, mais il a le bon sens de parler à la fois clair et français, ce qui est une qualité rare chez nos jeunes. Ses poèmes, où Willette et Shakespeare se coudoient au cabaret, ont de l'allure, de l'entrain. Sa *Ménagerie céleste*, à propos du nuage-chameau d'Hamlet, est amusante. Il manque à tout cela l'émotion vraie, l'enthousiasme, une foi quelconque. Ce n'est que de la « blague », prélude du désenchantement, mais la forme est bonne et promet :

O trop heureux les épiciers
S'ils étaient tant soit peu sorciers
Et, sans esprit, pouvaient comprendre
Qu'ils doivent à leur nullité
Cet idéal de volupté
Auquel nous ne saurions prétendre!...

Combien nous devons sembler fous
A ces empileurs de gros sous,
Aux ventres ronds comme des outres,
Et qui n'ont d'autres horizons
Que des forêts de saucissons
Et de jambons pendus aux poutres!

M. Abel Letalle me semble être un peintre, autant et plus qu'un poète, si j'en juge par ce petit livre de poésies, *les Libellules* (chez Savine). L'émotion y est si douce qu'elle est à peine sensible, la passion n'y a pas d'accents bruyants, mais de-ci de-là, quelques tableaux ont un vrai charme. On voudrait une forme plus châtiée, plus travaillée, plus définitive. Parfois on s'étonne qu'un poète, qui semble beaucoup aimer son art, ait consenti à laisser échapper d'affreux prosaïsmes :

Je ne suis pas de cette classe
D'admirateurs que rien ne lasse.

Ici, poète, votre chalumeau se fait mirliton. En général, le vers est trop facile, trop bourré d'épithètes commodes ; on en compte souvent cinq ou six pour quatre vers. Il y a dans tout cela à dire et à faire. Cependant, certaines pages ont de la saveur; c'est surtout dans les paysages que l'auteur réussit le mieux. Il semble qu'il voie mieux qu'il ne sent. Il a brossé de jolis couchers de soleil, des mois, des arbres, des fleurs. Une de ses meilleures pièces est *le Moulin* :

L'agneau qui mordait, encor tendre,
L'arbuste gris et chenilleux,
A désaccoutumé d'entendre
Son beau tic tac harmonieux.

Quand vient le soir, dans la bruine,
Accroupi dans sa vétusté,
On le prend pour une ruine,
Du chat-huant seul visité...

Le moulin tremble, sa carcasse
Gémit et grince à tout moment ;
L'escalier vermoulu se casse
Quand on y touche seulement.

Il y a quelques indications heureuses qui évoquent la silhouette dégingandée des adorables moulins de Hollande. Le poète manie avec souplesse et aisance ce petit vers de huit pieds, alerte et doux à l'oreille, qui convient à la poésie familière, et qui tient le milieu entre l'épopée et la prose.

Léo Claretie.

CHRONIQUE THÉATRALE

Chaque année, quand le soleil rit au ciel, les Parisiens, comme une nichée de perdreaux sûrs de leurs ailes, s'envolent avec des piaillements aigus vers les plages et vers les bois. Et pendant les premiers jours de villégiature, ce ne sont qu'exclamations enthousiastes! Oh! qu'il est beau le spectacle des champs. Spectacle passionnant, drame superbement machiné, fanfares des tempêtes, lieds des mésanges, cavatines des brises, toute la mise en scène magistrale de la nature se déroule sous les regards charmés. Combien elles sont loin les forêts de toile peinte, comme ils sont maigres les crins-crins des orchestres, et combien essoufflées les roulades des chanteurs. Il semble que la superbe ordonnance du scénario éternel, les jeux de lumière du soleil, ce lustre du ciel, que même le fonctionnement, parfois prodigue, du « grand secours » des nuages, que toute cette *vérité*, enfin, mette plus en relief le *mensonge* du théâtre.

On est fatigué du clinquant des costumes, rassasié des dialogues de convention, saturé de répliques déclamatoires, et l'on se réjouit sincèrement d'être affranchi de toute fausseté.

Et pourtant, quand reviennent les jours noirs, quand la bise chasse la nichée, quand la féerie de l'été s'achève et que le soleil noyé montre à peine frileusement son nez entre deux éclaircies, oh! qu'elles semblent alors baignées de lumière, les forêts de toile peinte, et quel impérieux besoin de dialogues rythmés ramène près des rampes allumées les blasphémateurs repentants.

La joie de se séparer en juin ne se peut comparer qu'à celle de se retrouver en octobre. Oui, on a assez les uns des autres; oui, on s'est tout dit, tout conté, mais qu'importe! On est aise de revoir aux mêmes places les visages accoutumés. On jette autour de soi des regards scrutateurs, on sonde les profondeurs des loges, on remarque les vides que la mort, la ruine ou l'oubli ont faits dans les rangs et, les trois coups frappés, on s'accote, on se tasse, on s'installe, joyeux à la pensée de contempler le même ténor ou la même jeune première, et de les entendre lancer la même roulade et débiter le même couplet.

Il n'est donc point besoin de pièces neuves, — si tant est que le « retapage » soit une nouveauté. — Non! quelque bonne reprise suffit amplement. Au fond ce n'est pas au spectacle de la scène, c'est à celui de la salle qu'on vient assister, c'est l'ordinaire train-train qui reprend, et la béatitude est parfaite quand, au bout d'une heure, on se sent roulé dans le courant qui ne s'arrête jamais.

C'est pour cette raison, — dont ils n'ont pas toujours conscience, — que les directeurs avisés réservent leurs surprises. Ils se contentent d'ouvrir leurs portes : cela suffit.

Cette année cependant il y a eu quelques tentatives d'inédit. Elles n'ont pas été toutes très heureuses et le sort, pour des causes diverses, ne leur fut point favorable. La raison en est que, malgré toute sa bonne volonté, l'œil a besoin d'entraînement et que l'esprit déshabitué de la convention réclame quelque répit avant de reprendre toute son indulgente élasticité. Telles pièces qui, dans deux mois, paraîtraient acceptables, rencontrent aujourd'hui une hostilité contre laquelle elles se brisent, et c'est ce qui explique sans doute leur mauvaise fortune.

C'est le souvenir de *Jacques Callot* qui me suggère ces réflexions.

Quelques jours avant la réouverture de la Porte-Saint-Martin, je causais avec l'un des auteurs, Henri Caïn, de sa prochaine première.

— Oh! me dit-il avec sa belle gaieté jeune et franche, vous savez, ça n'est pas un poème épique! C'est une petite chose, mais j'espère que cela *amusera* le public pour lequel la pièce est écrite.

Amuser! Voilà le grand mot.

Les malheureux auteurs ont vraiment fort à faire s'ils veulent satisfaire les goûts du public. Qu'est-ce qu'il faut pour l'amuser? Si une pièce a quelque tendance psychologique, tout de suite on se cabre. Si au contraire elle se contente, — c'est ici le cas, — de narrer une gentille histoire non sans une certaine ingéniosité, mais aussi sans prétention, chacun fait le difficile. Et notez que la pièce fut montée avec goût, jouée avec talent, et que Coquelin lui-même consentit à s'incarner en un personnage secondaire, pour prêter au théâtre le prestige attirant de sa vedette.

Ah! le métier d'auteur dramatique n'est guère enviable, convenons-en.

Les caprices des foules sont innombra-

bles. Il ne faut qu'un rien pour les satisfaire ou pour les heurter! Trouver ce « rien », c'est toute la science directoriale. Mme Sarah Bernhardt y excelle.

Elle a parfaitement compris que la *Dame aux Camélias* avait fait plus que son temps, et que l'anecdote des amours de Marguerite Gautier ne pouvait intéresser qu'à la condition d'être contée par la plus merveilleuse artiste qui soit actuellement. Mais si le rôle était sûr de vivre, la pièce n'en restait pas moins défraîchie. C'est alors qu'elle eut l'idée de faire revivre l'époque où les événements sont censés se dérouler, en reconstituant les costumes qu'on portait alors et des plis desquels semble s'exhaler, comme un parfum suranné de bergamotte, ce style extraordinaire qu'on peut, grâce à cette précaution, écouter sans sourciller.

Cette question des costumes a au théâtre une importance que le public ne peut pas toujours apprécier, mais dont il subit inconsciemment le contre-coup. On n'y fait guère attention d'ordinaire, et les pièces vieillissent avec les années, tandis que les costumes renouvelés à chaque saison rajeunissent sans cesse. Pourquoi cette anomalie! Est-ce qu'on croit que, à part les chefs-d'œuvre, qui sont immortels, étant humains, les sentiments exprimés par les auteurs de 1845 sont les mêmes que ceux de 1896. Oh! que non! Et comme il nous faut faire large crédit à l'auteur, avant d'arriver à la scène de colère, superbe celle-là, parce que, magnifiquement humaine! Est-ce que Armand Duval est un homme? Est-ce que le père Duval est un homme? Est-ce que Marguerite Gautier elle-même est humaine? Allons donc! créés de par la souveraine volonté de l'auteur, ces personnages pensent et agissent en vertu des lois particulières de son esthétique personnelle, et la preuve en est dans la transformation radicale qui s'opère dans le style et même dans les pensées dès que la situation domine tout caprice et s'impose despotiquement par la seule force de la logique, dès que Dumas commence à écrire sous la dictée de son cœur et non plus exclusivement sous celle de son esprit. L'*écriture* se raffermit, les sentiments bouillonnent et entraînent le drame dans la vie véritable. Le procès est fait et jugé depuis longtemps, il serait oiseux d'y revenir. Si de toutes les pièces de Dumas une seule devait être épargnée par le Temps, ce serait assurément *la Dame*. Non pas, j'y reviens, que la pièce soit de qualité supérieure dans son ensemble, mais simplement à cause de la scène unique, prodigieusement vivante, où Armand Duval aveuglé par la jalousie jette les billets de banque à la tête de Marguerite : « Vous êtes tous témoins que j'ai payé cette femme... etc. »

Guitry la joue, cette scène, dans la perfection. Son emportement subit, sa violence bien mâle, font une impression extraordinaire et donnent un choc au cœur. C'est de la vérité et de la vie.

Quant à Sarah Bernhardt, qu'en dire? C'est l'absolue perfection, c'est la grande artiste en pleine possession d'elle-même. Ayant, après de longues années passées, comme on dit, « sur les planches », acquis une prodigieuse expérience de son métier, elle bénéficie, en plus, d'une radieuse jeunesse d'allures, de voix, de regard, de sourire; ses gestes sont d'une impeccable harmonie, et tout en elle concourt au charme absolu. Il faut la voir dans ce rôle, qu'elle anime de sa passion, qu'elle fait vivre de sa propre vie, car c'est son âme entière qu'elle donne. Il faut emporter dans les yeux cette inoubliable vision, car c'est de notre temps la plus grande, la plus impeccable comédienne qui soit; elle est de la grande race des Lekain, des Rachel, des Talma, des Malibran, de ces artistes de génie, dont le nom en dépit du dicton ne périt jamais tout entier, et qui suffit à évoquer tout un monde de sensations poignantes, d'émotions violentes, d'enthousiasmes déchaînés. Elle entre en scène et tout de suite le parterre se sent pris aux entrailles, soulevé, secoué, tordu, et le rideau baissé, il retombe comme une loque, brisé. Il faut aller voir Sarah dans *la Dame!...* Il est vrai qu'on en peut dire d'elle tout autant dans tous ses rôles.

⁂

Passer de la Renaissance à la Comédie française, la transition est facile. C'est Octave Feuillet qui nous y convie sous le couvert de *Montjoye*.

Les reprises qui ont pour dessein de faire revivre un auteur ont parfois pour résultat inattendu de les faire mourir. Je ne crois pas que la remise en œuvre de *Montjoye* ajoute quoi que ce soit à la réputation d'Octave Feuillet.

Que la Comédie française ait bien fait

de soumettre de nouveau cet ouvrage aux appréciations d'un public qui, grâce au temps écoulé depuis l'apparition de l'œuvre et plus encore peut-être grâce aux progrès constants et rapides du sens critique chez les foules, peut déjà passer pour la postérité, certes! et M. Claretie doit être approuvé. Il est des expériences que la Comédie française a le droit et même le devoir de faire. Mais — il est permis d'être catégorique — l'œuvre a singulièrement vieilli. Dans cette jolie salle si majestueuse et pourtant si intime où une atmosphère de « déjà vu » enveloppe tous les spectateurs, où les inconnus sont prédisposés à faire connaissance, où l'on éprouve le besoin d'engager la conversation avec son voisin, je contemplais, épars aux fauteuils et au balcon, quelques-uns de nos modernes Montjoye, et — est-ce une illusion? — il m'a semblé voir errer sur les lèvres de quelques-uns d'entre eux un sourire d'indéfinissable ironie. La force de cet «homme fort », la malice de ce « malin », le scepticisme de ce «sceptique» leur semblaient peut-être d'une singulière naïveté et sans doute qu'ils le considéraient comme un écolier. C'est qu'en effet, pour aborder une telle étude, il faudrait du génie : Octave Feuillet n'avait que du talent, et son « faiseur » ne peut nous intéresser qu'au point de vue purement anecdotique. Ce que l'auteur a voulu donner, c'est une leçon de haute philosophie; or la pièce n'est, à proprement parler, qu'une intrigue dont les péripéties sont contées avec infiniment d'habileté j'y consens, mais entraînés par la force des choses, les « caractères » — comme on disait autrefois — s'y subordonnent aux événements au lieu de les conduire.

Il a fallu à M. Leloir une grande volonté et une grande force pour plier sa nature au rôle de Montjoye, et l'excellent comédien a prouvé que le mot « emploi » n'a aucun sens, et qu'un vrai artiste peut jouer tout ce qu'il veut. Cette création de Montjoye, si elle n'est pas de ses meilleures, est certainement des plus honorables. Féraudy est parfait dans son rôle très conventionnel de brave homme, et Albert Lambert a peut-être trouvé un de ses meilleurs rôles dans son personnage de jeune homme pauvre et persécuté suivant l'invariable formule.

C'est à M[lle] Lara que revenait la tâche d'incarner la gentille fillette, dont la douceur, la pureté, la faiblesse », forment avec la soi-disant « force » de Montjoye un si heureux contraste. Oh! Mademoiselle, par grâce, ne perdez pas ces qualités précieuses de jeunesse et de simplicité, qui nous ont jusqu'à présent ravis dans votre jeu à l'Odéon, aux « Escholiers », partout enfin où il nous fut donné de vous applaudir. Vous avez une *nature*, ne la remplacez pas par du *métier*. Ce que vous faites est « bien », gardez-vous d'aspirer au « mieux ». Nous aurions tous trop à y perdre et l'art n'y trouverait plus son compte. Clerh, M[me] Pierson et Georges Berr s'acquittent de leur tâche avec conscience. La pièce est jouée avec un ensemble, un peu conventionnel peut-être, mais dans ce cas, la convention s'impose : la vérité éclairerait d'un jour trop brutal des sentiments qui réclament impérieusement le demi-jour discret et trompeur.

⁂

Enfin nous avons eu le *Capitaine Fracasse !*

Il faut être sincère : c'est un échec!

On a fait tant de bruit, depuis dix ans, autour de cette pièce, que je n'ai pas le droit, comme il m'est ici loisible d'ordinaire, de la passer sous silence. Je me contenterai simplement de la signaler, sans vouloir chercher à qui incombe la responsabilité de la défaite. Tous ceux qui avaient *lu* la pièce, — j'en excepte Porel, bien entendu, — espéraient qu'elle donnerait quelque chose aux chandelles; tous ceux qui l'ont *vue* ont été désillusionnés. Le roman de Théophile Gautier est présent à toutes les mémoires : il serait superflu de raconter l'intrigue quelconque autour de laquelle courent les prestigieuses arabesques du grand écrivain. Hélas! ni l'adaptation versifiée de l'auteur, ni la mise en scène, qui l'eût cru! ni les décors, ni le jeu des interprètes, — à part Janvier dans le petit bout de rôle du chenapan Lampourde, — ne laissent soupçonner grand'-chose de la magique évocation qui nous enchante dans le livre.

Mais il est inutile d'insister. L'auteur saura bien, avant qu'il soit longtemps, prendre sa revanche. Quant à l'Odéon, la représentation de *Don Carlos*, la superbe tragédie de Schiller, prouve que M. Antoine a toujours des qualités de metteur en scène et d'artiste avisé et courageux.

MAURICE LEFEVRE.

LA MODE DU MOIS

De toutes les splendeurs étalées par les femmes, pendant les inoubliables fêtes données en l'honneur du tsar et de la tsarine, il résulte que la soie, particulièrement la moire, le brocart et le satin, est la favorite du jour; et que l'on portera beaucoup de garnitures en broderies, voire même en broderies d'or, d'argent et de pierreries, ainsi qu'en fourrure et en plumes. Les nuances claires sont très à la mode; et le jaune, couleur du drapeau personnel de l'empereur de Russie, fera fureur cet hiver dans toutes les élégantes réunions mondaines.



Le *drap mousseline* est à la fois léger et soyeux. C'est en cette étoffe exquise qu'est fait notre modèle n° 1. La jupe en est ronde, l'ampleur, très modérée devant et sur les côtés, est toute reportée en arrière. Elle y est même maintenue en dessous par un élastique cousu au bas de la fente. De nuance tourterelle, cette robe est garnie de guipure crème formant créneaux sur l'ourlet, et d'un col en même guipure, disposé en boléro. Une haute ceinture drapée, en satin crème achève l'ornementation de ce costume charmant pour promenade, visite, déjeuners et réunions intimes. Les manches à coude, bien ajustées, sont agrémentées d'un gros bouillon à l'emmanchure. Quant à la capote, très petite, elle est en guipure sur fond de velours tourterelle, avec ailes mercure noir teinté.

Je l'ai déjà annoncé, les jupes seront très garnies cet hiver, et les petits rubans de velours cousus à plat auront un succès mérité. La robe n° 2 est en *épingline* vert et noir, ornée dans la hauteur de la jupe de trois rangs de trois petits velours noirs chacun. Une petite veste à basque amazone, plate derrière, remplace le corsage; enfin

sur le tout retombe un collet court en velours noir, orné de soutaches de jais et de bandes de l'intérieur. Doublure de soie claire, et longs pans en rubans de velours fermant le collet. Capote de feutre à longs poils mélangés vert et noir, fantaisies Salammbô de chaque côté dans les mêmes tons, et agrément de jais derrière.

En *velours Mirès* amande, est la toilette n° 3. Jupe légèrement plissée autour des hanches, et



fourrure simulant des languettes. Le col est extrêmement haut et ample, tout garni de fourrure à toujours ronde, sans aucun ornement. La veste boléro est assez plate, doublée de satin blanc formant revers Directoire. Intérieur de mousseline de soie et de valenciennes beurre; haute ceinture drapée en satin noir. Manches à la mode, et toque de velours amande avec bords de satin blanc; couteaux derrière ; et cache-peigne de roses noisette. En soie ou en drap, ce costume pourrait être aisément répété.

Enfin, comme costume trotteur, voici le n° 4 qui satisfera les plus simples comme les plus correctement élégantes parmi mes lectrices. En *bure saint Bruno*, ou en *veloutine mordante*, il serait également joli. La jupe est seulement ornée sur l'ourlet d'un galon militaire en croisillon. Au corsage, petit empiècement nouveau en vieille étoffe ou en guipure, échaucré en large et joli pli plat formant blouse. Ceinture ronde à boucle, galons militaires sur les manches. Toquet de feutre recouvert par un nid de tourterelles.

Parmi les tissus à la mode, il est bon de citer la *zibeline merveilleuse* dont la souplesse et la douceur sont incomparables. On la trouve en vert, (bronze ou tsar), bleu marine, bleu de France, ton naturel, noisette, tabac et évêque. Le *drap cardé* est moins soyeux, mais non moins souple ; son aspect est un peu chiné. Il est particulièrement joli en gris argent, beige clair, bleu de soldat et havane. Le *damas lamé* est un tissu riche à grosses côtes en laine et soie et à reflets métalliques tout à fait brillants. En noir et argent, noir et violet, noir et rouge, noir et bleu, et noir et vert, il est également séduisant. On fait avec le *damas lamé* des robes dont l'élégance rivalise avec celles de soie.

En noir, c'est le *drap idéal* qui obtient, cette année, toutes les préférences, tandis qu'en *satin mordanté* on fait d'excellentes robes de course ou de voyage, quoique, pour ce dernier usage, la *vigogne cheviot*, à carreaux bien nets, soit peut-être encore préférable.

BERTHE DE PRÉSILLY.

LA FEMME CHEZ ELLE

On reprend ses quartiers d'hiver.

Le ciel s'attriste, il a l'air de peser sur nous. Les journées plus courtes, la brise plus froide nous invitent à nous rapprocher du feu, à resserrer les liens de l'amitié, foyer du cœur.

On fait poser les tapis, les bourrelets, les



tentures, les poêles *mobiles* (salubres à la condition de rester immobiles); on pense à l'éclairage, à choisir le meilleur système, gaz ou électricité. Le bec Caton est le dernier mot du progrès, de l'hygiène et de l'économie. Le bec Auer vient ensuite. On les pose dans l'escalier, l'antichambre, le vestibule et la cuisine. Les autres pièces s'éclairent par de belles lampes au pétrole rectifié et aux bougies de *bonne qualité*, — les plus chères sont les plus économiques. — L'installation électrique est, certes, la plus luxueuse et la plus commode. C'est aussi la plus coûteuse.

Les beaux abat-jour, genre Empire — papier et peinture à l'aquarelle — ou les Louis XV ornés de dentelles, de nœuds et de fleurs, se posent sur les hautes lampes. Mais le succès de la saison est aux abat-jour mignons, en papier ou soie roses, verts, jaunes, posés sur les bougies. Les candélabres sont convertis en buissons de roses éclairées.

Pour lire, écrire, faire les devoirs des enfants, rien ne vaut la vieille lampe à huile de nos grand'mères, système à niveau — que l'on n'est pas obligé à remonter et qui se hausse ou se baisse à volonté, donnant sa lumière limpide sous un abat-jour de porcelaine bleue.

Les obligations mondaines vont, sous peu, nous réclamer. On nous a priée d'être marraine. Il va falloir offrir à notre filleul une belle robe de baptême en nansouk, brodée et sous-jupe de taffetas blanc. Le bonnet assorti à la robe, et la douillette en cachemire blanc doublée de satin ouaté, enjolivé d'une bordure de fine soutache ou de broderie au plumetis.

Lorsqu'on peut confectionner la douillette chez soi, elle revient moitié moins cher, et on peut l'offrir en crêpe de Chine ou en sicilienne pour le prix qu'elle coûterait, en cachemire ordinaire, dans un magasin quelconque. Comme on est généralement prévenue de cet « avantage » quelques mois à l'avance, on peut préparer le vêtement tout à son aise. — Une pièce d'or offerte à la *nounou* le jour du baptême et les cadeaux susmentionnés sont les devoirs stricts d'une marraine.

Le parrain, lui, a pas mal à dépenser, s'il veut bien faire les choses; il doit donner :

1° Un couvert d'argent et une timbale à l'enfant ;

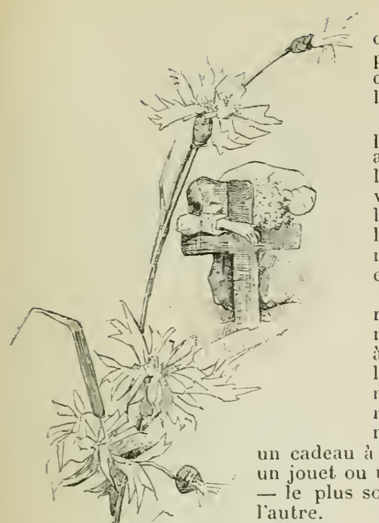
2° Quatre douzaines de boîtes de dragées au *minimum* données à la mère et autant à la marraine;

3° Une boîte de satin remplie de dragées, pour la mère et une pour la marraine. On y fait inscrire le nom du néophyte et la date du baptême;



4° Un cadeau à la marraine, — non plus des gants — cet usage est suranné — mais un riche éventail, un objet d'art, une corbeille de fleurs, un mouchoir de vraie dentelle, etc.;

5° Une boîte de dragées avec un louis d'or à la nourrice ;



6° Une boîte de dragées pour le prêtre qui baptise l'enfant.

De plus, le parrain doit aller chercher la marraine en voiture pour la conduire à l'église et la ramener chez elle.

Chaque année, au premier de l'an, à la fête de l'enfant, parrain et marraine sont tenus d'envoyer un cadeau à leur filleul — un jouet ou un objet utile — le plus souvent l'un et l'autre.

Ne pas accepter d'être parrain ou marraine quand on ne peut ni on ne veut s'engager dans l'avenir. C'est un lien, une quasi-parenté que l'on se crée, et qu'il faut remplir dignement, sous peine de passer pour avare.

Les filleuls sont tenus à beaucoup de respect et d'égards envers leur parrain et leur marraine. Ils leur souhaiteront leur fête, iront les voir au jour de l'an (ou leur écriront s'ils sont absents) et même leur offriront un petit travail dès qu'ils seront capables de le faire.

La rentrée en ville va créer des devoirs que la campagne avait forcément relâchés. Bien que les visites ne soient pas officiellement dues avant janvier, nombre de femmes reprennent leur jour après la Toussaint.

Elles renouent les relations, interrompues pendant l'été, relations augmentées parfois des connaissances faites aux bains de mer et aux eaux. Il faut bien combler les vides que la mort, l'absence et l'ingratitude causent dans les rangs de l'amitié!

Novembre nous rappelle aussi un triste et touchant usage. *Memorare!* le *jour des morts*. Nous entretenons avec un soin pieux la tombe de nos chers disparus. N'est-ce pas encore les faire revivre que de les aimer toujours? Une mémoire bénie ne périt point. En revanche, bien mort est dans nos cœurs meurtris un être chassé, vivant, de notre souvenir, lorsqu'il a forfait aux lois saintes de la tendresse ou de l'honneur!

Sans insister sur un sujet pénible et cher, je dois signaler que les croix ou effigies de marbre, avec encadrement de pierre et grille de fer, sont les plus durables. Un tapis de lierre, bien entretenu, sera vivace été comme hiver. Sur le seuil se creuse une marche pour s'agenouiller. On y grave un mot, un regret, une prière!

Revenons vite à de plus gais sujets.

Il est temps de distribuer les tricots de laine, fichus, béguins et chaussettes que nous avons tricotés cet été pour les pauvres. Nous n'avons qu'un regret, c'est de n'avoir pas doublé le travail et accéléré la tâche. En sortant du poivre nos effets d'hiver, nous trouverons sans doute de quoi soulager notre conscience alarmée. Ce que nous verrons indigne d'être porté par nous fera le bonheur des indigents et calmera nos angoisses charitables, quand, chaudement emmitouflés dans notre robe de chambre, près d'un bon feu, nous regarderons tomber la neige.

La neige! comme elle est attendue avec impatience par les patineurs!... Le bon exercice que le patinage et combien est gracieux son léger balancement!

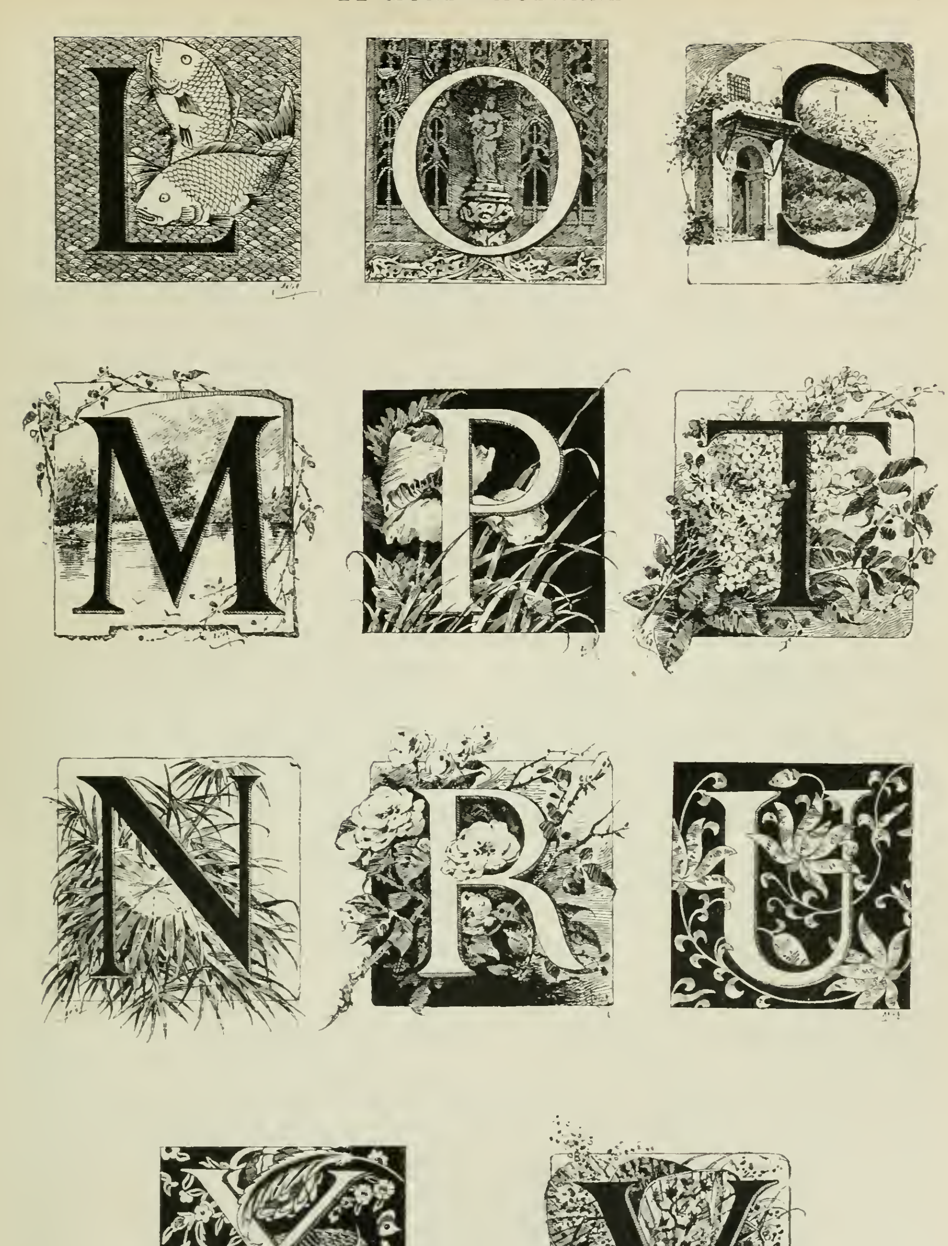
Bottes très hautes, lacées, tenant bien la cheville; jupe de drap courte et joli jupon de soie dépassant un peu. Figaro liséré de fourrure; toque piquée d'ailes raides, manchon et tour de cou en chinchilla, martre ou vison; voilà l'uniforme de la Parisienne, patineuse intrépide, qui, en dépit des frimas, allume les cœurs sur la glace!



Luciole.



FANTAISIE DÉCORATIVE



FANTAISIE DÉCORATIVE

LA CUISINE DU MOIS

Chartreuse de perdrix. — 2 perdrix, 250 grammes de lard maigre, 250 grammes de saucisson de Lorraine, 1 ou 2 choux, suivant leur volume, 4 belles carottes, autant de navets, un peu d'épices, un quart de litre de vin blanc, 1 litre et demi de bouillon; sel, muscade et poivrade. Un moule à charlotte de $0^{m},13$ sur $0^{m},15$ de haut.

Opération. — Couper le ou les choux en quatre pour enlever le trognon, les laver et les blanchir à l'eau salée pendant dix minutes. Les égoutter, les couper grossièrement, les assaisonner avec une pincée d'épices, un bouquet garni, les remettre dans une casserole avec le lard, le saucisson et un litre de bouillon, tenir au chaud. Sauter les perdrix quinze minutes dans une autre casserole avec un peu de saindoux. Les mettre au milieu des choux et les laisser mijoter pendant deux heures. Découper les perdrix avec les carcasses, le vin blanc et le bouillon qui reste, on fait une réduction aux trois quarts. Pendant que tout ceci cuit, on lave et ratisse les navets et les carottes; on les coupe dans le sens de la longueur en tranches minces de 3 millimètres, puis celles-ci en dents de loup ou triangles ayant 2 centimètres de base. Il faut cuire carottes et navets dans de l'eau salée; les carottes 30 minutes, les navets 15. Beurrer fortement le moule à charlotte, égoutter les carottes et les navets, les laisser refroidir. Poser en damier autour de la paroi interne du moule en intercalant une rangée de carottes la pointe en bas et une rangée de navets la pointe en haut. Avec le lard, on fera des rectangles de 4 centimètres de long et 2 de large pour faire une couronne à la base de la chartreuse lorsqu'elle sera démoulée sur le plat de service. Dans le fond du moule, on met au milieu une rondelle de carotte et des ronds de saucisson formant rosace. Egoutter les choux, poser une couche au fond du moule, cinq morceaux de perdrix, une autre couche de choux, le restant de perdrix, puis des choux. Tenir au four pas trop chaud 30 ou 40 minutes. Renverser sur le plat, arroser avec un peu de jus des carcasses.

Ris de veau à l'oseille. — Il faut dégorger les ris de veau à l'eau fraîche, les mettre au feu avec beaucoup d'eau et les faire bouillir lentement. Les rafraîchir, enlever les parures qui les lient ensemble, les poser entre deux linges blancs, y mettre une planche et un poids de 4 kilos pour leur donner une forme agréable. Tailler des lardons de 3 centimètres sur 2 millimètres de côté, les piquer assez serré. Avec les parures du lard, foncer une casserole plate, ajouter une couche d'oignons et de carottes taillés en rouelles minces, poser les ris, saler, couvrir d'un papier beurré et d'un couvercle; faire suer cinq minutes sur un feu doux; arroser avec un verre à madère de vin blanc, laisser réduire à sec, mouiller à la hauteur des ris avec du bouillon. Mettre au four, arroser tous les quarts d'heure pendant une heure et demie.

L'oseille. — Trier 500 grammes d'oseille, la laver dans beaucoup d'eau et au moins trois fois. La mettre dans une casserole un peu forte sans eau ni corps gras : la poser sur un feu doux, remuer de temps en temps dès qu'elle bout; la verser sur un tamis de crin et la laisser égoutter. La passer sur ce tamis à l'aide du champignon de bois. La remettre dans une casserole plus petite, mais épaisse, y ajouter 2 morceaux de sucre, 10 grammes de sel, un quart de litre de bouillon ou de jus, la remettre au four couverte, laisser cuire une heure. Battre 2 œufs entiers avec 4 cuillerées de crème épaisse, retirer l'oseille du four, la lier avec un fouet en tournant d'une main et en versant de l'autre la liaison, ajouter, toujours en tournant, 100 grammes de beurre, verser dans un légumier chaud, envoyer en même temps que les ris de veau, dont on a réduit et dégraissé le jus.

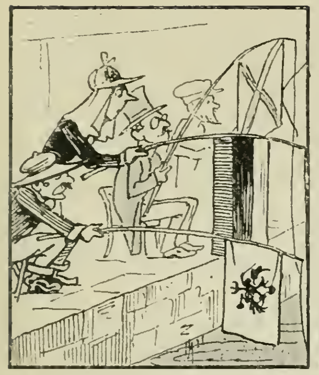
Pommes douces, méringuées. — 6 pommes reinettes, 150 grammes de sucre cassé, 100 grammes de sucre en poudre, 100 grammes de riz Caroline, un demi-litre de lait, un peu de zeste et une cuillerée à café de jus de citron, 1 litre d'eau filtrée.

Opération. — Avec un vide-pomme, enlever l'endocarpe, avec un couteau d'office, l'épicarpe : faire bouillir le sucre cassé avec l'eau, le zeste de citron et le jus; y mettre les pommes, dès que le bouillon est repris, retirer du feu et laisser sourire à casserole couverte, tourner les pommes pour les cuire également, ne pas les laisser éclater. Le riz a été lavé à plusieurs eaux, bouilli à l'eau salé, rafraichi, mouillé avec le lait bouillant et cuit à feu doux trente minutes avant d'ajouter le sucre en poudre; après l'avoir sucré, on le laisse cinq minutes et on le renverse sur un plat rond assez grand pour contenir cinq pommes en rond, la sixième par-dessus. Il faut réduire le jus de la cuisson des pommes en gelée pendant que l'on monte le méringage dont voici la formule : cinq blancs d'œuf battus bien fermes auxquels on additionne en pluie 200 grammes de sucre semoule. Les pommes étant dressées sur le riz, on les entoure d'une couche de méringue en pyramide : avec la pointe d'un couteau d'office, on fait quelques dessins; on saupoudre de sucre glace, on laisse reposer cinq minutes, puis on le passe dans un four doux de quinze à vingt minutes pour dorer les blancs; — verser la gelée autour du plat.

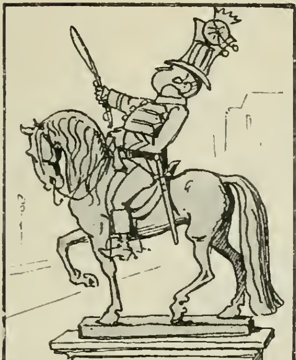
A. Colombié.

LE MOIS COMIQUE

PAR MOLOCH



Les pêcheurs parisiens, retenus pendant les fêtes par leur sacerdoce, n'ont cependant pas oublié leurs devoirs de patriotes.



On propose de descendre la statue d'Henri IV de son cheval et de la remplacer par celle de Montjarret le Superbe.



— Heureux celui qui peut avoir une pareille réception à l'étranger!
— Majesté, si tu voulais, tu en aurais une plus belle encore...



— Ces magnifiques troupes me forcent à l'admiration. Elles en ont bien mérité une double (de ration).



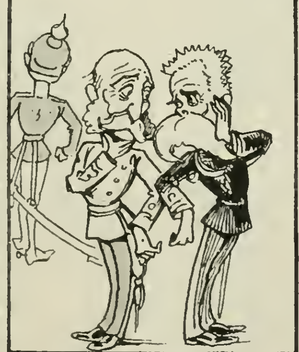
— Jouez, madame la Tsarine, vous êtes sûre de gagner : vous avez pour vous tous les cœurs.



Malgré toutes les gaffes qu'il a accumulées pendant les fêtes, M. Protocole sera conservé.



— Aoh! je ne avais jèmais regardè vo de près. Je traouve vo tot a fait very gracious!



APRÈS LES FÊTES.
— Et maintenant, dites donc, François-Joseph, si nous le lâchions?



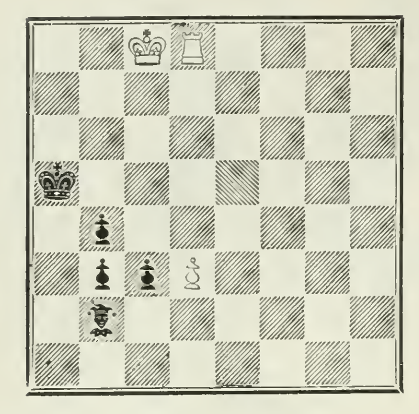
Et passons aux choses sérieuses.
Où en est la question Coquelin?

Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

N° 104. — ÉCHECS

Noirs (5 pièces)

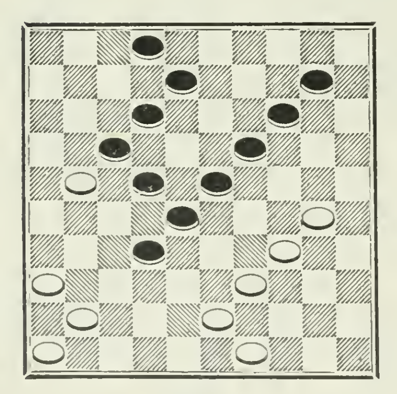


Blancs (3 pièces)

Les blancs jouent et font mat en quatre coups.

N° 105. — DAMES

Noirs



Blancs

Les blancs jouent et gagnent.

N° 106. — DEVINER

LES NOMBRES PENSÉS

1re manière. — On invite une personne de la société à penser un nombre quelconque; quand elle l'a pensé, on la prie de le tripler et de prendre la moitié du produit, en ayant soin de lui faire ajouter une unité si ce produit est impair, autrement on aurait une fraction, ce qu'il faut éviter. La moitié étant prise, on la fait multiplier par 3; on demande combien il y a de fois 9 dans le nombre obtenu; quand la personne a fait la réponse, on double le nombre de fois 9 et l'on a le nombre pensé, en observant d'ajouter 1 si la division n'a pu se faire sans fraction. Quand, au dernier triple, il ne se trouve pas une fois 9, le nombre pensé est 1.

Exemple : Nombre pensé 4, triplé 12, divisé par 2 = 6, triplé 18, contient 2 fois 9. Le nombre pensé est 2 × 2 ou 4.

N° 107. — CHARADE

Envoi d'un Lecteur

Se disant d'un ami, mon *un* est assez rare;
Ce fut un fameux *deux* que fit le pauvre Icare;
Mon *entier* se verra dans le somme agité
Que fait un malheureux dans sa chambre alité;
Ou que le délire ou bien la fièvre égare.

N° 108. — CARTES

ÉCARTÉ

Vous avez sept, huit et neuf d'atout, sept et huit d'une autre couleur; devez-vous jouer d'autorité? Dans l'affirmative, comment devez-vous débuter?

SOLUTIONS

Des problèmes du numéro d'Octobre.

N° 99. — 1. P 8 R fait F — 1. R 1 D
2. T 5 F D — 2. R pr F
3. T 8 F D échec et mat.
si 1. R 1 F D
2. R 6 D — 2. R 1 D
3. T 8 C D échec et mat.

Deuxième façon de faire le mat :
1. T 4 C D — 1. R joue.
2. P fait D échec — 2. Coup quelconque.
3. D 7 D ou D 5 C D échec et mat.

N° 100. — 35 30 / 48 37, 46 41 / 37 46, 12 7 / 2 11, 6 37 / 32 41, 30 24 / au choix, 25 43 / — gagnent.

N° 101. — Assez souvent des haines s'établissent et s'invétèrent entre nous sur des riens.

N° 102. — ZÉNON
EMIR
NIL
OR
N

N° 103. — L
GAP
LAVAL
PAU
L

Les solutions seront données le mois prochain.

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

12422. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoit, Paris.

LE MONDE MODERNE

Décembre 1896

L'EXPIATION

Le 12 novembre 1869, le colonel Pontauvert avait terminé ainsi la décision du régiment : « Aujourd'hui après la retraite, messieurs les officiers du 2e chasseurs se réuniront au café du Bordj, pour recevoir monsieur le lieutenant Chatillac. »

La réception commença à l'heure militaire. Le café était illuminé comme au Quinze Août. Sur les cloisons se découpait l'ombre des trophées de drapeaux dans la jaune clarté des lampes. Au fond de la salle, un groupe d'officiers causait bruyamment. Ils entouraient un grand lieutenant pâle, presque imberbe, qui s'était appuyé au dos d'une chaise et dont le clair regard avait des luisances d'acier. Par moments, un vague sourire plissait ses lèvres minces, dilatait ses narines, et ses gestes un peu las devenaient saccadés. Deux rides profondes creusaient son large front. Sa voix était douce et grave.

Pierre Chatillac avait cinq ans de service.

Son père, retraité comme capitaine de cavalerie, s'était fixé à Tarbes. Engagé à dix-huit ans, blessé en Kabylie, puis à Solférino, il avait été, à cinquante ans, renvoyé comme un cheval fourbu avec deux mille francs de pension, presque jeté sur le pavé, avec une fille à doter et deux fils à élever.

L'aîné, Pierre, était supérieurement doué. Aux distributions de prix, chaque année, son nom retentissait cinq ou six fois en triomphants rappels.

Mme Chatillac s'absorbait tout entière dans ses devoirs d'épouse et de maman. Ne songeant qu'aux siens, d'une humeur toujours égale, calme, bonne, tendre, même lorsque son corps surmené se rebellait, que la souffrance l'abattait, elle était pareille aux sœurs de charité qui passent blanches, comme angélisées, à travers les salles mornes des hôpitaux.

Les succès croissants de son fils l'imprégnaient d'une joie infinie. Elle se sentait comme revivre en cette chair éclose de sa chair, en ce cerveau qu'avaient éveillé ses leçons.

Et l'enfant lui avait voué une idolâtrie ardente, lui obéissait aveuglément. Ce cœur puéril était un livre dont elle connaissait chaque page. Mais, insensiblement, par cet excès de tendresse, elle avait semé toutes sortes d'idées fausses dans l'intelligence trop précoce, trop vibrante du jeune écolier, et, à dix-huit ans, dévoré déjà d'ambition, mécontent de son lot, il rêvait de se singulariser, de se faire connaître, de dépasser sur toutes les routes ses égaux et ses supérieurs.

Il entra à l'École dans cet état d'âme et, classé parmi les premiers à sa sortie de Saumur, choisit un régiment de lanciers qui tenait garnison à Paris.

Dans les premiers temps, il vécut solitaire, anxieux, épia les hommes et les occasions de percer. Il habitait une modeste chambre meublée dans l'avenue Lamothe-Piquet. Son service d'officier l'occupait pendant la journée, et le soir il travaillait et lisait.

Il écrivait à sa mère :

« J'oublie ainsi les joies qui me frôlent, qui m'assaillent de tentations, je reste

intact et fort, je parviens à me maîtriser. »

Cependant il devina bientôt qu'il servait de cible aux imbéciles, qu'on se moquait de lui dès qu'il avait le dos tourné. Grassement pensionnés, bons connaisseurs en usuriers, presque tous les autres sous-lieutenants mangeaient avec ostentation leurs rentes futures.

Il sut qu'on le surnommait : « le pauvre honteux ! » et en pleura de dépit. La semaine suivante, il eut une maîtresse, une jolie fille qui chantait des couplets de revue aux Variétés.

Cela dura un mois ; les premières réclamations arrivèrent, et le colonel donna à Chatillac l'ordre formel de payer ses créanciers.

Il ne possédait plus que quelques louis. Le soir, dans un tripot du boulevard, il les lança en une banque heureuse. Il gagna, ratissa ce qu'il voulut pendant dix nuits successives et, d'aplomb, ne comptant même pas la façon de fortune que lui apportait la chance, se lança à fond de train dans la vie de plaisir.

L'aventure fut brève. Ce qui était venu du jeu retourna au jeu, et vers la fin de l'automne, dans une nuit, il acheva de perdre ce qui lui restait d'un bonheur éphémère.

Et le capitaine, averti charitablement par d'anciens camarades, se hâta de l'arracher du milieu contaminé où son honneur et sa carrière étaient en péril, obtint du ministre une permutation d'office qui exilait le dévoyé en Algérie.

Telle était l'histoire du nouveau venu.

Il se fit soudain un grand silence, et tous les officiers se levèrent, leurs coupes pleines de champagne à la main. Le colonel Pontauvert venait de tousser et élevait la voix comme aux revues :

— Messieurs, dit-il, j'ai l'honneur de porter la santé de notre jeune et brillante recrue, le lieutenant Chatillac ; qu'il soit le bienvenu parmi nous !

Tous les verres s'entre-choquèrent, tandis que la fanfare du régiment jouait devant les fenêtres ouvertes une marche allègre.

— Et maintenant, en retraite, laissons les petits s'amuser, ajouta le colonel : et il sortit du café avec les officiers supérieurs.

— Pas trop tôt ! cria l'un des lieutenants, M. de Motebart. Les cartes s'ennuient, messieurs, et le bac nous réclame.

Chatillac parut ne pas entendre. Il se fit servir à nouveau du champagne et le but lentement comme un vin très vieux. Avant de partir pour l'Algérie, il avait revu sa mère, et lui avait donné sa parole de ne plus toucher une carte. Et pour vivre jusqu'à la fin du mois, il lui restait à peine une quarantaine de francs.

Motebart s'était déjà assis à la table de jeu et s'adressant à Pierre, il gouailla :

— Venez donc avec nous, cher ! Nous taillons dans les prix modestes et tout le monde peut jouer, même un converti comme vous.

— Et puis on ne meurt pas pour une différence de cinq à six louis, fit un autre.

Le verre de Chatillac sonna entre ses dents. Il regarda avec de l'hébétude ceux qui l'appelaient et crut voir comme du mépris hautain dans leurs yeux. Raidi, il eût voulu répondre qu'il ne pouvait plus jouer, que c'était une promesse sacrée, mais les paroles ne sortaient pas de sa bouche desséchée. Allait-il subir les avanies de ces gens qui ne pouvaient le comprendre ? Fallait-il se résigner à redevenir le premier venu parmi eux, à perdre son prestige de viveur prodigue ?

Ils l'avaient saisi par le bras, l'entraînaient. Il n'osa pas résister, prit une chaise, résolu à se retirer lorsque ses quatre louis auraient été ramassés.

La partie commença. M. de Motebart était banquier.

— Les jeux sont-ils faits ? questionna-t-il.

— Cela dépend. Tenez-vous dix louis d'entrée, Motebart ?

— Je tiens tout, vous savez bien.

Il donna les cartes, et du premier coup abattit neuf.

— Le gros, dit-il, en empilant les enjeux devant lui.

La main était bonne, les pontes aguichés semaient leur argent sur le tapis.

Chatillac ne songeait plus à quitter la salle. Il voulait regagner ce qu'il avait perdu. Il continua à jouer et, pendant une demi-heure, gagna et perdit alternativement. Les bancos croissaient. La plupart des officiers attaquaient sur



Les billets de banque avaient succédé aux louis.

Chatillac, les paupières presque closes, rêvait du passé, se rappelait ses coups de veine, les jouissances aiguës que lui avait procurées le jeu. Un pénible sourire éclaira ses traits fatigués, et il posa un louis à cheval sur les deux tableaux.

— Le gros, dit encore Motebart.

parole. Les prunelles fixes suivaient le va-et-vient des cartes.

Par un effort prodigieux de volonté, le jeune lieutenant demeurait impassible, glacé. Des frissons intérieurs le secouaient, le glaçaient de la tête aux pieds.

— Il y a une suite, s'écria enfin Motebart. Quelqu'un la voit-il ?

— Moi, répondit Chatillac, et il attendit que les tableaux fussent égalisés.

Il y avait deux cent cinquante francs de chaque côté. Il donna les cartes une à une.

— Mauvaise suite! dit le lieutenant de Lybas en étalant son jeu. Vous avez perdu partout!

Pierre avança machinalement la main devant lui. Il ne sentit que la laine usée du tapis. Il regarda. Il n'avait plus rien et il devait vingt-cinq louis. Son cœur battait à se rompre. Il pensait qu'en deux ans, il lui serait impossible d'économiser cette somme, que son père ne se chauffait pas au plus fort de l'hiver, et tandis que, pareilles à une procession d'enterrement, ces lugubres idées traversaient son esprit l'une après l'autre, il répondit d'un accent ferme :

— Je vous réglerai cela demain, messieurs. Je ne supposais pas qu'on jouerait ce soir, et mes derniers louis sont au diable.

Pour la seconde fois, il essaya de rompre ce cercle qui l'emprisonnait. Comme un homme ivre, il ne comprenait plus, il ne voyait plus. Il jeta les cartes et se leva. Mais M. de Motebart l'arrêta :

— Où allez-vous donc? Décidément votre convertisseur sera canonisé. Vous reculez pour une bagatelle de ving-cinq louis et cela quand, d'un seul coup, vous pourriez vous refaire. Vous m'étonnez, mon cher!

Il riait très haut en parlant. Chatillac n'entendit que ce rire narquois. Et ramassant les cartes, il s'écria :

— Banque ouverte!

Il y avait dans le timbre de sa voix comme une frénésie douloureuse, le pressentiment d'un désastre.

— Paroli, si vous voulez, monsieur Chatillac, s'exclama Lybas.

— Huit! murmura Pierre, découvrant son jeu. Je ne vous dois plus rien, n'est-ce pas?

Il resta immobile quelques secondes. Une joie folle emplissait son âme.

Il venait de gagner. Il n'osait plus abandonner la banque, et il continua la partie.

— On n'a donc pas d'estomac aux chassemarais! fit-il.

Les pontes battaient en retraite les uns après les autres et Lybas sifflotait en se frottant les mains, comme il en avait l'habitude dans ses heures de disgrâce.

Motebart se rapprocha :

— Nous avons autant de veine l'un que l'autre. Voulez-vous tenter une dernière partie au lansquenet, une de tout ou rien?

— J'accepte, dit Chatillac; mais ses lèvres pâlirent, et il les mordit jusqu'au sang.

— Cinquante louis!

Pierre les tint et perdit.

— Quitte ou double? reprit-il.

— J'ai encore gagné, monsieur. Il y a deux mille francs.

— Quitte ou double?

— Un valet! Vous me devez quatre mille francs, mon cher.

Chatillac ne broncha pas. L'accent ironique de son partenaire bourdonnait confusément dans ses oreilles. Il eut peur de défaillir et lampa une coupe de champagne. Machinalement, il recomptait le nombre de louis qu'il serait forcé de payer le lendemain. Quatre mille francs! Son père ne les gagnait pas dans une année et, en quelques secondes, il venait de les risquer sur une carte. Motebart attendait, le monocle à l'œil, la figure épanouie, dédaigneuse.

— Une bonne petite revanche à l'écarté en quelques cinq sec? proposa-t-il. Que vous en semble?

Chatillac tressaillit. Après tout, il avait trop perdu jusque-là, épuisé sa mauvaise chance, il ne pouvait plus que se relever.

Les deux officiers s'assirent dans un coin, et leur duel recommença. On chuchotait, et les plus sceptiques se sentaient empoignés par cette bataille acharnée qui semblait ne pas devoir finir.

— Atout! Atout et passe!

— La vole et le roi! A une seconde, n'est-ce pas?

Des gouttes de sueur perlaient dans les rides de Chatillac. Il s'imaginait être tombé dans un gouffre et que les tiges frêles des plantes où s'accrochaient ses doigts se tordaient, se cassaient une à une et qu'il sombrait peu à peu en une eau boueuse et épaisse.

— Le diable m'emporte, ricana Motebart, les femmes doivent vous adorer à deux genoux. Quelle déveine! Si je compte bien, nous en sommes à huit mille...

— Huit mille! Huit et huit font seize.

— Un peu partout... Pourquoi?

— Parce qu'une dernière fois je vous joue quitte ou double.

— Vous êtes fou, monsieur Chatillac.

— Auriez-vous peur par hasard?

— A vous, lui riposta Motebart.

— Le roi, dit Chatillac, en couchant sur le jeu la onzième carte.

— Bien commencé. Mais le point est chez moi.

Et, successivement il aligna la dame, le valet et l'as.

Au troisième coup, Chatillac reprit les cartes.

Il n'avait que deux points, l'autre en avait trois. Et soudain, malgré lui, il réfléchit à ces tours de carte qu'il avait appris au collège. Motebart était à moitié gris et ne savait pas jouer. Un seul mouvement de doigts en mêlant et ce serait fini. Il aurait la vole et le roi.

— Tant pis! soupira-t-il entre ses dents serrées.

Sa résolution était prise, et ayant trituré les cartes pendant quelques secondes, il se donna trois atouts et le roi.

— Deux et trois font cinq, cria-t-il d'une voix rauque, nous sommes quittes, monsieur!

Motebart l'examinait machinalement de ses gros yeux fixes.

Pierre se détourna, et tous ces visages inquiets, attentifs qui l'environnaient, qui l'épiaient, qui se penchaient vers lui avivèrent son émoi, l'épouvantèrent. Qu'avaient-ils à le regarder ainsi comme le regardait l'autre? Allaient-ils l'accuser, lui demander compte de sa tricherie en une haute clameur de réprobation, de colère? Il essaya de se lever et chancela sur ses jambes engourdies.

Des bras se tendirent complaisamment pour l'étayer; mais, en démence, il s'imagina que l'on voulait déjà lui barrer le passage, s'assurer de sa personne, exiger de lui quelque irrémédiable aveu, et les poings crispés, il hurla :

— Vous en avez menti! Je tue le premier de vous qui m'empêcherait de sortir...

Et, renversant les tables, bousculant les officiers, il se précipita dans la rue emplie de ténèbres, tandis que M. de Motebart qui s'était ressaisi grommelait :

— Ou ce Chatillac est fou! Ou il m'a volé? Qu'en dites-vous, messieurs?

II

Pierre, les bras ballants, comme un idiot, marchait au hasard, à travers la ville endormie. Il ne se rappelait plus rien que l'affreuse partie où il avait joué et perdu son honneur.

Cette idée fixe s'enfonçait comme un clou dans son cerveau. Il avait triché. Les camarades le savaient. A la diane, tout le monde le saurait, le montrerait du doigt dans les boutiques, dans les casernes. Et, dans une semaine, il devrait aller frapper à la porte de la maison où personne ne l'attendrait, ne se douterait de rien, et il se voyait livide sous les caresses de sa mère, torturé mortellement par les questions attendries de son père. Comment leur confesserait-il cette honte qui l'étouffait? Il cherchait des phrases, mais le regard inoublié du capitaine les paralysait sur ses lèvres. Il voyait des larmes couler une à une des paupières lasses de celle qui l'avait tant aimé, il entendait le capitaine murmurer désespérément :

— Canaille!

Enfin, à bout de forces, il s'arrêta dans une impasse obscure, et, comme pour un long sommeil, s'étendit sur le sol poussiéreux. Le jour apparaissait. Des pans de ciel bleu et rose palpitaient entre les terrasses. Aux portes, les sonnailles des ânes présageaient la venue des maraîchers.

Une pluie d'or vaporisée tombait lentement sur les jardins et les maisons.

Pas à pas, le malheureux reculait devant l'envahissement de cette lumière éclatante qui lui faisait mal comme une brûlure, et il se cachait la tête dans les mains, sanglotait comme un enfant abandonné. Mais il se redressa brusquement, le capitaine de son escadron était arrêté devant lui :

— Monsieur, fit-il avec rudesse, nous sommes trois à vous chercher depuis cinq heures du matin, et nous avons

ordre de vous conduire chez le colonel.

Il ne répondit rien et le suivit d'un pas saccadé de condamné qui



monte les marches de l'échafaud. Un brigadier les introduisit dans le cabinet du colonel.

M. de Pontauvert, les mains derrière le dos, se promenait de long en large, frappait du pied sur les briques.

— Je vous remercie, capitaine, laissez-nous! Nous sommes seuls maintenant, continua-t-il, quand la porte fut refermée. Voilà! un de vos camarades vous accuse d'avoir triché cette nuit à l'écarté. C'est M. de Motebart, un officier qui se grise très souvent. Vous avez vingt-deux ans. Vous sortez de l'École. Votre père est le plus honnête homme sous lequel j'aie jamais servi, et je ne veux pas croire à cette...

Chatillac avait relevé la tête. Il eut un léger frémissement au coin de la

bouche, comme un râle d'agonie, ses joues blêmes se vermillonnèrent d'un afflux de sang, et il répondit :

— M. de Motebart a raison, mon colonel ; j'ai triché cette nuit !

M. de Pontauvert frissonna. En écoutant cet aveu, il lui semblait ouïr ces roulements assourdis des tambours voilés de crêpe qui scandent les enterrements militaires.

— Je vous plains, monsieur, reprit-il, je vous plains malgré moi, car votre vie est désormais brisée. Votre père en mourra. Un voleur dans une famille, c'est une tache qu'on n'efface pas. Vous ne passerez pas devant un conseil d'enquête, je ne veux pas déshonorer mon régiment. Mais vous allez écrire ici votre démission d'officier, que je transmettrai moi-même au ministre ! Le trésorier vous remettra vos derniers appointements, et vous quitterez la garnison dès aujourd'hui. Je n'ai pas de conseil à vous donner. Les gens de votre trempe se tuent quelquefois. Les autres continuent à décheoir ou essayent de se réhabiliter. A vous de choisir !

III

— Une lettre de Pierre, maman !

Mme Chatillac s'était levée en entendant la voix de sa fille, et elle marcha à grands pas vers la porte de la chambre :

— Donne vite, Denise ! Donne vite !

Jacques avait fermé son Virgile, se blottissait timide dans la robe de Denise pour écouter les nouvelles de leur aîné. Dans l'entre-bâillement de la porte, la femme de ménage allongeait curieusement sa face commune. Les chardonnerets se taisaient dans leur cage, et le chat écarquillait ses prunelles pailletées d'or, ronronnait béatement comme s'il eût deviné qu'il palpitait de la joie à travers la maison.

La mère avait décacheté l'enveloppe, lorsque des pas lourds craquèrent dans l'escalier.

— Monte donc, papa, monte donc ! crièrent à la fois les enfants. Il y a une lettre de Pierre.

— Une lettre de notre grand, lis-nous vite ça, Francine ! s'écria le capitaine qui entra en coup de vent.

Des ombres vagues flottaient dans la chambre. Le froid embuait les carreaux. Au dehors, des tintements voilés de cloche planaient sur la plainte lamentable d'un orgue de Barbarie.

La bonne et chaude lettre ! On eût dit qu'elle illuminait de soleil, qu'elle imprégnait de parfums les meubles usés et les murs tristes où étaient collés les dessins que Pierre avait crayonnés à l'École. Il leur racontait les cordialités de l'arrivée. Il y vibrait de l'espoir, du courage, de la jeunesse. Il y dépeignait les apothéoses de lumière, les silhouettes bibliques des Arabes, les femmes à demi voilées, les palmiers envahis par les roses.

Et c'étaient aussi des câlineries émouvantes, des phrases douces qui les caressaient, qui les cherchaient tous et toutes, des promesses, des conseils, pour Jacques, même un mot pour la servante : « Et notre grosse Mariette, aime-t-elle toujours autant l'aillet ? »

— Nom de nom ! est-il heureux, ce gamin-là et que je voudrais être à sa place ? conclut le capitaine. Il n'y a qu'un pays de cocagne pour le militaire, notre vieille Afrique ! De mon temps, si tu avais vu ça, ma bonne ?

Il allait raconter ingénument quelque histoire douteuse de colonne, mais le regard calme de Mme Chatillac l'arrêta.

— Est-ce bien loin l'Algérie, papa ? questionna Denise.

— Un peu beaucoup pour tes petits pieds et pour notre bourse, fillette !

— Mais on en revient, n'est-ce pas ? — et, les yeux fixés sur la fenêtre, elle regardait s'enfuir vers l'Orient un vol de cigognes qui rayait le ciel plâtreux.

— Grande bête ! dit le capitaine en se renversant sur sa chaise.

Il se tourna vers le petit qui songeait :

— Eh bien, et cette leçon ? interrogea-t-il.

— Je la sais, papa, je la sais.

Mme Chatillac avait repris son ouvrage

de broderie, mais de temps en temps elle s'interrompait pour relire les derniers mots de la lettre :

« J'ai glissé mes meilleurs baisers dans ce petit coin pour toi seule, ma chère maman, car je t'aime par-



dessus tout, et plus encore depuis que je me sens si loin de toi. »

Et, furtivement, elle essuyait de sa main les grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

IV

— Tarbes! Tarbes! Quinze minutes d'arrêt!

Pierre descendit lentement du train. Son corps se courbait comme sous la lourdeur d'une invisible croix, et des plaques de bistre cernaient ses paupières gonflées.

Dans cette gare il évoquait les retours de ses deux années d'école, avec, près de lui, tous les siens, pour l'embrasser, pour l'admirer, se revoyait cambré dans sa tunique, avec son shako égayé de plumes rouges et blanches. Que tout cela était loin! Et il se dirigea vers la maison familiale. Sur la place Maubourguet, comme pour gagner du temps, il lut les affiches. Les douze coups de midi s'éteignaient dans le clocher de la cathédrale, des petites ouvrières sortaient de leurs ateliers et l'effleuraient du coude, avec des rires aigus, l'air s'attiédissait et sur l'horizon bleuâtre, entre les ormeaux défeuillés, les Pyrénées profilaient leurs dentelures blanches. Il s'arrêta dans la rue des Fossés devant une petite porte noire au marteau grossier.

— Finissons-en! murmura-t-il, et il frappa un coup qui retentit dans tout le logis.

Denise chantait, insoucieuse. Cette voix, ces clairs fredons d'alouette matinale redoublèrent son angoisse, sa douleur. Il n'osait plus troubler cet intérieur où chacun était bon, loyal, honnête, avait envie de rebrousser chemin, de se sauver, de courir vers quelque trou de la rivière. Mais Mme Chatillac ne lui en laissa pas le temps, surgit en robe noire au seuil de la maison.

— Pierre, cria-t-elle, stupéfiée, mon Pierre...

Ses bras s'ouvraient pour l'envelopper, pour le presser contre son cœur, mais ils retombèrent douloureusement quand elle vit comme il était pâle, vieilli et morne. Ils n'échangèrent pas une parole. Elle le regarda jusqu'au fond de l'âme et en eut le vertige, comprit que les heures de calvaire étaient proches.

— Eh! mon grand fiston! plaisantait de loin le capitaine, quel bon vent...

Pierre défaillait. Le regard accusateur, désolé de sa mère, l'accent jovial de son père et les enfants qui s'accrochaient à ses mains, qui le couvraient de baisers, l'accablaient. Il fit un pas lourdement, et comme s'il se fût heurté la poitrine devant un prêtre, balbutia :

— Mon père, je ne voudrais parler qu'à vous, à vous seul!...

V

Il s'assirent.

— Nous pensions à toi tout à l'heure, dit M. Chatillac. Ta sœur nous relisait ta lettre, et la maison riait et chantait... Et voici que la tristesse nous est revenue avec ton retour inattendu... Pourquoi veux-tu cette confession que ne peut entendre ta mère?... Des dettes encore, des bêtises que tu n'oses avouer après tant d'inutiles serments?...

— Non, dit-il en se levant, c'est plus que des dettes!

Et il raconta, du commencement à la fin, la réception fatale où il avait repris les cartes à contre-cœur. Il paraissait réciter une histoire apprise naguère. Les parties successives, les cartes qu'il avait triturées, détraqué par le rire de Motebart, la nuit effrayante où il avait rôdé dans les rues, et l'épilogue chez le colonel, quand on l'avait, comme une brebis pestilente, chassé du régiment. A mesure qu'il parlait, les traits contractés du capitaine prenaient une teinte terreuse, comme ceux d'un malade qui attend le viatique.

Lorsque Pierre eut terminé son récit de honte, le vétéran se leva, et, lui écrasant les épaules de ses larges mains, s'écria avec des inflexions dures de justicier :

— Je n'ai jamais volé. On n'a jamais volé chez moi. Notre servante qui nous sert depuis quatorze ans et qui ne sait ni lire ni écrire n'a jamais volé non plus. Votre mère et moi, même aux heures de misère, nous n'avons jamais dépensé un sou qu'il nous eût été impossible de payer. Depuis deux ans, cette sainte porte la même robe et le même châle...

Puis, dans un sanglot déchirant, dans

un besoin d'échapper à un cauchemar :

— Mais c'est impossible, tu n'as pu agir ainsi, mon Pierre... Dis-moi que ce n'est pas vrai, que tes camarades enviaient ton intelligence, ton bonheur au jeu, qu'ils ont voulu te perdre en mentant. Ce n'est pas vrai, dis? Tu n'as pas triché?... Tu voulais me mettre à l'épreuve, savoir si je t'aimais comme autrefois, malgré tes folies... Tu ne vois donc pas ce que je souffre et tu ne dis rien, rien pour t'absoudre!

Il se tordit farouchement les poignets et repoussant son fils comme une guenille pourrie :

— On chasse les voleurs des maisons! Regardez bien cette chambre, c'est la dernière fois que vous viendrez ici, jusqu'à ce que je sois mort. Votre berceau était dans ce coin... En ce temps-là, votre mère se levait souvent la nuit pour vous endormir, pour vous reborder. Mais vous n'êtes plus rien ici, je ne vous connais plus... On chasse les voleurs, je vous chasse de chez moi!

De ses doigts raidis, il lui montra la porte. Alors Mme Chatillac apparut dans l'ombre sur le palier et joignit les mains vers son mari en un geste de supplication.

— Pourquoi le chassez-vous?

— C'est un voleur! c'est un voleur!

Elle exhala une grande plainte et s'appuya contre le mur pour ne pas tomber.

— J'aimerais mieux qu'il fût mort! gémit-elle.

Et tous les deux, le père et la mère, pareils à des crucifiés, restèrent immobiles dans la grande chambre froide, sans entendre la porte de la rue que refermait pour toujours derrière lui leur fils aîné.

VI

Fallait-il oublier comme une aventure odieuse dont on chasse le souvenir de son cerveau? Fallait-il lui laisser traîner n'importe où le nom familial? Il avait volé une première fois sans savoir, par une sorte d'instinct mauvais. Qui sait s'il ne volerait pas une seconde fois par l'épouvante de la misère, de la lutte, ou pour s'enliser à jamais dans la boue malsaine où l'on ne sait plus rien des devoirs et des lois, où l'on se gorge de honte avec des ivresses de brute?

Le capitaine se disait tout cela, le menton appuyé sur sa main. Lentement, le jour se mourait entre les murs de la chambre. Une coulée d'ombre décolorait un à un tous les objets. Les rideaux du lit avaient des tons roussâtres, et la glace la matité d'une lame de vieil argent. Et les formes se fondirent dans le mystère des ténèbres, il ne brilla plus qu'un reflet blanc sur le canon d'un pistolet suspendu en face de la fenêtre.

Avec de l'hypnose, M. Chatillac contemplait cette suprême clarté, qui l'attirait et l'hallucinait. Le reflet blanc devenait rouge, et c'était une tache de sang qui éclaboussait la cloison.

— Sa mère l'a dit, répétait-il à mi-voix, j'aimerais mieux qu'il fût mort! Il faut que Pierre se tue, qu'il se tue cette nuit!

Machinalement, il décrocha le pistolet et, l'ayant chargé, sortit de la maison.

Il faisait nuit. Les becs de gaz scintillaient dans la brume épaisse comme des yeux de fauve. Vers les faubourgs, les sonneries de la retraite se mêlaient à la rumeur confuse de la ville.

Le capitaine explora un à un tous les quartiers.

Il visita les hôtels, les auberges, les cafés. D'une voix inquiétante, il demandait aux uns et aux autres s'ils n'avaient pas reçu un voyageur nommé Pierre Chatillac, leur donnait le signalement de son fils. Mais personne ne l'avait vu. Alors, il suivit les passants. Il les accompagnait et les regardait fixement sous les réverbères. Les uns l'insultaient, les autres riaient, parce qu'ils le croyaient ivre. Et ces moqueries l'aiguillonnaient. Il revint vers minuit, débraillé, traînant sa jambe malade, à demi fou.

Mme Chatillac, appuyée sur le rebord d'une fenêtre, grelottait dans ses vêtements humides.

— Est-ce toi? cria-t-elle dans une quinte de toux.

— Est-il revenu? demanda seulement le père.

— Je ne sais, dit-elle. Un homme a sonné deux fois, puis il s'est sauvé vers le Marcadieu.

Le capitaine ne répondit rien et, maîtrisant sa fatigue, il s'éloigna à nouveau.

VII

Les Chatillac louaient un jardin derrière leur maison. Une petite grille en bois donnait sur la ruelle voisine. Les lierres avaient éventré le mur et une haie d'aubépine pleine de gros trous barrait l'enclos. C'était un de ces reposoirs comme on en voit dans la banlieue, avec le puits où chante nuit et jour l'égouttement monotone de l'eau, la tonnelle de vigne vierge où l'on dîne en été, à l'ombre des pampres, et les plates-bandes de légumes et de fleurs vulgaires. Une allée bordée de cerisiers trapus s'allongeait jusqu'à la tonnelle, et au-dessus des branches apparaissaient les volets verts de la maison.

Le capitaine avait refermé le loquet de la grille. Il s'avança à travers l'allée. La neige craquait sous ses souliers. La nuit était très obscure. Le ciel disparaissait dans un brouillard glacial. Flagellés par la bise, les sarments noirs se dressaient comme un treillage devant les deux fenêtres éclairées qui trouaient les ténèbres d'une faible traînée de lumière.

Au milieu de l'allée, un homme était accoté à un arbre. La figure tournée vers la maison, il semblait prier. Des hoquets douloureux secouaient tout son corps. Le vieillard reconnut son fils.

— Pierre! cria M. Chatillac d'une voix forte.

Il tressaillit en entendant son nom et se redressa :

— Que me veut-on encore?

Le père frissonna. Il n'osait plus lui répondre, l'âme envahie par une insurmontable pitié.

— Que me voulez-vous? sanglota le jeune homme. Je suis entré ici en sautant une haie, comme un malfaiteur. Venez-vous m'arrêter?

— Pierre, ta mère a dit ce soir : J'aimerais mieux qu'il fût mort! T'en souviens-tu? Et je t'ai cherché pendant toute la nuit pour...

Le vieillard ne put achever, la gorge étouffée par un flot de larmes, et lui tendit le pistolet. Pierre empoigna la crosse avec une brusquerie farouche et, ayant armé le chien, se tourna vers les fenêtres éclairées, envoya un baiser passionné à la maison où il avait vécu des années si douces, si heureuses.

— Et moi? lui cria alors M. Chatillac. Et moi.

Il ne put trouver d'autre parole pour lui donner l'absolution.

— Que vous êtes bon! dit le condamné, et il appuya ses lèvres sur les mains glacées de son père.

Il se dressa, transfiguré, souriant, prêt à mourir, appliqua le pistolet contre son front, et pressa la détente. Une détonation retentit. Et sans un soupir, sans une convulsion, il roula foudroyé, la face sur la neige.

Le capitaine semblait une statue que quelque tempête de vent fait osciller.

Soudain une des fenêtres s'ouvrit violemment, poussée par des mains impatientes. Ce bruit le réveilla comme un coup de clairon. Il se pencha vers le cadavre :

— Viens, Pierre, dit-il douloureusement. Tu sais bien que ta mère ne veut plus te voir! Viens avec moi!

Il essaya de le soulever par la main, mais le corps retomba lourdement. Il le prit alors dans ses bras et, haletant, épuisé de fatigue, le traîna hors de l'enclos. Puis, s'étant agenouillé, il le coucha très doucement dans un trou de feuilles, au pied de la haie d'aubépine.

— Il faut que tu dormes ici, mon pauvre grand, vagissait-il. Ne rentre pas. Ta mère t'a chassé, mais je ne veux pas que tu aies froid.

Et, ayant ôté sa longue redingote noire, il l'étendit sur la poitrine du cadavre.

Puis, comme attiré par une force inéluctable, il remonta l'allée de cerisiers

jusqu'à la place où se figeaient de larges taches rouges. Mme Chatillac y était agenouillée, y récitait les psaumes des morts. Et il eut un rire affreux d'homme flocons de neige l'enveloppaient lentement d'un linceul immaculé, et, dans la paix de la nuit, celle qui allait demeurer éternellement inconsolée mar-

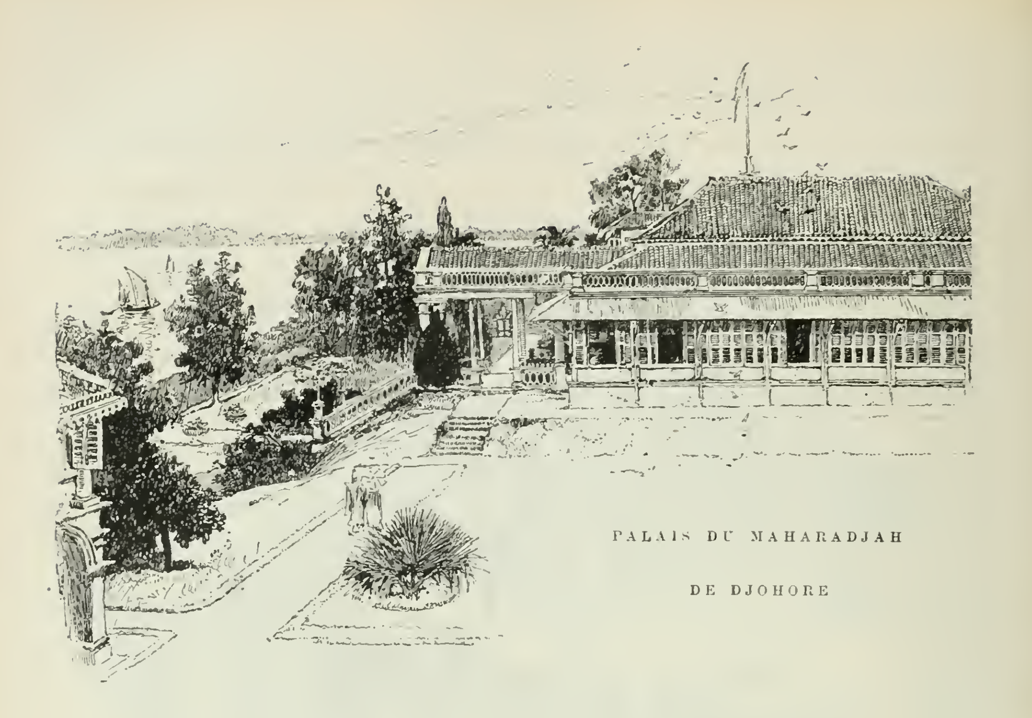


qui déraisonne, qui n'a plus conscience de rien, se sauva en brandissant ses longs bras maigres dans les ténèbres.

Le cadavre dormait les yeux ouverts, contre les épines noires de la haie. Les monnait les versets des dernières prières :

Requiem æternam dona ei, Domine,
Et lux perpetua luceat ei!

René Maizeroy.



PALAIS DU MAHARADJAH

DE DJOHORE

LA MALAISIE

Le chemin qui mène de France en Malaisie est bien connu. C'est la route de l'Extrême-Orient, l'une des grandes voies du monde les plus fréquentées, depuis que l'Europe a pris contact avec la Chine, dont nous sommes devenus les voisins par nos possessions du Tonkin.

Beaucoup de nos petits soldats, trop de nos fonctionnaires ont déjà parcouru cette voie.

Elle est desservie par nos grands paquebots des Messageries Maritimes, qui touchent, à jours fixes, aux escales, assurant à leurs passagers autant de sécurité et de régularité que les vieilles diligences de la Compagnie Laffitte et Caillard pouvaient en offrir autrefois aux voyageurs qu'elles portaient, de relais en relais, sur les routes royales de Paris à Bordeaux, à Toulouse ou à Lyon, — ce qui était un voyage autrement pénible!

Quand vous vous êtes embarqués à Marseille, à bord du *Yarra* ou du *Salazie*, des villes flottantes, plus peuplées que beaucoup de nos chefs-lieux de canton, où vous jouissez du même confort qu'au Grand-Hôtel, avec plus d'horizon! vous franchissez en cinq jours la Méditerranée pour toucher en Égypte, à Port Saïd, votre première escale; — le lendemain vous êtes à Suez, au delà du canal: et vous commencez, le cap au Sud, ce passage, en long, autrefois si redouté, de la Mer Rouge, qui ne dure plus que quatre jours; — six jours plus tard, vous faites une nouvelle relâche à Colombo, dans l'île de Ceylan, sur l'Océan Indien, — dont vous continuez la traversée pour atteindre, le vingtième jour de votre départ de France, le Détroit de Malacca.

Ce détroit, qui descend en s'inclinant vers l'équateur, est la grande entrée de la Malaisie à laquelle il appartient déjà par les terres qui le bordent : l'île de Sumatra à votre droite; et, à votre gauche, la presqu'île de Malacca, que les Anglais appellent « Malay-Peninsula », la Presqu'île Malaise.

Avant de s'y engager, le navire vient reconnaître le « Phare de Sumatra » qui éclaire la porte des pays malaisiens, à l'extrémité occidentale de la grande île.



Ainsi la Malaisie commence à la Pointe de Sumatra et s'étend, de l'Ouest à l'Est, jusqu'à la Nouvelle-Guinée, englobant toutes les îles comprises, du Sud au Nord, entre l'Australie et la Chine, qui forment l'archipel le plus important du monde, auquel on donne aussi le nom d' « Archipel Indien ».

Au centre de la Malaisie, à l'Ouest de Sumatra, à cheval comme cette dernière sur la ligne équatoriale, se dresse, dans sa masse imposante, *Bornéo*, la plus grande île connue. Elle a, au Nord-Est, les *Soulou* et les *Philippines*, le groupe le plus septentrional de la région; — au Sud, *Java* et toute la longue ligne des *Iles de la Sonde;* — à l'Est, la grande île de *Célèbes;* et au delà, enfin, entre Célèbes et la Nouvelle-Guinée, les *Moluques*, ces fameuses « îles des épices » !

C'était, avant notre époque, la grande attraction des peuples maritimes. On cherchait alors le « chemin des îles des épices », les îles merveilleuses, dont les Arabes avaient déjà importé les produits en Europe...

Ajourd'hui ce ne sont pas des produits précieux que cherchent les peuples civilisés, mais plutôt des marchés où ils puissent écouler la surabondance d'objets manufacturés, que fabrique leur outillage mécanique trop perfectionné. — Et, entre tous ces marchés, celui qui est apparu aux Européens comme le plus profond, le plus riche, pouvant leur fournir la plus nombreuse clientèle, est la Chine.

Il y a bien des années déjà que l'Angleterre vise le grand marché chinois !... Mais, grâce à un vaillant Français, Jean Dupuis, l'explorateur du Fleuve-Rouge, auquel on n'a pas rendu la justice qu'on lui doit, puisqu'il n'est pas mort encore, — nous avons pris sur les Anglais une avance, en découvrant, à travers le Tonkin, le chemin le plus court pour accéder à la riche province du Yun-Nan, au cœur du Céleste-Empire...

On comprend maintenant toute l'importance de la route que nous suivons et qui nous a conduits au Détroit de Malacca, dans cette Malaisie qui est elle-même une région d'un intérêt si puissant — et où nous devons nous arrêter.

Le sol de ses îles volcaniques, aux grandes montagnes, aux hauts cratères, largement arrosé sous le soleil ardent de l'équateur, est d'une fécondité incomparable ! — Comme faune et comme flore,

comme puissance de végétation, richesse des décors, merveille des formes, éclat des couleurs, exubérance de vie, le Brésil seul peut-être pourrait entrer en parallèle avec la Malaisie; — et la Malaisie l'emporterait encore !...

TRONC DE DOURIAN CHARGÉ DE FRUITS

Lorsque, du navire qui range Sumatra, dans le détroit où il vient de s'engager, vous fouillez des yeux la côte, avec votre lorgnette, vous n'apercevez qu'un fouillis de frondaisons d'un vert sombre, comme une vaste et épaisse toison végétale, qui enveloppe l'île, et ne vous permet sur aucun point de voir la couleur du sol.

Le long du rivage c'est d'abord la zone des *bangka*, le palétuvier, « l'arbre à fièvre », d'un aspect étrange déjà, avec son tronc porté sur de hautes racines qui l'exhaussent au-dessus du sol.

Si vous débarquez à l'embouchure d'une de ces rivières qui sont encore les seules voies de pénétration de l'île, vous traversez cette zone ombreuse, d'une verdure riante, qui se reflète dans le miroir des eaux. Mais, sous ces arbres à échasses, dans une terre détrempée, marécageuse, faite d'une boue noire et fétide, vous voyez poindre, de loin en loin, des choses informes, qui remuent, qui sont vivantes, qui vous donnent l'idée inquiétante d'une population de monstres, êtres hideux, amphibies, n'appartenant ni à l'eau ni à la terre : — des limules qui balancent leur large carapace sur leurs vingt-deux longues pattes d'araignées géantes; des légions de crabes, mangeurs de charognes; de gros bernard-l'hermite qui courent de travers dans la coquille volée à un molusque qu'ils ont dévoré;... parfois l'éclair des écailles grises, brillantes d'un

warrant, ce lézard long d'une brasse, qui passe avec une rapidité vertigineuse, entre les racines des bangkas;... parfois aussi le mouvement plus lent d'une longue arête qui sillonne la surface de la rivière, émergeant à peine, et qui dénote, à un œil exercé, un crocodile nageant entre deux eaux. Ou bien c'est, sur un banc de sable, que vous voyez, en tas, couchés les uns sur les autres, dans leurs attitudes figées et leur immobilité de cataleptiques, les corps lourds, énormes, boueux, de ces redoutables sauriens, dont certains sont plus grands que l'embarcation que vous montez, mesurant jusqu'à huit et dix mètres... Il n'est pas rare qu'un homme soit avalé par un crocodile, à l'embouchure des rivières du détroit de Malacca !...

Puis, cette région de cauchemar franchie, le pays, tout à coup, se découvre, s'égaye, s'empanache de cocotiers et d'arékiers. Les paillottes grises d'un kampong apparaissent sous l'ombrage des bananiers. Tout autour, des rizières admirablement cultivées, entourées de ces arbres d'aspects si variés et si décoratifs : le soukoun, le bel arbre à pain, aux grandes et fortes feuilles luisantes si bizarrement découpées : le manguier au port majestueux, qui atteint, comme l'arbre à pain, une hauteur de trente mètres ; le muscadier, aux belles poires dont la chaude couleur fauve tranche sur le gros vert d'un abondant feuillage, au contraire des oranges et des citrons dont la peau reste verte ici, même à leur maturité ; le ramboutan, le papayer, le nangka, le mangoustan et tant d'autres arbres fruitiers dont l'énumération serait trop longue et dont je ne citerai encore que le plus important : le dourian, le roi des fruits, par ses dimensions et surtout par ses qualités, une citrouille qui pend aux branches d'un chêne, ou, le

FEMMES MALAISES CUEILLEUSES DE THÉ

plus souvent encore, jaillit de son tronc même, avec une extrême abondance, et qui, au lieu d'une pulpe aqueuse, contient une sorte de beurre, de couleur blanche ou jaune, — ce qui rend le rapprochement plus frappant, — fondant aussi, sans être juteux, plutôt chaud que rafraîchissant, très odorant, d'un goût exquis, qui ferait trouver fade la banane la plus savoureuse, auquel aucun autre fruit, enfin, ne saurait être comparé !...



KAMPONG MALAIS

Combien sont heureux les habitants de ces contrées privilégiées ! La vie leur est si facile ! Ils n'ont qu'à se garantir de la chaleur du jour et les ombrages sont si abondants ! L'air est toujours tiède et embaumé dans ces pays de l'éternel été. Les vêtements n'y sont pour ainsi dire qu'une parure. Les maisons les plus légères y font un abri suffisant. Et la nature généreuse y met sous la main de l'homme, non seulement sa nourriture, dont il n'a qu'à faire la récolte, mais encore les matériaux les plus commodes, et en quelque sorte tout préparés, des divers objets qui peuvent servir à son usage.

La grande et belle feuille fraîche du bananier lui fournit, pour ses repas, ses plats et ses assiettes, sa vaisselle tous les jours renouvelée. Le tronc herbacé de la même plante, formé de lames blanches, concentriques, qui se détachent aisément, lui fait, pour ses paquets, les meilleures enveloppes. Une

seule feuille de cocotier, dont les femmes tressent les folioles, en se jouant, peut former un panier plat pour sécher au soleil les fruits de blimblings, un des condiments de conserve les plus estimés, ou pour transporter un volatile, un coq ou un canard, auquel on tresse, en un instant, le panier sur mesure. — Un bambou, coupé entre deux nœuds, devient une bouteille absolument étanche, — et on n'a qu'à la suspendre le soir sous la branche florale d'un arènga, coupée avant l'épanouissement des fleurs, pour la trouver le lendemain matin remplie d'un liquide limpide, très sucré, au goût de jus de fruit, qui est le « vin de palmes ». — L'eau de coco, dont chaque noix contient un demi-litre, offre un rafraîchissement qu'on peut se procurer plus vite encore : il n'y a qu'à ouvrir le fruit dont l'amande écrasée donne, presque aussi vite, une huile de cuisine excellente quand elle est fraîche et qu'on prépare le matin pour les besoins de la journée.

Le cocotier qu'on utilise tout entier comme le bananier, tronc et feuilles, après avoir récolté ses énormes régimes de fruits et dont la cime contient, aussi bien que celle de l'arékier, un chou palmiste, blanc et frais, au goût de noisette, peut encore servir à bien des usages. Mais c'est l'arènga qui fournit le bois le plus dur, et qui produit, en outre, un textile précieux, comme une chevelure noire, abondante, qui soutient ses immenses feuilles en enveloppant tout le tronc. Ce textile imputrescible dans l'eau sert à couvrir les crêtes des toits et à fabriquer des cordages...

On n'a qu'à se baisser, en Malaisie, pour trouver autour de soi l'attache dont on a besoin, depuis l'herbe ou la fibre de plante, qui donne le fil ténu dont on lie une patte d'insecte, jusqu'à la corde d'écorce de warrou, et au rotang, ce palmier liane, d'une longueur démesurée, qui peut faire des câbles capables de suspendre des ponts sur des rivières ou des ravins.

Le rotin (l'aubier du rotang fendu en minces lamelles) et le bambou sont les matériaux de la vanerie la plus fine et la plus solide, et aussi de la construction des maisons en y ajoutant les *attaps*, lames de feuillages que fournissent des palmiers spéciaux : le nippa ou mieux encore l'eumbio.

Faut-il s'étonner, après cela, si les habitants de la Malaisie sont nonchalants, peu travailleurs ? Ils ont si peu à faire ! Mais ils sont d'une ingéniosité et d'une habileté extrêmes à tirer parti des merveilleuses ressources de leur pays, dont nous n'avons pu donner qu'une idée bien faible ! Très adroits de leurs mains, qui sont petites, ils excellent dans les travaux délicats.

Les Malais sont bien découplés, souples et vigoureux, la couleur de la peau plus ou moins bronzée dans une teinte chaude, les cheveux noirs, ondulés, la barbe rare, les yeux noirs au regard droit et franc, les traits peu accentués, offrant fréquemment, chez les femmes, une expression de grande douceur, chez les hommes, de décision et d'énergie. Ceux-ci, calmes et graves, ont l'attitude fière de gens qui tiennent tout de la nature et n'ont besoin de personne, — plutôt déférents et dociles pourtant vis-à-vis des Européens.

Sur l'eau, en mer ou en rivière, les Malais retrouvent toutes leurs qualités ataviques. — C'est qu'ils sont les descendants de ces hardis marins qui ont été les Normands de l'équateur, qui avaient fondé, au XIIIe siècle, le plus grand empire maritime qui ait existé peut-être avant l'Angleterre, et dont Malacca était devenue la capitale. Leur conquête avait pénétré le continent asiatique jusque dans les hautes régions du Cambodge, et s'était étendue, à l'Orient, sur toutes les côtes de l'archipel Indien, jusqu'aux Moluques et aux Philippines ; et, à l'Occident, jusqu'à Madagascar. — Tous les équipages des bateaux de la marine coloniale hollandaise sont composés de Malais.

Sur les rivières de Sumatra, j'ai vu des Malais ramer ou pousser une pirogue

à la gaffe, dans des rapides, pendant douze heures, sans se lasser.

Les chefs malais sont souvent d'une distinction et d'une urbanité qui vous frappent. — Paternels et familiers vis-à-vis de leurs gens, comme nos bons seigneurs du moyen âge, dont leur organisation sociale, d'ailleurs, rappelle la féodalité, il n'est pas rare d'en trouver qui parlent plusieurs langues : l'arabe, le sanscrit... Ils connaissent le Sultan de Stamboul (Constantinople) et n'ignorent pas toujours absolument les choses du reste de l'Europe, sans en avoir une idée bien précise...

Dans un petit kampong d'une rivière de Sumatra, comme celui où nous sommes arrivés, un Datou m'a offert, avec d'excellentes pâtisseries malaises, une coupe de champagne !

En remontant au delà des kampongs, on trouve les *lalang*, la jungle aux hautes herbes, repaire de tigres et autres fauves : des ours, des moussangs, félins de diverses espèces, — qui s'y nourrissent de singes, de chevreuils et de sangliers; — de merveilleux oiseaux aussi, dont les peaux sont importées en Europe ; — et au delà encore, sur les flancs des montagnes, la grande, l'admirable forêt !



PAYSAGE MALAISIEN

où l'on s'arrête, ébahi, à contempler d'abord le pied des arbres, d'une construction compliquée, comme les soubassements d'un édifice qui doit monter aux nues! — Ce sont parfois des cloisons verticales qui se détachent du tronc tout autour, en arcs-boutants ou contreforts, sur une base de dix à douze mètres: ou bien, des racines traçantes qui décrivent leurs courbes, formant de hauts parapets en lames droites, posées de champ, d'un bois bien vivant, plein de sève, sur une longueur de quinze à vingt mètres, de tous côtés, autour du tronc. Et le gros fût, comme un pilastre, accompagné parfois de lianes tendues, qui lui font des nervures, s'élance de là à une hauteur de soixante mètres, pour supporter là-haut la voûte verte, qui s'étend d'arbre en arbre sur un espace sans limites... On pourrait, sous cette haute voûte, parcourir l'île presque entière, si le sol n'était rendu impraticable par les fourrés épais, ou les *pangdo*, des trous de boue sans fond!

Là vivent les bêtes les plus rares et les plus curieuses : plusieurs variétés de quadrupèdes volants ; d'innombrables légions de singes; des serpents et reptiles de toutes sortes; — les plus grands des animaux terrestres : des troupeaux d'éléphants, des familles de rhinocéros; et les plus petits aussi, qui ne sont pas les moins gênants : les sangsues des bois surtout, et des peuplades de fourmis blanches, noires ou rouges, énormes ou minuscules, qui forment de larges rubans, à la moire mouvante, sur des parcours de plusieurs centaines de mètres, lorsque leurs colonnes se mettent en marche pour la récolte d'un fruit sauvage ou pour dépouiller un cadavre... Que de drames, que de mystères recèlent ces forêts où, dans la tiédeur constante du sous-bois ombreux, croît la sensitive, s'épanouit l'orchidée délicate, se développe la liane, d'abord fil ténu, balancé par la brise que provoque un frôlement d'aile, puis grossissante, enlaçant le tronc énorme du géant sur lequel elle est née, à l'enfourchure d'une branche, et finissant par l'étouffer de sa puissante étreinte!...

Cette île de Sumatra, grande comme les trois quarts de la France, est un des pays les plus attrayants qu'on puisse aborder.

C'est de là, du pays de Menangkebow, sur sa côte ouest, que partirent, il y a plus de six siècles, ces conquérants qui ont donné leur nom à la Malaisie.



MALAISE DE DJOHORE

C'est de Sumatra que s'élançaient, sur leurs prahous, les derniers pirates qui, il y a vingt-cinq ans encore, portaient la terreur jusque dans le détroit de Malacca : — ces terribles Orangs Atchés (si improprement appelés Atchinois), que les Hollandais combattent depuis un quart de siècle sans être parvenus complètement à les réduire...

L'une des premières îles malaises découvertes par les Européens, très an-

ciennement occupée sur sa côte ouest, où se sont succédés les Portugais, les Anglais et les Hollandais, et qui forme aujourd'hui le « Gouvernement de Padang » et le « District de Bènkoulèn », administrés et policés comme les provinces européennes de la Hollande, — Sumatra renferme encore, au centre de aucune contrée d'Europe, — et des pays les plus sauvages ! — Malacca, Bornéo, bien d'autres de ces îles continueront longtemps à exciter, comme Sumatra, l'ardeur de découverte des explorateurs.

On y rencontre dans l'intérieur, au milieu d'une nature vierge, les populations les plus primitives.



ENVIRONS DE DJOHORE

sa partie septentrionale surtout, des contrées qui restent aussi mystérieuses, aussi ignorées que celles que peuvent recéler les profondeurs du continent africain.

Et ce n'est pas seulement Sumatra, mais la Malaisie tout entière, sauf Java, qui présente ce contraste des pays les plus peuplés, les mieux cultivés, où l'on jouit d'une sécurité plus grande qu'en

Celles de la presqu'île surtout semblent en être encore — ou être redescendues — au plus bas degré de l'échelle humaine. — Ce sont les Sakèys, qui n'ont pour tout vêtement qu'une ceinture faite de l'aubier assoupli de l'upas ; pour bijoux, des colliers de graines naturelles, blanches et noires ; pour armes, la longue sarbacane aux flèches empoisonnées. Ils vivent par

tribus peu nombreuses, sous la conduite d'un Panggoulou, en pleine forêt, dans des troncs d'arbres ou des anfractuosités de rocs, n'ayant pas même une hutte, se nourrissant du produit de leur chasse ou de leur pêche, sur une rive d'un cours d'eau, qui est pour eux comme une limite fatale, que rien ne peut les décider à franchir! — Ils sont doux et timides, très craintifs. Ils se glissent sous bois comme des reptiles, traversant, courbés ou rampants et sans bruit, des fourrés qui semblent impraticables; et il est très difficile de les joindre, car on peut passer près d'eux sans se douter de leur présence. — Les Malais qui, à force de patience et de douceur, sont parvenus à entrer en relations avec certaines de ces tribus, les appellent les *Orang-Outan*, en donnant à ces mots de leur langue leur véritable acception : les Hommes des Bois.

Dans une très intéressante rencontre, à l'intérieur de Malacca, sur la rivière Pluss, un affluent de la rivière de Pérak, d'une tribu de ces orangs-outan que j'ai photographiés et dont j'ai pu faire causer longuement les deux Panggoulous, pour tâcher de voir, après leur corps, qui était bien fait, la forme de leur esprit, j'ai éprouvé bien des étonnements! C'étaient les âmes les plus frustes, sans la moindre notion de quoi que ce soit, pas même d'idées superstitieuses... Et combien près de nous, pourtant! avec leurs bonnes figures intelligentes, qui exprimaient si bien les mêmes sentiments humains qui sont les nôtres... Il n'y a pas si loin de l'homme le plus civilisé au plus sauvage!

A Sumatra, nous remontons de plusieurs degrés l'échelle humaine, en arrivant aux Battaks considérés comme les autochtones de l'île. Les Battaks ont déjà une très sérieuse organisation sociale, des villages construits au milieu de champs bien cultivés, des buffles de labour, une race de petits chevaux ragots, vigoureux, ardents, qui est une des plus estimées de la Malaisie; des étoffes solides, qu'ils tissent eux-mêmes; des maisons dressées sur hauts piquets, qui ont une certaine architecture, avec leurs toits aux faîtes recourbés, portant à chaque extrémité des têtes de monstres pour effrayer les *Antou*, les génies qui passent dans l'air et qui pourraient entrer... Chez eux, d'ailleurs, toutes les superstitions qui dénotent une première culture intellectuelle, — certaines croyances même qui rappellent les envoûtements ou les sortilèges de notre moyen âge. — J'ai trouvé un Battak qui me refusait obstinément une mèche de ses cheveux pour mes documents anthropologiques, parce que, me disait-il, quand je serais rentré dans mon pays, muni de cet objet détaché de son corps, je pourrais, par mes incantations, le rendre malade ou le faire mourir... Ils ont des bijoux rudimentaires, mais qui montrent des velléités artistiques, de même que leurs grossières sculptures sur bois et leurs gravures sur bambou où ils dessinent, à la pointe du couteau, leurs caractères d'écriture et les arabesques ou figures ornementales dont ils décorent leurs ustensiles : boîtes à sel ou à bétel, étui à poivre suspendu à leur ceinture pour assaisonner la chair humaine!

Ces Battaks qui savent écrire, qui observent religieusement l'*Adat*, la tradition, la loi des ancêtres de tous les peuples de la Malaisie, sont en effet anthropophages, comme les Maoris océaniens, avec lesquels on retrouverait chez eux plus d'un trait de ressemblance qui tendrait à accuser une commune origine.

L'Adat des Battaks leur prescrit surtout de manger leur père devenu vieux, afin qu'il puisse revivre en ses enfants, au lieu d'abandonner son corps à la décomposition. C'est leur plus grand acte de piété filiale! — Ils mangent aussi leurs prisonniers de guerre et enfin les criminels qui ont mérité la peine de mort, — ce qui jette quelque confusion dans l'explication de cette anthropophagie, à laquelle on a essayé de donner une cause mystique... C'est qu'ils appartiennent à la région à peine pénétrée, — qui reste presque inconnue encore...

Cinq peuples européens se sont pourtant succédé en Malaisie; car les Français ont été un moment, au commencement de ce siècle, les maîtres de Java.

Ceux qui sont encore en possession de cette belle région sont : — les Portugais, les premiers découvreurs des îles malaises, les premiers conquérants de Malacca, auxquels il ne reste plus qu'une moitié d'île, Timor-Déli, à l'extrémité orientale des îles de la Sonde; — les Espagnols, qui ont les Philippines, avec Manille pour capitale, dans la grande île de Luçon ; — les Anglais, qui viennent de s'étendre, de proche en proche, dans la Presqu'île Malaise tout entière et qui tiennent, en outre, le nord de Bornéo ; — les Hollandais, enfin, qui possèdent tout le reste de la Malaisie.

STATUE PERDUE
DANS L'UNE DES RUINES ÉCROULÉES DU GROUPE
DE BARAMBANAN (ILE DE JAVA)

Ce vaillant petit peuple européen, dont la population ne dépasse pas de beaucoup celle de Londres, dont le budget n'est guère plus important que celui de Paris, a, dans son « Insulinde », avec ses trente à trente-cinq millions d'indigènes, la plus riche et la plus belle colonie qui soit au monde! Et il a su la conquérir, l'organiser et l'administrer avec un courage, une persévérance, une sagesse et une habileté qui font l'admiration de tous ceux qu'intéresse l'histoire coloniale des nations modernes.

Le centre et la plus importante de leurs possessions est Java, la « perle des mers », l'île merveilleuse ! Il y a encore à Java des forêts et des jungles où l'on peut chasser le tigre et le bantèng, le grand taureau, sorte d'auroch, plus redoutable que le tigre ; mais l'île entière est connue et occupée, sillonnée de routes de poste ou de chemins de fer, à travers des paysages de rêves !... Partout de grands palmiers, des waringhins aux troncs multiples, des flamboyants éclatants de fleurs, les somptueux portiques des bambous dont les gerbes géantes forment, dans l'entre-croisement ogival de leurs tiges, des voûtes gothiques de verdure ; — partout, sur les bords des rivières et des canaux, des kampongs populeux, enfouis sous les feuillages, des bananiers aux innombrables espèces, où résonne le soir, dans l'air tiède, plein de parfums, le carillon langoureux du gamelang, qui marque le rythme des danses hiératiques des bayadères... Dans les

plaines luisent les bassins inondés des rizières, aux soixante variétés de riz, blancs, rouges ou noirs, bassins qui, en gradins, escaladent les coteaux. Plus haut, la montagne présente, étagées sur ses flancs, les grandes cultures de cacaoyers ou de thé; et plus haut, les vastes caféières aux beaux arbres verts, à la fleur blanche, au fruit rouge; et plus haut encore, les plantations de quinquina... Au-dessus reparaît le décor : les bois de fougères arborescentes... et enfin le cratère fumant du volcan, qui souvent gronde et agite le sol, comme dans une exaspération de vie trop intense, l'exutoire par où se dégage, avec des convulsions, le trop-plein de vigueur dont le soleil a saturé la terre, dans sa chaleur torride et son affolante lumière!...

Java a un Gouverneur Général, — autrefois vice-roi tout-puissant des Indes Néerlandaises, ayant le droit de déclarer la guerre et de signer la paix, — aujourd'hui détrôné par le télégraphe, mais qui reste le *Touan-Beçar* (le Seigneur grand) pour les indigènes, — et pour les Européens, un haut fonctionnaire très respecté, souverain décoratif encore, à la jolie liste civile, dont la cour a une étiquette plus rigoureuse que celle de la reine des Pays-Bas!

Son Excellence a son palais à Batavia; mais sa résidence habituelle est à Buitenzorg où son magnifique palais indien, aux vastes dallages de marbre blanc, dresse ses hautes vérandas sur les plus beaux jardins du monde!

Près de là, les « jardins d'essais » du Gouvernement sont d'un intérêt plus vif encore. On y cultive les arbres et les plantes les plus rares, venus d'abord des Moluques, de Malacca, de Sumatra et de toute cette région si riche! — mais aussi de la Chine et de l'Assam, qui ont fourni le thé, — de Ceylan, le cannelier, — de l'Arabie, de Kaffa et de Libéria, le caféier, — de l'Amérique, le cacaoyer, le vanilier, le quinquina, le caoutchouc et l'arbre à beurre...

Les cinq parties du monde ont collaboré à ces merveilleuses pépinières, dont les cultures se répandent dans toute l'île, — car il est inutile de dire que bien des plantes d'Europe y ont aussi leur place.

La Malaisie leur a donné toutes les épices : le poivrier, le giroflier, le muscadier, divers canneliers, le bétel, qui est une sorte de poivrier, le jute, la ramie; et encore le camphrier, plusieurs arbres à gomme, enfin des arbres à gutte, les *gueutta* des Malais, et parmi ces dernières espèces, la plus précieuse de toutes, la vraie *gueutta-peurtcha* que l'on croyait perdue, définitivement détruite dans les forêts malaisiennes, d'où elle était originaire et qui a été sauvée par M. Theyssmann, le fondateur des jardins de Java.

Deux pieds de gueutta-peurtcha, apportés de Malacca à Buitenzorg, ont fleuri au bout de trente ans! Et on a pu enfin, dans ces dernières années, en recueillir les graines et en faire de belles pépinières et des greffes entourées des soins qu'elles méritent, — des bambous pleins d'une eau qui coule goutte à goutte, suspendus au-dessus de chaque pied, leur dispensant l'humidité constante qui doit leur convenir. On pourra bientôt replanter un plus grand nombre de ces arbres qu'il n'y en a sans doute jamais eu — (ceci dit pour répondre au cri d'alarme que j'ai entendu pousser bien des fois par notre administration des télégraphes qui s'intéresse vivement à la gueutta-peurtcha).

Buitenzorg est dans le pays de la Sonde, qui occupe tout l'occident de l'île de Java et qui a donné son nom au « détroit et aux îles de la Sonde ». Ses habitants s'appellent *Orang-Sounda,* les Soundanais. — Les Javanais (*Orang-Djawa*), qui sont d'une autre race et parlent une langue différente, n'occupent que le centre et l'orient de l'île. — C'est dans cette partie du vrai Java que se trouvent les grandes ruines brahmaniques et bouddhiques, restes et témoins éloquents d'une civilisation disparue, qui a brillé d'un vif éclat jusqu'à la con-

quête malaise, sous le règne des princes de Madjapahit.

Les Javanais et les Soundanais sont ainsi des peuples très distincts, mais qui ont entre eux bien des traits de ressemblance. Ils sont petits, bien faits, aux fines attaches, gracieux, d'une extrême politesse, d'une étiquette rigoureuse, qu'ils tiennent de l'Adat, dont ils sont religieux observateurs. — L'Islamisme qu'ils ont embrassé, comme les Malais, est comme pour ceux-ci très mitigé par cet Adat. Ils sont indolents et rêveurs, fatalistes, insouciants, point cupides, calmes et doux, n'ayant rien du caractère inquiet, irascible, brutal, que donne la lutte pour l'existence. Ils ont beaucoup de dignité, mais point d'orgueil, pas de besoins factices, pas de vices : leur sobriété est exemplaire, — et les Hollandais ont eu le bon esprit de la respecter, de même que toutes leurs coutumes et leurs croyances : l'alcool n'a pas été introduit en Malaisie avec la civilisation.

Les Hollandais ont su maintenir admirablement dans leurs colonies le prestige de la race européenne. — Batavia, la belle ville orientale, avec ses maisons somptueuses, à colonnades blanches, perdues sous les feuillages de ses grands banians, avec ses canaux ombragés de cocotiers et de flamboyants, reste toujours pour le voyageur la capitale gracieuse et imposante de la Malaisie. Elle a eu des siècles de grandeur et de richesse, une prodigieuse activité dans son port, qui n'était pourtant autrefois qu'une rade, mais où les grands navires se succédaient, venant faire les cargaisons du plus grand prix : les épices d'abord, au bon temps! le sucre de canne, l'indigo, la poudre d'or; — et plus tard, sous le régime du « travail forcé », qui n'était pas aussi barbare que l'ont pensé des philanthropes européens, les épices encore et le sucre, l'étain, le thé, mais surtout le café, dont Java seule fournissait, certaines années, le tiers de la consommation du monde et dont une seule récolte suffisait à payer l'expédition d'Atché, ou les grands travaux publics de la mère patrie. Les Javanais devaient cela à leurs maîtres, qui étaient bien pour eux des protecteurs, qui augmentaient leur bien-être, qui ont fait de Java la seule île océanienne où la population indigène ait toujours augmenté, au lieu de décliner : elle y est beaucoup plus dense aujourd'hui que n'est celle de la France et continue à s'accroître plus rapidement...

Mais en face de Batavia, Singapour s'est dressée comme une concurrente redoutable! Les Anglais ont compris l'avantage d'une situation si favorable, à l'extrémité de la presqu'île Malaise, sur le chemin qui vient d'Europe et des Indes; qui va en Chine, au Japon et en Amérique : d'où l'on rayonne sur le Siam, Malacca, Sumatra, Bornéo, Java et l'Australie. — Ils ont obtenu du Maharadjah de Djohore, un Malais de vieille race, descendant des anciens souverains de Malacca, la concession de l'île sur laquelle se trouvait cette petite ville malaise, et ils ont justifié son nom prétentieux (*Singa-Poura*, la Ville du Lion) en en faisant la ville la plus importante, la plus animée, la plus vivante, la véritable capitale commerciale actuelle de la Malaisie.

Brau de Saint-Pol Lias.

LES

DERNIERS JOURS D'ANDRÉ CHÉNIER

Le vendredi 21 mars 1721, Paris tout entier était dans les rues.



LA MAISON LAZARE EN 1794

Chaque fois qu'il y a quelque part des uniformes à voir, des toilettes à regarder, le Parisien y court; et, ce jour-là, le spectacle en valait la peine : Celeby-Méhemett-Effendi, ambassadeur du *grand seigneur l'empereur des Turcs*, se rendait solennellement aux Tuileries, pour y saluer le jeune roi Louis XV.

Logé à l'hôtel des Ambassadeurs extraordinaires, rue de Tournon, Méhemett-Effendi en partit le matin, vers neuf heures, pour se rendre au Château. On le fit passer par les belles rues, la rue Dauphine, le pont Neuf, la rue de la Monnaie, la rue Saint-Honoré : une quadruple rangée de curieux massés le

long des maisons, sur tout le parcours, attendait depuis l'aurore; toutes les têtes étaient tournées vers le point où devait apparaître le cortège; le bruissement de la foule, continu, heurté, qui enfle, gonfle, puis diminue pour croître encore, emplissait cette grande artère de la ville...

Et, tout à coup, un frémissement profond, un vaste remous s'opère : — les voilà! Des mousquetaires passent, le grand manteau couvrant la croupe des chevaux; puis des seigneurs de la Cour, dédaigneux sous leur perruque frisée; voici les gardes du roi, étincelants sous le soleil pâle qui fait jaillir mille éclairs des sabres, des boutons, des galons d'or, des armes; viennent ensuite cinquante officiers turcs, montés sur des chevaux que tiennent en main des palefreniers des écuries du Sultan; seul s'avance, maintenant, le fils de l'ambassadeur, portant à mains tendues, comme un ostensoir, la lettre du grand seigneur, sur un plat couvert d'un voile brodé; enfin, au milieu des trompettes et des timbaliers, paraît Méhemett-Effendi, entouré de huit *notables à barbe*. Le brouhaha des serviteurs, des soldats, des piqueurs, de la cavalerie termine le cortège.

Aux Tuileries, la garde française et la garde suisse forment la haie depuis le Pont tournant jusqu'au grand escalier. Les Turcs mettent pied à terre au bas du perron : attendent là les gardes de la Manche, les gentilshommes de la chambre, les introducteurs des ambassadeurs; on traverse les antichambres, les hauts salons de glace et de marbre. Les portes de la galerie s'ouvrent...

Quel éblouissement! Au fond, sous un dais de satin d'or, figurant un grand soleil rayonnant, sur une estrade de huit marches, derrière un balustre doré, le roi, vêtu d'un habit couleur de feu, étincelant de vingt-cinq millions de diamants. De chaque côté, dans toute la longueur de la galerie, la Cour, silencieuse, debout sur des banquettes de velours cramoisi : belles dames en falbalas, chevaliers des ordres en grand costume. Sur les parquets sont jetés d'énormes tapisseries des Gobelins : les violons jouent, les canons tirent sur le Carrousel, les cloches sonnent à toutes les églises... et l'ambassadeur s'avance, la main au turban, détournant la tête de côté, « ce qui est, note le *Mercure,* la marque du plus profond respect chez les Turcs ». Il exécute cérémonieusement ses trois révérences, presque prosterné, ne voyant rien, « sinon, dit-il dans sa relation, que l'enfant royal avait des blonds cheveux d'hyacinte et la démarche majestueuse de la perdrix ».

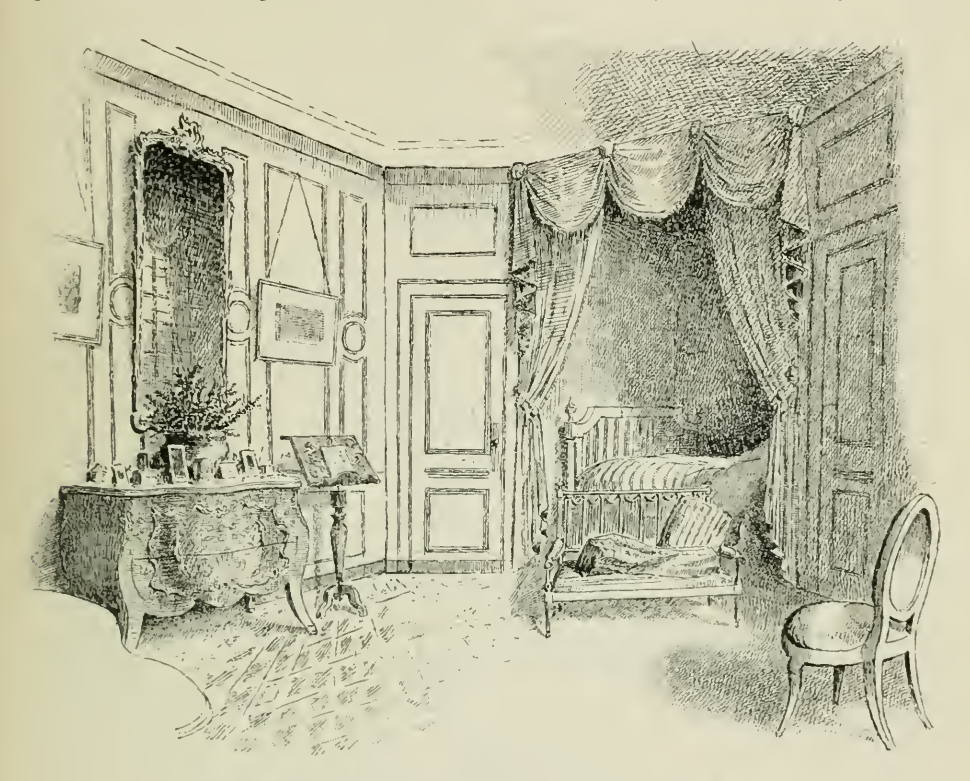
Revenu dans son pays, un des huit notables à barbe qui, à genoux, de loin, avait contemplé ces splendeurs, y rêvait encore longtemps après, hanté du souvenir de cette France où il avait vécu pendant quelques jours. Il s'appelait Santi Lomaca : lorsqu'une fille lui naquit, il lui donna le nom français d'Élisabeth; dès que l'intelligence de l'enfant fut éveillée, il lui parla de ce pays d'Occident qui rayonnait sur le monde, de cette Cour où régnaient toutes les grâces, soumises à la majesté d'un prince beau comme un jeune dieu; il lui donna des maîtres français; lui fit apprendre la pavane et le menuet; lui procura les œuvres de nos poètes et de nos romanciers.

Singulière éducation que celle de cette enfant, élevée dans l'admiration d'un pays de rêve qu'elle ne devait, sans doute, jamais connaître, déjà française par le cœur et par l'imagination, et restée forcément orientale de tempérament et d'habitude. Sa jeunesse s'écoula dans cette solitude élégante que les coutumes musulmanes imposent aux femmes : elle ne sortait qu'escortée d'un groupe de suivantes, le visage couvert d'un voile blanc tissé d'or; ses jours se passaient à rêver, étendue sur un sofa, dans quelque salon frais, aux jalousies closes, meublé de coussins brodés et de coffrets d'ivoire; elle chantait paresseusement les mélodies de Lulli, tout en jouant avec les chaînes d'or qui pendaient à son cou, tandis que ses femmes

agitaient devant elle de larges éventails en plumes de paon.

Quand elle fut d'âge à se marier, elle ne voulut point s'unir à un homme de sa race ; grisée par les récits de son père, elle attendait le beau seigneur qui, de la France lointaine, viendrait la chercher pour l'initier aux splendeurs de cette Cour dont son imagination était pleine. Elle l'attendit jusqu'à vingt-six ans, et épousa enfin un modeste conseiller de l'ambassadeur de France, qui se nommait Louis Chénier. Sa dot consista *en pierreries et en habits étalés avec faste*.

C'est de cette femme que naquit André Chénier. Lorsqu'à l'âge de trois ans, il partit avec ses parents pour la France, il tenait déjà, de cette belle Grecque élevée dans les molles oisivetés de l'Orient, cette nostalgie du beau qui fait les poètes : les mosquées blanches au bord des flots, les sept collines du vieux Bysance étagées sous le ciel clair du Bosphore, les maisons roses de Scutari, la ville Paradis des Orientaux, restèrent à jamais fixées dans ses regards d'enfant, lui communiquant le don de peindre et l'amour des chaudes sensations. Quand, du pont du voilier qui l'emmenait loin de son pays natal, il vit disparaître, dans les buées, la Corne d'or, André Chénier emportait de la poésie pour toute sa vie... qui devait être courte.



CHAMBRE D'ANDRÉ CHÉNIER A MARLY-LE-ROI

(Villa de M. Victorien Sardou.)

*
* *

Le ciel bas, le sol boueux, les rues tortueuses et étroites, les maison lépreuses, les cours enfumées, partout l'agitation fébrile d'une foule qui tra-

vaille et qui peine, les cris des marchands, les disputes entre cochers et porteurs de chaises, le bruit incessant des voitures, carrosses ou charrettes de maraîchers, la mesquinerie des mœurs, la morgue des grands, la niaiserie du peuple, l'indiscrète curiosité des voisins..., tel apparut Paris à Mme Chénier. Ainsi qu'il arrive à tous ceux qui abordent la grande ville sans y être localisés dès l'enfance, la première impression fut une déception profonde, un effarement réel, la sensation d'un isolement morne. Pour goûter le charme de Paris, pour en saisir le pittoresque très spécial, il faut des années d'habitude et ce grand assouplissement du caractère que donne seule la vie parisienne.

La Cour, qu'elle vit seulement de loin, lui parut un endroit ennuyeux et triste, nid d'intrigues et de courtes ambitions : le roi était vieux, les maîtresses toutes-puissantes, la monarchie diminuée; Mme Chénier, d'ailleurs, n'avait aucun titre à y faire figure.

Et puis la gêne était venue, et à la désillusion première succédaient les soucis d'argent et les soins prosaïques du ménage. Le mari dut briguer une place : on lui offrit celle de consul près de l'empereur du Maroc: il partit et resta absent pendant dix-sept ans : il était sexagénaire quand il revint en France.

Sa femme, pendant cette séparation, vécut de l'argent qu'il lui envoyait, le moins irrégulièrement possible, et éleva péniblement ses cinq enfants : elle était restée, cependant, aristocrate d'allures et de goûts; mais son esprit libre et bien convaincu de sa supériorité avait conservé, des déboires de l'existence parisienne, une sorte d'amertume qui se retournait contre la société : elle la trouvait mal faite parce qu'elle n'y tenait pas la place qu'elle estimait digne d'elle, et, ne pouvant faire partie de la Cour, elle s'en composa une de quelques beaux-esprits, sceptiques, frondeurs, jouant les mécontents, partisans des idées nouvelles, tels que Suard, Lebrun-Pindare, le peintre David, Palissot... Ils ne désiraient point la destruction du vieux monde; mais, en leur qualité d'esprits forts, ils aimaient à le critiquer et souhaitaient, sans prévoir le danger, le triomphe de vagues utopies.

Ces amateurs de nouveautés mal définies s'appelaient alors des philosophes : à présent, nous les nommons *snobs*, mais la race n'a pas changé, et tel confortable bourgeois de nos jours se pique de socialisme, sans plus penser au terrible incendie qu'ont allumé, en jouant avec le feu, ses ancêtres d'avant 1789.

Ces relations, d'ailleurs, ne furent pas inutiles à Mme Chénier et lui servirent à *caser* ses enfants. Elle avait une fille, Hélène, qui, en 1786, épousa le comte de la Tour-Saint-Ygest; il avait soixante ans et se mariait pour la troisième fois; de ses deux mariages, il lui restait cinq enfants et une très considérable fortune.

Des quatre fils de Mme Chénier, l'aîné, Constantin-Xavier, était, en 1787, vice-consul à Alicante; le second, Louis-Sauveur, servait dans l'armée; le troisième, André, après avoir tâté, lui aussi, du métier des armes, s'était lassé de la vie de garnison et s'essayait à la diplomatie sous M. de la Luzerne, ambassadeur à Londres; le dernier écrivait des tragédies du genre pompeux; il signait *le chevalier de Chénier* et cachetait ses lettres *à ses armes*, « un chêne et une tour surmontée d'une étoile avec la couronne de comte ». A ce signe, on reconnaît Marie-Joseph, le futur jacobin, le régicide austère.

Lorsque éclata la Révolution, tout ce petit monde se jeta dans le mouvement. Le père avait bien, naguère, un peu flatté les grands pour tâcher d'obtenir une pension; le poète tragique avait fait nombre de courbettes afin qu'on jouât son *Azémire* à la Cour; mais comme *Azémire* avait été sifflée, comme la pension accordée était modeste, ils ne se crurent pas tenus à une reconnaissance exagérée. Il s'agissait, d'ailleurs,

de se hâter, car la bousculade était grande autour des nouveaux pouvoirs, et tout de suite le père se posa en démagogue et se fit nommer membre du Comité de surveillance de la ville de Paris; Louis-Sauveur, quoique gendarme, se vanta d'être un des premiers insurgés du 12 juillet; Marie-Joseph écrivit *Charles IX ou la Saint-Barthélemy*, cinq actes où les tyrans étaient traités comme ils le méritent. « Cette pièce-là, disait Camille Desmoulins, avance plus nos affaires que les journées d'octobre. »

Tandis que sa famille donnait ces gages à la Révolution, André était resté à Londres où, sans souci de la politique, il se livrait « aux distractions et aux égarements d'une nature forte et fougueuse ». Mais, dans le courant de 1790, il rentre en France, et, dès qu'il a franchi le détroit, il est pris dans le tourbillon de l'enthousiasme universel : avec ses amis, les Trudaine, les Pastoret, Barthélemy, de Pange, avec toute la France, peut-on dire, il entrevit le triomphe pacifique de la philosophie et « conçut une humanité renouvelée, digne des bienfaits de la liberté, et soumise à la toute-puissance de la raison ».

Maison habitée par André Chénier jusqu'à son arrestation.
(Versailles, rue de Satory.)

Seulement, dans ce noble cerveau, le rêve fut de courte durée. Dès qu'André Chénier a discerné, au milieu de la tourbe ruée à la curée de la monarchie, les naïfs sincères d'avec les brouillons faméliques et les assassins à gage, il prend position dans la mêlée. Il veut apprendre au peuple qu'il n'y a à espérer de bonheur et de liberté que dans l'accomplissement de ses devoirs : articles politiques, lettres aux journaux,

réflexions sur les événements, adresses à l'Assemblée nationale, il emploie tous les moyens pour ramener le pays au respect de la tradition monarchique... L'effort fut vain : trop d'autres avaient intérêt à souffler la tempête! De ses illusions, André Chénier ne garda bientôt plus que l'inconsolable regret d'avoir cru trop facilement, « non aux idées, qui ne trompent pas, mais aux hommes qui exploitent et corrompent les idées ».

Mais ce mouvement de recul, cette nausée qu'il n'a pu dissimuler à l'abord du personnel révolutionnaire, l'ont désigné aux exaltés. Camille Desmoulins dénonce à ses frères « *je ne sais quel André Chénier*, plus sanguinaire que Marat »! Sanguinaire! Il n'était qu'écœuré ; et pouvait-il en être autrement? se représente-t-on cette âme superbe à la remorque des Chabot, des Saint-Hurugue, des Collot-d'Herbois, des Fabre d'Églantine, des Hébert, des Clootz, de tous ces ratés prétentieux qui vont prendre la conduite de la Révolution. Lui qui a salué la naissance de

... la belle liberté
Altière, étincelante, armée,

il tient de la belle Grecque sa mère, des souvenirs de sa première enfance, l'amour de ce qui est noble, élégant et pur. Il hait, d'instinct, les majorités imbéciles et les aigrefins triomphants; il hait la platitude, la bassesse, le silence forcé, la tyrannie du cynisme, et c'est un des drames les plus poignants de la Révolution que de voir sa fierté, sa dignité, sa noblesse aux prises avec cette démocratie qui se fait brutale ne sachant être digne.

C'est ce drame que nous voulons résumer.

*
* *

Au commencement de 1794, André Chénier s'est réfugié à Versailles : non point qu'il ait eut peur ; il fuyait, au contraire, le spectacle de la lâcheté des hommes. Son âme lassée fraternisait voluptueusement avec les dieux de marbre, les portiques dévastés, les vastes bassins où se mirait le ciel clair ; grandeurs abolies, debout pourtant.

Il s'était logé dans une maison voisine de la grille de Satory, à la porte du bois, vivant en communion avec la forêt. Il y a, près de là, un endroit toujours désert qu'il devait aimer : un marbre du Bernin se dresse au milieu d'une étoile de verdure; des rampes de gazon descendent au grand miroir de la pièce des Suisses que domine, du haut de ses triomphales terrasses, l'admirable silhouette du château de Louis XIV. Et puis il pouvait, sans être espionné, se rendre, par les bois, à Louveciennes, au pavillon Pourrat, qu'habitait *Fanny*, et à Marly, où ses amis Trudaine avaient acheté cette belle maison de campagne dont M. Victorien Sardou est aujourd'hui le propriétaire. L'auteur de *Thermidor* a recueilli, il y a quelque trente ans, les souvenirs d'un paysan de Marly qui, étant enfant, avait vu là André Chénier.

Ce paysan s'appelait Lebrun. Devenu octogénaire, il racontait volontiers que tandis qu'il était occupé à creuser, pour le compte de son patron Moisseron, un puits sur la place du Verduron, *Monsieur Trudaine* s'intéressait à son travail et venait en constater les progrès en compagnie de « *Monsieur Chanier*, un petit homme trapu, au teint basané, avec des yeux ardents, un visage carré et une tête énorme. Il venait souvent à pied de Versailles et y retournait le soir, à moins cependant qu'il ne restât couché chez ses amis », auquel cas il occupait une chambre du premier étage qui existe encore et dont on a pieusement conservé la délicate décoration.

C'est dans sa retraite de Versailles qu'André apprit, par quelque avis secret, au commencement de mars 1794, l'imminente arrestation de son ami Pastoret. Il partit aussitôt pour Passy où Pastoret s'était réfugié dans la maison des parents de sa femme.

Sans nul souci du danger auquel il s'expose, André traverse le parc de

Saint-Cloud et le bois de Boulogne : vers huit heures du soir, — à la nuit, — il passe les premières maisons de Passy ; il espère, à la faveur de l'obscurité, se glisser sans être vu dans la maison Pastoret, décider son ami à le suivre et gagner avec lui Versailles. Mais Pastoret n'est plus à Passy. André est reçu par deux femmes en pleurs, Mmes Pastoret et Piscatory; il cherche à les rassurer, il les presse de fuir elles aussi : il ira au bureau du coche commander un cabriolet, en une heure elles seront chez lui, à Versailles, dans son petit logement, près des bois, à l'abri de toute visite domiciliaire...

Mais voilà qu'on frappe à la porte; une patrouille est devant la maison « Ouvrez! au nom de la nation. »

C'étaient les mots fatidiques, ceux qu'au temps de la Terreur tout suspect attendait dans d'incessantes angoisses ; les mots dont on rêvait la nuit, si, par hasard, le sommeil apportait quelque répit aux anxiétés du jour; cette simple phrase glaçait les cœurs les plus fiers : *au nom de la nation,* c'était la mort qui se présentait.

Il fallut ouvrir la porte, et, lourdement, sordides, coulant sur les femmes affolées des regards hébétés et louches, les membres du comité révolutionnaire de Passy entrent dans le salon; des hommes armés cernent la maison.



GALERIE DES PRISONNIERS A SAINT-LAZARE

Quelque historien prendra-t-il un jour la peine d'écrire les hauts faits de ces comités révolutionnaires? Ce sont eux qui ont créé la Terreur : la Convention leur avait délégué son pouvoir souverain sans prévoir, — il faut le penser, — en quelles mains allait tomber cette arme redoutable. Dans chaque district, dans chaque commune, les honnêtes gens, peu à peu, s'étaient désintéressés de la Révolution; ils faisaient leur métier d'honnêtes gens, courbant la tête, subissant, gardant le silence. Et, tandis qu'ils se dérobaient, des bas-fonds de la société montait cette lie qui fermente et bouillonne quand gronde l'orage politique. Tout bourgeois éclairé, tout boutiquier honorable récusait l'étrange honneur de siéger à ces comités de surveillance révolutionnaire dont la besogne consistait à espionner, à dénoncer, à arrêter... rien d'autre; et l'on s'imagine à quelles gens plaisaient ces odieuses fonctions. Pour nous dispenser de les peindre, qu'on se représente une assemblée où M. Cardinal trônerait dans son cynisme inconscient et prétentieux, où prendraient place la sottise vaniteuse du Pipelet des *Mystères de Paris,* la haine grossière et l'envie du Grinchu des *Bons villageois,* tous les vices, toute l'ignorance, toutes les basses ambitions... et il y avait en France vingt et un mille de ces comités!

Je ne sais rien de plus attristant que l'interrogatoire qu'eut à subir, sur l'heure, André Chénier que les patriotes de Passy venaient de trouver dans la maison d'un suspect. Il n'était visé par aucun arrêté spécial, aucun décret ne le menaçait; mais ces brutes étaient douées d'une sorte d'instinct bestial qui leur faisait flairer l'aristocrate en cet inconnu rencontré par hasard; sans comprendre, ils se devinaient en présence d'un cœur noble et fier : c'était une proie assurée pour l'échafaud.

D'ailleurs, il est probable que les sans-culottes Guénot, Cramoisin et Boudgoust, qui procédèrent à cet interrogatoire, étaient ivres, tant leur ineptie dépassa en cette circonstance les limites possibles. Ainsi, comme André venait de leur déclarer qu'il n'avait sur lui aucun autre papier que sa carte de sûreté et qu'il avait détruit une lettre insignifiante et tout à fait personnelle par laquelle on lui annonçait l'envoi de ses effets restés en Angleterre, les commissaires se regardèrent effarés et lui demandèrent (nous citons les termes de la pièce officielle) :

— « Quel sorte de genre que personne ne conserve et surtout des lettre portant son interest personnelle sommé de nous dire la vérité.

— « A répondu il me semble que des lettre qui enonce l'arrive des effest designies cy-dessus lorsque ses effest son recue ne son plue daucune valeure.

— « A lui represente quil nest pas juste dans faire reponse d'autant plus que des lettre personnelle doive se conserver pour la justification de celui qui a Envoyé les effest comme pour celui qui les a recue.

— « A repond quil persiste a pensé quand des particuliers qui ne mêttre pas tant dexactitude que des maison de commerce lorsque la reception des fait demande est acuse toute la correspondance devient inutisle et qu'il croit que la plus part des particuliers en use insy.

— « A lui represente que nous ne fond pas de demande de comerce sommé à lui ne nous repondre sur les motifs de son arrestation qui ne son pas affaire de commerce. »

Et lorsque, exaspéré de l'idiotie de ses juges, Chénier leur réplique dédaigneusement qu'il n'entend rien à tout cela, le procès-verbal reprend :

— « A lui demande pourquoi il nous cherche des frâse et surquoy il nous repond cathegoriquement. »

Un peu plus loin, questionné sur son amitié pour les Pastoret, il explique qu'il les a vus plusieurs fois, il y a quatre ou cinq ans déjà, chez les Trudaine. Ceux-ci habitaient un des hôtels de la place Louis XV, et comme les Pastoret occupaient *la maison à côté*, des relations de



MAISON D'ANDRÉ CHÉNIER
RUE DE CLÉRY

voisinage s'étaient naturellement établies. Les commissaires s'affolent : ils soupçonnent que le nommé *Coté,* propriétaire d'un hôtel place Louis XV, pourrait bien être un suspect. Ils représentent gravement à l'inculpé :

— « Qu'il nest pas juste dans sa reponse attendue que place de la revolution il ny a pas de maison qui se nome la maison a Cottée donc il vien de nous declares.

— « A repondu qu'il entendait la maison voisine...

— « A lui representes quil nou fai des frâse attendue qu'il nous a repettes deux foie la maison à Cottée.

— « A repondu qu'il a dit la verité. »

La lutte n'était pas égale : André Chénier refusa de signer cet imbécile procès-verbal. Convaincu par les patriotes de Passy d'être l'ennemi du peuple français, il fut conduit, la nuit même, à la prison de Saint-Lazare.

***

L'antique institution charitable de

saint Vincent de Paul était devenue la *maison Lazare*. Ce vieux bâtiment, couleur de boue, fermé de triples grilles et de portes doublées de tôle que constellaient des clous démesurés, ressemblait à une grande cage d'animaux féroces. Quatre étages de prisonniers gémissaient et hurlaient l'un sur l'autre ; trois larges corridors, mal éclairés, barrés de grilles, divisaient chaque étage, pénétrés d'une odeur de tannière. Quelques-unes de ces galeries sinistres existent encore, blanchies, souvent lavées, aérées suffisamment. Le tragique souvenir de la Terreur y est encore vivant : on y montre un escalier que toutes les victimes descendirent pour gagner les funèbres chariots faisant la navette entre les diverses prisons et le tribunal ; même on raconte qu'au bas de cet escalier se trouve une trappe, recouverte d'un plancher; ce plancher, en 1793, faisait bascule, et les malheureux qui, sans méfiance, y posaient le pied, étaient engloutis dans un puits profond où leurs os sont encore... D'où vient cette légende? je l'ignore. Comme tous les légendes, celle-ci a la vie tenace : cet endroit lugubre s'appelle *casse-cou*. Il est certain qu'en 1793 il s'appelait *casse-gueule*. Peut-être est-ce là qu'on plaçait les *griaches*, ces horribles baquets où chaque détenu venait vider les ordures de sa cellule. La vie était dure à Lazare. Dans ce grouillement de détenus, — huit à neuf cents, — circulant sans cesse par les couloirs, chacun s'isolait; on évitait de se parler, on soupçonnait un espion derrière chaque porte. Ces hommes, ces femmes, marqués pour la boucherie, avaient quelque chose de l'effarement instinctif des moutons parqués dans les cours des abattoirs.

Dès qu'il eut mis le pied dans cet antre, André Chénier se résolut à mourir. D'autres, nombreux, furent sublimes de résignation devant l'échafaud ; lui seul, — oui, seul, — eut une révolte et cria son mépris aux vainqueurs. Pourquoi regretterait-il la vie? Où sont la justice, l'honneur, l'amitié? Où les trouver parmi les hommes?

> ... Ah! lâches que nous sommes!
> Tous, oui, tous! adieu, terre, adieu!
> Vienne, vienne la mort! que la mort me délivre!

Mais, se reprenant, il relève son cœur abattu : Non, non, il ne veut pas mourir sans avoir craché à la face de la Terreur.

> Mourir sans vider mon carquois!
> Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
> Ces bourreaux barbouilleurs de lois...
> Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
> Sur tant de justes massacrés...

Et l'iambe qu'il griffonne, rageur, sur un chiffon de papier, s'interrompt sur cette apostrophe sublime qui résume en un cri admirable « cette vie pleine d'espoirs déçus, de nobles enthousiasmes profanés, toute frémissante encore, au seuil de la mort, des ardeurs d'une lutte désespérée :

> Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice :
> Toi, vertu, pleure, si je meurs! »

Ce sera sa gloire d'avoir concentré en lui seul l'âme en révolte de la France violée et d'avoir jeté, du fond d'un cachot, l'anathème à ceux qui la déshonoraient.

L'indignation donnait à André Chénier une singulière recrudescence vitale. La prison le fit amoureux. Il y rencontra cette femme qui, sous le nom de la *Jeune captive*, vivra immortellement dans la mémoire des hommes. Il ne la désigne pas autrement; mais il termine par ces vers les strophes mélodieuses qu'il lui adresse :

> Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
> Feront à quelque amant des loisirs studieux
> Chercher quelle fut cette belle.

Cet *amant des plaisirs studieux* s'est trouvé, et il a découvert le véritable état civil de la *Jeune captive*. C'était, assure la tradition, Mlle de Coigny. — C'est vrai : mais il faut ajouter qu'André Chénier l'a vue avec des yeux de poète.

Elle n'était plus l'*épi naissant* qu'il nous montre; elle n'était pas davantage la très jeune personne qu'Alfred de « l'air de la plus jeune des Muses », elle n'avait pas non plus « la poitrine faible et les épaules un peu courbées, comme les jeunes personnes qui grandissent »; enfin, elle était loin de posséder « cette innocence des dix-sept ans... » — oh! très loin, attendu qu'elle s'était mariée, dix ans avant la Révolution, au comte de Rossay-Fleury, qu'elle avait su « mal résister à toutes les séductions d'une cour étourdie et galante » ; qu'elle n'avait pas eu le talent « d'enchaîner un mari léger et dissipé », et qu'elle avait divorcé dès qu'elle avait pu, quittant son nom de femme pour reprendre celui de Coigny, sous lequel les strophes d'André Chénier, aidées de la légende, la porteront à la postérité.

D'ailleurs, elle était charmante, et Mme Vigée-Lebrun



PORTE DE LA FOSSE COMMUNE
AU CIMETIÈRE DE PICPUS

Vigny, autre poète, a dépeinte dans *Stello*, sur la foi des vers de Chénier : elle ne « dansait pas en marchant à la manière des enfants », elle n'avait point rapporte qu'elle avait un visage enchanteur, un regard brûlant, une taille semblable à celle qu'on donne à Vénus et un esprit supérieur. « En songeant combien

elle était belle et susceptible de se passionner, ajoute la célèbre peintre qui s'y connaissait en faiblesses de jolie femme, je tremblais pour le repos de sa vie. »

Les craintes de Mme Lebrun étaient fondées. La *Jeune captive* s'amusa peut-être des *petits vers* d'André Chénier, mais elle ne l'aima point. Elle réservait toute sa tendresse pour un certain M. de Montrond, homme à bonnes fortunes, détenu comme elle à la maison Lazare. Cent louis d'or opportunément distribués firent rayer de la liste des victimes Montrond et Mlle de Coigny; ils gagnèrent ainsi quelques jours et furent sauvés. Peut-être la *Jeune captive* aurait-elle pu songer à racheter également la tête du poète qui l'immortalisait, mais... l'idée ne lui en vint pas.

Après le 9 thermidor, elle épousa Montrond, et tous deux allèrent cacher leur bonheur dans un désert, à quelques lieues de Paris, où ils revinrent bientôt... pour divorcer, l'aimable femme s'étant enflammée pour un frère du chanteur Garat avec lequel elle ne fut pas plus heureuse. Un détail attristant : elle n'avait même pas gardé les vers qui devaient faire sa gloire; le manuscrit autographe de la *Jeune captive* se trouvait, en effet, au commencement du siècle, dans les mains de Millin, autre détenu de Saint-Lazare, à qui *Mlle de Coigny les avait donnés!*

* * *

André Chénier ne courait pas, d'ailleurs, un danger imminent. Les siens, bien que revenus de leur démagogie d'antan, avaient donné des gages à la Révolution; son frère, Marie-Joseph, comptait parmi les puissants du jour, s'étant attribué le rôle de poète officiel de la Terreur. Quoique certaines divergences politiques eussent séparé les deux frères, si différents de nature et de caractère, le malheur des temps les avait réconciliés.

Marie-Joseph et sa mère espéraient donc qu'André serait, comme tant d'autres, oublié dans la prison, et que rien n'attirerait sur lui l'attention de ses ennemis. Soit que le vieux père Chénier ne partageât pas cet avis, soit qu'une inquiétude fiévreuse le portât à s'agiter, il fatiguait de ses visites les bureaux des comités. D'abord il adressa un mémoire à la Commission populaire des prisons; il croyait encore, le malheureux, à l'équité des magistrats révolutionnaires! Le seul résultat de sa démarche fut de resserrer la captivité du prisonnier ; un jour, en se rendant à la maison Lazare comme il le faisait quotidiennement, le vieillard se heurta à une consigne nouvelle : un arrêté du Comité de sûreté générale lui interdisait de voir son fils.

Il redescendit en larmes le faubourg Denis et rentra chez lui, rue de Cléry; mais il ne pouvait tenir en place; se cachant de sa femme et de Marie-Joseph, il courait de bureaux en bureaux, épuisant son crédit et celui de ses amis pour saisir la Commission de son mémoire... Le temps passait; chaque jour l'échafaud dévorait d'effrayantes fournées : le pauvre vieux ne vivait plus.

— Patience, disait Marie-Joseph qui s'était mêlé avec ardeur aux ennemis de Robespierre dont la chute devait sauver la tête d'André. Mais l'anxiété du père croissait avec la Terreur.

En rôdant, au commencement de Thermidor, autour de la maison Lazare dont il ne pouvait plus franchir le seuil, il apprend par un des guichetiers que, le matin même, une liste de trente détenus a été envoyée au tribunal, et que, le lendemain, suivront trente autres victimes. Affolé, il court chez Barère... il supplie, il conjure, il se lamente, il est reçu enfin.

Devant ce désespoir, Barère resta sec et froid; ses réponses furent polies, vagues, évasives; le vieux Chénier, s'accrochant en désespéré à cette suprême chance de salut, trouva des accents navrants pour attendrir ce cœur de marbre... Attendrir Barère!

— C'est bon, fit enfin le conventionnel lassé de cette scène, *ton fils sortira dans trois jours.*

Radieux, plein de confiance, se confondant en actions de grâce, le pauvre père rentra chez lui, ne parla de sa démarche à personne, savourant en égoïste sa joie immense : il avait sauvé son André.

Trois jours plus tard, — c'était le 7 thermidor, — vers le soir, il était chez lui, rue de Cléry, tranquille, plein d'espoir dans l'avenir : on sonne à la porte du petit appartement qu'il occupe... Le vieillard eut un instant d'illusion folle : c'est peut-être André qui revient !

Il court à la porte, l'ouvre... Ce n'est pas André, c'est Marie-Joseph ; pâle, immobile sur le palier, il dévisage son père en silence : celui-ci, subitement terrifié, les yeux fixés sur les yeux de son fils, est sans force pour l'interroger... et ces deux hommes restent là, les lèvres frémissantes, n'osant parler, jusqu'à ce que le vieillard, reculant d'horreur, vient s'abattre avec un cri déchirant sur le carreau de la salle à manger...



MAISON DE CAMPAGNE DE LA MÈRE D'ANDRÉ CHÉNIER A ANTONY

Elle est toujours debout, la vieille maison où s'est passé ce drame ; tassée par les ans, penchée, étroite, bizarre, elle s'avance en mince promontoire entre la rue de Cléry et la rue Beauregard. Par la pensée, on la revoit telle qu'elle était à cette chaude soirée de thermidor : sur le pas des portes les gens rient et causent, cherchant le frais ; des fillettes dans la rue jouent au ballon avec de grands rires ; de tout le quartier montent, dans l'air étouffant les mille bruits joyeux d'un soir d'été parisien... et là-haut, près de cette fenêtre ouverte, le père d'André Chénier sanglote, étouffe de douleur, réclame son fils, s'accuse de l'avoir tué, appelle la mort, qui se fera attendre encore près d'un an.

A cette même heure, un chariot, chargé de vingt-cinq corps tronqués,

quittait la place de la barrière de Vincennes où avait eu lieu l'exécution, et, par le boulevard extérieur, se dirigeait vers une carrière abandonnée où, depuis six semaines, des tombereaux basculaient chaque soir des charretées de cadavres. Là, deux hommes se livraient à une hideuse besogne : ils dépouillaient les corps de leurs vêtements sanglants et les jetaient à la carrière; la fosse restait ouverte, attendant la fournée du lendemain.

C'est ainsi que fut inhumé André Chénier; on ignorerait encore le lieu de sa sépulture, — car la chose se faisait en mystère et ceux qui en étaient chargés ne parlèrent jamais, — si une pauvre ouvrière, Mlle Pâris, ayant accompagné son père jusqu'à la guillotine, n'avait eu l'invraisemblable courage d'assister à l'exécution et de suivre le chariot jusqu'à la fosse commune. Seule parmi les parents de tant de condamnés, elle savait où reposaient, dans un horrible pêle-mêle, les victimes de l'échafaud révolutionnaire. La pauvre fille allait, chaque dimanche, prier sur ce coin de terre qu'après le 9 thermidor on combla et qui, acheté par un habitant du faubourg de Picpus, fut clos de murs et béni par un prêtre réfractaire caché dans Paris.

Lorsqu'en 1802, Mme de Montagu Noailles rentra en France, un de ses premiers soins fut de s'informer du lieu où Mme la duchesse d'Ayen, sa mère, exécutée le 22 juillet 1794, avait été ensevelie : personne ne put l'en instruire. Le hasard lui apprit enfin l'existence de Mlle Pâris qui la renseigna. Mme de Noailles acheta le terrain où dormaient les treize cent sept victimes exécutées du 14 juin au 27 juillet. L'enclos funèbre est resté intact; mais dans un jardin voisin sont les caveaux et les monuments, — très simples pour la plupart, — des familles des suppliciés qui ont obtenu d'être réunies dans le repos à ceux des leurs que la Révolution avait mis à mort. Dans un angle se trouve le tombeau du général Lafayette, toujours surmonté du drapeau des États-Unis; par une petite porte grillée, on aperçoit la fosse commune, carré de gazon ombragé de peupliers et de cyprès sous lesquels se dresse une croix de fer.

Le nom d'André Chénier n'y est point rappelé; la mère du poète ignora toujours où le corps de son fils avait été jeté; elle survécut pourtant quinze ans à la tragédie de thermidor, partageant la vie aventureuse et irrégulière de Marie-Joseph.

Celui-ci avait acheté, à l'époque du Directoire sans doute, un petit bien à Antony; Mme Chénier y fit construire, pendant l'Empire, une maison élégante et commode qui existe encore; de grands arbres ombragent sa façade blanche; au balcon du premier étage, le fer forgé figure trois lyres séparées par deux croissants. La belle Grecque, vieille et usée par cette prodigieuse diversité d'événements qui avaient composé sa vie, se souvenait, on le voit, de l'Orient, et symbolisait ainsi son origine, ses deux fils poètes et elle-même, qui n'était pas sans prétentions littéraires. Quand elle mourut, son corps fut inhumé dans ce jardin d'Antony où elle avait passé ses derniers étés. Les anciens du village parlent encore de cette grande femme sèche et triste qui se promenait, en robe claire, sous ses allées droites; beaucoup se souviennent du tombeau, sous un grand noyer, au bas d'une pelouse.

Dix ans plus tard, un éditeur recueillait les manuscrits dispersés d'André Chénier et publiait ses vers restés jusqu'alors inédits. Ce fut une singulière révélation. *Il y avait pourtant quelque chose là*, avait-il dit en se touchant le front; ce mot de révolte résignée fut alors expliqué et le monde découvrit avec stupeur que la Révolution portait la responsabilité d'un crime atroce : elle avait égorgé, sans motifs, l'un des plus grands poètes de la France.

G. Lenotre.

UNE CONSULTATION

Le jour commençait à baisser sur la place Royale, toute blanche de la neige d'un dernier jour de janvier ; la circulation des voitures et des passants devenait plus rare autour des vieux hôtels majestueux qui la bordent ; et, au premier étage du plus vieux et du plus imposant de tous, le salon d'attente de Me Le Cassier, — ce fameux salon rouge et or qui a vu défiler tant d'infortunes



conjugales en quête de dénouement, — achevait de se vider peu à peu.

Sous la fine pénombre tombée des hauteurs du plafond où se noyaient à demi les dorures des cadres et la pourpre vive des tentures, la vaste pièce, saturée de chaleur et de parfums mondains, reprenait doucement, dans le silence croissant du dehors, sa physionomie solennelle de demeure d'un autre âge ; et le célèbre avocat qui se tenait debout sur le seuil de son cabinet, les épaules lasses, le front alourdi et la lèvre amère des confidences essuyées tout le jour, en passait une dernière fois l'inspec-

tion, avec le secret espoir de n'y plus trouver personne; lorsque, du coin le plus éloigné et le plus sombre où elle se tenait repliée sur elle-même et comme engourdie dans l'attente, une forme féminine se détacha et vint à lui.

C'était celle d'une toute menue et frêle jeune femme de vingt ans environ, plus que simplement, pauvrement vêtue, et imprégnée dans toute sa personne d'un air de gêne et de souffrance indicible, mêlé à je ne sais quelle distinction native. Contrairement à l'usage des habituées de ce salon, elle ne cherchait à dissimuler ni sa taille ni sa figure, et son visage délicat, presque enfantin, sous une auréole de cheveux blonds bouffants auxquels les derniers rayons du jour donnaient la teinte exacte des ors environnants, montrait à découvert des traits d'une grande douceur, mais creusés, tirés, pâlis et relevés de deux yeux de braise à l'éclat fiévreux.

D'un pas furtif et précipité, elle passa dans le cabinet de Me Le Cassier; et comme celui-ci, la porte refermée, l'examinait, — si différente de ses clientes ordinaires qu'il était tenté de croire à une méprise, — elle demanda timidement :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Mon Dieu, madame... fit-il avec embarras, j'avoue que non.

— Oh ! dit-elle avec tristesse, monsieur Le Cassier ! est-il possible que vous ayez oublié la petite Mariquette.

— La petite Mariquette !...

A ce nom, une brusque éclaircie venait de se faire dans les souvenirs de l'avocat, y découvrant subitement un coin de vieux passage de la rive gauche, tout rissolé de soleil dans son cadre de hautes murailles rousses contemporaines de Philippe-Auguste, avec ses maisons irrégulières à multiples étages, son escalier de rempart à moitié disloqué, ses jardins suspendus en terrasses aux crêtes des murs et, au bord de l'un d'eux, entourée de frondaisons folles, la silhouette penchée d'une gamine blonde et rose...

La petite Mariquette ! Ah ! certes non, il ne l'avait pas oubliée. C'était la fille d'un ancien obligé de son père à qui lui-même était venu en aide souvent; sa mère et sa sœur tenaient un petit pensionnat au niveau du jardin. Que de fois, traversant le passage l'été, aux heures de récréation, il s'était arrêté, lui, l'homme déjà mûr, enfoncé dans l'âpre mêlée de la vie, pour admirer la grâce et la fraîcheur de cette rieuse fillette qui, si gentiment, lui criait bonjour de son balcon feuillu. Et un peu plus tard, lorsqu'elle était venue lui faire part de son mariage avec un de ses compagnons de jeu du passage, un jeune peintre ornemaniste nouvellement établi et guère plus riche qu'elle, combien elle lui avait paru plus jolie et plus fraîche encore dans son épanouissement de fiancée !

Au milieu des calculs monstrueux, des hypocrisies, des turpitudes de toutes sortes que son métier d'avocat le forçait à sonder chaque jour, cette humble union de deux jeunesses, qui n'avaient pour se mettre en ménage que leur confiance et leur bonne volonté, lui avait fait l'effet d'une fleur agreste, poussée en plein bourbier, dont s'était parfumée au passage son existence personnelle, surmenée et vide, où nulle joie intime ne trouvait le temps de s'épanouir; et, bien qu'il l'eût perdue de vue depuis, l'image rayonnante de la jeune fille était demeurée en sa mémoire; mais comment l'eût-il reconnue à cette heure, sous les ravages qui la défiguraient? Comment eût-il même soupçonné la Mariquette d'alors dans la créature émaciée et flétrie qu'il avait sous les yeux? Le contraste était si grand, la métamorphose si cruelle, que son cœur de blasé endurci aux misères humaines se gonfla de compassion.

— Hé quoi ! ma pauvre enfant, s'écria-t-il en lui prenant la main, — une petite main crispée et desséchée de fièvre qui le brûla à travers son gant de filoselle noire, — et en la faisant asseoir devant lui, est-ce bien vous? changée à ce point ! Que vous est-il donc arrivé?

— Oh ! monsieur, si vous saviez !... mon mari...

Elle s'arrêta suffoquée par un spasme, et cacha sa figure dans ses mains.

— Comment ! dit l'avocat, lui aussi fait souffrir sa femme ? Et moi qui le croyais un brave garçon, bien travailleur, bien rangé, amoureux comme un fou, et capable de vous rendre heureuse !

Elle l'interrompit vivement :

— Ne lui faites pas injure, monsieur ; il l'était, il l'était jusqu'à ces derniers temps. Ah ! si vous nous aviez vus dans notre cher petit intérieur du vieux passage, dans notre petit paradis, comme nous l'appelions ! Nous avions tant de joie à nous y serrer l'un contre l'autre, à n'y vivre que pour nous-mêmes, en dehors du monde et de tout ! Rien que d'être auprès de lui, de le regarder travailler le soir à notre petite table, dans la lumière douce de la lampe, ou de l'entendre siffler comme un loriot, en s'habillant le matin, je me sentais plus joyeuse qu'une filleule de fée comblée par sa marraine. Et lui, pareillement, ne cherchait que mon sourire, et semblait puiser tout courage et toute allégresse dans mon contentement. Ah ! les heureux jours !

Elle parlait avec exaltation, la poitrine soulevée, les yeux humides, une flamme rose aux joues, emportée et comme transfigurée par l'évocation de ces jours de bonheur.

— Qu'est-ce donc qui a pu les interrompre ? interrogea Me Le Cassier.

— Oui, répéta-t-elle, subitement redevenue sombre et abattue, qu'est-ce qui a bien pu les interrompre, ces jours paisibles qui ne faisaient de mal à personne ? Pourquoi avons-nous été obligés de quitter notre cher petit nid où nous



étions si bien ? Pourquoi a-t-il perdu son activité, sa gaieté, son entrain qui me faisaient tant de plaisir ?... — elle baissa la tête et pressa ses tempes entre ses paumes brûlantes, comme pour en faire jaillir des souvenirs obscurcis. — Je ne sais plus, je ne sais plus, dit-elle d'une voix lasse et entrecoupée ; j'ai tant souffert qu'il s'est creusé un vide dans ma

mémoire, et cela me fait mal de chercher. Peu importe, d'ailleurs; tant que nous nous aimions, tout était bien. Mais, continua-t-elle en s'animant et en fixant sur l'avocat ses yeux tristes et enfiévrés, comment a-t-il fait pour se détacher et s'éloigner de moi.

— Il vous a quittée? demanda l'avocat.

— Non, monsieur, mais si brusquement, il a cessé d'être le même que c'est tout comme. Ah! qui m'eût dit qu'il pourrait changer ainsi devant moi, se reprendre peu à peu sans secousse et sans rémission, ainsi qu'un flot qui se retire, m'enlever sa confiance, sa tendresse, devenir indifférent et froid sous mes baisers, n'avoir plus rien de moi dans sa pensée, dans ses regards, dans tout ce que j'aimais en lui, dans tout ce qui m'avait appartenu. Qui m'eût prédit cette horrible torture?

Elle se tut un instant, comme absorbée par cette douloureuse vision.

— Et penser que je n'ai rien pu pour le ramener à moi, reprit-elle d'une voix tremblante; que ni douceur, ni caresses n'ont prévalu contre cette froideur croissante; que, goutte à goutte, il m'a fallu boire ce calice jusqu'à la lie; pas à pas compter le retrait de cette âme et de ce corps tant aimé! Vous dirai-je mes appels désespérés à ces lèvres qui se dérobaient, à ces mains qui ne voulaient plus presser les miennes, à ces yeux qui ne voulaient plus me regarder?... Écoutez : de tout celui que j'avais possédé et chéri, il ne me restait qu'un petit coin : un endroit de sa poitrine où j'avais coutume, au temps de notre amour, de poser ma tête pour m'endormir, et qui gardait encore pour moi la tiède palpitation et comme l'impression des bienheureuses étreintes du passé. Pauvre petite place adorée, mon dernier refuge et mon dernier réconfort, avec quelle ferveur navrée je m'y suis attachée tant qu'il l'a bien voulu! Dès que je le croyais endormi, j'y appuyais bien doucement ma joue et demeurais là, sans plus bouger qu'un oiseau pris à la main, le cœur battant, le souffle suspendu, absorbée tout entière dans cette suprême et fugitive communion de nos êtres. Combien cela a-t-il duré? je ne sais plus, bien peu... Il m'a repris cette place comme le reste, et, depuis ce moment, il n'y a plus rien eu, rien, rien de commun entre nous.

Elle prononça ces derniers mots avec un tel accent de désespoir que Me Le Cassier en fut pénétré. Depuis qu'il écoutait des plaintes de femmes délaissées, il n'avait rien entendu de si poignant, et la naïve expression de cette passion affolée, la forme étrange de l'abandon dont elle était victime, la lui rendaient plus touchante encore.

— Et vous dites qu'il ne vous a pas quittée? murmura-t-il.

— Non, monsieur, pas une heure, pas une minute. Je l'ai toujours auprès de moi, mais il est devenu si morne, si muet, si étranger à tout ce qui l'entoure, que mon cœur se brise à le regarder.

— Et vous ne pouvez pas savoir la cause de l'état où il est?

— Ah! combien de fois ne la lui ai-je pas demandée! mais j'ai beau me mettre à ses genoux, l'implorer, le supplier de me la dire, il ne veut même pas m'écouter. Oh! monsieur, qu'ai-je fait pour une pareille dureté? C'en est trop, je ne puis la supporter davantage : il faut que cette situation prenne fin. Comment? c'est à vous de me le dire, je suis venue vous consulter pour cela, mais ma patience est à bout, mes forces aussi... — elle pressa de nouveau son front dans ses mains, d'un air égaré. — Je souffre, vous dis-je; par moments, la tête me tourne et me bat, il me semble qu'elle va éclater. Ah! par pitié, ne me laissez pas dans une pareille angoisse, venez avec moi près de ce malheureux.

— Comment! à cette heure, par ce temps, sans être formellement appelé? vous n'y pensez pas. Jamais je ne donne de consultations hors de ce cabinet.

— Venez, répéta la jeune femme qui s'exaltait et dont toute la physionomie prenait une expression hagarde, tâchez de savoir ce qu'il a, ce qu'il veut; à vous, il répondra sans doute... — et comme

l'avocat ébranlé, mais non convaincu, faisait un geste vague. — Oh! monsieur Le Cassier, dit-elle en se levant à demi et en tendant vers lui ses mains jointes, mes parents sont morts, les siens aussi, personne ne s'intéresse à nous, que deviendrai-je si vous me repoussez? Jamais je n'oserai retourner seule près de lui, jamais! Au nom de votre père qui a été si bon pour le mien, laissez-vous attendrir, cédez à mes instances, venez avec moi!

Cette fois, il y avait une telle détresse, une telle ardeur de supplication dans tout son être frêle, éperdu et vibrant, que Me Le Cassier ne put y résister.

— Allons, dit-il simplement, je vous suis.

Il sonna, donna quelques ordres, mit son pardessus et descendit avec elle.

Dehors le crépuscule continuait à tomber lentement sur la place déserte dont le tapis intact, d'une mate blancheur, faisait lourdement ressortir les masses grises des maisons. Le froid commençait à piquer, mais pas un souffle n'agitait l'air et, sous la lueur jaune des premiers becs de gaz, les trottoirs bien balayés avaient la netteté et la sécheresse du granit.

— Est-ce loin? demanda Me Le Cassier, interrogeant des yeux l'étendue de la place où pas une voiture ne se montrait.

— Oh! non, monsieur, en coupant à court comme j'ai fait pour venir.



— Eh bien, marchons, dit-il en relevant délibérément le collet de son pardessus.

Elle lui fit prendre la rue Beautreillis, le quai Sully, ils passèrent la Seine, toute sombre entre sa double ligne sans fin de quais veloutés de blanc, traversèrent le boulevard Saint-Germain, et se mirent à gravir la Montagne-Sainte-Geneviève à travers un dédale de rues étroites, malpropres et mal éclairées, où la neige piétinée et durcie s'étalait en plaques grisâtres et comme lépreuses sur les pavés raboteux.

Peu ou point de passants en ce sordide quartier, où l'hiver lui-même dépouillait son manteau pour se faire plus âpre et plus dur; mais quelques chiffonniers loqueteux traînant çà et là leur hotte ou leur besace, de petits commerçants en grosses socques et en tabliers bleus, voisinant d'une boutique à l'autre, une demi-douzaine d'apprentis et autant de gamins. retour de l'école, éparpillés sur des « glissades » ou masssés à la porte des débits de vin, dans la buée chaude des pommes de terre frites et des marrons, qui tous, sur leur passage, se retournaient avec des airs étonnés, des exclamations, des réflexions gouailleuses en patois faubourien :

— Tiens, c'te grand chouette avec c'te chineuse ! En v'là des mal assortis ! C'qu'ils ont une poire ! Ous qu'is trottent comme ça ?

Me Le Cassier pressait le pas, mal à l'aise au milieu de ce bas peuple, gêné par cette curiosité qu'il sentait doublée de malveillance : mais sa compagne ne semblait même pas s'en apercevoir.

Silencieuse et absorbée dans ses réflexions, elle allait devant elle, la tête baissée, les yeux fixés au sol, insensible au froid qui devait pourtant la mordre à travers ses minces vêtements, aux aspérités du chemin contre lesquelles elle buttait à chaque pas, aux quolibets qui accueillaient sa pâleur et son air désolé. Par instants, toutefois, il la voyait frissonner de tout son corps ou se redresser avec effort, comme si en dépit d'elle-même ses forces la trahissaient. Un moment l'idée lui vint qu'elle pouvait souffrir de la faim, aussi bien que de la fatigue et, en passant devant un boulanger, il l'arrêta en disant avec bonté :

— Voulez-vous entrer et prendre quelque chose ?

Elle le regarda de ses yeux ardents où la fièvre battait son plein.

— Non, non, dit-elle, pas sans lui. Il est seul, là-bas, dépêchons-nous.

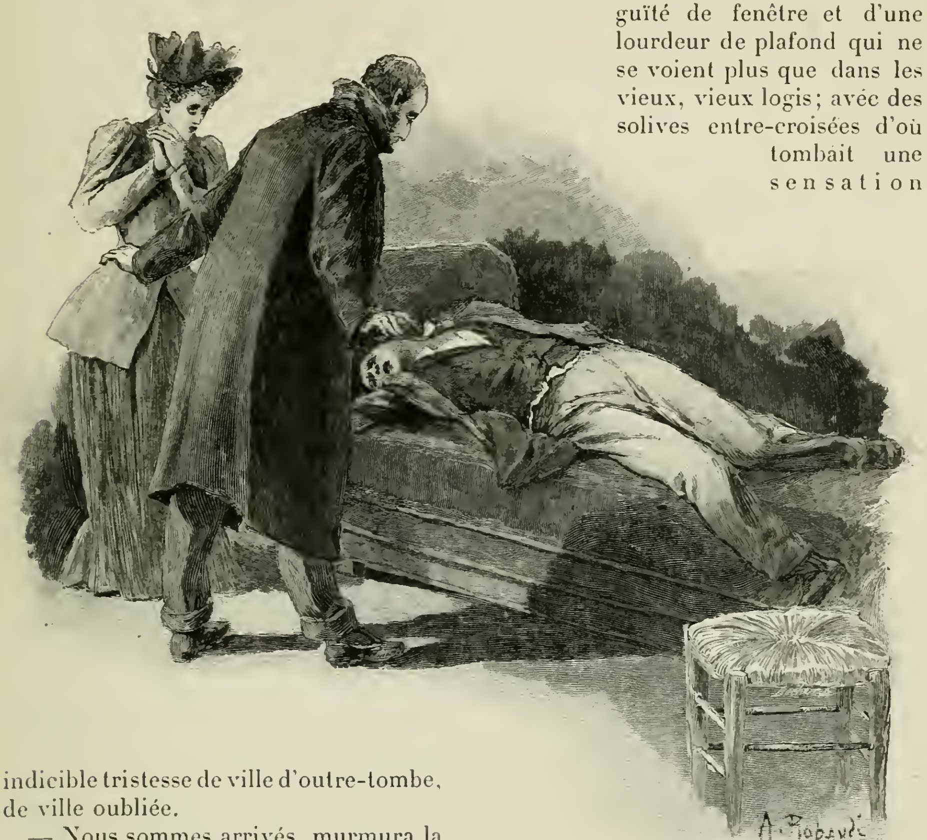
Et elle reprit sa marche machinale et précipitée, se murmurant par intervalles à elle-même son éternelle et navrante question : « Pourquoi ne voudrait-il plus m'aimer ? Qui l'a détaché de moi ?

— Ma foi oui, se disait à son tour l'avocat intéressé et intrigué au plus haut point, à quelle aberration est-il en proie ? est-il jaloux ? est-il malade ? Est-ce un cœur faible envahi par une passion inavouable ? un buveur d'absinthe ou un morphinomane abruti par son poison ? A-t-il conscience du mal qu'il fait à sa femme ? en souffre-t-il lui-même sans pouvoir y remédier ? Enfin faut-il le plaindre ou le mépriser ? Qui sait, il est des cas si bizarres !

Et Me Le Cassier, entraîné par son imagination, fouillant ses souvenirs d'avocat, évoquait des particularités singulières, des considérants étranges et troublants...

Cependant les rues succédaient aux rues, le terrain plat à la montée; ils avaient atteint et dépassé le Panthéon. puis le Val-de-Grâce ; la jeune femme n'avançait plus qu'avec peine, son compagnon était obligé de la soutenir et la sentait haleter. Étaient-ils encore loin ? Devant eux s'étendaient des rues droites et régulières. bordées de hautes maisons grises et sévères dont tous les volets étaient clos et entre lesquelles une neige épaisse, sœur de celle de la place Royale, allongeait sa nappe moelleuse. Le reflet argenté d'un mince croissant de lune qui commençait à briller au zénith, glissant des toits blancs sur les façades mornes, y détachait çà et là un balcon de fer forgé, un frontispice aux lignes rigides, plus loin une inscription à demi effacée « Collège des Irlandais », évoca-

trice d'un passé de deux siècles ; mais pas un bruit, pas une lueur ne filtrait de ces demeures austères, refermées sur ce passé lointain ; et dans la clarté pâle du ciel et celle du sol, tout ce quartier perdu, endormi et désert, prenait une



indicible tristesse de ville d'outre-tombe, de ville oubliée.

— Nous sommes arrivés, murmura la jeune femme, en poussant la grille d'un jardinet tout raide de givre qui conduisait à une frêle maisonnette, enclavée et comme étranglée entre deux hautes maisons silencieuses et sombres. Elle en ouvrit avec peine la porte, une porte arrondie en ogive, massive comme une porte de cave, et ils se trouvèrent dans une obscurité profonde où le silence et le froid semblaient encore plus pénétrants qu'au dehors.

— Laissez-moi avancer un peu, dit-elle d'une voix saccadée d'épuisement, je vais vous éclairer.

Elle fit quelques pas à tâtons, battit un briquet et se mit en devoir d'allumer une petite lampe.

Me Le Cassier put alors embrasser d'un coup d'œil l'endroit où ils étaient : une étroite salle carrelée, minutieusement frottée et propre, mais d'une exiguïté de fenêtre et d'une lourdeur de plafond qui ne se voient plus que dans les vieux, vieux logis; avec des solives entre-croisées d'où tombait une sensation d'oppression, et de hautes boiseries aux reflets noirâtres dont aucun meuble, si humble qu'il fût, ne rompait l'uniforme nudité. Seule, dans un coin, une petite table ronde, garnie d'une nappe bien blanche, montrait deux couverts mis avec soin de chaque côté d'un vase orné d'une superbe rose rouge. Pauvre fleur de serre, suprême luxe d'amour payé bien cher sans doute pour parer un retour de tendresse qui n'avait pas eu lieu! La gelée, qui avait changé en glaçon l'eau où trempait sa tige, com-

mençait à l'effeuiller et, dans le dénûment glacé de cette chambre, sur ce couvert intact où tombaient un à un ses pétales de pourpre, elle faisait une impression qui serrait le cœur.

— Voulez-vous m'attendre un instant, dit Mariquette en prenant la lampe qu'elle venait d'allumer, je vais prévenir mon mari, — et elle ajouta tout bas, une lueur de fol espoir dans les yeux : — Qui sait, mon Dieu!... s'il allait avoir changé pendant mon absence... s'il était redevenu comme autrefois!...

Elle quitta la salle et durant quelques minutes Me Le Cassier l'entendit aller et venir en discourant à demi-voix, avec des inflexions d'une douceur et d'une câlinerie pénétrantes, puis elle reparut, plus pâle que jamais, défaillante, de grosses gouttes de sueur au front.

— Non, dit-elle avec accablement, c'est toujours la même chose, tous mes efforts sont inutiles, il ne veut pas me répondre. Oh! venez voir ce qu'il a, et dites-moi ce qu'il faut faire.

Tout en parlant, elle l'entraînait dans une pièce voisine aussi propre, aussi nue, aussi froide que la première. Au fond, sur un divan bas servant de lit, un jeune homme était étendu tout habillé.

Me Le Cassier s'approcha, se pencha sur lui, tandis qu'elle l'éclairait, l'examina un instant, et se rejeta en arrière avec une exclamation d'horreur : il n'avait sous les yeux qu'un cadavre.

— Malheureuse! s'écria-t-il, en saisissant Mariquette par le bras, vous ne voyez donc pas que cet homme est mort?

Mais, il eut beau en appeler au témoignage de ses sens, elle ne parut pas l'entendre et continua de regarder fixement son mari avec la même expression éperdue et brûlante, en répétant de son ton suppliant : « Comment le ranimer et le ramener à moi? dites, dites, monsieur Le Cassier? »

Alors il comprit qu'elle était folle et demeura consterné à son tour.

De quelle tragédie cette scène navrante était-elle le dénouement? A quelle cause était due la mort de ce malheureux? Était-ce en le voyant expirer que sa femme avait perdu la raison? Sans doute, et dans son égarement elle avait pris son immobilité pour de l'indifférence, sa rigidité croissante pour le retrait d'une tendresse qui était toute sa joie, et confondu les dernières palpitations de la vie avec celles de l'amour.

Mais quand avait eu lieu cette double catastrophe? Depuis combien de jours la frêle créature vivait-elle ainsi en tête à tête avec ce cadavre glacé et perdue dans son hallucination douloureuse? Comment, si délicate et épuisée à l'avance, avait-elle pu résister jusque-là, sans pain, sans feu, sans autre soutien que l'espoir chimérique d'un retour d'affection, à la fièvre qui la dévorait? C'est ce qu'il ne devait jamais savoir, et ce qu'il se demandait cependant, bouleversé par un tel tableau, saisi d'une compassion profonde, immense, pour l'infortunée; mais lorsqu'il voulut l'arracher de cette chambre d'angoisse, elle résista de toutes ses forces. Il lui fallut entrer dans sa folie, lui dire que son mari l'exigeait.

— Il veut donc que nous nous séparions? dit-elle anxieusement.

— Bien plus, ma pauvre enfant, il réclame le divorce. A ce prix seulement il retrouvera le repos et le bonheur. Voulez-vous le lui accorder?

— Oui, fit-elle, tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il soit heureux.

Et avec un grand soupir où passait toute son âme, elle suivit Me Le Cassier.

Paul Dys.

LA

BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR DE MONTMARTRE

Article 1er. — Est déclarée d'utilité publique la construction d'une église sur la colline de Montmartre, conformément à la demande qui en a été faite par l'archevêque de Paris.

Art. 2. — L'emplacement de cet édifice sera déterminé par l'archevêque de Paris de concert avec le préfet de la Seine.

Art. 3. — L'archevêque de Paris, tant en son nom qu'au nom de ses successeurs, est substitué aux droits et obligations de l'administration et autorisé à acquérir le terrain nécessaire.

Telles sont les dispositions de la loi votée le 25 juillet 1873 par l'Assemblée nationale, à la majorité de 382 voix contre 138.

La question de l'emplacement de la basilique à créer avait soulevé d'ardentes discussions. Les uns préconisaient l'espace laissé vacant sur la rive gauche de la Seine par l'incendie de la Cour des comptes; d'autres préféraient la place offerte par d'autres ruines, celles du ministère des finances, au coin des rues de Rivoli et de Castiglione, où s'élève actuellement l'hôtel Continental; d'autres encore parlaient de raser ce qui était construit du nouvel Opéra et d'utiliser les fondations pour l'église projetée. Les hauteurs du Trocadéro comptaient de nombreux partisans. Il fut un moment question de l'édifier rue Haxo, sur l'emplacement où Mgr Darboy et les autres otages de la Commune avaient été fusillés.

Mgr Guibert, son successeur à l'archevêché de Paris, fit prévaloir l'emplacement du sommet de Montmartre. Ce fut lui qui, par une lettre adressée au ministre des cultes, le 5 mars 1873, prit l'initiative du projet de loi voté quatre mois plus tard. Ce ministre n'était autre que M. Jules Simon, mais il ne faisait plus partie du cabinet quand la loi vint en discussion. Récemment, le *Bulletin de l'Œuvre du Vœu national* constatait qu'en diverses circonstances il intervint directement pour lever des obstacles sérieux qui menaçaient l'œuvre.

La montagne des martyrs (*Mons martyrum*), arrosée, dès les premiers siècles de notre ère, par le sang de saint Denis et de ses compagnons, étant considérée par les catholiques comme l'un de leurs premiers sanctuaires dans les Gaules, le principe de la basilique une fois admis, il était tout naturel de l'édifier sur cet emplacement.

Mais il est intéressant de rechercher les origines du culte du Sacré-Cœur auquel on allait la consacrer.

En 1671, le 16 juin, une humble religieuse du couvent de la Visitation, à Paray-le-Monial, agenouillée devant la grille du chœur de la chapelle, aurait vu le Christ s'avancer vers elle, la poitrine ouverte, le cœur à nu, et l'aurait entendu lui dire : « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes... et en reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitudes. » Elle aurait fait immédiatement le récit de cette apparition à son confesseur, le Père de la Colombière, qui déclara le caractère authentiquement religieux de la révélation. La pieuse voyante se nommait Marie-Marguerite Alacoque. Dans des apparitions ultérieures, la voix surnaturelle lui aurait déclaré que la France, pour être délivrée de ses ennemis, devait se consacrer tout entière au Sacré-Cœur de Jésus.

Cette tradition pieuse donna à quelques fervents catholiques, M. Legentil, M. Beluze, M. Rohault de Fleury, réunis par hasard à Poitiers à la fin de 1870,

l'idée de créer un mouvement de ferveur religieux et patriotique en faveur du Vœu National.

Sur le champ de bataille de Patay et dans plusieurs engagements de la campagne de la Loire, les zouaves pontificaux, devenus les volontaires de l'Ouest, avaient marché sous la bannière du Sacré-Cœur, envoyée de Paray-le-Monial par les religieuses de la Visitation et adoptée par le colonel de Charette avec l'autorisation du général de Sonis.

Telle est dans ses grandes lignes l'historique du Vœu National.

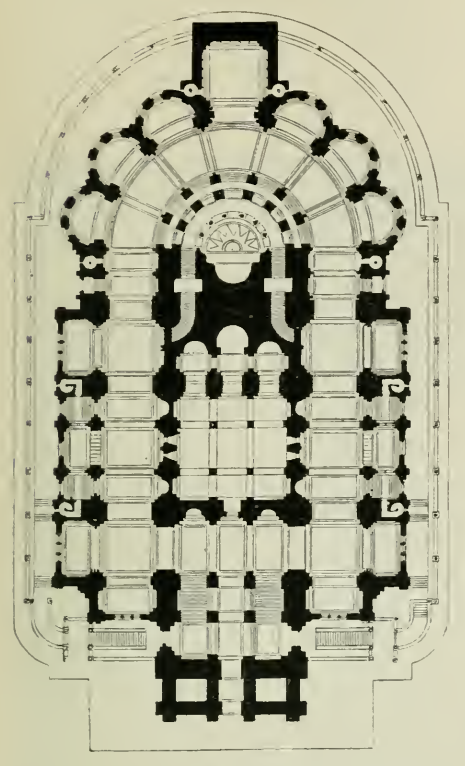
ouvert. Soixante-dix-huit plans purent être mis sous les yeux du public, qui vint en foule à l'exposition de ces différents projets. Beaucoup parmi ceux envoyés présentaient un très grand intérêt et brillaient par une incontestable originalité. Aussi le jury ne fut-il nullement embarrassé pour distribuer aux dix concurrents classés les premiers les primes variant de 12,000 à 1,500 francs prévues par le programme du concours. Mais le projet de M. Abadie, l'éminent restaurateur de l'église Saint-Front de Périgueux, se signalait par une écrasante supériorité.

MODÈLE EN PLATRE DE LA BASILIQUE (VUE D'UNE SECTION)

Le terrain, mesurant 11,762 mètres, fut acheté moyennant 722,000 francs. Le 1er février 1874 un concours fut

En décernant à son auteur le premier prix et en le chargeant de l'exécution, le jury fut surtout séduit par les pro-

portions inusitées de la crypte rompant avec les traditions d'une architecture



PLAN DE LA CRYPTE

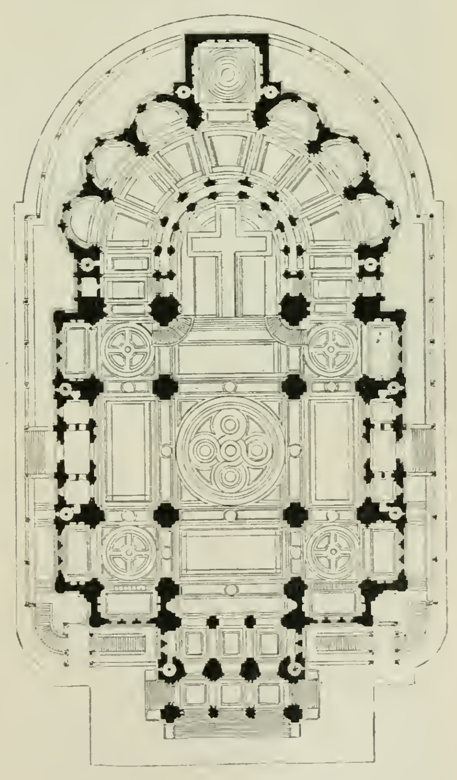
massive et surbaissée à l'excès, et aussi par l'harmonie majestueuse de l'édifice tout entier. Dans sa conception primitive, il pouvait s'inscrire dans un carré parfait; c'est pour se soumettre aux exigences du concours que M. Abadie a dû allonger son plan du côté de la façade et du côté de l'abside.

La forme extérieure du dôme, qu'on ne connaît d'ailleurs encore que par les plans des architectes et le modèle en relief qu'ils ont exécuté, peut paraître un peu étrange, surtout quant à la conception de sa courbe, ne se rapportant en rien aux traditions classiques, à moins que l'on ne remonte aux types de l'architecture syrienne, où l'on constate l'emploi de la forme ovoïdale. Mais telle ne fut point la genèse de la forme adoptée.

M. Vaudremer, aujourd'hui membre de l'Institut, qui prit part au concours, avait eu l'idée de rappeler par la courbe de ses dômes la tiare pontificale, qui, dans les grandes cérémonies, orne le front des papes.

Son grand dôme était même décoré de trois ceintures d'ornements figurant les trois couronnes. Dès lors il n'est pas surprenant que M. Abadie ait eu la même idée que son confrère, tout en la réalisant avec plus de simplicité.

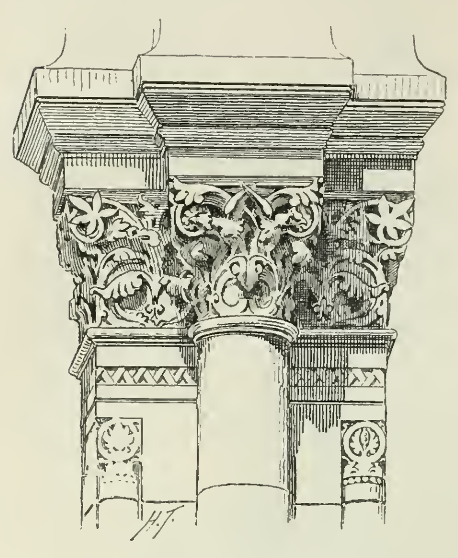
Ceci nous amène à répondre à une objection soulevée dès le principe par le public contre le choix du style byzantin. Les lignes sveltes et élégantes du style ogival avec ses clochers ajourés, ses flèches se perdant dans les airs, semblaient être un couronnement d'un plus



PLAN DE LA BASILIQUE

heureux effet pour la crête montmartroise. Mais tous les hommes compétents

sont unanimes à répondre que l'architecture ogivale, si élégante dans une



CHAPITEAU DU TRIFORIUM

plaine ou sur un plan incliné, paraît grêle et disgracieuse sur un sommet. D'ailleurs, on se trouvait en face d'une impossibilité d'ordre absolu, résultant de la configuration du terrain. Le vaisseau des sanctuaires gothiques s'étend sur une grande longueur, que dépassent encore les arcs-boutants indispensables pour leur solidité. Or le terrain dont on pouvait disposer était limité en arrière par une rue, en avant par une pente abrupte, il fallait donc renoncer à un plan de ce genre, sous peine de se restreindre aux proportions d'une chapelle. L'emploi du style gothique était si évidemment contre-indiqué, qu'en dépit des avantages qu'il présente pour un concours brillant, il fut adopté dans six projets seulement sur soixante-dix-huit.

Dans son volume *la France et le Sacré-Cœur*, le P. Victor Alet a judicieusement résumé les raisons qui militent en faveur du style adopté : « Par l'imposante solidité de sa masse, la continuité de ses lignes prolongées, l'ampleur de ses dômes et même par le campanile aérien dominant seul tout l'édifice, l'art romano-byzantin, à distances et à proportions égales, produit un effet plus saisissant que l'art ogival avec son élévation constante, mais si diverse, l'élancement de ses flèches et clochetons et l'infinie variété de son ornementation sculpturale ; d'ailleurs le premier entraîne beaucoup moins de frais de construction et d'entretien, et peut mieux résister à la tempête qui sévit souvent sur ces hauteurs. »

Ici s'impose, nous semble-t-il, une description technique de la basilique, avec les quelques modifications apportées au projet primitif du vivant de son auteur.

* * *

Le plan de l'église du Sacré-Cœur est une croix grecque de 90 mètres de longueur, sans compter le porche de 10 mètres sur 50 mètres de large, entre les bras de laquelle s'élèvent quatre petites coupoles ; au centre se trouve un vaste dôme.

La partie absidale s'allonge un peu et se termine par une demi-circonférence



FRISE DU TRIFORIUM (DÉTAIL)

qui enveloppe le chœur. Sur tout le pourtour s'échelonnent treize chapelles.

Celle placée au chevet s'étend entre les points d'appui du campanile.

Le porche prolonge le bras principal de la croix et à l'autre extrémité s'arrondit le chœur.

A chacun des bouts du bras transversal s'ouvre une vaste porte.

Les petites coupoles, tout en concourant à l'ornementation générale, ont surtout pour objet d'assurer la stabilité du monument en neutralisant les poussées du dôme central qui, lui, est la partie capitale de l'église. Il est supporté par quatre gros piliers sur champ, élevés de 15 mètres, espacés de 16 mètres et reliés par de larges arcs plein-cintre, au-dessus desquels s'élève le triforium ou portique circulaire large de $1^{m},50$, haut de 6 mètres, fermé vers l'extérieur par un mur plein et s'ouvrant sur l'intérieur par vingt arcades semblables.

Les parties en encorbellement de ce portique sont soutenues par des portions de voûtes sphériques appelées pendentifs qui en reportent le poids sur les piliers.

Les pendentifs sont ornés de grandes figures allégoriques de 5 mètres de haut dues au talent d'artistes les plus éminents : MM. Barrias, Louis Noël, Fagel et Michel (ce dernier vient d'obtenir la médaille d'honneur du Salon de 1896).



CRYPTE DE LA BASILIQUE (BAS CÔTÉ DE GAUCHE)

Au-dessus du triforium se trouve une deuxième galerie comprenant également vingt arcades de 7 mètres d'élévation, s'éclairant chacune vers l'extérieur par une fenêtre de $1^{m},90$ sur 5 mètres. C'est en réalité une vaste lanterne d'où viendra la presque totalité du jour éclairant l'église lorsqu'elle sera terminée.

Une voûte légèrement ogivale, dont la clef sera située à 51 mètres au-dessus

du dallage de l'église, surmontera là cette seconde galerie.

On peut se rendre compte du rôle que le dôme central jouera dans l'ensemble, en comparant le Sacré-Cœur à des monuments analogues, comme le Panthéon de Paris ou les Invalides.



UN DES ANGES DES PENDENTIFS

Toutefois, il faut observer que dans ces deux édifices, le tambour supportant la voûte du dôme n'est composé que d'un mur circulaire vertical d'un seul étage, dénué de saillies bien importantes et fort sobre d'ornements. Tandis qu'à Montmartre la galerie inférieure aura quelque analogie avec les triforiums qui entourent la partie haute de la plupart de nos cathédrales, et que la seconde galerie formée intérieurement de vingt piliers élancés faisant saillie de près de deux mètres sur le mur extérieur, et se silhouettant par la perspective sur les fenêtres, produira certainement un effet que nous ne pouvons juger par comparaison, car nous ne lui connaissons pas de similaires.

Tout le dôme sera richement décoré de sculptures, dont une notable partie est déjà terminée ou en cours d'exécution. Souhaitons que l'architecte puisse terminer entièrement cette décoration avant d'enlever les échafaudages qui la cachent. Sans cela, qui peut répondre qu'elle sera jamais achevée !

Mais pour que cette description soit complète, il ne faut pas omettre la crypte ; elle se compose essentiellement, comme l'église supérieure, d'une partie carrée et d'une partie circulaire. La chapelle des Morts se trouve au centre de la partie carrée. Deux doubles fenêtres s'ouvrant sur les bas côtés l'aèrent sans l'éclairer. Elle recevra sa lumière de lampes mortuaires encore non installées. Trois autels s'élèvent à l'extrémité de ses trois nefs formées par des piliers massifs et des colonnes.

Autour de la Confession se déroule un vaste bas côté de 7 mètres de longueur, sur lequel huit chapelles latérales, six chapelles circulaires et une septième plus grande occupent l'abside.

Au centre géométrique de la partie circulaire se trouve une disposition architecturale d'une belle originalité, la chapelle Saint-Pierre. Adossée à la chapelle des Morts située sous le chœur,

elle s'ouvre sur la circulation au moyen des sept intervalles des points d'appui qui correspondent aux sept chapelles absidales. Cette chapelle s'élève de 1^{m},50 au-dessus du sol des bas côtés de la crypte. Les huit colonnes qui soutiennent sa voûte, les énormes piliers percés à jours qui servent de base aux piliers du chœur de l'église supérieure, sont agencés avec une perfection telle, que toutes les chapelles de l'abside semblent rayonner vers celle-là. *Ubi Petrus, Ubi Ecclesia*. Ne nous étonnons pas si un artiste a pu définir cette partie de l'église « un bouquet de chapelles ». Nous trouvons ce cri d'admiration enthousiaste fort justifié par le surprenant effet que produit cet heureux agencement dans l'ouvrage : *Montmartre autrefois et aujourd'hui*, du Père Jonquet, l'érudit et consciencieux historiographe de la basilique. Par ses dimensions et surtout par son élévation inusitée de 9 mètres, cette église inférieure est la plus belle des cryptes connues.

*
* *

La pose de la première pierre, le 16 juin 1875, fut l'occasion d'une imposante solennité présidée par Mgr Guibert, assisté de MM^{grs} Dupanloup, Freppel, Lavigerie.



GRANDE NEF DE LA BASILIQUE

Les premiers travaux entrepris pour les substructions amenèrent à une constatation regrettable autant qu'imprévue : il fallait creuser jusqu'à une profondeur de 33 mètres avant de trouver un terrain suffisamment solide pour y poser les fondations. Une commission composée des ingénieurs les plus com-

pétents arriva, après plusieurs mois d'hésitation et d'étude, à cette conclusion mum, de les remplir de maçonnerie et de relier ces piliers par des arceaux. En

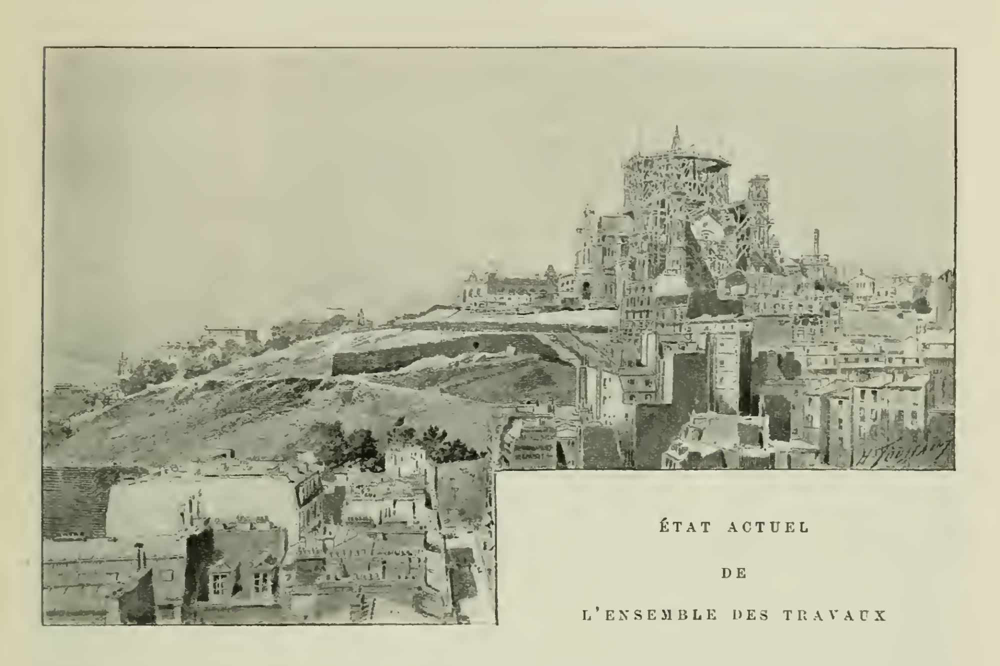


DÉAMBULATOIRE (BAS CÔTÉ DU CHŒUR, CÔTÉ GAUCHE)

qu'il était indispensable de creuser quatre-vingt-trois puits, dont vingt-cinq auraient 5 mètres de largeur au minirésumé, il s'agissait d'enlever 37,000 mètres cubes de terre et de les remplacer par un cube à peu près égal de maçonnerie.

Les fondations sont donc composées de piles en maçonnerie qui descendent dans les entrailles de la colline jusqu'au gypse; elles reposent sur un lit épais de béton, et elles sont reliées par des arcs en pierre de taille qui les rendent solidaires les unes des autres.

Ces fondations ont un appui de plus dans le mur de soutènement du grand fossé, dit saut de loup, qui entoure tout le monument et arrête la moindre filtration d'eau susceptible de diminuer la dureté du sol. Ce fossé n'a pas moins de 8 mètres de large.



ÉTAT ACTUEL DE L'ENSEMBLE DES TRAVAUX

Faut-il s'étonner que, dans ces conditions, les seuls travaux de substruction au-dessous du dallage de la crypte aient coûté 3 millions et demi? Ils n'ont été terminés qu'en 1879. La crypte est construite en 1884. L'année suivante commencent à s'élever les assises de la basilique sous la direction de M. Daumet succédant à M. Abadie, mort prématurément. Mais les modifications adoptées par l'éminent architecte du Palais de Justice étant en désaccord avec les volontés du Comité, M. Daumet se retire; il est remplacé par MM. Rauline et Laisné qui, ayant collaboré dès la première heure avec M. Abadie, sont pénétrés de son esprit et résolvent aisément, au fur et à mesure qu'elles se présentent, les difficultés imprévues inhérentes à l'exécution. Malheureusement de l'intrusion, pourtant bien courte, d'une conception artistique étrangère résultent d'irréparables disparates.

De 1886 à 1889 on monte les façades, les grands arcs-doubleaux, les archivoltes. M. Rauline, seul chargé des travaux à la mort de M. Laisné survenue en 1891, termine les façades et fait élever les échafauds pour la construction du grand dôme.

Actuellement, le grand dôme est terminé jusqu'à la naissance de la coupole; on met la dernière main aux quatre petits dômes, de plus on travaille activement aux sculptures. En juin dernier, les praticiens viennent de terminer les quatre anges qui décorent les pendentifs. Ils ont été débarrassés de leurs échafaudages pour la fête du Sacré-Cœur que l'église a célébrée le 11 juin. Ces quatre

grandes figures, d'un caractère simple et sobre, sont venues apporter une note décorative d'un heureux effet dans l'aspect intérieur de la basilique, dénuée jusqu'à présent de tout ornement.

A cette fête du 11 juin dernier, on a procédé à l'installation provisoire, dans l'abside, du modèle en plâtre du monument destiné à conserver la mémoire du cardinal Guibert. Le prélat est représenté à genoux, tenant dans ses mains et offrant au ciel le modèle de la basilique.

Les chapelles de l'église haute et celles de la crypte sont dédiées aux saints considérés comme plus particulièrement protecteurs de la France : la Vierge, saint Michel, saint Joseph, saint Martin, saint Rémy, saint Louis, sainte Geneviève, sainte Radegonde, Marie Alacoque, qui n'est pas encore au rang des saintes, mais que l'Église honore sous le titre de bienheureuse.

Beaucoup de professions, de corps d'état ont leur chapelle particulière, notamment la Magistrature, l'Armée, la Marine, la Médecine, le Sacerdoce, les Écrivains, les Arts, l'Agriculture, le Commerce et l'Industrie.



PORCHE DE LA BASILIQUE

Les principaux ordres religieux sont représentés par leurs fondateurs, saint Benoît, saint Bernard, saint Bruno, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, saint Vincent de Paul, sainte Thérèse, qui ont tous leur chapelle particulière. Une de celles de la crypte est consacrée aux âmes du purgatoire ; c'est là que le cardinal Guibert reposera sous une simple dalle, conformément à son désir.

Le sous-sol de cette chapelle, qui oc-

cupe toute la partie centrale de l'église correspondant à la grande nef, n'est qu'un vaste caveau pouvant recevoir



LE CHŒUR DE LA BASILIQUE

une prodigieuse quantité de sépultures.

Le monument tout entier étant construit avec le produit des quêtes et des souscriptions volontaires, chapelles, piliers, hémicycles, colonnes, chapiteaux et jusqu'aux simples pierres sont autant d'ex-voto sur lesquels on a gravé l'origine de l'offrande qui a permis de les édifier. Outre ceux qui sont dus à la libéralité des diocèses, des villes, des paroisses, des associations, on montre les piliers des collectivités, par exemple ceux de la Musique, de la Poésie, des Malades, des Orphelins, des Veuves, des Fiancés.

Nous transcrivons les chiffres suivants pour les amateurs de statistique. Le 1er janvier 1896, il avait été employé à la construction de l'église du Sacré-Cœur :

Maçonnerie de blocage.

	m. cubes.
Béton	6.465 569
Moellon	1.433 947
Briques	5.487 099
Meulières	34.502 313

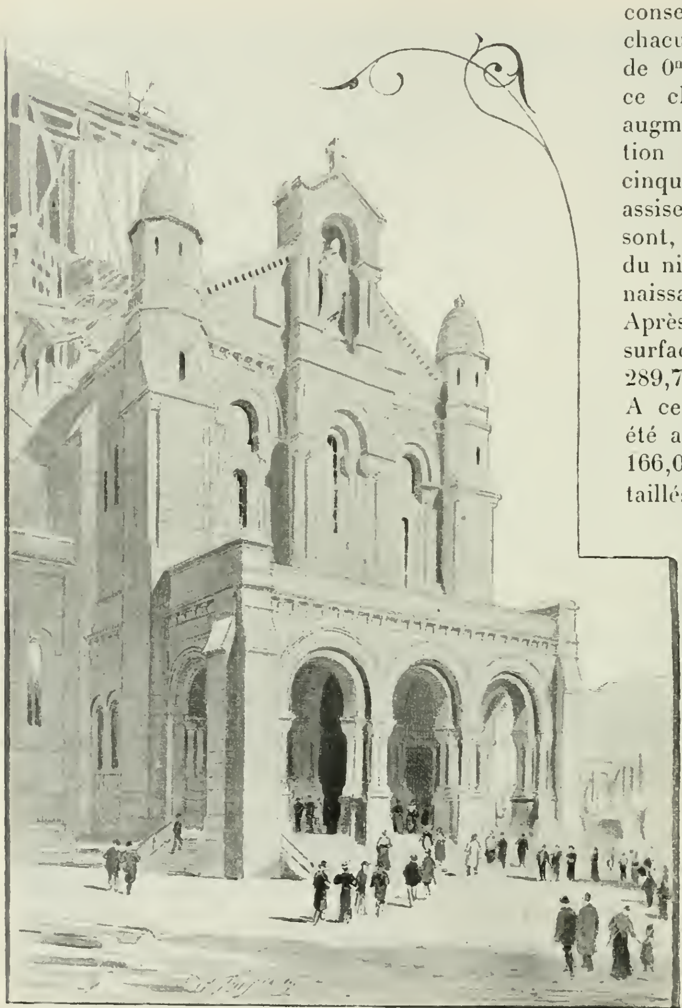
Maçonnerie de pierre de taille.

Pierre de Souppes au Château-Landon	38.037 130
Pierre de la Manse	13.190 683
— d'Euville	1.075 749
— de Savonnière	816 386
— de Vilhonneur	2 570
— de Gorgolain	11 190
Total	101.022 636

de maçonnerie de toute nature.

Pour terminer le monument il faudra

encore employer environ 1,600 mètres cubes de pierre, ce qui portera le total général à 105,622 mètres. Ce chiffre accuse un écart surprenant avec celui des



FAÇADE DE LA BASILIQUE

prévisions qui n'était que de 45,966 mètres cubes. Il faut en rechercher les causes dans l'importance extraordinaire et impossible à prévoir prise par les fondations; dans la construction en crypte de la chapelle des Morts, substituée au terre-plein qui devait être conservé à l'origine sous le sol du sanctuaire, et surtout dans la surélévation de tout le monument décidée du vivant de M. Abadie et exécutée en partie par lui. Le même nombre d'assises étant conservé, la hauteur de chacune d'elles a été portée de 0m,33 à 0m,45, soit, de ce chef seulement, une augmentation de l'élévation totale d'environ un cinquième. Cent cinquante assises de pareille hauteur sont, en effet, superposées du niveau du dallage à la naissance de la coupole. Après les cubes, voici les surfaces de taille qui sont de 289,754 mètres carrés 79. A cette heure, il n'a pas été ainsi utilisé moins de 166,000 blocs de pierre taillés. Le prix de revient du mètre cube, construit, en totalisant les frais d'extraction, de transport, de taille des assises, et en y ajoutant la maçonnerie de blocage, est de 300 francs. Le total des dépenses de constructions s'élève à 24 millions et demi. En outre, 4 millions ont été employés en frais de toute nature : construction des presbytères, de la chapelle provisoire, entretien du personnel religieux et laïque, frais du culte, de publicité, de propagande, d'installations provisoires, frais généraux d'administration, d'études et de modèles, d'agences des travaux.

Mais le budget de l'œuvre est en parfaite équilibre, et les 4 à 5 millions nécessaires pour l'achèvement de la cou-

pole et du campanile viendront sûrement en temps utile.

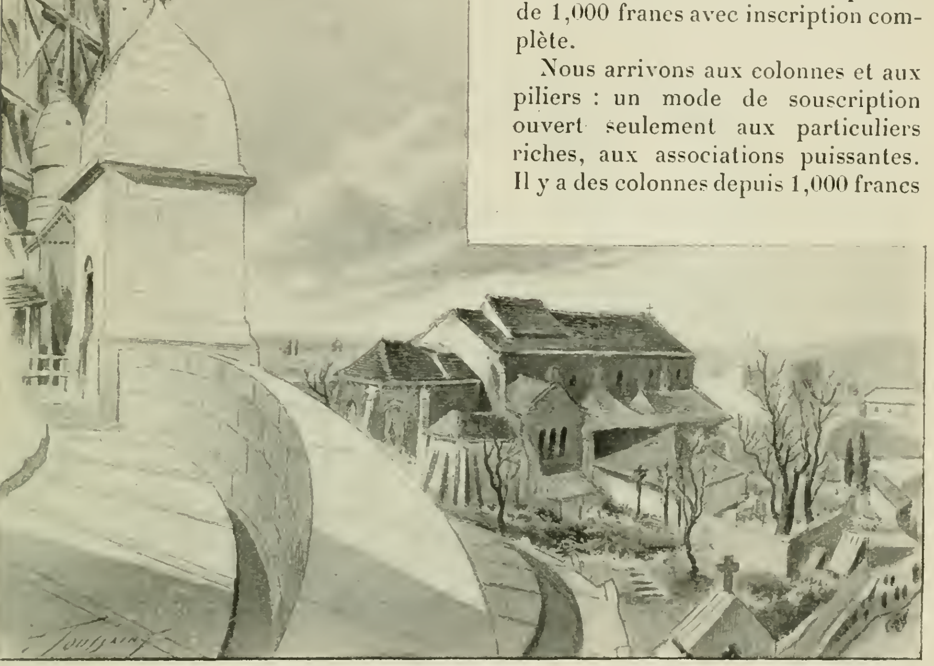
Il n'est pas sans intérêt de rechercher dans leurs infimes détails l'origine des souscriptions, dont l'ensemble approche déjà de 30 millions. Voyons quels procédés ont été employés pour faire sortir de terre ces sources multiples, innombrables qui habilement canalisées forment le cours imposant de ce Pactole aux flots sans cesse renouvelés.

Voici d'abord l'appel discret aux bourses les plus humbles.

Les cartes du Sacré-Cœur sont le moyen d'avoir, soit une pierre indivise, soit un ex-voto pour les membres d'une famille, d'une paroisse, d'une confrérie. Elles sont divisées en petits carrés, qui représentent une parcelle de la pierre ou de l'ex-voto et coûtent deux sous. Il y a deux espèces de cartes : les cartes pour les pierres de 120 francs, et les cartes pour les écailles et les tuiles de la toiture à 50 francs ou 500 francs.

Puis ce sont les pierres. Il y en a de quatre espèces : les pierres de taille cachées, 120 francs, et les pierres apparentes, 300 francs, comportant cinq initiales gravées, mais non en vue ; les claveaux, qui donnent, pour 500 francs, le droit à deux initiales gravées sur la face extérieure ; et enfin les pierres de 1,000 francs avec inscription complète.

Nous arrivons aux colonnes et aux piliers : un mode de souscription ouvert seulement aux particuliers riches, aux associations puissantes. Il y a des colonnes depuis 1,000 francs jusqu'à 5,000 francs et des piliers depuis 5,000 francs jusqu'à 100,000 francs, des tympans, des bandeaux, etc. Ces objets, à partir de 1,000 francs, donnent droit à une inscription apparente, soit d'un chiffre, soit d'une armoirie, dans la mesure, bien entendu, de la possibilité matérielle de les graver, et sans garantie du moment, tant que les travaux ne seront pas terminés, l'ornementation de la basilique et de la crypte ne devant pas être commencée avant cette époque.



L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE (VUE DES COMBLES DE LA BASILIQUE)

Sans nous attarder à feuilleter la lon-

gue liste des donateurs, signalons seulement que les quatre piliers qui supportent le dôme, représentant chacun une valeur de 100,000 francs, sont dus à la libéralité du collège Stanislas, de l'ordre des Jésuites, du journal *le Pèlerin* et des Enfants de Marie. Ces quatre donateurs détiennent le record de la générosité, mais au-dessus de la leur plane la souscription colossale du comte de Chambord, reconnaissable à travers un anonymat transparent; elle s'élève à plus de 500,000 francs.

En regard de ces gros bienfaiteurs voyons la part des humbles, leur souscription est souvent d'une touchante naïveté :

Un vieillard qui se prive de 10 centimes de tabac par jour.	5 fr.
Une bergère de l'Isère ayant élevé un petit agneau pour le Sacré-Cœur.	10 »
Un apprenti qui a mis dans une tirelire l'argent que son père lui donne pour aller à son travail et en revenir.	5 »
Une communauté de jeunes gens qui se prive de vin le vendredi soir pendant plusieurs mois	300 »
Une vieille domestique, ses économies depuis quatorze ans	3.000 »

Tout en ajournant à l'époque de l'achèvement de la basilique l'appréciation de sa valeur artistique, il est certaines critiques de détail qui, dès aujourd'hui, s'imposent à l'esprit de tous les visiteurs. C'est d'abord le porche qui paraît étriqué et mesquin; les groupes en pierre dont on hésite à le surmonter l'alourdiront encore. La statue du Sacré-Cœur qui orne (?) la façade est d'une médiocrité intolérable; il serait urgent de commander une véritable œuvre d'art à l'un ne nos maîtres sculpteurs. Les murs latéraux terminant les deux petits côtés de la croix s'élèvent verticalement, nus, tristes, sans une saillie, sans un retrait, avec leur appareillage de pierres uniformes, rompu seulement par les baies des fenêtres cintrées : c'est lugubre et irréparable. Enfin la base du campanile engagé dans la chapelle de l'abside présente l'aspect d'une prison avec la masse compacte de son mur cubique. Ici, l'effet se modifiera peut-être, il est vrai, quand le campanile sera terminé, les regards se porteront vers le haut qui sera très élancé, très ajouré et abandonneront ce soubassement dans lequel on a évité de percer des fenêtres de peur de compromettre sa solidité. Enfin, les gargouilles jurent avec le caractère, le style de l'église. Ces appendices qui se marient bien avec les lignes tourmentées, les reliefs nombreux de l'architecture ogivale, font mauvaise figure au milieu des lignes sobres de cette construction romane, même affectée de byzantinisme.

Pourtant, si quelque chose pouvait plaider en leur faveur les circonstances atténuantes, ce serait leur dessin original. Il y en a une vingtaine de grandes, c'est-à-dire présentant au moins 2 mètres de saillie toutes différentes et sculptées par d'habiles artistes, sous la direction de l'architecte; elles figurent des animaux variés qui crachent l'eau directement dans le saut du loup.

Mais ce ne sont pas les seules sculptures pittoresques de la basilique. Les gargouilles secondaires placées dans les descentes intermédiaires, et notamment aux angles des petits dômes, représentent des personnages grandeur nature et sont les portraits fort ressemblants des entrepreneurs ayant collaboré à la construction. Ainsi sera conservée à la postérité l'image du « père Rifaud », un simple appareilleur devenu l'un des plus importants entrepreneurs du siècle. Il a construit notamment les Tuileries, l'Hôtel de Ville, la nouvelle Sorbonne. Malicieusement, au-dessous de ce portrait où le père Rifaud est représenté avec son auge et sa truelle, le sculpteur a écrit : « Qu'il lui soit beaucoup pardonné... »; il y avait même quelques mots de plus qui ont été grattés parce qu'ils ont paru excéder les droits de la satire.

Une visite complète de la crypte aux

combles permet d'admirer sans réserves le soin minutieux apporté à tous les détails de la construction : choix de la pierre amenée en presque totalité, du moins pour les parties apparentes, des carrières de Château-Landon, cette pierre, d'une dureté exceptionnelle, d'un grain très fin est aussi difficile à travailler que le marbre; — appareillage soigné et ajustage si exact que tous les veilles, ces échafaudages; ils figurent au chapitre des dépenses pour 2 millions 400,000 francs.

Nous ne saurions quitter l'enceinte de la basilique sans faire une visite à la Savoyarde, installée provisoirement dans un beffroi en planches, à quelques pas du porche du côté de l'est. Faut-il rappeler ses proportions : hauteur, 3m,60, diamètre, 3m,40; et son poids 18,835 kilog.



LA BASILIQUE TERMINÉE

blocs de pierre s'emboîtant les uns dans les autres conserveraient l'édifice en équilibre, sans mortier ni ciment, tout a été prévu pour obtenir le maximum de résistance et de solidité. Une promenade sur la toiture, formée de dalles de pierre, donne tout particulièrement l'impression de sécurité propre aux édifices cyclopéens. On se demande comment, même au bout de bien des siècles, une fourmi pourrait pénétrer dans cette masse compacte.

C'est encore par les escaliers pratiqués dans les échafaudages qu'on accède à la partie supérieure de l'église. Des mer-

— sans compter le battant 900 kilogs, et les armatures 6,000 kilog. — qui font d'elle la plus forte des cloches françaises? La cloche de Sens ne pèse que 15,000 kilog. et le bourdon de Notre-Dame 13,000 kilog.

A vrai dire, elle laisse quelque chose à désirer sous le rapport de l'élégance des formes. Mais ce qui est plus regrettable, sa voix puissante n'est pas très agréable. Cela vient, assurent les spécialistes, de ce que la Savoyarde, par suite d'une malfaçon dans la coulée, pèse plus que le poids qui lui avait été assigné, — oh! une bagatelle, 2,000 kilog.

environ, — voilà pourquoi elle donne l'*ut* dièze au lieu de l'*ut* grave annoncé.

Au surplus, on aurait tort de croire que la note dépend de la grosseur. C'est l'épaisseur seul qui détermine le nombre de vibrations et par conséquent le son.

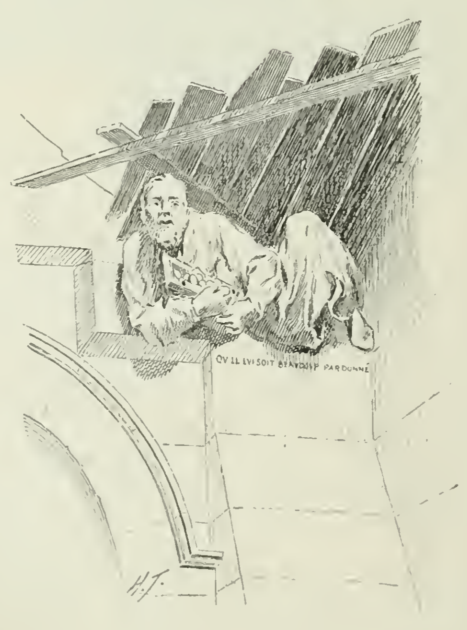
Le jour de son baptême, le 20 novembre dernier, après la bénédiction donnée par Son Éminence, le cardinal Richard, en présence de son parrain Mgr Hautin, archevêque de Chambéry, et de sa marraine, Mme la comtesse de Boigne, Françoise-Marguerite du Sacré-Cœur n'avait pu être mise en mouvement que par vingt-huit hommes peinant terriblement. Une modification dans la suspension s'imposait ; elle a été pratiquée par M. Bolée, fondeur au Mans. Quelques centaines de kilogrammes enlevés au mouton, une diminution du poids du battant, enfin l'installation de seize pédales à crémaillères, dont douze seulement sont employées et sur lesquelles des hommes se tenant à des tringles agissent d'un seul pied, c'est-à-dire sans un effort excessif, voilà les moyens employés pour permettre à la Savoyarde de se faire entendre aisément.

Pèlerins et simples visiteurs ne quittent pas le sommet de Montmartre sans jeter au moins un regard aux deux voisins de la basilique, le réservoir municipal et l'église Saint-Pierre.

L'architecte du réservoir a eu le bon goût de donner à ce monument (?) un aspect extérieur jurant le moins possible avec le style de l'église, et d'employer des pierres provenant de la même carrière ; mais cette atténuation ne rend que plus évidente le procédé vexatoire des édiles parisiens, qui ont voulu masquer la basilique à tout un côté de Paris.

Quoique abîmée par une façade moderne et des restaurations intérieures du siècle dernier, la petite église Saint-Pierre, remontant au XIIe siècle, ne manque pas d'une certaine poésie. Mais elle menace ruine ; déjà, par mesure de précaution, il a fallu démolir son clocher, et son unique cloche se balance dans un enclos voisin, modestement suspendue à une charpente primitive.

C. DE NÉRONDE.



UNE GARGOUILLE

LE

RÔLE DU GÉNIE A LA GUERRE

Ouvrez un traité de l'art de la guerre, qu'il date des premières années du siècle ou qu'il soit tout récent, vous y trouverez entre autres titres de chapitres ceux-ci : tactique de l'infanterie, tactique de la cavalerie, tactique de l'artillerie, tactique des trois armes réunies ; mais vous chercherez en vain un paragraphe intitulé : tactique du génie.

Pourquoi ? Pourquoi tactique des trois armes et non pas des quatre armes réunies ? Le génie n'est-il donc pas une arme combattante, le génie n'a-t-il donc pas de tactique ?

Le génie est une arme combattante et une arme complètement distincte de ses trois sœurs ; nul n'a jamais songé à lui contester cette qualité ; d'ailleurs maints exemples sont là pour prouver qu'il la mérite à tous égards.

Il serait facile d'en citer cent, en voici deux pris au hasard et qui, pour être le simple énoncé de l'opinion de deux hommes de guerre, n'en sont pas moins probants étant donnée la qualité de ces capitaines : l'un, maréchal du second Empire dont les conseils, s'ils avaient été écoutés, nous eussent sans doute évité les désastres de 1870 ; l'autre, notre futur généralissime, chargé aujourd'hui par la confiance du pays de préparer et, si les circonstances s'en présentent, de conduire nos armées à la conquête des deux chères provinces perdues.

Il y aura bientôt un demi-siècle, la guerre de Crimée venait de finir, nos troupes victorieuses défilaient devant une impératrice depuis rendue célèbre par ses infortunes. Au premier rang marchait le bataillon de l'École polytechnique. En passant devant la tribune impériale les officiers levaient leur sabre, criaient : « Vive l'empereur! », et les soldats répétaient le même cri. Quand défilèrent les polytechniciens, leur général marchant à leur tête salua, et par trois fois se tournant vers eux poussa le hourra ordonné. Ce fut en vain, l'École, bien connue pour son esprit d'opposition au gouvernement d'alors, resta muette, et, dissimulant mal son dépit, l'impératrice laissa échapper cette parole amère :

— Quels sont donc ces petits architectes qui font la mauvaise tête ?

A quoi, avec infiniment d'à-propos, le maréchal en question répondit, rapporte-t-on :

— Majesté, ces petits architectes ont pris Sébastopol.

Ce maréchal, ceci doit être mentionné, sortait de l'École incriminée et était à ce moment l'une des gloires de l'arme à qui surtout était due la chute de la forteresse russe, de l'arme du génie...

Aux grandes manœuvres d'armée de 1891, dans son ordre du jour final, notre futur généralissime, directeur de ces manœuvres auxquelles prirent part plus de cent mille hommes répartis en cinq corps, réserva au génie un alinéa entièrement élogieux dans lequel se trouvent en particulier ces mots : « sur les champs de bataille le génie s'est affirmé comme une quatrième arme... »

Si, incontestablement, le génie est une arme combattante bien distincte de ses trois collaboratrices dans le pénible labeur de la victoire, par contre il n'a à proprement parler pas de tactique, et ceci suffit amplement à expliquer pourquoi aucun ouvrage n'a jamais traité d'une tactique générale des quatre armes réunies.

Le génie n'a pas de tactique spéciale pour de multiples raisons : l'arme de ses soldats n'est ni le canon, ni le sabre, ni le fusil, bien que chacun d'eux puisse à

l'occasion faire un fantassin parfait; l'arme de ses soldats est l'outil, outil de terrassier, de bûcheron, de mineur, de pontonnier ou autre; ses officiers sur le champ de bataille n'ordonnent pas des mouvements tactiques, des manœuvres d'ensemble; ils sont et restent des ingénieurs, impriment à chaque unité laborieuse une impulsion distincte dont le concours a pour but final d'aider puissamment au succès. Le rôle du génie est tout d'abnégation ; il répond peu ou pas aux coups qu'il reçoit, il se cramponne au sol qu'il doit travailler, il demeure dédaigneux de la mitraille, impassible tant que son œuvre n'est pas terminée, l'outil à la main, le fusil, volontairement inutilisé, posé à terre à côté de lui. Le sapeur du génie doit posséder au plus haut point une vertu rare chez notre race : le courage de sang-froid.

Le génie ne possède pas de tactique spéciale, parce que la multiplicité considérable de ses attributions le lui interdit.

L'infanterie a pour mission de marcher sans cesse en avant, s'ouvrant la route par ses balles ou avec la pointe de sa baïonnette.

L'artillerie doit briser les obstacles de loin par ses projectiles, couvrir de leurs éclats meurtriers les bataillons ennemis.

A la cavalerie est dévolu le double rôle de garder l'armée de toute surprise en l'éclairant au loin, puis d'entamer ou d'achever de détruire l'adversaire par la soudaineté de ses attaques.

Le génie a pour missions, — et il en a tant que dans leur énumération il est impossible de ne pas en oublier quelqu'une, — le génie a pour missions : la confection, la réfection ou la destruction des voies de communication, routes et ponts; l'exécution des travaux de fortification de champs de bataille, comprenant, outre la construction de tranchées, redoutes et fortins, l'établissement de fourneaux de mines spéciaux dits fougasses et celui d'inondations artificielles et temporaires; l'édification de camps improvisés; la mise en état de défense de villages, habitations isolées, forêts et autres couverts utilisables comme points d'appui pour les troupes engagées; les communications téléphoniques et télégraphiques optiques; la réparation, la destruction ou l'exploitation des lignes ferrées situées à proximité de l'ennemi; le service des renseignements par ballons captifs, libres ou dirigeables, etc., etc.

Dans les places assiégées ou devant les forteresses dont ses partisans font le siège, le génie doit de plus : concourir à l'anéantissement des ouvrages ennemis, à la réfection des travaux endommagés par l'adversaire; exécuter les constructions destinées à renforcer la fortification qu'il a pour mission de défendre ou à approcher à couvert de celle qu'il faut emporter; creuser de longues galeries de mines souterraines, charger et faire partir les fourneaux remplis d'explosifs disposés par ses soins à l'extrémité de ces galeries; assurer les communications constantes de la place investie avec le reste du pays au moyen de pigeons voyageurs et de ballons libres, etc.

Cette énumération abrégée, et cependant déjà bien longue, fait voir combien sont multiples les travaux dont est chargé le génie à la guerre; on peut le dire, ils embrassent toutes les branches de l'art de l'ingénieur civil accrues de celles de l'ingénieur militaire et de l'officier auquel incombe le soin de commander, d'administrer et de faire vivre la troupe sous ses ordres.

L'officier du génie, et dans une certaine mesure le simple soldat de cette arme, sont donc appelés à une multiplicité considérable d'attributions dont beaucoup fort différentes les unes des autres; cet officier doit être en quelque sorte universel, une vivante encyclopédie pratique, et il ne saurait posséder seulement superficiellement les nombreuses connaissances exigées de lui, car il aura à les appliquer toujours dans des circonstances éminemment difficiles : à la guerre ; à un moment où, abandonné à ses propres forces, souvent sans matériel suffisant, loin de toute ressource,

privé de tout conseil, de tout document, il lui faudra improviser ce qui manque, créer vite, très vite, sans hésitation, sans avoir le temps même, fréquemment, de se consulter avant d'ordonner le commencement d'un travail.

Mais, dira-t-on, chaque officier et chaque soldat du génie n'a pas besoin de connaître toutes les différentes branches des services qui dépendent de son arme, chacun d'eux peut se spécialiser dans l'une d'elles et faire toute sa carrière dans un service déterminé : l'un sera aérostier; l'autre aura étudié de façon complète les voies ferrées; un troisième pratiquera exclusivement les mines; un quatrième, les travaux de fortification de campagne; un cinquième, la télégraphie optique; celui-ci, la colombophilie; cet autre, la téléphonie, etc.; ainsi tous les services de l'armée se trouveront assurés dans de bonnes conditions par des officiers et des soldats en ayant une grande habitude.

Malheureusement ce système, parfait en théorie, est d'une application impossible dans la pratique. Pour réaliser cette spécialisation absolue, il faudrait fractionner l'arme du génie en autant de subdivisions distinctes qu'il y a de services et donner aux officiers non plus un avancement portant sur toute l'arme, mais un avancement dans chacune de ces subdivisions dont chacune deviendrait dès lors un corps fermé. Enfin, considération autrement grave, il faudrait augmenter dans de notables proportions l'effectif des officiers du génie et même, dans une certaine mesure, des troupes.

Le génie a donc dans ses attributions, et aura sans doute toujours, une grande quantité de services distincts, et, pour se rendre compte exactement de la nature et de la diversité de ces attributions, on ne saurait mieux faire que d'étudier successivement les diverses phases qu'aura à parcourir une armée; à chacune de ces phases correspond une intervention spéciale des troupes du génie qui l'accompagnent, intervention toujours utile, souvent indispensable.

A l'heure actuelle, à chaque corps d'armée sont rattachées trois compagnies du génie, une restant à la disposition du commandant de corps, chacune des deux autres affectée à chacune des divisions composantes. Les services des chemins de fer, de l'aérostation, etc., sont assurés également par des troupes du génie plus spécialisées dépendant directement des commandants d'armées et non de commandants de corps particuliers.

Prenons la fraction constituée en petite armée, la plus faible parmi celles qui ont à leur disposition directe une troupe du génie, la division d'infanterie, et suivons-la du jour de la mobilisation jusqu'au jour où, ayant livré sa première bataille, elle poursuivra victorieuse l'ennemi, ou battra en retraite devant lui; le rôle de la compagnie de deux cents sapeurs du génie qui lui est attachée se dégagera complet et net.

L'armée mobilisée et concentrée par chemin de fer à proximité de la zone frontière commence ses marches stratégiques à travers une région qu'alternativement, se poursuivant et guerroyant l'une contre l'autre, sa cavalerie et celle de l'adversaire ont déjà parcouru en tous sens, détruisant de-ci de-là certains passages.

Ici une route est éventrée par une explosion ou coupée par des arbres renversés; le génie est appelé : avec les outils que ses hommes portent sur leur sac, avec ceux que contiennent ses voitures, il rétablit la route, débite les arbres et les écarte de la voie. Là un pont est détruit ou, en face du point où doit être franchie la rivière, il en existe d'insuffisants comme solidité ou comme largeur; suivant les circonstances, la compagnie du génie restaure l'arche brisée en jetant entre ses portions intactes des troncs d'arbres s'appuyant sur elles deux et en les recouvrant d'un tablier improvisé formé de poutrelles et de madriers arrachés aux maisons voisines, ou elle établit de nouveaux ponts, soit en lançant à l'eau les bateaux qu'elle

traîne à sa suite et en les reliant par un plancher continu, soit en improvisant de gigantesques chevalets faits de troncs d'arbres ou de poutres qu'elle jette à l'eau, dresse debout sur le lit de la rivière, de façon à former autant de piles d'un pont en bois qui, pour être complet, n'a plus besoin que d'un tablier analogue à celui qui, tout à l'heure, avait des bateaux pour supports; si le passage à établir doit être plus solide encore et servir pendant une longue période de temps pour assurer les communications faciles de l'armée marchant victorieuse en avant, ce sont des pieux énormes ou pilots que le génie enfoncera dans le lit de la rivière et sur lesquels, base éminemment stable, il construira une voie durable.

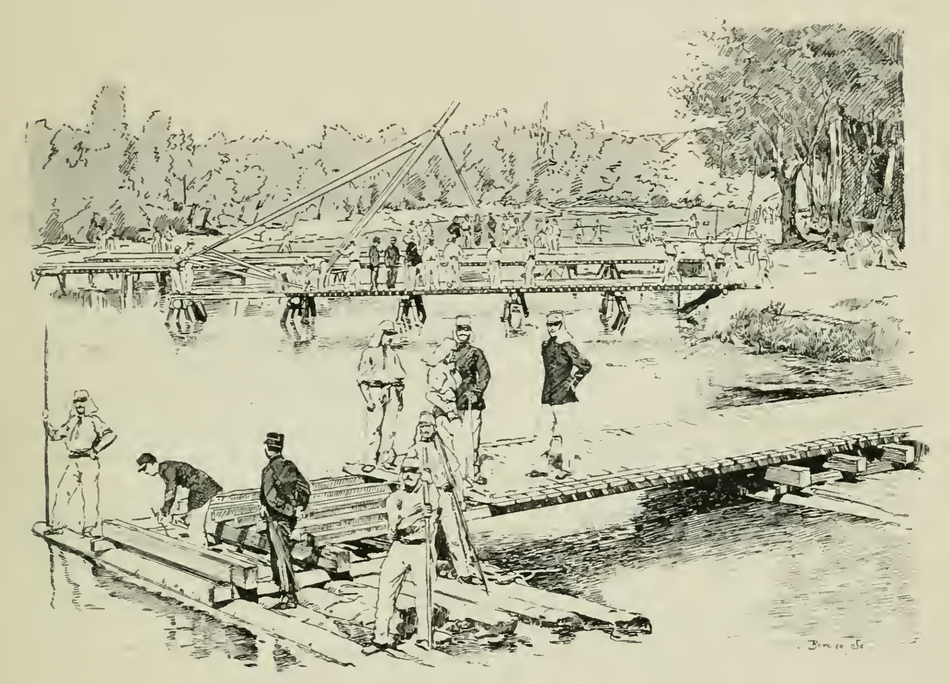
Enfin, si ces moyens perfectionnés font défaut, les sapeurs du génie nullement embarrassés improviseront: les bateaux absents seront remplacés par des radeaux faits de bois équarris ou non et pillés un peu partout, de tonneaux réunis avec des cordages, ou d'autres objets flottants; aux chevalets on substituera des piles d'autres natures: paniers clayonnés grossièrement remplis de pierres, coulés au fond de la rivière et entassés les uns sur les autres, voitures hautes immergées et retenues avec des blocs de rochers; tout est bon pourvu que cela offre un point d'appui solide sur le lit du fleuve.

Et parmi ces constructions de ponts qui toutes semblent devoir être fort longues, il en est d'assez rapides cependant pour pouvoir être exécutées au cours d'une bataille sous le feu même de l'ennemi. Ces ponts, ponts de bateaux, autrefois construits uniquement par un corps spécial, celui des pontonniers, et depuis peu confiés au génie qui, par une anomalie singulière, avait dans ses attributions l'établissement de tous les ponts hors ceux-là, permirent à maintes reprises aux braves qui furent chargés de leur installation en face de l'ennemi de faire preuve d'un héroïsme dont le récit figure au nombre des plus belles pages de notre histoire. Qui n'a entendu parler de ce gigantesque pont de bateaux lancé en moins d'une demi-heure sous le feu de l'ennemi par les pontonniers de Napoléon, alors qu'au cours de sa seconde campagne d'Autriche il lui importait si fort de brusquer le passage du Danube en face de l'île Lobau. Le pont de bateaux en question fut assemblé tout entier hors des vues de l'ennemi le long des rives de cette île et il fut lancé par conversion. Cette méthode de lancement, la plus rapide que l'on connaisse encore aujourd'hui, mais aussi l'une des plus délicates, consiste, une fois un pont d'une longueur égale à la largeur du fleuve à traverser construit en entier le long d'une des rives, à fixer par des cordages formant charnières l'extrémité du pont située en aval et à laisser le courant entraîner l'autre qui, pivotant sur ce point fixe, fait décrire à tout l'ensemble un immense arc de cercle et ne s'arrête qu'au contact de la rive opposée. Cette conversion terminée, une des extrémités du pont étant restée fixée à la première rive et l'autre venant s'appuyer à la seconde, si aucun assemblage ne s'est rompu dans le mouvement, la communication se trouve établie et d'une façon, on le conçoit, fort rapide.

Si les pontonniers de la Grande Armée s'illustrèrent en cette circonstance par leur savoir-faire et leur vaillance, ils s'illustrèrent davantage encore par un héroïsme rare quand, peu d'années après, lors de la retraite de Russie, au passage de la Bérézina, certains d'entre eux restèrent, de longues heures durant, le corps plus d'à moitié plongé dans les eaux glacées de la rivière, luttant contre les glaces qui menaçaient d'emporter leurs ponts et réparant ces ponts qu'encombrait la foule des fuyards.

Tels sont les principaux travaux exécutés par le génie durant les marches stratégiques. Dans les camps, alors que, harassées de fatigue, les autres troupes peuvent ne songer qu'à préparer leur repos, le génie, bien que souvent il ait

eu non seulement à marcher, mais encore à travailler, doit oublier sa lassitude pour concourir à augmenter le bien-être de ses compagnons d'armes en leur construisant certains abris qui demandent une instruction spéciale, pour concourir aussi à accroître leur sécurité dans le voisinage de l'ennemi en élevant quelques ouvrages de fortification rapide, en organisant défensivement des bois et des villages où s'installeront les avant-postes.



PONTS DE RADEAUX ET DE CHEVALETS

Enfin les premiers mouvements stratégiques prennent fin, on choque l'ennemi, une bataille va être livrée; le général en chef, soucieux de rendre aussi solides que possible les points d'appui de sa ligne de bataille, va encore faire appel à ses sapeurs du génie, et durant la nuit qui précédera l'action ils travailleront sans relâche : ici, ils percent des créneaux dans des murs, là ils organisent des échafaudages pour permettre de tirer par-dessus leur crête; plus loin, ils barricadent des portes, garnissent les fenêtres de matelas et d'obstacles en ménageant d'étroites ouvertures pour faire le coup de feu; en d'autres points, ils abattent des arbres destinés à rompre l'élan de l'adversaire, ils creusent des trous dissimulés sous des branchages, trous dans lesquels s'effondrera l'assaillant, ils élèvent des parapets de terre pour protéger les défenseurs d'une position découverte; enfin ils installent des fougasses, terribles mines à fleur de sol chargées de poudre que recouvre un monceau de pierres et qui, en éclatant, enflammées de loin par un courant électrique, couvriront les colonnes d'assaut d'une grêle de roches peut-être médiocrement meurtrière, mais à coup sûr d'un effet moral considérable, car l'homme est ainsi fait qu'il préfère marcher à découvert contre une batterie d'artillerie tirant à toute volée, danger visible et connu, plutôt que sur un sol miné capable de s'ouvrir traîtreusement sous ses pas.

Le matin arrive; à l'aube la bataille s'engage, lutte d'artillerie d'abord durant laquelle le génie reçoit la mission périlleuse de réparer ce que les projectiles ennemis à la chute incessante détruisent de son œuvre de la nuit; puis l'infanterie s'ébranle et se porte en avant. Le génie doit la précéder ou tout au moins marcher avec ses premiers échelons; ne faut-il pas, en effet, détruire les obstacles accumulés par la nature ou l'ennemi sur sa route, lui frayer un passage en maints lieux, jeter de nombreuses passerelles sur les ruisseaux qu'elle a à franchir?

Maints épisodes, au cours de ce grand ensemble d'épisodes qu'est une bataille, vont se produire, dont les sapeurs du génie seront les héros, héros obscurs à l'abnégation bien grande, car souvent ils seront tombés sans avoir eu la satisfaction de répondre par un coup de feu à la grêle de projectiles dont les accable l'adversaire; le devoir leur interdit de répondre, car répondre serait perdre du temps, oublier peut-être sa mission, et ils ne répondent pas, bien que leur arme, vierge encore de poudre brûlée, soit là à côté de leurs outils, bien tentante à prendre et à épauler.

Voici un régiment qui s'avance à travers bois. Une lueur apparaît plus claire à travers les troncs d'arbres dépourvus de branches basses: c'est la lisière: de l'autre côté de cette lisière est l'ennemi, là-bas, à courte portée de fusil. « En tirailleurs! » commande le colonel et il porte un tiers de sa troupe en avant pour occuper cette lisière afin de répondre au feu de l'adversaire. Les mille hommes s'élancent. Mais, soudain, qu'arrive-t-il? ils s'arrêtent comme rivés au sol par une force invisible; on les voit se débattre, en vain: ils ne peuvent plus se frayer un passage. Sur une grande profondeur, le long de tout le front du régiment, les troncs des arbres sont reliés par un inextricable réseau de fils de fer qui barre irrévocablement la route: les crosses, les baïonnettes, voire même les couteaux tirés fébrilement des poches attaquent en pure perte ces mailles à la fois rigides et flexibles: aucun effort ne parvient à les briser, et l'ennemi est toujours invisible, caché par la muraille des troncs; mais lui a deviné la présence des assaillants sous bois; il connaît les lieux, leur position; ses balles arrivent en pluie drue, et, grâce à la puissance des poudres modernes, elles forent les arbres comme des vrilles, tuent leur homme après les avoir percés, et bien peu d'entre elles se perdent.

— Couchez-vous! crie le colonel qui assiste impuissant au massacre de son régiment retenu là comme dans un filet d'acier.

Comment sortir de cette situation terrible, comment briser cet obstacle que rien ne peut entamer?...

Quelqu'un cependant a averti un détachement du génie qui passait par là; vite les sapeurs ont pris sur leurs sacs, dans les coffres de leurs voitures, tous les instruments coupants que seuls ils possèdent; ils s'avancent et, sous la mitraille qu'ils ne sauraient songer à éviter, car eux doivent rester debout pour travailler, ils coupent ces fils de fer maudits, besogne ingrate et bien dure à faire pour des soldats dont les rêves ont été bercés de marche en avant incessante, d'assauts livrés le fusil brûlant les doigts, tirant sans cesse, grisant de son bruit, de l'odeur de sa poudre...

Enfin le passage est fait, les fantassins s'élancent, heureux de courir, après cette inaction forcée. Les sapeurs au moins vont pouvoir se mêler à eux, recueillir le fruit de leur héroïque patience? Non pas: on les appelle plus loin pour un labeur analogue, et, esclaves de la discipline, eux les vrais victorieux, ils doivent se replier pour aller aider à une autre victoire à laquelle ils ne participeront pas jusqu'au bout...

Pendant que ces choses se passent en un coin du champ de bataille, qu'il s'en passe cent autres semblables en cent autres points, les aérostats captifs, eux aussi manœuvrés par des troupes du génie, dominent les armées engagées,

renseignant les généraux; les fils téléphoniques couvrent le lieu du combat de leur toile d'araignée sans cesse grandissante déroulée par des sapeurs aussi, et tous ces hommes travaillent là en apparence impassibles comme si dans leur poitrine ne palpitait pas un cœur de soldat français avide de se porter le premier en avant, de se ruer sur l'ennemi la baïonnette basse.

L'assaut final est livré; si l'armée est victorieuse, le rôle du génie sera de réparer les voies que l'ennemi en retraite aura coupées derrière lui pour retarder la poursuite; si l'assaut est repoussé, à lui incombera la tâche d'accumuler les obstacles matériels sur les pas de l'adversaire triomphant; de même que dans la marche en avant sa place était en première ligne, c'est-à-dire au milieu des troupes les plus exposées, de même dans la marche rétrograde il fera partie de l'extrême arrière-garde. Dans la retraite, dans la déroute surtout, les devoirs qui incombent au génie sont de l'exécution la plus périlleuse; avant de détruire l'un de ces passages par lesquels s'écoule l'armée, il doit laisser défiler jusqu'aux dernières fractions de cette armée. Pendant que sous ses yeux s'empressent les bataillons battant en retraite au plus vite, lui, rivé au sol, prépare la destruction qu'il consommera tout à l'heure. Après ces bataillons marchant avec cohésion vient la cohue des traînards, ceux-là affolés par le voisinage immédiat de l'ennemi dont ils sentent la venue prochaine, ils se hâtent emportant tout dans une panique folle. A cet instant le travail des sapeurs est terminé, ils doivent attendre en petit nombre et ne point se laisser gagner par cette panique cependant si communicative: cette heure est de beaucoup la plus cruelle: ils sont là, l'arme au pied, inactifs, et qui sait ce qui les attend dans peu d'instants. Ils ne peuvent s'empêcher de songer qu'en se mêlant à cette foule ils échapperaient au danger, danger d'autant plus terrible que s'il est proche il est encore invisible, et tout péril inconnu n'est-il pas toujours grandi par l'imagination? Ce défilé pitoyable ne finira-t-il donc pas? D'abord des bataillons dont le nombre paraît incommensurable, puis des convois en bon ordre, bientôt mêlés à des isolés avec ou sans armes, aux vêtements le plus souvent lacérés, les uns blessés se traînant avec peine, les autres simplement démoralisés, et leur cohue sans



PUITS DE MINES

cesse renaissante passe interminable... Enfin voici l'arrière-garde, celle-là en bon ordre et combattant: l'angoisse causée par la vue de ce troupeau humain fuyant cette peur d'avoir peur, tourment le plus poignant du soldat, a fait place à un renouveau de courage causé par le spectacle de ces valeureux qui se sacrifient pour protéger leurs compagnons d'armes. Les sapeurs restés là pour rendre complète l'œuvre de destruction vont avoir à se sacrifier aussi et plus que ces derniers, car ils se sacrifieront pour eux, mais ils le feront volontiers : n'y a-t-il pas plaisir à le faire pour ceux-là qui si bien donnent l'exemple? L'arrière-garde se replie lentement; elle atteint, puis dépasse l'endroit où les sapeurs du génie, abrités tant bien que mal contre la mitraille qui crible tout autour d'eux, attendent, prêts à lancer le courant électrique qui, en faisant sauter la mine, coupera le passage à l'ennemi ; certes, désormais leur attente ne sera plus bien longue, mais il leur faudra un redoublement de volonté pour la supporter, car la fièvre d'impatience les gagne ; puis l'ennemi approche sans cesse, la pluie de projectiles devient plus meurtrière, et bientôt le dernier rideau de défenseurs aura disparu : ils seront sans protection : si alors, par malheur, la mine, dernier moyen sauveur, refusait de jouer!... Le moment si impatiemment attendu est enfin arrivé; un suprême coup d'œil pour s'assurer qu'au delà du passage miné, dans le rayon d'action de l'explosion, il ne reste plus aucun des leurs ; le courant électrique est lancé, la mine saute; l'arrière-garde, l'armée tout entière sont sauvées!...

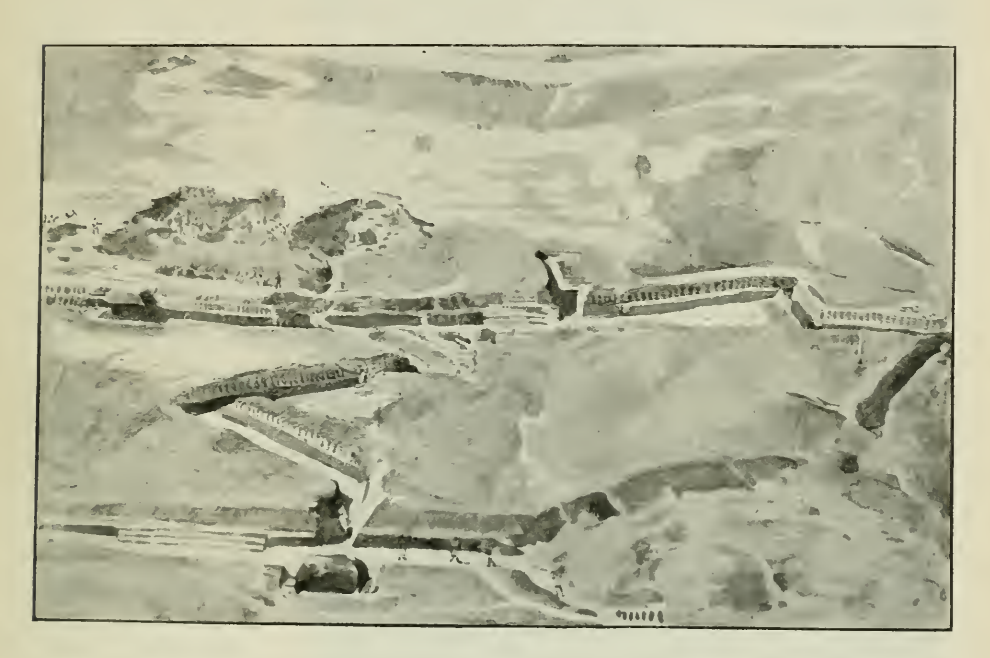
ENTRÉE DE MINES SOUTERRAINES

Dans les sièges, qu'ils soient à l'intérieur des murailles de la place investie ou qu'au contraire ils fassent partie des troupes chargées de s'en emparer, les sapeurs du génie ont encore d'autres missions à remplir. Avant que l'ennemi n'apparaisse il leur faut, comme sur les champs de bataille, mais plus complètement, car cette fois ils ont plus de temps à eux, organiser en avant de la place forte une série de positions que sa garnison défendra avec acharnement, cherchant, ainsi qu'à Belfort en 1870, à retarder le plus possible le moment où elle sera forcée de se réfugier derrière ses murailles.

La place est investie, c'est-à-dire que l'ennemi l'entoure complètement ; assiégé et assiégeant élèvent en regard tranchées et tranchées, ouvrages de toute nature ; chacun cherche à déloger l'adversaire des positions que de part et d'autre a fortifiées le génie. Peu à peu, l'investissement se resserre, peu à peu l'assiégé est repoussé jusqu'au pied de

ses murailles; puis, usé dans une lutte inégale, il doit leur demander une protection complète désormais indispensable. Alors commence la lutte rapprochée, l'attaque de la fortification elle-même, durant laquelle l'arme du génie a le rôle prépondérant.

Des galeries de mines ont été établies par l'assiégé en avant de ses murailles; on ne saurait s'aventurer sur ces glacis voisine de la forteresse, on creuse une galerie qui rapidement s'enfonce sous terre. Tandis que, dans les luttes livrées à la surface du sol, celui des deux adversaires qui occupe une situation dominante a sur l'autre une supériorité incontestable, ici le contraire est vrai; il s'agit en effet, dans la guerre des mines, de détruire, en les faisant sauter, les travaux souterrains de l'ennemi; et placer



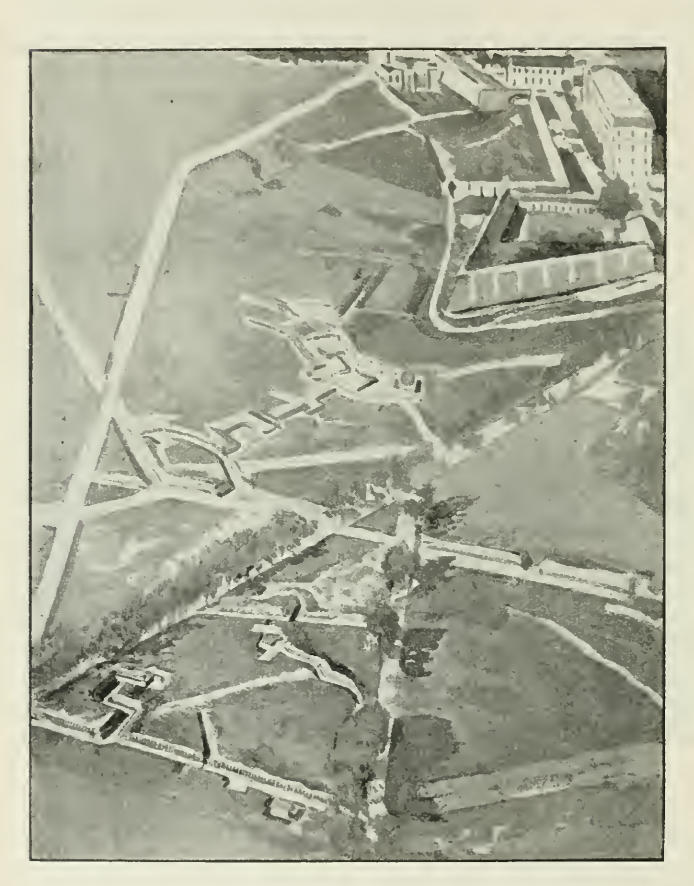
TRAVAUX D'APPROCHE ET ENTONNOIRS

sans courir à une mort certaine, car le sol s'ouvrirait sous les pas des assaillants engloutis dans l'explosion de leurs fourneaux; il faut de toute nécessité détruire ces mines une à une par des travaux souterrains semblables, à juste titre dénommés contre-mines.

Des tranchées, zigzaguant de façon à dérober leur intérieur aux vues de l'assiégé, sont poussées vers la fortification jusqu'à une distance aussi rapprochée que possible des murailles. On les arrête, la prudence la plus élémentaire le commande, avant d'arriver au terrain miné, puis, dans le parapet de la tranchée la plus au-dessous de ces travaux un fourneau chargé de poudre qui, en déflagrant, bouleversera tout au-dessus de lui, est le meilleur, on peut dire le seul procédé applicable à cette destruction. L'assiégeant s'enfonce donc aussi profondément que le lui permet la nature du terrain, soit en creusant des galeries inclinées, soit en forant des puits verticaux; s'il avance à travers la roche, son travail est lent, mais aussi il offre à ses sapeurs-mineurs des conditions de sécurité exceptionnelles: ils peuvent progresser sans crainte à travers les entrailles de la terre, aucun éboulement n'est à craindre: si

l'on a affaire à un terrain peu ou pas résistant, il faut, au fur et à mesure qu'on avance, et ceci sous peine d'être enterré vivant par un effondrement subit, soutenir les parois des galeries avec des coffrages en bois, et si ces travaux, même en temps de paix, alors qu'ils sont conduits avec la plus grande prudence, présentent des dangers incontestables, combien ces dangers ne sont-ils pas plus considérables en temps de guerre, alors que toute considération de sécurité doit céder le pas à la nécessité impérieuse de faire vite!

Si l'on rencontre un banc de sable friable, les difficultés de protection contre les éboulements deviennent extrêmes : le travailleur en tête de galerie, le haut du corps protégé par quelques mauvaises planches, creuse le sol instable, ayant à côté de lui, à hauteur de sa bouche, un tuyau par lequel lui arrive l'air frais puisé au dehors et lancé par un ventilateur ; à ses côtés également se trouve une lampe qui éclaire la nuit de son labeur souterrain. Soudain le sable contenu encore par nulle digue se met à couler avec rapidité autour de lui, montant, montant sans cesse, enfouissant bientôt ses jambes ; et comme le mineur est accoutumé à ces envahissements de la fine poussière de sable, il ne fuit pas aussitôt, car, si à chaque fois il fuyait, son travail sans cesse se trouverait inutilement arrêté. Cette fois cependant l'inondation solide est sérieuse, ses jambes sont prises, la route est coupée derrière lui, il est immobilisé et la marée monte toujours ; alors il ne lui reste qu'une ressource : coller sa face contre le solide tuyau qui lui amène l'air, placer sa lampe aussi de façon qu'elle soit vivifiée par cet air, et, le corps plus d'à demi enfoui dans le sable, attendre qu'on le vienne dégager...



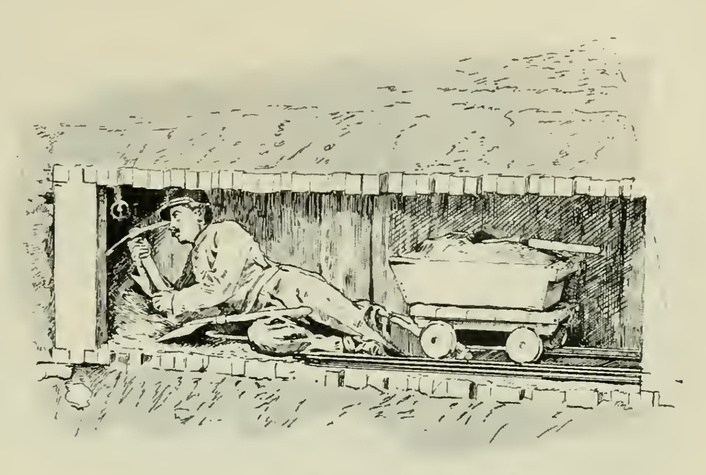
TRAVAUX D'APPROCHE EN SAPE PROFONDE

Cependant, par tous les moyens et dans de multiples directions, les galeries souterraines de l'assiégeant sont poussées vers celles de l'assiégé ; bientôt une véritable ville souterraine aux rues enche-

vêtrées régulièrement se trouve ainsi constituée, puissamment éclairée à la lumière électrique, puissamment ventilée par une tuyauterie qui court le long de ses parois, sillonnée de voies ferrées sur lesquelles roulent des wagonnets poussés à bras d'hommes et destinés à l'évacuation des déblais provenant des fouilles.

Durant ce temps l'assiégé, lui non plus, ne reste pas inactif : il accroît le réseau de ses galeries, s'avance vers l'adversaire, cherche également à s'enfoncer plus profondément.

A travers le massif de terre qui sépare encore les travailleurs ennemis, bientôt les coups de pioches et de pics s'entendent, bruits sourds que seul peut percevoir une oreille exercée.

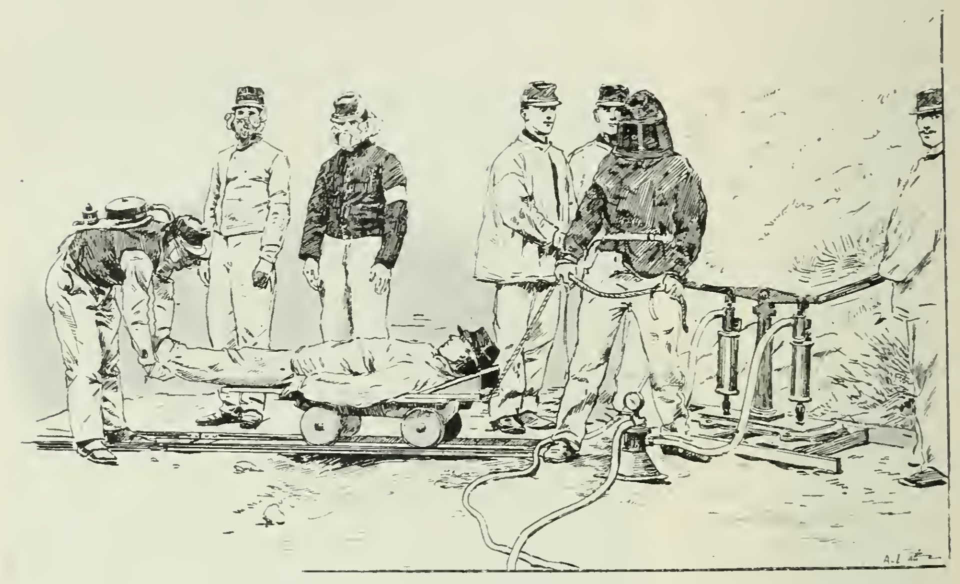


INTÉRIEUR D'UN RAMEAU DE COMBAT

Alors on abandonne la construction de ces galeries dans lesquelles un homme en se courbant peut, à la rigueur, se tenir debout : elles sont d'un avancement trop lent : elles offrent trop de prise et pas assez de résistance à la destruction. Désormais c'est la lutte souterraine à courte distance qui s'engage : on emploie des galeries plus étroites dites rameaux de combat, dans lesquelles on ne peut passer qu'en rampant, mais qui ont l'avantage d'être très solides, grâce à leur petitesse. On les pousse droit vers l'ennemi, et, à bonne portée, bien vite, à leur extrémité on entasse des sacs de poudre ; derrière on ferme le rameau sur une certaine longueur en le bourrant de terre de façon que l'explosion ne le bouleverse pas en entier, puis on met le feu aux poudres... Le premier prêt ici détruit l'ouvrage de son adversaire, l'ensevelit sous les décombres de sa galerie écrasée par l'explosion ; et cette lutte contre un ennemi invisible, qu'on ne verra sans doute jamais, dont l'on est réduit à deviner la présence dans telle ou telle direction, à telle ou telle distance, a quelque chose de mystérieux qui lui donne un attrait étrange. Si cette lutte est particulièrement passionnante, combien aussi est effrayante la perspective de la mort horrible à laquelle on s'expose si l'on a le dessous. Le soldat blessé sur le champ de bataille a au moins la consolation de respirer à longs traits l'air pur qui le baigne, de voir autour de lui des objets familiers ; il a la presque certitude d'être secouru à temps. Le mineur, enfoui à plusieurs douzaines de pieds sous terre, au sein d'une galerie éventrée par une explosion, se sent seul et bien seul ; au bout de longues heures d'une angoisse horrible passées dans des ténèbres absolues, fatalement il périra faute d'air, asphyxié, étouffé peut-être dans cette tombe profonde qui l'ensevelit vivant...

A force de persévérance, après une lutte souterraine souvent fort longue, témoin Sébastopol, plus récemment Tuyen-Quan et maintes autres guerres

de mines, l'assiégeant est parvenu à détruire les fourneaux de l'ennemi ; il est arrivé au pied même de la fortification, la brèche est ouverte, l'assaut est livré. Cette brèche à peine faite aux murailles, tant bien que mal, avec des moyens improvisés, le génie l'a réparée, élevant des barricades à son sommet, des retranchements en arrière, la semant d'obstacles de toutes natures. Quoi que fasse l'assiégé, à de rares exceptions près, prépondérant? Du côté de la défense, qui organisera les maisons, les crénelera, les barricadera, sèmera leurs abords d'embûches, d'obstacles ; du côté de l'attaque, qui détruira à coups de mine les obstacles, les barricades, qui renversera les murailles en les sapant par tous les moyens, qui? sinon le génie aidé, si son effectif est trop faible, par des soldats qu'il dirigera et initiera à cette guerre de chicanes dont il a le secret.



APPAREILS DE SAUVETAGE DES ASPHYXIÉS

arrivé à cette période de la lutte, l'assiégeant doit parvenir à ses fins ; ce n'est qu'une question de jours; par la brèche il finira par pénétrer dans la place ; alors, s'il reste encore à ses défenseurs quelques ressources, s'ils ne sont pas trop démoralisés, si, comme les Espagnols lors des guerres du premier Empire, ils sont soutenus par un patriotisme vraiment fanatique, commencera la guerre de rues, et, quartier par quartier, maison par maison, il faudra conquérir la ville.

Que dire du rôle du génie dans la guerre des rues, que chacun ne puisse deviner aisément ; ce rôle, aussi bien dans l'attaque que dans la défense, n'est-il pas de toute évidence éminemment

Tel est, résumé, le service des troupes du génie à la guerre. Celui de ses états-majors embrasse, s'il est possible, une multiplicité d'attributions encore plus grande, surtout quand il s'agit de guerres coloniales durant lesquelles, tandis que l'on marche en avant, il faut organiser de toutes pièces les conquêtes au fur et à mesure qu'on les acquiert.

Dans les campagnes en Europe, aux états-majors des généraux commandant des groupes d'armées ou des armées sont attachés des officiers du génie de divers grades chargés d'étudier tout ce qui a trait au service technique de l'arme : à chaque état-major de corps d'armée est adjoint un officier supérieur du gé-

nie qui commande les troupes de cette arme faisant partie du corps d'armée, savoir : une compagnie restant à la disposition du général en chef et deux compagnies affectées chacune à l'une des divisions d'infanterie qui composent le corps d'armée; enfin, à chaque division de cavalerie indépendante forte de six régiments, et, comme son nom l'indique, chargée d'opérer isolément, se trouve attaché un officier du génie, dont le rôle est de diriger les pelotons de cavaliers dynamiteurs de la division dans leurs destructions de voies ferrées et d'ouvrages d'art utilisables par l'ennemi. En Europe aussi, aux armées et dans les places fortes, le génie est chargé du service de l'aérostation, du service des chemins de fer, du service géographique, de la téléphonie et de la télégraphie optique; dans certains cas de la télégraphie électrique installée généralement par des troupes spéciales de télégraphistes; de l'entretien et de la réparation des camps, des forteresses et des casernements; et particulièrement, en territoire conquis, de tous les services qui incombent aux ingénieurs des ponts et chaussées et aux architectes.

Dans les colonies nouvelles, le génie apparaît comme le grand pionnier de la civilisation; là, lui seul a pour mission de fonder des villes, de les relier par des chemins de fer et des lignes télégraphiques qu'une fois édifiés il exploite, de creuser des puits, de tracer et de construire des routes avec tous les ouvrages qu'elles et les voies ferrées nécessitent : ponts, tunnels, tranchées, etc.; d'élever des forteresses et des redoutes; d'établir la carte des pays encore à peine connus, d'endiguer les rivières, de les canaliser.

Là, plus que partout ailleurs, son rôle est celui de la fée bienfaisante qui, d'un coup de baguette magique, fait surgir du sol des ressources inépuisables et transforme un pays, sauvage ou accidentellement privé des avantages que confère l'utilisation raisonnée des conquêtes de la science moderne, en une contrée largement dotée de tous les bienfaits dont nos inventeurs et nos savants nous ont gratifiés et que savent si bien utiliser nos ingénieurs civils en Europe, nos ingénieurs militaires dans les colonies naissantes.


EXPLOSION D'UN FOURNEAU

Léo Dex.

NOTIONS D'AVICULTURE PRATIQUE

Ce qu'on appelait autrefois *l'éducation des oiseaux* a pris, à notre époque positive et scientifique, le nom d'*aviculture;*



POULE ANDALOUSE

c'est absolument la même chose, avec cette différence que l'élevage des oiseaux était méconnu, délaissé, mauvais genre, tandis que l'aviculture est devenue à la mode. A la ville, à la ferme, dans le jardin de la villa, le citadin, l'agriculteur, la grande mondaine se passionnent pour l'aviculture. Partout on améliore les races d'oiseaux, on organise des concours, des expositions, où les plus beaux sujets remportent les plus grands prix.

Il existe en France des collections d'oiseaux de basse-cour qui sont célèbres. Celle de Mmes de Chabannes, Maillet du Boullay, Octave Mirbeau et Anna Judic. Celle de MM. Giet, Lejeune, de Foucault, de Lainsecq, de Marcillac, Alexis Guillaumin.

De tous les gallinacés, la poule est celui qui jouit des préférences de l'amateur, de l'aviculteur et du fermier; à la ville, au couvoir, dans l'exploitation rurale, la poule contribue par ses produits à varier le régime de la table, à grossir les bénéfices de l'industriel, à payer les fermages du petit cultivateur. La réputation de cet oiseau est justement méritée, puisque, d'après les dernières statistiques, les produits de la poule consommés annuellement en France s'élèvent à deux milliards de francs.

Cependant, quoique certains cantons soient renommés pour leurs poulardes, leurs œufs, leurs poulets gras, il en est d'autres où l'élevage de la volaille est dédaigné comme infime, où la poule est considérée comme une bête de luxe, qui mange deux fois sa tête avant de rapporter un sou.

Les malédictions qui accablent l'espèce poule sont nombreuses; on lui reproche : de ne pas pondre assez, de ne jamais couver, de mal conduire ses poussins, de les abandonner, de commettre des dégâts, de coûter cher à nourrir et d'être sujette aux épidémies. Après l'énonciation de pareils griefs, on est en droit de s'étonner qu'il y ait encore tant de poules, et que nos races françaises conservent un si grand nombre



POULE FRISÉE DU CHILI

d'admirateurs et de consommateurs, même à l'étranger!

Ces reproches ne sont nullement justifiés. Buffon affirme que, de son temps, les poules ne donnaient en moyenne pas plus de quatre-vingts œufs par saison

de ponte; aujourd'hui, nous avons des pondeuses d'hiver et d'autres dont la ponte annuelle dépasse victorieusement les deux centaines; nous possédons des couveuses parfaites, d'excellentes mères, des poules sédentaires, incapables de détruire une salade, des poules qui ne coûtent rien à nourrir et qui trouvent elles-mêmes leur provende. Nous ne manquons que d'éleveurs habiles qui, par une hygiène raisonnée, épargnent à leurs troupeaux les dangers d'une épidémie. La vérité, c'est que l'exploitation de la basse-cour est une véritable industrie agricole, qui a ses règles et ses préceptes, une industrie mal comprise et encore plus mal dirigée dans beaucoup de nos départements. C'est une industrie qui exige, de la part de ceux qui s'y livrent, une intelligente attention, quelques connaissances spéciales et une sagacité particulière qui n'est pas l'apanage de tous. C'est par des siècles de sollicitude que nos villageoises du Maine, de l'Ile-de-France et de la Bresse ont fixé, perfectionné les caractères de nos races les plus vantées; c'est par leurs soins répétés que nos chapons du Mans, immortalisés par Racine, ont conquis une réputation universelle; c'est par la perfection de leurs procédés d'élevage que nos aviculteurs parviennent à fournir au Minotaure parisien les huit cent millions de volailles qu'il absorbe en douze mois!


COQ DORKING

D'abord, ce n'est pas tant la nature du sol ou les conditions climatériques qui nuisent au succès de l'élevage, c'est plutôt la manière d'opérer. Si l'on examinait sérieusement les conditions météorologiques des pays où l'éducation des poulets est une source de profits, on remarquerait que ces pays sont les moins favorisés. La prévoyance des éleveurs supplée aux inconvénients du sol, elle défie l'inclémence du ciel.

Il faut constater que les poulaillers de produit abritent toujours des troupeaux de choix composés de sujets d'origine connue, qui vivent sur un terrain préparé pour la satisfaction de leurs désirs, pour faciliter leur extension.

La formation d'un troupeau doit répondre aux besoins de l'amateur. Suivant qu'il désire des œufs ou des poulets, il fait choix d'une race de pondeuses ou de couveuses. Chaque race a des qualités qui lui sont propres et des défauts qu'il faut connaître avant de prendre une décision, car, s'il est prouvé que toutes les poules doivent pondre, il est avéré que beaucoup ne couvent pas.

En général, nos races françaises ne sont pas très ardentes couveuses, sauf la race de Barbézieux et la race dite « courtes-pattes »; aussi, dans nos cantons d'aviculture industrielle, remplace-t-on les poules par les dindes.

Nos poules tiennent un meilleur rang pour la qualité : elles occupent le premier pour la grosseur et la finesse; pour la chair et la précocité, aucune race étrangère ne les égale.


POULE DORKING

On leur oppose quelquefois la dorking, une variété mal fixée, très estimée aux environs de Londres, et qui dégénère

rapidement entre les mains qui ignorent les secrets de son croisement.

Voici quelques monographies comparatives de la valeur industrielle des races de poules les plus convenables à la formation d'un troupeau de produit : on observera que le poids du corps de l'oiseau est pris à six mois, sur des volailles bonnes à être vendues, mais non engraissées. Commençons par les fortes pondeuses.

La hambourg est une poule de race très rustique, d'origine hollandaise, acclimatée en Allemagne. Elle prospère sous tous les climats. Son développement est assez lent, elle ne couve qu'accidentellement, pond 240 œufs par an, du poids



COQ DE HAMBOURG

de 48 grammes, consomme 150 grammes de nourriture par jour. Sa chair est fine, elle atteint le poids de 1 kilogramme 10 grammes.

La campine est une poule commune au sud de la Belgique ; elle est rustique, vagabonde et pillarde, exige de l'espace, prospère partout où elle est libre, se nourrit aux dépens de la nature. Son développement n'est pas plus rapide que celui de la hambourg, son penchant à l'incubation est nul. Elle pond 225 œufs du poids de 48 grammes, consomme 125 grammes de nourriture. Sa chair est bonne. Elle reste chétive et ne pèse que 900 grammes.

On vante aussi des poules bâtardes d'origine italienne, que l'on reconnaît à leurs pattes jaunes, signe qui les fait refuser par les acheteurs, la chair des



COQ DE CAMPINE

poules à pattes jaunes n'étant pas goûtée du consommateur.

Passons aux races françaises les mieux cotées.

La houdan, poule rustique, effrontée, coureuse, se plaît sur un sol calcaire ou perméable. Son développement est très rapide, sa précocité inouïe. Quand les poussins des autres races ont encore leur fourrure de duvet, les houdanais étalent déjà une queue en éventail. La houdan ne couve jamais. Elle pond 125 œufs du poids de 62 grammes, con-



POULE HOUDAN

somme 195 grammes de nourriture et pèse 1 kilogramme 750 grammes. A trois mois, le poulet peut entrer en épinette ;

avant la fin du quatrième mois, les gourmets lui présentent les armes.

La crèvecœur est originaire du Calvados. Elle affectionne les herbages, branche sur les pommiers et passe la nuit à la belle étoile. Elle est sujette au coryza quand on la renferme, à la gale des pattes en pays humide et brumeux, au tournis, à la congestion dans les régions chaudes. C'est une poule normande des environs de Lisieux. Sa précocité est aussi grande que celle de la houdan, dont elle est cousine. Elle couve peu et très tard, en fin de saison. Elle mange 200 grammes de nourriture, pond 122 œufs, qui pèsent 78 à 80 grammes. Sa chair est exquise, blanche et fine, très estimée des connaisseurs; elle pèse 2 kilogrammes 75 grammes. Son engraissement est facile et ne dépasse pas le quatrième mois.



COQ CRÈVECŒUR

La bressane, qui nous fournit les poulets moelleux bien connus aux Halles centrales, est d'une race rustique qui supporte tous les climats; elle aime les herbages et les prés. Elle compte deux variétés : la bresse noire, dite de Louhans, et la bresse grise.

Le développement de ces deux variétés est rapide, leur engraissement atteint des proportions vénérables. Elles couvent, mais à leur gré; elles sont sauvages et lunatiques; le déplacement de leur couvée, une surveillance trop assidue leur fait abandonner le nid. Leur ponte est de 160 œufs du poids de 80 grammes. La bresse noire consomme 195 grammes. Sa chair est exquise, d'un goût délicat; elle pèse 1 kilogramme 585 grammes. La bresse grise n'absorbe que 158 grammes. Sa viande est bonne, son poids de 1 kilogramme 565 grammes.

La race de Barbezieux demande un terrain sec, un climat tempéré; elle se développe lentement, mais s'engraisse facilement. Elle couve bien, se montre bonne mère, pond 150 œufs et mange 150 grammes de nourriture. Sa chair est succulente, son poids de 2 kilogrammes 105 grammes.

La race de La Flèche veut le même terrain, le même climat que la précédente. Son développement est tardif, son engraissement lent. Son désir de couver ne se fait pas sentir. Elle pond 140 œufs du poids de 70 grammes, consomme 195 grammes. Sa chair est très prisée, son poids 1 kilogramme 530 grammes; il faut six mois pour faire un chapon.

La race du Mans est rustique; elle prospère en terrain sec et couve très rarement. Elle pond 110 œufs du poids de 64 grammes; chair renommée; poids, 1 kilogramme 990 grammes.



POULE COURTES-PATTES

La race de Gournay est la poule commune de Normandie, mais particulière aux pays de Caux et de Bray. C'est une poule rustique, coureuse, aimant la verdure et la liberté. Elle couve une fois

par an, par lubie, quand il fait chaud. Sa ponte annuelle est de 146 œufs du poids de 70 grammes. Elle ne consomme que 145 grammes et se contente de ce qu'on lui donne. Volaille ordinaire, qui pèse 1 kilogramme 200 grammes.

La courtes-pattes est une race rus-



POULE PADOUE ARGENTÉ

tique qui s'accommode de tous les terrains et de tous les climats. Son développement n'est pas rapide. Elle couve et conduit bien, mais tard; les couvées de printemps ne sont pas son fait. Elle pond 150 œufs par an, qui pèsent 61 grammes. Sa chair est savoureuse, son poids 1 kilogramme 650 grammes.

Les races françaises que nous venons de décrire au point de vue du rapport sont celles qui produisent nos volailles d'alimentation. Mais on les a dressées à pondre en leur enlevant l'œuf quotidien, en détruisant le nid commencé; elles sont devenues spécialistes. Si la fièvre d'incubation les prenait, elles pondraient moins, car le temps de la couvaison et de la conduite des poussins n'est pas favorable à la ponte. Les éleveurs qui connaissent à fond le caractère des races de basse-cour remédient à cet inconvénient en entretenant un parquet de poules couveuses. La meilleure race connue est celle des négresses du Japon, qui, avec un local convenable, couveraient toute l'année.

Lorsqu'on a fait choix de la race que l'on veut améliorer ou exploiter, suivant ses goûts, il faut songer à son logement. Obéissant à un usage blâmable, les amateurs ont le tort de se servir du poulailler qui existe déjà ou de faire bâtir des volières magnifiques, grillagées, ornées de girouettes, garnies de chalets à festons reposant sur un sol bitumé. Ces fantaisies ruineuses ne sont jamais à la convenance des oiseaux. Ces volières, presque toujours placées à l'écart, flanquées par les communs, ont l'avantage de ne pas tenir beaucoup de place, mais, en revanche, quels frais! quel entretien! Les poules y pondent peu, contractent des maladies incurables, n'y couvent que rarement, produisent de chétifs poussins, donnent des œufs qui laissent à désirer sous le rapport de la finesse, mais qui reviennent à deux ou trois francs chacun.

L'aviculteur désireux de posséder un troupeau de choix, donnant son maximum de produit, doit renoncer aux volières fermées, installer franchement ses oiseaux en parquet, afin de les maintenir en captivité en leur donnant l'illusion de la liberté, le sentiment de leur sécurité.

Dans ce but, il devra se préoccuper



COQ PADOUE HOLLANDAIS

de l'exposition de son parquet, de son aménagement et de la construction d'un poulailler d'adultes. Il cherchera pour l'aménagement de son parquet une pelouse bien unie.

On peut aussi prendre pour terrain

d'élevage une bande de pré, un coin de verger, mais en principe une place exposée au soleil durant la plus longue partie du jour.

La forme du parquet importe peu,



COQ CHAPERON-ROUGE

pourvu qu'on lui donne au minimum dix mètres de côté, pour encadrer une douzaine d'oiseaux. Ces dimensions, en vue de permettre aux hôtes du parquet de trouver la nourriture végétale qui leur convient, soit environ dix mètres carrés par tête. Dans la pratique, l'observateur ne tarde pas à s'apercevoir des mesures qu'exige un parc; si son enceinte n'est pas calculée d'après ces



COQ LANGSHAN

chiffres, le sol devient pelé, aride, insalubre. Néanmoins, l'industriel ne peut raisonnablement établir pour ses pondeuses autant de parcs qu'il a de fois dix poules : pour cinq cents, il aurait besoin de cinquante parquets, il lui faudrait dépenser autant pour l'abri de ses volailles que pour l'achat de ses troupeaux. Dans ce cas, il forme des clans de cinquante et de cent, avec cinq et dix coqs par clan, et disperse ces compagnies sur un hectare divisé en cinq et dix parquets. Ceci, parce que la poule a des habitudes sédentaires, parce que cinq cents poules laissées en liberté sur un hectare de terrain adopteraient un coin et ne parcourraient jamais entièrement leur domaine, sauf quelques gélines des races pillardes et vagabondes, qui s'accoutument cependant au parquet fermé.

L'enceinte économique d'un petit parquet se compose de neuf poteaux de $2^{m},50$ de hauteur et $0^{m},05$ d'épaisseur. On les prend en chêne, en sapin ou en châtaignier; les poteaux de chêne ou de sapin sont équarris et destinés à être peints ou enduits; les poteaux de châtaignier, écorcés ou non, demeurent arrondis pour les installations rustiques. Tous ces poteaux sont appointis et trempés, sur une longueur de 50 centimètres, dans un bain de goudron de houille, puis on les laisse sécher un jour ou deux. Dès qu'ils sont secs, on les plante en terre, à 5 mètres d'intervalle, en les laissant dépasser de 2 mètres. Les poteaux d'angle, destinés à être tiraillés pendant la pose du grillage, les montants de la porte sont affermis par des traverses qui s'appuient d'un côté sur le poteau à équilibrer, de l'autre sur un pieu perdu chassé en terre, au niveau du sol. Il restera un poteau sur les neuf;



COQ ESPAGNOL

ce dernier sera planté dans le voisinage d'un autre poteau, à une distance de 80 à 90 centimètres ; il servira de tuteur à la porte d'entrée.

On commencera à relier les poteaux par le haut à l'aide de trois à quatre ronces artificielles placées à 10 centimètres l'une de l'autre, et qui occuperont ainsi 50 centimètres des poteaux.

DISPOSITION D'UN PARC

E, Poteaux pour soutenir le quillage. A, Porte. B, Verminière. E, Poulailler. P, P, Fosses à poudrer. F, F, Massifs de verdure.

Ces ronces empêcheront les tentatives des chats qui oseraient grimper le long du grillage. De cette façon, les poteaux seront maintenus rigides à leur distance. Ensuite, on commencera à tendre dans le bas, à ras de terre, un coupon de grillage maille de 0m,018 sur 0m,50 de hauteur; cette maille entravera les visites désagréables des rats, mulots, belettes, fouines et autres bêtes puantes qui pourraient détruire les oiseaux, leurs poussins ou leurs œufs. Au-dessus de ce premier coupon on fixera sur le mètre restant à couvrir sur les poteaux deux coupons : largeur, 0m,50; maille, 0m,041, dite maille de chasse, et l'enceinte sera parfaite. Cette hauteur de clôture est plus que suffisante ; certaines races naines se contentent d'une clôture sur un mètre, et même plus basse, mais en général il est inutile de clore sur trois mètres; pour les oiseaux volages, une bonne entrave à l'aile les maintient dans les limites du parquet, et l'entrave coûte 20 centimes.

Le grillage se fixe sur les poteaux au moyen de conduits cloués. Un homme tend le coupon de grillage à l'aide d'un bâton passé dans les mailles, tandis que l'autre enfonce les conduits à coups de marteau. Le grillage sur 50 centimètres de hauteur est plus facile à tendre que celui d'un mètre; il ne se gondole pas et forme des clôtures légères, agréables à l'œil : elles ne masquent pas le paysage et ne gâtent point l'aspect des pelouses.

Il est bien entendu qu'en fixant le grillage, on a réservé la place de la porte entre les poteaux les plus rapprochés.

L'aménagement intérieur du parquet se compose : d'une fosse à poudrer, d'une verminière naturelle et des plantations destinées à procurer de l'ombrage et des retraites aux reproducteurs.

La fosse à poudrer se place au centre du parquet : c'est la piscine des gallinacés, leur bain de poussière; c'est en se roulant, en s'agitant au milieu des matières pulvérulentes qui le composent que la poule extermine les parasites qui l'assiègent.

Ce bain se place à l'abri de l'humidité; pour l'y soustraire, on le creuse à l'endroit qu'occupera le poulailler. Ses proportions, pour qu'il soit utile sans grandes dépenses, sont de 1m,60 sur 1 mètre; sa profondeur, de 0m,20. Quand la fosse est prête et bien nettoyée des racines que le fer de la bêche a pu mettre à jour, on étend sur le fond une couche de gros sel de trois centimètres au moins. Sur ce sel on verse du plâtre ordinaire, qui forme une seconde couche de cinq centimètres, puis, sans attendre que l'humidité de la terre ait fait prendre le plâtre par le moyen du sel,

on comble la fosse de cendres tamisées. La fleur de soufre, la poudre de pyrèthre, que les auteurs qui ont rêvé sur la basse-cour recommandent de mélanger aux cendres de cette fosse, ne peuvent y être repandues en quantité suffisante pour soulager les oiseaux. Il vaut mieux distribuer ces poudres à l'aide d'un insufflateur.

Le bain creusé, on ne procède à son remplissage que lorsqu'il est protégé par la construction qui doit l'abriter; il faut qu'en tout temps cet auxiliaire d'élevage soit préservé de la pluie, que les infiltrations ou les vapeurs du sol n'agglomèrent pas les cendres : un coup de râteau dans leur masse maintient cette poudrière à l'état sec.

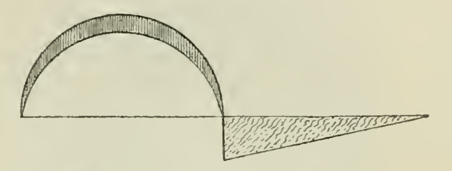
La verminière naturelle est le second accessoire d'un parc à volailles. Établie dans les règles de l'art, elle contribue à la nourriture économique des oiseaux.

On sait que le ver, dont la poule est friande, sillonne en tous sens la terre à une profondeur égale à celle que parcourt la taupe.

Cette dernière ne creuse ses mines et ses contre-mines que pour piéger dans leurs sinuosités les vers, les larves, qui dans leur trajet souterrain viennent fatalement tomber au milieu des galeries obscures et couvertes creusées par leur ennemie. Si donc, à l'imitation de la taupe, nous pratiquons une coupe vive dans le sol qui nous donne deux niveaux, les vers du niveau inférieur et ceux du niveau supérieur franchiront inévitablement les lignes de notre coupe et tomberont sous le bec des oiseaux. Ce piège perpétuel constitue la verminière naturelle; on l'établit ainsi :

On trace sur le sol une demi-lune, avec un rayon variable de $1^{m},25$ à 2 mètres. La grandeur du rayon dépend de la quantité d'oiseaux qui vivent sur le parquet. Cette portion de cercle se décrit avec un cordeau; des piquets, plantés de distance en distance, indiquent au terrassier le tracé à suivre. Alors il dégazonne préalablement l'espace compris entre les piquets, puis il enlève la terre soigneusement, de manière à creuser une fosse semi-circulaire figurant une tranche de sphère évidée, profonde de 50 centimètres au dos et remontant en pente douce à niveau du sol. Il est nécessaire que la coupe du fond soit bien perpendiculaire. Cette fosse est comblée de gros son, de litière de paille, de verdure; elle n'a pas besoin d'être couverte.

Les vers ne tarderont pas à se réfugier sous la litière, que l'on retournera en partie chaque jour jusqu'à ce que les oiseaux la retournent eux-mêmes. La seule précaution à prendre, c'est de veiller à ce que le trou soit toujours comblé de menue paille, de balle d'avoine ou de gros son, de maintenir la couche au-dessus du niveau du sol, de façon à ce que le fond et l'adossement de la verminière soient toujours secs.



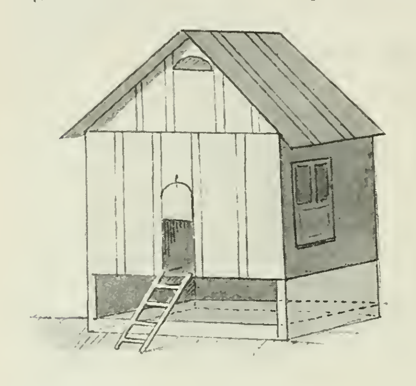
VERMINIÈRE EN PLAN ET EN COUPE

Trois ou quatre verminières valent mieux qu'une. Dans les parquets de cinquante et cent poules on en place une vis-à-vis du poulailler. Lorsque la couche inférieure noircit et passe à l'état de terreau, on la retire, pour conserver la sécheresse et la stérilité du fond. Trois semaines après son établissement, cette verminière est en pleine activité, et la dépense quotidienne des poules diminue de moitié.

L'usage du poulailler à échelle n'a été adopté qu'après une longue et attentive observation des races percheuses : la poule aime à pondre en secret, avant de lâcher son œuf elle tourne autour de l'endroit qu'elle a choisi et ne se décide à l'occuper que si les alentours sont calmes, si rien n'alarme ses regards défiants. Le poulailler est dans ce cas un refuge indiqué, si les oiseaux n'y sont

jamais dérangés pendant leur sommeil ou leur ponte; l'échelle augmente la confiance de la poule, il lui semble qu'on ne peut la suivre sur cette voie aérienne dont chaque échelon l'éloigne du sol, et toutes les pondeuses du parquet ayant la même conviction, tous les œufs se trouvent réunis dans le même lieu.

Le poulailler se fabrique en bois de sapin; il repose sur quatre pieds qui l'élèvent à 80 centimètres du sol : il se compose d'une caisse haute d'un mètre, large de deux, sur 1m,30 de profondeur.



POULAILLER

Cette caisse est couverte d'un toit pointu à deux versants, fait de planches recouvertes en carton bitumé ou mieux encore de chaume. La hauteur totale de ce monument champêtre est de 2m,25 sous la pointe du toit, et 1m,80 de l'extrémité des pieds au point de raccord des chevrons. Les chevrons dépassent le périmètre de la bâtisse de 0m,25. La caisse est percée de cinq ouvertures : deux petits losanges grillagés, vis-à-vis l'un de l'autre, à l'ouverture de l'angle du toit, pour assurer la ventilation; une chatière de 0m,25 sur 0m,30, pour l'entrée des oiseaux, et, de chaque côté, des portes de 0m,80 sur 0m,70, pour faciliter le nettoyage et la récolte des œufs. Les juchoirs se posent sur des supports, dans le sens de la largeur, à 0m,20 les uns des autres, à 0m,40 du plancher. On ne les cloue pas, afin de pouvoir les enlever pour le nettoyage; ils sont fixés aux supports par un piton graissé. Ces juchoirs se font plats, larges de 0m,05; les perchoirs ronds déforment le bréchet des oiseaux. Ils sont posés à la même hauteur et sur le même plan, précaution qui évite les luttes intestines pour la primauté du plus haut perchoir. En posant les juchoirs, on dégage les angles, qui sont garnis de paille tassée et servent de pondoirs. Le fond se couvre de balle d'avoine, de sciure de bois, de vieux plâtre, d'aiguilles de sapin, matières qui facilitent singulièrement le nettoyage de la boîte et son entretien. Ce poulailler peut contenir trente grosses volailles ou soixante poulets; ses dimensions peuvent s'augmenter ou se diminuer en basant le cadre de la caisse d'après la proportion 15 : 30, chiffres donnant la place prise par une poule juchée.

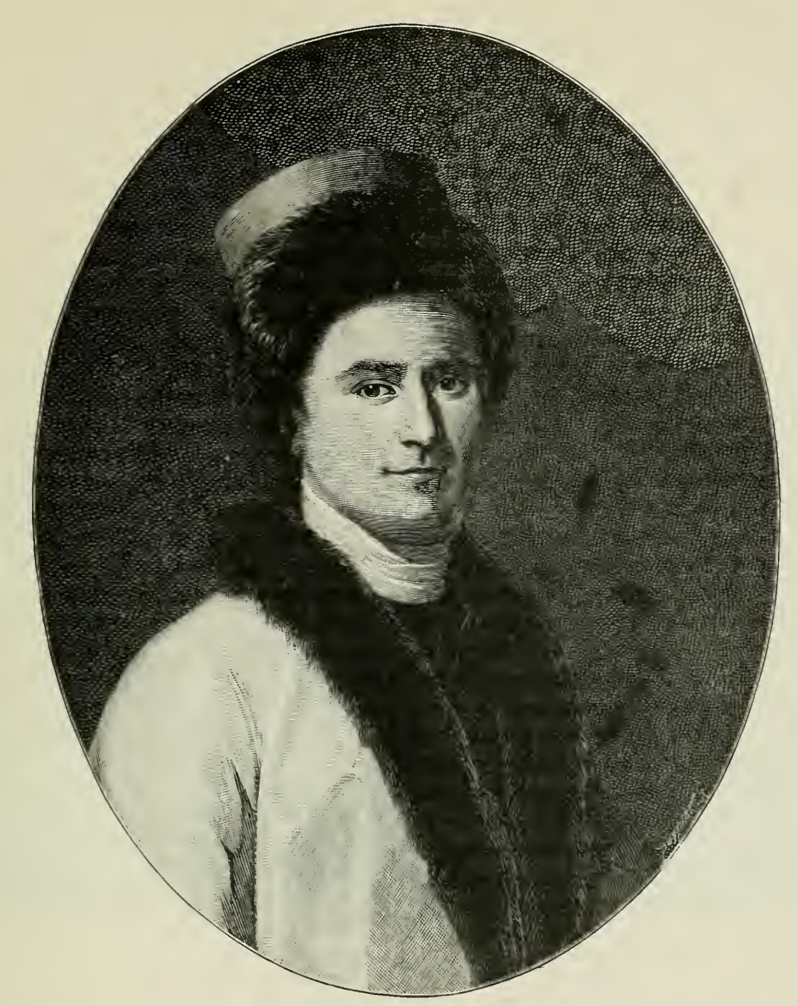
Pour compléter un parquet qui n'aurait pas d'ombrage, pour donner aux oiseaux l'illusion de la liberté, pour ménager aux poules des retraites charmantes et rompre la poursuite des coqs jaloux, on plante dans les angles du parquet ou sur son pourtour quatre à cinq rangs de tubercules de topinambours, cela pousse très vite et se renouvelle chaque année sans aucun soin.

Maintenant, admettez que vous ayez suivi les prescriptions qui précèdent; admettez que sur votre pelouse banale, transformée en parquet, se dresse un élégant poulailler blanc, couvert d'un chaume jaune d'or, avec les couvre-joints des parois laqués de mauve ou de lilas.

Figurez-vous cette construction de fantaisie émergeant d'une forêt verte de topinambours à longues feuilles, et sur le gazon, picorant les vermisseaux ou peletonnées sur l'herbe, un joli lot de campines crayonnées ou de cochinchinoises victoria aux tarses emplumés...

L'effet serait si ravissant que l'on viendrait pour voir votre parquet de dix lieues à la ronde.

Paul Devaux.



JEAN-JACQUES ROUSSEAU
D'après un portrait à l'huile de La Tour.
(Collection de M. le marquis de Girardin.)

JEAN-JACQUES ROUSSEAU A ERMENONVILLE

Au printemps de l'année 1778, Jean-Jacques Rousseau, âgé de soixante-six ans, vivait assez paisiblement à Paris, à un 4e étage de la rue Plâtrière, la même qui porte aujourd'hui son nom. Son existence était des plus modestes, car il était resté pauvre, malgré le succès prodigieux de ses livres qui enrichissaient les libraires : sa gloire, il est vrai, était européenne, et n'avait pour rivale que celle de Voltaire qui venait de remporter sur la scène du Théâtre-Français un su-

prême triomphe, et de se voir l'objet d'une apothéose dont le souvenir nous émeut encore.

De divers côtés, des âmes généreuses offraient l'hospitalité à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* : plusieurs grands seigneurs se disputaient l'honneur de lui donner un asile digne de son génie, afin qu'il pût, après les orages et les tempêtes, y goûter les douceurs du repos et y passer en paix les dernières années de sa vie. Parmi eux, citons Milord Maréchal, gouverneur de la principauté de Neuchâtel, le comte Orloff, le prince de Conti, le marquis de Mirabeau, le comte Duprat, le commandeur de Menon, le maréchal de Luxembourg, Corancez, le marquis René de Girardin.

Ce dernier possédait à Ermenonville, à dix lieues de Paris, une propriété magnifique. Il l'avait embellie de jardins fameux, où l'art secondait la nature, de monuments symboliques, de plantations rares; des pièces d'eau, des lacs, une petite île, puis des grands bois sur les hauteurs, achevaient de donner à ce noble séjour un charme infini et en faisaient un cadre admirable pour les méditations d'un philosophe, d'un ami de la nature, d'un grand homme arrivé à la fin de ses travaux et de ses luttes.

Rousseau et sa femme n'avaient pour vivre qu'une petite rente viagère d'environ quatorze cents livres : on sait qu'afin d'augmenter son bien-être, il s'était remis à copier de la musique, mais l'âge le forçait à renoncer à cette occupation; sa main, comme il le disait lui-même, n'était plus assez ferme ni assez agile pour que ce travail lui fût profitable. C'est pourquoi l'idée lui était venue de se retirer à la campagne, où tout est moins cher qu'à Paris. Ses goûts, du reste, le ramenaient toujours aux champs, devant la paisible nature.

Le marquis de Girardin lui fit offrir le séjour d'Ermenonville par un ami qui leur était commun, le docteur Le Bègue de Presle, médecin de la Faculté de Paris, puis il vint lui-même avec sa femme réitérer l'offre de lui donner une retraite pour le reste de ses jours. Il aurait une liberté absolue, serait son maître à tous égards, et, comme il aimait la botanique, il pourrait à loisir satisfaire ses goûts, la terre d'Ermenonville possédant une flore abondante et variée. Rousseau fut touché de cette générosité, de ces sentiments délicats, et après en avoir conféré longuement avec le docteur Le Bègue de Presle, il accepta la proposition qui lui était faite.

* * *

Ce fut le 20 mai (1778) qu'en compagnie de ce dernier, le puissant penseur se mit en route pour Ermenonville, non pas à pied, faute d'argent, comme on en fit courir le bruit, mais dans une chaise de poste qui conduisit les voyageurs jusqu'à Louvres, petit village de Seine-et-Oise. Là, le carrosse et les chevaux du marquis de Girardin vinrent les prendre, et le soir Rousseau coucha dans ce village d'Ermenonville qui allait recueillir les dernières étincelles de son génie, acquérir la célébrité par sa présence, et se parer par sa mort d'un reflet immortel.

M. de Girardin, au comble de la joie, fit part de cet événement à ses amis, et notamment à une femme de mérite qu'il affectionnait. La lettre qu'il écrivit à celle-ci a été retrouvée et est fort intéressante à consulter.

Rousseau se trouva heureux au milieu de la famille de son hôte. Rien n'était négligé pour ménager sa sensibilité, réjouir son cœur, distraire son esprit, charmer sa pensée. Dès le troisième jour de son arrivée, tout lui semblait si propice, il éprouvait tant de contentement qu'il écrivit à sa femme de procéder à son déménagement et de venir le rejoindre. Elle arriva quelques jours après, et ils s'installèrent dans un des pavillons bâtis en avant du château et par côté. Ce pavillon depuis a été démoli. Combien il y a lieu de le regretter!

Le château consiste dans un corps de logis considérable, auquel se joignent

deux grandes ailes parallèles, et qui est flanqué de quatre tours, donnant à l'ensemble un air féodal. Il s'élève, du milieu des eaux qui l'environnent, sur les ruines de la demeure des anciens seigneurs d'Ermenonville. Placé dans le lieu le plus étroit de la vallée, il la coupe en deux parties distinctes. A gauche de rardin, dont le nom est lié pour jamais à celui de Rousseau.

Dans ces dernières années, le prince Constantin Radziwill est devenu acquéreur du domaine. Comme ses prédécesseurs, il se montre jaloux des glorieux souvenirs qui sont attachés à ce magnifique séjour.



VUE DU PARC D'ERMENONVILLE
(Partie sud, devant le château), par P. Mayer.
Au 1er plan, J.-J. Rousseau et le « petit gouverneur ». — Au 2e plan, la famille de Girardin.
Au 3e plan, le marquis de Girardin dessinant (gravure ancienne.)

la face principale, on remarque une cascade dont l'eau se précipite avec bruit dans les fossés qui tournent autour du château.

Un des agréments de cette habitation est un vaste salon d'où la vue embrasse deux paysages magnifiques, celui du midi, d'un style grave, celui du nord, d'un style doux et souriant, pour ainsi dire. Le fronton est orné d'élégantes sculptures.

Le château resta pendant plus d'un siècle la propriété de la famille de Girardin, dont le nom est lié pour jamais à celui de Rousseau.

Jean-Jacques, à peine installé, commença par explorer le parc, la forêt, les environs, et bientôt il eut ses endroits préférés pour ses promenades et ses rêveries. Partout de belles allées, de riants ombrages, des sites enchanteurs, des statues, de petits édifices rappelant quelque grande idée, quelque sentiment généreux, des descriptions poétiques, des maximes de sagesse, en harmonie avec les doctrines et les descriptions de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse*.

Suivons Rousseau dans sa promenade

du matin. Il s'avance, en face du château, par un sentier qui serpente le long du lac, et, la canne à la main, gagne une hauteur boisée, en caressant du regard l'île des Peupliers, qu'il salue au passage, et où il doit reposer après sa mort. Il va s'arrêter à mi-côte près du Temple de la Philosophie, que nous apercevons de loin, grâce à une éclaircie pratiquée dans la forêt. Ce temple est bâti sur un plateau délicieux, d'où l'on domine tout le pays d'Ermenonville, le lac et ses îles. Une touffe de pins le défend contre l'effort de la tempête. Sa forme est circulaire et dans le style simple, élégant, des temples de Vesta et de la sibylle Albunéa, qui se dressent sur les bords du Tibre et de l'Anio. L'architrave n'est soutenue que par six colonnes d'ordre toscan ; chacune d'elles porte le nom d'un homme célèbre, avec un mot latin qui caractérise les services qu'il a rendus à la philosophie moderne.

Admirons d'un peu loin l'ensemble de ce temple symbolique, non achevé à dessein, adossé à un tertre protecteur, festonné de lierre et de plantes grimpantes, et n'ayant pour dôme que l'azur du firmament. En approchant, nous lisons au-dessus de la porte, toujours ouverte, pour signifier sans doute que la philosophie n'exclut aucune idée, aucun système et aucun homme, nous lisons cette parole de Virgile :

RERUM COGNOSCERE CAUSAS

Dans l'intérieur, vide, sans parure et sans autel, nous voyons l'inscription suivante :

HOC TEMPLUM INCHOATUM
PHILOSOPHIÆ NONDUM PERFECTÆ
MICHAELI MONTAIGNE
QUI OMNIA DIXIT
SACRUM ESTO !

Ce qui veut dire : « Ce temple, tout imparfait qu'il est, est dédié à la philosophie, dans la personne de Michel Montaigne, qui sut tout dire. »

Sur les six colonnes sont gravés les noms de Descartes, Newton, William Penn, Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, avec des inscriptions caractérisant leur génie.

A la place de la septième colonne est un simple socle, attendant le fût qu'il doit supporter, et présentant ces mots : *Quis hoc perficiet ?* Qui achèvera l'œuvre commencée? Les autres places sont vides et attendent de même l'action des philosophes à venir.

Sur les marches du temple et à terre, non loin de l'entrée, gisent çà et là des fûts de colonnes, des chapiteaux, des corniches, des pierres taillées et d'autres à dégrossir, en un mot tous les matériaux nécessaires pour le terminer. Prêts à être mis en œuvre, ils annoncent dans un langage muet, mais éloquent, qu'il reste encore à la Philosophie de grands progrès à accomplir pour atteindre à un degré de perfection nouvelle.

Tel était ce monument à l'heure matinale où nous voyons Jean-Jacques le contempler, tel il est encore de nos jours. Les différents possesseurs d'Ermenonville ont veillé sur lui, et le temps en a respecté la gracieuse harmonie. A l'abri de ce vallon, protégé par les arbres de la forêt, loin du bruit des cités et de l'agitation des hommes, il semble, comme les hautes conceptions qu'il symbolise au sein du silence de ces bords heureux, il semble défier les tempêtes et l'universelle décadence.

Nous l'avons tout récemment visité, et nous nous sommes assis près du seuil. Des pensées graves viennent à l'esprit en présence de cet édifice, de ces noms illustres, de ces inscriptions significatives. Tout l'effort séculaire de l'intelligence humaine, avide de lumière et de bonheur, se dresse, pour ainsi dire, devant les yeux éblouis, et l'âme reste pénétrée de respect et de crainte... de respect en l'honneur des génies qui ne sont plus, de crainte à la pensée que l'énigme de la félicité est loin d'être résolue, et que nos clartés sont imparfaites et bornées.

Nous regardions avec tristesse les

colonnes gisant à terre, et réclamant un bras vigoureux pour les élever, elles aussi, et les dresser près de celles qui décorent le temple. Nous répétions l'inscription qui s'adresse aux énergies inconnues : *Quis hoc perficiet?* Qui finira le travail ébauché? Sur une colonne renversée on lit : *Falsum non stare potest*, le faux ne peut se tenir debout.

dans le roc. Un banc de mousse l'invite à s'asseoir; en face de lui se détache une inscription imitée du poète anglais Shenstone, et bien dans le goût de la fin du XVIII[e] siècle.

Le philosophe parcourt du regard ces vers faciles, où il retrouve des pensées qui lui sont chères, puis il repart, et fait le tour du lac. Il ne se lasse pas d'admirer



VUE DU PARC D'ERMENONVILLE
(Partie nord, derrière le château). par P. Mayer.
Au 1[er] plan, un groupe de chasseurs; par côté, J.-J. Rousseau se promène. — Au 2[e] plan, l'île de Gabrielle.
Au 3[e] plan, la Tour de la belle Gabrielle (gravure ancienne.)

Et tout ce symbolisme nous ouvrait des perspectives immenses dans les âges écoulés, dans le XVIII[e] siècle surtout, dont la seconde moitié fut un champ de bataille d'idées si vaste et si entraînant.

*
* *

Rousseau, après avoir médité sur les grands problèmes dont ce temple réveille le souvenir, poursuit sa promenade et vient respirer la fraîcheur d'une grotte tapissée de plantes grimpantes, et précédée d'un escalier champêtre taillé

le magnifique amphithéâtre que les montagnes boisées et une colline de verdure plantée de noyers font à ce coin de terre privilégié. L'île des Peupliers prend du relief sur les eaux argentées, et son mobile feuillage se reflète dans leurs profondeurs. Songe-t-il qu'il doit avoir là un glorieux tombeau, et que cette île paisible deviendra un lieu de pèlerinage? A-t-il le secret instinct de sa mort prochaine? Non, sans doute, car il est plein d'entrain, de bonne humeur, et il fait des projets pour ses

travaux de botanique, il prépare un nouvel herbier, il se livre à la composition musicale, il s'occupe de l'éducation du plus jeune fils de son hôte, Amable de Girardin, qu'il a surnommé « son petit gouverneur ».

Cependant, pressentiment fatal, la mort de Voltaire, arrivée le 30 mai, avait beaucoup affecté Rousseau, et comme on lui en marquait de la surprise à cause de leur inimitié, « c'est, répondit-il, que je sens que mon existence était attachée à la sienne : il est mort, je ne tarderai pas à le suivre ».

Quittant les bords du lac, l'auteur d'*Émile* s'enfonce sous les ombrages, et arrive à une sorte de petite clairière, au milieu de laquelle se dresse un élégant autel de forme ronde. Déjà la chaleur du jour commence à se faire sentir, il s'assied sur un quartier de rocher et se laisse aller au charme des souvenirs. Comme le dit un ancien auteur, la solitude des forêts, le murmure mélodieux des eaux, le calme enchanteur qui règne dans les bois, le plongent dans une douce mélancolie. Bientôt les malheurs qu'il doit à sa célébrité s'effacent de son imagination ; il ne se ressouvient plus que des temps heureux où M[me] de Warens était l'unique objet qui remplissait son cœur, il ressuscite en lui les beaux jours de sa jeunesse, et l'image des Charmettes passe de nouveau devant ses yeux éblouis.

Revenu de cet état délicieux, « qui serait le bonheur s'il pouvait durer toujours », l'âme échauffée par ces douces chimères, il s'avance vers l'autel et, plein encore de l'émotion qui vient de l'assaillir, il prend un crayon et écrit sur le marbre : *A la Rêverie.*

Le marquis de Girardin fit graver ces mots sur le monument, qui dès lors s'appela l'Autel de la Rêverie. On y lisait d'autres inscriptions, notamment un quatrain de Voltaire et des vers italiens.

Non loin de l'île des Peupliers, à l'extrémité d'une pointe de terre qui, à l'ouest, s'avance dans le lac, un saule magnifique se dresse : ses branches retombent et se penchent vers l'eau avec une grâce poétique, et semblent inviter le promeneur à une douce méditation. Rousseau se plaît sous son feuillage qui voltige et murmure, et sur son écorce il s'amuse à graver les vers de la *Romance du Saule*, qu'il a récemment composée. Ce fut la dernière œuvre musicale de l'auteur du *Devin du Village,* son chant du cygne : il lui a imprimé le caractère antique des ballades et cette teinte vaporeuse qui s'allient si bien avec l'ardente mélancolie du sujet.

Tant que vécut cet arbre qu'affectionnait Jean-Jacques, on l'appela le Saule de la Romance. Les eaux du lac minèrent le terrain peu à peu sous ses racines, et un matin on ne le vit plus. Ainsi de nous, hélas !

Pour terminer sa promenade, Rousseau s'enfonce de nouveau dans la forêt, et, par un sentier ombragé de coudriers unis formant un long berceau, il arrive à une éminence escarpée sur laquelle René de Girardin a fait bâtir un petit Ermitage. La vue de ce bâtiment champêtre réjouit l'âme avec naïveté : on respire là un air embaumé par les plantes, les fleurs et les arbres ; un profond silence y règne, les rayons du soleil n'y pénètrent qu'avec discrétion, les félicités de l'idylle semblent être cachées dans cette demeure charmante.

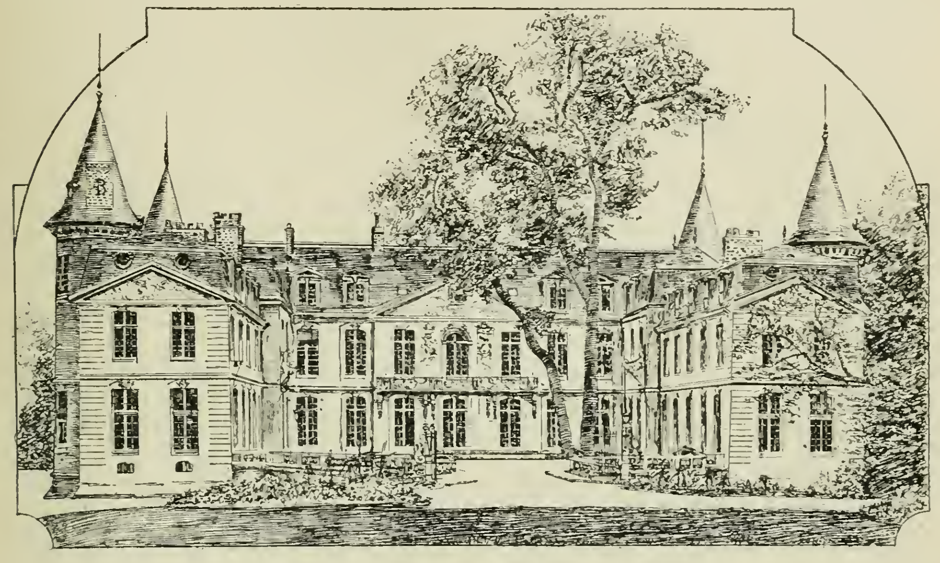
* * *

Tel était l'aspect d'Ermenonville, dans la partie qui fait face au château, lorsque Jean-Jacques s'y promenait au printemps de 1778. Dans ce séjour où les lettres, la philosophie, le culte de la nature étaient ainsi honorés, il se sentait heureux : l'apaisement se faisait dans son âme et sa fatale misanthropie se dissipait.

Rien ne choquait son regard, rien n'éveillait sa défiance, rien ne froissait sa susceptibilité. Dans ses hôtes, il sentait bien qu'il avait des admirateurs éclairés, des amis sincères ; le parc, les jardins où il égarait ses pas étaient enchanteurs et réjouissaient ses yeux ; en

face du lac paisible et des coteaux verdoyants, sa rêverie était délicieuse, son cœur se dilatait sans réserve, son génie, qui avait jeté tant d'éclat, se rallumait de nouveau, et il parlait d'un projet longtemps caressé et qui consistait à donner une suite à l'*Émile* et à son opéra de *Daphnis*... La tombe, hélas! allait bientôt s'ouvrir pour le grand homme, et comme il l'avait pressenti à la mort de Voltaire, sa fin était proche.

la recherche des plantes et aux soins qu'elles exigent pour être mises en herbier. Le 26 juin, jour de son départ pour Paris, Rousseau lui demanda de lui envoyer, à son arrivée, du papier pour continuer son herbier, et des couleurs destinées à former les encadrements : il le pria aussi de lui apporter à son retour, au mois de septembre, des livres de voyages, afin d'amuser sa femme et sa servante durant les longues



LE CHATEAU D'ERMENONVILLE (état actuel).

soirées, ainsi que plusieurs ouvrages de botanique sur les mousses, les chiendents et les champignons, qu'il se proposait d'étudier pendant l'hiver. Il s'étendit longuement, en quittant le médecin, sur son désir de continuer l'*Émile* : c'était une de ses grandes préoccupations.

Durant tout le mois de juin, il mena cette douce vie de rêveur, qu'il affectionnait tant. Le docteur Le Bègue de Presle vint le voir le 21 et resta avec lui plusieurs jours. Rousseau parla avec reconnaissance du marquis de Girardin et de sa famille, et félicita son ami de l'avoir amené à Ermenonville. Il lui raconta qu'il se remettait à la botanique, à la musique, et faisait chanter ses compositions aux enfants de son hôte. Il parla de son élève, « le petit gouverneur », et exprima tout le plaisir qu'il ressentait à l'instruire, à former sa jeune intelligence, et à en faire un homme.

Le Bègue de Presle constata qu'il consacrait une grande partie du jour à

Tous ces projets de travaux et d'études prouvent qu'à la fin de juin, Rousseau était en bonne santé et jouissait d'une tranquillité d'esprit bien caractérisée, sans quoi il n'eût pas ainsi embelli l'avenir et marqué l'espérance de vivre en paix dans sa retraite.

* * *

Dans les derniers jours de juin, le

philosophe parut plus absorbé que jamais dans ses méditations et ses rêveries. Il passa de longues heures, seul, au sommet de la partie du parc appelée le Désert, où se trouvait une cabane rustique qu'il avait adoptée et à laquelle même il avait travaillé de ses mains : elle subsiste encore de nos jours, et on l'appelle la Cabane de Jean-Jacques. Elle est adossée à d'énormes rochers et est couverte de joncs arrachés aux bords vaseux du lac. L'intérieur en est aussi primitif que l'extérieur; on y voit un foyer tout à fait rudimentaire, des pierres en saillie forment les sièges et l'ameublement.

Nous avons remarqué des inscriptions gravées sur les rochers, celle-ci d'abord empruntée à peu près à la *Nouvelle Héloïse* : « C'est sur la cime des montagnes que l'homme se plaît à contempler la nature; c'est là que, tête à tête avec elle, il en reçoit des inspirations toutes-puissantes, qui élèvent l'âme au-dessus de la région des erreurs et des préjugés. »

Plus loin, nous relevons ces paroles si profondes tirées de l'*Émile* : « Celui-là est véritablement libre qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens pour faire sa volonté. »

De ce sommet solitaire et même un peu sauvage, Rousseau, assis sur le seuil de sa cabane, domine un immense espace, et son regard embrasse un magnifique horizon de forêts, de prairies, d'étangs et de lacs, c'est le Désert; puis, tout à fait dans le lointain, les champs, les villages, les rivières et les routes.

A quelque distance de la cabane, il affectionne le Monument des anciennes Amours : c'est un amoncellement naturel de rochers, sur le flanc de la colline; il accorde parfois son attention et son sourire aux inscriptions touchantes qu'on y aperçoit, à côté de noms et de chiffres voluptueusement enlacés. « Je ne puis découvrir, dit l'un avec Pétrarque, un sentier assez sauvage, une forêt assez obscure pour éviter l'amour : il est toujours près de moi, sans cesse il tourmente mon cœur. » Plus loin, on lit des vers naïfs, qui disent toute la félicité de leur auteur inconnu et qui émeuvent Jean-Jacques.

Il redescend, quitte le Désert, et rentre par la partie du parc qui est derrière le château, la partie du nord, non moins belle, non moins ornée que la partie du midi, et qui s'appelle le Bocage. Rivière et lac, cascades, petites îles, bouquets d'arbres verdoyants, vastes prairies, fontaines au doux murmure... et là-bas le cadre d'une forêt, tel est le tableau charmant qui s'offre tout d'abord au regard de l'observateur.

Jean-Jacques se repose de sa course du Désert, près d'une source d'eau vive, ornée d'un cippe sur lequel on lit : « Ici règne l'Amour », et plus bas des vers de Pétrarque, dont voici le sens : « Les eaux, les vents légers et les arbres, les oiseaux et les poissons, les fleurs et l'herbe molle, tout parle d'amour, tout atteste sa puissance. »

La source s'échappe en un ruisseau, qui serpente au milieu de la verdure et des fleurs. Son cours paisible est grossi par une fontaine dont l'onde limpide et fraîche soulève des monticules de sable pour s'unir au flot léger qui l'emporte. Une grotte abrite cette fontaine, un banc de mousse la décore, le lierre y pend en festons discrets, et dans le fond se détache une poétique inscription.

Doux asile, dit un écrivain d'autrefois, où le murmure des eaux se marie au léger bruissement des feuilles du pâle peuplier et du pin audacieux.

Rousseau s'arrache à regret à toute cette poésie du Bocage. Il se sent fatigué, et il regagne son pavillon avec tristesse. Avant de franchir le seuil de sa demeure, il se retourne et salue du regard encore un petit temple dédié au doux loisir et aux Muses, *Otio* et *Musis;* une pyramide consacrée au souvenir de la Laure de Pétrarque, et une vieille tour de forme gothique, appelée la Tour de Gabrielle : il s'émeut, en apercevant de loin, sous une touffe de vieux platanes, un petit monument qu'il connaît bien, et appelé l'Autel de l'Amitié.

Plus d'une fois, il avait médité là et évoqué la figure des amis fidèles qu'il avait conservés, et dont les noms se trouvent dans sa correspondance. Plus d'une fois, il avait répété les mots écrits sur la pierre : « A l'Amitié, le baume de la vie ! » Et plus bas : « Mon ami est un autre moi-même. »

Le philosophe, ce jour-là, s'attendrit plus que de coutume sur ce riant paysage, ses yeux se remplirent de larmes, il prononça quelques paroles émues, et il salua de la main tout cet harmonieux décor de l'art et de la nature, qu'il avait le pressentiment de contempler pour la dernière fois...

* * *

Le jeudi, 2 juillet, Rousseau, suivant son habitude, se leva de bonne heure, et voulut faire sa promenade accoutumée autour du lac, mais la fatigue des jours précédents s'accentua, il fut obligé de se reposer plusieurs fois, et à huit heures il rentra. Il prit une tasse de café au lait en compagnie de Thérèse, et se souvenant qu'il avait employé un serrurier du pays, il lui dit : « Prenez de l'argent et allez payer ce serrurier sans rien rabattre sur son compte, car je le crois honnête homme. »

Ensuite, il s'habille ; son intention est d'aller donner une leçon de chant à Mlle Sophie de Girardin, qui lui avait témoigné le désir de connaître son secret, c'est-à-dire de chanter plus pour le cœur que pour l'oreille, plus avec l'âme qu'avec la voix; mais il eut à peine atteint la première cour, qu'il éprouva un malaise général, et revint sur ses pas, monta, non sans peine, jusqu'à sa chambre, et se jeta, accablé, dans un fauteuil.

Thérèse, de retour, le trouve se plaignant de grandes anxiétés, de douleurs et de coliques lancinantes. Elle envoie prévenir au château que son mari est malade. Mme de Girardin (née Cécile Berthelot de Baye), avertie la première, accourt aussitôt. Rousseau est attendri de la voir, mais comme il se trouve au plus mal, il lui dit : « Ah ! madame, je suis bien sensible à toute votre sollicitude, à vos délicates bontés, mais vous voyez que je souffre, et c'est une gêne ajoutée à la douleur, que celle de souffrir devant le monde. Vous-même, vous n'êtes ni d'une assez bonne santé, ni d'un caractère à pouvoir supporter la vue de la souffrance. Vous m'obligerez, madame, et pour vous et pour moi, si vous voulez vous retirer et me laisser seul avec ma femme pendant quelque temps. »

Elle se retira aussitôt, en lui faisant promettre d'envoyer demander tout ce dont il pourrait avoir besoin, personnes ou choses.

C'est alors que le philosophe, sentant que sa fin était venue, pria Thérèse d'ouvrir la croisée, et lui adressa ces mémorables paroles : « Ma chère femme, rendez-moi le service d'ouvrir la fenêtre, afin que j'aie le bonheur de voir encore une fois la verdure... Comme elle est belle ! que ce jour est pur et serein ! oh ! que la Nature est grande ! Voyez ce soleil, dont il semble que l'aspect riant m'appelle ! Voyez vous-même cette lumière immense ! Voilà Dieu, oui, Dieu lui-même, qui m'ouvre son sein, et qui m'invite à aller goûter cette paix éternelle et inaltérable que j'avais tant désirée ! »

Le malaise augmentait. A dix heures, il souffrait déjà plus cruellement; des picotements très incommodes se manifestaient à la plante des pieds : il se plaignait en même temps d'une sensation de froid le long de l'épine dorsale, si profonde, qu'il la comparait à un fluide glacé. A ces douleurs succédèrent d'affreux tiraillements d'estomac ; le mal gagna bientôt la tête; il en exprimait la violence extrême, en portant les deux mains sur son front. Le marquis de Girardin était alors près de lui et, dévoué toujours, lui prodiguait les soins d'une amitié vigilante.

Vivement attendri, Rousseau ne peut retenir des larmes de reconnaissance. Bientôt, rassemblant toutes ses forces, il se lève, et veut se rendre seul dans

un cabinet voisin. Sa femme et René de Girardin entendent du bruit, ils accourent. Rousseau, tombé sur la tête, est sans parole et sans mouvement, on le relève, du sang s'échappe d'une blessure que, dans sa chute, il s'est faite au front. On le porte aussitôt sur son lit, il donne encore signe de vie, quoique frappé par un coup d'apoplexie séreuse. Il ouvre les yeux et meurt, tenant serrées les mains de son généreux ami, et en même temps celles de Thérèse : il était onze heures du matin. Rousseau avait soixante-six ans.

Cette mort inopinée, et au premier abord surprenante, imposait de grands devoirs au marquis de Girardin, sur les terres duquel elle venait d'avoir lieu. Un courrier fut aussitôt dépêché à Paris; il avait pour mission de ramener le docteur Le Bègue de Presle et de prier le sculpteur Houdon de venir mouler la figure du grand homme. En même temps, on avertit de la catastrophe le procureur fiscal de la vicomté d'Ermenonville, c'est-à-dire ce magistrat qui, dans les anciennes justices seigneuriales, remplissait les fonctions qu'exerçaient les procureurs du roi dans les justices royales. Le procureur fiscal en référa au lieutenant du bailliage, Louis Blondel, et ce dernier, assisté de deux chirurgiens, rédigea le procès-verbal du décès.

Le vendredi, 3 juillet, à six heures du soir, lorsque Houdon, l'artiste célèbre qui déjà avait fait le buste de Rousseau, eut prit l'empreinte de sa face auguste, consacrée par la mort, deux médecins et trois chirurgiens, les docteurs Le Bègue de Presle, Bruslé de Villeron, Casterès, Chenu et Bouret, procédèrent à l'autopsie du corps, sur les ordres du marquis de Girardin, et conformément à la volonté que Rousseau avait souvent exprimée sur ce point. Plus de dix personnes assistèrent à l'opération.

Un procès-verbal d'autopsie fut rédigé, signé par les cinq hommes de science : c'est là un document de première importance, et qui atteste que l'auteur des *Confessions* est mort de sa mort naturelle, et ne s'est point suicidé, comme ses ennemis, Grimm notamment, en firent courir le bruit, en se basant sur quelques bavardages de la domesticité du château. L'erreur, le mensonge, la calomnie, furent même si habilement propagés que quelques amis de Rousseau s'y laissèrent prendre. La question a été souvent examinée depuis un siècle ; elle est aujourd'hui tranchée définitivement, surtout après la belle et savante étude du regretté docteur Chéreau, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris. Nous l'avons spécialement consulté, ainsi que Thiébaud de Bernaud, lorsque nous avons voulu écrire ces pages.

Le cadre de la présente étude ne nous permet pas d'entrer dans de longs développements sur cette mort illustre. Nous dirons seulement que le témoignage de deux médecins et de trois chirurgiens ne peut être mis en suspicion. Ce qu'ils affirment est la vérité, et les racontages de quelques domestiques ignorants ne peuvent prévaloir contre elle. En supposant même, ce qui n'est pas, que le marquis de Girardin eût voulu jeter un voile mystérieux sur la fin de Rousseau, il n'eût pu y parvenir; il n'eût pu commander le silence à tous les habitants du village, et suborner les médecins, les chirurgiens, sans compter les officiers publics qui virent le cadavre du penseur, et assistèrent à l'autopsie.

Or, le procès-verbal de l'opération déclare que toutes les parties du corps étaient parfaitement saines, que la mort de Rousseau n'a rien eu d'anormal, et a été le résultat d'un épanchement de sérosité sanguinolente enveloppant le cerveau, ou autrement d'une apoplexie séreuse.

« L'ouverture de la poitrine, disent les savants, nous en fait voir les parties internes très saines ; le volume, la consistance et la couleur, tant de leur surface que de leur intérieur, étaient très naturels. »

Et plus loin : « L'ouverture de la tête et l'examen des parties renfermées dans

le crâne nous a fait voir une quantité très considérable (plus de huit onces) de sérosité épanchée entre la substance du cerveau, et les membranes qui le recouvrent. »

Le samedi 4, le corps de Rousseau fut embaumé et renfermé dans un cercueil du bois le plus pur, recouvert de plomb en dedans et en dehors, avec plusieurs médailles contenant son nom et son âge à la date de sa mort.

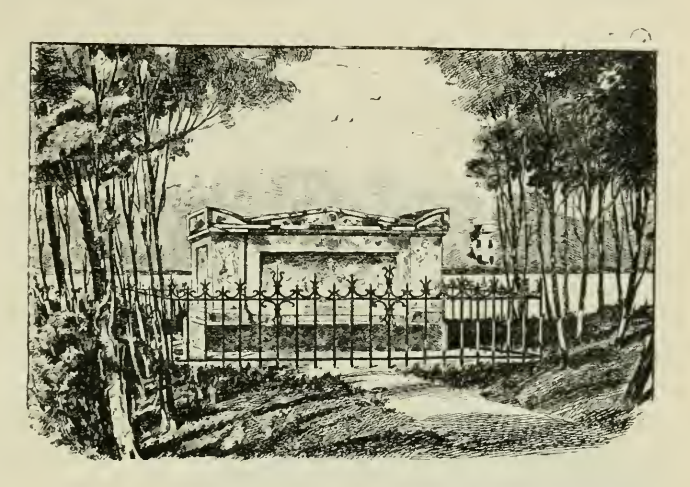
Le bruit de cette mort fut vite répandu dans les environs, et de tous côtés la foule arrivait pour s'informer et assister aux funérailles. Elles eurent lieu tout à fait dans la soirée de ce samedi, par un temps magnifique. La nature semblait sourire encore à celui qui l'avait tant aimée et l'avait célébrée avec tant d'éloquence.

La dépouille mortelle de Rousseau fut transportée sur une barque funéraire et déposée dans cette île des Peupliers, dont les riants contours avaient souvent charmé le regard du philosophe, et où il avait exprimé le vœu d'être enterré. Un caveau provisoire l'abrita, en attendant qu'un tombeau digne de sa mémoire lui fut élevé. La lune dans tout son éclat étendait sa lumière pâle et douce sur cette scène de douleur. Les spectateurs étaient nombreux, ils couvraient les deux rives du lac, et même les montagnes qui le couronnent : tous conservèrent un religieux silence lorsque la barque s'avança portant son précieux fardeau ; tous versèrent des larmes, tous gémissaient d'avoir perdu un ami, un grand homme.

*
* *

Après la mort de Rousseau, Ermenonville commença à devenir un lieu de pèlerinage. Les idées défendues et préconisées par le philosophe avaient fait, et faisaient chaque jour dans les esprits, des progrès rapides ; sous son influence, de grands événements se préparaient, un vent de réformes soufflait de tous les coins de l'horizon, et de toutes parts aussi on venait pour saluer la mémoire du penseur, et méditer sur sa tombe.

Ce fut en 1780 qu'eut lieu l'inauguration du tombeau fameux, dessiné par Robert et sculpté par J.-P. Lesueur. Il subsiste encore de nos jours : C'est le trésor, et la gloire d'Ermenonville. Il a la forme d'un autel antique. La face, qui regarde le midi, est décorée d'un bas-relief représentant une femme assise au pied d'un palmier, symbole de la fécondité. Elle donne le sein à son nouveau-né, tient d'une main l'*Émile* ouvert, et contemple en souriant les jeux de ses aînés.



LE TOMBEAU DE J.-J. ROUSSEAU DANS L'ILE DES PEUPLIERS
(État actuel.)

Près d'elle, la Reconnaissance dépose des fleurs et des fruits sur l'autel de la Nature. Dans un coin, un enfant met le feu à des maillots et à différentes entraves du premier âge, tandis que d'autres sautent en jouant avec un bonnet, symbole de la Liberté. Les deux pilastres,

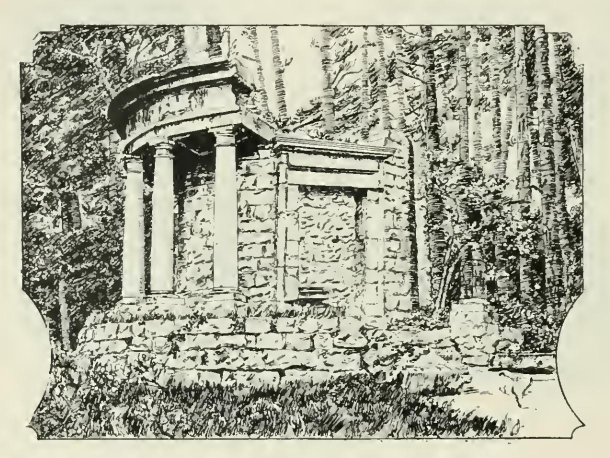
sculptés de chaque côté du bas-relief, représentent la Musique et l'Éloquence, avec leurs attributs. Dans le fronton se détache une couronne civique, avec la devise de Rousseau :

VITAM IMPENDERE VERO

Sur la face exposée au nord, on lit cette inscription :

ICI REPOSE
L'HOMME DE LA NATURE ET DE LA VÉRITÉ.

Sur les pilastres correspondants, on voit, à droite, la Vérité nue, tenant un flambeau, et, à gauche, la Nature représentée par une mère allaitant de jeunes enfants. Au fronton de cette partie, deux colombes expirent au pied d'une urne, à côté de torches fumantes et renversées. Des vases lacrymatoires ornent les deux faces latérales du tombeau. Le monument est entouré de peupliers d'Italie, de là le nom donné à l'île. « Leur tige droite et élancée, raconte un visiteur enthousiaste, leur feuillage tranquille, semblent fixer dans cette enceinte la méditation et le recueillement. »



LE TEMPLE DE LA PHILOSOPHIE
(État actuel.)

Ces beaux peupliers d'autrefois, très élevés et d'aspect imposant, ont subi le sort commun à tous les êtres vivants. Ils ont vieilli, et ils sont morts. Ce n'est que dans les anciennes estampes qu'on peut encore les contempler et les admirer. On les a remplacés par d'autres, mais il faut l'amas des ans pour donner à ces arbres nouveaux l'allure, la taille et les ombrages qui impressionnent.

Le temps, ce grand destructeur, les intempéries, pluies, neiges, gelées, dégels, vents déchaînés avaient laissé leurs stigmates sur la tombe illustre, et en ces dernières années l'effritement commençait. « L'herbe cache, et la pluie efface », dit Victor Hugo, à la fin des *Misérables*. Le prince Constantin Radziwill, digne successeur du marquis de Girardin, a fait faire les réparations nécessaires, et arrêté l'injure des saisons. Mais, nous prévoyons l'heure où il faudra procéder à une reconstruction complète du tombeau.

*
* *

En face de l'île, sur le bord du lac et sous un bouquet d'arbres à l'épaisse verdure, est un lieu de repos attrayant ; un banc rustique invite le promeneur à s'y arrêter. Autrefois, on l'appelait le Banc des Mères de famille, par suite, sans doute, des inscriptions qui l'environnent.

C'est à cette place que, de 1778 jusqu'à 1830 environ, époque où Paris et la France entière professaient pour Rousseau un véritable culte, c'est à cette place, dis-je, que vinrent méditer les personnages célèbres de la Révolution, de l'Empire, de la Restauration, les penseurs, les ambitieux, les lettrés, les couples d'amants, les Julies et les Saint-Preux, toute la jeunesse fervente, toutes les femmes amoureuses, tous les cœurs inquiets, tous les esprits

avides d'inconnu, de justice et de liberté.

Le grand disciple de Rousseau, Robespierre, affectionnait ce Banc des Mères, et souvent on l'y trouvait plongé dans des rêveries sans fin. Saint-Just y passait des heures délicieuses, absorbé par son idéal républicain. Bonaparte, à peine connu encore, y vint aussi plus d'une fois, songer à ce que serait pour lui l'avenir, et y promener la mélancolie de sa vaste ambition.

André Chénier, Bernardin de Saint-Pierre, Roucher, Ducis, Chateaubriand, Mme Roland, Mme de Staël, plus tard George Sand, Louis Blanc, Lamartine, Lamennais... combien d'autres s'assirent et méditèrent à ce même endroit où nous avons passé, à notre tour, ému, parlant avec douceur, dans la caresse du vent, dans la fraîcheur des arbres, et le silence de la vallée.

Les amants, disions-nous plus haut. Oui, il fut une longue période d'années, où un charme indéfinissable attirait à Ermenonville tous les couples que la prose étincelante de Rousseau avait attendris et consolés. Sa mémoire évoquée portait bonheur à leurs attachements voluptueux et, lorsque de loin ils considéraient son tombeau reposant sous le mobile feuillage, au milieu du lac paisible, ils s'étreignaient la main avec une ferveur plus chère, et il leur semblait qu'un dieu tutélaire les encourageait dans leurs caresses.

Pourquoi n'a-t-on point laissé Jean-Jacques dormir son dernier sommeil dans cette île fortunée, caressée par les flots légers et la brise des arbres, dans cette île poétique, orgueil de ce vallon et de tout le paysage? Ah ! que cette tombe solitaire, au milieu de la verdure et des fleurs, était bien celle qui convenait à l'ami de la Nature, au penseur enthousiaste qui, tant de fois, avait décrit — de quelle plume inimitable ! — ses harmonies, ses grâces et ses parures !

* * *

La Convention, cette fille de Rousseau, voulut se montrer reconnaissante envers celui qui l'avait engendrée. Dans son ardent amour, et sa toute puissance, elle ordonna que ses restes mortels seraient ramenés d'Ermenonville, et conduits au Panthéon, et qu'ils prendraient place, à côté de ceux de Voltaire, dans le temple des grands hommes.

Le décret est du 4 avril 1794 (25 germinal, an II). Lakanal fut chargé du rapport concernant cette solennité. Il en donna lecture en séance publique, le 15 septembre 1794 (29 fructidor an II). C'est là un document admirable que nous voudrions pouvoir reproduire en entier. Il résume les hautes pensées et la philosophie de nos pères dans un superbe et fier langage.

Ce rapport magistral fut adopté par acclamation, imprimé par ordre de la Convention et envoyé aux départements, aux armées, et à la République de Genève. Il reçut son application, le 20 vendémiaire (11 octobre). Le projet de fête, par lequel il se terminait, fut rigoureusement exécuté. Solennité grandiose, s'il en fut jamais, et dont les funérailles de Victor Hugo peuvent donner l'idée à nos contemporains.

Les bois et les coteaux d'Ermenonville s'attristèrent quand les cendres du grand homme furent ramenées à Paris, mais ils conservaient le tombeau où elles avaient reposé pendant seize années (1778-1794), et il sembla aux générations nouvelles qu'elles ne l'avaient point quitté, tellement ce tombeau s'harmonise avec le génie de Jean-Jacques.

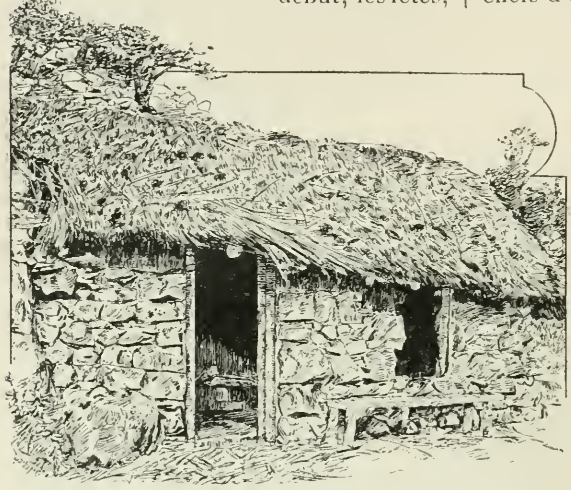
L'île des Peupliers ne cessa pas d'être un endroit de pèlerinage. Si Rousseau ne reposait plus là, son éloquent souvenir y était attaché pour toujours. On ne parlait d'Ermenonville qu'avec respect, et on s'y rendait avec cette ferveur de l'esprit et du cœur qui nous anime dans les lieux consacrés et immortalisés par le génie.

. . . .

. . . .

De nos jours, Ermenonville a reconquis la vie paisible de nos villages de France. Les enthousiasmes de jadis se

sont apaisés; la gloire de Rousseau a pris une telle place dans l'histoire, ses livres se sont tellement répandus, son prestige est devenu si incontestable et s'est si fortement affirmé depuis un siècle que les générations nouvelles ne peuvent plus se passionner pour les manifestations du début, les fêtes, les pèlerinages philosophiques, chers à nos ancêtres.



LA CABANE DE J.-J. ROUSSEAU DANS LE DÉSERT
(État actuel.)

La statue de l'écrivain se dresse, sur la place publique, à Genève et à Paris; Genève, son berceau; Paris, le principal théâtre de sa renommée et de son génie. C'est là que la foule, à certains jours, va le contempler et l'admirer.

Les fervents du grand homme vont encore aux Charmettes, ce nid d'amour de sa jeunesse, et à Ermenonville, qui garde son tombeau.

Nous avons voulu de nouveau le visiter, avant d'écrire cette étude. Nous tenons à remercier le prince Constantin Radziwill qui nous a permis de revoir ce séjour enchanteur, et qui a permis, en même temps, au *Monde Moderne*, de prendre les vues photographiques qui accompagnent notre étude. Nous remercions aussi M. le marquis de Girardin, qui nous a permis de reproduire deux chefs-d'œuvre qu'il possède, le portrait de Rousseau, par La Tour, et son buste par Houdon, en même temps que la maquette du tombeau, et deux beaux dessins de Mayer sur Ermenonville.

En me retrouvant devant cette île, ce lac, ces peupliers, ce Temple de la Philosophie, ce mausolée, tout ce que je sais de Jean-Jacques chantait dans ma mémoire : son enfance, sa jeunesse et ses amours, ses misères et ses triomphes, sa fierté, son courage, ses luttes incessantes, ses héros, Julie et Saint-Preux, la magie de son style et de sa pensée, flamme ardente...

J'éprouvais une indicible volupté intellectuelle, en m'anéantissant dans le souvenir de sa vie agitée, et je répétais l'apostrophe superbe de Gérard de Nerval : « O sage, tu nous avais donné le lait des forts, et nous étions trop faibles pour qu'il pût nous profiter. Nous avons oublié tes leçons que savaient nos pères, et nous avons perdu le sens de ta parole, dernier écho des sagesses antiques! Pourtant ne désespérons pas et, comme tu fis à ton suprême instant, tournons nos yeux vers le soleil! »

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

L'ÉDITION MAME

DE LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

PAR M. JAMES TISSOT

A l'exposition des Beaux-Arts au Champ de Mars, en 1894, le public, d'abord peu nombreux, et ensuite amené



LE MAGNIFICAT

en foule par la renommée, pénétrait dans deux salles du rez-de-chaussée et, dès les premiers pas, s'arrêtait avec surprise. Il avait devant lui une œuvre dont l'importance le saisissait.

Cinq cents compositions à la plume, au lavis gouaché, à l'aquarelle, de dimensions variées, couvraient les murs des deux vastes salles ; elles étaient d'une étonnante variété et il s'en dégageait une note artistique d'une impressionnante unité ! On sentait qu'un homme avait donné là tout son cœur, toute son intelligence et toute sa vie, pendant une période d'années qui avait dû être longue. L'œuvre exposée dénotait aussi la maturité de talent d'un artiste rompu aux difficultés du métier, mais ayant encore conservé les flammes de jeunesse. En effet, « quand je partis pour la Palestine, le 15 octobre 1886, dit M. James Tissot, j'avais juste cinquante ans ». Et tout de suite, devant cette simple phrase, apparaît ce qui demeurera la caractéristique de cette création, le respect d'une pareille entreprise.

Qu'allait donc chercher M. Tissot en Palestine ? Il voulait retrouver sur place l'empreinte des pas du Christ, pour peindre sa vie, et nul ne pourrait, mieux qu'il ne l'a écrit lui-même, définir son intention : « Le monde chrétien a depuis longtemps l'imagination faussée par les fantaisies des peintres ; il y aurait tout un stock d'images à expulser de son esprit, pour l'établir dans des données se rapprochant un peu de la vérité. Toutes les écoles ont travaillé plus ou moins consciemment à égarer sur ce point l'esprit public. Préoccupées uniquement, les unes de la mise en scène, comme les écoles de la Renaissance, les autres du sentiment, comme les écoles mystiques, elles délaissaient d'un commun accord le terrain de l'histoire et de

l'exactitude topographique. Ne serait-il pas temps, dans un siècle auquel l'à-peu-près ne suffit plus, de rendre à la réalité — je ne dis pas au réalisme — ses droits usurpés? » — On ne peut mieux dire, dans un meilleur style.

Cela est d'abord un acte de foi. Ce n'est point pour discuter certains points, pour mettre en doute des légendes, pour essayer de prouver la prétendue impossibilité de certains actes que l'artiste part en campagne. Il veut, au contraire, appuyer la réalité des faits sur la réalité des lieux, et prouver ce qui a disparu par la restitution de ce qui est demeuré. M. Renan, lui aussi, est allé en Palestine pour suivre la vie de Jésus, mais son but était différent. Les plus purs orthodoxes ne sauraient trouver ombrage à la vulgarité de certaines représentations. Le Christ s'était fait homme et vivait parmi les hommes; à de nombreux moments il avait voulu n'être rien qu'un homme. Certaines imaginations peuvent être séduites par de beaux gestes, par la majesté d'attitudes inventées après coup; l'âme du peuple sera autrement touchée par une évidence qu'on lui mettra sous les yeux. Voici le Calvaire. Ce n'est point une haute montagne en pain de sucre. Il était il y a dix-neuf cents ans ce qu'il est aujourd'hui, une éminence de 6 à 7 mètres qui occupe le sommet de Jérusalem. Et, du coup, le chemin de la croix paraît possible à gravir, comme il n'est pas douteux qu'il l'ait été.



L'ADORATION DES BERGERS

Et cela est encore un acte de courage. Tous les grands maîtres, de toutes les écoles, ont puisé les inspirations de



JEUNESSE DE JÉSUS

leurs tableaux dans les scènes du drame sacré. Leurs chefs-d'œuvre ont été consacrés par le temps. Quand le sacristain de la cathédrale d'Anvers ouvre le rideau qui protège la *Descente de croix*, on admire parce que l'œuvre de Rubens est magnifique, et on admire aussi parce qu'il est entendu qu'il faut admirer. Et tous ces tableaux des Flandres, d'Italie, d'Espagne, de France, la gravure les a fait entrer dans l'œil de la foule; les premiers ils ont frappé toute enfance; ils doivent, semble-t-il, demeurer inébranlablement fixés dans les mémoires. C'est avec eux qu'il faut se mesurer.

Folie et orgueil de la part d'un jeune, d'un artiste incertain de sa propre conscience; courage ici, et courage modeste, car comment ne pas être certain, quand on est averti, d'être écrasé par de pareils souvenirs. Laissons parler encore M. Tissot.

Après avoir exposé ses remarques faites sur place, il ajoute : « Toutes ces données générales me mirent sur la voie des études que j'avais à faire. Restait à l'intuition à se développer. Toute œuvre, quelle qu'elle soit, a son idéal; le mien a été la vérité, la vérité dans la vie et dans la mort du Christ. Rendre avec fidélité et faire revivre sous les yeux du spectateur la personnalité divine de Jésus, dans son esprit, dans ses actions, dans toute la sublimité de ses enseignements, quoi de plus séduisant? Quoi de plus difficile aussi? Il a fallu m'identifier le plus que j'ai pu aux Évangiles, les relire cent fois, et en vérité c'est bien là, sur les lieux mêmes où se sont déroulées toutes ces sublimes scènes, qu'on se sent plus apte à en saisir, à en recevoir toutes les impressions.

« Maintenant que mes méditations ont pris corps, et qu'après dix années de labeur, cette nouvelle vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ va paraître avec le caractère de précision des choses vues et vécues, je viens dire ceci : Je ne prétends pas affirmer que les événemennts que je rappelle se sont passés exacte-



JÉSUS TRANSPORTÉ SUR LE TEMPLE



JÉSUS ASSISTÉ PAR LES ANGES

ment ainsi; loin de là. J'ai voulu seulement fournir une interprétation personnelle, basée sur des données sérieuses, et destinée à écarter autant que possible l'incertitude et le vague des esprits. J'ai accompli ainsi, je l'espère, une œuvre utile... »

Elle se compose, dans l'édition, de 365 aquarelles et de 150 croquis et dessins explicatifs. Si nous en donnions ici la table, elle apparaîtrait, par cette simple nomenclature, dans tout le foisonnement de sa variété. Les vignettes qui accompagnent cet article ne peuvent donner que des silhouettes, et n'ont presque rien gardé du charme de cette illustration. Pour mieux nous faire comprendre, nous prendrons comme exemple le *Magnificat*. D'abord, au lieu des 6 × 12 centimètres que mesure notre reproduction, la gravure de l'édition en mesure 12 × 25. Elle est polychrome. La figure de la Vierge, d'une infinie douceur d'expression, est, comme ses mains, des tons mêmes de la chair; ses vêtements sont tissés en laine de couleur; le jardin se perd dans le vert estompé de l'ombre spéciale aux pays chauds. Ce n'est ni une aquarelle, ni une gouache, ni une peinture à l'huile; mais l'expression d'un procédé mixte qui serre la nature dans les replis de la lumière et l'ambiance du geste. Nous verrons plus loin par quels moyens graphiques ce résultat, absolument nouveau, a été obtenu sur le papier.

Et comment M. Tissot a-t-il compris cette scène du *Magnificat?* Le voici :

Le voyage de Nazareth à Aïn-Karim, où habitait Élisabeth, représente à peu près quatre jours de marche. Marie dut aller sur un âne, selon la coutume du pays, Joseph cheminant à son côté. Il est naturel de penser que les deux voyageurs, après quelques haltes dans les caravansérails échelonnés sur la route, passèrent une dernière nuit à Jérusalem, où Joseph devait avoir des membres de sa famille, et qu'ils arrivèrent à Aïn-Karim, situé à trois heures de Jérusalem, dans les pre-



JÉSUS ET LE FILS DE L'OFFICIER

mières heures du jour. Est-ce au moment de la première entrevue qu'il faut placer le chant du *Magnificat?* N'est-ce pas plutôt dans le temps de solitaire épanchement qui dut suivre? Nous avons préféré nous arrêter à cette dernière supposition, qui nous semble plus naturelle, en raison de la grandeur de la scène, et c'est pourquoi nous avons donné pour cadre à ce fait mystérieux l'intérieur recueilli du jardin d'Élisabeth. Au milieu d'un familier entretien sur les mystères dont elles sont l'objet l'une et l'autre, Marie est tout à coup saisie de l'Esprit de Dieu, et elle entre dans une sorte d'extase prophétique où la joie de sa maternité, l'humilité de ses sentiments et l'instinct supérieur qui la fait entrer dans les profondeurs du plan divin, tous ces sentiments se mêlent dans son âme et la possèdent à tel point que sa vie est comme suspendue. Il ne faudrait donc pas, selon nous, comprendre le *Magnificat* comme un élan de joie bruyante, à l'italienne, si je puis ainsi dire, mais comme l'expression brûlante et presque silencieuse d'un sentiment profond, comme une prière dont l'intensité même demande qu'elle soit murmurée à voix basse, et dont le mutisme de Zacharie et l'émotion d'Élisabeth accentuent encore l'expression.

De semblables notes accompagnent chaque dessin, et elles forment au texte de l'Évangile le plus captivant des commentaires; c'est comme le document vivant qui éclaire l'histoire. Quand il s'agit de la représentation de lieux qui subsistent, le détail est serré de plus près encore. Pas un trait de crayon de l'artiste n'a été donné à la légère, pas une ligne n'a été accordée à la fantaisie.

Dans certains cas cependant, comme dans la gravure représentant *Jésus assisté par les anges,* la conception doit bien être imaginative. Elle s'appuie alors sur les interprétations les plus autorisées des textes sacrés, et c'est, si l'on peut dire ainsi, une imagination exégétique.

Aussi nombre de ces tableaux — car chaque gravure forme un tableau complet avec ses proportions, ses plans et ses profondeurs — produisent-ils un effet de chose non vue jusqu'à ce jour. C'est une impression d'art inédite. L'au-

teur a atteint son but : c'est la vérité qu'il nous montre. On n'imagine pas que les événements aient pu se passer autrement, ni ailleurs.

Mais que va-t-il advenir des scènes que M. Tissot ne peut éviter et où il va se mesurer avec les grands génies de la peinture? Comment, après Rembrandt, évoquer sans être écrasé la *Résurrection de Lazare ?*



MADELEINE AVANT SA CONVERSION

L'artiste a visité la maison que Lazare a pu habiter, ou telle semblable ; il voit ses dispositions intérieures, la situation probable du tombeau. Ces murs qu'il touche, cet escalier qu'il descend, sont restés aujourd'hui, dans cet immuable Orient, ce qu'ils étaient alors; ces pierres sont demeurées disjointes comme elles le furent sous la poussée de Lazare ; ces femmes qu'il met en place ont les mêmes attitudes, aux mêmes endroits, que celles prises jadis à la voix du Christ. Il n'y a qu'à reproduire cette sorte de photographie posthume, l'animer de quelque chose, qui est un rien et qui est tout, le souffle de l'art, et le tableau est fait. Regardez-le dans le pâle affaiblissement de notre vignette. Sans doute, l'évocation de Rembrandt subsiste dans son intacte splendeur, mais n'est-ce pas déjà une vraie gloire que de soutenir ainsi la comparaison.

Pour la *Mater dolorosa,* les maîtres avaient pu, sans craindre trop d'erreurs matérielles, imaginer des croix, des femmes éplorées, et y mettre tout leur génie. Mais lui aussi M. Tissot y a mis son âme, et il a su faire grand.

Tant de labeur et tant de conscience n'ont point été stériles. L'artiste émettait le modeste vœu d'avoir fait œuvre utile. Il peut se réjouir d'une satisfaction plus haute, car il a largement enrichi le domaine du beau.

Cette œuvre aurait pu dormir dans quelque collection royale, dans les salles de quelque musée, fréquentées, sans doute, mais d'un public qui passe et demeure parfois indifférent. Ses éditeurs lui feront une gloire plus répandue. Grâce à eux, sa *Vie de Jésus* se multipliera, pénétrera dans des demeures d'élection qui la conserveront comme un joyau familial ; des générations se transmettront cet enchantement des yeux, et M. Tissot aura trouvé dans l'élargissement et la durée de cette renommée la juste récompense de son effort.

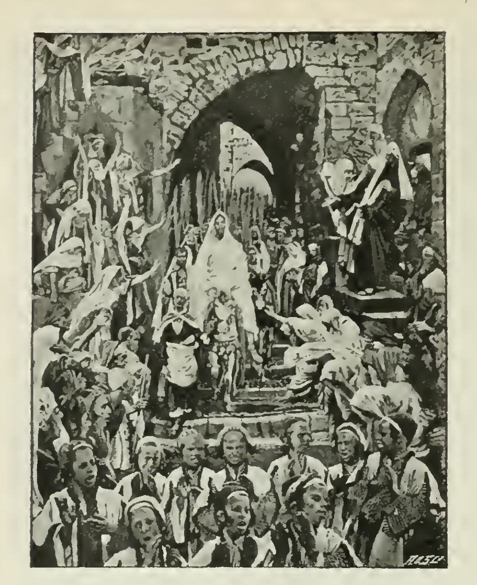
L'édition entreprise par MM. Mame avec une ampleur incomparable, et menée à bonne fin en deux années, est arrivée à un résultat dont l'appréciation paraîtrait peut-être paradoxale si nous disions que la reproduction est supérieure à l'original. Telle est cependant la vérité.

Le point faible des grandes séries est le nombre même des compositions



RÉSURRECTION DE LAZARE

qu'elles renferment. A voir les deux salles de l'exposition de 1894 on éprouvait comme un écrasement devant un tel labeur étalé. Le spectateur n'avouait



DANS LES MURS DE JÉRUSALEM

pas son incapacité d'attention et attribuait à une prétendue monotonie ce qui n'était imputable qu'à sa fatigue.

ces dessins apparaissent au contraire avec une étonnante variété. Chaque page est une surprise et, malgré leur nombre, on n'a que le regret de les voir se terminer. Le texte latin de l'Évangile, sa traduction française, les notes comme celle que nous avons citée plus haut, se marient aux ornements typographiques, aux initiales, au cadre et aux filets en des arrangements d'un imprévu sans cesse renouvelé. Les gravures, toutes polychromes, brillent dans ces cadres comme des gemmes enchâssées. Au contraire, les planches hors texte se reposent dans la magistrale nudité de leur marge. De cet ensemble se dégage une harmonie parfaite, une note pure d'art absolu.

Un livre est composé d'éléments très divers, et jamais problème ne fut plus complexe que pour celui-ci. Pour la pondération du format et des caractères, le choix de la teinte du papier et la détermination de son épaisseur, la mise en place du texte et des illustrations, ce sont études et essais dont nous ne



JÉRUSALEM (ANGLE SUD)

Les éditeurs, aidés d'ailleurs par l'artiste qui n'est resté étranger à aucun détail, les ont encadrés d'une mise en pages si pittoresquement savante que pouvons donner ici un aperçu. Il faut la tradition, et en quelque sorte l'habitude du beau, pour arriver ainsi à œuvre de maîtrise. La maison Mame

n'a eu qu'à suivre sa route habituelle, qui l'a conduite cette fois sur un sommet qui ne semble pas pouvoir être dépassé.



JUDAS

On suivra sans doute avec intérêt la marche des procédés employés pour la reproduction des originaux, et nous allons essayer de nous exprimer assez clairement pour nous faire comprendre dans cette explication.

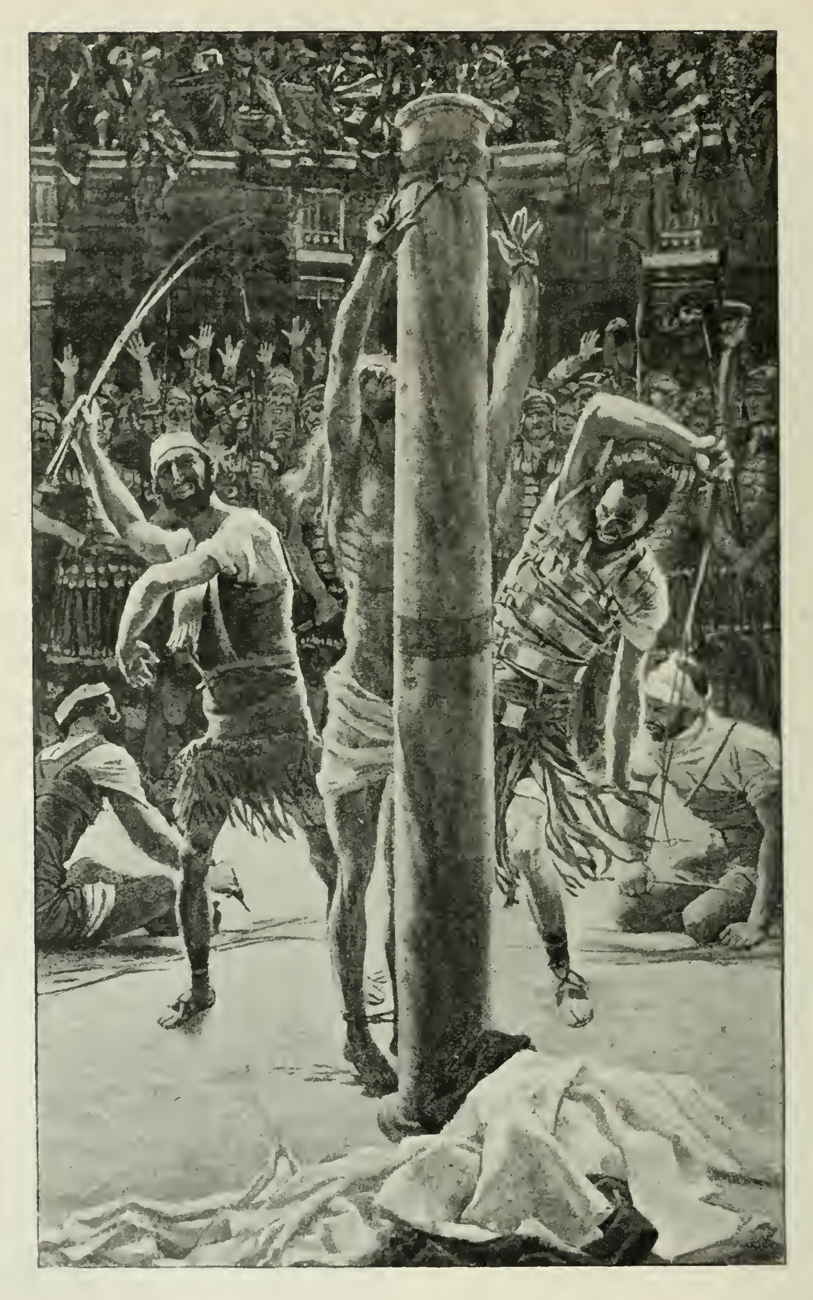
Tout d'abord, les procédés habituels, — soit la chromo-lithographie avec ses aspects savonneux ou luisants — soit la chromo-typographie souvent un peu creuse — ont été résolument écartés. Il fallait un moyen nouveau pour une conception aussi nouvelle, et cet ouvrage, soit dit en passant, sera la consécration d'une méthode qui semble être la perfection actuelle. Elle a été appliquée ici, avec un succès complet, par la maison Lemercier, sous l'artistique direction de M. de Brunhoff.

La gouache de l'artiste est photographiée, avec une faible réduction, juste assez pour ne déformer aucune perspective et pour affiner encore les délicatesses. Donc, dès le début comme dans tout le reste des opérations, aucune trahison de copiste. On pourrait tirer des épreuves de cette photographie; on aurait les contours exacts du dessin, mais pas la profondeur des ombres, — et il faut rendre l'effet complet. Elle est donc plaquée sur une planche de cuivre et, telle une eau-forte, cette planche est légèrement mordue aux acides. Un tirage effectué avec les plus grands soins de pression et d'encrage donne une estampe qui, en plus des contours restés intacts, rend ces valeurs de ton que



... QU'IL SOIT CRUCIFIÉ

seuls des creux plus ou moins accentués dans la planche peuvent produire. Pour forcer l'idée, nous dirions volontiers que



LA FLAGELLATION DE DOS

c'est une photographie sculptée. Cette estampe est reportée sur la pierre lithographique à la place qu'elle doit occuper dans la page; c'est un décalque mathématique. A son tour la pierre est légèrement mordue, et voici l'image prête à recevoir les encres et à en retenir, suivant l'infini détail de ses parties, ce

qu'il en faut d'épaisseur ou de ténuité pour en exprimer tout le modelé.

Les épreuves que l'on obtiendrait à cet état du travail seraient déjà d'une perfection peu commune, mais elles apparaîtraient en noir seulement. Peut-on s'en tenir là et ne faut-il pas, avec la couleur, exprimer la chaleur et la vie elle-même?

Le travail de la mise en couleur va quelquefois jusqu'à seize par image.

Bien entendu, chaque ton ne se répartit pas sur la surface totale de l'image; parfois il piquera une lumière d'un millimètre carré. Il faut donc laisser subsister de chaque ton seulement les parties qui doivent être employées.

Enfin, pour une gravure dont la mise en couleur demandera dix tons par exemple, voilà les dix répétitions de



SIMON CONTRAINT DE PORTER LA CROIX

commencer. L'œil du chromiste, comme un prisme, décompose les tons de l'original. Ce sont toujours et d'abord les couleurs mères : le jaune, le bleu, le rouge. Par exemple, le vert est obtenu, comme on sait, par la superposition du jaune et du bleu. Mais il y a plusieurs nuances de jaune, de bleu, de rouge. On y arriverait à peu près par l'intervention de tons gris ou bruns plus ou moins foncés dans leurs diverses parties; mais cela ne suffirait pas. Il faut plusieurs tons des couleurs principales, un rose et un vermillon pour le rouge, et l'on perçoit le nombre de tons qui devient nécessaire, l'image mère établies, chacune devant reproduire sa nuance, et sa nuance seulement. Il faut les imprimer les unes après les autres, en les superposant suivant un ordre que la pratique indique. Autant de couleurs, autant de tirages successifs. L'action de faire tomber chaque chose à sa place s'appelle repérage, et l'on s'imagine ce que doit être ce travail en pensant qu'un dérangement d'un dixième de millimètre ferait tomber sur les dents le rose des lèvres et dénaturerait une figure.

Ces repérages se font aujourd'hui sur des machines mues à la vapeur, et cette



MATER DOLOROSA

précision n'est pas une des moindres merveilles de la mécanique moderne. Mais ce que les organes les mieux établis ne peuvent donner à eux seuls, ce sont

les soins incessants du tirage, la surveillance des encres, ces mille riens qu'on ne peut décrire et qui constituent le tour de main du praticien habile.

365 gravures ont dû être traitées de la sorte; pour chaque ton de chacune d'elles il a fallu un tirage. Il a fallu aussi une pierre lithographique. D'un tel amoncellement on pourrait construire un sanctuaire, comme on l'a observé.

Les grandes planches hors texte sont traitées différemment. On ne se sert plus de la pierre, mais du cuivre. Le tirage est fait en taille-douce, c'est-à-dire qu'une pression lente et moelleuse va chercher l'encre qui est déposée dans les creux de la planche gravée, en épaisseur variée, et la transporte sur le papier. Sur cette planche les couleurs sont placées aux endroits voulus avec de petits tampons que l'on appelle des poupées; on essuie, on retouche, on reprend avec des précautions infinies, et c'est quand la planche est ainsi encrée des diverses encres que l'impression se fait d'un seul coup, pour produire en une fois l'estampe multicolore.

Ce procédé était employé dès le XVIIIe siècle, et les estampes de Debucourt en demeurent l'expression la plus connue. Il a été toutefois perfectionné; les planches hors texte de *la Vie de Jésus* ont un fondu de nuances et une profondeur qui n'ont point encore été atteints. On dirait d'elles, comme d'un tableau véritable, qu'elles ont été peintes en pleine pâte.

Quant au texte lui-même, nous avons dit quelle était l'ingéniosité de sa mise en pages et le pittoresque de ses ornements. Il est encadré de filets rouges d'une gracieuse sobriété, et toute cette typographie est d'une harmonie discrète, établie à souhait pour faire valoir l'illustration.

Tel est l'ensemble de ces deux volumes, d'un in-4° magistral sans être encombrant, qui constituent une œuvre aussi originale que parfaite. Ils demeureront comme une des plus éclatantes manifestations de l'Art graphique. Déjà, au centenaire de la lithographie de 1895, leurs premières feuilles exposées au Champ de Mars, excitaient l'étonnement des amateurs et l'admiration du public. Au grand concours de 1900, *la Vie de Jésus*, de TISSOT-MAME, contribuera à établir la supériorité du XIXe siècle sur ceux qui l'ont précédé.

Il convient d'ailleurs de dire que c'est surtout de cet honneur que sont jaloux les éditeurs. Pour donner aux longues



APPARITION A MADELEINE

années de labeur de l'artiste une libérale rémunération, ainsi que cela a été fait, pour parer aux coûteuses difficultés d'une pareille fabrication, pour mettre sur pied ces deux volumes, il faut des sommes à construire tout un quartier de grande ville. L'édition est en grande partie souscrite; mais, quand ses mille exemplaires à quinze cents francs l'un seront vendus, MM. Mame resteront encore en déficit. Ils ne chercheront point à le combler par des utilisations vulgaires d'éléments d'art auxquels ils entendent conserver toute leur noblesse. Cela encore est le légitime orgueil d'une pareille entreprise. Aussi les éditeurs

ont-ils voulu entourer cette publication de toutes les garanties : les 1,000 exemplaires sont rigoureusement timbrés par le Cercle de la Librairie, et cette estampille, gage respecté d'authenticité, consacrera pour l'avenir la précieuse rareté de ces œuvres d'art.

A. QUANTIN.

L'ANNONCIATION 7

où étaient gravées ou repoussées des représentations de villes; c'est ce qu'on appelait l'ornement à tourelle d'or. D'autres fois les couronnes étaient faites de brocart ou autres étoffes éclatantes, ou bien encore en pétrifications ornées de peintures au soufre, ou en feuillages d'olivier également pétrifiés. Tout cet amoncellement de détails, qui ont un peu varié à diverses époques, peint bien le caractère des mœurs de ces temps de transition.



L'Annonciation

Saint Luc. — Ch. 1



Et ingressus angelus ad eam, dixit : Ave, gratia plena; Dominus tecum; benedicta tu in mulieribus.

29. Quæ cum audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.

30. Et ait angelus ei : Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum :

31. Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.

32. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur; et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus; et regnabit in domo Jacob in æternum.

33. Et regni ejus non erit finis.

L'ange étant donc venu à elle, lui dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

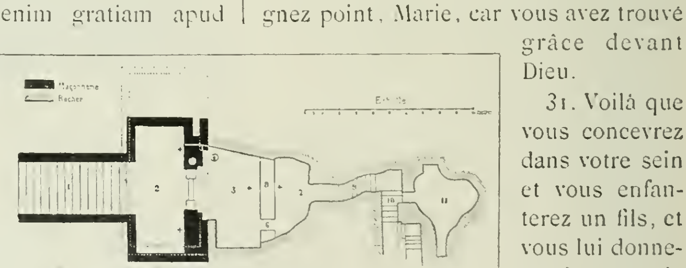
29. Mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ces paroles, et elle se demandait quelle était cette salutation.

30. L'ange lui dit alors : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.

31. Voilà que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus.

32. Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera dans la maison de Jacob éternellement.

33. Et son règne n'aura point de fin.



Plan de la maison de Nazareth.

La double ligne pointillée montre l'emplacement de la sainte maison.
1 Quinze marches par lesquelles on descend de l'église au sanctuaire.
2 Chapelle de l'ange.
3 Chapelle de l'Annonciation.
4 Colonne brisée.
5 Colonne enfermée.
6 Porte de la chapelle obscure.
7 Chapelle obscure.
8 Autel de la fuite en Égypte.
9 Marches montant à la cuisine de la sainte Vierge.
10 Escalier communiquant avec la sacristie.
11 Cuisine de la sainte Vierge.

RÉDUCTION D'UNE PAGE DE TEXTE DE L'ÉDITION MAME

LA POSTE

SA FONCTION, SES ORGANES

Ce serait une grave erreur de croire que la poste, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, a été, dans le principe, instituée pour servir les intérêts des particuliers.

Ses fondateurs, Cyrus, Auguste, Charlemagne et Louis XI même, n'avaient eu d'autre but que de se mettre plus facilement et plus rapidement en rapport avec leurs provinces les plus éloignées. A cet effet, ils avaient disposé sur les principales routes de leurs États, des relais de chevaux et de courriers toujours prêts à transporter leurs ordres.

Un fait bien digne de fixer l'attention, c'est qu'en France ce fut l'initiative privée qui se substitua à l'impuissance du pouvoir central pour créer des communications relativement régulières entre différentes parties du territoire. Au milieu de la longue nuit féodale, alors que les postes carlovingiennes avaient disparu comme toutes les autres institutions du grand empereur, on vit apparaître les premiers précurseurs de la poste moderne. C'étaient les petits messagers de l'Université de Paris, qui allaient et venaient entre Paris et les provinces, pour servir de traits d'union entre les nombreux écoliers de la célèbre corporation et leurs familles. Ces messagers qui, au début, transportaient des lettres, des paquets, de petites sommes d'argent et même des voyageurs, finirent par gagner peu à peu la confiance entière des particuliers.

Tout imparfait qu'il fut, ce genre de communication se développa au point de devenir une source de revenus importants, grâce aux nombreux privilèges qui furent octroyés par les rois de France à l'Université, à ses élèves et à ses messagers.

L'institution était en pleine prospérité, lorsqu'en 1464, Louis XI fonda définitivement les postes pour les besoins de sa politique, mais en stipulant qu'elles ne devaient servir qu'au roi, à ses officiers, à ses délégués dans les provinces et à ses ambassadeurs dans les pays étrangers.

L'État ne se reconnaissait donc pas encore comme le serviteur du public. Les courriers royaux finirent cependant par se charger des lettres des particuliers dont la majeure partie continua à être transportée par les messagers de l'Université.

Il fallut attendre pendant plus d'un siècle et demi la création officielle de la poste aux lettres. L'honneur de cette grande réforme revient à Richelieu qui fit paraître le premier tarif et prescrivit la marche régulière des courriers.

Nous ne nous attarderons pas à refaire ici l'historique de toutes les transformations successives que la poste a subies depuis cette époque, ce qui dépasserait, d'ailleurs, le cadre nécessairement restreint que nous nous sommes tracé. Aussi nous bornerons-nous, avant d'entrer dans le cœur même de notre sujet, à rappeler en quelques traits les faits les plus saillants qui dominent l'histoire de l'institution des postes depuis Richelieu jusqu'à nos jours, et qui ont permis à ce grand service public de devenir un instrument économique de premier ordre.

Citons d'abord la création, à partir du 1er avril 1830, de la poste rurale grâce à laquelle l'habitant le plus déshérité de nos dernières bourgades peut recevoir tous les jours sa correspondance.

Dix ans plus tard, un Anglais de génie, Rowland Hill, dote son pays des bienfaits de la taxe uniforme que la France appliqua, à son tour, le 1er janvier 1849,

en émettant nos premiers timbres-poste.

Une quinzaine d'années après, la France organise définitivement les bureaux de poste ambulants et les services maritimes de grande navigation.

Poursuivons encore, et signalons la fondation, en 1874, de l'Union générale des postes conclue à Berne et devenue depuis, au Congrès de 1878, l'Union postale universelle. Ce fut là une œuvre féconde entre toutes qui, en consacrant le principe de l'uniformité des taxes dans les relations internationales, imprima à l'échange des correspondances entre les différents pays, une activité qui ne cesse de s'accroître.

Mais bornons là nos évocations du passé et, si le lecteur veut bien nous suivre, nous allons essayer de nous rendre compte du fonctionnement des multiples rouages que l'administration des postes met en œuvre pour remplir aujourd'hui la tâche complexe qui lui est dévolue.

Les difficultés que présente l'accomplissement de cette tâche apparaîtront plus saisissantes encore si nous examinons successivement les principaux organes qui animent la machine postale.

Le premier et le plus important d'entre eux est, sans contredit, le bureau de poste qui, seul, se trouve en relation directe et continue avec le public par ses guichets, ses boîtes aux lettres et son armée de facteurs. Quant aux autres organes, service ambulant, courriers, services maritimes postaux, ce sont des agents de transport dont la mission consiste à relier les bureaux de poste entre eux.

Si nous pénétrons maintenant dans l'intérieur d'un bureau pour nous rendre compte de son fonctionnement, nous constatons tout d'abord que les opérations qui s'y effectuent se subdivisent en quatre catégories bien disctinctes : guichet, départ, arrivée et distribution des correspondances.

Dans les bureaux importants, des guichets spéciaux sont affectés aux différentes natures d'opérations, comme l'indiquent les inscriptions placées au-dessus de chacun d'eux. Le principe de la division du travail reçoit ici une application d'autant plus justifiée que, depuis quelques années, le champ d'action de la poste s'est singulièrement étendu.

La lettre, l'ancienne lettre missive, qui pendant si longtemps avait largement suffi à tous les besoins de la correspondance, a dû subir une transformation pour répondre à l'activité fiévreuse qui est la caractéristique de notre époque. Elle est aujourd'hui suppléée par la carte postale et la carte-lettre qui ne comportent que la brève indication de la nouvelle, de l'ordre ou de l'invitation qui en fait l'objet. Avec ce procédé emprunté au langage télégraphique, plus de circonlocutions, plus de ces inutiles formules de salutations qui font perdre un temps précieux ! Pour aller plus vite encore, on affranchit d'avance la réponse de son correspondant, au moyen d'une carte-lettre ou d'une carte postale, avec réponse payée, portant sur ses deux parties l'empreinte du timbre-poste.

Nous retrouvons des transformations analogues dans le mode des envois d'argent.

Le classique mandat-poste détaché d'un registre à souche, vit toujours et vivra probablement longtemps encore, mais il a, lui aussi, des suppléants plus expéditifs. C'est d'abord le *mandat-carte*, que le public remplit lui-même et fait enregistrer ensuite à la poste qui l'achemine sur le bureau de destination et en fait verser le montant au domicile du bénéficiaire.

Le *bon de poste* constitue un mode d'envoi d'argent très apprécié. Les formules spéciales sont délivrées aux guichets contre versement de la valeur du bon et d'un droit minime. L'envoyeur n'a qu'à inscrire lui-même, dans les blancs ménagés à cet effet, le nom et l'adresse du bénéficiaire auquel il l'expédie sous enveloppe. Il existe des bons de poste de un franc, de 2, 3, 4, 5, 10 et 20 francs.

Comme on le voit, les mandats-cartes et les bons de poste ont realisé un notable progrès. Avec eux, plus de ces longues attentes au guichet qui énervent le public toujours impatient de s'affranchir des formalités indispensables qu'exige la délivrance des mandats ordinaires.

Poursuivons encore notre étude rapide des opérations du guichet, et nous verrons que la poste moderne ne s'est pas seulement bornée à créer des formules nouvelles comme celles que nous venons d'indiquer.

Elle a aussi organisé de toutes pièces des services entièrement nouveaux n'ayant aucun similaire dans l'ancienne



PÉRISTYLE DE L'HÔTEL DES POSTES

S'agit-il d'un envoi d'argent pressé ? Le télégraphe est tout prêt à le recevoir et à l'expédier par ses appareils plus rapides que les moyens d'action dont la poste dispose.

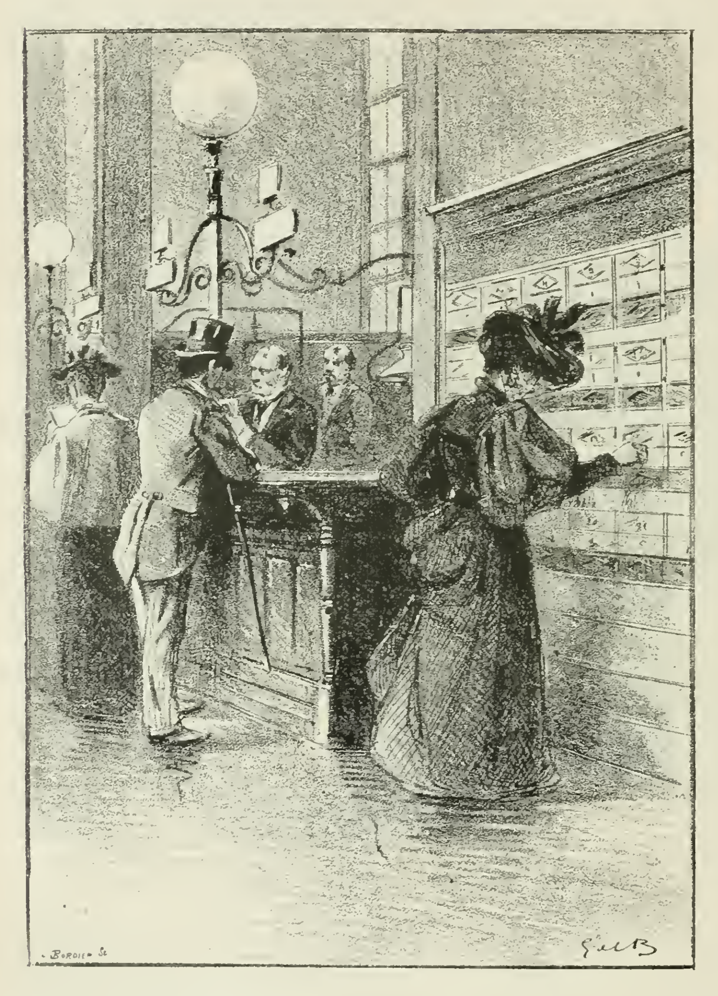
Certes, on peut dire que le public n'a plus aujourd'hui que l'embarras du choix, et que les services des postes et télégraphes s'ingénient à réaliser pour lui la célèbre formule des Yankees : « Times is money ».

poste, dont le domaine se limitait à la vente des timbres-poste, à l'expédition des lettres ou objets ordinaires, chargés ou recommandés et à des envois d'articles d'argent.

Nous signalerons au premier rang, parmi ces institutions nouvelles, l'important service de la Caisse nationale d'épargne ou Caisse d'épargne postale, qui est placé sous la garantie de l'État, et auquel tous les bureaux de poste donnent leur concours.

L'honneur de cette heureuse innovation revient au premier ministre des postes, M. Cochery. Depuis longtemps déjà, un certain nombre de bons esprits avaient signalé la lacune que présentait l'organisation des caisses d'épargne privées qui n'existaient que dans un nombre très restreint de petites localités et dont les guichets n'étaient ouverts, en général, qu'une ou deux fois par semaine.

Frappé de cette situation, M. Cochery eut, en 1881, l'heureuse pensée de créer une Caisse d'épargne d'État, analogue à celle qui existait déjà en Angleterre depuis une vingtaine d'années, et d'en confier la gestion à l'Administration des postes.



POSTE RESTANTE ET BOITES DES ABONNÉS

Le Parlement s'empressa de voter le projet de loi qui lui fut présenté dans ce sens. La Caisse nationale d'épargne était fondée. A partir de la seconde année d'exploitation, les bénéfices réalisés se sont nettement accusés, et depuis lors la prospérité toujours croissante de la nouvelle institution, a atteint un développement réellement prodigieux.

Qu'il nous suffise de dire que depuis le 1er janvier 1882 jusqu'au 31 décembre 1891, les opérations de toute nature effectuées par la Caisse nationale d'épargne, ont atteint le nombre de 16.293.231, représentant un mouvement de fonds de deux milliards sept cent vingt-cinq millions trente-huit mille six cent neuf francs (2,725,038,609 francs).

En 1893, la Caisse nationale d'épargne a reçu plus de 335 millions à titre de versements, et remboursé plus de 319 millions.

A la fin de la même année, le nombre

de comptes existants n'était pas moindre de 2.082.269.

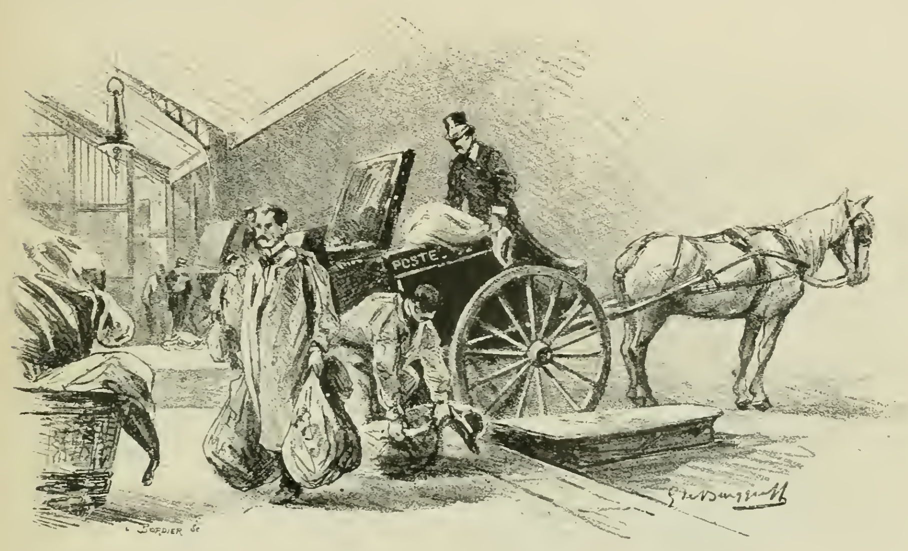
Les pouvoirs publics se sont émus de la situation que pourraient, à un moment donné, créer au Trésor des demandes simultanées de retrait des énormes capitaux recueillis par la Caisse nationale d'épargne, et par les caisses d'épargne privées. Pour parer à ce danger, la loi du 30 juillet 1895 a édicté un certain nombre de dispositions restrictives, parmi lesquelles nous citerons la limitation à 1,500 francs (au lieu de 2,000 francs) du maximum des versements.

L'expérience démontrera le plus ou moins d'efficacité des prescriptions nouvelles.

Signalons également une autre innovation de M. Cochery. Nous voulons parler du recouvrement par la poste des effets de commerce, qui a été autorisé par la loi du 5 avril 1879, à l'exemple de ce qui se passait déjà dans d'autres pays, notamment en Belgique, en Suisse et en Allemagne. Cette institution a réalisé un progrès très marqué. Elle ne visait, dans le principe, que les traites dont le montant était inférieur à 500 francs, et ne s'appliquait qu'aux petites localités, où d'ailleurs les facteurs ruraux effectuaient déjà depuis longtemps, des opérations de ce genre pour le compte des particuliers.

L'essai réussit. Aussi le nouveau service fut-il étendu ensuite à toutes les villes, et le maximum du montant des valeurs recouvrables fut-il élevé à 2,000 francs. A partir de ce moment, ce service a pris une extension considérable. On peut en juger par cette simple constatation, qu'en 1890, le nombre des valeurs recouvrées atteignait déjà plus de 11 millions, et qu'elles représentaient une valeur dépassant 285 millions de francs. Rappelons que, depuis de 1er juillet 1881, le bénéfice de la loi du 5 avril 1879 a été étendu aux valeurs protestables.

Mais la poste ne se borne pas à servir d'intermédiaire entre créanciers et débiteurs. En vertu de la même loi du 5 avril 1879, elle consent volontiers à vous abonner aux journaux et publications périodiques. Désirez-vous un abonnement à la *Revue moderne*? Il vous suffit de vous présenter au guichet d'un bureau de poste quelconque et de

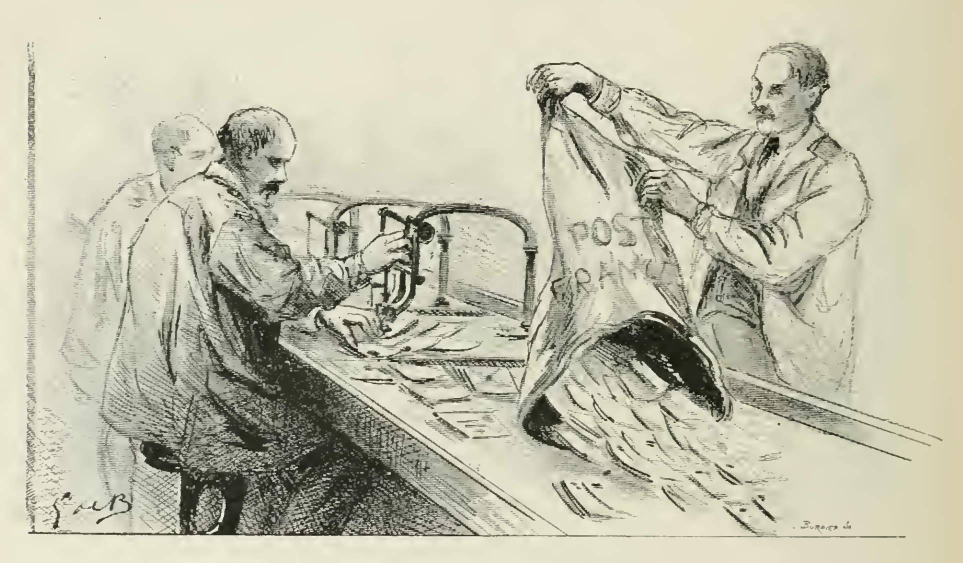


ARRIVÉE DES DÉPÊCHES A L'HÔTEL DES POSTES

verser le montant de votre abonnement que la poste convertit en un mandat qui est adressé au directeur de cette publication.

Voilà certes une innovation commode et réellement pratique.

La loi du 20 juillet 1892, mise à exécution à partir du 1er octobre suivant, a créé par analogie avec le service du recouvrement des valeurs, un nouveau service dit des envois contre remboursement. qui a réalisé une amélioration depuis longtemps réclamée par les représentants les plus autorisés du commerce et de l'industrie.



OUVERTURE DES DÉPÊCHES ET TIMBRAGE

En vertu de cette loi, le public est admis à expédier, par l'intermédiaire de tous les bureaux de poste de France, de Corse et d'Algérie et à destination de ces mêmes bureaux, des envois à livrer contre remboursement de leur valeur jusqu'à concurrence de 2.000 francs et dont le poids maximum est fixé à 500 grammes. La somme perçue au domicile du destinataire est adressée à l'expéditeur dans les mêmes conditions que le montant des valeurs recouvrées. Le bénéfice de cette mesure a été récemment étendu aux relations avec certains pays étrangers.

Pour compléter cette rapide énumération des innovations introduites pendant ces dernières années dans l'administration des postes, il nous reste à parler du service des colis postaux.

Rappelons, à ce propos, que c'est par la loi du 25 juin 1856, que la poste fut autorisée à recevoir des échantillons de marchandises. Plus tard, une autre loi, du 25 janvier 1873 étendit la faculté de la recommandation qui existait déjà pour les lettres, aux imprimés et échantillons ainsi qu'à tous autres objets, et autorisa en même temps, l'admission des valeurs cotées en boîtes jusqu'à concurrence d'une valeur maxima de 10,000 francs.

On conçoit que si ce régime était de nature à favoriser l'expédition des bijoux ou objets précieux, il n'en était pas de même pour les marchandises de moindre valeur et d'un poids plus élevé qui étaient assujetties à des taxes excessives. Les expéditeurs d'objets de cette

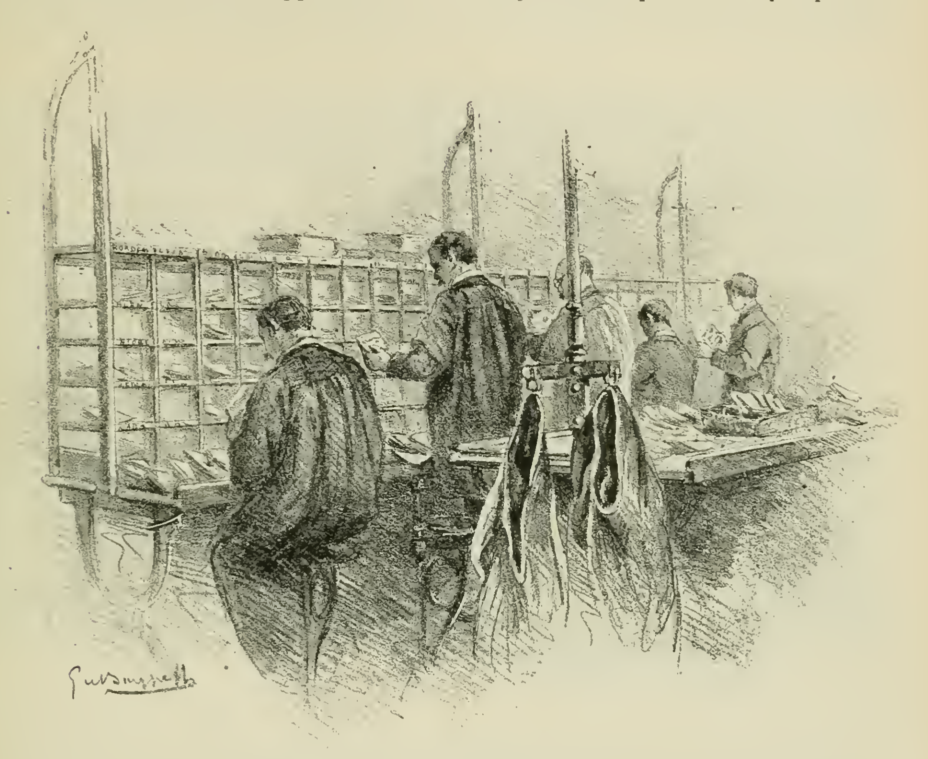
dernière catégorie, s'adressaient donc au chemin de fer.

Il n'en était pas de même dans d'autres pays comme l'Angleterre, où le service des colis de petite dimension était exécuté entièrement par l'administration des postes. C'était la poste aux paquets qui avait conquis rapidement la faveur du public dès son apparition.

Compagnies de chemins de fer et de navigation et en vertu de laquelle ces Compagnies s'engageaient à effectuer le transport des colis postaux sous le contrôle de l'administration des postes.

Ce service a reçu depuis lors, notamment depuis l'année 1890, des développements incessants.

Signalons en particulier qu'à partir de



TRI DES LETTRES

cette même année, 2.000 nouvelles communes éloignées des voies ferrées ont pu expédier et recevoir des colis postaux par l'intermédiaire de 850 courriers de la poste.

Quoi qu'il en soit, le bureau international des administrations postales qui a son siège à Berne, provoqua, en 1880, la réunion d'une conférence pour faire admettre le service des colis postaux dans les relations internationales.

Cette conférence, à laquelle M. Cochery s'empressa d'adhérer, eut lieu à Paris. Ses travaux aboutirent à la Convention internationale du 3 novembre 1880 qui fut approuvée par la loi du 3 mars 1881. La même loi approuva une convention conclue avec les grandes

Depuis lors, et à la suite des résolutions adoptées au Congrès postal de Vienne en 1891, la poste française s'est efforcée d'associer d'une façon plus intime ses propres moyens d'action à ceux des Compagnies dans toute la mesure du possible.

En même temps, la limite de poids a

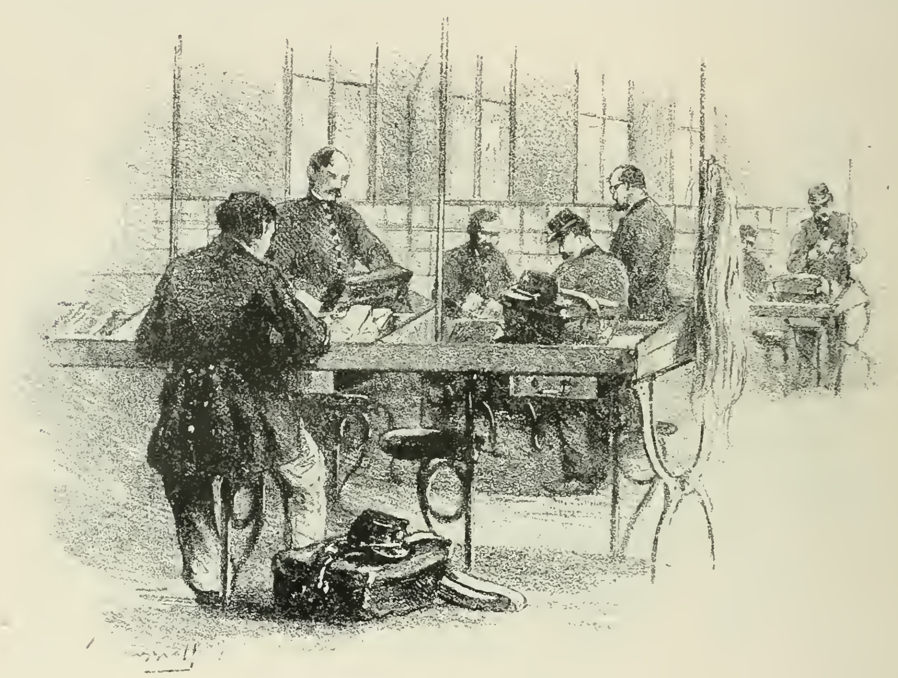
été tout récemment, élevée de 3 à 5 kilogrammes; les remboursements ont été portés de 100 à 500 francs, etc.

Le lecteur peut se rendre compte par ce rapide aperçu des nouvelles attributions de la poste moderne, de la multiplicité des opérations qui incombent au personnel. Et encore n'avons-nous même pas parlé de celles qui constituent, pour ainsi dire, la monnaie courante de la poste, telle que la vente des timbres-poste, les services de la poste restante, de l'émission et du payement des mandats, des lettres et objets recommandés, des lettres chargées, des boîtes de valeurs déclarées.

Mais ce n'est pas tout que de recevoir du public des dépôts aussi variés. Il s'agit maintenant de les expédier sur leur destination respective, et c'est en en cela que consiste le service du départ dont nous allons examiner les opérations dans notre bureau de quartier.

Voici d'abord les facteurs releveurs qui vident sur la table de timbrage les lettres provenant des boîtes de quartier et qui, comme celles qui ont été recueillies dans les boîtes du bureau, sont rapidement timbrées et livrées, sans tarder, aux agents préposés au tri.

Ces agents sont chargés de répartir les objets dans les nombreux compartiments du casier placé devant eux et représentant chacun une direction différente, une *route* en terme de métier.



FACTEURS FAISANT LEUR BOITE

Signalons, incidemment, que cette opération, qui exige une grande habitude et une dextérité de main tout à fait spéciale, serait singulièrement facilitée si le public voulait bien prendre la peine de formuler correctement et lisiblement l'adresse de ses correspondances, comme le conseillent les avis placardés dans toutes les salles d'attente.

Une fois triés, les lettres et objets recueillis dans chacune des cases, sont enliassés et insérés en même temps que les paquets de chargements pour la même

direction qui ont été traités séparément, dans un sac qui est ficelé et cacheté. Le sac ainsi fermé constitue une *dépêche*. Toutes les dépêches une fois comptées et reconnues, sont livrées au courrier qui stationne à la porte et qui va les conduire dans son tilbury ou dans son fourgon, à l'Hôtel des postes où nous irons les retrouver tout à l'heure.

Avant de quitter notre bureau de quartier, jetons un coup d'œil sur le matériel et l'outillage du service du départ.

Voici la table sur laquelle s'effectue le timbrage des correspondances. Cette opération du timbrage, qui représente par elle-même un travail considérable, est des plus importantes, puisque c'est elle qui donne aux correspondances un caractère certain d'authenticité. Les empreintes doivent être très nettes puisque c'est toujours d'après elles que les juges se prononcent toutes les fois que la question de date est soulevée dans une discussion d'affaires, à propos de l'envoi d'une correspondance.

Au timbrage à la main qui se pratiquait autrefois, l'administration des postes a substitué le timbrage mécanique qui est obtenu au moyen d'un appareil ingénieux, imaginé par un mécanicien français, M. Daguin.

L'organe principal de cet appareil est formé d'un bras horizontal, doublement articulé à son extrémité postérieure et dont l'extrémité antérieure porte le timbre à date. Sous l'impulsion de la main, le timbre est amené au-dessus de l'objet qu'il frappe toujours d'aplomb et avec force, sans qu'il en résulte aucune fatigue pour l'opérateur. En se relevant, le timbre s'encre chaque fois automatiquement.

Remarquons aussi les nombreux casiers affectés au tri des correspondances. On comprend que la bonne disposition de ces casiers intéresse la sécurité et la célérité du travail : il importe notamment que, quelle que soit l'orientation des cases, la lumière y pénètre aisément. A cet effet, on les construit en verre.

Nous terminerons notre visite par la cabine grillagée affectée à l'expédition des objets chargés et recommandés. Ces



UN COIN DU CHAUFFOIR DES FACTEURS A L'HÔTEL DES POSTES

objets nominativement enregistrés au guichet, sont ensuite transportés dans la cabine des chargements, classés suivant leur destination dans l'un des compartiments du casier de tri spécial que nous voyons installé dans la cabine même. Ils sont ensuite enregistrés à nouveau sur la feuille de route qui doit les escorter jusqu'à leur destination respective et dont le talon reste au bureau expéditeur, et enfin renfermés dans un paquet qui, après avoir été ficelé et cacheté, est inséré dans la dépêche que nous avons vu confectionner tout à l'heure par les agents chargés du départ, et livrer au courrier. Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance exceptionnelle du service de l'expédition des chargements dont l'exécution est entourée des précautions les plus minutieuses.

Après avoir terminé notre visite au bureau de quartier, nous prierons le lecteur de vouloir bien nous accompagner jusqu'à l'Hôtel des postes que l'on a comparé à une immense usine.

Cette comparaison ne manque pas de justesse. C'est, en effet, par l'Hôtel des postes que transitent tous les jours, des centaines de mille objets de toute nature en provenance où à destination de Paris, des départements et de l'étranger; c'est, en un mot, le déversoir de tous les bureaux de Paris et des bureaux ambulants.

Le spectacle vaut qu'on s'y arrête.

Pénétrons par la façade principale et arrivons sous le péristyle à arcades d'un effet si décoratif, où nous remarquons des boîtes aux lettres monumentales alternant avec des tambours qui donnent accès à l'intérieur de la grande salle des guichets. Mais ici, le mot *guichets* est impropre : le public n'est, en effet, séparé des employés que par un long comptoir de 28 mètres, analogue à ceux qui existent dans les grands établissements financiers.

A l'extrémité de la grande salle, une porte s'ouvre sur les services de la poste restante et des boîtes des abonnés.

Nous n'insisterons pas sur la délicatesse du service de la mystérieuse poste restante qui exige de la part des préposés un doigté et un flair tout particuliers.

Quant au service des boîtes des abonnés qui, à Paris, n'existe qu'à l'Hôtel des postes, il permet à toute personne d'aller retirer elle-même, moyennant une rétribution spéciale, les correspondances qui lui sont destinées, sans être astreinte à attendre le passage du facteur à son domicile.

Toujours au rez-de-chaussée, se trouve un vaste hall affecté au service dit des « périodiques ». Cet important service est chargé de la manipulation de la prodigieuse quantité de journaux, revues, bulletins, imprimés de toute sorte, prospectus, échantillons, etc... apportés tous les jours par le public ou recueillis dans les boîtes de l'Hôtel.

Avant d'être triés et acheminés, tous ces objets sont préalablement timbrés dans le sous-sol où se trouvent également deux groupes de machines actionnant les monte-charges qui desservent les différents étages, et les pompes à air du réseau pneumatique.

Le sous-sol contient aussi des appareils de chauffage et de ventilation et de vastes écuries pour les chevaux conduisant les voitures de la poste.

Au rez-de-chaussée encore, du côté de la rue Gutenberg, est installé le service du « transbordement » qui est chargé de la manipulation de toutes les *dépêches* de départ, d'arrivée et de transit de l'Hôtel des postes. C'est dans la cour du transbordement que les tilburys et fourgons arrivent à grande allure pour déposer les dépêches émanant des bureaux de Paris.

Suivons celles de ces dépêches qui renferment les correspondances destinées à l'ancien Paris. Reçues par le service du « transbordement », elles sont immédiatement expédiées par les monte-charges au premier étage de l'Hôtel où se trouve concentré le service de la « distribution » dans l'ancien Paris.

Les bureaux de la zone annexée sont seuls pourvus de facteurs distributeurs.

Les sacs une fois vidés, les lettres sont immédiatement livrées aux employés chargés du tri. Chacun de ces agents a devant lui un casier en verre divisé en douze cases dont onze correspondent aux onze rayons. La douzième est réservée aux objets destinés aux bureaux annexés.



DESCENTE DES DÉPÊCHES PAR LES GLISSIÈRES

Les cases sont vidées au fur et à mesure dans des paniers affectés chacun à l'un des onze rayons.

Après le tri par rayon, on procède au tri par quartier. (L'ancien Paris se subdivise en 201 quartiers qui sont desservis, chacun, par 4 facteurs titulaires.)

A leur tour, les facteurs séparent les objets par numéro et par rue. C'est ce qu'ils appellent « faire leur boîte ».

L'opération terminée, ils vont attendre au chauffoir qu'un timbre résonne pour annoncer le départ des omnibus qui doivent les conduire respectivement dans leur quartier de distribution.

Il en est de même pour chacune des distributions quotidiennes.

Suivons maintenant la marche de la lettre que nous avons jetée dans la boîte d'un bureau de quartier de Paris à destination de la province.

Cette lettre a été, comme nous l'avons vu, triée et insérée dans l'une des « dépêches » qui ont été confectionnées pour chacun des bureaux ambulants. Toutes les dépêches ont été apportées par le même fourgon au service du transbordement qui, après en avoir reconnu le nombre, les envoie par les monte-charges au deuxième étage où est installé le service du « départ ». Le contenu d'aucune de ces dépêches n'est trié ; elles sont groupées par ambulant et redescendues par des glissières à spirales hélicoïdes au service du transbordement, quai du départ, où sont alignés les fourgons déjà attelés et tout prêts à les emporter à la gare. Quelques instants suffisent pour les placer sur les chariots, charger les fourgons et donner aussitôt le signal du départ.

Le rôle de l'Hôtel des postes est terminé. et c'est ici que commence celui du « service ambulant ».

Nous avons dit plus haut, que tous les bureaux de poste sont reliés entre eux par des organes spéciaux, bureaux ambulants, courriers en chemin de fer, courriers en voiture, courriers à pied.

La combinaison qui permet d'atteindre ce résultat est aussi simple qu'ingénieuse.

On sait qu'avant l'invention des chemins de fer, les malles-poste emportaient tous les soirs de Paris les correspondances destinées aux départements.

Aujourd'hui, sur toutes nos grandes lignes de chemins de fer, les trains les plus rapides comprennent un ou plusieurs wagons-poste que l'on appelle bureaux ambulants. Leur fonction consiste à répartir entre les différents points de leur parcours, les correspondances destinées aux régions qu'ils traversent, et à en recevoir de nouvelles jusqu'à leur point terminus. Ces bureaux sont constitués au moyen d'équipes d'employés qui accomplissent, tous les jours, de véritables tours de force pour extraire des sacs de dépêches, les correspondances qui y sont contenues, les trier par destination et confectionner de nouvelles dépêches assez à temps pour pouvoir les livrer aux entrepôts existant dans les différentes gares. De là, ces dépêches sont acheminées sur leur destination soit par des courriers en chemins de fer voyageant sur les lignes secondaires et d'embranchement, soit par des courriers en voiture ou des courriers à pied.

Ajoutons que les bureaux de poste situés dans la banlieue de Paris ne sont pas desservis par le service ambulant qui n'aurait pas le temps de trier les correspondances de manière à livrer les dépêches à leur passage. On a dû adopter une combinaison spéciale pour eux et créer à l'Hôtel des postes le service dit « de banlieue ».



RÉCEPTION DES DÉPÊCHES DESCENDUES PAR LES GLISSIÈRES

Telle est l'organisation qui permet à une lettre de parvenir rapidement d'un point quelconque jusqu'au dernier hameau visité tous les jours par le facteur rural. On voit que si, comme nous l'avons dit, la combinaison adoptée est des plus simples, elle n'en exige pas moins une précision absolue dans l'exécution.

Nous n'avons parlé jusqu'à présent que de l'échange des correspondances entre bureaux français.

Quant aux relations avec les pays étrangers, elles sont assurées soit par les bureaux ambulants qui livrent leurs dépêches et en reçoivent de nouvelles aux gares frontières, soit par des paquebots-poste appartenant à des compagnies maritimes subventionnées. A chacun de ces paquebots est attaché un agent des postes qui, de même que ses collègues du service ambulant, livre et reçoit des dépêches aux différentes escales. Toutefois, sur les lignes maritimes directes comme celles de Marseille en Algérie et du Havre à New-York, il n'existe pas d'agent des postes à bord.

Pour accomplir la tâche que nous venons d'essayer d'esquisser à grands traits, la poste française dispose de 8.000 bureaux de 62.000 boîtes aux lettres, de 40.000 facteurs, de 8.000 courriers, de 93 lignes de bureaux ambulants et d'une flotte de 90 paquebots desservant plus de 100 escales. Elle possède aussi un personnel vaillant et dévoué qui a la pleine conscience de ses devoirs.

Nous croyons pouvoir ajouter que son organisation peut, sans désavantage, soutenir la comparaison avec celle des administrations similaires de l'étranger.



INTÉRIEUR D'UN BUREAU DE POSTE AMBULANT

Et que dire de l'accroissement prodigieux du trafic qui s'est produit depuis le 1er mai 1878, date de l'abaissement de tous les tarifs postaux?

Déjà en 1891, c'est-à-dire quatorze années après l'application de la réforme, le chiffre de la circulation avait plus que doublé : 865.516.395 objets transportés en 1877; 1.823.326.156 objets en 1891.

La progression continue d'année en année.

Voici d'ailleurs quelques chiffres indiquant quelle a été l'importance du trafic en 1892 et en 1893 pour chaque

catégorie d'objets transportés par la poste :

Nombre de lettres ordinaires :

1892.	750.778.882
1893.	755.652.075

Chargements de toute nature :

1892.	25.031.350
1893.	25.887.030

Cartes postales :

1892.	47.543.370
1893.	51.617.567

Journaux :

1892.	500.547.712
1893.	503.479.328

Imprimés ordinaires et circulaires électorales :

1892.	441.990.775
1893.	487.632.249

Échantillons :

1892.	38.716.238
1893.	39.171.060

Épreuves d'imprimerie corrigées :

1892.	18.033.872
1893.	18.404.064

Nombre total de la circulation :

1892.	1.825.612.200
1893.	1.882.813.373

soit plus d'un milliard d'objets en plus par rapport à l'année 1877 !

Produit net de la taxe des lettres :

1892.	157.819.257 fr. 01
1893.	158.590.920 fr. 17

Les mandats français ordinaires, mandats télégraphiques et mandats d'abonnement émis en 1892 se sont élevés au nombre de 26.133.062, formant une somme de 751.520.850 francs. Ceux émis en 1893 ont atteint le chiffre de 26.730.517 pour un total de 757.689.357 francs.

Les 54.1827 mandats-cartes émis en 1892 représentaient un total de 10.180.250 fr. En 1893, il en a été émis 680.912 pour une somme de 12.921.995 francs.

Les bons de poste émis en 1892 ont été au nombre de 2.083.018 formant une somme de 16.327.954 francs ; ceux émis en 1893 ont atteint le chiffre de 2.429.001 pour une somme de 18.405.282 francs.

Si nous poursuivons notre étude au point de vue de l'ensemble des recettes et des dépenses de l'administration des postes et des télégraphes, nous trouvons à cet égard, des renseignements très précis dans un rapport officiel publié le 30 décembre 1892 dans le *Bulletin mensuel* de l'administration.

Nous voyons, par ce document, que les recettes de l'exercice 1891 se sont élevées à 201.859.675 francs, et les dépenses à 147.106.140 francs seulement, soit une différence en plus aux recettes de 54.753.535 francs, somme représentant le produit net de l'exercice 1891.

Ce chiffre a son éloquence, et il serait bien plus élevé encore si l'on tenait compte de ce fait que dans les dépenses figure une somme de 25 millions payée annuellement à titre de subvention aux compagnies concessionnaires de services maritimes postaux.

Or comme le constatait l'honorable rapporteur du budget des postes et des télégraphes de l'exercice 1894, « ces subventions n'ont pas un caractère exclusivement postal, car elles ont été accordées principalement en vue de satisfaire à des intérêts politiques et commerciaux, ou comme prix de services rendus aux diverses administrations de l'Etat. »

Quoi qu'il en soit de cette question du produit net, qui a donné lieu à tant de controverses de la part des économistes, nous croyons avoir démontré que la poste française occupe, à bon droit, une place des plus honorables parmi nos grands services publics, grâce aux efforts constants qu'elle fait pour bien servir les intérêts dont elle a la charge.

ALEXIS BELLOC.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le premier volume de la *Correspondance* de Victor Hugo a paru (chez CALMANN LÉVY). Elle s'étend de l'année 1815 à l'année 1835. A vrai dire, elle n'apporte aucun fait nouveau, ce qui ne signifie pas qu'elle est une déception. Si elle ajoute peu à l'idée qu'on s'est faite de l'écrivain, elle complète celle qu'on pouvait se faire de l'homme. Elle appuie singulièrement sur certains traits de son caractère, et ceux qu'elle accuse ou révèle sont la plupart à son honneur.

Il y a un article célèbre de Nisard, paru en 1836, sur Victor Hugo, l'année même où prend fin cette Correspondance. Il est probable que si l'austère critique l'eût connue, il ne l'eût pas écrit, ou tout au moins eût-il modifié son jugement. Quand il le fit réimprimer en 1874, il reconnut d'ailleurs lui-même son exagération pessimiste et sa sévérité : « Une trop vive inquiétude pour sa gloire m'a peut-être rendu trop sévère »; et il s'excuse de « ses critiques dont la vivacité s'explique par l'intempérance provocante des admirations ». Il ne fait pas toujours bon prendre ce rôle de redresseur de l'opinion quand on risque d'avoir la vérité contre soi, et l'on s'expose à la palinodie à plus ou moins brève échéance.

Le rapprochement est d'autant plus piquant que le Victor Hugo qu'il maltraite est précisément celui dont ces lettres nous dévoilent l'intimité et les sentiments secrets. Or le défaut de la cuirasse lui paraît être une absence presque complète de cœur et de sensibilité. Sa poésie lui paraît consister en une « technologie » froide, où la sensualité de l'imagination se substitue au sentiment, où la mémoire remplace la pensée, et il exprime, en 1836, le regret sincère de voir « ce déclin si rapide d'un grand talent ». C'était se hâter.

Tout lui semble un argument pour consolider sa prédiction funeste, tout, l'œuvre et le physique même de l'auteur. Son portrait est d'ailleurs joliment touché :

La figure du poète est belle, est ouverte; son front large, en effet, annonce l'imagination et la mémoire. Son œil est doux, beaucoup moins caverneux qu'on ne le fait dans ses portraits. Toute la partie supérieure de la figure est d'un homme éminent par les qualités de l'esprit. Le bas est moins intellectuel. La bouche, les joues, le menton, et toute cette partie du profil qui s'étend depuis l'extrémité inférieure de l'oreille jusqu'au bout du menton semblerait trahir de grands appétits physiques et un immense amour de la conservation, chose d'ailleurs si nécessaire à une époque d'encombrement, où cet amour est toujours une prudence, et peut-être, en certains cas, un devoir. L'intelligence et les sens partagent également ce masque, d'ailleurs remarquable : l'intelligence en a pris le haut, les sens en occupent le bas.

Sa conclusion est implacable : l'imagination fécondée par une grande mémoire, c'est là tout le talent de M. Hugo. Il va jusqu'à lui reprocher sa bonne mine et sa santé, persuadé que les vrais poètes qui sentent profondément doivent être pâles et abattus. Une sensibilité de cerveau, des passions de tête, voilà tout ce qu'il lui peut reconnaître, et il le plaint d'être condamné à n'être qu'un enfant de génie, selon le mot de Chateaubriand, puisque les œuvres de l'homme *font honte* aux œuvres de l'enfant.

Ces œuvres honteuses, c'étaient *Han d'Islande* (1823), *Bug Jargal* (1825), les *Odes et Ballades* (1826), *Cromwell* (1827), *les Orientales* (1828), *le Dernier jour d'un condamné* (1829), *Hernani* (1830), *Notre-Dame de Paris, Feuilles d'automne, Marion Delorme*, ensemble en 1831, *le Roi s'amuse* (1832), *Lucrèce Borgia* (1833), *les Chants du Crépuscule* (1835). On ne pouvait donc pas arguer que le champ d'expérience était trop restreint pour permettre une vision nette de la vérité. Les grandes œuvres du poète avaient paru. Au demeurant, la thèse n'a pas été abandonnée, et plus d'une fois on devait jeter le reproche d'insensibilité à celui qui a pourtant écrit, depuis, ce livre exquis de tendresse et de bonté, *l'Art d'être grand-père*.

Ce ne serait pas ici le lieu de reviser ce jugement porté sur ses œuvres et d'après ses œuvres. Qu'il nous suffise de constater, à présent que les lettres intimes de cette époque ont vu le jour, combien ce serait se méprendre que de refuser à Victor Hugo les qualités du cœur. C'est au contraire par le cœur qu'elles valent, et l'on a rarement entendu des accents plus émus et

plus sincères, soit qu'on écoute l'époux, le père ou l'ami.

Le recueil est divisé en six parties d'un intérêt bien inégal : lettres à divers, lettres à son père, lettres à sa femme, lettres à ses enfants, lettres à Sainte-Beuve, lettres au président de l'Académie des Jeux Floraux. Cette disposition n'est pas heureuse et il serait à souhaiter qu'à la prochaine édition, elle soit remaniée. Seules, les lettres à sa femme pendant le voyage à Reims et les lettres à Sainte-Beuve forment deux ensembles distincts, dignes d'être mis à part. Pour le reste, il y a une grande gêne à lire ces pages éparpillées qui eussent pris plus de cohésion si elles eussent été toutes réunies et classées selon l'ordre chronologique. On eût par là évité l'inconvénient de nous faire revoir à chaque chapitre la même série de dates et de faits. Sans doute Voltaire a choisi cette méthode pour son exposé de l'histoire du règne de Louis XIV, qu'il recommence dix fois en déplaçant à chaque tour son point de vue. Mais outre qu'on la lui a reprochée, il est cependant plus excusable d'avoir séparé la section de la guerre de Flandre et celle du quiétisme, que de morceler l'histoire de la jeunesse de V. Hugo.

Les lettres écrites de 1819 à 1825 au secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux à Toulouse, par un jeune homme de dix-sept à vingt-trois ans, n'ont d'autre objet que nous montrer un débutant en quête de se faire connaître et bien venir. Tout au plus y peut-on noter quelques mots sur sa collaboration au journal *le Conservateur littéraire*, — collaboration qui a été, il y a quelques années, étudiée avec finesse et conscience par un de nos professeurs de faculté, M. Souriau. V. Hugo était encore à cette époque plongé dans les limbes *classiques* et rien ne faisait prévoir le fougueux patron du romantisme. Il ne jurait que par Virgile, tout comme Racine, et s'il pratiquait déjà l'inversion, mieux eût valu qu'il ne la pratiquât point :

Trajan domine encor les champs que de Tibère
Couvrent les temples abattus.

Ajoutez d'amusants détails sur son service militaire, en 1822 L'état soldatesque n'avait pas de charmes pour lui, et le motif d'exemption qu'il invoque est plaisant. Il réclame une dispense à titre de lauréat des Jeux Floraux, *puisqu*'on exempte le prix d'honneur du concours général de l'Université.

Enfin, ce serait manquer de malice que de n'y pas relever un mot que l'académicien oubliera plus tard, et qui eût réjoui l'assemblée dans le discours du directeur, s'il l'eût connu et rappelé le jour de sa réception à l'Académie française :

« L'Académie des Jeux Floraux exerce depuis trois cents ans sur les lettres une salutaire influence ; et il est douteux que cet éloge soit mérité au même degré par sa *vaniteuse sœur cadette*, l'Académie française. »

Les lettres à divers vont de 1817 à 1835. Elles sont les plus nombreuses. Elles tiennent la moitié du volume. A vrai dire on en ferait bon marché, si elles étaient signées d'un autre nom. Elles n'ajoutent rien à l'histoire, et les gros événements de la période, en politique ou en littérature, n'y font qu'une apparition fugitive ; on les aperçoit de biais, et vite. La naissance du duc de Bordeaux, le sacre de Reims, la bataille d'Hernani, le procès contre la Comédie française troublent à peine cet intérieur paisible et retiré. Les événements privés, la mort de sa mère, le nouveau mariage du père, sa fin, les difficultés de l'héritage, son propre mariage, la naissance des enfants ont un écho plus sonore et plus prolongé. L'intérêt est plutôt dans le développement de sa nature et l'évolution de son esprit, comme aussi dans l'immense et tendre effusion de son cœur quand il écrit à ses amis, fût-ce même, comme dans la lettre à Nodier, pour leur reprocher doucement leur ingratitude. Certes, si on lisait l'une de ces lettres isolée, on pourrait se mettre en défiance, et se demander si ces bruyantes protestations ne sont pas seulement le bruit creux d'une imagination qui imite le sentiment. Mais ici, on tient la garantie de la sincérité parce qu'on assiste à l'éclosion et à la culture de ces amitiés.

La table présente des noms célèbres, Alfred de Vigny, l'abbé de Lamennais, François de Neufchâteau, Lamartine, M[lle] Mars, David d'Angers, Mérimée, Alexandre Dumas, Thiers. L'excuse des correspondants moins célèbres est d'avoir été davantage pour Hugo les confidents de l'esprit et du cœur. Il descend, dans sa conversation écrite avec ses amis, à des détails menus et charmants ; ici un mal de dents déshonore le profil de sa chère

femme, là, on le voit étudier son piano, il exécute déjà avec un seul doigt *Jamais dans ces beaux lieux*. Ce n'est plus le barde solennel, drapé de blanc, debout sur le rocher où déferlent les vagues; c'est l'ami sans gêne qui cause et rit, coudes sur table, avec plus de bonne humeur que d'esprit, car il n'eut pas ce qu'on appelle de l'esprit. Sa plaisanterie est rarement fine :

Grondez-moi, je n'ai pas encore vu Duponchel. En revanche, j'ai vu Vedel; cela rime. Cela vous est bien égal, mais j'ai un procès avec les Français; cela rime encore. Que voulez-vous que j'y fasse?

C'est l'excellent homme privé berçant sa fille près « de cet ange qui est ma femme », quêtant des articles sur lui dans les journaux de province, bâillant à *Bertrand et Raton*, rêvant d'avoir son théâtre à lui pour y faire jouer ce qui lui plairait, comme il lui plairait, écrivant *Notre-Dame de Paris*, empilant page sur page, « je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours », se proposant d'écrire en quinze jours quelques mots de préface et quelques notes pour *Cromwell*, dont les notes emplissent aujourd'hui trente pages, et dont la préface a quatre-vingts feuillets; c'est le curieux allant prendre des remarques à Bicêtre « un jour de ferrement des chaînes », ou barbouillant des dessins avec un bout d'allumette et du café au lait pour illustrer la description de sa missive.

S'il est vrai, comme l'a prétendu Nisard, que la description est « le radotage de l'art qui tombe en enfance », V. Hugo radote agréablement dans ces pages où il enchâsse, avec un croquis à la plume, de pittoresques relations, comme celle-ci :

J'ai visité hier Chambord. Vous ne pouvez vous figurer comme c'est singulièrement beau. Toutes les magies, toutes les poésies, toutes les *folies* même sont représentées dans l'admirable bizarrerie de ce palais de fées et de chevaliers. J'ai gravé mon nom sur le faîte de la plus haute tourelle; j'ai emporté un peu de pierre et de la mousse de ce sommet, et un morceau de châssis de la croisée sur laquelle François Ier a inscrit les deux vers :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie!

Il adresse ailleurs à Alfred de Vigny une agréable description de Dreux. L'épistolier ne pouvait dépouiller complètement ni le romancier ni le poète, ni le déclamateur, faut-il le dire? Quand il écrit une lettre sérieuse et un peu enflammée, il use des procédés de son théâtre, et il y a telle tirade, — c'est le mot, — adressée au Ministre de l'Intérieur où l'on croirait entendre Saint-Vallier ou le vieux Ruy Gomez de Silva :

Il est vrai que toute la fortune de mon père, à peu près, est détenue sous le séquestre par le roi d'Espagne, contrairement au traité de 1814. Il est vrai que j'ai une femme et trois enfants. Il est vrai que je soutiens des veuves et des parents de mon nom. Mais j'ai été assez heureux pour trouver dans ma plume une existence honorable et indépendante.

La déclivité progressive de son royalisme est fâcheusement apparente dans ces pages spontanées, et il est piquant de le voir au début se proclamer Vendéen, pour craindre, cinquante lettres plus loin, que sa présence ne compromette une auberge à l'enseigne *la Fleur de lys*. Il ne l'est pas moins, d'ailleurs, d'entendre au début le futur auteur d'*Hernani* mettre le *Saül* et la *Clytemnestre* de Soumet au rang des premiers chefs-d'œuvre du siècle, en s'écriant : « C'est beau comme une pièce grecque! »

Dans ses lettres à son père, il se montre fils respectueux et soumis, admirateur des œuvres littéraires paternelles, poésies et mémoires, très pressé de recevoir ses papiers pour se marier, inquiet quand tarde le payement de sa pension, et attristé par la folie d'Eugène. Dans tout cela, le général Hugo apparaît comme un brave homme, faible et distrait, qui ne sait plus au juste l'âge de son fils, qui versifie et qui dessine. Quant à sa femme, la seconde, elle n'a pas les bonnes grâces de son beau-fils, et il y aura toujours de ce côté du tirage. « Bonjour à ta femme! » écrit sèchement Victor en parlant de sa belle-mère. Que sera-ce quand la générale aura une bru!

Il y aura encore de la brouille. En 1825, Victor Hugo fut invité par le roi à son sacre. Il laissa sa femme chez le général : Adèle et sa belle-mère ne s'entendirent pas, et son mari lui écrivait de Reims pour l'engager à s'affranchir de « cette personne ». Mais là n'est pas l'intérêt de ces délicieuses et affectueuses lettres qu'il envoya à sa femme durant cette séparation « qui me coupe en deux ». Elles sont exquises, à la fois tendres, passionnées, pittoresques, familières, avec un savoureux mélange de lyrisme et de pot-au-feu. Des deux époux, il paraît bien que le mari est le plus affecté de l'absence; il écrit tous les jours, et les réponses sont plus rares, souvent en re-

tard. Les lettres de Reims sont celles d'un cœur follement amoureux et épris, pleines de délicates tendresses et d'aveux. Le récit du voyage en diligence de Blois à Reims est pittoresque, et rappelle parfois les si charmantes lettres qu'adressait La Fontaine à sa femme quand il alla en Limousin. Le tout fait un pêle-mêle amusant de détails de tous ordres où tout se brouille, la poésie et la cuisine, les honneurs et la friperie. De la même plume dont il conte une visite à M. de la Rochefoucauld, il confie qu'il va commander sa culotte; son beau-père lui a fait de très bonne sauce au homard, mais l'ode du sacre le tourmente : « Je suis effrayé de ce qu'ils attendent de moi. » A cause de l'affluence, la vie à Reims est fort chère, une omelette coûte quinze francs, mais les monuments sont beaux, et la *Société des Amis des monuments* aurait tort de ne pas adopter pour devise cette phrase de sa lettre du 27 mai : « On est fâché d'être Français quand on voit ces profanations commises par des Français sur des monuments français. »

Mais tout aussitôt, voilà sa malle qui se casse, « les pitons avaient cédé »; Nodier a perdu trois cols. Quant à lui, il a trouvé une épée à louer, il a payé des petits pois très cher, et il a admiré la cathédrale de Reims, dont la description à cette date marque l'avènement du romantisme et l'influence de Chateaubriand.

Nous arrivons à la correspondance avec Sainte-Beuve. La connaissance se fit en 1827 par un échange de vers. Sainte-Beuve partit en Angleterre, et les deux récents amis échangeaient leurs impressions romantiques sur les cathédrales de Canterbury et de Westminster. Ensemble ils pestaient au nom de la doctrine romantique contre « ces misérables Janin et Latouche postés dans tous les journaux, épanchant de là leur envie, et leur rage, et leur haine ». Et ensemble aussi ils faisaient risette à Nisard, qui six ans après allait malmener Victor comme on a vu.

Mme Adèle Hugo était charmante. Le laid Sainte-Beuve ne put approcher impunément sa beauté; il l'aima, et le mari le sut. Tous en souffrirent, mais l'âme de Hugo était si aimante qu'il tâcha d'oublier, plutôt que de perdre un ami. Il mit cette passion au compte de l'inéluctable Éros et imposa silence à son ressentiment, sachant qu'il souffrirait davantage dans son amitié perdue. Quel cas complexe, où le dévouement à Sainte-Beuve pourrait aisément faire sourire, ressembler à une faible et complaisante indulgence, et au total désobliger la femme indiscrètement adorée. Et pourtant on n'y songe pas en lisant ces lettres, tant elles sont pleines de bonne foi, d'ardente affection, de douce tristesse. Il rappelle amèrement « le moment où il a eu à choisir entre elle et Sainte-Beuve », et il apporte une perspicacité clairvoyante à l'analyse de ses propres sentiments : « Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois; quand vous y êtes, c'est une torture. » Et plus bas : « L'obligation même qui m'est imposée par une personne que je ne dois pas nommer ici d'être toujours là quand vous y êtes me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois. » Il prend des ménagements que notre indifférence trouve bien excessifs pour pousser doucement dehors le cher intrus, en lui demandant avec intérêt si « sa plaie est fermée ». Il lui fait comprendre qu'il vaut mieux qu'il se retire, mais ce n'est pas dire qu'ils rompront, il n'en a pas le courage : « Nous nous aimerons toujours. Nous nous écrirons, n'est-ce pas? » Cette bonté colossale étonne et émeut. Il y a tant de sincérité, tant de douleur dans son accent, qu'une grande pitié va de notre cœur vers lui, et que nous le plaignons en l'écoutant : « Je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde! » Voilà un de ces cris de la nature qui partent du fond même de l'être et qui émeuvent.

Cet épisode ne grandit pas le piètre Sainte-Beuve. L'âme supérieure de Hugo souffrit de son départ; les deux amis se retrouvèrent bientôt, et Hugo déborde de joie, avec cette exagération juvénile qui est le propre de sa nature. Le bonheur de rentrer dans son amitié lui donne l'oubli : « Vous êtes une de mes religions! » lui dit-il. L'indélicat critique n'avait pourtant rien fait pour cela. Il ne sut pas mériter le pardon. Peut-être trouva-t-il encombrante l'indulgence exubérante de son ami. Il devint plus frais. Victor Hugo le sentit et le lui disait bien joliment, en le remerciant d'un article, en 1834 :

J'y ai trouvé, mon pauvre ami (et nous sommes *deux* à qui il fait cet effet), d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste profondément,

pas de bienveillance. J'aimerais mieux moins d'éloges et plus de sympathie. D'où cela vient-il? Est-ce que nous en sommes-là?... Avant de clore cette lettre, j'ai voulu relire pour la quatrième fois votre article, et mon impression m'est restée. Victor Hugo est comblé, Victor Hugo vous remercie, mais Victor, votre ancien Victor est affligé.

C'était le commencement de la fin. Ce billet est daté de février. Un mois après, l'affection excédée de Hugo devait rendre les armes, et il envoyait son triste adieu à l'ingrat : « Enterrons chacun de notre côté en silence ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu. »

La publication de ces lettres n'est pas inutile. Elle grandit singulièrement Hugo du côté du cœur, et elle lui conquiert les sympathies hésitantes. Il a connu les trahisons et les défections, il a porté en lui, sans trouver un cœur digne de le recevoir, un immense trésor d'amitié, et il a souffert de trop aimer. A son meilleur ami, il écrivait :

Aimer, et avoir besoin d'*amour* et d'*amitié*, mettez ces deux mots sur qui vous voudrez, voilà le fond heureux ou malheureux, public ou secret, sain ou saignant, de ma vie, vous n'avez jamais assez reconnu cela en moi.

La série des malheurs est longue pour lui durant cette période. Il perd un enfant, son père meurt, ses ennemis le harcèlent, ses amis le trahissent.

Sa grande consolation fut son amour pour ses enfants, et là non plus il ne devait pas être heureux, puisque sa tendresse pour sa Léopoldine ne devait pas préserver celle-ci de l'épouvantable catastrophe de Villequier. Malgré tout l'intérêt qui s'attache aux lettres à sa femme et aux lettres à Sainte-Beuve, ce sont peut-être bien les lettres aux enfants qui sont le joyau du volume. Celui qui devait poétiser l'art d'être grand-père savait mieux encore l'art d'être père. Les billets qu'il envoie pendant ses voyages à sa Léopoldine sont des fleurs délicates dont le parfum de tendresse nous épanouit encore le cœur. Tout cela est honnête, sain et vivifiant.

J'ai cueilli pour toi cette fleur dans la dune. C'est une pensée sauvage qu'a arrosée plus d'une fois l'écume de l'Océan. Garde-la pour l'amour de ton petit père qui t'aime tant. J'ai déjà envoyé à ta mère une fleur des ruines, le coquelicot de Gand, voici maintenant une fleur de la mer. Et puis, mon ange, j'ai tracé ton nom sur le sable : Didi. La vague de la haute mer l'effacera cette nuit, mais ce que rien n'effacera, c'est l'amour que ton père a pour toi.

Ailleurs il dessine sur son papier la grande ourse, « ce beau chariot de Dieu que je t'ai appris à distinguer parmi les étoiles ». Il sait dire les choses les plus graves aux enfants :

Vois, mon enfant, comme Dieu est grand, et comme nous sommes petits : où nous mettons des taches d'encre, il pose des soleils. C'est avec ces lettres-là qu'il écrit. Le ciel est son livre. Je bénirai Dieu si tu sais toujours y lire, ma Didine. Et je l'espère.

Chaque lettre est accompagnée d'un croquis à l'apparence noire, brusque, abrupte et sauvage, comme ceux qu'on retrouve aujourd'hui dans toutes les collections d'autographes. Parfois, il envoie à son Charlot un thème ou une version à faire; le thème est plein de solécismes, la version n'a pas été faite, et le papa trouve tout cela très bien.

Les lettres datées d'Espagne ont un intérêt spécial; il prend des notes, « j'écris toujours mon journal, tu liras cela quelque jour, » dit-il. Ces notes ne devaient paraître qu'après sa mort, et les lettres à l'enfant reproduisent les impressions du journal sur cette Espagne, sorte de Chine qu'on ne connaît pas, pays admirable et plein de puces. Biarritz y est joliment dépeint en deux traits :

C'est un lieu ravissant, l'océan avec beau ciel, une plage admirablement déchirée, ce qui donnne à la marée tout l'aspect d'une tempête.

Si haut que sa pensée s'élevât, les sentiments humains réchauffaient sa poitrine. Il aimait les humbles, les petits, il idolâtrait ses enfants.

Quand tu recevras les *Burgraves*, écrit-il à sa fille, Mme Léopoldine Vacquerie-Hugo, tu liras, pages 96 et 97, des vers que je ne pouvais plus entendre aux répétitions dans les jours qui ont suivi ton départ. Je m'en allais pleurer dans un coin comme une bête ou comme un père que je suis. Je t'aime bien, va, ma pauvre petite Didine.

Ces vers, il n'est pas malaisé de les retrouver, et ce sont apparemment ceux où Job pleure son enfant :

— Quel don du ciel! J'allais à son berceau sans cesse.
Même quand il dormait, je lui parlais souvent;
Car, quand on est très vieux, on devient très enfant.
Le soir, sur mes genoux j'avais sa tête blonde...
Je te parle d'un temps... tu n'étais pas au monde.
— Il bégayait déjà les mots dont on sourit.
Il n'avait pas un an, il avait de l'esprit;

Il me connaissait bien! Je ne peux pas te dire...
Il me riait, et moi, quand je le voyais rire,
J'avais, pauvre vieillard, un soleil dans le cœur.

Il écrivait cela en avril 1843; cinq mois après, sa chère Léopoldine se noyait, six jours après avoir reçu de son père une lettre enjouée où il lui disait : « Continue d'engraisser et de rire. Rayonne, mon enfant. Tu es dans l'âge! » Le malheur a de ces ironies cruelles.

Donc, ce livre est bon pour la mémoire de V. Hugo. Nous participons à ses infortunes, nous admirons sa douce philosophie, et il se fait aimer par l'expression si pathétique des sentiments les plus nobles, les plus tendres, les plus touchants. Ce colosse a des ténuités délicieuses dans l'âme; ce géant gagne à être vu de près, derrière le rideau, quand il descend de son roc pour embrasser sa femme et sa fille. Son intimité est aimable. On aime assez que les grands hommes qu'on admire soient sympathiques dans leur privé, et que chez eux le cœur vaille l'esprit. L'admiration, comme l'amitié, ne vont guère sans l'estime. On est heureux que Nisard ait fait fausse route. C'est toujours un bon livre que celui qui fait mieux aimer son auteur.

⁂

C'est rester dans les mêmes années, comme aussi dans les mêmes sentiments sur l'amitié, que de passer de la *Correspondance* de Hugo au roman d'Émile Ollivier, *Marie-Magdeleine,* qui vient de paraître chez Garnier; on y lit cette remarquable définition de ce que la Fontaine appelait « un ami véritable »; Hugo y eut souscrit:

Dans aucun il n'avait reconnu l'ami, celui auquel on est uni par une indestructible couture d'âme, qui vous est attaché, non parce que vous êtes heureux, ou parce que vous êtes utile, ou parce que vous êtes divertissant, ou parce que vous avez de l'esprit, des connaissances, de l'éloquence, mais uniquement parce que vous êtes vous, celui auquel on n'a pas de confidence à faire, parce qu'on pense et sent devant lui comme il pense et sent devant vous, qui trouve naturel qu'on le célèbre parce qu'il ne se blesse pas qu'on le reprenne, qui vous entend et que vous entendez sans même prononcer une parole, et dont la seule présence est une conversation. Comment une telle union ne serait-elle pas exceptionnelle?

Le livre d'Émile Ollivier est sans conteste un chef-d'œuvre d'une tenue ferme, sobre, solide, d'une pensée profonde. C'est un ouvrage comme il est rare d'en pouvoir lire de nos jours, parmi les nouveautés de ces temps où Nisard eût eu la partie belle pour recommencer son manifeste contre la littérature facile.

Aussi ce livre, quelque nouveau qu'il soit, n'est pas de ce temps. Notre époque hâtive a perdu ces anciennes habitudes de maturité, de réflexion, de labeur lent et fort qui ramasse et condense l'idée sous une forme sévèrement châtiée, comme c'était coutume au temps qu'évoque quelque part notre auteur :

A cette époque, un livre d'histoire ou de philosophie, un volume de vers, un roman, une pièce de théâtre, ne tombaient pas dans le gouffre muet d'un assoupissement général. On en dissertait, on critiquait, on louait. Au creuset de cette curiosité sans cesse allumée eût fondu en un instant telle œuvre obscène qui, sous prétexte de passion ou de talent, fait les délices de nos dames à la mode, et personne n'eût osé toucher à ses cendres impures. Le journal, obligé à la discrétion et à la sagesse, ne couvrait pas les manifestations sérieuses de la pensée, on n'en était pas assourdi. Il n'y avait pas plus de talent que de nos jours, où chaque matin on en dépense avec tant de prodigalité, il y avait moins de forces perdues et plus d'œuvres durables.

Cette page semble donner à *Marie-Magdeleine* son millésime. Si de ci de là, dans le volume, quelques procédés de narration ou d'exposition ont quelque chose de démodé, l'auteur n'eût pas mieux réussi s'il eût mis quelque coquetterie et quelque recherche dans ces effets rétrospectifs, à une époque où le siècle finissant aime à revivre son passé.

Il y a beaucoup d'éléments divers dans ce petit volume où ils se fondent en un tout harmonieux et discret : des souvenirs, des anecdotes, des notes de voyages, de la critique artistique et littéraire, des vues politiques, des pensées d'un moraliste perspicace, des morceaux lyriques, et même un roman qui devient à la fin fort pathétique, avec des caractères remarquablement étudiés et des portraits animés d'une vie intense. Le roman est la trame qui supporte les riches broderies des digressions. C'est la simple histoire d'un jeune homme, Raoul, qui aime une belle jeune fille, Marie-Madeleine, et qui en est aimé. Le père de Marie, M. Dalmeiras, est un mauvais mari, et sa femme souffre en silence de son inconduite. Il subit l'ascendant et l'influence d'une méchante femme qu'il a pour amie,

Mme de Choisy. Celle-ci s'était juré de se venger d'un regard méprisant que lui lança un jour Marie, trop clairvoyante. Elle la fait souffrir par le cœur en usant de son pouvoir sur le père pour mettre obstacle à cet amour et pour écarter Raoul. Elle y réussit, et elle lui substitue son candidat à la main de la riche héritière, un gentilhomme nommé Ulric. Celui-ci est autorisé par le père à commencer sa cour. Marie le prévient loyalement qu'elle ne l'aime pas et que son cœur est pris. Le prétendant passe outre. La future fait mine de se résigner, mais devant le magistrat qui lui demande si elle consent à prendre cet époux, elle répond avec force : Non! Le père furieux fait de sa maison un enfer. Sa femme meurt. La ténacité de Marie finit par l'emporter. Mme de Choisy, vieillie, se repent et s'accuse, et Dalmeiras va lui-même chercher Raoul, qui languissait, pour venir rendre la santé et la gaieté à Marie, qui dépérissait.

Ce drame, sobrement et fortement conté, supporte toute une frondaison de digressions agréables et, comme on disait autrefois, de mélanges. Ce sont des mots, des anecdotes, des souvenirs ; Hoffmann disant à un peintre : « Vous êtes amoureux, car si vous ne l'étiez pas, vous ne verriez pas ces arbres ainsi ; » les grands musiciens, les grands peintres, les grands poètes jugés avec une justesse et une pénétration de connaisseur ; Mozart, dont il déclare : « Si les oiseaux et les esprits écrivaient des partitions, ils les écriraient ainsi; » Beethoven, qui unit le grandiose d'Eschyle au pathétique des Psaumes; Berlioz, qui substitua les accents profonds de l'harmonie aux frivolités mélodiques, créateur après Weber, de la symphonie orchestrale; Wagner, dont Henri Heine avait dit : « Meyerbeer le recommande, c'est la preuve qu'il n'a pas de talent, » et dont l'auteur burine ce médaillon expressif :

> Le double aspect de cette personnalité puissante se marquait dans son masque : la partie supérieure belle, d'une vaste idéalité, éclairée par des yeux réfléchis, profonds, sévères, doux ou malins, suivant l'occasion ; la partie inférieure grimaçante et sarcastique. Une bouche froide, calculée, pincée, s'y creusait en retrait au-dessous d'un nez impérieux, au-dessus d'un menton projeté en avant, comme la menace d'une volonté conquérante. De même que dans le visage de Rossini se retrouvait à la fois Jupiter Olympien et Polichinelle, dans celui de Wagner, le *vates*, le poète, presque le prophète, se mêlait au loustic.

En peinture, il faudrait pouvoir citer l'admirable page écrite devant la *Descente de croix* de Rubens, à Anvers. La littérature n'est pas moins bien traitée. Le souvenir de Sénèque, de Montaigne, de La Bruyere est partout présent dans ce livre d'un moraliste qui semble avoir fait de leurs ouvrages ses volumes de chevet. On lira avec fruit de belles dissertations sur l'*Imitation,* la plus suave élégie lyrique, les *Pensées* de Marc Aurèle qui ont la gravité solide tempérée par la grâce des temples ioniens ; les *Discours* de Machiavel, profonds et sagaces ; les *Fioretti di S. Francesco,* gracieuse anthologie des légendes de François d'Assise. Plus près de nous, voici Lamartine jugeant un jeune poète : « Il n'aura jamais de talent, il n'a pas été ému devant moi! » Voici Musset, le jour de sa réception à l'Académie :

> A l'arrivée du récipiendaire s'éleva un frémissement de curiosité admirative. Son aspect ne décevait pas : cette taille souple, ce visage distingué, agréable et sympathique, répondait vraiment au type du poète, tel que l'imagination le rêve. L'œil seulement était atone, et dans l'attitude se marquait un air indifférent et fatigué, qui se retrouva dans le discours correctement sensé où ne brillait aucune des lueurs de la *Nuit de mai*. On attendait des strophes, on eut des périodes inoffensives.

Il faut lire aussi le parallèle entre Musset, Hugo et Lamartine, fait avec une pénétration ingénieuse, et qu'on pourrait avec intérêt rapprocher du parallèle éloquent et poétique que fit José Maria de Hérédia, dans son discours de réception à l'Académie française, entre Lamartine et Hugo.

Nous faisons encore avec le héros d'intéressantes excursions aux pays artistiques, à Rome, à Florence; nous longeons les quais de l'Arno, nous visitons la chapelle des Médicis, nous allons au couvent franciscain de Bibbiena sur le Casentino, et le paysage qu'on nous fait traverser là a la netteté sobre et puissante d'une toile du Poussin.

Les beautés de la nature ne sont pas indifférentes à cet artiste, et si la place ne nous était mesurée, nous eussions lu ensemble ces jolies descriptions, la rade de Marseille avec ses îles blanches comme des blocs de marbre entre le bleu foncé de la mer et le bleu plus clair du ciel, l'océan à Dieppe, ou encore le printemps dont la fraîche peinture termine le volume. Ces pages constatent chez Émile Ollivier non

seulement une âme d'artiste, mais encore une âme de poète. Et de fait, par instants, c'est bien le livre d'un poète que nous lisons; c'est avec le langage poétique qu'il fait chanter ou gémir l'amour, et les lamentations de Raoul sont empreintes du lyrisme le plus pur et le plus élevé.

Mais si la prose poétique est l'instrument que touche l'auteur aux moments de passion profonde et troublée, il n'a pas du poète la rêverie insouciante; il connaît la vie et les hommes, il les observe, et ce fin moraliste note plus d'une pensée piquante. On en ferait un agréable choix. Avis à la jeunesse :

> Qui, à vingt ans, ne se sent pas d'humeur à escalader le ciel, traînera toute sa vie dans les bas fonds.

Triste, mais juste constatation de l'égoïsme parisien :

> Dans la vie si active de Paris, on a du temps pour cultiver qui vous est utile, on en manque pour aller à qui on serait utile.

Entrons aussi avec le romancier, il faut dire ici avec le satirique, dans le salon d'une dame à son five o'clock pour regarder

> Ces visiteuses affairées qui entrent, un faux sourire aux lèvres, saluent, s'asseyent, reçoivent une nouvelle qui ne les intéresse pas, en donnent une qui intéresse encore moins, parlent du temps, regardent les toilettes, lancent une fadaise, se lèvent et vont recommencer ailleurs, cela tous les jours de la semaine, et dans plusieurs maisons le même jonr.

Comme observateur et moraliste, Émile Ollivier lève la paille, et s'il en fallait des preuves plus convaincantes, je vous dirais de lire le chapitre, — un chef-d'œuvre, — où, en nous présentant la Fiammetta, il fait la plus spirituelle entre toutes des monographies de la *professionnal beauty*. Il excelle aux portraits; en quelques touches il definit précisément l'apparence physique et le reflet de la pensée; l'image s'anime progressivement et vit bientôt d'une vie intense; c'est la perfection. Je vous signale dans ce genre le portrait que fait Raoul de Marie-Magdeleine, au début, l'admirable figure de Mme Dalmeiras, si douce et si sympathique, le portrait de Raoul, qui est d'une analyse pénétrante.

Si je vous disais que la politique est absolument absente du livre d'Émile Ollivier, vous auriez peine à me croire : il y en a un peu, pas trop, juste assez pour colorer la figure de Raoul du reflet des lampions de meetings.

Dans une exquise préface, l'auteur déclare :

> Je suis revenu sur mes ans écoulés, je les ai parcourus et recommencés. J'ai fini et je ne rapporte de ce voyage dans le passé qu'une poignée de fleurs flétries.

Par la magie du style et de la pensée il a fait revivre et refleurir l'une d'elles, et il lui a rendu un éclat, une fraicheur qui ne se terniront plus. *Marie-Magdeleine* prendra place parmi les meilleurs romans psychologiques, entre le *Dominique* de Fromentin et l'*Adolphe* de Benjamin Constant.

⁂

François Coppée donne carrière à son immense pitié pour les petits, les humbles, les déshérités dans son roman *le Coupable* (chez Lemerre). M. Lescuyer, conseiller à la cour, vit à Caen, dans son hôtel, avec son fils, Chrétien, agé de vingt-deux ans. La maison suinte l'ennui. Le fils est enchanté d'aller terminer son droit à Paris. Il s'y amuse, et quand il revient dans sa ville natale, il abandonne au quartier latin une jeune femme, Périnette Forgeat, avec qui il vivait. Au moment de la séparation, Perinette va être mère. Chrétien lui fait la promesse de s'occuper de l'enfant, et il lui laisse quelques billets de cent francs.

La pauvre fille mit au monde un garçon. Elle l'appela du nom de son père, Chrétien, et elle le mit en nourrice à Palaiseau. Cela coûtait cher. Elle accepta de vivre avec un ouvrier dont elle fit la connaissance, Prosper Aubry. Celui-ci, malgré sa promesse, détesta l'enfant, qui lui rappelait le passé de Périnette. Quand celle-ci mourut, sa haine augmenta. Chrétien, toujours battu, se sauva, fit la connaissance d'un autre enfant battu qui était dans le même cas; ils vagabondèrent, couchant sous les ponts, dans les chantiers des maisons en construction. Ils furent ramassés là par des agents, conduits au poste, puis au Dépôt. Coppée exerce ici son talent d'observation et sa faculté d'attendrissement dans une très belle description de ces horribles dessous du Dépôt. Quant à Chrétien, il est mis sous les verrous, puis confronté avec son père, qui a été prévenu. Aubry demande au juge de faire sortir un instant l'enfant, et il déclare : « Cet enfant ne m'est de

rien ; il est le fils d'un inconnu et d'une femme avec laquelle je n'étais pas marié. Je l'ai élevé, mais j'en ai assez, et je l'abandonne. Est-ce mon droit? » Dans un pareil cas, la loi est muette. Cet abandon est permis. Chrétien passa de la tutelle frappante d'Aubry sous la tutelle pire de l'État. Il fut dirigé vers une colonie pénitentiaire, — un de ces bagnes où l'enfance abandonnée se corrompt, quand elle n'est pas déjà gangrenée. C'est l'occasion pour l'auteur de faire ici un tableau pathétique de la vie que mènent ces jeunes forçats, et la peinture en est vigoureuse et émouvante.

A sa majorité, Chrétien est relâché; il va battre le pavé de Paris, trouve un peu de travail, vit d'expédients; il entre un jour chez un vieux juif pour vendre une reconnaissance; le coffre-fort ouvert, un revolver à portée de la main, l'isolement, tout lui donne un subit vertige : il tue et il vole. Vingt-quatre heures plus tard, il était arrêté.

Revenons cependant à son père, Chrétien Lescuyer. Il était rentré à Caen; il fut nommé magistrat à Bayeux ; il se maria; au moment où il passait son habit pour la messe de mariage, il reçut une lettre de Périnette, lui annonçant la naissance d'un fils, et lui donnant son nom de baptême, Chrétien, comme son père. Il haussa les épaules. Son ménage ne fut pas heureux. Sa femme mourut. Une fille qu'il avait eue d'elle mourut aussi. A force de travail, il eut de l'avancement, et fut enfin nommé avocat général à la cour, à Paris. Quand le crime de la rue Cadet, l'assassinat du juif par Chrétien Forgeat, passionna la population, c'est lui qui fut chargé du réquisitoire.

La fin du roman est optimiste, dans sa dureté. La vie serait plus cruelle. L'avocat confesse en pleine cour d'assises que l'assassin est son fils, et que le vrai crime, ce fut l'abandon lâche du père. Le jury est ému, et acquitte. Chrétien Lescuyer s'expatrie avec son fils Chrétien Forgeat et une jeune femme, Louise Rameau, une malheureuse que l'assassin a secourue dans un épisode qui est un morceau très réussi. On voit par cette rapide analyse combien ce roman est mouvementé : il ne l'est pas moins qu'un feuilleton de cour d'assises dans un petit journal, et cependant il s'en distingue par bien des points, dont les deux essentiels sont la forme et la philosophie. Certes, le roman populaire est un genre important, fameux par ses gros revenus : il lui manque l'honneur. Le romancier populaire occupe une place subalterne dans l'histoire des lettres. Ce n'est pas logique. La cause du fait est jusqu'à présent dans l'insuffisance des talents et la nullité de la forme. Ces conteurs sont à peine des écrivains. Le vocabulaire est pauvre, et s'il s'enrichit, il puise plus dans le ruisseau que dans le dictionnaire de l'Académie. Ils sont des amuseurs plébéiens. On ne sait pourquoi, il y a là une province du pays de romancie que les lettrés évitent et ne fréquentent pas, — comme un clubman rougirait d'aller à la Villette. François Coppée s'y est aventuré, et il fit en cela preuve de perspicacité. Les aventures violentes de la vie du peuple peuvent comporter une forme littéraire, et Coppée, le poète des faubourgs, était désigné pour cette preuve. La grossièreté de Bruant et de son école n'est pas un élément indispensable à la peinture des miséreux, et l'on peut chanter les gueux sans vomir des gros mots.

François Coppée court donc la chance de réunir dans la même approbation deux grosses clientèles rarement d'accord, les lettrés et le peuple qui lit. Là est le secret de son succès si spécial, qu'il faut pour le désigner recourir à une alliance de mots, synthétiser l'aristocratie et la démocratie, faire fusionner sur son nom la plèbe et l'élite, en l'appelant l'académicien populaire.

Léo Claretie.

CHRONIQUE THÉATRALE

Le mois dernier, je constatais avec un peu de mélancolie le goût chronique des directeurs de théâtre pour les reprises, à chaque retour de l'humide automne. Aujourd'hui, les dieux en soient loués, voici une belle gerbe d'œuvres nouvelles, — quelques-unes vieillottes, je le sais bien, — mais nouvelles tout de même, et dont certaines témoignent d'un effort d'art, d'une recherche du rare, qui sont la joie des amoureux de théâtre et la confusion des pronostiqueurs de décadence.



Cliché Reutlinger.

Mme RÉJANE dans *le Partage* (Ier acte.)

Oui, voici deux œuvres, *le Partage*, au Vaudeville, *les Bienfaiteurs*, à la Porte-Saint-Martin, dont l'une eut un sort immérité, dont l'autre triomphe chaque soir, et qui, toutes deux, fortifient notre espérance dans la robuste vertu de la jeune génération de nos plus récents dramaturges.

Eh bien, oui, je l'accorde, ces *Bienfaiteurs* de M. Brieux sont une pièce manquée. Manquée, en ce sens que, disposant de matériaux d'une rare qualité, visiblement enrichi par une enquête sérieuse, consciencieuse, sincère et passionnée, qui lui a fait toucher du doigt les tares de la charité officielle et le mur carlovingien qui sépare les riches des pauvres, M. Brieux — esprit méthodique cependant, et réellement doué, celui-là, évidemment apte à l'agencement scénique — n'a pas su ou a mal su disposer l'ordonnance d'une œuvre qui pouvait être belle. Il est pourtant de ces jeunes hommes qui ont déjà fait leurs preuves : deux des trois pièces que nous avons de lui, *Blanchette*, au Théâtre-Libre, *l'Engrenage*, aux Escholiers, sont excellentes — par la pensée aussi bien que par la facture.

Ici, au contraire, — par quel miracle? — la pensée demeure confuse et la facture incertaine. Se posant à soi-même et posant devant le public le redoutable problème de l'antagonisme de la misère et de l'opulence, et des efforts de charité de celle-ci vers celle-là, M. Brieux, plus observateur que moraliste, a dédaigné d'indiquer les préférences où l'inclinait sa pensée. Or le



Cliché Boyer.

Le Partage (Ier acte.)

M. Lagrange. M. Mayer. Mme Réjane. M. Magnier.
Mme Henriot.

théâtre ne vit pas de discussion, il vit de conclusion. Les riches et les pauvres de M. Brieux ont tour à tour raison, et ils ont tort dans le même temps. D'où un certain flottement, qui laisse indécise l'âme du spectateur — cette âme neutre par définition, qui ne demande qu'à se laisser convaincre, mais à la condition qu'on la veuille convaincre. Dès que je m'assieds dans mon fauteuil, je deviens l'esclave et la chose de l'écrivain, je suis sa route : encore faut-il que sa route soit éclairée et qu'elle aboutisse ailleurs qu'à un carrefour.

C'est là, n'en doutez pas, la cause essentielle de l'échec des *Bienfaiteurs*. Et je tiens pour un moindre grief l'introduction abusive et inutile d'une intrigue d'amour en cette œuvre de thèse sociale, qui devait, je le crois, demeurer une dans la pureté de sa recherche morale.

Telle qu'elle est, j'ose dire qu'elle ne dépare point l'œuvre dramatique de M. Brieux. Si j'exprimais toute ma pensée, j'ajouterais que je la considère comme le dossier d'une œuvre durable. Elle renferme des parties complètes, des scènes à peu près définitives, des morceaux d'une absolue perfection scénique (ainsi, par exemple, l'entrevue des ouvriers grévistes et du patron, le personnage du faux régénéré, celui de l'ouvrière qui se fait mendiante pour gagner sa vie). La Porte-Saint-Martin s'est honorée en l'accueillant, et justifiée en lui donnant une interprétation remarquable, avec Péricaud, Coquelin, Desjardins, Gravier, Mlles Gilette, Kerwich, Miroir et Patry, en dépit des défaillances de Mlle Barêty et du néant de Mlle Maille.

Peu de jours après, le Vaudeville, fidèle à ses traditions de succès, triomphait avec l'œuvre d'un jeune aussi, M. Guinon, dont nous avions déjà applaudi *les Jobards*, sur la même scène. Certes, je n'admire pas sans réserve *le Partage*. Mais j'en veux vanter tout de suite la grande sincérité de développement, l'excellente ordonnance, la simplicité du style, sinon des

moyens, et un acte presque tout entier, — le premier, — qui touche à l'excellent, et dont la grande scène d'amour est conduite avec une heureuse sûreté.

Raymond Talvande, jeune homme de famille modeste, qui vit d'une vie retirée avec sa mère, est l'amant de Mme Rougier. Mme Rougier est une jeune femme d'imagination ardente et de sensibilité délicate, mariée à un brave homme d'industriel, beaucoup plus âgé qu'elle, et qui, bonnement, simplement, sans complication de sentiments, adore sa femme. Or le partage c'est cela. Raymond, de nature sombre, inquiète, exaltée, ne peut supporter l'idée que sa maîtresse appartient à un autre. Dans une scène passionnée, il lui propose de fuir avec lui. Elle résiste d'abord, puis y consent; ils vont partir, ils partent, lorsque le mari, qui les épiait, se précipite, leur crache une injure au visage et la jeune femme, dans un grand cri, tombe la face contre terre. Elle en meurt, et nous assistons, au troisième acte, à l'affreuse agonie de sa mort. Dans son délire d'amour, elle réclame la visite de son amant, et le mari, dans une belle abnégation de tendresse, accorde cette entrevue. Elle expire.

Voilà la pièce. J'en ai volontairement extrait le dessin général. Mais quand j'aurai ajouté que l'action s'y fortifie de l'intervention décisive de la mère de Raymond, jalouse en maîtresse de la maîtresse de son fils, et qui, ayant fait cette chose abominable d'informer indirectement, par des tiers empressés à cette vilaine besogne, le mari confiant de son infortune conjugale, se résout à une folle démarche auprès de ce même mari, qui, à sa prière, consent à laisser pénétrer Raymond auprès de sa femme mourante; quand j'aurai signalé le couple Voulnois, d'heureuse venue, parents pauvres, musicien raté, affligé d'une femme envieuse du bien-être de ses cousins Rougier, et d'autant plus implacable qu'ils lui témoignent plus de sollicitude, je crois que l'on connaîtra assez la pièce pour comprendre les objections qu'elle soulève.

Elle vaut, je l'ai dit, par des mérites supérieurs, qui légitiment son très grand succès devant le public : la noblesse de sa tenue, la vigueur de son exposition, la dramatisation, si je puis ainsi dire, d'un fait psychique de la vie coutumière. Elle vaut surtout par son sujet.

Mais... mais je ne saurais m'empêcher de chercher une grosse querelle à M. Guinon, qui est homme à répondre par un chef-d'œuvre. Il me semble que ce *Partage*, dont les deux premiers actes se développent logiquement, et avec une certaine fierté littéraire, dans l'ordre psychologique, vire brusquement à la fin du second acte, pour se continuer, pour s'achever, pour se résoudre dans l'ordre indifférent, artificiel, du *fait*. Le « fait », au théâtre, n'a point de valeur esthétique. Il relève de l'imagination de l'écrivain, de ses facultés d'arrangement, de son habileté scénique, et non point de sa pensée. Il dispose le fait, pour arriver à l'effet : s'il y réussit, tant mieux, et qu'est-ce que cela prouve? Dans toute œuvre de pensée, le fait doit être « moyen », et non « but »; il est amené par le développement psychologique des caractères, il l'appuie, le fixe, le corrobore, mais il ne doit point le susciter. Faire intervenir, au milieu d'un ouvrage pareil au *Partage*, le « fait-hasard », si normal et si vraisemblable qu'il puisse être, c'est, je le crains, une marque de faiblesse, une manière d'abdication devant la difficulté. Aussi lorsque, à la fin du second acte, les amants enfiévrés s'apprêtent à fuir, la porte déjà ouverte, j'ai eu du chagrin de voir tout à coup surgir, comme un diable d'une boîte, le mari outragé, et des apparitions d'Ambigu m'ont subitement passé devant les yeux. Emporté par la vie intense et le frisson de réalité qui se dégageait de l'œuvre, il m'a fallu subitement admettre ce postulat que Rougier était là, écoutant dans le salon voisin, et qu'il n'y était que parce que l'auteur avait besoin qu'il y fût pour l'intervention finale.

Pareillement, par quoi est amenée l'émotion profonde qui jaillit du troisième acte? Par l'agonie des âmes, par le conflit de sentiments douloureux, par la fatalité d'une situation inéluctable?... Non pas. Par des moyens physiques, par le pénible spectacle d'une femme qui meurt en scène, sans qu'une grande idée, son amour, domine son agonie, comme dans *la Dame aux Camélias;* si bien qu'ici le frisson est l'ouvrage d'une actrice, et que je ne puis me défendre de penser : « Si ce n'était pas Réjane qui meurt, est-ce que je frémirais comme je fais? »

Autre chose. Pouvons-nous admettre comme une vraisemblance suffisante que ce brave Rougier, homme simple, qui avoue



Cliché Boyer.

Le Partage (IIe acte.)

M. Mayer. Mme Réjane. M. Magnier.

ne faire nulle différence entre tous les romans à couverture jaune des libraires, et s'entendre bien mieux à apprécier des étoffes, dont la durée est un infaillible critérium, que des livres, qui lui semblent seulement des matières à dispute pour les hommes du métier, se hausse d'un coup à la sublimité du sacrifice moral, qui le pousse, lui, amoureux, violemment et naïvement amoureux, étranger à toute recherche et à toute complication sentimentale, à autoriser la suprême visite de l'amant, qui était son ami, à une maîtresse, qui est sa femme, et qui meurt?

Pour nous faire admettre qu'il s'élève à une telle grandeur d'abnégation, ne fallait-il pas nous indiquer préalablement que l'âme vulgaire de ce drapier pouvait, en quelque recoin, abriter la possibilité d'une action merveilleuse? Lorsque, dans *la Dame de la Mer*, d'Ibsen, le docteur Wangel, qui, lui aussi, aime sa femme, la délie du lien de la parole donnée, affranchit sa conscience, et lui confère le libre choix entre lui, le mari légitime, et l'étranger au fond préféré, nous n'en sommes point surpris, et la générosité de son sacrifice ne nous trouble point. Et cependant Wangel est, lui aussi, un homme simple; nous l'avons vu agir dans la vulgarité de sa vie recluse de provincial; mais, grâce à l'artifice du dramaturge, nous avions pu néanmoins pressentir en lui le ferment des grands renoncements.

Et la mère de Raymond? Jalouse de la maîtresse de son fils, soit. C'est une aventure en somme ordinaire. Mais qui ne songe à l'artifice de son attitude, lorsqu'elle fait dénoncer à Rougier la liaison de sa femme? Ce fils qu'elle adore, et qui a trouvé, dans l'amour d'une femme mariée, la sécurité de cœur et le plus sûr parangon contre les amours multiples et dispendieuses (comment ne réfléchirait-elle pas à ces choses?), va-t-elle, par une démarche, qui n'est point de la gravité de son âge, lui susciter les pires misères et les pires dangers, en ouvrant les yeux d'un mari trompé, qui peut-être, qui sans doute voudra se venger?

Et enfin, je terminerai ces critiques, qui, sous ma plume, ne sont qu'un témoi-

gnage de ma grande estime pour l'œuvre de M. Guinon, quand j'aurai noté une légère fêlure dans le développement du caractère de Raymond. Ce jeune homme, quel est-il? Un enfant las, épuisé, désabusé, désaccoutumé de l'action, de la génération de la guerre. C'est lui-même qui le dit en un joli couplet du premier acte, qui fut applaudi de la salle entière, et que je citerai avec plaisir :

Qu'est-ce que tu veux! Ce n'est pas ma faute. Tous ceux de ma génération sont ainsi. A l'âge où nos caractères commençaient à se former, notre pauvre pays était si bas qu'on pouvait croire qu'il allait disparaître. Tous les discours de distributions de prix n'ont rien pu sur nous; le mal était fait. J'avais huit ans, moi, pendant le siège de Paris. J'ai vu ma mère faire queue durant trois heures, les pieds dans la neige, pour rapporter un morceau de viande grand comme le creux de la main, et mon pauvre homme de père, soldat ridicule, aller monter aux remparts des factions imbéciles dont il devait mourir. Chaque jour c'était le même cri dans la ville : nous sommes trahis! nous sommes vaincus! Je n'ai entendu que ces mots-là, et le soir, pendant que ce pauvre papa racontait à ma mère la défaite de la journée, au lieu de dormir dans mon petit lit, je serrais les poings en pleurant de colère!... La guerre finie, ç'a été la Commune, un second siège plus odieux que l'autre, puis les barricades et mon effarement de gamin, entre deux descentes dans une cave, à voir des Français qui se tiraient dessus.

Enfin, l'abaissement des années suivantes et toutes nos fiertés, toutes nos révoltes réfrénées par cet éternel conseil devenu la devise d'un pays où l'on ne parlait plus qu'à voix basse : Prenez garde!... Voilà de quelles secousses ma génération est sortie : génération sans foi, sans équilibre, nerveuse jusqu'à la démence. L'action seule pourrait nous sauver, mais l'exemple de nos pères nous a dégoûtés d'agir. Les meilleurs d'entre nous seront des penseurs tristes, des artistes amers. Le reste se laissera vivre, assombri par le souvenir des faiblesses de ses aînés, n'ayant même pas l'espérance que ses descendants vaudront mieux. Mais personne n'a le droit de nous blâmer ou de sourire : on doit le respect aux vaincus, nous sommes les enfants de la défaite.

Eh bien, ce « vaincu », cet « enfant de la défaite », ce fils « d'une génération sans foi, dégoûtée d'agir », que fait-il? Il parle et il se meut en homme d'action, il joue les Antony, il impose à une femme de briser sa vie et de le suivre à l'aventure!

J'en ai fini avec ma querelle. Ai-je raison? Je le crois fermement. Des œuvres comme *le Partage*, qui témoignent d'une haute ambition, et si justifiée, exigent qu'on les étudie à la loupe. N'est-ce pas une forme du respect dû aux probes écrivains?

Les heureux Porel et Carré, qui disposent de deux théâtres, n'ont pas entendu s'en tenir à un succès, et, en même temps que *le Partage* s'installait sur la scène du Vaudeville, M. Gandillot réussissait au Gymnase avec *Villa Gaby*, comédie en trois actes, dit le programme. C'est proprement « comédie-vaudeville » qu'il faudrait écrire, car, par une innovation qui pouvait être dangereuse, les scènes de comédie et de vaudeville, les excessives invraisemblances et les dialogues de vérité, alternent ici avec un sans-façon un peu troublant, mais emportées, les unes et les autres, dans une fusée de verve qui a sauvé la pièce. C'est, en peu de mots, l'histoire de la rencontre de M. de Miran avec Mme Bachelier, qu'il a connue jeune fille, qu'il a pensé aimer, qu'il a peut-être aimée réellement; et, lorsqu'il la retrouve, à la mer, où son mari ne la rejoint qu'hebdomadairement, ils se donnent tous deux à eux-mêmes la comédie d'un persistant attachement; flirt sans conséquence d'ailleurs, et dont l'honneur de M. Bachelier n'a point à s'inquiéter. Pourtant le mari surprend ce flirt, s'en alarme, parle de divorce, verse dans les cabrioles du vaudeville. Et vous pensez bien que tant de péripéties ne sont que jeux imaginés pour l'ébaudissement des habitués du Gymnase. Tout s'arrange. Le mari comprend sa méprise, les deux flirteurs s'avouent enfin qu'ils se trompaient, sans le chercher, sur leurs propres sentiments, qu'ils « s'aiment bien », mais ne « s'aiment pas », — abîme entre « s'aimer bien » et « s'aimer »! — et la pièce finit en comédie gentille, aimable, avec un ragoût d'attendrissement cordial.

Ceci est du bon Gandillot, du Gandillot qui tâche à s'élever au-dessus de la farce, y réussit parfois, mais que l'on sent trop souvent brusquement ramené aux catacombes par le boulet du vaudeville, qu'il traîne à son pied depuis ses débuts.

La pièce a d'ailleurs réussi, et c'est tant mieux. Voilà un sympathique spectacle pour digestion tranquille, et qui donne par surcroît la joie de voir Mlle Rosa Bruck et d'applaudir Mlle Yahne, et le plaisir d'entendre de parfaits comédiens, ici comme ailleurs semblables à eux-mêmes, Mme Daynes-Grassot, MM. Noblet, Boisselot, Huguenet, Numès et Galipaux.



Cliché Boyer.

Le Partage (IIIe acte.)

M. Magnier. M. Mayer. Mme Réjane.

Et je ne vois plus maintenant, au programme de nos théâtres, d'œuvres qui légitiment quelque développement. L'Odéon a donné *les Perses*, d'Eschyle, remarquablement joués par Mme Tessandier et par ce comédien irrégulier, excellent ou détestable, admirable ou pitoyable, mais indifférent ni médiocre jamais, et parfois quasi génial, qu'est M. de Max. Mais *les Perses* sont connus et je n'ai point à en faire ici la critique. Cette représentation nous a valu en outre le plaisir profond de revoir enfin, en un prologue de M. Richepin, Mme Weber, tragédienne aussi belle par la pureté et la noblesse de l'attitude et des traits que par la sûreté de la pensée et la force de l'exécution, — plus que tragédienne, car elle la Tragédie elle-même.

En d'autres théâtres, je noterai en passant une reprise de *Don César de Bazan,* de M. Dennery, à la Porte-Saint-Martin, joué par M. Coquelin, sinon avec la flamme romantique, du moins avec un entrain, une maëstria incomparables ; aux Variétés, *le Carillon,* que M. Samuel a entouré d'une mise en scène somptueuse, qui témoigne de son goût du grand et du beau, et où l'on voit de la vraie eau, oui, soixante-dix centimètres d'eau sur la scène ; à Cluny enfin, une opérette joyeuse, folle, spirituelle, déconcertante, *le Papa de Francine,* de deux jeunes, MM. de Cottens et Gavault, qui s'étaient déjà affirmés hommes de théâtre par une comédie sérieuse, probe, vivante, *Fin de rêve,* jouée aux Escholiers, il y a deux ans, et qui, avec *le Papa de Francine,* vont donner un illustre pendant aux plus assurés succès du théâtre Cluny.

MAURICE LEFEVRE.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

L'acétylène, à peine né, a déjà besoin d'être pourvu d'un conseil judiciaire.

Une explosion a causé deux victimes à Paris ; au mois d'octobre dernier, une autre assez grave s'était produite dans le courant de l'été à Lyon. Faut-il en conclure qu'on doive renoncer à utiliser ce gaz comme trop dangereux ? Non, certes. Il n'est pas plus dangereux que le gaz d'éclairage ou l'essence minérale ; mais il est au moins aussi dangereux et il faut apprendre à s'en servir.



Fig. 1. — Débris d'un cylindre d'acétylène liquide, dont l'éclatement a été provoqué par une capsule de fulminate.

(Expériences de MM. Berthelot et Vieille.)

La facilité avec laquelle on peut le produire, puisqu'il s'agit d'un peu d'eau sur du carbure de calcium, a tenté les inventeurs, et en peu de temps, ils ont mis à la disposition du public des appareils qui ne sont pas toujours sans danger, malgré leur apparence innocente.

Le mode d'emploi de l'acétylène peut être de plusieurs sortes : comprimé dans des bonbonnes ; renfermé simplement sans pression dans un gazomètre ; produit au fur et à mesure des besoins.

Les expériences récentes de MM. Berthelot et Vieille ont montré que le gaz comprimé au-dessus de deux atmosphères détone avec une extrême violence sous l'action d'une capsule de fulminate ; plusieurs autres causes peuvent déterminer également l'explosion. La gravure ci-contre (fig. 1), qui représente le résultat de l'explosion d'un tube en fer renfermant de l'acétylène liquide, montre combien l'action est brisante.

L'emploi sous cette forme n'est donc pas à recommander. Les mêmes savants ont prouvé, au contraire, qu'aux pressions inférieures à deux atmosphères, ni l'étincelle électrique, ni la présence d'un point en ignition, ni même une amorce de fulminate n'exercent d'action au delà du voisinage de la région directement soumise à l'échauffement ; il n'y a pas décomposition de la masse, pas d'explosion.

Voilà donc un mode d'emploi sans danger : le gazomètre contenant la provision nécessaire à un ou plusieurs jours. Mais au point de vue pratique, on préférera probablement avoir des gazomètres plus petits dans lesquels la production se fait au fur et à mesure des besoins.

Ici on aura le choix entre deux systèmes. Dans les uns on fait tomber goutte à goutte l'eau sur une provision de carbure, et, quand le gazomètre est plein, son ascension arrête automatiquement l'écoulement de l'eau.

Dans les autres, on fait tomber grain par grain, ou morceau par morceau, du carbure dans un réservoir d'eau, et c'est toujours le gazomètre qui arrête automatiquement la chute du carbure et par suite la production du gaz.

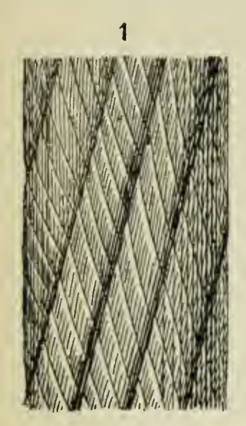
Nous n'hésiterons pas à considérer comme de beaucoup supérieurs aux autres les appareils de ce dernier type ; seuls ils permettent d'arrêter complètement la production du gaz et d'éviter l'échauffement résultant de la réaction. Avec les autres, dès que quelques gouttes d'eau sont tombées sur la réserve de carbure, il est fort difficile et même presque impossible d'arrêter complètement la production de gaz : de plus, il y a un échauffement considérable qui peut même porter au rouge des parcelles de carbure. Or, dans tous les appareils qui seront mis à la disposition du public, il faut éviter qu'il puisse y avoir sur-

production, c'est-à-dire que l'appareil ne continue à donner du gaz alors que le gazomètre est plein, car on risquerait d'avoir des fuites, et, par suite, de former un mélange explosif avec l'air de la pièce où se trouve l'appareil.

En outre, le carbure de calcium devra être l'objet d'une surveillance spéciale; qu'une personne inexpérimentée en laisse séjourner, même en petite quantité, dans une cave, et la maison peut sauter à la première allumette.

Les grandes provisions devront aussi être interdites dans le voisinage des habitations, car si un incendie venait à se produire, on voit quel résultat on obtiendrait aux premiers seaux d'eau qu'on jetterait pour l'éteindre.

Des ordonnances de police régissent la vente des essences minérales; espérons qu'on prendra sous peu des mesures analogues pour le carbure de calcium et les générateurs d'acétylène. Espérons aussi que le public aura rapidement fait son éducation au sujet de cette nouvelle découverte, qui pourrait, s'il savait en user avec discernement, lui rendre de grands services.



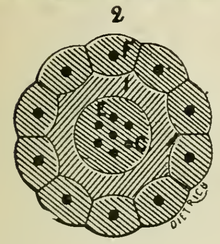


Fig. 2. — Un câble pour la télégraphie sous-marine.

N° 1, vue extérieure grosseur nature; n° 2, coupe montrant en C les fils de cuivre formant le conducteur, en E et I l'isolant, en F l'armature protectrice en fils de fer.

La France est actuellement reliée directement à l'Amérique par deux câbles qui, tous deux, ont leur point d'attache à Brest, et aboutissent à Saint-Pierre (Terre-Neuve); de là, l'un d'eux, qui appartient à une compagnie étrangère, se rend à Boston; l'autre, qui est la propriété d'une compagnie française, va prendre terre un peu plus au sud de la côte américaine, à Duxbury. La même compagnie va entreprendre bientôt la pose d'un troisième câble, qui ira directement de Brest à New-York. Il n'y aura pas de station intermédiaire, ce qui évitera les pertes de temps. La transmission des dépêches par les câbles sous-marins se fait cependant déjà avec assez de rapidité, puisqu'on peut faire le tour du monde en moins d'une heure. L'expérience en a été faite dernièrement à New-York, à propos de l'ouverture d'une Exposition nationale d'électricité. Deux postes d'appareils télégraphiques avaient été disposés à peu de distance l'un de l'autre dans une même salle, mais ils ne communiquaient entre eux que par les lignes, tant terrestres que sous-marines, qui existent dans le monde entier; l'ensemble de celles qui avaient été choisies pour relier les deux postes de façon à faire faire à la dépêche le tour de la terre avait 44,000 kilomètres de long. Le président de l'Exposition, placé à l'un des postes, transmit le télégramme, qui fut reçu cinquante minutes après par Edison placé à l'autre poste.

C'est déjà gentil comme record de vitesse; mais sans les transmissions intermédiaires, inévitables dans ce cas, on aurait pu aller beaucoup plus vite.

Un autre inconvénient des postes intermédiaires est de faciliter les erreurs de transmission, erreurs par lesquelles un monsieur décoré devient facilement un monsieur décédé. La lecture d'un télégramme transmis par câble sous-marin, un câblegramme comme on dit, n'est pas aussi simple que celle des dépêches transmises par les lignes terrestres. Les appareils employés ne peuvent, en effet, être les mêmes par suite de la très faible inten-

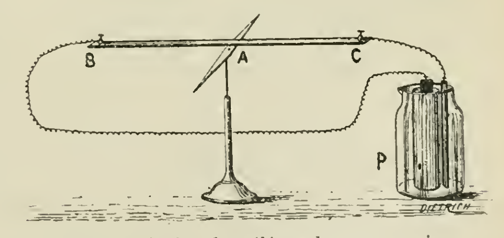


Fig. 3. — Principe des télégraphes sous-marins.

Un courant électrique produit par une pile P et parcourant un fil B C fait dévier l'aiguille aimantée A.

sité du courant dont on dispose. Les lignes sous-marines exigent, on le comprend sans peine, une construction toute spéciale pour que l'isolement du fil de cuivre résiste aux nombreuses causes de destruction inhérentes à leur séjour au fond de la mer. Pour en donner une idée, nous reproduisons ici (fig. 2, n° 1) en vraie grosseur un bout de câble transatlantique. On voit sur la coupe (fig. 2, n° 2) que le conducteur en cuivre C est formé de la réunion de sept fils, de façon à obtenir plus de souplesse et moins de chances de rupture complète; cet ensemble est noyé dans un isolant E à base de gutta-percha et entouré d'une enveloppe en fil de fer; une seconde couche isolante I recouvre encore cette enveloppe, et le tout est protégé par une solide armature de gros fils de fer F entourés de chanvre et enduits d'une substance imperméable. Dans le voisinage des côtes et au point d'atterrissage, les câbles sont presque de grosseur double à celui représenté ici. Malgré cela, les accidents sont encore bien fréquents, et, parmi les nombreuses causes de destruction contre lesquelles il faut se garer, ce sont celles dues aux infiniment petits qui sont peut-être le plus à craindre. On a cité une fois une rupture due à une baleine qui s'entortilla dans le câble et le brisa en se débattant; mais, plus fréquemment, les coupables sont des insectes qui attaquent la couche isolante, la perforent et mettent ainsi toute la ligne hors de service. C'est par suite de cette construction compliquée des câbles qu'on ne peut employer que des courants très faibles, parce que la présence de plusieurs enveloppes métalliques, séparées par des couches isolantes, est une très mauvaise condition pour la marche du courant électrique; il se produit des phénomènes d'induction et de condensation qui l'entravent beaucoup, et il faut avoir pour constater sa présence à l'autre bout de la ligne des appareils très sensibles dont nous allons dire quelques mots, car ils sont très peu connus.

Nous rappellerons d'abord le principe qui, découvert par Œrstedt, étudié ensuite par Arago et Ampère, donna lieu à la construction des galvanomètres et des électro-aimants, et fut si fécond en applications de toutes sortes.

Lorsqu'une aiguille aimantée A, disposée sur un pivot la supportant en son centre (fig. 3), se trouve en présence d'un fil B C, parcouru par un courant électrique émanant d'une pile P, par exemple, elle tend à se mettre en croix avec le courant.

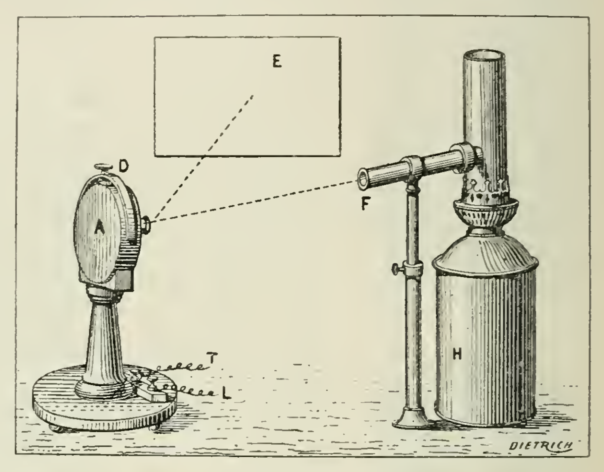


Fig. 4. — Appareil à miroir.

A, galvanomètre très sensible, sur l'aiguille duquel est collé un miroir très léger. D, aimant directeur destiné à maintenir l'aiguille dans une position déterminée quand le courant ne passe pas. H, lampe à pétrole. F, lunette dirigeant un rayon sur le miroir. E, écran où se forme une tache lumineuse produite par le rayon réfléchi; tache qui dévie à droite ou à gauche quand on envoie des courants dans l'appareil par les fils T et L reliés à la ligne et à la terre.

Réciproquement, si un fil de cuivre mobile parcouru par un courant se trouve en présence d'un aimant, il tend à se mettre en croix avec celui-ci. Dans les deux cas, le sens de la déviation change avec le sens du courant.

C'est sur ce principe que sont basés les appareils de réception des câblegrammes. Le courant arrive à une sorte de galvanomètre très sensible A (fig. 4), composé d'une bobine de fil fin reliée à la ligne par ses extrémités qui aboutissent en T et L, et au centre de laquelle se trouve une aiguille aimantée maintenue dans une position fixe par un aimant directeur D; sur cette aiguille est collé un miroir très léger en mica argenté, de la grosseur d'une pièce

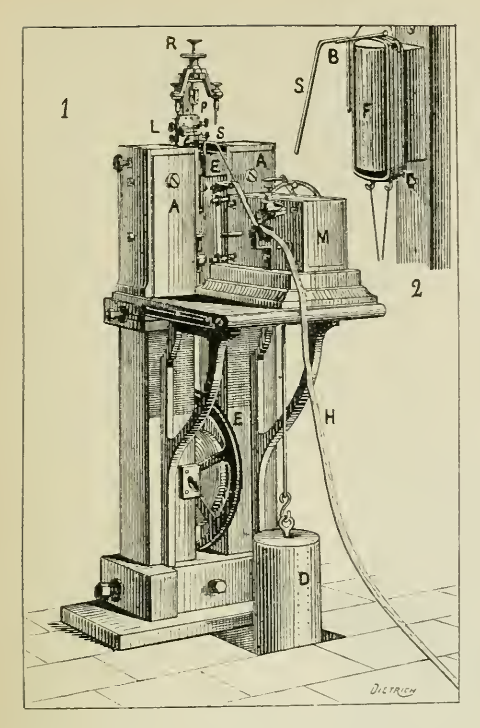


Fig. 5. — Siphon-recorder.

Appareil enregistrant les dépêches transmises par les câbles transatlantiques. N° 1. Ensemble de l'appareil : A A, puissant aimant ; n° 2, partie mobile qui se place entre les branches de cet aimant. C, cadre ou bobine de fil fin relié à la ligne et portant le siphon S. N° 1. R, P, L, réglage de la suspension du cadre C par un fil de cocon. E, encrier dans lequel trempe la petite branche du siphon S. H, papier enroulé en E et déroulé par le mouvement d'horlogerie M. actionné par le poids D. Ce papier passe sous la grande branche du siphon S qui y laisse la trace de tous ses déplacements.

de 20 centimes. Au moyen d'une lampe à pétrole H, placée à quelque distance, on dirige, au moyen d'une lunette F, un rayon lumineux sur ce miroir. L'appareil étant placé dans une pièce obscure, ce rayon est reçu après sa réflexion sur un écran E, où il forme une petite tache lumineuse. Quand aucun courant ne passe dans la bobine, cette tache reste immobile. Mais dès que le moindre courant arrive, l'aiguille dévie et entraîne avec elle le miroir, ce qui déplace la tache lumineuse sur l'écran. Suivant qu'on aura envoyé sur la ligne un courant positif ou un courant négatif, ce que permet de faire un manipulateur spécialement disposé à cet effet, la déviation se fera à droite ou à gauche. C'est sur le sens de cette déviation qu'est basée la lecture du câblegramme.

Tout le monde connaît aujourd'hui l'alphabet Morse, universellement employé pour la télégraphie terrestre ; on sait que les lettres sont représentées par une combinaison de points et de traits se suivant en ligne droite. C'est la même combinaison qui sert pour la télégraphie sous-marine ; seulement les appareils ne se prêtant pas à la production de signaux qui permettent de faire des points et des traits à la suite les uns des autres, on a mis le code Morse à la portée des appareils en convenant que toutes les déviations à droite représentent les traits et toutes celles à gauche les points.

L'employé qui reçoit la dépêche est donc enfermé dans une pièce obscure, les yeux fixés sur l'écran et notant le sens des déviations. C'est une occupation très fatigante à laquelle on ne peut se livrer pendant longtemps et qui demande une éducation toute spéciale ; on ne peut, du reste, paraît-il, lire convenablement une dépêche de cette sorte qu'après plus d'un an d'exercice.

On voit que l'appareil est loin d'être commode, mais on le conserve toujours, car il est très sûr ; n'ayant pas de mécanisme, il ne se dérange jamais.

On pense bien que les inventeurs n'ont pas manqué de chercher remède à cet état de choses et qu'ils ont imaginé bien des systèmes permettant l'enregistrement automatique des dépêches.

Le plus employé est le *siphon-recorder*,

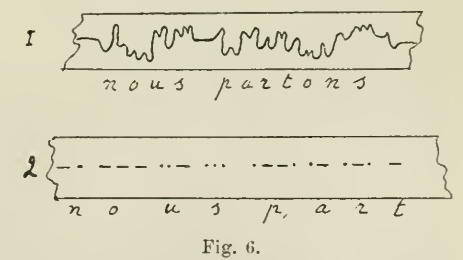


Fig. 6.

N° 1. — Spécimen de l'écriture du siphon Rusider ou télégraphe enregistreur transatlantique.

N° 2. — La même phrase en langage morse sur ligne terrestre.

imaginé par sir William Thompson (aujourd'hui anobli sous le nom de lord Kelvin). Depuis sa création, l'appareil a subi de nombreuses modifications, et on

en construit de plusieurs modèles ; nous avons choisi, pour en donner une idée à nos lecteurs, celui qui nous a paru le plus simple.

Le siphon qui a donné son nom à l'appareil est formé par un tube de verre excessivement fin, ayant la forme d'un siphon ordinaire et qu'on colle avec un peu de cire molle sur la partie mobile de l'appareil. Ici c'est l'aimant A, très gros et très puissant, qui est fixe (fig. 5), et le fil de cuivre qui est mobile; il est enroulé sur un petit cadre très léger suspendu entre les branches de l'aimant par des fils de cocon; ses deux extrémités sont naturellement reliées à des bornes qui communiquent à la ligne. Dans la figure d'ensemble, cette pièce n'est pas visible; nous l'avons fait représenter à part à une plus grande échelle (n° 2). On voit le cadre de fil fin C, sur le haut duquel une petite tige B supporte le siphon S. Au milieu du cadre, mais ne le touchant pas, se trouve un cylindre de fer doux F, qui est fixe et qui sert à concentrer les lignes de force magnétique sur le cadre. D'après le principe que nous avons rappelé précédemment, ce petit cadre se mettra en mouvement dès qu'il sera traversé par un courant. Le siphon S, qu'il porte, se déplacera avec lui; or ce siphon trempe par sa branche la plus courte dans une petite auge E (n° 1) remplie d'encre très fluide, qu'il déverse par sa plus longue branche sur une bande de papier H qu'un mouvement d'horlogerie M déroule constamment.

Les déviations à droite et à gauche imprimées au cadre par les courants qui lui sont envoyés du poste expéditeur sont donc toutes enregistrées par les sinuosités tracées sur la bande de papier; les points de l'alphabet Morse sont représentés par les sommets situés en haut de la bande et les traits par ceux qui sont en bas.

En réalité, dans la plupart des appareils employés, on ne compte pas trop sur l'encre qui peut s'écouler d'elle-même par le siphon capillaire, et son écoulement est provoqué de différentes façons, suivant les inventeurs.

Sir W. Thompson avait employé des étincelles d'induction qui, agissant sur le siphon, lui font cracher son encre ; d'autres ont électrisé l'encrier et le papier; d'autres impriment au siphon, au moyen d'un trembleur, un mouvement de vibration qui provoque l'écoulement. Nous n'insisterons pas sur ces procédés, notre but étant seulement de faire connaître le principe de l'appareil. Nous avons fait reproduire ici un fragment de dépêche (fig. 6, n° 1) enregistrée par le siphon-recorder et nous avons placé au-dessous (fig. 6, n° 2) les mêmes mots en signaux Morse. On peut remarquer, par exemple, les trois traits de la lettre O, qui sont nettement accusés sur le câblegramme par trois sinuosités inférieures. Mais c'est là un enregistrement très clair ; ils ne le sont pas toujours autant, et il faut une grande habitude pour les lire ; on a au moins l'avantage de pouvoir y consacrer le temps nécessaire, et, en outre, on conserve un document qui, à un moment donné, en cas de contestation, peut être utile à consulter.

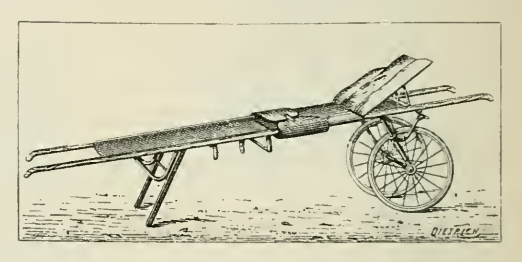


Fig. 7. — Modèle de brancard à roues démontables proposé par le docteur Jacoby de l'armée bavaroise.

Les brancards qui servent à l'enlèvement des blessés sur le champ de bataille ont été jusqu'à présent peu perfectionnés; mais avec les nouvelles armes à longue portée et à petit calibre, il est probable que le nombre des blessés augmentera dans des proportions assez considérables, et dans les différents pays on recherche les moyens pratiques de transport permettant de ne pas employer un trop grand nombre de brancardiers ; on voudrait, ce qui semble d'abord un peu paradoxal, avoir plus d'hommes disponibles sans en augmenter le nombre ; cela est possible en simplifiant la manœuvre nécessitée par le transport d'un blessé. Voici, par exemple, un modèle de brancard (fig. 7) imaginé par un médecin de l'armée bavaroise qui paraît remplir le but. C'est à peu près le brancard ordinaire, auquel on peut

adapter des roues légères et solides,

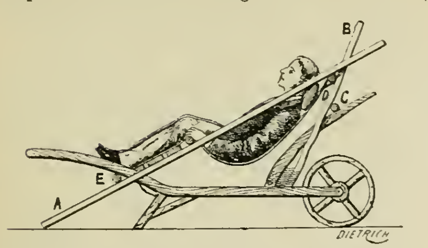


Fig. 8. — Brancard roulant improvisé avec une brouette, quelques perches A, B, C, D, E. et un sac vide attaché en E et D.

comme celles qui servent pour les vélocipèdes ; dès qu'on est arrivé sur une route praticable, un seul homme peut conduire le blessé, les autres deviennent libres pour continuer les recherches ; les secours arrivent ainsi beaucoup plus rapidement.

Les deux côtés du brancard sont des tubes d'acier de 2m,50 de long reliés par d'autres tubes transversaux, de manière à former un châssis sur lequel est lacée une toile. A la tête, un petit cadre, dont l'inclinaison est variable, permet de mettre un oreiller. A l'un des bouts de l'appareil se trouvent deux pieds, qui se rabattent à volonté ; les roues s'enlèvent facilement, et on peut en mettre une ou deux suivant la largeur du chemin praticable ; elles sont très légères, ne pesant que 2 kilos 1/2, et le brancardier place sur son dos celle qui n'est pas utilisée. Ce système, qui n'est pas beaucoup plus lourd ni plus encombrant que le brancard ordinaire, pourra rendre certainement des services. On a prévu aussi le cas où on n'aurait pas sous la main le matériel nécessaire pour le transport des blessés, et on a imaginé différents systèmes pour l'improviser. En voici un, entre autres, qui nous paraît facile à réaliser dans tous les villages : une brouette, quelques perches et un sac vide suffisent (fig. 8).

On fixe avec des cordes deux perches B au dossier de la brouette, presque verticalement, et deux autres perches plus longues A sont placées dans une position inclinée de chaque côté. Puis on les relie par d'autres perches transversales C, D, E, et on attache un sac vide par ses extrémités aux perches E et D.

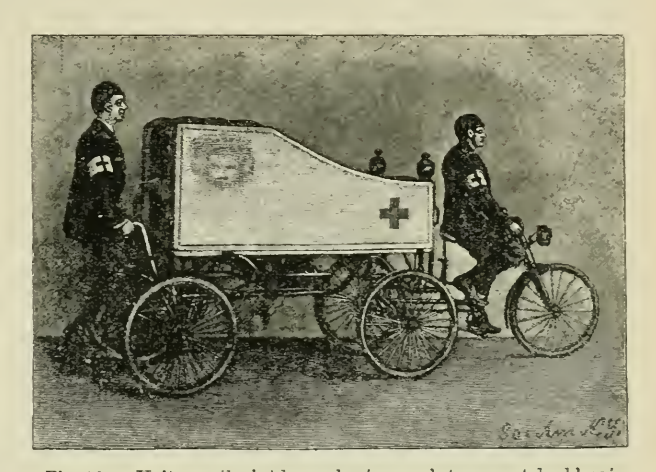


Fig. 10. — Voiture vélocipède employée pour le transport des blessés à l'hôpital royal de charité à Berlin.

On forme ainsi une sorte de fauteuil roulant relativement confortable. C'est un moyen bon à connaître et qui peut être utile, même en dehors du service des armées, pour porter secours à un blessé.

Dans quelques grandes villes on a un matériel très per-

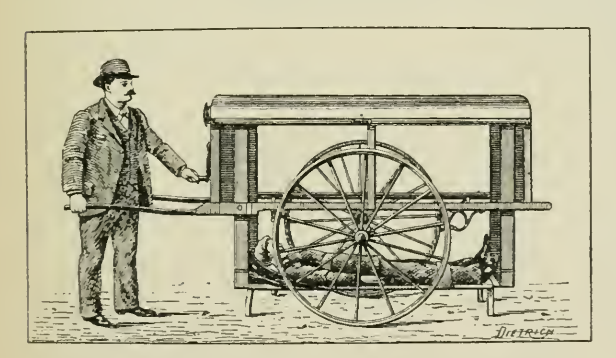


Fig. 9. — Voiture Lagogué pour le transport des blessés.

Le brancard se place sous la voiture, et au moyen de 4 sangles, qui s'enroulent sur deux treuils placés dans le haut de la voiture, on l'amène à la hauteur voulue dans l'intérieur de la voiture.

fectionné, dû généralement à l'initiative privée de sociétés de secours. On a adopté notamment au Mans une voiture très bien comprise, imaginée par M. Lagogué (fig. 9). Le fond de la voiture est mobile et se trouve en réalité constitué par un brancard ordinaire, qui est complètement indépendant et sert d'abord à transporter le malade à bras d'hommes. Dès qu'on est arrivé près de la voiture, on le pose par terre et on amène celle-ci au-dessus de lui, puis on passe dans les poignées quatre sangles terminées en forme de boucles. Ensuite, au moyen d'une manivelle, on enroule en même temps ces quatre sangles sur deux petits treuils supportés par la partie supérieure de la voiture.

Le transport s'effectue alors, soit en poussant la voiture à bras d'homme, soit en y attelant un cheval, et, même dans les cas de fracture de membres et de pansement sommaire, le malade se trouve dans les meilleures conditions possibles.

Enfin, voici le dernier perfectionnement, celui qui est tout à fait à la hauteur des modes actuelles, c'est le brancard vélocipède employé à Berlin et imaginé par le docteur Honig. Le brancard, supporté par des ressorts, repose sur des roues munies de bandages pneumatiques et que les infirmiers actionnent au moyen de pédales. Une boîte, peu élégante du reste, ainsi qu'on le voit par notre dessin (fig. 10), recouvre le brancard. Une fenêtre disposée à l'arrière permet à l'infirmier de surveiller son malade. C'est le dernier mot de la rapidité dans le secours aux blessés.

Nous avons souvent entendu dire, et on enseigne même dans l'armée, qu'il est très facile de s'orienter au moyen d'une montre. Pour cela, il suffit de placer sa montre horizontalement en dirigeant sur le soleil l'aiguille des heures, puis de tracer une ligne imaginaire partageant en deux parties égales l'angle horaire; cette ligne donne la direction nord-sud. Cette règle est vraie au Pôle, mais ceux de nos lecteurs qui habitent ailleurs feront bien de s'en méfier.

Ils ont sans doute remarqué que le soleil n'entre pas chez eux à la même heure en été qu'en hiver, et aussi que l'ombre que fait sur le sol l'arbre de leur jardin, à une certaine heure, n'a pas la même direction en toute saison. Or la fameuse ligne qui coupe en deux l'angle horaire, et qui doit leur indiquer la direction nord-sud, donne l'angle que l'ombre de la verticale du lieu fait avec le méridien. Mais puisque cette ombre est variable avec les latitudes et avec les saisons, il faudra se munir de quelques tables de correction; peut-être sera-t-il préférable d'acheter une boussole de 0 fr. 50.

Une expérience a, du reste, été faite au camp de Châlons à ce sujet, et les résultats ont été peu satisfaisants. L'un des opérateurs s'est trompé en direction de 6 kilomètres sur une distance de 18 kilomètres, l'autre de 10 kilomètres sur une distance de 36 kilomètres. Il est juste d'ajouter que deux autres opérateurs ont fait des écarts beaucoup moindres, mais cela tient à cette circonstance qu'ils avaient fait une partie du chemin avant midi et l'autre après, et que, par suite, les erreurs s'étaient compensées; c'est là un cas particulier sur lequel il ne faut pas trop compter dans la pratique.

G. Mareschal.

LA CUISINE DU MOIS

Ox-tail soup. — 2 kilos de queue de bœuf, une demi-bouteille de vin blanc de Bordeaux, 1 décilitre de madère, une pincée de cayenne, 4 litres de bouillon ordinaire, 100 grammes de couennes de lard, 2 carottes et deux oignons moyens, un bouquet d'aromates, 6 cuillerées de tapioca.

Opération. — Couper la queue en morceaux de 3 centimètres de long. La laisser dégorger à l'eau fraîche vingt-quatre heures, en la changeant plusieurs fois d'eau. Étaler les couennes dans une casserole, les carottes et oignons coupés en rouelles, le bouquet et la queue. Laisser pincer sur un feu doux, mouiller avec le vin blanc, laisser pincer une deuxième fois; mouiller avec le bouillon, écumer et laisser sourire cinq heures. Passer le bouillon dans un tamis fin, dégraisser et le faire bouillir avec le madère, y verser en pluie le tapioca, retirer à côté du feu et laisser sourire 20 minutes, ajouter une pincée de poivre de cayenne. Poser les morceaux de queue triés et nettoyés dans la soupière, verser le tapioca dessus et servir.

Salmis de grives. — 6 grives, 100 grammes de lard maigre, une petite carotte et un oignon, 6 grains de poivre, 12 de genièvre, demi-bouteille vin rouge de Bordeaux, demi-litre de bouillon, 125 grammes de champignons, un peu de sel, une cuillerée de farine, un verre de cognac.

Opération. — Enlever le gésier aux grives, les trousser; sauter le lard coupé en dés avec les grives pendant 10 minutes, retirer les grives. Couper les carottes en dés et les sauter avec le lard, puis l'oignon coupé de même. Dès que le tout est blond, ajouter la farine, le vin, le bouillon et les condiments. Laisser cuire une heure. Passer au tamis, remettre au feu, remuer jusqu'à l'ébullition, écumer, additionner les champignons pelés et lavés, le cognac, laisser cuire cinq minutes. Mettre les grives et tenir au chaud sans laisser bouillir.

Suprêmes de poulardes. — Lever les ailes et les blancs à deux poulardes, enlever la peau aux ailes, le nerf aux filets. Piquer chaque morceau de lard très fin, ou avec de la truffe, au choix. Foncer une casserole comme ci-dessus pour le potage, y placer les cuisses et les carcasses des poulardes, faire suer légèrement, mouiller à couvert, assaisonner et laisser cuire doucement pendant 2 heures. 10 minutes avant de servir, mettre 30 grammes de beurre fin dans un sautoir; aussitôt chaud, poser les ailes, puis les filets; les sauter 5 minutes de chaque côté sur un feu clair. Verser une cuiller de farine dans la casserole en dehors du feu, mélanger, mouiller avec un quart de litre du bouillon des cuisses, lier avec deux jaunes d'œufs délayés avec 3 cuillerées de crème double bien fraîche, une cuiller à café de jus de citron, faire bouillir, passer la sauce avec une mousseline dans une casserole plus petite, ajouter 60 grammes de beurre, napper les suprêmes.

Faisan rôti. — Le faisan est un régal de gourmet, nul ne doute de cet axiome; mais combien de personnes n'en mangent pas, croyant à la tradition « qu'il faut que le faisan soit décomposé pour être succulent »? C'est une erreur qui n'est plus pardonnable. Un faisan peut être mangé aussitôt tué et être exquis. J'en ai fait si souvent l'expérience que je puis affirmer aux personnes qui tenteront l'épreuve une entière satisfaction. Mais pour cela il faut que le faisan soit jeune, c'est-à-dire qu'il n'ait ni éperons ni souffert de nourriture, auquel cas il ne serait bon qu'à faire une daube, une galantine, une terrine ou pâté.

Il ne faut pas le vider, mais lui enlever le jabot et le gésier. Après l'avoir flambé, troussé, enveloppé d'une barde de lard, salé l'intérieur, mettons-le à la broche devant un feu clair et soutenu, laissons-le tourner *sans l'arroser* pendant autant de fois 15 minutes qu'il pèse de livres (que ceci soit mathématique); passons un peu de vin blanc dans la lèchefrite après l'avoir dégraissée, et versons sur le faisan, débridé et débardé; servons chaud et il sera exquis.

Gelée d'orange. — 150 grammes de sucre cassé à la main, le zeste de 2 oranges, le suc de 6 et de 2 citrons, un verre à madère de kirsch, un demi-litre d'eau fraîche, 8 feuilles de gélatine, un blanc d'œuf, 2 papiers à filtrer.

Opération. — Battre le blanc d'œuf avec l'eau, y ajouter la gélatine et le sucre, quelques gouttes de citron et les zestes; faire bouillir lentement en tournant sur le feu avec un fouet. Retirer sur l'angle du fourneau et laisser sourire pendant que l'on trempe une serviette dans l'eau fraîche, qu'on la presse et l'étend sur les pieds d'un tabouret renversé; l'assujettir fortement. Mettre au-dessous un saladier, verser dans la serviette le sirop, remplacer le saladier par un autre et reverser deux ou trois fois le sirop déjà passé pour qu'il coule brillant.

Piler avec quelques gouttes d'eau un des papiers, mettre l'autre dans un entonnoir sur un bocal et le papier pilé dedans, verser le jus des oranges et citrons, reverser le premier qui coule; dès que le tout est passé, l'ajouter au sirop avec le kirsch, un peu de carmin, mettre en moule festonné, laisser prendre deux heures, entouré de glace non salée.

A. Colombié.

LA MODE DU MOIS

A mesure que la saison s'avance, s'accentue la mode du boléro. On le porte à la ville comme à la maison ; en toilette élégante comme en costume simple. Toujours il est joli, gracieux, et prête à la mise un cachet fantaisiste tout à fait coquet.

Le modèle n° 1 que nous donnons aujourd'hui en offre un exemple frappant. Le boléro en est très déchiqueté, à pointes devant, court et un peu fendu en Λ derrière. La jupe et les manches de cette robe sont en belle zibeline naturelle, le boléro est en soie claire brodée de soie et bordée par une fine bande de labrador. La ceinture, très haute, drapée et croisée, est en satin Liberty mordoré.





La jupe, d'une forme très nouvelle, est fendue devant, un peu de côté, mais boutonnée du haut en bas. La fente en est soulignée par un volant froncé en même satin Liberty que la ceinture. Intérieur du corsage, en satin ivoire voilé de mousseline de soie mélangée de dentelle. Pouf de plumes sur la tête, que remplacerait fort bien un élégant chapeau rond en velours tendu ou en beau feutre pelucheux. En soie, en velours, en popeline, ou en toute autre étoffe moderne, ce modèle pourrait facilement se répéter. Il formerait alors une très coquette toilette de dîner.

Pour le bal, voici, dans le n° 2, une robe en *cuir de soie* tilleul, ou feuille de rose, suivant les goûts. La jupe unie, et de coupe très moderne, appuie seulement par terre ; devant, elle est brodée du haut en bas, sur une bande de dix à quinze centimètres de large. Cette broderie peut être remplacée par des applications de grosse guipure rebrodée de paillettes. Corsage décolleté, tout en mousseline de soie froncée, recouvert par un boléro court à berthe crénelée, bordé et entièrement orné par de fines bandes de zibeline. Ceinture ronde en velours drapé, nuance châtaigne. Manches courtes très bouillonnées, et gants longs, paille clair, très froncillés sur les bras. Bas de soie et souliers assortis. Coiffure basse.

Encore à boléro est la toilette de ville n° 3, mais celui-là est formé par une disposition particulière des tresses composant la garniture du corsage genre blouse ; ce dernier semble se continuer sur la jupe, en basques à pointes, emboîtant bien les hanches. Quoique cela, il est à cein-

ture. Les pointes de l'ornement, en se prolongeant, simulent tout à fait un tablier arrondi du haut.

Le corsage est légèrement décolleté sur un intérieur plat, à col de dentelle très haut, tout en soie brochée claire, s'harmonisant avec le drap idéal gris argent du costume. Col en velours gris

de coq. Gants de laine blanche à fourchettes noires brodées; et bas noirs en bourre de soie, avec bottines en chevreau glacé, à bouts arrondis.

Les chapeaux d'homme, genre chapelier, en soie ou en feutre, se portent beaucoup, même à la ville. La forme Empire, Amazone, à calotte évasée





foncé, et manches très longues bouillonnées du haut. Chapeau en velours assorti, bien retroussé derrière, orné d'une crosse de plumes faisan à gauche, et d'un beau nœud de ruban à boucles. Cache-peigne de rose Niel.

Enfin en cachemire double vert russe est le nº 4. Ce costume trotteur est garni, tout autour de la jupe, et de chaque côté du tablier, par des galons militaires ou des soutaches. Le corsage, composé de plis lingerie, ne peut être porté que par une femme possédant une taille svelte et élancée; mais il est lui-même garni de façon à simuler un boléro. A côté des galons, ou des soutaches, se trouve une fine bande d'astracan. La même garniture se répète en haut des manches. Ceinture en moire de laine noire, et chapeau de feutre très joliment orné de ruban et de plumes

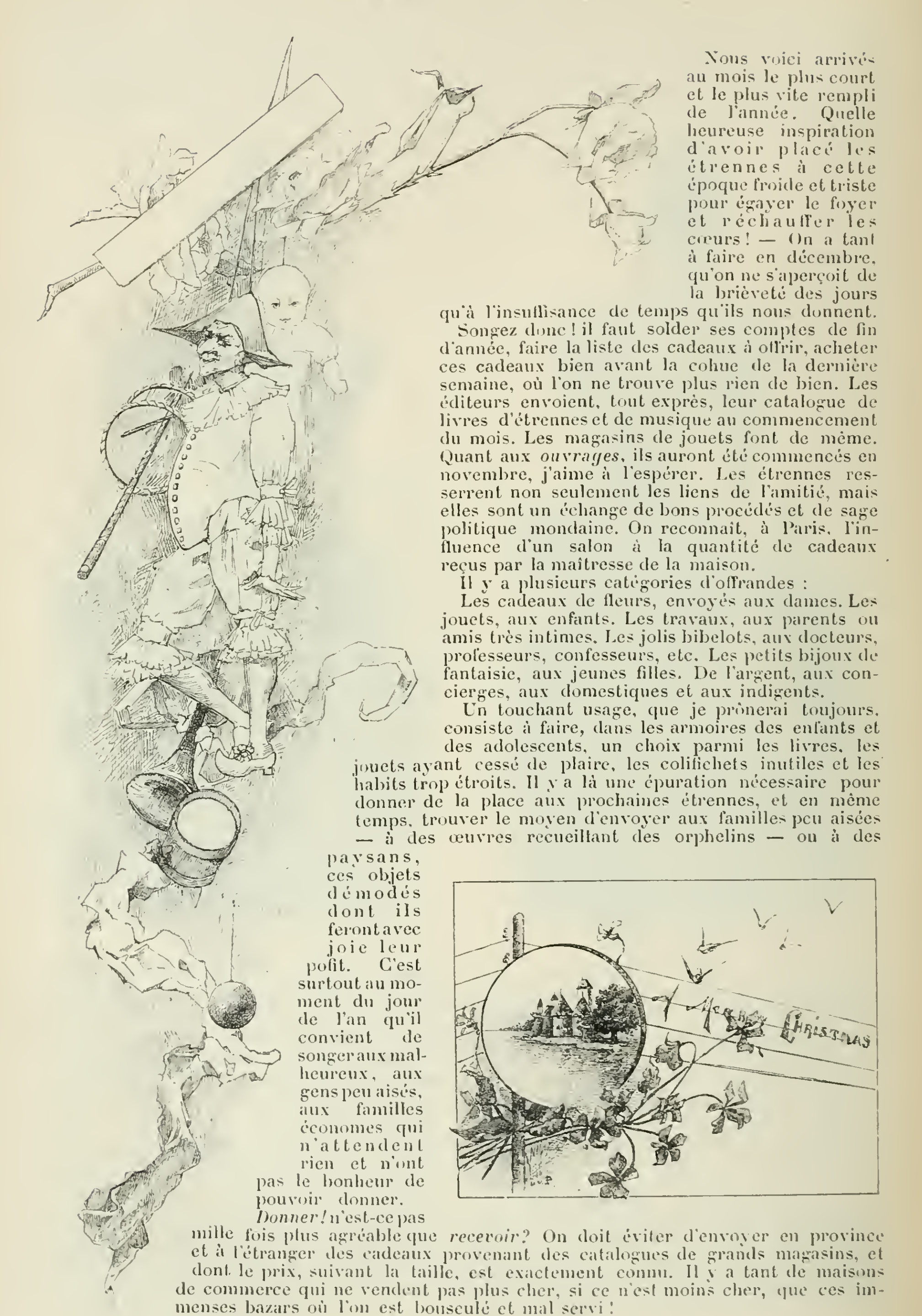
est très à la mode. Elle se garnit de deux petits velours ou rouleaux, arrêtés par deux boucles en acier ou en strass, et par un piquet de plumes faisan ou de plumes frisées, dites prince de Galles, à gauche. La plume de coq est devenue commune; aussi ne se met-elle que sur les chapeaux bon marché à prix fixe.

On essaie d'employer la moire à la place de velours tendu. Mais cette innovation a peu de succès; ce tissu est sec et très froid à l'œil.

Lorsque le chapeau est noir ou foncé, il se double de velours ou de feutre clair. Le contraire se produit quand c'est la nuance pâle qui constitue la coiffure. Pour l'hiver, beaucoup de garnitures solides en ailes fantaisies et en nœuds de ruban; mais pas, ou presque pas de fleurs.

Berthe de Présilly.

LA FEMME CHEZ ELLE



Nous voici arrivés au mois le plus court et le plus vite rempli de l'année. Quelle heureuse inspiration d'avoir placé les étrennes à cette époque froide et triste pour égayer le foyer et réchauffer les cœurs! — On a tant à faire en décembre, qu'on ne s'aperçoit de la brièveté des jours qu'à l'insuffisance de temps qu'ils nous donnent.

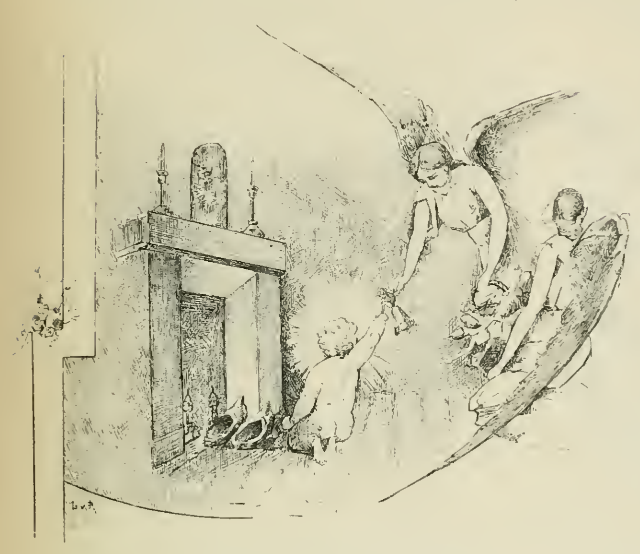
Songez donc! il faut solder ses comptes de fin d'année, faire la liste des cadeaux à offrir, acheter ces cadeaux bien avant la cohue de la dernière semaine, où l'on ne trouve plus rien de bien. Les éditeurs envoient, tout exprès, leur catalogue de livres d'étrennes et de musique au commencement du mois. Les magasins de jouets font de même. Quant aux *ouvrages*, ils auront été commencés en novembre, j'aime à l'espérer. Les étrennes resserrent non seulement les liens de l'amitié, mais elles sont un échange de bons procédés et de sage politique mondaine. On reconnait, à Paris, l'influence d'un salon à la quantité de cadeaux reçus par la maîtresse de la maison.

Il y a plusieurs catégories d'offrandes :

Les cadeaux de fleurs, envoyés aux dames. Les jouets, aux enfants. Les travaux, aux parents ou amis très intimes. Les jolis bibelots, aux docteurs, professeurs, confesseurs, etc. Les petits bijoux de fantaisie, aux jeunes filles. De l'argent, aux concierges, aux domestiques et aux indigents.

Un touchant usage, que je prônerai toujours, consiste à faire, dans les armoires des enfants et des adolescents, un choix parmi les livres, les jouets ayant cessé de plaire, les colifichets inutiles et les habits trop étroits. Il y a là une épuration nécessaire pour donner de la place aux prochaines étrennes, et en même temps, trouver le moyen d'envoyer aux familles peu aisées — à des œuvres recueillant des orphelins — ou à des paysans, ces objets démodés dont ils feront avec joie leur pofit. C'est surtout au moment du jour de l'an qu'il convient de songer aux malheureux, aux gens peu aisés, aux familles économes qui n'attendent rien et n'ont pas le bonheur de pouvoir donner. *Donner!* n'est-ce pas mille fois plus agréable que *recevoir?* On doit éviter d'envoyer en province et à l'étranger des cadeaux provenant des catalogues de grands magasins, et dont le prix, suivant la taille, est exactement connu. Il y a tant de maisons de commerce qui ne vendent pas plus cher, si ce n'est moins cher, que ces immenses bazars où l'on est bousculé et mal servi!

Qui donc assurait qu'on n'enverrait plus de cartes de visite? N'est-ce pas l'unique occasion de se rappeler au souvenir des personnes avec lesquelles on a échangé des relations d'affaires ou d'amitié? Le travail de l'envoi



des cartes est assez méticuleux et doit être achevé vers la mi-décembre ; les enveloppes jetées à la poste *avant le 20 décembre*, si on veut qu'elles parviennent dans la première semaine de janvier. (Qu'on se rappelle qu'à cette époque la poste est sur les dents, et que les dents sont un mauvais moyen de locomotion.)

Pour les amis de cœur, on envoie, au lieu de cartes, de ces jolies images enluminées sur lesquelles sont gravés des vœux ou des vers. Je crois qu'il vaut mieux, entre Français, échanger quelques paroles bien senties que des *merry christmas*, *good new year* ou *buon capo d'anno*, en langue étrangère. Les souhaits polyglottes n'ont de saveur que lorsqu'ils arrivent directement d'un pays étranger.

Une façon très économique et très affectueuse d'exprimer son amitié consiste à prendre une feuille de peuplier jaunie sur laquelle on écrit, comme jadis un célèbre poète : *Mon amitié pour toi n'aura jamais d'hivers !*

On dépose sa carte cornée, le jour de l'an, chez ses supérieurs, si on ne leur rend pas visite.

Quant aux fêtes de Noël, — jetant un rayon joyeux sur les frimas, — elles se composent surtout d'un arbre et d'un réveillon. Le sapin givré de poudre métallique, rehaussé de bougies, de faveurs, de cadeaux et de friandises, s'adresse aux enfants. Les souliers déposés dans la cheminée persistent jusqu'à l'âge de la première communion. Les enfants se consolent de n'avoir plus Jésus qui descend du toit, puisqu'il descend dans leur cœur. Mais le réveillon ne tente que les parents, jeunes ou vieux. La messe de minuit finit trop tard pour les petits. Mieux vaut les coucher avant, lorsqu'ils ont déposé dans l'âtre leurs chères petites chaussures !

On fait d'adorables garnitures de table pour réveillon avec trois ou cinq plantes d'*araucarias*, simulant de petits pins, que l'on place sur le « chemin » brodé, dans des paniers dorés et enrubannés. L'araucaria, enroulé de rubans, a de minuscules objets pendus ou posés à ses branches : des breloques, des bonbons fourrés, des surprises, des bijoux *simili* que l'on distribue à la fin du repas. Pour ne pas faire de jaloux, on tire ces bibelots en loterie. Le hasard se charge d'arranger les choses comme il l'entend et demeure le seul coupable.

La correspondance de fin d'année mérite quelques égards. En relisant attentivement le livre d'adresses, pour n'oublier personne, on fera à chaque nom un signe spécial pour discerner s'il y a lieu d'envoyer des cartes, des lettres, des cadeaux ou faire des visites. On a aussi l'habitude d'envoyer des télégrammes aux absents, pour souhaits de nouvelle année.

Le chauffage mérite aussi notre attention, il ne faut pas se laisser prendre à l'improviste, en cas de froids rigoureux. On fera la revue de l'éclairage : lampes et abat-jour, pour améliorer, s'il se peut, ce qu'on aura acheté en novembre. Les fourrures, revenues de chez le fourreur, seront mises au goût de la mode, si besoin est.

Les enfants n'ont d'autres distractions, le jeudi et le dimanche, quand il pleut ou il neige, que les séances aux manèges vélocipédiques et le patinage. Ces deux excellents exercices doivent être alternés pour être salutaires.

Occupées par les préparatifs de l'an neuf,



alors qu'elles enguirlandent les lustres et les potiches de gui perlé et de houx aux boules de corail, mes aimables lectrices trouveront-elles un moment pour agréer mes vœux de fin d'année ?

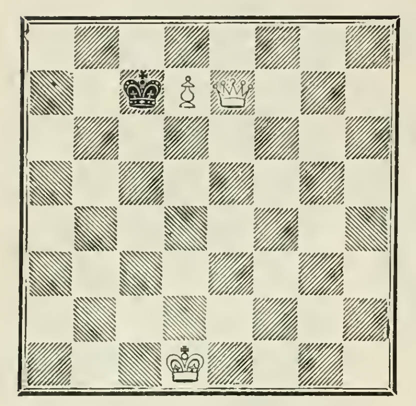
LUCIOLE.

Jeux et Récréations

Par M. G. Beudin

N° 109. — ÉCHECS

Noirs (1 pièce)

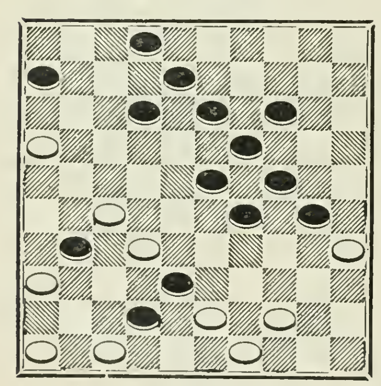


Blancs (3 pièces)

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

N° 110. — DAMES

Noirs



Blancs

Les blancs jouent et gagnent.

N° 111. — COQUILLE TYPOGRAPHIQUE

Envoi d'une lectrice

De province une Académie
Pour rehausser l'éclat d'une cérémonie
Proposait un concours aux poètes locaux,
Tout comme aux Jeux floraux ;
Et les conditions, les prix honorifiques,
Tout au long détaillés dans les feuilles publiques,
Avaient mis en émoi les amants des neuf Sœurs.
Par quelles conjonctures
Les calmes employés des poids et des mesures
Furent-ils assaillis par tous les rimailleurs ?
Faut-il un chant d'amour, ou bien un chant de guerre ?
Disait l'un. — Voulez-vous que d'une jeune mère,
En petits vers attendrissants,
Je vante les attraits charmants ?
Demandait un second. — Oh ! moi je sais d'avance
Ce qui vous conviendra : de Thémis la balance,
Disait un autre. — A bout, les pauvres préposés
Restaient d'effarement ahuris, étonnés
Et ne sachant auquel entendre,
Croyant voir en ces gens des mystificateurs.
On finit enfin par comprendre.
La cause de ceci, c'est, sans plus de lenteurs,
C'est que, dans le journal de la sous-préfecture,
On avait imprimé : « Sont laissés la nature
Et le choix du sujet aux *vérificateurs.* »
On rit beaucoup de la méprise.
Veuillez, très avisé lecteur,
Dire quelle *coquille* avait été commise
Par le trop distrait imprimeur.

N° 112. — MÉTAGRAMME

Par M. Aug. Capdeville

Lien de quadrille et rigodon ;
Fort incommode durillon ;
Ce que dicte monsieur Démon ;
Cruel supplice de Canton ;
Et synonyme de vallon.

SOLUTIONS

Des problèmes du numéro de Novembre.

N° 104. —

1. R 7 C D	1. R 4 C D
2. T 5 D échec	2. R 5 T D
3. R 6 T D ou 6 C D	3. Au choix.
4. T 5 T D échec et mat.	
	si 1. F 8 F D
2. R 6 F D	2. F 6 R meilleur.
3. T 8 T D échec	3. F 2 T D
4. T pr. F échec et mat.	

N° 105. — $\frac{30\ 25}{17\ 26}\ \frac{36\ 31}{26\ 37}\ \frac{25\ 20}{14\ 25}\ \frac{34\ 29}{23\ 34}\ \frac{39\ 30}{25\ 34}\ \frac{43\ 39}{34\ 43}\ \frac{49\ 7}{2\ 11}\ \frac{41\ 5}{}$ fait dame et gagne.

N° 107. — Sûr, saut, sursaut.

N° 108. — On doit jouer d'autorité, car, avec trois atouts on ne doit jamais demander de cartes. Au premier abord, il paraît plus prudent de débuter par la couleur autre que l'atout, et cependant de cette manière le second joueur fera toujours ses atouts et les cartes de l'autre couleur. Au contraire, en débutant par atout, s'il n'en a pas, on peut le mettre à la devine, lui faire jeter une carte maîtresse de la seconde couleur et faire la vole.

Les solutions seront données le mois prochain.

TABLE DES AUTEURS ET DES ARTISTES

TABLE DES MATIÈRES

Littérature.

Critique, Théâtre et Musique.

Philosophie, Économie sociale.

Histoire, Biographie.

Beaux-Arts.

Géographie et Voyages.

Armée et Marine.

Sciences diverses.
Commerce, Industrie, Agriculture.

Variétés.

Sport, Mode, Vie pratique.

Caricatures. — Gravures diverses.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME

(Tome II de 1896.)

L'Éditeur-Gérant : A. Quantin.

12611. — May & Motteroz, Lib.-Imp. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

